



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

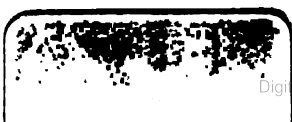
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



145

loc. 397 d. 26
25.1-2



L'INVESTIGATEUR,
JOURNAL
DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

145

loc. 397 d. 26
25.1-2

L'INVESTIGATEUR,
JOURNAL
DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

PARIS. — IMPRIMERIE D'A. RENÉ ET C^{IE},
RUE DE SEINE, 32.

L'INVESTIGATEUR,

JOURNAL

DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

L'INSTITUT HISTORIQUE
A ÉTÉ FONDÉ LE 24 DÉCEMBRE 1833
ET CONSTITUÉ LE 6 AVRIL 1834.

Le titre d'*Investigateur* a été donné au journal pour bien indiquer le quadruple but que l'Institut Historique se propose :

- 1° L'Histoire générale et l'Histoire de France.
- 2° L'Histoire des langues et des littératures.
- 3° L'Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques.
- 4° L'Histoire des beaux-arts.

TOME I^{er}.—11^e SÉRIE.

HUITIÈME ANNÉE.



PARIS

A L'ADMINISTRATION DE L'INSTITUT HISTORIQUE,
RUE SAINT-GUILLAUME, 9 (FAUBOURG SAINT-GERMAIN).

1841

JOURNAL

DE

L'INSTITUT HISTORIQUE.

MÉMOIRES.

COUP D'ŒIL

SUR L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE.

Le plus ancien des arts, celui autour duquel sont venus plus tard se grouper tous les autres, celui dont on peut suivre la trace dans les temps les plus reculés, celui enfin dont les productions peignent le plus fidèlement à nos yeux les mœurs, les besoins, les usages, les religions des peuples qui, depuis le plus long temps, ont disparu dans l'obscurité des siècles, cet art, c'est l'architecture. Si je m'efforçais d'embrasser et de reproduire tous les détails de son histoire, la plus longue de toutes peut-être, mais peut-être aussi celle composée d'éléments les plus variés et les plus hétérogènes, si je tentais d'en subordonner toutes les parties à l'uniformité d'un plan rigoureux, si je cherchais à les plier, à les soumettre systématiquement à cette liaison qu'on doit attendre d'une histoire suivie, j'excéderais de beaucoup les bornes qui me sont imposées. Je dois donc me resserrer ici dans d'étroites limites, je dois esquisser largement les principaux traits de cette histoire si importante et si complexe, enfin en présenter seulement les phases les plus remarquables, les faces les plus brillantes.

Personne n'ignore qu'on nomme architecture l'art de bâtir, d'élever les constructions nécessaires aux besoins physiques, politiques ou religieux; mais on sait aussi que le mot *art* présente deux applications d'un ordre tout différent. Dans l'un des cas, il n'est que l'ensemble des procédés matériels employés pour produire un objet quelconque; alors celui qui l'exerce n'est qu'un artisan. Dans la seconde acception, l'art est le résultat de l'influence de la science et du génie sur ces procédés matériels; et l'homme qui possède cette science et ce génie c'est l'artiste. Considérée sous ce double point de vue, l'architecture fut un métier avant d'être un art.

La nécessité de se garantir des intempéries des saisons, des agressions des animaux sauvages força les premiers hommes à se créer des refuges ; plus tard , lorsque, réunis en société, ils eurent une notion distincte de la propriété , un nouveau besoin se fit sentir, celui de renfermer, de protéger ce que chacun possédait.

Trois occupations principales partageaient l'existence de nos premiers pères : la chasse, la culture, et le soin des troupeaux. Les premières habitations durent être appropriées aux besoins de ces trois conditions. La vie nomade des pasteurs et des chasseurs exigeait des habitations portatives, qui pussent les suivre dans toutes leurs excursions ; ils eurent la tente. Les laboureurs, au contraire enchaînés aux terrains qu'ils cultivaient , devaient avoir une demeure stable, assez vaste pour renfermer leurs récoltes, les animaux et les instruments qu'ils employaient à leurs travaux ; c'est donc chez eux que l'on trouve les premières traces de l'architecture.

Selon les contrées deux genres d'habitations s'offraient aux premiers essais de l'homme. Dans certains pays, les rochers présentaient des excavations, des grottes qui furent sa première retraite ; dans certains autres, les grottes manquant, on dut chercher les moyens d'y suppléer. Parmi les matériaux que présentait la nature, la pierre était trop dure, et demandait déjà un certain art pour la mettre en œuvre ; la terre offrait trop peu de consistance ; l'exploitation du bois était bien plus facile : on en construisit des cabanes.

On voit que, dès ces moments d'enfance, l'art de bâtir commençait déjà à s'approprier aux contrées, aux climats, aux conditions des hommes. La tente, la grotte et la cabane furent donc les types primitifs des constructions si diverses qui distinguèrent, dans la suite des temps, l'architecture des différents peuples.

Jusqu'ici nous ne voyons que des habitations sans formes arrêtées, remplissant un but purement matériel ; il n'y a encore que de la bâtisse. L'architecture ne devait naître que du moment où les hommes croiraient devoir consacrer à leurs divinités des demeures plus splendides que celles qui les couvraient eux-mêmes, premiers temples qui ne furent, il est vrai, que des grottes plus grandes, des cabanes plus spacieuses. Ce ne fut que plus tard encore que, né d'un commencement de civilisation, l'architecture devint un des plus puissants mobiles de cette civilisation même, par la sûreté qu'elle offrit aux personnes et aux propriétés, par les relations d'amitié ou de commerce qu'elle établit entre les divers peuples au moyen des ponts, des routes et des ports.

Les arts croissent longtemps en silence, et, lorsqu'ils se sont perfectionnés au point d'attirer l'attention, ils sont déjà trop loin de leur origine pour qu'on puisse la déterminer d'une manière positive ; c'est ce qui arrive principalement pour l'architecture.

Parmi les plus anciens peuples connus, chez lesquelles elle avait acquis un certain développement, une certaine importance, se présentent les Babyloniens, avec leur temple de Bélus et les jardins suspendus de Sémiramis ; les Assyriens,

maîtres de l'opulente Ninive ; les Hébreux, qui avaient réuni dans le temple de Salomon tout ce que l'art avait alors de puissance et de richesse ; mais nous n'avons sur toutes ces merveilles que les détails donnés par les historiens ; et des somptueux édifices des Phéniciens, nous ignorons même le nom.

L'architecture chinoise remonte à une haute antiquité ; mais l'habitude des constructions de bois, si légères et si peu durables, ne pouvait permettre à aucun ancien édifice de parvenir jusqu'à nous. Cette architecture est la seule qui ait conservé le type primitif de la tente.

Nous ne pouvons juger l'architecture de la Perse que sur un seul édifice dont la date même est un problème non encore résolu. Les restes de Persépolis, connus sous le nom de *Tchel Minar*, les quarante colonnes, sont loin de suffire pour nous donner une idée positive de l'art des anciens Perses.

Aucune inscription, aucune progression de l'art ne peuvent nous faire connaître l'histoire de l'architecture indienne ; et d'ailleurs cette architecture n'ayant aucun rapport, aucune liaison avec celle des autres pays, est sans intérêt sous le point de vue historique.

Ce n'est donc que dans les monuments de l'antique Égypte que nous pouvons puiser les premiers éléments de l'histoire de l'architecture. Le manque de bois força les Égyptiens à chercher un refuge dans les grottes ; et lorsque la nature ne leur en présenta pas de toutes faites, ou ne leur en offrit que de trop petites, ils durent en creuser de nouvelles, ou agrandir celles déjà existantes. Ce travail les habitua nécessairement à la taille de la pierre, si abondante dans leur pays ; aussi, bientôt, lorsque les grottes leur parurent insuffisantes au culte de leurs divinités, ils commencèrent à élever des constructions en avant de ces demeures souterraines. Tels sont en effet les plus anciens monuments de l'Égypte. Dans un pays sans pluie, le besoin de toits inclinés ne se faisant point sentir, lorsque plus tard les Égyptiens abandonnèrent les souterrains pour les constructions isolées, ils ne cherchèrent point à inventer d'autres toits que ceux dont les grottes naturelles leur avaient indiqué la forme. Il en résulte que l'absence de voûtes ou de toits est un des caractères distinctifs de l'architecture égyptienne, comme nous verrons que le fronton est celui de l'architecture grecque.

La construction des plafonds égyptiens, composés de pierres d'une grande largeur, posées à plat, explique la multiplicité des colonnes que l'on dut rapprocher, faute de trouver des blocs d'une assez grande superficie. Les colonnes égyptiennes étaient ou rondes, ou polygonales, à quatre ou six côtés. Quant aux chapiteaux, ils sont variés à l'infini ; mais ils peuvent tous être rapportés aux trois principales formes, quadrangulaire, évasée et bombée. La forme évasée est évidemment le type primitif du chapiteau corinthien.

De la nature plate des grottes dérive la simplicité de l'architecture égyptienne, comme des charpentes multipliées de la cabane est née la richesse de l'architecture grecque. Plusieurs causes contribuèrent à perpétuer cette simplicité primitive. Quel progrès pouvait-on attendre d'une société dont la principale con-

stitution, forçant chacun à exercer l'état de son père, étouffait ainsi l'émulation si nécessaire aux arts, en ne laissant à personne l'espoir de sortir de la sphère où le hasard l'avait placé? En outre, tout ce qui touchait à la religion étant regardé comme inaltérable, toute innovation eût été sacrilège; et comme la religion fut toujours le premier mobile du développement des arts, on doit comprendre quelle dut être la fatale influence d'une religion stationnaire comme celle de l'Égypte. L'imagination des architectes, ne pouvant trouver à s'épancher dans les ornements des édifices, chercha à leur donner un autre genre de beauté. Ils songèrent plutôt à étonner qu'à plaire; et n'ayant idée d'aucune autre grandeur que de la grandeur matérielle, le grandiose ne fut pour eux que dans le colossal. La forme de leurs constructions étant extrêmement simple, ils n'eurent à procéder qu'à l'équarrissement des pierres, et leur plus grand mérite fut dans la précision et la justesse de la pose et des joints.

Ce qui étonne le plus dans cette architecture, c'est la difficulté qu'ont dû présenter le transport et l'élévation de masses aussi considérables; mais du temps, de la patience et beaucoup de bras à employer avec une grande économie, voilà ce qui explique toutes ces entreprises et les moyens de leur exécution.

La principale décoration des monuments égyptiens consista dans l'application de la sculpture et de la peinture à la reproduction des hiéroglyphes; cependant ils employèrent quelquefois les revêtements de marbre et de granit, et leurs temples furent souvent précédés de portes monumentales, de colosses, d'obélisques, et d'avenues de sphinx ou de béliers.

Les plus importants de leurs monuments sont certainement les pyramides; mais, fort imposantes par leur masse et leur antiquité, elles offrent peu d'intérêt sous le rapport architectural. La simplicité de l'architecture des Égyptiens, l'usage de la sculpture en creux, la dureté des matériaux, la sécheresse du climat, et surtout l'état d'abandon où restèrent ces monuments loin de toutes grandes villes, de tout gouvernement actif et puissant, rendent compte de leur étonnant état de conservation. Il n'a fallu rien moins que le voisinage d'une ville aussi peuplée que le Caire pour faire disparaître les dernières traces de Memphis.

Nous avons vu que la grotte fut le premier type de l'architecture égyptienne; le bois abondant en Grèce devait nécessairement, dans ce pays, être employé à la construction des premières habitations; aussi trouvons-nous, dans la cabane, le type original de l'architecture grecque, et, dans les plus beaux siècles de l'art, le rapprochement est encore frappant.

Cette identité est telle que l'on pourrait faire servir la description de la copie à celle de son original, c'est-à-dire, donner une idée exacte de la cabane grecque par l'analyse du temple grec.

Cependant, quoique l'architecture des Grecs porte effectivement plus que toute autre le caractère typique de la cabane, il n'en est pas moins certain que les temples les plus anciens de la Grèce offrent, dans l'emploi des colonnes en

Pierre et en marbre, des proportions qui présentent une telle analogie avec celles des colonnes égyptiennes que, malgré la différence des origines des deux architectures, on serait parfois tenté de les confondre dans une origine commune. Une autre analogie encore plus frappante peut-être est l'emploi commun aux deux nations de la peinture dans la décoration de leurs monuments.

On n'a plus aucun doute aujourd'hui sur l'usage que firent les Grecs de l'architecture polychrome. Primitivement leurs édifices, construits en bois, étaient revêtus de cire bleue pour les préserver de la pourriture ; lorsque l'emploi de la pierre succéda à celui du bois, on la revêtit de stuc coloré, *Κοκκιαις*, ce qu'on doit attribuer en partie à la continuation de l'ancien usage, en partie à l'exemple des Égyptiens. Les Romains eux-mêmes empruntèrent à la Grèce l'architecture polychrome, et plusieurs antiquaires ont prétendu avoir découvert, jusque sur la colonne Trajane, des traces de couleurs et de dorures.

Le génie des Grecs devait bientôt développer ces premiers germes de l'architecture. La victoire de Marathon avait procuré la paix à toute la Grèce ; et il fut rétabli les monuments renversés ou brûlés par les Perses. Sous l'administration de Cimon et de Thémistocle, on vit s'élever la muraille du Pyrée, le théâtre de Bacchus, le temple de Thésée. Sous Périclès, l'ami de Phidias, on vit briller les grands noms d'Ictynus et d'Hippodamus ; le Parthénon, les Propylées, l'Erechthéum, le temple de Minerve Aptère firent d'Athènes la métropole des arts, tandis que, dans le reste de la Grèce, prenaient naissance le temple de Jupiter à Olympie, ceux de Diane à Éphèse, de Minerve à Elis, et tant d'autres. C'est dans cette période et dans celle d'Alexandre qu'on vit les trois ordres constitutifs de l'architecture arriver, en Grèce, à leur plus haut degré de perfection. À l'ordre dorique, sans base, le plus simple et le plus ancien des ordres grecs, tel qu'on le voit dans les temples de Pestum, d'Agigente, ou de Métaponte, vinrent se joindre les ordres ionique et corinthien, et de la richesse de ces ordres dut naître la richesse du reste des édifices. L'application d'ornements sans origine rationnelle, sans autre but que d'orner, fit peu à peu perdre de vue le principal objet de l'architecture. Le goût d'une magnificence parasite altéra insensiblement le caractère des formes qui avaient constitué la véritable beauté. Telle fut l'origine première de cette décadence qui commença, en Grèce, à l'époque de la mort d'Alexandre, 323 ans avant Jésus-Christ.

Les Romains, tant qu'ils n'avaient eu aucun contact avec les Grecs, étaient loin d'être arrivés au degré de perfection de leur architecture. Déjà cependant, aidés des Étrusques, qui sans aucun doute avaient dû avoir avec la Grèce quelques communications à des époques peut-être très reculées, ils avaient élevé quelques constructions plus remarquables par leur caractère de solidité que par leur élégance. Une véritable révolution s'opéra dans l'art après la seconde guerre punique, 200 ans environ avant notre ère, lorsque les Grecs furent appelés à Rome. Le règne d'Auguste fut la plus brillante période de l'architecture romaine ; il suffit de citer Vitruve et le Panthéon. Entraîné un moment dans une fausse

route par la folle prodigalité de Néron, cet art sembla, sous les règnes de Nerva et de Trajan, tendre à un retour vers un goût plus pur et plus sévère; il brilla encore d'un assez vif éclat sous Adrien et les Antonins; mais c'étaient les derniers éclairs qu'il jettait en expirant. Avec le II^e siècle et le règne de Septime Sévère commença la décadence que consommèrent, dans l'espace de moins de 200 ans, la translation du siège impérial à Constantinople, le zèle outré du christianisme naissant, et les invasions des Barbares. Si je passe si rapidement sur cette époque si importante de l'histoire de l'architecture, c'est que, dans le congrès historique de 1859, j'ai déjà eu à traiter la question des causes de la décadence de l'art chez les Romains, et que je dois éviter de répéter aujourd'hui ce que je disais alors.

Après la chute de l'empire d'Occident, Théodoric éleva encore, en Italie, quelques monuments dont les restes existent à Ravenne, à Spolète, à Vérone, à Terracine. L'architecture romaine, plutôt grâce à l'esprit de routine et au manque d'invention qu'au respect et au goût du beau, conserva toujours sur les monuments barbares une certaine influence; et si les proportions, les détails des ordres ne s'y retrouvent point, du moins sont-ils souvent grossièrement imités. Sainte-Sophie, bâtie à Constantinople par Justinien, au VI^e siècle, est encore un exemple de cette imitation de l'antique, car il est impossible de méconnaître ses nombreux rapports avec les anciens thermes.

La période de l'architecture, depuis le VI^e jusqu'au XI^e siècle, est désignée par beaucoup d'archéologues sous le nom de *romane*. Ce style n'étant autre chose que l'application des anciens errements aux besoins religieux de l'époque, cette dénomination, qui indique l'architecture romaine dégénérée, paraît beaucoup plus rationnelle que celles de lombarde, saxonne, normande, gothique ancienne et plusieurs autres qui ont été employées, et qui impliquent une fausse idée. N'aurait-on pas donné le nom de *romane* à la langue latine dégénérée?

Pendant la période romane les pèrysties et les colonnes détachées furent souvent remplacés par des arcades et des colonnes en demi-relief appliqués sur les murs. Aux colonnes mêmes qui, soutenant l'intérieur de l'édifice, devaient nécessairement être isolées, furent substitués des piliers carrés, tels que ceux que l'on voit à l'église de Saint-Martin d'Angers, et dans la nef de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, bâtie par Charlemagne, vers la fin du VIII^e siècle. Plus tard, par une tendance contraire, on appliquera des demi-colonnes à ces mêmes piliers.

Déjà à cette époque reculée apparaissent les cryptes, qui ne sont encore que de petites cavités souterraines où l'on dépose les reliques des martyrs, et qu'on appelle *confessions*. Peu à peu nous verrons ces confessions s'étendre, devenir des chapelles, et enfin rivaliser de grandeur avec l'église même. Les fenêtres, comme les portes, étaient de petite dimension et d'une grande simplicité; elles étaient cintrées, et n'offraient point de colonnes à l'extérieur; presque toujours le cintre reposait sur de simples piédroits, quelquefois sur des pilastres; ra-

rement il était décoré de moulures; il était composé de pierres symétriques séparées parfois par des briques dont la couleur rouge formait une sorte de marqueterie. Il était assez d'usage d'encadrer cette archivolté dans un cercle de briques ou une rangée de pierres saillantes; quelquefois les cordons des archivoltés étaient doubles et concentriques. C'est à cette époque primitive qu'appartiennent la chapelle octogone de Saint-Clair au Puy, l'église de Vieille-Brioude, celle de Saint-Genès à Thiers, et de Lery en Normandie.

Pendant cette période de cinq siècles, l'art ne resta pas stationnaire, mais, tant qu'on peut le supposer d'après le peu de monuments que nous possédons, la décadence continua jusqu'au règne de Charlemagne, dont le génie releva un moment tous les arts, mais ne put les empêcher de tomber de nouveau sous ses successeurs. La croyance populaire que la fin du monde arriverait le premier jour de l'an 1000, ne contribua pas peu à éteindre toute émulation, toute idée de progrès.

Un immense mouvement s'opéra au commencement du XI^e siècle. L'architecture romane allait être modifiée par le contact de l'architecture orientale, et de ce choc devait jaillir le style *byzantin*, qui se développa dans l'empire d'Orient, et qui inspira les auteurs de la cathédrale de Saint-Marc, élevée à Venise, au XI^e siècle, et le plus bel édifice byzantin que nous connaissons.

Chose étonnante! dans ce même siècle, en 1063, s'élevait la cathédrale de Pise; et son architecte Buschetto savait, en employant les matériaux antiques, en former un tout qui ne manque ni de caractère, ni d'homogénéité, et qu'on peut regarder comme signalant le premier pas vers la renaissance.

Le style byzantin, dont le trait le plus saillant est l'emploi de l'arc surélevé, avait paru bien antérieurement au XI^e siècle, sur quelques points de l'Europe occidentale. Dès le VI^e siècle, des architectes grecs avaient élevé plusieurs édifices de ce genre dans l'exarchat de Ravenne. Plus tard, le style byzantin se manifesta dans les églises construites par Charlemagne sur les bords du Rhin, et notamment à Aix-la-Chapelle. Mais on ne peut voir dans ces rares exemples que des innovations partielles, et ce ne fut qu'au XI^e siècle que l'association du style byzantin avec l'architecture romane devint générale, et qu'on l'appliqua presque partout à la forme des anciennes basiliques.

La principale innovation du style byzantin fut la substitution des voûtes aux plafonds plats des églises primitives. Les voûtes de pierre étant d'un poids bien plus considérable que les plafonds de bois, les colonnes employées auparavant devinrent insuffisantes, et on dut les remplacer par des piliers d'une force convenable, auxquels, par un reste de souvenir, on adossa les colonnes, condamnées à n'être plus qu'un ornement sans utilité réelle. Dans quelques parties cependant les colonnes furent conservées, principalement autour du chœur. Ces colonnes n'offrent jamais de renflement, et ont un égal diamètre dans toute leur hauteur. Les chapiteaux les plus simples présentent des faces plates sans aucun ornement; d'autres sont garnis de feuilles ou de cannelures en forme de cônes.

renversé ; un très grand nombre affectent grossièrement la forme corinthienne, enfin plusieurs portent des têtes bizarres, des serpents enlacés, des chimères, et mille autres figures créées par l'imagination du sculpteur. Les chapiteaux les plus riches sont toujours ceux des colonnes du chœur. Dans le courant de ce siècle, les bas-côtés commencèrent à se prolonger parallèlement au chœur, au-delà des transepts, et même quelquefois à tourner tout autour de l'abside, que l'on entourait de chapelles, qui, suivant la pittoresque expression de M. de Caumont, rayonnèrent autour du sanctuaire. Telles sont, en Auvergne, les églises de Saint-Nectaire, d'Issoire, d'Orcival et de Notre-Dame du Port à Clermont.

Au XI^e siècle, comme dans les siècles précédents, les arcades bouchées furent fréquemment employées comme décoration. On trouve parfois ces arcades réunies trois par trois, celle du milieu ayant la forme d'un triangle ou d'un trèfle, comme dans certaines parties de la cathédrale d'Issoire, ou bien les arcades cintrées et en trèfle placées alternativement, comme dans la façade latérale de la cathédrale du Puy. On employa aussi souvent, comme ornement, la coupe symétrique des pierres, avec incrustation de ciment de couleur. Ces pierres affectent toutes sortes de formes, telles que l'hexagone, le losange, le cercle, les écailles, etc. Les corbeaux ou modillons placés ordinairement sous la corniche des édifices, et figurant, soit de simples consoles, soit des têtes d'hommes ou d'animaux chimériques, sont un des caractères les plus frappants de l'architecture du XI^e siècle.

Au commencement de ce siècle, les fenêtres à plein cintre ont ordinairement une archivolte, soit simple, soit ornée de moulures du temps, et supportée par deux colonnes ou par des piédroits ; surélevées plus tard, elles devinrent fort élégantes dans le courant de cette période. Dans les étages supérieurs, elles furent souvent réunies deux à deux, et parfois renfermées dans un cintre commun d'un plus grand diamètre. Les archivoltas des portes se multiplièrent, et se chargèrent d'ornements quelquefois d'une grande richesse et même de fort bon goût. Il fallut par suite proportionner le nombre des colonnes de support à celui des voussures, et donner une plus grande épaisseur aux tableaux des portes. Quelquefois les colonnes étaient remplacées par les ornements des archivoltas prolongés sur les piédroits.

La plupart des cryptes du XI^e siècle sont placées sous le chœur ; leur voûte est ordinairement soutenue par des colonnes disposées sur deux ou quatre rangs ; telles sont celles de la cathédrale de Bayeux, de l'abbaye de Saint-Florent à Saumur, de Saint-Séverin à Bordeaux, de Notre-Dame d'Orcival et de Notre-Dame-du-Port à Clermont. Quelques cryptes plus modernes, comme celles de la cathédrale de Chartres, et de Saint-Eutrope de Saintes, sont d'une bien plus grande étendue ; la crypte de Chartres règne sous tous les bas-côtés ; celle de Saintes est presque une répétition de l'église supérieure.

Le style byzantin paraît avoir suivi des règles constantes, car tous les édifices où il règne sont élevés presque sur le même plan ; la différence n'est guère que

dans la dimension , et son perfectionnement toujours croissant jusqu'à la fin du XII^e siècle, favorisé surtout par les rapports que les croisades établirent entre l'Orient et l'Occident, indique évidemment les progrès suivis d'une école. Cette école exista réellement parmi les membres du clergé; et cette architecture, si originale dans son ensemble comme dans ses détails, prépara les esprits à la conception, à l'exécution des admirables monuments qui devaient s'élever dans les siècles suivants.

Le XII^e siècle est une époque de transition remarquable dans l'histoire de l'art; car c'est lui qui vit s'accomplir la révolution qui détrôna le plein-cintre, et commença le règne de l'ogive.

Dans ce siècle les ornements prirent plus d'élégance, grâce au goût de la statuaire qui s'était conservé en Orient; les archivoltes et les voussures des portes commencèrent à se couvrir de personnages. Les tympans aussi reçurent des bas-reliefs; on peut en voir un bel exemple dans la façade de la singulière chapelle de Saint-Michel au Puy. Les chapiteaux présentèrent souvent des scènes complètes, composées d'un grand nombre de figures; tels sont ceux des chœurs de Saint-Nectaire et d'Issoire. Les fenêtres s'agrandirent, et leurs vastes dimensions amenèrent l'emploi des menaux, c'est-à-dire de ces montants en pierre qui partagent la baie.

Nous arrivons enfin à la naissance de cette précieuse architecture à laquelle on a donné le nom de gothique, auquel il serait bien difficile d'assigner une étymologie plausible, puisque le règne des Goths date du VII^e siècle ou environ, et que tous les édifices gothiques sont généralement et de beaucoup postérieurs au X^e. Le nom même n'est pas généralement adopté dans les divers pays. Ainsi Vasari emploie souvent, au lieu de gothique, la dénomination de *tudesque* ou *allemande*; à Naples et en Sicile, on appelle ce style *français* ou *normand*.

M. de Caumont, ce guide si excellent en pareille matière, a proposé, et, selon nous, avec toute raison, le nom de style ogival. Cette dénomination peint bien le principal caractère de cette architecture, qui paraît n'être que le résultat du contact de plusieurs styles différents.

A la même époque où, dans l'Europe occidentale, régnaient les architectures romane et byzantine, les Arabes, devenus puissants, étendaient leur empire depuis Constantinople jusqu'aux confins de l'Espagne; ils entreprirent, dans leurs conquêtes, de vastes constructions, qui durent, tout en conservant cependant leur caractère oriental, subir l'influence de l'architecture en usage dans les pays subjugués. Cette influence se fait surtout sentir dans les constructions *moresques* de l'Espagne et dans les constructions *arabes* ou *sarrazines* de la Sicile. La principale différence est l'usage constant que l'architecture moresque fit de l'arc à cintre outre-passé, tandis que l'architecture arabe employa toujours l'arc aigu.

La loi de Mahomet défendant toute représentation d'objets animés, les Arabes consacrèrent toute l'habileté de leur ciseau à ces ornements fantastiques qui ont pris d'eux le nom d'arabesques.

La vue des monuments arabes dut inspirer aux architectes européens le goût de cette richesse, et son application à l'architecture byzantine, au XII^e siècle, jointe à l'emploi de l'arc aigu ou ogive, des figures d'hommes ou d'animaux, ressource inconnue aux Arabes, produisit l'architecture dite gothique.

L'ogive, à son apparition, ne fut d'abord qu'à peine indiquée, mais peu à peu elle se revêtit des ornements de l'architecture romane. Dès le milieu du XII^e siècle on avait élevé des églises dans le style ogival ; mais ces monuments conservaient une partie du caractère ancien. Ce ne fut que vers 1250 que ce style eut acquis son élégance, sa légèreté, ses proportions ; alors seulement il exista seul et par lui-même.

A cette époque le chœur s'allongea ; la chapelle placée dans l'abside commença à prendre un plus grand développement, et fut consacrée à la Vierge. Au reste, cet usage ne fut complètement adopté que dans le XIV^e siècle, où s'introduisit aussi celui des chapelles des nefs latérales, qui ne se retrouvent dans les églises du XIII^e qu'ajoutées après coup.

Une des principales et des plus remarquables innovations fut l'introduction de ces arcs-boutants qui s'appuient d'un côté sur les contreforts des basses-nefs, et de l'autre vont soutenir les murs du grand comble. Dès-lors, pour accompagner ces supports projetés en l'air avec tant de légèreté, on couronna les contreforts d'élégants clochetons, et on les orna de niches qui reçurent des statues. Les contreforts, dans les édifices élevés, supportèrent jusqu'à trois rangs d'arcs-boutants superposés, qui servirent en même temps d'aqueducs pour l'écoulement des eaux, que des gargouilles rejetèrent loin des murailles.

Les ornements les plus usités au XIII^e siècle sont les *trèfles*, les *quatre-feuilles*, les *violettes*, les *fleurons*, les *rosaces*, les *guirlandes de feuillages*, les *pampres*, comme dans la charmante église de Marissel près de Beauvais, les *dais*, les *arcades pleines*, et les *dents de scie* qui, ayant commencé à se montrer dès la fin du XI^e siècle, sont extrêmement communes au commencement du XIII^e. Ce fut dans cette même période que s'introduisit l'usage des balustrades qui surmontent les entablements de beaucoup d'édifices.

Les colonnes minces et allongées forment encore un des caractères les plus frappants de l'architecture ogivale ; quelquefois on les isolait, et on les plaçait à des distances égales pour l'ornement des murs ; le plus souvent elles étaient disposées par faisceaux, et tapissaient les pilastres. Les demi-colonnes adossées aux piliers dans l'architecture byzantine donnèrent peut-être l'idée première des faisceaux gothiques. En général, les colonnes, soit isolées, soit groupées, se détachent de manière que les trois quarts du cylindre restent visibles ; quelquefois même elles sont entièrement détachées. Antérieurement au XIV^e siècle, les fûts des colonnes sont souvent partagés dans leur hauteur par des cordons ; plus tard, nous les voyons s'élancer d'un seul jet jusqu'aux voûtes, ou se composer d'une suite de colonnes immédiatement superposées, et ayant chacune leur base et leur chapiteau. Il est des églises où le premier ordre était formé par

de grosses colonnes qui, au-dessus de leurs chapiteaux, se résolvait en faisceaux de colonnes groupées; c'est ce qu'on voit à l'église de Louviers.

Les chapiteaux ne manquent pas d'élégance; quelquefois ils affectent la forme corinthienne, mais le plus souvent ils offrent des feuilles galbées terminées par des espèces de volutes.

Dans l'architecture ogivale primitive, les fenêtres, généralement désignées sous le nom de *lancettes*, sont étroites, allongées et dénuées de tout ornement; mais peu à peu elles se garnissent de voussures décorées de *tores* ou *boudins* venant s'appuyer sur des colonnettes. Dans les grands monuments ces fenêtres sont souvent réunies deux à deux, et encadrées dans une arcade commune.

Dans les édifices qui offrent trois étages superposés, entre les arcades inférieures et les fenêtres, règne dans tout le pourtour une petite galerie obscure qui concourt beaucoup à donner aux monuments gothiques leur aspect de légèreté; telles sont la cathédrale de Paris, l'abbaye de Saint-Denis, etc.

Au XI^e siècle les portes latérales des églises s'ouvraient dans les bas-côtés du chœur ou des nefs, comme on le voit à l'église d'Orreval; mais, dès le XII^e siècle, on les plaça aux extrémités des transepts. Les portes sont ordinairement au nombre de trois aux façades des grandes églises. Les tympanons sont d'une grande richesse et couverts de petites figures.

Les voûtes sont peut-être ce qu'offrent de plus étonnant les constructions des XII^e et XIII^e siècles; elles n'ont quelquefois que six pouces d'épaisseur; elles ne sont point composées de pierres de taille, mais bien de petites pierres mêlées à beaucoup de ciment; et cependant elles ont résisté pendant des siècles aux efforts des hommes et des éléments. Les arceaux des voûtes en ogive, comme ceux des voûtes à plein cintre, sont quelquefois parallèles, mais le plus souvent ils sont croisés, et à leur point d'intersection sont placés des fleurons, qui plus tard, prenant une immense extension, deviennent ces délicieuses clefs de voûte pendantes, comme celle qu'on admire à Paris à Saint-Étienne du Mont.

Dès le XI^e siècle on avait construit des tours d'une grande hauteur; mais c'était aux XII^e et XIII^e qu'il était réservé de voir élever ces pyramides gigantesques, ces clochers aériens qui semblent monter au ciel avec les prières des fidèles. Les tours carrées étaient ordinairement placées aux deux côtés de la façade et surmontées d'une flèche en pierre flanquée de quatre clochetons. Rarement les deux flèches furent achevées, comme celles de l'Abbaye-aux-Hommes de Caen, et des cathédrales de Bordeaux et de Coutances. Souvent on n'en éleva qu'une seule, comme à Strasbourg, à Saint-Denis, à Chartres; plus souvent encore les travaux s'arrêtèrent aux plates-formes des tours, comme nous le voyons aux cathédrales de Paris, de Rouen, d'Orléans, de Tours, de Troyes, de Lyon, d'Amiens, etc. Quelquefois aussi ces flèches ont disparu, comme à l'abbaye de la Chaise-Dieu, sous les efforts réunis de la foudre, du temps et des hommes. Nous avons des exemples d'une autre tour plus hardie, s'élevant au centre de la croisée, comme

à Rouen, à Autun, à Milan ; celle de Beauvais, plus haute et plus étonnante en core, s'écroula cinq années seulement après sa construction.

C'est dans le cours des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles que l'Espagne, la France, les Pays-Bas et l'Angleterre se couvrirent de ces admirables monuments, ces cathédrales mystérieuses et sublimes, ces édifices merveilleux, chefs-d'œuvre du génie inspiré par la foi religieuse.

L'architecture du XIV^e siècle n'a pas de caractère bien tranché, et ne constitue pas, comme celles du XIII^e ou du XV^e, une variété bien distincte du style ogival. Ce fut dans ce siècle que s'introduisit l'usage de couronner souvent les arcades ogives d'espèces de frontons décorés extérieurement de *crochets*. Les fenêtres, qui jusque-là n'avaient jamais été que réunies deux à deux, prirent une plus grande largeur, et plusieurs divisions devinrent nécessaires dans le sens de leur hauteur.

On a peu de monuments entiers du XIV^e siècle, qui ne fit guère que continuer l'immense quantité d'édifices commencés dans les XII^e et XIII^e. C'est de cette époque que datent plusieurs parties des cathédrales d'Amiens, de Reims, de Bourges, et la nef de Tours.

Le style ogival du XV^e siècle a reçu aussi le nom de *prismatique*. En effet, les formes prismatiques ou anguleuses dominent dans toutes les moulures et remplacent les formes arrondies des siècles précédents ; elles se manifestent jusque dans les moindres détails. Les colonnes groupées sont pour la plupart d'une extrême finesse ; quelquefois même de simples nervures prismatiques les remplacent.

Aux imitations des feuilles d'acanthé sont substituées, dans les ornements comme dans les chapiteaux, des feuilles de chardon ou de chou frisé. De tous les ornements en usage à cette époque, les *pinacles* simulés sont peut-être ceux qui ont été le plus employés, et qui se distinguent par le plus de grâce et de délicatesse. Quelques portes se trouvent placées dans une espèce d'encadrement carré ; d'autres, en plus grand nombre, présentent de chaque côté des pilastres divisés en plusieurs panneaux et surmontés d'aiguilles ou de pinacles. La plupart des portes offrent, au-dessus de la principale arcade, une sorte de fronton pyramidal garni de *crochets*, et dont le sommet est surmonté d'un piédestal destiné à recevoir une statue. Ce fronton, se relevant subitement près du point de jonction, forme une pointe très aiguë. Ce mouvement, que l'on trouve souvent dans l'architecture moresque, se reproduit partout, et est un des caractères particuliers des arcades de cette époque. Telle est la façade entière de la cathédrale de Toul.

Les compartiments qui divisent la partie supérieure des fenêtres, et les grandes ouvertures circulaires appelées *roses*, présentent le plus ordinairement des figures bizarrement contournées et offrant quelque analogie avec le mouvement ondulé des flammes, ce qui a fait nommer par quelques-uns le style de cette

époque *gothique flamboyant*. Ces mêmes ornements se reproduisent dans les *bastrades*.

Enfin la dernière époque du style ogival, de 1480 à 1550, fut celle de sa plus grande richesse, et a reçu le nom de *gothique fleuri*. Les *festons*, les *entrelacs*, les *broderies*, les *arabesques*, les *dentelures* furent prodigués. C'est à cette période qu'appartiennent l'église de Saint Remy à Amiens, la cathédrale presque entière de Gand, celles d'Anvers, de Malines, de Mézières, l'église de Brou, le grand portail, la tour de Beurre, et plusieurs autres parties de la cathédrale de Rouen, enfin les transepts de Beauvais, parmi les ornements desquels domine la salamandre de François I^{er}.

Cependant l'Italie, tout en élevant quelques édifices gothiques, tels que *Santa-Maria della Spina* de Pise, et le dôme de Milan, n'avait jamais entièrement adopté cette architecture. Les monuments de l'art antique que les artistes italiens avaient sous les yeux, les colonnes, les fragments qu'ils employaient sans cesse, et qui n'auraient pu s'appliquer au style gothique, furent un obstacle à sa naturalisation dans la patrie des arts. Cette persistance de l'Italie devait être la première cause de cette renaissance qui surgit comme par enchantement au commencement du XV^e siècle. Brunelleschi parut, qui le premier sentit le besoin d'étudier sérieusement les beaux restes de l'architecture romaine. La règle et le compas à la main, il parcourut les ruines de l'ancienne Rome, mesura les colonnes, dessina les chapiteaux; et l'église Saint-Laurent de Florence, où repara pour la première fois l'ordre corinthien avec sa régularité, l'étonnante coupole de *Santa Maria del Fiore*, lui méritèrent le titre de restaurateur de l'architecture.

De ce moment l'attention se reporta sur ce style si noble et si pur. Dans les premières années du XVI^e siècle, Léon-Battista Alberti, profitant des recherches de Brunelleschi et des siennes propres, composa un traité d'architecture, qui, plus clair, plus intelligible que celui de Vitruve, rendit d'immenses services. Bientôt son œuvre fut complétée par les écrits et surtout les admirables exemples des Serlio, des Palladio, des Michel-Ange, des Vignole, des Raphaël, et de tant d'autres illustres architectes, et l'œuvre de la renaissance fut consommée.

Malheureusement les monuments que ces grands artistes avaient consultés étaient déjà eux-mêmes dégénérés de la première pureté de l'architecture grecque, et les maîtres du XVI^e siècle érigèrent en principe ce qui, dans l'antiquité, n'était déjà qu'une innovation. Leurs égarements furent funestes à l'art, en devenant la source des extravagantes productions architecturales du Borromini et de ses imitateurs.

L'école du Bernin exerça aussi une fatale influence, car il en fut d'elle comme de toutes les écoles; les élèves n'eurent point les qualités du maître, et outrèrent tous ses défauts. Heureusement ces erreurs furent de courte durée.

Vignole, qui vint avec le Primatice à la cour de François I^{er}, eut avec Jean Goujon une grande influence sur la renaissance en France. Bientôt la célébrité

et le talent des architectes de notre pays devinrent tels, que le roi d'Espagne, Philippe II, se servit d'un architecte français, Louis de Foix, pour son vaste bâtiment de l'*Escorial*, et que Catherine de Médicis, quoique italienne, n'employa aux Tuileries que des Français, Philibert de Lorme et Jean Bullant, l'élève favori de Pierre Lesnot. Marie de Médicis confia de même à un Français, Jacques de Brosse, la construction du palais du Luxembourg.

Le style de la renaissance était plus remarquable par son extrême élégance que par sa pureté, par sa richesse que par sa majesté. Sous Louis XIV, on prétendit revenir à la sévérité primitive. Mansart fut protégé et employé, l'Académie de France à Rome fut fondée, Perrault traduisit Vitruve, Versailles fut créé, et le Louvre continué. C'était beaucoup sans doute; mais malheureusement le goût vint souvent à manquer; et si l'on réussit à faire du grandiose, de l'imposant, on était encore bien loin du but qu'on s'était proposé. La période frivole de la régence et de Louis XV vint tout à coup arrêter l'élan, et l'architecture fut abandonnée à ces ornements bizarres, à ces caprices de boudoir qu'on est convenu d'appeler style *rococo* ou *Pompadour*.

Presque toujours un excès succède à un autre excès. La révolution arriva, et avec elle les souvenirs de la Grèce et de Rome. Dès lors on ne vit plus que de pâles imitations des grands édifices des siècles de Périclès et d'Auguste. L'architecture de l'empire continua celle du directoire, et ce fut avec justice qu'on put s'écrier :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?

Alors une église, une bourse, un palais, une caserne, une halle, tout était taillé sur le même patron; tout était Panthéon ou Parthénon. Aux édifices les plus riches de la période ogivale venaient se plaquer des façades toscanes ou corinthiennes, des sacristies ioniques, des chapelles doriques ou composites.

Enfin une ère plus raisonnable semble avoir lui pour l'art. Il ne faut plus compter sur l'érection de grands monuments, mais au moins est arrivée l'époque des restaurations consciencieuses; on commence à sentir le besoin de se conformer au style des édifices qu'on augmente ou qu'on rétablit, et des travaux comme ceux de Saint-Denis, de Saint-Germain l'Auxerrois, de l'hôtel-de-ville, ou de Fontainebleau, pourront encore faire quelque honneur à une époque qui marquera peut-être aussi dans l'histoire de l'art, ne fût-ce que par son goût pour cette histoire même, par l'apparition de tant d'ouvrages, la création de tant de sociétés qui ont déjà détourné et détourneront encore le marteau sacrilège qui trop souvent a fait disparaître ce que vingt siècles avaient épargné.

ERNEST BRETON,

Membre de la quatrième classe de l'Institut Historique.

ÉCONOMIE POLITIQUE DES ROMAINS,

PAR M. DUREAU DE LA MAILLE,

Membre de l'Institut (1).

L'histoire n'était guère pour les Anciens que le récit des guerres et des conquêtes d'un peuple, avec les noms des grands personnages qui les dirigeaient (2). Comme la poésie, elle s'occupait de ce qui frappe les yeux ou étonne l'imagination; les grandes expéditions, les beaux faits d'armes, les aventures extraordinaires, voilà ce qui lui paraissait signaler l'existence d'une nation et la rendre digne de l'attention de la postérité.

Cependant ce n'est là que le symptôme extérieur de la sagesse ou de la puissance des peuples; derrière ces grandes actions, derrière ces armées nombreuses et bien disciplinées qui les exécutent, il y a ce sans quoi n'existeraient ni les armées, ni les chefs; il y a la masse de la population, masse composée d'individus obscurs, qu'on oublie souvent, qui s'oublie eux-mêmes, mais qui vivent, produisent pour eux et pour les autres, dont l'existence et le travail enfin sont indispensables à la république; et, comme on n'aurait aucune idée d'une horloge pour avoir vu marcher les aiguilles, ou entendu sonner les heures, si l'on ne se rendait compte des poids ou ressorts qui communiquent le mouvement, des rouages qui le transmettent, des balanciers qui le règlent; ainsi l'histoire est incomplète, et notre science n'est presque rien, si, ayant appris où se sont livrées les batailles, quel peuple a remporté les plus célèbres victoires, nous ignorons comment il vivait, se nourrissait, se développait au physique et au moral; quels étaient les conditions de son existence, l'état plus ou moins avancé de son industrie et de son commerce, la facilité de ses relations et de ses échanges, l'étendue et la valeur de ses propriétés, ce qu'il en devait payer à l'État; quel bien être enfin résultait pour chacun et pour tous des sacrifices faits, ou des habitudes prises.

Cette partie dont les historiens anciens ne parlent jamais qu'en passant, dont nous sommes obligés de rechercher péniblement les traces dans les grammairiens et les polygraphes, est regardée aujourd'hui avec raison comme la plus importante de toutes les études historiques. Sans négliger pour cela les faits éclatants, qui demeurent toujours comme constituant l'histoire chronologique et apparente d'un peuple, on cherche à pénétrer plus profondément dans l'intérieur même de sa vie; on veut voir clair dans son organisation intime; on sent que c'est là surtout qu'on peut puiser des enseignements utiles; la science devient ainsi plus

(1) Deux vol. in-8° de plus de 960 pages. Paris, 1840, Hachette.

(2) Voyez dans *l'Enseignement*, page 434.

sérieuse et plus profonde; et si, dans l'adolescence, on s'est laissé séduire aux descriptions poétiques des grands mouvements de peuples ou d'armées, dans l'âge mûr on aime mieux chercher et trouver les causes premières qui ont fait perdre ou gagner des batailles, celles qui ont permis de se relever d'une défaite, celles qui ont entraîné la ruine d'une nation entière.

C'est une obligation que nous avons à Voltaire d'apprécier ainsi, tous tant que nous sommes, les faits dans ce qu'ils ont de plus intime et de moins matériel; c'est lui qui a changé l'esprit dans lequel on écrivait autrefois l'histoire, et dont l'exemple, suivi par tous les écrivains un peu avancés, a si avantageusement influé sur les connaissances vulgaires, qu'aujourd'hui tout le monde sent le besoin d'étudier à fond précisément ce qu'on négligeait le plus autrefois.

C'est le sentiment de ce besoin profondément et universellement reconnu aujourd'hui qui me faisait dire, dans un travail sur l'organisation des facultés de lettres: « La société humaine se développe suivant certaines lois ou règles dont l'observation ou la connaissance est aussi intéressante qu'utile; il devrait donc y avoir dans nos facultés des lettres une chaire d'histoire des institutions politiques, une autre pour l'histoire de l'économie publique et des établissements utiles, une autre pour l'histoire de la morale, une autre pour celle de la législation. Ces quatre chaires composeraient, dans les facultés, la section historique, comme on y a déjà vu une section littéraire et une section philosophique (1). »

En attendant que le haut enseignement s'empare de ces sujets et les expose à des auditeurs attentifs, nous devons remercier les savants qui s'occupent de préparer les vues, qui recueillent dans des ouvrages spéciaux et coordonnent, selon les voies actuelles de la science, tout ce que nous trouvons dans les débris de l'antiquité parvenue jusqu'à nous.

Ceux qui se sont le plus occupés de ces questions dans ce siècle sont, en Prusse, M. Aug. Boeckh, qui a, dans son *Économie politique des Athéniens* (2), réuni et disposé à peu près tout ce que les Anciens nous ont laissé sur ce sujet; en France, MM. Letronne et Dureau de La Malle. Ce dernier a concentré dans l'ouvrage que je vais analyser, et qui a pour titre l'*Économie politique des Romains*, toutes ses études depuis plus de vingt ans et en outre la substance des mémoires qu'il a lus ou entendus à l'Académie des inscriptions et belles-lettres dont il est membre.

Son traité comprend quatre livres; le premier contient les vues générales, les systèmes de mesures, les valeurs et rapports des métaux, le cens et le cadastre chez les Romains; le second traite de la population; le troisième, de l'agriculture et de ses produits; le quatrième et dernier, des institutions politiques, de l'administration et des finances.

Ce plan diffère peu de celui de M. Boeckh; je le crois pourtant supérieur, en

(1) *L'Enseignement*, bulletin d'éducation, cahier de juin 1840, pages 274 et 295.

(2) Traduit en français par Laligant. Deux volumes in-8°, ensemble 984 pages. Paris.

ce que les trois derniers livres de celui-ci, ayant pour objet les finances et leur administration qui sont comprises dans le quatrième livre de M. de La Malle, l'auteur allemand a dû consacrer un seul livre aux idées générales, aux systèmes de mesures, à la population, au commerce et à l'industrie, qui en occupent trois chez notre compatriote.

Je ne veux pas, pour donner une idée du contenu de l'ouvrage, copier la table des matières; on me permettra cependant de mentionner ici, dans l'ordre où l'auteur les a placés, les chapitres qui m'ont semblé devoir le plus fixer l'attention du lecteur.

Dans le premier livre on trouvera les recherches immenses et réellement neuves de l'auteur sur le prix moyen du blé et des denrées les plus communes; sur le prix de la journée de travail, la solde des troupes, le prix des esclaves, le cens et le cadastre.

On regrettera seulement que, dans l'appréciation des mesures et monnaies anciennes, l'auteur se soit presque partout servi de l'ancienne métrologie française, et que les mesures métriques n'arrivent jamais qu'en dernière ligne; les mesures anciennes sont aujourd'hui tellement barbares, et exigent tant d'opérations pour nous amener à une idée nette des prix anciennement exprimés, qu'un auteur devrait toujours les exclure absolument, et évaluer directement en mesures métriques les valeurs anciennes ou étrangères dont il parle (1).

Par exemple, à la page 34, on trouve une dissertation sur la valeur du *solidus*; on le donne comme pesant de 79 à 87 grains $\frac{1}{2}$; or, si je veux me faire une idée de ce que représente aujourd'hui ce poids d'or, il faut, à moins d'avoir des tables spéciales et toutes calculées, que je sache que le grain est la 9216^e partie de la livre; je diviserai donc le nombre donné par 9216; puis, comme la livre poida ~~de~~ marc vaut 489 grammes et demi, je multiplierai par ce nombre le quotient obtenu, et j'aurai le poids du *solidus* en grammes; de là il est très facile de conclure sa valeur métallique. Alors ne valait-il pas mieux exprimer tout de suite ces poids en grammes, et dire, sans me laisser à faire cette opération, que le poids du *solidus* flotte entre 4 grammes 195 milligrammes et 4 grammes 657 milligrammes.

Il y a aussi quelques observations partielles et locales qu'il suffit d'indiquer à l'auteur pour qu'il fasse les corrections nécessaires; il parle en différents endroits des valeurs relatives de l'argent et de l'or, et dit qu'elles ont été comme 13, 71 et 1 (p. 87), comme 17, 14 et 1 (*ibid.*), comme 11, 90, ou comme 12 et 1 (p. 89); les nombres devraient être retournés; il faudrait lire: comme 1 et 13, 71; comme 1 et 11, 90 ou 12, etc. Je trouve encore (p. 110) une note où, d'après un mot de Plinie, l'auteur écrit: « Le blé ne rendait donc en pain que son poids; chez

(1) Il faut faire le même reproche à M. Laligant, dans sa traduction de M. Boeckh; il a, comme M. Dureau de La Malle donné des tables de réduction; mais ce moyen est insuffisant.

nous au contraire le sac de farine blanche, pesant 157 kilogrammes, sac déduit, doit rendre 200 kilogrammes. » Il manque évidemment un terme dans cette comparaison ; car Pline parle du blé, et notre auteur de la farine : or on sait maintenant que le blé donne sensiblement son poids de pain, la quantité d'eau qui reste combinée à la farine dans le pain cuit étant à peu près équivalente en poids au son détaché du blé et qui n'entre pas dans le pain.

On peut le déduire de la proportion donnée par la note même que je cite : il reconnaît que 157 hilogrammes de farine donnent 200 kilogrammes de pain ; il est facile de voir qu'elles ont aussi exigé 200 kilogrammes de blé au moins ; nous trouvons en effet dans le dictionnaire technologique (1) que 100 livres de blé d'élite donnent 58 livres de farine à pain blanc, 14 livres de farine à pain bis, en tout 72 livres de farine, 26 livres de son, et qu'il y a un déchet de 2 livres ; dans cette proportion il aurait fallu 218 kilogrammes de blé pour le sac de farine, ou les 200 kilogrammes de pain ; et l'on ne pouvait pas conclure, comme le fait notre auteur, l'imperfection des procédés de mouture et de panification chez les Romains, puisque le rendement est le même que chez nous.

Le second livre traite de la population ; il offrira dans tous ses chapitres le plus vif intérêt au lecteur ; on sera accablé du nombre immense des recherches faites, et on arrivera avec une indicible satisfaction à cette conclusion, que les auteurs anciens et modernes ont prodigieusement exagéré la population et enflé le nombre des esclaves chez les Anciens.

Je ne suivrai pas l'auteur dans ses citations ni dans ses discussions si philosophiques et si convaincantes ; mais je transcrirai ici quelques-uns de ses résultats.

En l'an de Rome 278, trente-quatre ans après l'expulsion des rois, la population totale de Rome et de son territoire était 440,000 individus, sur lesquels 390,290 pour la population libre, et 49,700 métèques, esclaves et affranchis. La population esclave n'était guère alors que la 25^e partie de la population libre (p. 224).

En 529, d'après un texte de Polybe (p. 227), les citoyens de tout sexe et de tout âge s'élevaient à 2,261,000 ; les textes manquent pour assigner le nombre des esclaves ; mais l'auteur y arrive un peu plus loin par le calcul. Le chapitre III (p. 266 à 269), consacré tout entier à prouver les exagérations des auteurs anciens et modernes relativement au nombre des esclaves, cite à ce sujet des raisonnements invincibles de notre savant compatriote, M. Letronne, et montre qu'il faut en plusieurs cas retrancher, soit d'après des comparaisons d'autres textes, soit par suite d'impossibilités physiques, tantôt les $\frac{2}{11}$, tantôt les $\frac{12}{11}$ (p. 256), souvent même plus encore, des nombre généralement adoptés ; dans le chapitre V, estimant à 15,000,000 d'hectares l'étendue de la domination romaine, qui se terminait, en 529, au 44^e degré de latitude, sur la ligne qui va du Rubi-

(1) *Abrégé du grand dictionn. de Technol.* Paris 1836, chez l'honnine, mot *mouture*.

com au port de Luna (p. 282), déterminant par approximation quelle partie de ce territoire était cultivée en céréales, combien cela rapportait, combien cela pouvait nourrir d'habitants, il conclut que la population totale de l'Italie, dans les limites assignées, n'atteignait pas 5,000,000 (p. 287) ; en retranchant de là la population libre déjà déterminée, et réduisant, d'après des raisonnements fort vraisemblables, les nombres trouvés, il pense que le total des individus, hommes et femmes, esclaves, affranchis et métèques s'élevait à 2,313,000 (p. 289 et p. 296).

Ainsi tombent devant ce calcul et l'examen attentif et comparé des textes ces exagérations ridicules de la population du monde dans les anciens temps ; exagérations admises sans discussion par les esprits les plus éminents, par MM. Blair et Saint Paul, de Pastoret (p. 251 et 259), Hume, les savants plus anciens, Vossius, Meursius, Juste Lipse, Pignorius (p. 250 et 259) ; enfin par Montesquieu, cette intelligence si vive et si nette, comme dit avec raison M. Dureau de La Malle (p. 248). Ce dernier avait voyagé dans l'Italie moderne ; il n'y a pourtant vu qu'un désert auprès des innombrables habitants dont son imagination l'a peuplée du temps des Romains. C'est après avoir lu les historiens anciens et modernes, et comparé tous les temps, qu'il avance « que la seule ville de Rome contenait autrefois plus de peuple qu'un grand royaume de l'Europe n'en a aujourd'hui, et qu'il y a à peine sur la terre la dixième partie des hommes qui y étaient dans les anciens temps (1). »

Ajoutons ici que l'excellent esprit de Voltaire lui faisait rejeter bien loin toutes ces hyperboles ; que non seulement il les critiquait, mais qu'il indiquait même les moyens de les reconnaître et de les réduire à leur juste valeur (2) ; que, sans faire les calculs, il montrait, par la comparaison des textes et les inductions philosophiques (3), comment il fallait s'y prendre ; et qu'il était enfin, en cela comme en tant d'autres choses, non pas seulement l'homme de son siècle, mais celui de l'avenir ; et que M. Dureau de La Malle n'a rien pu faire de mieux que de marcher dans la voie indiquée par ce grand homme.

Je continue à recueillir ici les chiffres auxquels arrive notre auteur. Sous l'empire la population totale de l'Italie était de 9,000,000 et demi (p. 299) ; celle des Gaules de 10,000,000 et demi (p. 313) ; la population de Rome où l'on a supposé douze cent mille, 4, 8 et même 14 millions d'habitants, est réduite à 266,000 ; encore faut-il lui supposer une population deux fois plus serrée que celle de Paris (p. 369 et 390). La population de l'enceinte d'Aurélien, qui était double de celle de Servius, n'a pas dû dépasser 560,000 têtes, soldats et étrangers compris (p. 406) ; tout cela est dignement couronné par un dernier chapitre où, examinant les causes générales qui, chez les Grecs et

(1) MONTESQ., *Espr. des lois*, XXIII, 17, 18, 19, 23.

(2) VOLT., *Dict. philos.* § I, mot *population*.

(3) *Ibid.*, § 3 et 4.

les Romains durent s'opposer au développement de la population (ch. XIII, p. 408); l'auteur s'élève aux plus hautes considérations sur les relations nécessaires de la morale et de l'humanité avec une bonne *politie*, et les résume toutes par les lignes suivantes, où nous trouverons, comme lui, des vues nouvelles, justes et précises sur l'état social des peuples anciens les plus fameux (p. 429): « Le système fondamental des gouvernements grec et romain était d'entraver la marche de la population libre ou esclave: celui des états modernes, de favoriser son accroissement. Chez les anciens, la religion, la politique, les lois civiles, commerciales, les pratiques de l'agriculture, les préjugés plus ou moins infamants envers les professions mercantiles et industrielles prouvent ce fait jusqu'à l'évidence; la cause s'y montre à découvert, les effets suivent et brillent comme des points lumineux dans tout le cours de leur histoire..... En Grèce et dans l'Italie romaine, c'était la *qualité*, non la *quantité* des citoyens qu'on s'étudiait à obtenir. On traitait la production des hommes libres, comme en Angleterre celle des chevaux dans les baras... Force physique, qualités morales et intellectuelles, voilà ce que Lycurgue, Solon et Numa s'attachaient à produire. Aussi l'individu qui, dans l'antiquité, prédomine sur cette élite de la race humaine, nous semble un géant par rapport à l'individu des sociétés modernes. Celles-ci sont fortes par leurs masses, leur esprit d'association, la diffusion des lumières; celles-là, par l'individualité, la concentration des forces. Dans l'antiquité le génie, les vices ou les vertus d'un homme changent l'ordre social, la marche de la civilisation, détruisent ou fondent les empires. Chez nous les révolutions se font par les masses, les changements par les idées; la société est plus forte que les fautes ou les vices de ses gouvernants; les révolutions même sont plutôt des modifications que des mutations de l'ordre politique et social. »

Le III^e livre, qui roule sur l'agriculture et ses produits, se compose de recherches extrêmement curieuses sur l'agriculture romaine aux diverses époques, sur le rapport de la semence au produit, sur le revenu des terres labourables, des prés, des bestiaux, etc. On y trouvera quelques excursions purement historiques sur l'état physique de l'Italie (p. 7), sur les progrès et les causes probables de l'insalubrité (p. 21), sur la patrie des céréales et notamment du blé et de l'orge (p. 93); mais on lira surtout avec plaisir les trois derniers chapitres de ce livre, qui joignent l'intérêt moral et politique à l'intérêt économique, sur la concentration des propriétés, la destruction de la classe moyenne, et la diminution de la population et des produits (p. 218 à 254).

Le IV^e livre est consacré tout entier à la partie de l'économie publique qui regarde les *finances*; l'intérêt de l'argent, les lois liciniennes, celles des Gracques, de Rullus, de Flavius et de César, l'administration civile et judiciaire, l'administration provinciale, les impôts directs et indirects, les revenus du domaine public y sont examinés avec tous les détails désirables.

Il est impossible d'indiquer même superficiellement ce que l'on trouvera dans ce livre; disons en deux mots que l'impression qui en ressort le plus vivement,

c'est celle de la profonde immoralité de ce gouvernement, qui pourtant fut, chez les Anciens, le seul distingué par quelque portée et quelque suite dans les vues.

Sans doute cette aristocratie, comme le répète souvent et avec beaucoup de raison notre auteur, cette aristocratie ou cette noblesse qu'on appelle le peuple romain, fut dirigée avec une certaine habileté par son sénat, ses consuls et ses tribuns ; l'issue même des entreprises qui furent faites, et dont le résultat fut toujours, en définitive, l'agrandissement de la république, prouve invinciblement à tous les hommes intelligents que les Romains sentaient quelque chose à la politique, et qu'autour d'eux s'agitaient de petites républiques ou même de grands royaumes composés d'hommes plus ou moins turbulents, bavards, inhabiles, imprévoyants, prédestinés enfin, par leur légèreté même et leur ignorance des choses, à tomber un jour dans ce vaste filet que le sénat romain étendait successivement sur le monde connu.

Mais, après cet éloge de l'intelligence romaine, que ne faudrait-il pas dire sur cette ambition effrénée qui tourmentait les grands ? sur cet horrible égoïsme qui déteignait tous les cœurs ? sur cette sordide avarice qui leur faisait voler les particuliers et dépouiller les provinces ? sur cet abominable parti pris de noyer dans le sang et d'y étouffer toutes les idées généreuses ?

C'est dans le chapitre consacré aux lois de Tibérius Gracchus qu'on appréciera mieux que partout ailleurs la grandeur d'âme et la portée d'esprit de ce grand homme ; on y verra plus nettement de quel saint amour du peuple il était animé, comment il voulut remédier aux douleurs de la classe pauvre et souffrante, et que, s'il échoua dans ce noble projet, c'est uniquement parce que les patriciens, dont il cherchait à réfréner un peu l'ambition et à borner les possessions immenses, excitèrent contre lui une odieuse croisade, qu'ils entretenirent à force de corruption et de calomnies, et terminèrent enfin par l'assassinat.

C'est dans l'étude de l'administration civile et judiciaire des Romains qu'on connaîtra les infâmes brigaudages de ces gouverneurs, qui, non contents de voler et de dépouiller leurs administrés, vendaient aux rois voisins, ou aux villes, la vie de leurs créanciers, qu'ils faisaient égorger moyennant une somme convenue.

C'est dans les chapitres relatifs aux impôts de toute sorte qu'on trouvera la preuve qu'il n'y en a pas un des nôtres dont l'invention n'appartienne au gouvernement des Romains ; tant il est vrai que le pouvoir imagine assez naturellement les moyens de subvenir à ses propres besoins, et montre du premier coup, dans ce genre, une imagination qu'il devient fort difficile de surpasser plus tard.

Mais je ne veux pas m'étendre plus longtemps sur cette analyse. Dans un ouvrage d'érudition comme celui-ci, où le mérite de l'auteur consiste surtout à recueillir et à grouper les faits, à les comparer entre eux, et à en tirer des inductions philosophiques, c'est à l'ouvrage même qu'il faut recourir ; une analyse,

un compte rendu ont fait tout ce qu'ils devaient faire, s'ils inspirent le besoin de lire ce livre ; je crois n'avoir rien négligé pour cela.

Toutefois l'admiration que je professe pour le beau travail de M. Dureau de La Malle ne doit pas m'empêcher d'exprimer ici quelques doutes qui me sont restés après la lecture de son livre ; on sait que l'écrivain et le lecteur ne jugent pas toujours de même les mêmes choses ; un auteur est surtout sujet à erreur quand il affirme ses propres idées, tant il est facile d'abonder dans son sens, de se faire illusion sur la nature et la force des preuves qu'on croit avoir trouvées ; le devoir de la critique est, en ce cas, non pas de combattre ces preuves qui ont toujours leur valeur, et méritent d'être enregistrées comme pouvant amener un jour la solution complète de la question, mais de montrer ce qu'elles ont, dans la pensée de l'auteur, de trop exagéré ou de trop absolu.

C'est ce que je vais essayer ici sur quelques assertions de notre savant académicien ; je n'ai aucun intérêt systématique à combattre ses idées ; je les admettrais tout aussi volontiers que d'autres ; mais je suis, avant tout, de ceux que Voltaire appelait *douteurs* ; il me faut des preuves irréfragables, sans quoi je m'abstiens, et je répète avec Montaigne que *le double est un mol et doulx chevet pour une teste bien faicte*.

La première assertion qui me semble avoir besoin de preuves est celle qui fait l'objet du chapitre IV du 1^{er} livre, *de l'ensemble du système métrique romain* (p. 18). « Une des conséquences les plus remarquables à déduire de l'exposition que nous venons de faire des diverses parties du système métrique des Romains, dit l'auteur, c'est que ce système forme un ensemble régulier et parfaitement coordonné dans toutes ses parties, de sorte que les diverses espèces de mesures se rattachent les unes aux autres par des rapports simples et faciles à déduire, et que la connaissance d'une unité quelconque du système suffit avec des textes précis pour le reconstruire tout entier. Nous voyons en effet que le pied était la base des mesures de longueur, de superficie et de capacité... L'unité pondérale dépendait à son tour de l'unité linéaire, puisqu'elle était la 80^e partie du poids de l'eau contenue dans le pied cube... Enfin l'unité monétaire se rattache elle-même à l'unité linéaire par l'intermédiaire de l'unité pondérale. Cette coordonnance admirable du système métrique des Romains est une preuve frappante de l'esprit d'ordre et de la rectitude de jugement de ce peuple (p. 19). »

J'accepte très volontiers l'éloge que l'auteur fait ici du peuple-roi ; mais ce sont les considérations qui le précèdent et l'amènent qui me paraissent un peu plus douteuses. Examinons-les donc, et remarquons d'abord que depuis que le système métrique français a établi entre toutes les mesures cette dépendance mutuelle qui contribue à leur unité, à leur fixité et à la facilité de leur emploi, on a voulu retrouver partout les qualités qui le distinguent ; M. Jomard a établi qu'en effet les Égyptiens avaient un système métrique fondé, comme le nôtre, sur la mesure de la terre ; mais si l'on peut admettre cette opinion quand il s'agit d'un peuple savant et adonné aux mathématiques, comme les Égyptiens, on a

moins de confiance dans un peuple guerrier comme les Romains, et tellement étranger aux sciences exactes qu'il plaça chez lui, sans aucune défiance, un cadran solaire fait pour une autre latitude.

Observons encore, relativement à cette dépendance réciproque des mesures, qu'il y en a qui sont naturellement et presque nécessairement liées entre elles; ainsi les surfaces et les volumes dépendant des longueurs, et ne pouvant être mesurées que par elles, les mesures linéaires, les mesures de superficie et de capacité ont dû, sans un grand effort de génie, se rapporter les unes aux autres; si, chez les peuples modernes, on a eu des exemples de mesures de ce genre tout-à-bit indépendantes, cela vient sans doute, ou de ce que les mesures primitives se sont détériorées et altérées, ou de ce qu'on a eu recours à des origines diverses pour les former. C'est ainsi que la livre, notre ancienne unité de poids, est sans doute originairement la même; et pourtant, quand on vint à examiner les livres-poids en usage dans toute la France, on en trouva plus de quarante différentes, comprises entre 370 et 550 grammes; la livre de Paris à peu-près moyenne était de 490 grammes (1); c'est ainsi que la toise étant autrefois notre unité de longueur, on a eu pour la lieue cette valeur bizarre de 2280 toises et une fraction (2), parceque la lieue dépendait de la circonférence terrestre dont elle était la 9000^e partie; et si l'aune valait 3 pieds 7 pouces 10 lignes et 10 points (3), c'est que la longueur du bras de l'homme, origine probable de cette mesure, n'avait rien de commun non plus avec le pied de roi; on peut donc, on doit même admettre à priori la dépendance réciproque des mesures de longueur, de surface et de capacité.

Il en est de même des mesures de poids et des monnaies; celle-ci dépendent naturellement et nécessairement des premières. M. Dureau de La Malle dit que, dans les premiers temps, l'as, qui était la base de tout le système des monnaies, n'était autre chose que la livre, et que plus tard, lorsque l'argent et l'or devinrent les régulateurs des prix, le monétaire devait, dans une livre d'or ou d'argent, fournir un nombre rond de deniers ou d'aureus (p. 19). Il aurait pu ajouter que l'or et l'argent étant des marchandises comme toutes les autres (4), il a fallu de toute nécessité les mesurer d'abord par leurs poids; que si, chez des peuples peu civilisés, comme les habitants de la côté d'Angole, on a trouvé une monnaie purement idéale, nommée *macute*, au moyen de laquelle ils achetaient et vendaient sans pouvoir jamais acquitter leurs dettes que par des marchandises en nature, puisqu'ils n'avaient aucune monnaie réelle (5); si quelquefois cette unité monétaire a été prise dans les objets très communs, comme au Mexique, où l'on représentait l'unité de valeur par la noix de cacao, en Virginie où c'était le tabac, en Abyssinie où c'étaient des pains de sel, chez quelques

(1) B. J. *Arithm. usuelle*, p. 50.

(2) *Ibid.* p. 49. — (3) *Ibid.*

(4) DE TRACY, *Économ.* ch. 6, p. 140, t. v, édit. in-18.

(5) DROZ, *Écon. polit.* p. 203, in-8°.

peuplades iudiennes où c'étaient de petits coquillages (1); du moment que les peuples ont été assez avancés pour apprécier l'immense supériorité des métaux précieux (2), ils ont dû nécessairement donner, pour une certaine valeur en marchandises, un certain poids du métal. C'est par-là qu'on a commencé : « Avant que l'or et l'argent soient vraiment monnaie, dit de Tracy (3), on ne les transmet encore qu'en barre et en lingot; et à chaque changement de main, il faut les essayer et les peser; c'est un embarras. » Ainsi les monnaies métalliques ont nécessairement commencé par être des poids, et la liaison entre les unités pondérales et les unités monétaires peut et doit être *a priori* supposée dans un système de mesures quelconque.

La véritable, pour mieux dire, la seule difficulté est dans le passage des mesures linéaires aux mesures pondérales; cette transition, pour être bien faite, exige, outre les connaissances ordinaires de géométrie, le choix d'un corps pris pour point de comparaison, la détermination exacte de sa densité, celle des dilations correspondantes aux divers degrés de température, et enfin les instruments nécessaires pour les mesurer.

Tout cela manquait aux Romains; et de là vient que M. Dureau de La Malle, après avoir avoué que ce peuple regardait l'eau et le vin comme ayant la même densité (p. 13), que plus tard, dès le IV^e siècle de notre ère, on était revenu à des idées plus justes (p. 14), que du temps d'Auguste on savait que c'était à l'eau de pluie qu'il fallait rapporter un poids donné (*ibid.*), ajoute enfin (p. 15) qu'il s'agit de l'eau de pluie conservée dans les citernes, et non de cette eau au moment de sa chute. N'est-il pas évident par cette incertitude même du corps pris pour terme de comparaison, et du degré de pureté de ce corps, que tout ce que l'on voudra fonder là-dessus restera douteux et incertain?

Supposons cependant tout cela déterminé avec l'exactitude que nous mettons aujourd'hui dans les sciences; imaginons qu'il n'y a aucun doute, ni sur le volume, ni sur la densité du liquide employé: sur quoi se fonde M. Dureau de La Malle pour établir la relation remarquable qui joint selon lui l'unité de poids à l'unité de capacité (p. 13)? sur ce texte unique de Festus: *Quadrantal vini octoginta pondo siet*; « que l'amphore ou le pied cube de vin pèse quatre-vingts livres. »

Quelle est maintenant l'autorité de cette phrase? On en jugera par la phrase suivante que j'extrais du *Manuel des poids et mesures* de M. Tarbé: « On avait toujours regardé la pinte de Paris comme contenant 48 pouces cubes; il est même probable qu'on avait eu le projet de lui donner cette valeur, pour qu'elle fût la 36^e partie du pied cube; mais les anciens étalons ayant été examinés avec soin, elle s'est trouvée n'en contenir que 46,95 (4). »

(1) J. B. SAY. *Econ. polit.*, t. II, p. 13; et DROZ., p. 204.

(2) ARIST. *Polit.* I, 6. DE TRACY, lieu cité. — (3) Lieu cité, p. 142.

(4) *Man. des poids et mesures*, p. 240, édit. de 1840.

Ainsi chez les peuples modernes, chez nous-mêmes, l'opinion vulgaire, nationale, exprimée par la voix des magistrats était que la pinte, mesure de capacité, fût une partie aliquote d'une autre mesure de capacité ; et, dans la pratique on s'est sensiblement éloigné de ce rapport, et on a reconnu cette différence, parce qu'on avait conservé d'anciens étalons ; et notre auteur veut, d'un texte isolé, lorsqu'il n'y a plus de vérification possible, conclure la liaison systématique des mesures romaines, lorsque l'on ne trouve rien, dans les écrits des Romains, qui fasse à cette création capitale la moindre allusion ! Je crains bien qu'il ne puisse par là-dessus entraîner la conviction de ses lecteurs.

C'est surtout en ce qui tient à la valeur marchande ou échangeable de l'argent, ce que de Tracy et J.-B. Say nomment sa valeur vénale, et que M. Dureau de La Malle appelle sa valeur potentielle, qu'il sera difficile d'admettre les conséquences auxquelles notre auteur arrive. Voltaire, dans son *Essai sur les mœurs* (1), et J.-B. Say, dans son *Traité d'économie politique* (2), ont indiqué le blé comme étant la mesure naturelle des salaires dans les pays où il constitue la subsistance générale ; c'est sur cette mesure que se règle le prix du travail, qui est lui-même l'élément primitif de toutes les valeurs échangeables ; la journée de travail, qui est l'emploi, pendant un temps donné, de la force et de l'adresse d'un homme ordinaire pour le travail qui lui est demandé, a toujours eu la même valeur dans les sociétés parvenues au même degré de civilisation, et le prix de cette journée de travail a toujours été déterminé par la quantité de subsistance nécessaire pour que l'ouvrier vive et entretienne sa famille (3).

M. Dureau de La Malle, à qui j'emprunte ces phrases, admet avec raison, comme Voltaire et J.-B. Say, le blé pour terme de comparaison des valeurs ; et il se propose de déterminer la valeur de l'or et de l'argent chez les Romains par la quantité de blé que pouvait payer à cette époque un poids donné de ces métaux. Rien n'est plus facile à comprendre que cette opération, et les mesures de capacité anciennes étant connues par comparaison avec les nôtres, on peut, en comparant les prix du modius et de l'hectolitre de blé aux diverses époques, déterminer la valeur relative de l'argent.

Rien ne serait plus facile à connaître ni mieux établi que ce point d'économie publique, si nous avions quelque catalogue bien authentique des prix moyens des denrées ou des salaires des ouvriers, comme nous en trouvons aujourd'hui dans les mercuriales de nos marchés. Malheureusement nous n'avons pas de monuments de ce genre ; on est obligé de chercher péniblement dans les auteurs classiques quelques passages isolés dont on déduit, dont on enfle souvent les conséquences, afin de se faire une idée, presque toujours douteuse, sinon entièrement arbitraire, de ce qu'on veut savoir.

(1) VOLT., *Ess. sur les mœurs*, ch. 19.

(2) J. B. SAY, *Tr. d'Econ. polit.*, l. II, ch. 3.

(3) *Econ. polit. des Rom.*, I, ch. 11, p. 97.

M. de La Malle réunit en effet et discute avec une grande habileté de la page 97 à 142, un nombre prodigieux de témoignages anciens sur le prix moyen du blé, sur le prix des denrées, sur le prix de la journée de travail chez l'homme libre, sur la solde des troupes. Il conclut enfin (p. 157). « Je crois avoir prouvé jusqu'à l'évidence que le rapport des métaux précieux au pris moyen du blé, de la solde et de la journée de travail était, dans le haut et bas empire romain à peu près égale à ce qu'il est aujourd'hui en France, résultat bien contraire à ce qu'avaient avancé les économistes, les anciens érudits, et même en dernier lieu MM. Bœckh et Letronne. »

Résultat bien contraire, en effet, à l'opinion commune, et surtout bien inattendu; aussi l'auteur lui-même dit-il que si sa conviction est complète quant au résultat, il lui paraît bien plus difficile d'en expliquer la cause (p. 158).

Je ne veux pas dire ici que M. Dureau de La Malle se soit trompé; mais, comme il arrive souvent à ceux qui se préoccupent d'une idée, il n'aperçoivent pas, ou comptent pour peu de chose les raisons alléguées contre eux. Répétons-le : les témoignages anciens, pris de côté et d'autre, n'ont jamais la même authenticité que ceux que nous trouvons aujourd'hui dans nos mercuriales ou dans les cours des effets publics; en quelque nombre qu'ils soient, ils ne forment jamais qu'une probabilité plus ou moins forte, dépendant du nombre des textes recueillis.

Or M. de La Malle n'a pas tout mis; il induit d'un grand nombre de passages que la valeur échangeable de l'argent n'était pas sensiblement plus grande autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui; M. Bœckh a conclu tout le contraire d'un nombre égal de citations (1). M. Letronne est du même avis; J.-B. Say montre quel accord il y a entre cette opinion et quelques considérations d'un autre ordre. Que conclure de là? Non pas que ces témoignages se détruisent et s'anéantissent, mais que chacun d'eux n'a qu'une valeur, qu'une étendue limitée, et qu'on ne doit les prendre que comme exemples, non comme règle générale.

Pour rester ici dans les conjectures immédiatement tirées des textes, M. Dureau de La Malle, qui cite un passage de Plaute en faveur de son opinion (p. 137), n'aurait-il pas pu en citer du même auteur qui la combattait?

Dans les *Ménechmes*, la courtisane Érotie, qui a une maison montée et un cuisinier (notez ce point), veut donner à dîner à Ménechme et à son parasite; elle charge son cuisinier de lui rapporter du marché tout ce qu'il faut pour faire un repas suffisant, et lui donne pour cela trois nummus; *eccos tres nummos habes* (2); le *nummus*, selon M. Dureau de La Malle, désigna successivement le didrachme attique (1 fr. 85 c.) et le denier romain, dont la valeur métallique du temps de Plaute était de 0 fr. 78 c. Ainsi les trois nummus en question valent de 2 fr. 35 c. à 5 fr. 55 c. Quel est l'homme aujourd'hui qui croirait, pour cette somme, pouvoir traiter un ami et son parasite, surtout ayant un cuisinier?

(1) *Econ. polit. des Athènes*, I, ch. 10 et suivants.

(2) PLAUTE, *Ménechm.* I, 4, v. 2.

Dans l'*Asinaire*, Plaute dit qu'une courtisane, prise pour maîtresse exclusive pendant un an, coûte 20 mines d'argent, *viginti argenti minis* (1). Il revient sur ce prix dans les *Bacchis*; une de ces courtisanes s'est louée pour 200 philippes d'or au militaire Mnésiloque (2); sur quoi M. Naudet s'écrie : « 20 mines, c'est une valeur d'environ 1100 fr. (c'est un peu plus, 17 on 1800 fr.)... Et l'on avait la prétention d'acheter une fidélité inviolable à ce prix-là! c'eût été bien bon marché, en supposant que la fidélité pût se vendre (3)! » Sans doute, mais le marché n'eût pas même été tenable, si l'argent n'eût eu alors une valeur beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui; quelle est la femme de bon ton, qui pourrait rester dans ses meubles, s'entretenir et recevoir son amant, et cela dans une capitale, avec 1500 fr. par an?

Dans son *Avare*, Plaute nous dit encore, en mesures romaines, quelle est la valeur du trésor d'Euclyon; l'esclave Strobilus qui vient de le déterrer s'écrie :

Dii immortales quibus et quantis me donatis gaudiis!
Quadlibrem aulam auro onustam habeo! (4)

« Dieux immortels! quelle joie vous m'avez accordée; je tiens ici une bourse de quatre livres d'or! » La livre romaine pesait environ 327 grammes; les quatre livres en argent auraient valu environ 290 fr.; le prix de l'or étant à peu près décuple de celui de l'argent, le trésor d'Euclyon valait donc environ 2,900 ou 3,000 fr. Or, si l'argent n'avait alors que sa valeur actuelle, était-ce un si grand trésor pour un citoyen possédant une maison à lui, ayant à nourrir une fille et une servante? Pourrait-on avoir à Paris un train de vie pareil sans dépenser par an au moins la valeur du trésor?

Il est donc évident, par ces détails pris dans la vie commune, et quels que soient les exemples contraires, que les Anciens attachaient à un poids donné d'or ou d'argent l'idée d'une valeur beaucoup plus grande que celle que nous y donnons nous-mêmes. C'est une observation très juste et très sage de J. B. Say, qui a dressé, avec beaucoup de probabilité, le tarif des principales valeurs de l'argent depuis Alexandre jusqu'à nos jours (5).

Maintenant, indépendamment des témoignages tirés des auteurs, la science de l'économie politique autorise-t-elle quelques inductions sur la quantité d'espèces circulantes chez les anciens, et par conséquent sur leur valeur? Oh! assurément, il y a des faits reconnus, avoués de tous les économistes; M. Dureau de La Malle ne les nie pas, il les proclame au contraire à l'occasion, et reconnaît qu'ils embarrassent terriblement son système.

(1) PLAUTE, *Asinaria* I, I, v. 74; et I, 3 à la fin.

(2) PLAUTE, *Bacchis*, IV, 8.

(3) PLAUTE traduit par M. NAUDET, collect. PANCKOUCKE, t. II, p. 149.

(4) PLAUTE, *Aulul.*, V, I.

(5) J. B. SAY. *Tr. d'Econ. polit.*, lieu cité.

Tout le monde sait que les marchandises, y compris l'or et l'argent, ont d'autant moins de valeur qu'elles sont plus répandues ; qu'ainsi l'augmentation sensible du numéraire a pour effet naturel et inévitable de faire baisser sa valeur, ou, ce qui est la même chose, de faire enchérir les denrées. Notre auteur dit en conséquence (p. 121) que la production des métaux ayant beaucoup diminué par l'épuisement des mines, par les guerres civiles et étrangères, la quantité même du métal monnayé ayant diminué par le frai et les naufrages, les prix des denrées étaient devenus, sous Dioclétien, beaucoup moindres que sous Néron et Vespasien. Ailleurs (p. 143) il déclare que l'abondance du signe métallique importé dans la Grèce, depuis Alexandre, dut nécessairement élever le prix des denrées et la valeur des salaires ; mais il y a surtout un endroit où, discutant un point curieux de l'histoire romaine, il fait ressortir l'influence de la quantité d'argent en circulation sur la valeur marchande de ce métal. « Suétone, dit-il, raconte que César rapporta des Gaules une si grande quantité d'or, qu'il fut obligé de le vendre pour 9 fois son poids d'argent, au lieu de 12 fois, qui était alors le rapport légal (p. 90). »

M. Dureau de la Malle ajoute ces réflexions très sages et très fines : « Il m'a toujours semblé improbable que la véritable cause de cet avilissement de l'or en Italie fût celle qui a été alléguée par Suétone. La Gaule n'était pas assez opulente pour opérer un changement aussi remarquable..... Un autre passage de Suétone lui-même, confirmé par Eutrope, donne pour la somme totale du tribut imposé par César à toute la Gaule, 40,000,000 de sesterces, environ 11,000,000 de francs. Est-il possible qu'on n'eût imposé qu'à cette faible somme un pays assez riche en or pour que sa déponille eût fait baisser d'un quart la valeur de ce métal en Italie et dans le reste de l'empire romain (*ibid.*) ? »

L'auteur cherche donc si quelque autre événement n'a pas coïncidé avec celui-là ; et il trouve en effet le pillage et l'émission du trésor de la république, trésor qui, en 705, lorsque J. César s'en empara, contenait environ 2 milliards. « Cette émission subite d'une immense quantité de monnaie d'or, ajoute-t-il, dut changer momentanément le rapport entre l'or et l'argent. »

Suivons ces idées, qui sont toutes conformes aux vrais principes de l'économie politique, et nous reconnaitrons qu'il est impossible que la valeur échangeable des métaux précieux n'ait pas énormément varié depuis la découverte de l'Amérique.

Les mines d'or et d'argent de cette partie du monde ont en effet été tout de suite reconnues comme si riches, qu'on a, pour ainsi dire, abandonné l'exploitation de toutes les autres : mais laissons de côté les idées générales, toujours vagues et incertaines.

Le docteur Faraday disait dans une de ses leçons, à Londres, que depuis l'avènement d'Élisabeth, en 1558, jusqu'en 1835, c'est-à-dire dans un espace de 277 ans, l'or monnayé en Angleterre s'élevait à 1,249,966 kilogrammes, valant

ensemble 4 milliards 307 millions ; dans cette somme n'est pas compris l'argent, qui en Angleterre peut-être sert moins, mais partout ailleurs sert beaucoup plus que l'or pour les monnaies.

M. Faraday n'a d'ailleurs parlé que de l'Angleterre ; la France, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne et les royaumes du Nord ont dû monnayer leurs métaux précieux dans une proportion à peu près égale à l'Angleterre ; ajoutez à cela que le monnayage n'empêche pas du tout l'emploi des mêmes métaux pour vases et ustensiles, et qu'il n'est question ici que des monnaies battues depuis 280 ans ; on verra, je crois, facilement que la quantité d'espèces circulantes d'or et d'argent est au moins quintuple de ce qu'elle était chez les anciens : la conséquence nécessaire, c'est que ces métaux doivent avoir une valeur échangeable cinq fois moindre, ou, en d'autres termes, que les denrées communes doivent coûter environ cinq fois plus cher.

M. Dureau de La Malle ne nie pas cette conséquence ; il cherche seulement (p. 158) à expliquer comment elle n'a pas eu lieu ; et son explication, je l'avoue, ne me semble pas satisfaisante. Il croit que, s'il y avait cinq fois moins d'or et d'argent qu'aujourd'hui, il y avait cinq fois moins de besoins (*ibid.*) ; il est bien vrai que nos besoins croissent avec notre aisance ; mais ce sont les besoins des choses agréables, rares ou précieuses ; non celui des choses d'absolue nécessité ; parcequ'on sera cinq fois plus riche, on ne mangera pas cinq kilogrammes de pain par jour au lieu d'un seul. Or, c'est au blé et au pain qu'il a jusqu'ici, et que nous avons avec lui rapporté le prix de l'argent.

L'industrie des manufactures, ajoute-t-il, était moins perfectionnée, le commerce moins actif, et la valeur vénale des métaux a pu rester la même, quoique la quantité mise en circulation ait beaucoup augmenté (*ibid.*). L'effet des progrès de l'industrie et du commerce est sans doute de faire baisser le prix des denrées qu'ils mettent plus facilement entre nos mains ; mais on a remarqué depuis longtemps qu'il n'y a pas eu dans l'agriculture ni dans le commerce de révolution ou d'invention qui ait diminué notablement le prix de production du blé ; le commerce et l'industrie nous ont donné à très bon marché mille choses qu'on payait autrefois au poids de l'or, que souvent même on ne pouvait pas se procurer ; mais, depuis l'invention de la charrue, la quantité de terrain qu'un homme peut labourer ou ensemer, les peines qu'il doit prendre pour ôter les mauvaises herbes, amender ou fumer sa terre, récolter et battre son grain, sont à peu près les mêmes ; son appétit n'a pas changé non plus, ni probablement sa famille ; ainsi les raisons données par M. Dureau de La Malle convaincront bien difficilement ses lecteurs.

Il ajoute enfin : « Si ce fait était contesté, il faudrait, ce qui me semble impossible, que la Haute-Asie et le monde grec et romain eussent eu des mines d'argent et d'or presque aussi abondantes que celles de l'Amérique ; qu'ils eussent eu aussi pour l'exploitation de ces mines une population très abondante, la

main-d'œuvre à très bon marché; enfin une mécanique et une métallurgie très perfectionnées (*ibid.*). »

Oui, sans doute, il faudrait admettre tout cela ; et c'est parcequ'on ne peut pas l'admettre, qu'il faut bien croire que M. Dureau de La Malle a trop généralisé les résultats de ses recherches ; il a trop pris comme expression du fait universel et régulier ce qui n'avait qu'une vérité spéciale ou restreinte ; il a compté pour trop peu les textes qui contredisent ses opinions, et qui sont cependant beaucoup plus d'accord avec les principes et les inductions de l'économie politique.

Je ferai à notre savant auteur un reproche d'une autre nature sur les éloges qu'il donne en plusieurs endroits à la pauvreté, au mépris des aises et des commodités de la vie. Je crains que cela ne veuille dire pour beaucoup de lecteurs, que les grandes richesses, les grands capitaux sont un mal en soi ; les louanges qu'il fait des anciens temps (p. 235), des petites propriétés des vieux Romains (p. 236 et suiv.), et de toutes les vertus des prétendus beaux âges de Rome (*passim*), le feraient souvent croire, quoique son livre entier soit une protestation énergique contre cette façon de juger les choses.

Dans son livre III, il revient encore sur cette pensée, et, après avoir peint en termes très vifs les maux causés par l'opulence, l'avarice et la sensualité des Romains, il ajoute : « On sent la justesse et l'étendue de cette phrase de Pline, que je ne me lasserai pas de répéter : *Latifundia perdidere Italiam* (p. 50 t. II). »

Si les grands fonds de terre, si les grands biens en général sont un mal en eux-mêmes, s'ils sont la perte du pays où ils se trouvent, la conséquence rigoureuse de cette pensée, c'est qu'il faut les écarter à quelque prix que ce soit ; c'est que le législateur doit les empêcher de se former, en arrêtant tout développement du commerce et de l'industrie, ou par une loi comme celle de Licinius Stolon, qui défendait à tout citoyen, quel qu'il fût, de posséder plus de 126 hectares de terre ; et quand ces biens existent, il doit les détruire absolument, fallût-il employer la violence, fallût-il en dépouiller le propriétaire au profit des plus indigents, fallût-il les ravager, de peur que le peuple ne souffre de ce voisinage.

Si, au contraire, comme l'avouent tous les économistes, les grandes richesses, les grands capitaux sont un bien en soi ; s'ils donnent le moyen de faire les belles entreprises de toute sorte, ou d'accélérer ainsi la marche de la civilisation, et de répandre successivement le bien-être dans toutes les classes, ce n'est pas à ces grands capitaux qu'il faut faire la guerre ; c'est aux inconvénients qui les suivent ou les accompagnent presque toujours ; c'est la trop grande disproportion des fortunes qu'il faut combattre ; c'est la routine ou la torpeur des indigents qu'il faut exciter ; c'est l'oppression, c'est l'exploitation des pauvres qu'il faut empêcher ; c'est le libre écoulement, la libre circulation de l'argent

qu'il faut favoriser ; en un mot, ce ne sont pas les riches qu'il faut réduire à la condition des pauvres ; ce sont les pauvres qu'il faut, dans la mesure des possibilités humaines, élever à la condition des riches.

Or il est trop évident que c'est le premier et le plus immoral de ces deux buts que se sont presque toujours proposés les législateurs anciens, et que jamais le moraliste moderne ne doit leur accorder son approbation sans une restriction formelle que je ne trouve pas dans le livre de M. Dureau de La Malle.

Le même sentiment doit l'empêcher d'accorder une mention absolument honorable ou approbative à une mesure mauvaise en elle-même, eût-elle produit ou pu produire accidentellement un bien.

Comment, dit M. Letronne, les Romains ont-ils pu conserver si longtemps leur lourde et grossière monnaie de cuivre, lorsqu'ils étaient si voisins de peuples qui se servaient de monnaies d'argent aussi élégantes que commodas ? « La réponse est facile, dit M. Dureau de La Malle (I, 8. p. 65)... Le besoin de conquérir, cette nécessité de se défendre, qui fit des Romains un peuple de laboureurs et de soldats, imposèrent probablement à leur gouvernement l'obligation de proscrire la monnaie d'or et d'argent : le sénat et le peuple durent prescrire que l'introduction d'un moyen d'échange aussi commode amènerait inévitablement la ruine des mœurs et des vertus antiques... la décadence de l'agriculture... l'affaiblissement de la population libre et combattante. »

Ces assertions ne nous semblent pas dignes de l'auteur de ce livre remarquable : 1° La proscription des monnaies d'or et d'argent est un acte de barbarie sauvage et lycurgienne, telle qu'on ne doit pas l'admettre par simple conjecture chez un peuple aussi profondément habile que les Romains ; une telle mesure pouvait réussir chez des Spartiates, que M. de La Malle nomme avec raison des *moines austères et guerroyants* (*ibid.*) ; mais pour croire que les Romains ont pris de propos délibéré une mesure si préjudiciable à tous les vrais intérêts des peuples, il faudrait des textes précis, et M. de La Malle ne présente que des suppositions.

2° Est-il bien vrai que l'argent amenait nécessairement la ruine des mœurs et des vertus, la décadence de l'agriculture et l'affaiblissement de la population libre et combattante ? Est-il bien avéré que dans les VII^e et VIII^e siècles de Rome, que cite M. de La Malle, c'est-à-dire au temps de Marius et de Sylla, et des guerres de César, la population combattante eût beaucoup diminué (1) ? et, en supposant le fait prouvé, est-il la conséquence de l'usage des monnaies d'or et d'argent, lorsque nous leur voyons produire partout l'effet opposé ?

3° Les textes qu'il cite à l'appui de sa pensée, *savior armis luxuria incubuit victumque ulciscitur orbem* (2) et *Græciâ capta ferum victorem cepit* (3), en

(1) M. de La Malle cherche à établir ce point t. I et t. II, pag. 312.

(2) JUVENAL.

(3) HORACE. *Epist.* II, I, v. 156.

prouvent-ils bien l'exactitude ? le premier n'est-il pas une condamnation du **luxe** en général, c'est-à-dire de la disproportion exagérée des richesses, et **non pas** d'un moyen commode de transactions et d'échanges ? le second en particulier n'est-il pas plutôt un éloge de la Grèce, et de la civilisation, que le blâme de ce qu'elle produit ? Voici en effet le passage entier :

Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
Intulit agresti Latio : sic horridus ille
Defluxit numerus saturnius, et grave virus
Munditiæ pepulere ; sed in longum tamen ævum
Manserunt hodieque manent vestigia ruris.

« La Grèce vaincue soumit elle-même son farouche vainqueur ; elle apporta les arts dans le Latium encore sauvage ; ainsi l'on vit disparaître petit à petit ce rythme saturnien si dur à l'oreille ; l'élégance et la politesse écartèrent les grossiers outrages ; et pourtant nous avons conservé, nous conservons encore quelques traces de notre ancienne rusticité. » Y a-t-il dans ces textes un seul mot qui s'applique à l'abus de l'argent comme signe monétaire, et fallait-il les citer à l'appui d'une accusation aussi grave que celle que j'ai rapportée ?

40 Mais c'est surtout le blâme général de la civilisation, des richesses et de l'aisance qu'elle amène, que je vois avec peine dans ce passage ; on n'a que trop répété dans les classes, et sur la parole des Anciens, l'éloge de la pauvreté et de l'état sauvage ou presque sauvage de Lacédémone. On n'a que trop vanté cet Anacharsis de Scythie, parcequ'il couchait sur la dure, enveloppé dans son manteau, ou ce Diogène, qui se contentait à ses repas de pain et de cresson, comme si la fin de l'homme sur la terre était de s'imposer toutes les privations possibles, et de se préparer par ces rigueurs contre nature une vieillesse infirme, dégoûtante et malheureuse (1) ; lorsque le livre de M. de La Malle établit partout la nécessité des lois fondées sur les vrais principes de l'économie politique, comment oublie-t-il lui-même ce qu'il sait si bien, et fait-il un sujet de louange au sénat Romain de ce qui devrait au contraire être signalé comme une mesure aussi barbare qu'impolitique ?

Combien j'aime mieux le jugement qu'il porte ailleurs sur ce même gouvernement, quand, à propos des effets funestes de l'administration provinciale (t. II, p. 366), il dit : « Les premiers législateurs romains, si habiles dans la création des institutions religieuses, si sages dans l'établissement de la constitution et de la balance des pouvoirs, si éclairés dans la fondation d'une statistique exacte, d'une discipline admirable... paraissent, malgré tant de lumières, avoir ignoré entièrement les principes fondamentaux de l'économie politique : ils voulurent honorer et encourager l'agriculture, et crurent parvenir à ce but en lui fermant ses débouchés naturels, le commerce et l'industrie ! »

(1) B. J. *Hist. de la Grèce ancienne*, préf., p. IV.

Au reste, mon observation ne tombe ici que sur quelques phrases, ou plutôt même sur le sens laudatif qu'il est impossible de ne pas donner à ces phrases ; j'ai voulu exprimer le peu de confiance que m'inspirent souvent les prétendues vertus des Anciens, et le danger qu'il y a à les présenter comme des modèles à imiter.

On désirerait peut-être qu'en terminant cette analyse je comparasse l'*Économie politique des Romains* avec l'*Économie politique des Athéniens*, de M. Boeckh ; ces deux ouvrages importants prèteraient en effet à un parallèle aussi intéressant qu'instructif ; mais il allongerait singulièrement cet article, et demanderait d'ailleurs de longues recherches et un travail tout spécial. Je me borne à rappeler ce que j'ai déjà dit (p. 17) : que l'auteur allemand se renferme bien plus strictement dans la partie financière de son sujet ; il est probable que sous ce point de vue il paraîtra plus complet aux érudits, surtout à ceux de sa nation.

M. Dureau de La Malle, qui consacre un livre tout entier à ce sujet important, a cru devoir donner davantage aux autres parties de la science ; il a trouvé dans cette disposition le moyen de s'élever à de hautes considérations morales et politiques, et de jeter surtout dans son ouvrage cet intérêt continu qui distingue dès l'abord une plume française.

Je ne serais pas de mon pays si ce mérite ne me semblait devoir déterminer ma préférence.

BERNARD-JULLIEN,

Membre correspondant de la première classe.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

La 1^{re} classe (*Histoire générale et histoire de France*) s'est assemblée, le mercredi 2 décembre, sous la présidence de M. Henri Prat ; dix-neuf membres étaient présents. — Après l'adoption du procès-verbal et la lecture de la correspondance, cinq rapports sur divers ouvrages sont communiqués à la classe, par M. Ernest Breton, Henri Prat, Dufey de l'Yonne, Robert (du Var) et Eugène Garay de Monglave. — Ces cinq rapports sont renvoyés au comité du journal.

La 2^e classe s'est réunie le 9 du mois de décembre. M. Renzi a offert pour la bibliothèque son dictionnaire polyglotte. On a procédé à l'admission des candidats. M. Bernabo, d'après le rapport favorable fait par M. le docteur Josat sur les titres à son admission, a été reçu membre de la 2^e classe. On a

entendu ensuite le rapport de M. Thomerel sur l'*Ajax furieux*, par M. Vincent, et celui de M. Nolté sur deux thèses de M. Thomerel, et, après discussion, les rapports ont été renvoyés au journal à l'unanimité.

*. La 5^e classe s'est réunie, le 16 novembre 1840, sous la présidence de M. l'abbé Badiche. Après avoir entendu un rapport fort étendu de M. le docteur Cerise sur un intéressant travail de M. Charles Barbier, elle a prononcé l'admission de ce candidat. — Elle a ensuite écouté avec une attention soutenue le mémoire de M. B. Jullien, inséré dans le présent numéro du journal.

*. La 4^e classe s'est réunie, le mercredi 23 décembre, sous la présidence de M. Ernest Breton. Elle a entendu un rapport de son président sur la *Pologne illustrée*, un autre rapport de M. Elvart sur le chant des psaumes dans les églises protestantes, et un travail de M. de Brière relatif au tombeau de Charles-le-Téméraire. — La séance s'est terminée par la lecture d'un mémoire de M. Ernest Breton, relatif à la construction des théâtres chez les Anciens.

L'assemblée générale du 28 décembre, présidée par M. Henri Prat, a validé l'élection faite dans les classes de MM. Duplessis, Bernabo, Charles Barbier. — Puis elle a entendu un long mémoire de son président sur Philippe-le-Bel et ses contemporains.

CHRONIQUE.

Le dimanche, 6 décembre 1840, les sourds-muets ont célébré le cent-vingt-huitième anniversaire de la naissance de l'abbé de L'Épée dans un banquet présidé par un de nos collègues, M. Ferdinand Berthier, doyen des professeurs de l'institut royal de Paris. A cette solennité vraiment touchante étaient venus se mêler M. de Lanneau, directeur de cet établissement, M. Chapuys-Montlaville, député, secrétaire de la commission chargée d'élever un monument à ce bienfaiteur de l'humanité dans l'église Saint-Roch, et plusieurs autres parlants distingués, amis sincères des sourds-muets.

De beaux discours ont été successivement mimés et prononcés. C'est un droit et un plaisir pour nous de mettre sous les yeux de nos lecteurs celui de M. Ferdinand Berthier.

« Frères, dans cette ovation de joyeuse mémoire, pourquoi faut-il qu'au lieu de chanter notre bonheur commun, de concert avec vous, votre président reconnaissant se voie réduit à vous faire partager la douleur qu'il ressent au fond de l'âme ! Il éprouve le besoin de la verser dans vos cœurs, de puiser dans votre concours franc et actif de nouvelles forces pour arriver à consolider une des plus belles, une des plus utiles œuvres dont le XIX^e siècle ait été témoin.

« Il est vrai qu'on n'ose plus attaquer ouvertement la société que nous nous encourageons à juste titre d'avoir fondée nous-même. Un arrêt récent de la justice a fait voir de quel côté se trouvent la raison, la probité, le dévouement sincère; et nous espérons qu'on aura profité de la leçon. Mais de nouveaux efforts sont tentés dans l'ombre pour nous diviser. Tous les moyens sont bons pour qui veut nuire. Nous bornerons-nous à rire de ces lâches attaques? Non, ce serait les encourager par notre inaction: le silence du mépris ne suffit pas pour déjouer ces trames. C'est en les combattant seulement que nous pourrons en triompher. Opposons-leur sans relâche toute l'énergie que donne la conscience d'une bonne cause; employons le peu d'instruction, de lumière que la Providence nous a départi à les repousser, à les confondre, à les pulvériser! Que notre persévérance invincible à poursuivre la route que nous nous sommes tracée décourage à la fin nos ennemis et les réduise au désespoir, à l'ignominie! Si nous apercevons quelques frères égarés dans leurs rangs, au lieu de les irriter par des paroles vives, efforçons-nous de les éclairer sur leurs propres intérêts; n'épargnons rien pour les ramener, et ils s'empresseront, soyez-en sûrs, d'abjurer leur erreur, de revenir avec un nouveau dévouement se ranger sous notre vieux drapeau. Une brebis retrouvée donne plus de joie au pasteur que les quatre-vingt-dix-neuf qui n'ont pas quitté le bercail.

« Il a été fait dans une solennité récente des allusions peu bienveillantes à notre fraternelle association. Rien ne serait, a-t-on dit, plus funeste au sourd-muet que de se renfermer dans le commerce des autres sourds-muets. Former des sourds-muets une nation à part, une caste exceptionnelle, ce serait les condamner à une déplorable exclusion. Non, frères, il n'en saurait être ainsi. Ils ont méconnu nos cœurs et nos intentions, ceux qui ont tenu ce langage. Jamais l'idée d'un égoïsme étroit, d'une séquestration volontaire, n'a germé dans nos esprits. On a voulu nous repousser du banquet des parlants, on a voulu proscrire de la nation des sourds-muets le langage des sourds-muets, ce langage sublime, universel que leur a donné la nature; et les sourds-muets ont dit à leurs frères parlants: Venez au milieu de nous! Mêlez-vous à nos travaux, à nos jeux; apprenez notre langue comme nous apprenons la vôtre; ne formons qu'un seul peuple uni par des liens indissolubles; qu'il y ait entre nous alliance perpétuelle, fusion complète à la vie, à la mort! Frères, est-ce là de l'égoïsme? Est-ce là de l'isolement? Accusateurs sans conscience, osez encore élever la voix contre nous!

« Vos yeux étincellent déjà d'indignation; des gestes éloquents, énergiques, sont prêts à déborder de vos âmes. J'ai saisi votre pensée, tandis qu'elle sommeille encore. Oui, jurons de vivre et de mourir fidèles à notre drapeau, jurons de le défendre envers et contre tous. Puisse ce toast habituel cimenter notre serment solennel:

« A l'abbé de L'Épée! à cet athlète infatigable de la cause des sourds-muets! »

Cette allocution pleine de chaleur a été suivie de toasts nombreux, accueillis

par d'unanimes bravos. On a remarqué celui qui a été porté par notre honorable et savant secrétaire perpétuel, M. Eugène de Monglave :

« A la prochaine apparition de l'ordonnance royale, heureuse charte d'émancipation, qui doit asseoir sur de solides bases l'avenir des sourds-muets !

« Préparée par le dernier ministère, présentée par lui au conseil d'état, elle doit honorer l'administration actuelle, qui ne saurait trop se hâter de la publier.

« Reconnaissance éternelle à M. de Lanneau, un de ses plus ardents promoteurs ; à M. de Lanneau, héritier de ce nom illustre inscrit aux fastes de Sainte-Barbe ; à M. de Lanneau, qui sera le digne successeur de l'abbé de L'Épée et de l'abbé Sicard ! »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Du Rhin et de la Syrie, par Lortet ; broch. in-8.

Bibliographie universelle, pour octobre, novembre et décembre 1840, 2 broch. in-8.

Elogio storico della contessa Angella Scacerni Prosperi, broch. in-12, par Fabi Montani.

Le Législateur, journal théorique et pratique, par M. Cellier, 1^{er} et 2^e numéros, in-8.

Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne, novembre et décembre 1829, en un seul cahier in-12.

Biographie des Dr. Elud, professore, Michel Troja, broch. petit in-4.

Blicke auf die letzte Croberng neuere Geschichte und colonisation von Alger. vol. in-8.

Zue biographie des Etatsrathrs C. F. Schumacher, broch., petit in-4.

Mindetel over Dr. Johan Daniel Herholdh, etc., broch. in-12.

Necrolog Toerftult, etc. broch. in-12.

Biografiske Efterretniager one Dr. Og. Prof. Nahlff, etc., broch. in-12.

Nachtrag zu der Geschichte der Pest zu Noja in den jahren, etc., broch. in-12.

Skizze uber Algier, etc., broch. in-12.

Revue catholique, livraison de décembre 1840, in-8.

Pour le Secrétaire perpétuel, HENRI PRAT.

L'administrateur-trésorier, A. RENZI.

MÉMOIRES.

RECHERCHES SUR L'ORIGINE DE LA MALADIE NOMMÉE FEU DES ARDENTS, AU MOYEN-ÂGE, ET LA COMPARAISON AVEC LES MALADIES ANALOGUES.

Le feu des ardents, maladie si terrible au moyen-âge, et dont les historiens du temps ont tant parlé, maladie qui, d'après eux, se montre toujours à l'état épidémique, est une affection qui reste encore fort obscure, relativement à ses symptômes exacts, à ses causes, au traitement qui lui fut opposé. Cela se comprend quand on songe à l'imperfection des sciences en général et de la médecine en particulier, à cette époque. Les historiens et les chroniqueurs seuls en parlent, mais ils se taisent sur les causes de ces pestes étranges, ou leur en attribuent de surnaturelles. Dans la fameuse épidémie de 1069, on vit, dit Sigebert, un dragon ailé traverser le ciel en vomissant des flammes, et développer le mal partout où le portait son vol. La vengeance céleste avait donné naissance au fléau, un miracle seul pouvait le guérir. Les malades donc avaient recours aux vœux, aux offrandes; dans certains pays ils se mettaient sous la protection de saint Antoine, dont l'intercession fut plus d'une fois, dit-on, fort efficace, ce qui fit donner là son nom à cette maladie; dans le cas de grande épidémie, on promenait les châsses des saints pour conjurer la contagion.

Tous les symptômes, malgré quelques variétés dues sans doute au climat, à la constitution médicale, aux circonstances, avaient cela de commun qu'ils se caractérisaient spécialement par la gangrène des extrémités et une extrême chaleur d'entrailles.

Ainsi, dans l'épidémie de 945, la chronique de Frodoard dit que quantité de monde, tant à Paris qu'aux environs, furent atteints d'une maladie qu'on nommait *feu sacré*, ou *mal des ardents*. Elle brûlait petit à petit, et consumait sans qu'on pût y remédier. C'était au temps des incursions des Normands.

« En 993, dit l'historien Rodolphe, il régna en France une grande mortalité parmi les hommes. C'était un feu caché qui, dès qu'il avait atteint quelque membre, le détachait du corps après l'avoir brûlé. Souvent l'espace d'une nuit suffisait pour cet effet. Beaucoup de gens de toute classe périrent, et quelques-uns restèrent privés d'une partie de leurs membres pour servir d'exemple de la justice divine à ceux qui viendraient après eux. » D'après Mézeray cette épidémie

aurait enlevé quarante mille personnes en 994 dans l'Aquitaine, le Périgord et le Limousin. C'était le feu sacré ou mal des ardents ; il prenait tout-à-coup et brûlait les entrailles ou quelque autre partie du corps qui tombait en pièces. Bienheureux ceux qui en étaient quittes pour un bras ou une jambe.

Le feu des ardents de 1089, dans la Lorraine, et décrit par Sigebert, rendait les membres noirs comme du charbon ; ils se détachaient du corps, et les malades mouraient misérablement ou menaient une vie lamentable. On ne voyait partout dans les chemins, les fossés, et aux portes des églises, que des moribonds poussant des cris affreux, et auxquels le mal avait dévoré les pieds, les bras, une partie du visage.

Pendant les X^e, XI^e, XII^e et XIII^e siècles, cette maladie fut constamment endémique en France : c'était l'époque des guerres civiles, des croisades ; le peuple était fort malheureux, et beaucoup de terres restaient sans culture. Le seigle et l'orge remplaçaient presque partout le froment.

La chronique du XI^e siècle, de Robert de Fleury, est encore plus explicite que les historiens précédents : « Dans ce temps, dit-elle, il y eut beaucoup de personnes atteintes d'un mal qui brûlait les membres ou le corps avec des douleurs intolérables. Son effet était tel que, sous une peau livide, il consumait les chairs en les séparant des os, et, prenant plus de force avec le temps, il causait une augmentation de douleur et d'ardeur qui faisait pour ainsi dire mourir les malades à chaque instant. Mais cette mort qu'ils désiraient n'arrivait que lorsque ce feu, après avoir ravagé les extrémités, atteignait les organes essentiels de la vie.

« Ce qu'il y avait d'étonnant, c'est qu'il agissait sans chaleur, et pénétrait d'un froid glacial ceux qui en étaient atteints, au point que rien ne pouvait les réchauffer, et qu'à ce froid mortel succédait tout-à-coup une chaleur si grande dans ces mêmes parties, que les malades y éprouvaient tous les accidents d'un cancer..... »

« Au temps de Lothaire II, empereur d'Allemagne, il y eut, dit Vincent Gallus, un grand nombre de personnes atteintes du *feu sacré*. Les extrémités étaient consumées et tombaient en pourriture, de façon que plusieurs en moururent. D'autres échappèrent, mais après avoir perdu quelques membres qui furent brûlés par l'effet de la maladie ; plusieurs éprouvèrent de violentes contractions de nerfs et des convulsions. »

Sous le règne de Louis VII, en 1130, le feu des ardents ravagea la Lorraine et le Soissonnais. « Le mal, raconte encore Mézeray, attaquait les pieds, les mains et le visage. Il s'accompagnait de délire, d'un grand abattement, de frissons considérables et de véhémentes douleurs à la tête et aux reins. Les glandes de l'aisselle et de l'aîne se durcissaient, il s'y formait des dépôts, et les pieds et les mains tombaient souvent en gangrène. A la même époque, à Paris, le mal semblait s'attaquer de préférence aux organes de la génération. La châsse de sainte Geneviève fut promenée par les rues pour obtenir du ciel la cessation du

élevés, et bientôt on construisit, en mémoire de ces prières, une église sous l'invocation de sainte Geneviève, dite *des ardents*.

Cette maladie était si fréquente, à ces désastreuses époques, tant de gens restaient mutilés après ses atteintes, que le pape Urbain II fonda un ordre monastique particulier, celui de saint Antoine, dans la vue de secourir les pauvres atteints de cette affection. Les maisons de cet ordre servaient d'hôpitaux, et saint Antoine fut le patron auquel on se recommanda spécialement dans cette maladie. En *ex voto*, les malades échappés à la mort suspendaient aux murs de sa chapelle les membres qu'ils avaient perdus, et qui, noirs, cornés et imputrescibles, se conservaient indéfiniment. On en voyait encore à l'abbaye de Vienne en 1703.

Quoique plus rare qu'en France et en Allemagne, le mal des ardents se montra encore en Espagne et en Sicile; il y était caractérisé par les mêmes symptômes.

Examinons maintenant si, à des époques beaucoup plus rapprochées de nous, et qui ont été bien étudiées, nous ne trouvons pas quelque maladie dont l'identité de symptômes nous rappelle le mal des ardents.

Guy de Chaulieu, Ambroise Paré, Fabrice de Hilden, Doctonocus et Tulpus détaillent les symptômes du mal des ardents, sans s'expliquer catégoriquement sur ses causes; ils les ignorent. Le premier qui ait pensé à lui donner pour origine l'usage des céréales altérées, est Thuillier, médecin du duc de Sully, au commencement du XVII^e siècle. En effet, il existe en France une province où une maladie ayant tous les symptômes du feu des ardents est constamment restée endémique, et s'est montrée, à n'en point douter, comme constamment due à l'usage des céréales avariées, et surtout du seigle ergoté. Chaque fois que l'année est mauvaise, et que le seigle, que l'on cultive en quantité dans cette province, renferme beaucoup de grains ergotés, on remarque chez les paysans des gangrènes spontanées, des doigts, des orteils et quelquefois des membres entiers qui se détachent sans hémorrhagie, durs, noirs et racornis, comme s'ils étaient préparés par des procédés chimiques et une momification particulière. En même temps, de très violentes douleurs d'entrailles, des spasmes opiniâtres tourmentent le malade, qui le plus souvent périt misérablement. Donne-t-on de ce seigle aux bestiaux, aux volailles : les bœufs perdent leurs cornes et leurs sabots; les chevaux, les cornes de leurs pieds; les volailles voient tomber leur bec et leurs ergots, la peau des pores se couvre de taches gangréneuses; le blé et le maïs ergotés produisent le même effet.

Tous ces phénomènes ont été démontrés par des expériences directes faites par Thuillier, qui y sacrifia toute sa basse-cour, en 1676; par Salerne, en 1748. En dernier lieu le docteur Tessier qui, habitant de la Sologne, était parfaitement placé pour observer, a expérimenté sur des animaux de différentes espèces, tous bien sains et dans la force de l'âge, tels que canards, dindes, cochons. Ces animaux, mis à l'usage du seigle ergoté, sont tous morts avec des signes de gangrène dans

vers organes extérieurs tels que la queue, les oreilles, les pieds des quadrupèdes, le bec des oiseaux, et en outre avec des taches gangréneuses au foie et aux intestins, comme l'ont démontré les ouvertures cadavériques. M. Tessier a de plus constaté ce que lui avaient déjà affirmé les bergers du pays, savoir, l'extrême répugnance que les animaux ont pour l'ergot, répugnance d'instinct tellement invincible que ceux auxquels on en donne pendant quelque temps préfèrent mourir de faim plutôt que d'en manger, si on les abandonne à eux-mêmes, surtout si l'ergot qu'on leur présente est pur et sans mélange avec d'autres aliments.

Voilà donc quels sont à notre époque les effets des céréales avariées, et surtout du seigle ergoté, sur l'homme et sur les animaux. Or ces derniers ne furent pas plus respectés que l'homme dans les grandes épidémies du moyen-âge; tous les auteurs s'accordent à le dire, preuve qu'ils se nourrissaient comme lui de grains altérés. Lorsque Thuillier eut appelé l'attention du monde savant sur les phénomènes qui expliquaient si bien ces anciennes et mystérieuses épidémies de *mal des ardents*, c'est qu'aussi en 1630 la gangrène sèche spontanée s'était montrée dans plusieurs provinces de France, et y avait fait de grands ravages. En 1650, 70, 72 et 74, la Guyenne, la Sologne et le Gâtinais étaient en proie à cette épidémie. Le premier symptôme était un engourdissement des jambes, suivi de douleurs vives avec gonflement sans apparence d'inflammation. Bientôt se succédaient rapidement le froid, la lividité, la gangrène et la chute du membre affecté. Dans la Sologne la maladie était sans fièvre, et les douleurs n'étaient pas fortes. On n'employait aucun remède; mais les pieds, les jambes, les cuisses, les doigts, les mains, les bras, le nez, attaqués d'une gangrène dure et sèche, se détachaient d'eux-mêmes sans hémorrhagie. Perraut, qui avait fait un voyage en Sologne à cette époque, rapporta à l'Académie des Sciences que tous les médecins et chirurgiens du pays lui avaient dit que parfois le seigle s'y corrompait au point de former un pain très insalubre qui déterminait la gangrène sèche des membres chez ceux qui en mangeaient pendant quelque temps. Cette maladie sévissait avec fureur à Montargis. En 1674, l'Académie chargea Dodart d'aller l'y étudier. Il résulte du rapport de ce médecin que l'épidémie en question était due à l'usage du seigle ergoté; que cette substance, mêlée au pain en grande proportion, déterminait des vertiges, des fièvres malignes, avec assoupissement, et des gangrènes aux extrémités. Les jambes devenaient tuméfiées et douloureuses, sans aucun signe d'inflammation extérieure; la peau était au contraire froide et livide. La gangrène commençait par la portion interne des muscles, et n'attaquait la partie supérieure, ainsi que la peau, qu'après un certain temps, ce qui obligeait à pratiquer des incisions pour découvrir les progrès du mal. Les pauvres seuls étaient atteints, et le seigle ergoté produisait beaucoup plus d'effet lorsqu'il était nouveau que lorsqu'il avait été conservé quelque temps.

Après le fatal hiver de 1709, il se manifesta une épidémie gangréneuse dans l'Orléanais et le Blaisois. Noël, chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, eut à y soigner un assez grand nombre de malades. Tous étaient atteints d'une gangrène

sèche, noire et livide, qui commençait toujours par les orteils, puis s'élevait par degrés, et arrivait quelquefois jusqu'au haut de la cuisse. Beaucoup en moururent. Chez un malheureux paysan on vit tomber successivement tous les doigts d'un pied, puis ceux de l'autre, puis la jambe, puis la cuisse jusqu'à son articulation coxo-fémorale, et, chose étonnante ! il survécut. Noël assurait à l'Académie des Sciences que cette maladie provenait du seigle ergoté, parceque le pain dont on avait fait usage cette année-là contenait un quart d'ergot.

En 1709, 15 et 18, les mêmes phénomènes furent notés dans le canton de Lucerne. Longius en donne la description suivante : « La maladie débute par une lassitude extraordinaire, sans aucun mouvement fébrile. Bientôt le froid s'empara des extrémités, qui devenaient pâles et ridées ; elles étaient le siège de douleurs fort vives s'irradiant jusque vers le tronc. Puis bientôt elles se gangrénaient et se détachaient complètement. Cette maladie ne se montra que chez les pauvres gens qui avaient mangé du pain fait avec du blé cornu. »

En 1747, Duhamel étudia l'ergotisme gangréneux en Sologne, et on lit ces paroles dans son rapport à l'Académie des Sciences : « Il règne en Sologne, depuis la moisson, une maladie appelée ergot, nom qu'on lui a donné à cause de la figure d'un grain qui la produit, et qui ressemble à un ergot de volaille. C'est un seigle dégénéré, dont l'usage donne à la masse du sang une qualité patride et gangréneuse, qui se fait d'abord sentir dans les pieds et dans les jambes par des lassitudes douloureuses et une lividité extérieure qui forme une gangrène plus sèche qu'humide. Il s'y engendre souvent des vers. Enfin les doigts des pieds se détachent de leurs articulations et tombent avec le métatarse ; ensuite c'est le pied, la jambe, et jusqu'au fémur qui abandonne la cavité cotyloïde. Il en arrive autant aux extrémités supérieures, et on a vu à l'Hôtel-Dieu des gens n'ayant plus que le tronc vivre néanmoins plusieurs semaines, car ces chutes de membres ne sont jamais suivies d'hémorragies. Jusqu'ici on n'a pu sauver aucun malade, et il en a péri plus de soixante. »

Salerne, médecin à Orléans, fit un rapport analogue l'année suivante. Il cite un enfant de dix ans, dont les deux cuisses se détachèrent de leur articulation sans hémorrhagie. Son frère, âgé de quatorze ans, perdit la jambe et la cuisse d'un côté, et la jambe de l'autre. Tous deux moururent après vingt-huit jours de maladie.

En 1764, Read observa l'ergotisme dans les environs d'Arras et de Douai. La maladie s'annonçait par une douleur très aiguë aux extrémités, avec peu de gonflement, sans inflammation apparente, mais non sans fièvre ; le premier état durait dix à douze jours. Dans la seconde période, les douleurs cessaient le plus souvent, et les extrémités des pieds et des mains souffraient un engourdissement accompagné d'un froid excessif, que la chaleur du plus grand feu ne pouvait calmer. Le second état durait également dix à douze jours. La troisième période se manifestait par le développement de phlyctènes, bientôt suivies de gangrène aux orteils, gangrène qui faisait de rapides progrès, et envahissait bientôt la

jambe et la cuisse ; il en était de même pour les extrémités supérieures ; le pieds, les mains, les jambes et les bras se détachaient de leurs articulations. Toutes les recherches faites sur la cause de cette épidémie s'accordaient à lui donner pour origine l'usage de pain fait avec du seigle ergoté.

Enfin, dans ces derniers temps, quelques cas isolés ont encore été remarqués en Sologne, où le paysan est fort pauvre et fort arriéré sous tous les rapports. Evidemment l'usage de seigle ergoté produit une série de symptômes et l'analogie la plus frappante avec ceux que les auteurs ont assigné au *mal des ardents* du moyen-âge, et aucune autre forme de gangrène ne lui ressemble plus que notre ergotisme gangréneux, si bien observé depuis deux siècles.

Personne n'a jamais nié l'influence délétère que les céréales avariées ont sur l'économie humaine. Les phénomènes des maladies des blés avaient été remarqués dès l'antiquité ; aussi les Grecs avaient-ils mis les moissons sous la protection des dieux. Les Romains avaient une divinité spéciale pour la rouille des blés, le dieu *Rubigo*, en l'honneur duquel Numa Pompilius institua les *rubigalia*, processions faites au mois de mai au milieu des champs, et qui se terminaient par l'immolation d'un porc. Nos rogations sont un souvenir de cette pieuse cérémonie, car de tout temps l'homme s'est senti le besoin de mettre sous la protection de la Divinité les aliments les plus nécessaires à son existence matérielle et sociale. — Hippocrate, en notant combien les affections convulsives étaient fréquentes après les étés pluvieux, circonstance qui favorise singulièrement l'altération des blés et des seigles, indiquait certainement un résultat dont la cause intime lui échappait, mais qui n'était autre chose que l'usage d'un mauvais pain. Virgile et Columelle disent les maux que la rouille et le charbon causent aux moissons. Galien affirme que les altérations des blés amenaient des maladies putrides et pestilentielles, et des affections harpétiques graves.

Enfin, un homme qui fait autorité dans la science, et dont tout le monde médical a apprécié les savantes recherches sur la peste noire et la suette anglaise, le professeur Fuchs, de Berlin, conclut comme nous sur l'identité de notre ergotisme gangréneux actuel avec le mal des ardents du moyen âge. Son opinion s'appuie sur les récits de cent-cinquante auteurs qu'il a laborieusement compulsés.

En effet, à cette époque, le seigle était cultivé sur une bien plus grande échelle que le froment, en France et en Allemagne ; ces deux pays renfermaient une bien plus grande quantité de forêts, d'étangs et de marais, qui les rendaient plus humides qu'aujourd'hui, circonstance qui favorise beaucoup le développement de l'ergot sur le seigle, ainsi que nous le voyons chaque jour en Sologne. Une sécheresse plus grande de climat, en Italie et en Espagne, y rendait ces phénomènes beaucoup plus rares.

D'un autre côté, le mal des ardents apparaissait généralement à l'automne ; n'attaquait que le pauvre peuple et les paysans, qui se nourrissaient comme ils pouvaient, tandis que les classes élevées, qui faisaient usage d'un bon pain,

d'une nourriture saine, en étaient exempts. C'est exactement ce qui arrive encore aujourd'hui. Seulement, à cette époque, les symptômes gangréneux étaient beaucoup plus tranchés et plus remarquables que les symptômes convulsifs, qui, à partir du XVI^e siècle, caractérisaient une autre espèce d'ergotisme que l'on nomma d'abord raphanie. Ce nom venait du raphanus raphanistrum, plante crucifère, dont les graines infestent quelquefois les moissons, et que l'on regardait, mais à tort, comme très délétère. L'ergot, proprement dit, n'était pas accusé de ces épidémies; on les attribuait alors aux altérations diverses dont les céréales étaient susceptibles, nielle, rouille, charbon, carie, fermentation, etc., etc., etc. On ne faisait pas jouer à la cause principale, à l'ergot, le rôle qui lui appartient dans cette désastreuse pathogénie. Les raphanies se caractérisaient principalement par des fourmillements dans les doigts, la paume de la main, les pieds, fourmillements accompagnés d'une chaleur violente dans ces organes. Très souvent les membres se couvraient de pustules laissant échapper une sérosité fétide, l'épiderme se desquamait, et quelquefois même, mais rarement, la peau se laissait enlever par lambeaux. En même temps les bras et les jambes étaient le siège de contractions spasmodiques bien fortes et très douloureuses; le malade éprouvait des vertiges semblables à ceux de l'ivresse; un peu de délire et des alternatives de chaleur brûlante et de froid glacial.

La première épidémie de ce genre qui se montra sévit dans le Brabant, en 1556. Rambert Doctonous lui assigne pour cause la consommation de grains altérés importés de Prusse. De 1589 à 1598, presque chaque année, la Hesse, la Silésie et une partie de l'Allemagne sont désolées par les raphanies. Elles n'attaquent que les classes inférieures qui se nourrissent de mauvais pain. Schwemk, qui observa l'épidémie de Silésie, l'attribue si bien à l'altération des céréales, qu'il note que les grains de seigle et de blé exhalaient cette année-là une odeur aigre, et que quoique lavés ils n'en conservaient pas moins une onctuosité écumense.

Des épidémies de même nature se montrèrent, un siècle après, sur les bords du Rhin et dans la forêt Noire, où elles atteignirent hommes et animaux; c'était à la suite d'étés pluvieux et pendant lesquels les moissons s'étaient gâtées sur pied. Plusieurs furent encore observées dans le courant du dernier siècle, toujours avec les mêmes symptômes convulsifs, et leur cause fut parfaitement reconnue. Personne ne se refusera à reconnaître l'analogie qui existe entre ces deux affections, le mal des ardents ou ergotisme gangréneux, la raphanie ou ergotisme convulsif. Le mal des ardents s'accompagnait, dans beaucoup de cas, de symptômes convulsifs; la raphanie offrait une irritation phlycténoïde des membres, et parfois la gangrène de la peau. Dans les deux cas l'irritation intestinale et la forme de la douleur étaient identiques. Si le mal des ardents, produit direct de l'usage du seigle ergoté, et dont nos dernières années nous ont même offert des exemples, tels que l'épidémie du Dauphiné en 1814, a paru, depuis le XVI^e siècle, céder sa place aux raphanies, c'est que depuis cette époque aussi la

culture du seigle fut moins générale, et que les raphanias furent causées non moins par le charbon, la carie et la fermentation du blé, que par l'ergot du seigle, qui n'était pas en assez grande quantité pour amener la prédominance des symptômes gangréneux sur les symptômes convulsifs ; enfin parceque le progrès des sciences et des arts agricoles amena d'importantes améliorations dans le régime des céréales. Mais quand une population quelconque se trouve soumise à l'usage d'un pain où entre une grande portion de seigle ergoté, toujours on voit survenir les symptômes gangréneux qui caractérisèrent les petites épidémies dernières de la Sologne aussi bien que les grandes pestes de feu des ardents du moyen-âge.

Ces derniers symptômes ont été observés dans le département de Maine-et-Loire par un de nos honorables collègues de l'Institut Historique, M. Aguesse.

Dans cette province les paysans, fort habitués à l'altération des grains sur pied et à ses désastreuses conséquences, en attribuent tout simplement la cause à la malignité des démons qui, pendant les temps d'orage, passent par bandes pressées sur les blés, et les souillent de leurs ordures : derrière eux les bons anges arrivent, et à coups d'aile font tomber ces débris impars du haut des tiges. Mais ce nettoyage n'est pas toujours assez complet pour que le blé soit entièrement exempt du résultat de l'influence infernale de l'ergot. On a vu deux enfants dont, un matin, on avait retrouvé dans le lit les jambes complètement détachées du corps, et qui vécurent encore vingt-deux jours dans cet état.

Quelle ne doit donc pas être l'activité du poison contenu dans l'ergot, quand on a vu par les exemples précédents combien, toute diminuée qu'elle est par les mélanges, son action s'est fait sentir d'une manière fatale sur de si nombreuses populations ! Des travaux récents, et auxquels M. Favrot, chef des travaux anatomiques à l'école des mines, a contribué pour sa part, et dont il a bien voulu nous communiquer le résultat, nous apprennent en effet que cette action ne le cède pas à celle du plus violent poison connu, l'acide hydrocyanique. L'espèce d'huile essentielle obtenue des grains ergotés, par une série de manipulations très délicates, a été l'objet d'expériences qui en ont constaté toute l'excessive nocuité. Heureusement que cette activité funeste disparaît en grande partie avec le temps, et que, parfaitement desséchés et déjà vieux, les grains ergotés n'agissent plus guère sur les organes que comme aliment non réparateur, ce qui explique pourquoi leur usage n'a été suivi que d'accidents légers dans beaucoup de circonstances. En Sologne, on sait parfaitement que le pain préparé avec du seigle nouveau est toujours d'un usage bien plus dangereux que celui qui est fait avec les céréales de l'année précédente.

Si maintenant nous jetons un coup-d'œil sur les maladies qui ont quelque rapport, par leurs symptômes, avec le mal des ardents, nous n'en trouverons aucune qui y ressemble davantage que ces ergotismes modernes, spasmodiques ou gangréneux, dont nous venons d'esquisser l'histoire.

Les érysipèles, les pemphigus, le charbon, quelquefois épidémiques, et qui se caractérisent par des inflammations et des gangrènes partielles de la peau et des membres, ne le sont jamais sur une grande échelle; ses exemples n'en ont été observés que rarement et dans de petites localités, tandis que le mal des ardents a toujours sévi sur de grandes populations, et la spécialité de ses symptômes l'a classé tout-à-fait à part dans la série des affections gangréneuses.

Quant aux affections pestilentielles, dont les ravages ont été si considérables à toutes les époques du moyen-âge, qu'elles fussent la peste à bubons, le typhus ou la dysenterie typhoïde, leurs symptômes ont toujours été assez tranchés pour les faire distinguer parfaitement du *feu des ardents*. L'habitude seule de désigner toute affection épidémique meurtrière du nom de peste a pu amener quelque confusion dans les récits des auteurs touchant ces diverses maladies contagieuses, infectieuses ou épidémiques. Mais, dans l'état actuel de la science, il reste parfaitement prouvé que le *feu des ardents* a été une maladie qui répond parfaitement à l'ergotisme gangréneux et spasmodique moderne, et qu'elle n'a disparu en grande partie que grâce au progrès de la civilisation et à l'amélioration des procédés de l'agriculture.

VICTOR-MARTIN DE MOUSSY,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE DE FRANCE

OU DESCRIPTION PHYSIQUE, POLITIQUE ET MONUMENTALE DE LA GAULE,
JUSQU'À L'ÉTABLISSEMENT DE LA MONARCHIE,

PAR M. ACHILLE DE JOUFFROY,
De l'Académie de Rome,

ET M. ERNEST BRETON,
Membre de l'Institut Historique, de la Société royale des Antiquaires de France, etc., etc.,

Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1),
le 2 août 1839.

Cet ouvrage se divise en deux parties bien distinctes. La première, traitée par M. de Jouffroy, comprend l'histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'envahissement des Gaules par Jules César. La seconde partie est due à M. Ernest Breton. C'est une description savante et minutieuse de l'état des

(1) Un volume in-folio, orné de 50 planches.

arts dans la Gaule, à quatre époques différentes : l'époque celtique, l'époque grecque, l'époque romaine et le Bas-Empire. Je vous parlerai d'abord de la première partie, de celle dont M. Jouffroy est l'auteur.

Vous le savez, rien n'est plus facile que de paraître historien lorsqu'il ne s'agit que de fixer avec plus ou moins de vérité les dates de quelques faits disséminés à des distances éloignées ; mais aussi, selon moi, rien n'est plus difficile que d'écrire l'histoire, parceque je la veux entourée, non de fictions, mais de réflexions philosophiques au point de vue le plus élevé. Les historiens ne font pas faute à la littérature de tous les peuples ; leur nombre est immense ; mais combien en compte-t-on de bons, de célèbres, par nation ? Fort peu. Les Tacite sont rares, parceque la plupart des historiens ont presque toujours tourné dans le cercle étroit des considérations étrangères aux masses dans tous les temps.

L'ouvrage de M. de Jouffroy se ressent à la fois et du chronologiste, qui se contente de grouper des dates sincères, précises, du moins approximatives de quelques faits, et de l'historien qui cherche à réunir, comme dans un vaste panorama, tous les principaux événements qui ont influé sur la marche des idées civilisatrices. Quoique très sobre de jugements et d'assertions, l'auteur ne laisse pas cependant que d'émettre quelquefois son opinion. J'ai trouvé dès son début une proposition qui m'a semblé, si non erronée, du moins susceptible d'être contestée. M. Jouffroy commence à dire *qu'une nation peut exister sans territoire*. Il donne pour exemples les Hébreux, avant leur entrée en Palestine, les Scythes, les Goths, peuples non fixés, errants, mais possédant une religion, des lois, des coutumes, des mœurs, etc. Le sol, dit-il, n'est point la patrie, mais la propriété de la patrie. La nation peut exister avant que d'entret dans la possession du sol. — Je ne veux point soulever de discussion à ce sujet ; mais M. de Jouffroy me paraît dans une voie fautive. Un peuple n'est véritablement constitué à l'état de nation que lorsqu'il est fixé au sol qu'il a choisi. Le sol est la base de la nationalité, et c'est sur cette base inaliénable que repose la constitution qui fixe ses droits au vis-à-vis des autres nations et envers chacun des membres qui la composent. Jusqu'alors ce ne sont que des peuplades, sans feu ni lieu, changeant de lois, de mœurs, d'opinions, et même de moralité, selon les contrées où ils se trouvent, et selon les causes de leurs déplacements. Ces peuples manquent d'unité d'action et de principes ; et c'est en partie cette unité qui caractérise une nation, qui la maintient à l'état de vie, la fait grandir et la rend forte. — Je pense que vous partagez mon opinion.

Je ne puis refuser à M. de Jouffroy beaucoup de science, un coup d'œil remarquable, et surtout de l'érudition ; mais je ne sais pourquoi, lorsqu'on a autant acquis que lui, on ne juge pas plutôt par soi-même que par les autres. Son ouvrage manque d'idées, je ne dirai pas neuves, mais assez élevées pour nous faire attacher du prix à ses savantes recherches. Et cependant elles ne sont pas inutiles, parcequ'elles vous sont rappelées dans un ordre que vous aimez à suivre. Vous vous plaisez à trouver groupés dans un court espace une foule de faits né-

connaitre à l'intelligence des institutions, des mœurs, des lois et des monuments des peuples qui ont occupé les contrées que nous habitons. M. de Jouffroy n'aime que le mérite d'être érudit, que c'en est un bien grand aujourd'hui que l'érudition; l'étude des sources historiques est peut-être trop négligée par ceux qui ont la prétention de se dire historiens. Populariser ces sources, les rendre accessibles aux étudiants, c'est rendre un grand service à la science.

Lorsqu'après avoir lu le texte de l'œuvre de M. de Jouffroy, je jette un coup d'œil sur les nombreuses notes qui y sont annexées, que j'y trouve les opinions des divers historiens sur un événement resté dans le doute, je dois remercier l'homme qui s'est donné la peine de fouiller quelquefois des centaines de volumes pour m'éclairer. Bien qu'un pareil travail soit naturellement froid, qu'il ne soit consulté que par des érudits, que par des esprits déjà initiés aux études historiques, il n'en reste pas moins un témoignage de ce que peut la volonté du véritable savant. Aucuns soins ne lui coûtent, ni temps, ni recherches pénibles; il embrasse tout dans sa généreuse résolution d'ajouter encore aux travaux de ses devanciers.

M. de Jouffroy, remontant à des temps fort éloignés, assiste à la dispersion des premiers habitants du globe, alors établis, selon la pluralité des historiens, sur les plateaux les plus élevés de l'Asie. Une partie s'en détache et se dirige vers l'Occident. Peu à peu elle peuple par des émigrations successives, et à des distances éloignées, les pays situés en deçà et au-delà du Rhin. De ces différentes migrations naissent des nations qui prennent des noms différents en habitant des contrées diverses. Les uns s'établissent sur les bords des fleuves et de la mer, ou dans des marais, d'autres sur des montagnes, d'autres dans des îles. Leur langage, leurs mœurs, leurs usages prennent un caractère remarquable. Les traditions d'une commune origine se perdent; elles sont effacées par le temps; et les peuples sortis d'une même souche se trouvent, après des siècles, n'avoir plus aucune ressemblance. De là une foule de noms propres de nations et de pays qui épuisent aujourd'hui la sagacité de nos érudits, de nos philologues, de nos géographes, et rendent leur tâche si difficile. — M. de Jouffroy a cherché dans son introduction à faire concorder les opinions de chacun d'eux, et à présenter de la manière la plus claire comment se sont accomplis ces changements, comment chaque peuple est né, a vécu, et est disparu de dessus la surface de la terre, et quelle trace il y a laissée. — Je le répète, ce travail est celui d'un savant infatigable autant que judicieux.

La seconde partie, la partie monumentale de l'ouvrage, est due à la plume exercée de notre collègue, M. Ernest Breton. Ce n'est pas certainement la moins intéressante. Si M. Jouffroy cherche la solution d'un problème historique, d'un fait controversé dans l'opinion des historiens anciens et modernes, qui tous sont fondés à croire leurs prédécesseurs plus ou moins bien informés, il ne s'adresse jamais qu'à des hommes sujets à des erreurs, et dont la langue n'est pas toujours comprise dans ce qu'elle a de plus intime, la pensée. Mais il

est une langue plus belle, plus noble que la langue parlée, selon moi : c'est cel des monuments que tous les peuples ont laissés comme un témoignage de leur passage dans ce monde. Le temps ne les a pas tous respectés, il est vrai ; il le dévore tous les jours ; mais grâce au peu qui reste encore debout , grâce aux savants qui, dans l'intérêt de l'art et de l'histoire, en rassemblant les fragments épars, on peut se faire une idée assez juste de l'esprit, de l'intelligence, de la force morale des peuples qui les ont élevés. L'architecture est un art qui a dû croître avec la raison, avec les idées ; qui a dû subir les variations de l'esprit humain et la fortune des nations ; qui a dû se ressentir de leur grandeur et de leur décadence, et laisser des traces irrécusables, faciles à concevoir pour le savant exercé, de ces différents changements dans leurs destinées.

Dans les monuments celtiques et gaulois, retracés par M. Ernest Breton, il ne faut pas toujours, ce me semble, voir un amas de pierres brutes comparative-ment aux monuments des Grecs, des Romains et des autres peuples plus avancés dans les sciences et les beaux-arts, mais encore y démêler la pensée première qui a présidé à leur érection. C'est cette pensée qui les rend précieux aux yeux de l'antiquaire et du philosophe historien. M. Ernest Breton l'a bien senti. Aussi lui sais-je gré de n'être pas resté froid dessinateur, curieux impassible devant des menhirs, des dolmens, cherchant dans leur position plus ou moins inclinée, plus ou moins solide sur leurs bases, à formuler des systèmes et des doutes inutiles sur leur origine. M. Breton a vu, et il a bien vu — de véritables monuments, dans toute l'acception de ce mot, en décrivant ce qui reste encore, dans les provinces de l'Ouest de la France, de l'art architectonique chez les Celtes et les Gaulois longtemps avant la conquête romaine. Ces fragments, que l'ignorance et d'autres causes peut-être plus malheureuses font peu à peu disparaître, sont autant de jalons pour l'histoire, autant de faits acquis pour l'observateur du génie de l'homme considéré dans les diverses situations où il s'est trouvé, et agissant selon les influences qui ont contribué à le développer ou à le retenir captif.

M. E. Breton examine ensuite et successivement les différents caractères des âges suivants. Quittant les champs de Carnac, partant de ces rochers couverts d'un ciel gris, d'une brume épaisse, il parcourt l'ancienne Gaule, et vous mène dans la Provence. Là, sous ce ciel plus pur et plus chaud, sont des monuments d'un autre genre, plus spacieux, construits différemment que ceux des côtes de la Manche et de la Bretagne, mais au souvenir desquels s'attachent cependant des idées de servitude et de conquête. Ce sont des réminiscences de l'art grec et romain, qu'on trouve à Nîmes, à Arles, à Orange, à Avignon. C'est très beau sans doute sous le rapport de l'art, sous celui du progrès ; mais ce n'est encore qu'une imitation que le vainqueur a imposée ; avec son épée il a tracé sa demeure, ses temples, ses théâtres ; il a obligé les vaincus à les lui construire tels que nous les trouvons. Pour moi, dussé-je passer à vos yeux pour un barbare, je préfère dans les Gaules les monuments indigènes, les monuments celtiques

aux monuments romains; je leur préfère encore ceux appelés gothiques, à cause de leur originalité. Sur la terre classique de l'Italie, à Rome et dans la Grèce, j'admire ce qui leur appartient en propre : à chaque peuple ses monuments comme sa nationalité. Un peuple qui emprunte, un peuple réduit à imiter, est un pauvre peuple; il manque de génie. Le Celte ou le Gaulois, qui est parvenu à force de bras et de temps à arracher des bords de la mer un énorme bloc de pierre, et à le transporter à quelques centaines de pas pour mémorer un fait glorieux pour la nation, est à coup sûr aussi illustre à mes yeux que l'architecte qui a tracé le plan du Parthénon.

Cela peut vous paraître étrange; cependant vous êtes historiens, et vos pensées ne s'arrêtent pas à ne voir que des lignes dans les monuments de l'architecture; vous devez y voir aussi les motifs principaux de leur érection. Aujourd'hui il y a peu de ces motifs éternisés par l'architecture; aussi n'avons nous pas de grands monuments à citer. Mais il a été un temps où la patrie, la religion, les grandes vertus se confondaient dans un seul et même culte; élever un monument en l'honneur d'un grand homme, c'était honorer à la fois tous les citoyens et la patrie, c'était reconnaître des vertus, c'était en un mot avoir des croyances qui ennoblaient une nation. Mais l'architecture, au temps du Bas-Empire, ainsi que les autres inventions de l'esprit humain, n'a pas toujours servi à illustrer un homme ou une nation. Les arcs de triomphe, les arènes, si bien décrits par M. Breton, sont revêtus au dehors de symboles religieux, de trophées glorieux; et quand on songe que c'est la vanité, la flatterie des passions honteuses et cruelles qui leur ont donné naissance, l'admiration s'écroule pour faire place à une froide curiosité. On ne voit plus que des lignes bien proportionnées, exécutées selon des données adoptées par un goût pur, un coup-d'œil juste.

Ce sont là les réflexions que je faisais en parcourant la France avec M. Breton. Ne pouvant voyager autrement qu'en le suivant dans son livre, je m'appliquai à profiter de ses observations. M. Ernest Breton n'a pas voyagé en artiste seulement, mais encore en historien. Il a vu autre chose que des pierres dans les monuments qu'il a décrit. Il s'est appuyé de l'opinion d'un grand nombre de savants avant d'émettre les siennes; aussi ses descriptions nous ont-elles paru renfermer un mélange de connaissances et de modestie qui m'a fait plaisir. Les gens exclusifs ont rarement raison en histoire, ainsi que dans les arts. L'ouvrage de M. Ernest Breton peut-être classé honorablement dans la bibliothèque des hommes laborieux, et à côté des ouvrages les plus estimables sur les monuments qui ont, à différentes époques, couvert la Gaule et l'Italie. Je ne saurais donc trop engager M. Breton à poursuivre la carrière dans laquelle il est entré; il aura toujours pour lui l'appui de ceux qui se vouent de cœur et d'âme aux progrès des connaissances historiques.

J. A. DRÉOLLE,

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

JOURNAL

ÉCRIT A BORD DE LA FRÉGATE LA BELLE-POULE,

PAR M. EMMANUEL, BARON DE LAS CASES,

Membre de la mission de Sainte-Hélène, membre de la Chambre des Députés, etc., etc.

SOUVENIRS DU VOYAGE A SAINTE-HÉLÈNE,

PAR M. L'ABBÉ FÉLIX COQUEREAU,

Chanoine, aumônier de l'expédition, etc., etc. (1)

Le retour des dépouilles mortelles de l'empereur Napoléon du rocher d'exil de Sainte-Hélène à l'hôtel des Invalides, cette noble retraite de ses vieux compagnons de gloire, a été pour Paris, pour la France, pour l'Europe entière un mémorable événement que l'histoire inscrira dans ses fastes. Déjà deux témoins de cette tardive réparation, M. le baron de Las Cases, qui, bien jeune encore, avait vécu près du héros dans cette île maudite, et le digne prêtre qui en a exhumé son corps, qui ne l'a pas quitté durant une longue navigation, qui l'a lui-même déposé sous le dôme élevé par Louis XIV, se sont empressés d'offrir à la curiosité publique de consciencieux matériaux que l'Institut Historique ne saurait passer sous silence.

L'ouvrage de M. l'abbé Coquereau est divisé en cinq chapitres : 1^o *Toulon*; 2^o *la Traversée*; 3^o *Sainte-Hélène*; 4^o *le Retour*; 5^o *Cherbourg*; 6^o *Rives de la Seine*; 7^o *Paris*; il se termine par des pièces officielles.

Celui de M. le baron de Las Cases justifie non-seulement par le fond, mais par la forme, le titre de *journal* que l'auteur lui a donné; il est également suivi de pièces officielles.

L'un et l'autre sont, en outre, ornés de dessins représentant *Napoléon à l'ouverture du cercueil (frontispice)*, *l'île de Sainte-Hélène*; *la Vue de la maison de Longwood*; *le cercueil de l'empereur à bord de la Belle-Poule*, ainsi que *le plan et la coupe de son tombeau à Sainte-Hélène*.

L'intérêt va croissant à mesure qu'on suit pas à pas M. l'abbé Coquereau et M. de Las Cases. Cet intérêt arrive à son plus haut période quand, nous montrant du doigt ce coin de terre ignoré où dormait Napoléon, il s'écrie : « Et voilà ce qui reste du plus grand capitaine des temps anciens et modernes !.... Quelles hautes leçons sortent pour les rois et les peuples de ce froid tombeau ! Grandeur et néant réunis, qui pourra vous comprendre ? »

L'étonnement se change tout-à-coup en indignation quand les deux voyageurs introduisent le lecteur dans la chambre à coucher, dans le cabinet de travail du grand homme. C'est de là que sont parties ces pages éloquentes qui ont

(1) Chez Delloye, place de la Bourse.

parcoure le monde, et que la postérité recueillera. C'est là qu'il est mort en héros, en chrétien. Jetez les yeux autour de vous : c'est un sale moulin à blé, une écurie, une étable, des crèches, du fumier. « Le licou d'un mulet, dit l'abbé Coquereau, est accroché au même clou où resta suspendue sa magnanime épée... »

Et l'on se prend alors à réfléchir sur la résignation sublime de cet homme, habitué si longtemps à commander aux autres hommes et à voir toutes les volontés plier devant la sienne. On voudrait recueillir la plus obscure anecdote de sa vie d'exil, on recherche avec une ardente curiosité tout ce qui se rattache aux qualités intellectuelles et morales du célèbre captif. « Il semblerait, dit M. de Las Cases, y avoir deux hommes en lui, l'homme d'imagination et l'homme d'action, tous deux bien distincts, et ne se confondant jamais. L'homme d'imagination aimait passionnément la causerie ; il l'aimait jusqu'à devenir parfois bavard ; il aimait la discussion, le paradoxe, les jeux d'esprit, les idéalités, le surnaturel et même les histoires d'apparition. L'homme d'action était tout positif, tout logique, toujours dans la réalité. »

Si j'osais hasarder mon opinion sur le mérite respectif des deux auteurs, je dirais que partout le style de l'abbé Coquereau m'a paru facile, pur, correct, élégant ; que j'ai trouvé celui de M. de Las Cases empreint d'une simplicité grave et noble, exempt de toute prétention, révélant un chroniqueur scrupuleux, digne élève de son illustre père, que l'Institut Historique se glorifie de compter dans ses rangs.

Peut-être reprocherais-je au premier d'avoir trop laissé courir sa plume élégante et facile, d'avoir trop coloré son style de cette teinte constamment pompeuse et cadencée que l'habitude de la chaire donne aux grands prédicateurs, d'avoir moins écrit *l'histoire* que la *philosophie de l'histoire* de l'expédition de Sainte-Hélène.

Je dirais au second que plus d'une fois il est tombé dans l'excès contraire ; que si un style constamment tendu devient fatigant et monotone, un style trop simple, trop sans apprêt, marchant un peu au hasard, sautant quelquefois par-dessus l'harmonie et la forme, ne plaît pas toujours aux lecteurs qui ont conservé le culte des bons modèles. Je lui dirais encore que des épisodes, quelque intéressants qu'ils soient, ne doivent jamais étouffer, dans un écrit, l'intérêt de l'action principale, et qu'avec quelque plaisir qu'on lise des détails curieux, inédits, sur le gouvernement d'Haïti, sur l'expédition du Mexique, sur la question d'Orient, etc., ce n'est pas dans un ouvrage qui traite de la translation des cendres de l'empereur de Sainte-Hélène à Paris, qu'on s'attendrait précisément à les trouver.

Da reste, je serais désolé que cette double critique franche, impartiale, sans arrière-pensée aucune, pût déplaire à deux hommes de mérite, dont personne plus que moi n'honore le talent et le caractère.

EUGÈNE GARAY DE MONGLAVE,

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

AJAX,
TRADUCTION DE SOPHOCLE,

PAR M. VINCENT.

Traduire un poète n'est pas chose facile; le traduire en vers, de manière à en faire passer toutes les beautés dans une autre langue, est une chose presque impossible; et pourtant c'est en vers qu'il faut traduire les poètes, si l'on ne veut faire descendre la langue des dieux au langage des humains.

M. Vincent, notre honorable collègue, l'a fort bien senti : voulant traduire Sophocle en français, c'est une traduction en vers qu'il a songé à nous donner; et comme échantillon de son travail, il a publié *Ajax furieux*, dont j'ai à vous entretenir.

Je me rappelle un savant de mérite, un professeur de la Sorbonne, M. Le-maire, doyen de la Faculté des lettres, analysant un morceau des *Géorgiques* de Virgile, avec la traduction que nous en a laissée l'abbé Delille. Ce critique érudit trouvait bien à modifier, bien à reprendre; et pourtant la traduction des *Géorgiques* de Delille passe, à juste titre, pour la meilleure que nous ayons.

Les critiques que l'on peut faire sur une traduction ne peuvent guère être que des critiques de détails. Aussi ce ne sera que sur des détails que rouleront mes observations au sujet du travail de notre savant collègue.

Il m'a semblé que chez lui la rime n'est pas toujours suffisante. Tels sont, par exemple, *sein* et *sien* (p. 20), *biens* et *assassins* (54).

La mesure du vers me semble avoir parfois fait mettre à M. Vincent certaines épithètes que le goût approuve peu, tel est *vigilance alerte* (p. 9), puis *méprisables* et *bas* (32), pour rendre *οὐκ εὐγενής*, et *tente guerrière* (43); tel est encore :

Sont-ce là des amis,
De si digne amitié dignes d'être chéris? (59)

et :

Sourviens-toi qu'un silence prudent
O femme, de ton sexe est le digne ornement; (p. 22)

J'aime beaucoup mieux la simplicité du vers grec :

Ἦναι, γυναιξὶ κόσμον ἢ σὺν φίλοι.

Je crois qu'il y a aussi dans cette traduction certaines hardiesses qui pourraient bien passer pour des fautes; je citerai : mon cœur palpite *de terreurs* (p. 16), *répandre une nue*, pour envelopper d'un nuage.

Je blâmerais encore : *Aucuns dangers*, quoique Racine ait dit :

Aucuns monstres par moi domptés jusqu'aujourd'hui
Ne m'ont acquis le droit de faillir comme lui;

Ainsi que :

C'est le dieu des combats ou Diane en courroux
Qui *vengent* quelqu'oubli, *punissent* quelqu'outrage (p. 18).

Vagent et *punissent* doivent, à mon avis, être mis au singulier.

Voilà les principales critiques que j'aurais à soumettre à M. Vincent, et ce serait même le cas de lui dire avec Horace :

Ubi plura nitent in carmine non ego paucis
Offendar maculis quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura;

car il y a des morceaux traduits de verve et vraiment dignes de Sophocle, qui nous permettent de citer, à la louange de l'auteur, le vers qu'il a pris pour épigraphe :

Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno.

Voyez, par exemple, à la page 38 :

C'en est donc fait; des dieux je reconnais les lois;
Des Atrides aussi je respecte les droits.
Ils sont chefs; inclinons nos fronts sous leur puissance;
La nature partout n'offre qu'obéissance.
L'hiver, environné de neige et de frimats,
Quand vient l'été fécond, ne lui cède-t-il pas?
Ne voit-on pas des nuits l'obscurité profonde
Fuir devant le soleil qui ranime le monde?
Ne voit-on pas les flots des mugissantes mers
Céder aux doux zéphirs, calmes enfants des airs,
Le sommeil, qui tient tout sous sa main souveraine,
Lui-même, tour-à-tour, nous quitte et nous enchaîne.
Pourquoi vouloir moi seul combattre et résister?
Docile à ces leçons, je les veux imiter.

Dans les chœurs, où, comme l'a si bien dit M. Vincent, le cri de la loi naturelle s'adresse à la conscience du spectateur pour lui faire tirer les véritables enseignements, les véritables moralités que le poète cherchait à répandre, l'habile traducteur, en face de grandes difficultés, a su s'en tirer d'une manière digne de son talent :

Toutefois ce puissant, qu'il jalouse et déchire,
Le faible délaissé peut-il vivre sans lui?
Du puissant, à son tour, que deviendra l'empire,
S'il n'a le faible pour appui?

Si l'on peut quelquefois reprocher à M. Vincent de manquer d'énergie et de concision, ce n'est certes pas dans ce passage, où il marche l'égal de son sublime modèle.

Ce n'est pas non plus dans ce beau morceau où Ajax, décidé à se donner la mort, fait ses derniers adieux à la nature qui l'environne :

Fleuves, sujets des mers, antres voisins des ondes,
Rivages ombragés, et vous, forêts profondes,
Recevez mes adieux; vous ne me verrez plus.
Non! plus vivant, du moins. Vous qui m'êtes connus,
Flots du Scamandre, amis des enfants de la Grèce,
Salut, salut encore, votre onde enchanteresse
Ne doit plus contempler ni revoir un guerrier
Que ses concitoyens n'ont su qu'humilier,
Que vous voyez couvert de tant d'ignominie,
Et qui, parmi tous ceux qu'a produits sa patrie,
Eut toujours des rivaux et n'eut jamais d'égal.

Les quatre derniers vers de ce morceau expriment deux sentiments : l'un d'humiliation, l'autre d'orgueil. Sophocle finit par celui d'humiliation :

....Ταῦν δ' ἄτιμος
Ὀδὲ πρὸς αἴματι.

Maintenant me voilà déshonoré, abattu.

Je crois que M. Vincent aurait bien fait de ne pas intervertir ces deux sentiments, car la dernière idée d'Ajax doit être une idée de découragement. Mais, à part cela, il nous a donné dans ce passage, si difficile à traduire, ainsi que dans une foule d'autres, des modèles de vraie poésie.

Les beautés du travail de M. Vincent en surpassent de beaucoup les légers défauts; et, pour peu qu'il veuille bien y jeter un dernier coup-d'œil, on peut lui prédire qu'il ne trouvera dans les critiques que des approbateurs.

P. THOMMEREL,

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

EXTRAITS DES RAPPORTS LUS AUX CLASSES.

Analysant l'ouvrage de M. Scipion Marin, publié sous le titre de *Événements et Aventures en Égypte*, M. Dufey s'exprime ainsi :

« Sous ce titre modeste, l'auteur n'a pas eu la prétention d'écrire l'histoire de l'Égypte, mais, comme il dit lui-même, de réunir des notions exactes et récen-

tes sur les principaux événements et les hommes les plus influents de notre époque qui ont entrepris l'œuvre de rénovation de cet intéressant pays, berceau des sciences, des arts des temps les plus anciens; et esquisser le tableau fidèle de son état actuel.

« Finances, marine, administration, état militaire, commerce, agriculture, impôts, il passe tout en revue, non pas par de simples exposés, mais par des tableaux animés; c'est de l'histoire mise en actions; son but a été de dissiper beaucoup d'illusions, de rectifier de graves erreurs et de présenter les hommes et les choses sous leur véritable point de vue; il nous montre dans l'intimité du foyer domestique, dans les conseils et sur les champs de bataille cet étonnant Méhémet-Ali, son fils Ibrahim, et ce brave et habile Français qui a créé leur armée et s'est généreusement associé à leurs efforts, à leurs travaux, pour développer les germes de cette civilisation progressive commencée par la célèbre expédition dirigée par le plus grand homme d'Etat, et exécutée par une puissance dont les exploits ont brillé d'un si grand éclat dans cette partie de l'Orient.

« M. Scipion Marin a coordonné, avec autant de talent que de bonheur, les diverses parties de son œuvre dans un cadre éminemment dramatique; deux personnages épisodiques lui ont suffi: leurs aventures personnelles se lient sans efforts, et avec un intérêt toujours croissant, aux grands événements politiques de l'année 1830, qui ont préparé la terrible péripétie qui fixe aujourd'hui l'attention de l'Europe et de l'Asie-Mineure.

« Tous les personnages qui ont figuré dans ce long drame politique, dont le dénouement ne se fera pas attendre, quels que soient leur rang, leur position, leur caractère, figurent dans ce curieux panorama.

« L'auteur a supposé un jeune Parisien enthousiaste de la civilisation de l'Orient, et il se hâte d'observer par lui-même ce Méhémet-Ali, *qui imprimait le mouvement* à ce monde créé par ses mains. L'autre personnage épisodique est une jeune et belle femme, qu'il nomme Caroline, épouse du voyageur. Ce plan, habilement conçu et habilement exécuté, a donné à l'ensemble de l'ouvrage tout le charme d'un roman et toute l'importante gravité d'un récit historique. »

On trouve dans la suite de ce rapport une analyse des idées de l'auteur sur le caractère de Méhémet-Aly et sur des questions que les derniers événements ont décidées.

— M. Lucien de Rosny a rendu compte du travail de MM. Brun-Lavainne, et Elie Brun, intitulé : *Les sept Sièges de Lille*.

« Ce livre, a-t-il dit, est rédigé à la manière des bénédictins, c'est-à-dire qu'il est accompagné de pièces justificatives, et qu'il fait honneur à ces laborieux écrivains. »

Le rapporteur a fait sur la Flandre des études toutes spéciales et s'estime heureux de pouvoir louer sans réserve l'ouvrage qu'il analyse; il se borne donc à faire remarquer que l'auteur a peut-être eu tort de *rajeunir* le style des anciens

écrivains dont il a invoqué le témoignage ; il reste aussi un certain nombre de *sièges de Lille* qu'on aurait pu ajouter à ceux qui font proprement le sujet du livre.

— M. le docteur Haspel a examiné l'ouvrage du docteur Cholet *sur la peste qui a régné à Constantinople en 1834 et sa non contagion*.

M. Cholet passe d'abord en revue les diverses causes à la réunion desquelles on a voulu de tout temps attribuer l'origine et le développement de la peste ; car, il faut bien le dire ici, de tout temps les hommes ont cherché à découvrir le mal de la grande énigme ; il rapporte à ce sujet l'opinion des auteurs qui rattachent avec Aristote, Plateras, Léonard de Capoue, Eusèbe, Villami, Arnaud, Platina, etc., l'apparition de la peste aux grands phénomènes de la nature, tels que les éruptions volcaniques, les tremblements de terre ; il cite la peste de Rome décrite par Tite-Live, qui coïncida avec la famine ; celle de 1533, qui se déclara dans les Pays-Bas, en Angleterre, en Allemagne, à la suite de cinq années de famine ; il en fut de même de la peste de Marseille, l'an 1719, où les blés, l'huile et le vin manquèrent ; enfin on l'a attribuée encore à l'action d'une atmosphère chaude, humide, sans mouvement et surchargée des effluves délétères qui s'élèvent des marais ou des matières animales en putréfaction.

L'auteur recherche ensuite si dans la topographie médicale de Constantinople, et surtout des villages environnants, il ne trouvera pas l'explication, la cause de ces pestes qui assiègent si fréquemment ce malheureux pays : et voici comment il s'exprime en parlant de certains quartiers de Constantinople : « J'y ai remarqué des rues sales, obscures, étroites, quelquefois couvertes de berceaux de verdure, dont les ruisseaux, ne trouvant point d'écoulement, croupissent et finissent par se dessécher en produisant des miasmes très délétères ; les rues, en général, ont un pavé raboteux, souvent avec des creux dans lesquels séjournent des immondices ; la grande rue de Péra, centre de la civilisation levantine, ne m'a guère paru plus propre ; de nombreux cadavres de chiens et de chats à moitié putréfiés se trouvent souvent dans les rues et sur les deux rives du Bosphore, quand le courant ne les entraîne pas, et annoncent assez qu'on ne s'occupe pas plus à Constantinople de notions hygiéniques que de police sanitaire. A tant de causes d'insalubrité s'en joint une autre non moins puissante, déjà signalée par MM. Pariset, Larrey et Brayer ; je veux parler du mode vicieux chez les musulmans d'enterrer leurs morts : outre que leurs fosses sont peu profondes, on laisse toujours sur le visage, au moyen d'un petit blindage en planche, une communication à l'air extérieur, par laquelle ne doivent pas tarder à s'exhaler des miasmes nuisibles à l'homme. De vastes et épaisses forêts de cyprès, dont sont ombragées les tombes, ne permettent ni au vent de les transporter au loin, ni à la lumière du soleil d'y pénétrer pour les volatiliser ; aussi j'ai toujours senti une odeur fade, et je n'ai pas tardé à éprouver une gêne dans la respiration, chaque fois que j'ai parcouru ces immenses cimetières, qui, contre toutes les règles de

salubrité, occupent les sommets de plusieurs collines, ainsi que leur partie méridionale; ils dominent par conséquent et entourent les trois villes dont se compose cette vaste capitale. »

Sans doute M. Cholet a accumulé bien des causes d'insalubrité; mais, qu'il y prenne bien garde, suffisent-elles seules pour produire la peste? on retrouverait alors cette maladie partout où ces causes existent. Cependant l'étude des épidémies, et un long séjour en Afrique, à Bone surtout, où toutes ces conditions morbifiques se trouvent réunies à la fois au suprême degré, ne me permettent pas de partager entièrement l'opinion de l'auteur à cet égard. D'abord, ce n'est pas la chaleur qui l'occasionne, puisqu'elle n'existe pas dans tous les pays chauds; on ne peut pas l'attribuer à l'humidité, puisqu'elle ne se manifeste pas dans tous les pays humides; d'après le rapport des observateurs, elle apparaît dans presque toutes les circonstances hygiéniques indifféremment; elle ne dépend pas non plus constamment de la famine, car la famine ne l'entraîne pas toujours à sa suite; en vain on voudrait la faire provenir des exhalaisons marécageuses: nous savons fort bien qu'elle n'est pas endémique dans le voisinage de tous les marais; convenons donc que ces causes ne suffisent pas seules; qu'il y a quelque chose de mystérieux, d'invisible, un je ne sais quoi, *quid divinum*, comme disait Hippocrate, inappréciable à nos moyens actuels d'investigation, et qui tient sous sa dépendance les autres phénomènes; ne tranchons donc pas la question si vite, attendons de l'expérience de nouveaux faits avant de nous prononcer. Dès le frontispice l'auteur annonce que la contagion ne doit pas entrer dans le calcul des vraies causes de l'épidémie: partout il cherche à le démontrer, on voit que c'est le but principal de l'auteur, l'idée qui domine dans tout l'ouvrage; et le chapitre que j'analyse surtout roule essentiellement sur la proposition suivante :

La peste est-elle de nature contagieuse?

Pour prouver que la peste n'est pas contagieuse, il raconte les faits tels qu'ils se sont présentés à lui, ou tels qu'ils lui ont été rapportés par plusieurs personnes dignes de foi; il étudie quelques-uns des auteurs qui ont écrit sur la peste de ce pays, et, après avoir rapproché, comparé les faits, il conclut que l'opinion des contagionistes est erronée; c'est la partie la plus intéressante de l'ouvrage, parcequ'elle contient des faits généralement intéressants qu'on doit ajouter à la collection de ceux qu'on possède déjà relativement à cette maladie, et que les faits sont toujours plus concluants que les arguments et toutes les théories possibles; cette question, d'ailleurs, nous paraît en général tranchée trop rapidement ou étayée, dans bien des cas, de faits contradictoires. Ici, comme dans toutes les questions médicales, grandes, intéressantes, capitales, sont accourus les argumentateurs, les dissertateurs, les commentateurs, qui, étudiant la peste dans leur cabinet, au coin de leur feu, ont constamment embrouillé la matière et jeté les ténèbres sur des ténèbres.

Je crois avoir indiqué en 1836, dans une des feuilles médicales les plus ré-

pandues (*Journal des Connaissances médico-chirurgicales*), la cause des contradictions qui existent dans la science ; ainsi je m'exprimais page 396 : « Si tant de travaux ont été jusqu'à nos jours presque infructueux ; s'ils n'ont produit qu'un petit nombre de vérités, il ne faut en accuser que l'obliquité des routes qu'on avait suivies jusqu'alors, l'imperfection des moyens, l'abus des hypothèses et l'impatience téméraire de l'esprit humain, qui, dédaignant la marche trop lente de l'observation, ou armée d'un petit nombre de faits, veut s'élever de suite à des lois générales auxquelles il soumet ensuite tous les autres faits ; car, de tout temps, les hommes se sont mis à stigmatiser les connaissances acquises bien avant l'heure ou leurs éléments pouvaient être connus et appréciés ; aussi, comme ces principes non soumis à l'analyse, n'avaient pas non plus pour base une observation suffisante, une étude approfondie des faits, ils devaient bientôt être remplacés par d'autres principes, d'autres conceptions de l'esprit ; les idées victorieuses, hier chancelantes, le lendemain cédaient bientôt le pas à des idées nouvelles. » Et plus loin je disais encore dans le même journal, en supposant aux observateurs la meilleure bonne foi possible : « Il est aisé de s'apercevoir que la préoccupation d'une série d'idées exclusives les a entraînés souvent hors des sentiers de la véritable observation. Beaucoup de nos observateurs s'avancent dans l'arène avec un système tout fait ; ils expérimentent dans le dessein de trouver la preuve d'une idée qui justifie leur illusion ; alors, tantôt ils forcent l'expression d'un phénomène de prédilection, tandis qu'ils affaiblissent et effacent les autres, etc., etc. »

Voilà, je crois, la cause de l'incertitude, du vague qui règnent encore sur la question si intéressante de la contagion. C'est parcequ'on a mal observé, plus mal interprété encore ; c'est parcequ'on est arrivé avec des idées préconçues, qu'on n'a pu acquérir une solution définitive du grand problème de la contagion : ce reproche, nous ne l'adresserons pas à M. le docteur Cholet, dont l'étude consciencieuse des faits a seule formé l'opinion. « En arrivant en Turquie, dit-il, j'avais des idées de contagion bien prononcées à l'égard de cette maladie ; mais en voyant les dépouilles des pestiférés passer en tant de mains, les idées de contagion se dissipèrent entièrement. » Quoi qu'il en soit, je ne dirai pas que M. Cholet a résolu le problème, ni même qu'il a jeté une très vive lumière au milieu de ce chaos d'opinions ; je me servirai seulement des paroles de Montaigne, et je dirai : *Ce livre est un livre de bonne foi.*

Passant ensuite à la description de la peste de 1834, il la divise en trois périodes qu'il décrit minutieusement ; elles paraissent affecter particulièrement les voies digestives, les voies sécrétoires de la bile et de l'urine, le système nerveux. Les principaux caractères sont l'apparition d'un ou de plusieurs bubons aux aines, aux aisselles ou à ces deux régions à la fois, aux jarrets et au cuir chevelu, précédée de douleurs sourdes dans ces régions : parotides, charbons plus ou moins nombreux sur la poitrine et souvent à l'épigastre, aux membres, au visage et principalement au nez.

La maladie, quelquefois très bénigne, débutait inopinément ou souvent avec des symptômes précurseurs de courte durée; d'autres fois elle passait rapidement par ses diverses périodes, et enfin elle était très aiguë; on a vu le malade périr en vingt-quatre heures ou en quelques heures seulement, sans aucune apparition de charbons ni de bubons: ces derniers peuvent même survenir après la mort. L'auteur nous donne ensuite sur le sang des pestiférés quelques documents très intéressants; il paraît qu'à mesure que les saignées se répètent, il se couvre d'une croûte inflammatoire aussi épaisse que dans les pleurésies les plus intenses.

Il signale dans un récit rapide les abus qui existent dans les lazarets, les pratiques ridicules autant qu'inutiles qui s'y exercent; il s'élève de l'autorité du professeur Deagenette et du docteur Chervin, qui ont démontré l'inefficacité en même temps que l'absurdité des moyens employés dans les établissements de ce genre contre l'invasion du fléau pestilentiel; il termine enfin son ouvrage en concluant que la peste de Constantinople n'y est pas contagieuse, qu'en conséquence elle ne peut être importée au moyen des laines, des cotons et des tissus; mais, comme un homme qui n'est pas bien sûr de son opinion ou qui s'est trop avancé, après avoir nié la contagion, il dit: « Espérons que tous les gens de l'art chargés de l'importante révision des mesures sanitaires s'efforceront de les mettre en harmonie avec l'état actuel de la science en les adoucissant autant qu'il leur sera possible sans perdre de vue les précautions que doit leur suggérer la prudence, en attendant que la grande question de la contagion soit décidée. »

Enfin un livre purement historique avait été déposé à l'Institut; c'était celui de M. le baron Nougarede de Fayet, intitulé: *Histoire du siècle d'Auguste*. — M. Henri Prat l'a analysé; il en a indiqué le plan, il s'est plu à rendre justice à la profonde érudition de l'auteur, à la sagesse de ses vues, à la clarté d'exposition qui brille dans toutes les parties de ce travail. — Il a surtout appelé l'attention de la première classe sur le passage relatif à l'importance commerciale et politique de la Méditerranée, bassin central de l'Ancien-Monde.

Une seule fois, M. Prat n'a pas été en parfait accord avec M. le baron Nougarede de Fayet. Ce savant historien a cru pouvoir soutenir l'authenticité des discours si nombreux que les historiens romains mettent dans la bouche des personnages les plus marquants. Le rapporteur ne prétend pas nier que quelques-uns de ces discours n'aient été écrits et ne se soient conservés. — Mais une lecture attentive des pièces du débat lui a fait penser que beaucoup plus souvent Tite-Live et Tacite avaient donné à ces discours une forme qui leur était propre. — Il eût été facile d'y retrouver la couleur qui distingue le style de ces grands écrivains.

MONUMENTS ANCIENS ET MODERNES,

PUBLIÉS PAR M. JULES GAILHABAUD.

L'ouvrage que M. Jules Gailhabaud a commencé à publier sous le titre de *Monuments anciens et modernes* est une des plus importantes entreprises de notre époque, en même temps qu'elle sera, j'en suis certain, une des plus utiles.

Les artistes, les écrivains qui s'occupent de l'histoire de l'art, ne peuvent parcourir l'univers entier pour recueillir les matériaux qui doivent faire la base de leurs travaux; et la plupart des dessins que nous possédons, surtout pour certains pays, sont d'une inexactitude déplorable, et rarement présentent réunies les quatre données nécessaires pour bien apprécier le style et la disposition d'un monument; je veux parler de l'élévation, de la coupe, du plan et des détails.

Telles sont les conditions que s'est proposé de remplir M. Jules Gailhabaud. Chacune des livraisons de sa publication contient deux planches offrant tous les renseignements que l'on peut désirer sur un monument, accompagnés d'une notice renfermant : 1^o une description complète du monument; 2^o une appréciation esthétique résumant tous les travaux antérieurs; 3^o un aperçu chronologique et historique; 4^o une bibliographie. Chaque livraison forme ainsi un ouvrage complet et distinct, et, à quelque point que s'arrête la publication, ce qui aura paru aura toujours un intérêt, formera toujours un corps d'ouvrage où l'on pourra puiser les documents les plus précieux.

Par bonheur, M. Jules Gailhabaud est plus qu'un éditeur, c'est un savant, c'est un homme connaissant parfaitement l'histoire de l'art, l'ayant envisagé sous toutes les faces et dans tous les pays. Il est le créateur de l'ouvrage qu'il publie, et il saura lui continuer une bonne direction et apprécier les travaux de ceux qu'il appellera à la collaboration de son œuvre.

Les noms qu'il a déjà inscrits en tête de sa liste sont de surs garants du tact avec lequel il a fait son choix; ce sont ceux de MM. Jomard, Champollion-Figeac, Langlois, L. Dubeux, Raoul Rochette, Vaudoyer, et celui de notre savant collègue M. Albert Lenoir.

M. Lemaître, le plus habile de nos graveurs de paysage, cet artiste auquel nous devons la plus grande partie des planches de l'ouvrage sur la Merée et du voyage dans l'Asie-Mineure de M. Texier, est chargé de l'exécution des gravures de l'ouvrage de M. Gailhabaud, et celles qui ont paru jusqu'à ce jour sont de véritables chefs-d'œuvre.

Les cartons des artistes, des architectes les plus distingués, sont mis à contribution, et des gravures déjà existantes ne seront reproduites que lorsqu'il y aura impossibilité absolue de se procurer des dessins originaux et inédits.

Tous les âges, tous les styles seront ainsi passés en revue, et l'ouvrage terminé deviendra une encyclopédie monumentale, où seront enregistrées toutes les œuvres connues de l'architecture, depuis la naissance de l'art jusqu'à nos jours.

Sept livraisons ont déjà paru. Elles contiennent la description du *Speos d'Athor à Ebsamboul*, par M. Jomard; du *Kelaça*, temple indien, par M. Langis; du tombeau persan de *Naschki-Roustam*, par M. Dubeux, du *temple pélasgique de l'île de Gozo*, par M. Albert Lenoir; du temple grec de *Ségeste*, par M. Raoul Rochette; de *Saint-Clément de Rome*, par M. Albert Lenoir; enfin de *l'Arc de Trajan à Bénévent*, par M. Vaudoyer. Ces notions sont tellement substantielles, les faits y sont tellement accumulés, qu'il est impossible de les analyser; mais elles n'ont chacune que trois à quatre pages in-4°, et je ne puis mieux faire qu'engager ceux d'entre vous qui s'occupent de l'histoire de l'art à les lire avec attention; ils y trouveront une foule de faits neufs et intéressants, et je suis certain qu'ils ne regretteront pas d'avoir consacré quelques heures à cette lecture aussi instructive qu'attachante.

ERNEST BRETON,

Membre de la quatrième classe de l'Institut Historique.

ESSAI SUR

L'EXISTENCE DE DIEU ET SUR L'EXISTENCE DE L'ÂME,

Conçu d'après un nouveau plan et destiné aux gens du monde, avec des notes et un recueil de pensées philosophiques.

PAR L'ABBÉ CONSTANTIN DE PIETRI.

Vous m'avez chargé de vous rendre compte de cet ouvrage. Je m'empresse d'accomplir cette tâche. Je suis heureux de pouvoir le faire en peu de mots, et de n'avoir que de bonnes émotions à vous faire partager.

M. de Pietri est un ecclésiastique animé d'un zèle à la fois ardent, éclairé : et dont il n'est pas permis de douter après la lecture de son livre. On se demande toutefois comment il a cru pouvoir être utile en traitant un sujet que tant de grands écrivains ont traité avant lui, sur lequel se sont exercés les plus beaux génies, non-seulement du christianisme, mais encore du paganisme; un sujet en vue duquel la piété et la science, souvent si discordantes, se sont associées heureusement dans une œuvre commune. C'est que M. de Pietri s'adresse à cette classe de personnes qu'il désigne par le nom de *gens du monde*, sorte de gens qui ont besoin d'être amenés à la vérité par des sentiers fleuris, par lesquels la métaphysique est loin d'être bien accueillie, et auxquels le langage aus-

rière et positif de la religion semble inspirer de l'effroi. Il existe, en effet, une catégorie nombreuse de personnes dont on ne saurait rendre l'intelligence accessible aux grandes et difficiles solutions, et dont on ne saurait davantage rendre la conduite accessible aux sérieuses et salutaires agitations.

Descartes a été, dans ses méditations, métaphysicien profond; et quel homme du monde lit aujourd'hui les méditations de Descartes? Clarke a été, dans son *Traité sur l'existence de Dieu*, ontologiste hardi et dialecticien habile; quel est l'homme du monde qui lit aujourd'hui le *Traité* de Clarke? Fénelon, si simple, si touchant, dans une partie de son livre sur l'existence de Dieu, devient abstrait, presque subtil dans la seconde partie. Quel est l'homme du monde qui entreprendrait aujourd'hui cette lecture? Ainsi se sont succédé plusieurs écrits admirables, mais empreints d'un caractère philosophique qui empêche les gens du monde de les rechercher, écrits qui ne sauraient se trouver dans les mains que d'une classe peu nombreuse de personnes déjà éclairées d'ailleurs par un enseignement préalable.

Et puis, ce n'est pas tout. Autres temps, autres nécessités. Le xiv^e siècle déploie des grandeurs, étale des misères inconnues aux siècles antérieurs. Avec un renouvellement si complet de doctrines et d'institutions sociales, de nouveaux arguments ont pu prendre naissance, de nouvelles lumières ont pu briller à l'horizon.

L'auteur a réuni en faisceau tous les arguments anciens et nouveaux; aux lumières anciennes il a ajouté les lumières nouvelles, et son livre, parfaitement conçu et parfaitement écrit, a le rare mérite d'éclairer sans chercher à éblouir, d'amener doucement les esprits à la connaissance de la vérité sans exiger de profondes et souvent impossibles méditations. L'auteur a voulu que des pensées philosophiques ou religieuses, extraites de divers écrivains, vinsent y exhaler leur parfum de touchante et sainte simplicité, comme s'il craignait que quelques pages écrites avec science et logique, sous forme didactique, fussent déjà un écueil redoutable. Je désire que les gens du monde connaissent son livre et le lisent; mais je désire aussi que M. de Pietri, s'il en publie une deuxième édition, soit moins avare de ces démonstrations scientifiques, que sa plume saurait parfaitement rendre agréables et faciles, et que les progrès de la science rendent d'ailleurs indispensables. Pourquoi les généralités philosophiques qui jaillissent des découvertes faites par notre siècle n'y trouveraient-elles pas leur place? L'auteur eût rencontré dans les travaux récents des naturalistes et des physiciens, dans les événements mieux appréciés de l'histoire, et dans les vicissitudes nombreuses de la politique, des éléments précieux d'une chaleureuse et intelligente démonstration; il eût revêtu les arguments anciens d'une forme originale, nouvelle, sans rien sacrifier à l'esprit nouveau qui a pourtant ses droits et ses légitimes prétentions, il eût pu le flatter davantage dans ses goûts de prédilection et dans son attitude plus scientifique que poétique. Il faut savoir être habile en même temps que vrai, dans l'intérêt du vrai et du juste. J'ajouterai que je regrette

vivement que M. de Pietri se soit renfermé dans les limites d'un pur déisme. Ceci n'est pas de l'habileté, comme nous venons de la recommander ; c'est une condescendance fâcheuse qui peut faire manquer au livre le but que l'auteur s'est proposé. Plus que personne il doit savoir que le déisme en général n'engage à rien ceux qui le professent ; s'il a craint, en allant plus loin, de heurter trop longuement l'incrédulité, il s'est trompé, car le déisme n'est autre chose que le masque religieux dont elle se pare. Je le répète : je regrette que M. l'abbé de Pietri se soit arrêté en si beau chemin, sans se douter que donner à l'incrédulité un costume d'emprunt, c'est risquer beaucoup de ne pas la convertir.

L. CERISE.

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

. La première classe (*Histoire générale et histoire de France*) s'est assemblée le 7 janvier, sous la présidence de M. Dufey; huit membres étaient présents; après l'adoption du procès-verbal et la lecture de la correspondance, M. Ernest Breton communique un rapport sur l'ouvrage du chevalier Francesco Fabi Montani, intitulé : *Angela Prosperi*, etc.—Ce rapport est renvoyé aux archives.

M. Dufey (de l'Yonne) a alors ouvert la discussion sur les causes qui ont facilité l'invasion des Francs dans les Gaules, aux IV^e et V^e siècles. — MM. Prat et Ottavi ont pris part à cette discussion. — La question a été renvoyée au Comité des travaux pour devenir question du congrès.

. La deuxième classe (*histoire des langues et des littératures*) s'est assemblée le 13 janvier.

Elle a entendu diverses communications de MM. Leudière, Dufey (de l'Yonne), Vincent, Nigon de Berty.

. La troisième classe (*histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) s'est assemblée le 20 janvier sous la présidence de M. l'Abbé Badiche.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La classe reçoit plusieurs ouvrages allemands intitulés : *Vues sur la dernière conquête et la colonisation d'Alger*, par M. de Schœnberg.

Esquisses sur Alger, sous le point de vue médical. — *Biographie du con-*

seiller-d'État Schomnaer. — *Biographie du docteur et professeur Michel Troya.* — *Le Nécrologe de 1833.* — *Le Nécrologe de 1838.* — *La Biographie du docteur Ralf.* — *Communications sur le docteur Jean Herdolt.*

La Société reçoit en outre une brochure de M. Lortet, intitulée : *du Rhin et de la Syrie.*

La Revue étrangère et française de législation. — *La Bibliographie universelle.* — *La Revue catholique.* — Un ouvrage intitulé : *Coup-d'œil sur la philosophie et les lettres au XVIII^e siècle.* — Une thèse de M. Salles-Girons sur *les Principes métaphysiques des sciences naturelles.* — *L'Épistémologie*, par M. Vander Maelen. — *Le Législateur*, journal théorique et pratique par M. Cellier.

M. Josat est appelé à la tribune pour faire un rapport sur un ouvrage de M. le baron de Mortemart de Boyle, intitulé : *Voyage dans les Landes de Gascogne et dans la colonie d'Arcachon.* Le rapporteur fait un grand éloge de la Compagnie d'Arcachon, qui cherche à éteindre la mendicité en fertilisant les Landes ; M. de Mortemart a parfaitement compris son sujet, et l'a traité avec tout le talent d'un habile écrivain et le dévouement d'un homme consciencieux qui cherche à connaître les misères humaines pour contribuer à leur soulagement. M. Josat émet aussi quelques idées personnelles sur ce même sujet, et il dit qu'il est inouï et même odieux de voir un pays civilisé et essentiellement agricole perdre ainsi six cent mille hectares de terrain qui restent incultes depuis si longtemps ; et si la Compagnie d'Arcachon a eu en vue plutôt son intérêt pécuniaire que celui de l'humanité, on ne doit pas moins lui savoir gré du résultat de ses efforts, puisque ce résultat sera un bienfait pour les habitants de ces tristes contrées.

M. Favrot demande le renvoi du rapport de M. Josat au Comité du journal. Ce renvoi, appuyé par M. Julien, est prononcé à l'unanimité.

M. Nigon de Berty remplace M. Josat à la tribune et lit un rapport sur un travail de M. l'abbé Barret, intitulé : *Théorie catholique de la Société.* M. Barret démontre que la liberté n'est point incompatible avec la religion. M. le rapporteur félicite M. Barret sur le but de son ouvrage, mais il en critique le style ; l'imagination méridionale de M. l'abbé Barret, dit-il, l'entraîne souvent trop loin, et il en résulte que son livre manque parfois de clarté.

Ce rapport est, comme le précédent, renvoyé à la Commission du journal, à l'unanimité.

Le même membre fait un autre rapport sur plusieurs ouvrages de M. Cellier, sur le notariat. L'auteur fait l'éloge de l'institution du notariat ; il cherche à la relever en demandant aux notaires une instruction plus solide et des connaissances plus étendues ; il exigerait aussi d'eux plus de probité, et ils devraient surtout se borner aux fonctions que la loi leur attribue sans se faire banquiers, agents de change, etc., comme la plupart ont coutume de le faire chaque jour. Ce rapport est également renvoyé à la Commission du journal.

M. Alix lit la première partie d'un mémoire sur la question suivante : *Indiquer l'influence que les grands hommes ont exercée sur les destinées des peuples.* L'auteur lit toute la partie relative à l'histoire ancienne; cette lecture, pleine d'intérêt, captive vivement l'attention de la Classe.

M. Alix continuera dans une prochaine séance, et lira tout ce qui se rapporte à l'histoire moderne.

M. l'abbé Badiche prend à son tour la parole pour faire un rapport sur un ouvrage de M. l'abbé Maurette, intitulé : *Vie du bienheureux Jean de Châtillon.* M. le rapporteur fait ressortir tout l'intérêt qui se rattache à l'histoire du bienheureux Jean de Châtillon, il fait l'éloge de l'ouvrage de M. Maurette, et rappelle que c'est lui qui, pendant la terreur, a contribué à sauver les restes du bienheureux dont il s'est fait un devoir de retracer la vie et les vertus. M. le rapporteur appelle l'attention de la classe sur M. Maurette, homme vertueux et écrivain distingué et consciencieux.

* * La 60^e assemblée générale de l'Institut Historique a eu lieu le vendredi 29 janvier 1841. — sous la présidence de M. Leudière.

M. Pickerin, secrétaire chargé de la correspondance étrangère de la *Société américaine des Antiquaires*, siégeant à Boston, nous adresse les dernières publications de cette Société, et nous informe que, par une décision récente, elle a arrêté qu'elle entrerait en correspondance avec l'Institut Historique et ferait avec lui l'échange de ses mémoires. La présente lettre nous a été remise par M. Frédéric Stalltenocht, de l'Université de Cambridge aux États-Unis, que M. Pickerin recommande à l'Institut Historique.

Plusieurs membres demandent que la proposition soit acceptée, et que l'examen des trois volumes soit renvoyé aux classes compétentes.

M. de Monglave craint que cette marche ne soit bien longue.

M. Dufau demande qu'on nomme d'abord un seul rapporteur, sauf à en nommer ensuite plusieurs. Le premier rapporteur nommé présentera son compte-rendu de l'ouvrage à l'assemblée générale de février.

Cette proposition est adoptée, et M. Renzi nommé rapporteur.

M. le docteur Victor Martin, notre collègue, écrit à l'Institut Historique qu'il va faire un voyage d'exploration en Amérique, en Asie, en Océanie. Il trace son itinéraire, et annonce qu'il recueillera principalement les matériaux d'une géographie médicale, mais qu'il s'occupera aussi de l'histoire physique et politique, des races, des mœurs, des coutumes, des antiquités. Il demande à l'Institut Historique ses instructions, une lettre pour le ministre de l'instruction publique, et des recommandations pour nos membres correspondants des pays qu'il va parcourir.

M. Leudière pense qu'il faut renvoyer au conseil la partie de cette lettre re-

lative à la lettre à écrire au ministre ; et à la 3^e classe, à laquelle l'auteur appartient, ce qui concerne les instructions par lui demandées.

M. de Monglave appuie le premier renvoi. Quant aux instructions, il désire qu'elles émanent des quatre classes. Enfin il demande que l'administrateur-trésorier fasse, suivant l'usage, une lettre de recommandation pour notre collègue, laquelle serait signée par le conseil.

Ces trois renvois sont prononcés à l'unanimité.

Il est donné lecture de la nomenclature des livres offerts à l'Institut Historique depuis la dernière assemblée générale. Elle se compose de vingt-huit volumes ou brochures.

Deux candidats ont été présentés aux classes pour deux places de membres correspondants, ce sont :

A la 1^{re} classe, M. l'abbé Mezken, curé d'Ensisheim, littérateur, présenté par les abbés Anselm et Cacheux.

A la 3^e classe, M. l'abbé Maurette, curé à Marignac (Haute-Garonne), présenté par MM. Dantier et Espic (de Sainte-Foix).

Ces candidats n'ayant encore subi que le premier degré d'élection, le vote sur leur nomination définitive ne pourra avoir lieu que dans la séance générale de février.

La parole est à M. Dufau pour un rapport au nom du conseil et des comités, sur un nouveau titre à placer en tête de celui du journal de l'Institut Historique.

Ce rapport a donné lieu à une longue et intéressante discussion qui n'a pu être épuisée, et dont la continuation à la séance prochaine a été votée à l'unanimité.

CORRESPONDANCE.

LETTRE DE M. COURIOL DE PEYRUS

A M. LE SECRÉTAIRE-PERPÉTUEL.

Je viens de lire à l'instant même les pages 148 et 149 du tome XI de notre journal, où je trouve une discussion sur les mots *baron fossier*, que M. de la Forest a rencontrés dans ses recherches. Sans prétendre à la capacité des érudits auxquels la question a été soumise, je crois devoir néanmoins vous présenter les renseignements précis et tout positifs que je possède sur cet objet.

Selon moi, les *fossiers* étaient des seigneurs sur les domaines desquels existait du minerai de fer en grande quantité, et qui avaient le droit de l'exploiter au moyen de *fosses* ou *fossés*. Mais, suivant les titres et aveux que j'ai sous les yeux, on peut mieux l'appliquer encore aux seigneurs (hauts justiciers ou non) qui

avaient droit de prendre, dans les forêts du suzerain, du bois pour faire du charbon, et l'on appelait cela une *fosse charbonnière*.

Les barons fossiers ne seraient donc autres que des barons charbonniers ou ferronniers, des propriétaires usagers d'abord, tréfonciers ensuite et fonciers plus tard, suivant les bontés du prince.

En recherchant ce mot fossier dans mes notes inédites sur Saint-Évroult-Notre-Dame-du-Bois, je dis que « les moines de cette abbaye et ceux de Saint-Vandrille, aussi bien que les sires de La Ferté (Fresnel), Chambruis (Buisson Cornille) et de Gacé (Buisson de Chaumont), avaient droit, en leur qualité de barons fossiers, d'user leurs bois à forger le fer à pleine batture, sans payer au roi ni tiers, ni dangers; et entre les rivières d'Avre et d'Orne, le maître des ferons et les ferronniers qui, étant exempts de tutelle, garde-namps et levées, par lettres patentes royales gardées avec le titre de Gacé, ne pouvaient user d'autre fer que de celui qui était fait entre lesdites rivières. »

Il appert d'aveux des habitants de Chaumont, faisant suite à de plus anciens encore (ces aveux remontent à 1470,) et de sentences rendues en diverses maîtrises, et notamment d'une sentence rendue le 9 décembre 1602, en la juridiction de la table de marbre du palais de Rouen, rappelée dans une autre du 25 mai 1606, que les seigneurs de Chaumont n'ont eux-mêmes que des droitures consistant en droit de *fosse charbonnière* dans la forêt de ce nom, et dont ils ne pouvaient user que suivant leur possession, et non comme propriétaires absolus et exclusifs du sol.

Une sentence du 14 novembre 1613 démontre que le seigneur de Chaumont ne prétend qu'à la possession d'une fosse charbonnière en cette forêt, où il faut faire travailler huit hommes à user en charbon les bois et taillis de cette même forêt, et qu'il a droit d'y prendre du bois de futaie pour la bâtisse et pour réparer les bâtiments de ladite terre, ensemble du bois de bûche pour son chauffage, et suivant les titres, etc.

Voici la copie des droits contenus aux aveux des habitants de Chaumont :

« à cause et par raison desquels héritages, lesdits. tant pour eux que pour leurs puînés dessus nommés, ont droit d'avoir et prendre les droitures et liberté ci-après déclarées. C'est à savoir, qu'ils doivent avoir en la forêt dudit Chaumont tous les bois secs en étant, le vert en gisant, le saulx, le morsaulx, la fresnelle, la bourdaine, le cochesne, l'espine noire et blanche, le pin, le genêt, le tout pour leur usé et aussi le bourgeon de devant les fossiers (2 août 1732), — les fossiers. (1540, 17 juillet 1580, 1^{er} février 1642.), après la cognée y avoir passé.

« Et aussi ont les libertés et droitures es-communes tant de la plaine que autres communes de ladite sieurcé pour y faire pâturer leurs bestiaux, ainsi prendre dans la forêt de l'herbe où le fanquer (avec une petite faulx), toutefois et quantes que métier en auront. » Suivent les sujétions de vassalité.

De tous ces documents il ressort sans aucun doute que le vassal habitant était le menu-usager, et le seigneur gros usager ou tréfoncier, le roi suzerain foncier. On écrivait aussi tréfoncier et fœcier. A coup sûr la qualification de fœcier ne comporte pas un titre nobiliaire, mais un droit d'usage dans les bois royaux, droit qu'obtenaient toujours très facilement les abbés des monastères et les grands vassaux, droit du reste fort utile et très profitable à tous, en Normandie.

Encore aujourd'hui, et à travers toutes les révolutions, malgré même les progrès sans cesse renaissants, les changements si divers de notre état social et législatif, M. le marquis d'Aligre, propriétaire de la forêt de Chaumont, près du Sap (Orne), en fait exploiter les bois, et n'emploie ou ne vend que celui de charpente et le bougon, dit bois de corde; la branche ou le fagot (bourrée) est livrée à l'habitant qui a du reste « conservé son droit d'y couper la bruyère et l'herbe à le fauquet, et celui d'y mener paître ses bestiaux toutesfois que métier en a. »

Je ne doute pas que déjà vous n'ayez reçu sur le même sujet des renseignements tout aussi satisfaisants, ma lettre sera même tardive; mais si elle peut être utile à la société, j'en serai bien aise, et je vous autorise à en faire l'usage que vous croirez convenable.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Epistémologie ou Tables générales d'inondations, par Vander Macelen; brochure in-8.

Thèse sur les principes métaphysiques des sciences naturelles, par M. le docteur Salles-Girons, de Saint-Girons (Ariège); brochure in-8.

Revue étrangère et française de législation, de jurisprudence, etc., etc., par M. Fœlix, janvier 1841; in-8.

Coup d'œil sur la philosophie et les lettres en Europe, au XVIII^e siècle, par M. Roux-Ferraud; brochure in-8.

La Mère institutrice, par M. Lévi, novembre 1840; brochure in-8.

Enseignement maternel, Cours complet d'études, par M. Henri Prat.

Institution royale des sourds-muets de Bordeaux; brochure in-12.

Revus d'Auvergne, par M. de Saint-Poncy; in-8.

Bulletin de la Société de géographie, 83^{me} numéro de novembre 1840; in-8.

Théorie catholique de la société, par M. Barret; vol. in-8^o.

Pour le Secrétaire perpétuel, HENRI PRAT.

L'administrateur-trésorier, A. RENZI.

MÉMOIRES.

HISTOIRE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS.

Le théâtre de la France n'est pas, comme on a cru longtemps, le résultat d'une révélation subite, qui nous serait directement arrivée de l'antiquité païenne. Il est le produit lent et graduel de notre société; il est né avec elle, il s'est successivement empreint de ses idées, de ses mœurs, de ses sentiments; il mourra avec elle.

Dès le v^e siècle, les ordonnances des chefs guerriers des Burgundes, des Goths et des Francs témoignent de l'existence des jeux scéniques. Vers la fin du viii^e siècle, Charlemagne s'en occupe également dans ses capitulaires.

Nous ferons remarquer ici que le théâtre uniquement figuratif précède toujours le théâtre complet, qui est celui où l'instinct d'imitation se manifeste également par la parole et par le tableau, par l'image et par l'harmonie. Le signe a de tout temps devancé l'expression. Ainsi ces premiers jeux scéniques ne consistaient d'abord qu'en danses et en gesticulations, souvent accompagnées de musique.

C'est devant les jubés, sous les voûtes élancées des églises, que ce théâtre figuratif s'est montré dans tout l'appareil des pompes religieuses, avec ses scènes les plus émouvantes et son caractère le plus élevé. Parmi tous les drames de cet ordre qui se sont joués dans leur enceinte, l'un des plus remarquables est sans contredit celui qui avait lieu à Bruxelles, le jour du vendredi saint. On feignait de crucifier un homme condamné à mort, lequel obtenait ainsi sa grâce. Cette cérémonie avait lieu dans l'église des Augustins. Au pied de l'autel, on élevait un vaste échafaud sur lequel était dressée une croix, haute de vingt pieds. A droite et à gauche on construisait des loges d'où les nobles, les dames et les magistrats jouissaient de ce singulier spectacle. La nef, inondée des flots de la foule, était le parterre de ce pieux théâtre. Avant le crucifiement, le patient assistait à une procession générale qui, après s'être assemblée à six heures du matin dans la cathédrale de Sainte-Gudule, parcourait la ville au son lugubre des instruments et des tambours. Les confrères de la Miséricorde, le visage masqué, les pieds nus, en habits de la confrérie, marchaient à la tête du cortège. Après les prisonniers venaient les religieux augustins travestis en juifs, et au milieu d'eux le représentant du Sauveur, garrotté, couronné d'épines, revêtu d'une robe de pourpre. Derrière étaient les chanoines, les prêtres et le

peuple. Les religieux augustins, après avoir ainsi promené le représentant du Christ à travers toutes les rues de la ville, le conduisaient au lieu du supplice, armés de clous et de marteaux, de tous les instruments, enfin, de la passion. Là, ils montaient avec lui sur l'échafaud, qu'entouraient les confrères de la Miséricorde. Aussitôt ils le dépouillaient de tous ses vêtements, qu'ils tiraient au sort, et l'étendaient ensuite sur la croix, où ils lui attachaient les pieds et les mains avec des courroies.

Nous devons encore placer en regard de ces tableaux tragiques ces scènes joyeuses, nées également au sein de l'Église, et connues sous les noms divers de *Fêtes des fous*, des *innocents*, des *calendes*. Instituées primitivement dans le but très simple et très innocent de procurer aux clercs un jour de divertissement, elles dégénérèrent plus tard en parodies. Ces cérémonies bizarres ne doivent pas être jugées au point de vue du rationalisme de notre siècle; dans des temps de simplicité, de candeur et de foi, on trouvait un sujet de récréation ou d'édification dans ce qui serait pour nous un sujet de scandale.

Nous devons toutefois reconnaître qu'au milieu de ces saturnales du peuple la comédie se manifestait déjà avec une rare puissance d'ironie. Mais nous ferons observer ici que les gestes étaient souvent accompagnés de chants. Quoiqu'il ne nous soit rien resté de ces chants, nous ne devons pas douter qu'ils ne fussent le commentaire de la pensée railleuse qui existait au fond de ces parodies tout-à-fait carnavalesques. C'est donc déjà la comédie. C'était aussi le temps où le drame commençait à prendre une forme plus scénique. Depuis longtemps déjà les mystères se jouaient dans les cloîtres des abbayes ou devant les jubés des églises. Saint Grégoire de Naziance avait le premier, dès le iv^e siècle, donné une forme plus régulière à l'histoire dialoguée de la passion. Mais, comme le parterre de ces pieuses représentations se composait le plus souvent de moines lettrés, les poètes dramatiques de ces vieux âges, qui ont gardé le secret de leur nom, se servaient de la langue latine. Ce n'est qu'au xi^e siècle qu'on voit apparaître dans les mystères l'introduction de la langue vulgaire. Encore s'y sert-on alternativement, comme dans celui des *Vierges sages et les vierges folles*, de l'une et de l'autre.

Les représentations dans les églises ne sont pas seulement le berceau de la tragédie et de la comédie, mais encore celui de toutes les pompes théâtrales que l'on a appelées à l'aide de l'intérêt et de la splendeur des représentations. C'est surtout en Italie et en Espagne que les *autos sacramentales* et les *divines comédies* ont été entourés, dès le xiv^e et le xv^e siècle, d'une magnificence qui ressemble à celle de nos représentations d'opéra. Ces pièces sacrées étaient mêlées de déclamation, de chants, de musique et de danses, ainsi que de prestiges de décorations dont l'historien des beaux-arts a conservé le souvenir.

Bruneschi, qui n'était pas seulement un très grand architecte, s'est fait une réputation égale à celle de Servandoni, par les machines et les peintures qu'il exécuta dans l'église du Saint-Esprit à Florence; il y représenta une gloire im-

nse, au milieu de laquelle on voyait des personnages mobiles figurant les âges et les bienheureux. Non-seulement la peinture était très remarquable, mais les effets combinés d'une multitude de lumières qui étaient alternativement couvertes et découvertes avec la plus grande promptitude produisaient des effets magiques pour ce genre de spectacle. Vasari attribue à Bruneschi l'invention de ces décorations.

Nous avons encore vu exécuter des *mystères* à Valence. Nous avons vu également dans la cathédrale de Séville, pendant la semaine sainte, une troupe de jeunes enfants de chœur, habillés de l'ancien costume espagnol, danser et chanter en même temps, en s'accompagnant de castagnettes, devant le saint Sacrement exposé sur l'autel. La musique, composée pour cette cérémonie par un des chanoines de la cathédrale, était admirable. Ces danses et ces chants ne paraissent nullement ridicules, ni scandaleux pour la sainteté du lieu. La musique était suave et religieuse; la danse, qui était grave, avait beaucoup de rapports avec celle des peuples chrétiens de l'Orient qui ont encore conservé des traditions de l'antiquité.

Nous voici arrivés à l'époque où le théâtre échappe par degrés aux mains de l'Eglise pour se séculariser entre les mains des associations dramatiques formées par les corps de métiers et les compagnies de judicature. Dès le *x^e* siècle nous rencontrons dans tous les documents historiques des acteurs qui deviennent les premiers interprètes des troubadours et des trouvères, les premiers poètes qui aient élevé au rang d'un art les jeux de la scène française.

C'est ici que nous voyons apparaître ces sociétés ambulantes qui, sous la direction d'un ménestrel et sous le nom de ménestrandies, s'en allaient, dès le *xii^e* siècle, courir de ville en ville et se montraient surtout dans les palais des rois et dans les châteaux des comtes, à l'époque des cours plénières.

Ils se divisèrent alors en trois classes et furent appelés, selon la spécialité propre de leur talent, jongleurs, chanteurs, conteurs. Cependant cette classification ne fut jamais rigoureuse, et la plupart du temps le même homme réunissait la triple fonction de jongleur, de chanteur et de conteur, comme le troubadour ou le trouvère joignait presque toujours à la qualité de poète le titre de ménestrel, et à ce titre organisait la représentation des pastorales, des chants, des comédies, des jeux et des miracles dont il avait composé la musique, après en avoir écrit les paroles. Le troubadour, aussi bien que le trouvère, était souvent acteur lui-même. Ainsi un grand nombre d'entre eux, après avoir noté leurs poésies, les chantaient en s'accompagnant de la viole. Toutefois les troubadours et les trouvères de quelque renom se contentaient de noter la musique des paroles qu'ils avaient rimées. Ceux-là abandonnaient même aux bardes de second ou de troisième ordre la direction des ménestrandies, auxquelles ils se bornaient à livrer leurs œuvres. Aussi, malgré la fusion des rôles qui devait nécessairement exister à cette époque dans les personnes, comme la confusion des genres existait dans les choses, on doit cependant distinguer le troubadour et

le trouvère, ou l'auteur des paroles et de la musique, du ménestrel qui se chargeait de donner des représentations scéniques, comme on doit également distinguer ce ménestrel des chanteurs et des conteurs qu'il avait à sa suite. Qui ne reconnaîtra tout de suite dans ces ménestrandies la naissance d'une exploitation théâtrale moderne?

Les ménestrandies devaient disparaître et disparurent en effet avec la vie féodale des castels, qui les avait protégées et soutenues. Dès le ^{xiv}^e siècle nous retrouvons les jongleurs, les chanteurs et les conteurs, confondus de nouveau sous le titre unique et général de jongleurs ou plutôt de ménestriers. A leur déclin, ils ne furent plus que des joueurs d'instruments, tous logés, par ordre de la police, dans une rue que l'on appela de leur nom la rue Saint-Julien-des-Ménestriers.

Mais le temps était venu où le théâtre allait enfin se montrer avec ses loges et sa rampe, avec ses représentations régulières et fixes. En 1398, quelques bourgeois de Paris louèrent, dans le bourg de Saint-Maur, une vaste salle, firent construire à leurs frais le premier théâtre que nous ayons possédé, demandèrent aux poètes des drames pieux, qui prirent le nom déjà connu de Mystères, et annoncèrent bientôt, par des affiches, la première représentation du *Mystère de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, composé en langue vulgaire.

L'affluence fut si considérable qu'il en résulta des accidents et des désordres. Le prévôt des marchands, qui en voulait prévenir le retour, fit publier une ordonnance, datée du 3 juin 1398, qui défend la représentation publique des miracles et des mystères. Mais ce spectacle était devenu un besoin de l'époque. Il y avait déjà longtemps que la curiosité du peuple se nourrissait de ce pieux divertissement, qui était apparu d'abord sur la place sous la forme uniquement figurative, dans les jours de réjouissances publiques. Ce théâtre, qui était le résultat des idées du temps, et que l'enchaînement successif des faits avait produit, ne pouvait périr par ordonnance. En effet, Charles VI, après avoir assisté lui-même à une troisième représentation du *Mystère de la Passion*, autorisa, par ses lettres patentes de 1402, la constitution de la Société des Confrères de la Passion, qui s'intitulèrent *les maîtres et les gouverneurs de la Confrérie de la Passion et de la Résurrection de Notre-Seigneur*. Cette confrérie avait déjà fondé son service dans l'hôpital de la Trinité. Elle y établit aussi son théâtre, dans une salle qui lui fut louée par les religieux Prémontrés, à qui l'hôpital appartenait dès son origine. Ce fut là que les Confrères de la Passion jouèrent jusqu'en 1540, c'est-à-dire durant un siècle. L'hôpital de la Trinité ayant alors été rendu à sa destination primitive, les confrères de la Passion furent forcés de transporter ailleurs leur scène déjà vieillie. Ils se réfugièrent à l'hôtel de Flandre, où ils ne firent que passer. En 1548, ils s'établirent non loin de l'église de Saint-Eustache, dans leur théâtre de l'hôtel de Bourgogne, théâtre construit à leurs frais, sur un terrain dont ils s'étaient rendus les propriétaires, par un con-

est passé le 31 avril de la même année. Mais déjà tout accélérât fatalement la décadence et la ruine du théâtre des mystères.

Pendant que les confrères poursuivaient le cours de leurs représentations à l'hôtel de la Trinité, deux autres associations dramatiques s'étaient formées : la première, sous le nom de Société des Clercs de la Basoche ; la seconde, sous le nom de Société des Enfants sans-souci.

Les Clercs de la Basoche, comme l'indique leur titre, appartenaient au palais, et c'est Philippe-le-Bel qui consacra leurs prérogatives. Cette association, dans le but ou sous prétexte de célébrer le jour de sa fête, s'était avisée de personifier les vices et les vertus dans des œuvres appelées *Moralités*, et de fronder son ménagement les vices de la cour et de la ville dans des œuvres nommées *Farces* ; leurs représentations n'avaient lieu qu'à certains jours de l'année, dans la grande salle du Palais-de-Justice, ou sous les vieux piliers des halles.

Les Enfants sans-souci n'étaient qu'une association libre et joyeuse d'enfants de famille, qui s'était promis de railler la sottise du genre humain en feignant de se railler elle-même. Elle compta Clément Marot au nombre de ses membres, et ses œuvres obtinrent, sous le nom de *Sotties*, un succès si prodigieux, que les Confrères de la Passion, que le public commençait à délaisser, se les associèrent afin de varier leur répertoire et de ranimer le spectacle des mystères par la gaité de pièces moins sérieuses et plus nouvelles.

Les Clercs de la Basoche et les Enfants sans-souci, souvent inquiétés par les parlements, qui condamnèrent plusieurs fois la licence des farces et des sotties, disparurent, après une brillante mais courte apparition. Les Confrères de la Passion, installés dans leur établissement de l'hôtel de Bourgogne, survécurent à ces deux associations, mais sans éclat et sans prospérité. Le règne des mystères était fini : le parlement en avait même interdit la représentation, par son arrêt du 17 novembre 1548, qui permettait l'ouverture du théâtre de l'hôtel de Bourgogne. Après y avoir végété pendant quarante ans, les confrères cédèrent, moyennant une redevance, la location de leur salle et de leur privilège à une troupe de comédiens de province. Cela se passait en 1588, trente-six ans après la première représentation de *Cléopâtre captive*, tragédie de Jodelle, qui fut jouée sur deux théâtres de collège, aux grands applaudissements de la foule. C'était la première œuvre qui appartint à la renaissance. Il y avait dans cette représentation le germe de toute une révolution théâtrale, qui fut accomplie le jour où les Confrères de la Passion furent contraints de se retirer devant les interprètes des disciples de Jodelle, après avoir joué longtemps dans la solitude.

Le théâtre de l'hôtel de Bourgogne ne resta pas toujours seul en possession du privilège des Confrères. Les comédiens qui avaient loué ce privilège partagèrent bientôt le sceptre de la scène française avec une société rivale, qui s'établit, en 1600, au Marais, dans l'hôtel d'Argent, où elle vécut jusqu'en 1673 ; époque à laquelle Louis XIV ordonna la réunion des acteurs de l'hôtel d'Argent

et des acteurs du Palais-Royal. Ce troisième théâtre avait été fondé, en 1680, par Molière, qui en fit la gloire et la fortune, comme Corneille avait longtemps soutenu la prospérité du théâtre de l'hôtel de Bourgogne, comme Racine était le poète favori du théâtre de l'hôtel d'Argent.

Ainsi, trois sociétés rivales avaient en quelque temps une existence simultanée. Deux d'entre elles venaient déjà de se fondre en une seule, et avaient transporté leur scène rue Guénégaud. Les comédiens de l'hôtel de Bourgogne ne tardèrent pas à les aller rejoindre dans ce nouvel établissement, qui fut le berceau de la comédie française. C'est là, en effet, qu'elle fut constituée, pour la première fois, en vertu d'une lettre de cachet du 22 octobre 1680, que Louis XIV expédia à son lieutenant-général de la police; lettre de cachet qui ordonnait la réunion définitive des acteurs de l'hôtel de Bourgogne aux acteurs de la rue Guénégaud, sous le titre de *Comédiens du Roi*. La Comédie Française, qui existe encore aujourd'hui sous le même nom et sur sa base première, était fondée.

Ce résumé, Messieurs, a dû vous prouver que j'avais raison de croire à un théâtre romantique antérieur au théâtre du grand siècle; et vous voyez, ce n'est pas le romantisme qui est le caractère le plus nouveau de la littérature française. Ce caractère était le sien dès son origine, et il n'a fallu rien moins qu'une révolution dans les idées pour l'effacer pendant trois siècles des œuvres de notre scène.

Cependant le classicisme, qui est l'élément de la tradition, n'absorba pas tout d'abord l'élément de l'actualité, qui est le romantisme. Jodelle, Garnier, Hardy, Rotrou n'ont fait ni du théâtre grec, ni du théâtre latin. L'esprit de nationalité luttait encore contre l'envabissement des idées et des sentiments de la Grèce païenne. Les écrivains du xvi^e siècle se sont inspirés de la beauté des formes de l'art antique, qu'ils s'efforçaient de calquer dans leurs œuvres; mais ils n'ont pas cessé d'être chrétiens et Français par les mœurs et par les pensées.

Puisque je vous parle des poètes de cette époque si poétique, permettez-moi de vous rappeler que l'un d'entre eux surtout s'est distingué par l'élévation de son âme. C'est Mairet, qui a transporté dans les actes de sa vie privée la noblesse des sentiments que respire son théâtre tragique.

Mairet, l'humble écrivain, osa provoquer la colère de Richelieu, le ministre puissant, et dédier sa *Sophonisbe* à la veuve de l'infortuné duc de Montmorency, décapité à Toulouse. Mairet ne pensait pas qu'il fût permis d'oublier dans leur abaissement ceux dont on avait adoré la fortune. Ce fut sans doute cet acte de courage qui l'empêcha d'être compris au nombre des membres de l'Académie, lorsqu'elle fut fondée par Richelieu.

Le théâtre espagnol a exercé aussi de son côté une grande influence sur le théâtre français à cette époque. Corneille lui-même s'en est quelquefois inspiré. Nous ne devons pas oublier la *Célestine*, première pièce qui ait eu la forme d'une

comédie, et qui est aussi bien une nouvelle dramatique dialoguée qu'une pièce. Cette œuvre, qui fut terminée en 1492, est de Rojas, qui n'avoue cependant que les derniers actes, dont la publication n'a suivi que de loin celle du premier. Moratin dit que la comédie espagnole doit ses premiers éléments à la *Célestine*. Nous avons nommé plusieurs écrivains tragiques qui ont précédé les grands maîtres ; nous ne devons pas oublier non plus Cyrano de Bergerac, qui s'est distingué parmi les écrivains comiques qui ont précédé Molière ; il fut du nombre de ceux que l'auteur du *Tartuffe* n'a pas dédaigné d'imiter dans quelques scènes de ses pièces. Le *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac, a fourni, comme on sait, à Molière quelques-unes de ses inspirations les plus gaies.

Ce n'est que sous le règne de Louis XIV que l'élément de la tradition absorba complètement l'élément de l'actualité, dans le domaine du moins de l'imagination, qui ne s'inspira plus que de la muse antique. Ce fait anormal ne s'accomplit cependant pas sans une lutte opiniâtre et sans une vive résistance. Corneille, qui appartient au règne du grand roi, mais dont les premières impressions s'éveillèrent au dernier souffle du xvi^e siècle, conserve quelque chose encore de cette allure plus fière et plus mâle, plus libre et plus originale, qui semblait devoir caractériser le théâtre de la France, lorsque la révolution des longtemps préparée dans le monde de l'art par l'esprit d'école acheva de lui fermer sa voie naturelle.

Les souvenirs d'Athènes et de Rome cessèrent alors de n'être qu'une source d'étude et de comparaison : ils créèrent dans les mœurs, les idées et les sentiments comme une seconde nature, comme une seconde existence. Il y eut enfin dans les régions élevées de l'intelligence une double vie, l'une contemporaine, nationale et chrétienne, qui resta celle du philosophe ; l'autre païenne, étrangère, rétrospective ; et celle-ci, qui avait ses racines dans le passé, devint celle de l'artiste, soit que cet artiste formulât sa pensée par la poésie, soit qu'il la traduisit par la peinture ou par la statuaire. Il est à remarquer, en effet, que cette vie factice, que cette vie d'emprunt, qui fut peut-être une conséquence inévitable d'études sérieuses et profondes sur les arts de l'antiquité, ne pénétra pas cependant dans la sphère de la philosophie. Bossuet dut la pompeuse régularité de sa forme et la magnifique unité de son style à la grandeur uniforme qui distinguait alors les sommités de la nation française dont se composait son auditoire. Sous ce rapport aussi Bossuet fut de son siècle, comme il le fut en restant catholique français dans les inspirations de sa sublime éloquence. Mais il n'en est pas de même des romanciers et des dramaturges ; les dieux de la Grèce, les héros de Rome inondèrent le monde de la littérature du flot de leurs vertus et de leurs crimes, de leurs passions et de leurs sentiments. La poésie et les arts pouvaient se prêter à ces jeux de l'imagination, ils pouvaient emprunter leurs inspirations et leurs formes à l'antiquité ; cela n'était possible ni dans la vie civile, ni dans la vie religieuse.

Néanmoins nous devons ajouter que la comédie, essentiellement contempo-

raîne par sa nature même, n'a subi que légèrement dans le fond l'influence de cette importation de la société païenne dans une société chrétienne. La comédie, mieux inspirée dès l'origine que le roman, n'a pas eu ses *Clélie*. Il n'a pas dépendu de Molière qu'elle n'ait également échappé dans sa forme à la férule de l'esprit d'école. On ne peut lire ses œuvres sans reconnaître que cet homme, d'un si rare génie, a, lui aussi, défendu la liberté de la muse comique, comme Corneille a réclamé la liberté de la muse tragique. Vaincue sur ce terrain par l'entraînement de toute une époque, la comédie, forcée de se mouvoir dans le cercle des unités, y a peut-être perdu le mouvement de l'action. Mais du moins, sans cesse renouvelée sans effort dans ses mœurs, elle a gardé la variété des tableaux. La comédie de Regnard et la comédie de Destouches n'étaient déjà plus la comédie de Molière. La comédie de Lesage s'en éloigne davantage encore. Le spirituel Marivaux ne ressemble en rien à ses devanciers, et le satirique Beaumarchais n'a pas continué l'auteur des *Fausse Confidences*. Le théâtre de Picard n'a rien emprunté au *Barbier de Séville*, et la comédie de Scribe est bien celle de notre époque.

La tragédie, qui place dans le passé la perspective de ses peintures, eut des destinées différentes. Dans le fond, elle s'inspira aux sources de la vie antique et de la théogonie païenne, dont les esprits les plus éclairés du grand siècle étaient tous imprégnés; dans la forme, elle s'étudia surtout à réaliser, par l'harmonie des détails et par l'unité de l'ensemble, ce sentiment de la beauté qui existait à un si haut degré à la cour la plus élégante et la plus polie de l'Europe. La tragédie de Racine, enfin, dans ses conceptions les plus hautes et les plus élevées, devint la personnification idéale la plus complète de toute cette époque si magnifique que Louis XIV domina de tout l'éclat de sa grandeur et de sa puissance. Racine est sans contredit le plus merveilleux de tous les poètes classiques; son génie a donné tout ce que peut donner l'analyse la plus détaillée des mystères du cœur; il a su trouver dans les agitations de l'âme tout ce que les passions peuvent avoir d'éloquence.

Racine écrivait aussi pour plaire aux élégantes et belles femmes de la cour de Versailles; il a fait un théâtre conforme au caractère et à l'esprit de son siècle, théâtre où il a déployé ses profondes connaissances du cœur et les admirables ressources de son style.

Lorsqu'on se reporte au théâtre de l'hôtel d'Argent ou de l'hôtel de Bourgogne, rempli par la première noblesse de France, et dont la scène était occupée par une partie des spectateurs qui entouraient les acteurs, on comprendra de reste que les tragédies de Racine devaient être surtout d'éloquents dialogues; elles se jouaient moins sur un théâtre de la multitude que dans un salon de l'aristocratie; c'était presque une assemblée de beaux-esprits plutôt qu'un public de spectacle. Mais Racine, à coup sûr, quoique devenu par ses œuvres la personnification la plus complète du système qu'elles semblent avoir consacré, se préoccupait surtout du soin de séduire son auditoire; il adoptait les lois d'Aris-

me, parceque de son temps on y croyait; il mettait sur la scène les dieux de la Grèce et les héros de Rome, parceque de son temps ces dieux et ces héros avaient seuls le prestige du merveilleux et du grandiose qui seconde si bien le génie du poète. Racine partage, du reste, avec les grands écrivains de l'antiquité le privilège d'être un modèle qui ne cessera jamais d'être admirable tant que subsistera la langue française. Il faut étudier Racine comme on étudie Sophocle, afin surtout d'apprendre à chercher, comme il a toujours fait, cette beauté de la forme qui est la condition essentielle de toutes les productions de l'esprit. Les œuvres d'art ne passent à la postérité que par la beauté de la forme.

En historien véridique, il faut dire que les lois d'Aristote, repoussées par les maîtres de l'art avant cette époque, furent combattues alors même qu'elles régnaient d'une manière si absolue; on essaya même de ramener la poésie à des inspirations contemporaines.

Le roman rentra dans la vie moderne et réelle. Au temps où Lesage peignait les mœurs de son siècle et de sa patrie sous le costume espagnol, au temps où Rousseau s'éleva aux plus ardentes extases de la passion, l'œuvre de rénovation était commencée dans cette branche de notre littérature. Bernardin de Saint-Pierre et madame de Staël, l'un dans *Paul et Virginie*, l'autre dans *Corinne*, prêtèrent à la réforme tentée par leurs devanciers l'autorité d'un style ravissant et d'une imagination puissante. Enfin *René* vint, *René*, ce chef-d'œuvre de notre siècle, où le génie de M. de Chateaubriand s'est si bien inspiré de cette mélancolie du doute moderne qu'il est allé chercher dans le cœur même de notre société pour lui en offrir la désespérante image; *René*, ce portrait si simple, si profond et si vrai de l'homme de notre temps, que l'auteur des *Martyrs* a trouvé dans les profondeurs les plus mystérieuses de l'âme. La rénovation était accomplie; sur ce terrain la cause du romantisme est aujourd'hui gagnée. L'ode et l'épique ont lutté plus longtemps contre la pensée catholique, contre l'inspiration nationale. Il n'a fallu rien de moins que les immenses déchirements qui ont bouleversé la société tout entière pour produire des poètes nés de ses propres entrailles. Nous avons désigné Lamartine et Victor Hugo.

Vaincu partout ailleurs, le classicisme semble disputer encore le sceptre de la scène au romantisme; mais ce n'est déjà plus qu'une imitation de ce théâtre du XVIII^e siècle dont toutes les tragédies semblent être calquées l'une sur l'autre; cette imitation s'est même prolongée jusqu'au quart du XIX^e siècle. Toutefois nous devons ici faire une exception; les tragédies de M. Casimir Delavigne ne sont point des calques; il est entré dans une voie nouvelle; ses œuvres ont leur couleur et leur forme. Nous devons citer aussi le *Sylla* de M. de Jouy.

Quelques disciples de Voltaire qui, à l'exemple du maître, se sont occupés du drame, ont aussi demandé des réformes. Diderot surtout s'est distingué parmi les novateurs par la création du drame intime et bourgeois; il a le premier ouvert cette voie où Mercier l'a suivi, Mercier que nous osons à peine nommer,

parcequ'il lui manquait cette forme dont nous avons parlé tout-à-l'heure, et qu'elle seule consacre les œuvres du génie de l'homme.

Un écrivain qui appartient beaucoup moins au drame qu'au roman, et que le charme de son style, non moins que la beauté de son imagination, classe d'une manière très distinguée dans la belle école de M. de Chateaubriand, mérite d'être cité ici pour cette forme exquise et pure qui restera éternellement le cachet de ses œuvres : c'est Charles Nodier. On a toujours trouvé dans ses productions cette liberté littéraire réglée par le goût, que nous n'avons cessé de défendre. La poésie actuelle semble devoir rester au théâtre. Depuis quinze ans, quelles tragédies avons-nous vu représenter sur le modèle des tragédies du XVIII^e siècle? Un homme d'un beau génie, M. Alexandre Soumet, a, dans sa pièce intitulée *Une fête de Néron*, prouvé que tous les vrais talents de notre époque ont compris la révolution qui s'opère. Mais, au milieu de ces violents débats et de ces luttes ardentes, une œuvre d'une conception hardie a été méconnue : le *Caligula* de M. Alexandre Dumas méritait de rester au théâtre.

Je ne puis d'ailleurs que désapprouver les excès des nouvelles écoles ; mais je crois que les lettres de notre temps se retremperont aux sources de la religion et de la philosophie, et se renouvelleront dans les mœurs contemporaines.

Le baron TAYLOR,

Président et membre de la première classe de l'Institut Historique.

HISTOIRE DE LA VILLE DE MAYENNE

ET DE SES PREMIERS SEIGNEURS,

DEPUIS SA FONDATION, JUSQU'EN 1161¹ (1).

La ville de Mayenne est appelée dans les titres latins *Medanua*, *Medana*, *Medania*, *Mediania* ; elle porte le même nom que la rivière qui coule au bas du vallon où elle est située.

On ignore l'époque précise de sa fondation ; cependant nous savons que saint Aldric, évêque du Mans, fonda vers 850 deux monastères, l'un de Saint-Martin *in Diablentico*, et l'autre de Saint-Jean *ad Meduanam*, nommé plus tard Saint-Jean-de-Berne.

Les Normands ayant, en 869, pris et pillé la ville du Mans, se répandirent

(1) *L'Histoire de la ville de Mayenne*, déjà terminée, fait partie d'un travail plus considérable sur l'ancienne province du Maine, dont l'auteur s'occupe depuis longtemps.

ans le Maine, et ruinèrent les églises et les monastères de Saint-Jean-sur-Mayenne, de Saint-Martin in *Diablintico*, et l'abbaye d'Évron (1). Ce monastère de Saint-Martin doit être celui qui est situé dans le faubourg de Mayenne, qui se trouvait en effet dans le pays des Diablintes, et il est probable qu'un certain nombre de maisons étaient, suivant la coutume, groupées autour des bâtiments des moines. Peut-être existait-il déjà une tour ou forteresse sur le bord de la rivière, l'emplacement était tellement avantageux pour une place forte, qu'il dut, de bonne heure, être choisi pour cet usage; et comme nous trouvons les premiers seigneurs de Mayenne existant vers le ix^e siècle, on peut présumer qu'ils eurent alors une forteresse en ce lieu.

MÉEN (2).

Il paraît que les premiers seigneurs de Mayenne étaient Bretons. Un manuscrit composé par un religieux de Saint-Mars-sur-la-Futaie, et qui est le plus ancien titre où l'on parle de ces seigneurs, dit positivement que Méén était un prince breton, et qu'il était aussi seigneur de Fougères et de Saint-Méen de Gaël en Bretagne. Ce prince, qui vivait dans le ix^e siècle, nomma, d'après le même manuscrit, cette ville Méénne, dont on fit plus tard par corruption Meyenne et Mayenne. Il eut une fille nommée aussi Méénne, qui épousa Théel de Chateaubriant, à condition que le second fils qui naîtrait de leur union prendrait le nom de Mééane. Ils en eurent deux; le premier, nommé Hermer, dont il n'est pas autrement parlé, hérita sans doute des seigneuries que possédait son père en Bretagne. Le second, nommé Ruelland, ajouta à son nom celui de Méénne, et le laissa à ses descendants, avec la possession de cette terre.

Les seigneurs de Mayenne avaient sans doute alors pour souverains les anciens rois bretons; en effet, d'après la chronique de Nantes (3), Nomenoë, roi de Bretagne, se rendit maître d'une partie du Maine, jusqu'à la rivière de Mayenne. Il mourut en 851, et son fils Erispoë, qui lui succéda, prend aussi le titre de souverain de la Bretagne jusqu'à la rivière de Mayenne. Salomon, son successeur, obtint du roi de France Charles-le-Chauve le pays situé entre les rivières de la Mayenne et de la Sarthe.

RUELLAND DE MÉENNE OU MAYENNE.

On ignore le nom de la mère et de l'épouse de Ruelland; on trouve seule-

(1) Locorvaisier.

(2) J'ai trouvé de nombreux renseignements sur la ville et les seigneurs de Mayenne, dans un manuscrit sans nom d'auteur et sans date, composé d'après l'ouvrage de Legoué, (dont parle Ménage, page 181 de son *Histoire de Sablé*) et que j'ai trouvé assez important pour en prendre une copie.

(3) Chronicon Nannettense (Duchesne).

ment dans le manuscrit déjà cité qu'il eut une fille unique nommée *Mélessende*, qui épousa Aubert, fils de Geslin, seigneur de la terre du Petit-Maine, en la paroisse de Saint-Ellier, à qui elle apporta en dot la seigneurie de Mayenne, à condition qu'il en porterait le nom (1).

AUBERT DE MAYENNE.

Il n'est connu dans l'histoire que par des fondations de monastères. L'an 922, il fonda le prieuré de Notre-Dame en la paroisse de Saint-Mars ou Saint-Médard-sur-la-Futaie, sur la limite du Maine et de la Normandie. Il y établit des moines de l'ordre de Saint-Benoît. On lui doit aussi la fondation du prieuré de Saint-Jacques-d'Ernée, et de l'ermitage de Saint-Barthélemy-de-l'Habit, dans la forêt de Mayenne.

Charles-le-Simple, pour se mettre à couvert des incursions des Normands, ayant donné la Normandie à leur chef Rol ou Rollon, par le traité de Saint-Clair-sur-Epte, en 912, et sa fille Giselle en mariage ; il paraît que Mayenne fut compris dans cette donation, et ses successeurs en jouirent pendant cinquante ou soixante ans.

GEOFFROI DE MAYENNE.

Si l'on en croit nos anciens auteurs, Geoffroi était fils d'Aubert, auquel il succéda. Il épousa une fille de la maison de Bretagne, dont on ignore le nom, et il en eut trois fils : Juhel, Aubert et Guérin. On place sa mort en 980.

JUHEL 1^{er} DE MAYENNE.

Les seigneurs de Mayenne ne nous sont bien connus qu'à partir de Juhel 1^{er}, qui est appelé dans les anciens titres *Juhellus*, *Juchellus* et *Judicaël*, ce dernier doit être le vrai nom, dont Juhel est la contraction.

Il s'illustra par la construction du château de Mayenne. Ce château, alors très considérable, et l'un des plus forts du royaume, était situé sur un rocher escarpé au pied duquel coule la Mayenne, qui de ce côté le rendait imprenable. De fortes tours et des murailles en formaient l'enceinte, et du côté opposé à la rivière il était encore défendu par des étangs et des marais qui, desséchés plus tard, ont formé la place des Halles, le Champ-de-la-Croix et le quartier environnant.

L'intérieur du château étoit séparé par un mur et un fossé dont on retrouve encore les traces, et formait ainsi deux forteresses distinctes, dont l'une est désignée dans les auteurs du XI^e siècle par le mot *castrum*, et l'autre est appelée *arx*. C'est ce qu'on a appelé plus tard le grand et le petit château.

(1) Le manuscrit que j'ai sous les yeux ajoute : « et les armes » ; mais c'est une erreur. En effet, Aubert vivait au commencement du X^e siècle, et l'on sait que les armoiries, servant de signe distinctif aux familles, ne prirent naissance qu'au XII^e.

Cette forteresse en remplaça probablement une moins considérable, qui devait être le manoir des prédécesseurs de Jubel; mais celle-ci parut tellement importante, que le nom de son fondateur y resta attaché, et c'est de lui qu'on a appelé la ville, Mayenne-la-Jubel.

Ce seigneur mourut l'an 1017 : il avait épousé Étiennette, fille du comte de Dol, et il eut de ce mariage un fils nommé Geoffroi, qui lui succéda.

GEOFFROI II DE MAYENNE.

Le comte d'Anjou Geoffroi-Martel, étant parvenu à s'emparer de l'autorité souveraine dans le comté du Maine, Geoffroi de Mayenne dut le reconnaître comme son suzerain et le secourut de tout son pouvoir dans les démêlés qu'il eut avec Guillaume-le-Bâtard, duc de Normandie. Ce dernier, pour s'en venger, s'avança à la tête d'une nombreuse armée, et se rendit maître d'Ambrières, où il fit bâtir une forteresse (1) pour tenir le pays sous sa domination. Il envoya alors défier le comte d'Anjou, que Geoffroi de Mayenne sollicitait vivement de venir à son secours. Malgré ses instances, Geoffroi Martel n'arriva devant Ambrières qu'après le départ de Guillaume (2). Il assiégea aussitôt la place et la pressa vivement; mais elle était remplie de guerriers d'élite qui la défendirent vaillamment, et Guillaume-le-Bâtard étant accouru en personne à son secours, le comte d'Anjou ne voulut pas l'attendre et se retira prudemment. Geoffroi de Mayenne, resté seul en face d'un si redoutable ennemi, tint encore la campagne et se défendit en désespéré; mais il fallut céder à la force, et il fut contraint de se rendre à Guillaume et de lui faire serment de fidélité.

Geoffroi de Mayenne ne tarda pas à entreprendre une nouvelle guerre contre Guillaume Talvas, deuxième du nom, seigneur d'Alençon et du Perche, au sujet des limites de leurs territoires (3) du côté de Domfront et du Saosnois. Geoffroi fut vaincu, et tomba entre les mains de son ennemi qui ne voulut point entendre parler de lui rendre la liberté, qu'il n'eût fait démolir le château de Montaigne, dont le voisinage l'inquiétait. Ce château appartenait à un seigneur nommé Guillaume Géroyan ou plutôt Giroye, qui était vassal de Geoffroi de Mayenne, et qui, pour rendre la liberté à son seigneur suzerain, fit raser lui-même son propre château. Geoffroi de Mayenne, pour reconnaître un pareil service, lui donna le château de Saint-Cérénic, qu'il fit bâtir exprès sur le bord de la Sarthe, et qui plus tard devint célèbre dans l'histoire de notre province.

Geoffroi II mourut en 1059. Il avait épousé une fille de Hugues II, comte du Maine, et en eut trois enfants : Geoffroi III qui lui succéda, Drogon mort jeune, et une fille nommée Mabile, qui épousa Hugues de la Guerche.

(1) Il n'en reste plus aucune trace. — (2) Guillaume de Poitiers. — (3) Pesche.

GEOFFROI III DE MAYENNE.

Geoffroi III fut le plus puissant seigneur de la province, et celui qui résista le plus longtemps à Guillaume-le-Bâtard, lorsqu'il vint s'emparer du Maine. Ce fut à la fois un politique rusé et un guerrier brave et entreprenant.

Il avait, ainsi que les autres seigneurs du Maine, fait serment de fidélité à Guillaume-le-Bâtard, lorsque ce dernier reçut du comte Herbert, le Maine en héritage, à l'occasion des fiançailles de son fils Robert avec la jeune Marguerite, fille du comte du Maine. Ce mariage n'ayant pu s'accomplir, par suite du décès de la jeune fiancée, Geoffroi se regarda comme délié de son serment de fidélité à Guillaume, et commença par s'emparer de la forteresse d'Ambrières (1); mais bientôt il la perdit de nouveau. En vain le puissant duc de Normandie, qui, à la tête d'une armée nombreuse, venait de s'emparer du Mans, pressait Geoffroi de se reconnaître pour son vassal; il ne put obtenir sa soumission, et fut obligé de marcher contre lui avec toutes ses forces. Geoffroi s'était retiré dans son château de Mayenne, qui, comme nous l'avons dit, passait alors pour imprenable. Le rocher sur lequel était située cette forteresse était entouré d'un côté par la Mayenne, et de l'autre par des étangs et des marais. Des bois et des rochers complétaient cette enceinte extérieure, et défendaient l'approche du château, entouré du reste de murailles élevées et flanqué de tours.

Aussi Geoffroi, bien pourvu de vivres, s'inquiétait peu de se voir assiégé par Guillaume, qui fit avancer toute son armée et entoura le château autant que le permettaient les obstacles qui en défendaient l'approche. On s'étonnait de voir le prudent duc de Normandie s'acharner à une conquête presque impossible, et on pensa que son dessein était de réduire la place par la famine, ce qui aurait entraîné un siège de plus d'une année (2).

Déjà les troupes commençaient à murmurer, lorsque Guillaume imagina un stratagème qui réussit complètement. Les enfants des assiégés sortaient souvent de la place, et ceux du camp venaient jouer avec eux; le rusé duc de Normandie chargea deux de ces enfants d'entrer avec les autres dans le château, ce qu'ils firent facilement. La nuit étant venue, ils exécutèrent fidèlement les ordres qu'ils avaient reçus, en mettant le feu aux magasins. Le mal était déjà grand lorsqu'on s'en aperçut; alors toute la garnison courut éteindre l'incendie, et dans la confusion d'un pareil moment, la garde de la porte fut négligée. Guillaume, comptant sur l'effet de sa ruse, avait fait approcher ses troupes, et quand il vit les flammes s'élever au-dessus des murs, ses soldats pénétrèrent jusqu'aux portes qui étaient mal gardées, et entrèrent dans le château. Ce fut alors une scène de confusion horrible; les assiégés la plupart sans armes, se trouvaient pressés entre les flammes d'un côté, et de l'autre l'épée des Normands; ceux qui

(1) Orderic Vital. — (2) Guillaume de Poitiers.

purent se réfugier dans le petit château s'y enfermèrent, et se rendirent le lendemain. Guillaume y trouva des chevaux de prix, des armes et un riche butin qu'il abandonna à ses soldats ; il répara les dégâts faits par le feu, et y laissa une forte garnison. Ce siège mémorable eut lieu en 1064 (1).

Geoffroi était parvenu à s'échapper à la faveur de la nuit. Il réunit quelques troupes et voulut encore résister ; mais il fut vaincu et forcé de faire hommage à Guillaume. Sa défaite entraîna le reste de la province, qui se soumit à contre-cœur au duc de Normandie.

L'année suivante, les Manceaux, et Geoffroi avec eux, se révoltèrent de nouveau et chassèrent du Mans la garnison normande. Guillaume revint alors dans le Maine, à la tête d'une armée de trente mille hommes, et, pour s'assurer la possession de la ville du Mans qu'il avait reprise, il y fit bâtir un château-fort et y laissa une nombreuse garnison.

Guillaume étant alors passé en Angleterre pour en faire la conquête, le Maine, qui ne pouvait s'accoutumer au joug des Normands, se révolta de nouveau, et cette fois, Geoffroi de Mayenne fut choisi pour conduire cette nouvelle guerre. Il n'avait jamais pardonné aux habitants du haut Maine le peu d'appui qu'il en avait reçu lorsque Guillaume s'était emparé de son château de Mayenne, et, dans l'intention de se venger d'eux, tout en résistant à la domination normande, il se prépara à jouer un double rôle qui ne pouvait convenir qu'à un esprit aussi fin que rusé.

Il commença par faire venir de Gênes, Azon, marquis de Ligurie, avec Hersende (1) sa femme et Hugues leur fils, pour les mettre en possession du comté du Maine, auquel ils avaient des droits. Humfroy, qui était gouverneur du Mans pour le duc Guillaume, ayant été massacré avec toute la garnison normande, Geoffroi livra le château et la ville à Azon, qui ne put s'y maintenir et qui ne tarda pas à repasser en Italie. Il avait cependant laissé sa femme et son fils, et avait chargé Geoffroi de Mayenne de les faire rentrer dans leur héritage ; mais ce dernier, qui entretenait depuis longtemps une liaison criminelle avec Hersende, et qui gouvernait souverainement sous son nom, accabla tellement d'impôts les malheureux habitants déjà ruinés par la guerre, qu'ils voulurent secouer le joug de ces étrangers, et chasser de leur pays Hersende, Hugues son fils et ceux qui étaient de leur parti. Pour y parvenir, ils formèrent ce qu'on appelait dans ce temps une commune, c'est-à-dire qu'ils se réunirent pour résister (2), jurèrent tous de se soutenir et devinrent si puissants, qu'ils forcèrent les seigneurs du

(1) Orderic Vital. — (2) Renouard.

(3) Facta igitur conspiratione quam communionem vocabant, sese omnes pariter sacramentis astringunt, et ipsum Gaufridum et ceteros ejusdem regionis proceres, quamvis invitos, sacramentis aux conspirationi obligari compellunt..... Congregato exercitu, episcopo et singularum ecclesiarum presbyteris præcuntibus, cum crucibus et vexillis, ad castrum silliacum, cum furibundo impetu diriguntur..... (Ex gestis Pont. cænoman.)

pays, et entre autres Geoffroi de Mayenne, à entrer malgré eux dans leur révolte et à s'engager à leur cause par serment.

L'un des seigneurs des environs, nommé Hugues de Sillé, ayant injurié cette nouvelle commune, les Manceaux résolurent de l'assiéger dans son château. Ils forcèrent l'évêque Arnaud et son clergé à marcher à leur tête, avec la croix et la bannière; et Geoffroi de Mayenne les ayant accompagnés dans cette expédition, établit son camp auprès d'eux (2).

Le matin du jour où l'on devait donner l'assaut, il fit courir le bruit parmi ces habitants armés, que les Normands s'étaient rendus maîtres du Mans pendant leur absence. Alors les Manceaux oublièrent leur premier dessein, coururent en désordre pour reprendre leur ville; c'était où Geoffroi les attendait. Il se hâta de prévenir Hugues de Sillé de cette retraite précipitée, et ce dernier s'étant mis à leur poursuite, en tua un grand nombre et fit beaucoup de prisonniers, entre autres l'évêque Arnaud, qu'il traita avec bonté et renvoya sans rançon.

Les malheureux Manceaux ne tardèrent pas à savoir quel était l'auteur de cette perfidie, et Geoffroi, pour éviter leur ressentiment, fut obligé de se réfugier dans son château de la Chartre-sur-le-Loir.

Geoffroi III mourut en 1099, détesté des habitants du haut-Maine, dont il s'était si cruellement vengé. Il avait épousé Hildeburge, fille de Judaël, comte de Nantes, et il en eut deux fils : Gautier et Guillaume. Ce dernier mourut en Angleterre en 1099; Gauthier lui succéda.

GAUTHIER DE MAYENNE.

Il fut un des chevaliers qui se croisèrent à la voix de Pierre-l'Ermite, et partit avec eux pour la Terre-Sainte; mais auparavant, il donna à l'église du Mans tous les ornements de sa chapelle. Hildebert, alors évêque du Mans, envoya à Mayenne, pour recevoir cette offrande, Gervais Payennel, grand archidiacre, et Hugues-de-Lavardin, archiprêtre. Les objets qu'ils rapportèrent annoncent, que déjà, au ^{xiii}^e siècle, les arts et la richesse des ornements avaient pénétré dans cette province reculée; en voici le détail : Une table d'or artistement travaillée, sur laquelle on avait gravé la tête de saint Démétrie; une châsse couverte de lames d'argent, renfermant une côte de saint Étienne; deux livres d'Évangile et deux missels couverts d'or massif; deux chandeliers, deux burettes, un encensoir, un calice et une croix d'argent doré; le tout orné d'améthystes, d'émeraudes, de topazes et de rubis; enfin plusieurs habits pontificaux, et parements d'autel ornés d'une magnifique broderie. L'évêque reçut ces riches présents avec grande pompe, et les fit déposer dans le trésor de Saint-Julien.

Gauthier mourut vers 1124. Ce fut pendant la vie de ce seigneur que l'on

(2) « Gaufridus, cujus supra mentionem fecimus, ipsorum comitatui fraudulenter adjunctus, non longe ab eis castra posuit..... » (Ex gestis pontificum cænomaneusium).

rebâtit l'église Notre-Dame de Mayenne, qui ne se composait auparavant que d'une longue nef. Ce nouvel édifice n'était pas tel qu'on le voit aujourd'hui avec toutes ses chapelles, mais ne comprenait que la nef, les deux ailes formant la croix et le cancel; peu de temps après on y ajouta la chapelle de la Sainte-Trinité, placée au chevet. Ce grand travail fut terminé en 1110. L'arête de rocher sur laquelle on éleva ce monument, fut agrandie par des constructions inférieures; mais il résulta de cet emplacement mal choisi, que l'accès du temple fut assez difficile, et que la façade fut complètement masquée. Peut-être doit-on aussi attribuer à la difficulté du terrain l'irrégularité de cette façade, qui est du plus mauvais goût.

On fait aussi remonter à cette époque la construction du pont de pierre et des grands moulins sur la rivière. Auparavant les voitures passaient l'eau au gué de Saint-Léonard, nommé ainsi d'une chapelle qu'on y éleva pour donner, dit-on, aux voyageurs la facilité d'entendre la messe, à cause de l'éloignement de la ville.

JUHEL II DE MAYENNE.

Un des premiers actes du nouveau seigneur de Mayenne fut de donner aux moines de Marmoutier (1), établis, comme nous l'avons vu, de l'autre côté de l'eau, la chapelle de son château avec plusieurs terres et privilèges. Guillaume, alors abbé de Marmoutier, ayant consulté sur cette affaire Hildebert, évêque du Mans, ce dernier vint à Mayenne pour assister à cette offrande, et reçut l'acte de donation de la main de Jubel, qui le lui présenta par le cordon du sceau pour le remettre entre les mains des moines.

Par cet acte, Jubel leur donne tout le territoire dépendant de cette chapelle, depuis les fossés du château jusqu'à la forêt, alors sans doute moins éloignée de la ville; la chapelle de Lassai; la dime des biens qu'il avait acquis et de ceux qu'il pourrait acquérir en Angleterre (1); de ceux qu'il avait entre les rivières de Mayenne, de Colmont et d'Ernée; un moulin dépendant du château, situé proche le boulevard et appelé le moulin de Beaudais, et plusieurs autres terres et privilèges.

L'abbé de Marmoutier s'était engagé à faire bâtir la nouvelle église et le logement des moines. Jubel devait lui donner, d'après l'acte de donation, tout le terrain situé entre la rivière et la chapelle; mais une partie appartenait à deux hommes nommés Renaut Dragolin et Garin Prud'homme. Jubel les pria de lui vendre ce terrain. Renaut le céda gratuitement; Garin ne voulut donner ni vendre sa part. Jubel, irrité de ce refus, lui fit de terribles menaces, et lui aurait fait sentir sur l'heure les effets de sa colère, si Clémence sa femme, Hildebert évêque du Mans, et l'abbé de Marmoutier, ne l'eussent emmené de force dans son

(1) Marmoustier, par contraction de *Martini monasterium*. — (2) Par suite de la conquête de l'Angleterre par Guillaume-le-Conquérant, en 1066.

appartement. Le lendemain on lui représenta qu'il était injuste de vouloir contraindre Garin à céder malgré lui un bien qui lui appartenait légitimement, puisque ayant été affranchi par le père de Jubel, il en avait reçu ce fonds et la permission de s'y faire bâtir un logement de pierre près de la porte du château. Jubel prétendait que cette donation était nulle, parceque l'usage était de faire consentir les enfants aux donations de leurs pères, ce qu'il n'avait pas fait, quoiqu'il fut alors en âge de raison. Enfin Clémence et Chotard de Mayenne, homme estimé et parent de Jubel, firent la paix du malheureux Garin aux conditions suivantes. Il abandonna aux moines sa maison et ce qu'il possédait entre la chapelle et la rivière; et Chotard, pour obtenir sa grâce et la confirmation de son affranchissement, fit présent à Jubel d'un palefroi qu'il avait reçu à Dijon du duc de Bourgogne, et lui rendit un congé du roi d'Angleterre, que Jubel lui avait mis entre les mains pour gage de 500 sous. Garin, pour reconnaître les bons offices de Chotard, dut encore lui donner un pré qu'il avait acquis pour 300 sous, et qui était situé proche le jardin et le taillis des moines (1). Ces diverses conventions eurent lieu au plus tard en 1125, car cette même année Hildebert, que nous voyons y figurer, fut transféré de l'évêché du Mans à l'archevêché de Tours.

Le château de Mayenne était alors dans toute la splendeur que comportait un manoir féodal au ^{xii}^e siècle, et Jubel II y tenait une petite cour. En 1151 il y reçut Henry, comte de Penthievre, prince breton, qui épousa à Mayenne, le 4 septembre, Mathilde, fille de Jean, comte de Vendôme, en présence de Engelbaud, archevêque de Tours, de Josto, évêque de Tréguier, et de Garnier, abbé de Marmoutiers.

Quelques années après, cette ville fut témoin d'une cérémonie plus imposante, dont le détail nous a été conservé par un moine de Saint-Mars-sur-la-Futaie (2). Saint Bernard avait prêché la seconde croisade, et les chevaliers de France et d'Allemagne, entraînés par l'exemple du roi Louis-le-Jeune, partaient à l'envi pour la Terre-Sainte. Jubel II, déjà vieux, n'y alla pas lui-même, mais il y envoya plusieurs de ses fils. Guillaume de Passavent, évêque du Mans, revenant du Mont-Saint-Michel, passa par Mayenne pour donner la croix à ces nouveaux soldats du Christ.

Plusieurs gentilshommes du Maine et des provinces voisines s'y étaient réunis dans le même but, au nombre de cent huit, et le jour de la cérémonie, en présence d'une foule immense de peuple, ils se réunirent en l'église Notre-Dame, où ils reçurent des mains du prélat la croix, dont ils se signèrent sur le front, la bouche et le cœur. Ils mirent ensuite sur leur épaule une pièce d'étoffe rouge, chargée d'une large croix blanche, ainsi que la portaient les croisés anglais (3), car dans ce temps Henri II, roi d'Angleterre, était comte du Maine. Le

(1) Manuscrit anonyme de Mayenne. — (2) Ménage, *Histoire de Sablé*. — (3) Les croisés français portaient la croix rouge.

Joyen de Saint-Julien du Mans, nommé Audouin, prit alors la grande croix sur le maître-autel, entonna le cantique *benedictus Dominus*, etc., et, sortant hors du temple, entraîna à sa suite les nouveaux croisés, le clergé et le peuple. Ils firent ainsi le tour de l'église, et à leur retour, s'étant mis à genoux, ils firent le serment « de consacrer à Dieu, pendant trois ans, leurs armes, leurs biens, leur vie, et leurs vassaux pour la défense de la foi et des chrétiens qui gémissaient sous le joug des infidèles ; promettant de ne quitter la croix du Seigneur, ni sur terre, ni sur mer, ni dans le chemin, ni dans les villes, jusqu'à leur retour dans leurs foyers, s'il plait à Dieu (1). »

Alors Jubel II, se levant, promit à haute voix et jura devant Dieu et tous les assistants de prendre sous sa garde et de défendre pendant le même temps les croisés, leurs épouses, leurs fils et leurs filles, leurs serviteurs et leurs servantes, ainsi que tous leurs biens ; et l'évêque du Mans ayant fait à chacun le signe de la croix sur le front, leur dit : « Tous vos péchés vous sont remis, si vous tenez ce que vous avez promis. »

Les cent huit croisés partirent pour la Terre-Sainte sous la conduite de leur chef, Geoffroi de Mayenne, fils aîné de Jubel II. Il n'en revint que trente-cinq, plus de trois ans après, les autres étant morts en Palestine, en exécution de leur vœu (2).

Jubel II mourut le 23 novembre 1161, et n'eut pas le bonheur de voir le retour de ses fils, qui ne revinrent qu'en 1162. Il fut inhumé dans le chapitre de l'abbaye d'Évron, à côté de plusieurs de ses ancêtres. Il avait épousé Clémence de Bellesme, et il en eut six fils : Geoffroi, qui lui succéda, Gautier, Hamelin, Guillaume, Gui et Jubel.

Jubel II passe pour être l'auteur des armes de Mayenne, qu'il composa de six écussons d'or sur un fond de gueules, pour rappeler, dit-on, le souvenir de ses six fils. On voit, en effet, sur un sceau de Jubel III, placé au bas d'un acte de 1197, que chacun de ces six écussons est chargé d'une molette d'éperon, qui indique en blason la qualité de chevalier.

D. ROZIERRE, de Laval, .

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

(1) « Reversique ante altare, omnes peregrini sacramentum fecerunt hoc modo, scilicet: Promiserunt Deo arma, bona, vitam, et eorum homines impendere per triennium pro defensione christianæ fidei, et pro defensione fidelium qui sub intolerabili paganorum iugo premuntur; nec crucem Domini derelicturos, neque in terrâ, neque in mari, neque in via, neque in urbe, donec reversi fuerint in domos suas, si Deus det. Quo facto, dominus Jubellus, altâ voce, coram Deo et omnibus assistantibus, promisit et juravit dictos peregrinos et uxores, et filios et filias, servos et ancillas, et omnia bona eorum, in suâ manu et custodiâ, idem tempus ex tunc ponere et accipere. »

(2) « Ipsi dicti peregrini usque ad trigenta quinque hominum reversi sunt septima die mensis novembris anno domini 1162, cum magno labore. Cæterique occubuerunt pro fide in Sina. »

NOTICE HISTORIQUE
SUR LE COMMERCE DE LA MUSIQUE A PARIS ET EN FRANCE,
SUIVIE D'UNE ESQUISSE
DU CARACTÈRE MULTIPLE DE L'ÉDITEUR DE MUSIQUE.

Avant la révolution de 1789, le commerce de la musique était presque nul à Paris ; la plupart des partitions d'opéras sérieux et d'opéras-comiques n'étaient éditées qu'en petite quantité, et même, sous le règne de Louis XIV, la gravure sur étain était presque inconnue en France. A cette époque, l'impression sur bois jouissait d'une grande vogue ; et l'on voit à la bibliothèque du Conservatoire la collection des opéras de Lully, Campra et Rameau gravée de cette manière. Ce fut à Venise, en 1588, que parut la première pièce de musique gravée sur bois ; et cet essai donna au monde musical des exemplaires du premier opéra, l'*Euridice* de Peri. L'instrumentation était si peu avancée, même encore avant l'arrivée de Gluck en France, en 1770, que le format des partitions était alors celui d'un petit in-4^o oblong.

Les bouffons italiens, appelés à Paris vers 1750, répandirent dans le public le goût d'une musique plus mélodieuse que celle des maîtres français du temps ; et la spéculation des airs détachés des opéras de Pergolèse, Gulio et Rinaldini fit surgir des graveurs sur étain pour en multiplier les épreuves, et des marchands de musique pour les négocier.

L'histoire nue du commerce de la musique serait assez fastidieuse, si elle était séparée de la peinture vraie du caractère multiple de l'éditeur de musique lui-même.

Jé vais donc, en essayant de tracer l'une, vous donner le croquis de l'autre ; et j'espère que cette nouvelle manière de faire l'historique d'une industrie en y mêlant l'étude des caractères si différents de ceux qui l'exercent, donnera un peu d'intérêt à mon travail, fort léger d'ailleurs.

Vers la fin du siècle précédent, les marchands de musique étaient peu nombreux à Paris, et en province ils étaient à peine connus ; trois ou quatre d'entre eux se partageaient le monopole de la vente de la double-croche dans la capitale ; et pourtant, Paris avait un théâtre lyrique de plus que de nos jours : mais, dans ce temps de simplicité artistique, on n'avait pas encore inventé es procédés à l'aide desquels un opéra nouveau est dépecé avec autant d'art qu'une pièce de venaison, et chaque spécialité avait sa musique composée *ad hoc*. Que dirait l'amateur du coin de la reine, fongueux gluckiste de 1776, s'il assistait à un ballet où on lui donnât pour *avant-deux* le grand air de *Didon*, ou pour *été final* le monologue de *Roland* ! il se signerait en versant des larmes de sang sur la décadence de l'art moderne.

Sans pousser si loin le scrupule, nous ne pouvons que déplorer cette tendance industrielle qui déflore tout ce qu'elle touche, avide qu'elle est d'en tirer de l'or, toujours de l'or ! et rien pour l'honneur de l'art. Ce n'était pas ainsi que les Siéber, les Imbault, les Frère et les Corbeau, vénérables doyens du commerce de la musique, comprenaient leur utile industrie ! Siéber surtout, que je dois citer le premier entre tous les créateurs de l'industrie qui nous occupe, contribua puissamment à la popularité en France des symphonies, quatuors, duos, etc., de Haydn, Mozart et Beethoven.

Il est vrai que le luxe typographique des éditions musicales de l'ancien régime était moins brillant que celui mis à la mode par nos marchands de musique modernes ; mais généralement il y avait plus de fond et de portée dans la musique qu'ils mettaient en circulation parmi les amateurs. Donc la composition était bien plus à l'avantage de ces derniers qu'elle ne l'est de nos jours.

Depuis que les éditeurs se sont mis marchands d'estampes et de lithographies, le goût du public qui, quoi qu'on en dise, est encore dans l'enfance, s'est faussé sans rémission ; et la musique, ayant un frontispice dû au crayon facile et élégant de Devéria ou de Jules David, sera toujours, pour le commun des exécutants, la production la plus belle et par suite la seule digne d'être étudiée. On compte à peu près quarante éditeurs dans la capitale, et un marchand de musique par chaque chef-lieu de département. Ces derniers n'éditionnent jamais, mais servent d'entrepôts à leurs confrères de Paris.

La composition qui, ainsi que la poésie dramatique, rapportait fort peu aux musiciens et aux auteurs, il y a cinquante ans, est devenue dans notre siècle une mine féconde que le génie n'exploite pas toujours, il est vrai, mais qu'au moins le talent et le savoir-faire mettent en plein rapport.

Gluck, le régénérateur de l'opéra tragique en France, Gluck, ce musicien d'un génie si profond, ne vendit que six cents livres à l'éditeur Deslauriers son chef d'œuvre lyrique, l'*Armide*, enfin ! De nos jours, M. Meyerbeer, qui s'est créé un genre mixte entre Rossini et Weber, a vendu trente mille francs la partition de *Robert-le-Diable* à l'éditeur Maurice Schlesinger. Ces deux prix de vente si différents suffiront à l'appréciation du commerce ancien et moderne de la musique à Paris, et par suite dans toute la France.

Dès qu'une partition en cinq actes et applaudie est acquise par un éditeur de musique, plus de cent personnes ont du travail assuré pour six mois au moins. D'abord les potiers d'étain préparent les planches sur lesquelles les graveurs et les graveuses reproduisent, soit à l'aide de l'estampille, soit à l'aide du burin, le manuscrit du compositeur ; puis viennent les imprimeurs en taille-douce, et avant eux les fabricants et marchands de papier. Ce n'est pas tout : l'éditeur, afin de tirer tout le parti possible de l'œuvre qu'il a souvent payée fort cher, charge un accompagnateur de réduire pour le piano les parties multiples de la partition de l'orchestre, et met bientôt en vente les morceaux de chant détachés de l'opéra. Ensuite, les arrangeurs de tous les étages, depuis le joueur

de flageolet jusqu'au superbe pianiste gants-jaunes, pressurent les motifs originaux afin d'en tirer la matière première nécessaire à la fabrication de *duos*, *fantaisies*, *airs variés*, *pots-pourris*, etc., etc. Ces nouveaux bourgeons du grand arbre musical mettent encore une fois à l'œuvre les potiers d'étain, graveurs, papetiers, imprimeurs, brocheurs et relieurs. Le fisc se présente alors, son timbre à la main, et l'appose sans façon sur le papier encore vierge de toute impression. Il faut donc que l'éditeur vraiment digne de ce titre possède des capitaux suffisants pour parer à tant de frais divers; car l'écoulement des exemplaires de grands ouvrages est souvent très lent, et ce n'est que par la vente rapide des petites compositions que les marchands de musique font ordinairement une fortune sinon éblouissante, du moins presque toujours assez considérable.

On peut évaluer à une somme de 8 ou 9 millions le roulement de fonds occasionné, année commune, dans toute la France par le commerce de la musique: une grande partie de cette somme est fournie par la province et surtout l'exportation dans tous les pays du monde civilisé; car il n'y a encore que dans notre patrie où l'art de la gravure sur étain soit poussée au plus haut point de perfection possible.

Les Richomme, les Parault, les Benoît et les Merquerie y ont procréé de véritables chefs-d'œuvre en ce genre.

Les éditeurs de musique sont en général fort peu versés dans l'art musical; mais, en revanche, ils possèdent un tact exquis pour discerner ce qui sera de vente. Malheur au musicien qui, en écrivant sa partition, n'a pas songé aux exigences de la mode capricieuse, et qui, loin de *quadrilliser* ses pensées musicales, leur a donné l'allure grave et sévère des cantilènes des grands maîtres anciens! L'éditeur repoussera son œuvre consciencieuse, et s'il n'a pas, comme M. Onslow par exemple, une fortune qui lui permette de *s'éditer* lui-même, sa partition irréprochable, mais *non dansante*, ne verra jamais le jour!

Les marchands de musique n'indiquent jamais sur leurs éditions ni la date de publication, ni le prix réel de vente. Ils semblent, dans le premier cas, redouter les caprices de la mode, qui considérerait comme vieillie une œuvre de musique datée antérieurement de deux ans seulement; dans le second cas, le système de remise adopté par eux explique leurs prix fictifs. En effet, une pièce de musique marquée 9 fr., par exemple, se vend 3 fr. à un confrère, et 6 fr. au public. Quant aux professeurs, ils ont une remise qui tient un honnête milieu. De plus, toute personne qui achète sept exemplaires d'un ouvrage quelconque ne paie que le prix de six, sans renoncer pourtant au bénéfice de la remise d'usage.

J'ai dit que les éditeurs de musique possèdent, en général, fort peu de connaissances dans l'art qu'ils exploitent; j'ajouterai de plus qu'ils sont très méfiants sur le mérite de l'œuvre de tout musicien qui se présente à eux sans avoir encore un *nom connu*. Cette défiance si naturelle aux éditeurs me

appelle une petite anecdote contemporaine qui, je l'espère, intéressera mes auditeurs.

En 1850, un jeune musicien anversois, encouragé par tout ce qu'on lui avait raconté de l'urbanité française, quitta sa patrie pour venir tenter la fortune dans la capitale du monde civilisé. Trop modeste pour oser frapper à la triple porte d'un théâtre lyrique, il alla tout simplement frapper à celle d'un éditeur, et lui offrit une mélodie de sa façon ; mélodie pleine de sentiment et d'une forme toute populaire ; de plus, la poésie à laquelle il avait associé les accords de sa lyre juvénile était dramatique et palpitante d'intérêt ; il y avait enfin dans cette dualité artistique les éléments d'un beau et productif succès. Eh bien ! l'éditeur écouta à peine l'humble mais digne requête du jeune compositeur belge. Etendu nonchalamment sur la banquette de son comptoir, il ne daigna pas même jeter un regard sur la chaude page de musique qui lui était présentée (mais, en ceci, il se rendait une justice tacite, car à peine eût-il pu la lire !). Froissé d'être si mal reçu, le compositeur se retira l'âme triste et découragée, et bientôt il revit sa patrie en jurant de ne revenir à Paris qu'avec un *nom tout fait*. Par bonheur pour lui, Nourrit, dans une de ses tournées dramatiques, eut l'occasion d'entendre la romance dédaignée par l'éditeur omnipotent ; il fut ravi de cette musique, la chanta en public, et bientôt on ne voulut plus entendre partout que la *Folle* de Grisar, car c'était cette romance, devenue depuis européenne, on peut le dire, qui avait été si mal reçue par l'industriel parisien.

Si la prudence rend si circonspect l'éditeur, son intérêt ne lui défend pas de publier sans bourse délier une production étrangère dont le débit est assuré. Aussi la *Folle* fut-elle éditée par presque tous les marchands de musique de la capitale. A son retour à Paris, Grisar voulut protester contre un pareil procédé, mais ce fut en vain ! Sa romance avait été publiée à l'étranger, en Belgique enfin ; dès lors elle appartenait au premier cuistre français, allemand ou espagnol, qui voudrait lui décerner les honneurs de la gravure.

Si j'essayais de relater ici tous les traits d'ânerie musicale à la louange des éditeurs de musique, je craindrais d'abuser de la patience de mes auditeurs. Cependant l'astre du commerce de la musique pâlira bientôt, si les procédés nouveaux d'impression et de lithographie musicales prennent une extension désirable dans l'intérêt de la propagation de l'art en France.

MM. Duverger, Cordel et Tanteinstein, imprimeurs de musique, ont importé en France et perfectionné à un tel point les caractères mobiles, que maintenant la plupart des ouvrages théoriques surtout sortent de leurs presses justement renommées.

Un autographe, M. Bobeuf, a essayé non sans fruit de remplacer la gravure sur étain par une espèce de lithographie imitant la copie manuelle, et la remplaçant au meilleur marché possible.

La tentative de M. Bobeuf n'est pas encore assez avancée pour que l'on puisse la mettre en comparaison avec les procédés typographiques de MM. Cordel et

Tanteinstein, qui, par leur belle édition des *Études élémentaires de la musique*, des psaumes de Neuckom, des Chorals allemands, des méthodes de Mainzer et du *Manuel d'harmonie* rédigé par l'auteur de cette notice, rivalisent à s'y méprendre avec le burin de Benoit, le célèbre graveur sur étain.

Enfin, l'éditeur de musique peut se diviser en trois catégories. Dans la première, on remarque le marchand de musique en plein vent; c'est chez lui que l'émule de Collinet trouve, arrangées en duos pour flageolet, toutes les ouvertures, depuis celle de la *Caravane* jusqu'à celle de *Robin des Bois* inclusivement.

Ce marchand, qui s'intitule *éditeur* (quoiqu'il n'édite jamais rien), expose à l'intempérie de toutes les saisons les œuvres des maîtres les plus illustres dont s'honore l'art musical; il est, enfin, une espèce de fripier harmonique chez lequel chacun trouve une musique écrite à la taille de son talent, et de la couleur qui convient le mieux à son caractère.

L'éditeur de la seconde catégorie paie patente, lui, monte sa garde en brave citoyen, et voue sa vie à la publication du fretin musical. C'est chez lui qu'on trouve, coulées dans le moule du quadrille, les pensées les plus sublimes des maîtres contemporains italiens et allemands; et tout ce qui est tombé dans le domaine public appartient de droit à cet éditeur-là. Mais, comme il ne peut faire l'acquisition des partitions à la mode, à cause du prix où la cupidité des compositeurs les élève de nos jours, notre éditeur du second ordre fait un peu de tout. Il vend des cordes de Naples *filées à Paris*, tient le vulnérable suisse *cueilli à Montmartre*, et débite enfin dans la belle saison l'*insecto-mortifère* de Leperdriel.

Mais voici venir l'éditeur de la troisième catégorie. Voyez quelle assurance dans son maintien! comme le feu du génie des auteurs qu'il édite brille dans son regard plein de majesté! Oh! courbez la tête bien bas, petits musiciens encore inconnus! voici celui qui dispense la gloire et l'or, suivant son bon plaisir!... Taillez vos plumes, arrangeurs de tous les étages, qui, à tant la page, consentez à *déranger* les partitions des hommes de génie, pour former avec leurs lambeaux épars quelques petits monstres qui, sous les noms de *rondoletto*, *caprice*, *fantaisie*, *bagatelle*, etc., exciteront l'admiration stupide de quelques amateurs d'une ville de province de septième ordre!

Je pourrais, en terminant, citer les noms de nos principaux éditeurs parisiens, mais cette notice n'est pas une réclame détournée, écrite de façon à indiquer des adresses tout en ayant l'air de faire seulement l'historique d'une industrie devenue d'une importance réelle. Qu'il me suffise seulement de faire remarquer que de toutes les industries luxueuses qui se disputent l'argent des oisifs et des heureux de la terre dans la grande Babylone moderne, celle de l'éditeur de musique offre à peine le tableau affligeant de deux ou trois faillites depuis le commencement du siècle. — Cet éloge est le plus beau que l'on puisse faire du commerce de la musique, et c'est avec une très grande satisfaction que j'en prévois l'extension.

A. ELWART,

Membre de la quatrième classe de l'Institut Historique.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

LES SOURDS-MUETS, AVANT ET DEPUIS L'ABBÉ DE L'ÉPÉE,

Ouvrage couronné par la Société des Sciences morales, Lettres et Arts de Seine-et-Oise,

PAR M. FERDINAND-BERTHIER,

Sourd-muet, doyen des professeurs de l'Institut royal des Sourds-Muets de Paris.

Il vient de paraître un mémoire de M. Ferdinand-Berthier, professeur sourd-muet à l'Institut royal de Paris, auteur bien connu de plusieurs ouvrages qui ont su intéresser et charmer à la fois la curiosité du lecteur, tant par le choix des sujets qu'il traite que par l'élégance du style et la richesse des pensées qui le caractérisent. Ce mémoire, qui a obtenu, le 28 mars 1840, la médaille d'or proposée par la Société des Sciences morales, Lettres et Arts de Seine-et-Oise, porte ce titre : *Les Sourds-Muets, avant et depuis l'abbé de l'Épée*. Il a eu pour objet de résoudre la question suivante posée par cette Société : « Rechercher quelle fut, dans les temps antérieurs à l'abbé de l'Épée, la condition sociale des Sourds-Muets, et quels furent les moyens mis en usage pour leur éducation? — Déduire de ces deux séries de recherches une juste appréciation du mérite de cet homme célèbre, en le considérant sous le double rapport de bienfaiteur de l'humanité et de fondateur d'une institution nouvelle. »

Qu'on se figure avec quel religieux empressement, avec quelle expansive reconnaissance l'auteur sourd-muet a saisi l'occasion qui lui était offerte de payer un tribut d'admiration à la mémoire « du Saint-Vincent de Paul des sourds-muets, de celui à qui tout un peuple de malheureux a dû son émancipation intellectuelle ». Pour mieux faire ressortir le bienfait de l'éducation dont ils lui sont redevables, il commence par examiner la position dans laquelle ils languissaient lorsqu'ils étaient abandonnés à eux-mêmes, et le rang qu'ils occupaient dans le corps social quand personne encore ne leur avait tendu une main compatissante. Il parcourt rapidement l'histoire philosophique et législative de ces temps d'obscurité et d'ignorance, où ils étaient stigmatisés du sobriquet d'*êtres à part*. Il examine particulièrement les lois de Lycurgue, de Solon et de Numa, ces lois, considérées, sous le rapport de l'éducation publique, comme les meilleures de leur époque, et qui pourtant se montraient encore si barbares à l'égard des pauvres sourds-muets. Dans ces siècles de préjugés, il cite un auteur regardant comme un prodige un sourd-muet qui savait tresser des filets pour la pêche. Ami avant tout de la vérité, M. Berthier ne croit pas devoir amener son

pavillon devant l'autorité de l'abbé Sicard qui, lui-même instituteur de sourds-muets, n'a pas rougi de les comparer à des automates vivants, à des statues de la création de Condillac, et qui allait jusqu'à trouver leur organisation inférieure à celle des animaux ; toujours observateur scrupuleux et impartial, il s'empresse de signaler les contradictions de son maître, il enregistre les aveux précieux qui lui sont échappés plus tard dans ses écrits, quand il leur a restitué enfin les facultés dont il les avait si cruellement dépouillés. Ici trouve naturellement sa place une revue succincte des ouvrages et des procédés des instituteurs tant français qu'étrangers qui, jusqu'à l'avènement de l'abbé de l'Épée, ont tous erré loin du but. Les uns se bornaient presque exclusivement à la parole artificielle, comme le meilleur mode de communication mis à l'usage des sourds-muets ; les autres, avec plus de raison, selon M. Berthier, paraissaient préférer la pantomime à tous les autres moyens. Cette comparaison conduit l'auteur à envisager sous son véritable aspect la dactylogogie, langage des doigts, rejeté par les uns, adopté par les autres ; il démontre clairement la différence qui existe entre l'alphabet labial et l'alphabet guttural, en assignant à chacun le véritable rôle qu'il doit remplir. Témoin de la bizarre enveloppe dont plusieurs célèbres auteurs des siècles passés se sont plu à revêtir le langage des gestes, il s'empresse de l'en dépouiller, il le rétablit dans sa dignité première, il lui rend son génie particulier, il en dévoile avec amour la simplicité et l'universalité, ses deux principaux caractères, et énumère les ressources immenses qu'il recèle ; enfin il le considère sous les deux points de vue différents dans lesquels il se résume comme instrument et comme art. Ces observations nous conduisent à la *Mimographie* de M. Bébien, ancien censeur des études de l'Institut royal des Sourds-Muets de Paris, excellent ouvrage dont l'auteur, riche de longues méditations et de laborieuses recherches, s'attachait à affecter des caractères spéciaux à chaque mouvement du bras ou de la physionomie ; il insiste sur l'influence que le langage mimique exerce sur le développement intellectuel des sourds-muets, tandis que la prononciation, loin d'être pour eux un instrument d'enseignement régulier, se réduit à leur égard à une espèce d'art conjectural, dans lequel les organes jouent trop souvent un rôle purement machinal, sans que l'esprit prenne la moindre part au développement progressif des idées.

Enfin paraît l'abbé de l'Épée. Suivons ce saint apôtre du malheur dans sa laborieuse carrière, depuis le jour où, embrasé du feu de la charité, il vint donner une nouvelle vie intellectuelle à de pauvres êtres abandonnés du monde entier. Ce sauveur des sourds-muets dit à la France étonnée : « Cette langue universelle que vos savants cherchent inutilement et qu'ils renoncent à trouver, la voici : elle existe sous vos yeux ; c'est la mimique des sourds-muets, elle seule vous donnera la clé de toutes les langues..... » Désireux de convaincre tous les esprits, il eut l'excellente idée d'admettre le public à ses cours, et tout le monde sortait de ces exercices de plus en plus émerveillé de la méthode de ce bienfaiteur de l'humanité.

M. Ferdinand-Berthier, après avoir signalé de légères erreurs qui s'étaient glissées dans cette méthode, et qui consistaient principalement à faire cadrer le signe avec le mot plutôt qu'avec l'idée, se hâte de déclarer qu'elles sont loin de ternir la gloire de cet esprit créateur, et que tous ses écrits sont empreints d'une puissante conviction ; il dépeint la lutte à laquelle il appelait les plus redoutables adversaires de sa théorie, lutte dont il sortait toujours vainqueur après avoir glorieusement répondu aux objections qui s'élevaient de toutes parts.

Vint à son tour Condillac, qui, après avoir jugé les sourds-muets incapables de concevoir des idées métaphysiques, se rétracta plus tard et reconnut que l'abbé de l'Épée, avec un art méthodique aussi simple que facile, inculquait à ses élèves des idées de toute espèce, des idées plus exactes et plus précises que celles qu'on acquiert communément par le secours de l'ouïe.

L'auteur, plein d'admiration pour l'esprit régénérateur de l'abbé de l'Épée, se plaît à citer quelques-uns des traits de vertu qui ont honoré sa carrière, et à énumérer les privations qu'il s'imposait en faveur de ses enfants d'adoption. « C'était, dit-il, le Las-Casas des sourds-muets. Qui n'a pas assisté au drame de M. Bouilly, drame écrit plus encore avec le cœur qu'avec l'esprit ? Qui n'a pas versé des larmes à la scène de l'histoire de ce jeune sourd-muet abandonné, n'ayant pour protecteur que l'abbé de l'Épée ? » M. Ferdinand Berthier, tout enthousiasmé des prodiges de son esprit et de son cœur, s'écrie avec conviction : « Instituteurs des sourds-muets, que ces ouvrages soient donc l'unique étude de votre vie, votre code de tous les jours.....! » Et dans un autre passage : « Qu'elle s'enorgueillisse, notre chère patrie, d'avoir produit dans la personne d'un de ses enfants cette alliance immortelle du génie le plus sublime, et de la charité la plus ardente, alliance devant laquelle tant de gloires s'éclipsent, devant laquelle tant de sceptres se sont inclinés.....! »

Le livre de M. Ferdinand Berthier donne une haute opinion de son esprit et de son cœur. Il se recommande surtout, comme les autres ouvrages de l'auteur, par une qualité bien extraordinaire chez un sourd-muet, par une harmonie soutenue, qui séduit, entraîne, domine le lecteur. L'âme, fascinée par cette douce musique, s'abreuve avec complaisance aux sources de ce rare savoir. Vous oubliez que votre guide ne parle pas, qu'il n'a pour communiquer avec vous que ses doigts éloquents et ce style gracieux que plus d'un écrivain en renom lui envie. Peut-être quelques parties du travail laissent-elles à désirer plus de méthode. Mais ce n'est qu'à la réflexion que cette idée vous vient, et il est possible qu'elle n'ait aucun fondement. La critique a peine à se dessaisir de ses droits ; il ne faudrait pas cependant qu'elle tombât dans l'injustice.

E. GARAY DE MONGLAIVE,

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

RECHERCHES SUR LA FUSION DU FRANCO-NORMAND ET DE L'ANGLO-SAXON , PAR M. THOMMEREL.

Les premières notions des Saxons au II^e siècle de notre ère nous donnent le géographe Ptolémée (11, c. 2), qui les trouve en possession des îles, à l'embouchure de l'Elbe et des pays voisins, le Holstein et Hadeln.

Leurs expéditions maritimes contre les côtes de la mer du Nord furent tellement funestes au III^e siècle, que les empereurs *Dioclétien* et *Maximilien* nommèrent pour gouverneur et protecteur de ces côtes Caransius (1) de Menapia dont le successeur portait le titre de *comes litoris saxonici* (2).

Les terribles Saxons rendirent cette position si importante, que Caransius, profitant de l'embarras que causa le *Baganda* des Gaulois aux empereurs, entreprit, à l'aide des Saxons, de se rendre indépendant du sceptre romain. Il fortifia Boulogne et usurpa le titre d'empereur en *Britannia*.

L'empereur Maximilien dut le reconnaître comme tel, sans pouvoir mettre fin aux pirateries de la mer du Nord, de l'Océan et de la Méditerranée.

Les actions de Caransius apprirent à l'Angleterre qu'en secouant le joug des empereurs elle pouvait aussi se protéger contre les Saxons. Caransius, d'origine (3) allemande, germanisait l'Angleterre par des alliances avec les Saxons qui s'établissaient sur les côtes des Gaules et de l'Angleterre.

Quelques géographes ont dérivé le nom de *Litus Saxonicum* (4), près de Bayeux, des ravages des Saxons auxquelles ces côtes furent exposées; mais il est plus que probable qu'il y a eu des colonies saxonnes qui remontent peut-être jusqu'aux III^e-IV^e siècles. Le Bessin résista longtemps aux mœurs et à l'idiome français, la faiblesse des Romains sur ces côtes en est une preuve, ainsi que la dénomination de *Litus Saxonicum* en *Belgica II* (Flandre) (5) prouve que les Saxons ont fait plus que passer sur ces côtes.

L'empereur Probus avait attiré en Angleterre beaucoup de Francs et de Saxons, qui s'y établissaient. Le règne de Constantin Chlorus était très favorable: sa femme l'impératrice Héléna (6) était fille ou parente d'un prince anglais. L'empereur lui-même passa la plus grande partie de sa vie en Angleterre. Il

(1) Galfr. Monmouth V, c. 3, Eutrope l'appelle *vilissimo natus*; Aur. Victor.

(2) Cf. *Notitiæ dignitatum imperii*; Lappenberg gesch. Englands. — (3) Lappenberg, I, p. 4, 2. — (4) Eutrope, l. c. Palgrave, *the rise and progress of english commonwealth*. Bede, H. ecclès., I, c. 6. — (5) Duchesne, Hist., t. I, p. 3. Les Capitulaires de Charles-le-Chauve désignent cette contrée: *Otlingua saxonica*. Bouquet, VII, 616. Fortunati Carm., III, c. 8. — (6) Panegy. vétér., p. 192 et 207. Galfr. Monmouth, V, c. 6 et 11.

mourut à York où son fils Constantin fut proclamé empereur à l'aide d'un *de* allemand (1). Il fallait donc qu'il y eût des guerriers germaniques en Angleterre.

Lorsque Rome eut abandonné l'Angleterre, ce pays se trouva sans défense contre les invasions des Pictes et des Calédoniens (2). Le prince Vortigern de Kent demandait du secours aux Saxons. Les princes Hengist et Horsa de Jutland, d'où ils avaient été chassés, d'après Galfrid de Monmouth et Nennius, arrivèrent en 449, sur trois (3) *cynles* ou vaisseaux longs, en Angleterre. Il sera difficile de préciser le nombre de leur suite, qui n'aura certes pas monté jusqu'à seize cents, comme le croit M. Thommerel.

On a beaucoup discuté sur les noms de ces deux chefs de Saxons, Hengist et Horsa : tous deux signifient en plusieurs langues germaniques *cheval*. On a pensé à ce que dit Tacite sur la vénération des chevaux chez les Germains, aux *rues* de la ville de Kent qui est aussi un cheval blanc ; mais de toutes ces discussions on n'a pu tirer aucun résultat soutenable. Beda donne (I, c. 15) aussi l'histoire de ces deux princes comme un conte.

Le poème anglo-saxon le *Beowulf* dit que Hengist est frison, et il s'accorde en ces termes *Occo Scherlensis*, historien (4) frison du x^e siècle, d'après lequel Hengist et Horsa sont fils de Udolph Haro, dernier duc des Frisons, et de Suana, sœur de Hengist et Horsa morts avant elle. La grande ressemblance des langues frisonne et anglo-saxonne appuie en outre cette origine. Jusqu'au x^e siècle, les différents dialectes des langues germaniques ne différaient pas tant qu'aujourd'hui (5) : le roi Alfred chantait dans le camp des Danois, Anlax dans le camp des Anglo-Saxons, et un Saxon en Danemark ; enfin on chantait beaucoup en ces temps (6). De là la difficulté d'attribuer tel ou tel mot à telle ou telle langue analogue. D'après un passage de Beda (II, c. 5), il faut conclure qu'il y a même eu une différence entre la langue des Angles et des Saxons.

J'arrive plus spécialement à l'ouvrage de M. Thommerel, divisé en deux parties très principales, l'une historique, et l'autre linguistique. Je laisse maintenant la partie historique sur les Normands et les Anglo-Saxons, que je n'aurais qu'à copier pour vous engager aux mêmes éloges que je lui dois. En peu de pages il réunit les matières d'un gros volume, et y combine si ingénieusement les documents de tout ce qui existe sur sa matière chez les auteurs anciens et chez les auteurs modernes, que, malgré la diversité entre les sources mêmes, il en produit un ensemble bien serré, mais aussi bien clair et bien surprenant.

(1) Aurel Victor. Lappenberg, I, p. 44. — (2) Chron. Saxonne, Beda, I, 15. — (3) Gelladas, c. 23. *Cynlis* l. c. *navibus longis*. — (4) Lappenberg, I, p. 77. — (5) Gervinus, *Litterar gesch.* — (6) Sacristain de Gluni :

Usage est en Normandie
Que qui herbergiez est, qu'il die
Fable ou chanson à l'hoste.

Dans la partie philologique, encore plus consciencieuse et plus soignée, j'aurai cependant de légères remarques à faire, qui au reste ne regardent que la forme. Dans les déclinaisons gothiques, que l'auteur compare aux déclinaisons anglo-saxonnes, j'ai en vain cherché le vocatif qui ne ressemble pas au nominatif, par exemple le N. Fisks (poisson) a (1) au vocatif *fisk*, Hargis au vocatif *hari*. J'aurais de même désiré que l'auteur eût mis la forme de l'accusatif *s* au lieu d'une barre — car il a ainsi que le vocatif *fisk*.

Suivent ensuite des observations ingénieuses sur la transition, le changement et le mélange des lettres et des mots, qui montrent que l'auteur n'a pas seulement étudié la langue dans toutes ses nuances, mais qu'il l'a même sentie, et qu'il force souvent le lecteur d'imiter par les organes oraux toutes ses inductions et conséquences, toujours appuyées sur des documents cherchés et trouvés partout.

L'auteur poursuit les deux langues dans toutes les directions, dans l'origine, dans le changement, dans la décadence, dans la composition, et ici on trouve ce tableau étonnant, dans lequel il démontre ce qui entre de toutes les langues dans l'anglais, où il me surprend cependant de trouver si peu de mots danois.

L'Angleterre d'alors fut tellement germanisée, que malgré la spoliation de tous genres dont Guillaume-le-Conquérant, impitoyable, frappait ce peuple malheureux, et malgré ses misères que M. A. Thierry (2) a si éloquemment peintes, (vol. II, *passim*) encore aujourd'hui l'élément saxon prédomine de beaucoup dans la langue anglaise.

Je finis avec la remarque que M. Thommerel n'a pas seulement profité de toutes les recherches faites avant lui, mais qu'il a fait du progrès, et qu'il est arrivé à des résultats nouveaux et certains, marchant et s'appuyant sur l'histoire. Ceci suffit pour mériter notre encouragement et nos éloges sincères et consciencieux.

NOLTE,

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

LA REVUE D'ARCHITECTURE,

DIRIGÉE PAR M. CÉSAR DALY, ARCHITECTE.

Le meilleur moyen, je dirai même le seul moyen de faire faire de véritables progrès à une science, à un art, c'est de réunir en un faisceau, de ramener à un centre commun toutes les connaissances acquises à cette science, à cet art, toutes les découvertes nouvelles qui viennent en augmenter le domaine. Les

(1) Grimm. Grammatik, I. — (2) La Conq. de l'Angleterre, vol. II, *passim*.

sités spéciaux, les dictionnaires, les encyclopédies satisfont plus ou moins à la première de ces conditions ; la seconde est rarement remplie. Elle ne l'avait point encore été pour l'architecture, et c'est le but que s'est proposé M. César Daly, en fondant la revue dont j'ai à vous rendre compte aujourd'hui. Une revue périodique a sur un ouvrage une fois publié l'immense avantage de pouvoir suivre et enregistrer les progrès, les découvertes, au fur et à mesure de leur apparition, et de les porter immédiatement à la connaissance de tous ceux que leur carrière et leurs études appellent à en profiter. Il n'eût pas suffi cependant de consigner seulement les faits nouveaux, en supposant aux lecteurs la connaissance absolue des faits anciens ; c'eût été d'ailleurs fermer la carrière la plus productive peut-être, et la plus inépuisable, celle surtout dont l'exploitation vous offre le plus d'attrait, je veux parler de l'histoire. Les grandes données historiques de l'architecture et l'archéologie devaient donc trouver place dans la Revue ; et en effet elles y occupent le premier rang. Chaque numéro de la Revue est ouvert par un article de fond, dont le sujet est toujours puisé dans l'histoire de l'art. Parmi ces articles vous ne serez pas étonnés quand je vous dirai que les plus importants par le fond comme par la forme sont jusqu'à ce jour ceux de notre savant et laborieux collègue, M. Albert Lenoir. Son histoire de l'architecture byzantine en Orient, de cette architecture qui exerça une si grande influence sur celle de l'Occident aux ^x^e et ^{xii}^e siècles, la description des basiliques, premiers édifices consacrés par la religion chrétienne, sont deux morceaux complets, après lesquels il ne reste plus rien à dire. Je citerai ensuite dans cette première partie un article de M. Tournal, sur un projet de musée d'architecture, projet conçu par notre honorable président, M. le baron Taylor ; une description des fontaines et des aqueducs turcs, par l'illustre voyageur, M. Ch. Texier ; un article de M. de Guilhermy, intitulé *Des artistes au moyen-âge et des monuments élevés à leur mémoire* ; un autre article du même auteur sur les fabliaux représentés dans les églises en général, et en particulier sur le lai d'Aristote, d'Henri d'Andely, sculpté sur une console de la cathédrale de Lyon, et sur un médaillon de Gaillon ; enfin du rédacteur en chef de la Revue, de M. César Daly, jeune architecte plein de présent et d'avenir, un voyage architectural en Angleterre, et plusieurs articles sur l'architecture domestique de Paris.

La seconde partie de la Revue est consacrée à la théorie et à la critique de l'art. J'y ai remarqué une histoire des ponts en général, et des ponts suspendus en particulier, par M. Boudsot, ingénieur civil ; un article sur l'amélioration des voies publiques, contenant une histoire des chemins chez les différents peuples et dans tous les temps, et la critique raisonnée de tous les systèmes proposés de nos jours ; un article fort curieux de M. César Daly, sur les maisons portatives essayées en Angleterre, la critique et la description du réservoir construit au Muséum d'Histoire Naturelle en 1836, par M. Charles Rohault ; de l'exposition des produits de Sévres et de l'industrie, des travaux d'architecture envoyés

au dernier Salon ; du monument de Juillet, avec l'histoire de l'emplacement qu'il occupe, enfin du monument érigé cette année à Strasbourg en l'honneur de Gutenberg.

La pratique n'était pas le point le moins important que devaient traiter les rédacteurs de la Revue ; c'était là que devaient trouver place toutes les inventions nouvelles, toutes les améliorations, soit accomplies, soit projetées ; elles devaient être décrites, discutées, adoptées comme bonnes et praticables, ou rejetées comme inutiles et inexécutables. Les articles les plus saillants que l'on trouve dans cette troisième partie de la Revue sont une notice sur un nouveau système de charpente en bois et en fer, par M. Camille Polonceau ; une notice sur le pont jeté sur le James-River à Richmond (Virginie), par M. Moncure Robinson ; par M. Michel Chevalier, des articles sur les bitumes et leurs divers emplois ; sur les constructions en briques crues dans le midi de la Russie, par M. Potier, lieutenant-général du génie au service du czar ; sur le tunnel de Londres, et sur les bétons, par M. Polonceau ; sur le niveau à réflexion de M. Burel, et sur le robinet à clapet de M. Ch. Delonchant, par M. César Daly ; enfin, j'ai lu avec le plus vif intérêt les renseignements aussi curieux que précis sur le prix de revient et le produit des chemins de fer, par M. E. Teisserenc. Sous le titre de mélanges, la dernière partie de la Revue forme une sorte de chronique où trouvent place tous les documents qui peuvent intéresser l'archéologie, l'architecture et l'industrie. Dans deux articles pleins de logique et de calculs consciencieux, M. César Daly établit d'une manière positive et palpable que les fortifications de Paris, dont la dépense totale est évaluée à 140 millions une fois payés, coûteront 100 millions de revenus, c'est-à-dire l'intérêt d'un capital de 2 milliards. Je conseille à tous ceux qui s'occupent de cette question d'actualité de lire l'article de M. César Daly ; ils verront ce qu'on doit penser de cette mesure, que je me garderai bien d'apprécier ici, de peur de faire une excursion sur le terrain défendu de la politique.

Il me reste à vous dire quelques mots des planches qui accompagnent la Revue ; elles sont exécutées avec le plus grand soin, et avec un luxe véritablement remarquable ; il suffira de signaler les détails des monuments de Juillet et de Gutenberg, et la fontaine de Sainte-Sophie de Constantinople, lithographie coloriée et rehaussée d'or à l'impression, à l'aide du procédé de M. Engelmann, auquel l'art de la lithographie est redevable de tant de perfectionnements et d'utiles innovations.

Je ne dirai pas, en terminant, que le besoin d'une revue d'architecture se faisait généralement sentir ; je craindrais de rappeler le prospectus d'un certain journal de salon, imprimé sur papier rose, prospectus qui commençait par ces mots aujourd'hui consacrés : Le besoin d'un journal rose se faisant généralement sentir, etc. Il est probable que si j'employais cette formule, même avec une variante, je pourrais bien m'exposer à quelque ridicule ; et pourtant je ne dis que l'exacte vérité quand j'affirme que la Revue d'architecture comble avec

bonheur une lacune réelle, et que cette publication est appelée à rendre à l'art de véritables services.

ERNEST BRETON,

Membre de la quatrième classe de l'Institut Historique.

HISTOIRE DU PORT DU HAVRE,

PAR M. FRISSARD, INGÉNIEUR.

L'ouvrage de M. Frissard nous ayant été communiqué en deux livraisons faites à des époques très éloignées, vous m'avez chargé de vous faire un rapport sur la première partie. Je regrette qu'un aussi long intervalle ait séparé les deux envois faits par l'auteur, et je crains que le travail que j'ai l'honneur de vous soumettre se ressente beaucoup de cet inconvénient, qui à l'avenir me semble devoir être évité dans l'intérêt de nos travaux.

La seconde division, qui nous parvient aujourd'hui, bien différente de la première, qui était toute historique, est consacrée à la partie technique et aux travaux exécutés à diverses époques par M. Frissard comme ingénieur maritime. Ces travaux consistent en écluses, ponts-tournants, etc.

L'écluse de la Barre, par laquelle l'auteur commence ses descriptions, auxquelles sont joints les plans, coupes et élévations, a fourni à l'habile ingénieur l'occasion de déployer son talent, par les nombreuses difficultés que l'exécution a présentées. Il nous apprend que plus d'une fois il a fallu lutter contre les difficultés du sol : tous les détails d'exécution gravés sur une grande échelle expliquent d'une manière très claire tous les moyens employés par l'auteur pour construire les chasses de l'écluse, le mouvement des portes et le mode de leur fixation. L'auteur joint à ses nombreux dessins l'historique des travaux, leur prix et les différentes époques de leur exécution, renseignements utiles à consigner pour les ingénieurs.

La seconde écluse est celle dite Lamblardie et d'Angoulême, qui s'ouvre sur le bassin du Roi. Cette écluse a pris son nom de M. Lamblardie, ingénieur, qui a proposé d'y appliquer un système de pont nouveau et de son invention, un pont-tournant ne pouvant être exécuté dans cet endroit sans qu'il en résultât de graves inconvénients auxquels il a obvié.

M. Frissard joint à sa description les plans, coupes, élévations et détails de ce pont à bascule qui est conçu d'une manière très ingénieuse.

L'écluse du bassin du Roi est ensuite examinée par l'auteur, qui fit reconstruire le pont tournant en bois, après avoir inutilement proposé de le rétablir

en fer, sur le modèle de ceux que l'on exécute en Angleterre. Les détails qu'il donne sont de la même nature que les précédents.

L'écluse d'Harfleur est décrite avec les difficultés d'exécution qui s'y sont présentées en raison des fortifications qui l'avoisinent : les dessins sont voir un pont à bascule analogue à celui de l'écluse Lamblardie.

Ici se termine la description des grands travaux exécutés. M. Frissard fait connaître ensuite plusieurs projets qu'il a proposés, et dont quelques considérations qu'il fait connaître ont suspendu l'exécution. Le plus important de ces projets était celui d'une forme ou bassin destiné à recevoir les navires pour les restaurer : cette forme devait avoir 68 mètres de longueur sur 18 mètres de largeur.

Un autre projet est un dock hydrostatique, destiné au même usage, et dont l'exécution n'a pas eu lieu par les mêmes considérations. Dans ce dock, établi sur un système nouveau déjà adopté en Amérique, les navires seraient soulevés sur un plancher par des presses hydrauliques.

Deux planches indiquant les détails de pieux d'amarres en forme de canon, des porte-réverbères, grues et cabestans complètent la partie relative aux travaux du génie.

Vient ensuite un projet d'église exécuté à Gravelle, auprès du Havre, et des maisons particulières, construites tant à la ville qu'à la campagne.

L'une de ces maisons remplace une habitation qui fut construite en 1525; l'auteur donne le détail d'une sculpture en bois qui décorait le poteau d'angle de cette maison ; il représente deux hommes dans une barque, et un cavalier sous des arcades décorées de pampres.

ALBERT LENOIR,

Membre de la quatrième classe de l'Institut Historique.

PHILOSOPHIE DU NOTARIAT,
OU LETTRES SUR LA PROFESSION DE NOTAIRE;
RÉFORME NOTARIALE ET VÉNALITÉ DES OFFICES;
COURS DE RÉDACTION NOTARIALE,
OU NOUVEAU RECUEIL DE MODÈLES DES ACTES ET CONTRATS, ACCOMPAGNÉS
DE TABLEAUX SYNOPTIQUES, OU DEUXIÈME ÉDITION DE LA
LÉGISLATION SIMPLIFIÉE, AUGMENTÉE DE TEXTES,
PAR M. CELLIER.

Jamais peut-être, à aucune époque, les notaires ne furent appelés à jouer dans la société un rôle plus important que de nos jours. Dans notre siècle posi-

tif, les lettres, les arts, les sciences, le mariage, tout est devenu une affaire qui se traite à prix d'argent dans l'étude de ces officiers publics. En outre, ils ont remplacé près des grands seigneurs les intendants et les régisseurs, dont le nombre va toujours diminuant, et près de la classe moyenne les receveurs de rentes, dont les fonctions parasites sont maintenant à peu près inutiles; enfin ils ont publiquement ouvert des maisons de prêt et de banque. En devenant des hommes d'argent, les notaires ont considérablement multiplié leurs relations, et se sont attaché, par des services pécuniaires, leurs clients qui sont aussi, la plupart du temps, leurs débiteurs. Ainsi s'explique l'incalculable influence qu'ils exercent dans les élections communales et politiques.

Pourquoi faut-il que les notaires, se laissant entraîner, d'un côté par la puissance de la routine, et de l'autre par une insatiable cupidité, amoindrisent et détériorent eux-mêmes la belle position que l'esprit du siècle leur assure?

Frappé des abus qui déconsidèrent le notariat, M. Cellier a conçu l'excellente pensée de l'améliorer par une plus large instruction, et de le vivifier par une plus forte moralité; dans ce noble but, il a composé les trois ouvrages dont je vais vous rendre compte.

Dans les deux premiers il a fait justement ressortir l'importance des fonctions de notaire. Ce n'est pas un scribe, un instrument aveugle, une machine écrivante, comme ont prétendu quelques personnes en interprétant dans un sens trop restreint l'art. 1^{er} de la loi du 25 ventose an xi; c'est un guide éclairé, un conseil expérimenté, le magistrat des familles, le législateur des conventions des parties : *Quodcumque notamus est lex*, telle est l'inscription un peu fastueuse, mais exacte, que quelques chambres de notaires ont fait graver sur leurs médailles. Considéré sous ce point de vue, qui est le seul vrai dans l'usage, le notaire ne peut dignement remplir sa mission, si, absorbé par le courant quotidien des affaires, il ne se livre pas à l'examen approfondi des lois qu'il applique chaque jour. Fils de la routine, il se condamne, dans ce cas, à végéter toute sa vie; mais si, au contraire, il joint la théorie à la pratique, il s'élèvera promptement à la hauteur de ses fonctions. Après avoir apprécié l'institution du notariat, ses conséquences et sa juste influence dans la société, M. Cellier énumère les dispositions que le débutant doit apporter dans cette carrière; il lui apprend à remonter aux sources des lois, à connaître leur style, à rédiger et même à improviser les actes; comme s'il avait besoin d'ajouter à d'aussi bons avis le poids d'une autorité, il cite en entier un remarquable morceau de Jérémie Bentham sur la promulgation des raisons des lois. Puis M. Cellier démontre les avantages de la méthode synoptique, et rapporte à l'appui de son opinion un long extrait de l'introduction de l'ouvrage de M. Maine de Biran, intitulé *Influence de l'habitude sur la faculté de penser*. Ici se termine la rapide analyse du premier livre de l'auteur sur la *Philosophie du Notariat*.

Dans la *Réforme notariale* il commence avec raison par la base, c'est-à-dire par l'éducation des clercs; il déplore la manière dont ces aspirants à une profession grave consomment une partie de leurs plus belles années; sans aucune connaissances théoriques, sans vocation décidée, ils entrent dans une étude expédient longtemps des actes, puis ils en rédigent en s'aidant du souvenir de ce qu'ils ont copié tant de fois; après avoir gaspillé un temps considérable de la journée en courses, en commissions, en propos frivoles ou licencieux, ils vont le soir s'abandonner à tous les désordres d'une jeunesse sans principes et sans frein. C'est ainsi que les clercs se préparent à traiter les affaires les plus importantes et à mériter la confiance des familles.

Suivant la judicieuse observation de M. Cellier, les banqueroutes, les faux, les escroqueries dont les notaires se rendent coupables proviennent le plus souvent de leur ignorance ou de leur immoralité; c'est donc en détruisant ces deux causes permanentes de tant de malheurs privés, que l'on pourra régénérer le notariat. Des examens sérieux, de nombreuses garanties de science et d'aptitude, des cours publics de notariat, un long stage, voilà les moyens de prévenir les funestes effets de l'ignorance; une éducation religieuse, des exemples de probité et de loyauté sans cesse donnés aux clercs par leurs patrons, de fréquentes exhortations à la pratique des vertus qui doivent distinguer un notaire, tels sont les plus puissants obstacles aux maux incalculables qu'entraîne l'immoralité.

Dans ce second ouvrage M. Cellier, longtemps témoin, comme notaire, des fautes de ses anciens confrères, veut du moins en préserver ceux qui leur succéderont; il s'adresse aux jeunes gens, comme un vieil ami qui songe à leur avenir et à la dignité de leur profession commune; mais ces sages conseils seront-ils écoutés?...

Dans le troisième ouvrage l'auteur s'occupe exclusivement de la pratique; il expose succinctement les principes qui doivent être présents à l'esprit du notaire au moment de recevoir un acte; puis il joint des modèles et des tableaux synoptiques qui initieront les gens du monde eux-mêmes aux secrets minutieux du notariat. Ce troisième ouvrage est le plus complet et le meilleur des trois; mais une analyse plus développée de ce cours de rédaction notariale paraîtrait peut-être un peu aride à une Société littéraire.

Les deux premiers étaient d'une exécution plus difficile; aussi laissent-ils quelque chose à désirer sous le rapport de la clarté et de l'enchaînement des idées, de l'ordre et du choix des matières traitées dans les divers chapitres. Quelquefois M. Cellier se laisse aller à des abstractions métaphysiques qui seront peu à la portée de la plupart des notaires de campagne. Quand on s'adresse à des hommes qu'on accuse d'être routiniers, il ne faut pas se jeter dans des raisonnements trop éloignés de leurs habitudes; on doit en quelque sorte leur mesurer leur nourriture intellectuelle, comme une mère prévoyante qui proportionne à l'âge et aux forces de son fils nouveau-né les aliments qu'elle lui donne.

Du reste, la réforme notariale est une entreprise éminemment louable, que l'on ne saurait trop encourager dans l'intérêt bien entendu des notaires et de leurs clients, surtout des hommes illettrés, si souvent victimes de l'imprudente confiance qu'ils leur accordent ; que M. Cellier poursuive donc avec fermeté et persévérance l'œuvre si utile à laquelle il a consacré ses loisirs ; qu'il développe ses idées fécondes dans de nouveaux ouvrages, mais qu'il s'abstienne d'y multiplier autant les longues citations. Il vient de nous prouver qu'il est capable de composer à lui seul un bon livre.

NISON DE BERTY,

Membre de la première classe.

NOTICE SUR LES TOMBEAUX

DE CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE ET DE MARIE DE BOURGOGNE,

PAR M. LE MARQUIS DE VILLENEUVE-TRANS.

Charles de Bourgogne, dit le Téméraire, ayant été tué à la bataille de Nancy, le 5 janvier 1477, son corps presque méconnaissable fut retiré d'un étang glacé et transporté dans les murs de Nancy. Le duc René de Lorraine, qui l'avait vaincu, lui fit faire de magnifiques obsèques et le fit inhumér dans l'église collégiale de Saint-Georges, qui était alors la sépulture des ducs de Lorraine et le lieu où ils prêtaient serment de conserver les privilèges du pays, abandonnant aux chanoines de Saint-Georges le destrier d'honneur qui avait servi à leur entrée solennelle.

René présida aux funérailles de Charles de Bourgogne, vêtu d'une longue robe de deuil et portant une longue barbe de fils d'or, comme les anciens preux, en signe de victoire.

Malgré la solennité des funérailles de Charles, sa famille refusait de croire à sa mort : le fait est que son corps ne fut pas reconnu par les traits du visage, mais par certaines cicatrices qu'il avait en diverses parties du corps.

On sculpta pour le duc de Bourgogne un cénotaphe dont la matière est maintenant inconnue, et sur lequel le duc Charles était représenté sans cotte d'armes, comme vaincu, mais ayant l'épée dans le fourreau, et les talons éperonnés, reposant sur un chien couché.

Sur des lames de plomb placées aux côtés du cénotaphe on lisait deux inscriptions qui exaltaient beaucoup le mérite du Bourguignon, mais qui, rappelant toutes deux sa défaite, témoignaient assez que c'était l'orgueil du vainqueur qui les avait placées aux côtés de cette tombe.

Au bas d'une inscription se trouvait un vers latin, dans lequel certaines lettres allongées, considérées comme chiffres, formaient, par la somme des nombres qu'elles représentaient, le nombre 1476, époque de la mort de Charles de Bourgogne. L'année commençait alors à Pâques, comme cela devrait être.

Le chapitre de Saint-Georges possédait le corps du duc de Bourgogne ; mais plus tard ses entrailles et son cœur furent déposés aux Cordeliers de Nancy.

En 1550, Charles-Quint et sa sœur Marie, reine douairière de Hongrie, firent demander à leur mère Catherine de Danemarck, duchesse de Lorraine et mère de Charles III, alors mineur, la dépouille mortelle de Charles-le-Téméraire, et la duchesse acquiesça à la demande de ses parents. Depuis cette époque, la collégiale et le mausolée ont disparu entièrement, et à Nancy il ne reste plus rien du guerrier bourguignon que la tapisserie de sa tente, conservée à la Cour royale, et la colonne de l'étang Saint-Jean où son corps fut retrouvé après la bataille où ce prince avait reçu la mort.

Charles-Quint fit déposer le corps à Bruges ; mais Philippe II ordonna, en 1558, l'érection d'un magnifique mausolée en l'honneur du duc de Bourgogne. Sur ce monument disposé à peu près comme celui de Nancy, et qui subsiste encore, le prince était représenté la tête couverte d'une riche couronne, et les pieds posés sur un lion. La statue est en cuivre doré ; divers écussons désignent les nombreuses souverainetés du duc de Bourgogne ; puis trois lignes d'écussons représentant la descendance de Charles, remplissent les côtés latéraux, et des inscriptions font connaître ces descendants séparément.

Antérieurement à l'époque de l'érection du monument de Charles, on avait placé dans le même lieu celui de sa fille, Marie de Bourgogne. Cette princesse mourut en 1483, onze ans après son père, âgée de vingt-cinq ans, laissant deux enfants qu'elle avait eus de Maximilien d'Autriche, depuis empereur. Elle fut beaucoup regrettée : elle avait une figure extrêmement douce.

Ces deux sarcophages sont placés dans la chapelle latérale à droite du maître-autel. On prétend que Louis XIV, en voyant ces deux tombeaux, s'écria : « Voilà donc d'où sont sorties toutes nos guerres ! »

Napoléon étant allé à Bruges, un mois après son mariage avec Marie-Louise, entra en grande cérémonie dans l'église, et s'arrêta longtemps devant le mausolée du duc de Bourgogne, qu'il considéra d'un air pensif. N'oublions pas de dire que l'empereur donna une somme de 10,000 francs pour la restauration et l'embellissement de la chapelle où reposent les corps du formidable duc de Bourgogne et de sa douce et pieuse fille Marie.

M. le marquis de Villeneuve-Trans a accompagné sa notice, fort bien écrite du reste, de notes curieuses relatives à l'époque de la mort du prince bourguignon et au détail de ses obsèques.

Le moule en plâtre de ces deux tombeaux, pris par M. Jacquet, figure dans une des salles du palais du Louvre, en attendant d'être transporté au musée de Versailles.

Dans la même salle est moulée une magnifique cheminée qui décore la salle du Palais-de-Justice, à Nancy. A droite on voit Charles le-Téméraire et Marguerite d'Angleterre ; à gauche Maximilien et Marie de Bourgogne ; au milieu Charles-Quint, debout sous un dais.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

*. La 1^{re} classe (*Histoire générale et histoire de France*) s'est assemblée le 3 février, sous la présidence de M. Ottavi ; quinze membres étaient présents. Après l'adoption du procès-verbal et la lecture de la correspondance, M. de Monglave communique un rapport sur les relations de MM. Las Cases et l'abbé Coquereau touchant leur voyage à Sainte-Hélène. — Ce rapport est renvoyé au Comité du journal. La discussion s'est alors rouverte sur les causes qui ont facilité l'invasion des Francs dans les Gaules, aux IV^e et V^e siècles.

M. Dufey résume les considérations qu'il a émises dans la séance précédente sur les causes qui ont amené la chute des Gaules, soutient que les Gaulois ont toujours été braves, courageux, qu'ils étaient les meilleurs soldats de l'empire, et conclut que leur chute doit être attribuée au défaut de nationalité.

M. Dufau, rejetant l'assertion de M. Dufey, s'efforce d'établir que la chute des Gaules a surtout été obtenue par deux causes : 1^o le défaut de centralisation dans l'administration ; 2^o l'abrutissement dont le despotisme des proconsuls romains avait frappé les Gaulois.

M. Leudière démontre par des faits historiques que les Gaulois ont toujours déployé un courage héroïque, et que leur invasion n'a été amenée : 1^o que par la jalousie mutuelle qui s'était emparée des généraux romains ; 2^o par l'imprudence même de ces derniers, qui, dépouillant les bords du Rhin des légions qu'ils y avaient placées, ouvrirent ainsi la porte des Gaules aux Barbares.

Après une discussion où MM. Mary-Lafon, de Monglave, de La Pylaie ont tour à tour été entendus, la séance est levée à dix heures et demie.

*. La 2^e classe s'est réunie le 10 février, sous la présidence de M. Mary-Lafon. Elle a entendu un rapport de M. de Monglave sur un travail de M. Ferdinand Berthier, relatif aux sourds-muets.

MM. Mary-Lafon, Dufey (de l'Yonne), Eugène de Monglave et Buchet de Cablize ont ensuite pris part à une savante discussion qui s'est engagée au sujet du mémoire de M. Vincent, lu dans la séance de janvier. Ce mémoire avait

pour objet de déterminer les rapports qui peuvent exister entre la littérature de notre temps et celle des siècles de la décadence de Rome.

* * La 3^e classe s'est réunie le 17 février, sous la présidence de M. Bernard-Jullien ; elle a admis M. l'abbé Maurette comme membre. — Elle a ensuite entendu plusieurs rapports de M. Favrot, et a chargé M. le docteur Cerise de proposer quelques sujets de recherches à notre collègue le docteur Victor Martin, qui va faire un voyage en Océanie.

* * La 4^e classe s'est assemblée le 24 février, sous la présidence de M. Ernest Breton. Une intéressante discussion a occupé cette séance ; elle se rapportait à cette question : *Quelle était la forme des théâtres chez les Grecs et chez les Romains ?* — Y ont pris part MM. Leudière, Ernest Breton, Ferdinand Thomas.

L'assemblée générale a eu lieu le 26 février. Après l'adoption du procès-verbal, elle a validé l'élection de M. l'abbé Merklen, curé d'Ensisheim, homme de lettres, présenté pour membre correspondant de la 1^{re} classe, par MM. les abbés Anselme et Cacheux, et de M. l'abbé Maurette, curé à Marignac (Haute-Garonne), présenté pour membre correspondant de la 3^e classe, par MM. Dantier et Espic de Sainte-Foix. L'assemblée a reçu l'hommage de différents ouvrages qui lui ont été offerts par leurs auteurs, après quoi l'on a repris la discussion sur le titre nouveau à placer en tête de celui du journal. Après quelques débats, il a été décidé que le journal de l'Institut Historique porterait désormais le titre de *l'Investigateur*, sous lequel il paraît actuellement. La séance a été levée à onze heures.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Notice sur le tombeau de Charles-le-Téméraire et de Marie de Bourgogne, par le marquis de Villeneuve-Trans ; brochure in-8.

Inauguration du monument de Léopold, dans l'ancienne église des Cordeliers de Nancy ; brochure in-8.

Necrolog Boertilt, etc. ; brochure in-12.

Elogio storico della contessa Angela Scacerni Prosperi ; scritto par le chevalier Fabi Montani, deuxième édition ; brochure in-12.

Bulletin de la Société de géographie, n^o 83 (novembre), du tome XIV de la deuxième série ; livraison in-12.

Pour le Secrétaire perpétuel, HENRI PRAT.

L'administrateur-trésorier, A. RENZI.

MÉMOIRE.

QUELLE EST L'ORIGINE

DES IDÉES RÉPANDUES SUR LA CONTAGION DES MALADIES EN GÉNÉRAL?

Pour déterminer avec quelque précision la source des idées répandues sur la contagion des maladies en général, il est indispensable de fixer tout de suite la valeur du mot *contagion*.

Contagion, pour beaucoup de personnes, signifie transmission d'une maladie, de quelque manière, et par quelque voie que ce soit. Or il est évident, même pour l'observateur le moins attentif, que toutes les maladies communicables peuvent être transmises soit immédiatement, soit médiatement, c'est-à-dire soit par le contact des malades, soit par leurs émanations ou leur atmosphère ambiante. De là pour nous la nécessité d'exprimer par deux mots ce double mode de transmission. *Contagion* exprimera la communication d'un mal par le contact de celui qui en est atteint; *infection*, la communication par voie indirecte.

Peu importe, en effet, ici que la distinction entre la contagion et l'infection soit ou non constamment réelle, et qu'il existe des maladies pouvant se propager à la fois par l'une et par l'autre. Peu importe encore, pour la solution de la question qui nous occupe, que l'on puisse ou non fixer exactement la ligne de démarcation entre les maladies transmissibles par le contact seulement, et celles qui se répandent par infection : il suffit que ces deux voies de communication existent en général, pour que les idées répandues au sujet de la transmission des maladies aient des sources différentes, et pour que chez les différents peuples les précautions sanitaires aient varié, non-seulement selon la nature du mal, mais encore selon l'idée que l'on avait de son mode de transmission.

J'ai donc à déterminer :

- 1° L'origine des idées répandues sur la contagion ainsi entendue;
- 2° L'origine des idées répandues sur l'infection.

La transmission directe et immédiate de toute modification anormale d'un corps organisé vivant, à un ou plusieurs autres corps organisés en général de même espèce, doit prendre le nom de contagion.

Dès la plus haute antiquité, depuis la formation des premières familles en tribus, plus loin que le flambeau de l'histoire peut nous guider, et dans les lieux où le soleil semble avoir eu de tout temps la double puissance de vivifier

la nature et de donner la mort aux hommes, régna cette idée désolante, que tout homme malade pouvait communiquer son mal à celui de ses semblables que la nécessité ou l'insouciance mettait en rapport immédiat avec lui. Or, d'où naquit cette idée? Fut-elle dans le principe une pure conception théorique, justifiée plus tard par les faits observés, ou les hommes la puisèrent-ils toute formée, distincte, évidente, dans un cas pathologique humain, recueilli avec son cortège de circonstances, de causes, de symptômes et d'analogies? Ni l'un ni l'autre, selon moi. Et pourtant je suis loin de prétendre m'éloigner de l'opinion commune, qu'en tout les faits ont amené les théories.

L'idée que toute maladie pouvait se transmettre par le contact immédiat d'un homme à un autre, les premiers humains la prirent, avant de se l'appliquer en quelque sorte, dans les phénomènes sans nombre que les trois règnes de la nature leur prodiguaient sans cesse. Partout, en effet, depuis la production la plus chétive jusqu'à l'animal le plus élevé dans l'échelle, le contact de ce qui est sain avec ce qui est malade est funeste au premier. Des pommes touchant à des pommes de la même espèce, mais déjà gâtées, éprouvent bientôt la même altération (1); la mort d'une branche d'arbre amène la mort de la branche voisine, et bientôt celle du tronc. Le blé *rouille* communique son mal au blé qui le *touche*. Tous les cultivateurs savent que, dans un champ de froment, si les épis sont pressés, la rouille y exerce ses ravages, tandis que, s'ils sont écartés ou séparés par des épis de seigle, les ravages de la maladie sont nuls ou presque nuls. Une fleur, qui, étant séparée et isolée, répand le parfum le plus suave et l'éclat des couleurs les plus vives, pâlit, se décolore et s'étiole au contact de fleurs pâles, décolorées et étioilées. Dubamel plante une grande quantité de térébinthes autour d'un pistachier femelle qui ne portait point de fruits : quelle fut sa surprise en voyant ce même pistachier chargé de fruits la saison suivante! le tamarisc fournit du sel de glauber quand il croît dans les plages maritimes, parce qu'il se trouve alors en contact avec des plantes marines qui en contiennent plus ou moins ; mais s'il est éloigné de la mer, ce même tamarisc ne donne plus que du tartre vitriolé. Que de faits analogues dans la nature, et dont l'observation plus facile encore a dû inévitablement appeler l'attention sur des phénomènes semblables dans l'espèce humaine ! Oui, le contact des minéraux entre eux, des végétaux, des animaux, produit constamment des changements plus ou moins marqués suivant l'état réciproque dans lequel se trouvent les substances ou les individus qui se touchent. Telle fut certainement la source primitive des idées qui se répandirent sur la contagion ; d'où je conclus que, dans le principe, tous les observateurs durent être et furent en effet contagionistes, c'est-à-dire que l'on ne distinguait point les maladies en contagieuses et non contagieuses ; cette

(1) Cette altération est plus lente à s'emparer des fruits et d'espèces différentes ; aussi les ménagères ont-elles la double précaution de mêler les espèces et d'inspecter souvent leur fruitier.

distinction, est le fruit de l'expérience et de l'observation mieux appliquée : mais, aux yeux des premiers hommes, toute affection reconnue d'une certaine gravité fut regardée comme transmissible par le contact, et il y eut en conséquence du dévouement à secourir son voisin. La tendresse et le devoir purent seuls faire affronter le danger.

Est-il aussi facile de déterminer la source des idées répandues sur l'infection ?

Mais d'abord, pour ne pas cesser de procéder avec méthode, que faut-il entendre par *infection* ? Le transfert de toute affection morbide par un véhicule quelconque. Cette définition comprend : 1° Une infection due à des miasmes diétères, fournis par des substances animales ou végétales, privées de la vie, désorganisées ; je l'appellerai infection inorganique, infection morte ; 2° une infection due à des miasmes morbides, transmis d'un ou plusieurs animaux malades à d'autres qui ne le sont pas, et n'en ont au plus que la disposition. Je lui donne le nom d'infection vive, d'infection organique ou même miasmatique. Je suis amené à cette division de l'infection par la conviction que non-seulement une maladie transmise par infection morte peut différer de celle qui sera transmise par infection vive, mais encore que cette dernière doit émettre l'affection, quand elle reste la même, avec une énergie bien plus redoutable. Le sens commun dit assez qu'il doit y avoir une différence marquée entre l'action d'un véhicule, mis en œuvre, poussé pour ainsi dire, lancé par l'activité d'un animal convalescent, et celle d'un miasme balancé en quelque sorte par l'atmosphère et absorbé par l'animal qui s'y trouve plongé.

Ces développements étaient nécessaires à l'intelligence de ce qui va suivre.

En premier lieu, d'où est née la pensée qu'un mal pouvait être produit par la décomposition de substances animales ou végétales, par l'infection morte, en un mot ? Il n'en est pas ici comme de la contagion : je ne trouve dans les phénomènes naturels rien qui ait pu faire naître l'idée de cette espèce d'infection avant que les faits l'eussent en quelque sorte réalisée ; et je n'hésite pas à affirmer qu'avant de prêter une vertu *morbifique* ou *mortifère* aux effluves provenant de substances animales ou végétales sans vie, il a fallu que des victimes vinssent proclamer par la maladie ou par la mort cette épouvantable puissance de produire l'une et de donner l'autre. Aussi voyez comme les maladies dues évidemment pour nous à des causes de cette nature, telles que les fièvres intermittentes par exemple, sont restées longtemps en dehors des précautions sanitaires dirigées contre les maladies contagieuses proprement dites ! L'Orient tout entier subissait le tribut prélevé sans cesse par le typhus sur le genre humain, et la peste avait déjà bien des fois renouvelé l'Egypte, quand elle imagina les premiers moyens de se soustraire à ses ravages.

Cette interprétation, qui satisfait si pleinement au bon sens et aux faits en même temps, s'applique-t-elle également à l'infection vive ? L'homme imagina-t-il, par exemple, que la phthisie, qui lui dévorait le poulmon, pût s'irradier

en quelque sorte et saisir son semblable pour le dévorer à son tour? Trouva-t-il autour de lui quelques faits pour lui faire exercer les analogies, ou fallut-il que des hécatombes humaines vinssent proclamer la vertu morbifique de l'infection vive, pour en faire naître l'idée? Je ne le crois pas. L'homme s'est de tout temps trouvé environné d'un trop grand nombre de phénomènes d'infection vive, étrangers à son espèce, pour ne pas en avoir eu l'idée avant d'en devenir la victime. Les épizooties précédèrent les épidémies; et les premiers hommes, entourés des animaux dont le nombre faisait leurs richesses, observèrent certainement l'influence pernicieuse d'un malade sur tous. Ouvrez les annales de l'économie rurale, et vous verrez les épizooties bien plus fréquentes, bien plus générales, bien plus funestes que les épidémies. La raison en est sûrement que les animaux de même espèce se trouvent réunis et nourris uniformément, tandis que chaque homme à son idiosyncratie, sa manière de vivre, son éducation, ses passions, ses préjugés, ses habitudes. J'ai lu dans les mémoires de la Société royale de médecine que, parmi les vaches, s'il arrive que l'une d'elles avorte, sa voisine avortera presque infailliblement, mais plus inévitablement surtout qu'une troisième plus éloignée de la première. On a cherché à donner une raison de ce singulier fait en disant que les cotylédons en putréfaction dans le corps d'une de ces vaches disposent à la même altération les cotylédons d'un animal de la même espèce. Cette interprétation se corroborerait d'un fait bien connu des chasseurs, savoir : que la grippe chez les chiens se manifeste en même temps pour ceux de ces animaux qui sont de la même portée.

Quoi qu'il en soit, je rentre dans mon sujet pour conclure :

1° Que l'idée du transfert d'une maladie d'un homme à un autre par le simple contact découle de ce grand fait de la nature, que toute substance inorganique ou organisée, animée ou inanimée, communique à celle qui la touche son état, en tout ou en partie. Cette loi paraît même dominer le monde des intelligences; et en réalité il y a des contagions *morales*, comme il y a des contagions *physiques* (1). Le mal des âmes passe aux âmes comme le mal du corps aux corps

(1) Il semble même qu'il y ait des contagions de *santé* comme il y a des contagions de *maladies*. En effet, il est d'observation que des malades au milieu d'hommes bien portants recouvrent plus rapidement la santé, ou que du moins leur convalescence est constamment plus rapide et plus sûre. J'ai fait de cette observation un principe que je mets souvent en pratique. Une jeune fille de treize ans, chez laquelle une phthisie tuberculeuse au deuxième degré était bien manifestement établie fut confiée à mes soins. Sans faire concevoir à la famille plus d'espoir que je n'en avais moi-même, je n'employai pas moins à la traiter toutes les ressources connues des praticiens et quelques-unes qui me sont propres. J'eus la cohabitation constante, permanente, le jour et la nuit, dans un lit commun, de la malade avec une autre jeune fille moins âgée de deux ans, et d'une santé-modèle : la malade est aujourd'hui guérie; mais sa compagne si fraîche, si colorée, si parfaitement bien portante en un mot, est devenue pâle, maigre, triste et malade, et ce n'est que par des soins

qui le touchent. La corruption morale est aussi réelle que la corruption physique (1);

2° Que, pour admettre la production des maladies par la décomposition des matières animales ou végétales, par l'infection morte en un mot, il fut indispensable que cette infection eût manifesté bien évidemment son affreuse puissance de mort sur un grand nombre de victimes; c'est pour ce motif que l'Égypte doit être regardée comme le berceau des idées reçues sur cette espèce d'infection en même temps que celui des précautions qu'on lui opposa dans l'antiquité;

3° Enfin que la première pensée sur la transmission des maladies par la voie de l'infection vive dut naturellement jaillir de l'observation, facile pour des hommes pasteurs, que, chez les animaux, ceux qui sont malades communiquent leur mal à ceux de même espèce qui vivent autour d'eux. En un mot, la contagion proprement dite, reconnue funeste pour les hommes, après avoir été manifestement reconnue telle dans chacun des règnes de la nature; l'infection morte après qu'elle eut exercé son influence évidente sur l'espèce humaine; et enfin l'infection vive n'eut qu'à porter l'observation des animaux sur l'espèce humaine.

Le docteur JOSAT,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

soutenus et un traitement méthodique qu'elle arrive lentement à une guérison qui, je l'espère, ne se fera plus longtemps attendre.

(1) On conçoit que l'une comme l'autre puisse être *bénigne* ou *maligne*, suivant le degré d'influence et d'énergie du *malade* sur celui qui n'a que la disposition à l'être. L'homme robuste de corps ou d'esprit reçoit difficilement l'impression morbifique du contact d'un *malade* ou d'un esprit corrompu. D'ailleurs cette *influence* sera toujours d'autant plus *intense* et plus prompte dans ses effets que le mal qui la produit sera davantage à la *périphérie*, sera plus extrinsèque, si je puis ainsi dire.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

VOYAGE

PITTORESQUE ET HISTORIQUE

AU BRÉSIL,

SÉJOUR D'UN ARTISTE FRANÇAIS DANS CET EMPIRE DE 1816 A 1831,
DEPUIS L'AVÈNEMENT JUSQU'A L'ABDICTION DE DOM PEDRO 1^{er},

PAR J.-B. DE BRET,

Premier peintre et professeur de l'Académie impériale des Beaux-Arts de Rio-Janeiro,
peintre particulier de la maison impériale, correspondant de l'Académie des Beaux-Arts (1).

DEUXIÈME ET TROISIÈME VOLUMES. (3^e et dernier article.)

Je me suis proposé, dit l'auteur, de suivre dans cet ouvrage le plan que me traçait la logique, c'est-à-dire la marche progressive de la civilisation au Brésil. J'ai dû commencer par reproduire les tendances instinctives de l'indigène sauvage, et rechercher pas à pas ses progrès dans l'imitation de l'industrie du colon brésilien, héritier lui-même des traditions de sa mère-patrie. La fusion de ces deux êtres commence avec défiance, et déjà elle s'opère par la réciprocité des services, lorsqu'elle est lâchement arrêtée par l'emploi de la force; mais elle doit s'achever plus tard sous l'empire des lois.

Jeté sur les côtes du Brésil le Portugais d'abord se fortifie timidement dans les bois voisins de la plage. L'indigène, effrayé de l'apparition de cet homme inconnu, l'observe de derrière ses épais réseaux de forêts vierges.

Pourtant une secrète sympathie les attire l'un vers l'autre; la bonhomie de l'indigène succombe à la séduction de l'Européen. Des services réciproques cimentent cette union, la reconnaissance va confondre les deux races, quand l'avidité des rois de l'Europe lance entre elles leurs baïonnettes brutales.

L'indigène se retranche dans ses positions inexpugnables. Après une lutte à mort, le Portugais enfin établi au Brésil renonce pour quelque temps à le soumettre. Il fait acheter sur la côte d'Afrique des nègres qui, tout en combattant, défrichent ce sol qui recouvre l'or et le diamant.

Tout pèse au Brésil sur l'esclave nègre : à la roça (à la campagne), il arrose de ses sueurs les cultures du colon; à la ville, il charrie les fardeaux du négociant; il alimente le rentier de ce qu'il gagne comme ouvrier ou comme commissionnaire. Mal nourri, à peine vêtu, maltraité, il contracte parfois les vices de nos domestiques, subit d'ignominieux supplices, et, vendu au Mineur, expire en grattant le sol dans l'intérieur des terres.

Sans passé qui le console, sans avenir qui le soutienne, l'Africain se distrait

(1) Chez Firmin Didot, rue Jacob.

du présent par les jeux, le chant et la danse. Il savoure, à l'ombre des cotonniers, le jus de la canne à sucre, et, les comme eux de produire, il s'anéantit, oublié à deux mille lieues de sa patrie.

La civilisation était stationnaire au Brésil, lorsqu'on y vit arriver en 1808 la cour de Portugal. 1816 unit sur la tête de dom Jean VI la triple couronne du Brésil, du Portugal et des Algarves ; mais l'impulsion la plus active fut donnée six ans après à l'ancienne colonie américaine, quand dom Pedro devint défenseur perpétuel du Brésil, puis empereur constitutionnel de sa patrie adoptive, désormais arrachée la métropole.

Rio-Janeiro devint la capitale du nouvel empire, le centre d'où la civilisation rayonne sur toutes les parties de ce vaste territoire. Le luxe y crée des artisans habiles ; les sciences, des Sociétés d'encouragement ; les arts, des élèves ; la Tribune, des orateurs. Le jeune Brésilien visite à son tour notre Europe, et, riche des documents précieux qu'il y recueille, devient aussi l'espoir de sa patrie régénérée.

Le gouvernement portugais a déterminé par onze dénominations usitées dans le langage vulgaire la classification générale de la population brésilienne, d'après son degré de civilisation.

1° Le Portugais d'Europe, *Portuguez legitimo*, ou fils du royaume, *filho do reino*.

2° Le Portugais né au Brésil, de génération plus ou moins ancienne, brésilien, *brasileiro*.

3° Le mulâtre né d'un blanc et d'une négresse, *mulato*.

4° Le métis, mélange des races blanche et indienne, *mamaluco*.

5° L'indien pur, antiothone, *indio* ; femme, *china*.

6° L'indien civilisé, *caboclo*, *indio manso*, indien doux.

7° L'indien sauvage, *indio bravo*, *gentio*, *tapiya*, *bugro*.

8° Le nègre d'Afrique, *negro de nação, da costa* ; *moleke*, négriillon.

9° Le nègre né au Brésil, *criolo*.

10° Le métis de la race nègre et mulâtre, *bodè* ; femme, *cabra*.

11° Le métis de la race nègre et indienne, *ariboco*.

M. de Bret, d'après Ferdinand Denis, évalue cette population totale à 4,741,558 individus, dont 2,534,889 hommes libres, 1,136,669 esclaves, et 800,000 Indiens sauvages ; mais d'abord l'exactitude minutieuse des trois premiers chiffres doit nous les rendre suspects dans un pays où les recensements sont si mal faits, si tant est qu'on en fasse. Quant au quatrième, son à peu près nous effraie tout autant. Quoi ! pas une fraction après de si fugitives fractions ? Et puis, qui donc a pu avoir un accès assez libre chez ces enfants du désert, pour les compter ainsi comme des troupeaux ? Il est une idée trop généralement répandue dans notre Europe : c'est que la race des maîtres primitifs de l'Amérique a disparu avec la conquête. Cela est incontestable pour les Antilles et quelques parties du littoral ; mais, quant à l'intérieur, les Indiens, pour avoir été acculés et agglomérés au

pied des Andes, n'en sont pas moins nombreux ; j'ai même de fortes raisons de croire qu'ils le sont davantage, car ces peuples bruts et entassés produisent à outrance et pullulent ; et ce qu'en détruisent par-ci par-là les armes européennes est loin d'établir une compensation.

Après avoir raconté en peu de mots la découverte du Brésil, par Vincent Yanez Pinzon et par Pedro Alvarès Cabral ; après avoir dit qu'il doit son nom de *brazil* au mot portugais *braza*, braise, employé pour désigner la couleur vive du brésillet ou bois du Brésil, *cesalpina*, et en langue indienne *ibirapitanga*, l'auteur décrit la splendide baie de Rio-Janeiro et les commencements de cette ville, qui ne remonte qu'à 1566. Il nous entretient de ses délicieux environs, de ses îles, de ses forts, de ses églises, de ses couvents, de ses riches faubourgs, de ses rues un peu étroites, mais bien alignées et munies de trottoirs, de ses places, de son modeste palais impérial, de sa douane, de sa bourse construite par un architecte français, de son aqueduc qui semble être l'œuvre des Romains, de ses deux arsenaux, de son beau théâtre, de sa promenade publique, de ses résidences de Boa-Vista et de Santa-Cruz. Puis il déroule sous nos yeux dans un ordre méthodique le Brésil entier, province par province. Nous aimons à assister avec lui à la naissance de la colonie de Saint-Paul, qui ne se composait dans son origine que d'une centaine de familles issues d'Indiens et de Portugais, et qui produisit bientôt un nouveau peuple, belliqueux, turbulent, entouré de sauvages et sans cesse occupé à braver et à repousser ces dangereux voisins. Cette guerre continuelle devint pour eux une spéculation : leurs prisonniers furent leurs esclaves. Les premiers Paulistes durent à leur valeur le nom redouté de *Mamelucks*, déjà célèbre en Égypte.

Les jésuites, par leur tolérance et leur charité, avaient civilisé bon nombre de bourgades indiennes : ils étaient indignés des attaques et des massacres que commettaient les Paulistes contre le droit des gens. Urbain VIII fulmina contre eux l'anathème ; mais les Paulistes coururent aux armes et chassèrent les jésuites. C'est une curieuse histoire que celle de cette petite république militaire, qui d'abord fait tout trembler avec ses esclaves, et qui plus tard, repoussée du Paraguay, devient la plus intrépide exploratrice de mines d'or. M. De Bret décrit avec un rare bonheur ces mines jadis si fécondes, puis, nous promenant de merveilles en merveilles, il arrive au district des diamants avec ses deux armées ennemies de contrebandiers et de douaniers, sa société aimable et brillante d'employés du gouvernement, son sol aride et ses nuées de pauvres. De là nous passons au pays des topazes blanches et jaunes, des améthystes et des aigues-marines, aux larges plateaux recouverts de forêts naines, de carascos et de cattingas, aux mines de fer, aux plantations de cotonniers, aux certes peuplées de chevaux et de bœufs, qui se désaltèrent dans le Rio-de-San-Francisco, au milieu de myriades d'oiseaux aquatiques.

En 1826 l'Assemblée législative a fondé une école de droit à Saint-Paul. L'affluence des élèves est considérable. Le gouvernement, plus exigeant que ce-

de France, a fixé la durée du cours à cinq ans. Il y a aussi, depuis l'avènement de dom Pedro II, des sociétés savantes, patriotiques et philanthropiques, qui ont rendu de grands services. Enfin la valeur des habitants se rattache honorablement à toutes les époques où la ville de Rio-Janeiro a pu avoir besoin de leur secours.

Le vieillard brésilien, retiré dans son habitation rurale, a le ton dur par habitude et criard par nécessité, placé qu'il est entre des agents qui le trompent et des esclaves que la paresse domine ; mais son cœur n'en souffre pas, et vous le trouverez toujours généreux et hospitalier.

Le Brésilien est bien fait, il porte la tête droite ; sa physionomie est expressive, son sourcil bien arqué, noir comme sa chevelure, son œil grand et animé, son visage mobile, son sourire agréable. Sa mise à la ville est toujours d'une propreté exquise. Le luxe européen le séduit. Dans ses réunions brillent la danse et la musique, au milieu de toilettes élégantes que Paris ne dédaignerait pas.

Le député de cette jeune nation se montre orateur éloquent et subtil à la chambre, orgueilleux de son érudition récente, un peu verbeux et connaissant mieux que nous les moindres épisodes de notre grande révolution.

Tel est, au résumé, l'homme qui a parcouru en trois siècles toute la civilisation européenne, et auquel le ciel réserve, si je ne me trompe, de belles destinées.

A ces divers tableaux, tracés de main de maître, dont la liaison secrète échappe souvent à l'œil curieux du lecteur, mais qui pour cela ne lui offrent que plus de charme, succède subitement le récit du voyage de la petite colonie française, qui, partie du Havre le 22 janvier 1816, alla porter nos beaux-arts au Brésil. Après vingt-trois jours d'une traversée orageuse, ils passent devant les Canaries et saluent le beau pic de Ténériffe, dont M. De Bret nous donne un dessin. Puis ils débarquent à une des îles du cap Vert, l'imperceptible île de Mai, dont les Américains fréquentent les salines, et dont le gouverneur philipponien, véritable Sancho à Barataria, les accueille avec un laisser-aller, une bienveillance admirables, les régaland de cocos, de bananes et de lait de chèvre. Vient ensuite la cérémonie du baptême de la ligne, qui ressemble à toutes celles que vous savez, mais que l'auteur, après tant d'autres, a su rajeunir encore fort spirituellement. On salue le cap Frio et le Pain-de-Sucre, et l'on entend les dernières détonations du canon funèbre qui rappelle de cinq en cinq minutes la mort de la reine de Portugal, inhumée à Rio-Janeiro depuis six jours.

La nuit est venue ; on ne distingue que la silhouette de la végétation qui couronne les montagnes voisines ; le silence des forêts permet d'entendre le son affaibli des cloches et d'apercevoir au loin des bouquets de feu d'artifice solennisant quelques fêtes d'église. Toutes les illusions des artistes français se réveillent ; l'architecte rêve le monument funèbre de la reine décédée ; le sculpteur, sa statue ; le peintre, un tableau d'histoire ; et le graveur, son portrait ; sans

compter la perspective de l'élévation au trône du prince son fils. On croira sans peine qu'on ne dort pas de la nuit à bord du vaisseau.

Le tableau que trace M. De Bret, le lendemain, de l'admirable baie de Rio-Janeiro, étincelle de style et de vérité, et vaut peut-être mieux encore que celui dont nous sommes redevables à son savant crayon. Enfin la colonie artistique débarque à la rampe de la place du Palais, le 26 mars 1816, à six heures et demie du soir.

Quarante-neuf planches illustrent ce second volume. C'est toujours la nature prise sur le fait avec le même bonheur. Nous regrettons de ne pouvoir nous arrêter à chacune d'elles, et surtout aux descriptions qui les accompagnent et qu'on dirait détachées souvent de Gil Blas ou de Saint-Simon.

Après avoir dépeint dans son premier volume l'état sauvage chez le peuple brésilien, après avoir, dans le second, réuni de rares et curieux documents sur l'industrie de cette nation soumise au joug portugais, l'auteur, dans le troisième, rentre dans l'histoire politique et religieuse du Brésil régénéré, élevé au rang d'empire; histoire intéressante par sa spécialité, et reflétant néanmoins de temps à autre les combinaisons diplomatiques de l'Europe. Mais là comme partout ailleurs il faut se hâter d'écrire, car de rapides progrès dénaturent chaque jour le type primitif et les vieilles coutumes nationales. Ce n'est pas un spectacle ordinaire qu'offre un pays, réveillé, après trois siècles d'apathie, par l'arrivée d'un roi fugitif que lui envoie l'Europe; abandonné bientôt par cet inconstant protecteur; faisant un empereur indépendant de son fils aîné; rompant, grâce à ce monarque adoptif, tous les liens qui l'attachent à la métropole ingrate que gouverne son père; puis renversant du trône le souverain de son choix, pour y faire asseoir son fils à peine sorti du berceau. L'auteur, après avoir sauvé de l'oubli les noms des personnages portugais et brésiliens qui figurèrent en première ligne dans ces révolutions qui substituèrent le pouvoir national au pouvoir étranger, unit sa plume et son pinceau pour recueillir et reproduire des documents exacts et sauver la vérité du mensonge et de l'oubli.

D'abord il décrit l'arrivée de Jean VI au Brésil et sa résidence à Rio-Janeiro, tous les embellissements que reçoivent la capitale et les provinces, et auxquels plus tard se rattache le nom d'un artiste français, M. Pézerat, élève de l'école d'architecture de Paris et de l'école polytechnique. Puis il jette un coup-d'œil sur l'instruction publique et sur l'éducation des femmes en particulier, paragraphe peu étendu, mais qui révèle à notre Europe tout un monde d'idées nouvelles. Dès 1816, de jeunes brésiliens répandus sur l'ancien continent s'y distinguent par la rapidité de leurs progrès dans les diverses branches des connaissances humaines, auxquelles ils continuent de s'appliquer avec succès à leur retour au sein de la patrie. L'auteur nous initie à la création et aux progrès de la *Société d'encouragement pour l'Industrie nationale*, et de la *Société de médecine de Rio-Janeiro*, qui compte encore parmi ses fondateurs deux Français. Plus tard la capitale du Brésil aura aussi son Institut Historique et Géographi-

que, calqué sur le nôtre, et dont les premiers fondateurs seront deux de nos membres correspondants, le chanoine da Cunha Barbosa et le maréchal da Cunha Mattos, savant militaire, enlevé trop tôt à sa patrie adoptive, et qui des plus humbles échelons de la vie sociale était arrivé par son seul mérite au faite des connaissances et des dignités humaines.

M. De Bret passe à l'ordre judiciaire brésilien : il décrit rapidement les tribunaux ordinaires, les tribunaux administratifs et mixtes, les tribunaux militaires, les tribunaux ecclésiastiques, nous dévoile le mystère qui couvre les registres de l'état civil, suppute les traitements de l'ordre judiciaire, analyse la législation qui régit les peuplades indiennes. Arrivant au culte religieux, il vous fait assister aux processions de saint Sébastien, de san Antonio, de notre Seigneur portant sa croix, du triomphe de Jésus-Christ, de l'inhumation du Rédempteur, de la Fête-Dieu, de l'Octave et de la Visitation de la Vierge. Vous pénétrez avec lui dans l'hospice de la Miséricorde, dans la maison de Secours pour les enfants-trouvés, dans l'hôpital militaire. Il ne vous fait pas grâce d'une seule superstition de ce peuple qui en a tant, car pour lui, l'église est un théâtre où l'appellent le luxe et le plaisir, les belles toilettes des femmes et les fusées tirées en plein jour.

Le chapitre suivant renferme des notes fort curieuses sur les fêtes qui suivirent le débarquement de dom Jean VI ; sur le mariage de la princesse Marie-Thérèse, fille de ce prince, avec dom Carlos d'Espagne, son cousin, amené par la cour à Rio-Janeiro ; sur l'union de dom Pedro avec l'archiduchesse Léopoldine ; sur les fêtes de l'acclamation de dom Jean VI comme roi de Portugal, du Brésil et des Algarves ; sur la naissance de dona Maria da Gloria ; sur l'acclamation de dom Pedro comme empereur constitutionnel du Brésil ; sur le mariage de ce monarque avec la fille de notre prince Eugène. Les fêtes de cour ont toujours joué et joueront longtemps encore le premier rôle dans la vie sociale de la classe moyenne au Brésil, classe affamée d'un luxe qui n'est pas toujours de bon goût.

J'arrive avec M. De Bret aux événements politiques. Cette partie, une des mieux traitées de l'ouvrage, abonde en renseignements précieux que vainement on chercherait ailleurs ; l'auteur promet de les compléter encore dans un recueil de lettres qu'il publiera sur le Brésil. Quoique peintre particulier de l'empereur, et sincèrement attaché à sa personne, il fait preuve partout d'une impartialité qui devient de plus en plus rare dans l'histoire contemporaine.

Qu'on me permette de transcrire ici la traduction littérale de quelques pièces relatives à l'abdication de dom Pedro, pièces trop peu connues en France.

LETTRE D'ADIEU DE L'EX-EMPEREUR, INSÉRÉE DANS LES FEUILLES DE
RIO-JANEIRO.

Comme il ne m'est pas possible d'écrire en particulier à chacun de mes vrais

amis, pour prendre congé d'eux, les remercier des services qu'ils m'ont rendus, et leur demander pardon des torts que j'aurais pu leur faire, certains qu'ils doivent être que si, en la moindre chose, j'ai manqué à ce que je leur devais, ça été sans la moindre intention de leur déplaire, j'écris cette lettre, afin que, livrée à l'impression, elle atteigne le but que je me propose. Je me retire en Europe avec le regret amer de quitter la patrie, mes enfants et tous mes vrais amis. Quitter des objets aussi chers, ce serait un sacrifice bien pénible pour le cœur le plus dur; mais les quitter pour rester fidèle à l'honneur, je trouve là une gloire insigne, qu'il n'est pas donné à tout le monde de recueillir. Adieu, patrie! Adieu, amis! Adieu pour toujours!

A bord du vaisseau anglais *le Warspiles*, le 12 avril 1831.

D. Pedro de Alcantara de Bragance.

ADIEUX DE L'IMPÉRATRICE AMÉLIE AU JEUNE ENFANT EMPEREUR, ENCORE
ENDORMI.

Adieu, enfant chéri, délices de mon âme, bonheur de mes yeux, fils que mon cœur avait adopté, adieu pour toujours! Adieu!

Oh! que tu es beau dans ton sommeil! Mes yeux baignés de larmes ne se rassasient pas de te contempler; la majesté d'une couronne, la débilité de ton enfance, l'innocence des anges, tout se réunit pour ceindre ton front gracieux d'une auréole mystérieuse qui fascine l'esprit.

Quel spectacle plus touchant la terre pourrait-elle offrir? La grandeur et la faiblesse de l'humanité confondues dans un enfant! Un sceptre et un hochet! Un trône et un berceau!

La pourpre impériale sera ton premier linge; mais celui qui commande des armées, celui qui gouverne un empire, sera privé de tous les soins d'une mère.

Ah! cher enfant, si j'eusse été ta véritable mère, si mon sein t'eût porté, aucun pouvoir n'eût pu me séparer de toi, aucune force n'eût pu t'arracher de mes bras. Prosternée aux pieds de ceux-là même qui ont abandonné mon époux, je leur aurais dit tout éplorée: « Ne voyez plus en moi votre impératrice, mais une mère réduite au désespoir. Permettez-moi de veiller sur votre trésor; et qui pourra le garder, le soigner avec plus de dévouement? S'il ne m'est point permis de lui rester attaché avec le titre de mère, faites-moi sa servante, faites-moi son esclave! »

Mais toi, ange d'innocence et de beauté, tu ne m'appartiens que par l'amour que j'ai voué à ton auguste père. Un devoir sacré m'oblige à l'accompagner dans son exil, à travers les mers, jusqu'aux contrées étrangères. Adieu donc pour toujours! Adieu!

O Brésiliennes, vous qui êtes envers vos petits enfants aussi douces, aussi

caressantes que les tourterelles de vos bois et les colibris de vos belles campagnes, remplacez-moi auprès de lui, adoptez l'orphelin couronné, réservez-lui toutes une place dans votre famille et dans votre cœur !

Entourez son lit des feuilles de l'arbre constitutionnel (1) ! Embeaux-le des plus riches fleurs de votre éternel printemps ! disposez-les en couronne autour de cette tête si délicate, que le lourd diadème d'or aura bientôt meurtrie !

Nourrissez-le de l'ambrosie de vos fruits les plus délicieux ! Réchauffez-le dans vos bras ! Bercez-le de vos plus suaves modinhas (2) !

Chassez de son berceau les oiseaux de proie, la subtile vipère, le tigre moucheté et les vils flatteurs qui enveniment l'air qu'on respire dans les cours !

Si la méchanceté et la trahison lui dressent des embûches, armez vos époux pour sa défense !

Enseignez à sa tendre voix les paroles de miséricorde qui consolent l'infortuné, les paroles de patriotisme qui exaltent les âmes généreuses, et, de temps en temps, dites tout bas à son oreille le nom de sa mère adoptive.

Brésiliennes, je vous confie ce précieux gage de la félicité de votre pays et de votre nation ; qu'il se conserve au milieu de vous, aussi beau, aussi pur que le premier fils de l'homme dans le paradis. En le déposant dans vos bras, je sens mes larmes couler avec moins d'amertume.

Il dort..... Ah ! je vous en conjure, ne le réveillez pas avant que je sois partie. Sa petite bouche, mouillée de mes pleurs, sourit comme le bouton, humide de la rose matinale. Il sourit..... et son père et sa mère l'abandonnent pour toujours !

Adieu, orphelin empereur, victime d'une grandeur que tu ne connaissais pas encore ! Adieu, ange d'innocence et de beauté, adieu ! reçois ce baiser ; et cet autre..., et ce dernier... Adieu ! pour toujours ! Adieu !

En rade de Rio-Janeiro, le 12 avril 1831.

Quel parfum de mélancolique sensibilité dans ces lignes tracées au Brésil, par la fille du prince Eugène, princesse de Bavière, qui s'est nourrie du miel des poètes allemands ! Elle semble ne devoir qu'effleurer ce qui est bonheur dans la vie. Toute jeune, elle voit son père abandonner le trône de Milan pour secourir Napoléon, qui l'entraîne dans sa chute. A la fleur de l'âge, à peine impératrice, il lui faut quitter le Brésil, et suivre, simple duchesse de Bragance, son époux, en France. A peine épouse, elle verra dom Pedro mourir en Portugal avant d'avoir consolidé sa victoire. Une consolation lui sourit dans l'union de son frère avec sa belle-fille dona Maria, et en moins d'un an la jeune reine sera veuve !

M. De Bret parle des beaux-arts au Brésil, et d'abord il emprunte à trois jeunes Brésiliens, ses collègues à l'Institut Historique, MM. Magalhaens, Torres-

(1) Le croton pauaché. — (2) Romances nationales.

Homen et Araujo Porto-Alègre, de curieux détails sur la littérature, les sciences et les arts de leur patrie, détails que nous avons été assez heureux pour publier dans un numéro de notre journal. Il emprunte à la *Revue Brésilienne*, recueil qui vit le jour à Paris, et dont on a regretté la disparition soudaine, un article piquant du même M. Araujo, sur la musique de sa patrie. Enfin, il daigne m'emprunter à moi-même et au journal de l'Institut Historique un examen de cette Revue glorieusement éphémère, examen dont le seul mérite est d'être consciencieux.

Mais notre auteur a hâte de redevenir lui-même. Le voilà qu'il trace l'histoire particulière de l'Académie des beaux-arts de Rio-Janeiro, que seul il était capable d'écrire et qu'il a écrite avec un talent supérieur. On y verra à combien d'intrigues et de persécutions nos artistes français furent en butte avant de parvenir à élever le monument transatlantique auquel ils voulaient attacher leur nom. C'est que sur l'une et l'autre rive de l'Océan il n'est pas facile d'accomplir quelque bien.

M. De Bret couronne son beau travail par le tableau des expositions des beaux-arts dont Rio-Janeiro, grâce à la colonie française, devint le théâtre ; par les noms des élèves brésiliens dont les succès signalèrent l'installation de l'Académie ; par les divers décrets qui constituent et développent cette institution ; et enfin par la liste des productions des artistes français durant leur séjour au Brésil. Ce sont là les parchemins de noblesse de notre ami : il peut les montrer avec orgueil aux peuples et aux rois des deux hémisphères.

Les lithographies de ce volume sont peut-être encore plus exactes et plus attachantes que celles des volumes précédents.

Rien d'aussi entraînant que ce pêle-mêle artistique, cette fantasmagorie, cette lanterne magique, lancée avec tant d'esprit et de philosophie, et qui, en quelques minutes, vous initie aux plus intimes secrets de la vie brésilienne. M. De Bret n'a pas eu de modèles dans cette carrière, il n'aura pas d'imitateurs.

Les notes historiques qui terminent l'ouvrage contiennent de précieux détails inédits sur la vie de l'empereur défunt ; sur la révolution du Brésil ; sur l'embarquement de dom Pedro à bord de la frégate anglaise *la Volage*, la même qui avait transporté Napoléon à l'île d'Elbe ; plusieurs pièces authentiques d'un haut intérêt, et le remarquable rapport fait en août 1839 à l'Académie des beaux-arts de France sur l'œuvre importante de M. De Bret. A mon tour, dans mon humble sphère, j'ai été chargé de la faire connaître à l'Institut Historique, qui s'honore de compter parmi ses hauts fonctionnaires l'artiste aussi modeste que savant, aussi savant qu'infatigable, qui a porté si loin par-delà les mers, la gloire impérissable de notre école française. On m'excusera si je suis resté au dessous de ma tâche.

EUG. GARAY DE MONGLAVE,

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

GRAMMAIRE LATINE

DE M. BURNOUF,

Membre de l'Institut, lecteur et professeur royal au collège de France,
inspecteur-général honoraire des études.

Le principal mérite qu'on recherche dans une grammaire, c'est qu'elle soit complète, et que, si elle ne renferme pas tous les détails, elle renferme au moins tous les principes sous lesquels ces détails viennent se ranger.

Dans les langues vivantes je ne crois pas qu'il soit possible d'arriver à cette perfection grammaticale. La raison en est simple : Une langue vivante est un véritable Protée, toujours mobile, toujours changeant. Quand vous lui croyez une forme, elle en a déjà revêtu une autre. Je n'affirmerais pas que par-là elle se perfectionne, ou, comme on dit, qu'elle progresse; mais ce qui me paraît évident, c'est qu'elle marche et que, pendant que vous la constatez dans une de ses phases, elle en est déjà sortie pour entrer dans une autre, à peu près comme en marchant dans la plaine, votre horizon se renouvelle à chaque pas.

Mais il n'en est point ainsi des langues mortes. Celles-ci ont, en quelque façon, toute l'immobilité de la tombe. Semblables aux momies égyptiennes, elles sont trop bien enlacées dans les langes de la mort pour qu'elles puissent, par un mouvement quelconque, déranger les observations du savant qui les étudie. Rassemblez tous les monuments écrits en ces langues et qui font autorité; soumettez-les, à grand renfort de travail et de patience, à une analyse minutieuse; que rien ne vous échappe dans cette élaboration pénible, et, si vous êtes pourvu d'un de ces esprits exacts qui, après avoir tout noté, savent tout coordonner, diviser, préciser, généraliser, restreindre, vous arriverez à avoir la grammaire complète de ces langues, telle qu'elle est renfermée, et pour ainsi dire fossilisée dans ces monuments.

A ce travail préliminaire, bâtons-nous toutefois de le dire, aucune vie d'homme n'aurait jamais pu suffire. Mais tout naturellement la besogne en cela, comme pour beaucoup d'autres choses, s'est partagée. Chacun de ceux qui ont, jusqu'à nos jours, composé des grammaires latines de quelque valeur, a fourni sa pierre au grand édifice qui ne pouvait manquer de trouver plus tard un architecte. Et quand l'architecte est venu, il a trouvé les matériaux prêts.

Avant que nous entrons dans le détail des qualités qui font le mérite de l'excellente grammaire latine que M. Burnouf vient de publier, peut-être ne s'en a-t-on pas fâché de retrouver ici un historique abrégé des principaux travaux grammatologiques qui ont été successivement exécutés sur la langue latine, depuis les siècles où le latin se parlait encore. Par ce côté, du moins, le compte-rendu dont

j'ai été chargé se rattachera au but de notre Institut, qui est d'envisager en tout, de préférence le côté historique.

Le premier de tous est M. T. Varron, qui vivait vers l'époque de la naissance de J.-C. Il se mêla aux querelles de partis, très vives comme on sait dans ce siècle. Il servit d'abord Pompée; puis, après la mort de ce chef, il passa au parti de César. César l'attacha à sa bibliothèque en qualité de conservateur. Il fut proscrit par Antoine; mais, sous Auguste, il revint avec les autres bannis. A partir de ce moment, il coula le reste de ses jours dans le calme de la vie champêtre : son ouvrage sur la langue latine avait vingt-quatre livres; mais il ne nous en reste que le cinquième et le sixième qui traitent de l'étymologie, et les livres septième, huitième et neuvième sur l'analogie de la langue latine. On n'a, de tout le reste, que des fragments. Ces précieux restes de l'ancienne érudition sur la langue latine sont dignes assurément, soit par leur ancienneté, soit par leur exactitude, d'être mis en tête de tous les travaux faits depuis sur cette langue. On lui reproche généralement deux choses : de la prolixité dans son examen des mots, et une prétention excessive à démontrer l'origine indigène des expressions latines. Mais ces défauts n'empêchent pas que ce ne fût une témérité d'écrire une grammaire latine aujourd'hui, sans avoir lu et relu Varron.

Asconius Pedianus, natif de Padoue, est celui qui se rencontre après Varron, dans le 1^{er} siècle. Il avait écrit des observations sur quelques discours de Cicéron; mais il ne nous en reste que quelques fragments.

Au 11^e siècle, se présente Aulu-Gelle, dont les *Nuits attiques*, compilation assez désordonnée, faite à Athènes pour l'instruction de ses enfants, sont loin sans doute de présenter l'ensemble d'une grammaire parfaite, mais qui renferment une foule d'observations isolées, très utiles pour le philologue et le critique.

Censorinus appartient au siècle suivant. Le temps l'a fort mal traité. On ne connaît que par des citations de Priscien, dont nous parlerons bientôt, quelques fragments de son traité des *accents*. Et il est d'autant plus fâcheux que ce traité soit à peu près perdu, qu'il aurait pu nous donner une idée de l'ancienne prononciation de la langue latine.

Au 14^e siècle, Nonius Marcellus, né à Tivoli, et professeur de langue à Rome, donna un traité de *Proprietate sermonum*. Ce traité est également précieux pour le grammairien, qui y trouve un grand nombre d'excellentes remarques, et pour l'érudit, qui y trouve plusieurs fragments d'anciens auteurs et qui ne les trouve que là. A la même époque, selon toute apparence, Sextus Pomponius Festus écrivait un ouvrage *De Verborum veterum significatione*, en vingt livres, qui ne sont guère qu'un extrait d'un grand ouvrage de grammaire de *Verrius Flaccus*.

Au 14^e siècle encore fleurit Donat, célèbre professeur de grammaire à Rome, et maître de saint Jérôme : il nous reste de lui un commentaire sur cinq comédies de Térence, ouvrage plein de goût, et en outre plusieurs articles de

grammaire, qui sont surtout pour les philologues modernes une source très féconde d'observations. Ils traitent des éléments de la langue et de la prosodie :

Saint Augustin a laissé aussi un traité de grammaire qui nous a été conservé.

Macrobe, non-seulement dans son commentaire sur le Songe de Scipion, mais encore dans ses sept livres intitulés *Saturnales* ou *Entretiens de table*, a su renfermer quantité de détails très instructifs et très intéressants, vers la moitié du ^v^e siècle. Le philologue trouve beaucoup à profiter dans ces traités; toutefois il a composé un autre ouvrage plus spécialement encore grammatical : *Sur l'Affinité et la Différence des Mots romains et grecs*. De cet ouvrage nous ne possédons plus qu'un extrait, fait par un nommé Jean, que l'on croit être Jean Erigena d'Ecosse.

Vers le milieu du ^v^e siècle parut Priscien, natif de Césarée, qui enseignait à Constantinople la grammaire latine. Il composa, en dix-huit livres, des *Commentaires de Grammaire*. C'est l'ouvrage le plus ample que nous ayons sur les éléments de la langue latine, et il a obtenu une autorité classique dans son genre. Il y traite au long de toutes les parties du discours, et dans les deux derniers il expose les principes de la construction.

Diomède, autre grammairien de la même époque, s'il n'est pas antérieur à Priscien, a écrit des ouvrages de grammaire concernant le style en général, les parties du discours et les différents genres d'éloquence. Charisius paraît appartenir encore à la même date. Il était chrétien, et a composé en cinq livres des *Institutions grammaticales*.

Tels sont les principaux ouvrages de grammatologie que virent éclore les six premiers siècles de notre ère. Chacun de ces siècles eut donc au moins un docteur, pour conserver les traditions de cette langue romaine qui avait dicté des lois à tout le monde civilisé.

Mais à partir du ^{viii}^e siècle on ne voit plus de ces hommes supérieurs s'appliquant aux détails de la grammaire. La langue latine, défigurée, envahie par les langues barbares, paraissait ne plus valoir la peine d'être enseignée grammaticalement. On se contentait de l'apprendre comme langue usuelle et même liturgique; mais elle semblait morte pour la littérature. Non-seulement on ne s'occupait guère à faire de nouveaux travaux grammatologiques sur une langue réputée finie, mais je ne sais même pas si on attachait grande importance aux ouvrages si importants toutefois que je viens de rappeler.

Dès l'aurore de la renaissance, aussitôt que le goût de la belle antiquité reparut dans les écoles, on songea à renouer le présent au passé. Pour étudier les chefs-d'œuvre de la langue latine, il fallait se procurer des guides sûrs; ces guides, c'étaient des grammaires.

D'une part on se mit à étudier les ouvrages de philologie légués à la postérité par la littérature latine expirante; de l'autre (car je pense, comme M. Lendière, que ces deux moyens sont indispensables) (1), on se mit à explorer de nouveau

(1) Préface de son *Traité complet de la Langue latine*, page 14.

les auteurs latins eux-mêmes, soit pour vérifier les règles données par les grammairiens, soit pour constater les exceptions et en dresser des listes.

Alors de nouveaux grammairiens parurent. Le premier, qui eut une grande renommée, fut Desputère, dont la grammaire, écrite en latin, fut longtemps suivie, et mérite encore d'être consultée. Elle parut dans les premières années du xvi^e siècle. Scaliger publia aussi en latin, vers 1546, son traité *De Causis linguæ latinæ*. Mais ces grammairiens n'étaient plus en rapport avec les exigences du siècle. L'idiome latin n'était plus assez généralement compris pour qu'il fût possible encore longtemps d'enseigner le latin avec des grammaires latines. C'était partir de l'inconnu pour aller à l'inconnu, et cette méthode avait trop d'inconvénients pour durer. La gloire de débarrasser l'étude de la langue latine des derniers obstacles était réservée aux savants solitaires de Port-Royal.

Leur *Nouvelle Méthode* non-seulement avait mieux classé que tous les grammairiens précédents toutes les règles de la langue latine, en profitant de tous les travaux déjà exécutés; non-seulement elle était plus complète sous tous les rapports; mais, par-dessus tout, elle avait l'immense avantage d'être écrite en français. Elle parut en 1664 et n'a cessé, jusqu'à nos jours, de jouir d'une estime et d'une autorité incontestées.

L'exemple donné par Lancelot ne fut pas imité à l'étranger. Le savant Vossius publia, en 1695, ses *Institutiones grammaticæ*, ouvrage rempli d'étudition, mais où l'on désirerait, ainsi que l'a remarqué M. Lendière, trouver des citations plus multipliées et mieux choisies (1). En 1714, Sanetion, autrement Sanchez de las Brocas, publia sa *Minerva*.

Depuis l'ouvrage de Lancelot jusqu'à nos jours, aucun travail véritablement important n'a été exécuté en France sur la grammaire latine. Tout s'est borné à des abrégés plus ou moins méthodiques, plus ou moins complets de la *Nouvelle Méthode*. Guéronlt, Tricot, Lhémond, ne sont autre chose que des abrégiateurs de Lancelot, trop volumineux, à dire vrai, pour être appris sur les bords, et qui n'a jamais trop servi qu'aux professeurs eux-mêmes.

Il restait pourtant quelque chose à faire pour l'étude du latin; M. Lendière l'avait bien montré par son *Traité complet de la Langue latine*, que malheureusement il n'a point achevé. Et M. Burnouf, dont la grammaire grecque a eu tant de succès, vient de prouver, en donnant à cette année une sœur cadette qu'elle attendait depuis longtemps, combien un esprit juste et méthodique comme le sien sait jeter d'ordre et de lumière sur un sujet si difficile.

M. Burnouf ne cherche point à dissimuler l'usage qu'il a fait des grammairiens antérieurs à lui. Ni ceux des six premiers siècles, ni ceux qui sont venus à la renaissance des études, n'ont échappé à ses investigations. Il a surtout mis à contribution les savants allemands, toujours si profonds quand il s'agit d'études phi-

(1) *Id.* On regrette que M. Burnouf, en citant les auteurs où il puise ses exemples, n'ait pas jugé à propos d'indiquer aussi l'endroit de chaque ouvrage où l'exemple se trouve.

logiques et grammaticales. Voici ce, qu'il dit lui-même dans sa préface (1) :
 « Je n'ai rédigé cette méthode qu'après une étude longue et sérieuse de toutes
 « les grammaires publiées dans ce pays (2). L'exposition lumineuse et facile du
 « docteur Zumpt, la riche collection d'exemples rassemblés par Broeder, Gro-
 « tefend, Ramshorn ; la marche toute scientifique d'Aug. Grotendorf, Bittroth,
 « Weissenborn ; les traités plus élémentaires de Blume et de Bischoff ; le cours si
 « complet de Reisig ; les opuscules de Gerbard et de Wagner ; les savantes re-
 « cherches de Schneider et de Struve ; la Théorie du style latin par Gryser ; les
 « Particules de Hand et tant d'autres ouvrages que je pourrais ajouter à cette
 « liste, m'ont été, je me plais à le reconnaître, d'une grande utilité. Je ne parle
 « pas ici des livres plus anciens de Sanctius, de Vossius, de Ruddimann, ni des
 « grammairiens latins. J'ai tout consulté, et, autant que le plan et le but de mon
 « travail le permettaient, j'ai tout mis à profit. »

On devine quel travail a demandé cette revue, et surtout quelle critique judi-
 cieuse et indépendante, quel choix habile et libre il a fallu à notre avant gram-
 mairien pour qu'un si grand amas de notes et d'extraits ne devint pas la source
 d'une grande confusion. Tout est sagement coordonné dans la nouvelle gram-
 maire, et vous diriez, à la lire, que toutes ces parties étaient naturellement des-
 tinées à se joindre et à former un ensemble méthodique.

Le premier livre traite des mots ou parties du discours. L'auteur y passe en
 revue les nombres, les genres, les cas, les déclinaisons relatives au nom substan-
 tif, et s'étend principalement sur la troisième déclinaison, la plus difficile de
 toutes, sans cependant en venir encore aux exceptions, qui ne seraient qu'em-
 brouiller les idées des commençants. Viennent ensuite l'adjectif considéré dans ses
 espèces, dans ses degrés de comparaison ; les adjectifs numéraux, cardinaux, or-
 dinaux, démonstratifs, déterminatifs, conjonctifs ou relatifs, interrogatifs, sont
 tour-à-tour examinés ; après quoi les pronoms des trois personnes, et les adjectifs
 pronominaux, possessifs, sont expliqués et déclinés. C'est par là que finit le
 premier livre.

Le second est consacré au verbe, cette partie si essentielle de la phrase et de
 la pensée humaine, ce flambeau qui seul peut envoyer un reflet de nos pensées
 dans les intelligences des autres. Le verbe substantif, le premier de tous, celui
 qui à la rigueur pourrait suppléer tous les autres, est analysé de manière à lever
 toutes les difficultés que présentent ses formes au premier coup d'œil. Après quoi
 viennent les quatre conjugaisons actives et passives, réduites en des tableaux si
 simples qu'on ne voit pas ce qui pourrait en échapper à l'intelligence la plus
 bornée et à la mémoire la plus ingrate.

Dans le troisième livre M. Burnouf traite des prépositions, des adverbes, des
 conjonctions et des interjections. Après quoi vient un supplément aux noms,
 pour chaque déclinaison ; un supplément aux adjectifs, aux pronoms personnels

(1) Page XL. — (2) L'Allemagne.

et aux verbes. Dans cette partie, rejetées si loin, sans doute parceque dans la pensée de l'auteur on ne doit pas forcer les commençants à s'en occuper, il explique toutes les exceptions aux règles générales, toutes les formes particulières et peu usitées de certains mots; en un mot, tout ce qui s'écarte peu ou beaucoup de la marche régulière des déclinaisons et conjugaisons déjà expliquées. Pour quiconque sait ce que la troisième déclinaison et la troisième conjugaison offraient de difficultés dans les grammaires ordinaires, les listes, les tableaux que présente la grammaire de M. Burnouf paraîtront de vrais chefs-d'œuvre.

La syntaxe est divisée en deux parties : syntaxe générale, et syntaxe particulière. La première s'occupe de l'analyse de la proposition, des propositions coordonnées et des propositions subordonnées.

Dans la syntaxe particulière, ce qui a rapport aux degrés de comparaison, à *plus* répété, aux noms de nombre, aux adjectifs démonstratifs, aux pronoms personnels, à l'usage particulier de chaque cas, aux questions de lieu, aux questions de temps, aux verbes en général, aux prépositions, aux négations, à l'interrogation et aux conjonctions. Après quoi vient un petit traité des gallicismes et de la manière de les rendre en latin.

En faisant passer sous vos yeux une partie de la table des matières que M. Burnouf a placée à la suite de sa grammaire, je me suis proposé deux choses : la première, de vous faire remarquer que la méthode de M. Burnouf est la même, quant au cadre, que celle de tous les autres grammairiens; la seconde, qu'il a su aussi s'abstenir de toute nouvelle terminologie, ce qui n'est pas un mérite ordinaire, presque tous les grammatographes actuels se croyant obligés de refaire de fond en comble, et l'ordre dans lequel ils traitent les matières, et les noms des choses qu'ils ont à passer en revue.

M. Burnouf a adopté la division en paragraphes, comme pour sa grammaire grecque. Chaque paragraphe ayant un numéro se prête plus facilement aux renvois. De la sorte, les comparaisons se multiplient, l'esprit saisit plus aisément les ressemblances et les différences, et les choses se gravent mieux dans la mémoire.

Jusqu'ici rien n'indique que la grammaire latine de M. Burnouf ait reçu aucune faveur universitaire. Sans doute elle est encore d'apparition trop récente pour que le mérite en soit suffisamment constaté. Eh bien ! il le sera dans la suite avec d'autant plus d'autorité. Nul ne pourra dire que c'est l'ainée qui aura fait faire le chemin à la cadette; mais si, par une raison quelconque, l'Université laissait en dehors de l'enseignement un livre aussi bien fait, certes à nos yeux elle se ferait plus de tort qu'elle n'en ferait à M. Burnouf. Son livre est de ceux qui, à la longue, ne sauraient manquer de triompher de l'obstination et de la routine. Avant peu la langue latine ne s'apprendra plus qu'à l'aide de la grammaire de M. Burnouf, de même que c'est à l'aide de sa grammaire grecque que l'on apprend le grec. Il aura acquis par-là un double droit à la reconnaissance de la jeunesse studieuse.

Pour moi, qu'on me permette de profiter de cette circonstance pour payer ma dette à ce maître vénérable que je n'ai point l'honneur de connaître, mais pour qui je professe depuis longtemps un respect vraiment filial. C'est à lui seul que je suis redevable d'avoir pu me glisser parfois dans le sanctuaire des lettres grecques. Je venais d'achever mes études dans un petit collège de province, et, je dois le dire, jamais mes yeux ne s'étaient arrêtés sur la forme d'un caractère grec, j'aurais mes oreilles n'avaient entendu prononcer un son de cette langue harmonieuse. Un jour (je m'en souviens encore), il me tomba sous la main un Esope en tête duquel était un alphabet : je n'eus point de repos que je ne fus parvenu à déchiffrer l'écriture mystérieuse ; puis, m'étant mis en quête d'une grammaire, j'eus le bonheur de rencontrer une grammaire grecque qui venait de faire son apparition dans le monde : c'était la grammaire de M. Burnouf. Grâce à l'ordre et à la clarté de ce livre, je pus entreprendre seul l'étude de la langue d'Homère, dans un pays où, je puis l'assurer, à peine qu'on vive n'aurait pu m'en donner les moindres leçons. Depuis je n'ai plus abandonné ce guide si sûr. Après m'en être servi pour moi-même, j'ai appris aux autres à s'en servir ; et j'ai toujours vu ses leçons produire les plus heureux résultats.

Sans doute la grammaire latine ne sera pas moins utile. Et ma voix, je l'espère, n'est ici que l'interprète des générations contemporaines et des générations futures, quand elle remercie M. Burnouf, au nom des lettres latines et des lettres grecques, des services que sa science et son érudition leur ont rendus.

J.-L. VINCENT,

Ancien censeur des études au collège royal de Versailles, ancien chef d'institution,
et vice-président adjoint de la deuxième classe de l'Institut Historique.

VIE

DU BIENHEUREUX JEAN DE CHATILLON,

DIT AUTREMENT

SAINT JEAN-DE-LA-GRILLE,

PAR M. L'ABBÉ MANET.

Cet opuscule, que vient de publier un des membres les plus savants et les plus vénérables de l'Institut Historique n'intéresse pas seulement le lecteur religieux à qui il offre de précieux exemples de la vertu, de la charité, du zèle d'un homme que sa modestie cachait à l'ombre du cloître et que son mérite porta à l'épiscopat ; il intéresse aussi, et peut-être à un plus haut degré, le savant, l'érudite, l'homme curieux de statistique, de discussions géographiques, etc.

Un compte-rendu rapide suffira pour le prouver.

M. l'abbé Manet a divisé son volume en quatorze sections ou paragraphes, dont le dernier, quoiqu'il ne rentre pas nécessairement dans son plan, en est cependant un accessoire utile et instructif. L'auteur commence par des notions préliminaires sur l'état primitif des deux villes où saint Jean-de-la-Griffe a vécu et où il a donné des preuves d'un zèle si édifiant et si patriotique, comme diraient quelques-uns.

Saint-Malo est aujourd'hui une ville connue de tout le monde ; tout le monde sait que ce beau port a produit des hommes célèbres dans le commerce, dans la marine, dans les voyages, dans la littérature, et qu'il s'enorgueillit aujourd'hui d'un nom que la France entière prononce avec admiration et respect (1).

Mais, hors de la Bretagne, on ignore généralement que cette ville n'a d'importance commerciale, ni même d'existence réelle, que depuis sept siècles, et qu'elle doit l'une et l'autre à un saint évêque, dont le nom, le culte et l'histoire n'ont guère été conservés que par les agiographes du pays.

Aucun n'a mieux fait connaître ce personnage si cher aux Bretons que M. Manet dans cette Vie, qui est autant une dissertation savante qu'une biographie pieuse. Il ne le qualifie néanmoins que de *principal bienfaiteur* et de *second créateur* de Saint-Malo.

Jean de Châtillon, qui n'appartenait pas, à ce qu'il paraît, à la célèbre famille des Châtillon-Blois, si connue en Bretagne, était originaire de l'Armorique, bien que certains auteurs aient avancé une opinion contraire. Il naquit à la fin du xi^e siècle, d'une famille honnête, mais médiocrement favorisé des dons de la fortune. Après de fortes et solides études, qui lui ont valu d'honorifiques épithètes dans les chroniques du temps, il entra, non dans l'ordre naissant des religieux de Cîteaux (erreur de quelques historiens), mais certainement dans l'institut des chanoines réguliers, qui le compta toujours pour une des gloires de sa famille, et qui célébrait sa fête à Sainte-Geneviève de Paris. Une des liaisons qui lui fait le plus d'honneur est celle qui l'unit étroitement à saint Bernard. En 1143 il fut élu simultanément évêque de Tréguier et d'Aleth, mais il préféra ce dernier siège. Quelle était cette ville d'Aleth ? Voilà une question que se feraient souvent aujourd'hui même des savants et des érudits. Ceux qui ont visité les côtes de la Bretagne ont remarqué cette ville de Saint-Servan, tantôt faubourg de Saint-Malo, tantôt rivale de cette dernière ville, selon que le flux ou le reflux de la mer lui permet d'être l'un ou l'autre. Au centre de Saint-Servan on voit encore les restes d'Aleth, désignés sous le nom peu explicatif de *Cité*, et se perdant de plus en plus, à dater du xiii^e siècle, quand l'île d'Aaron, présentée par l'évêque, devint le chef-lieu du diocèse et la ville célèbre de Saint-Malo. Tous les historiens bretons ont parlé de cette translation, mais personne ne l'a fait d'une manière lucide, étendue, intéressante, comme M. l'abbé

(1) M. de Chateaubriand est de Saint-Malo.

Manet dans le livre qu'il vient de publier. Il fallait, pour y réussir comme lui, être sur les lieux et joindre aux lumières de la critique l'affection de la patrie et le goût des recherches les plus minutieuses. C'est aux soins qu'il prend d'expliquer comment et pourquoi le saint évêque crut pouvoir s'installer dans sa nouvelle église que les lecteurs doivent s'en rapporter pour justifier pleinement une entreprise qui semble d'abord blesser les droits établis des religieux de Marmoutiers, à qui l'église avait été légalement donnée. Le pape, juge né de tels différends, pesa les raisons respectives des religieux et du prélat, qui gagna ce procès important pour la ville de Saint-Malo.

Nous ne pouvons ni ne devons suivre l'auteur dans tout son récit. Il raconte, toujours avec intérêt, le reste d'une vie utile, mais dont le mérite principal consistait dans son intérieur. Il sait mêler à son texte des notes curieuses ; dans ce texte, dans ces notes, il fait des excursions dont les lecteurs seront loin de se plaindre, bien qu'elles soient nombreuses. Jean de Châtillon, âgé de soixante-cinq ans, mourut le 1^{er} février 1463. Les miracles opérés à son tombeau firent que bientôt il fut couvert d'*ex-voto* offerts par la gratitude des pèlerins, qui affluaient même des lieux éloignés. Le culte public y devança le jugement de l'Eglise, et cet hommage prématuré a été ratifié par l'autorité ecclésiastique. Je crois devoir signaler un genre d'hommage qu'on lui rendit à une époque même rapprochée de la nôtre, sauf quelques modifications. On venait faire sur ce tombeau vénéral les serments juridiques commandés par la législation du temps (page 70). Le grillage dont il était environné amena l'habitude, qui dure encore, de donner au bienheureux le titre de saint Jean-de-la-Grille. Voici une des nombreuses anecdotes que l'auteur a jointes à son récit : « Une dame de qualité (dit-il page 74), laquelle jouissait vraisemblablement des honneurs féodaux dans la chapelle de son village, et qui n'avait jamais vu Saint-Malo, y vint un des jours les plus solennels, le 15 novembre 1751. Afin de mieux voir ce qui allait se passer au grand autel, elle se plaça immédiatement derrière le sépulcre du saint. Le moment des encensements arrivé, l'officiant ne manqua point aux trois coups d'encensoir qu'on avait coutume de faire au tombeau, hommage que l'innocente étrangère prit tout bonnement pour elle. Elle y répondit par une révérence gracieuse, et, au sortir de l'église, elle ne sut à qui vanter l'extrême politesse du prêtre à son égard. »

M. Manet raconte comment ce monument sacré fut violé au temps de Robespierre, et comment le corps fut soustrait aux profanations. A cette occasion il consacre un chapitre étendu à l'histoire de la persécution à Saint-Malo. C'est encore là ce que quelques personnes appelleront peut-être un hors-d'œuvre ; mais quand on lira les faits qu'il rapporte, et qui n'auraient point trouvé place ailleurs, qui même un peu plus tard n'auraient point été écrits ; quand on jouira du charme que procurent le ton et le style qu'il a su prendre, on regrettera que l'estimable auteur n'ait pas abusé davantage de son intéressante fécondité.

M. Manet avait été l'un des principaux conservateurs des reliques de son hé-

ros; c'était à lui d'en donner le témoignage public et de se faire son historien. Il nous apprend comment, après de mûres informations et de prudentes difficultés, l'autorité ecclésiastique du diocèse a consulté Rome, où un jugement motivé a prononcé tout récemment sur l'identité du corps du Bienheureux, et permis de le vénérer de nouveau. La piété de M. Manet avait prévu depuis longtemps cette heureuse issue de ses soins et de ses démarches : son talent avait consacré au Bienheureux des pièces en vers latins et en vers français, que je regrette de ne pouvoir citer ici, mais qui mériteraient leur insertion dans l'office du saint. L'opuscule est terminé par une notice savante sur les béatifications et canonisations des saints en général. C'est un appendice utile pour toutes sortes de lecteurs.

Qu'on me permette, à l'occasion de l'ouvrage, de céder au besoin que j'éprouve de dire un mot de l'auteur. Sa position, son âge, ses nombreux travaux, tous dans la spécialité de l'*Institut Historique*, méritent peut-être cette exception en faveur de ce vénérable ecclésiastique.

Le journal de l'*Institut Historique* donnait, il y a quelques années, la nécrologie d'un savant membre de cette Société, M. Le Boyer, professeur au collège de Nantes, qui, passé du département de la Manche en Bretagne, semblait avoir adopté cette province pour sa patrie, et qui prouvait par de curieuses publications qu'il en connaissait parfaitement l'histoire. C'est aussi au département de la Manche que le département d'Ille-et-Vilaine est redevable de M. Manet, et depuis soixante ans il est devenu Breton par choix, par adoption légale, par son affection et par tous ses écrits. Il était professeur au collège de Dinan, quand un illustre écrivain, qu'on peut appeler le prince de la littérature moderne, y reçut la tonsure ecclésiastique. A des monographies curieuses et intéressantes M. Manet a joint des ouvrages plus étendus. C'est lui qui a publié les illustrations de Saint-Malo sous le titre de *Malouins célèbres*. Il a écrit l'histoire de Bretagne, et un ouvrage curieux sur l'état ancien et actuel du mont Saint-Michel. C'est à l'âge de soixante-seize ans qu'il a publié le volume que je viens de parcourir; il y renvoie souvent à ses nombreux *manuscripts* ! Mais hélas ! où les lire ? où les consulter ? Qu'il se hâte donc de les imprimer ! L'âge de l'auteur et l'intérêt du public m'enhardissent à lui faire cette prière. Dirai-je que M. Manet a toujours tenu, même dans les temps les plus difficiles, une conduite digne d'un prêtre, qu'il s'est toujours signalé par la diversité de ses travaux et par la portée de son esprit ? Après cela, je me demande comment il se fait qu'il soit aujourd'hui sans titres honorifiques, sans autre position que celle que donnent la vertu et les lettres ? Mais j'ai vu si souvent cette exception ! Pourquoi m'en étonner ? Ai-je besoin d'ajouter, en finissant, que l'hommage que je viens de rendre à un si vénérable collègue est tout-à-fait désintéressé ? Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'ai jamais eu de rapports avec mon savant compatriote, et que je ne l'ai même jamais vu.

L'abbé BADICHE,

Membre de la troisième classe de l'*Institut Historique*.

DOCUMENTS HISTORIQUES CURIEUX OU INÉDITS.

**LA
REQUESTE**

présentée

A NOSSEIGNEURS

DE PARLEMENT

*par les marchands bourgeois
et artisans de cette ville de Paris pour la diminution d'une demie
année des loyers des maisons, chambres et boutiques,*

fait en parlement le 19 juin 1652.

**A
NOSSEIGNEURS**

**DE
PARLEMENT**

Supplient humblement Jacques Motteron, Jacques Rouguon, Guillaume Bourgeois, Jean Nansse, Joseph Boutiffard, Marin David, Edme Farcy, Desprez louucllet, François Maurice, Jacques Le Fresne, Jacques Raymault, Iullien de Bray, Claude Mignot, Charles Vailland, Pierre Bourgeois, François Philippart, Françoise Chaudun veufue, Charles de Combes, Jean Corriasse, —, de Barry, Jacques Mallasye, Michel Fillassier, Jacques Bazin, François Vincent, Charles Godefroy, Nicolas le Dreux, Pierre Desmarres, Georges Guillard, Jacques Migouillet, Jacques Chuppin, Jacques de la Mare, Guillaume Dufour, Romain Boutelleux, Pierre Danisy, —, Dantan, —, Chenard, —, Vatin, —, Mazé, R—, Morin, Charles Dutol, Thomas le père, Micloul maire, Isaac le Fébure, Jean du Foua, Jean Parlot, Antoine Vailly, Gabrielle Bouche, Jacques Preaost, Alexandre Chenet, Hubert Chandellier, Jean Mouppellon, Iérémie Blanchard, Charles Sense, Lucas Dupuis, Jean Desert, Jean Granueau, Claude Vallerin, Gilbert Charton, Claude Tiphane, Nicolas Lambert, —, Ctenon, —, Feuche, —, Jacques Delibu, —, Coustellier et Michel Guillaume, Pierre Isenbert, P. Besson, Charles le Lieure, Germain Gobert, Martin Fontaine, Luc Nanarte, François Norquier, Pierre Cointerel, Jean Oliue, Charles Barbereau, Simon Barteau, Pierre Fromantin, Jean Forestier, Louis Denis, Jacques Tatou, Antoine Mansart, Louis Denis, Alexandre Lesselin, Pierre Poncet, Jeanne Amiot, Nicolas de Combes, Denis Mesnidrieu, Louis Lami, Jean Maglin, Nicolas Lambert, Simon Baudin, François Leclerc, Isaac de l'Estang, Jean Lesselin, Jean Ioly, tous marchands Bourgeois et artisans de cette ville de Paris, demeurants tant sur les ponts Saint Michel, au Change, rue de la Barillerie et es enuironns du

Palais et lieux adjacents, principaux locataires et sous locataires des maisons, chambres et boutiques scizes et acitues es-dits lieux : Disons que quelques particuliers au mois de mars dernier auroient présenté leur requeste à la cour, Tendante à ce qu'à cause des troubles qui sont dans le Royaume et que le commerce a cessé uniuersellement partout le dit Royaume et en autres lieux circonuoisins d'iceluy, au moyen de quoy les supplians qui n'ont autres revenus pour le maintien de leur famille que leur traficq ordinaire et le quel n'ayant plus de lieu, ils sont reduits à vne extrême disette ne pouuant auoir moyen de viure et subsister. Pour raison de quoy ils requeroient par la surdite Requeste qu'ils fussent deschargez des loyers qu'ils pouuoient deuoir du Terme de Noël à Pasques : mais la Cour n'ayant voulu prononcer diffinitiuement elle auroit renuoyé lesdits Particuliers à eux pouruoir pardeuant le Preuost de Paris qui auroit donné jugement tout ambigu et insoustenable puisque par iceluy il est fauorable aux vns et non aux autres, ce qui auroit donné sujet d'appel tant d'icelle sentence que des Exécutions faites sur les biens des supplians, et par ainsi la cour sera toutiours importunée si elle n'en retient la connoissance et ne donne arrest diffinitif. Ce considéré, Nosseigneurs, attendu qu'il vous appert de la nécessité publique causée par l'effet de la guerre, que les supplians n'ont autre moyen de viure et entretenir leur pauvre famille que leur traficq ordinaire et lequel ayant cessé comme il est notoire, ils sont réduits à une disette extrême, joint que la pluspart du temps leurs boutiques sont fermées, estant obligés d'auoir les armes sur le dos et faire garde aux portes, aussi que les propriétaires des maisons et boutiques qu'ils occupent tirant des loüages excessifs pouuant mieux subsister qu'eux; aussi qu'il ne seroit pas raisonnable qu'ils fussent exemptes d'essuyer en partie le mauuais temps present. Il vous plaise de vos graces ordonner que lesdits supplians seront deschargez des loyers du dit terme de Pasques passé, comme aussi de celui de Sainet Iean mil six cens cinquante deux, avec deffences ausd. propriétaires et sous-loccataires de faire faire aucune contrainte pour lesdits termes de Pasques et Sainet Iean jusques à ce qu'autrement par la cour en ayt esté ordonné et vous feres bien.

*Parlent sommairement les parties à Maistre le Nain
Conseiller du Roy. Fait en Parlement le 19. iour de Iuin
1652.*

A la Requeste de Maistre François Parent le jeune, Procureur en Parlement et de . . . soit sommé et interpellé Maistre . . . de comparoir à dix heures du matin à la Barre de la Cour par deuant monsieur le Nain Conseiller, pour estre oüys et réglez sur la Requeste présentée à la dite cour le dix-neuf du present mois et an par le dit . . . et les y desmouuer; de laquelle coppie a esté baillée à ce que le dit . . . aye à deffendre si bon luy semble, dont acte.

CORRESPONDANCE.

STATUETTE DE BRONZE

DÉCOUVERTE A ESSARRES (CÔTE-D'OR).

Le maire de la ville de Seurre, M. Gauthier-Stirum, notre correspondant, à qui l'Institut Historique doit déjà la communication du résultat de plusieurs fouilles faites dans le département de la Côte-d'Or, a adressé à la Société d'excellents dessins, et un mémoire très intéressant sur une découverte bien plus importante encore que celles qu'il nous avait signalées jusqu'à ce jour.

Le 18 juillet 1840, un laboureur de la commune d'Essarres, située non loin de Broin (Côte-d'Or), crut apercevoir une fourchette sortant de terre; il voulut la prendre, mais elle résista à ses efforts. Dépourvu d'instruments propres à soulever la terre, il se mit à l'œuvre avec ses mains, et parvint à arracher la fourchette, qui n'est autre chose qu'un trident que tient à deux mains une figure de bronze, dans l'attitude d'un homme qui attend de pied ferme son adversaire. Les yeux de cette statue sont d'argent; sa hauteur est de 0^m, 25". « Ses formes », dit M. Gauthier-Stirum, sans être d'un fini parfait, montrent un ensemble très régulier, et chaque partie du corps mise à sa place; c'est la nature savamment modelée, élégante et gracieuse; c'est l'homme dans toute la vigueur de la jeunesse, sans exagération et sans flatterie. Cette statue semble représenter un soldat romain anobli, à en juger par les bracelets dont il est orné, et que l'on n'accordait qu'à l'homme qui avait donné des preuves de grande vertu. »

S'appuyant sur plusieurs textes savamment rapprochés, attestant la passion de Commode pour la profession de gladiateur, et sur la découverte de diverses médailles de cet empereur, M. Gauthier-Stirum s'efforce ensuite d'établir que sa statuette représente Commode en costume de gladiateur. L'espèce de chevelure qui couvre la tête lui paraît être un réseau métallique en forme de *cabacel*, maintenu par des jugulaires.

M. Ernest Breton a été chargé de faire à la quatrième classe de l'Institut Historique un rapport sur cette découverte. « Messieurs, a dit le rapporteur, c'est avec regret que je me vois forcé de combattre les conclusions de notre honorable correspondant. Il croit voir une marque honorifique dans les bracelets que porte la figure. Il en était ainsi quelquefois des bracelets, mais les anneaux aux jambes, que porte également la figure, sont toujours des marques d'esclavage. Il n'existe aucun rapport entre la tête de cette statue et celle de l'empereur Commode, telle que nous la connaissons par les bustes et les médailles. Lorsque Commode est représenté jeune, il est entièrement imberbe, comme sur la médaille qui porte au revers la légende : *Spes publica*. Or je ne

puis admettre, avec M. Gauthier-Stirum, que la coiffure de la statuette n'est pas composée de cheveux et de favoris, mais bien d'un réseau métallique et jugulaires imitant les cheveux. Je crois mon opinion justifiée par une foule de bustes et statues à coiffures semblables, que j'ai vus dans les divers musées d'Italie. Dans cette hypothèse, la statuette d'Esbarres ne pourrait représenter Commode jeune, puisqu'elle porte des favoris. Lorsqu'au contraire Commode est représenté plus âgé, comme dans la médaille dont le revers nous le montre criant avec sa femme Crispina, il porte des favoris et une longue barbe pointue. La statuette est imberbe. Le type de la famille des Antonins est un type proéminent et pointu, qu'il est impossible de retrouver ici. Cette figure est fort curieuse, mais son style me paraît moins pur que ne l'avance notre correspondant; elle me semble appartenir à une époque plus voisine de la décadence sans doute à la première moitié du III^e siècle, vers le règne d'Alexandre Sévère (1). Je pense donc qu'il faut renoncer à trouver dans cette figure l'empereur Commode, mais qu'elle n'en est pas moins intéressante pour ne représenter qu'un *rétiaire*, ce gladiateur qui combattait armé d'un trident et d'un filet, et qui poursuivait le poisson que portait le casque de son adversaire, le *mirmillon* pendant que le peuple chantait la fameuse chanson : *Non te peto, piscem peto quid me fugis, Gallo?* »

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

*. La 1^{re} classe (*Histoire générale et Histoire de France*) s'est assemblée le 3 mars sous la présidence de M. Ottavi. — Dix-neuf membres étaient présents. Après l'adoption du procès-verbal et la lecture de la correspondance, M. Dufour demande la parole pour rectifier un fait qu'il prétend lui avoir été imputé à tort dans la discussion qui a eu lieu le mois dernier, sur *les causes qui ont facilité l'invasion des Franks dans les Gaules*. L'orateur soutient n'avoir jamais prétendu que les Gaulois, défendant leur territoire, avaient manqué de courage et de résolution. Il a, au contraire, positivement attribué leur chute, comme M. Dufey (de l'Yonne), au défaut de nationalité, au manque de centralisation administrative, à l'abrutissement, il faut le dire, dont le despotisme des proconsuls romains avait frappé le pays.

(1) Nous profitons de cette occasion pour rectifier une faute d'impression qui s'est glissée dans le *Coup d'œil sur l'Histoire de l'Architecture*, par M. Ernest Breton, inséré dans le n^o de février. Au lieu de : avec le II^e siècle et le règne de Septime-Sévère... lisez : avec le III^e siècle, etc.

M. Dufey (de l'Yonne) adopte très volontiers la rectification de M. Dufau, qui, de son côté, déclare ne rien rectifier. On entend encore sur la question MM. Leu-
dière, de Monglave, de La Pylaie et Mary-Lafon,

M. J. Ottavi rend compte verbalement à la classe du beau travail historique et géographique que prépare notre collègue, M. le marquis Cuneo d'Ornano, sur l'île de Corse, leur commune patrie. Cet ouvrage monumental, qui est achevé, sera très prochainement livré à l'impression.

M. O. Mac'Carthy entretient l'assemblée des publications curieuses de l'Institut Historique et Géographique du Brésil, fondé par nos correspondants à Rio-Jaciro. Les livraisons qui ont déjà paru et qui se sont succédé sans interruption renferment de précieux documents sur l'état des peuplades indigènes avant l'arrivée des Européens, sur les premières découvertes et les premiers voyages des Portugais dans l'intérieur du pays, et sur plusieurs monuments et d'étonnantes inscriptions qu'on a trouvés dans l'intérieur des terres. Il en est surtout une à caractères éthiopiens qui a excité au plus haut point l'intérêt de la classe, et dont le *fac simile* est déposé sur le bureau. M. Mac'Carthy promet de revenir incessamment sur cette découverte et de soumettre à ses collègues différents objets de comparaison.

Le 10 mars, séance de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*), présidence de M. Leu-
dière. — Dix-sept membres sont présents. Après l'adoption du procès-verbal et la lecture de la correspondance, la discussion continue sur la question posée par M. Vincent : *Des rapports qui peuvent exister entre la littérature de notre temps et celle des siècles de la décadence de Rome*. Plusieurs membres prennent part à cette discussion.

La classe s'occupe ensuite de deux intéressants mémoires envoyés par deux de ses membres, MM. Mary-Lafon et Thommerel, au concours ouvert par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour le prix de *philologie comparée*, fondé par M. le comte de Volney. Le premier a pour titre : *Tableau historique et comparatif de la langue parlée dans le midi de la France et connue sous le nom de langue romano-provençale*, en partie imprimé et en partie manuscrit ; le second : *Recherches sur la fusion du franco-normand et de l'anglo-saxon*, imprimé.

* Dans son assemblée générale extraordinaire, tenue le vendredi 12 mars, l'Institut Historique s'est occupé, sous la présidence de M. J.-B. De Bret, de la proposition, faite par le conseil, d'ouvrir un congrès de huit séances, le 15 avril prochain, et de tenir huit autres séances à l'époque accoutumée.

M. Renzi fait observer que le conseil n'a pas cru devoir nommer un rapporteur parcequ'il a pensé que l'ordre du jour inséré dans la circulaire de convocation adressée à tous les membres était suffisante. « De quoi s'agit-il d'ailleurs ? » poursuit l'orateur ; de scinder pour cette année seulement le congrès, attendu

que nous sommes forcés de nous réunir en septembre pour la distribution des prix. » M. Renzi dit que l'expérience a prouvé que l'époque de septembre est mauvaise pour le congrès : la plupart des membres de Paris sont alors à la campagne ou en province ; et ceux des départements qui passent leurs vacances à Paris aiment mieux employer leur temps à visiter la capitale qu'à fréquenter le congrès. L'orateur ajoute que pour l'avenir on verra ce qu'il y aura de mieux à faire.

M. Ernest Breton développe l'opinion de M. Renzi, qui n'est pas appuyée par M. de Monglave.

Il est donné lecture d'une lettre de M. B. Jullien, absent, qui s'oppose à toute division du congrès, à toute translation même à une autre époque. Il déplore la facilité du conseil à improviser des séances extraordinaires pour discuter des questions importantes. Les membres les plus zélés, pris à l'improviste, ne peuvent assister à ces séances ; et de graves mesures sont votées sans leur concours.

La proposition, développée par M. Renzi, devient l'objet d'une discussion longue et animée, à laquelle prennent part MM. A. de Grandval, E. de Monglave, E. Breton, Dufau, Dufey (de l'Yonne), Delcpine, Mary-Lafon et Cellier. La question est mise aux voix en ces termes : *L'époque du congrès sera-t-elle changée pour l'année courante ?* Cinq boules blanches se prononcent pour l'affirmative, quinze pour la négative. La proposition n'est pas adoptée.

* La 3^e classe (*Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) s'est assemblée le mercredi 17 mars sous la présidence de M. Josat. — Vingt-et-un membres sont présents.

Un ouvrage de M. l'abbé Polge sur *les Doctrines du christianisme* est renvoyé à M. l'abbé Badiche pour un rapport.

M. Bernard Jullien désirerait que le comité des travaux donnât l'impulsion à des recherches sur *l'Histoire de la médecine*. Il a vu dans un des numéros du journal de la société un petit mémoire de M. Lafon-Gouzi (de Toulouse) sur cette matière : il pense qu'elle peut offrir le plus grand intérêt. — Cette proposition est adoptée.

Rapport verbal du même membre sur une *Charte divine ou Théorie de l'ordre providentiel du monde*, par M. Victor Calland. Il pense que ce travail n'a rien d'historique, il en critique les théories, et blâme surtout l'auteur d'avoir voulu expliquer les mystères. Une discussion s'engage sur ce rapport entre MM. l'abbé Badiche, Lendièrre et B. Jullien.

M. Mary-Lafon lit un mémoire sur *la croisade contre les Albigeois*. M. l'abbé Badiche entame une discussion assez vive sur ce travail avec M. Lafon. M. Lendièrre présente aussi quelques observations. M. Dufau défend le pape Innocent III. La croisade, suivant l'orateur, eut un but politique et religieux. Ses résultats furent immenses. M. Lafon répond aux objections des différents orateurs.

Le mercredi 24 mars, séance de la 4^e classe (*Histoire des beaux-arts*), présidée par M. Ernest Breton. — Vingt-trois membres sont présents.

M. Jules de Bertou envoie des détails curieux sur les ruines qu'il visite en Syrie. Il a remarqué sur un tombeau romain une menace d'amende pécuniaire pour quiconque violerait le monument.

M. Ernest Breton croit cette formule d'épithaphe sans exemple.

M. de Monglave en cite une du même genre, découverte dans le pays basque français.

Un extrait de la lettre de M. de Bertou, fait par M. Breton, sera envoyé au comité du journal, avec l'observation de M. de Monglave.

M. Adrien Beuque signale un manuscrit sur les anciens monuments de Vienne. M. Breton est chargé de prendre des renseignements sur cet ouvrage.

Le président de la société libre des Beaux-Arts invite l'Institut Historique à s'associer à la souscription d'objets d'art qui doit avoir lieu dans cette réunion au profit des inondés du Midi. Plusieurs membres déclarent faire hommage de quelques-uns de leurs ouvrages. Un appel sera adressé à nos collègues par le journal de l'Institut Historique.

M. l'abbé Audierne, chanoine de Périgueux, inspecteur des monuments historiques, demande à faire partie de la 4^e classe. MM. de Brière, comte Roger de Saint-Poncy et Dufau sont nommés commissaires pour examiner ses titres.

M. Gauthier-Sturum, maire de la ville de Seurre, persiste à croire, contrairement à l'opinion de M. Breton, que la statuette de gladiateur qu'il a découverte dans la Côte-d'Or est celle de l'empereur Commode. Il envoie à l'appui de sa version de délicieux dessins des deux profils de la statuette et d'une médaille de cet empereur. Plusieurs membres prennent la parole, et il est décidé qu'un résumé consciencieux de cette polémique sera présenté à la prochaine séance.

M. Thommerel commence la lecture de son mémoire *Sur le rôle de l'imitation dans l'art*. M. Mary-Lafon s'oppose à la lecture de la 2^e partie de ce travail qui lui paraît en dehors de la spécialité de la classe. M. Thommerel répond au préopinant : il pense que la philosophie de l'art a le droit de marcher de front avec la philosophie de l'histoire. Une discussion s'élève, à laquelle prennent part MM. de Monglave, Dufau, Dufey (de l'Yonne), M. de Berty et Ferdinand Thomas. La classe décide que la seconde partie du mémoire de M. Thommerel sera lue à sa prochaine séance.

L'assemblée générale du mois de mars (les quatre classes réunies) a eu lieu le 26, sous la présidence de M. l'abbé Badiche. — Trente-trois membres étaient présents.

M. le baron Emmanuel de Las-Cases fait hommage du *Journal de son Voyage à Sainte-Hélène*. Il prie la société de voir dans cette démarche le témoignage de sa haute considération pour son activité et ses consciencieux travaux.

On apprend la mort récente de trois membres de l'Institut Historique,

MM. Bonnaire-Mansuy, de Saint-Mihiel ; Saint-Prospér, rédacteur en chef de la *Gazette du Dauphiné* ; et le comte de Carpegna, directeur du Musée d'artillerie de Paris. Des notices nécrologiques leur seront incessamment consacrées.

Treize volumes ou brochures sont offerts à la société par plusieurs membres.

M. Dufau achève, au nom du conseil et du comité des travaux, son rapport sur les améliorations à introduire dans le journal. Elles roulent principalement sur une *Revue mensuelle* que devrait fournir chaque classe ; sur des rapports détaillés qui seraient faits des cours professés à l'Institut Historique ; sur des tirages à part qui seraient offerts comme récompense aux rédacteurs, etc.

La discussion est ouverte : MM. N. de Berty, Dufau, B. Jullien, de Monglave, D. Rozière, Vincent, Renzi, l'abbé Duplessy, le comte Roger de Saint-Poncey, l'abbé Badiche, y prennent part. La *revue mensuelle* de chaque classe est admise en principe, ainsi qu'un rapport sur chaque cours, lorsque ce cours sera terminé. La question du tirage à part pour les rédacteurs et de l'application du revenu des abonnements à la rédaction est renvoyée au conseil comme rentrant dans ses attributions. Enfin, l'ensemble du projet d'amélioration du journal est adopté par l'assemblée générale.

COURS PUBLICS.

Dans les derniers mois qui viennent de s'écouler, huit cours ont été professés par des membres de l'Institut Historique dans le local de la Société. M. Dufau y a traité de *l'Histoire de la Papauté pendant les temps modernes* ; M. H. Prat, de *l'Histoire de France à partir de François I^{er}* ; M. Dufey (de l'Yonne), de *l'Histoire du Droit public français* ; M. de Brière, des *Hiéroglyphes égyptiens et des religions anciennes* ; M. J. Ottavi, de *l'Histoire des Journaux en France* ; M. Leudière, de *l'Histoire de la Littérature française aux XVI^e et XVII^e siècles* ; M. Robert (du Var), de *l'Histoire de la Philosophie depuis Descartes* ; et M. N. H. Cellier, de *l'Histoire de la Littérature et de la Législation comparées*.

Quatre de ces cours sont terminés. Ce sont ceux de MM. Prat, Ottavi, Leudière et Dufau. Voici le résumé rapide des seize leçons qu'a professées ce dernier membre.

Toutes les institutions, celles même qui ont été données à la terre par le mauvais génie des hommes, sont providentielles. Une seule est divine, selon M. Dufau, c'est-à-dire communiquée immédiatement aux hommes par la Divinité : cette institution, c'est le *catholicisme*, que le professeur tient à ne pas voir confondre avec le *christianisme*. « En effet, dit-il, le christianisme comprend les schismatiques grecs, ainsi que les différentes sectes qui divisent le protestantisme. Or ces différentes religions ont sans contredit un caractère providen-

tiel, mais elles ne sont pas des institutions divines, par cela seul qu'elles ont eu un commencement et que ce commencement a été l'ouvrage des hommes. Elles ont eu un commencement, elles peuvent avoir aussi une fin : autre raison qui prouve qu'elles ne sont pas l'œuvre immédiate de Dieu. Le catholicisme seul, qui n'est, à tout prendre, que le complément et le développement du mosaïsme, a eu un commencement, non pas humain, mais tout divin, la révélation, et il n'aura d'autre fin, ajoute M. Dufau, que celle qui est assignée au monde.

« Si par religion, poursuit-il, on entend les rapports immédiats de Dieu avec l'homme, le catholicisme seul est une religion. Toutes les autres sectes, celles même qui reconnaissent Jésus-Christ comme fondateur, ne sont pas des sectes religieuses, mais bien plutôt des sectes philosophiques. Et la preuve c'est qu'historiquement elles ne peuvent revendiquer une origine divine et qu'elles n'auront jamais la folle prétention de se croire immortelles. »

Arrivant à la papauté, le professeur l'appelle la personnification du catholicisme. Le pape, selon lui, c'est le représentant et le conservateur des idées catholiques. Le catholicisme, comme institution divine, ajoute-t-il, ne peut faillir : mais il se hâte d'ajouter que la papauté, qui est aujourd'hui le gage et le symbole de cette infailibilité, n'en a pas toujours été, pour ainsi dire, le dépositaire. La papauté elle-même n'a pas commencé d'exister avec le catholicisme. « Saint Pierre, dit M. Dufau, est le prince des apôtres, mais il n'est pas pape comme l'ont été plus tard saint Léon, Grégoire-le-Grand, Nicolas I^{er}, Sylvestre II, Grégoire VII. Les successeurs de saint Pierre, dans les premiers temps de l'Eglise, étaient les chefs spirituels des archevêques et des évêques, comme saint Pierre le fut des apôtres ; mais ils ne jouirent pas de l'influence immense qu'exercèrent dans la suite les hommes illustres que j'ai cités. A cette époque, les vrais représentants de l'Eglise catholique furent tous les martyrs, tous les écrivains célèbres qui défendirent leur religion et qui moururent pour elle. A partir même du IV^e siècle jusqu'au IX^e, ce ne sont pas encore les papes qui sont considérés comme tels. Les conciles œcuméniques ont une puissance à laquelle est subordonnée celle du pape, et partant garantissent seuls l'infailibilité du catholicisme. »

L'histoire politique de la papauté, celle que M. Dufau nous semble avoir étudiée d'une manière spéciale, ne commence que vers le VIII^e siècle. Ses premiers actes sont : 1^o la substitution de la race des Carlovingiens à la famille Mérovingienne ; 2^o le sacre de Charlemagne comme empereur d'Occident. Dans le premier fait la papauté agit dans un intérêt frank ou plutôt gaulois. Les Gaules sont en effet dans une anarchie causée par l'incapacité des Mérovingiens. Pepin-le-Bref peut seul leur donner l'unité, et le pape le reconnaît comme le légitime roi des Franks. Dans le deuxième fait, la papauté agit dans un intérêt européen. L'Europe, du temps de Charlemagne, est dans le même désordre, dans le même chaos que la Gaule du temps de Pepin. Un empereur seul pourra

lui imprimer une certaine unité et un peu d'ordre : le pape confère ce titre à Charlemagne.

L'histoire politique de la papauté n'a guère été connue et dignement appréciée que de nos jours, et (chose étonnante !) ce sont des protestants allemands qui l'ont répandue et complètement réhabilitée (1).

« L'histoire en main, il est facile, dit M. Dufau, de prouver que la papauté a toujours plutôt agi dans l'intérêt général de l'humanité que pour des causes personnelles, que dans un intérêt privé. »

Pour bien apprécier l'histoire de la papauté, il faut surtout l'étudier, comme il l'a fait, dans les grands hommes qui en ont été les représentants. Autant de divisions et autant de périodes qu'il y a eu de grands hommes. Jusqu'à Grégoire VII inclusivement l'on peut compter : 1° Léon-le-Grand ; 2° Grégoire-le-Grand ; 3° Nicolas Ier ; 4° Sylvestre II ; 5° Grégoire VII. — État politique et religieux de l'Europe à l'avènement et à la mort de tous ces papes.

Le professeur s'est arrêté à la mort de Grégoire VII, arrivée en 1085. C'est son histoire qu'il a spécialement développée, parceque, a-t-il dit, si ce n'est pas à lui que commence précisément l'histoire de la papauté, considérée dans ses rapports politiques avec les États de l'Europe, du moins c'est bien sous son pontificat qu'elle a pris ses plus grands développements.

M. Dufau voit deux hommes dans Grégoire VII : le réformateur de l'Église et le chef politique. Comme réformateur de l'Église, il ne mérite, selon le professeur, que des éloges, puisqu'au moment où il monte à la chaire de saint Pierre la corruption des mœurs était effroyable parmi les membres du clergé. Comme chef politique il ne mérite, non plus, d'après lui, que des éloges. L'Europe était alors sous la domination de princes qui tyrannisaient à plaisir les peuples. Grégoire VII voulut que la papauté pût appeler les rois devant son tribunal, et leur demander compte et raison de leur conduite.

M. Dufau a pensé qu'on ne pouvait faire une histoire équitable et impartiale de Grégoire VII, comme de tous ses prédécesseurs, qu'en se faisant pour ainsi dire leur contemporain. C'est de ce point de vue qu'il juge la papauté ; et l'intérêt qui en résulte est immense. Il se propose de continuer cette histoire dans le cours qu'il professera l'année prochaine.

C'est le lundi 8 mars que M. Dufey (de l'Yonne) a ouvert son cours de *droit public français*. La première séance a été consacrée à l'exposition du plan général que le professeur se propose de suivre. Il comprendra l'histoire de nos institutions politiques, civiles et religieuses, depuis l'expédition de Ségovèse et de Bellovèse jusqu'à la révolution française (de 162 de l'ère romaine à 1789 de l'ère vulgaire). M. Dufey examine l'institution des druides considérés comme

(1) *Histoire de Grégoire VII*, par Voigt. — *Innocent III et ses contemporains*, par Hurten. — *Histoire de la Papauté au XVI^e et au XVII^e siècle*, par Ranke.

législateurs, prêtres et magistrats ; leurs doctrines, leurs dogmes ; l'origine, les progrès et l'extinction du grand collège des druides de l'île de Sains (Bretagne) ; l'influence de cette institution sur les mœurs et les usages des Gaulois ; les changements opérés par la domination romaine dans le gouvernement, la législation et les croyances religieuses ; les causes qui ont facilité l'établissement des Burgundes et des Goths, et l'invasion des Franks pendant les III^e, IV^e et V^e siècles ; enfin la révolution qu'ont opérée les événements qui ont eu lieu pendant la période mérovingienne.

Ce cours continuera tous les lundis, à trois heures très précises.

CHRONIQUE.

L'Institut Historique vient de faire une perte cruelle dans la personne de M. de Saint-Prosper aîné. Antoine-Jean Cassé de Saint-Prosper était né à Paris, le 16 novembre 1790 ; il appartenait à l'une de ces vieilles familles parisiennes qui avaient conquis le privilège de remplir les charges municipales. Ce fut longtemps un brevet d'honneur et de probité ; mais alors la grande révolution de 89 avait détruit les privilèges de la bourgeoisie comme ceux de la noblesse et du clergé ; et notre collègue ne put recueillir parmi les siens que de bons souvenirs et de bons exemples.

L'éducation publique, qui devait incessamment se régénérer avec éclat, laissait encore beaucoup à désirer : M. de Saint-Prosper eut le courage de refaire la sienne au sortir de l'école. Puis, à peine adolescent, il étudia le droit. Mais, au moment où il espérait mettre à profit le fruit de ses études, il fut enlevé par la conscription, à laquelle il avait échappé une première fois. C'était en 1813, après la funeste campagne de Moscou. Il fallait recomposer à tout prix de nouvelles légions : on rappela tous les hommes que les réquisitions précédentes avaient oubliés, et M. de Saint-Prosper fut forcé de prendre les armes. Il alla jusqu'à Dresde ; mais les fatigues de la route altérèrent tellement sa santé qu'on l'autorisa à rester à Grossenhorf, où il s'était déjà fait des amis parmi de jeunes étudiants allemands dont les parents tenaient un rang distingué dans la ville. Grâce aux soins qui lui furent prodigués et aux secours de toute espèce qu'il rencontra, il réussit à échapper aux épidémies qui moissonnèrent tant de milliers de soldats français. Enfin il revit sa patrie en 1814, après avoir été échangé contre des prisonniers russes.

Ses liaisons en Saxe lui avaient permis d'étudier les mœurs du pays. Admis dans l'intérieur des familles, il avait pu voir ce que n'aperçoivent pas les voyageurs qui n'habitent que les auberges, ou qui ne sont introduits que dans quelques salons. Il était d'ailleurs en état de tirer profit de ce qu'il voyait. Rentré en France, il se voua exclusivement à la littérature, et travailla dans plusieurs

journaux en harmonie avec ses opinions, tels que *la Quotidienne*, *la Gazette*, le *Journal de Paris*. Plus tard il devint rédacteur en chef de plusieurs feuilles politiques ; mais, pour nous renfermer dans la littérature, nous nous occuperons exclusivement des travaux de ce genre qui ont mérité à son auteur une place distinguée parmi les contemporains.

Ces travaux sont aussi nombreux que variés : avant son départ pour l'armée, il avait débuté en 1812 par un *Essai sur la Comédie* ; à son retour il fit paraître d'abord dans un journal, puis en un petit volume in-18, un *Recueil de Pensées*. Cet ouvrage, grossi par la suite, forme le principal titre littéraire de l'auteur. Nous voulons parler de l'*Observateur au XIX^e siècle*. Nous y reviendrons.

Occupons-nous d'abord d'un roman intitulé *la Famille Lillers*, ou *Scènes de la vie*. Rien de plus original, de plus vrai que le caractère du principal personnage. « Éloigné, dit-il, de la France pendant la Révolution, j'ai dû à mon retour m'instruire d'une manière positive des événements qui s'y étaient passés. Qu'ai-je fait ? un travail fort simple, une quintessence historique. Dans un tableau j'ai réuni tous les grands hommes d'état du siècle. A côté de leurs noms j'ai placé trois petites colonnes intitulées : *Places, pensions et opinions* : par ce moyen tout est expliqué : l'opinion par la pension, la pension par la place ; et d'un coup d'œil j'ai la vie entière d'un homme. » Tout le volume abonde en pensées ingénieuses, exprimées en un style vif et simple à la fois. Certains débuts de chapitre rappellent ceux de *Tom Jones*.

Mais c'est son *Observateur* surtout qu'on regarde avec raison comme son plus beau titre littéraire. Là Saint-Prosper poursuit avec bonheur l'œuvre commencée chez les anciens par Théophraste, et continuée chez nous par Pascal, La Bruyère, Duclos, Vauvenargues, et plusieurs autres écrivains moins connus quoique dignes d'estime. Il n'a pas tenté, à l'exemple de La Bruyère, de tracer des portraits, et s'est ainsi privé peut-être d'une chance de succès, en n'offrant pas une pâture assurée à la malignité contemporaine. Ce fut, on s'en souvient, ce qui popularisa surtout l'œuvre du siècle de Louis XIV ; les vues élevées et profondes, les aperçus fins et délicats qu'il y avait semés à pleines mains, furent d'abord à peine appréciés ; on s'occupait avant tout à chercher les originaux des portraits tracés avec tant de verve et d'esprit. A l'époque où nous vivons, une pareille tentative était difficile à une âme surtout aussi franche, aussi loyale que celle de Saint-Prosper. D'ailleurs les feuilles publiques laissaient alors bien peu de chose à faire à la satire. Quoiqu'il en soit, notre collègue a fait un livre qui ressemble un peu pour la forme et même pour le fond à celui de La Bruyère. On peut du moins assurer que sous le rapport politique il offre des idées bien plus neuves et plus étendues ; cela tient à ce qu'au temps de La Bruyère il était, d'une part, fort difficile d'écrire sur les matières qui avaient trait au gouvernement, et de l'autre que, les esprits n'étant pas tournés vers ce but, les écrivains ne devaient guère s'en occuper. Dieu nous garde cependant d'avoir l'idée d'éta-

blir la moindre comparaison entre *les Caractères* et *l'Observateur* ! Tout ce que nous avons voulu dire, c'est qu'on trouve sous la plume de l'écrivain du XIX^e siècle une foule de choses qu'on ne rencontrerait pas dans l'écrit du philosophe du XVII^e, et qu'une foule de passages du livre de M. de Saint-Prosper sont, grâce à son époque et à son talent, neufs par le fond et par la forme. La Bruyère n'a touché qu'à la surface de la société, Saint-Prosper a quelquefois pénétré plus avant. Il se rapproche sous ce point de vue de Vauvenargues. En un mot, il a continué, sans trop de défaveur, la tâche entreprise par ses maîtres, et n'a pas laissé dépérir leur héritage entre ses mains. Qu'on relise *l'Observateur*, et l'on reconnaîtra qu'il a heureusement glané dans un champ que tout le monde croyait épuisé. On pensait alors comme aujourd'hui qu'il n'y avait plus rien à dire sur l'amour, sur l'amitié, sur l'honneur, sur tous les sentiments qui remplissent le cœur de l'homme. Eh bien ! Saint-Prosper a su encore découvrir mille nuances qui avaient échappé à ses prédécesseurs, et il les a mises en relief en les enchaînant dans un style aussi vif que précis. Au reste, le public a été de cet avis, puisque *l'Observateur* a eu, sous différents formats, les honneurs de cinq éditions ; ce fait bien constaté vaut tous les éloges.

M. de Saint-Prosper avait conçu le projet de mettre en action, dans un cours complet de morale, les pensées qu'il avait recueillies dans *l'Observateur* ; cette idée l'occupa longtemps, et *les Aventures d'un Promeneur* virent enfin le jour. Là il se met en scène lui-même, mais c'est avec tant de bonhomie, avec tant d'amabilité, que personne n'est tenté de lui en vouloir, et qu'on sent qu'il peut le faire sans manquer à la modestie imposée à tout homme qui écrit. Il parcourt dans ce livre toutes les conditions de notre société en s'y mêlant à propos. Tour à tour il attache et amuse le lecteur, qui voit passer sous ses yeux des personnages si pleins de vie, si ressemblants, que maintes fois il se rappelle les avoir rencontrés sur son passage. L'auteur a entremêlé ses récits de petits drames pleins d'esprit et d'originalité. On a souvent cité le combat des pauvres sous le porche de Saint-Eustache un jour de mariage. C'était la nature prise sur le fait, la nature repoussante, il est vrai ; mais à cette scène triste en succède une autre d'une éloquence pathétique qui console l'âme et la ramène à sa propre dignité. *Les Aventures d'un Promeneur* sont parsemées d'histoires pleines d'intérêt, et si l'auteur avait pu terminer cet ouvrage, il eût été le digne pendant de son *Observateur*.

M. de Saint-Prosper a de plus enrichi le *Dictionnaire de la Conversation*, cette vaste encyclopédie du XIX^e siècle, dirigée par notre secrétaire perpétuel M. de Monglave, de nombreux articles de morale, remarquables par la justesse des pensées, la finesse des aperçus, l'ingénieuse précision du style. Il avait le projet de réunir un jour tous ces articles et d'en former un dictionnaire qui eût été le complément de ses œuvres de morale.

Le flambeau de l'histoire le guidait dans ses travaux ; de bonne heure il vint s'asseoir sur les bancs de notre Institut, et ne lui fit jamais défaut dans ses

congrès et ses grandes solennités. Ses recherches dans ce genre, poursuivies avec activité, lui profitèrent lorsqu'il conçut le projet d'écrire une *Histoire de France*; elle ouvre la belle collection intitulée LE MONDE, et forme deux volumes in-8°, imprimés à double colonne, comprenant la matière d'environ cinq ou six volumes in-8° ordinaires. Cet espace, quoique étendu, était cependant resserré, comparativement à l'importance du sujet, qui embrasse toute la monarchie française, depuis son origine jusqu'en 1838. Ce travail est un des plus complets qui existe sur cette matière; M. de Saint-Prosper n'a pas omis un seul fait essentiel; il n'a passé sous silence que ces détails de discussion qui intéressent les seuls érudits. Il a jugé avec impartialité les hommes et les choses, sans se laisser influencer par aucun système; il n'a point fait la faute, si commune à tant d'historiens, d'isoler un homme de son siècle et de prononcer sur ses vertus et ses vices avec des idées d'une autre époque. Il n'a pas non plus détruit la moralité de l'histoire en justifiant les crimes et les fautes des personnages qui ont influé sur les destinées des peuples, et les représentant comme entraînés au mal par un ascendant fatal qui ne leur permettait pas d'agir autrement. Le travail de M. de Saint-Prosper tient le milieu entre les histoires générales, beaucoup trop étendues pour le commun des lecteurs, et les précis presque toujours trop resserrés, ne donnant que des notions incomplètes et ne produisant que des demi-savants, race d'hommes qui pullule de nos jours. Le style de cette *Histoire de France* est remarquable par sa concision et sa rapidité. On a donné de justes éloges à sa peinture de la Saint-Barthélemy, morceau de main de maître.

M. de Saint-Prosper a écrit plusieurs biographies; la plus étendue est celle de Bossuet, qui figure en tête d'une édition des œuvres complètes de ce grand orateur chrétien. Elle a servi de texte à un article sorti de la plume d'un des rédacteurs les plus distingués du *Journal des Débats*, M. Fiévée, qui en a fait un éloge aussi mérité que senti. Nous citerons encore la vie de Massillon, et celle du maréchal de Brissac, insérées dans le *Plutarque français*; et la biographie de M. de Pradt, l'ancien archevêque de Malines, qu'on trouve dans *la Revue d'Auvergne*, patrie de ce prélat diplomate.

Comme rédacteur en chef, notre collègue a dirigé un recueil moitié littéraire, moitié politique, qui eut un grand succès sous la Restauration; nous voulons parler des *Lettres champenoises*; c'est là que parurent pour la première fois plusieurs chapitres de son *Observateur*. Il avait aussi commencé un examen des œuvres complètes de M. de Chateaubriand. Le deuxième et dernier numéro de ce travail, qui ne fut pas achevé, offre une analyse fort bien faite du *Génie du Christianisme*. On sent que le critique était digne d'apprécier son modèle, et qu'il n'est pas resté au-dessous de sa tâche. Le nom de M. de Chateaubriand nous rappelle que, lorsqu'il était ministre des affaires étrangères, il honora de sa bienveillance notre collègue et essaya de le venger d'une injustice qui venait de le frapper. Il occupait depuis deux ans un modeste emploi au ministère de l'in-

rière, lorsque tout-à-coup il s'en vit dépouiller uniquement pour faire place à deux protégés d'une association qui avait alors une influence décisive dans les affaires. M. de Chateaubriand, n'ayant pu faire réintégrer M. de Saint-Prosper, lui assigna de son propre mouvement une pension sur les fonds disponibles de son ministère. La disgrâce du protégé suivit de près celle du protecteur. Il ne put profiter du bienfait, mais il conserva toujours la plus vive reconnaissance pour le bienfaiteur.

De nouveau M. de Saint-Prosper se voua exclusivement à la politique et aux lettres jusqu'en 1830, époque où il quitta pour ainsi dire le monde pour vivre dans la retraite. Mais les années qui suivirent, années d'un repos toujours occupé, ne furent pas perdues pour la science. Ce fut durant cette période qu'il exécuta son grand travail sur l'histoire de France. Mais la fortune n'accompagne pas toujours le mérite, et M. de Saint-Prosper, qui cultivait les lettres avec amour, rencontra dans cette carrière plus d'honneur que de profit ; aussise vit-il forcé, vers la fin de 1840, de rentrer dans la politique à laquelle il pensait avoir dit adieu pour toujours : il accepta les fonctions de rédacteur en chef de la *Gazette du Dauphiné*, et les remplit pendant quelques mois avec autant de zèle que de talent. Il se disposait cependant à revenir à Paris, au sein de sa famille, lorsque, le 28 février 1841, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie qui l'enleva en quelques heures, malgré les secours aussi prompts qu'énergiques qui lui furent prodigués.

En résumé, et à part les écrits politiques, il nous a légué son *Observateur au XIX^e siècle*, ouvrage qui ne peut que grandir avec le temps et qui lui a mérité une place au premier rang des moralistes de notre époque ; ses *Aventures d'un Promeneur*, travail remarquable d'histoire contemporaine que la mort ne lui laissa pas malheureusement le temps d'achever ; et sa consciencieuse *Histoire de France*, dont nous avons signalé la portée.

Il possédait en outre au suprême degré ces rares vertus qui ne se rencontrent pas toujours avec les dons de l'esprit, mais qui les relèvent encore quand elles les accompagnent. Idolâtré d'une épouse qui avait su le comprendre, d'un frère qui fut son élève et son collaborateur, d'une fille adoptive qui lui avait voué la plus tendre reconnaissance, c'est au milieu de ces êtres si chers, au sein d'une vie simple et modeste, qu'il se sentait heureux et satisfait. Jamais ses amis ne l'implorèrent en vain : il courait au devant de leurs vœux ; et lui qui avait dirigé plusieurs publications littéraires ne comptait pas un ennemi parmi les littérateurs, race d'ordinaire si susceptible et si envieuse. Sa modestie égalait son savoir : il soutenait franchement, consciencieusement son opinion, mais pour rien au monde il n'eût voulu affliger ses contradicteurs en leur prouvant trop qu'ils avaient tort. Quoique fréquentant peu le monde il n'y était pas déplacé, tant s'en faut ; il y distribuait au contraire sans affectation la monnaie de son esprit, ce tact exquis, ce bon ton, cette vivacité, cet agrément qu'il avait su répandre dans ses livres. Sa conversation abondait en mots piquants,

assaisonnés d'une gaieté communicative. Toutes les personnes qui l'ont connu particulièrement seront ici de notre avis ; sa famille, la société, la littérature, l'Institut Historique, font en lui une perte immense ; mais une tâche reste à remplir par son frère. Qu'il termine ses œuvres inachevées, qu'il les publie avec ses œuvres inédites, qu'il poursuive la route dont son frère lui a facilité l'accès, et notre bon, notre excellent Saint-Prosper ne sera pas mort tout entier.

— Notre collègue, M. Onésyme Leroy, fait lui-même imprimer en ce moment à Valenciennes le manuscrit français de l'*Imitation de Jésus-Christ*, découvert par lui dans cette ville en 1837, et dont nos collègues, MM. Villenave et Eugène Garay de Monglave, ont parlé avec intérêt dans notre journal et au dernier congrès.

— Dans la séance publique annuelle des cinq Académies, qui a eu lieu le lundi 3 mai 1841, sous la présidence de M. Cousin, président de l'Académie des sciences morales et politiques, un rapport a été fait sur le concours ouvert pour le prix de *philologia comparée*, fondé par M. le comte de Volney et consistant en une médaille d'or de 1,200 francs. La commission a partagé le prix entre deux membres de la 2^e classe de l'Institut Historique, celle qui s'occupe spécialement de l'*Histoire des langues et des littératures* : M. Mary-Lafon, président de cette classe, auteur d'un *Tableau historique et comparatif de la langue parlée dans le midi de la France et connue sous le nom de langue romano-provençale*, en partie imprimé, en partie manuscrit, in-8° ; et M. Thommerel, secrétaire-adjoint de la même classe, auteur des *Recherches sur la fusion du franco-normand et de l'anglo-saxon*, imprimé, in-8°. Elle a décerné à chacun des auteurs une médaille d'or de 600 francs.

Un autre membre de l'Institut Historique, M. le docteur Cerise, ancien président de la 3^e classe (*Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*), a remporté le prix décerné le 17 décembre 1840, après concours, sur cette question posée en septembre 1838 : *Déterminer l'influence de l'éducation physique et morale sur la production de la surexcitation du système nerveux et des maladies qui en sont un effet consécutif*.

Le Secrétaire perpétuel, EUGÈNE GARAY DE MONGLAVE.

L'administrateur-trésorier, A. RENZI.

MÉMOIRE.

LE JARDIN DES PLANTES

ou

LES VIEUX VERBES FRANÇAIS.

J'étais allé, dans le mois d'août dernier, revoir cet admirable Jardin des Plantes que son éloignement du centre de Paris fait si souvent négliger à ceux même qui l'aiment le plus.

J'y rencontrai mon ancien élève Tireau, que des raisons d'économie avaient forcé de prendre, au moins temporairement, les fatigantes fonctions de maître d'études.

Il semblait lire avec attention un ouvrage qu'il tenait à la main. Je m'approchai de lui, et après les premiers compliments : « Le livre que vous lisez, lui dis-je, lorsque je vous ai interrompu, vous intéressait beaucoup sans doute ? »

— Je ne le lisais pas, répondit-il.

— Comment ! vous le teniez ouvert, et vous paraissiez si absorbé dans votre lecture !

— Cela peut être, reprit-il, mais c'était bien sans aucune intention formelle, et mon esprit errait ailleurs.

— Ah ! ah ! se perdait-il dans les espaces imaginaires ?

— A peu près, me dit-il en riant : j'évoquais devant moi des morts auxquels je redonnais l'existence et le mouvement.

— Bon ! repris-je, comme l'enchanteur Faustus fit autrefois revenir devant Elisabeth d'Angleterre les plus célèbres beautés des temps anciens, à commencer par Hélène, dont la reine, par parenthèse, blâma fort le teint de porcelaine et les pieds mal tournés (1).

— Non, non, me dit-il, je ne remonte pas si haut ! Il nous reste quelque chose des morts dont je parle ; il ne s'agit que de les ranimer.

— J'entends, répliquai-je ; vous avez retrouvé la fiole de l'alchimiste Mah-moun, qui disait à son fils au moment de mourir :

Regardez bien cette fiole-ci :
Elle renferme une liqueur vermeille,
Trésor unique et fruit de mainte veille,

(1) Ant. Hamilton, *Contes*, tome 1, page 267, édition in-16 de Bachelard, 1826.

Dans les trois jours qui suivront mon trépas,
Dans les trois jours, au moins, n'y manquez pas,
Si par vos mains, dans ma bouche glacée,
Cette liqueur goutte à goutte est versée,
Entre vos bras soudain vous me verrez,
Me ranimant, renaître par degrés (1).

— Vous n'y êtes pas, répondit-il. Au reste, je ne veux pas vous faire chercher plus longtemps le mot de l'énigme : les individus dont je parle ne sont pas comme vous le croyez, des hommes ou des femmes; ce sont tout simplement des verbes, ou plutôt quelques verbes appartenant à la langue française.

— Des verbes ! lui dis-je; mais alors que parlez-vous de leur rendre la vie?

— Les verbes dont il est question, reprit-il, sont ceux ou quelques-uns de ceux que la langue a perdus. Vous savez ce qu'Horace dit à ce sujet :

*Multa renascentur quæ jam ceciderunt, cadentque
Quæ nunc sunt in honore vocabula, si volet usus,
Quem penes arbitrium est et juss et norma loquendi* (2).

— Eh bien ! répondis-je, que pouvons-nous faire à l'usage?

— Nous pouvons l'éclairer, dit-il. N'est-ce pas une chose malheureuse que les verbes souvent les plus utiles, les plus importants de la langue française, aient perdu successivement leurs personnes, leurs temps et leurs modes ; qu'ils n'apparaissent plus dans les dictionnaires que pour mémoire, c'est-à-dire à la forme infinitive, et avec cette note : *le reste manque*, ou celle-ci : *on ne l'emploie que dans cette phrase*?

— Mais enfin, objectai-je, vous ne pouvez pas faire que le mot actuellement inusité soit actuellement usité?

— Non sans doute, répondit-il, et ce n'est pas là ce que je désire ; mais si nos écrivains n'emploient pas ces mots, si nous ne nous en servons pas dans la conversation, croyez bien que ce n'est pas parce que le dictionnaire les déclare inusités, mais parce que nous les ignorons ; et ce serait, à mon avis, rendre service à la langue et aux auteurs que de leur montrer dans leur entier ces conjugaisons si outrageusement mutilées aujourd'hui. Je parle, bien entendu, des verbes importants.

— Voilà deux fois, observai-je, que vous employez ce terme ; qu'entendez-vous donc par un verbe important ? Tous ne le sont-ils pas également, en ce sens qu'ils expriment tous une idée spéciale ?

— Ces idées elles-mêmes, répondit-il, peuvent avoir des valeurs très diffé-

(1) Andrieux, *l'Alchimiste et ses enfants*, Conte, t. IV, page 229 ; édition in-16, 1822, chez Nepveu. — (2) Horace, *Art poétique*, vers 70. Les mots aujourd'hui tombés en désuétude renaîtront peut-être ; ceux qui sont en honneur tomberont peut-être à leur tour, si l'usage le veut, l'usage qui est le maître absolu et la règle du langage.

rentes ; les plus abstraites et les plus générales se représenteront à tout moment dans le langage (1), tandis que celles dont le sens est plus restreint reviendront rarement ou même ne paraîtront que dans certaines circonstances tout-à-fait particulières. Que ferez-vous, par exemple, du mot *congréer* (2), qui signifie remplir le vide qui règne extérieurement entre les contours des torons d'un cordage, ou du verbe *cohober* (3), qui veut dire distiller plusieurs fois de suite une liqueur sur son résidu ? N'est-il pas clair que ces mots ne peuvent avoir d'emploi que dans le cas très particulier pour lequel on les a créés ? Partout ailleurs ils nous sont inutiles, comme ces livres où l'on ne trouve qu'une bonne pensée ou qu'un beau vers ; on les laisse sans regret moisir dans un coin de sa bibliothèque. Mais les verbes généraux, comme *être*, *penser*, *agir*, *faire*, *tendre*, *jeter*, etc., reviennent à tout moment dans nos discours ; nous ne pouvons pas nous passer d'eux ; ils sont comme les cahiers qu'il faut, suivant le précepte d'Horace, feuilleter jour et nuit.

Nocturnâ versate manu, versate diurnâ (4).

C'est vous, ajouta-t-il, qui m'avez le premier fait expliquer l'ouvrage où se trouve ce vers ; vous voyez que j'ai profité de vos leçons et que j'en fais volontiers l'application.

— C'est très bien, lui dis-je ; et tous les verbes dont vous me parlez sont-ils importants de la même manière et par la même raison ?

— Non sans doute ; quelques verbes sont précieux, comme je viens de vous le dire, par la généralité de leur idée propre ; d'autres le sont par le grand nombre de dérivés ou de composés qu'ils forment ; quelques-uns par la parfaite précision de leur signification, et parcequ'ils diffèrent sensiblement de leurs synonymes.

— Donnez-moi quelque exemple de ces derniers.

— Volontiers. Nous avons distingué soigneusement dans l'expression de nos sensations l'état passif ou actif de notre âme, c'est-à-dire sa sensibilité pure ou son attention ; ainsi nous *touchons* par hasard une table ou une chaise, mais nous *tâtons*, nous *palpons* l'objet que nous voulons reconnaître par le tact ; nous *goutons* le vin et les aliments que nous mangeons pour satisfaire notre appétit ; nous *dégustons* les liqueurs ou les mets qui flattent notre sensualité ; nous *odorons* une fleur, un parfum, un tas d'ordures, quand ces divers objets font sur notre odorat une impression indépendante de notre volonté ; nous *flairons*, au contraire, quand nous voulons nous rendre compte d'une odeur ou déterminer ce qu'elle indique ; nous *voyons* de même ce qui frappe nos yeux, et nous *regardons* quand nous concentrons sur une chose toute la force de

(1) Bernard Jullien, *Thèse sur la Grammaire*, note 16. — (2) Terme de marine. — (3) Terme de chimie. — (4) Horace, *Art poétique*, 268.

notre vue. Voilà pour quatre de nos sens. Si vous passez au cinquième, à l'ouïe, qui est certainement un des plus importants pour l'homme civilisé, vous avez bien le mot *écouter* pour exprimer le désir de percevoir un son; mais le verbe indiquant la sensation même, ce verbe, vous ne l'avez pas.

— Bon ! m'écriai-je, et *entendre* ?

— *Entendre*, répondit-il, n'exprime pas la sensation ; *entendre* est un composé d'*en* et de *tendre*, parcequ'en effet à l'audition d'un son l'oreille se *tend* en quelque sorte, ou nous *tendons* l'oreille *en* ce bruit ; et cela est si vrai que Joinville, voulant peindre un lion qui s'élance sur une pièce de drap que le chasseur laisse tomber devant lui, dit : *Le lion n'entendait au drap* (1), c'est-à-dire tendait *en* ce drap. Mais il est misérable de ne pouvoir exprimer la plus simple de nos idées, je veux dire une sensation pure, que par un composé indiquant le mouvement physique déterminé en conséquence de cette sensation. Le verbe *entendre* est si peu le signe verbal de l'audition qu'il s'emploie lui-même et très naturellement dans le sens de *comprendre*; EXEMPLES : « Je n'y *entends* pas malice ; » et dans *le Mariage de Figaro* une scène presque entière roule sur cette signification : « C'est une promesse de mariage, dit Marceline, accompagnée d'un prêt d'argent, — J'*en-entends*, répond Brid'oison, et cætera, le reste. — Non, monsieur, point d'*et cætera*, — J'*en-entends*, vous avez la somme. — Non, monsieur, c'est moi qui l'ai prêtée. — J'*en-entends* bien, vous-ous redemandez l'argent. — Non, monsieur, je demande qu'il m'épouse. — Hé mais, j'*en-entends* fort bien ; et lui ven-ent-il vous épouser ? — Non, monsieur, voilà tout le procès. — Croyez-vous que je ne l'*en-entende* pas le procès (2) ? »

Au reste, tout cela devient évident par l'exemple que voici. Montaigne cite dans ses *Essais* (3) ces beaux vers de Pacuvius rapportés par Cicéron (4) :

*Nam istis qui linguam avium intelligunt
Plusque ex alio fecore sapiunt quam ex suo,
Magis audiendum quam auscultandum censeo.*

Le commentateur (5) donne au bas des pages la traduction des passages empruntés par Montaigne aux langues étrangères ; il met ici : « Pour ceux qui *entendent* le langage des oiseaux et qui sont plus éclairés par le foie d'un animal que par leur propre raison, je pense qu'il vaut mieux les écouter que les croire (6). » Or cette version renverse absolument, sinon la pensée, au moins la phrase de Pacuvius. Celui-ci avait dit qu'il y a quelque chose de mieux à faire que de les écouter, *audiendum magis quam auscultandum*, et le traducteur

(1) Joinville, *Histoire de saint Louis*, édition in-12, donnée en 1826 d'après celle de Ducang en 1668, page 161. — (2) Beaumarchais, *le Mariage de Figaro*, acte III, scène 12. — (3) Montaigne, *Essais*, t. II, page 45 ; édition stéréotype in-12. — (4) Cicéron, *de Divin.*, I, 57. La même opposition se trouve dans un fragment de Caton, conservé par A. Gelle, I, 45. — (5) Naigron, ou plutôt Coste. — (6) *Ibid.* au bas de la page.

écrit que les écouter est préférable à une autre chose dont l'auteur n'avait pas parlé.

— Il est vrai, dis-je, que c'était un peu embarrassant ; s'il avait mis : « Il vaut mieux les entendre que de les écouter, » tout le monde aurait *pu* entendre dans le sens de *comprendre*, comme s'il y avait : « Il vaut mieux saisir le sens caché de leurs prophéties que de les écouter longuement. » Le traducteur a espéré qu'il conserverait à peu près le sens en ménageant entre les mots qu'il employait une gradation analogue à celle qui distingue *audire* d'*auscultare*.

— Je le crois, reprit Tireau, et je ne doute pas de sa bonne intention ; toujours est-il qu'il n'a pas rendu le sens du latin, et que ce *sens* était rigoureusement : « Il vaut mieux les ouïr que les écouter. »

— En effet, repris-je, nous avons le verbe *ouïr*.

— Sans doute, continua-t-il, c'est là le seul verbe convenable, il n'y en a pas d'autre, et vous voyez par là combien il est précieux pour nous ; mais qu'est-ce qu'il vous en reste dans la langue commune et dans les dictionnaires ?

— Hélas ! répondis-je, l'infinitif et le participe passé, et à grand'peine le prétérit de l'indicatif et l'optatif (1).

— C'est vrai, reprit-il ; eh bien ! je veux, moi, vous le montrer dans son entier, et cela papier sur table, non pas en imaginant, comme le font quelquefois les ignorants, des formes plus ou moins barbares, et qui n'ont d'existence que dans la tête de leur inventeur, mais en vous présentant un relevé de phrases anciennes où ce mot aujourd'hui oublié se trouve à toutes les personnes, dans tous les temps, et toujours sous des formes aussi élégantes que régulières.

— Voyons cela ! m'écriai-je ; je serais curieux de connaître cette restauration d'un mot si nécessaire : car j'ai toujours été affligé de la légèreté d'un savant (2) qui, dans une dissertation sur le *Génie de la langue française* (3), écrit : « Il est trop barbare de prononcer *j'ois*, *j'oyais*, *j'ouisse* (4). » En quoi donc *j'ois* est-il plus barbare que *la joie* ; *j'oyais*, qu'un *joyau* ; *j'ouisse*, que *je jouisse* ? Le critique attribue à la barbarie ce qui n'est que le résultat de la désuétude ; il ne voit pas qu'une raison si déraisonnable condamnerait successivement tous les mots dont on aurait été quelque temps sans se servir.

— Examinons d'abord, reprit Tireau, les modes impersonnels : INFINITIF PRÉSENT, *ouïr*. Racine a dit :

Ses rois, à vous ouïr, m'ont parlé d'un vain titre (5).

IMPÉRATIF PASSÉ, *ouï* (invariable). « Vous avez ouï le langage de la ville de paix (6). » Nous le retrouverons tout-à-l'heure au participe passé. PARTICIPE PRÉ-

(1) *Dictionnaire français*, d'après Rivarol, mot *ouïr*. — (2) M. Auguis. — (3) Cette dissertation se trouve annexée au *Supplément au Glossaire de la langue romane*, par Roquefort ; Paris, 1820-

— (4) Page 75. — (5) Racine, *Iphigénie*, acte IV, scène 6. — (6) Pascal, *Provenc.*, XIV, à la fin de la page 90, t. II, édition in-18, 1815.

SENT, *oyant*. Vous trouvez dans Rabelais : « Ce que *oyants* les assistants dirent que vraiment il devrait avoir ce nom de Gargantua (1). PARTICIPE PASSÉ, *ouï*, *ouïe*, etc. Lisez Boileau :

Que ses faits surprenants soient dignes d'être ouïs,
Qu'il soit tel que César, Alexandre ou Louis (2).

Et dans le conte du chevalier qui entendait la messe pendant que la sainte Vierge était pour lui au tournoi, on trouve :

Le chevalier qui repéroît
Des messes qu'ouïes avoit (3).

— Passons maintenant aux modes personnels : l'indicatif présent sera régulièrement *j'ois*, *tu ois*, *il oit*, *nous oyons*, *vous oyez*, *ils oient* ; et l'impératif qui s'en forme, *oi*, *oyons*, *oyez*. En effet, Marot a dit :

J'ois en entrant grand bruit et grand tumulte (4).

Et Sénécé, en parlant du chevalier que Camille a enfermé dans une tour :

La nuit arrive et personne avec elle ;
Il oit sonner l'horloge du château (5).

Gassendi écrivait à Descartes : « C'est vous-même qui *oyez* les sons (6). » Et dans le roman de Dolopatos on trouve : « Ils *oient* (7). L'impératif est encore usité ; on lit dans La Fontaine :

Il ne faut jamais dire aux gens
Écoutez un bon mot, oyez une merveille (8),

Le futur et le conditionnel sembleraient devoir être *j'ouirai*, *tu ouiras*, etc., mais c'était plutôt *j'orrai*, *tu orras* :

Si tu me veux plévir ta foi
Que tu jà ne m'encuseras
D'une rien que dire m'orras (9).

c'est-à-dire que tu ne m'accuseras d'aucune chose que tu m'entendras dire.

C'est sous cette forme qu'on trouve constamment ces temps dans Joinville et

(1) Rabelais, *Gargantua*, I, 7 ; il y a *ouyans* dans le texte ; mais on conçoit que j'ai dû ramener le tout à une orthographe constante. — (2) Boileau, *Art poétique*, III. — (3) Barbazan, *l'Ord. de cheval. et Contes anc.*, p. 143 ; il y a *oïes* dans le texte. — (4) *Vieux Poètes franç.*, III, p. 47, collection Crapelet. — (5) Sénécé, *Conte de filer le parfait amour*. — (6) Voyez l'édition de Descartes, par M. Garnier, II, p. 182, 5^e objection, par M. Gassendi, n° 9. — (7) *Essai sur les Fables indiennes* etc. (in-8°, Paris, 1838 ; Techeuer), p. 158. — (8) La Fontaine, *Fables*, XI, 9. — (9) *Vieux Poètes fr.*, t. I, p. 391, collection Crapelet.

dans le roman des *Sept Sages de Rome* (1), et ailleurs : « Dieu le garda si comme orrez ci-après (2) ; pour ce que vous et vostre frère et les autres qui l'orront y puissent prendre bon exemple (3). » Et à la première personne : « Si orrons le prestre répondre (4). »

Ces deux temps sont si rigoureusement réguliers et se tirent si immédiatement l'un de l'autre sans aucune exception qu'il n'est pas nécessaire d'en citer d'autres exemples.

J'ajoute pourtant qu'on les a formés aussi de l'infinitif régulièrement : « L'on oyroit sa belle harangue (5), comme vous oïrez ci-après (6). M. Guizot cite une ordonnance de saint Louis où les deux formes sont employées concurremment : « L'on oïra d'une partie et d'autre les témoins (7), le baillif orra la querelle jusques as preuves (8). »

L'IMPARFAIT DE L'INDICATIF et le SUBJONCTIF sont régulièrement j'oyais, tu oyais, il oyait, nous oyions, vous oyiez, ils oyaient ; et que j'oye, que tu oies, qu'il oie, que nous oyions, que vous oyiez, qu'ils oient. On trouve en effet dans le titre d'un conte cité ci-dessus : « Le chevalier qui oyoit la messe (9). » Et Joinville dit « que le soir saint Louis oyoit ses Complices (10). » Toutes les personnes de l'imparfait sont régulières, comme on le sait, et se déduisent ainsi facilement d'une seule ; il en est de même du subjonctif, qui se tire de l'imparfait, excepté dans quelques verbes, où son singulier et la troisième personne du pluriel ont une forme particulière (11) ; c'est ici justement le cas ; aussi Joinville dit-il : « Séez-vous ci, bien près de moi, pour ce qu'on ne nous oie (12). »

Deux temps restent seulement à examiner, le PRÉTERIT et l'OPTATIF ; mais ces deux temps, qui sont dans tous les verbes d'une régularité parfaite, sont restés dans le verbe *ouir* les plus usités :

D'une église qui près estoit •
Ouit les saints que l'on sonoit
Pour la sainte messe chanter (13).

Et dans Ronsard :

Cybèle qui ouist
La voix Troyenne, au ciel s'en réjouit (14).

(1) Voyez l'*Essai sur les Fables indiennes* cité ci-dessus. — (2) Joinville, édition citée, p. 24. — (3) Joinville, *ibid.* p. 5. — (4) Rulebeuf, le Testament de l'âme, *l'Œuvre Poètes fr.*, t. I, page 339, collection Cruplet. — (5) Rabelais, *Gargantua*, I, 18. — (6) Comines, *Mémoires*, II, 14. — (7) Guizot, *Histoire moderne*, cours de 1830, 14^e leçon, t. V, p. 57, édition 1830-1832. — (8) *Id.*, *ibid.* — (9) Barbazan, *Ord. de cheval.* et autres Contes, p. 140 ; il y a *oyoit* dans le texte et *oyoit* à la p. 93. — (10) Joinville, éd. cit., p. 18. — (11) B. J. *Abrég. de gr. fr.* p. 37, et *Thèse sur l'étude de la gramm.*, 1836, p. 25. — (12) Joinville, *ibid.*, p. 11. — (13) Barbazan, *Ord. de cheval.* et autres Contes, p. 141 ; il y a *oï* dans le texte. — (14) Ronsard, *Œuvres compl.*, édit. de 1584, p. 410, l.

Joinville dit aussi : « Ce que je vis et ouïs par l'espace de six ans (1) ; » et ailleurs : « Quand les barons de France ouïrent ce (2). »

On trouve la première personne du pluriel dans ces mots de Comines : « Nous ouïmes ceux qui estoient en ces tranchées (3) ; » et le seconde en ces vers :

Car je vous dirai tel merveille
C'onques n'ouïtes la pareille (4).

Et l'optatif dans ces phrases : « Si lor dit que ils oïssent messe del Saint-Esprit (5) ; avant qu'il ouït ses vespres (6), et encore ne m'avait-il parlé de la reyne ni des enfants que je ouïsse (7). »

Voilà donc, comme vous le voyez, le verbe *ouïr* complètement restitué ; car, à ne compter que les temps simples, nos verbes n'ont jamais que douze temps : quatre pour les modes impersonnels, huit pour les modes personnels (8).

Sur ces douze temps il y en a quatre, le futur et le conditionnel, le prétérit et l'optatif, qui ne sont soumis à aucune espèce d'exception dans aucun des verbes de la langue ; ainsi une seule personne d'un de ces temps donne le temps tout entier, et de plus son dérivé (9).

Les trois personnes du singulier du présent indicatif se déduisent rigoureusement l'une de l'autre ; ainsi une seule donne les trois (10).

Le pluriel du présent, celui de l'impératif, celui du subjonctif pour les deux premières personnes et l'imparfait tout entier se tirent du participe présent avec une grande régularité ; ainsi une seule de ces formes donne toujours toutes les autres (11).

Quant aux personnes du singulier du subjonctif et aux troisièmes personnes plurielles du présent indicatif et du subjonctif, elles dépendent du participe présent presque toujours ; quelquefois, et dans des circonstances bien connues, du présent indicatif singulier (12).

Enfin le participe passé et l'infinitif passé sont le même mot, variable dans le premier cas, invariable dans le second (13).

Il suffit donc, pour reconstruire un verbe tout entier, d'avoir au plus six formes de ce verbe, prises dans chacun des groupes ci-dessous : 1° infinitif présent ; 2° futur ou conditionnel, quand ils ne se tirent pas régulièrement de l'infinitif ; 3° participe passé ou infinitif passé ; 4° participe présent, imparfait de l'indicatif, première ou deuxième personne du pluriel du présent indicatif, de

(1) Joinville, éd. cit., p. 5 ; il écrit *vi, oy, anz* ; voyez la note ci-dessus. — (2) Joinville, éd. cit., p. 28. — (3) Comines, *Mém.*, t. 9. — (4) Barbazan, *Ord. de cheval.*, et *Contes anciens*, p. 144. — (5) Villehardouin, *Conq. de Const.*, 15. — (6) Joinville, éd. cit., p. 48. — (7) *Id. ibid.*, p. 195. — (8) Bern. Jul., *Abr. de Gr. fr.*, l. II, ch. 5, B., p. 35. — (9) *Id. ibid.* — (10) *Ibid.*, p. 38. — (11) *Ibid.*, p. 36 et 37. — (12) *Ibid.*, p. 37. — (13) *Ibid.*, p. 36.

l'impératif ou du subjonctif; 5^e singulier du présent indicatif ou de l'impératif; 6^e prétérit ou optatif.

— Et jusqu'à présent, lui dis-je, avez-vous restitué beaucoup de nos verbes?

— Quelques-uns, me répondit-il. Je n'ai pas, au reste, l'intention de pousser bien loin cette recherche, quoique l'on pût faire un très grand et très beau travail sur les verbes français tombés en désuétude, même en rejetant de la liste ceux qui n'ont réellement que peu d'importance, comme *plévir*, *chauvir*, *loisir* (1), et négligeant ceux qui se sont seulement modifiés et qui sont, sous une forme plus douce ou plus agréable, partie du langage moderne, comme *vouloir*, par exemple, qui faisait autrefois je *weil* (2), il *volt* (3), ils *vourront* (4), ils *voussissent* (5), et qui fait aujourd'hui je *veux*, il *voulut*, ils *voudront*, ils *voulussent*.

Pour moi, je me suis restreint dans un cercle beaucoup moins large; j'ai choisi, dans la liste des verbes qu'on nous donne ordinairement comme irréguliers ou défectifs, ceux qui, par la généralité de leur idée propre, ou parce qu'elle était de nature à se représenter fréquemment, ou enfin à cause de leurs dérivés ou composés, pouvaient nous offrir quelque intérêt; et j'ai examiné s'ils étaient aussi défectifs qu'on nous l'avait dit, et si l'on ne pouvait pas, en employant, bien entendu, l'orthographe actuelle, les reconstruire et les montrer dans leur entier.

— Mais, lui dis-je, c'est un sujet d'autant plus intéressant que l'ouvrage doit être court; puisque je suis de loisir et que vous êtes encore loin de l'heure où vous reconduirez vos bambins chez eux, ne pourriez-vous me faire connaître ceux que vous avez trouvés jusqu'ici, soit que vous veniez continuer ce travail, ou que, content d'avoir montré la route, vous disiez à vos successeurs :

On le peut, je l'essaie, un plus heureux le fasse.

— Je ne demande pas mieux, répondit-il, ce sera pour moi une bonne fortune d'avoir un interlocuteur dans l'exercice de mes fonctions; seulement vous m'excuserez si je ne mets pas beaucoup d'ordre dans mon examen.

— Allez toujours, lui dis-je; à la campagne comme à la campagne; vous n'avez pas ici un juge bien vère : les bois inspirent l'indulgence.

— C'était, reprit-il, un beau mot de la langue latine que cet *ardere*, d'où nous avons encore le mot *ardent*, qui semble indiquer à la fois chaleur et lumière, tandis que *brûlant*, qui le remplace, n'exprime que la chaleur : « Un fer brûlant, sa main était brûlante. » Et dans ce sens, l'eau, quelque chaude qu'elle soit, ne fera jamais que brûler, tandis que les inventeurs de l'eau-de-vie, voyant qu'on pouvait l'enflammer, lui donnèrent le nom d'*eau ardente* (6) comme les

(1) Voyez l'*Enseignement*, p. 486. — (2) Joinville, éd. cit., p. 163. — (3) *Id.*, *ibid.*, p. 150. — (4) *Id.*, *ibid.*, p. 141. — (5) *Id.*, *ibid.*, p. 152. — (6) Ou Esprits ardents; voyez les Dictionn. de chim. « Chaque brave recevra une double mesure d'*aguardiente* » (d'aigue ardente), dit le nègre Biassou à ses noirs, dans *Bug-Jargal*, ch. 29.

sauvages l'ont depuis appelée *eau de feu*. Mais le verbe d'où vient *ardent* est-il donc tellement perdu pour nous que nous n'en puissions retrouver les débris? On le croirait, à lire cet article de l'Académie : « *Arder*, vieux mot qui n'est plus en usage, mais dont il reste quelques traces dans cette phrase populaire d'imprécation : *Le feu saint Antoine vous arde* (1). » Mais *arder* lui-même n'est qu'une forme de l'infinitif, qui était triple, puisqu'on disait aussi *ardre* et *ardoir* (2); les futur et conditionnel étaient *j'ardrai* et *j'ardrois*. Rutebeuf fait dire au vilain mire, ou médecin malgré lui :

Le plus malade en esirai,
Et en cet feu le mèterai ;
Si l'ardrai en icel feu,
Et tuit li autre en auront preu (3).

Le participe passé était *ars*, *arse* : « Nous sommes perdus et *ars*, » dit Joinville (4). Le roman des *Sept Sages de Rome* (5), dit « qu'Ypocras eut ses livres *ars*. » Et nos vieux historiens ne rapportent-ils pas que Jeanne d'Arc la Pucelle fut *arse* par les Anglais? Le participe présent, l'imparfait, le subjonctif, le pluriel du présent indicatif et de l'impératif, étaient *ardant*, *j'ardois*, que *j'arde* : « Les barons vinrent, *ardant* et détruisant d'une part (6); il meisme *ardoit* ses villes (7). — Que le feu de saint Antoine t'*arde*, » dit l'Académie au subjonctif (8). Et Hugues de Cambrai dit, dans la *Male Honte* :

Li roi s'alre, si l'esgarde :
Vilains, fit-il, li maus feu t'*arde* (9).

Scarron dit encore au même temps, dans un vers ridicule :

Las! faut-il donc pour vous que notre poitrine arde (10)?

Joinville a dit de même au présent indicatif : « Se ils *ardent* nos chastiaus et nos demeures (11). » Et Molière, à l'impératif :

Ardez le beau museau
Pour nous donner envie encore de sa peau (12).

La Fontaine dit du paysan qui avait offensé son seigneur, et à qui celui-ci voulait faire manger *trente aulx sans boire* :

Bref il en fut à grand'peine au douzième

(1) Académie, mot *arder*, édit. de Nîmes, 1778. — (2) *Ess. sur les Fab. ind.*, roman des *Sept Sages de Rome*, p. 71. — (3) Rutebeuf, *le Vilain Mire*, t. I, p. 329 des *Vieux Poët. fr.*, collect. Crapelet. — (4) Joinville, édition citée, p. 68. — (5) *Ess. sur les Fab. ind.*, 2^e partie, p. 28. — (6) Joinville, éd. cit., p. 28. — (7) *Id.*, *ibid.*, et *Ess. sur les Fab. ind.*, 2^e partie, p. 45. — (8) Voy. ci-dessus. — (9) Hug. de Cambr., *La Male Honte*; voy. *Vieux Poët. fr.*, III, p. 381. — (10) Scarron, *Jodelet*, III, 4. — (11) Joinville, éd. cit. p. 68. — (12) Molière, *Dépit amour.*, IV, 3.

Qu'es-t'ierant : Haro ! la gorge m'ard !
Tôt ! tôt ! dit-il, que l'on m'apporte à boire (1).

Enfin le prétérît et l'optatif sont réguliers : « Il *ardit* Espargnay et Vertus et *Sezene* (2) ; des Sarrazins jetèrent le feu grégois au chas et l'*ardirent* tout (3). »

— Par ma foi, lui dis-je, voilà le verbe complet ; et les mots *ardeur*, *ardent*, *ardemment*, *ardillon*, *ardu*, *arsin*, ont maintenant en français un primitif incontestable, et qui exprime bien leur idée commune.

— Il en sera de même, reprit-il, du verbe *gésir*, venu du latin *jacere*, et qu'on devrait, en conséquence, écrire par un *j* ; on aurait ainsi le triple avantage de conserver l'étymologie, de mieux représenter la prononciation, et d'avoir une conjugaison régulière quelle qu'elle soit : au reste, elle est complète, ainsi que le montrent les exemples suivants, choisis dans les six groupes de temps ou de personnes que j'ai précédemment déterminés :

1^{er} groupe : « S'il ne voit un autre homme *gésir* à li (4). »

2^e groupe : C'aiez tout a dès en mémoire
La mort et la terre où gîrez,
Dont venistes et où irez (5).

Dans le roman des *Sept Sages de Rome*, on trouve moins bien : « Vous *gerrez* (6). » Et dans Joinville de même : « Leurs héberges là où vous *gerrez* encore en nuit (7). »

3^e groupe : « Quand el lit ot un peu *géu* (8). » Ce même mot est aussi mieux écrit par un *j* (9).

4^e groupe : Le participe présent est double, c'est *gisant* et *gissant*. Ce dernier se trouve dans une épigramme contre le roi de Navarre, Antoine de Bourbon, père de notre Henri IV, qui fut tué d'un coup d'arquebuse au siège de Rouen tandis qu'il lâchait de l'eau :

Ami Français, le prince ici gissant
Vécut sans gloire et mourut en pissant (10),

Les exemples suivants font au contraire remonter au participe *gisant* : « Les pauvres femmes qui *gisaient* d'enfant (11) ; — Nous *gisions* si à l'étroit (12) ; — Les Béharies *gessoient* dedans les tentes au Soudane (13) ;

Car en cest lit gisent mi *ôstes* (14).

c'est-à-dire : mes hôtes sont couchés en ce lit. »

(1) La Fontaine, *Contes*, t. I, p. 38, édit. stéréot. — (2) Joinville, éd. cit., p. 28. — (3) *Ibid.*, p. 71. — (4) Joinville, éd. cit., p. 116. — (5) Hue de Tabarie, *Ord. de chev.*, v. 164. Voy. Barbazan, *Cont. anc.*, p. 120. — (6) *Ess. sur les Fab. ind.*, 2^e part., p. 40. — (7) Joinville, éd. cit., p. 81. — (8) Hue de Tabarie, *Ord. de chev.*, v. 133 ; voy. Barbazan, *ouvr. cit.*, p. 118. — (9) *Ess. sur les Fab. ind.*, 2^e part., p. 57. — (10) Voltaire, note (n) du 2^e ch. de la *Henriade*. — (11) Joinville, 6, p. 234. — (12) Joinville, éd. cit., p. 115. — (13) *Id.*, *ibid.*, p. 92. — (14) Jean de Boves, *Gombert et les deux pierres*, t. I, p. 367, des *Vieux Poët. fr.*, collection Grapelot.

5^e groupe : Le présent singulier est assez connu par la formule *ci-gît* ; Boileau aimait cette épigramme :

Ci-gît ma femme : ah ! qu'elle est bien
Pour son repos et pour le mien.

Et La Fontaine a dit dans cette épigramme qu'il composa pour Molière, et qui témoignait également de son amitié pour ce grand homme et de l'excellence de son jugement :

Sous ce tombeau gisent Plaute et Tércence,
Et cependant le seul Molière y gît :
Leurs trois talents ne formaient qu'un esprit
Dont le bel art réjouissait la France.
Ils sont partis, et j'ai peu d'espérance
De les revoir malgré tous nos efforts ;
Pour un long temps, selon toute apparence,
Tércence et Plaute et Molière sont morts (1).

— Et La Fontaine, interrompis-je, nous montre aussi par ces admirables vers quel parti les poètes ou les prosateurs auront à tirer de ces vieilles formes de langage. Où en serions-nous s'il avait fallu dire que Tércence et Plaute étaient couchés ou étendus dans le tombeau ?

— C'est ce que je vous disais, répondit-il, et c'est ce qui m'a fait chercher à compléter la conjugaison de ces vieux verbes ; il ne faut plus, pour celui-ci, que le prétérit et l'optatif, savoir : je *jus* et que je *jusse*, écrits régulièrement par un *j* : « Et *just* le roi et son est devant le chaste! d'Ansur (2) ; — Et en fille *jut* toute seule (3) ; — Cil qui se *jut*, ne se put taire (4). »

S'il savoit que o vous geusse
Il cuideroit que je eusse
De vous fetes mes volentés (5).

— Voilà encore un verbe complet, lui dis-je ; et l'on peut même remarquer, par votre avant-dernier exemple, que ce verbe se prenait comme réfléchi ; toutefois cet emploi me paraît moins naturel et en même temps moins beau que le simple.

— Je suis de votre avis, dit-il, et puisque nous avons le verbe *coucher* pour désigner l'action, et *se coucher* pour l'action faite sur soi-même, on peut et l'on doit garder *gésir* pour indiquer l'état, sans y joindre un pronom inutile. J'ai retrouvé, ajouta-t-il, un autre verbe non moins utile que les précédents ; c'est

(1) La Fontaine, *Œuv. div.*, t. I, pag. 404, éd. stéréot. — (2) Joinville, éd. cit., pag. 185. — (3) Jean de Boves, *Gombert et les deux clercs*, t. I, p. 365, des *Plus Poët. fr.*, collection Crapetot ; voy. aussi le roman des *Sept Sages*, etc., p. 27. — (4) Rutebeuf, de *la dame qui fit trois fois le tour du montier*, t. I, p. 334 ; collect. Crapetot. — (5) Jean de Boves, lieu cit.

le verbe *issir*, venu du latin *exire*, et dont nous n'avons plus guères aujourd'hui que le participe passé *issu*, *issue*.

Tout ensement com l'enfechons
Nés de péchié ist hors de fons
Quand de baptesme est apportés,
Sire, tout ensement devez
Issir sans nulle vilounie (1).

L'infinitif passé invariable s'employait avec le verbe avoir : « Li emperères n'avait *issu* hors de Romme (2). » Le participe passé s'employait comme il s'emploie aujourd'hui, avec ou sans le verbe *être* : « Li vavassor s'en est *issuz* sur son cheval (3). » Le futur est *istrai*, le conditionnel *istrais*; on trouve dans une chanson de Thibaut, comte de Champagne :

Jà de prison n'istrai vis
Et morrai loiaux amis (4).

Et dans une autre de Charles d'Anjou :

Encor tenez mon cuer en tel tourment
Dont jà n'istrai nul jor de mon vivant (5).

Rutebeuf a dit aussi, dans le conte du Vilain Mire :

Quant vous istrez de cettie cort
Tout ainsi com cil ruisiaus sort (6).

Joinville : « Qui jàmès n'en *istront*, se li roys s'en va (7). » Et dans le roman des *Sept Sages de Romme*, on trouve le conditionnel « ils *istroyent* (8). »

Le participe présent *issant* (9) a donné les formes suivantes : « Nul n'*issoit* bon de Romme (10). » et avec la particule reduplicative : « Si se metoient en l'ost par darrères les dos des chevaux et *r'issoient* avant que le jour feust (11). » Et dans une chanson de François 1^{er} :

Tu cuides qu'elle efface
A mon advs les fleurs qui de moy yssent (12).

Le présent de l'indicatif est *j'is*, *tu is*, *il is* ou *ist* :

De la salle ist lui et sa gent (13).

(1) Hue de Taber., *Ord. de chev.*, v. 413, ou Barbazan, *Contes anc.*, p. 117. — (2) *Ess. sur les Fab. ind.*, etc., 2^e part., p. 61. — (3) *Ibid.*, p. 17. — (4) *V. Poët, fr.*, t. II, p. 7, collect. Crapelet. — (5) *Ibid.*, p. 15. — (6) *Ibid.*, t. I, p. 322. — (7) Joinville, éd. cit., p. 138. — (8) Ouvr. cité., p. 6. — (9) Rabelais, *Garg.*, t. 1, 23. — (10) *Ess. sur les Fab. ind.*, 2^e part. p. 51; Rabelais, *Gargant.*, t. 33. — (11) Joinville, éd. cit., p. 59. — (12) *V. Poët, fr.*, t. III, p. 26, coll. Crapelet. — (13) *V. Poët, fr.*, t. I, p. 327, coll. Crapelet.

dit Rutebeuf; et ailleurs :

Car li maus fruit ist de male ente (1).

Et Durand dit aussi, dans le conte des *Trois Bossus* :

De leenz ist et si descend
De la méson et si s'en va (2).

Le prétérit et l'optatif sont régulièrement *j'issis* et *j'ississe*. Voici les exemples :

Je m'en issi et m'en vins ça (3).

dit Le Gallois d'Aubepierre. Et le roman des *Sept Sages* écrit : « Si que le sang en *issit* (4). Et Joinville : « Quand il *issi* de la chapelle (5), et sitôt comme nous *issimes* de l'ost (6). » Et Jean de Borez :

S'en issirent andui ensemble (7).

Et Joinville derechef : « Comment ils *ississent* du servage (8). »

— En vérité, interrompis-je, il est dommage de perdre un verbe aussi court, aussi nettement significatif, et qui n'est remplacé qu'imparfaitement par *sortir*, puisque celui-ci, venu de *sort* (9), représente étymologiquement les numéros que l'on tire d'une urne ou d'un sac; aussi a-t-il analogie avec *sorte* et *assortir*, *ressort* et *ressortir*, et d'autres; et il porte toujours en lui-même le sens d'une action tranquille et lente; le verbe *issir* a donc un sens bien plus net; « le carreau (10) *issit* de l'arbalète, la flèche *issit* de l'arc avec une vitesse prodigieuse, » me semblent des phrases très rationnelles; je ne dirai « la balle *sortit* du fusil, ou la flèche *sortit* de l'arbalète, » que si je veux représenter leur chute à terre, parcequ'on les aurait ajustées maladroitement dans le tube de l'arme.

— Et ajoutez, reprit-il, que l'on employait *issir* et *s'en issir* comme *aller* et *s'en aller*; vous l'avez vu par deux ou trois des exemples que je vous ai cités; quelquefois il est bien avantageux pour les poètes de pouvoir choisir entre deux formes à peu près synonymes. C'est cette raison qui me fait regretter le discrédit où sont tombés les mots *maindre* ou *manoir*, tirés du latin *manere*, et leurs composés *remaindre* et *remanoir*, tirés de *remanere*.

— Ceux dont M. Butet, interrompis-je, a dit dans des vers techniques mieux faits que ne l'exige le genre (11) :

Manoir, pour demeurer, en verbe réfractaire

(1) *Vieux Poët. fr.*, p. 318. — (2) *Ibid.*, p. 390. — (3) *Ibid.*, p. 355. — (4) *Ess. sur les Fab. ind.*, 2^e partie, p. 17. — (5) Joinville, éd. cit., p. 39. — (6) *Id.*, *ibid.*, p. 177. — (7) *V. Poët. fr.*, I, 378. — (8) Joinville, éd. cit., p. 155. — (9) Roquefort, *Dictionnaire étymologique*, mot *sortir*. — (10) *Sorte de flèche courte et terminée par un fer en forme de pyramide quadrangulaire*. — (11) Butet, *Cours théor. d'instruct. élém.*, p. 54, 1818, Éverat, in-8°.

N'indique qu'un logis comme un nom seulement;
Tandis que *remanoir*, pour rester, au contraire,
Constant a préféré l'exil au changement.

— Justement, répondit-il, le dernier vers exprime, comme Butet le dit dans son explication en prose, que *remanoir* est tombé en désuétude. Il était pour tant commode, et signifiait autre chose que *rester*, *demeurer*, *s'arrêter*, par lesquels on le remplace : et l'on trouve encore presque toutes ses formes dans les vieux auteurs : « Ja por battre ne *remaindra* (1), » de Rutebeuf; *remez*, du même, pour le participe passé : « Li vilains est à cort *remez* (2). » Le mot *manant*, employé comme substantif aujourd'hui, fut dans l'origine le participe présent de *manoir*, ainsi que le prouvent ces vers de Durand :

Or soit aussi come à Douay
Un borgois y avait manant (3).

c'est à-dire qu'il y avait un bourgeois *manant* ou demeurant à Douai. Ce mot *manant* amène naturellement le composé *remanant*, que Joinville écrit *remenant* : « Et du remenant au mort sont aumônes (4), » mais qu'on trouve aussi par un *a* : « Que vous aiez le *remanant* (5). »

Du participe viennent les temps je *remanais*, que je *remane*, nous *remanons*, etc. ; le présent singulier était probablement je *remais*, tu *remais*, il *remais*; le prétérit et l'optatif, je *remassis*, et mieux encore je *remaisais* ou je *remaisais*, comme font tous les verbes en *aindre*. On trouve les deux formes dans le roman des *Sept Sages de Rome* « Nous *remessimes* seul à seul, moi et vos (6). » Et un peu plus bas : « Vous *remaisites* (7). »

— Je n'aime pas tant ce verbe, lui dis-je, que les précédents ; il me semble aussi que vous en avez trouvé de moins nombreux exemples ; du moins vos citations sont-elles moins riches.

— Vous avez raison, reprit-il ; mais en voici un qui ne vous laissera, je crois, rien à désirer : c'est le verbe *férir*, tiré du *ferire* latin, et que nous remplaçons par plusieurs verbes, comme *frapper*, *toucher*, *piquer*, etc., tant il est vrai que lui-même nous manque ; mais il ne manquait pas à nos pères.

L'infinitif est encore du beau style : *sans coup férir* est une locution proverbiale ; l'auteur de *la Table ronde* a dit :

Férir ce que l'on aime
C'est cent fois pis que se férir soi-même (8).

Le futur et le conditionnel étaient je *ferrai*, je *ferrais* ; un de nos vieux romans (9) représente une statue de bronze tenant un arc, et faite avec tant d'art

(1) *Vieux Poët. fr.*, t. I, p. 322, collect. Crapelet. — (2) *Ibid.*, p. 326. — (3) *Ibid.*, p. 386. — (4) Joinville, éd. cit., p. 10. — (5) Barbazan, *Ord. de chev.*, v. 356. — (6) *Ess. sur les Fab. ind.*, 2^e partie, p. 78. — (7) *Ibid.*, p. 78. — (8) Cr. de Lesser, *la Table ronde*, ch. xvi. — (9) *Ess. sur les Fab. anc.*, 2^e partie, p. 50 : c'est le roman des *Sept Sages*.

qu'au moindre coup qu'elle recevrait elle décocherait sa flèche, et sur cette statue étaient gravés ces mots : *Qui me ferra, je trairai ja*; c'est-à-dire : Si l'on me frappe, je tirerai aussitôt.

L'infinitif et le participe passés, *féru* ; nous disons encore : « Le cœur *féru* de nouvelles amours ; avoir le cœur *féru*. » Et Joinville écrivait : « Monseigneur Erart de Syverey fut *féru* d'une espée parmi le visage (1). »

Le participe présent est *férant* : « Ils vindrent *férant* des espérons vers nous (2). »

Et quant la table fu ostée
De la paume q'ot grant et lée
Fiert si sa fame lez la face
Que des doiz i parut la trace.(3).

On conclut de là que le présent indicatif est *je fiers, tu fiers, il fiert, nous fêrons, vous fêrez, ils fîèrent* ; l'impératif, *fiers, fêrons, fêrez* ; l'imparfait, *je fêrais, etc.* ; EXEMPLE : « Car le soudan porte les armes d'or là où le soleil *fêroit*, qui fesoit les armes resplendir (4). » Et le subjonctif, *que je fière, que tu fîeres, qu'il fière, que nous fîerions, que vous fîeriez, qu'ils fîèrent* : « En tel manière que Dieu ne *fière* en li ni en ses choses cruellement (5). »

Le prétérit et l'optatif sont régulièrement *je fêris* et *je fêrisse* : « Le cleus le *fêri* du fauchon parmi la tête (6) ; nous *fêrîmes* des espérons (7) ; il et toute gent *fêrirent* aux Turs qui s'enfuioient devant eulz (8) ; les establissemens que il leur donna furent tels que nul n'y ravist autrai chose ne que l'un ne *fêrit* l'autre (9) ; je li requis ce pour ce que les Sarrazins ne se *fêrissent* en nos héberges (10). »

— Il est vrai, lui dis-je, que voilà un beau verbe, d'un beau sens et d'un beau son. Quelle cause peut l'avoir fait tomber en désuétude, si ce n'est peut-être l'homophonie avec les formes analogues des verbes *faire, agir, ferver, garnir de fer, et fêrer*, venu du latin *ferre*, et racine d'*affêrer, confêrer, diffêrer*, etc. ?

— Cette raison, me répondit-il, n'est pas suffisante ; d'abord nous avons beaucoup d'homonymes bien plus parfaits que ceux-là qui se sont cependant conservés dans deux, trois, quatre sens différents ; tels sont les verbes *souffrir* et *soufrer, recouvrir* et *recouvrer*, au présent et à l'imparfait de l'indicatif, à l'impératif et au subjonctif ; *ressortir*, sortir pour la seconde fois, et *ressortir*, être du ressort de, au futur et au conditionnel, au prétérit et à l'optatif. Ensuite examinez ces homonymies, et vous verrez combien elles sont incomplètes ; son futur se rapproche de celui de *faire*, je *fêrai*, je *ferrai*, mais il n'y a pas moyen

(1) Joinville, éd. cit., p. 74. — (2) Joinville, éd. cit., p. 52. — (3) *Le l'itain Mire*, t. I, p. 319 des *Vieux Poët. fr.*, collect. Crapelet. — (4) Joinville, éd. cit., p. 49. — (5) Joinville, éd. cit., p. 48. — (6) Joinville, éd. cit., p. 40. — (7) *Ibid.*, p. 66. — (8) *Ibid.*, p. 72. — (9) *Ibid.*, p. 153. — (10) *Ibid.*, p. 57.

de les confondre ; le futur de *ferrer*, qui s'en rapproche plus, est trisyllabe : il est vrai que le participe présent de ces deux verbes est homophone ou à peu près, car l'*e* de *férir* est plus bref que celui de *ferrer* ; et dans les temps qui s'en forment, tous ceux qui se terminent par un *e* muet prennent la diphtongue *ie* dans l'un, et gardent *e* dans l'autre : ils *fièrent* et ils *ferrent*. Il n'y a donc pas à s'arrêter pour une homophonie partielle, et il serait à désirer que nos bons écrivains employassent ce verbe dorénavant et le remissent en honneur.

Cela serait d'autant plus convenable qu'il formait jadis, outre le substantif *féris*, pour signifier un battement multiple et désordonné : « Ainçois estoit le *féris* de masses et d'espées (1), » le composé *aférir*, *frapper*, *toucher juste au but*, et parconséquent, *convenir*, *être bienséant* ou *utile à* ; EXEMPLES : « Fai premier ce qu'il *afiert* à Dieu (2) ; il n'*aferait* pas que il donnast à nostre gent trêve (3). »

Notre vieux Froissart fait chanter une jeune fille dans un virelai dont le refrain est :

On dit que j'ai bien manière
D'être orgueilleusette ;
Bien affiert à estre fière
Jeune pucelette (4) ;

Et Christine de Pisan a dit aussi dans une jolie ballade où elle s'excuse auprès de son doux ami de faire bonne mine à tout le monde :

Mais ce seroit à moi trop grand'folie
De ne faire fors à vous bonne chière ;
Ce n'est pas droit ne chose qui affière
Devant les gens, pour faire apercevoir
Les médisans qui veulent tout savoir (5).

Le vidame de Chartres terminait ainsi une chanson pleine de sentiment qu'il croyait à sa dame pour adoucir ses rigueurs :

Chanson, di madame au partir
En qui Dex tant de biauté mist
Qu'onc nule autre n'i pout partir,
N'onc nule plus belle ne fist :
Di-li qu'à li pas n'afférist
De son ami lessier morir
Tant sans merci (6).

— J'avoue bien volontiers, répartis-je, que ces exemples me font vivement

(1) Joinville, éd. cit., p. 76. — (2) Joinville, éd. cit., p. 2. — (3) *Ibid.*, p. 101. — (4) *V. Poët. fr.*, t. II, p. 146, collect. Crapelet. — (5) *Ibid.*, p. 169. — (6) *V. Poët. fr.*, t. II, p. 27, coll. Crapelet.

regretter le verbe *férir*; c'était une part notable de la richesse de notre langue; comment l'avons-nous laissé perdre?

— Il y a d'autres mots perdus qui étaient plus importants encore, non que leur sens fût plus général que celui de *férir*, mais parcequ'ils tenaient à un plus grand nombre de dérivés; tel est le mot *clore*, par exemple, que je n'hésite pas à nommer l'un des plus beaux mots de la langue française, d'où sont issus *éclore*, *enclore*, *forclore*, *reclore*, *parclore*, et, en changeant la voyelle, *conclure* et *exclure*.

Le sens de *clore*, venu du latin *claudere*, était parfaitement net et déterminé; on l'a remplacé dans l'usage ordinaire par le mot *fermer*, qui, venu de *ferme* ou de *firmare*, signifie au propre *affermer*, *fortifier*, *rendre solide ou stable*; EXEMPLES : « Le roi vouloit aller *fermer* un tertre là où il ot jadis un ancien chastel au temps des Machabieus (1). Les barons distrent au roy que il li serait plus grand honneur de *refermer* le bourg de Sajette que les Sarrasins avaient abattu (2). » Vous voyez que *fermer un tertre* c'est le *fortifier*; *refermer un bourg* c'est *refaire ses fortifications*.

Par une métonymie assez naturelle, comme une *cloture* suppose toujours que la *cloison* ou la chose qui *clot* est *ferme* ou *stable*, comme, en d'autres termes, une porte ne peut être close sans être en même temps *fermée* ou *arrêtée*, tandis qu'elle est mobile quand elle est ouverte, on a dit *fermer* pour *clore*, et cela s'est trouvé juste dans beaucoup de circonstances, même dans des expressions figurées, comme *fermer les yeux*, *fermer la main*, *fermer la bouche*; les doigts, les paupières, les lèvres s'appuient alors et s'affermissent, et se ferment par conséquent pour se *clore*. Il n'en est pas tout-à-fait de même de l'oreille, qui ne se met pas ostensiblement dans l'homme, de sorte que, quand on a dit *fermer l'oreille*, on a détourné le mot *fermer* de sa signification propre pour l'appliquer dans une expression métaphorique avec un sens qu'il n'a déjà lui-même que par catachrèse. C'est, en général, un défaut dans le style que cet abus de figures entassées dans un seul mot; et vous sentirez parfaitement combien il peut devenir blâmable si, employant le même mot *fermé* dans le même sens que tout-à-l'heure, mais dans une expression inusitée, je dis qu'il est nuit *fermée* au lieu de dire qu'il est nuit *close*. Cette dernière phrase est très belle et très juste : la précédente est non-seulement inusitée; comme l'*oreille fermée*, elle est étymologiquement absurde. Il en est de même de l'*é*, qu'on nommait autrefois *clos*, et qu'on appelle aujourd'hui *fermé*, à tort.

Mais, sans nous arrêter à cette difficulté, il suffit d'observer que les autres mots de la même famille, *affermer*, *affermer*, *infirmer*, *confirmer*, n'ont pas du tout le sens de *clore*, tandis que ce sens se retrouve dans tous les composés *enclore*, *éclore*, *conclure*, *exclure*, *forclore*, etc.; il est donc important de voir si le radical *clore* et ses composés immédiats manquent de la plupart de leurs temps

(1) Joinville, éd. cit., p. 180. — (2) *Ibid.*, p. 181.

L'infinitif *clore* donne immédiatement les futur et conditionnel, je *clorai*, je *clorais*, qui sont encore usités aujourd'hui ; l'infinitif passé *clos* et le participe passé *clos*, *close* sont au nombre des mots les plus usités de la langue, soit dans le simple, soit dans les composés ; le singulier du présent indicatif et le singulier de l'impératif, je *clos*, tu *clos*, il *clot*, ne peuvent non plus donner lieu à aucune difficulté ; il n'y en a réellement que sur le participe présent et le prétérit, et les temps qui en dérivent.

Quant au participe présent, Butet donne *closant* (1), qui n'est ni dans l'Académie (2), ni dans l'étymologie latine *claudens*, ni surtout dans les composés *conclure*, *exclure*, qui font *concluant*, *excluant*, et non *conclusant*, *exclusant*. Le participe régulier est donc *cloant*, et c'est ainsi que l'on disait autrefois ; au moins trouvons-nous dans Joinville : « Monseigneur Guyon Malvoisin descendait la lice qui *clooit* notre ost (3). » Et dans le composé : « Il *s'enclooit* en la chapelle (4). » Toutefois Philippe de Commines intercale un *y*, il dit : « Ils *cloyoient* la pluspart de son ost (5). »

Ce verbe se doit donc conjuguer régulièrement nous *cloons*, vous *cloez*, ils *cloent*, comme nous *concluons*, vous *concluez*, ils *concluent* ; imparfait : je *cloais*, etc., comme je *concluais* ; subjonctif : que je *cloe*, que tu *cloes*, qu'il *cloe*, que nous *cloions*, etc., comme je *conclue*, tu *conclues*, il *conclue*, nous *concluions*, etc. ; il en sera de même des composés. Il faut pourtant ajouter que le pluriel ils *éclosent* et le subjonctif qu'il *éclose* sont usités et indiquent le participe *éclosant*, et que celui-ci mène au simple *closant* : toutefois *cloant* me semble plus régulier.

Quant au prétérit, il est plus difficile à déterminer ; il y a bien des exemples qui feraient croire qu'il était terminé en *os* ; Joinville dit : « L'on *reclost* la porte, et l'en boucha-t-on bien (6). » Et ailleurs : « Les mariniers accoururent en nos petits vessiaus et nous *enclorreur* (7). » Et plus loin : « Lors il *s'enclost* en sa garderobe et mit mes deux mains (8). » Mais lorsque c'est une des lois fondamentales de la langue française, au moins à présent, que tous nos prétérits se terminent sans exception en *ai*, *is*, *us*, *ins*, et nos optatifs en *asse*, *isse*, *usse*, *insse*, on ne peut admettre une terminaison en *os* et en *osse* ; il faut donc renoncer à ces mots.

Toutefois, si l'on remarque que *conclure* et *exclure* sont complets dans leurs conjugaisons et qu'ils ont le prétérit en *us*, que quelques-uns des composés de *clore*, comme *enclore*, *parcelore* et *reclore*, ont leur participe passif en *os* et en *us*, *enclos* et *inclus*, *parcelos* et *perclus*, *reclus* et *reclus*, peut-être pensera-t-on que le prétérit de *clore* et de ses composés est en *us*, je *clus*, j'*éclus*, je *forclus*, j'*inclus*, comme je *conclus* et j'*exclus*, à moins qu'on ne préfère l'addition de la

(1) Butet, *Cours théor. d'instr. élém.*, p. 64. — (2) Édition de Nîmes, 1778. — (3) Joinville, éd. cit., p. 89. — (4) *Ibid.*, p. 172. — (5) Philippe de Com., *Mém.*, I, 4. — (6) Joinville, éd. cit., p. 42. — (7) *Ibid.*, p. 99. — (8) *Ibid.*, p. 100.

finale *is*, qui est d'ailleurs employée par Philippe de Comines : « Il a commandèrent qu'on nous *cloist* (1). »

— Cette conclusion, dis-je en riant, ne sera pas acceptée sans réclamation ; peut-être seriez-vous aussi bien d'abandonner ces prétérits et ces optatifs, dont on fait d'ailleurs peu d'usage.

— Aussi je n'y tiens, reprit-il, que pour la régularité de la conjugaison. C'est ce désir d'avoir des verbes réguliers et complets qui m'a fait chercher si les composés de *traire* étaient aussi dénués qu'on le dit ordinairement de prétérits et d'optatifs.

— Eh bien ! qu'avez-vous trouvé ?

— Qu'au lieu de manquer de ces temps, comme on le prétend, il les ont doubles.

— En vérité ?

— Vous l'allez voir tout-à-l'heure ; disons d'abord un mot du verbe *traire* ; il est aujourd'hui exclusivement et mal-à-propos consacré à l'acte de tirer le lait du pis de la vache ou des semelles qui en donnent habituellement, tandis qu'autrefois il signifiait en général *tirer, faire partir, sortir, marcher, etc., traire l'espèce, traire une flèche, etc.*, et l'on voit tout de suite combien il importait de conserver le sens général de ce mot, puisque c'est un des plus riches en dérivés et en composés : il en a certainement plus de cent cinquante (2).

Pour ne parler ici que des verbes qui le contiennent intégralement, on trouve *abstraire, attirer, distraire, extraire, fortraire, pourtraire* ou *portraire*, d'où vient *portrait, retraire* et *soustraire* ; or, tous ces verbes se conjuguent très bien et très régulièrement, à l'exception du prétérit et de l'optatif, dont on les dit défectifs.

Mais, pour peu qu'on lise les vieux auteurs français, on ne tarde pas à y retrouver ces temps, savoir, selon la première forme : « Je me *trais* vers le roy tout coste à coste (3) ; et à grand'peine on me *traît* hors du bain jusques à mon lit (4) ; nous *traîmes* tout souef vers li (5) ; il nous dit que nous nous *tréissions* emprès une meson defaite (6). » Et selon la seconde forme : « Si près de la ville que l'on y *traisist* bien d'un arbalestre à tour (7) ; nous nous *traisîmes* entre eux en tel manière (8) ; il looit qu'il se *traisist* à main dextre sur le flum (9) ; je commande à nos arbalestriers qu'ils *traisissent* à ceux à cheval (10). »

Ces nombreux exemples, pris dans le même auteur et choisis tous sur le simple seulement, montrent combien était fréquent l'emploi de ce verbe.

Quant aux deux formes du prétérit, on voit qu'elles sont formées l'une et l'autre selon des analogies incontestables ; la première de ces analogies est que dans la plupart des verbes en *re* le participe présent a une grande ressemblance

(1) Philippe de Comines, *Mémoires*, I, 4. — (2) Roquefort, *Dict. étymol.*, mot *traire*. —

(3) Joinville, *édit. cit.*, p. 76. — (4) *Ibid.*, p. 132. — (5) *Ibid.*, p. 59. — (6) *Ibid.*, p. 74. —

(7) *Ibid.*, p. 178. — (8) *Ibid.*, p. 79. — (9) *Ibid.*, p. 76. — (10) *Ibid.*, p. 89.

avec le prétérit, *ceindre*, *ceignant*, je *ceignis*; *coudre*, *cousant*, je *cousis*; *nuire*, *nuisant*, je *nuisis*, etc.; selon cette règle, *traire* et tous ses composés avaient *trayant*, je *trayis*, comme dans l'exemple ci-dessus : « Je me *trayis* vers le roi. »

D'un autre côté, le prétérit latin est *traxi*; or, cet *x*, en passant dans le français, a pu et a dû s'adoucir en *s*, comme *conduxi*, je conduisis, etc., et, selon cette analogie, *traire* et ses composés peuvent faire au prétérit et à l'optatif, je *traisis* et je *traisisse*, j'*extraisis* et j'*extraisisse*, etc., comme Joinville l'a dit : « L'on y *traisist* bien d'une arbalestre à tour. »

— J'accepterai volontiers cette conclusion, lui dis-je; j'ai toujours regardé comme impertinente cette soustraction de deux temps dans des verbes aussi importants; il en est de même, si je ne me trompe, du verbe *soudre*, peu usité aujourd'hui, et je ne sais pourquoi; Bayle a dit : « Qu'on se tourne de tous les côtés, comme ont fait Lucrèce et Gassendi, pour *soudre* cette difficulté (1). » Ce mot ne vaut-il pas ici le composé *résoudre*, que nous employons plus souvent? Si nous disons en chimie une *solution de potasse*, ne faut-il pas bien que la potasse ait été *soute* ou *solue*. Quoi qu'il en soit, on a refusé à ce verbe et à ses composés, *absoudre* et *dissoudre*, les deux temps en question, mais c'est sans aucune raison. Amyot dit « qu'Apollonphanes le grammairien *solut* une question tout sur-le-champ (2). » Et le prétérit je *résolus* est employé tous les jours; il est incontestable que ces mêmes temps doivent exister dans les autres composés, et pour moi je n'hésiterais pas à dire : « A peine eut-il parlé qu'on l'*absolut* tout d'une voix; je voudrais que vous *dissolussiez* un peu de cuivre dans de l'acide nitrique (3). »

— « *Pedibus et manibus descendo in tuam sententiam* (4), » me dit-il, et je ne conçois pas qu'on en fasse une question. Mais nous ne serons pas si à notre aise pour les verbes *cheoir* et *seoir*, accompagnés de leurs composés *écheoir*, *décheoir*, *mécheoir* et *asseoir*, *rasseoir*, *messeoir* et *surseoir*. Je ne vous cache pas que j'attache à ces verbes un intérêt particulier, non-seulement parcequ'ils sont courts, ont un sens bien général et une physionomie toute française, mais aussi parcequ'ils ont derrière eux, outre les composés que je viens de citer, des familles fort nombreuses de dérivés et de composés.

— Je m'y intéresserai bien volontiers aussi, lui répondis-je; mais où voulez-vous en venir? car ce préambule, je vous l'avoue, me fait redouter une de ces propositions devant lesquelles reculent les plus déterminés courages.

— Il n'y a pas encore à s'épouvanter, répliqua-t-il; je crois, pour moi, que ces verbes sont ou doivent être complets et réguliers; tout le monde ne partagera pas sans doute cette opinion, mais enfin c'est la mienne.

(1) Bayle, *Dictionnaire hist. et critiq.*. — (2) Plut., *des Prop. de table*, V, 10, trad. d'Amyot. — (3) Bern. Jull., *Abr. de Gram. fr.*, p. 41, Dieppe, 1832. — (4) Molière, *Pourceaugnac*, I, u.

— Prouvez-la, lui dis-je.

— Si je pouvais le prouver, continua-t-il, ce ne serait plus une opinion, ce serait une vérité reconnue, désormais incontestable, et nous n'en sommes pas là ; mais consultons à la fois les livres anciens et les règles plus modernes des grammairiens ; et tâchons de former ces verbes dans leur entier ou plutôt leurs simples, d'où nous conclurons les composés tout-à-l'heure.

Je commence par *choir* : ce verbe s'est écrit autrefois *chéoir*, puis *cheoir* ; il aurait dû s'écrire toujours ainsi, car le futur s'en forme régulièrement, je *cherai*, et tous les composés sont réguliers en ces temps : je *décherrai*, il *décherra* ; l'infinitif passé et le participe sont partout et incontestablement *chu*, *déchu*, *échu* ; et les prétérit et optatif, qui étaient jadis je *chidis* et je *chéisse* ; EXEMPLES : « Il *chéit* en la mer et fut noyé (1) ; il semblait que les estoiles *chéissent* (2) ; de peur que je ne *chéisse* (3) » sont aujourd'hui et partout je *chus*, je *déchus*, il *échut* ; il n'y a donc de doute que sur les temps qui se forment du participe présent et du présent indicatif. Le participe présent de *choir* est *chéant*, qu'on retrouve dans le composé *échéant* ; le cas *échéant*. Les dictionnaires refusent ce temps à *déchoir*, mais c'est sans raison ; il est nécessairement *déchéant* (4), indiqué d'ailleurs par le substantif *déchéance*. Le présent de l'indicatif fut autrefois je *chîès*, tu *chîès*, il *chîèt*, contracté depuis en *chès*, *chèt*.

Aventure est quand bien en chîèt,
On voit souvent qu'il en meschiet. (5).

« Les chevaux leur *chéent* sur les corps et les noient (6). » Mais il a nécessairement changé et est devenu je *chois*, tu *chois*, il *choit*, puisque le verbe *déchoir*, le plus complet de cette famille, fait à son présent indicatif je *déchois*, tu *déchois*, il *déchoit* ; il en est de même d'*échoir* (7), quoiqu'on écrive et qu'on prononce quelquefois *si le cas y échet*.

Avec ces données nous pouvons former tout le verbe, dont les temps se conjugueront ainsi : je *chois*, tu *chois*, il *choit*, nous *chéons*, vous *chéez*, ils *choient* ; imparfait : je *chêais*, tu *chêais*, il *chéait*, nous *chêions*, etc. ; subjonctif, que je *choie*, que tu *choies*, qu'il *choie*, que nous *chêions*, que vous *chêiez*, qu'ils *choient*.

Le verbe *déchoir* doit suivre la même analogie, et il faut rejeter les formes nous *déchoyons*, vous *déchoyez*, qui ne sont formées de rien, et qui, si elles avaient un sens, signifieraient nous *cessons*, vous *cessez de choyer* ; il en est de même au subjonctif, où les personnes terminées par des *e* muets peuvent seules avoir le son *déchoie* ; les autres sont, comme pour l'imparfait je *déchêais*, nous *déchêions*, vous *déchêiez*, etc.

(1) Joinville, éd. cit., p. 51. — (2) *Ibid.*, p. 102. — (3) *Ibid.*, p. 131. — (4) Dictionn. d'ap'is Rivarol, mot *déchoir*. — (5) Barbozan, *Contes anc.*, p. 177. — (6) Joinville, éd. cit., p. 72. — (7) Voy. l'Acad., 1778.

— Après tout, lui dis-je, vous n'exigez ici que le sacrifice des deux personnes très peu traitées nous *déchoyons*, vous *déchoyez*; je crois qu'on peut vous l'accorder, d'autant plus qu'on y gagne l'imparfait tout entier. Serez-vous plus exigeant pour *seoir* et ses composés ?

— Je n'en sais rien, répondit-il; au reste, jugé-en : on écrit *seoir*, *asseoir*, *rasseoir*, *messeoir*, *sursseoir*, et l'on fait bien : le futur régulièrement formé sera je *sérai*, j'*assérai*, je *rasserai*, cela *messera*, je *sursérai*; et je crois que c'est ainsi qu'il faudrait dire, en dépit des habitudes contraires.

— Oh ne vous accordera pas cela, repris-je.

— Tant pis, dit-il, mais continuons : le participe passé, l'infinitif et le présent sont incontestablement *sis*, *sise*, je *sis*, et de même dans les composés. Le participe présent est double : il a été *séant*, *te*, il est devenu *seyant*, dans *asseyant* et *rasseyant*, les verbes les plus usités de cette famille; il convient de donner ce participe à tous ces verbes, et de dire *surseyant*, *messeyant*; et aux temps qui s'en forment, je *surseyais*, cela *messeyait*; l'imparfait je *surseyais* sera toujours insupportable pour une oreille française.

Le présent singulier est je *sieds*, tu *sieids*, il *sied*; nous *seyons*, vous *sejetez*, ils *seyent*, quoique inusités, se tirent immédiatement du participe présent et se déduisent des formes semblables d'*asseoir* et *rasseoir*. Les mêmes terminaisons doivent appartenir à *surseoir*; il faudra donc dire je *sursieds*, tu *sursieds*, il *sur-sied*, plutôt que je *surseois*, qu'on donne partout, mais qui n'est pas moins une anomalie à rejeter.

— Je ne puis, lui dis-je, accepter toutes vos idées maintenant comme je les admettais au commencement de notre conversation; mais c'est que votre rôle a changé; d'abord vous vous borniez à recueillir historiquement les débris de notre vieux langage, et je vous suivais avec plaisir dans cette utile excursion. Depuis que vous avez abordé les verbes qui tiennent à des familles plus ou moins nombreuses, vous cédez peut-être au désir de les soumettre à des règles sans exception; mais déjà ce ne sont plus des faits que vous nous donnez, ce sont vos théories par lesquelles vous voulez remplacer le fait.

— Mais ces théories, interrompit-il, ne valent-elles pas mieux que le désordre qui existe ?

— Je ne le conteste pas, répondis-je; seulement je remarque que le débat est entre vous et l'usage, non entre vous et moi; laissez donc ces idées théoriques, ces régularisations du langage, sur l'avantage desquelles personne n'est en doute, mais qu'il est extrêmement difficile cependant de faire adopter au public; et reprenez, si vous le trouvez bon, la restitution de quelques vieux verbes.

— Je n'en ai plus, me dit-il, à citer qu'un petit nombre, encore sont-ils plus curieux qu'utiles. Le plus important de tous est sans contredit *tollir*, venu du latin *tollere*, et qui vaut mieux indubitablement qu'*enlever*, par lequel nous le remplaçons : « Le démon voit que les bonnes œuvres que l'homme a faites ne li

peut-il *tollir* (1). » L'infinitif passé et le participe sont *tollu*, *tollue* : « Et en même temps nous eût *tollu* la vue de la terre (2) ; de chose que ils leur eussent *tollue* ou robée (3) ; les terres que le rois de France avoit *tollues* au roi Jehan d'Angleterre (4). » Le participe présent est *tollant* ; et les temps qui s'en forment sont : nous *tollons*, je *tollais*, que je *tolle* : « Mais je vous en prie, sire, que les Sarrazins ne le vous *tollent* (5). » Le présent singulier est je *tols*, tu *tols*, il *tolt* : « Les soudans les fait mourir en la prison et à leur femme *tolt* ce qu'elles ont (6). » Enfin le prétérit et l'optatif sont régulièrement je *tollis* et je *tollisse*, EXEMPLES : « Le venin se fêrit au vif et li *tollit* tout le pooir de la moitié du corps (7) ; ils trouvèrent le clerc que vous véez-ci, et li *tollirent* toute sa robe (8) ; nule viande ne nous venoit de la mer que les Sarrazins ne nous *tollissent* (9). » Et tous ces exemples, ajouta-t-il, sont, entre beaucoup d'autres, pris dans la courte histoire de Joinville.

— C'est, lui répondis-je, ce qui prouve l'importance du mot puisqu'il revient si souvent ; au reste, c'est un beau verbe, et dont la prononciation est fort harmonieuse ; il est d'ailleurs fort régulier et bien complet.

— Oui, dit-il ; je puis vous en citer d'autres qui seront moins entiers : les verbes *paroir* et *apparoir*, remplacés aujourd'hui par *paraître* et *apparaître*, qui en sont des formes allongées, étaient autrefois usités à tous leurs temps ; *parant* et *apparrant* en étaient les participes :

Por ce vos di, tot en apert
Que son temps perd qui s'elon sert (10).

Nous disons aujourd'hui encore, au présent indicatif, il *appert* : « comme il *appert* par plusieurs traits de cet ouvrage, » dit Voltaire (11). On disait autrefois *il pert* : « Bien pert que pour fol me tenez (12). » Et au pluriel, *pèrent* :

Et prend une robe truande
Qui soit dépecée et déroute
Si que parmi *pèrent* ti conte (13).

« Prends une mauvaise robe, toute déchirée et rompue, si bien qu'à travers paraissent tes coudes. » Le futur était je *perrai*, il *perra* ; l'imparfait, il *paroit* : « Mès onques si bel armé ne vis, car il *paroit* desur toute sa gent dès les epaules en amont (14) ; » c'est-à-dire il *paraissait*. On voit que ce mot serait aujourd'hui homophone au présent indicatif de *paraître* et à l'imparfait de *parer*.

(1) Joinville, éd. cit., p. 13. — (2) *Ibid.*, p. 43. — (3) *Ibid.*, p. 82. — (4) Guill. de Nangis, p. 245, édit. in-f° de 1761, cit. par M. Guizot, *Cours d'hist. mod.*, 1830. Lec. 14. — (5) Joinville, p. 107. — (6) *Ibid.*, p. 93. — (7) *Ibid.*, p. 48. — (8) *Ibid.*, p. 39. — (9) *Ibid.*, p. 180. — (10) Barbazan, *Contes anc.*, p. 154, *du preud'homme*, etc. — (11) Voltaire, *la Pucelle*, préf. — (12) Rutebeuf, *la Dame qui fit trois fois le tour*, etc., *V. Poët. fr.*, t. I, p. 334, coll. Crapelet. — (13) Le Gallois d'Aubepierre, *la Bourse pleine de sens*, t. I, p. 348 des *V. Poët. fr.*, coll. Crapelet. — (14) Joinville, éd. cit., p. 75.

— Et c'est une raison de plus, repris-je, pour qu'on n'en désire pas beaucoup le retour ; il faut d'ailleurs ajouter qu'il ne nous apporterait aucun sens nouveau, et ne ferait que remplacer le mot *paraître* ou *apparaître*, comme ceux-ci l'avaient déjà remplacé.

— J'en conviens. Il n'en est pas tout-à-fait de même des mots *souloir* ou *soloir*, qui signifie être habitué à, avoir coutume de, et *douloir*, qui veut dire avoir du chagrin, être dans la peine. Ces mots nous manquent, et nous ne les remplaçons que par des périphrases trainantes ; ils avaient pour participe présent *solant*, conservé dans *insolent*, qui fait quelque chose contre la coutume, et *dolant* ou *dolent*, que nous avons gardé, ainsi que son composé *indolent*. L'imparfait se formait régulièrement :

Mais quant li sires voloît
Nuns de ces sers ne s'en doloit (1).

On trouve encore : « Jà me *soliez* tant amer (2) ; » et notre La Fontaine a écrit dans son épitaphe et en parlant de lui-même :

Quant à son temps, bien sut le dispenser :
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir et l'autre à ne rien faire (3) ;

comme notre vieux Bertaut avait dit sur une paire de gants, tirés des mains d'une belle dame :

Gants, qui soubes couvrir cette sensible ivoire,
Et ce marbre vivant, dont la douce rigueur
M'a tiré sans pitié tant de traits dans le cœur
Qu'encor la playe en saigne au fond de ma mémoire (4).

Ces vers sont d'une grande douceur si les idées en sont un peu disparates et incohérentes ; mais j'aimerais mieux *solais* que *soulais* ; il serait plus conforme à l'étymologie, à la formation des temps, et éviterait la confusion avec l'imparfait de *souler*.

Le présent de l'indicatif était je *seuls* (5), je *deuls* ; le dernier se retrouve dans le vieux mot il me *deult* ; le premier, dans ces vers :

Alors me souvient de Mabill :
Une garse de ceste ville
Que je soel amer par amors (6).

(1) Rutebeuf, *le Testament de l'âne*, t. I, p. 338 des *V. Poët. fr.*, coll. Crapelet. — (2) Le Gallois d'Aubepierre, *la Bourse pleine de sens* ; même ouvrage, p. 351. — (3) La Font., *Œsur.* dir., t. I, p. 31. — (4) Voy. t. I, p. 139 des *V. Poët. fr.*, collect. Dabo, 1821. — (5) Batet, *cours théor. d'inst. élément.*, p. 46. — (6) Le Gall. d'Aubep., *la Bourse pleine d'écus*, t. I, p. 384, des *V. Poët. fr.*, coll. Crapelet.

Ces mots, s'ils eussent vécu, se seraient peut être contractés en je *seus* et je *deus*, comme l'ancien je *weil* (1) est devenu je *veux*. Le prétérit était je *dolus* ou je *doulus* : « Les anciennes escriptures racontent que Titus se *dolut* et fut desconforté d'un jour qu'il n'aoit donné nul bénéfice (2) ; la reine d'Arragon se *doutut* de la sentence (3). »

Peut-être disait-on aussi je *solus* ou *soulus* ; mais nous retombons dans les hypothèses.

— Au moins, dis-je, ne sont-elles pas sans intérêt quand les mots qui y donnent lieu ont eux-mêmes de l'importance. Je ne sais, ajoutai-je, si vous avez trouvé quelques exemples des mots *ramentevoir*, pour signifier *se ressouvenir*, et *semondre*, pour exprimer invitation pressante et presque grondeuse ?

— Oui certainement, me répondit Tireau ; le dernier était régulier ; ses temps primitifs sont *semondre*, *semons*, *semonnant*, je *semons* : « Quand li Romins s'oï *semondre* (4), » dit Jean de Boves ; et ailleurs :

Et li vilains coite et semond
Ferrant qui trait et tire fort (5).

Rutebeuf dit aussi : « Il fut *semons* (6). » Le vidame de Chartres : « Chascuns me *semond* de chanter (7). » Et Joinville : « Je *semonnoie* tous les riches hommes de l'ost ; dont il convenoit que le roy empruntast aucune fois de ceulz que j'avoie *semons* (8). » Je n'ai pas jusqu'ici trouvé son prétérit, qui devait être je *semondis*, par analogie avec tous les verbes en *ondre*.

Quant à *ramentevoir*, c'était un beau mot, qui ne signifiait pas seulement se ressouvenir, et surtout se ressouvenir de loin, mais encore rappeler à quelqu'un ou le faire souvenir de quelque chose. Ses temps primitifs étaient *ramentevoir*, *ramentu*, *ramentevant*, je *ramentois*, je *ramentis* ; il se conjuguaient donc exactement comme *recevoir*, si ce n'est au prétérit, qu'il avait en *is* au lieu de *us*.

Voici des exemples : Infinitif passé : « Je vous ai *ramentu* (9). » Participe passé :

Et se cele se fust tée
Jà ne li fust ramentue
Ceste chose (10).

Participe présent, imparfait, subjonctif et pluriel du présent indicatif : « Et ces choses vous *ramentevois-je* pour ce que se Diex ne m'eüst aidie (11) ; et quant les prêcheurs et les cordeliers li *ramentevoient* aucun livre qu'il oyst volentiers (12). » Indicatif présent : « Et ces choses vous *ramentois-je* pour vous fère entendant

(1) Joinville, édit. cit., p. 168. — (2) Joinville, p. 234. — (3) Comines, *Mém.*, II, 8. — (4) *V. Poët. fr.*, I, p. 377, coll. Crapelet. — (5) *Ibid.* — (6) *Ibid.*, p. 339. — (7) *Ibid.*, II, p. 26. — (8) Joinville, édit. cit., p. 164. — (9) Joinville, édit. cit., p. 67. — (10) *Barbazan, Contes anc.*, p. 176. — (11) Joinville, édit. cit., p. 39. — (12) Joinville, édit. cit., p. 218.

accuses qui affèrent à ma matière (1). » Prétérit indicatif : « Et ceste chose me *ramentit* le père le roy (2). »

— Je vous remercie, lui dis-je, de m'avoir rendu ce verbe dans son entier ; c'est un de ceux que je regrettais le plus ; car je considère quelquefois notre vieux langage, non pas comme vous, sous le point de vue purement grammatical, mais surtout relativement au parti qu'en pourraient tirer les écrivains. La Fontaine est peut-être de nos classiques celui qui a fait le plus d'emprunts, et d'emprunts heureux, à ces vieux tours ; pourquoi quelque poète bien inspiré comme lui ne pourrait-il pas fonder sa réputation en même temps qu'il tirerait de la poussière ces formes si belles et souvent si énergiques ? Il ne s'agit que de bien placer les mots pour vous les rendre en quelque façon familiers. Notre fabuliste n'a pas craint de réunir dans le même vers deux termes aujourd'hui hors d'usage :

Tel, comme dit Merlin, cuide enseigner autrui
Qui souvent s'enseigne soi-même (3).

Et il ajoutait, il y a près de deux cents ans :

J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui,
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême.

Mais il n'est pas trop vieux dans ses vers ; et il n'est personne qui ne comprenne parfaitement le sens, aussi bien d'*enseigner* que de *cuider*, ce mot que nous n'avons plus, et qui nous était pourtant si nécessaire pour exprimer une opinion née ou venue chez nous sans examen (4) ; *cuider* n'était ni *penser*, ni *croire*, ni *songer*, ni *rêver*, ni *supposer*, ni *imaginer* ; c'était autre chose, et nous l'avons perdu.

— Nous l'avons perdu, reprit-il, vous dites bien ; oui, il y a une infinité de mots qui étaient jadis pleins d'énergie, d'harmonie ou de rapidité, dont le temps nous a privés aujourd'hui ; j'en pourrais *remémorer* dans tous les genres, si déjà nous n'étions *remés* trop longtemps, et si l'heure que j'oi sonner ne me *semonnait* de partir ; mais avant d'*issir* du jardin, je vous *ramentevrai* que le travail du grammairien est insuffisant pour *traire* de la tombe et produire au jour les paroles et expressions anciennes ; ci faut l'aide du poète et de l'orateur. Tant que le premier *s'enclora* dans ses longues et fastidieuses recherches, tant que ses exemples *remaindront* isolés, en vain aura-t-il, pour les savants comme lui, *tollu* le voile du vieux langage, en vain *cuidera*-t-il obtenir un grand succès dans son entreprise ; il ne fera rien qui y *afière*, et ne pourra que se *douloir* de l'indifférence publique.

— Ainsi qu'il *appert*, lui répondis-je en riant, il vous *estuet* (5) joindre

(1) Joinville, éd. cit., p. 62. — (2) *Ibid.*, p. 7. — (3) La Fontaine, fab. IV, 11, *la Grenouille et le Rat*, t. I, p. 81, éd. stéréot. — (4) *Cuider*, vient de *cogitare* ; *penser* de *pensare*, *peser*, *comparer* ; *croire* de *credere* ; *songer* de *somniare*, etc. — (5) *Tibi statuitur*, il vous est résolu ; V, N, *Poët.* fr., t. I, p. 372.

l'exemple au précepte; pour moi je ne pourrais vous suivre dans cette carrière où vous vous *gaudissez* (1) et vous *ébaudissez* : j'y *cherrais* dès les premiers pas, et de peur de vous voir me *lédir* (2) en ce *poignis* (3) où vous ne *solez* (4) peut-être pas ménager vos coups j'aime mieux *toucher à fuie* (5) et à *tant* (6); *re-maindre* votre serviteur.

Nous nous séparâmes en disant ces mots, fort contents l'un et l'autre, à ce qu'il me parut, et de la petite passe d'armes où nous avions paradé à qui mieux mieux. Sous cette apparence de plaisanterie, sous cette forme de jeu, il y avait pourtant quelque chose de sérieux. Pour moi, je remerciai mon ancien élève du plaisir qu'il m'avait procuré, et je l'engageai, quoique peut-être il n'en dût pas obtenir promptement la récompense, ou, comme il aurait dit, le *guerredon*, à continuer avec courage et persévérance cette restauration des vieux verbes français, et, le cas échéant, celle des autres mots.

B. JULLIEN,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

La 1^{re} classe (*Histoire générale et Histoire de France*) s'est assemblée le 7 avril sous la présidence de M. Ottavi. — Vingt-quatre membres étaient présents.

Après l'adoption du procès-verbal le secrétaire perpétuel lit une demande d'admission de M. Huilard-Breholle, à qui l'on doit une traduction de *la Chronique de Mathieu Paris*. La classe décide que les nom, prénom et titres du candidat seront affichés dans le local des séances, et nomme commissaires pour examiner ses titres MM. Ernest Breton, Henri Prat et Delepine.

L'ordre du jour appelle les élections des président, vice-président, vice-président-adjoint, secrétaire et secrétaire-adjoint de la classe. Le secrétaire-perp-

(1) *Se réjouir* : il se prenait autrefois intransitivement : *l'un veut railler, l'autre gaudir et rir*, (Marot, t. III, p. 79, de la coll. Crapelet); aujourd'hui on le fait réfléchi. — (2) *Lédir*, de *lader*, blesser : *ne vous fîtes plus lédir* (Rutebeuf, t. I, p. 329, de la coll. Crapelet.) — (3) *Poignis*, de *pugna* ou de *poing*; combat : *et commença le poingnays fort et grand* (Joinville, éd. cit., p. 34). — (4) *De soioir, souloir*. — (5) *M'enfuir*, Joinville, p. 80. — (6) *En ce point; à tant l'un de l'autre se part* (Le Gallois); *à tant sire Gombars s'éveille* (J. de Boves), t. I, p. 350 et 369 de la coll. Crapelet.

et lit les articles des statuts relatifs à ces élections auxquelles il est immédiatement procédé. Sont nommés au scrutin secret : président de la 1^{re} classe, M. Dufey (de l'Yonne) ; vice-président, M. Henri Prat ; vice-président-adjoint, M. J. Ottavi ; secrétaire, M. Robert (du Var) ; secrétaire-adjoint, M. Daniel Ronière.

Le 14 avril, séance de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*) sous la présidence de M. Mary-Lafon. — Dix-neuf membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal il est fait hommage à la classe du *Journal littéraire et scientifique italien de Bologne* ; de la *Bibliothèque italienne* du mois d'octobre dernier ; de la *Parola*, feuille hebdomadaire italienne, n° 12 ; du *Messenger de Turin*, journal des lettres, sciences et arts et des *Annales littéraires, scientifiques et industrielles de l'Auvergne*, n° de janvier, février, mars et avril.

L'ordre du jour appelle les élections des président, vice-président, vice-président-adjoint, secrétaire et secrétaire-adjoint de la classe. Le secrétaire-perpétuel lit les articles des statuts relatifs à ces élections, auxquelles il est immédiatement procédé. Sont nommés au scrutin secret : président de la 2^e classe, M. Mary-Lafon ; vice-président, M. Leudière ; vice-président-adjoint, M. Vincent ; secrétaire, M. Nolte ; secrétaire-adjoint, M. Thommenel.

M. Vincent lit un rapport sur la *grammaire latine* de M. Burnouf. Après quelques observations de MM. Leudière, Mary-Lafon et Eugène G. de Monglave, ce rapport est, au scrutin secret, unanimement renvoyé au comité du journal.

M. N. de Berty rend compte des travaux littéraires sur lesquels M. Théophile Mercier appuie sa candidature aux fonctions de membre résidant de la 2^e classe. Conformément aux conclusions du rapporteur, le candidat est admis au scrutin secret, sauf la décision de la prochaine assemblée générale.

La 3^e classe (*Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) s'est assemblée le 21 avril sous la présidence de M. l'abbé Badiche. — Vingt-deux membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, il est donné lecture des instructions formulées, au nom de la classe, par M. le docteur Cerise, pour M. le docteur Victor Martin de Moussy, notre collègue, qui va parcourir l'Amérique et l'Asie, chargé d'une mission de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine.

Une lettre de M. Lucien de Romy contient quelques données sur le régime moral des prisons. — Renvoi aux archives.

Il est fait hommage à la classe des *Mémoires des Académies et Sociétés savantes de Rouen, Troyes, Toulon, Bordeaux, Dijon, Marseille et Lyon* ; d'un *Coup d'œil sur le pays d'Aoste*, par M. l'abbé Orsière ; de la *Revue étrangère et française de législation, jurisprudence et économie politique*, de M. Félix ; du *Mémorial encyclopédique*, de M. de Lavalette, etc.

M. le docteur Cerise fait un rapport verbal sur le livre de M. l'abbé Orsière. Il s'arrête de préférence sur la partie de l'ouvrage consacrée aux infirmités, telles que les *gottres* et le *crétinisme*, qui affligent les habitants du pays d'Aoste. Le rapporteur pense que les habitations malsaines et l'air atmosphérique surtout exercent une grande influence sur ces infirmités. Ce qui prouve bien, suivant M. Cerise, l'influence atmosphérique, c'est que les étrangers qui se fixent dans le pays d'Aoste ont des enfants crétins. Il croit que les conseils donnés par M. Orsière ne sont pas suffisants, et qu'il faudrait recourir à des améliorations matérielles que le gouvernement seul peut entreprendre.

M. Favrot demande à M. Cerise quels moyens il croirait utile d'employer pour arriver à la destruction du *crétinisme*. M. Cerise répond qu'il craindrait d'abuser de l'attention de la classe en les développant. Il se propose de traiter la question *in extenso* dans un mémoire qu'il a l'intention de publier incessamment et à propos duquel il présente quelques observations fort intéressantes.

M. l'abbé Badiche demande s'il est vrai que les habitants s'applaudissent d'avoir un crétin dans leur famille et prétendent que *ça leur porte bonheur*.

M. Ernest Breton cite une réponse semblable qui lui a été faite dans le Valais.

L'ordre du jour appelle les élections des président, vice-président, vice-président-adjoint, secrétaire et secrétaire-adjoint de la classe. Le secrétaire-perpétuel lit les articles des statuts relatifs à ces élections, auxquelles il est immédiatement procédé. Sont nommés au scrutin secret : président de la 3^e classe, M. N. de Berty; vice-président, M. l'abbé Badiche; vice-président-adjoint, M. le docteur Cerise.

M. Cerise déclare que, quoique très reconnaissant de la nouvelle marque de confiance que ses collègues viennent de lui accorder, il ne peut l'accepter, d'abord parceque ses nombreuses occupations s'y opposent, puis, parceque, bien qu'appelé chaque année par la confiance de ses collègues à quelque fonction du bureau de sa classe, il a toujours pensé que la marche qu'on suivait était mauvaise, et que ces fonctions, considérées comme honneur ou comme charges, doivent être remplies tour-à-tour par tous les membres sans exception. Plusieurs des assistants repoussent l'offre de démission de M. Cerise, qui, mise aux voix, n'est pas acceptée par la classe.

M. Ch. Favrot est élu secrétaire de la classe; M. Bernard Jullien, secrétaire-adjoint.

M. B. Jullien déclare qu'il a toujours refusé toute fonction dans sa classe et qu'il persiste dans cette détermination. M. Lendièrre est d'avis qu'on ne doit pas accepter la démission de M. B. Jullien. Une discussion s'élève au sujet de ces démissions; MM. l'abbé Badiche, l'abbé Auger, le docteur Cerise et M. B. Jullien y prennent part. La démission offerte n'est pas acceptée.

Le secrétaire-perpétuel donne lecture d'une lettre de M. Jacomy Régnier qui demande que la classe nomme une commission chargée d'examiner un procédé

industriel dont il est auteur. Après une discussion à laquelle prennent part MM. Favrot, Mary-Lafon, l'abbé Badiche et Eug-G. de Monglave, l'ordre du jour demandé par M. Lafon et appuyé par M. Badiche est adopté.

La classe reçoit une *Biographie du père calculateur Henri Mondeux*. Elle charge M. Foulon de lui faire un rapport sur cet ouvrage.

* Le 23 avril, séance de la 4^e classe (*Histoire des beaux-arts*), présidée par M. Ernest Breton. — Vingt-quatre membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, M. le comte Roger de Saint-Poncy s'excuse de ne pouvoir faire le rapport dont il a été chargé sur la candidature de M. l'abbé Audierne, savant antiquaire, auteur de plusieurs ouvrages estimés. Mais, aucun de ces ouvrages n'étant parvenu au commissaire, il pense devoir ajourner son rapport jusqu'à ce qu'il les ait reçus, afin de procéder régulièrement. — Adopté.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Lucien de Rosny, relative à plusieurs découvertes archéologiques faites dans les environs de Melun. — Renvoi à M. Ernest Breton pour un rapport.

Il est fait hommage à la classe de la 11^e livraison des *Annales de la Société libre des beaux-arts*.

L'ordre du jour appelle les élections des président, vice-président, vice-président-adjoint, secrétaire et secrétaire-adjoint de la classe. Le secrétaire-perpétuel lit les articles des statuts relatifs à ces élections, auxquelles il est immédiatement procédé. Sont nommés au scrutin secret : MM. Ernest Breton, président; M. Albert Lenoir, vice-président; M. A. Elwart, vice-président-adjoint; M. Ferdinand-Thomas, secrétaire; et M. O. Mac'Carthy, secrétaire-adjoint.

L'ordre du jour appelle le rapport de M. Ernest Breton sur le mémoire et les ingénieux dessins de notre collègue, M. Gauthier-Stirum, maire de la ville de Semur (Côte-d'Or), relatifs à une statuette de bronze découverte à Exbarre. (V. la 81^e liv. du journal, avril 1841, p. 135.)

Autre rapport de M. Ernest Breton sur une lettre écrite de Beyrouth par notre collègue M. Jules de Bertou, dans laquelle il est fait mention d'une menace d'amende pécuniaire inscrite sur un tombeau romain pour quiconque violerait le monument. Après une discussion à laquelle prennent part MM. de La Pylaie, de Brière, E. Breton et Dufey (de l'Yonne), le rapport, conformément à une décision de la classe, du 24 mars dernier, est renvoyé au comité du journal.

Le conseil et le comité des travaux avaient chargé une commission de rendre compte, suivant l'usage, dans notre journal, de l'*exposition actuelle des objets d'art*. La commission ne s'est pas assemblée. Une discussion s'engage sur l'utilité ou l'inutilité, l'opportunité ou l'inopportunité de ces comptes-rendus du salon. Diverses opinions sont émises par MM. Aristide Hussenot, Eug. G. de Monglave, Dufey (de l'Yonne), Ferdinand-Thomas, Leuclère; et la classe décide qu'il n'y aura pas de rapport cette année.

M. de la Pylaie rend compte d'un travail manuscrit de notre vénérable collègue M. Espic de Sainte-Foy (Gironde) sur *l'origine et l'état actuel de l'établissement thermal de Bagnères de Luchon*. A ce mémoire l'auteur a joint une pièce de vers imprimée sur le cardinal de Cheverus, cet archevêque de Bordeaux si aimé durant sa vie, si regretté depuis sa mort, hommage écrit avec le cœur, et qui obtient un grand succès dans le diocèse du défunt prélat.

Sur la proposition de M. Dufey (de l'Yonne), des remerciements sont adressés à l'auteur ; et son double travail est déposé aux archives.

Rapport de M. de Brière sur l'inauguration, dans l'ancienne église des Cordeliers de Nancy, d'un monument élevé à la mémoire de Léopold, duc de Lorraine et de Bar. Ce n'est qu'en 1828, quatre-vingt-dix-neuf ans après la mort de Léopold, que l'idée de rendre ce juste hommage à cet excellent prince a germé dans l'esprit de notre collègue M. Noël. Une souscription par lui provoquée a produit 5,792 fr. 20 c., et un petit obélisque a été élevé avec le buste de Léopold et deux statuettes représentant la Foi et la Prudence. — Renvoi du rapport au comité du journal.

M. Thommerel est appelé à la tribune pour lire la deuxième partie de son mémoire sur le *rôle de l'imitation dans l'art* ; mais, avant de reprendre sa lecture, il désire savoir si la classe pose en principe qu'un membre peut être admis à traiter des questions d'art dans son sein.

Une discussion s'élève à laquelle prennent part MM. Dufey (de l'Yonne), Ernest Breton, Eug. G. de Monglave, Leudière et Ferdinand-Thomas. — M. Thommerel insiste. — M. de Monglave pense qu'on ne peut mettre en question les attributions de la classe. — La classe, sans rien préjuger, invite M. Thommerel à continuer la lecture de la deuxième partie de son mémoire. — M. Thommerel se rend aux instances de la classe et s'engage à reprendre cette lecture à la séance de mai.

• L'assemblée générale du mois d'avril (les quatre classes réunies) a eu lieu le vendredi 30, sous la présidence de M. Mary-Lafon. — Trente-huit membres sont présents.

M. Noël (de Nancy) annonce l'envoi de son cinquième mémoire imprimé sur *l'Histoire de la Lorraine*. — Renvoi à la 1^{re} classe.

M. l'abbé Manet (de Saint-Malo) envoie une notice inédite sur *l'Histoire de la ville d'Auray*. — Même renvoi.

MM. le comte de Goethals-Pecstein de Gand et le chevalier de la Basse-Mouturie, de Lille, adressent, franc de port, à l'Institut Historique, un magnifique buste, avec piédestal, du célèbre *Henri Goethals de Gand*, surnommé *le docteur solennel*. Ils y joignent six exemplaires de l'histoire de sa vie, par M. Huet. — Des remerciements sont votés par acclamation aux donateurs.

M. O. Gigli, littérateur romain, adresse des exemplaires d'une notice qu'il vient de publier en Italie sur notre association, à laquelle, dit-il, il a voué de-

puis longtemps une grande estime et dont il désire faire partie. Il nous annonce plusieurs de ses ouvrages, entre autres un recueil de documents sur l'histoire de l'Italie.

Trente-six volumes ou brochures sont offerts à la Société par divers membres.

M. Théophile Mercier, qui s'est mis sur les rangs pour une place de membre résidant vacante à la 2^e classe, et qui y a été admis sur un rapport de MM. N. de Berty, Thommerel et Trémolière, se présente à l'assemblée générale pour faire sanctionner son admission, qui est accueillie à l'unanimité, au scrutin secret.

M. le secrétaire-perpétuel proclame les résultats définitifs des élections des bureaux des classes.

1^{re} classe (*Hist. générale et Hist. de France*). 3^e classe (*Hist. des sc. phys., math., soc. et philosoph.*).

Président, MM. Dufey (de l'Yonne).	Président, MM. N. de Berty.
Vice-président, Henri Prat.	Vice-président, l'abbé Badiche.
Vice-prés.-adj., J. Ottavi.	Vice-prés.-adj., le docteur Cerise.
Secrétaire, Robert du Var.	Secrétaire, Ch. Favrot.
Secrétaire-adj., Daniel Rozière.	Secrétaire-adj., Bernard Jullien.

2^e classe (*Hist. des langues et des littératures*).

4^e classe (*Hist. des beaux-arts*).

Président, MM. Mary-Lafon.	Président, MM. Ernest Breton.
Vice-président, Leudière.	Vice-président, Albert Lenoir.
Vice-prés.-adj., Vincent.	Vice-prés.-adj., Elwart.
Secrétaire, Nolte.	Secrétaire, Ferdinand-Thomas.
Secrétaire-adj., Thommerel.	Secrétaire-adj., O. Mac'Carthy.

Avant de passer aux élections du bureau général de l'Institut Historique, M. le secrétaire-perpétuel donne lecture des articles des statuts qui les régissent.

Une discussion préparatoire s'engage entre MM. Ottavi, E. G. de Monglave, Robert (du Var), Leudière, Mary-Lafon, Bernard Jullien et Dufey (de l'Yonne), à la suite de laquelle, sur la proposition de M. Leudière, M. le duc de Doudeauville est nommé par acclamation président-honoraire de l'Institut Historique.

On passe à l'élection au scrutin secret, suivant les statuts, du bureau général de l'Institut Historique.

Au premier tour, M. le marquis Amédée de Pastoret est proclamé président de l'Institut Historique pour 1841-1842. Les membres qui ont ensuite réuni le plus de voix sont MM. Mary-Lafon, le comte Le Peletier-d'Aunay, Buchez, Ottavi et de Bret.

Deux scrutins successifs pour la vice-présidence sont annulés, le nombre des votes dépassant celui des votants. Au troisième tour, M. le baron Taylor est élu vice-président. Les membres qui ont ensuite obtenu le plus de voix sont MM. Mary-Lafon, Buchez et P. Royer-Collard.

Un premier tour de scrutin pour les fonctions de vice-président-adjoint ne donne aucun résultat. Les voix sont réparties entre MM. Buchez, Mary-Lafon, P. Royer-Collard, Foyatier, le comte Le Peletier-d'Aunay et Dufey (de l'Yonne).

Un second tour a le même sort. Les voix sont réparties entre MM. Royer-Collard, Foyatier, Buchez, Dufey (de l'Yonne), Ottavi et Delepine. — M. Mary-Lafon avait annoncé qu'il retirait sa candidature.

Un scrutin de ballottage a lieu, conformément aux statuts, entre MM. P. Royer-Collard et Foyatier. — M. Royer-Collard est proclamé vice-président adjoint de l'Institut Historique.

M. Mary-Lafon croit devoir protester contre l'initiative qu'a prise le conseil dans les élections qui viennent d'avoir lieu. Les membres élus n'assistent pas, dit-il, régulièrement aux séances, à l'exception de M. le baron Taylor, qui, malheureusement encore, part pour l'Orient.

MM. B. Jullien et Ottavi parlent en faveur de ce qui s'est passé. Ils croient les réunions préparatoires fort légales et affirment que dans toute cette affaire le conseil a agi officieusement et non officiellement.

M. Delepine demande l'ordre du jour.

M. Leudière l'appuie.

M. Mary-Lafon persiste dans sa protestation. Il juge de son devoir de réserver par cette démarche solennelle tous les droits de l'assemblée générale, et cède la présidence à M. Dufey (de l'Yonne), qui, pressé par quelques-uns de ses collègues, vient occuper le fauteuil.

M. Renzi, chargé d'émettre une opinion sur les intéressants *Mémoires de la société des antiquaires de l'Amérique du Nord*, pense qu'ils méritent de devenir l'objet d'un rapport étendu. L'assemblée confie ce travail à M. Renzi.

On entend encore MM. Leudière, Mary-Lafon, Bernard Jullien et N. de Berty sur l'incident soulevé par M. Lafon.

CHRONIQUE.

— L'Institut Historique vient de faire une perte bien cruelle dans la personne de son président honoraire, M. le duc de Doudeauville, un de ses membres les plus dévoués et les plus exacts malgré son grand âge. Dans notre prochaine livraison nous consacrerons une notice nécrologique à sa mémoire.

— Déjà la Société avait eu récemment à regretter M. le comte de Carpegna, directeur du Musée d'Artillerie de Paris.

Le comte Philippe de Carpegna appartenait à une des familles les plus illustres de l'Italie, établie à Rome depuis le xv^e siècle. Il était né en 1782, et avait fait ses études au collège Clémentin. Il y était encore en 1798, lorsque l'occupa-

tion de Rome par les Français fut cause de la suppression de ce collège, où, sous le gouvernement papal, on n'admettait que des enfants de familles nobles. En 1802, il alla rejoindre en Espagne son père, qui y était établi, et prit du service dans les gardes wallonnes, corps qui, à cette époque, était tout composé d'étrangers et particulièrement d'Italiens. Il y entra en qualité de cadet. En 1804, le prince de la Paix réduisit de moitié le nombre des bataillons des gardes wallonnes, ce qui entraîna le licenciement de la moitié des officiers de ce corps. M. de Carpegna fut du nombre des cadets réformés. Il demanda et obtint son admission dans le corps royal d'artillerie après un examen de capacité qu'il alla subir au collège militaire de Ségovie. Dans ce collège, destiné à l'éducation et à l'instruction des cadets du corps royal d'artillerie espagnole, tous les professeurs, les inspecteurs des études, etc., étaient pris parmi les officiers d'artillerie. M. de Carpegna fut choisi, n'ayant encore que le grade de lieutenant, pour être du nombre de ces professeurs.

Peu de temps après, Rome étant devenue partie intégrante de l'Empire, M. de Carpegna devint lui-même Français, et passa au service de France lorsque le trône d'Espagne fut occupé par le frère de l'empereur Napoléon. M. de Carpegna fit toutes les campagnes d'Espagne, d'abord en qualité de capitaine d'artillerie, et ensuite comme chef d'escadron. Il combattit dans les rangs de l'armée française aux batailles de Tudela, d'Ocana, de Talavera, de Despenaperros, de Chiclana, de la Albuera, de los Arapiles, de Vittoria, et aux sièges de Saragosse, de Cadix et de Badajoz.

Rentré en France en 1815, après la malheureuse affaire de Vittoria, il continua encore à faire partie du corps d'armée commandé par le maréchal duc de Dalmatie, et prit part à toutes les opérations de ce corps jusqu'à la paix.

En 1815 il renonça au service militaire actif, et obtint au concours la place de professeur de sciences appliquées, à l'école d'artillerie qui venait d'être rétablie à Grenoble, et qui, en 1817, fut transportée à Valence. Après dix ans d'exercice de professeur dans ces deux écoles, M. de Carpegna fut appelé à Paris au Musée d'Artillerie. Il en avait à peine pris la direction que la révolution de 1830 lui fournit une occasion de prouver son zèle pour la conservation de ce précieux établissement. Le peuple en foule s'était porté dans les salles où sont conservées les collections les plus rares d'armes anciennes et modernes, et voulait tout emporter, croyant que tout devait être employé à la défense de la liberté, et que rien ne devait être épargné. La destruction de ce bel établissement était inévitable si M. de Carpegna avait un seul instant manqué de présence d'esprit et de courage; mais les mesures nécessaires furent par lui si bien prises, que les objets les plus importants furent sauvés; ses paroles eurent un tel ascendant sur la multitude que la plupart des gens du peuple consentirent à abandonner les armes dont ils ne connaissaient pas l'usage, et à se contenter de celles qui pouvaient leur être utiles pour le combat. La perte, ainsi réduite aux armes blanches, aux armes à feu de date récente, et à quelques autres, était

encore très considérable. M. de Carpegna n'abandonna pas l'espoir d'en recouvrer une grande partie. Le 30 juillet même, le calme étant à peine rétabli, il fit adroitement des recherches et des démarches auprès des personnes qui étaient venues s'emparer de ces armes, et il eut le bonheur d'en voir restituer une grande partie. C'est ainsi que le Musée d'Artillerie a été conservé à Paris et à la France. Le zélé directeur ne s'était pas contenté de sauver de la dévastation ce bel établissement, il y avait mis un ordre qui fait l'admiration de tous ceux qui vont visiter ces archives archéologiques des instruments de guerre, et par des augmentations qui d'après ses demandes y avaient été faites, par des recherches historiques auxquelles il s'était livré pour éclaircir des points douteux, il avait donné au Musée d'Artillerie une importance et un degré d'utilité qu'il n'avait pas encore eus.

Mort à l'âge de 59 ans, il laisse un vide immense à la tête de cette précieuse collection et dans les rangs de l'Institut Historique où sa présence ne fit jamais défaut dans les circonstances importantes.

— Notre collègue M. A. Renzi a rendu compte à la 1^{re} classe (*Histoire générale*) d'un nouveau travail que vient de publier notre collègue M. le docteur Friedlander, de Bruxelles, et qui, sous le titre modeste de *Chronologie de l'Histoire générale, à l'usage des collèges et des pensionnats*, contient, en outre, un dictionnaire historique substantiel et un appendice destiné à expliquer plusieurs mots que la politique a introduits dans le langage constitutionnel. L'auteur, dans la première partie, embrasse les dates les plus remarquables de l'histoire ; il a, dit-il, suivi la méthode des chronologistes allemands en la resserrant et en y ajoutant ce qui lui a paru nécessaire. La seconde partie n'est qu'un recueil bien ordonné de noms propres suivis d'un fait ou de l'appréciation rapide d'une époque : M. Friedlander laisse les détails au professeur et au travail de composition de l'élève ; mais une simple indication, un nom, une époque suffit souvent pour rappeler à ce dernier l'ensemble des faits qui se pressaient sans ordre dans son esprit. Voilà l'ouvrage que M. Renzi était chargé de faire connaître à l'Institut Historique ; il le juge propre à remplacer beaucoup de ces tableaux chronologiques dont on a tant abusé. « Peut-être, dit-il, le mélange des noms propres, anciens et modernes, présente-t-il quelque chose de choquant au premier aspect, mais ce défaut est commun à tous les dictionnaires historiques. Peut-être encore regrettera-t-on l'absence de certains noms propres, bien connus, mais n'oublions pas que ce n'est qu'un abrégé, et que le choix à faire était bien difficile. » M. Renzi est de l'avis de M. Friedlander, qui unit à beaucoup de savoir une longue expérience acquise dans l'enseignement : comme lui il pense que les livres élémentaires d'histoire et de littérature trop étendus ont l'inconvénient grave d'entretenir la paresse des élèves, qui trouvent plus commode d'y copier une composition toute faite que de la faire eux-mêmes. C'est là le grand défaut que notre collègue a voulu éviter ; il pense que le meilleur professeur de

l'élève est l'élève lui-même, et que l'instruction qu'il puise dans ses propres idées soigneusement dirigées est préférable à celle qui résulte continuellement d'emprunts faits aux idées d'autrui. L'œuvre de M. Friedlander mérite donc d'être encouragée, et l'Institut Historique ne cessera de faire des vœux pour le succès complet de sa laborieuse tentative.

— C'est M. A. Elwart, professeur au Conservatoire de musique, ex-pensionnaire du roi à Rome et vice-président-adjoint de la 4^e classe de l'Institut Historique (*Histoire des beaux-arts*), qui a été chargé de composer la musique exécutée dans l'église métropolitaine de Notre-Dame aux fêtes du baptême du comte de Paris. On ne saurait qu'approuver un choix qui a fourni à ce jeune et savant compositeur une nouvelle occasion de développer un talent dont il a, jeune encore, donné déjà de si fréquentes preuves.

— Il est de notre devoir d'annoncer aux membres de l'Institut Historique, et à tous ceux qui s'occupent d'études et de travaux entrant dans sa spécialité, la prochaine apparition d'un ouvrage en quatre volumes, dû à un membre de cette Société, M. Mary-Lafon. Il s'agit d'une histoire politique, religieuse et littéraire du midi de la France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Voici comme l'auteur explique son but :

« De Grégoire de Tours, dit-il, aux chroniqueurs du moyen-âge, tous les travaux d'exploration ont tendu à représenter la tente de Clovis comme l'unique berceau national. De cette manière, tout ce qui était antérieur aux Franks, tout ce qui s'est passé en dehors de leur influence, ou malgré eux, a été condamné à l'oubli.

« Se renfermant tous dans le système unitaire de leurs devanciers, les écrivains modernes ont fait du trône le pivot immuable de leurs histoires, et, comme ce trône se trouvait placé au Nord, le Nord est devenu le centre d'action, le foyer où se sont trouvés réunis tous les rayons épars et divergents de la nationalité française.

« Qu'est-il résulté de cette manière d'envisager l'œuvre historique? Tout le monde le voit aujourd'hui, c'est que le passé des pays dont l'existence ne se lia que fort tard à l'existence sociale des tribus germaniques a été, ou, laissé dans l'ombre, ou omis.

« De toutes les contrées sacrifiées, le midi de la France actuelle est la plus importante à étudier et à connaître. A lui seul le Midi forme près de la moitié de la France. Vingt générations avant l'arrivée des hommes du Nord, les hommes du Midi ne s'étaient-ils pas rendus célèbres par le courage, les grands travaux, l'intelligence? Les forêts d'outre-Loire n'étaient pas encore abattues, trois cents cabanes de roseaux composant encore Lutèce, les temples de marbre, les aqueducs monumentaux, les cirques ne décoraient-ils pas le Midi? Longtemps avant que de pauvres pirogues ne vinssent courber les glaïens de la Seine, le

Lacydon de Marseille n'abritait-il pas des milliers de navires? Est-ce que cette noble phocéenne, est-ce que Toulouse, Cahors, ne voyaient point accourir les disciples en foule pour apprendre la poésie et l'éloquence? Plus tard, après la chute de l'Empire, n'est-ce pas vers le Midi que se replia l'admirable civilisation romaine, chassée par les Barbares? Il y a six cents ans à peine, toute cette civilisation, toute la littérature, toutes les idées, n'étaient-elles pas exclusivement le partage des peuples d'Oc?

« Jamais pays n'offrit un passé plus beau, plus riche en faits éclatants, plus noblement rempli, plus honorable pour ses enfants, et cependant plus inconnu.

« Ce qu'il y a cent ans écrivait Haute-Serre, dans son latin énergique, est vrai aujourd'hui comme alors : *l'Aquitaine est ignorée, même des Aquitains*. « Ce serait, ajoutait-il, une sainte et digne pensée, une résolution vraiment « patriotique et nationale, que d'arracher aux ténèbres de l'oubli cette perle de « l'empire romain et de la rendre à la lumière. »

« Voilà le but de cet ouvrage. Embrassant tous les temps appréciables, on racontera la vie sociale, politique, religieuse et littéraire du Midi, depuis les Celtes et les Ibères jusqu'au jour présent.

« On appelle Midi toute cette étendue de pays séparée obliquement du Nord par la Loire, qui touche, en se développant, aux Alpes, aux Pyrénées et à l'Océan, et comprend l'Ardèche, l'Allier, les Alpes (hautes et basses), l'Aveyron, l'Aude, l'Ariège, les Bouches-du-Rhône, la Creuse, la Corrèze, le Cantal, la plus grande partie du Cher, les deux Charente, la Dordogne, la Drôme, la Gironde, le Gers, le Gard, la Haute-Garonne, l'Hérault, l'Isère, le Lot, le Lot-et-Garonne, les Landes, la Loire (haute), la Lozère, les Pyrénées (hautes, basses et orientales), le Puy-de-Dôme, le Tarn, Tarn-et-Garonne, le Var, Vaucluse, et les deux Vienne.

« Comme cet ouvrage, fait par un Méridional, est un acte, non de réaction contre le Nord, mais de réparation solennelle, de justice historique envers le Midi, l'individualité méridionale y dominera franchement. La nation, qui existe toujours, cette antique nation qui ne forme comme autrefois qu'une seule famille de quatorze millions de frères, parlant tous la même langue, ayant mêmes intérêts et mêmes souvenirs, se relèvera dans son intégrité et son unité.

« Dans cette histoire, on emploie les pièces originales et les manuscrits inédits encore, tant des troubadours que des chroniqueurs provençaux. On appuie les assertions des vieux auteurs et les témoignages contemporains des traditions orales, recueillies sur les lieux et ayant trait aux diverses époques. Ajoutons que la philologie comparée et l'étude de l'antiquité celtique sont également appliquées à l'histoire. On a, de plus, mis constamment en saillie dans la narration tout ce qui pouvait peindre les mœurs, l'esprit, la vie de famille de nos pères. Puis, à mesure que les Celtes, les Grecs, les Romains, les Goths, les

franks, les Arabes, les Anglais, apparaissent dans ce vaste miroir des temps passés, ils s'y réfléchissent avec leur type individuel, avec le caractère tranché de leur race; ils y laissent l'empreinte lumineuse de leur passage... »

Les quatre volumes sont divisés en 16 parties, 4 par volume : Premier volume. — Partie 1. Celtes, Grecs, Romains. — Partie 2. Établissement du Christianisme. Goths. — Partie 3. Invasions des Sarrasins. — Partie 4. Franks.

Deuxième volume. — Partie 1. Troubadours, littérature méridionale. Communes. — Partie 2. Croisade contre les Albigeois. — Partie 3. Guerres et domination des Anglais. — Partie 4. Armagnacs.

Troisième volume. — Partie 1. Naissance et organisation du protestantisme. — Partie 2. Sa lutte. — Partie 3. Sa victoire par l'avènement d'Henri IV. — Partie 4. Sa défaite sous Richelieu. La Fronde. Révocation de l'édit de Nantes. Dragonades. Camisards.

Quatrième volume. — Partie 1. État politique et financier du Midi sous Louis XV. — Partie 2. Convocation des États-Généraux. Influence des députés du Midi. Le jour de l'alarme. La Gironde. — Partie 3. Etablissement de la république. Insurrection fédéraliste. — Partie 4. Siège de Toulon. L'Empire et 1815.

Une carte géographique sera jointe à chaque volume. — La première retrace l'état du Midi sous les Celtes, les Grecs et les Romains ; — la seconde reproduit la division féodale en duchés, comtés, villes libres et communes, avant la guerre albigeoise ; — la troisième, les cercles protestants ; — la quatrième, l'organisation monarchique des gouvernements, sénéchaussées, diocèses, généralités (1).

On souscrit, à Paris, chez M. CAPIN, éditeur, 11, quai des Grands-Augustins, et à tous les dépôts d'ouvrages pittoresques; dans les départements, chez tous les principaux libraires.

L'Institut Historique doit également signaler aux lecteurs de son journal deux publications périodiques qui se distinguent de la foule : *l'Écho du Monde savant*, qui paraît le mercredi et le samedi, rue des Petits-Augustins, 21, sous la direction de M. le vicomte de Lavalette; et *l'Écho de l'Instruction publique*, qui se publie tous les dimanches, quai des Grands-Augustins, 57, sous celle de M. Alph. Fresse-Montval, un des membres les plus instruits et les plus zélés de l'Institut Historique. La rédaction de ces deux feuilles se recommande par une grande variété de documents, l'à-propos des nouvelles qu'elles insèrent et la portée de la plupart des articles qu'on y lit. Ces deux collections sont indispensables à quiconque ne voit pas avec indifférence la marche progressive des lumières et les améliorations dont notre système d'éducation publique est susceptible.

(1) L'ouvrage sera publié en 64 livraisons. Il en paraîtra une tous les mardis, à partir du 20 avril 1841. — Le prix de la livraison, pour Paris, est fixé à 50 c., et pour les dép., à 60 c. — On recevra avec la dernière livraison de chaque volume une carte géographique. — *Nota.* Pour MM. les souscripteurs qui paieront l'ouvrage entier à l'avance, le prix sera de 30 fr. et franco par la poste, 36 fr.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

De l'importance et de l'utilité de l'Institut Historique de France, par M. O. Gigli, rédacteur en chef du journal italien *Il Tiberino*, broch. in-8°.

Recherches historiques et critiques sur la vie, les ouvrages et la doctrine de Henri de Gand, surnommé le docteur solennel, par François Huet, vol. in-8°.

Biografiske Efteltnagene D. Og. Pof. Nahlff, etc.; brochure in-18.

Dernières livraisons de *la Biographie des hommes du jour*, 2 volumes in-4, par MM. Sarrut et Saint-Edme.

Revue étrangère et française de la législation, de jurisprudence et d'économie politique, par M. Foelix, avocat, numéros 1 et 2 (janvier et février), du tome IV de la deuxième série; in-12.

Le Législateur, journal théorique et pratique, par M. Cellier, ancien notaire; brochure in-12.

Revue catholique, trois livraisons, décembre, janvier et février 1841 (cinquième année); brochure in-8.

Bibliographie universelle de l'Institut Italien, livraisons de novembre et décembre 1840, réunies en une seule; in-8°.

Naoch tag zu der Geschichte der pest zu noja, etc., brochure petit in-4.

Biographie des D. Elud, professore, Michel Troja, broch. petit in-4°.

Du Rhin et de la Syrie, par M. Lortet, broch. in-8.

Précis analytique des travaux de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, durant l'année 1840; 1 vol. in-8°.

Discours de clôture des travaux du Congrès de l'Institut Historique, prononcé le 11 octobre 1840, par le baron Taylor; 1 vol in-8°.

Les Destinées du Christianisme, par l'abbé Polge, professeur à la Faculté d'Aix; 1 vol. in-8°.

La Mère institutrice ou Lectures religieuses, morales et littéraires, 5^e et 6^e livraisons, février et mars 1841, par M. Lévi Alvarès, professeur.

Méthode pour étudier la langue latine, par M. Burnouf, membre de l'Institut; 1 vol. in-12.

Le Secrétaire-perpétuel, EUGÈNE GARAY DE MONGLAVE.

L'administrateur-trésorier, A. RENZI.

MÉMOIRES.

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR L'OFFICE DE CHANCELIER DE FRANCE.

§. 1^{er}.

Dans tous les gouvernements, anciens ou modernes, dans les républiques comme dans les monarchies qui leur ont succédé, on trouve toujours un ou plusieurs fonctionnaires chargés spécialement de l'administration supérieure de la justice, de la rédaction ou de la garde des lois et ordonnances.

Sous la première race des rois de France ce fonctionnaire ministériel prenait le titre de protonotaire, de référendaire; le titre d'*aposisiaire*, emprunté au gouvernement du Bas-Empire, ne s'appliquait exclusivement qu'à des ecclésiastiques, chargés de rendre compte à l'empereur des affaires qui concernaient la discipline ou l'administration de l'église.

L'auteur de l'*Histoire de la Chancellerie de France*, le père Anselme, Tesseney, Ducange, Miraumont et d'autres annalistes placent à la tête de la nomenclature des chanceliers de France le gaulois Aurelius; ce n'est ni vrai ni vraisemblable; ils fondent leur assertion sur quelque qualification donnée à Aurelius par Aimoin, par Hincmar et par l'auteur des *Gestes des Français*; mais Aimoin écrivait à la fin du X^e siècle, et Hincmar à la fin du IX^e. Aimoin et l'auteur des *Gestes des Français* ne font, pour les temps antérieurs à celui où ils vivaient, que copier Grégoire de Tours. L'auteur des *Gestes* qualifie Aurelius de *legatorius* ou *missus Clodovei*; Aimoin, de *familiarissimus Clodoveo regi*; Hincmar de *conciliarius* ou *legatorius regis*. On ne peut traduire aucune de ces qualifications par le mot *chancelier*.

Il est vrai qu'Aimoin, en parlant des règnes de Dagobert 1^{er} et de Clovis 1^{er}, donne à *Audoenus*, plus connu sous le nom de saint Onen, le titre de *regiæ dignitatis cancellarius*. On cite aussi les vieilles chartes de saint Denis. Mais il faut se rappeler qu'à l'époque où écrivait Aimoin le titre de chancelier existait déjà; que ce fut à cette époque que pour la première fois Baudouin 1^{er}, comte de Flandre, reçut le titre de chancelier de France, sous le règne du roi Robert: Aimoin a pu appliquer à des temps antérieurs une qualification nouvelle. Toutes les corporations religieuses, sans en excepter celle des Bénédictins de Saint-Maur, ont souvent exagéré l'importance et l'ancienneté des hautes dignités politiques dont quelques-uns de leurs supérieurs ont exercé les fonctions. J'ai vu dans mon jeune âge, à l'abbaye de Saint-Denis, une ancienne tapisserie où

Suger était représenté avec les insignes de la prélature et le titre de vice-roi. Or il est certain que les abbés de Saint-Denis n'ont été autorisés à porter la crosse et la mitre que vingt ans après la mort de Suger, et que la qualification de *vice-roi* n'a jamais été donnée en France à personne. Plusieurs abbés de Saint-Denis avaient exercé les fonctions de référendaire. Le moine Aimoin appartenait au même ordre, et par anticipation il aurait pu qualifier de chancelier le fonctionnaire ministériel qui jusqu'à son époque n'était appelé que référendaire.

La nomenclature des chanceliers de France ne doit donc commencer qu'à Baudouin, à la fin du X^e siècle. Avant lui les référendaires avaient presque tous été pris dans la prélature. Les conseils du roi des deux premières races étaient composés de chefs militaires. Les référendaires étaient plus guerriers que magistrats. Les référendaires-évêques eux-mêmes étaient aussi hommes de guerre. Je citerai entre autres *Audoenus* (saint Ouen), référendaire de Dagobert I^{er}. Les historiens le signalent comme l'un des plus braves et des plus habiles capitaines de son temps. Guérin, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem et évêque de Senlis, chancelier de Philippe-Auguste, commandait un corps d'armée à la bataille de Bouvines, et contribua par son intrépidité et l'habileté de ses manœuvres au gain de la bataille. Pierre Flotte, chancelier de Philippe-le-Bel, le ministre le plus brave, le plus avare et le plus laid du XIV^e siècle, joignait aux talents d'un habile homme d'Etat et d'un grand orateur politique, cette puissance de volonté qui domine les événements; il était chef d'une nombreuse famille; il mourut sur le champ de bataille de Courtrai, en 1302. Ses successeurs à la chancellerie furent, trois exceptés, choisis parmi les ecclésiastiques.

A cette époque, l'une des plus importantes attributions du chancelier était de déterminer la valeur légale du marc d'argent. On sait quelles variations subirent les monnaies sous les règnes de Philippe-le-Bel et de ses successeurs immédiats. C'était un abus, sans doute, et un abus inique et désastreux pour toutes les classes de citoyens; mais c'est à tort qu'on a qualifié Philippe-le-Bel, le roi Jean, Charles V, etc., de *faux monnayeurs*. L'abus était dans la loi même. Le roi alors avait seul le droit de battre monnaie, et les ministres, qui se sont toujours exagéré les prérogatives de la royauté, prétendaient que du droit de fabriquer la monnaie dérivait celui d'en fixer arbitrairement la valeur. Cette sorte d'attribution a depuis passé à un autre ministère.

Ces référendaires, ces chanceliers, choisis parmi les hommes de guerre et d'église, étaient peu propres à diriger l'action de la magistrature. Etrangers à l'étude des lois civiles, comment auraient-ils pu, je ne dis pas connaître, mais comprendre toute l'importance des devoirs de leur charge?

Cette haute dignité ne pouvait être utilement et justement exercée que par les notabilités des cours judiciaires. La nécessité d'adopter un nouveau mode dans cette importante partie de l'administration publique se fit enfin sentir à la fin du XIV^e siècle. L'émancipation des communes, l'établissement des Etats-Géné-

aux et des juridictions municipales, en pleine activité depuis près de deux siècles, avaient amené un ordre de choses nouveau; de nouvelles mœurs et les bienfaits d'une civilisation naissante, mais déjà forte, réclamaient pour la direction des affaires judiciaires des hommes spéciaux, qui seuls pouvaient éclairer quelques parties de ce chaos de législation. Il était réservé à un homme du peuple, à Michel Lhospital, de jeter les fondements d'un corps de lois uniforme pour toute la France.

Au XIV^e siècle rien n'était prévu pour cette réforme. Le mode d'élection du chancelier était déjà un progrès. L'office de chancelier allait s'élever au rang de magistrature nationale,

En 1556, et pendant la session des fameux Etats-Généraux qui délibérèrent cette grande charte constitutionnelle qui aurait dû être pour la France ce que fut pour l'Angleterre celle d'un autre roi Jean, une assemblée nombreuse de membres des cours souveraines, de prélats et de barons, etc., se réunit au Louvre et procéda par *voie de légitime scrutin* à l'élection d'un chancelier, le 21 février 1571. Guillaume de Dormans, alors chancelier du Dauphiné, fut élu chancelier de France, et le même jour Pierre d'Orgemont, président du parlement de Paris, fut élu chancelier du Dauphiné en remplacement de Guillaume de Dormans.

Le même Pierre d'Orgemont fut élu chancelier de France après la mort de Dormans. L'historien de la chancellerie de France, qui publie les procès-verbaux de ces assemblées, ne cite plus qu'un seul exemple d'élection, il est du 1^{er} octobre 1380. L'élu était aussi de la famille de Dormans.

La démence de Charles VI, l'épouvantable anarchie qui désola la France, les intrigues criminelles d'Isabeau de Bavière, qui livra au roi d'Angleterre la main de sa fille et le trône de son époux, la lutte sanglante des factions d'Orléans et de Bourgogne, avaient brisé tous les ressorts de l'action gouvernementale; la France périssait, mutilée, écrasée par le double fléau de la guerre civile et de la guerre étrangère. Sous l'usurpateur Henri V, et pendant la régence du duc de Bedford sous Henri VI, un Anglais siégeait à la chancellerie de France. Le successeur légitime de Charles VI n'avait de roi que le nom. Ce beau pays de France, naguère si puissant, était réduit au territoire de la ville de Bourges.

Louis XI, qu'il faut admirer comme homme politique, avait compris tout ce que la royauté avait à perdre en conférant aux cours souveraines l'élection du chancelier, ... du chef suprême de la magistrature; il fit table rase de tous les ministres établis par ses prédécesseurs, et ne voulut être environné que d'hommes nouveaux, dont il pût exploiter le talent et le dévouement au profit de l'autorité royale... Il destitua le chancelier Juvenal des Ursins, et le remplaça par Pierre de Morvilliers.

Ainsi l'office de chancelier, auquel l'élection avait imprimé le caractère de magistrature nationale, ne fut plus qu'une simple charge, un office ministériel. Cependant un usage, consacré par une ancienne tradition, distinguait

encore ce ministre des autres. Le chancelier ne portait jamais le deuil ; il restait toujours vêtu de la simarre, et, tant qu'il vivait, le titre de chancelier ne pouvait être donné à un autre. Mais, tout en respectant la tradition, les rois en rendirent l'application inutile en substituant aux fonctions réelles du chancelier titulaire un garde des sceaux, dont les attributions étaient les mêmes. Le titre n'était même pas nouveau. Le garde du *scel* ou de l'anneau royal, dans les deux premières dynasties, n'était autre que le chancelier dans la troisième.

Les chanceliers n'ont acquis une grande importance politique que de puis l'établissement des états-généraux. Ils ont exercé, surtout sous les règnes des derniers Valois et des Bourbons, une grande influence sur les conseils des rois et l'administration générale.

§. II.

Sans avoir le titre de premier ministre, le chancelier en avait l'autorité. Il présidait le grand conseil et le conseil étroit ou privé ; il pouvait refuser de rendre exécutoires les édits ou lettres-patentes ; une ordonnance de Philippe-le-Long, donnée à Bourges, le 16 novembre 1319, défendait même au chancelier de sceller aucune lettre ou édit qu'il jugerait contraire aux lois et aux intérêts de l'Etat.

Cette défense est reproduite dans une ordonnance de Charles VI. Elle se trouve modifiée dans la formule du serment du chancelier Duprat, du 14 février 1514. « Quand on vous apportera, y est-il dit, à sceller quelque lettre « signée par le commandement du roi, si elle n'est de justice et raison, ne la « scellez point, encore que ledit seigneur le commandât par une ou deux fois ; « mais viendrez devers ledit seigneur et lui remonstrez tous les points par les « quels ladite lettre n'est raisonnable ; et après que aura entendu leadits points, « s'il vous commande la sceller, la scellerez, car alors le péché en sera sur le « dit seigneur et non sur vous, et ainsi le jurez, promettez. »

Voilà comme on entendait alors la responsabilité des ministres. Les états-généraux de 1355 avaient compris la question en provoquant la destitution des ministres prévaricateurs et leur mise en jugement. Le chancelier Duprat fut plus coupable qu'eux ; il vendit à la cour de Rome les libertés de l'Eglise gallicane et fit substituer à la pragmatique-sanction le honteux et funeste concordat entre Léon X et François I^{er}.

Tout a été dit sur les chanceliers Duprat et Poyet. Je ne ferai à ce sujet qu'une seule observation, pour prouver quel soin la cour de Rome apportait à "assurer une influence puissante dans les conseils des Valois. Les papes récompensaient largement les ministres dévoués au saint siège. Le chapeau de cardinal, les plus riches bénéfices, les grandes dignités de l'Eglise, étaient le prix de leur dévouement à l'étranger.

Dans l'espace de moins de cinquante ans trois chanceliers, pères de famille et devenus veufs, reçurent eux-mêmes le sacerdoce, le chapeau de cardinal, des

archevêchés et d'opulentes abbayes. Il suffit de nommer Duprat, Bertrandi et Birague.

Jusqu'au milieu du XVI^e siècle on compte quelques hommes d'état chargés de la garde des sceaux, lorsque les chanceliers titulaires étaient en disgrâce ; mais ce ne fut que sous le règne de Henri II que la charge de garde des sceaux fut érigée en titre d'office. Le chancelier François Olivier, trop honnête homme pour accepter volontairement la complicité d'une injustice, n'avait pas assez de fermeté pour s'y opposer. Depuis le supplice du malheureux Anne Dubourg, dont il avait dirigé la procédure, Olivier était dévoré de remords. Toutes les infirmités qui affligent la vieillesse, et que, jusqu'à ce fatal procès, il avait ignorées, l'accablèrent à la fois ; il offrit sa démission, à la seule condition de conserver, suivant l'usage traditionnel, le titre et les émoluments de cette dignité. Le parlement, consulté sur cette prétention, décida que le titre appartenait à celui qui exerçait les fonctions. Pour tout concilier on créa une sorte de vice-chancelier sous le titre de garde des sceaux. L'usage s'en est conservé. Le garde des sceaux avait ordinairement la survivance du chancelier titulaire.

A François Olivier, à Bertrandi succéda Michel Lhospital. Né plébéien, Lhospital subit dès ses jeunes ans toutes les calamités de l'exil et de la proscription ; il ne dut son élévation et ses dignités qu'à ses vertus et à ses talents. Cette grande figure de Lhospital domine tous les événements, toutes les célébrités de ce seizième siècle, si fécond en grands événements et en hommes célèbres ou fameux. Tous les historiens lui attribuent l'abolition de l'inquisition en France. Il y a erreur dans les circonstances du fait. Lhospital fit plus qu'abolir l'inquisition en France, il empêcha qu'elle y prit racine. Il sacrifia au salut de son pays sa popularité et sa réputation. La mort de François II et l'avènement d'un prince enfant au trône avaient paru aux Guises une occasion favorable pour s'emparer du pouvoir. Le cardinal de Lorraine avait tout disposé pour établir en France le tribunal de l'inquisition. (*Essai sur la vie et les ouvrages de Lhospital*, t. I, p. 95.)

Le pape pressait l'exécution de ce projet ; le conseil, la reine-mère l'avaient approuvé. Lhospital, entré récemment au pouvoir, ne pouvait lutter avec avantage contre une résolution arrêtée d'avance. Il tourna la difficulté qu'il ne pouvait attaquer de front ; il proposa un contre-projet, qui attribuait aux évêques, c'est-à-dire aux officialités, la connaissance du crime d'hérésie. Il savait qu'une telle innovation était contraire aux lois établies et qu'elle excédait les attributions du conseil ; que l'édit qu'il présentait n'aurait point d'avenir. Mais il fallait à tout prix empêcher l'établissement d'un tribunal odieux, dont il eût été impossible de se délivrer.

Cet édit de Romorantin fut désapprouvé par tous les partis. Catholiques et protestants, tous s'élevèrent contre un édit sans portée et même sans application possible. Le parlement refusa d'abord de l'enregistrer ; Lhospital s'y rendit lui-même, avec des lettres de jussion, et força la cour à enregistrer. Tous les amis

qu'il avait au parlement, à la Sorbonne et même parmi les chefs de la réforme, jetèrent un cri unanime de réprobation. L'hospital acceptait toutes les conséquences de son œuvre. Il savait qu'il compromettait sa réputation, sa popularité et même son existence politique; il se borna à répondre aux amis dont l'estime lui était chère : « Mon édit ne tiendra pas; mais, l'inquisition une fois établie, quel eût été le terme de sa durée? »

Cet acte de la vie de L'hospital l'honore comme homme d'état et comme citoyen. Il osa tenter une entreprise d'une plus haute importance : heureux d'avoir obtenu la convocation des états généraux, il proposa un corps de lois sur toute la partie de l'administration publique. Ce code général était une œuvre immense; et, dans le cours d'une session de moins de deux mois, ce code, connu sous le titre d'*Ordonnances d'Orléans*, fut délibéré et voté par l'assemblée des trois ordres et reçut immédiatement la sanction royale. La partie relative au commerce intérieur et extérieur, sous le titre de *la marchandise*, est devenue la loi commune de toutes les nations commerçantes.

Comment un seul homme a-t-il pu suffire à une telle œuvre, au milieu de tous les genres de préoccupations? Comment a-t-il pu remplir, avec une si scrupuleuse exactitude, tous les devoirs que lui imposait le plus important des ministères, la présidence du conseil? C'était plus qu'un travail de cabinet, c'était une lutte passionnée, incessante, contre les factions qui divisaient la cour, la capitale, les provinces, et les armées, et les parlements.

L'hospital semblait se délasser d'un travail par un autre. Il trouvait encore d'heureuses distractions dans la culture des lettres. Ses poésies le placent au premier rang des hommes qui ont écrit dans la langue d'Horace et de Virgile. Le seizième siècle fut une ère de rénovation sociale en religion, en politique, dans les sciences, les lettres et les arts; et L'hospital fut la plus grande gloire de ce siècle.

Forcé d'abandonner une haute position où il ne pouvait plus faire le bien, il s'était retiré au Viguai; mais la patrie occupait toutes ses instants, et eut toutes ses pensées. Son testament, qu'il dicta à son gendre deux heures avant d'expirer, est le tableau le plus vrai de tous les principaux événements depuis le règne de François I^{er}. Les hommes et les faits y sont appréciés avec une clarté, une énergie étonnantes. Ce document est le dernier mot d'un grand homme d'état et d'un grand citoyen. Il insiste sur la nécessité de faire la paix, et de mettre un terme aux dissidences religieuses, qui ne servent que des ambitions hypocrites et atroces.

Permettez-moi de vous en citer ce court fragment : « Je fis place aux armes
« lesquelles étaient les plus fortes, et me retirai aux champs avec ma femme
« ma fille et mes petits-enfants, priant le roi et la reine, à mon parlement, de
« cette seule chose, que, puisqu'ils avaient arrêté de rompre la paix et de pour
« suivre par guerre ceux avec lesquels peu auparavant ils avaient traité de la
« paix, et qu'ils me récusait de la cour pour ce qu'ils avaient entendu qu

« J'étais contraire et mal sentant de leur entreprise, je les priai, s'ils n'acquiesçaient à mon conseil, et tout le moins, quelque temps après *qu'ils auraient saoulé et rassasié leurs cœurs du sang de leurs sujets*, qu'ils embrassassent la première occasion de paix qui s'offrirait, devant que la chose fût réduite en une extrême ruine, car, quelque issue qu'aurait cette guerre, elle ne pouvait être que très préjudiciable au roi et au royaume. »

J'ai suivi la traduction de Brantôme dans cet extrait ; l'original du testament est en latin, les expressions sont plus énergiques et plus incisives.

D'autres passages semblent annoncer la fin déplorable des derniers Valois. Les dernières paroles des mourants sont souvent des prophéties, et la dernière heure de L'hospital allait sonner ; il était déjà sur le seuil de l'éternité.

Un mot encore sur le personnel et le budget de son ministère et des dépenses.

Il avait associé à ses travaux ministériels Hurault de Belesbat, son gendre, et un avocat. Quelques scribes suffisaient aux expéditions.

Deux mulets, l'un pour le chancelier, et l'autre pour la chancelière. L'hospital proposait un crédit supplémentaire pour l'achat d'un cheval de bât (bardeau) qui porterait les dépêches, si toutefois l'état des finances permettait cette dépense.

J'aurais désiré ajouter à cette notice, déjà trop longue, quelques lettres importantes de l'illustre chancelier de Catherine de Médicis et de Charles IX. Elles trouveront leur place ailleurs.

Depuis la mort du législateur de la France du XVI^e siècle, l'histoire de la chancellerie n'est plus que l'histoire de la cour et des parlements. Cette lutte a éclaté avec plus de recrudescence encore à la fin du XVIII^e siècle. Je m'arrête à la période que L'hospital a rendue si intéressante. Il n'avait point eu de modèle, il n'a eu depuis ni rivaux ni imitateur. Je ne placerai pas après son nom ceux de Maupeou et de tant d'autres dont la turbulente et l'impitoyable ambition a eu un si grand retentissement. De cette ambition privée et de l'esprit de corps des grands de la magistrature est sortie la révolution de 1789. Une rénovation sociale était devenue pour la France une condition d'existence.

DUPRE (de l'Yonne),

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

NOTICE HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR LA VILLE DE BEAUBAIS.

Les Bellovaques étaient, à l'époque de la conquête de Jules César, un des plus puissants peuples de la Gaule belge, puisque, selon l'auteur des *Commentaires*

taires, ils pouvaient lever 100,000 combattants, dont 60,000 d'élite, et qu'ils se vantaient d'être capables de résister seuls aux Romains. César ajoute plus loin : *Civitas erat magna et quæ inter Belgas auctoritate ac hominum multitudine præstabat*. Il dit encore au VI^e livre : *Civitatem Bellovacorum in Galliâ maximam habere opinionem virtutis*. Enfin, nous lisons dans le VIII^e livre d'Hirtius Pansa : *Bellovacî belli gloriâ Gallos omnes Belgasque præstabant*; selon le même écrivain, ils n'étaient pas moins habiles dans le conseil que sur le champ de bataille : *Consilia eorum plena esse prudentiæ, longèque à temeritate barbarorum remota esse*. Il est facile sans doute d'expliquer cette supériorité des Bellovaques par leur position entre les Celtes, les plus civilisés, et les Belges, les plus braves des Gaulois.

Le territoire des Bellovaques était borné au nord par les *Vadicasses*, à l'est par les *Suessiones*, au midi par les *Silvanectes*, à l'ouest par les *Feliocasses*. La fondation de leur capitale est attribuée par plusieurs historiens, et entre autres par Simon (*supplément à l'histoire de Beauvais*) à Bellovèse, neveu d'Ambigat, roi des Gaules, vers l'an 164 de Rome, et par d'autres à Belgius XIV, autre roi des Gaules. Ces assertions, dépourvues de preuves, selon M. Graves (*Notice archéologique sur le dép. de l'Oise*) dont nous partageons entièrement l'opinion, n'ont d'autre source que l'analogie, plus ou moins grande, du nom de *Bellovacum* avec celui de Bellovèse, général gaulois, mentionné dans Tite-Live, l. v, et avec le nom de Belgius, l'un des chefs qui accompagnèrent Brennus, d'après Pausanias, l. X, et Justin, l. XXV. Quoi qu'il en soit de ces diverses opinions, toujours est-il que cette ville remonte à une haute antiquité, et de nombreux monuments romains découverts en différents endroits ne permettent aucun doute à cet égard. Ainsi que plusieurs autres cités anciennes, la capitale des Bellovaques a porté le nom de *Cæsaromagus*, de César qui s'en empara 54 ans avant J.-C.; elle ne paraît pas avoir conservé longtemps ce nom que lui donne Ptolomée (*Géogr.* l. II). La table de Peutinger désigne plutôt sous ce nom l'établissement que les Romains fondèrent dans cette capitale. Elle a porté successivement les noms de *Belvacus*, *Belgivagus*, *Belvagus*, *Belloacus*, etc., d'où est venu Beauvais. On est maintenant certain que ce n'est pas, comme on l'avait cru longtemps, à Beauvais qu'il faut chercher le *Bratuspantium* des Commentaires, bien qu'on soit loin d'être d'accord sur l'emplacement de cet *oppidum*.

A partir de la conquête des Romains, Beauvais disparaît dans l'histoire, car il n'est point de rôle pour une ville asservie. Nous ne nous arrêterons point à des faits douteux ou apocryphes, tels que la prédication et le martyre sous Trajan de saint Lucien, que Louvet fait compagnon de saint Denis, qui ne vint dans les Gaules qu'au III^e siècle; tels que plusieurs autres légendes de sainte Maure, sainte Brigide, saint Eurost, saint Evremond, saint Germer, etc.; la résidence de Constantin à Beauvais, la surprise de cette ville par Attila en 445, et la mort de 600,000 hommes lorsque Clodion s'en empara sur les Romains et ajouta le

Beauvaisis, l'Amiénois, l'Artois, le Tournes et le Cambrésis à la nouvelle couronne de France.

Le premier fait constaté dont l'histoire nous ait conservé le souvenir, est l'entrée de Chilpéric à Beauvais, en 571. Suivant Belleforest, en 850, les Normands commandés par Oscheri, après avoir mis à feu et à sang la Frise et le Brabant, pénétrèrent en Picardie et brûlèrent Beauvais; mais, ayant été surpris par les troupes de Charles-le-Chauve, ils furent presque tous tués en pièces. Beauvais au moins ne resta pas sans vengeance comme Paris, Rouen, Saintes, Nantes, Périgueux, que les bandes normandes avaient dévastées les années précédentes. Il paraît toutefois que cette ville eut bientôt réparé ses désastres, ou qu'elle n'avait pas été entièrement détruite, puisqu'en 880, les Normands s'étant jetés sur la Neustrie, les habitants de Tournay et d'Arras furent tellement effrayés qu'ils se réfugièrent à Noyon et à Beauvais. Cette crainte n'était que trop fondée puisque nous lisons dans la vie de saint Waast qu'en 881, c'est-à-dire l'année suivante, les religieux du monastère de Saint-Waast furent contraints, pour éviter la fureur des Normands, de transporter les reliques de leur saint patron en la ville de Beauvais. En 886 et en 1018 cette ville devint la proie de deux incendies; mais l'histoire ne nous apprend pas la cause de ces événements. En 925, nouveau pillage des Normands, malgré le traité de Saint-Clair-sur-Epte, qui avait été conclu en 912 entre Rollon et Charles-le-Simple. En 1013. Eudes, comte de Beauvais, concède à son frère, l'évêque Roger, ce comté en échange de celui de Samcerre, et Beauvais passe ainsi des mains séculières dans celles du clergé. L'ouvet nous a conservé la charte du roi Robert qui ratifie cet échange.

Les capitulaires de Charlemagne nous apprennent que sous son règne il y avait un comte de Beauvais autre que l'évêque; dans la suite ces comtes se rendant héréditaires. Le comté étant devenu la propriété de l'église de Beauvais, le domaine fut partagé entre l'évêque et le chapitre; mais le titre de comte et la pairie qui y était inhérente restèrent à l'évêque qui jouissait de grandes prérogatives; il était le premier des trois anciens comtes-pairs ecclésiastiques, et au sacre des rois il portait le manteau royal. Philippe de Dreux reçut le premier cet honneur au sacre de Philippe-Auguste, en 1179. Les évêques de Beauvais et de Laon avaient le droit dans cette cérémonie de demander au pape si le prince qu'on allait sacrer lui était agréable; il est vrai que, pour être plus sûrs de la réponse, ils se chargeaient de la faire eux-mêmes.

L'évêque de Beauvais avait, dans les XIII^e et XIV^e siècles, le privilège de battre une monnaie qui avait cours forcé dans tout son diocèse; elle était composée de deux tiers d'argent et d'un tiers d'airain. Malgré tant de prérogatives le pouvoir de l'évêque était loin d'être illimité. Depuis Philippe-Auguste les habitants furent gouvernés par un maire et douze pairs qui étaient renouvelés tous les ans. Le nombre des pairs fut réduit à six vers la fin du XVII^e siècle. Le

roi nommait un capitaine ou châtelain de la ville ; son lieutenant avait , ainsi que le maire , une des clés de chaque porte.

En 1084 une querelle survenue au jeu d'échecs entre Louis , fils de Philippe I^{er} roi de France , et Robert et Henri , fils de Guillaume-le-Conquérant , amena une reprise d'hostilités , pendant laquelle Robert Courte-Heuse s'empara de Beauvais. Cette animosité s'accrut encore , trois ans plus tard , de la plaisanterie de Philippe , que tout le monde connaît , et qui devait aboutir pour Guillaume à la terrible catastrophe de Mantes.

Au commencement du règne de Louis-le-Gros, Anselin, comte de Dammartin, alors possesseur de Beauvais , s'était joint à Thibault , comte de Champagne et de Brie , à Guy de Crécy , aux comtes de Chaumont et de Clermont , aux seigneurs de Montlbery, de Montfort-l'Amaury, de Coucy, de Montmorency, de Beaumont-le-Roger, de Mouchy-le-Châtel , et à d'autres principaux vassaux révoltés contre leur suzerain. Le roi, après avoir soumis la plupart de ces rebelles, vint mettre le siège devant Beauvais, qu'il prit en 1109, après deux années de siège. Furieux d'une aussi longue résistance, il démolit la ville et fit pendre les habitants. Toutefois, bien que rapportée fort au long dans un ancien recueil intitulé *la Mer des histoires et chroniques de France*, cette cruelle vengeance ne me paraît ni bien constatée, ni même bien probable, d'autant plus que nous voyons cinq ans plus tard, en 1114, un concile national assemblé à Beauvais par Conon, légat du pape Paschal II, qui en tint deux autres dans la même ville en 1120 et 1124. Le concile de 1114 avait pour but de réprimer les usurpations de Thomas de Marle, seigneur de Crécy, qui s'était emparé de plusieurs terres et châteaux appartenant au clergé.

On fait honneur à Louis-le-Gros de l'affranchissement des communes, parce que les sept ou huit chartes de communes les plus anciennes qu'on connaisse furent données ou plutôt confirmées par lui ; la charte de Beauvais est du nombre. Bien que nous ne la possédions pas, nous ne pouvons révoquer en doute son existence prouvée par deux lettres du roi Louis-le-Jeune, fils de Louis-le-Gros, datées, l'une de 1144, l'autre de 1151. La première porte ces mots : *Communiam illam quam à patre nostro Ludovico, per multa ante tempora, homines Belvacenses habuerunt, sicut prius instituta fuit et jurata ; cumque ejusdem consuetudinibus, salva tamen fidelitate nostrâ, nos quoque ipsis concedimus et confirmamus.*

Un siècle s'écoule sans autre événement que deux incendies, l'un en 1180, qui dévore une partie de la ville, l'autre en 1225, qui détruit le chœur de Saint-Pierre. En 1232 les bourgeois de Beauvais se constituèrent spontanément en commune à la suite de désordres occasionnés par l'élection d'un maire ; ils rédigèrent une nouvelle constitution que l'évêque fut forcé de jurer. Cette charte renferme des articles dignes de figurer dans une charte constitutionnelle du XIX^e siècle. Saint Louis accourut pour apaiser le désordre, mais

il n'y réussit qu'à grand' peine, et eut avec l'évêque Milon des démêlés si graves que celui-ci osa l'excommunier.

Ce fut à Beauvais qu'en 1357 prit naissance la fameuse sédition connue sous le nom de la *Jacquerie*, qui de là s'étendit dans plusieurs provinces de France, et ne fut apaisée que par la destruction d'une grande partie des malheureux qui y avaient pris part.

En 1417 un grand nombre de villes se déclarèrent pour le duc de Bourgogne, qui avait promis à celles qui suivraient son parti une exemption de tailles, aides, dîmes et gabelles. La plupart des villes du Beauvoisis ouvrirent leurs portes aux troupes bourguignonnes, et la capitale fut du nombre. Cette ville passa ensuite au pouvoir des Anglais avec presque tout le reste de la France; mais, lorsque les troupes de Charles VII eurent reconquis une partie des provinces septentrionales, les habitants se rendirent au roi, après avoir chassé l'évêque Pierre Cauchon, l'infâme assassin de la Pucelle.

Le 7 juin 1433 Beauvais manqua de retomber au pouvoir des Anglais, qui surprirent la porte de l'Hôtel-Dieu, aujourd'hui porte d'Amiens. Le sang-froid et le courage de deux de ses habitants firent échouer l'entreprise. C'est en mémoire de cet événement que fut instituée la procession qui se faisait autrefois le jour de la Trinité, à la porte de l'Hôtel-Dieu.

Bientôt va briller pour Beauvais l'époque la plus glorieuse de son histoire; bientôt une femme moins célèbre que Jeanne d'Arc, parcequ'elle n'influa pas comme elle sur la destinée de la France entière, mais non moins courageuse peut-être, donnera l'exemple du plus héroïque dévouement.

La mort du duc de Guyenne, ayant enlevé à son frère Louis XI l'adversaire qu'il redoutait le plus, le roi avait rompu brusquement le traité désavantageux qu'il venait de conclure avec le duc de Bourgogne. La rage de Charles-le-Téméraire ne connut pas de bornes; il avait été joué, tous ses projets semblaient s'écrouler par la base; il était alors à Arras avec une puissante armée; il passe sur-le-champ la Somme et entre dans le royaume en jurant de tout mettre à feu et à sang. Il commence par s'emparer de Nesle, qu'il brûle et dont il égorge les habitants et la garnison; il entre dans Roye sans coup férir et vient mettre le siège devant Beauvais, le 27 juin 1472, à la tête de 80,000 combattants.

La ville n'avait pour garnison que quelques gentilshommes de l'arrière-ban qui s'y étaient réfugiés avec le sire de Baligny après la capitulation de Roye; le duc croyait s'en emparer sans coup férir; mais les cruautés exercées par les Bourguignons à Nesle étaient connues, les habitants de Beauvais résolurent de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Partout la résistance fut héroïque, une procession des reliques de sainte Angadresme, la protectrice de la ville, le courageux exemple d'une femme, électrisèrent les Beauvaisins. Jeanne Laisné, dite Fourquet, plus connue sous le nom de *Jeanne Hachette*, marche à la tête de ses compagnes; elle s'élance sur la brèche, armée d'une *hache*; elle précipite

dans les fossés un soldat bourguignon qui s'efforçait de planter son drapeau sur la muraille; elle encourage toutes ces femmes, toutes ces filles, qui font pleuvoir sur les assiégeants des pierres, de la cendre rouge, de la poix bouillante. L'ennemi est repoussé, les secours arrivent, et Beauvais est sauvé. Le 22 juillet Charles, le grand *Téméraire*, forcé de lever honteusement le siège pendant la nuit, et de fuir devant des femmes, se dirigeait vers la Normandie, incendiant et saccageant tout sur son passage; et, pour ajouter encore à son humiliation, son fou cherchait vainement les *clefs de Beauvais* parmi les nombreuses pièces d'artillerie de son maître.

En récompense de la glorieuse défense de Beauvais, Louis XI, par lettres-patentes datées de Senlis le 22 février 1473, accorda à Jeanne Laisné et à Colin Pillon, qu'elle venait d'épouser, l'exemption de toutes tailles et charges publiques. D'autres lettres-patentes de Louis XI instituèrent une procession pour le 14 octobre, jour de sainte Angadresme. Cette procession, interrompue pendant les premières années de la révolution, a lieu maintenant toutes les années, le dimanche le plus voisin du 14 octobre, et cela, en vertu d'un décret du 12 décembre 1806. Dans cette cérémonie les femmes ont le pas sur les hommes, elles tirent plusieurs coups de coulevrines et portent en triomphe l'étendard de Jeanne Hachette. Cet étendard est dans le plus grand état de vétusté, et pour le maintenir on a été obligé de l'appliquer sur une forte toile; il en manque même une partie. On y voit encore les armes de Charles-le-Téméraire, la figure de saint Laurent, deux arquebuses croisées et les lettres BURG, commencement du mot *Burgundia*; il a été publié par Willemin dans son grand recueil de monuments; j'en ai moi-même donné un dessin d'après nature dans le 4^e volume du *Magasin Universel*, janvier 1837.

Beauvais refusa de prendre part aux guerres de la ligue. Cette ville conserva une stricte neutralité tant que dura le règne de Henri III, mais elle se soumit avec empressement à Henri IV par un traité signé à Amiens le 22 août 1594.

A dater de cette époque elle ne fut le théâtre d'aucun événement important. Ravagée par une peste violente de 1623 à 1637, par des inondations en 1658 et 1692, par la famine en 1693, elle fut traversée par Pierre-le-Grand en 1717.

La Terreur n'y fit pas couler des torrents de sang, comme dans d'autres villes de France; on renversa seulement la statue de Louis XIV, qui avait été apportée sur la grande place, peu d'années auparavant, du château voisin de Crillon-Boufflers. Le 14 juillet 1800 (25 messidor an VIII), le préfet, M. Cambry, savant auteur de la *Description du département de l'Oise, et des monuments celtiques*, posa sur cette même place la première pierre d'une colonne sur laquelle devaient être inscrits les noms des braves du département morts à l'armée; ce monument n'a jamais été exécuté.

Beauvais, aujourd'hui chef-lieu du département de l'Oise, était auparavant la capitale du Beauvoisis, province séparée, à l'est, de l'Ile-de-France par l'Oise, et au midi par la Seine; à l'ouest, de la Normandie par l'Epte, et au nord, de la

Haute-Picardie par la Somme. Grevin, médecin et poète de la fin du ^{xv}^e siècle, nous a laissé la description de cette contrée dans des vers assez curieux, conservés par Louvet :

Elle s'étend iusqu'à la rive platte
D'un fleuve doux, qui sa campagne afflatte,
Qui, s'escoullant par Compiègne et Pontoise,
Dessous Couflans deloïsse le nom d'Oïse ;
Puis, attouchant la Haute Picardie
Plante ses bornes es-fins, dont Normandie
Voit au matin l'aurore s'élever
Et ses chevaux contre mont estriver.

Les armes de Beauvais sont un témoignage honorable de son courage et de sa fidélité ; elles portent *de gueule, au pal d'argent*, avec cette devise :

Palus ut hic fixus, constans et firma manebo.

Beauvais doit un autre genre de célébrité aux hommes illustres à différents titres, dont il a été la patrie ; il suffira de citer les noms de Jean de Dormans, fondateur du collège de Dormans, Jean et Philippe de Villiers-de-l'Île-Adam, Claude de la Sangle, Adolphe et Adrien de Vignacourt, tous cinq grands-maîtres de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, Vincent de Beauvais, Philippe de Crève-cœur, Jean Loisel, Enguerrand le Prince, habile peintre verrier, Brocard, Denis Simon, J.-B. Dubos, Pierre Restaut, etc.

Beauvais n'est pas moins intéressant sous le rapport monumental que sous le rapport historique ; on retrouve dans son enceinte des traces de presque tous les âges, et sa cathédrale peut rivaliser avec les plus beaux monuments de l'architecture ogivale.

L'emplacement de *Cesaromagus*, ou de l'établissement romain, n'a pas cessé d'être connu à Beauvais sous le nom de *Cité*. Au moyen-âge on l'appelait le *châtel*. Il est situé au N.-O., dans la partie haute de la ville ; et l'on peut retrouver son périmètre malgré les dégradations énormes que l'enceinte a subies depuis 500 ans ; il équivalait environ au huitième de la ville actuelle. On découvre encore des restes assez considérables de tours et de murailles des Romains dans les rues du *Petit-Thérain*, et du *Théâtre*, et au palais épiscopal. Ces constructions sont en petit appareil rectangulaire, divisé par des cordons de briques horizontales, d'où il résulterait que l'enceinte n'est pas antérieure à la dernière moitié du III^e siècle.

Beauvais offre un monument romain d'une bien grande importance, car, avec la petite église Saint-Jean de Poitiers, c'est le seul exemple en France d'un édifice d'origine chrétienne et de construction romaine. L'église *Notre-Dame-de-la-Basse-OEuvre* fut, dit-on, bâtie au IV^e siècle sur l'emplacement

d'un temple de Jupiter. Quelques auteurs ont voulu lui contester son antiquité mais il suffit de jeter les yeux sur ses murailles de petit appareil, séparées par des cordons de briques, pour y reconnaître immédiatement l'ouvrage des Romains; d'ailleurs sa forme est entièrement celle des basiliques primitives. Cet église servit de cathédrale jusqu'en 1272. Placée autrefois sous l'invocation de la Vierge et de saint Pierre, elle prit le nom de la *Basse-OEuvre* lorsqu'elle commença la nouvelle cathédrale qu'on appella la *Haute-OEuvre*. Cet antique monument, converti en magasin, est aujourd'hui enclavé dans des constructions modernes.

Une tour qui flanque la muraille N.-O. du palais épiscopal, deux maisons situées place Saint Pierre et rue Saint-Antoine, appartiennent au moins en partie à la période romane, qui a vu s'élever aussi l'église la plus importante après la cathédrale; je veux parler de Saint-Etienne, qui était primitivement sous l'invocation de saint Waast. Si l'on en croyait la tradition, cette église aurait été fondée en 220 par saint Firmin, mais nous savons seulement avec certitude que celle que nous voyons fut construite à la fin du X^e siècle. A l'angle de la façade s'élève un clocher carré, massif, flanqué d'une tourelle ronde, presque isolé du corps de l'église. Le portail était orné de quantité de figures de saints malheureusement mutilées à la révolution. A gauche, sur l'un des piliers, était un charmant bas-relief de la renaissance représentant une transfiguration; il est presque entièrement détruit. L'église est divisée en trois nefs, d'une construction antérieure à celle du chœur, ainsi qu'il est facile de s'en apercevoir à la bizarrerie des chapiteaux. Saint-Etienne possède des vitraux magnifiques de la plus belle conservation; plusieurs sont l'ouvrage d'Angrand ou Enguerrand le Prince, célèbre peintre verrier mort en 1530, et que j'ai déjà cité parmi les illustrations de Beauvais.

Désirant suivre, autant que possible, l'ordre chronologique, je me vois obligé de quitter un instant les édifices sacrés pour parler des murailles qui avaient remplacé l'enceinte romaine. Ces murailles entouraient la ville, dont la superficie était, comme je l'ai dit, beaucoup plus considérable que celle de la cité; leur construction eut lieu pendant le cours des XII^e et XIII^e siècles. Elles sont aujourd'hui, surtout dans toute la partie orientale, remplacées par de beaux boulevards; déjà le temps et les sièges les avaient considérablement endommagées, mais leur démolition officielle, si j'ose m'exprimer ainsi, ne fut commencée qu'en janvier 1803. Quelques parties ont cependant échappé à la destruction; ainsi, au confluent de l'Avelon et du Thérain existe un rempart avec une galerie voûtée et une grosse tour ronde appelée la *Tour de Boileau*, baignée par les eaux des deux rivières, et dont on n'a pu m'expliquer la dénomination que par un détestable calembourg; ainsi, la poterne Sainte-Marguerite est accompagnée d'une autre tour de forme elliptique; ainsi, la poterne Saint-Louis, située à l'ouest sur le bord de la rivière, n'est qu'une petite porte percée dans un reste des anciens murs.

Me voici arrivé au principal monument de Beauvais, à cette cathédrale de Saint-Pierre, le chef-d'œuvre de l'art gothique, si elle avait pu être terminée. Voici ce qu'écrivait Loisel au commencement du XVII^e siècle : « Je croy que tout ainsi que l'on a demouré près de 600 ans à se contenter du chœur, 100 ans à faire la croisée, l'on demourera quasi autant à parachever la nef et les tours et dochers que l'on projette d'y faire, et que ce sera vraiment l'ouvrage de saint Pierre, comme l'on dit vulgairement, qui ne sera jamais achevé. »

La prédiction de Loisel ne s'est que trop accomplie ; l'église est restée ce qu'elle était alors, et aujourd'hui on paraît avoir renoncé entièrement à son achèvement.

L'ancienne cathédrale de Beauvais fut fondée vers l'an 991 par Hervée, quarantième évêque de cette ville, puis continuée par son successeur Roger, élu évêque en 996. Cette première église, bâtie avec une certaine magnificence, fut incendiée à deux reprises, en 1180 et en 1225. Ce fut après cette dernière catastrophe que Miles de Nanteuil, évêque, entreprit d'élever l'édifice que nous voyons aujourd'hui, sur un plan beaucoup plus vaste. Pour subvenir aux frais de cette construction, on décida qu'on y consacrerait chaque année le dixième des revenus de l'évêque et des chanoines, et la première année de toutes les cures vacantes dans le diocèse.

Les piliers du chœur étaient trop éloignés pour soutenir les voûtes ; aussi celles-ci s'écroulèrent-elles à deux reprises, en 1272 et 1284. Ces accidents n'ayant que trop prouvé l'insuffisance des tirans de fer pour empêcher le déversement des piliers, qui, attendu leur immense hauteur, ne présentaient pas assez de résistance pour contrebuter la poussée des voûtes, on prit le parti d'élever entre les piliers d'autres piliers avec des arcades en ogive ; et l'on consacra quarante ans à ces importantes réparations. En 1338 on entreprit d'achever le chœur sous la direction d'un habile architecte, Enguerrand, dit le Riche ; mais les travaux, interrompus par les guerres contre les Anglais, ne furent repris qu'en l'an 1500, sous l'épiscopat de Villiers-de-l'Île-Adam ; ils furent alors confiés aux deux architectes Jean Wast de Beauvais et Martin Lambiche de Paris. L'évêque accorda la permission de faire usage de beurre pendant le carême à ceux qui contribueraient par leurs dons à l'exécution de ce grand projet. On sait que le produit des mêmes dépenses servit à élever la principale tour de la cathédrale de Rouen, qui porte encore le nom de *Tour de-beurre*.

Le premier élan étant passé, la libéralité des fidèles s'était ralentie ; et les travaux de Saint-Pierre étaient près de cesser, quand Louis XII vint en aide à l'entreprise en lui accordant le produit d'un nouvel impôt sur le sel, secours qui fut continué par son successeur François I^{er}. Après leur mort, les deux architectes furent remplacés par Jean Wast, fils, et François Maréchal, qui achevèrent le transept en 1555.

Il n'était bruit alors que de l'admirable coupole de Saint-Pierre de Rome, élevée par Michel Ange. Les architectes de Beauvais, jaloux d'égaler la renom-

mée de ce grand artiste, au lieu de terminer la nef dont ils avaient déjà commencé une travée, construisirent au-dessus de la croisée un clocher pyramidal, véritable merveille de délicatesse et de légèreté, élevé de 288 pieds, ce qui donnait à partir du pavé une hauteur totale de 455 pieds, 31 pieds de plus que la coupole du Vatican. Cette admirable flèche dont la construction avait coûté treize ans de travail et des sommes énormes, ne subsista que cinq années; elle s'écroula en 1573, le jour de l'Ascension, enfonçant la voûte de la partie centrale de la croisée.

On s'empressa aussitôt de déblayer les décombres, qui jonchaient le sol, de refaire le comble, et on construisit au-dessus un petit clocher couvert en plomb pour remplacer celui qui venait d'être détruit. On continua à élever les deux premières travées de la nef du côté du chœur, dont les fondements avaient été jetés depuis longtemps. Malheureusement l'insuffisance des sommes destinées à cette immense construction força de suspendre les travaux, qui n'ont jamais été repris, et de clore par un mur de refend qui s'élève jusqu'à la voûte cette partie condamnée à demeurer imparfaite.

La façade principale, placée à l'extrémité du transept méridional, offre tout ce que l'architecture ogivale, bien que sur son déclin, pouvait réunir de richesse et d'élégance. Partout on y voit les salamandres de François Ier, qui la fit exécuter pour témoigner sa reconnaissance au chapitre, lequel avait offert à l'état une partie de ses richesses pour la rançon du roi. La façade septentrionale, quoique datant également du XVI^e siècle, est loin d'offrir la même richesse.

Quelques vitraux sont d'une belle conservation; on croit que ceux des roses du nord et du midi sont des fameux peintres Jean et Nicolas Lepot; dans la chapelle de Saint-Pierre et Saint-Paul une magnifique verrière d'Enguerrand Le-Prince offre une figure de saint Paul qui rappelle, par sa noblesse, les apôtres de Raphaël à *saint Paul aux Trois Fontaines*, près de Rome, ou le sublime Isaïe de *san Agostino*.

Sous le bas-côté gauche est le tombeau en marbre blanc du cardinal Forbin de Janson, évêque de Beauvais; la statue du prélat est de Nicolas Coustou. On voit à côté une grande horloge fort ancienne présentant les phases de la lune.

Telle est cette cathédrale, dont le chœur sera toujours cité comme le *nec plus ultra* de la hardiesse, de l'élégance de l'architecture ogivale, et qui a donné lieu au dicton plus fameux que juste : « Pour composer une église parfaite, il faudrait les clochers de Chartres, le portail de Reims, la nef d'Amiens et le chœur de Beauvais.

Le palais épiscopal, voisin de la cathédrale, est un édifice d'ancienne construction, dont les dehors annoncent une forteresse, et, pour me servir de l'expression de Loisel, l'une des maisons de France qui *ressentent le mieux leurs comtes et seigneurs*; il est entouré de hautes murailles et flanqué de deux hautes tours. Ces tours et les bâtiments qui y sont attenants forment la partie la plus ancienne

du palais, à l'exception toutefois de la tour romane dont j'ai parlé ; ils furent élevés en 1306, par Simon de Clermont, dit Simon de Nesle, évêque de Beauvais, dont l'image et les armes y sont sculptées. Le prélat subvint à cette dépense au moyen d'une somme de 8,000 livres parisis, que la ville de Beauvais fut obligée de payer en expiation d'une émeute pendant laquelle on avait mis le feu à l'évêché. L'évêque Louis de Villiers fit rebâtir le palais au commencement de XVI^e siècle, et la façade intérieure présente quelques détails fort élégants, appartenant à cette époque. Une grande partie des fortifications a disparu, et on chercherait vainement aujourd'hui le pont-levis par lequel le prélat pouvait sortir de la ville. A la révolution l'évêché fut converti en préfecture ; la chapelle fut consacrée au dépôt des archives, qui bientôt devinrent la proie d'un incendie ; la chapelle elle-même fut à peu près détruite. Depuis environ quinze ans l'évêché est rendu à sa première destination.

Beauvais ne renferme aucun édifice important appartenant au style de la renaissance ; mais c'est une des villes de France qui possède le plus de maisons anciennes ; sous ce rapport elle a le droit d'intéresser les artistes. On trouve un catalogue complet et une description fort exacte de ces maisons dans l'excellente notice de M. Graves.

La place, d'une très grande étendue, est entourée de trois côtés de maisons à pignon, qui lui donneraient l'aspect le plus pittoresque, si le quatrième n'était occupé tout entier par un grand édifice moderne, l'Hôtel-de-Ville, dont la première pierre fut posée le 30 avril 1733, et qui fut élevé sur les dessins de l'architecte Bayen. C'est dans ce monument qu'est conservé l'étendard de Jeanne Hachette.

Je dois encore citer l'Hôtel-Dieu et le Théâtre, de construction récente, le collège, ancien couvent d'Ursulines, la Cour d'Assises, le Bureau des Pauvres, enfin la fameuse manufacture royale de tapisseries, fondée en 1644 par Louis Harard, trois ans avant celle des frères Gobelins, et qui peut s'enorgueillir d'avoir eu pour directeur le plus habile peintre d'animaux que la France ait possédé, J.-B. Oudry, qui mourut à Beauvais le 30 avril 1755.

Tels sont les principaux faits que présentent les annales historiques et archéologiques de Beauvais ; je me suis efforcé de les rattacher autant que possible à ceux qui s'accomplirent dans le reste de la France, et qui en furent la cause ou le résultat. Je ne sais si j'ai réussi à remplir ma tâche, mais je crois que ces notions sur les principales villes de France, rédigées par des plumes plus habiles, ne seront pas sans utilité, et j'ose espérer que l'imperfection de l'œuvre de celui qui a été chargé d'ouvrir la carrière n'empêchera pas de reconnaître l'importance du travail entrepris par l'Institut Historique.

ERNEST BRETON,

Membre de la quatrième classe de l'Institut Historique.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

SUR L'EMPLOI DE L'ARMÉE

AUX TRAVAUX D'UTILITÉ PUBLIQUE,

PAR M. LE COLONEL DU GÉNIE D'ARTOIS.

Avant tout, et pour bien juger cette question, qu'il me soit permis de rappeler sommairement l'histoire de l'emploi des troupes aux ouvrages entrepris par les gouvernements, soit travaux publics, soit travaux de guerre, dans leur nombreuse variété.

Cette histoire rapide, bien loin d'être un hors-d'œuvre, aidera, je l'espère, à préparer l'opinion sur la question importante que soulève M. le colonel d'Artois.

Sous Louis XIV, tous les grands monuments, hors ceux qu'érigèrent les corps de ville, furent exécutés par des régiments. Citadelles et palais, routes et canaux, ports, bassins et quais, tout fut créé par les mêmes bras qui avaient déjà repoussé ou qui plus tard repoussèrent les armées ennemies, arrondirent la France, reculèrent ses frontières et lui acquirent une prépondérance militaire qui n'a pu être atteinte depuis par aucun peuple de la terre.

Si vous avez lu ou si vous voulez bien lire les *Mémoires de Saint-Simon*, vous serez souvent frappés des réflexions amères qu'inspire à ce caustique censeur l'emploi des régiments dans les travaux du grand siècle. Mais, en supposant vrais les inconvénients de ce mode d'exécution et les pertes d'hommes qui en furent les conséquences, toujours signale-t-il l'immensité des ouvrages entrepris ou achevés par la main du soldat. Sous le règne du modeste et infortuné Louis XVI fut commencé et achevé un monument gigantesque : je veux parler du port et de la rade de Cherbourg. Depuis la funeste bataille de La Hogue où fut anéantie la marine du grand roi, on avait compris la nécessité, au centre de la longue côte qui borde la Manche, d'un point naval et militaire où pussent s'abriter nos flottes. Ce point fut choisi à l'extrémité de la terre qui forme aujourd'hui le département de la Manche, presque sur l'emplacement témoin du désastre de Tourville. Un port fut creusé dans le granit, un golfe entier, une petite mer en devint la rade ; et une longue chaussée de pierre, se liant à des montagnes factices renfermées dans des caisses de charpente, en défend désormais l'entrée aux tempêtes et aux ennemis.

Tous ces travaux, que les siècles à venir regarderont comme fabuleux, furent exécutés par des régiments.

Je ne parlerai point des travaux de Dieppe et de ceux du Port-Vendres, point extrême de notre côte méditerranéenne, conception de ce roi citoyen qui, après avoir créé une marine à la France, creusa des ports pour la recevoir, de ce

Port-Vendres, large et profonde excavation, entourée d'une ville fortifiée, ni des admirables bassins de Toulon, dus au génie du célèbre ingénieur Grognaud, si ce n'était pour répéter que ces œuvres gigantesques, qui font aujourd'hui la force et la beauté de la France, furent toutes exécutées par la main du soldat.

Sous ce règne existaient, je crois, plusieurs régiments de pionniers militairement organisés. Ce que je puis affirmer, c'est l'existence de celui auquel on a dû en 85 et 86 la construction du chemin qui, au sortir de Versailles, au bout de l'avenue de Saint-Cloud, comble et franchit le vallon par une belle et large chaussée, perce et nivelle la butte de Picardie et vient se terminer à l'étang de Ville-d'Avray, à l'ancien chemin de Versailles à Saint-Cloud.

Longtemps avant nous, chez les Romains, l'armée construisait des routes. Je citerai, entre mille exemples, l'immensité des travaux de l'armée de César. A mesure que le grand capitaine avançait dans les Gaules il assurait ses communications par de magnifiques routes qu'il faisait exécuter par ses légions. Elles sont comparées par M. de Chateaubriand aux mailles d'un réseau dans lequel les Romains enveloppaient les populations conquises.

Tous ces immenses travaux le grand capitaine les fit faire par ses soldats, premièrement pour les occuper quand il ne les menait pas au combat, suivant la constante maxime de ne jamais laisser le soldat oisif, et puis, parcequ'il n'aurait pu trouver des bras dociles dans le pays qu'il parcourait.

La France, sous Louis XIV, n'avait pas l'immense population dont elle est couverte aujourd'hui. Il lui eût fallu beaucoup de peine pour réunir un nombre de travailleurs civils capable de mener à fin des œuvres aussi considérables. Faut des bras du peuple, le grand roi trouva plus expéditif de recourir aux bras de l'armée.

A cette immense population des campagnes et des villes il faut donner aujourd'hui du travail et du pain; c'est par elle qu'il faut faire exécuter les travaux civils.

Il n'en est pas de même, à mon avis, des ouvrages de fortification et autres dépendances militaires; ceux-là, je le pense, doivent être réservés au soldat.

Une haute raison dominant toute la question qui nous occupe, c'est que le militaire occupé aux travaux civils perd de vue ses officiers, il les oublie d'autant plus, si ces travaux durent longtemps, qu'obligé de reconnaître de nouveaux chefs, pour lesquels il n'a aucune considération, dont il n'a aucune crainte, aux ordres desquels il obéit souvent mal et quelquefois pas du tout, il contracte des idées d'indépendance et d'indiscipline avec lesquelles il se retrouvera plus tard en face de ses chefs naturels. Il en résultera une mollesse d'obéissance excessivement nuisible au service, et ce ne sera qu'au bout d'un long temps de patience, d'exactitude et de sévérité, que les chefs parviendront à retremper le régiment et à le refaire ce qu'il était le jour où il commença à être employé à des travaux publics.

Mais, dans les travaux militaires, si le soldat perd ses chefs particuliers, il ren

contre des supériorités militaires, des officiers des corps du génie ou d'artillerie. Là il voit encore des épaulettes, il obéit comme par le passé aux épaulettes, il n'en perd point le respect, et ce respect il le rapporte à ses propres officiers lorsque les travaux sont finis.

Au peuple donc, je le répète, les travaux civils ! au soldat, les travaux de guerre ! C'est précisément l'opinion de M. le colonel d'Artois, opinion admirablement bien assise, bien raisonnée, logiquement déduite et appuyée, selon moi, sur des observations sans réplique. Ce petit livre est, en outre, un modèle de style militaire. Je crois accomplir un devoir de conscience en le recommandant aux hommes du métier et à ceux qui, éloignés par leurs études de l'art de la guerre, aiment à ne pas laisser échapper une seule occasion de s'instruire.

Le marquis DE GRAS PREIGNE,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

THÉORIE CATHOLIQUE DE LA SOCIÉTÉ,

OU RECHERCHES NOUVELLES SUR L'IDENTITÉ MORALE DE LA LIBERTÉ AVEC LA
RELIGION, PROUVÉE PAR LES RAPPORTS DES TROIS FAITS SOCIAUX :

DIEU, LE ROI, LA LIBERTÉ,

Par M. l'abbé BARET, chanoine de Périgueux.

La théorie catholique de la société est fondée sur ces trois principes que M. l'abbé Baret nomme trois faits sociaux : Dieu, le roi, la liberté, c'est-à-dire la religion, la royauté, l'indépendance individuelle. Ces trois principes, en effet, sont la base essentielle de toute société organisée d'une manière solide et durable. Ils ont été perfectionnés et garantis par le catholicisme ; mais lui appartiennent-ils si spécialement, si exclusivement qu'ils forment le caractère distinctif d'une société catholique, qu'ils servent à établir entre elle et les autres sociétés qui l'ont précédée une différence évidente et décisive ? C'est une question qu'il me paraît difficile de résoudre dans un sens absolu. Avant le catholicisme toutes les sociétés ont reconnu la nécessité d'une religion, d'un pouvoir quelconque, et l'indépendance de l'homme qui seulement alors était restreinte à quelques castes privilégiées. Sous ce rapport, on peut donc contester à M. Baret l'exactitude du titre qu'il a donné à son ouvrage ; il semble annoncer que l'auteur va envisager la société d'une façon particulière au catholicisme ; mais on ne trouve pas dans le livre tout ce que promet son titre. J'aurais préféré qu'il eût été intitulé : *Théorie rationnelle et historique de la société perfectionnée par le catholicisme.*

Les trois faits sociaux signalés par M. Baret forment la division naturelle de sa composition. Après avoir examiné ce qu'on entend par souveraineté du peu-

ple et par la véritable souveraineté, il considère : 1° *Dieu*, comme point de jonction de la monarchie et de la liberté ; 2° *le roi*, comme point de jonction de la religion et de la liberté ; 3° *la liberté*, comme point de jonction de la religion et de la monarchie.

Suivant l'auteur, le catholicisme lie si étroitement entre eux ces trois principes qu'ils composent un système d'unité, destiné, s'il était convenablement appliqué, à constituer la société sur des fondements inébranlables. La souveraineté humaine ou terrestre doit ressembler à la souveraineté divine ; or la révélation nous enseigne que la Trinité renferme un Dieu père qui bénit, un Dieu fils qui juge, un Dieu esprit qui persuade et qui touche ; il doit en être de même d'une société d'hommes que Dieu a créés en disant : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance*. Dès lors la société doit également avoir une religion qui bénit, un roi qui juge, une liberté qui inspire.

M. Baret, se laissant entraîner par le désir de justifier cette idée-mère de son ouvrage, découvre partout des preuves de cette trilogie humaine ; il compare la société au soleil ; suivant lui, le midi de la société, c'est Dieu ; le coucher, c'est le roi ; l'aurore, c'est la liberté. Cette société est tour à tour gouvernée par trois espèces de pouvoirs, la monarchie, l'aristocratie, la démocratie. L'homme a son enfance, son âge mur, sa vieillesse. M. Baret oublie ici une partie importante de la vie de l'homme, qui décide souvent de son existence tout entière, c'est-à-dire sa jeunesse ; mais cette omission est probablement volontaire parcequ'il lui fallait absolument rencontrer partout le nombre trois pour confirmer sa trilogie.

Tel est le plan du travail de l'auteur ; il est difficile d'en approuver tous les développements ; mais il n'est guère possible de ne pas adopter sa conclusion : qu'aucun de ces trois faits sociaux : *Dieu, le roi, la liberté*, n'est complet ni ne peut produire toutes ses conséquences si les deux autres ne lui sont pas unis et s'ils ne se réalisent pas simultanément dans une parfaite harmonie.

Déjà en 1835 M. l'abbé Baret s'est fait connaître par un *Essai historique sur l'identité morale de la liberté avec la religion*. Dans ce premier ouvrage, comme dans celui qui nous occupe, cet estimable ecclésiastique s'est proposé un but éminemment utile, auquel nous ne saurions trop applaudir ; il a voulu prouver, et cette démonstration emprunte une nouvelle force de son caractère de prêtre, que la religion, loin d'être incompatible avec la liberté, ainsi que l'ont faussement prétendu quelques philosophes du XVIII^e siècle, avait avec elle de nombreux rapports ; que toutes deux, devant à Dieu leur noble origine, pouvaient se fortifier en s'unissant, et que leur alliance, si féconde en heureux effets, était surtout nécessaire à la liberté qui ne peut se passer de contre-poids. Quel inappréciable service M. Baret rendrait au catholicisme si son livre pouvait détruire les préventions, encore trop répandues de nos jours, sur les tendances politiques de cette religion et surtout de ses partisans !

Malheureusement l'imagination méridionale de M. Baret l'emporte souvent

trop loin ; il ne formule pas sa pensée d'une manière claire et précise ; ses arguments sont trop métaphysiques ; ses raisonnements ne s'enchaînent pas dans un ordre logique et facile à saisir ; ses phrases sont généralement vagues, obscures, quelquefois même emphatiques. Quoique le style de son second ouvrage soit meilleur que celui du premier, il laisse pourtant beaucoup à désirer sous le rapport de la correction et de la netteté.

Dans notre siècle positif et qui devient de plus en plus prosaïque, le mode le plus sûr de populariser une excellente idée, c'est de la revêtir d'une forme qui la mette à la portée des intelligences les plus vulgaires.

NIGON DE BERTY,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

DOCUMENTS HISTORIQUES CURIEUX OU INÉDITS.

LETTRE D'UN HOMME DU PEUPLE,

RELATIVE A LA PRISE DE LA BASTILLE ET AUX ÉVÉNEMENTS
QUI L'ONT SUIVIE.

Cette lettre, communiquée à l'Institut Historique par un de ses membres, M. Aristide Tuvache, a été découverte dans les archives du château de Fortmouville (Eure), arrondissement de Pont-Audemer. Ce castel, récemment démoli par les spéculateurs de *la bande noire*, s'élevait sur une éminence, tout flanqué de tourelles et tout entouré de fossés.

L'orthographe de la pièce a été fidèlement respectée. Les faits qu'elle contient n'offrent rien de bien neuf, ils sont même généralement dénaturés. Mais l'histoire n'est pas seulement le récit plus ou moins exact de tel ou tel événement. C'est encore le tableau et même l'esquisse des croyances et des préjugés populaires de telle ou telle époque. Sous ce rapport la lettre qui suit nous a paru digne de l'impression.

Paris ce 30 juillet 1789.

« Monsieur et ami,

« Depuis si long temps que j'ay reçu de vos nouvelle impatient de savoir letat de vôtre santé et d'avoir un recit des misere qui doivent regner dans nos pays, quoyque nayant pour toute consolation que de plaindre les malheureux sans leur procurer du soulagement, ce pays cy ou le plus grands calme regne

maintenan n'était pas aussi tranquille il y a eu dimanche 8 jour. Aurenvoy de n. Necker administrateur de finances le motion a soulevé tout les esprits a la destitution d'un ministre aussi respectable. Tout le monde en partie les vagabonds se sont atroupés et ont été faire cesser tous les spectacles. Après ont été aux barrières culbuter tout et y mettre le feu. La révolte du peuple contre plusieurs régiments étrangers s'est déclarée à l'instant où le prince Lambesc s'est trouvé son régiment avec des Hussards aux champs Elisés qui faisoient feu sur la populace. Ayant eu du renfort il ont été obligés d'abandonner. Heureusement qu'il n'y a pas eu beaucoup de personnes tuées. Le lendemain toute la ville dans la plus grande alarme a resté les boutiques fermées ; ensuite à l'instant d'une guerre civile se faisait entrevoir. Par les trahisons les plus grandes du royaume après le Roy, toujours en mouvement et la crainte de trente mille hommes de troupe dans les environs de Paris, on a cherché les moyens de s'armer. Une partie de Messieurs et Bourgeois se sont présentée à la grille des Invalides. Le gouverneur après quelques difficultés a fait ouvrir les portes et ont s'emparées de toutes les armes. Ayant cherché dans les souterrains il s'en est trouvée de toute espèce tant fusils pistolets que carabines etc. Dans l'espace d'une heure plus de 60,000 hommes ont été armés. Non content de cela ils se sont transportés à la Bastille pour y faire les mêmes demandes. Le gouverneur ayant eu l'air de les accueillir et fait baisser le pont Levis et a donné ordre de fusiller, les personnes qui étoient entrées ayant fait relever le pont il n'eut pas de peine à s'en rendre maître. La plus grande partie a été tuée dans la cour du gouvernement. La nation indignée d'une action aussi noire s'est rassemblée. À l'aide ont commandé les Gardes-Françaises avec leurs fortes pièces de canons. Elle a investi..... de toutes parts avec empressement de tirer sur des ennemis aussi redoutables. Il ont tiré plusieurs coups de boulets qui ont fait brèche. Il y a eu deux grenadiers montés à l'assaut dont un a péri au même instant. L'autre aussi animé que courageux il a avancé et a coupé le poignet d'un coup de sabre à un canonier qui allait mettre le feu à la meche en tirant sur le peuple. L'ayant saisi il a jeté du haut en bas de la tour. Plusieurs autres se sont sauvés à l'aspect d'un guerrier aussi intrépide qui a eu du secours. Un instant après, on s'est emparé de leurs munitions et armes. On a délivré les prisonniers et pris le gouverneur un major avec l'administrateur des poudres et plusieurs canoniers qui ont été conduits à la place de Grève. Ayant trouvé des lettres de communication de cette trahison venant du prévost des marchands, plus de cent mille hommes se sont rendus chez lui et l'ont amené de même à la place de Grève, où on lui a donné plus de 50 coups de bayonnette et un coup de pistolet. Pour le finir on lui a tranché la tête ainsi qu'au gouverneur et au major lesquelles têtes ont été promenées toute sanglante en triomphe pendant 2 jours. Tous les autres ont été pendus sur le champ et le soldat qui avoit monté à l'assaut a été couronné portant le cordon bleus et décoré de la croix de saint Louis du gouverneur, conduit dans une voiture élégante à la tête d'un nombreux cortège. Tout le monde le bras-

soit avec la plus grande de reconnaissance, comme première cause de la tranquillité de la capitale, peut être de tout le royaume. Quand le Roy a appris cette nouvelle il a resté dans la consternation et ne pouvoit pas croire qu'un objet un édifice aussi solide bâti sous le règne de Charles V eût été pris dans l'espace de 3 heures ayant déjà eu des attaques imprenables. La nation réunie a décidé quelle seroit démolie pour y bastir un temple de liberté accessible à tous citoyens. A l'instant il y a eu plus de huit cents ouvriers qui travailloient à cette effet avec le plus grand courage. Après un grand désordre, le Guet à cheval et à pied ne suffisant pas, ont établi une milice bourgeoise et chaque particulier est obligé de monter la garde à son tour. Tous mes amis ont déjà monté. J'en ay été exempt jusqu'à présent. Il n'y a pas une personne grand et petit qui n'aye une cocarde rouge blanc et bleu. Dans les commencements on a eu des verts, mais ayant réfléchi que c'étoit la couleur de la livrée du Comte d'Artois, le regardant comme complice de la trahison il a été défendu expressément d'en porter de la part de la populace sous peine de punition sévère. Toujours en mouvement et craignant des suites plus funestes les habitants de Paris ont demandé que le Roy vienne à l'hôtel de ville. Il s'y est transporté pour faire voir qu'il avoit été trompé se décidant d'accepter toutes les propositions qui pourroient lui être faites relativement à la régénération de l'état et du bien public. Pour mieux prouver ses bonnes intentions il prit la cocarde en proclamant qu'il tiendrait toujours pour le tiers état, rapport à M. Necker. Il a renvoyé les gueux de ministère qui ont toujours eu l'artifice de leur bonne foy. Après d'aussi agréable nouvelle il a sorti de l'hôtel de ville accompagné des députés qui l'ont conduit dans sa voiture à la vue du peuple innombrable sous les armes et sur quatre rangs depuis Paris jusqu'à Versailles qui à son passage faisoit retentir l'air des airs joyeux de *vive le roy* qui leur répondoit pour satisfaction avec des acclamations répétées et grandeur d'âme *à ma nation!* Tous les lis sont transportés sur son passage. Ceux des Invalides, de la Bastille, de l'arsenal faisoient un bourdonnement incroyable. Tout Paris étoit en feu et plus de cinq cents mille hommes armés tant bourgeois négocians artistes ouvriers que soldats. Il n'a peut-être jamais paru rien de si beau et rangé avec tant d'ordre. Tous les jours on fait des découvertes sur les mauvais desseins qui se tramaient depuis longtemps. On trouve des magasins de poudre d'armes de canons et des souterrains où on devoit faire jouer la mine et tout engloutir par l'acces des carrières qui traversent tout Paris et le secours de cette indigne Bastille et d'un couvent sur une haute montagne, à côté du faubourg Monmartre et saint Denis, donc ont à se gagner la bourse pour y mettre cinquante pièces de canons qui auroient tout ravagé. Je vous apprend de plus que vendredi dernier M^r Foulon, ancien contrôleur général et M^r Bertier de Sauvigny son gendre intendant de Paris comme traîtres tous deux à la nation ont été pendus le premier à 5 heures du soir, le second à 9 heures un quart. Ont leur aussi tranché la tête qui ont été portées au bout d'une pique et promenées dans toutes les rues de Paris, et leur corps traînés

vaomisiusement dans les ruisseaux. Voilà le recit le plus fidelle de ce qui est passé depuis une quinzaine de jours.

Je suis toujours votre amy sincere

CHARLE JEAN.

CORRESPONDANCE.

M. Ernest Breton a communiqué à la 4^e classe l'extrait suivant d'une lettre datée de Beyrouth, qu'il a reçue de notre collègue, M. Jules de Bertou, qui vient d'achever un second voyage d'exploration en Syrie :

« Depuis mon arrivée en Asie j'ai eu peu de loisir pour m'occuper d'étude ; cependant je mets autant que je le puis mes courses à profit pour recueillir des croquis et les renseignements historiques et ethnologiques qui me paraissent dignes d'intérêt. Je vous dirai en courant deux mots sur un lieu qui, bien que peu éloigné de Beyrouth, est fort peu connu des voyageurs. Son nom est Deir-el-Kaala دير القلا, Couvent du Château. On y trouve les ruines de plusieurs temples et des inscriptions votives et dédicatoires dans lesquelles Beyrouth est désignée comme colonie romaine sous le nom de *Julia Felix*, ce qui ne permet pas de faire remonter l'origine de ces monuments au-delà du temps d'Auguste. Plusieurs inscriptions font mémoire des écoles de droit qui existaient à Beyrouth, et semblent leur accorder une grande célébrité. Deux autres inscriptions, l'une grecque, l'autre latine, contiennent la dédicace du monument principal à Jupiter *Baal-Macordi* ou *Baal-Makardos*. Cette épithète donnée au dieu Baal ne se rencontre, je crois, nulle part ailleurs. Ces temples, élevés par une colonie de marchands phéniciens, seraient-ils dédiés à une divinité dans laquelle il faudrait reconnaître un Hermès, et Makardos serait-il la traduction de מכר, *makar*, *vendere*, *tradere*? Je laisse à de plus savants le soin d'examiner et de décider cette question ; je sais combien le système des étymologies est un terrain glissant, et je ne veux pas me laisser séduire ; aussi je ne vous livre celle-ci qu'accompagnée d'un renfort de ??? Je copierai toutes les inscriptions de Deir-el-Kalaâ. Je lèverai les plans, et j'ai déjà dessiné ce qui reste de ces monuments. Nous ferons, à mon retour, si d'ici là vous n'avez rien découvert sur l'origine du très vénérable Baal-Makardos, des recherches plus sérieuses. Si mon séjour se prolonge jusqu'au printemps, je sais où trouver des mines bien riches que je n'ai pu encore exploiter. Les ruines de Markab, si célèbres dans l'histoire des croisades, et celles de Djibail, *Byblos*, auront mes premières visites.

Je vous transmets une inscription curieuse, à cause de la pénalité qu'elle

contient ; elle est gravée sur un tombeau qui a été trouvé dans un jardin à Beyrouth ; elle est dans un état très fruste, mais je crois l'avoir convenablement restaurée :

D. M.

AVRELIO . DOMITIO . TRI . EPARC
CL . PP . ANTONINIANE . RAVENNAT

P. V.

VETTIA . V . FILIA . HERES . MARITO . BENE
MERENTI POSVIT

SI . LA ^{elo} (NP) ERVERIT . ALIVTVE ^(sic) . CORPVS
INVEXERIT . VABIT . FISCO . CAESARIS

H . S . ≡ NVMMVM.

Il est assez curieux, a ajouté M. E. Garay de Monglave, de rapprocher de cette inscription, trouvée en Asie, une inscription en langue basque, également antique et contenant aussi une menace d'amende contre le violateur. En voici le texte :

Hemen Escualdunec
hein Agrippa handia
eta
haren legione hesgaytsac
garayturic
haren adiskide Gallus Capitonem
erraüsta
ehortsi dute eternitatean
erearuaren lehenbico idetan
çaspi ehun eta hogoy eta bederatci urte
beren Erroma eguin
onduan hein contra iratkutsi duen animaren
sari.....
diru garbisco hamar minen daynua
harri humen aspia
hunkiteen duen
Escualdun edo Erromanuari.

En voici maintenant le mot à mot bien exact :

Ici les Escualdunacs,
de leur Agrippa-le-Grand
et
de ses légions terribles
ayant été vainqueurs,

de son ami Gallus Capiton
la cendre
enfermée ils ont pour l'éternité,
de janvier premier aux ides,
sept cents et vingt et neuf années
De leur Rome fondée,
Après, eux contre, montré qu'il a, du courage
prix.....
d'argent pur de dix mines amende,
cette pierre dessous,
touché qui aura,
Basque ou Romain!

« Ici les Basques, vainqueurs de leur grand Agrippa et de ses légions terribles, ont enfermé pour l'éternité la cendre de son ami Gallus Capiton, le 1^{er} des ides de janvier, l'an de leur Rome fondée 729, en récompense de la bravoure qu'il a montrée en se battant contre eux. (*Ici plusieurs mots sont effacés.*) Amende de dix mines d'argent pur au Basque ou au Romain qui aura touché sous cette pierre. »

Le marbre noir, veiné de blanc, tel qu'on en exploite encore dans les Pyrénées, aux environs d'Oléron, où l'on s'en sert pour des encadrements de fenêtres, a été découvert, le 9 mars 1831, dans la commune de La Honça, arrondissement de Bayonne, à deux cents toises de l'Adour, dans une métairie. Il était enfoui à quatre pieds et demi du sol. A l'entour et au-dessous il y avait de rares débris d'une grande amphore de verre bleuâtre, qui malheureusement n'ont pas été conservés.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

* La 1^{re} classe (*Histoire générale et histoire de France*) s'est assemblée le mercredi 5 mai, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Vingt-deux membres sont présents.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de la correspondance.

M. l'abbé Manet, de Saint-Malo, demande ce qu'est devenu son travail sur *Saint-Jean de la Grille*. — M. l'administrateur-trésorier répond qu'un rapport favorable de M. l'abbé Badiche sur ce mémoire est en ce moment sous presse.

Le même membre correspondant envoie un autre mémoire sur l'*Histoire de la ville d'Auray*, lequel est renvoyé au comité du journal.

M. Noël, de Nancy, adresse en double exemplaire la 5^e livraison de ses *Recherches sur l'histoire de Lorraine*. — Renvoi à M. Dufey (de l'Yonne), chargé de rendre compte de l'ouvrage.

Une demande de M. Noël, ayant pour but d'obtenir que le prix des livres offerts et l'adresse des éditeurs soient ajoutés aux annonces du bulletin bibliographique, est renvoyée au comité du journal, après quelques observations de MM. Dufey, G. de Monglave et de Brière.

M. le secrétaire perpétuel lit une lettre de notre collègue M. Fabi-Montani de Rome, qui lui envoie un diplôme de membre correspondant de l'*Académie Tibérine*. — M. le secrétaire perpétuel est chargé des remerciements à faire.

Il est fait hommage à la classe de divers ouvrages italiens renvoyés à M. Ernest Breton pour un rapport; ce sont : l'*Éloge de Monti*, par M. Fabi-Montani; le *Compte-rendu des travaux de l'Académie Tibérine*, le *Journal Tiberino*, et la *Biographie de Scarpellini*, par notre correspondant le docteur Trompeo.

Un autre de nos correspondants, M. Thomas, de Montpellier, offre à la classe sa *Géographie ancienne du département de l'Hérault* (rapporteur, M. Mary-Lafon); et M. le comte Armand d'Allonville, les tomes III et IV des *Mémoires secrets de 1770 à 1850* (rapporteur, M. de Monglave).

M. Ernest Breton fait un rapport favorable sur la candidature et les travaux de M. Huillard-Bréholle, traducteur de *Mathieu Pdris*. Le candidat est unanimement admis, au scrutin secret, sauf la décision de l'assemblée générale.

M. Ottavi demande qu'il soit fait mention dans le journal des prix obtenus à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres par deux de nos membres, MM. Mary-Lafon et Thommerel.

M. N. de Berty rappelle qu'un autre de nos membres, M. le docteur Cerise, a obtenu un prix à l'Académie de Médecine.

Ce triple succès sera signalé dans la prochaine livraison du journal.

M. l'administrateur-trésorier est chargé de demander à M. Noël, fils de feu notre collègue M. F. Noël, ancien inspecteur-général de l'Université, des renseignements pour sa notice nécrologique, dont M. Ottavi est chargé.

Rapport de M. A. Renzi sur la *Chronologie de l'Histoire* de notre collègue M. Friedlander, de Bruxelles. — Renvoi au comité du journal.

Élection annuelle des membres des trois comités, conformément aux statuts. Sont nommés, au scrutin secret :

Comité central des travaux : MM. Aguesse, Delepine, Dantier, Buchet de Cublize et Guillot.

Comité du journal : MM. Auguste Husson, baron de la Pylaie et Dufau.

Comité du règlement : MM. Buchez, baron Nougarede de Fayet et Malioche.

Lecture par M. Dufey (de l'Yonne) de la 1^{re} partie de son *Mémoire sur la chancellerie de France*. — Renvoi au comité du journal.

. Le mercredi 12 mai, séance de la 2^e classe (*Histoire des langues et des*

littératures), sous la présidence de M. Moreau de Dammartin. — Vingt membres sont présents.

M. Lévi Alvarès fait hommage de la dernière livraison de *la Mère-Institutrice*.

M. Bernabo lit un mémoire sur *la Décadence de la poésie en France*. Il pense que la vie matérielle nous absorbe trop pour que nous puissions nous livrer à la poésie. La comédie, selon l'orateur, n'existe plus. La langue française devient barbare. Il attaque le romantisme et lui reproche sa bizarrerie et ses fautes de goût.

M. de Berty pense que la poésie ne vit pas seulement de fictions, témoin le poème didactique. Quant à l'épopée, elle lui semble impossible aujourd'hui. La politique a fait tort à la poésie.

M. Dufau est d'avis que la politique, loin de nuire à la poésie, lui ouvre une carrière inconnue aux anciens; il cite *la Némésis* et les chansons de Béranger. Les poètes sont aujourd'hui plus nombreux que jamais, même sous Louis XIV. Comparaison des poètes des deux époques.

M. E. G. de Monglave cherche en vain la décadence dont on parle tant. On ne lui pas fausse route, on suit seulement une route nouvelle. On a bien fait de renoncer au vieux Parnasse qui n'étoit plus dans nos mœurs. Éloge de MM. de Lamartine et de Victor Hugo. Opinion sur M. Scribe.

M. Dufau croit le préopinant trop sévère pour l'auteur du *Verre d'eau*. A des conditions inégales il est pour notre siècle ce que Molière fut pour le sien.

M. Bernard Jullien reconnaît beaucoup de mérite et d'habileté à M. Scribe. Le goût des siècles change. Nos pièces actuelles sont plus attrayantes que celles du siècle de Louis XIV. Beaumarchais a ouvert une nouvelle voie. M. Casimir Delavigne est plutôt un poète dramatique qu'un poète lyrique. Le contraire a lieu pour M. Victor Hugo.

M. E. G. de Monglave se plaint de la sévérité avec laquelle on a traité Molière.

M. Bernabo cherche partout le bon et le beau; mais notre littérature actuelle lui paraît manquer de but, de mesure, de décence. La tendance de notre siècle est vers le positif, vers la fortune.

M. B. Jullien cherche vainement plus de six à sept poètes dans le siècle de Louis XIV. Il en trouve davantage de nos jours. Il loue l'harmonie sans égale de M. de Lamartine, la forme si purée de M. Delavigne, la pensée concise de M. Victor Hugo. Il ne pense pas que nous soyons en décadence.

M. Bernabo résume la discussion et persiste dans l'opinion qu'il a émise. — Son mémoire est renvoyé au comité du journal.

Élection annuelle des membres des trois comités, conformément aux statuts. Sont nommés, au scrutin secret :

Comité central des travaux : MM. P. Trémolière, Bernabo, Moreau de Dammartin, Alix, Théophile Mercier.

Comité du journal : MM. le comte Roger de Saint-Poncy, Villenave, Grandin.

Comité du règlement : MM. Bernabo, Jacomy-Regnier, Moreau de Dammartin.

* * La 5^e classe (*Histoire des Sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) s'est assemblée le mercredi 19 mai sous la présidence de M. N. de Berty. — Vingt-trois membres sont présents.

M. le président donne lecture d'une lettre de M. le docteur Cerise, qui persiste dans la démission par lui offerte des fonctions de vice-président-adjoint de la classe. — MM. Vincent, E. G. de Monglave, B. Jullien, Leudière et N. de Berty sont entendus. — La démission est acceptée par la classe. — On procédera dans la séance au remplacement de M. le docteur Cerise.

Il est fait hommage à la classe de la *Biographie du Clergé contemporain*, par un solitaire, (rapporteur M. Alph. Fresse-Montval); d'une *Vie de la sainte Vierge*, par l'abbé Malavergne (même rapporteur); de la *Revue française et étrangère de Législation*, de M. Foelix; du *Législateur*, de M. Cellier; du *Mémorial Catholique*, de M. Henri Prat; des *Études historiques sur la ville de Nîmes*, par M. Félix de La Farelle (rapporteur, M. B. Jullien).

Élection, au scrutin secret, d'un vice-président-adjoint, en remplacement de M. le docteur Cerise, Le choix de la classe appelle M. le docteur Josat à ces fonctions.

Élection annuelle des membres des trois comités, conformément aux statuts. Sont nommés, au scrutin secret :

Comité central des travaux : MM. le docteur Maigne, Cellier, Fresse-Montval, Hippolyte Barbier et Foulon.

Comité du journal : MM. le docteur Cerise, Fresse-Montval, Hippolyte Barbier.

Comité du règlement : MM. le docteur Cerise, Hippolyte Barbier, le docteur Colombat (de l'Isère.)

Une analyse fort consciencieuse et fort détaillée de M. Aristide Tuvache sur un *Essai d'Histoire politique et constitutionnelle de la Belgique* est déposé aux archives. M. Leudière est chargé de rendre compte du livre.

Rapport de M. Foulon sur la *Vie du jeune pâtre calculateur Henri Mondheux*, par M. Hippolyte Barbier. — Renvoi au comité du journal.

Le mercredi 26 mai, séance de la 4^e classe (*Histoire des Beaux-Arts*), présidée par M. Ernest Breton. — Vingt membres sont présents.

Livres offerts : *Promenade dans Toulon ancien et moderne*, par M. Vienne, archiviste de la ville; *Annales de la Société libre des Beaux-Arts*, mises en ordre par M. Miel (2^e volume).

Élection annuelle des membres des trois comités, conformément aux statuts. Sont nommés, au scrutin secret :

Comité central des travaux : MM. Pigalle, Aristide Husson, de Brière, Foyatier, J.-B. de Bret.

Comité du journal : MM. Aristide Husson, Henri de Bertou et Victor Darroux.

Comité du règlement : MM. Malpièce, Henri de Bertou, le docteur Haspel.

M. Dufey (de l'Yonne) émet le vœu que la 4^e classe envoie dans le plus bref délai au comité central des travaux les questions que ses membres destinent à être traitées au prochain congrès. — M. Aguesse appuie la proposition.

M. Thommerel lit la seconde partie de son travail sur les beaux-arts. L'orateur pense qu'il y a là autre chose que la simple imitation de la nature. Les arts ont à s'exercer sur cinq points d'imitation : les contours, la couleur, les lignes, les sens et le discours : de là la sculpture, la peinture, l'architecture, la musique et la poésie. M. Thommerel fait à chacun des arts sa part spéciale, trace leurs caractères, formule leurs différences, et donne ensuite une définition de l'art en général.

M. Nolte déclare ne pas partager toutes les opinions de M. Thommerel, notamment celles qui regardent la musique et la poésie. Il présente de ces deux parties une théorie qui diffère de celle du préopinant.

Ses conclusions donnent naissance à une discussion à laquelle prennent part MM. Ernest Breton, Nolte, Thommerel, baron de la Pylaie et Moreau de Damartin.

M. Thommerel résume la discussion, et tend à démontrer par de nouvelles preuves la vérité des assertions qu'il a émises.

M. Devals aîné, de Montauban, auteur d'un *Essai sur les monuments* de sa ville natale, sollicite l'honneur de faire partie, comme membre correspondant, de la 4^e classe de l'Institut Historique. Il se présente sous les auspices de M. le baron de la Pylaie et de M. Mary-Lafon, qui donnent les détails les plus satisfaisants sur les connaissances et la moralité du candidat. — La classe ordonne l'inscription au tableau des noms et titres de M. Devals. Elle désigne pour lui faire un rapport sur cette candidature MM. Mary-Lafon, Nolte et de Brière.

L'assemblée générale du mois de mai (les quatre classes réunies) a eu lieu le vendredi 28, sous la présidence de M. le marquis de Pastoret, président de l'Institut Historique. — Trente-neuf membres sont présents.

MM. Amédée Jaubert et Eugène Burnouf, président et secrétaire de la Société Asiatique, invitent le bureau de l'Institut Historique à la dix-neuvième séance générale annuelle de cette Association, qui aura lieu le 31 du mois. — Remerciement.

M. L. Timagène Houat, de l'île Bourbon, auteur d'un volume de poésie et d'un mémoire qui a obtenu une mention honorable à la Société de l'Abolition de l'Esclavage, demande à être admis dans la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*). — Renvoi à M. l'administrateur-trésorier pour faire régulariser cette demande.

M. Francis Lavallée, notre collègue, vice-consul de France à l'île de Cuba, envoie la traduction d'un nouveau document inédit, relatif à la découverte des Antilles. — Remerciements et renvoi à la 1^{re} classe (*Histoire générale*).

M. Aristide Tuvache, notre collègue, à Beuzeville (Eure), envoie deux pièces inédites, une d'un homme du peuple sur la prise de la Bastille, l'autre sur le château de Fortmerville, où cette pièce a été découverte. — Remerciements et renvoi à la même classe.

Vingt-six volumes ou brochures sont offerts à la Société par divers membres.

Le programme du neuvième congrès scientifique de France qui doit s'ouvrir à Lyon le 1^{er} septembre prochain, est déposé sur le bureau.

Notre collègue M. le chevalier de La Basse-Mouturie, de Lille, présent à la séance, et à qui nous devons déjà, ainsi qu'à notre collègue M. le comte de Goethals-Pecstein, de Gand, un magnifique buste, avec piédestal, du célèbre Henri Goethals, de Gand, surnommé *le docteur solennel*, fait hommage à l'Institut Historique d'un portrait de Grotius, peint sur bois par Francis Flore. — Des remerciements sont votés au donateur.

Il est donné lecture par M. le secrétaire-perpétuel du résultat des élections des délégués des quatre classes aux comités des travaux, du journal et du règlement. (*Voir ci-dessus les procès-verbaux des quatre classes.*)

M. Huillard-Bréholle, auteur de plusieurs travaux historiques et traducteur de la *Chronique de Mathieu Paris*, qui s'est mis sur les rangs pour une place de membre résidant, vacante dans la 1^{re} classe, et qui y a été admis sur un rapport favorable de M. Ernest Breton, est présenté à l'assemblée générale, qui sanctionne son admission, à l'unanimité.

L'ordre du jour appelle le rapport des trois commissaires délégués par le Conseil pour l'examen des comptes de M. l'administrateur-trésorier. Ces commissaires sont : MM. Mary-Lafon, Ernest Breton et Ferdinand-Thomas. M. Breton monte à la tribune :

Il résulte de son rapport que les dépenses ordinaires de l'année se sont éle-

	fr.	c.
vées à.	7,727	50
Que l'administration a payé pour arriéré.	2,652	46
Qu'elle avait en caisse au 31 mars dernier.	569	16
Total.	10,949	12
Que les recettes se sont élevées à.	8,060	91
Et les versements faits par M. l'administrateur à	2,888	21
Somme égale.	10,949	12

La commission reconnaît que toutes les dépenses sont justifiées et que la tenue des livres est régulière. Elle rend hommage à l'activité que M. Renzi a imprimée à la marche financière de la Société et à l'ordre qu'il ramène dans ses affaires.

Elle propose, en conséquence, à l'unanimité, de déclarer apurés les comptes de 1840-1841.

Le budget de 1841-1842, présenté par M. l'administrateur-trésorier, se compose de :

3,000 f. pour le journal.

1,020 pour le loyer.

3,120 f. pour le personnel, dont	}	1,200 f. administrateur-trésorier.
		960 employé.
		960 garçon de bureau.

900 pour prix à donner.

1,874 f. pour frais gén., dont	}	204 f. entretien des salles.
		120 ports de lettres.
		250 frais de bureau.
		200 chauffage.
		150 éclairage.
		650 affranchissement du journal.
		300 imprévu.

Total. 9,914 f.

A laquelle somme de dépenses M. l'administrateur se propose de faire face par les recettes suivantes :

8,240 f. 412 cotisations courantes à 20 fr.

1,000 50 cotisations nouvelles présumées.

674 qu'on pourra recouvrer sur l'arriéré.

9,914 f., total égal à la dépense.

La commission remarque que le nouveau budget dépasse de 1,514 fr. celui de l'année dernière ; mais il faut en déduire une somme de 900 fr., affectée à des prix et dont la dépense a été votée.

La commission maintient cette somme de 900 fr., et propose même qu'on y ajoute les 300 fr. pour dépenses imprévues, afin de donner, d'une part, aux prix plus d'importance, et, de l'autre, parceque ces dépenses imprévues, contre lesquelles on a si souvent réclamé, ne lui paraissent pas strictement justifiées.

Ici s'arrête la première partie du rapport. La seconde, relative aux comptes de l'ancienne administration, a été renvoyée par le conseil à une commission de liquidation, composée de MM. N. de Berty, Daniel Rozière et Vincent.

Le conseil a apuré les comptes de l'administration actuelle, suivant le vœu unanime de la commission du budget, et il les soumet (ainsi que le budget de 1841-1842) à la sanction générale du mois de mai, conformément à l'art. 39 des statuts.

M. le président propose à l'assemblée, conformément à la décision du conseil, de renvoyer à la commission qu'il a nommée la seconde partie du rapport, c'est-à-dire tout ce qui concerne l'ancienne administration. — Adopté.

Quant à la première partie du rapport, il la divise en deux parts : les comptes du dernier exercice 1840-1841, et le budget du nouveau 1841-1842.

Personne ne demandant la parole sur la première, elle est mise aux voix et adoptée, à l'unanimité.

La discussion est ouverte sur le budget de 1841-1842. Elle roule sur les 300 fr. que la commission veut transférer de l'imprévu aux prix.

M. E. G. de Monglave donne des explications à ce sujet.

M. Dufey (de l'Yonne) demande le renvoi de la difficulté au Conseil.

M. de Monglave croit que c'est impossible, le budget, d'après les statuts, devant être voté aujourd'hui même.

MM. Delépine et Renzi pensent que cette somme serait moins utile aux prix qu'aux congrès et aux cours.

Sont encore entendus MM. Leudière, B. Jullien, Mary-Lafon, le marquis de Pastoret, Ernest Bréton et N. de Berty.

M. Mary-Lafon a toujours fait la guerre à certaines dépenses qu'il ne croit pas indispensables, telles que ports de lettres, etc. Après s'être entendu avec ses collègues de la commission du budget, il retire la partie de sa proposition qui a trait à l'augmentation du fonds des prix ; mais il demande formellement qu'on retienne les 300 fr. de dépenses imprévues, sauf à les rendre à l'administration, si elle en a besoin dans le courant de l'année.

On entend sur cette nouvelle proposition MM. Delépine, B. Jullien, Amédée de Grandval, Villenave, Ernest Bréton, le marquis de Pastoret, le chevalier de La Basce-Mouturie, N. de Berty.

M. le président met aux voix la question de savoir si la somme de 300 fr., portée pour dépenses imprévues au budget de 1841-1842, en sera détachée et inscrite en réserve à la fin de ce budget, et si, pour en disposer en totalité ou en partie, M. l'administrateur devra en demander l'autorisation.

L'assemblée se prononce unanimement pour l'affirmative sur l'une et sur l'autre question. Le budget, avec cette modification, est adopté à la même unanimité.

Rapport de M. l'administrateur-trésorier sur la situation de la Société au 31 mars 1841. Il s'étend d'abord sur la gravité des circonstances au milieu desquelles il est entré en fonctions, et sur les besoins impérieux auxquels il a été obligé de faire face quand les ressources étaient épuisées. Pour rétablir les communications interrompues, pour rattacher au corps les membres épars, éloignés, il a commencé par rappeler au souvenir de nos collègues et du public le but moral et scientifique de l'institution en fondant des prix. Il a apporté tous ses soins à la publication du journal, unique planche de salut de la Société. Il a ouvert une correspondance suivie avec une grande partie de ses membres. Sa sévérité lui a sans doute attiré bien des critiques, mais les encouragements ne lui ont pas manqué.

« Si quelques membres, dit-il, se sont retirés, de bien plus nombreux sont restés, et d'autres, qui voulaient nous quitter, ont cédé à l'expression de nos regrets et à l'espérance de voir prospérer notre institution. La confiance de notre imprimeur, si nécessaire à notre avenir, nous est acquise par notre exacti-

ade à remplir nos engagements. Le journal avait, pour ainsi dire, cessé de paraître : neuf livraisons arriérées ont vu le jour, et j'ai publié les douze livraisons correspondant à l'année qui a fini le 31 mars. J'ai répondu à toutes les réclamations concernant le journal, les diplômes, les ouvrages. J'ai échangé notre bulletin contre les principales publications académiques et les principaux recueils français et étrangers qui deviendront l'objet du sérieux examen de nos collègues. Notre journal commence à être recherché depuis les améliorations qu'il a reçues et depuis que son apparition est devenue régulière. Plusieurs membres ont demandé à compléter leurs collections ; enfin, par tous les moyens en mon pouvoir, j'ai assuré la publicité de nos congrès et de nos cours publics et gratuits.

« La confiance, continue M. l'administrateur, commence à renaître, et il y a à s'en réjouir quand on réfléchit au découragement qui avait succédé à l'enthousiasme excité par la création de l'Institut Historique, due à notre secrétaire perpétuel. Malgré nos pertes, il nous reste des membres nombreux, aussi distingués par leur position que par leur talent. On a vu leur empressement à venir au secours de l'Institut Historique quand il s'est agi d'un emprunt. On peut compter sur leur dévouement quand il s'agira d'élever un monument à la science historique en publiant un ouvrage collectif. Cent membres au moins s'offriront pour collaborateurs ; le zèle des autres ne nous fera pas défaut. C'est un grand projet que je cherche à réaliser par tous les moyens possibles...

« Du reste, dit M. Renzi, si notre Société a besoin de ressources extraordinaires pour des publications utiles, elle les trouvera dans son sein. Nous aurons désormais force et indépendance, si tous les membres respectent religieusement notre principe de vie inscrit dans l'art. 55 des statuts. Point de privilège ici ! Égalité pour tous ! Le membre qui ne remplit pas ses devoirs ne peut rester parmi nous. Malgré cette juste sévérité, les admissions, bien loin de décroître, se sont élevées dans le courant de l'année dernière à vingt-deux, et nous avons tout lieu d'espérer que ce nombre ne fera qu'augmenter l'année prochaine.

« Notre bibliothèque, ajoute M. l'administrateur, a reçu pendant l'année 50 volumes et 150 brochures. Le catalogue en est achevé, grâce au concours spontané, au dévouement à toute épreuve de notre collègue M. Daniel Rozière. Elle se compose actuellement de 1150 volumes et 1560 brochures. »

M. Renzi demande, en finissant, que la liste des membres de l'Institut Historique soit publiée. On entend sur cette proposition MM. de Monglave, Mary-Lafon, le chevalier de La Basse-Mouturie, Bernard Jullien, Ernest Breton, Dufey (de l'Yonne), Amédée de Grandval, Ottavi. L'impression de la liste est votée, sauf le mode et l'époque qui seront fixés par le conseil.

M. le président annonce que l'ordre du jour appelle la discussion sur l'improvisation de M. H. Prat, relative aux *Événements du règne de Philippe-le-Bel et au procès des Templiers*.

M. Dufey (de l'Yonne) déclare qu'il est prêt à répondre, mais que l'heure est avancée et M. H. Prat absent.

La discussion est renvoyée à l'assemblée générale de juin. M. B. Jullien demande que, comme les autres Sociétés savantes, l'Institut Historique ait, indépendamment de ses congrès, une séance annuelle où on lise un rapport sur les travaux de la Société et les meilleures pièces adoptées par les classes et les assemblées générales dans leurs séances mensuelles.

On entend sur cette proposition MM. Delépine, Dufey (de l'Yonne), E. G. de Monglave, le marquis de Pastoret, le docteur Cerise, Ernest Breton, Ottavi, etc. Elle est renvoyée, à une immense majorité, au conseil et au comité des travaux.

CHRONIQUE.

L'Institut Historique a perdu dernièrement un de ses membres les plus dévoués, M. le comte Alexandre de La Rochefoucauld. Son éloge funèbre a été prononcé à la Chambre des pairs par le plus ancien de ses amis, M. le marquis de Pange. L'orateur a rendu hommage à sa droiture, à sa loyauté ; à la fermeté, à la sagesse de ses principes ; à sa capacité dans les affaires, à son excellent jugement, à son affabilité, au charme de ses rapports, à son bon cœur, à ses actes journaliers de bienfaisance et de charité, à l'attachement, enfin, que lui avaient voué les pauvres et les malheureux, dont il était le père.

Le comte Alexandre, issu de l'antique famille de La Rochefoucauld, qui, depuis huit ou dix siècles, s'est illustrée tour à tour dans les armes et dans les lettres autant que par son patriotisme et sa philanthropie, naquit en 1767. Ses premières années furent consacrées à la carrière des armes. Au commencement de 1792, voyant les étrangers menacer nos frontières, il partit avec le général La Fayette pour les défendre. Puis, quand les jours de Louis XVI furent en péril, donnant sa démission, il essaya, de concert avec son père et son frère, de sauver le roi et la reine. Mis hors la loi, il dut chercher son salut dans la fuite et vécut quelques années dans la retraite.

Il s'y trouvait encore lorsque parut sur la scène du monde ce grand génie qui devait tout reconstituer. M. de La Rochefoucauld avait épousé la fille du comte de Chastulé, officier aux gardes-françaises, riche colon de Saint-Domingue, allié à la famille de Joséphine. Ces relations préparèrent celles qui allaient s'établir entre le comte Alexandre et le premier consul. Celui-ci le décida à renoncer à la retraite, et de ce moment il saisit toutes les occasions de se l'attacher. Quand il monta sur le trône impérial, il nomma M^{me} de La Rochefoucauld dame d'honneur de l'impératrice, et maria sa fille au prince Aldobrandini, frère du prince Borghèse, qui avait épousé lui-même la sœur de l'empereur. A

la création des préfectures, il avait confié à M. de La Rochefoucauld celle de Seine-et-Marne; puis il le nomma chargé d'affaires en Saxe.

Les ratifications de la paix de Lunéville n'étaient pas encore échangées quand le comte Alexandre arriva à Dresde, et il réussit à ramener l'électeur à des dispositions plus favorables à la France. Il fut bientôt jugé digne d'un plus grand théâtre, et, après trois ans de résidence en Saxe, il fut appelé à l'ambassade de Vienne, en remplacement de M. de Champagny, au milieu de tous les signes précurseurs d'une guerre prochaine. Là ses rapports trop véridiques ne cadrèrent pas toujours avec les vues de Napoléon, presque exclusivement dirigées contre l'Angleterre. Cependant l'empereur finit par lui rendre justice; et le langage fier qu'il lui prescrivait de tenir devint la mesure de ce qu'il se sentait en état d'entreprendre et d'accomplir. Alors s'ouvrit cette glorieuse campagne si promptement terminée par la bataille d'Austerlitz et la paix de Presbourg.

M. de La Rochefoucauld, qui n'avait demandé ses passeports qu'au commencement d'octobre 1805, se trouva, dès le mois de janvier 1806, réaccrédité à Vienne. Il ne s'agissait plus d'explications à demander, mais de nombreuses négociations à mener à bonne fin. Le comte Alexandre suffit à tout, et, au milieu de ce pêle-mêle journalier d'événements diplomatiques, l'empereur lui adressa plusieurs lettres particulières qui attestent à la fois, et la confiance intime qu'il plaçait dans son ambassadeur, et la haute portée de ses vues politiques.

Cependant les mouvements des troupes russes et les armements de l'Autriche n'étaient plus un mystère. Il fallait un officier-général pour les surveiller. Le général Andréossi fut nommé ambassadeur à Vienne, en remplacement de M. de La Rochefoucauld, qui fut chargé d'aller prémunir l'électeur de Saxe contre les dangers de sa position. Il prit une part active aux négociations importantes qui amenèrent à ce dernier pays une existence politique d'un ordre plus élevé, et dont il jouit jusqu'en 1813.

En 1808 nous retrouvons le comte Alexandre ambassadeur en Hollande, dans la position la plus difficile, obligé, pour faire respecter les ordres de l'empereur, de lutter chaque jour contre le roi son frère, qui avait franchement épousé la cause de son peuple. La nécessité de repousser de la Zélande l'expédition projetée par l'Angleterre suspendit un instant cette lutte. M. de La Rochefoucauld fit des prodiges d'activité quand il fallut préserver Anvers d'une destruction qui semblait imminente.

L'empereur allait épouser une archiduchesse d'Autriche; le roi de Hollande fut appelé à Paris avec les autres souverains pour être témoins de ce grand événement. Ce monarque pouvant accuser l'ambassadeur absent et hors d'état de se défendre, M. de Champagny lui écrivit qu'un congé lui était accordé.

A son retour il trouva les idées de résistance aux volontés impériales plus fortes que jamais en Hollande. Il lui fallait à la fois céder et contenir, ménager des susceptibilités orageuses, résister à une malveillance évidente, concilier des

choses en apparence inconciliables. L'irritation des esprits était portée, dans Amsterdam surtout, à un si haut degré, qu'il s'y trouva exposé en 1810 à quelques dangers personnels, tandis, d'autre part, que l'empereur, furieux de l'abdication de son frère, semblait reporter sur M. de La Rochefoucauld toute sa mauvaise humeur. Mais l'ambassadeur, avant de quitter le pays, accordait un appui actif, désintéressé, décisif, à l'emprunt que la Prusse cherchait à y négocier pour arriver à remplir les obligations qu'elle avait contractées envers la France.

Fixé à Paris après la réunion de la Hollande, il renonça à la carrière diplomatique et vécut heureux au sein de sa famille, entourant de ses soins une mère qu'il chérissait et répandant le bien-être autour de lui. Une calamité pesait-elle sur le peuple des cantons où il avait ses propriétés, c'était lui qui portait secours à ceux qui en étaient les victimes. L'ouvrage manquait-il, il employait des centaines d'ouvriers, faisait élever des terrassements, faisait ouvrir des routes, fondait une filature pour les pauvres du canton. Tous les hivers une multitude de malheureux recevaient de lui leur nourriture et leur chauffage. Aussi son retour était-il une fête publique; partout des arcs de triomphe étaient élevés, partout la foule couvrait son passage.

Les suffrages de ses concitoyens ne pouvaient manquer de venir solliciter sa modestie. Ils l'appelèrent, en 1822, 1828, 1830, à la Chambre des députés, où il se distingua par le même patriotisme, par le même dévouement. Entré par élection, en 1831, au conseil-général de son département, il n'a pas cessé d'y être maintenu jusqu'à sa mort. Pair de France depuis 1833, il était cité, parmi ses collègues, pour son zèle et son assiduité. Malgré les souffrances et les infirmités qui commençaient à l'atteindre, il passait, dès le matin, avant les séances de la Chambre, des heures entières à recevoir et à écouter tous ceux qui venaient réclamer de lui des secours, des conseils ou quelques services, et qui ne parvenaient jamais à lasser sa patience.

Mais ses forces trahissaient son zèle; son médecin s'en alarmait. Dès le commencement de cette année il manifesta à sa famille, à ses amis, de sérieuses inquiétudes sur son état; elles n'étaient que trop fondées. Aux premiers jours de février sa santé éprouva une vive altération; le mal fit de rapides progrès, mais sans abattre son courage, sans altérer la sérénité de son caractère. On crut pouvoir prévenir le danger par des opérations douloureuses; il en calcula toutes les chances avec une rare présence d'esprit et s'y soumit sans hésiter, avec calme, avec courage.

En voyant approcher sa fin, il puisa dans la religion et dans le témoignage de sa conscience cette tranquillité d'âme, première récompense que Dieu réserve à l'homme de bien. Entouré des témoignages d'affection d'un excellent frère, des soins les plus tendres de la piété filiale, des consolations d'une famille nombreuse, au sein de laquelle l'esprit d'union et les vertus patriarcales se transmettent religieusement de génération en génération, il expira le 2 mars 1841.

Depuis quelques heures à peine il avait fermé les yeux lorsqu'arrivèrent de Rome deux de ses petits-fils, les jeunes princes Borghèse, qui venaient partager les soins dont on entourait leur aïeul. Les malheurs du prince Marc-Antoine Borghèse, l'aîné des deux frères, ont retenti dans le monde : ils avaient profondément affecté M. de La Rochefoucauld. Perdre subitement une jeune femme douée des plus rares vertus, resplendissante de santé, de jeunesse, de beauté, l'ange des malheureux sur la terre; perdre, quelques jours après, trois de ses enfants, et, pauvre jeune homme, n'arriver à Paris que pour trouver un nouveau cercueil et verser de nouvelles larmes sur les cendres, non encore refroidies, d'un grand-père qui avait pris tant de part à sa douleur, quelle catastrophe! et combien les heureux du jour paient souvent cher les moments de félicité qu'ils passent sur la terre!

Nous avons annoncé, dans le dernier numéro de notre journal, que MM. Mary-Lafon et Thommerel, nos collègues, avaient partagé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le prix de philologie fondé par le comte de Volney. Nous devons ajouter qu'un autre collègue, M. de Brière, avait obtenu le prix Volney en 1837 pour un mémoire relatif à la transcription des langues.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Ce que la France avait raison de vouloir dans la question d'Orient, par M. G. de Dumast; brochure in-8°.

Bibliographie universelle, ou Résumé périodique des publications nouvelles, janvier et février 1841; brochure in-8°.

Revue Catholique, 5^e année, mars 1841; brochure in-8°.

Considérations sur les lois de la progression des langues, par M. V. Derode; 1 vol. in-8°.

La Bibliographe, journal des littérateurs, des savants, etc., par de Lav; brochure in-8°.

L'Écho de l'Instruction publique, journal hebdomadaire de M. Fresse-Montral.

Annales de la Société libre des Beaux-Arts, publiées par cette Société; 11 livraisons pour les années 1837, 1838, et le commencement de 1839; in-8°.

Séance publique de la Société d'Agriculture, Commerce, Sciences et Arts du département de la Marne pour l'année 1840; vol. in-8°.

Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon; année 1839-1840; vol. in-8°.

Coup-d'œil historique sur le pays d'Aoste, par M. Orsières, chanoine, docteur en droit, etc.; brochure in-8°.

Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres du

département de l'Aube, numéros 74, 75 et 76 de l'année 1840; en deux livraisons.

Actes de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, 2^e année, 2^e trimestre; vol. in-8°.

Vie de Henri Mondeux, jeune père mathématicien, par M. Hippolyte Barbier; petit vol. in-12.

Revus Catholique, bulletin mensuel (n° du 15 avril 1841).

Bulletin de la Société libre d'Émulation de Rouen, 1^{er} trimestre de l'année 1840.

Revue encyclopédique des connaissances humaines, dirigée par M. le vicomte de Lavalette; numéro de mars 1841; in-8°.

Inauguration du bief de partage du canal du Nivernais; brochure in-12.

Giornale letterario, scientifico, italiano; n° 6 de la 2^e année; in-8°.

Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne; janvier, février, mars et avril 1840, du tome XIII; in-8°.

Revue d'Auvergne, 11^e livraison (janvier 1840); in-8°.

Compte-rendu des travaux de la Société d'Éducation de Lyon; séance du 14 janvier 1841; brochure in-8°.

Messaggiere Torinese; numéro de mars 1841.

La Parola; foglio ebdomadario, numéro du 24 mars 1841.

Biblioteca italiana; n° d'octobre 1840; petit vol. in-8°.

Bulletin de la Société de Géographie, numéros 85 et 86 (janvier et février, 1841); in-8°.

Le cardinal de Cheverus, archevêque de Bordeaux; poème historique, par M. J.-B. Espic; brochure in-8°.

Mémoire pour servir à l'histoire de Lorraine, par M. Noël; 2 vol. in-8°.

Madame de Lavalette, nièce de Joséphine, avec fac-simile, par M. Théophile Mercier; 1 vol. in-8°.

Chant séculaire à l'occasion de l'inauguration du monument de Guttenberg, par le même; broch. in-8°.

Harpe des peuples, ou Paroles d'un Croyant, de Lamennais, mises en vers français, par le même; 1 vol. in-8°.

Programme du neuvième Congrès scientifique de France, qui doit s'ouvrir à Lyon le 1^{er} septembre prochain; brochure in-8°.

Vie de la sainte Vierge, par M. l'abbé Malavergne; petit vol. in-32.

Le Secrétaire-perpétuel, EUGÈNE GARAY DE MONGLAVÉ.

L'Administrateur-trésorier, A. RENZI.

SEPTIÈME

CONGRÈS HISTORIQUE,

CONVOQUÉ

PAR L'INSTITUT HISTORIQUE,

Dans le local ordinaire de ses séances, rue Saint-Guillaume, 9, faubourg Saint-Germain,
près de la rue des Saints-Pères et de la rue Taranne,

POUR LE MERCREDI 15 SEPTEMBRE 1841.

*A Messieurs les membres résidants et correspondants de l'Institut Historique ;
aux savants, littérateurs et artistes qui s'occupent de travaux historiques ;
aux Académies et Sociétés savantes, françaises et étrangères, etc., etc.*

Au nom de l'Institut Historique, nous avons l'honneur de vous inviter à venir assister au septième Congrès Historique qui s'ouvrira le mercredi 15 septembre 1841.

Nous vous en adressons le programme.

Nous espérons que vous voudrez bien nous aider de vos travaux et concourir à augmenter le nombre des questions que nous avons posées.

Agréez l'assurance de notre parfaite considération.

Les Membres du conseil de l'Institut Historique :

Le marquis de PASTORET, président ; le baron TAYLOR, vice-président ; P. ROYER-COLLARD, vice-président-adjoint ; EUGÈNE GARAY DE MONGLAVE, secrétaire-perpétuel ; A. RENZI, administrateur-trésorier.

DUTY (de l'Yonne), président de la 1^{re} classe (*Histoire générale et Histoire de France*) ; H. FIAT, vice-président ; OTTAVI, vice-président-adjoint ; ROBERT (du Var), secrétaire ; ROZIERE, secrétaire-adjoint.

MARY-LAVON, président de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*) ; LEUDIERE, vice-président ; VINCENT, vice-président-adjoint ; NOLTE, secrétaire ; THOMMEREL, secrétaire-adjoint.

N. DE BERTY, président de la 3^e classe (*Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) ; l'abbé BADICHE, vice-président ; JOSAT, vice-président-adjoint ; H. BARNIER, secrétaire ; FOULON, secrétaire-adjoint.

ERNEST BRETON, président de la 4^e classe (*Histoire des Beaux-Arts*) ; ALBERT LENOIR, vice-président ; ELWANT, vice-président-adjoint ; FERDINAND-THOMAS, secrétaire ; O. MAC'CARTHY, secrétaire-adjoint.

PROGRAMME DU CONGRÈS.

L'Institut Historique, fondé dans le but d'encourager et de propager les études historiques,

Considérant qu'à défaut d'une méthode commune, on ne peut établir dans la science un centre

de travail et de communications intellectuelles que de deux manières, savoir : par la direction de efforts de tous sur les mêmes sujets, et par la délibération en commun et la discussion des travaux à faire ;

Que les meilleurs moyens à employer pour arriver à ce double résultat sont, indépendamment des travaux intérieurs, de convoquer des Congrès, de provoquer l'émission de questions sur l'histoire, et de proposer des prix dans les quatre spécialités de l'Institut Historique,

ARRÊTE :

Le septième Congrès historique s'ouvrira à Paris le mercredi 15 septembre 1841. Les savants nationaux et étrangers sont invités à y prendre part.

Dans la première séance, les quatre prix, entrant dans les spécialités des quatre classes de l'Institut Historique, seront décernés, s'il y a lieu ; et les sujets de ces mêmes prix pour l'année suivante seront rendus publics avec les conditions des concours.

Pour ce septième Congrès, les questions suivantes sont mises en discussion :

PREMIÈRE CLASSE (*Histoire générale et histoire de France*).

1. Indiquer un criterium pour l'appréciation des faits historiques et de leur influence.

2. Quelle influence a eue sur la civilisation des Gaules la caste des Druides, considérés comme législateurs, comme prêtres, comme magistrats et comme corps enseignant ?

3. Déterminer les principales causes qui ont facilité l'invasion et l'établissement des peuples du Nord dans les Gaules aux III^e, IV^e et V^e siècles.

4. Appréciation des principaux événements du règne de Philippe-le-Bel.

DEUXIÈME CLASSE (*Histoire des langues et des littératures*).

1. Quelle a été l'influence des langues barbares sur le latin du moyen-âge ?

2. Quels sont les éléments de la langue parlée dans le midi de la France et connue sous le nom de langue romano-provençale ? Faire l'histoire de cette langue depuis le X^e siècle jusqu'à nos jours.

3. De l'influence des littératures étrangères sur la littérature française à partir du XVI^e siècle.

4. Quel fut l'état des lettres en Angleterre sous le règne d'Élisabeth ?

TROISIÈME CLASSE (*Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*).

1. Les théoriciens ont-ils accéléré la marche de la civilisation et le bonheur de l'humanité ? et dans quelle proportion les lumières ont-elles contribué au développement moral des sociétés ?

2. Quel était l'état des sciences mathématiques aux IX^e, X^e, XI^e et XII^e siècles, et quelle influence ont-elles pu exercer sur la construction des grandes cathédrales ?

3. Retracer et apprécier le rôle politique de Grégoire VII pendant son pontificat.

4. Quels sont les secours que Christophe Colomb a trouvés dans les connaissances géographiques antérieures à son époque pour réaliser la découverte de l'Amérique ?

QUATRIÈME CLASSE (*Histoire des beaux-arts*).

1. Déterminer par l'histoire et par l'étude de la physiologie l'action des beaux-arts sur le développement des peuples.
2. Quelles furent les principales formes des temples chez les divers peuples de l'antiquité?
3. Caractériser par l'histoire l'origine, les progrès et la décadence de l'architecture gothique.

RÈGLEMENT DU CONGRÈS DE 1841.

I.

1. Le septième Congrès historique s'ouvrira le mercredi 15 septembre 1841. Le nombre des séances est fixé à quinze.
Elles auront lieu le mercredi 15 septembre, le vendredi 17, le dimanche 19, le mardi 21, le jeudi 23, le samedi 25, le lundi 27, le mercredi 29, le vendredi 1^{er} octobre, le dimanche 3, le mardi 5, le jeudi 7 et le samedi 9.
2. Le présent programme sera adressé aux corps savants et aux personnes qui s'occupent de travaux historiques en France et à l'étranger.
3. Il sera distribué des billets d'entrée qu'on devra présenter à chaque séance, et qui seront valables pour la durée du Congrès.
4. Il n'y aura qu'une séance par jour; elle s'ouvrira à une heure très précise.

II.

5. Le tableau des questions de la séance du jour et de la séance suivante sera affiché dans la salle du Congrès.
6. L'ordre du jour n'indiquera que les questions sur lesquelles des mémoires auront été remis la veille au matin au secrétariat de l'Institut Historique.
Tout mémoire annoncé par l'ordre du jour sera lu, soit par l'auteur, soit, en son absence, par un membre du bureau.
7. Toutes les personnes qui désireraient traiter une des questions désignées par le Congrès devront en faire savoir au secrétariat de l'Institut Historique avant le 14 septembre.
Celles qui ne pourraient pas se rendre au Congrès sont invitées à adresser au secrétaire perpétuel, également avant le 14 septembre, les mémoires qu'elles auraient rédigés sur les questions insérées au tableau dressé par l'Institut Historique.
8. L'organisation des séances sera faite, autant que possible, de telle sorte qu'une séance soit consacrée à la lecture des mémoires, et la séance suivante à la discussion des questions traitées dans ces mémoires.
A cet effet, les mémoires seront déposés, immédiatement après la lecture, au secrétariat de l'Institut Historique, pour être communiqués sans déplacement aux personnes qui voudraient prendre part à la discussion.
9. Le Congrès étant exclusivement consacré à la science historique, il n'y sera point traité de question étrangère à la nature de ses travaux.
10. Aucune des discussions soulevées dans le Congrès ne devra se terminer par un vote.
11. Les mémoires lus au Congrès appartiennent de droit à la publication du compte-rendu des séances. Ils seront déposés *immédiatement* entre les mains du secrétaire perpétuel et livrés à l'impression.
Les auteurs pourront corriger leurs épreuves, à la condition de donner le *bon à tirer* le lendemain du jour où elles auront été communiquées. Ce terme écoulé, le secrétaire perpétuel est autorisé à donner le *bon à tirer*.

L'auteur pourra en obtenir, à ses frais, des exemplaires tirés à part. Il reste libre de disposer de son travail pour toute publication ultérieure.

III.

12. Pendant les séances du Congrès, le bureau sera composé comme il suit :

I. Du président, du vice-président, du vice-président-adjoint, du secrétaire perpétuel et de l'administrateur trésorier, assistés des présidents, vice-présidents et vice-présidents adjoints des classes;

II. Des secrétaires et secrétaires adjoints des classes.

Toute personne étrangère au bureau ne pourra y être admise, sous quelque prétexte que ce soit.

13. Des places seront réservées aux sténographes de l'Institut Historique et à MM. les journalistes.

14. Le Congrès sera présidé par le président, par le vice-président, ou par le vice-président-adjoint de l'Institut Historique.

Ils pourront être remplacés par l'un des présidents, vice-présidents, ou vice-présidents adjoints des classes dont les questions seront à l'ordre du jour.

15. Le secrétaire perpétuel de l'Institut Historique sera le secrétaire du Congrès; les secrétaires et secrétaires adjoints des classes l'assisteront; et l'un d'eux le remplacera en cas d'empêchement.

16. Le président dirigera seul la tenue des séances, l'ordre des lectures et des discussions.

Il accordera ou refusera la parole, et la retirera à ceux des orateurs qui s'écarteraient du sujet en discussion.

Dans les cas graves, le président consulera le bureau.

17. Le président ne pourra interrompre les matières à l'ordre du jour, ni l'ordre d'inscription pour les discussions, sauf le cas de force majeure.

18. Lorsque le président voudra prendre une part directe aux discussions, il cèdera le fauteuil à celui des membres du bureau qui aura le droit de présidence après lui.

19. A l'ouverture de chaque séance, un des secrétaires donnera lecture du procès-verbal sommaire de la dernière séance. Il lira également les articles du règlement relatifs à la police des séances et à l'ordre à observer dans les lectures et les discussions.

20. Chaque lecture de mémoire ne pourra excéder la durée d'une demi-heure; et, dans la discussion, chaque orateur ne pourra garder la parole plus d'une demi-heure.

21. Les orateurs qui voudraient prendre part aux discussions, se feront inscrire sur la liste tenue à cet effet par l'un des secrétaires.

22. Il y aura une feuille de présence à l'entrée de la première salle.

23. Toute réclamation, quelle que soit la personne qui juge à propos de la faire, et quel qu'en soit le sujet, sera transmise, par écrit et signée, au président, s'il s'agit d'un fait d'actualité des séances; dans le cas contraire, elle devra être adressée au conseil de l'Institut Historique.

24. Les séances des classes et les assemblées générales de l'Institut Historique sont suspendues pendant la durée du Congrès, les quinze jours qui précèdent, et les quinze jours qui suivent.

25. Il sera pourvu par un règlement spécial à la police intérieure des séances du Congrès.

26. Le présent règlement sera imprimé et distribué.

Il sera affiché dans le lieu des séances du Congrès.

Délibéré et adopté en assemblée générale de l'Institut Historique, le vendredi 30 juillet 1841.

Pour copie conforme :

Le secrétaire perpétuel, EUGÈNE GARAY DE MONGLAVE.

MÉMOIRE.

HISTOIRE DES PRÉCAUTIONS SANITAIRES

ADOPTÉES PAR LES DIFFÉRENTS PEUPLES (1).

Si j'ai réussi à bien déterminer l'origine des idées répandues sur la contagion en général, on doit s'attendre à voir les précautions sanitaires varier chez les différents peuples, non-seulement selon l'état plus ou moins avancé de leur civilisation, mais encore suivant l'idée qu'ils se feront du mode de transmission de la maladie dont ils chercheront à se garantir.

En effet, lorsque les hommes se sont arrêtés à la pensée de la transmission d'un mal par la contagion proprement dite, ils ont soustrait ceux qui s'en trouvaient atteints au contact immédiat de leurs semblables encore sains, ou crus tels, et l'humanité s'est alors trouvée aux prises avec ces scènes d'épouvantable barbarie que nous ne rencontrons jamais dans l'histoire sans un saisissement d'horreur. Ils n'ont point agi de même dans les cas où ils rapportaient l'origine du mal, soit à l'infection *vive*, soit à l'infection *morte*. J'ai hâte de le prouver, mais je dois prévenir d'abord que je n'exposerai point avec détails les mesures sanitaires dirigées contre des maladies de second ordre, surtout si elles ont sévi chez des peuples peu connus. Le moyen de ne rien avancer de suspect est de prendre un grand fléau chez un peuple dont l'importance n'est point contestée et dont l'histoire est bien connue.

Or, parmi les maladies dont l'origine par contagion proprement dite n'a jamais été révoquée en doute, il n'en est sûrement aucune qui ait inspiré plus d'effroi, fait un plus grand nombre de victimes, nécessité de plus grandes et de plus nombreuses précautions sanitaires que la *lèpre*, cette *filie aînée de la Mort*, comme l'appelle le prophète.

Née en Arabie, comme la plupart des affections de la peau, elle a parcouru successivement l'Egypte, l'Asie, l'Europe, l'Amérique, se modifiant plus ou moins avec le ciel sous lequel elle sévissait, mais se montrant partout avec son caractère de contagion. Il est nécessaire que je rapproche brièvement les principaux traits de cette maladie, recueillis à bien des sources, mais surtout dans la Bible et dans Sprengel.

La peau commençait par être le siège d'une démangeaison insupportable dans les doigts et dans les mains, en même temps que les organes intérieurs étaient en proie à des douleurs atroces. Cependant les téguments devenaient épais, écaillés, rudes à l'instar de la peau des quadrupèdes; il s'y manifestait des

(1) Voyez la 3^e livraison de *l'Investigateur*, avril 1841, page 109.

taches bleuâtres, rouges et même parfaitement noires, comme dans Job; puis arrivait rapidement l'insensibilité complète de la peau, qui devenait dure et raboteuse comme l'écorce des arbres. Le mal gagnait bientôt le tissu muqueux, les membranes, les glandes, les muscles, les cartilages, les os; tout le corps se couvrait d'ulcères rongeurs, de tumeurs cancéreuses; les doigts, les mains, les pieds, les membres se tuméfaient, acquéraient des dimensions énormes, se détachaient et tombaient successivement en lambeaux, à tel point que les lépreux, quand ils allaient en certain nombre, marquaient leur route en la couvrant de lambeaux de chairs livides, hideuses et horriblement fétides. Le visage se décomposait et prenait une forme bizarre, qui, selon Aristote, se rapprochait assez de celui des satyres. Les poils tombaient, la tête se dénudait, la voix devenait rauque; le malade, accablé d'idées noires, tombait dans une mélancolie profonde. Cependant les fonctions intérieures se maintenaient dans un état parfait, et la mort ne venait qu'à pas lents mettre un terme aux souffrances du lépreux, comme si ce mal hideux, dit de Pons, préférerait s'attaquer aux formes qu'à la vie, et fit bien plus consister son triomphe à dégrader qu'à détruire.

Le peuple juif est de tous les peuples anciens celui qui a déployé le plus grand nombre de précautions sanitaires contre la contagion de la lèpre. « Tout homme, dit Moïse, qui sera infecté de lèpre et qui aura été séparé des autres par le jugement du prêtre, aura les vêtements dé cousus, la tête nue, le visage couvert de son vêtement, et il criera qu'il est impur et souillé, et, pendant tout le temps qu'il sera impur et souillé, il demeurera seul, hors du camp, de peur de communiquer aux autres sa lèpre. S'il se trouve une maison frappée de la plaie de la lèpre, celui à qui appartient la maison ira en avertir le prêtre....; alors le prêtre ordonnera qu'on emporte tout ce qui est dans la maison avant qu'il y entre et qu'il voie si la lèpre est dans la maison, de peur que tout ce qui s'y trouve ne soit condamné au feu. Si la maison est frappée de lèpre, il en sortira et la fermera aussitôt sans l'ouvrir pendant sept jours. Il reviendra le septième, et, s'il trouve que la lèpre est augmentée, il commandera qu'on arrache les pierres, qu'on les jette hors de la ville dans un lieu impur. Toute maison où la lèpre serait enracinée sera détruite incontinent; on en jettera les pierres, les bois, toute la terre et la poussière hors de la ville en un lieu impur. Celui qui entrera dans une maison impure, fermée par le prêtre, sera impur lui-même jusqu'au soir, et celui qui y dormira et y mangera quelque chose lavera ses vêtements. »

Moïse, comme on voit, croyait que la maladie pouvait se transmettre, non-seulement par infection, mais encore, mais surtout par contagion.

Sans être l'objet d'une législation aussi rigoureuse, les lépreux, chez les autres peuples de l'Orient, furent toujours impitoyablement proscrits de la société humaine. Les Perses les expulsaient des villes aussitôt après l'apparition du plus léger symptôme, persuadés, dit Schilling, qu'il suffisait de toucher un malade ayant une seule tache de lèpre pour contracter soi-même la maladie. Cependant,

chez ces mêmes Perses, les réglemens de cette nature phaient quelquefois, au moins pour les rois, puisque Plutarque nous apprend qu'Artaxerxe Mnémon, je crois, aimait plus qu'il n'aurait dû sa sœur Atossa, qui avait pourtant tout le corps couvert d'une lèpre blanche. Les Indiens séquestraient et séquestrent encore les lépreux, et font déposer chaque jour à leur porte de quoi les faire subsister, lavant scrupuleusement au vinaigre tout ce qui a servi à ces infortunés. Il m'a été impossible de trouver nulle part rien qui pût me faire connaître les précautions des Chinois contre la contagion de la lèpre, qui fait pourtant chez eux un si grand nombre de victimes. En Égypte, les rois, pour se délivrer de la lèpre quand ils en étaient atteints, avaient coutume de se baigner dans le sang humain. (Pline, *Hist. nat.*, l. XXVI, ch. 5; et Marcellus Empiricus, *De med.*, ch. 19). — Tibère abolit, par une ordonnance, la coutume qu'avaient les Romains de s'embrasser en s'abordant. D'après Roger et Roland, un grand nombre de peuples anciens avaient recours à la castration comme moyen de guérir infailliblement de la lèpre. Rhotaris, roi des Lombards, rendit, en 630, contre les lépreux des ordonnances de séquestration d'une sévérité presque égale à celle de Moïse, ce qui n'empêche pas de retrouver au VIII^e siècle la lèpre exerçant d'affreux ravages chez ces mêmes Lombards, à tel point que le pape Sylvestre crut devoir dissuader le roi de France d'épouser une princesse lombarde, sous le prétexte qu'il existait en elle une disposition à la lèpre (*Henster*). En Allemagne, saint Ottomar fonda, pendant le VIII^e siècle, des établissemens destinés à recevoir les lépreux, que le dégoût public avait forcés jusque-là à se retirer dans des espèces de tanières où ils vivaient et mouraient ignorés du genre humain. En France, Pepin et Charlemagne, pendant le VIII^e et au commencement du XI^e siècle, secondèrent par des ordonnances, et le premier par des dispositions testamentaires, le zèle charitable de saint Nicolas à fonder des asiles pour les lépreux. En Angleterre on ne tarda pas à suivre l'impulsion donnée, et bientôt il y eut dans presque toute l'Europe des établissemens pour isoler les lépreux et se soustraire ainsi aux causes de transmission de leur hideuse infirmité.

Mais ce fut surtout lorsque les Croisades eurent en quelque sorte coulé l'Europe dans l'Asie que la lèpre, en multipliant ses ravages, obligea de multiplier les précautions sanitaires. Alors surgirent ces ordres de généreux chevaliers qui paraissent avec un si admirable dévouement de l'infirmerie au champ de bataille. — Nobles chevaliers de Saint-Lazare, je vous propose pour modèles à ces hommes pusillanimes dont la profession est de soulager les maux de leurs semblables, et que l'on voit se cacher lâchement aux jours des grands fléaux.

L'Asie et l'Europe, l'Europe surtout, se couvrirent bientôt d'établissemens destinés à la séquestration et au soulagement des lépreux. Ces établissemens s'appelèrent presque indifféremment *Léproseries*, *Mezelleries*, *Ladgeries*, *Maladgeries*, *Lazarets*. Il y a tout lieu de croire que ces maisons, dans le principe surtout, dûrent être desservies par les chevaliers de Saint-Lazare. Les ordres

de chevaliers qui ont voulu leur contester ce noble privilège ne me paraissent pas avoir la raison de leur côté. Quoi qu'il en soit, si l'on juge des ravages de la lèpre par le nombre des léproseries, ils durent être innombrables, puisque, en 1226, sous *Louis Cœur-de-Lion*, on en comptait 2,000 en France seulement; et Matthieu Paris avance qu'il y en avait au moins 19,000 dans toute la chrétienté. Mais, comme les meilleures institutions humaines dégèrent tôt ou tard et amènent des abus plus ou moins funestes, celle dont il est ici question n'échappa point à cette loi générale. On en vint jusqu'à faire subir l'épreuve d'un véritable enterrement au lépreux, avant de lui donner asile dans les léproseries : un prêtre, revêtu d'une étole et d'un surplis, allait, en pompe, précédé de la croix, chez le lépreux préparé d'avance à cette cérémonie. Le ministre sacré commençait par l'exhorter à souffrir patiemment et en esprit de pénitence la plaie incurable dont Dieu le frappait. Il l'arrosait ensuite d'eau bénite et le conduisait à l'église. Là le lépreux déponillait ses habits et prenait un vêtement noir, préparé exprès, se mettait à genoux devant l'autel entre deux tréteaux, et entendait la messe, après laquelle on l'arrosait encore d'eau bénite. Je l'ai dit, c'était une vraie cérémonie funèbre. En le conduisant de sa maison à l'église on chantait les mêmes psaumes qu'aux enterrements, et, après la messe, qui était aussi la même que celle des morts, on chantait le *Libera*. Le malade était ensuite reconduit à sa maison comme en un cimetière. Là le prêtre lui faisait une nouvelle exhortation et lui jetait une pelletée de terre sur les pieds. On le couvrait d'un capuchon, d'une tunique, on lui donnait deux chemises, une *esclavine*, un barillet, un entonnoir, des cliquettes, un couteau, une baguette et une ceinture de cuir. Avant de le quitter, le prêtre lui défendait de paraître en public, d'entrer dans les églises, les moulins, les lieux où on cisaie le pain, de laver ses mains ou ses pieds dans les fontaines, les ruisseaux, de toucher aux denrées autrement qu'avec sa baguette, d'entrer dans les maisons ou dans les cabarets, de répondre à ceux qui l'interrogeraient, de s'engager dans les chemins étroits, de toucher aux enfants : en un mot ces infortunés étaient des *morts-vivants*, qu'on me passe l'expression. L'historien auquel j'emprunte ces détails, Ogée, dans son *Dictionnaire de Bretagne*, ajoute que leurs enfants n'étaient point baptisés sur les fonts; l'eau qui servait à leur baptême était incontinent jetée dans les lieux retirés. Un aubergiste qui aurait reçu un lépreux voyait sa maison rasée; quand un lépreux marchait dans l'obscurité ou pendant la nuit, il était obligé de faire du bruit avec ses cliquettes. Il y avait un impôt mis sur la commune qui ne déclarait pas ses lépreux. Je n'en finirais point si je voulais raconter toutes les mesures dont ces infortunés étaient le cruel objet. Partout où cette hideuse infirmité était regardée comme un signe de la vengeance céleste, les malheureux qui la portaient étaient chassés de la société de leurs semblables. Les autels des dieux, ceux de Junon surtout, étaient chargés de victimes d'expiation. Chez les juifs, la religion s'alliait à la politique pour sévir contre eux. Toutefois, j'ai hâte de le dire, la sévérité des règlements faiblit chez quelques

peuples, puisque nous voyons le roi de Syrie converser avec Naaman. Elle fut même annulée chez plusieurs autres où, par une contradiction dont la raison humaine ne donne que trop d'exemples, les lépreux, loin d'être chassés et méprisés, étaient au contraire fort vénérés, revêtus des premières charges de l'Etat et admis dans les temples. Il y eut une époque où, même en Occident, l'interprétation de la parabole du Lazare donna lieu aux mêmes excès en faveur des lépreux. Mais reprenons l'histoire des mesures usitées chez d'autres peuples contre la propagation de la lèpre.

En Amérique, il y a quelques siècles, on reléguait tous les lépreux dans l'île de la Désirade. La lèpre, si commune dans l'Île-de-France, décida, il n'y a pas très longtemps, l'administration coloniale à faire transporter tous les lépreux dans l'île de Coitivy, qui fut ainsi métamorphosée en une sorte de léproserie. L'île de Samos semblait être devenue celle de toute l'Asie-Mineure; on y rassemblait les lépreux, en plus ou moins grand nombre, dans des chambres fort peu spacieuses. Rien de plus déplorable que le sort de ces malheureux, insupportables les uns aux autres, et repoussés de l'univers. L'Espagne possédait aussi des léproseries.

Cependant la lèpre se perdait peu à peu, en Europe surtout, par suite de la séquestration des lépreux dans les maladreries autant que par l'influence d'une température si différente de celle où la maladie était née et s'était propagée. Les maisons de lépreux reçurent dès lors diverses destinations, laissant dans beaucoup de villes une attestation de leur existence dans leur nom imposé à certains quartiers, ou à certaines rues. Ce n'est pas cependant que la lèpre ait jamais cessé de se montrer en Europe. Plusieurs cas de cette maladie observés en France, en Italie, en Espagne, etc., prouvent qu'elle s'y montre encore; mais le nombre des lépreux est devenu tellement minime, et la maladie si bénigne, qu'il n'y a plus lieu de déployer contre elle ces formidables précautions sanitaires dont elle fut l'objet au moyen-âge. — J'arrive à d'autres maladies contagieuses.

La gale, dont la contagion est si bien établie de nos jours, paraît avoir eu si peu ce caractère aux yeux de plusieurs peuples anciens que Moïse dit formellement dans le *Lévitique* que, si le prêtre chargé de constater la lèpre ne trouve que la gale, le galeux ne sera l'objet d'aucune mesure de santé. Il n'en est pas ainsi de nos jours : la connaissance parfaite de la nature de cette maladie donne lieu, dans presque toute l'Europe, en France surtout, à des précautions qui deviendront de plus en plus sévères à mesure que l'hygiène publique, l'hygiène privée surtout, rendront plus évidente, par leur perfection, la transmission presque exclusive de la gale par le contact immédiat. On ne verra plus alors, comme j'en ai un exemple sous les yeux en ce moment, des familles honorables et opulentes frappées de cette maladie dégoûtante par un domestique galeux.

La syphilis, inconnue aux anciens selon toute apparence, ne les a point préoccupés, tandis que les peuples modernes déploient contre ce hideux fléau des

mesures qui pourraient peut-être le bannir à jamais de notre société, si elles étaient bien exécutées. Or le plus sûr moyen de la faire disparaître, le seul peut-être, serait d'exercer une police active sur les prostituées, et de séquestrer impitoyablement celles qui seraient reconnues en être atteintes. Les maisons de tolérance offrent l'avantage d'une surveillance facile, et, dans les localités où cette surveillance est bien faite, on est arrivé à ne plus trouver qu'une femme malade sur cinquante et une. Resterait à résoudre le problème suivant pour arriver à l'extinction complète de la syphilis : Trouver le moyen d'empêcher la maladie de s'embarquer avec les matelots et les militaires, et d'empêcher sa transmission des enfants à leur nourrice et réciproquement.

La rage, si manifestement, si exclusivement transmissible par contagion, fait plus que jamais aujourd'hui l'objet des méditations de tous les vrais amis de l'humanité. Les précautions sanitaires dirigées contre cette désespérante affection sont, ou si mal conçues, ou si mal observées, qu'elle fait annuellement quelques centaines de victimes humaines en France seulement.

Les anciens ont très-certainement connu la rage. Je n'en voudrais pour preuve que la fable d'Actéon dévoré par ses chiens, et l'épithète de *chien enragé* donnée dans Homère à Hector par Teucer. Polybe parle de la mort prompte des enragés, et Ménandre fait allusion à leur horreur pour les boissons. A cette époque éloignée il paraît que l'on avait l'horrible coutume de se débarrasser des enragés en le étouffant. Cet usage de Cannibales s'est retrouvé dans quelques-uns de nos départements. Dans quelques autres, les enragés sont chargés de chaînes et plongés dans un cachot pour y pourrir. Les principales mesures employées de nos jours contre la rage se réduisent à abattre inexorablement tout animal suspect, les chiens surtout, s'ils sont trouvés errants et démuselés. On a souvent proposé en France et jamais exécuté d'établir un impôt sur les chiens, de reconnaître à certains signes ceux qui sont soumis à cet impôt et de tuer sans miséricorde tous les autres (1). Ce moyen, on le sent, n'atteindrait que trop indirectement le but proposé. Il faut bien le dire, les meilleures mesures sanitaires à l'égard de cette maladie, sans en excepter celles qui sont en usage à Erfurt et à Bâle, ne pourront tout au plus que diminuer le nombre des cas, sans parvenir jamais à l'éteindre entièrement. Frappé plus que je ne puis dire, il y a quelques années, de cette inutilité définitive des expédients les plus rationnels contre la rage, je me posai à moi-même ce problème : — Soustraire l'homme à la rage en prévenant le développement de cette maladie chez le chien. — Ce problème, je le dis avec un frémisse-

(1) D'après les dernières statistiques, il existe en France deux millions de chiens ; en évaluant la nourriture de chacun d'eux à une demi-livre de pain par jour, on trouve par jour un million de livres, trente millions par mois, et par conséquent trois cent soixante-trois millions par an, ce qui assurerait la vie d'un million d'individus. Or un simple impôt de 10 fr. par an sur chaque chien en diminuerait le nombre et réduirait d'autant les cas d'hydropathie.

ment d'orgueilleux bonheur, peut-être l'ai-je résolu. Je sens le besoin irrésistible de dire ici toute ma pensée à ce sujet et de prendre rang pour ma découverte, si elle se réalise, comme je l'espère.

Tout le monde sait que les animaux des genres *canis* et *felis*, tels que le chien, le loup, le renard et le chat, sont seuls sujets à la rage spontanée, et encore cela n'a-t-il pas lieu dans tous les pays, tandis que les autres quadrupèdes, les oiseaux et l'homme lui-même (1) ne la contractent jamais que par inoculation. Si donc on pouvait prévenir son développement spontané chez les animaux qui y sont sujets, au moins chez ceux qui vivent au milieu de nous, tels que le chien, on en garantirait infailliblement l'espèce humaine.

Marochetti, médecin italien, cherchant à vérifier l'exactitude d'une assertion d'Etmüller, qui l'avait lui-même empruntée à Pline, savoir : qu'il existe sous la langue des chiens de petits vers, dont l'extraction, faite à temps, prévient constamment le développement de la rage, crut pouvoir établir que le virus rabique, après avoir passé dans le torrent de la circulation, vient se concentrer sous la langue de l'animal, où il se traduit de chaque côté du frein de cet organe, du troisième au neuvième jour, par de petites pustules dans lesquelles il paraît être renfermé. Je ne me fais point l'apôtre de la théorie de Marochetti, qui a trouvé d'éloquents contradicteurs; mais, sans m'occuper comme lui du mode de formation de ces pustules ou vésicules, je crois pouvoir affirmer leur existence (2). Cela posé, je me suis demandé si les *lysses*, car c'est le nom que l'on donne à ces vésicules, ne pourraient pas être destinées à jouer le rôle d'une espèce de cow-pox, permettre une sorte de vaccination, ou tout au moins d'inoculation, et prévenir, ou seulement atténuer les effets de la rage. L'expérience seule pouvait se charger de la réponse. Or je l'ai consultée trois fois en inoculant sur des chiens en parfaite santé la matière recueillie sur des lysses de chiens enragés (3). Ces trois expériences ont confirmé ma théorie, à mes yeux du moins, mais je comprends que l'on peut encore se refuser à croire à leur exactitude, et je ne fais que prendre ici date de ma découverte si elle doit se confirmer un jour.

Cependant le lecteur a déjà tiré de lui-même la conclusion qui en découle : « Pour exterminer la rage, ou du moins la rendre incommunicable, ou sans effet, inoculer la matière des lysses recueillie en temps opportun sur les animaux domestiques qu'elle attaque spontanément, et particulièrement sur le chien. » Dès

(1) M. Breschet pense avoir démontré que, non-seulement la rage ne se développe pas spontanément chez le cheval et l'âne, mais encore que ces animaux, après l'avoir contractée par inoculation, sont impropres à la communiquer à d'autres animaux.

(2) Les plaisanteries auxquelles ont donné lieu les prétendues découvertes du baron Portal n'ont pu m'empêcher de rechercher ces pustules. Que d'autres s'arment du même courage, et ils trouveront ce que j'ai trouvé deux fois sur trois expériences.

(3) Ces expériences, que je m'occupe de rédiger et, que je me propose de livrer à la publicité quand je pourrai les corroborer de quelques autres, répondront suffisamment aux nombreuses objections qui me viennent de toutes parts.

lors l'anéantissement de cette maladie devient le résultat d'une simple ordonnance de police.

Je rentre dans la question pour passer à l'histoire des précautions sanitaires dirigées contre les maladies transmissibles par *infection*, et d'abord par *infection morte*.

Je rappelle que j'entends par infection morte le transfert d'une affection morbide par des miasmes délétères fournis par des substances végétales, ou animales, privées de la vie. Il ne faut pas oublier, non plus, qu'il a été démontré que les hommes n'ont pu penser à lui attribuer ses propriétés mortifères qu'après en avoir été victimes, et que les mesures déployées contre elle sont filles des faits et point du tout de la théorie. Je me demande donc tout de suite quel peut avoir été le peuple qui a dû surtout et peut-être le premier avoir à lutter contre l'influence pernicieuse de l'*infection morte*. Or, évidemment pour moi, ce peuple ne saurait être que celui dont le pays nous est représenté comme étant encore sous son premier roi un long marais, encaissé à droite et à gauche par une double chaîne de montagnes, couvertes de forêts épaisses et labourées par des torrents de pluie, qui, se précipitant en larges cascades, creusèrent les ravins et les gorges profondes dont elles sont encore sillonnées. Une fois répandues dans la plaine, ces eaux y séjournaient indéfiniment au milieu d'une végétation abondante, vigoureuse, variée, sans cesse torréfiée par les rayons du soleil de la zone équinoxiale. Qu'on se figure ce vaste foyer d'émanations putrides, alimenté sans cesse par des myriades d'insectes, de grenouilles, de crocodiles, de poissons de toutes sortes, de serpents, de singes, de sangliers, d'ours, de loups, d'hyènes, de chacals, d'oiseaux carnassiers de toute espèce, de sauterelles, etc., et on n'hésitera pas à regarder l'Égypte comme ayant été incontestablement le berceau de l'infection morte en même temps que celui des magnifiques ressources que nous allons voir dirigées contre elle.

C'est donc au milieu du peuple égyptien, peuple médecin, dont chaque citoyen, quand il voyageait, était consulté comme tel, à l'instar de l'Européen de nos jours quand il parcourt les tribus de l'Amérique, c'est au sein de ce peuple que nous trouvons les plus belles pages de l'histoire des précautions sanitaires enfantées par l'infection morte. Ces précautions se résument dans les dessèchements et les embaumements.

Tout le monde connaît l'histoire de ce lac Mœris, de ces canaux en nombre infini, de ces encaissements du Nil, de tous ces merveilleux travaux d'assainissement, dont l'Égyptien trouva le moyen de faire le triple emploi à la culture, au commerce et à la salubrité publique. Passons à l'embaumement.

Je lis la surprise sur le visage de plus d'un lecteur. Quoi, les embaumements? Mais les embaumements chez les Égyptiens étaient une pratique religieuse, et non un moyen de salubrité publique!...

Il y a déjà quelques années que je trouvai dans Volney l'idée, qui me parut bizarre, que l'embaumement en Égypte devait être regardé comme une précau-

tion sanitaire. En y réfléchissant à plusieurs reprises, je me suis convaincu que cette assertion de Volney était une vérité, que j'ai vu plus tard M. Pariset adopter et développer avec le talent qu'il apporte dans tout ce qu'il écrit. Il s'agit donc ici de livrer bataille à l'opinion générale, pour ne pas dire universelle, que les embaumements ont été une pratique religieuse avant d'être un moyen d'assainissement. Voyons d'abord en quoi consistaient les embaumements.

L'art d'embaumer, que nous allons voir porté si haut en Egypte, n'est point né parfait. Comme tous les arts, l'histoire nous le montre d'abord enfant, puis passant successivement par les divers degrés qui l'ont mené presque à la perfection chez ce peuple prodigieux. L'Egyptien commença donc à embaumer d'une manière aussi simple qu'uniforme. Dans le principe, riches et pauvres furent traités de la même manière; mais, l'art se développant, les hommes portèrent jusque sur leurs restes les distinctions que leur orgueil avait recherchées pendant la vie. Chaque mortel prétendit garder jusque dans l'empire de la mort le rang qu'il avait occupé dans le monde. De là naquirent et la variété dans les embaumements, et une sorte de hiérarchie dans le tombeau, qui se montrait depuis la simple pierre tumulaire du désert jusqu'à la plus gigantesque pyramide de Memphis.

Cependant l'art d'embaumer, jusque-là restreint à l'homme, embrassa plus tard jusqu'aux animaux de l'espèce la moins noble, variant son luxe suivant les classes; et, suivant que cet animal se nommait ibis ou souris, il fut modestement déposé sous la table ou somptueusement enfermé dans des tombeaux de pierre habilement ciselés. Pour faire imaginer, si cela est possible, l'incroyable merveilleux que déploya l'Egyptien dans les embaumements, je ne puis mieux faire que de placer ici le tableau de la grotte de Samoun.

A la hauteur de Montfalont, vers le terme qu'atteignait le long marais qui formait l'Egypte inférieure, sur le plateau de la chaîne arabique, se trouve, à fleur de terre, l'ouverture de cette grotte, creusée dans le cœur de la montagne par les seules mains de la nature. Elle se compose d'une suite de salles irrégulières, vastes, élevées, liées entre elles par des couloirs si étroits qu'on n'y marche qu'en rampant, séparées l'une de l'autre par des cloisons de stalactites, aujourd'hui noircies par la fumée des flambeaux et la suie grasse d'un long incendie, mais qui, dans l'origine et lorsque l'homme y fit descendre pour la première fois de la lumière, ont dû briller de tout l'éclat du cristal, séjour caché aux hommes, sinueux, profond, et dont, après une investigation de quatre ou cinq heures, on n'a pas encore atteint les limites. C'est là, c'est dans ce dépôt ténébreux, qu'à une époque que l'on ne peut plus assigner ont été portées des momies de crocodiles de toutes les dimensions, disposées, pour les plus grands, par couches successives depuis le bas des énormes salles jusqu'à la voûte, ou par paquets isolés de cinquante ou de soixante pour ceux de moyenne taille, entremêlés çà et là de momies d'hommes qui ont été dorées, et de larges baucs de cette résine où ont été entassés, par millions de millions, les petits cro-

codiles, dont les rachis desséchés se croisent en tous sens, et de grands amas de ces œufs de crocodiles, encore si entiers qu'ils semblent nouvellement éclos. Ce qui frappe surtout dans cette grotte, c'est la prodigieuse quantité de grands crocodiles de dix, douze, quinze pieds de long. Une particularité non moins surprenante, c'est la prodigieuse quantité de linge dont ces animaux sont couverts : on en chargerait plusieurs bâtiments. Ces tristes débris sont mieux vêtus que ne le sont de nos jours les paysans égyptiens ; soit imprudence, soit mauvais dessin, le feu a été mis à ces linges desséchés, et il a brûlé sourdement pendant plus de trois années. A l'aspect des tas de cendres que l'incendie a laissés, on croit que tout a été détruit ; à l'aspect de ce qui reste, on croit que rien n'a été entamé. En passant d'un compartiment à l'autre de la grotte, M. Guilhon s'est plus d'une fois traîné sur d'énormes monceaux de cendres, d'où il a retiré des portions de peau de crocodiles, dures comme du fer, de grands os calcinés, des vertèbres d'hommes et d'animaux, vitrifiées par la chaleur. Au sortir de ce labyrinthe sépulcral, étonné, saisi de l'étrange spectacle qu'il avait eusous les yeux, M. Guilhon s'écriait : « Ce que j'ai vu est-il un rêve ? est-ce une réalité ? A présent je puis tout croire des Egyptiens (1). »

Je le demande maintenant : quel peut avoir été le but d'un si grand travail, l'idée-mère de tant de prodiges ? La religion ?... Voyons !... L'art des embaumements en Egypte était porté au point que le peuple égyptien est parvenu, comme nous voyons, à donner à ses momies la même durée qu'à ses pyramides. Cet art s'est associé une foule d'autres arts qui supposent eux-même des travaux, des progrès, et, par analogie, des siècles infinis, l'art des tissus, l'art de la teinture, l'art de fondre, de façonner, de colorer le verre et les métaux, l'art de graver, de façonner le bois, de le peindre, de le décorer, de lui donner tout l'éclat de l'or, du vernis, des émaux, l'art de préparer les parfums et de faire pénétrer jusque dans les chairs les poudres, les essences, les résines odorantes. Il n'est pas de momie tant soit peu magnifique qui ne présente une sorte d'encyclopédie des arts industriels (2) ; or il n'y a qu'une grande infortune, une grande calamité publique, une nécessité implacable, qui ait pu donner le jour à une industrie dont la perfection va jusqu'au prodige. En Egypte on commença par inhumer les corps, moyen aussi simple, aussi naturel qu'il est conforme à la pitié si naïve des premiers humains. Examinez les idées morales, qui sont toutes des idées primitives, et voyez si vous trouverez dans leurs expressions premières les traces de l'industrie fille du besoin. Ainsi, pour en finir avec la question des embaumements, convenons que, vivant au sein d'une population nombreuse, sous un ciel brûlant, sur un sol fécond, profondément humecté plusieurs mois chaque année, la rapide putréfaction des animaux et des végétaux privés de vie, ayant donné naissance à quelque fléau meurtrier, l'Égyptien

(1) Pariset, *de la Peste en Orient*.

(2) *Idem*.

travail à s'y soustraire en inhumant d'abord les cadavres loin des habitations, puis en prévenant leur putréfaction par l'embaumement; et que la religion, qui trouve si bien son compte à cette noble pratique, en aura profité pour l'étendre jusqu'aux animaux que l'Égyptien traitait en dieux. Ainsi se trouve exposée l'histoire de l'embaumement, considéré comme précaution sanitaire puissante contre l'infection morte.

J'arrive enfin à l'histoire des précautions sanitaires employées contre l'infection vive. Selon mon habitude, je rappellerai que j'ai défini l'infection vive le transfert d'un mal, de l'animal vivant qui en est atteint, à un autre qui peut être considéré comme y étant prédisposé par un véhicule quelconque. Les maladies dont le mode de transmission rentre dans cette sorte d'infection sont surtout les diverses espèces de typhus, un grand nombre d'affections exanthémateuses ou pustuleuses, etc., la phthisie pulmonaire et certaines maladies des animaux qui, dans les cas d'épizootie particulièrement, peuvent attaquer l'homme lui-même. C'est donc à tracer rapidement l'histoire des précautions sanitaires dirigées contre ces diverses maladies que se réduit cette dernière partie de mon travail; et cette histoire se renferme dans celles de la quarantaine, du cordon sanitaire, du lazaret, de la patente, des purges, du sereinage, des fumigations, et enfin de quelques mesures de police médicale, ou d'hygiène publique, usitées dans des maladies de second ordre relativement à leur degré d'infection.

La quarantaine, inconnue des anciens, ou du moins très imparfaitement connue et employée, consiste à isoler absolument, pendant un temps qui varie selon l'idée que l'on se fait de l'incubation de la maladie, les hommes, les animaux et jusqu'aux effets et objets de commerce qui arrivent d'un lieu infecté actuellement, ou bien qui l'est habituellement, ou accidentellement. L'origine de ce mot quarantaine vient très probablement de l'idée émise par Pythagore, et après lui par Hippocrate, que tout principe morbifère dans les épidémies pouvait ne donner des signes de sa présence qu'au quarantième jour. L'observation mieux dirigée a prouvé que l'opinion d'Hippocrate manquait de justesse, mais le mot quarantaine n'en est pas moins resté.

Je n'ai pas ici mission de faire le procès à la quarantaine, ou d'exalter son importance outre mesure, selon que je planterais mon drapeau parmi les anti-contagionistes ou parmi les contagionistes. L'histoire de cette institution doit seule m'occuper.

Il faut faire remonter la naissance de la quarantaine à l'époque de la fondation des premières maladreries, c'est-à-dire au VII^e siècle de notre ère, à moins que l'on ne veuille considérer les épreuves de séquestration auxquelles Moïse astreignait les lépreux présumés comme une sorte de quarantaine. « L'homme, dit le législateur des Hébreux, dans la peau ou dans la chair duquel il se sera formée une diversité de couleurs, ou une pustule, ou quelque chose de luisant

qui paraisse la plaie de la lèpre, sera amené au prêtre Aaron, ou à quelqu'un de ses fils, et, s'il voit que la lèpre se révèle sur la peau, que le poil ait changé de couleur et soit devenu blanc, que les endroits où la lèpre se montre soient plus enfoncés que la peau et que le reste de la chair, il déclarera que c'est la plaie de la lèpre et il le fera séparer de la compagnie des autres; mais s'il voit une blancheur luisante sur la peau sans que cet endroit soit plus enfoncé que le reste de la chair, et que le poil soit de la couleur qu'il a toujours été, le prêtre le renfermera pendant sept jours, et il l'examinera le septième jour; et, si la lèpre n'a pas crû davantage, il le renfermera encore sept autres jours; au septième jour il l'examinera, et, si la lèpre ne s'est point répandue sur la peau, il le déclarera pur, et cet homme lavera ses vêtements et il sera pur (Lév., ch. 13). C'est bien là, en effet, une véritable quarantaine de quatorze jours, non pas, à la vérité, entourée de toutes les précautions usitées de nos jours, mais s'en rapprochant d'autant plus que les nouveaux règlements de police sanitaire sont à la veille de réduire les plus longues quarantaines au laps de temps ordonné par Moïse.

Quoi qu'il en soit, on ne peut guère trouver de traces bien marquées de l'existence de la quarantaine avant le XV^e siècle, lorsque l'Occident, las de se déborder sur l'Asie, voulut lui renvoyer les fléaux qu'il en avait importés. C'est sans contredit aux chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem que l'on doit les premiers règlements sanitaires qui ont fixé la quarantaine, car je ne regarde pas comme tels les rares et insuffisantes mesures que les empereurs de Constantinople employaient contre les épidémies qui ravageaient leur capitale.

Cependant cette institution de la quarantaine ne fut pas longtemps à se montrer avec ce caractère d'exagération que les hommes donnent tôt ou tard aux meilleures innovations. D'abord on fixa rigoureusement sa durée au nombre de jours exprimés par son nom, sans tenir compte, ni de la durée de la traversée, ni de celle de l'incubation du mal, ni du temps pendant lequel ce mal conserve la propriété de se transmettre, ni du mode de propagation, ni de la nature de la maladie contre laquelle on se mettait en garde. Car, enfin, s'il est vrai, comme l'assure Van Swieten, que les variolés ne perdent qu'après neuf semaines toute propriété d'infection, ou de contagion, les mesures sanitaires prises contre la variole devraient évidemment différer de celles qu'on prendrait contre la rage, par exemple, attendu qu'il est prouvé que celle-ci peut se déclarer cinquante jours et plus après l'inoculation du virus; aussi, à l'école d'Alfort, soumet-on à une quarantaine de soixante jours les chiens mordus par un animal suspect de rage.

Cependant, à mesure que l'hygiène publique a fait des progrès, l'institution de la quarantaine s'est modifiée. Voici en quoi elle consiste aujourd'hui, ou plutôt en quoi elle consistait hier, car le gouvernement est à la veille de faire exécuter les nouveaux règlements sanitaires qu'il fait élaborer depuis plusieurs années.

Si un bâtiment vient d'un pays où sévit, de quelque façon que ce soit, une maladie que l'on croit susceptible d'être transmise, comme la peste, la fièvre jaune, par exemple, ce bâtiment n'entre dans le port qu'après que le capitaine a fait sa déclaration au bureau de santé et sous le sceau du serment ; alors il obtient, ou non, la permission d'approcher et de débarquer ; et, dans le cas même où cette permission est accordée, ce n'est qu'après que les hommes, les animaux et les marchandises ont subi, en un lieu désigné, ou même sur le bâtiment, une quarantaine, dont la durée est en rapport avec l'état de santé du lieu d'où ce bâtiment est parti, ou de ceux où il s'est arrêté en route. La durée de la quarantaine est déterminée par le bureau de santé du lieu où aborde le bâtiment. Or, le bureau de santé se règle : 1° sur ce que le pays d'où vient le bâtiment, ou les navires avec lesquels il a communiqué en route, ne sont atteints d'aucune maladie régnante ; dans ce cas la quarantaine est de dix jours seulement ; 2° sur ce qu'il existe, ou qu'il a existé des malades à bord ; ici la quarantaine peut aller au délai de quarante jours.

On distingue : 1° la quarantaine des malades ; 2° la quarantaine d'observation ; 3° la quarantaine des marchandises ; 4° la quarantaine conventionnelle ; 5° la quarantaine particulière. La première consiste dans l'isolement, pendant un temps indéterminé, des malades à bord ; la deuxième s'applique aux bâtiments que l'on suspecte d'apporter avec eux la maladie ; la troisième, aux marchandises, ou même aux animaux arrivant de pays que l'on croit infectés ; la quatrième, qui est l'œuvre des anticontagionistes, a été établie dans quelques ports de mer, comme Gibraltar, par exemple, non pas pour prévenir l'infection, à laquelle on ne croit pas, mais dans la seule vue d'être utile au commerce, que l'absence de cette espèce de quarantaine froisserait notablement ; la cinquième enfin est celle qu'observent tous les bâtiments qui viennent des côtes du Levant et des régions du Nouveau-Monde, où la peste et la fièvre jaune sont endémiques.

On appelle *cordon sanitaire* une ligne de surveillance établie dans l'intérieur des terres de manière à isoler un pays sain d'un autre qui est en proie à l'infection, ou même à la contagion ; c'est une sorte de quarantaine terrestre à laquelle on soumet les hommes, les animaux et les marchandises qui viennent d'un lieu malade. L'origine du cordon sanitaire est bien postérieure à la quarantaine proprement dite, à moins cependant que l'on veuille considérer comme une espèce de cordon sanitaire les gardes que l'on plaçait autrefois autour des habitations particulières dans lesquelles se trouvaient les lépreux, ou même les fossés dont on entourait ces mêmes habitations particulières ; mais on ne trouvera jamais là que des analogies, extrêmement éloignées, avec ces immenses lignes développées par les Etats modernes quand ils croient pouvoir, par ce moyen, se soustraire aux épidémies qui désolent leurs voisins. Le cordon sanitaire a plus ou moins d'étendue, suivant celle du théâtre de l'infection. Une fois que les accidents épidémiques ont disparu du sein du peuple qu'ils rava-

graient, le cordon est dissous, tandis qu'il est quelquefois permanent si la maladie est endémique; ainsi il y a un cordon permanent entre les frontières de l'Autriche et celles de la Turquie. Les mesures sanitaires, dans cette institution du cordon, consistent presque entièrement à empêcher les hommes, les animaux et les productions venant des lieux infectés de passer dans ceux qui ne le sont pas sans avoir préalablement séjourné, pendant un temps déterminé, dans un lieu où l'on puisse s'assurer de l'état de santé des hommes et des animaux, et où l'on trouve abondamment tout ce qui est nécessaire pour désinfecter les marchandises, les lettres, en un mot toutes les provenances. Cependant, comme toutes ces mesures ne sauraient mieux être exécutées que par des employés soumis à une discipline militaire, presque toujours les cordons sanitaires sont formés par des troupes réglées.

Dans la quarantaine terrestre comme dans la quarantaine maritime il y a des établissements destinés à recevoir les hommes et les choses que l'on veut soumettre à l'isolement ou à la désinfection. Ces établissements, dans la quarantaine maritime, ou quarantaine proprement dite, s'appellent lazarets; il faut donc entendre par lazaret tout lieu dans lequel on reçoit les hommes, les animaux, les marchandises, les effets qui doivent être soumis à la quarantaine; c'est une enceinte toujours fort vaste, isolée parfaitement, entourée de bâtiments et pourvue de gardes de santé et de tout le personnel qui constitue ce que l'on nomme un bureau de santé, lequel a sous ses ordres des bateaux de garde qu'on nomme *vigies*. Les lazarets sont approvisionnés avec toutes les précautions propres à empêcher la transmission de l'infection. Les passagers arrivant de pays reconnus sains peuvent voir et converser avec leurs connaissances, mais seulement à la barrière du lazaret; si, au contraire, les passagers arrivent d'un lieu infecté, ils ne peuvent sortir de leurs chambres qu'au bout de quinze jours; et, si un de leurs compagnons meurt de maladie quelconque, ils recommencent la quarantaine à dater du jour du décès. Il est indubitable d'ailleurs que nos lazarets d'aujourd'hui ne diffèrent des léproseries anciennes que par les améliorations matérielles et les mesures hygiéniques que les progrès de la civilisation y ont introduites.

La durée du séjour dans le lazaret est fixée d'après la patente présentée par le capitaine du navire au bureau de santé du lieu où il aborde.

On appelle patente, en hygiène publique, une *lettre officielle*, ordinairement délivrée par un consul au capitaine de navire qui part, ou passe par sa station. Cette lettre doit indiquer l'état sanitaire du lieu d'où le navire est parti, ou dans lequel il s'est arrêté.

On distingue : 1^o la patente nette; 2^o la patente touchée; 3^o la patente soupçonnée; 4^o la patente brute.

La patente nette déclare que l'état sanitaire du lieu de départ est parfait; il est toujours entendu que cela ne se rapporte qu'aux maladies communicables par infection, ou par contagion; la patente nette se délivre encore aux bâtiments

partis d'un lieu infecté, pourvu que leur départ ait eu lieu plus de quatre-vingts jours après la cessation de la maladie; cette espèce de patente donne lieu à une quarantaine de dix à quinze jours seulement.

Tout consul doit délivrer une *patente touchée*, quoique la santé du lieu d'où part le bâtiment soit bonne, si dans ce même lieu il arrive des vaisseaux partis d'un lieu infecté, la situation sanitaire des équipages de ces vaisseaux fût-elle excellente d'ailleurs. Toute *patente touchée* nécessite une quarantaine dont la durée est au moins de vingt jours.

Règne-t-il une maladie, *soupçonnée* communicable, dans le lieu de départ du bâtiment, ou même ce pays jouit-il de relations libres avec les caravanes et les marchandises venant de lieux infectés, ... la patente délivrée à ce bâtiment est dite *patente soupçonnée*, et la quarantaine peut dépasser le terme de quarante jours.

Enfin, si le vaisseau vient de quitter, soit un pays encore infecté soixante jours avant son départ, soit un pays encore actuellement infecté, ou même que ce vaisseau renferme seulement des marchandises provenant de pays malades, on délivre au capitaine de ce vaisseau une patente dite *patente brute*; et la quarantaine à subir sera au moins de quarante jours, surtout s'il a ou s'il a eu des malades à bord.

Il est facile d'entrevoir, par ce court exposé des règlements de quarantaine, de patentes et de lazaret, combien la loi laisse encore à désirer sous le rapport de cette partie de notre hygiène publique. Ainsi on n'y tient compte, ni de la durée du voyage, ni du temps nécessaire à l'incubation du germe de la maladie, ni de mille autres circonstances, qui, prises en considération, pourraient puissamment contribuer à modifier les règlements de santé en faveur du commerce sans aucun inconvénient pour le public. Le gouvernement français paraît être convaincu, à en juger par les changements qu'il est à la veille d'apporter au régime des lazarets. C'est le seul fruit qu'aient produit les discussions, si funestes d'ailleurs, entre les contagionistes et les anticontagionistes.

Les règlements nouveaux partiront de ce principe, savoir : qu'il n'existe que deux foyers d'infection : un primitif et peut-être unique, l'Egypte; l'autre secondaire, Constantinople. Ce principe posé, la peste, par exemple, règne, ou non, dans l'un, ou dans l'autre de ces deux pays : dans le premier cas, leurs provenances seront considérées comme étant en patente brute; dans le deuxième, les communications par mer étant libres entre les pays infectés et la Syrie, la Caramanie, l'Anatolie, Tripoli, Tunis, Alger et Maroc, leurs provenances seront placées sous le régime de la patente suspecte. Toutefois, s'il peut être prouvé que dans ces pays même on se précautionne suffisamment contre les lieux qui se trouvent sous le coup des patentes brute et suspecte, la peste régnât-elle à Constantinople, ou en Egypte, leurs provenances seront placées sous le régime de la patente nette.

Les règlements sanitaires avaient jusqu'à présent divisé les marchandises en *susceptibles* et *non susceptibles*, fixant des quarantaines plus longues pour les premières, telles que le coton, par exemple, que pour les secondes, telles que la toile. Or, ainsi que me semble l'avoir bien démontré M. de Ségur-Dupeyron la peste éclate presque toujours pendant la traversée, ou, si elle se manifeste pendant la quarantaine, c'est toujours trois jours au plus après le moment où le malade s'est mis en rapport avec l'objet contaminé, ce qui prouve la justesse de l'opinion de Bella, qui soutient que la plus longue durée de l'incubation ne dépasse pas onze jours. Enfin il ne paraît pas y avoir de preuves positives que des marchandises aient communiqué la peste dans les lazarets; d'où il résulte que toutes les mesures de purification que je vais bientôt indiquer, étant bien prises, les quarantaines peuvent être réduites, la distinction des marchandises en *suspectes* et *non suspectes* abolie, et le navire, avec sa cargaison, admis à libre pratique le même jour : Ce qui produira :

1^o Une patente brute imposée à tout pays infecté, et la quarantaine réduite à trente jours pour les navires, à vingt pour les marchandises, dont les ballots seront ouverts des deux côtés à la fois, enfin à vingt également pour les passagers ;

2^o La patente suspecte pour l'Egypte et Constantinople, même quand la peste n'y règne pas; la même patente pour la Syrie, la Caramanie, Candie, Chypre, Rhodes, etc., quand la peste règne en Egypte; la même patente enfin pour les Dardanelles, Smyrne, Chio, Samos, Mételin, etc., quand la peste règne à Constantinople : Comme conséquence, on réduirait la quarantaine pour les navires à vingt jours; pour les marchandises, traitées préalablement comme ci-dessus, et, pour les passagers, à quinze jours ;

3^o Enfin la patente nette pour la Syrie, la Caramanie, Candie, etc., quand la peste ne règne, ni en Egypte, ni sur les côtes, ou îles dépendantes de l'Asie, comprises entre l'Egypte et les Dardanelles; patente nette encore pour les Dardanelles, Smyrne, etc., quand la peste ne règne, ni à Constantinople, ni sur aucun des points compris entre les Dardanelles et la frontière grecque; patente nette enfin pour la Grèce, Tunis, Alger, Maroc et l'Andalousie, tant qu'on y conservera les précautions qu'on y prend actuellement contre les provenances du Levant : Comme résultat, la durée de la quarantaine réduite à douze jours pour les navires, à douze jours également pour les marchandises, traitées également comme ci-dessus, et à huit jours pour les passagers.

Hâtons-nous de dire toutefois que cette réduction dans la durée des quarantaines appliquées aux patentes diverses se trouvera subordonnée à plusieurs mesures sanitaires, secondaires si l'on veut, mais dont l'exécution n'en est pas moins de rigueur.

Les purges sont en première ligne. On appelle ainsi les fumigations diverses auxquelles on soumet les hommes et les effets appartenant à un bâtiment en

en quarantaine. Ainsi, par exemple, lorsque les localités permettent que les passagers ou les marins passent leur quarantaine à terre, on les reçoit au lazaret, où on les soumet, ainsi que leurs hardes et effets, à trois parfums : le premier, lors de leur entrée; la deuxième, à la moitié de la quarantaine; et la troisième, immédiatement avant qu'ils quittent le lazaret. Les fumigations gyttoniennes ont de nos jours banni cette multitude de poudres fumigatoires, d'herbes aromatiques, de résines, etc., qui n'avaient d'autres propriétés que de vicié l'air, sans neutraliser les principes infectants, et de masquer la mauvaise odeur, sans en détruire les propriétés délétères, nonobstant le soufre et le salpêtre dont on saturait ces poudres.

Le sercinage, qui fait parti des purges, consiste à exposer à la rosée du soir et du matin les marchandises étalées dans un local très aéré. L'expérience a appris en effet que les rosées contribuent puissamment à enlever aux effets infectés les principes morbifères qu'ils recèlent. La promptitude avec laquelle la rosée oxyde les métaux expliquerait jusqu'à un certain point sa propriété de décomposition sur les miasmes infectants.

Dans les purges rentrent encore la ventilation des effets, l'ouverture des écoutilles, l'emploi de la chaleur à 40 ou 50° au-dessus de 0 (Réaumur), comme cela se pratique à Semlin et à Kouleli, et enfin le *spoglio*, qui consiste à changer d'habits, en sorte qu'une personne compromise quitte les vêtements qu'elle avait sur elle en venant du lieu suspect, et en revêt qui sont exempts de tout soupçon. Le *spoglio* est aujourd'hui jugé d'une telle importance que la réduction des quarantaines dans leur durée est subordonnée à la pratique du *spoglio*. C'est ainsi qu'au lieu de trente jours pour les navires, et de vingt pour les passagers et les marchandises sous patente brute, quand on ne pratique pas le *spoglio*, la quarantaine est réduite à vingt et à quinze jours quand on observe cette pratique. Les passagers abrègent aussi la durée de leur quarantaine en quittant le navire avant l'ouverture des écoutilles. Les règlements prescrivent l'exposition à l'air des hardes de l'équipage et des passagers pendant quinze jours pour la patente brute du Levant, et neuf pour la patente nette de la même contrée.

Feraï-je entrer dans l'histoire des précautions sanitaires contre l'infection vive cette multitude de recettes particulières, dirigées contre son influence, et qui ont joui, à diverses époques, d'une confiance proportionnée à la réputation de ceux qui les prênaient? Ainsi parlerai-je des frictions huileuses, si souvent employées par les anciens contre l'influence des climats nouveaux, ressuscitées par l'Anglais Georges Balwin, consul à Alexandrie, prônées par le baron Desgenettes et employées à Smyrne avec succès, en apparence du moins? J me presse d'arriver enfin à l'histoire des mesures déployées contre certaines maladies regardées généralement comme transmissibles par infection vive.

À leur tête je place la variole (petite-vérole), maladie ignorée des anciens, connue des Arabes dès l'an 572 avant J.-C., apportée en Espagne pendant le

XI^e siècle, rapidement propagée dans le reste de l'Europe, et communiquée à l'Amérique immédiatement après sa découverte. Aucune maladie communicable par infection vive n'exerça autant de ravage sur l'espèce humaine; aucune cependant ne fut l'objet de moins de précautions; et, chose bizarre, aucune, de nos jours, grâce à la vaccine, n'est en possession d'un préservatif aussi spécial et aussi efficace tout à la fois. L'extirpation complète de ce fléau, sa disparition absolue n'est plus un problème aujourd'hui, car la vaccine, malgré un grand nombre d'insuccès, bien plus apparents que réels, dans ces derniers temps, n'en demeure pas moins une mesure sanitaire infaillible entre les mains d'un gouvernement philanthrope qui saurait la manier avec énergie et habileté. J'ai dit, nonobstant ses insuccès, car il n'est pas douteux qu'ils soient l'œuvre d'une opération mal faite, d'un virus imparfait, d'une réaction avortée quand elle n'est point entièrement nulle (1).

Tout le monde connaît l'auteur de la découverte de la vaccine, cet immortel Jenner, qui retoucha, pour ainsi dire, la plus belle œuvre de Dieu, puisqu'il assura à la femme sa beauté.

La vaccine était connue depuis un siècle au moins en Angleterre, sous le nom de variole des vaches (cow-pox), lorsque Jenner, chargé de l'inoculation de la petite vérole dans le comté de Gloucester en 1775, vit, à sa grande surprise, que le virus de la variole, inoculé sur certains individus, restait sans effet, quoique ces individus n'eussent point eu la maladie. Il cherchait à s'expliquer ce phénomène bizarre, quand on lui apprit que quiconque, en trayant des vaches, avait gagné le cow-pox, était à l'abri des atteintes de la petite-vérole. Qu'on se figure l'avidité du médecin anglais à s'emparer de cette observation, à l'expérimenter de toutes les manières; une fois convaincu de la vérité, il publia ses recherches sur les effets et les causes du cow-pox, ou variole vaccinale. C'est dans cet ouvrage qu'il avance que le cow-pox n'est lui-même que le produit de la grease, maladie des chevaux, caractérisée surtout par un suintement qui s'établit au talon de ces animaux. Il suppose que cette maladie aurait été communiquée primitivement aux trayons des vaches par les garçons de ferme. Cette opinion, qui souleva tout d'un coup de nombreuses discussions, parut enfin avoir pris rang parmi les faits les mieux établis par une expérience qui eut lieu en 1812, à Paris, sur un cocher qui, n'ayant jamais eu la petite-vérole, portait au poignet des

(1) La vaccination simultanée des masses arrête immédiatement les épidémies varioliques. Si la vaccine n'est pas le préservatif absolu et infaillible de la variole, c'est au moins le plus certain et le plus exempt de dangers.

La varioloïde est la seule chance défavorable à laquelle, dans la pluralité des cas, les sujets vaccinés restent exposés, tant qu'il y a autour d'eux des individus aptes à contracter la variole primitivement.

La vaccination doit donc amener l'extinction définitive de la variole par la vaccination de l'universalité de la population. (Conclusions du rapport de la commission de vaccine, Académie royale de Médecine, séance du 18 mai 1841)

boutons qu'il avait vu se manifester après avoir prodigué ses soins à des chevaux atteints de la grease. L'inoculation de la matière de ces boutons sur plusieurs individus donna lieu constamment aux phénomènes de la vaccine la mieux établie, et ses effets n'en différèrent pas. Cette opinion de Jenner ne détruit pas celle des médecins en grand nombre qui assurent que le cow-pox se déclare spontanément sur les vaches.

Toute prévention nationale à part, je suis du nombre de ceux qui font honneur à un Français de la première idée qui conduisit à la découverte de la vaccine : Rabaut-Pommier, ministre protestant à Montpellier, se trouvant en 1781 avec le docteur Pew et un autre Anglais de ses amis, émit cette pensée « qu'il serait probablement avantageux d'inoculer à l'homme la picote des vaches parce qu'elle était constamment sans danger. » Cette opinion de Rabaut fut discutée longuement, et le docteur Pew finit par dire qu'à son retour en Angleterre il ne manquerait pas de faire part de ce nouveau genre d'inoculation à son ami Jenner. Que cette communication ait eu lieu ou non, Jenner n'en a pas moins la gloire incontestable d'avoir propagé le premier ce précieux moyen d'exterminer la variole. Je vais plus loin, Jenner n'a jamais pu ni voulu revendiquer le mérite de cette invention, puisque, d'une part, il convient lui-même avoir trouvé le fait de l'inoculation du cow-pox tout confirmé dans celles des personnes qui, en trayant les vaches, se trouvaient à l'abri des effets de l'inoculation, et que, d'autre part, il n'ignorait pas que, dès la plus haute antiquité, l'inoculation de la vaccine était répandue dans l'Inde, dans la Perse et même plus tard chez les habitants de la cordillère des Andes. J'avoue, pour ma part, que, si mes idées sur l'inoculation du virus *lyssique* contre la rage viennent à se confirmer, je m'inquiéterai fort peu du mérite d'en avoir eu la première idée, pourvu que j'aie celui de contribuer à sa propagation et d'être inutile à mes semblables.

De l'Angleterre la découverte de Jenner parvint bientôt en France, où MM. de La Rochefoucauld-Liancourt et Thouret contribuèrent surtout à la populariser, malgré les préjugés de mille sortes, encore vivaces dans certaines localités routinières, où les meilleures choses ne pénètrent qu'après avoir fait le tour du monde, pour parler comme Broussais. Cependant, grâce aux règlements sévères qui éloignent impitoyablement aujourd'hui des écoles publiques quiconque se présente sans un certificat de vaccine, le nombre des indifférents ou des ennemis de cette belle découverte diminue chaque jour. Pourrait-on leur proposer un plus noble modèle que ce roi d'Espagne dont le nom rappelle involontairement une des plus grandes injustices de Napoléon, Charles VI, qui, pour procurer à toutes ses possessions d'outre-mer le bienfait de la vaccine, fit entreprendre autour du monde un voyage dont les résultats ont été si heureux qu'en plusieurs endroits, à Manille particulièrement, la petite vérole n'existe plus.

Il est une maladie contre laquelle tous les pays, la France exceptée, ont pris

ou prennent des précautions, parce qu'ils ont cru à sa transmission par infection vive. Je veux parler de la phthisie pulmonaire. Dans presque tous les pays méridionaux, en Espagne, en Portugal, en Italie surtout, il existe des règlements qui exigent que les vêtements, le linge, le lit qui ont servi au malade soient brûlés et la chambre blanchie à la chaux. L'opinion que la phthisie pulmonaire n'est communicable que dans les régions méridionales a prévalu en France et empêche qu'on s'y précautionne contre elle ainsi qu'on l'a fait ailleurs. Tout ce que peuvent accorder les partisans de cette opinion est que, si la phthisie se communique, ce ne peut être que lors de la dernière stade et à l'époque des sueurs colligatives. Si cette double manière de voir a des ennemis plus éclairés et plus puissants, comme je n'en doute pas, elle n'en a point au moins qui soient plus profondément convaincus que je ne le suis qu'elle est chez nous la cause d'une multitude de malheurs. La transmission par infection vive de la phthisie tuberculeuse est à mes yeux un fait aussi évident que le soleil à midi. Depuis que j'étudie, et surtout depuis que j'étudie et pratique la médecine, j'ai recueilli un fort grand nombre d'observations qui prouvent toutes en ce sens (1). Il serait donc à souhaiter qu'une bonne police sanitaire s'opposât à ce que le linge de corps, les draps, les matelas, la chambre des phthisiques fussent employés, sans avoir été préalablement soumis à la plupart des moyens de désinfection dirigés contre les miasmes pestilentiels.

J'avais eu d'abord l'intention de m'occuper ici des scrofules et de leur transmission par l'infection vive; mais le temps me presse; et ce mémoire, déjà fort long, s'étendrait beaucoup trop. J'ai hâte de terminer par quelques courtes réflexions sur les épizooties, considérées comme sources de maladies pour l'homme, soit par transmission directe ou contagion, soit par transmission indirecte ou infection.

Il en est des maladies qui règnent sur les animaux comme de celles qui frappent notre espèce; les unes sont contagieuses, les autres ne le sont pas; et, parmi celles qui sont contagieuses, la transmission par contact direct ou par contact indirect ne s'opère pas dans tous les cas à l'égard de l'homme. Il n'y a heureusement qu'un très petit nombre des affections auxquelles les animaux sont exposés qui atteignent l'espèce humaine. La pustule maligne, ou charbon, et l'hydrophobie rabienne sont, je crois, les seules affections dont la transmission, soit par voie directe, soit par voie indirecte, se trouve, dans l'état présent de la science, bien évidemment établie. Nous n'avons plus à nous occuper des précautions préservatives de la rage; arrivons de suite à la pustule maligne.

On croit généralement que le charbon n'atteint que les quadrupèdes; c'est une erreur qui a été souvent funeste. Le charbon a été observé sur les oies, les canards, les poules, etc... Il est bon que l'on sache également que cette maladie est tantôt essentielle, tantôt symptomatique, c'est-à-dire qu'elle peut se montrer

(1) Voyez celle de la note de la page 112, 81^e livraison de ce journal.

sans avoir été précédée d'aucun signe appréciable, ou ne se montrer qu'à la suite de symptômes plus ou moins évidents. On distingue plusieurs variétés dans le charbon, qu'il soit essentiel ou symptomatique. L'étude de ces variétés a de l'importance en ce que certaines espèces d'animaux sont exposées à quelques-unes de ces variétés qui en épargnent d'autres. Mais il est vrai de dire que le charbon, à quelque variété qu'il appartienne, peut toujours se transmettre à l'homme. Cette vérité est trop évidemment établie pour nous arrêter à la démontrer. Or on prévient cette transmission en brûlant le fumier provenant d'animaux atteints de la maladie; en enfouissant les cadavres de ceux qui y ont succombé, après avoir préalablement tailladé leur peau pour la mettre à l'abri de la cupidité; en prohibant la vente des divers produits qui proviennent de ces animaux, du lait surtout, aucun suc animal ne participant plus que lui aux altérations pathologiques de l'individu qui le fournit.

Tel est le tableau historique des principales précautions sanitaires usitées tant chez les peuples anciens que chez les peuples modernes. Puisse l'approbation de nos lecteurs nous récompenser des consciencieuses recherches que ce travail nous a coûtées !

Le docteur JOSAT,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

MÉLANGES DE LITTÉRATURE ANCIENNE ET MODERNE,

PAR M. PATIN,

Professeur de poésie latine à la Faculté des Lettres de Paris.

Dans un pays tel que le nôtre, amateur de changement et de nouveautés, ou, comme nous disons maintenant, éminemment progressif, il suffit souvent qu'une institution compte plusieurs années d'existence pour qu'elle soit exposée à des attaques plus ou moins irréfléchies, plus ou moins passionnées. C'est ainsi que j'ai entendu critiquer avec amertume ces prix d'éloquence fondés par Ba'zac, et annuellement décernés par l'Académie Française. « Quoi de plus usé, de plus arriéré, me disait-on, que des discours académiques, aux pensées communes, au style ampoulé, aux périodes ronflantes ! Qui aujourd'hui s'inquiète de ces compositions fastueuses, remplies de lieux communs, toutes modelées sur le même type; qui, loin de faire avancer la littérature, sont un obstacle invincible à tout progrès !.... » Ici je ferai volontiers l'avou de mon peu d'intelligence : je reconnais donc humblement que je n'ai jamais pu comprendre qu'une chose soit excellente par cela seul qu'elle est nouvelle, ni qu'un usage soit essentiellement

mauvais uniquement parce qu'il date d'un certain nombre d'années. Au contraire, la sanction du temps me paraît une raison suffisante pour qu'on ne proscrive pas sans y avoir regardé à deux fois. Cette coutume de proposer des récompenses à ceux qui, dans un temps donné, auront le mieux traité un sujet désigné et circonscrit, ne mérite pas, selon moi, d'être condamné *a priori* : j'ose même espérer qu'elle nous survivra. Mais, quand bien même j'aurais partagé toutes les préventions qui existent contre les ouvrages enfantés par les concours et couronnés par les corps savants, j'aurais subitement *viré de bord* et complètement changé d'opinion en lisant l'ouvrage dont je dois rendre compte aujourd'hui. C'est que trois morceaux qui ont été de la part de l'Académie Française l'objet d'une distinction flatteuse, qui ont remporté ou partagé le prix d'éloquence; ces *Mélanges* de littérature ancienne et moderne rappellent presque à chaque page un homme dont l'admirable talent s'est révélé dans les concours, et qui, après avoir fortifié ses qualités brillantes dans ces utiles exercices, les a développées, depuis, d'une manière si heureuse, à la Sorbonne et à la tribune nationale; c'est que ces *Mélanges* présentent trois morceaux fort remarquables qui ont été l'objet de distinctions flatteuses, et que nous n'aurions pas sans l'institution dont je parle. Par ses cours de l'Ecole normale et de la Sorbonne, M. Patin, dont les premiers pas dans la carrière difficile du professorat furent remarqués, pouvait, en peu d'années, cultiver et développer les rares qualités que réclame le haut enseignement; mais le talent plus rare encore qui est nécessaire à l'écrivain, qu'est-ce qui l'a éveillé et soutenu chez lui? Je ne crains pas de le dire, ce sont les prix proposés par l'Académie Française.

L'éloge de Bossuet mérite une attention particulière. « Quel est cet homme prodigieux en qui se rencontrèrent la pureté du prêtre, le zèle de l'évêque, l'autorité du docteur, et l'empire d'une éloquence sans égale parmi les hommes; génie puissant et sublime, jeté au milieu d'un siècle de grandeur et de lumières qu'il semblait encore éclairer et anoblir; à qui fut donnée sur les esprits les plus forts, comme les plus brillants et les plus délicats, sur les âmes les plus hautes, comme les plus tendres, sur les personnages les plus célèbres, les plus éminents en naissance et en dignité, une véritable domination morale, une sorte d'épiscopat nouveau? » Si tel était l'homme, que dire de l'orateur et de l'écrivain? On l'a dit, il faut presque du génie pour comprendre le génie; quelle portée d'esprit, quel talent ne faut-il pas pour l'expliquer, pour le faire justement apprécier, pour le célébrer dignement! Quelque effrayante que fût cette tâche, il me semble que l'orateur n'est pas resté au-dessous : en s'inspirant heureusement de son sujet, il a fait un éloge digne de Bossuet lui-même.

S'il fallait de fortes, de nobles pensées, un style élevé, une haute intelligence pour bien comprendre et apprécier à sa juste valeur un des plus étonnants génies des temps modernes, d'autres qualités, non moins rares, étaient requises pour faire l'éloge du spirituel auteur de *Gil Blas* et du *Diable Boîteux*. Il fallait une finesse d'aperçus, une délicatesse de touche, un talent souple et facile,

une élégance soutenue, je ne sais combien de tours ingénieux, d'expressions heureuses, d'observations piquantes.

Inutile de dire que tous ces mérites se rencontrent dans le discours de M. Patin. On sait qu'il obtint le plus éclatant succès dans cette séance solennelle où il fut couronné, et que la lecture en fut souvent interrompue par les plus vifs applaudissements. Et comment ne pas applaudir à des passages tels que le suivant, qui nous donne une définition si juste et si parfaite du romancier !

« Le romancier va chercher des héros dans cette multitude sans nombre où ne pénètre point le regard de l'historien ; il fait revivre dans ses peintures ce qui passe, ce qui périt, ce qui change et varie sans cesse, ces rapports d'un moment qu'établissent entre les hommes les intérêts et leurs passions, ces accidents de tous les jours qui se pressent et se succèdent sur la scène changeante du monde : le romancier écrit en quelque sorte l'histoire de la vie privée, et, s'il lui est permis d'en retrouver les faits dans son imagination, il n'est pas dispensé de donner à ses récits, à la place de la vérité qui lui manque, cette autre vérité qui est le besoin commun de tous les arts. Il faut que l'homme se reconnaisse dans son image, qu'elle lui offre l'expression fidèle de ses passions, de ses vertus, de ses vices, de ses ridicules, et, sous l'apparence inconstante des mœurs et des usages, les inaltérables traits de la nature humaine. »

Depuis dix ans M. Patin a fait à la Faculté des Lettres de Paris, soit comme suppléant de M. Villemain, soit en sa qualité de professeur de poésie latine, un grand nombre de leçons d'un haut intérêt. S'il n'a pas traité des sujets neufs, on peut dire qu'il les a toujours rajeunis. L'habile professeur connaît l'art d'attirer avec bonheur l'attention d'un auditoire choisi sur les questions en apparence les plus rebattues, les plus vieilles, par de plus profondes études qui donnent lieu à des développements inattendus, par une manière nouvelle d'envisager les choses, par une méthode qui ne sent jamais le travail, bien qu'elle le suppose, par une élocution aisée, abondante, continue; il intéresse toujours, ou plutôt il plaît et enchante.

On a souvent parlé de la servilité des écrivains du siècle d'Auguste de la manière la plus dure, et, presque toujours, on a compris Horace et Virgile dans l'anathème universel. M. Patin, sans condamner absolument ce blâme sévère, l'atténue considérablement; et par une pénétration et une sagacité qui ne laissent rien à désirer, par une admirable finesse d'aperçus, par le charme de détails intéressants et complets qu'on croirait puisés dans un écrivain contemporain, il vous attache et vous captive, comme s'il s'agissait de faits révélés pour la première fois. « Il y avait alors à Rome une littérature toute traditionnelle, tout officielle, qui vivait commodément des lieux-communs de l'imitation, qui reproduisait sans relâche les mêmes genres et les mêmes sujets, qui s'exerçait surtout assidûment à la louange du prince, plus tôt fatigué qu'elle de tant de panégyriques toujours les mêmes; littérature médiocre, copiste, obséquieuse, bruyante, importune, qui fatiguait le pouvoir, mais en était protégée; en possession de

tous ces honneurs, grands et petits, qu'on décernait aux lettres; dictée dans les écoles, étalée chez les libraires, applaudie sur les théâtres et aux lectures d'apparat, couronnée dans le temple, conservée dans la bibliothèque d'Apollon Palatin. Horace et Virgile l'honoraient fort comme tout le monde; mais ils se gardaient de s'y confondre, s'en excusant avec une modestie peu sincère et suspecte d'ironie. Ces sujets rebattus étaient, disaient-ils, trop difficiles et trop hauts; ils n'osaient y prétendre, ils désespéraient d'y atteindre, ils devaient chercher quelque chose de plus à leur portée. La faiblesse de leur génie leur faisait craindre de compromettre en y touchant la gloire du souverain. Sans doute ils ne renonçaient pas à l'honneur de la célébrer, mais dans leur mesure, à leurs heures, selon l'occasion; et ils le faisaient en courtisans habiles, accordant ce qu'ils semblaient refuser, louant comme sans dessein, par rencontre, sous forme de prétermission et d'épisode; évitant soigneusement ces tours directs, insupportables même à la vanité qu'ils embarrassent, cette louange maladroite et brutale, contre laquelle Horace nous dit que regimbait la délicatesse d'Auguste. Du reste ils n'inquiétaient guère l'ambition des poètes lauréats; ils leur abandonnaient complaisamment les riches récompenses, les honneurs éclatants, les applaudissements, le bruit; ils ne voulaient pour eux-mêmes qu'un peu d'aisance et de loisir, une retraite studieuse, le droit d'y amuser en paix leur fantaisie poétique, l'approbation obscure de quelques amis. Mais ces amis, c'étaient ceux de César, et César lui-même, les esprits les plus délicats, les meilleurs juges de Rome, ceux dont l'opinion devait infailliblement former l'opinion publique et préparer les arrêts de la postérité; mais, dans cette solitude où ils demandaient qu'on les laissât, dans ces sentiers infréquentés du Parnasse où ils voulaient errer seuls, loin des regards de la foule, ils retrouvaient les traces négligées de Théocrite et d'Hésiode, d'Alcée et de Sapho, de Philetas et de Callimaque. Par eux la poésie latine, embellie, rajeunie, s'enrichissait chaque jour de quelque nouveauté piquante; elle devenait ce qu'elle n'avait pas encore été, du moins au même degré, morale, lyrique, élégiaque, l'interprète des sentiments du poète et des pensées de la société, la voix d'un seul et de tous, personnelle, universelle, romaine, originale. »

Lorsque M. Patin a eu à traiter de questions nouvelles, il l'a fait avec la même supériorité de talent et d'esprit. Voici comment il s'exprime au sujet d'une quelle dont le monde entier a retenti.

« Deux opinions littéraires règnent depuis quelques années parmi nous, ou plutôt elles se disputent l'empire, car elles ne sauraient le partager. Toutes deux sont également exclusives et intolérantes; l'une n'invoque que l'autorité des traditions et des exemples; l'autre réclame pour l'imagination une liberté illimitée; celle-ci outrage le passé, celle-là proscriit l'avenir; tout est fait dans les beaux-arts, dit la seconde; tout est à faire encore, répond la première. Peut-être y aurait-il moyen d'accorder par une sage transaction des prétentions si opposées; peut-être le temps viendra-t-il où ce que n'ont pu amener jusqu'ici toutes

les discussions de la critique, quelque ouvrage de génie l'accomplira sans effort. On verra ces deux opinions, si longtemps ennemies, reconciliées enfin par une admiration commune, reconnaître dans une même production les types divers de cette perfection idéale dont chacun s'était formé l'image. Alors cesseront ces disputes si vives sur le beau, sur le vrai, sur les principes du goût; les uns avoueront qu'en littérature, comme en tout le reste, il est quelques lois absolues et universelles, que n'emporte point la perpétuelle inconstance des idées et des mœurs, et qui doivent conserver une autorité immuable, parce qu'elles sont fondées sur la nature même de notre esprit; les autres accorderont à leur tour que ces grandes révolutions morales, qui renouvellent le monde, ne peuvent rester sans influence sur les beaux-arts; que, s'ils s'adressent à l'homme dont le fond demeure toujours le même, ils doivent toujours exprimer l'aspect changeant et divers des sociétés humaines; qu'il y a dans les codes qui les régissent, comme dans ceux qui régissent l'ordre politique et civil, une partie fondamentale à laquelle on ne peut toucher, et une partie réglementaire qui n'a pas droit au même respect. Et si, pour reconnaître les libertés de l'imagination, ils avaient encore besoin de quelque autorité *qui éclairât leurs doutes et levât leurs scrupules*, ils consentiront sans doute à en croire ce Despréaux, *que conduisait la raison, qu'éclairait le savoir.*

C'est lui qui leur dira par quel transport heureux
Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à trancher leurs limites.

Partout se révèle l'homme d'un goût pur et délicat, d'un talent flexible et élevé, d'un style habile, exercé, varié, agréable, charmant. M. Patin, on en convient, est un de ces hommes si rares aujourd'hui, qui tiennent à maintenir la pureté, l'élégance, la dignité et la noblesse de la troisième langue littéraire du monde. Mais, pendant que les volumes s'impriment et se distribuent, pendant que les comptes-rendus se rédigent et se publient, le temps, qui ne se ralentit jamais, continue sa course rapide. M. Patin en connaît le prix et sait le mettre à profit, et, au milieu des occupations si assujétissantes du professorat, il trouve assez de loisir pour mettre en ce moment même la dernière main à un travail, selon moi de la plus haute importance, sur la tragédie grecque, qui aura enfin trouvé un historien, un critique digne d'elle. Ce sera un titre de plus pour l'admission de M. Patin à l'Académie Française. Déjà il y a sa place marquée : ce sera un de ces boix heureux pour lesquels on a coutume de dire que le jugement des connaisseurs et des hommes de goût a prévenu les suffrages de l'illustre compagnie.

LEUDIÈRE,

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

MANUEL DU DROIT CIVIL FRANÇAIS,

PAR LE D^r LOUIS FREY,

EX-PROFESSEUR DE DROIT A L'UNIVERSITÉ DE BERNE.

Trois volumes in-8°; à Mannheim (en allemand), 1840.

Après la conquête des Gaules par Jules César, le droit romain remplaça le droit des anciens Gaulois, qui, d'après le peu que nous en apprennent César et Tacite, ne paraît avoir été autre que le droit coutumier.

Le midi des Gaules fut régi exclusivement par le droit romain, tandis que les Gaulois du Nord conservèrent en partie leur droit national, circonstance qui plus tard favorisa l'adoption et le maintien des lois barbares dans cette partie des Gaules.

Avec l'invasion des Barbares cependant les lois romaines ne tombèrent pas entièrement en désuétude, car les lois barbares souffraient l'existence d'autres lois à côté d'elles; et c'était un principe de tous les conquérants germaniques de se plier plutôt aux mœurs des pays et des peuples conquis, que de les soumettre à leurs lois et de les forcer à obéir à leurs volontés : *quemlibet suâ lege vivere*. Ce principe ne dut pas médiocrement faciliter l'invasion des Barbares, qui, une fois établis dans le pays conquis, en suivaient si bien les habitudes, que tôt ou tard leurs traces victorieuses n'étaient plus visibles.

Les Wisigoths furent les premiers de tous les peuples germaniques qui eurent des lois écrites à dater de leur roi Euric (466 à 484) (1). La loi Salique, qu'on veut faire remonter jusqu'en 422, au temps de Pharamond, ne saurait être aussi ancienne, car la préface ne mentionne que Clovis. Le passage où la chronique de Siegebert de Gembloux parle de cette loi ne prouve rien pour son antiquité (2). La loi des Burgundes (*lex Burgundionum Gundobada*, loi Gombette) date du règne du roi Gombauld, qui mourut en l'an 516 (3). La loi des Ripuaires est de la même époque (4).

(1) De Savigny. *Histoire du Droit romain pendant le moyen-âge*; Isidori Hispalensis. *Chron. Hisp.* : *Sub hoc rege (Eurico) Gothi legum instituta scriptis habere cœperunt; antea tantis moribus et consuetudine tenebantur.*

(2) Siegeberti Gemblacensis *Chron. ad ann. 422*; *Epilogus legis Salicæ a Carolo Magno emendatæ*; chez Canciani, tome II, page 118.

(3) De Savigny. *Hist. du Droit romain*, etc. La loi Gombette commence par ces mots. *Vir gloriosissimus Gundebaldus, rex Burgundionum.... coram positis nostris optimatibus universis pensavimus, et tam nostra (regis) quam eorum sententiâ mansuris in ævum legibus, sumpsimus statuta perscribi.*

(4) *Prologus leg. Ripuar.* Theodoricus, rex Francorum, cum esset Cathalaunis, elegit viros sapientes qui in regno suo legibus antiquis eruditi erant, ipso autem dicente, jussit conscribere *Legem Francorum*, etc.

Toutes ces lois barbares se ressemblent quant aux principes. La conservation des biens, le traitement des serfs (esclaves), le *mundium* (tutèle), la composition (*wæregeldum*), l'asile et la protection des étrangers, la ligue offensive et défensive de plusieurs familles, l'achat de la fiancée, voilà les textes principaux de toutes.

Les lois romaines, suivies par les Romains habitant les Gaules, étaient le *Breviarium alaricianum*, publié en 506 par Alaric II, roi des Wisigoths (1), et la *lex romana Burgundionum*, également connue sous le nom de *Papiani liber responsorum*, publiée entre 517 et 534. Plus tard les lois barbares furent interprétées et accrues par les capitulaires des rois.

D'après les lois romaine et barbare on a l'habitude de diviser la France en pays de droit écrit et pays de droit coutumier (2). Dans le pays de droit écrit on suivait le droit romain ; dans le pays de droit coutumier on suivait le droit barbare, division que l'on a observée jusqu'à la révolution de 1789.

De ces lois qui ne s'identifiaient pas avec le territoire, mais qui étaient toutes personnelles, il devait nécessairement résulter des abus et des erreurs bien étranges. Plus tard on comprit sous le nom de pays de droit écrit la France méridionale, et sous celui de pays de droit coutumier la France septentrionale.

Je ne suivrai pas plus loin le développement de l'histoire du droit en France, spécialité curieuse qu'on trouve traitée d'une manière complète dans les ouvrages de Montesquieu, de Savigny, de notre collègue M. Michelet, et, pour l'histoire des communes, dans ceux de MM. Renouard, Guizot et notre collègue Dufey (de l'Yonne).

Au milieu de toutes ces divergences de législation, s'il y eut jamais un besoin généralement senti en France, ce fut celui d'un code uniforme, qui répandit ses bienfaits sur tout un peuple de frères, sur tous les habitants sans distinction d'un même pays, en les émancipant tous, en les déclarant tous égaux devant la loi. Elle est en effet très-morale et très-chrétienne la loi qui a fait une famille de frères de tous ces Français épars et morcelés depuis les frontières de la Belgique jusqu'aux Alpes et aux Pyrénées, et depuis le Rhin jusqu'à l'Océan, la loi qui leur a révélé l'instinct de l'honneur national et leur a inspiré ce patriotisme unitaire qui depuis a fondé la force et la gloire de la France.

L'Allemagne, malgré l'opposition de Savigny et de ses plus grands jurisconsultes, était sur le point d'adopter unanimement les codes français, lorsqu'après les désastres de l'armée française en Russie et en Allemagne cette question fut mise hors de cause. Dans le grand-duché de Bade, dans les pays que la Prusse, la Bavière et la Hesse possèdent sur la rive gauche du Rhin, le Code Napoléon a été maintenu, et il y est encore aujourd'hui en vigueur, sauf quelques modifications.

(1) De Savigny. *Hist. du Droit romain*.

(2) Montesquieu, *Espirit des Loix*, liv. XXVIII, chap. iv. — Savigny.

Les Allemands ne sont donc pas aussi étrangers qu'on le croit aux institutions françaises ; et le Code Napoléon a une littérature presque aussi considérable par-delà le Rhin qu'en France. Le livre de notre savant confrère d'Allemagne ne contribuera pas peu à répandre l'étude du Code civil dans sa patrie ; car la méthode analytique avec laquelle il recherche et explique tous les paragraphes, résoud toutes les difficultés, développe, en un mot, toute la science du *Droit français*, sa méthode, dis-je, ne laisse rien d'inintelligible au lecteur. Il joint à ce mérite un style si clair et si approprié au sujet, que son ouvrage, je ne crains pas de le dire, ne sera pas déplacé à côté de celui de l'illustre Zachariae sur le même sujet, ouvrage qui vient d'obtenir les honneurs d'une traduction française, et qui dans sa marche systématique groupe et explique si bien un si grand nombre de lois en si peu de mots.

Qu'on me permette, en finissant, une observation sur un fait qui ne m'a point paru exact. L'auteur, en s'appuyant sur Merlin et Sirey (1), dit, en parlant du serment, qu'un juif doit le prêter avec des imprécations, ce qui, tout le monde le sait, est hors d'usage. J'aurais désiré aussi qu'il joignit plus fréquemment ses interprétations aux lois qui en ont besoin, ou que du moins il les accompagnât des jugements qu'elles font naître ; la profonde érudition de M. Frey en toute cette matière eût pu éclaircir bien des doutes qui ne sont pas encore dissipés.

Je termine en déclarant qu'à mon avis l'ouvrage de notre savant collègue lui fait le plus grand honneur, et qu'il ouvre une nouvelle carrière à la science dont il s'occupe, résultat infaillible, selon moi, quand l'étude et les recherches les plus consciencieuses s'unissent à un talent incontestable.

W. NOLTE,

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

* * La 1^{re} classe (*Histoire générale et histoire de France*) s'est assemblée le mercredi 2 juin, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Vingt et un membres sont présents.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de la correspondance.

M. le duc de Doudeauville, notre président honoraire, retenu par une maladie

(1) Vol. I, page 285.

grave à sa terre de Montmirail, écrit d'une main tremblante qu'il éprouve un vif regret de ne pouvoir prendre part à nos travaux.

M. Aristide Tuvache, notre collègue à Beuzéville (Eure), nous envoie deux pièces inédites, une d'un homme du peuple sur la prise de la Bastille; l'autre sur le château de Fortmoville, où cette pièce a été découverte. — Renvoi de la première au comité du journal. (*Voir livraison de juin 1841, num. 83, p. 240.*)

M. Francis Lavallée, notre collègue, vice-consul de France à l'île de Cuba, nous adresse une nouvelle notice très curieuse, traduite par lui de l'espagnol, sur l'*Histoire des Antilles à l'époque de leur découverte*. — Même renvoi.

Notre collègue M. Fabi-Montani, de Rome, nous entretient des travaux de l'Académie des Arcades.

Il est fait hommage à la classe de *Caudebec et ses environs*, par M. Saulnier (rapporteur, M. Ernest Breton); du dernier numéro du *Bulletin de la Société de Géographie*; de deux livraisons de l'*Histoire du Midi*, par M. Mary-Lafon; du *Mémorial catholique*, de M. H. Prat.

Lecture de M. Dufey (de l'Yonne), de la 2^e partie de son *Mémoire sur la chancellerie de France*. — Renvoi au comité du journal. (*Voir livraison de juin 1841, numéro 83, page 189.*)

* * Le mercredi 9 juin, séance de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*), sous la présidence de M. Leudière. — Dix-neuf membres sont présents.

M. Bernabo adresse quelques notes à la classe pour compléter le mémoire qu'il a lu dans la séance du mois de mai sur la *Décadence de la poésie en France*. — On entend sur cette communication MM. Dufau, Leudière et Monglave; mais, la discussion ayant été close définitivement à cette époque, l'assemblée n'est pas d'avis qu'elle soit r'ouverte.

M. le comte Le Peletier d'Aunay, ancien président de l'Institut Historique, écrit de Nice pour nous donner des détails sur les antiquités de cette ville, et indiquer quelques améliorations dont le journal lui paraît susceptible. — Renvoi aux comités des travaux et du journal.

M. Lévi fait hommage à la classe de sa *Mère Institutrice*, journal d'éducation.

M. Leudière lit un rapport verbal sur l'*Histoire de la langue française*, par M. Ampère. On entend sur le même sujet MM. Nolte, Eug.-G. de Monglave, Delépine, Dufau; et la classe vote le renvoi de l'examen si consciencieux de M. Leudière au comité du journal.

* * La 3^e classe (*Histoire des Sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) s'est assemblée le mercredi 16 juin, sous la présidence de M. N. de Berty. — Vingt-trois membres assistent à la séance.

MM. Ch. Favrot et Bernard Jullien ayant donné leur démission de secrétaire et de secrétaire-adjoint de la classe, il est procédé à leur remplacement az

scrutin secret. M. Hippolyte Barbier est nommé secrétaire, et M. Foulon secrétaire-adjoint.

Le secrétaire donne lecture de la correspondance.

M. Vienne, archiviste de Toulon, nous annonce le prochain envoi des *Mémoires de la Société des Sciences et Belles-Lettres* de cette ville.

Une discussion s'engage entre MM. Dufey (de l'Yonne), l'abbé Badiche et Bernard Jullien sur les travaux historiques dont certaines localités sont le théâtre. On s'occupera de ceux que nous annonce M. Vienne quand un certain nombre de livraisons aura paru.

M. l'abbé Simil, chanoine d'Agen, nous adresse quelques détails sur les agarics et les champignons des environs. — Renvoi à M. le baron de La Pylaie pour un rapport.

M. de Caumont fait part à la Société de la réunion prochaine de la neuvième session du Congrès scientifique de France, qui aura lieu cette année à Lyon.

Hommage à la classe des dernières livraisons de l'*Echo de l'Instruction publique*, par M. Alph. Fresse-Montval; d'un *Cours philosophique sur les initiations* (rapporteur, M. Fresse-Montval); du dernier numéro de la *Revue étrangère et française de législation*, par M. Fœlix; de l'*Histoire de la civilisation*, par M. Roux-Ferrand.

Une discussion s'engage entre MM. Fontaine, l'abbé Badiche, Bernard Jullien, Fresse-Montval, Dufey (de l'Yonne), N. de Berty et Leudière, sur le rapport que demande l'éditeur de ce dernier ouvrage, et sur l'obligation de la remise à l'Institut Historique de deux exemplaires d'un livre pour en obtenir un rapport. Cette discussion est renvoyée à la prochaine séance.

Rapport de M. Bernard Jullien sur l'*Histoire du Consulat dans la ville de Nîmes*, par M. de La Farelle. — Renvoi à l'unanimité au comité du journal.

Rapport de M. Nolte sur l'*Histoire du Droit français*, par M. le docteur Frey (de Neustadt). (Voy. la présente livraison, page 258.)

Une discussion s'engage sur ce rapport. M. Leudière, contre l'opinion de M. Nolte, soutient que les majorats ne sont pas abolis par la législation actuelle. MM. N. de Berty et Ernest Breton partagent cet avis.

A propos du serment des juifs, diverses observations sont faites par M. N. de Berty, Leudière et Bernard Jullien. — Le rapport de M. Nolte est unanimement renvoyé au comité du journal.

*. Le mercredi 23 juin séance de la 4^e classe (*Histoire des beaux-arts*), présidée par M. Ernest Breton. — Dix-neuf membres sont présents.

Les Statuts du Collège Archéologique et Héraldique de France, récemment fondé à Paris, sont déposés sur le bureau. M. Louis Dufan est nommé rapporteur de ces statuts.

L'ordre du jour appelle un rapport de M. Brière sur un ouvrage intitulé : *Lettre à un archéologue sur les hiéroglyphes égyptiens*. — Renvoi aux archives.

Rapport de M. le baron de La Pilaye sur la découverte de nouveaux monuments druidiques en Bretagne. — Renvoi au comité du journal.

Lecture de M. Ernest Breton, d'un épisode de son voyage en Italie.

M. Louis Dufau fait, séance tenante, son rapport sur *les Statuts du Collège Archéologique et Héraldique*, déposés sur le bureau à l'ouverture de la séance.

M. Nolte fait un rapport sur l'ouvrage de M. Devals (de Montauban), candidat de la classe, ouvrage relatif à *l'Histoire de cette ville et de ses environs*. Il conclut à l'admission du candidat.

On passe au scrutin secret.

M. Devals est élu, à l'unanimité, membre de la classe.

* L'assemblée générale du mois de juin (les quatre classes réunies) a eu lieu le vendredi 25, sous la présidence de M. le marquis de Pastoret, président de l'Institut Historique. — Quarante-deux membres sont présents.

Notre collègue M. Théophile Mercier fait hommage à la Société d'un *Chant français*, de sa composition, en réponse au *Chant allemand*; de Becker : *Ils n'auront pas le Rhin*; d'un volume in-8°, contenant ses œuvres publiées et inédites, et de deux vol. in-4° renfermant les œuvres de MM. Casimir Delavigne et Ancelot.

M. Vieusseux nous annonce qu'une Société de savants vient de se former à Florence pour publier, sous le titre d'*Archives historiques italiennes*, un recueil de documents inédits ou fort rares (en italien).

M. A. Renzi donne des détails sur cette publication dont les travaux ont déjà commencé, et qui compte à Paris des membres actifs explorant les bibliothèques et les grands dépôts.

Sur la proposition de MM. Daniel Rozière et Eug.-G. de Monglave, la lettre de M. Vieusseux est renvoyée au comité du journal, et il sera proposé à la nouvelle Société italienne un échange de ses publications avec les nôtres.

M. E. Descloseaux, maître des requêtes au Conseil-d'État et directeur au ministère de la justice, s'empresse, au nom de M. le garde-des-sceaux, de mettre à la disposition de l'Institut Historique un exemplaire du *Compte général de l'administration de la justice criminelle en France pendant l'année 1839*. — Remerciements et renvoi pour un rapport à la 3^e classe (*Histoire des sciences sociales et philosophiques*).

Quinze volumes ou brochures sont offerts à la Société par divers membres.

L'ordre du jour appelle la sanction par l'assemblée générale de la candidature de M. Devals aîné, de Montauban, admis comme membre correspondant dans la 4^e classe (*Histoire des beaux-arts*). M. Mary-Lafon donne à l'assemblée des détails étendus sur les travaux consciencieux et les découvertes importantes de ce jeune archéologue, qui est reçu à l'unanimité, au scrutin secret.

M. le marquis de Pastoret appelle la discussion de l'assemblée sur l'improvi-

sation déjà ancienne de M. Henri Prat, relative aux *événements du règne de Philippe-le-Bel* et au *supplice des Templiers*.

M. Dufey (de l'Yonne) regrette infiniment l'absence de M. Prat. « Le règne de Philippe-le-Bel, dit l'orateur, fut bien fécond en événements. La question des investitures entre le pape Boniface VIII et le roi de France y joue un grand rôle. C'est à tort qu'on a donné à ce dernier la qualification de *faux monnayeur*. Il ne la mérite pas : l'altération des monnaies qu'on lui reproche fut sans doute funeste à l'État et aux particuliers ; mais la mesure était parfaitement légale dans les usages d'alors, et plus d'un de ses prédécesseurs lui en avait donné l'exemple. Philippe-le-Bel avait de grands besoins d'argent ; il chercha à s'en procurer par tous les moyens possibles. On connaît l'expulsion des juifs et leur retour moyennant finance. » — L'orateur décrit l'origine des états-généraux et celle de l'émancipation des communes, qui datait alors de deux siècles. Il parle des Croisades, qu'on a appelées *la barbarie marchant à la civilisation* ; l'expression ne lui semble pas juste ; elles ont seulement contribué à la civilisation ; mais l'émancipation des communes y a contribué bien plus encore. — L'époque de l'érection des parlements est incertaine. Jusqu'à Philippe-Auguste le parlement suivait le roi partout. Ce fut ce monarque qui, pendant son éloignement de la France, voulut que ce corps résidât à Paris, près de sa mère Alix. Philippe-le-Long le composa de seigneurs et en exclut le clergé, qui ne doit pas, disait-il, s'occuper des choses de ce monde. Il ne faut pas croire cependant qu'il n'y possédait pas plus d'un banc ; ceux de ses membres qui avaient des charges civiles y siégeaient naturellement, et l'un d'eux, l'abbé Chauvelin, y prépara plus tard l'expulsion des jésuites. M. Dufey (de l'Yonne) parle des lois somptuaires qui signalèrent le règne de Philippe-le-Bel. Le mot *luxue* est, suivant lui, un mot relatif. — Il passe à la condamnation de l'ordre des Templiers : il ne croit pas que la cupidité du roi en ait été la cause, comme on l'a prétendu ; et la preuve, c'est qu'aucune de leurs commanderies n'entra dans le domaine royal, et qu'un tiers seulement de leurs immeubles fut appliqué aux frais du procès. Il faut chercher principalement la cause de leur condamnation dans leur absence de foi catholique, dans les opinions qu'ils avaient rapportées de l'Orient et dans leur tendance politique. Partout ces chevaliers se trouvaient mêlés aux mouvements d'indépendance ; ils possédaient des biens considérables en Allemagne ; ils tendaient à se créer souverains. Leurs propriétés dans ce pays furent données à l'ordre Teutonique, qui, héritant aussi de leur ambition, finit par arriver à la couronne de Prusse. — L'orateur, en se résumant, jette un coup-d'œil sur les apanages, dont il trouve l'origine dans le partage établi par *la loi salique*.

M. Bernard Jullien pense qu'il faut conserver à Philippe-le-Bel la qualification de *faux monnayeur*, que lui donnent les historiens. Certainement, d'après la législation d'alors, il avait le droit de faire ce qu'il faisait ; mais ce qu'il faisait n'était pas autre chose que ce que font les faux monnayeurs ; c'était un vol

à main armée. Son crime doit être d'autant moins excusable à nos yeux que, d'après nos idées en économie politique, nous savons parfaitement aujourd'hui que l'argent est une denrée sujette aux fluctuations de toutes les autres marchandises. L'orateur ne nie pas, du reste, que Philippe ait rendu de grands services à la France.

M. Dufey (de l'Yonne) combat le préopinant et persiste dans son opinion. L'acte qu'il commettait était injuste, impolitique, arbitraire, mais il était légal. Les états-généraux fixaient le taux de la monnaie.

MM. Bernard Jullien et Villenave disent quelques mots de leur place.

M. le marquis de Pastoret ne s'est pas préparé à la discussion qui s'agite, mais il s'est longtemps occupé de la question, et il a fait, dans le but de l'éclaircir, de laborieuses recherches. Les maisons de Templiers étaient nombreuses dans le midi de la France. Partout il y a vu, dans d'obscurs réduits, un signe uniforme, *un serpent dévorant un enfant*, symbole qu'on retrouve en Égypte, et dans lequel on a cru reconnaître *la matière absorbant l'intelligence*. Les Templiers étaient des hommes fort avancés pour leur époque; ils ont laissé peu de monuments écrits, mais dans leurs dépositions percent leurs croyances, leurs idées. En politique vous les trouvez mêlés aux nombreux mouvements, qui ont troublé le règne de Philippe-le-Bel et les règnes précédents. Leurs dépenses étaient excessives. Ils passaient avec raison pour d'habiles commerçants. Promoteurs des animosités populaires, ils suscitaient un nouvel embarras aux monarques, qui avaient déjà bien assez de la noblesse, du clergé et du tiers-état.

MM. Leudière et Eug. G. de Monglave signalent une publication récente de notre infatigable et savant collègue, M. Michelet, sur les Templiers. Ils émettent le vœu que l'Institut Historique lui en fasse la demande, et qu'il en soit rendu compte dans une de nos séances.

M. Dufey (de l'Yonne) voudrait que l'on consultât aussi les manuscrits de Dupuy, mine précieuse pour quiconque veut étudier l'histoire du procès des Templiers.

M. Dufau reproche à M. Dufey d'avoir, dans la question des investitures, sacrifié Boniface VIII à Philippe-le-Bel. Son intention n'est de défendre ni l'un ni l'autre; mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que Philippe était un homme d'une insigne mauvaise foi: il falsifia une bulle du pape avant de l'apporter au parlement; il est plus que douteux qu'il ait été l'ardent champion des libertés gallicanes. Son amour-propre était seul en jeu dans sa querelle avec Rome. Le bon droit se montre plutôt du côté de Boniface VIII.

M. Dufey (de l'Yonne) fait observer qu'il n'a allégué que des faits positifs. Il persiste à soutenir que les empereurs et les rois donnaient l'investiture, et qu'en s'y opposant Boniface a outrepassé ses pouvoirs. Certainement les lettres de Philippe ne sont pas des modèles de bon ton; mais, encore un coup, il était dans son droit.

M. l'abbé Badiche ne peut pas laisser passer sans la combattre une allégation de

M. Dufey. Ce n'était pas l'investiture proprement dite que donnaient les souverains avant cette époque. Boniface VIII était ambitieux, remuant ; il avait tort dans la forme, mais il avait raison au fond.

M. Dufey (de l'Yonne) pense que les empiétements de Rome ne datent pas d'un jour. Grégoire VII ne s'est-il pas intitulé *le souverain des souverains* ? Urbain, au concile de Clermont, n'a-t-il pas voulu primer sur les seigneurs temporels comme sur les seigneurs spirituels ? Philippe-le-Bel a revendiqué un droit que les rois possédaient avant lui ; il a bien fait.

M. Dufau blâme Boniface VIII d'avoir empiété sur le temporel ; mais, dans la querelle qui nous occupe, lequel avait raison, de Boniface VIII ou de Philippe-le-Bel ? Là est toute la question. Gardons-nous d'approfondir avec nos idées d'aujourd'hui des événements si éloignés de nous ! L'orateur donne plutôt raison au pape qu'au roi. Celui-ci était un homme de mauvaise foi, tout le monde en convient ; celui-là céda à l'orgueil, il est vrai ; mais il avait plus de bonne foi que son adversaire.

M. le marquis de Pastoret voit dans la question qui nous occupe l'éternelle lutte du spirituel et du temporel, qui se renouvelle depuis tant de siècles. Le pape eût dû se renfermer dans le spirituel, le roi ne se mêler que du temporel. Les passions des hommes confondirent et envenimèrent ce qu'il eût fallu laisser distinct.

Après quelques mots de M. B. Jullien, la discussion est fermée.

CHRONIQUE.

Une Société de savants vient de se former à Florence pour recueillir des documents et des manuscrits sur l'histoire d'Italie. Nous révéler la vie intérieure des Etats et des peuples, tel est le but principal auquel cette Société veut atteindre. L'infatigable activité de M. le marquis Cino Capponi, son amour passionné pour la science et pour la gloire de son pays, le zèle d'amis aussi dévoués qu'éclairés qui ont bien voulu s'associer à lui pour la rédaction des *Archives historiques italiennes*, tout garantit le plus brillant succès à une entreprise qui doit déjà exciter par elle-même un puissant intérêt. Cette Société s'adresse à tous les savants qui ont à cœur de rassembler des matériaux pour son œuvre en l'aidant à recueillir les documents historiques épars dans les archives et les bibliothèques publiques et privées, soit en Italie, soit à l'étranger. Répondre à cet appel, c'est faire acte d'un véritable dévouement à l'humanité entière, pour laquelle l'histoire de la politique, du droit, des mœurs, des sciences et des arts des peuples italiens doit avoir d'autant plus d'attrait que l'Italie a été le berceau de la civilisation moderne.

Cette entreprise a reçu déjà un commencement d'exécution. M. Vicusseur,

éditeur des *Archives historiques italiennes*, en a fait paraître à Florence le premier volume, qui sera suivi de deux autres dans l'année. Nous manquerions à la mission que nous nous sommes imposée, si nous gardions le silence sur une œuvre qui, par son importance et son utilité, est digne de tous nos encouragements.

Rédacteurs et éditeur rivalisent de zèle pour accomplir leur pénible tâche. Ils ne peuvent manquer de se concilier l'estime et la reconnaissance du public ; la nôtre leur est déjà acquise.

—Notre collègue M. de Brière a terminé dans les salons de l'Institut Historique, le dimanche 30 mai, son cours sur les hiéroglyphes égyptiens et sur les religions anciennes. Ce cours a eu trente-six séances d'une et de deux heures. Le professeur, dans son introduction, a exposé les doctrines des auteurs qui l'ont précédé dans cette carrière. Il a étudié en particulier le système de M. Champollion, qui lui semble manquer de liaison, et qui, selon lui, n'a jamais pu être suivi en Égypte. De l'examen approfondi auquel il s'est livré il résulterait qu'il ne saurait y avoir rien de sérieux dans l'emploi simultané que cet écrivain suppose des même symboles comme signes d'idées et comme signes alphabétiques, et il en donne pour preuve les nombreux renversements, les fréquentes abréviations que M. Champollion est forcé de supposer dans les textes qu'il interprète.

Passant à l'examen des noms de rois déchiffrés au moyen de cette méthode, le professeur s'efforce de démontrer, par des monuments et par des données historiques, que ces noms ne peuvent être admis tels qu'on nous les présente.

Il expose ensuite les doctrines de Dupuy, de Court de Gebelin, de Creuzer, sur les religions anciennes, et il les combat par des moyens tirés des ouvrages mêmes de ces auteurs.

Dans la première partie de son cours proprement dit M. de Brière a démontré historiquement que les prêtres des divers peuples anciens tiraient tous, sans exception, leur origine de l'Égypte, et qu'ils avaient emprunté à la caste sacerdotale de ce pays leurs mœurs et leurs sciences. Ce point était important à fixer pour établir l'origine commune des religions anciennes.

Passant à l'examen des arts et des sciences cultivés dans le sanctuaire, il a reconnu tout d'abord, chez les prêtres égyptiens, l'existence d'un idiome sacré, différent de la langue vulgaire, et il a trouvé dans l'histoire la preuve que cette langue était commune à tous les prêtres de l'Orient ; qu'elle leur servait, pour la démonstration des sciences et de la théologie aux initiés, et qu'elle était le fondement de la magie. Il a composé une petite grammaire de cette langue, d'après des données historiques et monumentales.

Comparant les divers passages des écrivains, relatifs au système hiéroglyphique des Égyptiens, il a prétendu que les hiéroglyphes étaient des *rebus*, représentant, non des sons isolés, *mais des mots entiers, monosyllabes et polysyllabes*,

et les divers sens attribués à chacun de ces mots : saint Clément, mal interprété, avait paru s'éloigner de cette explication ; mais, convenablement traduit, il y rentre parfaitement.

L'exposition de la météorologie sacrée lui a fourni l'explication de la création du monde d'après la Bible. L'étude de l'uranographie hiéroglyphique lui a servi à démontrer, contrairement à l'opinion de certains savants, que les signes du zodiaque sont d'origine égyptienne. Enfin, l'examen de faits relatifs aux grandes périodes cosmiques lui a révélé le motif des représentations zodiacales qu'on remarque sur les monuments égyptiens et autres.

Dans la deuxième partie de son cours, le professeur a d'abord comparé les divers systèmes religieux pour en faire ressortir la ressemblance et la différence ; puis il a démontré leur rapport avec la cosmologie antique, et a tiré de cette même cosmologie les idées relatives au sort de l'âme, selon les diverses nations. Il a vu l'origine des systèmes mythologiques dans la symbolisation hiéroglyphique des Égyptiens, imitée ou modifiée ensuite par chaque peuple.

Il a montré enfin le lien qui rattachait les objets consacrés au culte dans l'antiquité aux idées religieuses des diverses nations.

M. de Brière se propose de reprendre ce cours l'année prochaine ; de nouveaux programmes seront adressés à nos collègues.

— Nous nous empressons de faire droit à une réclamation que nous a adressée notre collègue M. Thommerel. Dans le compte-rendu d'une séance de la 4^e classe, inséré dans notre dernier numéro, il a été donné, à notre grand regret, une analyse inexacte des paroles qu'il a prononcées et de la discussion qui en est résultée : M. Thommerel avait en effet demandé qu'on eût le droit de traiter de la théorie de l'art dans la 4^e classe ; quelques membres prétendaient qu'on ne devait traiter de l'art que pour en faire l'histoire ; mais la majorité de la classe s'est prononcée en faveur de l'opinion émise par notre honorable collègue.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Promenade dans Toulon ancien et moderne, par M. Vienne, archiviste de la ville ; in-8°.

Revue étrangère de législation, de jurisprudence et d'économie politique (mai 1841), par M. Foelix ; in-8°.

Le Législateur, Revue, par M. Cellier ; in-8°.

La Mère-Institutrice, par M. Lévi Alvarès ; in-8°.

Le Secrétaire perpétuel, EUGÈNE GARAY DE MONGLAVE.

L'Administrateur-trésorier, A. RENZI.

INSTITUT HISTORIQUE.

PRIX D'HISTOIRE,

Fondés par l'Institut Historique.

Sont admis à concourir les personnes étrangères à l'Institut Historique et les membres de cette Société, à l'exception des juges du concours.

Chaque mémoire doit être écrit en français ou en latin, et muni d'une épigraphe qui sera répétée dans un billet cacheté renfermant le nom et la demeure du concurrent.

Les billets appartenant aux manuscrits couronnés ou mentionnés seront ouverts en séance publique du Congrès annuel. Les autres resteront cachetés, et seront remis avec les mémoires aux auteurs qui justifieront des épigraphes.

Les mémoires couronnés ou mentionnés seront considérés comme des titres suffisants pour faire ouvrir les portes de l'Institut Historique aux auteurs qui demanderaient à y être admis, pourvu toutefois qu'ils remplissent les autres conditions requises.

PRIX BIENNAL DE 400 FRANCS.

Terme de rigueur pour la remise des manuscrits : LE 15 JUIN 1842. Ce prix sera décerné en septembre 1842.

QUESTION

EMBRASSANT LES SPÉCIALITÉS DES QUATRE CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

« Indiquer avec précision et soumettre à une appréciation rigoureuse les diverses sources de l'histoire des peuples anciens en général, et en particulier de Assyriens, des Égyptiens, des Perses, des Phéniciens, des Hébreux et des Grecs. »

PRIX ANNUELS DE 200 FRANCS.

Terme de rigueur pour la remise des manuscrits, LE 31 MARS 1842.

Ces prix seront décernés à l'ouverture du Congrès de mai 1842.

QUESTIONS

CORRESPONDANT AUX QUATRE CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

PREMIÈRE CLASSE.

Histoire générale et Histoire de France.

« Faire l'histoire du Concile de Trente dans ses rapports avec la politique française. »

DEUXIÈME CLASSE.

Histoire des langues et des littératures.

« Déterminer les causes qui ont fait parvenir la langue française au rang de langue internationale, et qui ont préparé son élévation définitive au rang de langue universelle succédant à la langue latine, comme celle-ci avait succédé à la langue grecque. »

TROISIÈME CLASSE.

Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques.

« Faire l'histoire abrégée des divers systèmes économiques qui ont été enseignés ou essayés en France, depuis Colbert jusqu'à la fin de l'Empire. Montrer les relations qui existent entre ces systèmes et les diverses doctrines politiques qui se sont produites depuis deux siècles dans la société française. »

QUATRIÈME CLASSE.

Histoire des beaux-arts.

« Faire l'histoire de l'origine et des progrès de la peinture à fresque jusqu'au XVI^e siècle. »

S'adresser, pour les renseignements, au siège de l'Institut Historique.

MÉMOIRE.

DU ROLE DE L'IMITATION DANS L'ART, ET LIMITES DE CE ROLE.!

Les écoles philosophiques ont souvent retenti de ces mots : *Il n'y a rien dans l'intelligence qui ne soit venu par les sens* ; et ce principe, par une conséquence nécessaire, a amené le matérialisme dans la société. Les arts, même dans ce qu'ils ont de plus pur, de plus idéal, n'ont paru qu'une imitation, en quelque sorte, matérielle d'une nature matérielle.

Cependant il s'est rencontré des penseurs qui n'ont pas voulu en croire ces philosophes sur parole, et qui, rentrant profondément en eux-mêmes, y ont trouvé autre chose que la matière. Un d'eux même, Leibnitz, poussé par un esprit de vérité à la fois et de conciliation, a réfuté et complété tout à la fois cet axiome matérialiste en y ajoutant : *excepté l'intelligence elle-même*. Je ne me propose pas de traiter ici la question de l'immatérialité de l'âme ; cela n'est plus nécessaire. Je me bornerai à traiter celle de l'art, qui toutefois me semble s'y rattacher et en dépendre essentiellement. 1° J'essaierai de prouver qu'il y a dans l'art autre chose que ce qu'y a vu l'école matérialiste, autre chose qu'une imitation pure et simple de la nature ; 2° je chercherai ensuite ce que l'art ajoute à cette imitation et en quoi il la dépasse.

1° DE L'IMITATION.

L'œuvre de l'art se manifeste à nous par les contours, les couleurs, les lignes, les sons et la parole. De là la sculpture, la peinture, l'architecture, la musique et la poésie. Chacun de ces arts tient à la nature d'une manière et à des degrés différents.

DE LA SCULPTURE.

De tous les arts, celui où l'imitation est la plus sensible, la plus matérielle en quelque sorte, c'est la sculpture. Dans ce genre, en effet, l'œuvre de l'artiste est non-seulement visible, elle est encore palpable, et la main même d'un aveugle pourrait presque en apprécier les contours et juger de son mérite.

Maintenant, prenons l'œuvre la plus simple d'un sculpteur, celle où il a cherché à reproduire aussi fidèlement qu'il est possible de le faire, par exemple, la tête d'un homme, comme cela se voit dans l'art grec à sa naissance ; eh bien, même dans cette œuvre si simple, faite par un être intelligent, il y a autre chose que de l'imitation telle que la produirait le hasard ou une machine. En effet,

outre que le sculpteur ne peut donner une figure humaine à un bloc de marbre sans avoir dans l'esprit et l'idée du modèle et celle de la copie, il doit déjà, tout en conservant la ressemblance, choisir dans la variété des expressions de cette forme unique, celle qui convient le mieux à l'objet qu'il se propose d'imiter.

Cet effort de l'esprit est encore faible sans doute; mais bientôt il augmente lorsque l'artiste ne se borne plus à copier un modèle, et qu'il en choisit plusieurs d'après lesquels il veut se former un type unique, qu'il exprimera ensuite et rendra sensible. Tel est, dit-on, le plan que suivit Praxitèle (1) dans sa statue de Vénus, empruntant aux belles Athéniennes de son époque ce qu'elles avaient de plus beau.

Mais l'art s'ennoblit, s'agrandit encore lorsque, s'élevant, pour ainsi dire, au-dessus de la nature humaine, il nous représente sur l'ivoire de Phidias le souverain des dieux, le maître du tonnerre, ou, sur le marbre de Michel-Ange, le législateur des Juifs rempli de l'inspiration divine. C'est alors qu'on peut dire de ces deux grands génies que l'un, nouveau Prométhée, guidé par la sagesse, est réellement monté dans l'Olympe, où il a dérobé le feu céleste pour animer sa statue; tandis que l'autre, plein des souvenirs du sublime artiste qui, pétrissant un morceau d'argile, le vivifia de son souffle, a su retrouver en lui-même ce reflet de la Divinité dont les écrits de Moïse lui avaient inspiré l'idée.

La statuaire ne s'est pas bornée à nous montrer un seul objet : agrandissant, étendant toujours une idée, elle nous a représenté plusieurs personnages à la fois. Tel est le groupe de Laocoon et ses enfants, dévorés par deux énormes serpents; tels sont le bas-relief du Conseil des Grecs devant Troie (Musée royal, n° 177), et celui de la rançon d'Hector. Là c'est même plus qu'une idée; c'est une scène tout entière, où les dieux eux-mêmes descendent dans les conseils des hommes et y jouent leurs rôles.

PEINTURE.

La peinture n'a rien de palpable, et ce n'est qu'à l'œil qu'elle s'adresse. Son modèle est toujours dans la nature sans doute, et en cela elle fait également partie des arts plastiques; mais elle en modifie les caractères en montrant un corps sur une seule surface (2), et en remplaçant, par les effets de la lumière et de l'ombre, la diversité des contours. Que le peintre nous représente le por-

(1) Athen., lib. XIII, cap. 6; Clem. Alex., *Cohort. ad gent.*, p. 47; et Lucian., *In Amor.*, § 13; ap. Barthélemy, *Voyage d'Anach.*, ch. LXXII.

(2) ... Mich... wirst Du nicht verkennen,
Die heitre Schöpferin der täuschenden Gestalt.
Von Leben blüht es und die Farben brennen
Auf meinem Tuch mit glühender Gewalt.

SMILLER, *Die Eulidigung der Künste.*

trait d'un seul individu, ou que, nouveau Zeuxis (1), il recherche par la force de son intelligence dans plusieurs beautés le type de la beauté qui se dévoile à son âme; ou que, prenant un plus noble essor, à l'exemple de Raphaël (2), il ne cherche plus au-dehors, mais trouve en lui-même ce type idéal, une haute intelligence doit toujours présider à son œuvre. En effet, il lui faut toute l'aptitude de l'esprit humain à l'abstraction, et toute l'énergie de création dont est doué le génie, pour qu'il se distingue dans cet art qui est étroitement lié à la science.

Les sujets de la sculpture et de la peinture sont à peu près les mêmes. Que l'on voie représentés par les contours ou les couleurs Jupiter ou le Christ, Vénus ou la Madone, la rançon d'Achille ou la descente de Croix, ce sera toujours à peu près le même sujet, la beauté physique ou morale. Pourquoi donc les hommes se sont-ils donné la peine de se faire peindre?

Ici, sans parler de la facilité plus grande d'embrasser dans un seul cadre un plus vaste sujet que dans la sculpture, il faut observer que le rapprochement des lignes, les effets de la perspective, les ondulations de la lumière et la gravité des ombres produisent dans un tableau une vie à peu près inconnue à la sculpture. La couleur, qui dans le principe ne faisait que servir aux contours, puis produire une sorte d'illusion d'optique, prenant un libre essor, est parvenue à imiter l'organe le plus précieux de notre âme, l'œil, dont l'expression divine avait été longtemps inaccessible à l'art. Ainsi l'idée de l'œuvre ne resta plus enfermée dans la matière. La vie se fit sentir comme animée, éclairée d'une lumière nouvelle. Variée comme la vie, la peinture la représenta sous toutes ses faces diverses; et, comme l'intelligence du peintre avait une plus libre carrière que celle du sculpteur, le domaine du peintre s'agrandit presque à l'infini, tandis que celui du sculpteur resta toujours fermé dans des limites étroites. De là cette variété de peintures et de sujets de peintures; de là ces nombreuses écoles qui ont illustré la Grèce, Rome, Venise, la Flandre, l'Espagne, l'Allemagne et la France, tandis que de nos jours encore on ne distingue guère qu'une école pour la sculpture, l'école de la Grèce.

(1) Tum Crotoniatæ publico de consilio virgines unum in locum conduxerunt, et pictori (Zeuxi) quas vellet eligendi potestatem dederunt. Ille autem quinque delegit... Neque enim putavit omnia, quæ quæreret ad venustatem, uno in corpore se reperire posse, ideo quod nihil, simplici in genere, omni ex parte perfectum natura expolivit. Cicer., *De Invent.*, II, 2.

(2) Per dipingere una bella, mi bisognaria veder più belle, con questa condizione che V. S. si trovasse meco a fare scelta del meglio. Ma essendo carestia e di buoni giudici, e di belle donne, iommi servo di certa idea che mi viene nella mente. Se questa ha in se alcuna eccellenza d'arte, io non so; ben m' affatico d'averla. *Lit. Raph. Comù. Balth. Castiglione ap. Rafæl von Urbino und sein vater Giovanni Santi.*

ARCHITECTURE.

L'architecture, sans doute, ne fut guère autre chose, dans le principe, que quelques arbres ou quelques roches sous lesquels l'homme allait chercher de l'ombre ou un abri. Mais, en s'affranchissant à peu près de ces premières formes, en devenant en quelque sorte indépendante, peut-être même auparavant, elle a dû servir aux objets les plus saints de l'humanité. C'est à cette époque que l'idée est entrée dans les proportions que cet art adoptait. En effet, l'architecture devint alors, pour ainsi dire, le sanctuaire des créations les plus hautes de la pensée humaine. Que ce soit dans des forêts sacrées ou dans des temples aux lignes sévères ou élégantes, l'homme aime toujours à garantir son dieu contre l'irruption d'un monde profane.

L'architecture se distingue de la sculpture et de la peinture en ce que chez elle il y a, outre l'idée de l'édifice, une idée distincte de lui, et qui n'a pu y entrer qu'en partie. C'est un symbole qui est représenté, et qui n'est pas identifié avec les formes extérieures.

La manière dont les hommes ont envisagé la vie a dû contribuer à fixer les règles de l'architecture. La philosophie sombre de l'Égyptien, ses idées de grandeur matérielle, peu épurées par la religion, ce pays où règne une brûlante uniformité, ont dû donner à l'architecture un cachet particulier. Ces temples lourds et gigantesques, cette pyramide qui écrase de son poids la pauvre figure humaine cachée dessous, cette tombe orgueilleuse qu'a bâtie la servitude, n'ont-ils pas quelque chose qui les distingue de ces nobles voûtes portées par des colonnes élégantes, qu'éleva en Grèce, séjour des contrastes orageux, une religion sensuelle, mais humaine, aidée d'une imagination plus active et plus intelligente? Que dirai-je des temples du christianisme, où l'artiste, après avoir brisé l'idole des païens, a idéalisé toute son œuvre? La pierre, il l'a taillée, découpée, percée, de manière à la spiritualiser en quelque sorte, et à en faire l'emblème de l'âme, le symbole de la pensée. Le temple lui-même, c'est l'image de la croix; et l'œil est moins charmé de cette imitation que l'âme n'est remplie du souvenir du Christ et de la grande pensée de la Rédemption.

MUSIQUE.

On pourrait presque dire que tout est musique dans la nature : le vent souffle, le ruisseau murmure, la mer mugit, le tonnerre gronde, et les oiseaux, unissant leurs voix au reste de la nature, font entendre une sublime harmonie. Il y a, ce me semble, peu de musique qui remue plus que celle d'un torrent impétueux, ou de pins séculaires que le vent agite au sommet des Alpes ou des Pyrénées.

C'est sans doute cette harmonie générale du monde sensible qui a inspiré

lacrée, quand il a dit dans le cinquième chant de son poëme *De Naturâ Rerum* :

At liquidas aviam voces imitatur ore
Antè fuit multò, quam lævia carmina cantu
Concelebrare homines possent, auresque juvare;
Et zephyri cava per calamorum sibila primùm
Agrestes docuere cavas inflare cicutas, etc.

Mais en doit-on conclure que la musique soit un art dont l'objet, comme dans les arts plastiques, est l'imitation de la nature? Je ne le pense pas.

Les éléments de l'art musical se trouvent sans doute épars dans le concert universel de la nature. Mais chaque être, à l'exception de quelques oiseaux, n'a, pour ainsi dire, qu'une note à nous faire entendre, note toujours monotone et souvent désagréable. Si l'on appelle art musical la réunion harmonieuse de ces sons épars, il sera bien difficile, pour ne pas dire impossible, de retrouver le modèle dans cette imitation, et ce n'est pas là ce qu'on entend généralement par imitation de la nature.

Il existe, je le sais, un autre genre d'imitation qui consiste à se rapprocher autant que possible de chaque objet de la nature accessible à l'ouïe. C'est ainsi que Pergolèse, dans son *Stabat*, a voulu imiter le vibration des verges dont on frappe Jésus-Christ; c'est ainsi que Grétry, dans son opéra des *Deux Avers*, a cherché à reproduire le bruit criard d'une poulie mal graissée. Mais dans la *Flageellation* on reconnaîtrait plutôt un air mondain de contredanse; et quant à l'imitation de Grétry, on ne s'en serait jamais douté s'il n'avait pris soin, par une tendresse toute paternelle pour son œuvre, de nous en instruire lui-même dans ses *Essais sur la musique* (1).

Je sais que la voix humaine et les instruments de l'art musical ont quelquefois réussi à reproduire agréablement quelque effet matériel sensible à l'ouïe. Par exemple, on s'est plu à entendre, dans la *Symphonie pastorale* de Beethoven, l'imitation assez heureuse du chant du rossignol, du murmure des eaux, du bruit d'un orage. Mais la musique peut-elle pour cela être considérée comme une imitation de la nature, et rabaissera-t-on cet art jusqu'à dire qu'il n'a d'autre objet que de rappeler à l'âme le vent ou la pluie, les animaux sauvages ou domestiques, les oiseaux des bois ou de la basse-cour?

Non, il n'en est pas ainsi. L'âme a son harmonie (2) comme la nature physi-

(1) Elwart, *Journal de l'Institut Historique*; février 1840.

(2) Was ahnungsvoll den tiefen Basen füllet,
Es spricht sich nur in meinen Tönen aus;
Ein holder Zauber spielt um Deine Sinnen,
Ergieß' ich meinen Strom von Harmonien;
In süßer Wehmuth will das Herz zerrinnen,
Und von den Lippen will die Seele fliehn :

que ; harmonie pure et mystérieuse, dans laquelle elle épanche ses joies et ses douleurs, ses plaisirs et ses peines. C'est une langue universelle entre toutes les intelligences, langue que l'on comprend, que l'on goûte d'autant mieux que l'on est plus séparé des choses de la terre, à laquelle elle ne tient que par le son. C'est par cela, en effet, qu'elle réveille en lui ces sentiments ; de même que ces sentiments, par un mystérieux accord, inspirent à l'artiste des sons enchanteurs dont la nature n'a pu donner le modèle, et qui transportent les auditeurs au delà des régions terrestres. Aussi l'antiquité, dans ses poétiques fictions, est-elle remplie de ses effets merveilleux.

Ici c'est une ville qui s'élève aux accords de la lyre ; là ce sont les enfers eux-mêmes qui rendent son amante à un chantre inspiré. Parlerais-je de ces touchantes allégories de la religion chrétienne, de ces anges qui descendent sur la terre à la voix d'une jeune vierge, de ces chœurs de séraphins, de ces concerts célestes autour du Très-Haut, source éternelle de toute harmonie ? (1)

POÉSIE.

Aristote a dit :

Ἐστὶ μὲν γὰρ ὁ ποιητής, ὥσπερ ἂν ἡ ζωγράφος ἢ τις ἄλλος εἰκονοποιός.

Horace, si l'on en croit l'interprétation trop commune de *ut pictura poesis*, est de la même opinion qu'Aristote.

Plutarque doute si peu de ce principe qu'il le donne comme une sorte de proverbe :

Καὶ μὴ μόνον ἐπέεω τὸ θρυλλούμενον ἀκριβοῶς ἔστω· ζωγραφίαν μὲν εἶναι φθαρτομένην τὴν ποίησιν, ποίησιν δὲ στυγῶσαν τὴν ζωγραφίαν.

Mais est-il bien vrai que la poésie ne diffère en effet de la peinture que parce que l'une parle et l'autre reste muette ? Non, certes, il n'en est pas ainsi.

Il y a d'abord entre ces deux arts une grande différence, provenant des moyens à l'aide desquels ils paraissent au grand jour : la peinture emploie les

Und setz' ich meine Leiter an von Tönen,

Ich trage Dich hinauf zum höchsten Söhnen,

SHILLER, *Die Huldigung der Künste*.

(1) Et (*Dominus*) ait ei (*Elias*) : Egredere, et sta in monte coram Domino. Et ecce Dominus transit, et spiritus grandis et fortis subvertens montes, et conterens petras ante Dominum. Non in spiritu Dominus, et post spiritum commotio : non in commotione Dominus.

Et post commotionem ignis : non in igne Dominus, et post ignem sibilus auræ tenuis.

Quod quum audisset Elias, operuit vultum suum pallio, et egressus stetit in ostio speluncæ, et ecce vox ad eum dicens : Quid hic agis, Elias ? *Vid. Lib. Reg., III, cap. XIX, vers. 11, 12 et 13.*

couleurs que lui fournit la nature, que tout le monde peut comprendre, peut juger, pour peu qu'il ne soit pas aveugle. La poésie, au contraire, se sert de signes conventionnels qui sont un des plus beaux produits de l'art, et qui n'ont de sens que pour ceux qui sont initiés à leurs mystères. Ces signes varient généralement suivant les pays, tandis que la pensée qu'ils expriment reste à peu près la même. Il y a une autre différence entre ces deux arts : la poésie décrit les objets dans tous leurs contours, les montre sous toutes leurs faces, les fait mouvoir de toutes les façons, et représente une action dans toute sa durée, tandis que la peinture ne représente qu'un seul moment d'une action (mais en cela elle est sublime, inimitable), et, quoiqu'elle simule le mouvement au point de paraître le donner à ses œuvres, ces œuvres n'en restent pas moins dans un éternel repos. Quand Virgile, parlant de Camille, nous dit :

*Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Gramina, nec teneras cursu læsisset aristas ;*

quand Milton nous décrit Dieu :

Smooth sliding without step,

le peintre ne peut que nous dessiner Camille immobile sur le bout d'un épi, et Dieu suspendu en l'air. Apollon, chez le peintre, a toujours sa flèche près de partir, tandis que le poète, après avoir bandé l'arc, fait siffler la flèche à vos oreilles.

Mais indépendamment de la langue et des couleurs, du mouvement et du repos, de la durée ou du point de l'action, on ne peut pas dire *que la poésie soit comme la peinture*, si, en outre, son domaine est infiniment plus étendu et plus varié ; c'est en effet ce qui a lieu. Or, tout ce qui est du domaine de la pensée, non-seulement tout ce que l'œil, mais encore tout ce que l'ouïe, tout ce que nos autres sens peuvent nous aider à comprendre de la nature extérieure, est du domaine de la poésie (1). Comment en effet le peintre nous rendra-t-il ces vers de

(1) *Mich hält kein Band, mich fesselt keine Schranke ;
Frei schwing' ich mich durch alle Räume fort.
Mein unermesslich Reich ist der Gedanke,
Und mein geflügelt Werkzeug ist das Wort.
Was sich bewegt im Himmel und auf Erden,
Was die Natur tief im Verborgnen schafft,
Muss mir entschleiert und entsiegelt werden,
Denn nichts beschränkt die freie Dichterkraft ;
Doch schön'res find' ich nichts, wie lang ich wähle,
Als in der schönen Form — die schöne Seele.*

SCHILLER, *Die Huldigung der Künste.*

Virgile :

Ambrosiaque comas divinum vertice odorem
Spiravère (1).
Qualis populeâ morrens Philomela sub umbrâ
Amisos queritur fœtus (2), etc.
Vox quoque per lucos vulgò exaudita silentes
Ingens (3), etc.

Si la poésie, en décrivant l'objet, peut nous montrer sous toutes ses faces ce que la peinture souvent laisse deviner, il faut bien se garder cependant de supposer que la description soit une imitation de la nature. Qui peut jamais penser en effet que la tempête, si bien décrite dans le premier livre de Virgile, soit l'imitation d'une tempête, non plus que celles des batailles d'Homère, non plus que la mort d'Hippolyte dans Racine ?

Je ne dis pas qu'une belle description ne puisse fournir des sujets pour de beaux tableaux ; je dois même dire qu'un tableau peut illustrer d'une manière brillante une description poétique ; toutefois la description n'en reste pas moins quelque chose qui diffère grandement de l'imitation de la nature.

Mais il est des sujets inaccessibles à tous les autres arts, et que la poésie seule peut aborder. Lorsque le poète quitte la terre et s'élève par un sublime essor jusqu'au monde des intelligences, quel est le peintre qui, la palette en main, osera s'élever avec lui ? Pour nous représenter un ange, le peintre ne peut que nous montrer un jeune homme avec des ailes, idée bornée et en quelque sorte matérielle. Le poète, au contraire, nous inspirera un saint respect rien qu'avec deux mots : *l'Ange du Seigneur*. Dans le livre de Job, cet ange, cette image mystérieuse, qui n'a pas de forme, qui apparaît dans l'ombre de la nuit, et qui fait dresser les cheveux d'Éliphaç (4), n'a-t-il pas quelque chose de plus grand, de plus sublime, qu'un objet dont la peinture nous dessinerait les contours ?

J'ai choisi à dessein cet exemple dans la Bible, car les idées religieuses de la Grèce et de Rome sont toujours recouvertes d'une enveloppe matérielle ; cependant cette enveloppe même est parfois insaisissable au peintre. Telles sont, par exemple, la Discorde d'Homère et la Renommée de Virgile, à côté desquelles on pourrait placer le Satan et la Mort de Milton, la Mort surtout, cette forme,

(1) *Æneid.*, I, 403.

(2) *Georg.*, IV, 511.

(3) *Ibid.*, I, 476.

(4) In horrore visionis nocturnæ, quando solet sopor occupare homines, pavor tenuit me et tremor, et omnia ossa mea perterrita sunt :

Et cum spiritus me præsentè transiret, inhorruerunt pili carnis meæ.

Stetit quidam, cujus non agnoscebam vultum, imago coram oculis meis, et vocem quasi auræ lenis audiui.

Numquid homo Dei comparatione justificabitur, et factorum suo purior erit vir ? *Job*, IV, 13 et seq.

si l'on pouvait appeler forme un être qui n'avait pas de forme distincte (1).

Convenons donc que les axiomes d'Aristote, d'Horace et de Plutarque sur la poésie et la peinture ne sont pas justes. Mais jusqu'à quel point manquent-ils de justesse? C'est ce que nous allons rechercher en considérant la poésie en elle-même.

Le poète, plein des grandes scènes de la nature, des grands événements de l'humanité, parle en son nom ou au nom d'un autre, ou nous représente des personnages qui viennent parler et agir devant nous. De là trois genres de poésie : lyrique, épique, dramatique.

Quand le poète, dans un noble enthousiasme, nous représente les élans d'un cœur religieux, d'une ardeur guerrière, d'une ivresse amoureuse ; quand il nous exprime les joies ou les douleurs patriotiques, sa poésie, qui part toute de l'âme, n'a rien que l'instinct de l'imitation puisse revendiquer.

Quand, faisant abstraction de lui-même, il nous raconte ce qu'un autre a dit ou fait, qu'il nous décrit les peines et les jouissances qu'il a éprouvées, les combats qu'il a livrés, les voyages qu'il a faits sur terre et sur mer, il y a encore là peu de chose qui puisse appartenir au domaine de l'imitation.

Mais quand le poète, disparaissant tout à fait, vous montre des personnages que vous connaissez, ou que par la puissance de son art il rappelle les morts à la lumière pour les faire parler et agir devant vous, ou refaire devant vous des choses dans lesquelles ils ont été témoins ou acteurs, c'est alors, et alors seulement, que la poésie est vraiment une imitation de la nature.

2^o DE L'ART.

La nature est infinie dans la variété de ses productions et le caprice de ses formes et de ses caractères. Jetez les yeux sur un arbre couvert de milliers de feuilles, examinez ces feuilles si nombreuses, comparez-les entre elles, passez-les en revue les unes après les autres, et, après un sérieux et long examen, vous serez forcé de dire que vous n'avez pu en trouver deux qui se ressemblaient.

Examinez de même tous les arbres d'une forêt; ajoutez-y, si vous pouvez, tous les arbres de la nature, et vous serez forcé de convenir que tous les arbres de la nature ont chacun quelque chose qui le distingue plus ou moins des autres.

Vous voyez dans un vaste parc un grand troupeau de brebis; toutes se confon-

- (1) The other shape,
If shape it might be called *that shape had none*
Distinguishable, in member, joint or limb ;
Or substance might be called *that shadow seemed*,
For each seemed either ; black he stood as night ;
Fierce as ten furies ; terrible as hell ;
And shook y deadly dart. *What seemed is head*
The likeness of a kingly crown had on. (*Paradise lost*, II, 666.)

dent à vos yeux, toutes vous paraissent semblables. Allez demander au pâtre qui les garde ce qu'il en pense, et il vous en dira les noms et les différences; et si par hasard une d'elles allait se mêler au troupeau du pâtre son voisin, il pourrait la reconnaître entre mille.

Cette variété infinie est encore plus évidente pour nous dans l'espèce humaine. Qui jamais, en effet, a vu deux hommes parfaitement semblables? Je sais qu'on a quelquefois parlé d'enfants jumeaux dont la ressemblance causait parfois à leurs parents une agréable erreur (1). Mais cette erreur n'a pas dû longtemps exister, même pour des parents dont la tendresse souvent aveugle pouvait se plaire à la maintenir.

La variété, dans le monde intellectuel, est peut-être plus difficile à saisir. Toutefois, quand on réfléchit avec un peu d'attention et qu'on examine avec quelque soin le caractère de chacun, on peut se convaincre que les intelligences sont aussi variées que les physionomies.

Cependant, au milieu de cette variété infinie, chaque objet d'une espèce, même le plus bizarre, excepté les monstres, a quelque chose de commun avec tous les autres de la même espèce, et d'essentiellement différent de ceux d'une espèce différente. Par exemple, tout homme peut distinguer facilement une feuille de peuplier d'une feuille de chêne, sans jamais les confondre entre elles. Il peut distinguer aussi avec la même facilité une brebis d'une chèvre ou d'un cheval, un homme d'un singe et de tout autre animal, et surtout l'esprit humain de tout autre être qui n'est pas lui, quelque différence que chacun d'eux ait d'ailleurs avec la généralité de son espèce.

Il résulte de ce développement que, si d'un côté la nature est infinie dans la variété de ses créations, de l'autre elle est uniforme dans les principes caractéristiques de chacune des espèces.

Ces vérités se font sentir plus vivement encore, s'il est possible, dans le règne minéral. Là, en effet, pas deux corps parfaitement semblables, même deux grains de sable, si on les considère à l'œil microscopique; et pourtant chaque genre a une forme qui lui est propre, des caractères spéciaux qui le distinguent essentiellement des autres genres; aussi les naturalistes les ont-ils généralement classés d'après le type qui se trouve dans chaque genre, en cubiques, rhomboédres, exaèdres, à forme pyramidale, etc.

Que fera maintenant l'artiste qui, à l'exemple du Créateur suprême, veut aussi établir une cosmogonie à lui, qui veut reproduire la nature? Et ici n'examinons un instant que la nature inanimée. Cherchera-t-il à l'imiter dans toute sa diversité? pensée extravagante et qui ne peut que lui montrer tout le néant de son être; ou bien prendra-t-il un objet au hasard pour nous en faire une froide copie, avec toute la bizarrerie des formes que la nature lui a données? Mais ce que vous me montrez, ce n'est pas la nature, ce n'en est qu'un pâle reflet; et à quoi

(1) Virgile, XI, 392.

bon votre art s'il n'est qu'une doublure vulgaire d'un petit coin du manteau de la nature ?

Non, ce n'est pas ainsi que doit procéder l'art, ce n'est pas ainsi non plus qu'il procède, même dans ses éléments. Supposez, par exemple, un jeune artiste qui veut peindre une rose ; que fait-il ? Il va dans un parterre, promène ses regards sur tous les rosiers, considère avec soin toutes les fleurs qu'ils portent, et ce n'est qu'après avoir bien considéré qu'il se détermine à cueillir son modèle. Mais qu'est-ce qui le décide plutôt pour une rose que pour une autre ? La réponse est facile.

Nous avons vu le naturaliste classer les minéraux d'après un type qui leur est propre ; ce type est dans son esprit avec une précision mathématique que la nature ne nous montre presque jamais. Le jeune peintre est de même ; il a en lui le type d'une belle rose ; mais, comme il ne l'a pas encore assez contemplé, il va chercher dans le parterre une rose individuelle, particulière, qui, pendant son travail, frappe constamment ses yeux et lui rappelle ce type. Plus tard, quand il se sera familiarisé avec cette idée, il en viendra jusqu'à corriger son modèle ; il y ajoutera, en retranchera quelque chose, et finira même par n'avoir plus besoin de modèle, familiarisé enfin avec un modèle unique, parfait, qui résume la beauté de la rose dans toute la variété de ses nuances et de ses formes. Alors, et alors seulement, nous aurons vraiment une œuvre d'art.

On voit, d'après ce que nous venons de dire, que l'artiste a besoin de se familiariser avec ce type qui ne se dévoile pas toujours en entier, même au génie réfléchi ; et c'est même ce qui explique les taches qui parfois déparent les œuvres les plus belles de l'esprit humain. Toutefois certains défauts viennent moins de notre intelligence que des moyens incomplets qu'elle trouve dans notre nature et dans la nature extérieure pour réaliser ses actes. De là ces nombreux exemples, constatés par l'histoire, d'artistes qui, trouvant leurs œuvres au-dessous de leur idée, les ont brisées ou jetées dans les flammes.

Cependant l'art doit se proposer généralement un but plus élevé que de reproduire, même dans son idéalité, une nature inanimée, asservie à tous les hasards de l'inerte matière. Ce que l'âme aime surtout à voir reproduire, c'est la vie qui lui rappelle son être : aussi se plaira-t-elle plus à contempler l'imitation d'un être animé, d'un cheval, d'un lion, etc., qu'à voir les objets que le règne minéral ou le règne végétal peuvent offrir à l'imitation humaine.

Mais il est un objet plus noble encore et plus digne d'occuper l'artiste. Cet objet, c'est l'homme.

En effet, ce que nous voyons de l'organisme animal dans sa vitalité même est bien la vie sans doute, mais ce n'est point, si j'ose parler ainsi, la plénitude de la vie, ce n'est point l'âme qui se montre à l'extérieur et paraît partout. Ce n'est point la vie intérieure, mais seulement des formations d'un degré inférieur à la vitalité proprement dite. Le siège de l'activité de la vie organique nous reste, pour ainsi dire, entièrement voilé dans la brute. Nous ne voyons que

les contours de sa forme, qui elle-même est presque partout recouverte de poils, de plumes, d'écaillés, etc. Une telle couverture, bien qu'appartenant aux animaux, n'est cependant, en quelque sorte, qu'un produit végétal.

Le corps humain, au contraire, est formé d'après une échelle plus haute, et c'est chez lui surtout que l'on trouve la vie dans son unité parfaite. Sa peau, sauf quelques points, n'est pas couverte d'une enveloppe inanimée et végétale. Les pulsations de son sang paraissent à la surface, et le principe intime de sa vie est partout présent, et se montre à l'extérieur comme une animation particulière, comme une exubérance de la vie.

L'idée de l'homme se trouve, il est vrai, dans la totalité de ses organes, dont chacun présente une activité particulière; toutefois il en est un, l'œil, dans lequel la partie la plus noble de lui-même, l'âme, se reflète et se concentre pour ainsi dire tout entière; car alors l'œil ne sert pas seulement à l'âme pour voir, mais pour être vue. On peut donc dire avec vérité que si, d'un côté, le corps humain l'emporte ainsi sur l'organisme animal, tandis que son œil, et peut-être même tous les traits de son visage sont le siège de la manifestation de son âme, l'homme est un objet plus digne de l'art que les autres créatures.

Mais l'organisme humain est également infini dans la variété de ses formes, et il semble qu'en lui, outre le type général de l'humanité, il y ait un type spécial pour chaque genre et chaque âge, type que les mœurs modifient encore à l'infini. L'âme surtout, cette partie divine de notre être, et dont une seule production est plus noble que toute la nature organique, l'âme, infinie par sa pensée, toute bornée qu'elle est par les contours de la matière qu'elle anime; l'âme, dis-je, est aussi variée que l'organisme humain. Que fera donc l'artiste au milieu de cette nature nouvelle, et la seule vraiment au niveau de son art?

Rappelons-nous d'abord ce qu'a fait le peintre de la rose, et examinons ensuite comment agit un faiseur de portraits. Il veut reproduire une figure humaine; mais sont-ce les contours seulement qu'il cherchera à représenter, et toute cette frivole variété, telles que petites cicatrices, taches de la peau, etc., qui ne sont qu'un effet du hasard dans notre chétive existence? Oh! non, bien sûr, s'il a quelque habileté. Mais, dédaignant tous ces menus et insignifiants détails, et s'élevant jusqu'à l'âme, il s'efforcera de la montrer tout entière dans les traits où elle se reflète et dans lesquels il en distingue le type.

Supposons maintenant un artiste plus élevé, et dont le génie a été cultivé par l'étude; supposons un Raphaël peignant la mère du Christ avec son enfant. Prendra-t-il une femme au hasard avec un enfant sur ses genoux? Non; son imagination créatrice lui représentera, sous les traits purs d'une jeune et belle femme, le type de l'amour maternel béat et joyeux en même temps qu'humble et pieux. Toutes les femmes, sans doute, sont capables de ces sentiments; cependant toutes les formes n'exprimeront pas cette même profondeur de l'âme. En voulez-vous la preuve? Reproduisez un de ces tableaux vivants, comme on

en a fait quelquefois pour imiter les chefs-d'œuvre des grands maîtres, et allez prendre une femme du commun qui vous remplira la place de la Vierge idéale de Raphaël : votre admiration cessera ; car vous avez remplacé le type par l'individu, l'âme par la matière.

Il en sera de même de la sculpture, de l'architecture et de la musique, où vous devrez rechercher l'expression du beau ou de l'unité idéale dans la variété des hasards de la nature.

Il en sera de même surtout dans le domaine de la poésie, dans le monde des intelligences, où un seul des êtres, cette image de l'Être par excellence, semble presque un monde par lui-même, en même temps que par sa puissance de création il devient l'auteur d'une cosmogonie nouvelle ; il en sera de même, dis-je, du domaine de la poésie. Et ici, il faut bien le dire, l'esprit humain, même dans la variété de ses types, et sans doute par son assujettissement à la matière, porte, comme les créations organiques, l'empreinte des défauts de la réalité immédiate. Il est rare, en effet, pour ne pas dire impossible, de voir dans la nature un de ces caractères purs et sans alliage. Partout, au contraire, ou presque partout, la grandeur est unie à la bassesse, le dévouement à l'intérêt, la vertu au vice. En un mot, partout l'homme rappelle, par sa nature moitié divine, moitié terrestre, l'existence complexe des demi-dieux du paganisme, ou bien ces deux jumeaux de la fable qui montaient ou descendaient alternativement dans le ciel ou dans les enfers.

Frappé de ces vérités et guidé par un génie éclairé, le poète, prenant l'homme, ce diamant brut, ce dieu asservi à la matière, le débarrassera de tout ce qui est étranger à sa nature et nous le présentera dans la perfection de son type idéal. C'est ainsi qu'en lisant un des chefs-d'œuvre de Sophocle nous pourrions contempler dans Philoctète l'idéal de l'héroïsme éprouvé par les souffrances, dans Ulysse la ruse confiante dans sa force, dans Néoptolème le courage naïf et loyal. C'est ainsi que dans Corneille nous admirerons l'honneur et l'amour du Cid et de Chimène luttant noblement l'un contre l'autre, et dans Racine l'amour fougueux de Pyrrhus, l'amour sombre d'Oreste, l'amour jaloux d'Hermione, et l'amour maternel, presque chrétien, de la veuve d'Hector ; dans Schiller l'amour patriotique d'une vierge qu'un écrivain français avait voulu flétrir, et dans Shakspeare les fureurs d'une aveugle jalousie contrastant avec l'amour le plus pur et le plus innocent, ou l'ambition régicide qui assassine dans le sommeil, et à qui le remords vient bientôt crier : *Tu ne dormiras plus.*

Je ne finirais pas si je voulais énumérer, dans la poésie comme dans tous les arts, les nobles créations que le génie humain a reproduites d'après le type éternel que Dieu mit en nous lorsque, prenant en quelque sorte conseil avec lui-même, il dit : *Faisons l'homme à notre image.*

De tout ce qui précède on peut conclure, ce me semble : 1^o que l'art n'est pas une imitation pure et simple de la nature ; 2^o que l'art est l'expression de l'unité

choisie dans la variété, ou autrement du beau, image de Dieu qui se reflète dans notre âme.

P. THOMMEREL,

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

ATLAS HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE DE LA FRANCE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS JUSQU'A NOS JOURS,

PAR M. LOUIS DUFAY,

Professeur suppléant d'histoire et de géographie au collège royal de Louis-le-Grand;

OUVRAGE ADOPTÉ PAR LE CONSEIL ROYAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE (1).

Ce fut longtemps une rude tâche que celle d'entreprendre d'écrire une *Histoire de France*, dans laquelle on ne retrouvât pas les faux systèmes et les erreurs notables que l'expérience avait signalés dans toutes celles qui existaient. Le père Daniel, Le Ragois, le président Hénault, Mézeray, et même Vély, Villaret Garnier, Anquetil nous tombaient des mains, sans que personne se sentît le courage de leur donner des successeurs. A peine si de courts abrégés, tels que ceux de Rabaut-Saint-Étienne et Félix Bodin, venaient protester de loin et loin contre l'éloignement que semblaient avoir les écrivains français à refaire leur histoire nationale.

Mais les choses ont bien changé de face aujourd'hui. S'il est une histoire explorée depuis un quart de siècle, c'est bien certainement l'histoire de France pas un besoin, en effet, de sa vaste étendue qui n'ait été interrogée avec la plus minutieuse exactitude; pas une époque un peu obscure qui n'ait été débrouillée avec la plus consciencieuse patience. Les hommes les plus distingués de notre époque semblent regarder comme un devoir de patriotisme et de conscience d'occuper avant tout de l'histoire du pays; nous citerons en tête de ce mouvement MM. Augustin Thierry et Guizot, nos collègues MM. de Chateaubriand et de Barante, MM. Thiers et Mignet, et le plus ingénieux, le plus attachant si ce n'est le plus profond de tous, notre collègue M. Michelet.

Mais oser après eux remuer encore d'un bras jeune et peu expérimenté ce sol creusé presque sans relâche par le travail généreux de tant d'hommes éminents, n'est-ce pas un acte de présomption bien grande, si ce n'est pas un acte d'excessive témérité? En y réfléchissant toutefois, malgré les œuvres si remarquables que nous avons citées, qui oserait dire que le vaste champ de notre histoire nationale ait été labouré dans tous les sens? qu'il n

(1) Chez Dauphin et Lévêque, géographes-éditeurs, rue Dauphine, 5, — Paris 15 f.

reste rien à faire? que les efforts d'un jeune ouvrier n'en puissent pas faire jaillir encore quelque source inconnue? D'ailleurs, à notre avis, ce terrain a beau avoir été exploré, ceux qui le connaissent le mieux ne pourront initier les autres à sa connaissance qu'en en étudiant eux-mêmes les différentes parties et en les faisant étudier les unes après les autres à ceux dont ils sont chargés de diriger les pas. C'est ainsi qu'il faudra scruter à part l'histoire politique, l'histoire religieuse, l'histoire littéraire de la France; et souvent, en traçant avec ardeur un de ces sillons, on se verra porté, sans s'en douter, à reconnaître tous les autres. Montesquieu prétendait qu'il n'avait jamais pu comprendre l'histoire de France qu'après avoir étudié d'une manière toute spéciale l'histoire de sa législation. L'opinion de l'auteur de *l'Esprit des Lois* est généralement adoptée aujourd'hui. On comprend et l'on comprendra de plus en plus la haute importance, dans l'investigation historique, d'ouvrages traitant d'une manière toute spéciale de certaines parties du grand tout qui nous occupe.

À ce titre il est de notre devoir de vous signaler l'*Atlas* que vient de publier un de nos collègues les plus ardents et les plus laborieux, M. Louis Dufau, professeur-suppléant d'histoire et de géographie au collège Louis-le-Grand. Jeune encore, M. Dufau s'est fait un nom dans l'enseignement par son zèle, ses recherches et sa méthode. Appelé à remplacer presque tous les anciens professeurs d'histoire de cet établissement, il a mérité leurs éloges, leur amitié, et fait faire à leurs élèves des progrès qui l'honorent. Son *Atlas* est le résultat de ses leçons, de ses études, de ses méditations. C'est une œuvre de conscience et de bonne foi qui lui a coûté deux années de courageuses exhumations et d'infatigables travaux; et en nous exprimant ainsi nous ne craignons pas d'être taxé d'exagération par ceux qui connaissent notre impartialité et qui ont vu M. Dufau à l'œuvre. D'ailleurs, pour se convaincre de tout ce qu'il a fallu à notre jeune collègue d'application et de persévérance pour mener à bonne fin l'*Atlas* qu'il publie aujourd'hui, il suffit de jeter un coup d'œil sur ces vastes pages, habilement disposées par MM. Dauphin et Lévêque, ses éditeurs; il suffit d'arrêter particulièrement ses regards sur les annotations nombreuses qui occupent le bas des pages, sur toutes les autorités que l'auteur cite à l'appui de ses assertions, sur toutes les sources auxquelles il nous annonce qu'il a puisé.

Il y a dans l'ouvrage de M. Louis Dufau deux parties bien distinctes : la partie géographique et la partie historique.

La première, la partie géographique, se compose de vingt-deux cartes, où sont indiquées avec soin les limites et les divisions de la France à toutes les époques de notre histoire.

Il ne serait pas sans intérêt d'examiner l'une après l'autre et d'étudier même à fond ces vingt-deux cartes. Nous regrettons que l'espace et le temps nous manquent pour nous livrer à un travail qui aurait son utilité. Nous allons essayer, du moins, de signaler à l'attention publique celles qui nous ont frappé le plus, et qui ont le mérite d'avoir été faites sans modèle aucun.

Après avoir consacré quatre cartes à nous faire connaître l'empire des Franks, 1^o à la mort de Clovis, 2^o en 613, 3^o en 753, 4^o à la mort de Charlemagne, l'auteur appelle nos méditations sur le tableau géographique des deux plus importants démembrements de l'empire carlovingien : 1^o en 843, où, par suite du traité de Verdun, qui classa les peuples selon les convenances topographiques, on compta trois grands royaumes, la France, l'Italie et la Germanie ; 2^o en 888, où, lors de la déposition de Charles-le-Gros, on distinguait sept royaumes, la France, la Navarre, la Provence ou Bourgogne cisjurane, la Bourgogne transjurane, la Lorraine, l'Allemagne, sans faire entrer en ligne de compte l'Aquitaine et la Bretagne, qu'on pouvait bien à la rigueur considérer comme des royaumes ayant une existence particulière, quoique leurs chefs n'eussent que le titre de ducs.

La septième carte, une des plus intéressantes du recueil, fait passer sous nos yeux les cinquante-cinq principaux fiefs qui existaient à la fin du X^e siècle : l'auteur a eu soin d'écrire au-dessous du fief la date de son hérédité. C'est une esquisse complète de la France féodale à cette époque.

Dans la neuvième carte, représentant cette même France féodale en 1180, nos regards se sont arrêtés avec plaisir sur la nomenclature fort bien faite (avec la date présumée de l'affranchissement de chacune d'elles au-dessous) des communes du Nord, telles que Le Mans, Cambrai, Noyon, Saint-Quentin, Laon, Amiens, Soissons, Sens, Reims, Vézelay, Abbeville, etc., qui jouèrent un si beau rôle dans l'histoire du XII^e siècle et ouvrirent la première ère de ces libertés qu'a conquises pas à pas la nation française.

Il est vraiment curieux de démêler dans cette même carte quel était alors le véritable domaine des rois de France dont les historiens de la monarchie nous ont fait une description si pompeuse. Réduit en quelque sorte aux cinq villes de Paris, Orléans, Étampes, Melun et Compiègne, il voyait tout ce qui se trouvait au delà de la Meuse, de la Saône et du Rhône, soumis à l'influence germanique, tout le sud au pouvoir des rois d'Espagne, et les plus belles provinces de l'intérieur reconnaissant pour souverain le roi d'Angleterre.

A l'Anjou, au Maine, à la Touraine, dont Henri Plantagenet avait hérité de son père, il avait ajouté la Normandie, puis le Poitou et l'Aquitaine, deux contrées que lui avait apportées Éléonore ; le comté de Nantes, qu'il s'était fait céder par les Bretons ; le Quercy, qu'il avait enlevé au comte de Toulouse, et la Gascogne, qu'il avait réduite à son obéissance. En 1154 il avait fait avec Louis VII un traité par lequel les deux châteaux-forts de Vernon et de Neumarché, situés dans le Vexin normand, lui avaient été restitués. En 1160 il s'était fait abandonner par les Templiers, dans cette même contrée, Gisors, Néaufle et Neufchâtel ; plus tard, en 1166, il avait habilement profité du mécontentement des seigneurs bretons, et le duché de Bretagne s'était trouvé par le fait réuni à la couronne d'Angleterre. Enfin, la même année il était entré en Auvergne, où deux rivaux se disputaient une souveraineté : il les avait recon-

ciliés et les avait forcés de le reconnaître tous deux pour leur seigneur en sa qualité de duc d'Aquitaine.

Mais à l'occasion de cette carte, qui renferme du reste d'excellentes choses, nous aurons un reproche à adresser à M. Dufau. Pourquoi désigner la partie de la France qui se trouvait sous l'influence germanique sous le nom de *France germanique*? pourquoi donner le nom de *France espagnole* à celle qui était sous l'influence du roi d'Espagne? Ces contrées, pour être momentanément sous une domination étrangère, n'en étaient pas moins françaises. Et c'est en géographie et en histoire qu'il faut craindre surtout de faire naître dans les esprits de fausses idées par des dénominations qui ne sont pas entièrement justes. Nous en appellerons à l'auteur lui-même, et nous sommes certains qu'il sera de notre avis quand nous lui citerons textuellement une de ses phrases que nous transcrivons de ses détails historiques : « Par France, dit M. Dufau, nous avons entendu jusqu'à présent toute l'ancienne Gaule, les contrées qui sont restées entre deux mers, deux chaînes de montagnes et un large fleuve. »

Mais tout en lui adressant ce reproche consciencieux, nous lui saurons un gré infini d'avoir cherché à fixer d'une manière précise sur cette même carte les limites des langues d'oc et d'oïl, vaste champ de bataille de tous nos philologues modernes, sur lequel bien des flots d'encre seront peut-être encore répandus sans qu'on soit parvenu à s'entendre.

Dans la carte suivante l'auteur nous semble avoir apporté tous ses soins à bien déterminer l'étendue de ce cirque où les enfants d'une même mère, poussés par la superstition et le fanatisme, s'entr'égorgèrent au XIII^e siècle, à la satisfaction de tous les ennemis de la France; nous voulons parler de ce sanglant épisode de nos annales que l'histoire a stigmatisé du nom de *guerre des Albigeois*.

Mais une des cartes les plus intéressantes, les plus précieuses de cette collection, c'est la douzième, où nous trouvons : 1^o les divisions ecclésiastiques de l'ancienne Gaule, avec l'indication exacte des archevêchés, des évêchés, des principaux monastères; 2^o les expéditions et les établissements des Français en Europe, en Asie, en Afrique, dans les XII^e et XIII^e siècles; la fondation des duchés de Philippopoli, de Thèbes, d'Athènes, etc.; l'itinéraire suivi par les trois rois de France que le flot des croisades porta en Asie, l'indication de tous les lieux illustrés par la valeur française dans le cours de cette brillante période.

La quinzième carte nous offre le tableau du royaume de France et du duché de Bourgogne en 1453. Elle termine la première partie de l'*Atlas*, le moyen-âge de l'histoire de France.

Dans la seconde partie, consacrée aux époques les plus importantes des temps modernes et des temps contemporains, nous avons remarqué : 1^o la dix-septième carte de l'*Atlas*, dans laquelle l'auteur a eu soin de faire entrer la Péninsule italique, afin que l'on puisse suivre les Français dans leurs expéditions, et se faire une idée bien exacte de la lutte de Charles-Quint et de François I^{er}, de la mai-

son de France et de la maison d'Autriche ; 2^o la dix-huitième carte, représentant la France en 1610, à la mort de Henri IV : l'auteur y a relevé avec un soin scrupuleux tous les anciens noms des provinces, et a parfaitement signalé les nombreux domaines que le Béarnais ajouta à la couronne, circonstance importante passée sous silence par un trop grand nombre d'historiens ; 3^o la vingtième carte, celle du royaume de France en 1661, avec une bonne partie de l'Allemagne, afin qu'on puisse suivre les campagnes des Français pendant le règne de Louis XIV. Des signes particuliers y indiquent les trente-deux grands gouvernements ou provinces, et les huit petits ou gouvernements des villes, ainsi que les archevêchés, évêchés et principaux monastères qui existaient avant la Révolution.

Les deux dernières cartes de l'*Atlas*, exécutées sur la plus grande échelle, nous ont paru, sinon les mieux conçues, du moins les plus importantes du recueil ; elles suffiraient à notre avis pour assurer le succès de cette précieuse publication. C'est d'abord la carte de France de 1789 en 1804, au moment où la France a atteint et dépassé ses limites naturelles, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. L'espace bien ménagé a permis à l'auteur d'y joindre le tableau de l'Égypte et de la Syrie, afin qu'on put suivre nos armées dans les expéditions les plus lointaines. On s'arrête aussi avec un bien vif intérêt à l'indication exacte de tous les combats, de toutes les batailles livrées au delà des Alpes et du Rhin, et l'on sait gré à M. Dufau de n'avoir pas épargné sur cette carte les détails et les notes historiques les plus étendues.

La dernière carte ne contient pas seulement la France, mais l'Europe ; et ce n'est pas sans raison, car l'histoire de France à cette époque n'était autre que l'histoire de l'Europe entière. La France comprenait alors cent trente départements, sans compter le royaume d'Italie ; elle s'étendait des campagnes de Rome aux bouches de l'Elbe. Faisons remarquer, en passant, qu'il n'est pas une seule bataille, un seul combat, que l'auteur ait oublié sur la route de nos armées victorieuses, non-seulement pendant la période glorieuse de la République et de l'Empire, mais encore à toutes les époques de l'histoire de France. A côté de chaque lieu sont inscrits la date précise du combat ou de la bataille, et le nom du général vainqueur ou vaincu. Il est une foule de détails qui, au premier aspect, semblent minutieux, et qui pourtant n'ont point échappé à la perspicacité de M. Dufau. Dans la vingtième carte nous trouvons écrit au-dessous de Paris : *Port-Royal-des-Champs*, avec cette note : *détruit en 1709*.

Mais ce qui fera de cet ouvrage un livre éminemment classique, ce qui lui a valu surtout l'adoption flatteuse dont il a été honoré par le Conseil royal de l'instruction publique, indépendamment des excellentes cartes qu'il renferme, c'est le précis historique que l'auteur a placé en regard. Nous le féliciterons franchement d'avoir su puiser aux bonnes sources et de s'être approprié habilement ses découvertes en les revêtant d'un style animé, concis, rapide, ingénieux. Il y a beaucoup de tact dans l'appréciation qu'il fait de toutes les périodes, de toutes les péripéties de notre histoire nationale ; et, pour preuve, nous détache-

rons de son précis quelques passages qui feront mieux connaître encore l'ouvrage que tout ce que nous pourrions en dire.

Après avoir parlé des conquêtes de Charlemagne, voici comment M. Dufau termine l'histoire du règne de ce grand homme :

« Il avait fallu tout le génie de Charlemagne pour réunir sous une seule et même domination tant de peuples différents par leurs mœurs et par leur langage. Il est vrai de dire que cela ne s'était fait que par la violence ; aussi cette réunion toute factice ne devait-elle durer guère plus longtemps que celui qui l'avait opérée. Les Saxons et les Frisons, décimés et tout meurtris par les armes du conquérant, avaient bien adouci leurs habitudes barbares, oublié pour un moment, pour toujours même, les idoles qu'ils avaient adorées ; mais ils étaient tout autres encore que les Austrasiens, également de race germanique. Les Austrasiens eux-mêmes ne ressemblaient guère aux Neustriens et aux Burgondes ; ceux-ci étaient, pour ainsi dire, les représentants de l'élément gallo-romain. Les Bretons, peuple à part, dernier débris de la race gallique, qui s'était réfugié dans la péninsule occidentale de la Gaule où elle était sans cesse traquée, devaient protester les premiers contre la domination carlovingienne. Les peuples de l'Italie, de l'Aquitaine et surtout de la Provence, semblaient avoir conservé quelque chose de cette civilisation romaine qui les avait autrefois pénétrés. »

L'auteur nous semble avoir parfaitement compris les causes du démembrement de l'empire carlovingien et par conséquent les causes de la féodalité, quand il dit :

« La réunion de l'Europe occidentale avait été possible pendant la domination de Charlemagne. L'administration romaine, restaurée par ce grand homme, avait mis de l'ordre et de l'unité dans des contrées habitées par tant de peuples de race différente. A la mort de Charlemagne toutes les grandes idées de centralisation avaient péri ; il semblait qu'il ne restât plus rien de cet homme extraordinaire que des descendants incapables et méprisés. Charles-le-Gros, le dernier des empereurs carlovingiens, avait été déposé à cause de son imbécillité (887). Il y avait, au reste, de puissantes raisons pour qu'un empire d'Occident ne pût exister alors dans les mêmes conditions que sous Charlemagne. Sans parler de la diversité des races, qui semblaient toujours protester contre toute idée de centralisation, sans tenir même compte de tout ce que la nature avait fait pour empêcher la réunion de tant de nations en jetant entre elles des barrières presque infranchissables, il ne faut pas oublier la profonde ignorance qui s'était emparée à cette époque de tous les peuples, et qui leur interdisait toute espèce de communication. »

Nous avons également remarqué le passage où M. Louis Dufau nous dépeint le caractère des principaux peuples qui se partageaient la France vers la fin du XIII^e siècle.

« Par France, dit-il, nous avons entendu toute l'ancienne Gaule, les contrées

« qui sont resserrées entre deux mers, deux chaînes de montagnes et un large
« fleuve. Est-ce à dire que dans ces contrées ne se trouvaient que des Français?
« Non, sans doute. Dans cette ancienne Gaule habitaient des peuples qui diffé-
« raient entre eux, non-seulement par leur nom, mais encore par leur origine,
« par leurs mœurs et le plus souvent par leur langage.

« Le Flamand, bourgeois par nature, commerçant par instinct, ne prenant les
« armes que pour défendre sa liberté personnelle, et partant pour protéger son
« commerce, se distinguait essentiellement du Français, véritable type de la
« chevalerie. Mais en Flandre il y avait déjà un peuple avec quelques cheva-
« liers, tandis qu'en France beaucoup de chevaliers, et pas encore de peuple.

« Les Bretons n'aimaient pas les Français. Ils avaient plus d'inclination pour
« leur mère-patrie, l'Angleterre, que pour la France. Pourtant ils n'étaient pas
« non plus Anglais; ils étaient Bretons avant tout. C'est chez eux qu'était en-
« core parlée la langue des anciens Galls.

« Au sud de la Loire jusqu'aux Pyrénées, et entre le Rhône, la Saône et les
« Alpes, habitaient des peuples mous et efféminés. On trouvait là les débris
« d'une foule de peuples. Galls, Ibères, Grecs, Romains, Goths, Sarrasins, tous
« y avaient laissé des traces de leur passage. De la fusion de tous ces peuples
« s'était formé un peuple moqueur, léger, impressionnable, tenant à la vie pour
« jouir, mais n'y tenant passez pour lui sacrifier ses croyances. Il méprisait les
« Français, dont il craignait les armes, et se donnait avec orgueil le nom de
« *peuple provençal*.

« Enfin, à l'orient de la Saône et de la Meuse, dans une partie de ce qu'on
« appelait encore le royaume d'Arles, ainsi que dans la Lorraine, habitaient des
« Allemands, qui semblaient pouvoir se rattacher aux Français plus naturelle-
« ment que les peuples dont nous venons de parler. »

En parlant de Charles VII et de l'époque désastreuse où le jong de l'Anglais
pesait sur la France, l'auteur s'écrie :

« C'en était donc fait de la nationalité française, et Charles VII, qui n'avait
« plus pour lui que le midi de la France, où il n'exerçait encore qu'une auto-
« rité fort incertaine, était pour ses ennemis un objet de risée; ils lui avaient
« infligé l'injurieuse dénomination du *roi de Bourges*. Ils voulurent même lui
« enlever ce qui lui restait de son royaume, et ils vinrent mettre le siège de-
« vant Orléans, la clef et la plus forte place du Midi. Tout était perdu pour
« Charles VII, même l'honneur, car il pensait déjà à se retirer dans les pro-
« vines les plus éloignées de ses États. Les chevaliers eux-mêmes, tout braves
« qu'ils étaient, ne pouvaient plus rien pour le salut de la France. Il ne fallait
« pas moins qu'un miracle : le peuple, dont Jeanne d'Arc, pauvre et faible pay-
« sanne de la Lorraine, n'était, pour ainsi dire, que le symbole, opéra ce mira-
« cle. Elle commence par leur faire lever le siège d'Orléans, les force à fuir à
« son approche, remporte sur eux maint et maint succès, et, après avoir accom-
« pli sa providentielle mission en emmenant Charles VII à Reims pour y être

« sacré, elle tombe entre les mains de ses ennemis. Ceux-ci la traitèrent de sorcière et la condamnèrent lâchement à la mort ; sa sorcellerie consistait à les avoir bravement battus, et à avoir ravivé dans le cœur de tous les Français l'amour de la patrie et la haine de l'étranger. »

Nous terminerons ces citations, que nous aurions désiré pouvoir rendre plus nombreuses, par ce passage relatif à notre grande révolution, que calomniaient si souvent des fils ingrats, indignes héritiers de la fortune de leur mère, et que M. Louis Dufau nous semble bien apprécier quand il dit :

« Louis XVI avait cru, par la réunion des états généraux, prévenir les maux qui semblaient menacer la France; il ne se doutait aucunement des dangers bien plus réels auxquels se trouvait exposée la monarchie absolue, telle que l'avaient faite Richelieu et Louis XIV. Le clergé et la noblesse, qui avaient des privilèges à conserver, devaient prendre fait et cause pour la royauté; mais le tiers-état, expression vivante et passionnée du peuple, qui avait des droits légitimes à acquérir et des abus intolérables à détruire, allait faire une opposition formidable au clergé et à la noblesse. Le roi, que l'on n'avait pas d'abord songé à attaquer, ne pouvait que succomber dans la ruine des deux ordres privilégiés, parce que, homme du passé, il ne voyait pas ce qu'il y avait de juste et de providentiel dans l'avenir de cette révolution violente et sanguinaire au-dedans, il est vrai, mais pleine de grandeur et de gloire au-dehors. »

Toute la partie relative à Napoléon, tout ce qui a rapport à la Restauration et à la révolution de Juillet, nous semble traité convenablement. L'auteur, étranger à toute préoccupation mesquine et ne cédant à d'autre inspiration qu'à l'amour de la patrie, a étudié les événements avec calme, sagesse, impartialité. Il était difficile de rassembler tant de matériaux utiles en un aussi étroit espace. Nous n'avons pas d'Atlas qui fût à la hauteur des travaux historiques de notre époque, et que l'on pût consulter en lisant MM. Augustin Thierry, Guizot, Chateaubriand, Barante, Thiers, Mignet et Michelet, etc. C'était une déplorable lacune. L'Institut Historique doit se féliciter de la voir combler, quand surtout il est redevable de cette bonne fortune à un de ses membres les plus assidus et les plus dévoués.

EUG. GARAY DE MONGLAVE,

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

DOCUMENTS HISTORIQUES CURIEUX OU INÉDITS.

SUR L'HISTOIRE DE L'AMÉRIQUE, A L'ÉPOQUE DE LA DÉCOUVERTE.

(Traduction libre de la *Historia de los personajes celebres del tiempo del descubrimiento.*)

VELAZQUEZ.

La découverte du Nouveau-Monde ouvrait un champ vaste à l'esprit martial et aventurier des Castellans qui avaient conquis Grenade. A la fin du XV^e siècle, les Maures étaient chassés de l'Espagne ; la chevalerie espagnole cherchait de nouveaux chemins pour poursuivre ses exploits. Bien que très-opposées et sur deux points bien différents, deux voies se présentaient : l'une menait aux bannières du grand capitaine (le Cid) et de Charles-Quint, l'autre à la découverte et à la conquête de terres inconnues, et à la réduction de peuples idolâtres. Là ils trouveraient fatigues et honneur, ici célébrité et richesses ; les choix différencient : plus d'un de ces guerriers, après avoir servi dans les armées cuirassées d'Italie et de France, vint mesurer ses forces contre les hommes nus de l'Amérique.

Le désir de la propagation de la foi, qui animait Isabelle-la-Catholique et Colomb, aurait produit d'heureux résultats pour l'humanité si cette flamme avait brûlé aussi pure dans l'âme des explorateurs ; mais ceux-ci, qui d'abord avaient l'intention pacifique de peupler et de convertir, changèrent dès qu'ils commencèrent à découvrir l'or des mines et des rivières, et à se distribuer les Indiens en *encomiendas*, comme de vils esclaves. La soif des richesses leur faisait totalement négliger les intérêts de la religion et de leur patrie pour soigner les leurs. Comme le dit un témoin oculaire, ils ne pouvaient pas enseigner aux Indiens la doctrine, puisqu'ils s'embarrassaient fort peu d'en être compris, toute leur ambition se bornant à leur faire entendre trois phrases : *daça el agua, daça el ore, véte à la mina* (donne-moi de l'eau, donne-moi de l'or, va à la mine). La cupidité se propagea à un tel point que le vertueux Barthélemy Las-Casas lui-même, ce zélé défenseur des Indiens, ne put éviter la contagion, et, comme lui-même l'écrivait plus tard avec une admirable sincérité : « Je commençais, moi aussi, à comprendre les moyens d'accumuler des richesses... » De là tant d'écarts lamentables qu'on ne peut lire sans gémir, mais qui trouvent leur explication et leur excuse dans le caractère de l'époque, dans la nature de la conquête, dans le naturel de la plupart des conquérants, qui par malheur ne sortaient point de la partie la plus noble de la nation ; c'étaient des hommes ignorants et superstitieux, manquant de tous les principes de la saine morale et de la véritable religion.

L'an 1511 s'écoulait, et à peine pensait-on à l'île de Cuba. Déjà, il est vrai,

en 1508, le commandeur Ovando avait envoyé son lieutenant Sebastian de Ocampo l'explorer et y essayer paisiblement quelques établissements espagnols ; mais s'il y était débarqué, il n'y avait fait rien ou bien peu de chose. Ocampo cependant se trouvait encore dans cette île à l'arrivée du second amiral don Diego Colomb, qui bientôt choisit Velazquez pour la coloniser. Comme ce fut lui qui jeta les fondements des premières villes de Cuba, il paraît naturel et juste qu'il soit aussi le premier personnage dont nous entretenions nos lecteurs.

Diego Velazquez était né à Cuéllar, dans la province de Ségovie ; on ignore l'année précise de sa naissance, mais on peut assurer qu'elle est comprise entre 1460 et 1470. Il avait une taille avantageuse, une belle figure blonde, une conversation agréable. Prudent, aimable et considéré, il était si jaloux de son autorité qu'il ne permettait à personne de lui parler autrement que debout, quelles que fussent sa hiérarchie sociale et sa naissance. Ses qualités étaient d'ailleurs obscurcies par sa conduite irascible envers ceux qui l'entouraient et par son excessive crédulité.

Il vint d'Espagne dans le second voyage de Colomb, en 1493 ; il pouvait avoir alors de trente-trois à trente-six ans. Il fut employé d'abord à Hispaniola (aujourd'hui Haïti), où il sut se concilier les bonnes grâces de ses supérieurs et particulièrement celles du gouverneur don Bartholomé, frère de l'amiral, dont il devint l'ami intime et le protégé. Là il réussit à amasser tant de richesses et à plaire tant à ses compatriotes que bien promptement il devint un des Espagnols les plus considérés de l'île, au point que Bobadilla ni Ovando, jaloux de ses succès, n'osèrent point l'offenser. Ce dernier, dont il était parvenu à capter la bienveillance, l'envoya même en 1508, pour faire rentrer dans le devoir la province de *Haniguayaga*, qui s'était soulevée. Velazquez en vint à bout en très-peu de temps et fit prisonnier le cacique rebelle. Dans la même année il fonda à Haïti *Salvatierra-de-la-Zabana*, *Villanueva-de-Jaquimo*, *San-Juan-de-la-Maguana-y-Azua*, et déploya enfin tant de talent et de zèle que le gouverneur le nomma son premier lieutenant dans ces quatre villes naissantes.

Cependant l'année suivante, 1511, le second amiral résolut de coloniser l'île de Cuba, et, comme on l'a déjà dit, il choisit pour chef de l'expédition Velazquez ; et certainement il ne pouvait faire un meilleur choix, car outre ses belles qualités, exposées plus haut, et outre ses richesses, il était déjà très-expérimenté dans ces sortes d'entreprises.

L'expédition ayant été annoncée dans Hispaniola, grand nombre d'aventuriers se réunirent sous ses ordres, la plupart gens perdus, endettés et même récemment sortis des prisons ; il y eut aussi quelques nobles, amis du capitaine, dont ils désiraient partager le sort ; dévouement qui renfermait sûrement dans quelques-uns un sentiment caché d'ambition, ainsi que nous le verrons plus loin. Et tous réunis à *Salvatierra*, au nombre de trois cents environ, firent voile à la fin de novembre ; et débarquèrent dans le port de *Palmas*, de la province de *Mayzi*, la plus orientale de l'île.

Mais la renommée avait précédé leur apparition; une multitude d'Indiens de la province de *Guahabà* s'étaient préparés à défendre leur île et à s'opposer au débarquement. Dans ce but ils se rassemblèrent sur le territoire de *Mayzi*, ayant à leur tête un cacique expérimenté et vaillant auquel les historiens donnent le nom de *Hatuey*, bien que Velazquez, dans une lettre à l'empereur, l'appelle indistinctement *Icahuey*, *Incahuey* ou *Iahatuey*. Ce chef avait pu ranger sous ses ordres une partie des naturels, d'ailleurs très-doux et pusillanimes. Cependant ils se défendirent deux mois entiers, et furent ensuite forcés de se retirer dans les bois, où les soldats les poursuivaient comme des bêtes fauves. Mais le principal but des Espagnols était de se rendre maîtres de *Hatuey*, et, afin de découvrir le lieu de sa retraite, ils faisaient mourir dans les tourments tous les Indiens qui tombaient entre leurs mains. Ils le surent enfin, et ce chef fait prisonnier fut condamné par Velazquez à être brûlé vif.

Les indigènes de Cuba, affables et d'un caractère joyeux, n'étaient pas dans leurs coutumes étrangers à la politesse et à la civilité. Leur langue était presque semblable à celle d'Haïti. Ils vivaient dans des villages dont quelques-uns renfermaient plus de trois cents maisons, se montraient fort sobres, châtiaient le vol et se mariaient indifféremment avec une ou plusieurs femmes. Les hommes en général étaient nus, et les Indiennes se couvraient la ceinture jusqu'aux genoux avec des pagnes de coton grossièrement tissu. Ils travaillaient la terre, chassaient et pêchaient de diverses manières, soit à l'aide d'un petit poisson qu'ils appelaient *guaycan*, nom qu'il porte encore aujourd'hui, et qui a la propriété de s'attacher fortement aux autres poissons; soit en faisant des barrages sur les rivières et dans les échancrures des baies, se servant aussi du dard de leurs flèches, et montant leurs pirogues dans les lieux un peu profonds. Leur religion avait des rites peu notables : il appelaient le ciel *Turey*, le diable *Cemi*; et à leurs augures, médecins ou prêtres, ils donnaient le titre de *Behiques*. Leurs principaux divertissements étaient le *batey*, la paume ou pelote, l'*areitos* ou danses très-régulières et très-expressives, le chant dont les airs suaves étaient souvent accompagnés d'une espèce de poésie ou de légendes historiques; et enfin d'ingénieux jeux de mains. Quant à leurs meubles, on n'en conserve pour ainsi dire aucun souvenir. On cite à peine leurs *hamacas*, leurs *jabas* en latanier, espèce de sac; *el cibucan*, ou long sac étroit dans lequel ils pressaient le manioc, et dont l'usage s'est conservé ainsi que plusieurs des précédents; enfin leurs sièges si bizarres en forme d'animal, avec des oreilles d'or. Les naturels de Cuba s'appelaient en général *ciboneyes*, les serviteurs *naborias*, et les chefs *caciques*.

Cette légère esquisse servira pour prouver combien il fut facile aux agresseurs d'assujettir un peuple aussi doux et sans défense pour la guerre, à laquelle il ne s'était presque jamais exercé.

La nouvelle des exploits de Velazquez étant arrivée à la Jamaïque, son gouverneur, Juan Esquivel, autorisa, au commencement de l'année 1512, Panfilo de

Narvaez à aller le rejoindre avec trente archers. Ce nouveau chef était un homme grave, avantageusement constitué, blond tirant sur le roux, beau parleur et aguerri, mais despote et téméraire à l'excès. Velazquez, toutefois, lui fit bon accueil, comme à un compatriote qui venait partager ses périls; il le nomma son principal capitaine, et il fut considéré dès lors comme son second dans toute l'île.

Le temps était arrivé de penser sérieusement à coloniser l'île; et en effet, près du rio *Macaniguas*, sur un port de la côte du nord, que les naturels appelaient *Baracoa*, on jeta les fondements de la première ville, à laquelle on donna le nom de *l'Assomption*, lui désignant pour habitants deux cent mille Indiens, quoiqu'alors Velazquez n'eût point le pouvoir ni de les rassembler ni moins encore de les assujettir. Ensuite Panfilo de Narvaez fut envoyé avec une partie de la troupe vers la province de *Bayamo*. Nous le laisserons suivre sa route, monté sur sa jument, les autres marchant à pied, et nous nous occuperons de ce qui se passait dans la nouvelle colonie.

Plusieurs de ses habitants, mécontents du gouverneur, peut-être parce qu'ils trouvaient qu'on ne les traitait pas aussi bien qu'ils le désiraient, fomentèrent quelques dissensions; et Velazquez, se voyant troublé dans son commandement, fit arrêter le principal moteur, Francisco de Morales, de Séville, capitaine considéré, et l'expédia prisonnier à l'amiral. Cette mesure rigoureuse ne servit qu'à exaspérer les mécontents, qui, ayant appris la nouvelle installation dans Hispaniola d'un tribunal supérieur, s'empressèrent de signer en secret un rapport contre leur chef, et choisirent pour l'aller présenter à la nouvelle audience le propre secrétaire de Velazquez, *Hernán-Cortés*, dont l'esprit fin et entreprenant devait en assurer le succès. Il n'avait été jusqu'alors occupé que de pacifiques devoirs, mais plus tard il devait se rendre célèbre par la conquête du riche empire mexicain. Au moment où il allait s'embarquer dans un canot pour remplir sa périlleuse mission, il fut découvert et arrêté par ordre du gouverneur furieux qui le menaça de la corde. Mais les prières de plusieurs amis le sauvèrent de la mort, et il fut décidé qu'il serait envoyé à Hispaniola. Il était même déjà embarqué quand il parvint à se débarrasser de ses fers, et, tandis que les gens du navire dormaient, il se jeta à la mer et revint au rivage, soit à l'aide d'une pièce de bois, soit dans un esquif. Quoi qu'il en soit, une fois sur la plage, triste et harassé, il se tint caché jusqu'à ce que l'occasion se présentât de se réfugier dans une église, près de la demeure de Juan Suarez, de Grenade, et de sa sœur Catalina, jeune femme estimable et très-belle, qui avait déjà attiré l'attention de Cortés, et, comme par passe-temps, il commença à la courtiser; mais un jour, en se rendant chez elle, il fut saisi par Juan Escudero, alguacil, qui l'emmena en prison.

Ici trouve sa place une action qui honore vraiment Diego Velazquez, parce qu'elle fait connaître en lui un cœur généreux. Justement irrité contre son perfide secrétaire, jugé avec une équitable rigueur par les alcaldes, il écouta pour-

tant Cortès qui invoquait le nom de son supérieur ; et non-seulement il sut apaiser sa haine et lui pardonner, à la prière de son ami Andrés de Duero, mais peu de temps après, satisfait de sa soumission, il lui donna des Indiens et une habitation dans la ville de Santiago, le nomma alcalde, et daigna enfin être le parrain d'un fils qu'il eut, on ignore si c'est de la belle Catalina Suarez qu'il avait prise pour épouse, ou de quelque autre fille de Santiago. Cette généreuse conduite de Velazquez l'anoblit plus aux yeux de l'histoire que toutes ses conquêtes, où se réfléchit la lumière sanglante du bûcher de Hatuey; car s'il est vrai qu'il ait été poussé par l'ignorance et par la barbarie de ces temps anciens et par la vengeance qu'engendre la guerre, cela même attriste davantage quand on considère que les esprits les plus privilégiés ne peuvent se défendre des préjugés vulgaires de leur époque.

En ce temps on vit débarquer à Baracoa le trésorier Cristobal de Cuéllar avec sa fille dona Maria, qui avait été dame d'honneur de la vice-reine de Tolède et fiancée à Velazquez. A peine celui-ci apprit-il cette nouvelle qu'il partit, laissant à sa place, avec cinquante hommes, Juan de Grijalva, jeune homme de peu d'expérience, mais considéré, et ayant pour conseil le moine Bartholome Las-Casas, qui jouissait déjà d'un grand crédit auprès des Indiens. Velazquez célébra ses noces un dimanche à Baracoa, avec une grande somptuosité, avec beaucoup de joie; mais ces fêtes furent bientôt transformées en pompes funèbres : le samedi suivant, la mort lui ravit son épouse, et il se vit obligé de changer ses brillants habits pour d'autres plus analogues à sa douleur.

Cependant l'année 1513 était commencée, et Velazquez, qui avait presque entièrement soumis les Indiens de Bayamo, inquiet du despotisme de Narvaez qui était revenu de son expédition sans avoir rien fait d'utile, l'expédia de nouveau avec cent hommes, lui donnant pour compagnon Bartholome de Las-Casas, le chargeant d'explorer l'île avec plus de fruit, et lui recommandant de traiter avec égard et douceur les naturels. Dans cette excursion il parcourut les provinces de *Cueiba*, *Zabane*, *Camagüey*, *Guamuhaya* et *la Habana*, où il lui arriva des choses notables, mais qu'il serait trop long de raconter ici, d'autant plus qu'elles sont en dehors de cette histoire spéciale.

Narvaez une fois parti, Diego Velazquez s'embarqua sur la côte du nord et visita en canot les provinces de *Bany*, *Bacajagua*, *Guañmaya*, *Mahaha* et *Gueiba*, engageant partout ceux qu'il trouvait à rappeler les caciques et les Indiens. Ce fut dans ce voyage qu'il jeta les fondements d'une ville près du *rio Yaxa*, avec une église à laquelle il donna le nom de San-Salvador (de Bayamo), parce que ce fut dans ce lieu que les chrétiens furent délivrés de Hatuey; et il concéda aux habitants cinquante mille montones (1). Le 21 décembre il entra

(1) *Montones*, espèces de sillons que traçaient les Indiens pour la culture du manioc. Le temps que duraient les travaux s'appelait *demora*. La *demora* dans les mines fut d'abord de six mois, et ensuite de huit et plus.

dans la province de *Guamuhaya*, et le 23 il vit l'embouchure de la rivière *Tabaya*, à une lieue et demie du bourg de *Manzanillo*, où il s'arrêta à l'invitation de son cacique. Là il fut rejoint par Narvaez, qui revenait de la Habana ; et la première chose que fit Velazquez fut de mettre en liberté le cacique *Guayacayer*, injustement enchaîné par ce capitaine, malgré les ordres précis qu'il lui avait donnés de ne plus employer la rigueur envers les Indiens, et malgré les ardentes prières du vertueux Las-Casas.

De *Manzanillo* Velazquez se rendit à *Jagua* (1514), et ayant appris que, depuis la rivière de *Arimao* jusque dans la province de *Guamuhaya*, on recueillait une si grande quantité d'or que, en un seul jour, on en avait réuni quatre-vingts castellanos, il fonda dans ces lieux la ville de *la Trinidad*, et successivement celles de *Sancti-Spiritus*, de *Puerto-del-Principe*, de *Santiago de Cuba* et de *la Habana*. Celle-ci, dans le principe, fut assise sur la côte du sud, mais plus tard elle s'éleva définitivement là où elle se trouve aujourd'hui.

Les nouveaux habitants, dont la cupidité augmentait à mesure qu'ils s'enrichissaient, opprimaient cruellement les Indiens occupés dans les mines et à la culture ; leur infortune s'accrut à un tel point qu'ils commencèrent à succomber sous le poids de travaux pénibles auxquels ils n'étaient pas accoutumés. Le mal ne s'arrêta pas là : une multitude de naturels accompagnait la troupe qui parcourait l'île ; d'autres, en plus grand nombre, erraient cachés dans les bois, et, comme tous consommaient et ne sèmaient plus, une disette générale survint. Cependant tous ceux qui pouvaient se tenir debout allaient encore aux mines, et les villages n'étaient plus habités que par les vieillards et les malades ; et plus d'une fois il arriva qu'en passant dans leurs rues solitaires, les voyageurs, émus des plaintes qui frappaient leurs oreilles, entrèrent dans les cabanes pour en connaître le motif, et furent témoins des angoisses de ces malheureux mourant de faim. Le fléau atteignait jusqu'aux enfants à la mamelle, car le lait des mères se tarissait par excès de travail et manque de nourriture. On violait ainsi les lois divines et humaines gravées dans tous les cœurs, et les ordonnances qui furent alors publiées, mais trop tard, en faveur des Indiens.

On était en 1515, et les maux continuaient et s'étendaient jusque dans Hispaniola, où la mortalité était encore plus grande ; et les Espagnols, voyant qu'ils allaient rester sans Indiens, sollicitèrent l'autorisation d'en amener de Cuba ; mais le roi ne voulut point l'accorder sans consulter Velazquez, et celui-ci, comme il est naturel de le penser, s'y opposa. Le roi l'estimait beaucoup, et plus encore le trésorier Miguel de Pasamonte, arbitre des affaires des Indes ; c'est pourquoi l'ordre qu'apporta le licencié Lebron de le mettre en jugement ne fut point exécuté. Pour s'assurer de plus en plus la confiance de son prince et se soustraire à l'autorité de l'amiral, au nom duquel il gouvernait, Velazquez envoya en Espagne ledit Pasamonte avec une carte de l'île de Cuba, faisant voir l'importance de la pacification qu'il avait presque terminée, et la possibilité prochaine de mettre en œuvre ses vastes projets de découvertes et de conquêtes dans la

Terre-Ferme (le continent américain encore inconnu). Et certes il ne se trompa pas dans son espoir, car en 1517 un ordre royal l'autorisait à gouverner l'île en dehors de la dépendance de l'amiral. Celui-ci s'en plaignit et obtint sa révocation ; mais très-promptement un nouvel ordre fut expédié qui défendait qu'on lui ôtât son gouvernement.

Cette même année François-Hernandez de Cordoba , choisi par Velazquez , partit de l'île pour aller à la découverte de quelques nouvelles terres, et découvrit en effet la péninsule de *Yucatan* ; mais en prenant terre il fut percé de glouze flèches et perdit la vie. Cette nouvelle se répandit bientôt et retentit jusqu'à la cour, de sorte que les prétendants à la conquête du Yucatan ne manquèrent pas. Aussi Velazquez résolut-il de poursuivre l'entreprise avec ardeur, et il confia l'expédition (avril 1518) à Juan de Grijalba , avec la recommandation d'acheter tout l'or qu'il pourrait trouver, sans s'arrêter dans les lieux peuplés ni s'occuper d'autres intérêts. D'abord le sort de l'expédition causa de grandes inquiétudes, mais ensuite Pedro de Alvarado arriva avec une valeur de 15,000 piastres environ en or, que Grijalba envoyait à son chef, ainsi qu'un long rapport sur ses heureuses découvertes. Lui-même revint bientôt ; et quand il attendait de Velazquez une honorable réception, il le trouva froid et chagrin, et essuya des reproches pour avoir trop bien suivi ses instructions. Le fait est que ce gouverneur ambitieux et jaloux ne pardonna jamais à Grijalba la découverte de *Panuco*, dans le territoire du Mexique, honteuse inconséquence causée par son irascibilité et accrue par la médisance qui poursuivait Grijalba , jeune homme d'ailleurs plein de douceur, et dont le caractère, d'après l'opinion du temps, aurait parfaitement convenu à un bon moine.

Un pays nouveau, aussi voisin de Cuba, devait exciter l'ardeur et le désir de le connaître et de le conquérir. Pour y parvenir avec plus de sûreté, Velazquez sollicita un ordre des moines de Saint-Jérôme, qui gouvernaient alors à Saint-Domingue, et envoya le prêtre Benito Martin à Madrid, avec de beaux échantillons d'or, et à sa suite Gonzalo de Gusman, chargé d'appuyer ses prétentions. Ces agents réussirent si bien que, le 15 novembre, ils obtinrent pour Velazquez le titre de gouverneur des pays qu'il découvrirait, et d'autres grâces plus ou moins importantes. Cependant celui-ci, ébloui de l'heureux avenir qui lui souriait, cherchait un chef digne de ces hautes destinées, chef, hélas ! bien difficile à rencontrer ; car il voulait un homme aussi intelligent que brave, capable de lui soumettre promptement le pays et ses habitants, et en même temps assez modeste pour se contenter d'un rôle secondaire et faire que toute la gloire de l'expédition rejaillît sur lui. Aussi ne trouvait-il personne selon ses desirs. Il pensa d'abord à Balthazar Bermudez ; mais cet Espagnol cachait de vastes pensées, et voulut imposer des conditions qui lui déplurent et obtinrent de sa part un refus absolu ; il en fut ainsi de deux autres qu'on ne nomme pas. Enfin Amador de Lares, homme astucieux, contrôleur du roi, bien qu'il ne sût ni lire ni écrire,

réussit, avec Andrés de Duero, à persuader Velazquez de choisir leur ami Hernan Cortès.

Attendu les desseins ambitieux de ce prétendant, Velazquez ne pouvait faire un plus mauvais choix, et on l'en prévint. Il avait l'habitude de visiter fréquemment les travaux du port. Comme il se promenait un jour sur le rivage, accompagné, entre autres personnes, d'un bouffon appelé *Francisquillo* qui l'entretenait de ses fadaïses, celui-ci lui dit subitement, comme par inspiration : « Prenez garde, seigneur, à ce que vous faites, et ne vous exposez pas à être obligé de vous mettre à la poursuite de Cortès. » Cet incident, si simple au premier aspect, et qui d'abord fit rire Velazquez, produisit à la réflexion une impression profonde sur son esprit. Il prit cette boutade pour une prophétie, et commença à redouter Cortès, et ses rivaux cherchèrent à accroître sa méfiance en lui rappelant sa conduite passée. Mais il avait affaire à un homme dont l'astuce et la prodigieuse activité devaient heureusement combattre tous les efforts de ses ennemis ; et au moment où Velazquez, décidé à lui ôter son commandement, se dirigeait vers la plage, il l'aperçut déjà embarqué dans un navire bien pourvu d'hommes et d'armes, et il lui dit : « Comment donc, compère, vous vous en allez ainsi ? Voilà une jolie manière de prendre congé de moi ! » A quoi l'autre répondit : « Seigneur ; excusez-moi ! de semblables choses demandent à être exécutées aussitôt que conçues ; ordonnez ce qui vous plaira. » Et donnant l'ordre du départ, il sortit du port de Santiago-de-Cuba le 18 novembre 1518.

Il est vraiment extraordinaire qu'un homme comme Velazquez, aussi défiant qu'expérimenté, habitué au commandement et ayant la force en main, ait montré dans cette circonstance si peu de décision qu'il n'ait pas osé retirer le commandement à Cortès, et qu'il l'ait laissé employer deux ans à se concilier les bonnes grâces de la cour avec l'or qu'il lui envoyait. Enfin il se détermina à se rendre en personne au Mexique ; mais l'audience de Santo-Domingo, qui voulait éviter la guerre civile et prévenir le tort que ferait à Cuba l'absence de Velazquez, envoya l'auditeur Lucas Vasquez de Aillon mettre obstacle au voyage. La flotte étant prête, il ne voulut point perdre entièrement le fruit de ses efforts, et envoya à sa place Panfilo de Narvaez, malgré les représentations de l'auditeur, qui lui annonçait qu'il ne faisait qu'augmenter les forces de Cortès.

Ce n'étaient point là les seuls dégoûts qu'éprouvait le gouverneur : les plaintes répétées de ses ennemis décidèrent l'amiral à envoyer auprès de lui Alonzo de Zuazo, chargé de provoquer une enquête de sa conduite ; cependant les procédés de ce juge décidèrent bientôt l'amiral à venir en personne vérifier les faits. Il arriva accompagné des auditeurs Martelo de Villalobos et Juan Ortiz de Matienzo, et rendit à Velazquez le commandement qui lui avait été ôté.

Cette même année il paraît que la tranquillité fut troublée à Sancti-Spiritus, pour des motifs semblables à ceux qu'avaient excités les fameuses communautés de Castille, et pour les apaiser on envoya Vasco Porcallo de Figueroa. Dans un conseil municipal celui-ci accusa Hernan Lopez, qui avait été élu alcalde et le

destitua de sa charge au nom de l'empereur. Sa réponse fut de mettre l'épée à la main ; mais Porcallo le prévint en lui portant plusieurs coups de poignard. Il fit arrêter tout le conseil, dont il avait été obligé de combattre un des membres jusque dans l'église, séquestra les biens de tous, et livra les coupables dans Santiago au licencié Zuazo, l'invitant à les juger sans retard.

Sur ces entrefaites, le procès pendant entre Velazquez et Cortès se poursuivait à la cour : les succès de celui-ci et l'or qu'il envoyait le défendaient puissamment ; l'autre avait pour défenseurs des personnages haut placés, tels que l'évêque de Burgos, président du conseil des Indes, et Juan Rodriguez de Fonseca, qui, selon les bruits d'alors, prétendait donner sa fille en mariage à Velazquez. Celui-ci, encouragé par ses amis de la cour, voulut tenter la fortune et s'embarquer pour le Mexique ; mais le licencié Parada, qui l'accompagnait, l'en détourna, et, rebroussant chemin, il revint à Santiago pour ne plus en sortir. En effet, l'évêque de Burgos ayant été éloigné du conseil comme partial, et la cause ayant été examinée dans une junta particulière, l'intérêt national, ou (comme le dit le chroniqueur Herrera) la raison d'Etat, l'emporta sur tout ce qu'il y avait de justice dans la cause de Velazquez, et le 15 octobre 1522 une sentence fut rendue contre lui en faveur de Cortès. Ce coup était au-dessus des forces du malheureux gouverneur, qui, chassant enfin tous ses rêves de gloire et d'opulence, se trouva face à face avec la triste réalité, avec l'injustice des hommes, et dut dévorer en silence le triomphe de son ennemi, jadis son humble créature, et qu'il lui eût été si facile d'abattre. Tant de dégoûts durant ces cinq dernières années l'accablèrent au point de lui ôter son énergie et ses forces physiques, et en 1524, abandonné de ses flatteurs d'autrefois, il mourut pauvre et obscur ; quelques-uns assurent cependant qu'il laissa 1,000 ducats pour œuvres pies, somme que l'empereur appliqua à la construction de la cathédrale de Cuba.

FRANCIS LAVALLÉE,

Vice-consul de France dans l'île de Cuba, membre
de la première classe de l'Institut Historique.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

. La 1^{re} classe (*Histoire générale et histoire de France*) s'est réunie le mercredi 7 juillet, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Vingt-quatre membres sont présents.

M. Randot rappelle à la classe le rapport dont elle a chargé un de ses membres sur son ouvrage intitulé : *la France avant la Révolution*. La classe décide qu'une lettre sera écrite au rapporteur pour l'inviter à hâter son compte-rendu.

M. Dufey (de l'Yonne) annonce qu'il met la dernière main au rapport que la classe lui avait confié sur les *Documents relatifs à l'histoire de Lorraine*, que publie M. Noël (de Nancy).

Il sera écrit à M. Robert (du Var) pour le presser de faire son rapport sur *l'Histoire de la vallée de Montmorency*, par M. Flamand-Grétry.

Rapport de M. Ernest Breton sur un recueil et trois brochures en italien. Ce travail, qui renferme d'intéressants détails sur le poète *Michel-Ange Monti* et sur le savant professeur *Feliciano Scarpellini*, est renvoyé au comité du journal.

Rapport de M. Eug. Garay de Monglave sur l'ouvrage de M. le comte Armand d'Allonville, intitulé *Mémoires secrets tirés des papiers d'un homme d'État*.

Cette lecture, que la classe écoute avec attention, donne lieu à plusieurs remarques de M. N. de Berty, qui fait observer, contrairement à l'opinion de M. d'Allonville, que non-seulement *le bal des victimes* ; cité dans les différents historiens de la Révolution, a eu lieu, mais encore qu'il se tenait dans la mesure, aujourd'hui reconstruite, qui fait l'encoignure de la place Saint-Sulpice et de la rue des Canettes. M. N. de Berty conteste, en outre, la justesse de quelques expressions du rapport ; il s'élève surtout contre cette phrase : *Le règne sanglant et glorieux de la Convention*, et combat l'étrangeté de cette opinion de M. E. G. de Monglave que *le style de M. d'Allonville est quelquefois brutal dans son exquise politesse*.

M. E. G. de Monglave explique cette dernière phrase en disant que l'auteur nie souvent les faits le plus généralement admis, et apporte parfois à l'appui de son opinion des preuves nombreuses ; mais qu'en donnant ainsi un démenti brutal aux idées reçues, il présente toujours sa pensée sous une forme élégante et poétique. Le rapporteur défend avec chaleur la justesse de ses expressions relatives à la Convention, et rappelle qu'entre autres grandes créations dont elle a doté la France on lui doit l'École Polytechnique.

M. Dufey (de l'Yonne) prend à son tour la défense de la Convention, et dit que cette immortelle assemblée a été sans modèle et sans rivale.

Le rapport de M. de Monglave est renvoyé, à l'unanimité, au comité du journal.

M. le baron de La Pylaie lit un mémoire archéologique sur le bourg de Lohéac, en Bretagne, et sur ses tertres artificiels. On n'y trouve plus, dit-il, de traces de l'ancien château, mais le cimetière est, suivant M. de La Pylaie, une ancienne *mansio* romaine. On y trouve des tuiles de différentes formes, qui attestent le séjour des conquérants de la Gaule. Des détails sur le prieuré de

Saint-André de Lohéac et sur les sculptures bizarres du moyen-âge captivent l'attention de la classe, qui renvoie ce mémoire à la commission du journal.

M. Nolte lit un mémoire sur l'*Éducation publique en Allemagne*. Ce travail, qui renferme une foule de renseignements curieux, est honoré du même renvoi.

* * Le mercredi 14 juillet, séance de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*), sous la présidence de M. Leudière. — Vingt membres sont présents.

La rédaction du procès-verbal donne lieu à une vive discussion en l'absence du secrétaire, M. Nolte. Sont entendus dans cette discussion MM. Leudière, Dufau, Monglave, de Berty et Bernard Jullien.

M. Nolte, dans la lettre où il s'excuse de ne pouvoir assister à la séance, présente quelques observations critiques sur le rapport que M. Leudière a consacré à l'*Histoire littéraire de France*, de M. Ampère. — M. Leudière répond à ses critiques.

M. Desmares, chef d'institution à Paris, demande à être admis dans le sein de l'Institut Historique. Sa candidature est appuyée par MM. L. Dufau et Leudière. Le premier donne des détails sur M. Desmares et sur les ouvrages manuscrits qu'il présente. Ils se composent d'une petite grammaire, très-bien faite, et d'un excellent traité de morale. M. le baron de La Pylaie parle en faveur du candidat, dont le nom sera inscrit au tableau de présentation. Les commissaires nommés pour examiner ses titres sont MM. Dufau, Aguesse et de La Pylaie.

Hommage à la classe de plusieurs ouvrages offerts par M. Théophile Mercier, entre autres de sa *Réponse au poète allemand Becker*; de la *Mère-Institutrice*, de M. Levy-Alvarès, et du *Poème* de M. Espic, de Sainte-Foix (Gironde), sur le cardinal de Cheverus, archevêque de Bordeaux. (Rapporteur, M. Vincent.)

Improvisation de M. Leudière sur les patois du nord de la France. L'orateur rentre à ce sujet dans quelques détails sur la langue romane, discute les opinions de MM. Raynouard et Fallot. Étude des quatre dialectes du Nord. Coup d'œil sur la langue wallonne. Cette improvisation rapide a constamment excité l'attention de la classe.

* * La 3^e classe (*Histoire des Sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) s'est assemblée le mercredi 21 juillet, sous la présidence de M. N. de Berty. — Vingt-quatre membres assistent à la séance.

La famille de M. Ciriac-Moreau, notre collègue, nous annonce sa mort prématurée. Une notice nécrologique lui sera consacrée aussitôt que les renseignements nécessaires nous seront parvenus.

M. le marquis de Larochefercauld-Liancourt, notre collègue, nous adresse le

dernier rapport annuel de la Société de la Morale chrétienne. (Rapporteur, M. l'abbé Duplessy.)

Lettre adressée à M. de Monglave par M. Sanson relativement à la navigation aérienne.

M. Lagarrigue, chef d'institution, auteur d'un *Abrégé de l'histoire sainte*, est présenté à la classe par MM. Fresse-Montval et H. Barbier. La classe vote l'inscription de son nom et de ses titres sur le tableau de présentation, et nomme commissaires, pour examiner sa candidature, MM. Fresse-Montval, Moreau (de Dammartin) et Foulon.

Plusieurs autres candidats présentés sont ajournés à la suite d'une longue discussion, à laquelle prennent part MM. Renzi, B. Jullien, Leudière, Fresse-Montval, E. G. de Monglave, N. de Berty, L. Dufau, l'abbé Badiche et Dufey (de l'Yonne).

M. l'administrateur-trésorier est invité à écrire à tous ces candidats pour leur indiquer les conditions à remplir strictement pour être admis.

M. l'abbé Merklem, curé d'Ensisheim, annonce l'envoi prochain d'une histoire de cette ville, qu'il vient d'achever.

M. l'abbé Manrette annonce qu'il publie une *Entomologie française* avec son ami M. Braguier, qu'il présentera comme candidat à l'Institut Historique. On entend sur ce travail MM. N. de Berty, L. Dufau, l'abbé Badiche et Dufey (de l'Yonne).

Envoi par M. l'abbé Cacheux du dernier volume de son ouvrage sur la *Philosophie du christianisme*. (Rapporteur, M. l'abbé Badiche.)

M. Victor Calland annonce un travail intitulé *Théorie de la Providence*;

M. Allongue (de Saint-Tropez) des *Recherches sur le calendrier*. (Rapporteur, M. Foulon.)

L'Athénée royal invite l'Institut Historique à ses conférences publiques.

M. B. Jullien annonce également une prochaine séance de la Société des Méthodes, où notre collègue M. Dufau traitera la question de l'enseignement de l'histoire. Les membres de l'Institut Historique sont invités à y assister.

M. Vincent est chargé de rendre compte de la *Statistique de la justice criminelle en France en 1839*, dressée par M. le garde-des-sceaux.

Il est fait hommage à la classe des *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts, de Meaux*, de la *Revue anglo-française de Poitiers*, numéro de juillet; de la dernière livraison de la *Revue française et étrangère de législation et d'économie politique*, de M. Foelix; de l'*Histoire du synode de Dordrecht*, par M. F. Chatelain; de l'*Analyse raisonnée des travaux de Cuvier*, par M. Flourens (rapporteur, M. le docteur Cerise); de la *Revue catholique* de juin et juillet; de l'*Abrégé d'histoire sainte*, de M. Lagarrigue (renvoi à la commission chargée d'examiner les titres de ce candidat); de l'*Almanach d'Arezzo*, 1840 (rapporteur, M. Ernest Breton).

Rapport de M. l'abbé Badiche sur l'ouvrage intitulé *Destinée du Christianisme*, par M. l'abbé Polge, professeur à la Faculté de théologie d'Aix.

La discussion est ouverte sur ce rapport.

M. Leudière combat le sens du mot hérésie, appliqué à l'éclectisme par le rapporteur.

Selon M. B. Jullien, le mot hérésie doit s'appliquer à tout système qui heurte la pensée catholique.

M. Dufau combat la désignation de l'éclectisme comme hérésie. « L'éclectisme, dit-il, n'a pas jailli du christianisme ; donc ce n'est pas une hérésie, pas plus que le panthéisme, le néoplatonisme, etc. »

M. Badiche, répondant aux précédents orateurs, pense que l'éclectisme, quand il touche aux matières religieuses, est une hérésie.

M. N. de Berty rappelle le sens du mot éclectique au temps des gnostiques. Alors l'éclectisme méritait le nom d'hérésie.

M. Vincent indique la différence qui doit exister entre les procédés de la philosophie, qui marche avec le raisonnement, et ceux de la théologie, qui s'appuie sur l'autorité ; d'où il suit, selon l'orateur, que l'éclectisme philosophique ne peut être une hérésie, tandis que l'éclectisme théologique le sera.

M. Leudière soutient que l'éclectisme est la seule méthode qui conduise à une bonne histoire de la philosophie, et qu'ainsi entendu il ne peut être taxé d'hérésie.

M. B. Jullien explique la pensée de M. l'abbé Badiche, qu'il partage dans le sens où il la restreint. Ainsi le panthéisme est une hérésie, en ce qu'il touche aux dogmes de la religion catholique avec lesquels il est en opposition flagrante.

M. Dufau pense qu'il y a abus de mot, confusion, innovation dans l'application qu'on fait du mot hérésie au panthéisme et à l'éclectisme.

M. Badiche développe sa pensée et persiste à dire que les éclectiques qui admettent des points en opposition avec la religion chrétienne catholique deviennent hérétiques.

Le rapport est renvoyé, d'une voix unanime, au comité du journal. Même renvoi pour un rapport de M. Fresse-Montval sur la *Biographie du Clergé contemporain*.

* * Le mercredi 23 juillet séance de la 4^e classe (*Histoire des beaux-arts*), présidée par M. Ernest Breton. — Dix-huit membres sont présents.

MM. Renzi et Élie Vannier (de Honfleur) présentent à la classe les trois candidats suivants : MM. Alexandre-Élie Vanier, avocat à la cour royale de Rouen; Nepveu, conseiller à la même cour royale; Lachèvre, maire de Honfleur.

Après quelques explications de MM. Renzi et de Monglave, la classe vote l'inscription au tableau des trois candidats, et désigne pour examiner leurs titres MM. de Brière, le baron de La Pylaie et Ferdinand Thomas.

M. Andrieux, inspecteur de l'Académie de Limoges, écrit que son travail sur les antiquités grecques est loin d'être achevé, mais qu'il lui sera possible d'en soumettre incessamment quelques passages à la classe.?

M. Boyse, bibliothécaire de la même ville, annonce une notice historique sur la cité, la cathédrale et l'évêché de Grenoble.

MM. l'abbé Malavergne, Renzi et Fontaine proposent comme candidat à la 4^e classe M. Henry, prédicateur du diocèse de Bordeaux.

L'inscription au tableau est votée. Sont chargés de rendre compte des titres du candidat MM. Nolte, Thommerel et Dufau.

M. l'abbé Maurette présente comme candidat son collaborateur M. Braguier, membre de plusieurs Sociétés savantes et professeur d'histoire naturelle à l'École normale de Saint-Maixent (Deux-Sèvres). Cette candidature est appuyée par MM. Fontaine et Renzi. M. Braguier est auteur de plusieurs ouvrages qu'il adresse à la classe, conformément aux statuts. L'inscription au tableau est votée, et MM. de La Pylaie, de Backer et Leudière sont chargés d'examiner les titres du candidat.

Livres offerts : *Annales de la Société libre des Beaux-Arts* ; *Mémoires de la Société Archéologique du midi de la France*, siégeant à Toulouse ; *Bulletin du Comité Historique des Arts et Monuments*, 4 livraisons ; de l'*Histoire monumentale du moyen-âge et de l'histoire monumentale en général*, par M. Fr. Martens (de Dusseldorf), architecte.

M. Ernest Breton propose l'échange des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie* contre les deux derniers volumes du *Journal de l'Institut Historique* et le commencement du volume courant. — Adopté.

Rapport de M. Mary-Lafon sur la candidature de M. l'abbé Audierne, inspecteur des monuments historiques. Il conclut à l'admission. La classe consultée la prononce au scrutin secret.

Lecture de M. de Brière sur les nouvelles découvertes concernant le château d'Issy.

M. le baron de La Pylaie donne de curieux renseignements sur les cercueils récemment trouvés autour de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, lors du débaillement de la place.

M. Nolte lit ensuite une version française, dont il est l'auteur, d'un mémoire de la Société des Antiquaires du Nord, siégeant à Copenhague, *Sur les invasions des Normands dans la Péninsule hispanique*.

La classe l'invite à poursuivre cette traduction.

*. L'assemblée générale du mois de juillet (les quatre classes réunies) a eu lieu, le vendredi 30 juillet, sous la présidence de M. le marquis de Pastoret, président de l'Institut Historique. — Vingt-sept membres sont présents.

M. le secrétaire perpétuel analyse rapidement une lettre de notre collègue

M. Ph. Aubé, de Longwy (Moselle), et les nouvelles livraisons de son *Brahmane*. Le tout est renvoyé à la 3^e classe (*Histoire des sciences sociales et philosophiques*).

Trente-quatre volumes ou brochures sont offerts à la Société par divers membres.

L'ordre du jour appelle la sanction par l'assemblée générale de la candidature de M. l'abbé Audierne, accueillie par la 4^e classe (*Histoire des beaux-arts*). On entend MM. de Brière, de Monglave, B. Jullien et le docteur Ceriso. M. l'abbé Audierne est définitivement élu au scrutin secret.

M. le marquis de Pastoret, chargé par l'Institut Historique de la notice nécrologique de M. le duc de Doudeauville, ancien président de la Société, est venu, malgré une fièvre brûlante, répondre à la confiance de ses collègues ; mais la première partie seule de son mémoire est écrite ; il improvisera le reste pour ne pas retarder davantage l'accomplissement de la tâche qu'on lui a imposée. Ce travail ingénieux, plein d'aperçus fins et délicats, écrit d'un style remarquable et dicté par un cœur reconnaissant, a excité les plus vifs témoignages de sympathie dans l'auditoire. Essayer de l'analyser serait en détruire tout le mérite.

M. E. G. de Monglave en propose le renvoi au comité du journal. Il croit être l'organe de la Société entière en invitant l'honorable président à achever de l'écrire. « Ce serait, dit-il, une bonne fortune pour notre journal. »

M. E. Breton appuie cette double proposition, qui est unanimement adoptée au scrutin secret.

On passe à l'examen des questions proposées par le comité central des travaux pour le Congrès qui s'ouvrira en septembre 1841. (Voir la 84^e livraison, juillet 1841, pag. 229 à 232.)

Elles sont toutes adoptées successivement, et dans leur ensemble, après des discussions auxquelles ont pris part MM. Thommerel, Dufey (de l'Yonne), E. G. de Monglave, le marquis de Pastoret, N. de Berty, Ernest Breton, l'abbé Pélrier de Lacroix, Vincent et Ferdinand Thomas.

On passe à la discussion du règlement pour le Congrès. Le comité central des travaux propose l'adoption de celui de 1840, sauf l'ouverture, qu'il désire voir fixer au dimanche 12 septembre, les quinze séances de deux jours en deux jours, et la remise des questions au 12 septembre.

M. Dufey (de l'Yonne) combat ces conclusions. « Tous les autres Congrès, dit-il, excepté celui de 1840, ont commencé le 15 septembre, quel que fût le jour. En 1840 on a voulu commencer par le dimanche le plus voisin du 15. Je demande qu'on revienne à l'ancien usage. »

L'assemblée consultée décide que le Congrès de 1841 commencera le mercredi 15 septembre, que les autres séances auront lieu de deux jours en deux jours, et que la remise des questions sera fixée au 14.

M. Thommerel demande que le Congrès ait lieu désormais au mois de mai.

M. de Monglave fait observer que l'époque de celui de cette année a été irrévocablement fixée, et qu'il ne peut s'agir que de celle du Congrès de 1842.

On entend MM. Ernest Breton, N. de Berty, Duféy (de l'Yonne), E. G. de Monglave et Vincent, et l'assemblée décide que la séance générale d'août sera exclusivement consacrée au rapport de la commission de liquidation et au vote sur ses conclusions ; mais qu'il y aura, pour s'occuper de l'époque du Congrès de 1842, une séance générale extraordinaire fixée à un des quinze premiers jours de septembre qui précéderont l'ouverture du Congrès de 1844.

CHRONIQUE.

M. Robert (du Var) a lu à la 1^{re} classe de l'Institut Historique (*Histoire de France*) un rapport sur le second volume de l'ouvrage de M. Flamand-Grétry, intitulé *Itinéraire historique, géographique, topographique, statistique, pittoresque et biographique de la vallée de Montmorency*. Ce volume curieux renferme l'histoire complète de Saint-Denis, depuis son origine jusqu'à nos jours ; les événements variés dont cette ville fut le théâtre, les souvenirs religieux qui s'y attachent, les nombreux établissements en tout genre qui y ont été fondés, rien n'échappe à l'investigation patiente de l'auteur, toujours étayé des autorités les plus authentiques. Mais ce qui, selon M. Robert, jette un vif intérêt sur ce second volume, c'est le tableau aussi vrai que coloré que M. Grétry a tracé des destinées si diverses de l'abbaye de Saint-Denis : l'humble origine de ce monastère, qui devait éprouver tant de vicissitudes ; la splendeur rapide qu'il obtint par les munificences royales, la turbulente ambition de ses abbés, les réformes que le relâchement et les désordres nécessitèrent à diverses époques ; tout cela forme un récit plein d'intérêt et d'animation. On dirait que l'auteur a traité cette partie de son ouvrage avec une espèce de prédilection. Ce second volume fait désirer vivement la publication du troisième et dernier, qui doit contenir la description de la vallée de Montmorency et de tous les pays environnants.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Bulletin de la Société de Géographie (mars 1841).

Mémoires secrets de 1770 à 1830, par M. le comte d'Allonville ; t. III et IV.

Géographie ancienne du département de l'Hérault, par E. Thomas, archiviste de la ville.

Il Tiberino, journal artiste-littéraire. — *Il Messaggiere Torinese* (idem).

Revue d'Auvergne, 18^e livraison.

Éloge historique de Michel-Ange Monti, par le chevalier Fabi Montani (en italien).

Notice sur le professeur Scarpellini, par le chevalier Benedetto Trompeo (en italien).

Études historiques sur le Consulat et les institutions municipales de la ville de Nîmes, par M. F. de La Farelle ; broch. in-8°.

Biographie du clergé contemporain, tome 1^{er}, par un solitaire ; in-18.

Caudebec et ses environs, 3^e édition, par M. Anatole Saulnier ; in-18.

Histoire politique, religieuse et littéraire du midi de la France, par M. Mary-Lafon, 2^e et 3^e livraisons ; in-8°.

Bulletin de la Société de Géographie, numéro 88 (avril 1841).

Le Mémorial catholique, journal mensuel, par M. Henri Prat ; 1^{er} numéro, juin 1841.

La Mère-Institutrice, par M. Lévy ; 7^e et 8^e cahiers.

Revue étrangère et française de législation, par M. Foelix ; 8^e année, 2^e série, numéro 6.

Le Droit de l'homme et principalement le droit d'élection, par M. Victorien ; brochure in-8°.

Monuments historiques de Montauban, par M. Devals aîné ; 1^{re} série, in-8°.

Compte général de l'administration de la justice criminelle en France pendant l'année 1839, offert par M. le ministre de la justice et des cultes ; in-4°.

Analyse raisonnée des travaux de Georges Cuvier, précédée de son éloge historique, par M. Flourens, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences ; 1 vol. in-4°.

Essai sur la Philosophie du christianisme considérée dans ses rapports avec la philosophie moderne, par M. l'abbé Cacheux, ancien professeur de philosophie ; 2 vol. in-8°.

Esprit des Revues anglaises ou Analyse raisonnée de ces Revues, par M. Conatancio, d. m. ; numéro 1, in-8°.

Bulletin de la Société de Géographie, numéro 89.

Compte-rendu des séances de la Commission royale d'histoire de Bruxelles ; 3^e bulletin, in-8°.

Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique, par MM. Aimé Leroy et Arthur Dinaux ; tome III^e, 1^{re} livraison, in-8°.

Compte-rendu de l'assemblée générale de la Société de la Morale chrétienne, du 26 avril 1841 ; in-8°.

Pour le Secrétaire perpétuel, P.-L. VINCENT.

L'Administrateur-trésorier, A. RENZI.

MÉMOIRES.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. LE MARQUIS DE PASTORET,

PRÉSIDENT DE L'INSTITUT HISTORIQUE

A l'ouverture du septième Congrès, le mercredi 15 septembre 1841.

L'Institut Historique ouvre aujourd'hui son septième Congrès public. Votre présence, messieurs, l'adhésion de tant d'hommes à qui des études diverses ont donné une illustration commune, la certitude acquise déjà du concours de ceux-là même que des devoirs ou des occupations actives retiennent aujourd'hui éloignés de vos séances, la juste considération qui, depuis l'institution de vos Congrès, s'est attachée à des travaux où tant de science a été développée, où tant de lumières ont été répandues, seraient un légitime encouragement pour vos nouveaux efforts, si ces efforts n'étaient déjà au-dessus des encouragements. Depuis huit années bientôt, messieurs, vous avez donné un nouvel élan aux travaux de l'érudition : vos savantes recherches se sont étendues sur presque tout le domaine de la science historique. Il n'est presque aucune des difficultés de cette science qui n'ait été abordée, soit dans vos discussions particulières, soit dans vos Congrès publics ; et toujours ç'a été avec une bonne foi, un zèle, un désir de recevoir et de communiquer la vérité, qui, dans le temps où nous vivons, méritent d'autant plus d'éloges que l'on ne comprend pas toujours assez la nécessité de ces idées, la valeur de ces sentiments.

La bonne foi, messieurs, c'est le fondement de la science, comme c'est la règle de la conduite humaine ; être de bonne foi avec soi-même, c'est s'avertir, c'est se guider, c'est ôter aux passions la moitié de leur danger, car c'est leur ôter leurs illusions volontaires ; être de bonne foi avec les autres, c'est leur donner la garantie que tout homme a le droit d'attendre de l'homme avec qui les besoins de la vie le mettent en relation, c'est donner à la parole sa dignité, c'est surtout conserver aux individus ce respect mutuel qui doit engendrer la bienveillance. Ce que j'ai l'honneur de dire ici n'est point l'expression d'inapplicables théories, mais le résultat d'une consciencieuse expérience ; et ce que je dis de la conduite de la vie, je le dirais aussi, vous le diriez tous comme moi, de la marche et des travaux de l'intelligence.

Oui, messieurs, l'esprit a sa bonne foi aussi bien que l'âme ; il a sa conscience aussi, émanation moins céleste, moins intime, qui peut-être ne se suffit pas à elle-

même, et ne se satisfait pas, comme la conscience morale, de ses seuls efforts, lors même qu'ils ne sont pas couronnés du succès. Mais, pour être moins indépendante, cette sévère disposition de l'intelligence n'en est pas moins la plus haute, et j'ajouterais la plus nécessaire de ses qualités. Ce n'est pas tout de chercher la vérité, il faut la chercher là où elle est; ce n'est pas tout de la trouver, il faut la montrer comme elle est. Toute erreur que l'on répand volontairement est un mensonge que l'on fait à soi et aux autres. Qui se trompe subit la loi commune; mais en trompant ceux qui nous lisent ou qui nous interrogent, l'on viole cette loi et l'on se manque à soi-même.

Ne croyez pas cependant que cette rigueur, appliquée aux travaux de l'intelligence, en exclue dans mon opinion ni les riches développements, ni même les poétiques écarts. Loin de là! Je prétends laisser le champ libre à la pensée, je crois qu'il faut tout lui permettre; mais je crois aussi qu'autant l'imagination peut être variée, féconde, impétueuse, vagabonde même, si vous le voulez, autant l'expression doit être juste et sincère. Le poète nous promet des fictions : il nous l'annonce pour ainsi dire par avance; par avance aussi nous consentons à le suivre dans ce champ sans limites; et, dût-il nous faire monter à sa suite sur le bizarre coursier que Louis Arioste a prêté au prince d'Angleterre, nous n'avons rien à reprocher au coursier ni au poète; et si nous retrouvons au bout de la course, après de nobles émotions et de riantes images, quelque peu de sa raison ou de la nôtre, il faut lui rendre grâce s'il a eu beaucoup de poésie et si nous avons encore un peu de raison.

Mais l'historien a d'autres devoirs; il est, pour ainsi dire, comme un gardien placé entre les temps anciens et les temps modernes : magistrat de l'esprit et de l'expérience, chargé de bien dire, commis pour apprendre à bien faire, il doit la vérité à ceux qui furent, car la vérité, c'est la justice; il doit la vérité à ceux qui vont être, car la vérité, c'est la prudence. Semblables, si j'osais le dire, à ces sentinelles posées au bord des chemins rapides sur lesquels la vapeur entraîne quelquefois malgré eux les hommes qui la font mouvoir malgré elle, les écrivains de l'histoire ont pour mission de signaler les dangers à ceux qui s'y hasardent en leur montrant les débris que d'autres ont laissés sur la route. Mais on va si vite! mais les passions, cette autre vapeur, mais les intérêts, cet autre mobile, entraînent avec tant de force et font tant de bruit autour de nous! Les hommes, les jours, les espérances courent, précédés par ces colonnes de fumée que le jour colore, que le vent chasse, qui s'appellent l'ambition ou la gloire, et qui n'existent que plus rapidement au souffle des événements ou de l'orage; et l'historien, debout auprès de la route encore brûlante, inscrit un passage de plus, et prépare un avertissement nouveau pour les autres voyageurs qui, sans l'écouter peut-être, vont passer aussi dans la vie.

C'est donc un devoir que cette sincérité rigoureuse, messieurs. Et, permettez-moi de vous le dire, ce n'est pas sans intention que j'emploie ce mot de sincérité. Même en histoire, comme dans bien des actions de la vie, on peut être

vrai sans être sincère; mais la sincérité est un droit et un devoir, et voilà pourquoi tout à l'heure j'insistais si fort sur la bonne foi dans les actions; sur la bonne foi dans les ouvrages. En parler ainsi, on pourrait dire que c'était vous rendre hommage; car depuis le jour où vous m'avez appelé à l'honneur de vous présider, depuis que vos bontés m'ont permis avec vous des rapports plus fréquents, j'ai retrouvé dans vos discussions, dans vos travaux, cette sincérité d'intention, d'études, de langage, qu'il est si honorable de proclamer, et dont je voudrais avoir droit de vous rendre grâces.

Est-ce à dire pour cela que l'histoire, ce tableau fidèle des temps qui ne sont plus, doive se borner à de stériles nomenclatures ou à de froides dissertations; ne présenter que des faits sans couleur ou se cacher sous des théories toujours insuffisantes? Vous ne le croyez pas, messieurs; et vous-mêmes, et les hommes célèbres dont les noms se sont depuis huit années associés aux vôtres, avez donné dans vos écrits de trop heureux modèles pour que l'on ne doive pas tirer de leurs ouvrages et des vôtres l'enseignement le plus utile. Quand nous interrogeons les temps anciens, peut-être n'avons-nous pas toujours la volonté de leur demander des leçons; peut-être, quelques uns de nos sentiments aimeraient-ils mieux y trouver des exemples ou des excuses. Mais quel que soit le motif qui nous inspire, du moment que nous nous enquerons auprès de nos devanciers de ce qu'ils ont pu faire, il faut savoir ce qu'ils ont fait réellement, quelles passions les ont animés, quelles idées étaient les leurs, quels intérêts ou quelles mœurs ont présidé à leurs actions. Or pour les peindre il faut les connaître, et pour les connaître il faut les environner de tout ce qui vivait avec eux; il faut ranimer le siècle qui n'est plus, relever, pour ainsi dire, ses monuments, faire parler ses mœurs, évoquer ses idées; et quand ces âges, perdus pour nos yeux, sont ressuscités pour nos souvenirs, quand l'écrivain, le héros et le lecteur lui-même sont replacés au milieu des habitudes, des images et des objets qui seuls les occupèrent, alors nous pouvons montrer l'homme ou les faits entourés des événements qui les dirigèrent, éclairés par le ciel qui les couvrit, agités des sentiments qui les conduisirent. Ces hommes, ces faits, ces existences d'individus ou de nations qu'avaient-ils de commun avec nous? Une fortune variable, des facultés insuffisantes, une vie courte et fragile. Puisque les passions étaient pareilles, peignons les passions si nous savons le faire; puisque les rapports entre les événements et les hommes étaient analogues, étudions ces rapports qui doivent être demeurés les mêmes; mais soyons vrais dans nos tableaux, mais n'attachons pas non plus à ces formes extérieures une importance exclusive. L'homme intérieur n'est pas tout: si l'on se bornait à cette étude, le récit n'aurait ni variété, ni chaleur. L'homme du dehors n'est pas tout non plus: si l'on s'en tenait à cette peinture, on entasserait au hasard des couleurs sous lesquelles ne se trouverait ni la correction, ni la vérité. La vérité n'est pas dans l'exagération; elle n'est pas non plus dans la froideur; elle est bien plutôt dans l'émotion. Mais, pour émouvoir les autres, il faut s'émouvoir soi-même. Vous l'avez tous éprouvé vous-mêmes, messieurs; l'homme

le plus sincère ne peut s'empêcher d'avoir son propre sentiment sur ce qu'il raconte ; il l'éprouve si bien que, même à son insu, il cherche à faire partager ce sentiment à celui qui le lit ou l'écoute. Eh bien, ce que l'on fait chaque jour sans le savoir, il faut le vouloir hautement ; cela est plus franc et cela est plus habile. Quand de grandes et sérieuses recherches ont amené à connaître toute la vérité, on la dit et on doit la dire tout entière : là est le devoir. Mais, en la disant, n'a-t-on pas le droit de prendre parti pour Rome ou pour Carthage, pour York ou pour Lancaster, pour la ligue catholique ou pour la ligue protestante ? Qu'on l'annonce afin de n'induire personne en erreur ; puis, cette déclaration faite, que l'écrivain marche le cœur libre et le front levé, qu'il s'afflige ou se réjouisse, qu'il s'irrite ou se passionne suivant les succès ou les revers ; cela est loyal, cela est vrai, cela inspire de la confiance au lieu de la diminuer. Les jugements sont autrement exprimés ; mais ils n'en sont pas moins justes ; les faits sont aussi réels, mais ils ont plus de mouvement et de couleur. Voilà le pont de Taillebourg qui se couvre de soldats anglais, des flèches anglaises qui volent, des armures anglaises qui retentissent, la multitude qui se précipite ; et devant cette multitude, en face de ces armures, en butte à ces traits, un homme qui accourt, qui se jette là pour résister. Il est à peine armé et il combat, il est seul et il combat, il est blessé et il combat. Ses soldats arrivent enfin, son étendard flotte, son épée se lève victorieuse ; ces soldats sont Français, cet étendard est Français, cet homme est le roi de France ; et vous raconteriez froidement la journée de Taillebourg ! et vous ne vous jetteriez pas avec le roi sur ce pont couvert de cadavres ! et vous ne feriez pas voltiger les bannières royales en criant : Montjoie et Saint-Denis !

Plus loin et plus tard, quatre siècles après, aux rives de l'Ebre, un siège sans exemple dans l'histoire a mis Sagrassos en ruines : chaque maison est devenue une forteresse, chaque étage un retranchement, chaque enfant un guerrier. Partout où nos soldats ont combattu, ils ont vaincu : cinquante jours se sont succédé depuis qu'ils triomphent, et le courage des assiégés n'est pas plus épuisé que le courage des assaillants. L'illustré guerrier qui commande nos Français envoie un parlementaire au guerrier qui commande les Espagnols ; il lui propose la paix, la vie, et ce noble hommage que ceux qui triomphent ont droit de rendre à ceux qui succombent. Palafox conduit le parlementaire à l'église métropolitaine ; cette église est tendue de noir ; un tapis noir recouvre les marches et le pavé du sanctuaire. On célèbre une messe des morts ; et quand les dernières prières expirent et se perdent sous les voûtes comme le soupir des âmes remontant vers le ciel, Palafox se lève : « Monsieur, dit-il au colonel français, ceci est l'*Office des Morts* dit pour ceux qui ne comptent déjà plus dans la vie : il est dit pour nous, il est notre réponse. Allez, monsieur, et soyez heureux ; nous ne nous reverrons plus que sur la dernière brèche et devant le dernier cadavre. » Et vous raconteriez froidement cette fête funèbre ! et vous ne seriez pas Espagnol avec les vaincus, et Français avec les vainqueurs ! Ah ! nos Français pleurèrent au récit qu'il

en entendirent ! et quand ils retrouvèrent sous les décombres ce général percé de coups, qui n'avait pu obtenir une atteinte mortelle, ils baissèrent devant lui leurs armes, et couvrirent son illustre défaite de leur drapeau victorieux.

Souffrez donc que je le dise, messieurs, non pas avec l'autorité que me donnerait l'opinion de mes honorables confrères, si j'avais ici le droit d'être leur interprète, mais avec l'accent d'une conviction personnelle : l'hésitation ou l'indifférence, ingénieusement décorées du nom d'éclectisme, ne suffisent pas en histoire. Tacite et Salluste sont des hommes passionnés : Machiavel et Villani, Mendoza, Barros, Zurara, et ces charmantes chroniques portugaises que récrivit Édouard Noñez, sont remplis de chaleur et d'intérêt, parce que la passion y paraît de toutes parts. La vérité est le dessin, la passion est la couleur. N'avez-vous pas besoin de l'une et de l'autre ?

Mais pour composer, pour ordonner ces couleurs que de recherches sont nécessaires ! A combien d'études diverses il faut demander des connaissances positives ! Cette multiplicité d'efforts, opposés quelquefois en apparence et dirigés cependant vers le même but, est une des satisfactions de l'intelligence. Vous l'avez compris, messieurs ; et de cette idée féconde sont nées pour vous, non-seulement la division de vos classes, mais aussi la variété remarquable de questions que vous avez posées dans vos Congrès. Chacune d'elles prise dans son isolement suffirait à des discussions approfondies ; et toutes ensemble, à quelque degré de solution qu'elles soient arrivées, doivent faciliter leur développement naturel et contribuer à former cet œuvre de savantes traditions, d'utiles exemples, de souvenirs glorieux, auquel vous avez consacré vos efforts.

Mon devoir peut-être serait de montrer ici comment s'enchaînent les questions différentes que vous allez livrer à la discussion de tant d'hommes distingués qui ont répondu à notre appel ; comment concourent aux enseignements de l'histoire l'étude des littératures qui sont l'expression écrite de l'intelligence dans ses rapports avec elle-même, l'étude des sciences, qui sont l'organe exact de l'intelligence dans ses rapports avec la nature, l'étude des arts, qui sont la manifestation poétique de l'intelligence dans ses rapports avec la civilisation. Mais ce devoir, messieurs, il sera bien autrement rempli par vous ; vos discussions, vos mémoires, les nombreuses études dont vous apporterez ici les résultats, montreront bien mieux que je n'aurais pu le faire comment dans les esprits tels que les vôtres se lient, se soutiennent, se fécondent les connaissances sérieuses. Cet enchaînement des études et des idées est le privilège exclusif de l'homme et la véritable puissance de l'esprit humain ; il lui donne sa force, il trompe le déclin de ses ans ; et, sans remonter à ce vaste système de la génération des idées, des sciences et des arts, que Bacon emprunta, sans le dire, à un Français dont il ne rappela pas le nom (1), nous retrouvons partout, et partout nous devons reconnaître et admirer cette liaison incessante, cette conséquence infinie

1) Jacques de Chavigny.

qui met nos besoins pour les satisfaire sous la protection de notre pensée, comme elle a mis, selon l'expression de Salluste, notre corps esclave au service de notre âme dominatrice. Tout ce que nous voyons le révèle ; tout ce qui nous entoure, les œuvres les plus recherchées de la science ou les objets les plus grossiers dont l'usage est de tous les jours, sont pour nous un héritage qui nous rattache à ceux dont nous l'avons reçu. Chercher comment s'est formé cet héritage, savoir comment il fut composé, quelles mains y travaillèrent, quels événements en retardèrent ou en précipitèrent l'établissement, c'est encore, c'est toujours étudier l'histoire ; c'est marcher avec vous dans la route où vous avez fait des pas si heureux.

Le savoir, dit quelque part, dans ses vers, François de Ronsard :

Le savoir
Est presque toujours le ramentevoir.

Cherchons donc *le ramentevoir* de tant d'utiles actions, de tant de grands événements, de tant d'illustres hommes, messieurs ; faisons rentrer Shakspeare, Chaucer, Ben Johnson à la cour d'Élisabeth ; reprenons les travaux de Viette ou de Raynouard, admirons les ouvrages de Buschetto, d'Erwin de Stenbach ou de Robert de Luzarches ; suivons les directions de d'Agincourt ou de Quatremère ; rappelons, sur le vaisseau qui porte Colomb, les expéditions américaines du Nord ou la carte des Borgia ; retraçons, sous les remparts de Canossa, les guerres de l'Empire et de l'Église ; au pied des murs du temple, l'habile et utile règne de Philippe IV (1) ; et partout, en Italie ou sur les mers du Nouveau-Monde, en France ou dans l'Empire, dans les couvents, dans les palais, ou parmi les champs de bataille, montrons sans cesse et redisons tout haut que la politique peut avoir du succès, la fortune des écarts, l'esprit des prodiges, la vertu des misères, et que cependant il n'y a de digne de souvenirs, il n'y a d'utile à offrir en exemple que ce qui est noble, bon, généreux, chrétien, en un mot. Nous Français, nous avons peut-être plus que d'autres le droit de le dire ; car notre histoire a presque toujours été, entre toutes les histoires, la plus généreuse comme elle était la plus éclatante ; rendons encore cet hommage aux vieilles traditions de notre patrie, demandons à Dieu qu'il la protège ; et nous, messieurs, prenons pour enseignements ce mot de Salluste : *Bene facere oportet reipublicæ, bene dicere autem haud absurdum est*. Puisse la France avoir de la gloire et du bonheur, et puissions-nous avoir à le raconter à nos neveux.

(1) Voir les questions proposées pour le Congrès de 1841.

NOTICE SUR LA VILLE D'AURAY,

(DANS LA BASSE-BRETAGNE).

*Pauca hæc, tam de horto meo quam de pluribus aliis,
juxta posse meum colligere curavi.*

(CHRON. BULG.)

Auray ou Aurai, jolie petite ville, sans élévation, avec un port, sur la rivière de son nom (1), qui forme comme l'un des bras du golfe du Môr-bihan, est à trois lieues de l'Océan, et à trois lieues et demie ouest de Vannes, son diocèse ancien et actuel. Elle est un chef-lieu de canton et une cure de seconde classe dans l'arrondissement de Lorient ; avec poste aux lettres et aux chevaux.

Sa longitude est par les 5° 10' 52", et sa latitude, par les 47° 40' 4".

Elle était, en 1789, composée de deux paroisses sous l'invocation de saint Gildas et de saint Goustan, séparées par le port et réunies par un pont de pierre.

La ville proprement dite, ou paroisse de Saint-Gildas, est bâtie sur une montagne assez élevée, qui prend naissance au bord de la rivière, et se termine par une belle plaine. Ses rues sont par conséquent fort inclinées.

Elle compte 3,895 habitants, et elle a toujours eu chez les gastronomes une haute réputation pour ses andouilles fumées.

La grande route de Vannes au Port-Louis, Lorient et Quimper y passe, ainsi que quelques autres voies de communication.

Sa position la rend importante en temps de guerre ; cependant depuis la ruine de son château, démoli presque en entier en 1558, on n'a jamais songé à la mettre à l'abri des coups de l'ennemi.

Marchangy, dans son *Tristan-le-Voyageur*, parle de ce château comme s'il eût été juché sur un des pics des Pyrénées et comme s'il existait encore dans son intégrité ; Guyot-Desfontaines avance qu'il était encore existant en 1589 ; il y a erreur chez ces deux écrivains. La vérité est que, lors de sa démolition à l'époque que nous venons de fixer, Henri II et François II firent transporter la

(1) Cet assez long cours d'eau, d'abord de peu d'importance, a diverses ramifications, dont l'une est formée par le *Lock*. A l'approche de la ville d'Auray il en prend le nom, et devient navigable, à l'aide des marées, pour des bâtiments de trois cents tonneaux. Sa largeur et sa profondeur vont de là en augmentant jusqu'à son embouchure dans le golfe du Môr-bihan, après avoir, de distance en distance, offert de fort bons mouillages sur ses deux rives, et fait tourner une multitude de moulins. Ce fut dans cette rivière qu'en l'année 1477 fut jeté, lié dans un sac, le nommé Morice Gourmel, l'infidèle agent du secrétaire du duc François II. (Voir dom Morice, *Hist. de Bret.*, t. II, p. 134.)

majeure partie des matériaux à Belle-Isle-en-Mer, pour y améliorer un fort qui a en quelque sorte donné naissance à la citadelle actuelle.

S'il fallait en croire une ancienne tradition du pays, ce serait au VI^e siècle qu'on devrait faire remonter l'origine d'*Auray*; mais l'histoire et la fable sont deux choses très distinctes : d'Argentré dit que la première pièce authentique qui mentionne cette place ne date que de l'an 1069, et que son boulevard primitif fut refait en 1201 par le duc Arthur I^{er}.

Quoi qu'il en soit, la partie urbaine et la partie rurale, qui est presque nulle, s'abritèrent sous ce point de défense, et n'eurent jamais d'autre fortification en règle.

Ce fut, comme chacun sait, dans son enceinte que le duc François I^{er} se maria, le 30 octobre 1449, à Isabelle d'Écosse. (Voir *Monies, Hist.*, tome II, p. 2. On n'en voit plus rien maintenant, toutes ses parties ayant tombé pierre sur pierre sous la main du temps et des hommes, comme les grains de sable d'un clepsydre. Le ciment de sa maçonnerie était surtout composé d'écaille d'huîtres.

Rien dans la ville ne peut arrêter l'antiquaire; néanmoins, depuis le XIII^e siècle jusqu'en nôtre, on y a admiré la chapelle de la Sainte-Vierge, « dont, » « rapport d'Ogée, les vitraux peints représentent, en neuf grandes croix, » « toute la vie de J.-C.; et dont la tour, de 100 pieds de masse et de 45 de » « flèche, est un modèle de hardiesse et d'élégance. »

Derrière la partie haute de cette même ville, ajoute M. de Fréminville (*Monum. du Morbihan*), est l'église du Saint-Esprit, édifice assez vaste et d'architecture gothique-arabe. On y entre par un porche autrefois orné de statues; ses grandes fenêtres sont des ogives à quatre divisions, assemblées de façon à jour, d'un travail délicat. Son intérieur est actuellement nu; il ne s'y trouve ni tombes, ni statues, ni bas-reliefs. On croit que ce temple, dans son premier état, faisait partie d'un couvent de Templiers ou Moines-Rouges, comme on les appelle dans la contrée, ordre si célèbre par sa gloire et ses malheurs. Il sert maintenant à la garnison, et a été mutilé en beaucoup d'endroits pour le faire servir à sa destination présente.

La seigneurie d'*Auray* fut d'abord de la dépendance du comté de Guingamp; elle passa dans la maison des ducs en 1034, époque où elle commence à figurer dans l'histoire.

En 1286, la chambre des comtes siègea à *Auray*, d'où, deux ans après, elle revint à Muxillac, qui l'avait possédée auparavant. (Voir notre *Histoire*, t. II, p. 349.)

L'an 1289, le duc Jean II y assembla son parlement général; et depuis 1341 elle demeura à Charles de Blois jusqu'à la bataille du 29 septembre 1364, où ce prince perdit la vie. (Voir notre même ouvrage, t. II, p. 387 et 405.)

Durant cet intervalle elle subit diverses catastrophes; elle en subit d'autres plus tard, notamment pendant la Ligue et dans le cours de la chouannerie. (Voir

Moise, *Histoire*, t. 1^{er}, p. 258 et 259; t. II, p. 172, etc.) Elle avait été prise en 1168 par Henri II, roi d'Angleterre. (Voir notre *Histoire* encore, t. II, p. 293; et Ogée.)

Quand les troubles éclatèrent en Bretagne en 1793, les marins du quartier d'Auray furent des premiers à refuser de partir, et huit cents paysans de ses environs marchèrent sur Vannes.

Lors de la descente des émigrés à Quiberon, en 1795, Dubois-Barthelot s'empara de cette place, et sa garde nationale se forma même, pour la défense du drapeau blanc, en un corps de troupe de ligne qui prit le nom de *régiment d'Auray*. Il était commandé par M. Glain et par le duc de Lévis; mais ce poste fut bientôt repris par Hoche. (Voir notre *Histoire*, t. II, p. 418, etc.)

L'église paroissiale de Saint-Gildas mérite d'être visitée; l'Hôtel-Commun est entretenu avec autant de goût que de simplicité; c'est à la Halle que, durant les grandes chaleurs et les temps pluvieux, les principaux politiques de la commune, après avoir spéculé le matin sur le cours des denrées, reviennent l'après-midi se promener, d'un pas grave, et régler la destinée des deux mondes jusqu'à l'heure de la collation ou de souper.

Autour de la ville les campagnes sont charmantes et très-diversifiées; mais la plus prochaine, la plus agréable et la plus fréquentée, est une grande place, appelée *le Loc*, embellie par des plantations et située immédiatement au-dessous du port, qu'elle couronne à pic à une hauteur de 150 pieds. De là, sur tous les points, excepté sur celui qui touche la ville, on découvre l'horizon à trois lieues au moins.

Ce port, d'une bonté et d'une sûreté reconnues, contient assez d'eau pour que les plus gros bâtiments de cabotage puissent y charger et décharger à bord à quasi dans les grandes marées. On y remarque plusieurs chantiers de construction toujours en activité; et à quelque distance, dans les champs, des *trilobes* ou *Lio'h-avens* en façon de portes, et d'autres pierres druidiques, ainsi qu'un beau *montiel* ou *belle tumulaire*, de 145 pieds de haut sur 165 pas de circuit.

Enfin, à un quart de lieue, vers le bord de la rivière et dans la paroisse de Crac'h, le voyageur peut aller visiter le château du Plessis-Kernery qui n'a guère d'autre mérite que d'avoir appartenu au président de Robia, se-savant magistrat auquel on doit un recueil précieux de recherches sur les antiquités de la Bretagne. On y a trouvé, entre autres curiosités, un casque du XVI^e siècle, bien conservé et richement damasquiné en or.

En revenant par les banteurs qui dominent le manoir, l'étranger verra probablement avec plaisir les ruines d'un autre édifice plus ancien, appelé *Roo'h-Neven*, sur lequel nos annales bretonnes sont muettes; et dans la vallée au-dessous, la petite chapelle de Saint-Gado, qui n'offre rien de remarquable que ses trois cents et quelques années d'âge.

L'air est sain à Auray; les eaux y sont pures et la vie animale à très bas prix. Les fruits, les légumes, le laitige, le poisson, les coquillages, le gibier de mer

surtout y abondent ; et par-dessus tout cela sa boucherie a de la renommée.

Ses habitants passent pour avoir le caractère dur, querelleur et entêté ; c'est du moins, d'après Ogée, la périphrase d'un vieux proverbe, qui dit : *Tête d'Auray, tête de diable* ; mais ce défaut ne peut être imputé qu'aux marins, qui font le tiers de la population. Ce qui distingue spécialement les habitants, c'est la gaité et l'amour de la danse, sentiment que celui de la misère a néanmoins modéré beaucoup depuis quelque temps.

Cette ville, à l'époque de la révolution, avait le droit de députer aux états ; elle possédait un Hôtel-Dieu, un hôpital général, un couvent de capucins, fondé en 1626 ; un de cordeliers, construit en 1632 ; une commanderie de l'ordre du Saint-Esprit de Montpellier, une sénéchaussée qui ressortissait au présidial de Vannes ; une subdélégation, un collège communal, un sous-commissaire de la marine, un commandant de place, une brigade de maréchaussée, un bureau des cinq grosses fermes, un siège royal, établi en 1565, d'où relevaient plusieurs juridictions particulières, etc.

Son commerce, si florissant lorsque les Danois, les Suédois et les Norwégiens venaient s'y approvisionner de grains, de beurre, de miel, etc., était déjà bien déchu en 1789. Il ne consiste plus guère de nos jours qu'en quelques expéditions de chasse-marées pour Nantes, Bordeaux, Bayonne, etc. ; et en cierges, dont viennent ordinairement se pourvoir les nombreux pèlerins qui, durant toute l'année, mais notamment en juillet, se rendent au si-devant monastère de Sainte-Anne, distant d'une lieue, et situé en Pluneret.

Elle n'offre, dans son état présent, qu'une agglomération de petits édifices bâtis le long de cinq ou six rues.

Il y a quelques années qu'on y a établi une filature de coton et une fabrique de dentelle.

On y pêche la sardine, et l'on élève dans ses environs de fort beaux chevaux.

Il s'y tient quatorze foires par an, et deux marchés par semaine.

Son commerce actuel consiste, outre ce que nous en avons dit ci-dessus ; en fruits, cuirs, vins, sel, draps, toiles, bestiaux, etc.

Il y a des Frères des écoles chrétiennes, des Filles du Saint-Esprit, un vice-consul d'Espagne, une brigade de gendarmerie, un professeur d'hydrographie et de mathématiques, un bureau d'enregistrement, un comice agricole, institué en novembre 1835, et qui embrasse quatre cantons ; un établissement de bienfaisance, dû à la charité pieuse et éclairée de M^{mes} Molé et Lamoignon, et confié à la direction des Sœurs de Saint-Louis. On y admet les jeunes filles pauvres, qui y reçoivent durant cinq ans une éducation simple et morale, en même temps qu'elles y apprennent à travailler. Il y a de plus un bureau des douanes, des briqueteries, des tuileries, etc.

L'établissement de son port est à trois heures quarante-cinq minutes ; et c'est des forêts de Camers et de Lanvaux, distantes seulement de quelques lieues,

que ce port tire les bois nécessaires à la construction de ses navires marchands.

Auray était jadis le chef-lieu du pays de Lanvaux, l'une des neuf grandes baronnies de Bretagne, à laquelle celle de Quintin fut substituée par le duc Pierre II, les 19 et 23 mai 1451. (*Voir notre Histoire*, tome II, page 469, et *Mél. d'une gr. Bibl. Voyez*, en notre même ouvrage, tome II, pages 417, 18 et 19, ce qui concerne sa ci-devant chartreuse.)

Son institution des Sourds-Muets, établie en 1807, mérite d'être visitée. C'est un bienfait pour les contrées environnantes, où le nombre de ces infortunés, privés de tout secours, est considérable.

Auray a gardé son ancienne succursale Saint-Goustan, qui compte 600 habitants. On parle dans ces deux endroits français et breton. La constitution de leur sol est toute granitique. La terre des alentours, facile à labourer, produit du mil, du sarrasin, de l'avoine, du seigle et du froment. Ces trois dernières espèces de grains surtout y sont d'une qualité supérieure.

Son blason, suivant M. Bizuel, portait de gueules, à une hermine passante, au naturel; au chef d'azur, chargé de trois fleur-de-lis d'or.

Entre autres hommes estimables auxquels elle a donné le jour, on compte en particulier Provôt, mort, au mois de mars 1776, commissaire de la marine à l'Île-de-France, à qui cette colonie doit infiniment de reconnaissance pour y avoir continué l'œuvre de Poivre et Labourdonnaye; M. de Montigny, connu spécialement par les superbes plantations qu'il a faites à son château de Kerisper, en Plunetret; Julien-Dubois-Berthelot, précité, l'un des chefs les plus ardents du parti législiste, etc. Mais le plus renommé de tous ses enfants fut Pierre Le Gouvello, dit communément de Quériolet ou Kériolet, conseiller au parlement de Rennes. Incomparablement plus scandaleux par les débauches de sa jeunesse que la pécheresse de l'Évangile; plus égaré que saint Augustin manichéen. D'impie décidé, ce héros de la pénitence, changé par la grâce, comme saint Paul, en un vase d'élection, devint durant vingt-cinq ans un excellent ecclésiastique, et mourut en prédestiné, au couvent de Sainte-Anne d'Auray, le 8 octobre 1660. Il fut enterré dans l'église de ce monastère, au bas des marches du grand autel. Lobineau, dans ses *Vies des Saints de Bretagne*, page 462, a écrit celle de cet homme singulier, adime tout ensemble de péché et de miséricorde; et Collet en a publié une autre plus étendue, réimprimée plus tard à Saint-Malo, chez Hovins. (*Voir aussi le Nouveau Dictionnaire d'Ogée*, tome Ier, page 57. col. 1.)

J.-G.-P.-B. MANET ,

Prêtre de Saint-Malo, Membre de la première
classe de l'Institut Historique.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

MÉMOIRES ET ANNALES

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE COPENHAGUE

(EN DANOIS).

Extrait du mémoire : *Rapports des hommes du nord avec l'Espagne et le Portugal.*

La première apparition des Danois sur les côtes de France date, d'après Grégoire de Tours (1), de l'an 515, et depuis lors jusqu'à la fin du X^e siècle les côtes de l'Allemagne, des Pays-Bas, de la France et de l'Angleterre ont presque continuellement été exposées aux ravages des Normands. Il est vrai que Charlemagne sut les contenir, mais ils n'en firent que plus terribles sous ses faibles successeurs.

Avant la fin du VIII^e siècle nous ne pouvons signaler qu'une seule invasion des hommes du Nord sur les côtes de l'Espagne, c'est celle des Anglo-Saxons, qu'Isidore Pacensis place en 754 (2). Mais dès le commencement du IX^e, jusqu'à la fin du X^e siècle, les sources de ce temps, les chroniques arabes et espagnoles mentionnent plus souvent les ravages des Normands auxquels les côtes de la Péninsule étaient exposées. L'Espagne d'alors était divisée en deux royaumes : l'un (le nouvel empire des Goths) comprenait la partie nord-est et nord-ouest ; l'autre (l'empire des Maures) comprenait la partie méridionale.

C'est par hasard, qu'en 862, sous le roi d'Asturie, Ramiro I^{er}, les Normands arrivèrent pour la première fois (3) en Espagne. Une grande flotte de Normands suivant la Loire et la Garonne fut lancée par une tempête, sur les côtes de la Galice, aborda près de Gvion, en Asturie, s'avança jusqu'à Ferrol, et ravagea tout le pays qu'elle parcourut. Ramiro marcha contre eux, les tua en pièces, leur fit grand nombre de prisonniers, et brûla soixante-dix de leurs vaisseaux. D'autres attribuent cette défaite à la brava défense des habitants de *Corunna*, ville que les Normands assiégèrent en vain, et dont ils ne s'éloignèrent que lorsqu'il ne leur resta plus (4) que trente vaisseaux. Ceux-ci se réunirent cependant avec d'autres vaisseaux de pirates normands, et côtoyèrent jusqu'à Lisbonne, où ils arrivèrent au nombre de cinquante-quatre.

(1) Grég. Turon. *Cerun Gall. Script.*, t. II, p. 187; Capesigue, *Essai sur les invasions des Normands*, p. 80, observe que Grégoire de Tours, dans l'endroit cité, paraît supposer des invasions antérieures à celles-ci.

(2) Isidorus Pacensis; Aschbach, *Hist. des Omayyades en Espagne*, t. I, p. 104 (en allemand).

(3) *Gens hæc crudelissima et in partibus nostris antea non visa*; *Luce Tudensis Chron. mundi*, in A. Schotti *Hisp. illustr.*, t. IV, p. 77; Aschbach, t. I, p. 254.

(4) *Luce Tudensis Chron.* l. c.; *Wassasi Chron.*, in *Hisp. illustrata*, t. I, p. 709; Roder. Toletani, *De reb. Hisp.*, lib. IV, c. 13, 26.

Les Normands restèrent treize jours sous les murs de Lisbonne, ravagèrent les environs, et, à l'approche d'une armée de Maures, ils mirent à la voile pourvus de butin et de prisonniers. Peu de temps après ils retournèrent sur les côtes de l'Algarve, surprirent les villes de *Niebla* et de Cadix, et pillèrent tout le pays jusqu'à *Sidonia* (1). Ce ne fut qu'en 844 cependant qu'attirés par les richesses des Sarrasins, ils se montrèrent pour la première fois dans l'Espagne méridionale. Les auteurs arabes et chrétiens diffèrent ici.

Roderigue de Tolède dit : « L'année après l'attaque des Normands contre Lisbonne, ils vinrent avec une grande flotte en Andalousie, et jetèrent l'ancre dans le fleuve de *Gualdaquivir*. Ils attaquèrent la ville de Séville, l'assiégèrent pendant treize jours, ravagèrent les environs; mais, ne pouvant prendre la ville, ils se rendirent, chargés de butin et de prisonniers, vers *Algésiras*, *Cadix* et *Medina-Sidonia*; eurent différents combats aux Arabes, firent du butin tant qu'ils purent, et marquèrent comme ailleurs leurs traces par des ravages. Les Arabes les poursuivaient, non sans essayer de grandes pertes. Les Normands attaquèrent ensuite *Algésiras*; y mirent le feu, firent un grand butin, et dévastèrent les vignes autour de la ville. Ils attaquèrent de nouveau la riche cité de Séville sans avoir plus de succès contre elle qu'auparavant.

« Abderrahman (821-852) marcha alors avec une grande armée contre eux; leur livra bataille sans avantage de part ni d'autre. Les Normands entrèrent dans la ville de *Tudela*, près de Séville; mais les Sarrasins les en chassèrent, et leur tuèrent quatre cents hommes. Ils ravagèrent les environs de Séville, et se retirèrent à Lisbonne lorsqu'ils apprirent qu'Abderrahman préparait contre eux des grandes forces de terre et de mer. De Lisbonne, où d'autres vaisseaux les attendaient, ils retournèrent dans leur pays.

Nous nous abstiendrons de rappeler ici ce que les auteurs arabes ont écrit sur cette invasion, puisque nous n'aurions qu'à répéter ce que Cardonne (2), Conde (3) et Aschbach ont déjà si bien dit.

Il paraît qu'ensuite l'Espagne ne fut plus exposée pendant quelque temps aux ravages des Normands; au moins les chroniqueurs espagnols n'en font pas mention. Les Normands, qui parurent en 850 à Balòbriga, en Asturie, s'en éloignèrent, à ce qu'il paraît, par l'intermédiaire du Pèvêque saint Gonzalvé (Gundesalvus) (4); mais en 848, lorsque les Normands ravagèrent la France, l'on mit la Catalogne en état de défense (5). Ce ne fut cependant que dix ans après, lorsque Ordonno I^{er} régnait en Asturie, et Léon et Muhamed I^{er} en Cordoue, que les Normands descendirent avec cent vaisseaux sur les côtes de la Galice. Don

(1) Roder. Tolet., *Hist. Arab.*, c. I, p. 175.

(2) Cardonne, *Hist. de l'Espagne et de l'Afrique sous la domination des Arabes*, t. I, p. 275.

(3) Conde, *Histoire des Maures en Espagne*.

(4) *Leisiprandi Fragmenta*, chez Tamayo de Vargas, Madrid, 1685, t. IV, p. 17.

(5) Ferrera, *Hist. d'Espagne*.

Pedro, gouverneur de cette province, marcha contre eux, en défit une grande partie, brûla grand nombre de leurs vaisseaux et força le reste des Normands qu'il ne put atteindre à s'embarquer. Ce fut à la même époque que de nombreuses bandes de Normands, commandés par l'impétueux *Hasting* et *Biorn Zernside*, son fils adoptif, pillèrent la France, entrèrent dans Paris, ravagèrent l'Italie et toutes les côtes de la Méditerranée. En s'approchant de cette mer ils se séparèrent pour prendre des directions différentes; une partie de leur flotte suivit le cours du Rhône, ravagea les deux côtés du fleuve, se retrancha dans l'île de Camargues, d'où elle fit des sorties pour piller les cloîtres et les villes du Roussillon, et la ville d'Ampurias, en Catalogne.

Une autre flotte de soixante vaisseaux se dirigea contre l'Espagne et ravagea les villes d'*Algésiras*, d'*Alhadra*, dans l'Estramadure et de *Mesquitella*, en Béira, jusqu'à ce que la vue de la cavalerie des Sarrasins forçât ces pillards à se rembarquer. Elle attaqua ensuite la Mauritanie et pilla les îles de Majorque, Formentara et Minorque; puis, après avoir continué leurs ravages jusqu'en Sicile, et même, comme il paraît, jusqu'en Grèce, les Normands revinrent en Espagne, s'y conduisirent comme auparavant et y passèrent l'hiver. En 861, ces soixante vaisseaux parurent dans la Seine et se réunirent avec le reste de la flotte, qui alors était occupée à assiéger une ville; enfin, d'après un traité avec Charles-le-Chauve, en 862, ils quittèrent la France pour se diriger contre l'Angleterre.

Dès lors, jusqu'à l'an 951, l'Espagne ne fut plus exposée aux attaques des Normands, soit qu'ils fussent occupés pendant ce temps à piller les côtes de France, soit que les annalistes du temps les eussent perdus de vue. L'attaque de cette année fut dirigée contre la Galice.

Le roi Harald Blaataud (Dent-Bleue) envoya en 963 du secours au duc *Richard* de Normandie, qui alla faire la guerre au roi de France. La guerre n'eut pas lieu; le duc convertit une partie de ces Danois au christianisme, et fit conduire le reste de ces guerriers terribles de Coutances en Espagne (1). Ils n'y cessèrent leurs ravages et leurs cruautés que lorsque *Rosenandus* de Compostella les força avec une armée de regagner leurs vaisseaux. Une flotte de Normands, forte de cent vaisseaux et conduite par leur roi *Gundrosd*, ravagea en 969 la Galice pendant une année entière. Le comte de la Galice *Gonzalez Sanchez* leur livra bataille près du port de *Ferrol*, en défit une grande partie, fit le reste prisonnier et brûla leur flotte en 970. Ces ravages et ces expéditions des hommes du Nord contre l'Espagne, que nous apprennent les annales espagnoles, se trouvent aussi çà et là mentionnés dans les anciens auteurs scandinaves.

Malgré tant d'invasions en Espagne on n'y trouve cependant aucunes traces d'établissements ou de colonies des Normands, tels qu'il y en a en Angleterre, en France et en d'autres pays. Cet événement ne doit pourtant pas surprendre

(1) *Willh. Gernnetiens, A. III; Dudo, De moribus Normannorum in Duchesnii script. Norm., p. 151.*

si l'on regarde de près l'histoire de ces pays. La France et l'Angleterre, pendant les IX^e et X^e siècles, étaient gouvernées par des princes faibles. Les querelles et les guerres de succession n'y cessèrent pas, et les Normands, souvent appelés à y prendre part, gagnèrent pied et finirent par s'établir en ces pays. Il en fut autrement avec l'Espagne. La partie méridionale de ce pays appartenant aux Arabes fut gouvernée par des chefs habiles et courageux, qui étaient habitués et préparés aux attaques et à la guerre. Ils garnissaient les côtes de troupes et de forts, et étaient toujours sur pied contre les ravages des pirates africains, qui pillaient les côtes de la Méditerranée depuis le VIII^e siècle. Le nord de l'Espagne, peu fertile, n'eut pas beaucoup d'attraits pour les Normands, qui ne cherchaient que du butin et rencontraient en cette contrée des ennemis très-courageux.

Le christianisme, qui alors commençait à s'étendre dans la Scandinavie, exerçait aussi une influence salutaire sur ce pays. Les mœurs rudes des hommes du Nord s'adoucissaient, et le métier de pirate, jadis si honorable, devenait honteux.

Les pèlerinages et les croisades dans la Terre-Sainte étant alors généralement à la mode, les Normands aussi allaient à Jérusalem, et ils débarquèrent en Espagne toutes les fois que l'occasion s'en présenta ou que le besoin les y força. Il est vraisemblable que la descente des Normands sur le sol espagnol n'était pas toujours paisible. Le roi *Olaf-le-Saint* est le premier qui, en revenant de Palestine, débarqua en 1012 dans le royaume de Léon, où Alphonse V régnait alors.

Nous regrettons beaucoup de n'avoir pu donner la traduction entière de ce savant mémoire, dans lequel les rapports entre l'Espagne et les Normands jusqu'au XIII^e siècle, époque à laquelle se terminèrent ces communications, sont traités avec un talent si supérieur. Nous recommandons cependant aux savants qui s'occupent de l'histoire de l'Europe la lecture des mémoires de cette docte Société, s'ils ne veulent pas laisser de lacunes dans leurs travaux.

W. NOLTE.

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

RAPPORT

SUR PLUSIEURS OUVRAGES DE DROIT PUBLIC ET D'HISTOIRE,

DE M. NOËL DE NANCY,

Membre correspondant de la première classe de l'Institut Historique.

Depuis 1838 et dans le court espace de moins de trois années, M. Noël, avocat et ancien notaire à Nancy, a publié plusieurs ouvrages d'une haute importance sur les institutions et les temps les plus remarquables de l'ancienne Lorraine.

Une question purement locale et domaniale lui a fourni l'occasion d'une savante dissertation sur l'antique législation de la Lorraine; il l'a traitée en juriconsulte et en publiciste; il a tracé avec autant de bonheur que de talent, le tableau des phases diverses qu'a subies la constitution de cette importante province depuis son érection en duché par l'empereur Henri III en faveur de Gérard d'Alsace, tige des maisons princières de Lorraine et d'Harbourg. Cette institution féodale date de 1048.

La cause domaniale, traitée dans le premier mémoire de notre collègue de Nancy, est jugée depuis longtemps. Mais son travail restera comme un document éminemment utile, que pourront consulter ceux qui voudront connaître et apprécier les éléments constitutifs de la féodalité en Lorraine.

Nous avons plusieurs histoires de Lorraine; la plus estimée, la plus généralement connue, est celle que nous devons au savant Bénédictin D. Calmet, et cette œuvre est encore incomplète. Il n'a pas dépendu de l'auteur de la publier telle qu'il l'avait comprise. On se plaint souvent des lacunes, des altérations que l'on remarque dans nos meilleurs ouvrages. Mais quel historien a pu librement exprimer sa pensée? Combien en est-il qui aient joui de cette indépendance d'opinion et de position, sans laquelle un écrivain ne peut livrer au grand jour de la publicité les vérités dont l'évidence est constatée par les documents les plus irrécusables? Il n'a été donné qu'aux anciens historiens des beaux jours de la Grèce et de Rome de dire tout ce qu'ils croyaient être vrai. N'était-ce pas déjà assez des aberrations de l'esprit humain ou de la large conception qu'il faut faire aux préjugés politiques et religieux des auteurs? L'historien moderne, Tacite, ne fait pas exception.

L'auteur du plus vaste, du plus remarquable monument historique des temps modernes, A. de Thou, n'a-t-il pas subi tous les genres de persécution? Quoi que fut la cause du retrait de la pension de notre Mézerai. Il n'avait pu garder le silence sur l'institution des états généraux, il n'avait pu rappeler cette institution sans en indiquer au moins les principales attributions, et il s'était exprimé à cet égard avec une timide circonspection; il n'avait pas dit tout ce qu'il savait, tout ce qu'il pensait: « Vous estes historiographe du roi, vous estes pensionné par Sa Majesté, vous devez escrire l'histoire telle qu'elle la veut, et non telle que vous l'entendez. J'ai dû vous retirer votre pension. » Ce ministre censeur et courtisan, c'était Colbert.

L'histoire écrite par ordre, et dont le jésuite Daniel fut chargé, n'avait pour but que de faire ressortir avec le plus d'éclat possible les faits anciens favorables aux fils naturels des rois des deux premières races. Des récits de bataille surchargés des plus minutieux détails de la stratégie, de la nomenclature de chefs de corps, de différentes armées, de la description topographique des sièges et champs de bataille, servent de cadre au petit nombre de faits qui appartiennent à la spécialité de l'ouvrage commandé.

A l'époque où le duc Léopold chargea successivement l'abbé Hugo et dom

Calmet d'écrire une histoire de la Lorraine, c'était une œuvre impossible. Comment concilier les droits des ducs souverains de Lorraine et de Bar, et les prétentions de la France, qui n'avait pas oublié que ce pays avait fait partie de l'ancien royaume d'Austrasie ?

Je reviendrai sur ce sujet en vous rendant compte du dernier et du plus important ouvrage historique de notre savant collègue.

A peine publiée, l'histoire de Lorraine de l'abbé Hugo avait été *condamnée et supprimée* par arrêt du parlement de Paris du 17 décembre 1712. Le duc chargea immédiatement dom Calmet de faire une nouvelle histoire de Lorraine. L'ouvrage fut terminé en 1728. Les archives ducales, les cartulaires des principales maisons religieuses avaient été mis à la disposition de l'auteur. Son œuvre fut imprimée sans avoir été préalablement soumise à la censure; elle n'en subit pas moins le sort du travail de l'abbé Hugo; elle fut aussi condamnée et supprimée par les mêmes motifs.

Dans son mémoire n° 1, M. Noel a indiqué les changements successifs imposés à l'auteur; il signale les suppressions, les interpolations ordonnées par les cours de Lorraine et de France, et il parvient à rétablir dans son intégrité l'œuvre entière de dom Calmet, telle qu'il l'avait composée. C'est un service éminent rendu à la science historique.

Dans le 2^e mémoire n° 2, intitulé : *Histoire des Archives de Lorraine*, M. Noel nous apprend que les archives furent brûtées lors de la guerre entre Frédéric II, roi des Romains, et Thibault 1^{er}, duc de Lorraine, en 1218. Ainsi les auteurs qui ont écrit sur la généalogie de la maison de Lorraine n'ont pu, pour la période antérieure au XIII^e siècle, puiser les éléments de leur travail que dans les cartulaires des établissements ecclésiastiques. Mais après l'incendie de 1218 les princes lorrains ont apporté le plus grand soin à colliger dans un chartrier construit dans leur palais tous les titres des deux maisons. L'auteur signale tous les développements que prit le nouveau trésor des chartes de Lorraine; il indique avec une scrupuleuse précision tous les documents inédits et publiés sur l'histoire nationale de cette principauté jusqu'à sa réunion à la France, et depuis cette époque jusqu'à nos jours; il apprécie avec une rare sagacité les principaux recueils de cette collection.

Les princes de Lorraine font remonter leur origine à Charlemagne, mais ils ne peuvent produire aucun titre antérieur au XIII^e siècle. Ils citent René 1^{er}, qui en 1444 prétendait à ce duché du chef de sa femme, fille et héritière de Charles 1^{er}, duc de Lorraine; mais elle fut évincée par le concile de Bâle et par la décision de l'empereur Sigismond, attendu que le duché de Lorraine était un fief masculin. C'était au même titre que les Guises prétendaient à l'hérédité du trône de France. Comme le duc René ils se trouvaient déchus de leurs prétentions par la loi Salique. Les maisons de Quiers, de Clermont, de Courtenay, de Bourbon, pouvaient seules succéder aux derniers Valois.

Ce second mémoire est suivi de notes explicatives fort intéressantes.

Sous le titre de *Mémoire pour servir à l'histoire de Lorraine*, n° 3, M. Noël a publié des documents authentiques et inédits sur les institutions, les lois, les coutumes de *Châtel-sur-Moselle*, et spécialement sur la formation des communes en Lorraine dans les XIII^e et XIV^e siècles. L'auteur pense avec raison que l'émancipation communale, dont l'initiative appartient à la France, n'a jamais été absolue ; seulement le servage avait été modifié dans ce qu'il avait de plus dégradant et de plus arbitraire. Cette partie de son mémoire fournit de précieux documents sur l'origine et le développement des fiefs. L'auteur prétend que les bénéfices, en Lorraine, ne sont devenus héréditaires que par usurpation, et qu'il en avait été autrement en France. Cette différence n'existe point ; en France comme dans la Lorraine, les bénéfices furent dans l'origine révoqués et temporaires, et ne sont devenus héréditaires que par usurpation.

Le mémoire n° 4 n'est que le développement du mémoire sur la question dont je vous ai rendu compte en 1838.

J'ai tâché de vous donner une juste idée de l'importance des travaux de M. Noël. Ses mémoires, écrits avec clarté et précision, contiennent beaucoup de choses en peu de mots. Reserrés dans un cadre étroit ils ne sont pas susceptibles d'analyse.

Je terminerai par une citation de faits qui appartiennent à l'histoire moderne, et qui peignent parfaitement les mœurs et la législation de l'époque. Je copie textuellement.

« Catherine de Lorraine, abbesse de Remiremont, fille de Charles III, étant atteinte d'une certaine maladie qui n'était point encore connue en Lorraine, et ses médecins ne sachant quel remède lui prescrire, ont recouru aux prières des Capucins pour demander à Dieu sa guérison. Ceux-ci, désespérés de voir que leurs ferventes demandes restaient inexaucées, pensèrent que, si l'on parvenait à obtenir la béatification de l'un d'eux, ils auraient près de Dieu un appui plus puissant, et qu'alors on ne pouvait douter du succès de leurs prières. La princesse, adoptant ces idées, envoya à Rome 70,000 liv. pour la béatification du capucin Félix de Cantalice. Le jour où il fut déclaré béat tous les convents de Capucins adressèrent leurs prières en faveur de la généreuse princesse qui avait procuré à l'ordre une illustration nouvelle ; mais ce fut aussi inutilement (1). Des moyens aussi puissants étant restés sans effet, l'on ne douta plus que le diable ne se fût mêlé de cette affaire ; on interrogea la princesse, qui avoua qu'en plaisantant avec le chevalier de Tr..., celui-ci s'était permis une familiarité inconvenante. Il n'en fallut pas davantage pour être persuadé que le chevalier était sorcier et qu'il avait jeté un sort sur la princesse, qui était punie de lui avoir pardonné une privauté. Tout bon gentilhomme lorrain qu'était le che-

(1) Le béat Félix de Cantalice fut promu à la sainteté, en compagnie de Pie V, d'André Avellino et Catherine de Bologne, par décret d'Innocent XII, le 22 mai 1713.

aller, il fut déclaré sorcier, et pendu, sans forme de procès, sur la place du Châtel (1).

« A peu de temps de cet événement, Florentin de Thierriat, écuyer, seigneur de Lochepierre, Lésinguet, Saint-Martin, Reu-aux-Bois, etc. (auteur du *Commentaire sur la coutume de Lorraine*, publié sous le nom d'Abraham Fabart, d'un traité fort remarquable sur la noblesse (2), et d'un manuscrit sur l'histoire du pays), s'étant permis de publier que les malheurs qui désolaient la Lorraine étaient tous justes punition de l'inceste du prince François et de sa sœur Catherine, fut poursuivi comme calomniateur et condamné à être pendu. Comme cette condamnation était principalement une réparation à la réputation du prince François, le duc Henri avait remis le sort du condamné à la décision de ce prince, qui ne voulut pas lui faire grâce. Thierriat fit son épilogue le jour même de sa mort. La voici :

Si gist un déloyal poëte,
Qui, pour avoir trop escrit,
Paya comptant avec sa teste
Les vices d'un malin esprit.

« Le satirique Chevrier, qui rapporte ces faits, trouve la pendaison de Thierriat *peine modérée*, pour le crime abominable d'avoir mal parlé du frère du prince. Lui, Chevrier, l'écrivain le plus mordant et le plus méchant qui se soit occupé de notre histoire, ayant calomnié ses juges et autres personnes recommandables, fut condamné, pour ce fait, aux galères perpétuelles, par sentence du bailliage de Nancy, du 29 juin 1758, sentence dont il appela en parlement, et qui, après qu'il eut subi plusieurs mois de prison, fut cassée par arrêt du parlement du 5 août 1759. Cet arrêt rendit la liberté à Chevrier, mais maintint comme honne la satire qui avait été faite de son histoire de Lorraine. »

Le malheureux chevalier subit son arrêt en 1713. Cette condamnation, pour

(1) Voyez, pour le surplus de l'histoire de cette princesse, qui eut la gloire de se défendre, dans Remiremont, contre Turenne, et de lui faire lever le siège de cette place, malgré une grande brèche qu'elle contribua à fermer par ses travaux personnels; qui fit beaucoup de bien aux pauvres et fonda divers couvents; voyez, dis-je, la *Bibliothèque Lorraine* de Dom Calmet, Liégeois, dans son *Histoire de Nancy*, t. III, p. 147, copie moi pour moi (dom Calmet sans le citer. Les historiens disent que cette princesse fut continuellement malade; elle avait obtenu du pape un bref pour faire gras les jours défendus).

(Note de l'auteur.)

(2) Cet ouvrage est intitulé : *Trois Traictés, savoir : 1^o de la Noblesse de race; 2^o de la Noblesse civile; 3^o des Inimicités des ignobles, etc.*, Paris, 1606, in-12. L'auteur prouve pertinemment combien le sang des nobles est supérieur à celui des vilains : le premier est formé avec de la venaison, des mets délicats, et le second avec du cochon et des aliments grossiers; ce qui procure une différence extrême, deux espèces d'hommes, d'essence de nature distinctes.

(Noté de l'auteur.)

prétendu crime de sorcellage, est postérieure au supplice de Marie Bucaille, condamnée à être pendue et brûlée par les juges de Valognes, en 1690. Le chevalier de Tr... avait perdu la vie pour sauver la réputation d'une princesse abbesse; Marie Bucaille, pour ne pas compromettre celle d'un prêtre. Ces deux procès rappellent celui d'Urbain Grandier. Quel temps! quelles usures!!! Le fait raconté par M. Noel appartient au XVIII^e siècle.

Il me reste à vous rendre compte d'un nouveau ouvrage que vient de publier notre collègue, et qui comprend l'histoire nationale de Lorraine depuis Léopold jusqu'à l'époque contemporaine. J'espère pouvoir vous soumettre mon rapport à la première séance de la classe après la clôture du Congrès.

Dorcy (de Yonne),

Président de la première classe de l'Institut Historique.

BIOGRAPHIE DU CLERGÉ CONTEMPORAIN,

PAR UN SOLITAIRE.

Un de nos plus spirituels collègues a dit, il y a peu de temps, dans un recueil qu'il rédige avec autant de talent que de science : « Oui, tout ce qui est
« du monde s'épuise; Dieu seul est éternel. Or, tout ce qui ne cherche pas en
« lui force et appui doit périr. Et c'est pourquoi, toute puissance venant de
« lui, il est indubitable que l'empire, le gouvernement du monde appartient à
« ses ministres. Et j'appelle *ministres de Dieu* ceux-là qui, connaissant les lois
« divines et humaines, établissent la paix dans les consciences et l'harmonie dans
« les sociétés par le règne tout-puissant de la vertu (1). » Cette belle parole, qui
m'avait frappé quand je l'ai lue pour la première fois, cette pensée si vraie et si
juste que quiconque l'entend croit l'avoir trouvée, m'a été naguère remise en
mémoire par la *Biographie du Clergé contemporain*. Qu'aperçoit-on, en effet,
presque à chacune des livraisons qui composent déjà cette publication remarquable? *Le règne tout-puissant de la vertu établissant l'harmonie dans la société, la paix dans les consciences*, par l'intermédiaire et par les soins du clergé. Considéré sous ce point de vue, cet ouvrage, auquel sa forme élégante et légère semblerait attribuer au premier aspect plus d'agrément que d'importance réelle, grandit tout à coup aux regards du lecteur, et lui apparaît comme une véritable histoire morale des quarante premières années de notre siècle. Ainsi tombent et s'évanouissent tout d'abord les objections adressées à l'auteur

(1) *Le Législateur*, journal théorique et pratique de la législation, du droit, etc. Livraison, page 47 et 48.

contre l'opportunité de son entreprise. Nombre d'hommes, en effet, sous par une vive sollicitude pour les intérêts du catholicisme, avaient craint que l'œuvre de *Solitaire* ne présentât plus d'inconvénients que d'utilité. Parmi ces âmes timorées, il est un de nos collègues, M. Ferd. Thomas, dont les raisonnements sur ce sujet avaient produit sur moi une impression tellement profonde que je n'avais pu, j'en conviens, me défendre d'une sorte de prévention contre la *Biographie du Clergé contemporain*. Mais à mesure que je parcourais ce livre et que je suivais avec une attention plus soutenue la série d'événements qu'il déroulait devant moi, je sentais se produire de plus en plus, se dessiner plus clairement, se manifester enfin dans tout son jour, la portée sociale de ces biographies, et je remerciai du fond du cœur le spirituel *Solitaire* à qui elles sont dues, de ne s'être pas laissé décourager par des appréhensions fort respectables sans aucun doute, mais très certainement exagérées. Devant ce récit simple et sans art apparent on voit disparaître tous ces reproches d'égoïsme et d'insensibilité, jetés si souvent et avec tant d'impudeur à la face du corps clérical ; car sur les dix-sept ecclésiastiques dont a parlé jusqu'à présent le *Solitaire*, il n'en est qu'un seul, l'abbé Siéyès, qui ait manqué de générosité ; tous les autres, sans aucune exception, sont des modèles de désintéressement, d'abnégation chrétienne, d'admirable et continuelle charité. Il en est de même de ce reproche banal que le clergé entend presque toujours retentir à ses oreilles : *Le clergé, dit-on, est éminemment et essentiellement rétrograde*. A ceux auxquels ce préjugé semblerait un fait incontestable : *Lisez, dirons-nous, la Biographie du Clergé contemporain, et vous ne trouverez plus dans ce prétendu axiome qu'une incontestable imposture*. Non-seulement le clergé se montrera, dans ces biographies, comme marchant à la tête du progrès intellectuel ; mais on y verra le corps épiscopal proclamer la nécessité de ce progrès par l'organe de l'un de ses membres les plus respectables. « Au milieu de ce mouvement qui emporte la société, dit M. Donnet, archevêque de Bordeaux, le clergé ne doit pas rester stationnaire. Il faut vous souvenir que, dans tous les temps, le sacerdoce a devancé, a dirigé l'essor des esprits, et exercé la royauté de l'intelligence... » Cette royauté de l'intelligence, on la retrouve partout dans le livre dont nous nous occupons, depuis M. l'archevêque actuel de Paris, dont la vie forme la première livraison, jusqu'à M. Donnet, qui fait le sujet de la dernière ; en sorte que, si l'auteur a eu quelque péril à éviter, c'est celui de la monotonie qui devait presque infailliblement résulter de cette uniforme tendance. Toutefois, hâtons-nous de le dire, ce danger, qui eût été si fatal à tout autre, n'a exercé sur le *Solitaire* aucune fâcheuse influence ; c'est en cela surtout que se révèle l'adresse singulière à laquelle j'ai déjà fait allusion. L'anecdote à l'allure vive et piquante vient de temps en temps accider avec bonheur sa narration. A côté d'un trait d'érudition se place, sans blesser le goût, une ingénieuse saillie ; et une spirituelle malice vient aussi parfois démentir à propos sa douce et placide bonhomie.

Lorsque je ne connaissais encore que le titre de l'ouvrage dont j'ai l'honneur de vous entretenir, j'avais redouté que l'écrivain, en présentant la plume, ne se fût laissé dominer par la pensée de louer à tout prix et *quand même* les héros qu'il s'était donnés; car c'est encore là trop souvent l'ordinaire *infatigable* de notre pauvre nature : à force de parler sur un sujet, nous nous identifions avec lui, nous ne voyons plus en lui que nous-mêmes; et notre vaniteuse adulation le décore de tous les éloges que nous croyons mériter. Mes craintes se sont trouvées sans fondement; le *Julien* conserve sa personnalité distincte de celle de ses personnages; s'il rend justice à leurs talents et à leurs vertus un noble hommage, il ne fait grâce ni à leurs défauts ni à leurs travers; il blâme hardiment leurs ridicules; il ne tresse de couronne ni pour un corps ni pour un individu, quelque honorable que soit l'individu, quelque respectable que le corps puisse être; il ne tresse de couronne qu'à la vérité, car c'est la vérité seule qui donne gloire et durée à l'honneur et à son ouvrage; or, disons-le franchement, il y a de nos jours fort peu d'écrivains qui soient plus dignes de l'une et de l'autre que le biographe dont nous parlons.

ALPH. FRESSE-MONTVAL,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

NOTICE SUR LA VIE DE HENRY MONDEUX,

PAR HIPPOLYTE BARBIER. — RAPPORT DE M. FOULON.

En 1616, un jeune militaire français au service des Provinces-Unies, se promenant dans les rues de Breda, vit une affiche en flamand dans laquelle on proposait aux mathématiciens la solution d'un problème géométrique. Bécotinus, principal du collège de Dort, qui se trouvait là par hasard, en donna la traduction au jeune Français. Tout le monde regardait le problème comme insoluble, et l'on souriait ironiquement à la présomption du Français, qui en promettait la solution et l'apporta en effet le lendemain. Ce Français, c'était Descartes, âgé alors de vingt ans. Déjà il possédait ses plus belles découvertes géométriques, et en faisait l'application journalière.

Mais voici venir en 1642 un enfant, un pâtre de la Touraine, qui, pour les calculs arithmétiques et algébriques, nous promet un nouveau Descartes. Ce n'est point un jeune homme préparé par de fortes études, livré dès l'enfance aux maîtres les plus habiles. Sa précocité, il ne la doit point à l'éducation des hommes; c'est une sorte d'instinct qui le pousse. Il ignore les déductions méthodiques qui coordonnent les notions du calcul; par des tâtonnements intellectuels, il combine des formules particulières; les problèmes les plus longs sont résolus en un clin d'œil et le travail est pour lui un jeu, et même un délire.

Un jeune professeur, M. Jacoby, est l'homme heureux qui a découvert ce prodige, et M. Hippolyte Barbier s'est chargé d'écrire sa biographie. C'est de ce livre que j'ai à vous parler.

Je commencerai par rendre justice à la simplicité, à la conviction profonde et au développement qui a dicté le petit ouvrage sur Henri Mondeux. M. Hippolyte Barbier ne s'est pas laissé aller à un éloge pompeux et mensonger de ce génie naissant. Il a raconté avec vérité l'enfance du père et ses malheurs; il peint son caractère indomptable, les circonstances qui révélaient sa passion du calcul, ses progrès entre les mains de M. Jacoby, ses succès devant les corps savants dans les départements et à Paris, où il a excité l'admiration de l'Institut lui-même. Ce récit est de l'histoire impartiale; les séances publiques et les conférences particulières où il a été permis à tous de juger Henri Mondeux ont montré qu'en effet la France avait à s'enorgueillir d'une nouvelle illustration.

Henri Mondeux va atteindre l'âge de quinze ans. Voici comment M. Barbier nous trace son portrait physique :

« La figure de Mondeux est d'une expression remarquable. Il a la tête vaste, le front large et saillant, malgré l'épaisse chevelure noire qui flotte sur ses deux tempes, le nez à inflexions capricieuses, comme les Hottentots l'aiment à leur type de beauté. Ses lèvres sont roses et souriantes, minces et un peu dédaigneuses; toute sa figure est fleurie et abondante de sève. Son œil est vif, limpide, puissant, doux et fin; sa voix claire et vibrante, son langage simple et naïf. S'il mène une conversation commune, il y sème les incorrections les plus pittoresques; mais une fois rentré dans sa sphère mathématique, il se perfectionne et grandit; son vocabulaire est académique, comme celui de M. Arago. »

Le caractère de Mondeux était dans son enfance dur, indomptable; ses penchants étaient vicieux, presque sauvages. De nombreuses anecdotes rapportées par M. Barbier nous en donnent la preuve. Il ne put rester dans une école, et à onze ans il gardait encore les vaches. Alors, quand il était seul dans les champs, il comptait des cailloux, il composait et décomposait des nombres. La science du calcul était innée en lui. Bientôt il opéra de mémoire et posa des problèmes aux paysans campagnards. Il se fit ainsi une réputation de mathématicien, et les propriétaires des environs, moyennant de petites sommes, l'appelaient pour amuser la société. On finit par le deviner et par s'intéresser à lui.

Mais les efforts de la bienveillance échouaient contre cette nature rude et indisciplinable. A M. Jacoby, jeune et savant instituteur de Toura, appartenait l'honneur de recueillir Mondeux chez lui; il n'eut pas à s'en repentir. Le phénomène grandit bientôt entre ses mains.

Les difficultés étaient grandes pour redresser ses habitudes mauvaises, corriger son éducation. Rien ne pouvait le rompre aux exigences de la vie commune; toute discipline l'irritait, toute société le trouvait sauvage et féroce. L'isolement complet, les conseils de M. Jacoby dans la solitude et la première éducation

munion le changèrent complètement. Il devint religieux, charitable, docile, et plus propre à la société commune.

Ayant ainsi remédié à l'éducation désordonnée de l'enfance de son élève, M. Jacoby partit avec lui de Tours en décembre 1839. Ils n'ont pas cessé depuis de voyager ensemble dans le centre et l'ouest de la France. Partout Mondeux a été considéré comme un prodige, comme un calculateur rapide; comme un mathématicien profond.

Il sait non-seulement résoudre par des formules apprises les problèmes qui lui sont proposés, mais trouver seul des procédés de solution, différents de ceux du commun des mathématiciens. Il opère sans le secours des chiffres, et voit tous ses nombres comme s'ils étaient écrits devant lui. Je renvoie du reste nos lecteurs à M. Barbier, et surtout à M. Cauchy, rapporteur de l'Académie des sciences, pour tous les détails scientifiques.

L'Institut de France le reçut avec de grandes démonstrations; une commission composée de MM. Arago, Liouville, Sturm et Cauchy, fit sur son compte un rapport favorable. Les personnages les plus haut placés l'accueillirent avec la plus grande bienveillance; en un mot, il a excité l'admiration générale, car il surpasse tous les enfants qui ont été doués de la même précocité, de la même faculté que lui. Vito Mangiamela, le berger sicilien que l'Institut a également examiné il y a quelques années, ne pouvait comme lui rendre compte de ses opérations.

J'aurais bien d'autres choses à vous dire sur Henri Mondeux; mais il me faudrait citer tout ce petit livre de M. Barbier, dont la lecture fait si bien connaître et juger le mérite du jeune mathématicien.

L'ouvrage s'ouvre par une introduction de M. Emile Deschamps, dans laquelle est traitée à fond la grave question de l'éducation, de l'instruction scientifique de cette intelligence toute spéciale. Il est de maxime générale que les enfants précoces justifient trop rarement les espérances qu'ils font concevoir, et l'on peut dire que la direction donnée à leur esprit produit presque toujours de fâcheux résultats. Henri Mondeux ira-t-il grossir la foule de ces petits génies avortés? Que faire d'Henri Mondeux? Telle est la question que tout le monde s'adresse.

Dieu, qui nous a remis entre les mains ce phénomène, demande qu'on le cultive et qu'il soit rendu utile à la science humaine; mais comment instruire cet être mathématique, aveugle pour tout ce qui n'est pas nombre; d'une nature incomplète quant à l'imagination, à peine doué du don de mémoire pour les opérations mathématiques? Sa supériorité exclusive le vouera-t-elle à l'isolement?

Sur cette question l'opinion de M. Deschamps sera partagée par tous, nous n'en doutons pas, et nous y renvoyons nos lecteurs, ainsi qu'à nos réflexions ingénieuses suggérées par le sujet à M. Emile Souvestre.

Le volume est terminé par des pièces de prose et de poésie qui composent

l'Album de jeunes mathématiciens. C'est de la littérature et non de l'histoire, J'en dirai peu de mots.

Plusieurs de nos collègues lui ont adressé des conseils de la nature la plus élevée.

Veni, quia homines in quibus non subest scientia Dei, lui dit l'honorable président de notre 3^e classe, M. l'abbé Badiche. Viennent aussi les paroles également chrétiennes de Charles Nodier, de Ballanche, d'Emile Deschamps, etc.

Enfin un très-grand nombre de littérateurs, de chefs d'établissements d'instruction, de personnages élevés, entre autres Nourri-Effendi, ambassadeur de la Sublime-Porte, ont consigné dans ces tablettes leur admiration pour l'élève et leur reconnaissance pour le maître, M. Jacoby, dont le talent distingué et les soins pleins de dévouement, consacreront à la France une illustration de plus,

FOULON,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

DOCUMENTS HISTORIQUES CURIEUX OU INÉDITS.

EXTRAIT DES REGISTRES DU BAILLIAGE DE GAMONT,

FAIT PAR LE GREFFIER DUDIT BAILLIAGE.

PIÈCE INÉDITE COMMUNIQUÉE PAR M. PUGIAT.

Henry, par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre, à tous présents et advenir, salut. La nature et force du sang nous convie assez à procurer à César, nostre fils naturel, tous les biens et advancements qu'il nous est possible, et à désirer que venant à nous suivre, comme selon l'ordre de choses il doit faire, ce ne soit pas sans quelques marques expressées de l'honneur d'estre issu de nous; mais ce qui nous confirme davantage en ce désir, sont les rayons d'une future vertu qui reluisent en lui en sa plus tendre enfance, et l'esperance qu'il fait concevoir à un chacun de devoir un jour valoir et profiter beaucoup au bien de cet estat et de nostre service; à quoi aussi nous le faisons élever et nourrir avec tant de soins et de sollicitudes, que nous nous promettons que sa bonne éducation, jointe à son bon naturel, produiront en lui des effets d'autant plus remarquables; mais parceque l'âge où il est à présent, il n'est pas capable d'exercer aucune charge, ny de soutenir aucun grade au titre d'honneur, tels que nostre affection naturelle nous inclineroit bien à lui donner; ayant consi-

(1) On supprime ici un protocole de notaire, qui n'offre rien de remarquable.

deré qu'il n'a rien de si proche que la dame marquise de Monceaux, sa mere, et que tout ce qu'elle peut avoir de biens et de grandeur a ravient par droit de nature audict César; jugeant, d'ailleurs, qu'il n'y a sorte de titre que nous puissions donner, dont elle ne soit de son chef bien digne et capable, tant par les rares perfectionis que Dieu a mises en elle, qu'en preuve et témoignage que nous avons journellement de la sincerité de son affection, avec les grandes raisons qu'elle nous donne de nous louer de tous ses bons comportements qui lui ont acquis telle part en nostre amitié qu'elle ne la peut souhaiter plus grande; que par la grandeur et ancienneté de sa maison, dont elle est issue, estant la maison d'Estrées, des plus nobles de ce royaume, ayant en cet honneur qu'une princesse de la maison de Bourbon y a esté mariée, et comme plusieurs autres des meilleures maisons y ont de longtemps pris alliance, de laquelle aussi sont venus autant de braves chevaliers et capitaines que d'aucune autre maison, y ayant plus de deux cents ans que ceux de la dicte maison ont commencé de tenir de l'estat de mareschaux de France et avec principales charges de ce royaume, comme sans la repeter plus loing, la mémoire est encore toute fraîche de grands services faits à cet estat par le feu sieur d'Estrées, son grand-père, lequel a servi durant le regne de quatre roys, nos predecesseurs, sans intermission en toutes les guerres qu'ils ont eues, s'estant trouvé en toutes les batailles qui se sont données, et en tous les autres notables exploits de guerre qui se sont faits en son temps, et toujours avec quelque particuliere remarque de sa valeur, ayant après plusieurs grandes et honorables charges, et celle de grand maître de l'artillerie de France, qu'il a si longuement et dignement tenue, qu'il a esté même entre les estrangers recogneu pour le plus grand personnage et le plus intelligent qui aye manié cette charge; comme sont tout notoirs les services et mérites du sieur d'Estrées, son fils, et pere de ladite dame marquise de Monceaux, lequel ayant esté nourry et élevé en sa premiere jeunesse auprès du feu roy François, il n'a jamais depuis discontinué de demeurer près de ce prince, ayant tenu longuement la charge de premier gentilhomme de la chambre de feu nostre tres cher frere le duc d'Anjou et d'Alençon; fait la charge de grand maître de l'artillerie en la bataille de Montcontour, tenu celle de la lieutenance generale de Picardie, comme encores à présent il tient celle de gouverneur de nostre bonne ville de Paris sous nous, et comme celle de gouverneur de l'isle de France, estant aujourd'hui un des plus anciens conseillers de nostre conseil d'Estat, chevalier de nos ordres, et qu'il a tenu d'aussi belles et grandes charges, dont il s'est tant bien et dignement acquitté; comme à son exemple son fils aîné le marquis de _____ commençant dès son premier age à se signaler entre les gens de guerre; y ayant esté tué pour nostre service, et ainsi que fait à présent son autre fils le marquis de _____, qu'il n'a perdu depuis qu'il est auprès de nous une seule occasion qui se soit offerte qu'il n'ait cherché d'y acquérir de l'honneur pour estre imitateur des vertus et reputations de ses ancestres.

Pour ces considerations sus dites, tant celles qui sont de l'interest du dict. César nostre fils, que celle de la personne et merite de la dite dame marquise de Monceaux et des services que nous et cet Estat avons reçus de ceux de sa maison; nous sentant obligé de l'advantager, non seulement en biens, mais en quelque grade d'honneur, qui soit à elle et aux siens une marque de l'affection particuliere et bienveillance que nous lui portons, la grace que nous lui voulons departir estant d'autant plus favorable au bien que nous lui voulons et à la reconnaissance due à ses mérites, et aux services de ceux de sa maison, et conjointe à la charité naturelle que nous portons au bien et advancement dudict César nostre fils qui la doit recueillir comme si des à present elle estait fricte à sa propre personne, nous avons desiré donner ladite dame marquise de Monceaux, d'un titre d'honneur, encore plus grand que celui qu'elle porte, synt estimé avoir reconstruit un sujet propre d'accomplir cette nostre volonté, par le moyen de l'acquisition qu'elle a nouvellement faicte du comté de Beaufort en Champagne et ses appartenances, qui est un des plus anciens comtés de ce royaume, et de la baronnie de Jaucourt qu'elle desire y joindre, tant sy noble et sy privilegié que les appellations des juges d'icelle sont ressorties de toute antiennoté comme elles ressortissent encore du présent en notre cour de parlement de Paris, aussi ont elles esté toujours tenues par les princes des maisons de France, d'Albret et de tellement qu'elle soit accompagnée de tous les droicts, marques et qualités suffisantes pour porter et maintenir le nom, titre, honneur et dignité de duché et pairie de France; pour ces causes et autres bonnes et grandes considerations, à ce nous mouvans, par l'advies des princes de nostre sang et autres grands et notables personages de nostre conseil, de nostre propre mouvement, grace et liberalité spéciale, pleine puissance et autorité royale, avons au dict comté de Beaufort, baronnie et châtellenie de Soulaing Larzicant, restant de Lahort, forest de ga et de la Lahort, autre ancienne appartenances et dépendances d'iceluy, uny, joint et incorporé de nouveau et inséparablement, la dite baronnie de Jaucourt, ses appartenances et dépendances, le tout ensemble créés, élevé et érigé, creons, érigeons et élevons en titre, noms, dignités et preeminence de duché et pairie de France, le dict duché et pairie seront tenus et mouvrent à l'avenir à une seule foi et hommage de nous et de nos successeurs roys à cause de nostre couronne et chateau du Louvre, pour d'iceulx duchés et pairie de Beaufort, jouir par la dite dame, ses hoirs successeurs et ayant cause, tant males que females, perpétuellement et à toujours; en tous honneurs, prérogatives et préeminence, à due et pair appartenants, et comme les autres ducs et pairs de France en ont d'antiennoté jouy, et usé en tous lieux et endroits, généralement quelconques, avec continuation du ressort immediat en nostre cour de Paris, de l'appellation du Baillie Ducal ou son lieutenant général qui sera établi au lieu de Beaufort et ses lieutenants particuliers qui seront pareillement établies et en titre d'officiers du corps es dictes baronnies et châtellenies de Soulaing Larzicant, Jaucourt et autres que besoin sera; les quelles ap-

pellations seront dorénavant relevées en nostre dicte cour de Paris, en titres et qualités d'appellations émanées de juges de duché et pairie, en toutes causes civiles et criminelles, tant du seigneur que du subject et quant aux causes concernant les droicts ordinaires du dict duché et pairie, et autres qu'il appartiendra, elles seront traitées, conduites et jugées en première instance en nostre cour de parlement, si bon semble à la dicte dame, ses hoirs et ayant cause, selon les privileges antiens et notoires de *paire* de France, sans que de toutes les causes sus dites les juges ordinaires, ny pareillement, les sieges présidiaux puissent entreprendre aucune juridiction ny cognoissance, soit en première instance ou par appel, sur preuve de nullité, amende arbitraire, dépens dommages et interests, et autres plus grands s'il y eschet, sauf ces cas royaux qui seront traités ainsi qu'auparavant et par devant les mesmes juges qui ont accoutumé d'en cognoistre et sans aussi que la dicte dame soit tenue à cause de ce, bailler aucune rescompense à nous et à nos successeurs attendu que des auparavant ces presentes les appellations des juges ressortir nument, sans moyen, en nostre cour de parlement; et d'autant que la presente erection par nous accordée à personne à laquelle nous portons tant d'affection, ce qui nous est sy recommandable doit estre décoré de quelque faveur particulière et special privilege, attendu mesmement quelle regarde pareillement l'interest de la personne de Cesar nostre fils naturel et legitime auquel nous pouvons, sans envie ni emulation de personne, pour l'honneur qu'il a de nous appartenir de si près, designer le rang et la dignité qui lui est convenable et le faire des à présent tenir par ladite dame marquise de Monceaux sa mère; Nous avons voulu et ordonné, voulons et ordonnons que ledit duché et pairie de Beaufort tienne des à présent et à l'advenir en la personne de ladite dame, ses hoirs et ayant cause, rang, degré, reverence; en tous lieux et actes où les ducs et pairs de France se doivent et peuvent trouver, comme s'ils avaient été créés et érigés immédiatement apres l'erection du duché et pairie de Montmorency; et en ce faisant que iceulx duchés et pairies de Beaufort possèdent tous ceulx qui sont possédés par les ducs et pairs de Montmorency, sans aucune exception. Le tout de ce que dessus, sans que par le moyen des erections et des edicts du mois de juillet mil cinq cens soixante six, du mois de may mil cinq cens soixante et dix neuf, ni autres quelconques faits et à faire sur erection des terres, seigneuries, de duchés et pairies, on puisse prendre cas ny pour l'advenir à defaut d'hoirs mâles, lesdits duchés et pairie de Beaufort doivent estre reunis et incorporés en nostre couronne, et sans que nous ou nos successeurs roys y puissions au dict cas, pretendre aucun droict de propriété ou de possession aux quels edicts et aux derogations d'iceulx nous avons en consideration des causes sus dites, desrogé et desrogeons pour le regard de la sus dite erection, parceque sans la sus dite derogation ladite dame n'eust voulu accepter nostre susdit don grace et liberalité, ny à iceulx prester consentement, ce qu'elle n'a fait que sous cette condition de derogation et non autrement; le tout sans

tirer à consequence pour aucune erection, sauf en ces dites choses nostre droit et caution en tant que donnant en mandement à nos amés et féaux nos gens tenant nostre cour de parlement de Paris, chambre de nos comptes, au dit lieu, bailliage de Troyes, Vichy et autres, nos justiciers et officiers et assessours d'iceux et comme il y appartiendra, que de nostre dicte creation et erection du dict duché de Beaufort, et de tout le contenu cy dessus, ils fassent et laissent jouir la dite dame marquise de Monceaux, ses hoirs, successeurs, et ayant cause, tant masles que femelles, vassaux, sujets; et le tout entretiennent gardent et obtiennent, et faire de point en point entretenir, garder et obtenir, lire, publier et enregistrer nos dictes lettres, cessant et faisant cesser tous troubles et empeschements au contraire, nonobstant *créance, dit*, ces quelconques, edicts et ordonnances au contraire; car tel est nostre plaisir; afin que ce soit chose fixe, stable a tousjours, nous avons fait mettre notre scel aux dictes lettres; donné au camp devant Amiens au mois de juillet l'an de grace mil cinq cent quatre vingt dix sept, et de nostre regne le huictiesme: ainsi signé Henry.

— Et sur le reply par le Roy; de Neuville.

— Et a coté: visa; et scellé du grand sceau de cire verte et lacs de soye rouge.

— Et sur le reply escrit, levé, publié et enregistré par le procureur général du Roy a Paris, en parlement, le dixieme jour de juillet mil cinq cent quatre vingt et dix sept, signé: Voisin; et a costé: levé publié et enregistré semblablement en la chambre des comptes, ouy le dit procureur général du Roy, le premier jour d'aoust mil cinq cent quatre vingt dix sept; ainsi signé de la Fontaine.

CORRESPONDANCE.

Paris, 17^{me} août 1841.

Monsieur le secrétaire perpétuel,

Dans la 53^e livraison du *Journal de l'Institut Historique* (numéro du mois de juillet 1841) on lit à la page 262 les mots suivants :

« M. Lendière, contre l'opinion de M. Nolte, soutient que les majorats ne sont pas abolis par la législation actuelle. MM. N. de Berty et Ernest Breton partagent cet avis. »

Les expressions dont s'est servi le rédacteur du procès-verbal du 16 juin dernier, qui renferme ce passage, sont beaucoup trop absolues et me paraissent exiger une rectification.

Il résulte bien de l'art. 2 de la loi du 12 mai 1835, rendue sur la proposition de M. Parant, député de la Moselle, que les majorats fondés jusqu'à ce jour avec des biens particuliers sont maintenus sans pouvoir s'étendre au-delà de la n

degrés, l'institution comprise; mais l'art. 1^{er} de cette loi est ainsi conçu : *Toute institution de majorats est interdite à l'avenir.*

Il faut donc reconnaître qu'il ne sera plus permis désormais de fonder un majorat en France.

Nommé personnellement dans l'article que je vous signale, j'ai cru nécessaire de donner ces explications, pour qu'on n'accuse pas les membres de l'Institut Historique de commettre des erreurs de droit.

Je vous prie, Monsieur le secrétaire perpétuel, de vouloir bien insérer cette lettre dans l'*Investigateur* du mois d'août.

Agrécz, etc.

N. DE BERTY.

Président de la troisième classe de l'Institut Historique.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DE SÉANCES DU CONGRÈS DE L'INSTITUT HISTORIQUE,
POUR L'ANNÉE 1841.

Le Congrès historique, cette solennité littéraire et scientifique d'une si haute portée, est forcé, cette année encore, de tenir ses séances dans le modeste local de réunion habituelle aux membres de la Société. Tout fait espérer qu'il lui sera permis, à dater de 1842, de se produire sur un plus vaste théâtre comme il le fit à l'époque de sa première apparition, lorsqu'un préfet, ami des lettres, lui ouvrit la belle salle Saint-Jean, à l'hôtel-de-ville.

Malgré cette contrariété (car c'en est une) l'Institut Historique n'en est pas moins digne, dans son Congrès, comme dans ses travaux ordinaires, de fixer l'attention du monde savant, soit par l'importance des questions qu'il discute, soit par la manière distinguée dont ces questions sont approfondies.

* * La première séance du Congrès de cette année a eu lieu le 15 septembre; elle a été présidée par M. le marquis de Pastoret, président actuel de la Société. Il a prononcé le discours d'ouverture, qui a été souvent interrompu par les murmures les plus flatteurs et par des applaudissements unanimes. Il avait pris pour sujet de ce discours *la sincérité en histoire*; et il a rempli ce cadre avec un talent, une supériorité de vues, une élégance de style et une dignité de formes qui ont constamment captivé l'admiration de son nombreux auditoire.

M. Dufau, suppléant le secrétaire perpétuel absent, a fait le compte-rendu des travaux de la Société pendant l'année 1840-1841. Ce travail, consciencieu-

sement fait par le jeune membre de l'Institut Historique, a prouvé à l'auditoire que la Société ne perdait point son temps, et que ses réunions habituelles étaient occupées par des travaux éminemment utiles ; après quoi il a cité plusieurs travaux qui doivent ou devront bientôt le jour à des membres de l'Institut Historique. Il a su donner un constant intérêt à un travail qui, au premier coup d'œil, paraissait devoir être ingrat, et de justes applaudissements lui ont été donnés par une assemblée digne d'apprécier ce que son travail offrait de difficultés, et ce qu'il avait mis de talent à les vaincre.

Au compte-rendu de M. Dufau a succédé la proclamation relative aux prix proposés par l'Institut Historique.

C'est la première fois que la situation plus prospère de l'Institut Historique, grâce au zèle, à l'ordre et au dévouement de son nouvel administrateur, a permis à cette Société d'imiter en ce point toutes les Sociétés qui se piquent de stimuler le travail des savants.

M. le président rappelle donc que la Société avait proposé l'année dernière quatre prix ; mais qu'un seul, d'après le rapport de la commission nommée *ad hoc*, a paru devoir être décerné, les mémoires sur les autres questions n'ayant point réuni les qualités convenables. Le mémoire couronné a traité la question proposée par la 4^e classe de l'Institut Historique, ainsi conçu : *Déterminer l'ordre de succession d'après lequel les divers éléments qui constituent la musique moderne ont été introduits dans la composition ; signaler les causes qui ont donné lieu à l'introduction de ces éléments.*

Ouverture faite de la lettre annexée au mémoire, contenant la répétition de l'épigraphe avec le nom de l'auteur, M. le président a proclamé le nom du lauréat, M. Biche-Latour, demeurant rue Saint-Jacques, n° 174. L'auteur du mémoire n'étant pas présent dans l'assemblée, M. l'administrateur-trésorier a été chargé de lui remettre le prix, qui consiste, d'après le programme, en une médaille d'or de la valeur de 200 francs.

Cette séance, doublement intéressante, a laissé une profonde impression dans l'esprit de toutes les personnes présentes, et a semblé ouvrir devant l'Institut Historique une carrière plus vaste et de plus brillantes destinées, par l'influence qu'il exerce déjà, et qu'il exercera de plus en plus sur tous ceux qui dans le monde entier s'occupent d'*investigations* historiques.

* * Deuxième séance. — Présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Conformément au règlement, le président donne lecture des articles relatifs à la police intérieure du Congrès. La parole est à M. Cellier pour la lecture de son mémoire sur la question suivante : *Indiquer le criterium pour l'appréciation des faits historiques.* Après l'exposé de cette question par M. Cellier, dont les habitués du Congrès historique savent depuis plusieurs années apprécier la logique pleine de finesse, on entend successivement sur cette question, capitale en histoire, MM. Prat, Dufey (de l'Yonne), Dufau, Fresse-Montval ; puis M. Cellier, avec son

habileté ordinaire, reparait à la tribune et résume avec art ce long et intéressant débat.

***** Troisième séance. — Présidence de M. le marquis de Pastoret.** — M. Prat expose la question ainsi conçue : *Apprécier les principaux événements du règne de Philippe-le-Bel.* Tous les faits de ce règne qui peuvent prêter matière à discussion ont été habilement présentés par M. Prat; après quoi MM. Cellier, Fresse-Montval, Dufey, Dufau, ont successivement occupé la tribune, sans jamais laisser languir l'attention de l'assemblée. M. Prat a terminé la séance par un résumé de toute la discussion qui venait d'avoir lieu, ajoutant de nouveaux développements à ceux qu'il avait déjà donnés, et répondant aux diverses critiques dont son mémoire avait été l'objet.

***** Quatrième séance. — Présidence de M. Leudière.** — M. Dufey, qui devait traiter cette question : *Quelle a été l'influence des druides, considérés comme prêtres, etc.,* n'étant pas présent, M. le président invite M. Dufau à se rendre à la tribune et à préparer la discussion relative au pontificat de Grégoire VII; mais, M. Dufau étant absent, un autre mémoire est lu par M. Brillouin sur le même sujet. La longueur de ce savant mémoire détermine M. le président à inviter l'auteur à le scinder. La seconde partie est renvoyée à la séance suivante. Sur ces entrefaites, M. Dufey (de l'Yonne), arrive. Le président l'invite à lire son mémoire sur les druides. Après cette lecture, où le savoir de M. Dufey se révèle dans un nouveau jour sans étonner personne de ceux qui connaissent son erudition, MM. Fresse-Montval, de La Pylaie, Cellier, Edmond de Barrère, prennent successivement la parole et apportent chacun le tribut de nouvelles lumières sur cette curieuse question. Comme elle ne paraît pas encore épuisée, on continuera de la discuter à la séance prochaine.

***** Cinquième séance. — Présidence de M. le marquis de Pastoret.** — M. le président ouvre la séance par la lecture d'une lettre adressée au Congrès historique de Paris, par M. le secrétaire du Congrès scientifique de Florence, qui accuse réception du programme que lui a envoyé l'Institut Historique, relativement à son septième Congrès, et qui promet à l'Institut Historique de lui envoyer un exemplaire de ses actes.

Cette communication faite, M. le président appelle à la tribune M. Leudière, qui a la parole sur la question des druides. Les orateurs qu'on entend ensuite sont MM. Brillouin, de Brière, Savagner, puis de nouveau, pour la réplique, MM. Leudière et Savagner; après quoi M. Dufey résume d'une manière remarquable ce long et vif débat.

***** Sixième séance. — Présidence de M. le marquis de Pastoret.** — M. Brillouin occupe la tribune et achève la lecture de son mémoire sur Grégoire VII. Cette question étant du nombre de celles qui offrent des inconvénients à être traitées

en public, M. le président invite MM. les orateurs à se renfermer dans les justes limites des convenances religieuses et politiques. M. Savagner, dont le savoir historique est si nourri et l'élocution si ferme, traite à fond de tous les événements principaux du pontificat de Grégoire, et réduit à ses justes proportions le génie d'Hildebrand, élevésophant peut-être par quelques-uns, trop déprécié par quelques autres. MM. Dufey, Fresse-Montval, Ottavi et Savagner sont encore entendus sur la même question.

* * *Septième séance. — Présidence de MM. Dufey et le marquis de Pastoret.* — M. Savagner est entendu de nouveau sur le règne pontifical de Grégoire VII; puis M. Leudière. Enfin, sur la même question, on entend encore M. Siméon Chaudrier, qui, jugeant Grégoire VII d'un point de vue particulier, entre dans les développements d'une théorie probablement claire pour lui, mais qui a paru n'intéresser l'auditoire que par son étrangeté et par le style tant soit peu *mystique* de l'auteur. La question paraissant épuisée, M. le président invite M. Ottavi à développer la question de l'influence des littératures étrangères sur la littérature française à partir du *XVII^e siècle*. Les quatre influences que signale M. Ottavi sont celle de la littérature italienne avant tout, puis celle de la littérature espagnole; ensuite celle de la littérature anglaise, et enfin celle de la littérature allemande. La séance étant remplie, on renvoie la discussion à la suivante séance.

* * *Huitième séance. Présidence de M. le marquis de Pastoret.* — M. Savagner est appelé à la tribune. Il complète le mémoire de M. Ottavi en démontrant l'influence allemande sur notre littérature; point que M. Ottavi n'avait qu'effleuré ou même indiqué dans la séance précédente, par défaut de temps.

M. Vincent succède à M. Savagner. Sans nier les influences des littératures qu'a signalées M. Ottavi, il passe en revue tous les arguments qu'a donnés l'orateur, et conclut en disant, ou que les influences signalées par M. Ottavi ont été très-minimes (contrairement à son assertion), ou qu'il n'est pas possible d'en donner des preuves plus satisfaisantes; ou que si ces influences ont eu l'importance que leur a attribuée M. Ottavi, elles doivent pouvoir se démontrer par des preuves plus fortes. M. Dufey, appelé ensuite à la tribune, nie toute espèce d'influence de ces littératures sur la nôtre. C'est la nôtre qui a toujours servi de modèle. M. Leudière semble se rapprocher de l'opinion de M. Vincent, et ajoute de nouveaux développements à l'appui de l'opinion de M. Ottavi. Mais cette opinion est surtout merveilleusement corroborée par de nombreux et brillants développements que donne M. le marquis de Pastoret, qui, bien que parlant sans aucune préparation antérieure, a montré tout à la fois une érudition, une élégance de style, un tact et une délicatesse de touche qui ont ravi tous les suffrages de l'assemblée. C'est surtout par les faits historiques qu'il a démontré les quatre influences signalées par M. Ottavi. La discussion est renvoyée à la séance suivante.

CHRONIQUE.

M. de Brière donne lecture à la 4^e classe (*Histoire des beaux-arts*) de deux lettres l'une écrite par lui à M. de Fréminville, correspondant de la Société royale d'Antiquaires de France à Brest, à qui le dernier tome des mémoires de cette société attribuait la découverte d'un souterrain situé à Issy, dont M. de Brière n'aurait pas parlé dans sa notice sur le château de Childebert : l'autre lettre est la réponse de M. de Fréminville. Il résulte de cette correspondance que le souterrain, dont M. de Fréminville a entretenu la Société des Antiquaires, est évidemment le soubassement du moulin seigneurial dont M. de Brière a parlé dans sa notice, et dont il a donné la description dans les notes qui y sont jointes. M. de Fréminville croit être le premier qui ait signalé aux archéologues l'existence du monument d'Issy ; M. de Brière répond qu'il s'occupait, depuis de longs ans de recherches sur ce monument, et que, d'après ce qui lui avait été rapporté, il avait lu sa notice à l'Institut Historique et à la Société de l'Histoire de France avant que M. de Fréminville eût fait mention des antiquités d'Issy à la Société des Antiquaires.

M. Ernest Breton a entretenu l'Institut Historique d'une brochure à lianne, intitulée *Intorno alla vita ed alle opere del professore Feliciano Scarpellini, centi del cav. Benedetto Trompeo*.

Né à Bolligno, le 20 octobre 1762, Scarpellini est mort, dit-il, le 20 novembre 1840. Plein de goût et d'aptitude pour les sciences mathématiques, à l'âge de vingt-quatre ans il fut nommé un des directeurs de l'*Observatoire Galvani* ; l'année suivante, il fut ordonné prêtre, et, en 1788, il devint professeur des sciences philosophiques au Collège romain, puis successivement professeur adjoint de physique et de mathématiques, et recteur du Collège d'Ombrie : il exerça ces dernières fonctions pendant trente-deux ans. Destitué par intrigue en 1808 Pie VII à son avènement fonda pour lui une nouvelle chaire de physique chimique. Les affaires politiques l'éloignèrent de nouveau de l'enseignement ; en 1811 il fut nommé par Napoléon un des sept députés de Rome au Corps-Législatif ; son retour, Pie VII créa pour lui une chaire de physique sacrée. Napoléon l'avait honoré d'une médaille d'or ; Louis XVIII le fit chevalier de la Légion-d'Honneur. Il n'y eut à Rome aucune commission scientifique dont il ne fût partie ; devint membre de presque toutes les académies ; il était correspondant de celle des Sciences de Paris. Malgré la médiocrité de sa fortune il avait rassemblé une précieuse collection d'instruments de physique, que le gouvernement pontifical acquiesça peu de temps avant sa mort. Il a lui-même inventé plusieurs machines : une pompe à incendie, un pyromètre, une machine électrique, etc. Ses écrits se rapportent tous aux sciences mathématiques, dans lesquelles il s'était placé au premier rang.

— M. Bernard Jullien a rendu compte à l'Institut Historique d'un ouvrage de M. Félix de La Farelle, avocat, membre de l'Académie du Gard, intitulé *Études historiques sur le Consulat et les institutions municipales de la ville de Nîmes*. Ce livre, a dit le rapporteur, est, comme son titre l'indique, une monographie assez restreinte : la ville de Nîmes, administrée par des consuls depuis 1145 environ, a vu cette dignité suprême devenir l'objet de l'envie de tous les ordres de ses citoyens. Là comme ailleurs il y a eu de fréquents changements dans la constitution de ce Consulat, dans le nombre ou l'élection des consuls ; là comme ailleurs, et on aurait pu le dire *a priori*, on a été mécontent de l'ordre présent, on fit des pétitions pour en obtenir un autre ; l'autorité royale est intervenue et a cherché à confisquer à son profit des fonctions municipales ; il faut avouer que les magistrats municipaux ne se restreignaient pas alors aux attributions qui leur sont réservées ; ils essayaient toujours, et c'est, comme on le sait, le danger général des hommes placés au pouvoir, d'empiéter sur les pouvoirs plus ou supérieurs ; de s'attribuer, en un mot, une action politique ou une influence religieuse. L'ouvrage peut et doit intéresser la ville de Nîmes : nous voyons-nous en regard du titre un extrait du registre des délibérations du conseil municipal, où il est dit qu'il accueille avec la plus vive satisfaction l'hommage qui lui en est fait ; que l'ouvrage sera imprimé aux frais de la ville et distribué ; que M. le maire voudra bien exprimer à l'auteur les remerciements du conseil, et que la présente délibération sera imprimée en tête de l'ouvrage. Quant à ceux qui n'appartiennent pas à la cité dont M. de La Farelle explore les archives, l'ouvrage ne présente pas à beaucoup près le même intérêt, non pas seulement parce que la chose ne les touche que de loin, mais surtout parce que le sujet choisi par l'auteur est très-peu intéressant. Quels symptômes de souffrances ou de bien-être, d'activité ou d'inertie commerciale et industrielle, ont préparé ces changements ? En quoi ont-ils influé sur l'état de la population ? C'est ce qu'il ne nous apprend pas, et qui rend sa narration sèche et sans attrait. Si l'on veut juger le livre comme œuvre historique, et c'est là surtout ce qui regarde notre Institut, on ne pourra pas non plus donner de grands éloges à l'auteur ; il ne cite, ni en notes, ni en pièces justificatives, les ouvrages qu'il a consultés pour ses recherches. Il est probable qu'il n'en impose pas, et que toutes ses assertions sont exactes ; mais, on ne saurait trop le redire, de nos jours un ouvrage historique ne doit jamais réclamer une foi si explicite de ses lecteurs : on aime à trouver la preuve de ce qu'on lit ; on le désire surtout lorsqu'il se trouve quelque part l'énonciation de faits très-graves et très-importants qu'on rencontre pour la première fois. L'auteur a mis à la suite de ses études sur le Consulat un mémoire sur le passé industriel de la ville de Nîmes, depuis son affranchissement communal jusqu'à la révolution française. Ce mémoire a 52 pages ; ce mot suffit pour le faire juger. Tout ce qui tient à l'économie politique, à l'industrie doit aujourd'hui être le résultat de longues recherches statistiques, de longues comparaisons entre tous les élé-

ments de ces sciences. Un mémoire de 52 pages ne contient évidemment que des généralités dont les esprits superficiels peuvent seuls se contenter, mais que les hommes sérieux regarderont toujours comme insuffisantes.

— Avant que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dans son dernier concours, eût accordé une mention honorable au savant mémoire de M. le baron de La Pylaie concernant une multitude de Documents inconnus sur l'archéologie celtique du département d'Ille-et-Vilaine, notre infatigable collègue en avait communiqué d'intéressants extraits à l'Institut historique. Il avait notamment entretenu la Société d'une localité voisine de Fougères, abondante en monuments druidiques et offrant un monticule sur lequel il serait probable qu'aurait existé un collège de druides. Ce monticule est la butte de Montliant, *Monts-Altus*, dont la commune a tiré son nom. Ce monticule, qui est comme une sentinelle bretonne en face de la Normandie, fut occupé par un ermite dès que le culte des druides eut disparu de la Gaule. Cet ermite était le desservant de la modeste chapelle consacrée à la Vierge, contiguë à sa cellule, et devenue un objet de vénération et de pèlerinages pour la contrée et même pour des pays éloignés. Sur cette montagne à lieu tous les ans une foire, comme sous les druides s'y tenait la réunion des habitants de toute la contrée pour y célébrer le dieu Belus ou le Soleil, au temps des solstices. L'auteur mentionne la forêt qui couvrait le pays et se joignait à celle d'Andaine, près de Domfront, ainsi qu'à celle de Fougères, et qui fut détruite, selon lui, au temps de Néron, dans le but d'en expulser les druides et de mettre un terme à leurs sacrifices inhumains. La contrée ensuite est restée si longtemps inhabitée qu'elle a fait partie de ces *déserts Britannia* consignés sur les cartes de nos plus anciens géographes. M. de La Pylaie oppose les noms des bourgs placés sous le patronage des saints du christianisme à ceux des divinités païennes et aux souvenirs druidiques du pays. Il existe encore dans ce voisinage, dit-il, un camp gaulois, nommé *le Camp de l'Étang des châteaux*, qu'il considère comme un ancien oppidum gaulois. — Cette lecture a constamment captivé l'attention de l'auditoire.

— Dans la 5^e classe (*Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*), M. le docteur Josat a rendu compte d'un voyage de M. le baron de Mortemart de Boisse dans les landes de Gascogne. « Aujourd'hui, dit le rapporteur, la France est un grand jardin, mais si mal cultivé qu'il en reste en friche plusieurs carrés formant un ensemble qui ne s'élève pas à moins de 7 millions d'hectares. Il s'en trouve, entre autres, un près de Bordeaux qu'on porte de 12 à 13 mille hectares; mais alors pourquoi aller à Alger nous faire mutiler par les Bédouins? A des époques plus ou moins éloignées, les bords du Rhin, du Danube, de l'Ebre, de la Vistule, du Pô, de l'Adige, du Tibre, ont reçu des colonies qui ont prospéré sans effusion de sang, sans spolier ni déposer personne. Aujourd'hui, sur les bords de l'Océan, en France, il existe un

vaste désert que Henri IV. voulut coloniser au moyen des Maures chassés d'Espagne, que le duc de Richelieu eut le projet d'habiter, dont Napoléon demandait à être préfet pour le couvrir de populations et de richesses, un pays presque aussi ignoré de beaucoup de Français de nos jours que l'Atlantide le fut des anciens. Or c'est à ce vaste désert, à ces landes, à ces marais, à ces plaines de sable que la compagnie d'Arcachon s'est adressée. Honneur à son patriotisme ! Seule elle résoudra le problème si complexe qui préoccupe aujourd'hui la France ; l'extinction de la mendicité et la répression du vagabondage. En l'implantant on ramènera dans les campagnes cette population turbulente que l'amour du gain entasse dans les villes : les colonies de bienfaisance éteindront, peut-être, le brandon des guerres civiles. » — M. Josat examine ensuite avec M. de Mortemart le vaste pays situé entre l'Océan, la Gironde et l'Adour, que la compagnie a choisi pour le théâtre de son œuvre de civilisation et de bienfaisance. Il prouve, d'après les savantes recherches de Mgr Dupuch, évêque d'Alger, que cette terre a jadis été fort peuplée, et qu'elle fut le berceau de ces Boiens qui firent trembler Rome, conduits par Ségovèse et Belloyèse. Sa dépopulation dut commencer au moyen-âge, alors que les seigneurs du pays couraient à la guerre ou à la cour, abandonnant le sol à des mains inhabiles. Alors l'Océan rompit sa barrière et vomit des montagnes de sable qui chassèrent les peuples et envahirent leurs habitations. Ce sont les dunes, lesquelles donnent naissance aux lèdes ou vallées qui font la richesse du pays. Plusieurs fois l'année l'Océan fait marcher ces dunes comme des géants vers La Teste et Bordeaux. Elles ont déjà englouti depuis des siècles grand nombre d'îles, de forêts, de villes, de bourgs, de villages. Plus d'un ancien clocher, qui pointe à peine au-dessus des masses de sable, dominait jadis fièrement les villages d'alentour. Pour arrêter ce fléau, des plantations, des semis ont eu lieu sur les dunes, et elles ont verdi, et leur pied s'est attaché au sol. Tout ce littoral sera bientôt reconnu sur la mer par le génie de l'homme. La salubrité publique gagnera immensément à ce boisement des montagnes et au dessèchement des marais. L'existence chétive et bornée des habitants se raffermira, s'étendra, et une foule de maladies, inconnues ailleurs, auront disparu. — La plaine de Cuzan est, dans ce vaste steppe, le centre des opérations de la compagnie. Le sol en est bon, il y a là des matériaux de construction, des mines de fer, des réservoirs pour les eaux, des chutes et des cours d'eau pour les usines, des routes bien entretenues, un canal, un port de mer, un chemin de fer. Mais à côté de cette oasis il y a aussi des Marais Pontins où l'eau croupit, où l'air est corrompu. La France contient encore 600 mille hectares de marais que Sully et Mazarin, l'Assemblée nationale et Napoléon n'ont pu assainir. Mais la Hollande dessèche le lac de Harlem ; la Suisse va conquérir 25 mille hectares sur les lacs de Neuschâtel, de Brienne, de Morat. Imitons-les, rougissons d'avoir près de nous, dans les Landes, des Français à demi-sauvages errant sur des échasses, vêtus de peau d'agneau, suivant plusieurs heures un cheval au trot, passant leur vie à tricoter et mourant de la *pellagre*, affreuse ma-

ladié qui désorganise les extrémités. — M. le docteur Josat, qui n'a jamais dit-il, M. de Mortemart, le loue d'avoir eu le courage de vivre dans ce pays pour s'assurer par lui-même si là encore le charlatanisme ne s'enveloppe pas dans le manteau de la philanthropie ; il le loue de s'être montré dans son livre économiste et agronome habile, observateur scrupuleux autant qu'instruit, d'avoir répandu un grand intérêt de curiosité sur ses pages, d'avoir enfin traité avec justesse, érudition et bon goût la question des biens communaux, cette maladie de l'agriculture française. Il ne lui reproche que d'avoir (sa conversation accomplie) trop cédé à l'ardeur du néophyte, d'avoir trop chaleureusement entrepris de faire partager bon gré malgré sa conviction aux autres, d'avoir mis par sa bienveillance exagérée, le lecteur aux prises chaque instant avec cette pénible idée : *prenez des actions !* Et pourtant, malgré le zèle fongueux de M. de Mortemart, l'opération est non-seulement humanitaire, mais elle est créative, et M. le docteur Josat adresse à ceux qui l'ont fondée les paroles de Platon à Architas : « Ce n'est pas pour vous seul que vous vivez, c'est aussi pour votre patrie et pour vos concitoyens. »

— Notre collègue M. A. Elwart, vice-président de la 4^e classe, a été chargé de la composition d'une cantate qui, exécutée le 15 août dernier à Boulogne-sur-Mer, à l'occasion de l'inauguration de la Colonne impériale, a produit un très-bel effet. C'est M. A. Dupont, de l'Opéra, qui a été l'habile interprète de ce jeune compositeur.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Examen de la Théorie et de la pratique du système pénitentiaire, par M. le marquis de Larochefoucauld-Liancourt, député du Cher.

Revue Catholique, nos 60, 61, 62 et 63, juin, juillet août et septembre 1841.

Revue française et étrangère de législation et d'économie politique, de M. F. de Larochefoucauld-Liancourt ; 7^e année, juillet, août et septembre 1841.

Publication des Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Somme, de mai 1839 à mai 1840 ; 1 vol. in-8°.

Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie, tom. III et IV, in-8° avec un atlas de planches in-4°.

Mémoires de la Société Archéologique du midi de la France, établie à Toulouse, tome IV, 7^e livraison, avec planches, juin 1841 ; in-4°.

Bulletin du Comité Historique des Arts et Monuments, établi au ministère de l'instruction publique ; 7^e, 8^e, 9^e et 10^e numéros.

Coutumes locales du bailliage d'Amiens, rédigées en 1507, publiées par M. Bouthors, greffier en chef de la cour royale d'Amiens. (*Programme spécimen*), publié par la Société des Antiquaires de Picardie ; brochure in-4°.

Annales de la Société libre des Beaux-Arts, 1^{er} cahier, 1840-1841; 1 volume in-8°.

Collège Archéologique et Héraldique de France, établi à Paris. Statuts, broch. in-8°.

Calendrier perpétuel, par M. Allongue, maître de pension à Saint-Tropez (Var); en tableau.

Nouvelle Citologie ou Méthode de lecture sans épellation, fondée sur la nature, et renfermant les méthodes simultanées et mutuelles, par le même; 1 vol. in-8°.

Méthode ou Traité pratique des poids et mesures du système métrique, par le même; in-12.

Barème populaire, ou Tarif général de toutes les marchandises, appliqué au système métrique, par le même; en tableaux.

L'Écho de l'instruction publique, par M. Fresse-Montval.

Histoire du synode de Dordrecht, considéré sous ses rapports politiques, de 1609 à 1619, par M. Chatelain; 1 vol. in-8°.

Explication du système métrique et du calcul des poids et mesures de ce système, suivie des tables de réduction, par M. Tixier, maître de pension; in-18.

Almanacco Aretino pour 1841, par M. Oreste Brizzi; 1 vol. in-18.

Abrégé d'histoire sainte, par M. Lagarrique; in-12.

La Navigation aérienne, ou le Point d'appui dans l'air, applicable à l'aérotation, par M. Sanson; broch. in-8°.

Histoire de la ville d'Ensisheim, avec un Précis des événements les plus mémorables qui se sont passés en Alsace, par M. l'abbé Merklen, ancien principal du collège de Thau, curé d'Ensisheim; 2 vol. in-8°.

Revue trimestrielle d'histoire et de géographie ou Journal de l'Institut Historico-Géographique du Brésil, tomes II et III; janvier et avril 1841.

De l'Organisation politique, administrative et judiciaire de la Belgique pendant les trois derniers siècles, par M. Louis Debaecker, avocat.

Événements mémorables du royaume de Naples, tirés des manuscrits de feu le comte Radouski (en italien); 1 vol. in-12.

Revue Anglo-Française (historique et trimestrielle), publiée à Poitiers, sous la direction de M. de La Fontenelle de Vaudoré, correspondant de l'Institut de France; 2^e série, 5^e et 6^e livraisons.

Revue d'Auvergne, 14^e et 15^e livraisons, juin 1841.

Giornale dell' I. R. Istituto Lombardo di Scienze ed Arti, e Biblioteca italiana; 1^{re} livraison, juillet 1841.

Bulletin de la Société de Géographie, numéros 90, 91 et 92, juin, juillet et août 1841.

Relation de la mission du lieutenant général comte Becker auprès de Napoléon, depuis la seconde abdication jusqu'au passage à bord du Bellérophon; broch. in-8°.

Archives curieuses de la ville de Nantes et des départements de l'Ouest; pièces authentiques inédites ou devenues très-rares, etc., par M. Verger, tome IV; in-4°.

Le Brahmane ou l'Ecole de la Raison, par M. Aubé; 1 vol. in-8°.

Compte-rendu des séances de la Commission royale d'histoire de Bruxelles; tome V, in-8°.

La Mère-Institutrice, par M. Lévi (Alvarès); juillet, août et septembre 1841.

Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique, par MM. Aimé Leroy et Arthur Dinaux; 2^e livraison, tome III.

Histoire naturelle, 1^{re} partie (Oiseaux), par M. Braguier, ancien professeur au Musée Pyrénéen; 2^e partie (Erpétologie), par MM. Braguier et Maurette; 2 vol. in-12.

Suite de Thèmes composés par le docteur Luigi Monteggia, pour servir d'appendice à la *Grammaire espagnole* de l'abbé Francesco Marin (en italien); in-12.

Histoire de France, par M. Michelet, membre de l'Institut, professeur d'histoire au collège royal de France, tome V; in-8°.

Histoire des anciens vases de terre d'Arezzo (*Storia degli antichi vasi fittili Aretini*), avec neuf planches gravées sur cuivre, par le docteur A. Fabroni, directeur du musée d'histoire naturelle et d'antiquités d'Arezzo, etc.; 1 vol. grand in-8°.

Quædam regulæ de modo titulandi seu amplificandi pro novellis scriptoribus copulatae, tractatulus nunc primum ad fidem imo etiam ad similitudinem codicis seculo quinto decimo exarati asservatique in bibliotheca propria edidit Joannes Spencer Smith Anglus (tiré d'un manuscrit de Jean Charlier, dit de Gerson); Caen, 1840; grand in-8°.

Le Législateur, revue de droit, de législation et de jurisprudence, par MM. Cellier et Théodore Dulau; 10^e cahier, septembre 1841.

Les Fastes de la Légion-d'Honneur, biographie de tous les décorés depuis la création de l'ordre jusqu'à ce jour, par MM. le duc d'Abrantès, Dupin aîné, J. Janin, Germain Sarrut, etc., etc.; les deux premières livraisons, grand in-8°.

Panégryque de Sainte-Marthe, avec Éloge de la vie des dames hospitalières, par l'abbé Pelier de Lacroix, chanoine, aumônier des sœurs de Notre-Dame; in-8°.

Bibliothèque historique de la France, ou Catalogue d'une précieuse collection de manuscrits, de chartes et d'autres documents originaux, concernant l'histoire générale de la France. Chez M. Alph. Polain, libraire, à Liège (Belgique); brochure in-8°.

Pour le Secrétaire perpétuel, J.-L. VINCENT.

L'Administrateur-trésorier, A. RENZI.

MÉMOIRES.

DISCOURS

DE CLOTURE DU CONGRÈS HISTORIQUE DE 1841,

PAR M. LE MARQUIS DE PASTORET,

Président de l'Institut Historique.

Messieurs, c'était une belle et noble idée que celle de nos pères et de nos prédécesseurs, quand ils plaçaient autour des autels cette protection efficace et infaillible qui constituait le droit d'asile; c'en était une plus noble et plus pieuse encore peut-être, que celle qui inspira à un des souverains de l'Orient, lorsqu'il ordonna que le droit d'asile fût étendu aux bibliothèques de son empire. « Là aussi, » disait-il, là aussi sont de véritables temples; car le culte qu'on y professe est celui de la vertu fortifiée par l'intelligence, et des devoirs tracés par l'expérience des jours écoulés. » Comme les anciens et comme le calife d'Égypte, nous pourrions rendre grâces aux lettres protectrices et bienfaitrices, aux études sérieuses, aux discussions paisibles; car, au milieu des tourmentes politiques, des bruits lointains de la guerre, du combat des opinions opposées, nous avons trouvé dans ce Congrès, modestement ouvert, un véritable asile pour les lettres, un terrain neutre pour les opinions, un point de réunion pour les idées et les hommes. Se retrouver, c'est presque toujours se rapprocher; et se rapprocher sur un point, c'est commencer à s'entendre sur beaucoup d'autres. Rendons grâces aux lettres, messieurs; persévérons dans le culte que nous rendons à l'histoire; apprenons du passé ce que le présent pourrait être; et ne quittons point cette enceinte sans reconnaître ce que nous devons aux savantes discussions que vous avez entendues, et aux orateurs qui ont habilement traité devant vous des sujets divers.

Ils étaient bien divers, en effet; et, lorsque les quatre classes de l'Institut Historique les avaient proposés pour le Congrès, on pouvait craindre qu'un bien petit nombre seulement fussent traités à une époque de l'année où la campagne retient encore ceux qui ont peu de loisirs et ne jouissent que d'une liberté tardive. Mais le zèle et l'ardeur pour la science ont été au-dessus de cet obstacle. Neuf questions, et des plus importantes, ont été traitées devant vous avec une suite, des développements et une habileté au-dessus de tout éloge. Vous les rappeler succinctement est un devoir en ce moment; c'est aussi un juste hommage, et que nous serons tous heureux de rendre, soit à nos confrères, soit aux

savants qui ont voulu prêter à ces études animées le concours de leurs lumières.

La première avait pour objet l'appréciation générale des faits historiques considérés dans leur ensemble, soumis à une mesure commune, pesés, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans une même balance. Cette haute appréciation de l'histoire eût été le digne résumé de longs travaux, et ne pouvait être essayée que par des hommes qui joignissent un esprit véritablement philosophique à un grand nombre de notions positives, qui connussent l'histoire dans ses détails, et fussent accoutumés à l'envisager du point élevé de la critique sérieuse. M. Cellier a exposé cette théorie d'une façon remarquable; et M. Prat, M. Dufey (de l'Yonne), M. Dufau et M. Fresse-Montval, qui l'ont discutée après lui, sont remontés aux grandes appréciations dans lesquelles l'esprit humain croit prouver sa force, dans lesquelles peut-être il ne prouve que son insuffisance. Ils en ont signalé la marche, les procédés, les résultats; ils vous ont rendu curieuse et intéressante une question ardue et difficile; mais le talent et la science des orateurs ont surmonté bien d'autres difficultés; et bien des fois encore vous avez eu à les applaudir.

Ce sont eux encore, ce sont les mêmes orateurs qui ont apprécié devant vous les principaux événements du règne de Philippe-le-Bel, règne fécond plus encore que glorieux, règne où l'on est toujours tenté de détourner les yeux de ce qui est pour songer à ce qui sera. Derrière Philippe-le-Bel apparaissent devant vous les deux Lacerda tombant du trône de Castille, Jean de Bailleul banni d'Écosse, le comte d'Anjou assis sous le dais royal de Naples. Avec Philippe-le-Bel vous voyez les généraux des monnaies altérant ou changeant le titre et les valeurs fixés par saint Louis, les parlements régaliens substitués aux magistratures voyageuses, les Templiers dépouillés du manteau, du glaive et de la croix; vous entendez au loin un bruit d'armes qui résonne: c'est l'insurrection flamande qui succombe à Mons-en-Puelle. Ailleurs encore des imprécations se mêlent à des gémissements; un vieillard est frappé, des hommes d'armes déchirent les bulles de l'Église: c'est la guerre du sacerdoce et de l'Empire qui s'achève, et dans les murs d'Anagni, Boniface VIII qui expie, sous de condamnables outrages, la condamnable imprudence de quelques-unes de ses bulles. Au-dedans du royaume les clercs du secret préparent l'établissement des secrétaires d'État; les duché-pairies mettent dans la main du monarque une sorte d'institution rivale des grands fiefs; les officiers provinciaux des monnaies enlèvent aux seigneurs le droit de fondre et tarifier les espèces. Des états généraux sont convoqués; les grands vassaux y viennent avec leurs officiers, les évêques ou abbés avec un certain nombre de moines, les maires des communes avec les échevins ou pairs des villes; mais on ne peut leur faire prendre séance ensemble; on les assied à des places séparées, les évêques en haut, les seigneurs à droite; à gauche, les députés des villes. Est-ce au hasard? est-ce la faute de la salle ou des gens des cérémonies? C'est plutôt la volonté du roi; car, quand ils sont assis, les états s'ouvrent,

et, ce qui doit être pendant près de cinq siècles la représentation du royaume, les trois ordres sont constitués en France. Parcourez des yeux ce règne commencé en 1285 et terminé en 1314; voyez quels progrès y fait l'autorité royale; comme tout s'accroît, comme tout se régularise ! La guerre étrangère expire au pied du trône; les factions intérieures s'arrêtent devant la volonté sans limites du roi; le Saint-Siège reconnaît la puissance de nos droits au dehors; au dedans la magistrature instituée reçoit le dépôt de nos droits civils; avec les Templiers succombent les principes de la révolution de ce siècle; avec les états naissent les principes de la monarchie nouvelle : les murs du Temple et le terre-plein du Palais attestent de vives vengeances; mais Notre-Dame et Mons-en-Puelle consacrent de glorieux combats. A tous ces grands changements moins de trente années ont suffi; et le roi qui a tant fait meurt à quarante-six ans. On a dit que Louis-le-Gros avait changé la constitution en France; il changea l'état des villes; Philippe-Auguste changea la position du prince; saint Louis changea des lois et des mœurs; Philippe-le-Bel changea la monarchie.

Ce rapide tableau, messieurs, vous avez pu le voir dessiné par des mains bien plus sûres, coloré par des pinceaux bien plus habiles. M. Henri Prat l'avait tracé devant vous avec sa facilité élégante et nourrie de connaissances précises. M. Cellier, à qui vous devez la théorie profonde qui, dans la première séance, avait été développée devant vous; M. Fresse-Montval, dont le jugement est toujours sûr et l'expression vraie; M. Dufey (de l'Yonne), à qui toutes les époques de l'histoire sont familières, et qui vous apporte incessamment le fruit de ses longues études; et M. Dufau, qui revêt de la plus heureuse expression un savoir consciencieusement acquis, ont fait passer sous vos yeux les différentes phases de ce règne important et varié; et vous n'auriez eu à regretter, si un regret avait pu trouver place, que de n'entendre pas un de vos collègues les plus distingués, celui qui a écrit dans la *Biographie universelle* la vie de Philippe-le-Bel, et qui avait, en quelque sorte, droit de prendre la parole pour le prince et pour le siècle qu'il a peints d'une manière si remarquable (1).

Un autre souverain que Philippe-le-Bel, un autre pontife que Boniface VIII ont été aussi l'objet des curieuses discussions qui ont occupé vos séances. Du XIII^e siècle, on est remonté au XI^e : des remparts d'Anagni, qui virent la papauté violée dans son représentant, on est venu aux remparts de Canossa, où l'Empire fut méconnu dans la personne de l'empereur. La puissante question des investitures, la donation de la comtesse Mathilde, la lutte des pontifes contre la maison de Souabe, ont été exposés devant vous dans un savant mémoire de M. Brillnoin et dans les discussions qui ont occupé près de trois séances. M. Lendière d'abord, avec son éloquence facile et piquante et ses études variées; puis M. de Brière, que vous avez retrouvé ensuite ingénieusement savant, et passant avec la même facilité de l'examen des symboles religieux de l'Inde à celui des actes presque contentieux du droit féodal; puis M. Dufey (de l'Yonne)

(1) M. Villepave.

et M. Fresse-Montval; puis un savant d'une érudition vaste, nourrie de preuves, appuyée sur la connaissance des langues étrangères, M. Savagner; puis M. Siméon Chaumier, dont l'imagination se plie également aux récits pleins d'intérêt de nos vieilles chroniques, aux recherches de la géographie ou aux théories de l'état social, ont contradictoirement raconté devant vous ce règne de douze années qui a laissé de si imposants souvenirs, et la vie de ce pontife qui, cinq siècles après sa mort, laissait derrière lui des partisans si zélés et de si ardents adversaires.

Au milieu du trouble et des désordres qui firent donner au XI^e siècle le nom de siècle de fer de l'Église, Hildebrand apparaît dans l'histoire, semblable à l'incendie qu'on allume pour arrêter un incendie brûlant en sens contraire. Partout la dépravation des mœurs et des idées se répandait sans obstacle; partout la force avait remplacé les pensées de justice et les sentiments de devoir. Personne ne songeait plus à ce que l'on devait, mais à ce que l'on pouvait : les esprits étaient revêtus de fer comme les corps; et les cœurs ne battaient plus, si l'on peut s'exprimer ainsi, enveloppés qu'ils étaient sous la jaque de mailles ou sous le corselet d'acier. Là où tout se corrompt et se perd, les institutions même les plus sacrées se corrompent et penchent vers leur déclin. Ce que la société tout entière éprouvait, l'Église le ressentait aussi; un incroyable débordement de mœurs s'y était glissé : l'usurpation par les clercs du pouvoir séculier, l'usurpation du pouvoir ecclésiastique par les seigneurs, établissaient une lutte incessante. Hildebrand voulut y mettre un terme; mais il n'est permis aux hommes que d'entrevoir le bien, de l'essayer quelquefois, et d'en montrer la route ouverte à leurs successeurs. L'effectuer n'appartient à aucun d'eux en particulier; l'effectuer est le droit du temps, parce que le temps est ici-bas ce qui échappe le plus à notre puissance, et ce qui manifeste le plus continuellement l'autorité de Dieu. Hildebrand, fils d'un charpentier, vint s'asseoir auprès des évêques, parla par la voix des papes, imposa aux conciles les lois rigoureuses, mais souvent justes que lui inspirait son indomptable zèle; et, devenu pape à son tour, il fit entendre du haut de la chaire de saint Pierre une voix pleine d'avis et de menaces, une voix redoutée même des persécuteurs, et dont les accents, prolongés par les combats et la guerre, ont retenti longtemps encore après que le vieillard qui avait parlé se fut couché sous sa tombe sacrée. Comme le siècle où il vécut, comme les guerriers qu'il combattit, ce vieillard fut de fer. Impassable au concile de Rome quand il y montrait une épée, un œuf et un serpent, pour enseigner qu'il faut frapper l'hérésie dès sa naissance et couper ses replis de peur d'y être enlacé; impassable lorsqu'il disait : « Princes et prêtres, ma haine et mon amitié sont la haine et l'amitié de saint Pierre; obéissez, car je parle au nom de l'Église, et le Seigneur veut être obéi. » Ce ne sont plus là nos doctrines ni nos idées, je le sais bien; ce n'est plus ainsi que pensent ou parlent nos écrivains, nos ministres, et les souverains et les pontifes eux-mêmes. Rien de ce qui touche à Grégoire VII n'est donc plus applicable au siècle où nous vivons; mais

Grégoire n'en est pas moins le type ou le modérateur d'une époque grossière, redoutable, bruyante, et qu'il était curieux d'étudier et de connaître.

Voyez, à onze mois de distance, en des lieux divers, encore qu'ils ne soient pas très-éloignés : ici une église, une basilique est ouverte ; la nuit la couvre, et les charpentes du plafond et les murs grossiers des nefs sont pourtant inondés de lumière ; autour de l'autel, d'énormes torches de cire brûlent dans des chandeliers d'argent massif ; des trépieds d'airain, débris de l'antiquité païenne, répandent une odeur sacrée et des vapeurs d'encens. Un immense clergé, agenouillé sur les marches de l'autel, répond aux prières qu'un prêtre entonne d'une voix éclatante ; les fidèles sont prosternés de toutes parts, les hymnes montent au ciel ; tout est recueillement, adoration, espérance. Et tout d'un coup voilà que des hommes armés envahissent l'église ; les chevaux bardés de fer se précipitent sous les nefs ; le chœur est violé, le saint sacrifice interrompu ; le peuple fuit de toutes parts ; le prêtre, debout devant l'autel, voit le danger, l'attend, lève la main comme pour maudire, et la baisse quand il voit que le danger n'est que pour lui seul. Un Romain, Jacques Cenci, se jette sur le prêtre et le frappe : un soldat arrache les ornements sacerdotaux, un autre fait jaillir le sang du front du vieillard ; on entraîne ce vieillard, on le charge d'opprobres, de coups et d'injures ; le cachot de la tour des Cenci s'ouvre pour lui servir de demeure. De tous ses clerics aucun n'est resté près de lui ; de tous ses ornements l'aube et l'étole seules lui sont restées. Il supporte tout sans murmurer ; il marche au milieu de la nuit, il attend, il ne cède ni aux menaces ni aux violences : il est le soldat du Christ, et il combat pour lui. Cette nuit est la nuit de Noël 1075 ; ces guerriers sont les partisans de l'empereur Henri ; cette église est Sainte Marie-Majeure ; cet homme est Grégoire VII.

Eh bien ! onze mois sont passés. L'hiver est revenu couvrir la terre de neige, la nuit a reparu et descend sur des remparts de pierre. Autour des murs d'une forteresse marchent des sentinelles couvertes d'armes pesantes ; le froid est vif comme à la dernière solennité de Noël ; le ciel est noir comme il l'était dans Sainte-Marie-Majeure : un vieillard est resté seul dans ce château que la comtesse Mathilde a fortifié pour lui. Depuis trois jours et deux nuits il réfléchit, il regarde, car il sait que depuis deux nuits et trois jours un autre homme, un autre prince est entré dans cette forteresse. Mais cet autre prince n'a que la cour pour asile, la neige pour lit, la résignation pour force. Ils attendent tous deux, et tous deux comptent les heures. La dernière de celles qui ont été calculées s'achève enfin ; la corde de l'horloge s'est déroulée sur son tambour, le clerc de service a frappé l'heure avec un marteau d'airain. Le vieillard s'asseyait dans une chaise de bois, et les gardes du fort amènent devant lui le suppliant, qui s'agenouille et courbe son front dans la poussière. Le vieillard se lève alors : il parle, il condamne, mais il pardonne, car il est le soldat du Christ, et n'a vaincu que par lui. Cette nuit est celle du 15 novembre 1076, ces remparts sont ceux de Canossa, ce suppliant est l'empereur Henri, ce vieillard est Grégoire VII.

Ne sont-ce pas là de grandes oppositions, de grandes scènes, des souvenirs devant lesquels on s'incline malgré soi ? et ne devons-nous pas quelque reconnaissance à ceux de nos confrères qui nous les ont si habilement retracés ?

D'autres sujets qui ont aussi occupé vos séances se rattachaient plus directement à notre histoire, et par conséquent à nos souvenirs. L'influence des druides, qui nous reporte aux premiers temps de notre première formation, l'influence des littératures étrangères, qui nous ramène aux époques les plus brillantes de notre monarchie, ont tour à tour été traitées devant vous.

L'influence des druides a été examinée par un des hommes de ce temps qui connaît le mieux les annales de notre patrie, qui les a le plus et le mieux étudiées dans leurs détails et dans leurs rapports, et dont les ouvrages historiques ont obtenu le plus de succès et mérité le plus de suffrages. M. Dufey (de l'Yonne) vous a exposé l'origine égyptienne des druides, leurs doctrines d'immortalité et de transmigration des âmes, les principes du jugement, de la punition, de la récompense après la mort, et quelquefois les symboles empruntés à l'école de Memphis. De ces principes il est passé aux applications sociales et aux pratiques religieuses : les cérémonies des mariages, des jugements et des funérailles ; la règle des collèges de druidesses, l'établissement des tribunaux de femmes dans la Gaule ont tour à tour été remis sous vos yeux. Dans sa curieuse et savante improvisation M. Dufey vous a rappelé, en les comparant, et les Amazones religieuses de l'île de Sayne, et les druides guerriers qui prédisaient le succès avant le combat, portaient l'étendard sur le champ de bataille et chantaient après la victoire. Débarqués sur nos rivages avec les Phocéens, contemporains obscurs de Rome dans sa gloire, décimés par la persécution aux époques de la décadence, les druides ont fait retentir partout, dans leurs collèges et dans les assemblées publiques, dans les combats et sous les chênes qu'ils dépouillaient du gui sacré, ces deux grands mots, la patrie et Dieu, la patrie pour nous, Dieu pour tous. Souverains à côté des rois, guerriers à côté des soldats, poètes juges et maîtres, ils n'ont vu contrebalancer leur influence que par les femmes de la Gaule, poètes, et guerrières et souveraines comme eux. Ainsi, et dès les premiers jours de notre histoire, avant les guerres de César, avant cette suite incertaine de rois, qui peut aussi bien remonter à Hector que s'arrêter à Pharamond, au temps où des forêts couvraient partout le sol, où des villes n'existaient qu'à peine, la gloire, les chants, le pouvoir des femmes, les combats, voilà ce qu'on trouve parmi nous. Nous empruntons à l'Égypte des dogmes, à Rome des institutions, des langues à la Phénicie, des armes aux peuplades allemandes ; mais dès lors ; et depuis, et toujours ; nous conservons nos penchants et notre caractère : les druides ne cesseront de chanter qu'au jour où s'élèveront les troubles ; les tribunaux de femmes disparaîtront, mais il naîtra des cours d'amour ; les habitudes du gouvernement, le pouvoir des rois, les droits des cités, l'état des personnes, tout pourra changer avec les révolutions et les années ; mais jamais un cri de guerre, jamais une voix de femme, jamais les chants qui don-

ment la gloire ne retentiront chez nous sans être entendus. Aux druides remontent, et le pouvoir des femmes qu'ils avaient relevées, et la puissance de l'opinion dont ils étaient les dispensateurs. Nous avons eu des chants nationaux tant que nous avons osé avoir des souvenirs; nous avons eu un caractère et des mœurs tant que les femmes ont exercé chez nous quelque empire.

Les femmes, la gloire, ce sont là les deux éternels éléments de la poésie; et avez-vous pourquoi l'on a dit que le poésie était la langue des dieux? C'est qu'elle parle aux plus vives émotions du cœur; c'est qu'elle vit de ce qui nous fait vivre; c'est qu'elle nous élève ou s'élève avec nous au-dessus et en dehors de nous-mêmes. Hésiode a chanté les dieux; Homère n'a prétendu chanter que les hommes, et l'on dirait que les dieux ont pris part à ses chants: c'est que les passions s'émeuvent, se combattent, pleurent ou s'enorgueillissent à la voix d'Homère. Donnez des passions aux hommes, et ils seront tout ce que les hommes peuvent être; donnez des passions à ceux qui tiennent la harpe ou la lyre; et ils deviendront poètes au souffle de leurs propres douleurs. Mais il faut que la société les comprenne et les entende. Qui sait combien de génies se sont perdus étouffés dans les âges de barbarie? Pour ne parler que des nôtres, Adenez et Rutebeuf, dans la langue d'Oïl, étaient des gens d'un talent véritable; Gérard de Bornell, Pierre de Cabestaing, Arnaud Vidal ou Pierre de Sordel, dans la langue d'Oc, se montrèrent pleins d'esprit et de grâce; mais le bruit des armes étouffa promptement les accords qu'ils essayaient de faire entendre; la langue n'était pas achevée, la société n'existait pas. Il fallut une cour, un monde, des femmes, des amours avoués, en quelque sorte, pour composer une langue et donner la forme à une littérature. On vous l'a dit, messieurs, c'est presque au règne de Charles VI, c'est à l'introduction des femmes à la cour que l'on peut faire remonter et l'influence des langues étrangères sur notre langue, et la création d'une littérature quelque peu régulière. Isabeau de Bavière et Valentine de Milan, toutes deux Italiennes d'éducation et presque de naissance, y donnèrent le premier mouvement. Le Dante venait d'écrire, Boccace donnait dans son récit des modèles d'un tout autre genre. Le poète, aussi bien que l'écrivain, trouvèrent en Italie de nombreux imitateurs. A peu de temps de là vinrent les guerres de Charles VIII et de Louis XII. L'Italie, envahie par nos armées, nous renvoya en échange ses mœurs, son élégance, le goût des vers, la variété des conceptions et des récits. Ce n'est pas que la France eût besoin que personne éveillât chez elle les élans de l'imagination ni les entreprises laborieuses de l'histoire. Nous avions depuis longtemps et nos longs poèmes écrits dans la langue intermédiaire, que déjà l'on commençait à moins lire, et quelques-uns de nos mémoires, déjà supérieurs à tout ce qu'ont produit en ce genre les autres nations, et même les mystères et les farces entre lesquels la comédie prit naissance. Mais l'Italie nous apportait des formes nouvelles, des sujets nouveaux; on écouta ces vers, on rechercha ces formes; ce fut là une de ses influences: elle nous apporta aussi la connais-

sance renouvelée des chefs-d'œuvre de l'antiquité, et ce fut là une autre conquête. L'antiquité, évoquée devant nous, apparut comme une divinité dont on devait adorer les arrêts, dont il n'était permis de discuter ni les exemples, ni les ouvrages; tout se modela sur elle, l'érudition et la poésie; tout fut grec ou latin pendant un demi-siècle. Élisabeth et Marie Stuart parlaient latin; le chancelier de L'Hospital offrait des vers grecs aux princes qui passaient en Auvergne, et Jodelle faisait chanter

La grecque comédie en langage gaulois.

Il est vrai de dire que dans ce même temps le chancelier de Sillery, qui ne savait pas le latin, n'en était pas moins un habile ministre, et que le comestable de Montmorency, qui passait pour ne savoir pas écrire, n'en gagnait pas moins de rudes batailles. — La société se formait, non point par la littérature, mais avec elle. Les pourpoints de soie, les collets parfumés remplaçaient les armures de Milan dans l'intervalle des combats : les femmes avaient pris à l'Italie son luxe, ses recherches et ses arts; Catherine de Médicis, Diane de Poitiers, François 1^{er} et les Valois donnèrent une forme nouvelle à la cour d'Isabeau de Bavière et d'Anne de Bretagne. La cour, à peine formée, modifia le langage comme elle modifiait les mœurs; c'étaient les Espagnols que l'on combattait en Italie : la connaissance et le goût des choses espagnoles se répandirent; et notre littérature emprunta aux Espagnols, comme elle avait emprunté aux Italiens et aux Grecs, des sujets, des personnages, des formes ou des expressions qui vinrent se fondre dans ses propres inspirations, comme le statuaire jette dans le moule, où son œuvre est cachée, vingt éléments divers destinés à composer le métal brillant et pur que vous admirerez dans la statue. Ce choix difficile, cette mesure, cette appréciation de ce qui est conservable et de ce qu'il faut rejeter, ces conquêtes, inaperçues quand elles s'opèrent, de l'esprit et de l'intelligence, personne ne peut les revendiquer, car personne n'eut le droit de les faire; c'est la société tout entière qui les consent ou les achève. En fait de conquête ou matérielle ou intelligente, les vainqueurs, il est vrai, les commencent par la force, mais les vaincus seuls les consomment par l'obéissance. Le salon de M. le cardinal de Richelieu ou la chambre bleue de l'hôtel de Rambouillet ont plus fait pour la langue et la littérature de notre pays que n'auraient fait les plus beaux ouvrages. Corneille n'eût pas hasardé peut-être ses admirables scènes; Pascal n'eût pas trouvé le tour piquant de ses lettres; La Fontaine même n'eût pas osé choisir entre Boccace, Esope et Marot, les variétés infinies de sa naïveté, si la société, les femmes, les gens de la cour n'eussent fixé, sans le savoir, la valeur des mots, l'habitude des tournures, et jusqu'à la nature des images. Voulez-vous pénétrer dans cette belle chambre bleue, si célèbre alors pour ses fenêtres de plain-pied, si admirée pour ses tentures, et dans laquelle madame de Rambouillet tenait si glorieusement ses assises? Les heures de réunion n'étaient pas les nôtres, les sujets des conversations n'étaient pas ceux auxquels nous

sommes accoutumés aujourd'hui. La gravité des Espagnols avait modifié notre caractère, et l'esprit lui-même, quelquefois égaré entre les plaisanteries de Scaramouche et les traités de morale des écrivains le plus à la mode, cherchait encore une mesure, une sagesse, un repos, pour ainsi dire, dont il pût sortir avec toute sa force et toute sa lumière. Madame de Rambouillet était là, trônant dans son fauteuil à bras, et près d'elle sa fille, la célèbre et précieuse Julie, son autre fille l'abbesse, le marquis de Pisani son fils, si bossu et si spirituel, le comte de Guiche qui avait tant d'esprit, Ménage qui avait tant de savoir, et M. l'évêque de Vence que l'on appelait le nain de Julie, M. de Grignan qui ne fut jamais loué que de sa belle-mère, M. de Montausier qui s'était fait une profession de son amour comme il se fit une vertu de sa mauvaise humeur; Bois-Robert et Racan, mademoiselle Paulet et M. de Chaudbonne, Vaugelas le grammairien et d'Henri le partisan, la duchesse de Longueville et madame d'Auchy, toutes les conditions, tous les genres d'esprit s'y pressaient et tenaient à bonneur d'y être admis. On avait là les sermons de M. Fenillet, les bergeries de M. de Racan, les discours moraux et les comédies nouvelles; on en causait, avec un peu trop de pédantisme peut-être, mais on en causait sérieusement, l'on rejetait une expression, l'on conservait un emprunt fait aux langues étrangères; les anecdotes du temps, les récits, les valentins circulaient; chaque parole était jugée, chaque ouvrage estimé à une certaine valeur. Puis le souper venait, mademoiselle Paulet chantait accompagnée par Lenclos; la nuit avancée forçait chacun à rentrer dans sa demeure. On parlait; on croyait n'avoir fait autre chose que passer sa soirée et souper ensemble: on avait fait faire un pas au goût, on avait tracé des règles à l'esprit, ajouté des formes au langage, et donné aux femmes un peu plus de puissance. Les femmes sont chez nous les véritables arbitres de la littérature; elles ont toujours du goût, car le goût c'est la mesure de l'esprit; et ce que madame de Sévigné, madame de Thiangès, madame de Montespan firent au XVII^e siècle, la Reine Marie, madame de Luxembourg, madame de Créquy le firent au XVIII^e. L'espagnol et l'italien étaient également oubliés alors, l'anglais se faisait à peine connaître. Il eut son influence aussi, mais tardive, mais passagère, mais appliquée surtout à une nature d'ouvrages. Tout cela, messieurs, a été exposé devant vous. M. Ottavi, dont on ne saurait trop louer le talent et les connaissances, nous avait soumis la question: M. Savagner, M. Dufey (de l'Yonne), M. Fresse-Montval, M. Chaumier et un autre de nos confrères, M. Vincent, que nous retrouverons tout à l'heure, vous en ont fait envisager les principales phases avec un talent remarquable. Notre littérature est assez riche pour ne rien nier de ce qu'on lui prêta dans ses jours de pauvreté. Elle s'est placée trop haut pour rien oublier ou pour rien méconnaître, à condition toutefois qu'elle n'oubliera rien de ce qu'elle a enseignée, à condition surtout qu'elle ne se méconnaîtra pas elle-même.

Cette question de la formation et de la composition des langues a été aussi le sujet d'une discussion savante, approfondie, curieuse, qui a occupé une de nos

séances. M. Vincent, qui possède si parfaitement les langues anciennes, et qui a récemment prouvé avec quel bonheur il pouvait en rendre les beautés, a examiné quelle fut l'influence des langues barbares sur le latin du moyen-âge. M. Dufey, M. Savagner, M. Lendière, et avec eux M. de Lépine, qui a pris trop rarement la parole, et M. Thommerel, auteur de bien remarquables recherches sur les idiomes anglo-saxons, ont éclairci les faits, démêlé les origines, décrit les changements de cette langue autrefois souveraine, et qui, sortie des Douze Tables, est venue par le Capitole et le théâtre mouffir dans le *glossaire* de Ducangé. On a dit que les livres avaient une destinée : les langues en ont une aussi. Les Egyptiens ne nous ont rien laissé de la leur; de Carthage et de ses immenses relations il est demeuré quelques mots perdus au hasard dans les comédies d'un esclave; l'Amérique ne sait plus même le nom des peuples et des langues qui ont attesté sur ses deux mers le passage d'une civilisation évanouie.

L'Amérique ! à ce nom se rattache une des discussions dont le Congrès aura le plus à s'honorer, et dont vous avez le plus conservé le souvenir. M. Ottavi avait encore exposé devant vous la question portée au programme de la 3^e classe : *Rechercher quels sont les secours que Christophe Colomb trouva dans les connaissances géographiques antérieures à son époque*. Beaucoup de nos confrères y ont pris part. M. Henri Prat et M. Chaumier, MM. Vincent, Dufey (de l'Yonne), Savagner, Fresse-Montval, M. Ollinger, qui nous a apporté le fruit de recherches bien habilement faites, M. de Montglave, que nous avons tous regretté de voir éloigné de cette tribune qu'il occupe toujours d'une façon spirituelle et savante, ont examiné les faits relatifs à la vie de Colomb, ses études, ses voyages, l'état des connaissances, et jusqu'aux exemples que purent lui donner les navigateurs qui l'avaient précédé. Ils vous ont montré Colomb, jeune homme, aux rivages de Gènes, de Corse ou d'Italie, contemplant d'un œil rêveur les flots que le vent repoussait au loin, demandant aux vents le compte de leur force, aux flots le compte de leur pesanteur; regardant sa boussole, interrogeant les cieux et répondant sans cesse au tourment de sa pensée, à l'inquiétude de son courage, par une de ces affirmations instinctives qui n'appartiennent qu'au génie, mais qui lui sont, pour ainsi dire, une révélation de lui-même.

Que d'autres navigateurs aient précédé Christophe Colomb, que les Danois et les Islandais, dans des siècles reculés, aient fondé des habitations, une ville, des évêchés même au Groënland, cela est à peu près certain; que les Carthaginois aient connu du moins une partie de l'Amérique, cela est au moins probable; il est plus avéré encore que les Français aux rivages d'Afrique, Béthencourt aux Canaries, les Portugais dans les excursions que commanda le prince Henri, acquirent ou rencontrèrent des notions sur l'existence possible d'un continent ou du moins d'une terre. La carte de Borgia, la carte de Martin de Béhaïm, dont on vous a parlé, en font foi. Partout, à la veille des grands événements, l'histoire le témoigne, on sent qu'une crise se prépare : les idées, les entreprises cherchent

une direction qu'elles ne connaissent pas encore; un instinct vague, mais sûr, révèle aux nations comme aux hommes le changement qui va naître; les éléments de ce changement sont partout; il faut les saisir, leur donner une forme, en faire jaillir la pensée et la vie. Hier ils étaient incomplets, inutiles, perdus; aujourd'hui ils sont mis en œuvre, ils s'étaient, s'éclairent, se complètent l'un par l'autre. C'est qu'un homme est venu qui les a saisies et rassemblées; c'est que le génie a passé là; et le génie est comme ces flambeaux rapides qui, dans les solennités de l'Italie, courent au long des voûtes de Saint-Pierre: on n'a pas deviné leur passage; mais tout était ombre avant eux, et après eux tout est lumière.

C'est là l'histoire de Colomb: les connaissances existaient, mais on n'en avait pas fait usage; elles étaient insuffisantes, et il ne pouvait agir qu'avec elles. Aussi se trompa-t-il; mais son erreur fut celle d'un grand homme, et cette erreur amena un triomphe. Toutefois, que de recherches, que d'études, que de déceptions de cœur et de découragements d'esprit précédèrent le moment du succès. Dix années déjà étaient passées depuis que Christophe Colomb poursuivait son admirable chimère, lorsqu'il vint au siège de Grenade. Risquer sa vie est un moyen de l'employer, et tromper le temps est un moyen de le perdre: là il combattait le matin, et il étudiait le soir; là, sous les tentes de Santa-Fé, il causait avec les Arabes durant les courts moments de trêve; avec les esclaves quand le sort des armes en mettait quelques-uns dans ses mains. Il était brave, ardent, le premier aux combats; mais les combats ne lui suffisaient pas: sa pensée le tourmentait et lui cachait la gloire. Le ciel d'Espagne est si pur, cette plaine de Grenade est si riche et si fertile, les nuits si étoilées et si brillantes; l'ardeur du jour y est féconde, et le repos des nuits y est animé encore. Colomb est là devant les tentes: il veille et, comme aux rivages de Gènes, il contemple les astres et les cieux. L'or des rançons, la faveur des capitaines, le crédit à la cour, il ne les veut et ne les recherche que pour arriver à la grande entreprise qu'il a méditée. Des cartes sont à ses pieds; son épée lui sert à prendre des mesures; le Xénéralfet l'Alhambra dressent devant lui leurs coupôles d'or et leurs jardins magiques; il songe seulement que là doivent être les secrets, les livres, les cartés, peut-être, des anciens voyageurs. Il a entendu les Italiens, les Espagnols, les Arabes, parler du Cathay, de ses royaumes, de ses trésors; et Grenade la sainte, Grenade la musulmane, Grenade l'orgueil des ennemis et l'espoir des Chrétiens, n'est pour lui que le lieu où il pourra voir Isabelle, d'où il pourra s'élancer vers ces îles qu'il rêve ou vers ce continent qu'il espère. Bien des nuits se sont ainsi passées; une nuit arrive enfin où Grenade ouvre ses portes. Les Abencérages sont tombés, Boabdil se soumet; la croix va remplacer le croissant au sommet des mosquées. L'armée espagnole se forme, se lève; elle entre avec le jour dans la plus belle de ses conquêtes, et Christophe Colomb porte au milieu des compagnies de gens d'armes l'étendard chrétien et vainqueur, l'étendard d'Aragon et de Castille, qu'il va dresser sur la tour de Comares. Et

quelques jours après il quitte Grenade, emportant ce même étendard qu'il arborera sur les rivages inconnus. Isabelle l'a compris, Ferdinand a consenti qu'il se sacrifiât. Il part; les mers s'abaissent devant lui : il a recueilli toutes les notions et tous les récits, il a les cartes des voyages, il a les pilotes que le hasard avait déjà conduits sur les eaux. Mais ce qui le guide, ce ne sont ni les récits, ni les cartes; ce qui l'encourage, ce ne sont ni les traditions, ni les pilotes : il va parce qu'il a foi en lui, il va parce que son génie le devance; il trompe le temps, il change ses calculs, il résiste aux déviations de l'aiguille aimantée : il va encore, et sur les rivages verdoyants de Guanahani il plante enfin son étendard d'amiral. Glorieux et sanglant étendard, qui, sous les rayons de l'aurore, brilla d'un redoutable éclat et présagea la plus terrible conquête que les hommes aient faite sur les hommes !

Si je vous ai plus longtemps arrêté auprès de Colomb, Messieurs, si j'ai tant parlé de Grenade, c'est que Colomb, c'est que Grenade nous permettaient de rendre hommage à l'un des hommes dont Grenade et l'Espagne s'honorent. M. Martinez de la Rosa vous a lu un si remarquable travail sur la vie et les études de Christophe Colomb qu'aucun de vous n'en perdra la mémoire, et que les membres de l'Institut Historique avaient quelque besoin de parler à cet illustre confrère de leur véritable reconnaissance.

Deux mémoires très-curieux, l'un de M. de Brière, *Sur l'influence du symbolisme religieux dans les arts d'imitation*; l'autre de M. Leudière, *Sur la proportion dans laquelle les lumières ont contribué au développement moral des sociétés*, ont amené les opinions diverses de M. de Lépine, de M. Fresse-Moutval, de M. Savagner, de M. Dufey, de M. de Brière. Autant le mémoire de M. Leudière était conçu avec raison, écrit avec esprit, autant celui de M. de Brière était rempli de faits et d'observations ingénieuses. Vous avez entendu sur ces questions graves des discussions qui n'eussent eu besoin que d'être encore plus développées, si les bornes prescrites à la tenue de vos séances ne les eussent nécessairement arrêtées. Une très-intéressante improvisation, dans laquelle M. Ottavi, avec sa facilité ordinaire, vous a présenté l'analyse des utopies de Platon et de Thomas Morus, a occupé aussi l'une de vos séances. Après M. Ottavi, MM. de Lépine et Savagner, M. de Saint-Amand et M. Dufey, ont éclairci, par la comparaison, le rapport qui existe entre les créations imaginaires des poètes rêvant un avenir qu'ils ajustent à leur guise, et les idées, les mœurs, l'état politique du siècle où ils ont vécu. Toute utopie est un désir, né d'un besoin ou d'une souffrance; à chaque siècle nous pourrions dire ce qu'il a désiré, lorsque nous avons décelé ce qui lui manque. L'histoire des hommes est celle d'une perpétuelle tentative faite par leur faiblesse inquiète pour s'assurer du temps qu'ils ne peuvent retenir, ou pour envahir l'avenir qui ne leur est pas réservé.

Le temps, Messieurs, est pourtant un sage et puissant auxiliaire; il est le confident des études, il est le modérateur des idées, il est surtout l'élément des ex-

pérances. Puisse le temps que vous avez, dans cette enceinte, consacré à des travaux consciencieux, laisser quelques traces dans vos souvenirs ! Puissent les lettres conserver pour vous leur attrait et leur repos ; et puissiez-vous, quand un nouveau Congrès s'ouvrira, sous une autre présidence, apporter en ces lieux la même bonté et une bienveillance égale ! Vous serez certains du moins, j'ose le dire, d'y trouver des cœurs reconnaissants et de n'y entendre que des voix amies.

Je déclare fermé le Congrès Historique de 1841.

Celui de 1842 s'ouvrira le 15 mai prochain et durera jusqu'au 15 juin.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. MARTINEZ DE LA ROSA,

DANS LA 10^e SÉANCE DU CONGRÈS, SUR CETTE QUESTION :

« Quels sont les secours que Christophe Colomb a trouvés dans les connaissances géographiques antérieures à son époque, pour réaliser la découverte de l'Amérique ? »

Messieurs, je commence d'abord par vous faire des excuses : c'est trop de hardiesse de ma part que de prendre la parole en ces lieux, et devant un public non moins éclairé que respectable... Me trouvant hors de ma patrie, je n'ai pas de livres, de documents, d'amis à consulter... Il y a aussi de bien longues années que j'ai été forcé de renoncer à ce genre de travaux aussi importants que paisibles... Mais ce qui m'effraie le plus, c'est la nécessité de m'exprimer dans une langue étrangère... Pour vous, c'est un instrument fort docile ; il se plie à merveille dans vos mains : l'idée et la parole naissent en même temps ; ce sont deux sœurs jumelles qui vont très-bien ensemble... Quant à moi, je suis obligé d'abord de saisir la pensée, et de la dépouiller ensuite de son costume national, pour la revêtir, bon gré malgré, d'une robe empruntée...

Je compte sur votre indulgence.

Je ne crois pas que Christophe Colomb ait beaucoup profité des découvertes des anciens. — A mon avis, les peuples de l'antiquité, même les navigateurs les plus hardis, ne s'éloignaient jamais des côtes : ils ne pouvaient pas le faire sans encourir les plus grands dangers, n'ayant pas la boussole, ni les autres instruments que les modernes ont à leur disposition.... Les terres si riches, si abondantes, qu'exploitaient les Phéniciens, n'étaient probablement autres que l'Espagne : c'est là le pays qui a donné lieu à des récits, plus ou moins merveilleux, de leurs voyages : on peut même expliquer par ce moyen (et l'on en a fait ici l'observation) comment ils pouvaient retourner chez eux avec leurs bâtiments chargés de métaux précieux. — Tout récemment encore on a découvert en Espagne des mines d'argent qu'on avait négligées jusqu'à nos jours, ou, pour mieux dire, dont on ne se doutait guère : on croyait que ce n'étaient que des fables..... eh bien, on a découvert des travaux étonnants, qui paraissent, à ce qu'on dit, an-

térieures à la domination des Romains ; et ces mines sont situées près de la mer, précisément sur les côtes les plus fréquentées par les Carthaginois, près de la ville de Carthagène, qui en porte encore le souvenir et le nom.

Les découvertes des anciens n'avaient presque pas laissé de traces : quelques phrases jetées comme au hasard dans les livres, des souvenirs confus, des traditions vagues, ne pouvaient pas être d'un grand secours à Colomb pour faire sa découverte.... Il ne songeait ni à l'Atlantide, ni à aucune autre terre située à l'occident de l'Europe : il ne s'en souciait pas, on vous l'a déjà dit : il ne cherchait que l'Orient. Il ne cherchait pas non plus les îles qui pouvaient s'être formées par le bouleversement du globe qui engloutit l'Atlantide : il était si loin de chercher des îles que, quand il mit le pied sur les premières qu'il trouva sur sa route, il crut que c'était un continent tout entier.... c'est-à-dire qu'il se trompait doublement : en croyant que c'était un continent, et en croyant que c'était celui de l'Asie.

Colomb, à mon avis, ne profita des travaux des anciens qu'en ce sens : il profita de l'état où se trouvaient de son temps la géographie et l'astronomie. Il ne pouvait pas ignorer l'état de ces sciences parmi les anciens, lui qui avait fait des études sérieuses, lui qui était Italien et qui vivait au quinzième siècle, dans ce siècle éminemment classique, et dans une terre éminemment classique aussi. Il a fait lui-même comme une espèce d'inventaire des connaissances qu'il avait acquises : il avait étudié, disait-il, la *cosmographie*, l'*histoire*, des *chroniques*, la *philosophie* et d'*autres sciences* ; l'*art du pilote*, l'*astrologie*, la *géométrie*, l'*arithmétique*.... Il dessinait, et il savait tracer des cartes et des sphères... Il avait fréquenté des savants de différentes sectes et de plusieurs nations... On voit bien, Messieurs, que ce n'était pas un homme ordinaire ; Colomb savait tout ce que l'on savait de son temps !

On fait maintenant des efforts très-louables sans doute pour attribuer aux peuples du Nord une grande part dans la découverte de l'Amérique. La Société royale des Antiquaires du Nord, établie à Copenhague, a publié sur ce sujet un ouvrage fort remarquable, sur lequel je suis à même de vous donner quelques renseignements. Ayant l'honneur d'être membre de cette Société, son secrétaire m'a envoyé dernièrement un précis de ses travaux, et parmi eux on trouve quelques détails sur cet ouvrage, dont ce même secrétaire, M. Rafa, est l'auteur. Il porte pour titre : *Antiquitates Americane sive Scriptores septentrionales rerum antecolumbianarum in Americâ*. L'ouvrage compte 526 pages in-4° impérial, avec 18 planches, savoir : 8 *fac-simile* des codex les plus importants qui ont servi à l'édition, 6 gravures des monuments de l'antiquité, et 4 cartes.—Il contient des anciens documents et des récits très-curieux sur les voyages et les découvertes des Scandinaves sur les côtes de l'Amérique... Il paraît qu'ils y ont connu le pays situé à l'ouest du détroit de Davis et le Labrador, la Terre-Neuve, la Nouvelle-Écosse, Massachussets... On prétend même qu'ils descendirent jusqu'aux Florides... On compare les lieux et les noms, on y puise des inductions, on fait

des conjectures... J'ai même remarqué, dans quelques revues et dans d'autres recueils publiés aux États-Unis de l'Amérique, que l'on y faisait les plus grands éloges de cet ouvrage, et que l'on se plaisait à reconnaître, d'après la connaissance spéciale du pays, que les données contenues dans ce livre paraissent être de la plus grande exactitude.

Je n'en doute guère; je l'accorde même très-volontiers; mais, à en juger par le souvenir que m'a laissé cet ouvrage, dont j'ai lu un précis il y a quelque temps, voici ce qui en résulte, en l'examinant d'un œil impartial,.

Un fait me paraît avéré; c'est que les peuples scandinaves firent quelques excursions sur le littoral de l'Amérique du Nord; mais je n'ai pas trouvé l'auteur qui pourrait rattacher ces découvertes, isolées, passagères, sans étendue comme sans suite, à la grande découverte de Christophe Colomb.

Il faut remarquer d'abord que ces découvertes des Danois et des autres peuples du Nord eurent lieu depuis le X^e siècle jusqu'au XIII^e; or, il y aurait toujours un vide immense, l'espace de deux ou de trois siècles, entre les découvertes des Scandinaves et celles de Colomb.

Il n'existe point de traces, au moins que je sache, qui puissent faire soupçonner que Colomb eut quelque connaissance de ces découvertes; je ne crois pas qu'il ait jamais visité les contrées du Nord; j'ajoute encore que, quand même il les aurait visitées, quand même (et c'est une supposition tout à fait gratuite) il aurait eu que quelques navigateurs de ces contrées avaient été jetés sur des rivages inconnus, cette idée n'aurait eu que très-peu d'influence, aucune peut-être, sur sa résolution. Colomb n'avait qu'une idée fixe, ce qui donna lieu à ce que le vulgaire le prit parfois pour un aliéné. — Cette idée, c'était de trouver l'empire du grand Kan, dont on racontait tant de merveilles; or il était fort difficile de rattacher les découvertes des peuples scandinaves à cette idée capitale, qui absorbait, pour ainsi dire, toute la pensée de Colomb.

Un des orateurs qui ont parlé sur cette question a voulu attribuer aux Basques quelque influence sur la découverte de Colomb... Je crois, pour ma part, qu'ils ne peuvent en revendiquer aucune. Mon avis, sur ce point, est d'autant plus impartial que Colomb est né en Italie, et que les Basques, dont il s'agit, sont des Espagnols. — Ils ont d'ailleurs assez de gloire certaine pour qu'ils puissent se dispenser d'aspirer à une gloire douteuse. — Il est vrai qu'ils furent, dans le moyen-âge, des navigateurs très-entrepreneurs, très-hardis; le monument qu'ils ont élevé dans les ordonnances maritimes de Bilbao prouve à lui seul combien ce peuple était avancé dans la carrière du commerce et de la civilisation; mais rien ne prouve d'ailleurs que les Basques eussent fait des découvertes telles qu'elles puissent avoir aidé de beaucoup le succès de Christophe Colomb. — Cet auteur, qu'on a cité l'autre jour, Zamacola, passe même chez nous pour être trop passionné pour son pays.... C'est un défaut qu'on doit lui pardonner volontiers; il provient d'un sentiment si noble qu'il porte en lui-même son excuse!

Quant à ce pilote basque qui aurait accompagné Colomb, c'est très-possible : les noms mêmes des cent et quelques compagnons qui le suivirent dans son voyage ont été conservés, fort heureusement pour leur mémoire ; mais ce fait ne prouve nullement que les Basques puissent réclamer une grande part dans le mérite de l'entreprise. Puisqu'elle se prépara en Espagne ; puisque l'expédition sortit des ports de l'Espagne, il est tout simple que parmi ces navigateurs basques, si courageux, si entreprenants, il s'en trouvât quelques-uns qui accompagnassent Christophe Colomb.

Celui-ci avait conçu son projet depuis longtemps, depuis vingt ans peut-être, avant de venir en Espagne : il est donc démontré qu'il n'emprunta sa pensée ni aux Basques, ni aux autres navigateurs qui l'aiderent dans l'exécution.

Le fait est, à mon avis, que Colomb ne dut rien, ou presque rien, aux découvertes des anciens, ni aux découvertes des Scandinaves, ni à celles des Basques ; la chose dut avoir lieu d'une manière toute simple, toute naturelle, et qui me paraît extrêmement vraisemblable : Colomb avait remarqué que presque toutes les républiques de l'Italie s'étaient enrichies, qu'elles étaient devenues puissantes par le commerce avec l'Orient. — Pise, Gènes, Venise surtout, avaient puisé dans ces régions lointaines les trésors et la puissance dont elles étonnaient le monde ; le récit de Marco Polo avait échauffé l'imagination de Colomb... On sait qu'il avait toujours ce livre à la main. — Les Vénitiens avaient fréquenté une route pour faire le commerce avec l'Orient ; les Portugais en cherchaient alors une autre, en côtoyant l'Afrique, en doublant le cap des Tempêtes. — Or Colomb voulut trouver une troisième route, pour arriver au même but : voilà son idée tout entière. — C'était l'esprit de découverte, c'était l'esprit religieux, qui caractérisaient l'un et l'autre le XV^e siècle, qui poussaient Colomb, lui aussi, vers l'Orient : il ne cherchait pas un nouveau monde ; au contraire, il recherchait l'ancien ! — Il était si loin de chercher un nouveau monde, qu'il le trouva par hasard, qu'il le vit, qu'il y toucha sans le reconnaître. — Il lui donna même le nom des *Indes*, parce que c'était l'*Inde* qu'il cherchait ; et les habitants de ces contrées ont conservé le nom d'*Indiens*, qu'il leur donna aussi. — Ils ont conservé ce nom dans les ordonnances des rois d'Espagne et dans le recueil général des lois faites exprès pour ces populations... lois (soit dit en passant) qui sont un monument impérissable de sagesse et d'humanité !

On a dit avec raison que l'erreur était entrée pour beaucoup dans la découverte de Colomb : c'est vrai ; mais il faut dire aussi qu'au fond de sa pensée il y avait une idée juste. Colomb n'a pas trouvé la nouvelle route qu'il cherchait pour aller jusque dans l'Orient ; mais elle devait exister, elle existait dans le fait ; il l'a devinée, on l'a parcourue après lui !

Quant à la patrie de Colomb, on peut affirmer presque avec certitude qu'il était *Génois*. D'abord, c'était l'opinion la plus reçue de son temps ; ce fut l'o-

pinion de quelques écrivains qui l'ont connu personnellement... Il y a deux surtout dans le témoignage est du plus grand poids dans cette question : celui de Martir de Angleria , savant très-distingué de l'Italie , qu'avait fait venir la reine Isabelle, avec d'autres gens de lettres non moins célèbres : il accompagna la reine pendant le siège de Grenade, il y vit Colomb; or cet auteur affirme que Colomb était *Génois*.

Il y a un autre écrivain, peu connu, mais dont l'ouvrage manuscrit (qui existe dans la bibliothèque de l'Académie d'Histoire , à Madrid, et que j'ai eu quelquefois dans les mains) est d'un prix immense. — C'était un bon curé de village, d'un village appelé *Los Palacios*, à peu de distance de Séville : ce curé écrivait, jour par jour, tous les événements de quelque importance dont il était témoin. Il ne se contentait pas de raconter; il faisait des portraits d'une ressemblance frappante, comme celui qu'il nous a laissé de la reine Isabelle. — Ce curé connut Christophe Colomb; il le logea chez lui, à son retour du premier voyage; il a laissé des détails précieux sur la découverte de l'Amérique, dont il s'occupe dans son ouvrage; et il y dit expressément que Colomb était *Génois*, et que, pendant quelque temps, il vendit, dans l'Andalousie, des cartes et des livres imprimés.

Presque tous les auteurs espagnols ont été d'accord sur la patrie de Colomb : il y a eu même un écrivain, plus connu par son esprit caustique et sa verve mordante que par sa profonde érudition et l'étendue de ses connaissances, Quevedo, qui a trouvé un sujet de plaisanterie dans la nationalité de Colomb. — Il est à remarquer qu'en Espagne on avait une certaine prévention contre les Génois; c'est tout simple : ils faisaient le négoce. — Or, Quevedo dit, en plaignant : Ces diables de Génois nous emportent nos richesses; seulement Colomb nous a donné pour eux tous, car il nous a donné un monde !

• Solo el Genoves Colon

Dio por todos, dando un mundo. †

Mais l'argument le plus positif, c'est celui-ci : Christophe Colomb lui-même a dit, dans son testament, et plus d'une fois, qu'il était de Gênes. Cela, à mon avis, tranche la question.

Il est cependant assez singulier que le fils de Christophe Colomb, don Ferdinand, qui a écrit la vie de son père, parle de diverses opinions sur son origine, sans exprimer pourtant quelle était la véritable.

Cela m'a fait revenir à une idée qui m'avait saisi pendant quelque temps ; la voici : — En Espagne, dans les archives des Indes , qui sont un vrai trésor, il y a deux anciens manuscrits : l'un des deux porte que Colomb était de *Cuguréo*, petit village situé près de la ville de Gênes; l'autre porte qu'il était né à *Cuguréo*, ou à *Nervi*, appartenant à Gênes. — De nos jours il existe encore un petit village, appelé *Cogoleto*; moi-même je l'ai visité : il se trouve à quelques lieues de

Gênes, dans la *riviera di Ponente*; on m'a montré la chétive maison où l'on dit que Christophe Colomb est né; c'est la tradition du pays; moi-même, quand j'y étais, je l'ai cru tout bonnement.... Quand on voyage, il faut avoir un peu de la bonne foi des anciens pèlerins.

Peut-être que le fils de Christophe Colomb ne voulut pas attribuer à son père cette modeste origine. Si ce fut la cause de son silence, il eut tort : en prononçant le nom de Christophe Colomb, on ne pouvait pas se rappeler *Cogoletto*, mais le *Nouveau Monde* !

Pendant ses premières années Christophe Colomb navigua beaucoup; tout ce qui l'entourait flattait sa passion dominante; et les récits des voyageurs, et les aventures, et les fables mêmes, tout contribua à enflammer de plus en plus son imagination. Il conçut fortement une idée; il la garda pendant toute sa vie : cette idée, c'est son *histoire* !

En Italie il songeait déjà à l'Orient; il rêvait, jour et nuit, à ces beaux pays que Marco Polo avait visités, qu'il avait décrits, du fond d'une prison, précisément à Gênes.

Colomb se rendit ensuite en Portugal; c'est tout simple; c'était le peuple qui se vouait alors aux découvertes avec le plus d'ardeur, avec le plus de foi. A la cour, à la ville, parmi le bas peuple, on ne parlait que de frayer une nouvelle voie, pour pénétrer jusqu'en Orient... Colomb le rencontrait partout !

Qu'il me soit permis de faire ici une observation qui tient à mon sujet : c'est une coïncidence singulière, unique peut-être dans les fastes du monde, que de voir deux hommes éminents (Colomb et Vasco de Gama), deux génies supérieurs, placés sur la même ligne, et qui, presque en même temps, se proposent d'atteindre un but, grand, immense, et qui se dirigent vers ce but par des voies différentes, ou, pour mieux dire, diamétralement opposées !

Colomb se maria en Portugal, où il resta pendant quelques années; là il acquit de nouvelles connaissances; là, de nouvelles excitations rallumèrent continuellement sa passion dominante; il paraît même qu'il reçut, dans l'héritage de son beau-père, des documents précieux sur les découvertes que les Portugais venaient de faire, principalement sur les côtes de l'Afrique. Je crois qu'il alla, lui aussi, dans une des Açores.

Après un séjour de quatorze ans, Colomb quitta le Portugal, où ses projets n'avaient pas trouvé l'accueil qu'il désirait : c'était précisément quand on était à la veille de doubler le *cap de Bonne-Espérance*; tous les esprits, tous les yeux étaient tournés de ce côté-là. Le projet de Colomb dut paraître une distraction dangereuse, ou plutôt une folie.

Colomb arriva en Espagne dans le moment le moins opportun. La guerre de Grenade venait d'éclater; cette guerre terrible, opiniâtre, qui dura pendant dix ans, comme celle de Troie, et dont les exploits vrais, authentiques, surpassèrent les exploits fabuleux chantés par Homère. — Les forces de l'Espagne suffisaient à peine à une telle entreprise : c'était une lutte à outrance, une

guerre à mort entre deux nations ennemies, qui étaient restées mêlées ensemble, pendant huit siècles, sans se confondre et sans se réconcilier ! — Ferdinand et Isabelle étaient trop occupés de Grenade pour s'arrêter aux sollicitations d'un inconnu, qui venait si mal à propos leur présenter un projet bizarre. — Il est cependant remarquable qu'ils accordèrent quelque secours à Colomb, qu'ils lui ordonnèrent de les suivre, qu'ils envoyèrent son projet à Salamanque, pour qu'il fût examiné par un comité de savants.... Colomb ne se découragea point ; ses cartes et ses papiers sous le bras, il quitta les rivages de la mer, et s'en alla tout droit à Salamanque... Là aussi il cherchait l'Orient !

Les avis furent partagés ; mais enfin il y en eut quelques-uns de favorables. Colomb revint auprès de la reine ; il la suivait partout, à la cour, dans le camp, au siège de Malaga, à celui de Grenade.... Mais il ne pouvait pas vaincre l'obstacle principal. L'entreprise de Grenade était si grande qu'elle ne permettait pas d'en entamer une autre. — Pendant l'espace de huit ans d'incertitude et d'attente, Colomb fut plus d'une fois sur le point de quitter l'Espagne ; il y fut retenu, à ce qu'il paraît, par les liens de l'amour ; il aimait une dame de Cordoue, aussi noble que belle, dont il avait eu un fils naturel, don Ferdinand. — Si cette liaison le retint en effet, comme tout porte à le croire, c'est une nouvelle confirmation de ce que l'on a si souvent répété : que les plus grands événements ne tiennent parfois qu'à de petites causes ; l'Espagne doit peut-être la découverte et la possession d'un nouveau monde aux beaux yeux d'une dame de l'Andalousie !...

Sur la fin de la guerre de Grenade, la reine voulut que l'expédition de Colomb eût lieu. Ce fut cette princesse, d'un caractère si noble et d'un esprit si éclairé, qui accueillit le projet de Colomb... La grande reine devait comprendre le grand homme !

Mais où trouver les moyens pour subvenir aux frais de l'expédition ? il fallait armer deux ou trois petites barques ; il fallait faire d'autres dépenses ; et le trésor était épuisé. — C'est ici que se révèle tout entier le caractère de cette femme héroïque : elle se dépoille de ses bijoux, elle les rassemble, elle les offre en gage pour que l'on trouve de l'argent, ... et c'est avec cet argent emprunté sur ce gage que la couronne de Castille acquiert un nouveau monde !

Colomb a vu l'étendard de la croix flotter sur les murs de l'Alhambra ; il a vu (c'est lui-même qui le dit) le roi maure, détrôné, venir au devant des vainqueurs ; quelques jours après, dans le mois même où la capitulation de Grenade a eu lieu, l'expédition de Colomb est tout à fait résolue. — Il va partir enfin pour son Orient chéri : la Reine Catholique le nomme d'avance *grand amiral, vice-roi et gouverneur de toutes les contrées, de toutes les îles qu'il parviendra à découvrir*. Elle lui accorda encore une autre grâce, qui doit nous paraître singulière, mais qui atteste l'esprit du temps : elle permit à Colomb de faire usage du *Don*, devant son nom... Voilà encore l'honneur devenu un trésor précieux dans une monarchie !

Colomb partit vers le milieu de cette même année : trois petits bâtiments (*caravelas*) composaient toute sa flotte. Outre le tourment de l'incertitude et les périls de la mer, il en éprouva bien d'autres et de plus d'un genre. — On raconte de lui une anecdote, que je crois authentique, et qui prouve la présence d'esprit et le courage de Christophe Colomb. — Ses matelots se révoltèrent plus d'une fois ; ils commençaient à croire qu'il était sorcier, ou quelque chose de semblable, et ils résolurent de le jeter à la mer. — Se voyant dans ce péril extrême, il conserva son sang-froid, comme l'abbé Maury dans la première époque de la révolution française ; mais il ne dit pas : *Quand vous m'aurez mis à cette lanterne, y verrez-vous plus clair ?*... Colomb fit à ses matelots cette autre réflexion bien plus grave : *Quand vous m'aurez jeté à la mer, comment ferez-vous pour retourner en Espagne ?*... Il leur promit de les y conduire ; il fit semblant de changer de direction ; mais il n'en continua pas moins tout droit vers son but : il y tenait plus qu'à sa vie !

Dans une de ses lettres adressées au roi et à la reine (il y en a dans les archives de l'Espagne ; il y en a aussi dans celles de la maison du duc de Veragua, descendant de Colomb), il leur disait : « Vos Altesses m'ont ordonné de ne pas aller dans l'Orient par terre, comme on a l'habitude de le faire ; mais bien par la voie de l'Occident, par où nous ne savons pas de source certaine (je vous prie de remarquer l'expression) que quelqu'un y soit jamais allé. »

On a conservé le journal qu'il rédigea lui-même pendant sa longue et hasardeuse navigation : c'est un document du plus grand prix, qui se trouve, avec plusieurs autres, dans un ouvrage fort remarquable dont j'ai à vous entretenir pendant quelques instants. Cet ouvrage a pour titre : *Recueil des voyages et des découvertes faites par les Espagnols depuis la fin du XV^e siècle*. L'auteur, M. Fernandez Navarrete, un des hommes les plus érudits de l'Espagne, a rendu un vrai service à sa patrie en tirant de l'oubli des documents précieux qu'il était à même de se procurer, étant à la tête du *dépôt hydrographique* de Madrid, et ayant à sa disposition d'autres archives. C'est là qu'il a puisé les matériaux de son ouvrage, qui jette une lumière nouvelle sur l'histoire de la navigation. — Il y en a un exemplaire à la Bibliothèque Royale de Paris ; il y en a du moins les deux premiers volumes, mais ce sont précisément ceux qui contiennent le récit des découvertes faites par Christophe Colomb ; moi-même hier j'en ai parcouru à la hâte quelques feuillets, et je crois que tous ceux qui voudront se faire une idée juste du sujet qui nous occupe feront bien de consulter un ouvrage aussi important.

M. Navarrete a contribué aussi au succès qu'a eu, à juste titre, *l'Histoire de Christophe Colomb*, publiée aux États-Unis de l'Amérique par M. Washington Irving ; cet écrivain, aussi élégant que facile, a habité pendant quelque temps l'Espagne, et il en a tiré des matériaux d'un grand prix.

Il y a encore aux États-Unis un autre écrivain, laborieux, profond, consciencieux, dans le genre allemand, qui a publié récemment une *Histoire du rè-*

gne des rois catholiques, qu'il a eu la bonté de m'envoyer. Comme un épisode de cette histoire, ou, pour mieux dire, comme la découverte du Nouveau-Monde, par Christophe Colomb, est une partie des plus intéressantes de cette histoire, M. Prescott a profité à son tour des travaux de M. Navarrete.

C'est un spectacle agréable que de voir au delà des mers, sur l'autre hémisphère, des écrivains aussi distingués se vouant avec le plus grand zèle à éclairer l'histoire de leur pays, en faisant avec l'Europe un échange de lumières qui doit tourner à l'avantage du Nouveau-Monde ainsi que de l'Ancien !... Je reviens à mon sujet.

L'expédition partit du port de Palos. « Je pris (dit Colomb) la route des îles Canaries, qui appartiennent à Vos Altesses et qui se trouvent dans l'Océan, pour prendre de là mon point de départ et continuer ma navigation jusqu'à ce que je trouvasse les Indes, afin que je pusse remplir l'ambassade dont Vos Altesses m'ont chargé pour les rois de ces contrées, en faisant tout ce que Vos Altesses m'ont ordonné de faire... et je serai obligé (ajoute-t-il avec une naïveté charmante, qui peint à elle seule le grand homme,) je serai obligé d'écrire pendant la nuit ce que j'aurai fait pendant le jour : il faut surtout que j'oublie de dormir, et que je m'occupe tout à fait de la navigation ; c'est nécessaire, mais c'est bien pénible !... »

Vers la mi-octobre il découvrit la terre pour la première fois : c'était une île que les habitants du pays appelaient *Guanahany*, et à laquelle Colomb donna le nom de *San-Salvador*.

Colomb quitta cette île : il ne voulait pas perdre de temps ; son but était (d'après son propre témoignage) de trouver l'île *Cipango*... Toujours Marco Polo devant ses yeux !

Il se trouva comme égaré au milieu du labyrinthe que formaient ces îles : « Il y en a (dit-il) un si grand nombre que ces Indiens m'en ont cité une centaine par leur nom. »

Il débarqua à une seconde île qu'il appela *Santa-Maria* ; il visita la troisième, à laquelle il donna le nom de *Fernandina*, en honneur du roi Ferdinand ; il en visita encore une quatrième, à laquelle il attacha le nom d'*Isabela*... On voit même dans ces petits détails l'esprit du siècle, l'esprit à la fois religieux et monarchique qui présidait à ces entreprises.

On ne peut s'empêcher de sourire parfois en voyant ce grand homme, qui venait de découvrir un nouveau monde, aller frapper à toutes les portes et demander à tout venant des nouvelles du grand Kan !... « Cette terre (dit-il en parlant d'une de ces îles) doit être fort riche en épiceries. » Il croit toujours qu'en avançant un peu plus il trouvera de l'or en abondance... S'il voit de petites coquilles sur le bord de la mer, il s'en réjouit. « C'est un signe (dit-il) qui annonce l'existence des perles !... » Il a devant lui un spectacle grand, magnifique, sublime ; il en est ravi, il en parle avec enthousiasme ; mais il ne rêve que l'Orient !

Il arriva enfin à l'île de *Cuba*. Là Colomb crut qu'il avait atteint le but de son voyage : il voyait les petites *canoas* des Indiens, mais il s'attendait d'un moment à l'autre à voir arriver de plus gros bâtiments, les vaisseaux du grand Kan ! — Sous cette impression Colomb envoya le pilote de *la Pinta* (nom d'une de ses *caravelas*) pour prendre des renseignements sur le pays et pour porter une ambassade et des présents à ce puissant monarque. Le pilote revint ; il croyait que ce n'était pas une île, mais bien un continent, et très-étendu ; le roi de ce pays n'était pas le grand Kan, mais il était bien en guerre avec lui !... Les habitants l'appelaient dans leur langue *Cami*...

Les Espagnols ne comprenaient pas les Indiens, et les Indiens ne comprenaient pas davantage les Espagnols ; mais comme ceux-ci ne demandaient autre chose que l'endroit où ils pourraient trouver le grand Kan, ils prenaient en ce sens tous les mots barbares qui venaient frapper leur oreille et qui avaient une désinence tant soit peu semblable.

Colomb ne se départit pas de son idée : il disait (d'après ses documents mêmes) qu'il ferait encore des efforts pour arriver jusqu'au grand Kan... « Il doit résider vers ces contrées (ajoutait-il), ou bien j'irai à la ville de *Cattay*, qui lui appartient aussi. Elle doit être fort grande, d'après ce qu'on m'en a raconté avant que je ne quittasse l'Espagne. »

Je m'arrête ici avec Colomb. — Vous le voyez, Messieurs, la même pensée l'occupe toujours ; elle l'empêcha de rien voir, de rien entendre : il vient de traverser un monde, et il n'aspire qu'à suivre de loin les traces de Marco Polo !

Ma tâche difficile est finie ; ce qui m'avait décidé à l'entreprendre, c'était d'abord le désir de payer ce faible tribut au corps savant qui m'a fait l'honneur de m'admettre dans son sein ; c'était encore l'envie de me montrer docile aux obligeantes excitations de notre illustre président... Il y a un autre motif qui m'est, pour ainsi dire, personnel : il s'agissait de Christophe Colomb, de ce Colomb dont les Italiens et les Espagnols s'enorgueillissent : les Italiens, fiers de son origine, et nous, Espagnols, plus fiers encore de sa gloire.

F. MARTINEZ DE LA ROSA,

Membre résident de la deuxième classe de l'Institut Historique.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

MÉMOIRES SECRETS DE 1770 A 1830,

PAR M. LE COMTE D'ALLONVILLE,

Auteur des Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État,

TOMES I, II, III, IV, V.

Si la jeunesse s'élance avec transport vers un avenir qu'embellit son imagination, c'est vers un passé plus positif que la vieillesse aime à se replier. M. le comte d'Allonville s'occupait en 1819 à mettre en ordre sa correspondance avec quelques-uns des grands personnages de nos âges ; en contemplant ainsi les détails et l'ensemble des mémorables événements dont il avait été le témoin, il s'arrêta tout surpris des nombreuses erreurs commises et consacrées par des écrivains modernes dans l'appréciation des hommes et des choses. Plongé dans cet océan de souvenirs plus ou moins éloignés, plus ou moins chers, il pensa que la connaissance exacte de ce qu'il avait vu ou de ce qu'il avait recueilli, en présence des objets qui l'avaient frappé, pourrait être utile à la saine instruction historique, morale et politique de ses enfants ; et il commença à publier ses mémoires, dont les matériaux, ramassés au sein des tempêtes, sont coordonnés successivement dans le calme d'une solitude profonde. Il n'a pu s'imaginer que les souvenirs d'un honnête homme, père tendre, citoyen désintéressé, fidèle à tout ce qu'il a cru légitime, racontant, dans la simplicité de son cœur, ce qu'il a vu ou ouï, fussent dénués d'un certain intérêt, quand le narrateur surtout a été le témoin d'une de ces grandes catastrophes qui, dans une même génération, semblent avoir moralement séparé les enfants de leurs pères, plus encore que tels ou tels peuples ne l'ont été, dans leur carrière, par l'immensité des âges.

Des événements, en effet, assez nombreux, assez importants pour défrayer quatre siècles, se sont groupés pour nous dans l'étroit espace de cinq ou six lustres : tout s'est renouvelé durant cette période si courte, et pourtant si féconde. Placé sur la limite, pour ainsi dire, de deux mondes presque inconnus l'un à l'autre, M. d'Allonville a, sur beaucoup d'historiens modernes, un immense avantage : c'est de ne pas prêter, à leur exemple, des intentions fixes aux actions souvent fortuites de l'humanité, des causes prévues à des événements qui ont étonné jusqu'à ceux qui paraissaient les diriger ; c'est de savoir éviter ces généralités de notre littérature moderne, qui ne peignent rien en ayant la prétention de tout peindre.

Chercher la vérité à travers toutes les variations de l'opinion ou des opinions, telle est la mission plus sérieuse de l'historien. Il y a mieux : il faut qu'il sache, non-seulement ce qui fut, mais ce qu'à tort ou à raison nombre de gens se per-

suadent avoir été : l'histoire des passions et des préjugés de l'homme n'est pas la partie la moins intéressante de son histoire.

Mais M. le comte d'Allonville, dans son excessive modestie, nous prévient que ce n'est pas une histoire qu'il a voulu écrire, que ce ne sont pas même de véritables mémoires, mais des fragments détachés, composés à bâtons rompus, classés, autant que possible, suivant l'ordre chronologique ; « car, dit-il, en dépit des théories métaphysiques qui recherchent systématiquement la filiation des idées plutôt que celle des faits, j'ai remarqué que les dates suffisaient souvent pour expliquer, beaucoup mieux que les raisonnements, le comment et le pourquoi des choses humaines. »

Eh bien, quel que soit le livre, nous l'acceptons tel qu'il est. Nous avons confiance en l'auteur, qui dit :

« Je l'aime, cette belle, antique et héroïque France ; mon cœur s'élance au-devant de tout ce qui peut contribuer à sa félicité, sans que le plus léger mouvement d'égoïsme altère en moi cet indestructible sentiment ; car je ne dis ni n'envie rien à personne. Je n'ai jamais éprouvé que des vellétés d'ambition très-passagères, plus communiquées que senties, conçues avec peine, abandonnées avec plaisir. Libre de regrets sur toutes les niaiseries de la vanité, qui ne conviennent ni à mes principes ni à mon âge, je me félicite chaque jour de n'être rien, pour ne pas me trouver placé entre mes opinions et des devoirs d'état ou de reconnaissance... On éprouvera peut-être quelque surprise à me voir parfois blâmer ceux dont je partage la religion politique et en excuser d'autres dont la conduite a été en opposition avec mes principes. C'est que, plaçant les hommes dans la situation où les jette la fortune, je n'ai jamais pu concevoir ces haines profondes, ces inévitables jugements, fruits trop ordinaires de la diversité des opinions. Narrateur de ce que j'ai vu, quel droit aurais-je de m'en constituer le juge ? Et puis, qui, dans ces temps de troubles, n'a pas commis d'erreurs ? L'indulgence doit donc être réclamée par tous et pour tous ; c'est une dette réciproque, sacrée, dont l'acquittement ne cesse d'être un devoir qu'à l'aspect du crime. »

Le 1^{er} volume des *Mémoires secrets*, qui a pour épigraphe la vieille maxime d'Aristote : *Amicus Plato, magis amica veritas*, traite de l'enfance de l'auteur et de ses premiers rapports avec la famille de Louis XVI. Il y est question tour à tour de madame Élisabeth et de madame de Marsan ; des ducs de la Vauguyon et de Choiseul ; de l'effroyable catastrophe dont les fêtes célébrées à l'occasion du mariage de Louis XVI furent la cause ; du comte de Treassan, de Chevert, du maréchal de Vaux, de Voltaire ; puis des souvenirs de son aïeul, que la vieille nourrice de Louis XV n'appelait que *le beau d'Allonville* ; sur la duchesse d'Angoulême, belle fille de Charles IX ; sur les rois Henri III, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, tradition de plus de deux siècles, et qui n'avait passé que par l'organe de trois personnes. Il y est question encore de Turgot, de Malcaberbes, de Saint-Germain, du général Conway, de Franklin, d'Arnold, de La-

Lyette et de la guerre d'Amérique; du comte de Maurepas, de Sartine, Necker, Calonne, Grimm et Beaumarchais; de Mme Dubarry, de Bouillé, du maréchal de Richelieu, de Mme de Luxembourg, de Jean Jacques Rousseau; de l'affaire du collier, de la reine Marie Antoinette, de Marie Feodorowna, de Mirabeau, de Launay, de Polignac et de la duchesse de Grammont. Nous arrivons à l'assemblée des notables. Approchez, Brienne et d'Orléans, d'Espréménil, et vous, présidents Dupaty et Pont-Carré! voici poindre à l'horizon Caulincourt et Sémonville! L'auteur est présenté à la cour. Il nous décrit les salons de madame de Staël, nous fait connaître les Noailles et les autres affidés du château, les ministres de Louis XVI et les autres hommes d'État d'alors; les beaux esprits Condorcet, Chamfort, Laharpe, Saint Lambert, etc.; les femmes à la mode; et il jette un dernier regard sur les restes de cette antique et noble société française qui s'éteint; sur ce délicieux théâtre de l'amabilité la plus parfaite, sur ces écoles européennes du goût, de grâce et de bon ton, que la révolution française va broyer sans retour dans son impitoyable main.

Le II^e volume, qui porte pour épigraphe ces paroles du psalmiste : *Et nunc reges intelligite, erudimini qui judicatis terram*, s'ouvre par un travail de l'oncle de l'auteur, le chevalier d'Alloville, premier sous-gouverneur du dauphin, fils de Louis XVI, sur l'ancien gouvernement français; écrit tracé pour l'instruction de son élève, avec une hauteur de vues et une justesse d'appréciations vraiment dignes d'éloges. Le chevalier y traite du territoire qu'embrasse la France, de l'esprit qui anime son gouvernement, de ses ressorts, de son action, de l'harmonie de ses parties, et de ses résultats. Ces six paragraphes, dont aucun ne pourrait être distrait des autres sans laisser une lacune dans le sujet, composent, pris dans leur ensemble, ce que le sous-gouverneur appelle l'*Institution d'un peuple*. C'est comme le testament politique de l'ancien régime, offert aux méditations des générations nouvelles, heureuse exhumation qui restera comme une pièce historique des plus importantes. — L'auteur peint ensuite l'esprit public à cette époque, Necker, les philosophes modernes, la duchesse de Bourbon, Sieyès, la reine, les parlements, le déficit, les états généraux, les ordres politiques, les assemblées bailliagères et les cahiers des trois ordres, les nouveaux députés, leurs intentions et les erreurs du gouvernement. Puis apparaît la grande figure de Mirabeau, les clubs se constituent, la séance royale du 23 juin a lieu, les princes et les Polignac émigrent, le roi prend la cocarde tricolore. — Les effets du 14 juillet ne tardent pas à se faire sentir. Esprit des troupes, régiment de Flandre; 5 octobre, Favras. Le marquis de Bouillé. Mirabeau, se voyant dépassé, traite avec la cour. Sa mort arrive à temps. Correspondance curieuse du roi, de la reine, de Léopold. Origine de l'émigration armée. Voyage de Varennes, Barnave, d'Orléans, Brissac, Burke. Détails sur la fuite de Monsieur, frère du roi; la faction Lameth, les conférences de Pilnitz, Coblenz, l'abbé Louis, d'Antraigues, Sainte-Croix, Vioménil, Coigny, nouvelles correspondances, divers projets de fuite, la guerre, missions secrètes de Talleyrand et

de Mallet du Pan. Paris durant les premiers mois de 1792, journée du 20 juin, comité autrichien, Lafayette, le 10 août, éclaircissements sur cette journée, les prisons d'Etat, les hommes de la révolution, l'invasion de 1792, fin de l'Assemblée Législative, réflexions et renseignements.

Au III^e volume, qu'illustre une épigraphe du sombre Shakspeare, nous nous retrouvons face à face avec Raynal, avec Manuel, avec d'Orléans. Saint-Dominique brûle. Les Prussiens se retirent. Que penser de la cause réelle de cette retraite? Devons-nous ajouter une foi complète aux motifs que l'auteur donne de ce succès inespéré? Il y a là de quoi bouleverser toutes nos idées. Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage. Qu'il médite aussi les réflexions de Burke et de Pitt! Le comte d'Allonville revient à Paris. Le procès du roi commence. Lepelletier de Saint-Fargeau est assassiné. La tête de la belle princesse de Lamballe est promenée au bout d'une pique. Révélations curieuses sur ces atroces événements. Vains projets pour sauver le roi. Courageux efforts du baron de Batz. Derniers moments de Louis XVI. Intimité de l'auteur et de l'abbé Edgeworth. Modestes paroles du pieux confesseur. Il ignore lui-même s'il a prononcé le mot devenu historique : *Fils de saint Louis, montez au ciel*. Vote du duc d'Orléans. Le comte d'Allonville, quoique royaliste ardent, cherche, non pas à justifier, mais à expliquer sa conduite d'après son caractère et sa position. Ce passage est sans contredit un des plus remarquables du livre. L'auteur retrace ensuite de son point de vue les causes de la révolution, le règne des Girondins, le régime et l'organisation révolutionnaire, la vie privée et sociale de cette époque. Puis il nous fait assister au procès et aux derniers moments de Marie-Antoinette. Nous voyons tomber encore sous la hache révolutionnaire Custine, le duc d'Orléans, les Girondins, M^{me} Élisabeth. Nous assistons aux victoires des armées françaises. Nous voyons de près Moreau, Pichegru, d'autres chefs alors en première ligne. Nous suivons l'auteur en Suisse, en Allemagne, en Hollande, tandis qu'éclate la révolution du 9 thermidor. Causes véritables et suites de cet événement. Aspect de Paris, politique intérieure et extérieure; du royalisme en Bretagne; affaires de Quiberon; coup d'Etat du 13 vendémiaire.

Le IV volume, qui a emprunté son épigraphe à Horace : *Quid leges sine moribus vanae proficiunt?* commence par un tableau fort énergique mais peut-être pas assez impartial du règne sanglant, mais glorieux, de la Convention nationale. L'auteur nous fait connaître plusieurs conventionnels qu'il a vus de près. Il nous introduit dans les salons du gouvernement pentarchique, au milieu des premiers directeurs et de leurs agents, il nous jette au sein de ces fêtes si décolletées, renouvelées de la Grèce et de Rome, première halte sur des fleurs, après un si long voyage dans le sang et dans la boue. Il nie l'existence de *ce bal des victimes*, dont on a fait tant de bruit; il nous initie aux secrets de Pichegru, du prince de Condé, de Louis XVIII, aux embarras, aux dangers, aux craintes, aux projets du Directoire. Nous fréquentons Talleyrand et Barras, les Jacobins et les clubistes de Clichy. Le coup d'Etat du 18 fructidor éclate. L'amiral anglais Sidney

Smith prisonnier rompt ses fers. Nous voilà encore dans les salons de Mme de Staël, du prince Cossini, du commandeur de Ruffo, dans les agences royalistes où tant de sales intrigues se croisent. Puis Bonaparte se dresse, glorieux météore qui embrasera l'horizon. L'auteur part pour l'Italie. Ginguené, Brune, Pie VI, Dupont, Garat, Nelson, la reine de Naples, Championnet, Macdonald, Piranesi. Anecdotes diverses, les ambassadeurs et les généraux de l'époque, la Sardaigne. Lettre de Mme de Bourbon à Bonaparte. Le 18 brumaire et ses suites. M. le comte d'Allonville rentre dans Paris. Nous voilà sous le consulat, près de Bonaparte, de Lafayette, de Garat, de Moreau; correspondance de Bonaparte avec le roi d'Angleterre et avec Louis XVIII. Le roi de Prusse engage ce dernier à abdiquer. Conspirations diverses. Pichegru, le prince de Condé. Mort du duc d'Enghien, note diplomatique de Talleyrand à ce sujet; lettre de l'empereur Alexandre; dénégations des principaux auteurs de cette mort.

Suum cuique, telle est l'épigraphe du V^e volume, dans lequel nous trouvons de précieux détails sur la marche ascendante de Napoléon, sur l'expédition de Saint-Domingue, sur Lucien, sur les menées de Moreau, de Cadoudal, de Pichegru, des Polignac, du marquis de Rivière, sur les arrestations des Anglais, sur le projet de descente, sur la fabrication de faux billets de banque de Londres, Vienne et Saint Pétersbourg, sur les intrigues qui préparèrent l'avènement de Napoléon au trône impérial. Alors l'auteur part pour la Russie. Renseignements inconnus sur ce colossal empire. Curieux manuscrit de famille. Le maréchal Munich, les Russes, les émigrés, les femmes du Nord, les deux impératrices. Itinéraire de Louis XVIII; belle conduite de Dupuytren; écrits russes sur la bataille d'Austerlitz. Opinion de Dumouriez sur Napoléon. Sac de Lubeck. Conférence d'Erfurth. Traité secret. Le baron Vincent. Lettre d'Alexandre à Napoléon. Encore une friponnerie de Bourrienne. Plan de campagne des Russes. Paix de Tilsitt. Incendie de Moscou, quelle en fut la cause. Moreau et Jomini. De la première restauration et des Cents Jours. Lettre du préfet Fiévée. Conduite de Raguse, accusé d'avoir trahi la France. Aspect de Paris. Ami des Bourbons, l'auteur verse des larmes amères sur l'humiliation de la France et sur le pillage du Musée. Avec quelle énergique indignation il juge cette époque! Comme il sait se garantir de l'exagération de l'esprit de parti, au milieu des exagérés qui l'entourent! Il arrache à la mort, de concert avec son digne frère, alors préfet à Rennes, le général Travot, dont il est si loin de partager les opinions, et dont il a beaucoup à se plaindre, ainsi que les royalistes.

Telle est la couleur générale de ces mémoires, qui laissent si loin derrière eux tout ce qui a été publié sur l'époque qu'ils embrassent, et dans lesquels l'intérêt augmente de volume en volume. L'auteur nous en promet un encore. Mais pourquoi s'arrêter en si beau chemin? Quand on a tant de choses à raconter, et qu'on les raconte si bien, pourquoi tarir si tôt la source de nos plaisirs? Royaliste positif, mais droit, honnête, exempt de haine, tolérant et ami d'une sage liberté, M. le comte d'Allonville charme et séduit ceux-là même qui sont le plus

diamétralement opposés à son opinion: Son style simple, sans prétention, mais nerveux, incisif même quelquefois dans son exquise politesse, atteint souvent au sublime sans y viser. Les faits marchent et s'enchaînent avec une promptitude qui ne permet pas de respirer. Quand on a commencé un volume, il faut, bon gré malgré le lire jusqu'à la fin. Peut-être son excessive franchise d'honnête homme ne plaira-t-elle pas à tout le monde. Peut-être s'attirera-t-il à la fois la haine et des démocrates idéologues et des royalistes *quand même*. Peut-être l'accusera-t-on en même temps d'aller beaucoup trop loin et de ne pas aller assez loin. Qu'il se rassure! Le cercle de ses lecteurs s'agrandira chaque jour, car il a pour lui tous les hommes consciencieux, tous ceux qui, sans renoncer à une opinion qu'ils ont creusée, accueillent les lumières de la raison et de la sagesse, de quelque part qu'elles viennent; et le nombre en est encore grand en France.

EUGÈNE GARAY DE MONGLAVE.

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

LES DESTINÉES DU CHRISTIANISME,

PAR M. L'ABBÉ POLGE,

Professeur de dogme à la Faculté de Théologie d'Alais.

« Toujours souffrir, toujours combattre et toujours triompher, voilà les destinées du christianisme. » Ainsi commence M. l'abbé Polge, et ces paroles, de même que le titre de son ouvrage, m'auraient fait croire, et vous croyez, sans doute, messieurs, qu'en nous parlant du christianisme, il va nous raconter ses souffrances, ses luttes et ses victoires. « Suivez-la, nous dit-il en effet, depuis le Calvaire jusqu'à nous : ce n'est qu'une lutte avec tout ce que l'univers a de plus redoutable, et c'est toujours lui qui est vainqueur. Où va-t-il quand il descend à Jérusalem, encore si jeune et si faible? Ne dirait-on pas qu'il va se faire crucifier demain sur cette croix sanglante qu'il porte avec lui? Les hommes le disaient; mais lui, qui en sait plus que les hommes, annonce que c'est avec cette arme qu'il va attaquer le monde et le mettre à ses pieds. »

Néanmoins ce n'est guère que dans une *Introduction* étendue, élégamment écrite, que l'auteur nous fait l'histoire des conquêtes de la croix sur le paganisme, sur l'hérésie, l'islamisme et la philosophie. Après nous l'avoir montré salué par toutes les générations, il met le christianisme en face de ceux qui nous disent aujourd'hui qu'il est mort, et prennent déjà leurs habits de fête pour assister aux funérailles d'un grand culte.

Quel est donc le vrai but de M. l'abbé Polge? c'est de montrer le christianisme comme pouvant seul répondre aux besoins de l'époque, et même de la justifier

des intentions qu'on lui prête, de l'hostilité qu'on lui suppose. « Nous prouve-
 « nous, dit-il, que l'on insulte notre siècle, et qu'il n'est pas tel qu'on le sup-
 « pose. » Certains esprits peuvent bien lui prêter leurs pensées, leurs systèmes;
 mais il sait faire la part qui leur convient. Il accepte leurs progrès dans les arts,
 leurs machines et leurs chemins de fer; il les appellera des habiles industriels;
 mais, comme porteurs de dogmes nouveaux, il les repousse et s'en tient au chris-
 tianisme. Bien plus, il dira que, puisqu'on parle de ses besoins, de ses vrais be-
 soins, c'est en leur nom qu'il demande d'être chrétien, de le devenir davantage,
 parce que les siècles les plus chrétiens sont les plus beaux comme les plus heu-
 reux, tandis que les autres n'offrent guère que des humiliations et des malheurs.
 « Ainsi, dit M. Polge, la société veut être chrétienne, parce que dans le nau-
 « frage qui l'emporte elle ne voit, après avoir essayé de tout, que le christia-
 « nisme qui puisse la sauver. » C'est donc pour ceux qui, ne connaissant point
 les besoins de l'époque, ne connaissent pas mieux l'état actuel du christianisme,
 que l'auteur a partagé son livre en deux parties. Dans la première, il montre
 que le christianisme est parfaitement en rapport avec les besoins de notre siè-
 cle; dans la seconde, il montre que le christianisme est dans un état prospère
 et entouré de belles espérances. Chaque partie contient sept chapitres. Notre
 siècle aime les sciences, le christianisme les aime aussi; il les empêche de s'éga-
 rer, de se corrompre; il a les plus fortes raisons pour cela. C'est là, pour notre
 auteur, une mine féconde et qui lui a fourni de belles pages; il nous montre
 d'humbles prêtres consultés au Vatican par tous les savants de l'Europe; « et à
 « Naples, dit-il, ils leur apprennent à lire les manuscrits de Pompeïa et d'Her-
 « culanum. Regrets éternels, ajoute l'auteur, à nos congrégations savantes!
 « Elles ont formé presque tous les hommes de génie, enrichi le monde
 « de belles découvertes, composé des ouvrages immenses, dont la pensée
 « seule déconcerte les érudits les plus profonds et les plus laborieux. S'il
 « était des hommes qui ne comprissent pas ce qu'elles valent, nous leur di-
 « rions : Remplacez-les, faites ce qu'elles ont fait, cultivez les arts avec
 « gloire et une immense utilité, donnez aux enfants une éducation chrétienne,
 « nourrissez de vos sueurs des peuples entiers, faites-vous bénir et regretter
 « comme elles, et nous serons plus justes que vous, nous célébrerons votre gloire. »
 Dans un chapitre consacré aux lettres et aux arts, l'auteur ne pouvait manquer
 de nous faire voir que si les papes sont grands quand ils font porter la foi aux
 royaumes, ils le sont aussi quand ils leur font présent des arts et des sciences.
 On aime à les voir quand ils instruisent l'univers, et aussi quand ils recueillent
 dans leurs palais les ouvrages de Phidias et de Praxitèle; quand ils protègent le
 Panthéon et la colonne Trajane, et couronnent au Capitole un poème immortel.
 Notre siècle a besoin de principes qui rattachent à la vie et en règlent les dé-
 voirs; le christianisme donne ces principes; rien ne saurait le remplacer. Notre
 siècle est passionné pour la liberté; le christianisme a donné la liberté au monde;
 lui seul la lui conserve : quand il quitte un peuple, il ne laisse après lui que des

esclaves. Notre siècle est avide de gloire ; le christianisme a toutes les gloires, celle des arts, celle des sciences, des armes, de la bienfaisance. L'auteur ajoute que le christianisme a aussi la gloire de la sainteté ; mais je ne sais pas si notre siècle en est bien jaloux : il est certain du moins, comme l'observe M. Polge, que toutes ces gloires disparaîtraient avec le christianisme.

Pour nous prouver que le christianisme est dans un état prospère et entouré de belles espérances, M. Polge nous montre que les peuples, même en France, sont encore animés d'une grande foi. Il donne, à l'appui de sa thèse, des faits, des détails curieux, et ce sont toujours là les meilleures preuves. Il mentionne ensuite le nombre de conversions que fait le christianisme en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, en Asie. Il énumère ses apôtres et ses défenseurs, en louant le zèle des hommes du monde, et même le zèle de la jeunesse pour le christianisme. C'est à lui que sont les hommes de génie, le monde intellectuel, les sciences, les arts, les lettres. Les erreurs coulent devant lui comme un torrent qui ne saurait l'atteindre ; et, après avoir montré à ses pieds le protestantisme et le mahométisme, l'auteur, continuant son sujet, donne un chapitre curieux et bien raisonné sur le saint-simonisme, puis enfin sur l'éclectisme et le panthéisme, les seules hérésies qu'on ose avouer de nos jours. « Qu'avons-nous prétendu, dit l'auteur dans sa conclusion, qu'avons-nous prétendu en montrant que le règne du christianisme sera toujours glorieux ? Inspirer à nos frères une funeste sécurité ? A Dieu ne plaise ! mais tranquilliser leur foi, la ranimer, lui faire produire les œuvres, sans lesquelles tout meurt. Que si l'un d'eux voulait s'endormir, voici de quoi le réveiller : l'histoire du christianisme. Que de royaumes il a visités ! que de peuples il a bénis ! Mais aussi que de royaumes où son pied n'a pas même laissé de trace quand il les a quittés ! que de peuples visités avec amour et abandonnés dans sa colère ! » Rapportant ensuite un long passage de Fénelon, bien propre à prémunir ceux qui s'exagèrent un avenir brillant, l'auteur finit par dire que ces châtimens terribles ne sont point réservés à la France. Est-ce un vœu qu'il forme ? je le forme avec lui. Mais est-ce une assurance qu'il exprime ? je ne partagerais point sa sécurité. Je lui accorderais sans doute ce que le christianisme fait aujourd'hui dans ces archipels nombreux de l'Océan-Pacifique, ce qu'il maintient et étend au milieu de persécutions incessantes dans les contrées d'Orient ; je confesserai avec empressement ce travail étonnant du catholicisme au sein de l'Angleterre, qui semble présager ce qu'on ne vit jamais, une société qui revient en masse à la vérité ; mais je ne suis pas de ceux qui ne voient qu'à venir riant pour la France, et qui découvrent partout tendance religieuse des esprits. Je ne partage pas non plus la pensée de l'auteur quand il dit que *notre siècle soupire* (ce sont ses expressions), *soupire après la tranquillité*. J'avouerai que c'est le christianisme seul qui la maintient et la donne, mais je ne puis croire que notre siècle soupire après la tranquillité. Il y a des gens, sans doute, qui ont intérêt à la vouloir à tout prix ; mais s'il fut un siècle remuant, il me semble que c'est le nôtre.

Voilà trois ans que le livre de M. Polge est publié. Il ne me paraît point avoir fixé l'attention qu'il mérite. A quoi l'attribuer ? Il est écrit avec soin, il est savant et même érudit. N'est-ce pas pour ce livre un malheur que d'être né dans un département et d'avoir manqué de cette camaraderie qui prône chaque jour des ouvrages d'un mérite bien mince auprès de celui que nous venons d'analyser ? N'est-ce pas aussi parce qu'il n'y a pas chez nous cette avidité pour la vérité et ses œuvres, que l'estimable auteur s'est peut-être exagérée ?...

BADICHE,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

ESSAI SUR L'HISTOIRE POLITIQUE ET CONSTITUTIONNELLE DE LA BELGIQUE ,

PAR V. A. WAILLE.

Les Gaulois, qui poursuivaient incessamment deux choses, la gloire des armes et le mérite de parler avec esprit (*gallica gens*, dit Caton, *duas res industriosissime persequitur, rem militarem et argutè loqui*), s'étaient rendus redoutables par leur intrépidité dans les combats ; et les Romains, qui tremblaient à leur approche, prirent les plus grandes précautions pour ne pas subir les lois de ces terribles adversaires. Si le courage et la valeur ont caractérisé les Gaulois, que dirons-nous de cette portion d'entre eux qu'on appelait Belges, et auxquels César reconnaît une incontestable supériorité ? De l'aveu de tout le monde, les Belges étaient d'incomparables combattants.

Leurs enfants n'ont point démenti cette antique bravoure ; et, bien que démembrés, désunis, perdus, pour ainsi dire, dans la foule de peuples plus en évidence, ils ont su, dans de mémorables circonstances, sortir de l'obscurité à laquelle ils semblaient à jamais condamnés, et se faire remarquer par des exploits qui ont dû faire tressaillir les ombres de leurs illustres aïeux. C'est ce que M. Waille a fort habilement fait ressortir dans le précis historique dont il a fait précéder son *Essai* sur les institutions de ce peuple intéressant.

Quel est le fait le plus important, quel est, en quelque sorte, le point culminant du moyen-âge ? ce sont les croisades sans aucun doute. C'est dans ces lointaines expéditions, qui rappellent les courses aventureuses et chevaleresques des vieux Gaulois, que les Belges ont reparu avec le plus d'éclat.

C'est un Belge, Pierre l'Ermite, qui les prêche, qui attendrit les populations sur le triste sort de tant de pieux pèlerins, en butte à mille avanies de la part des infidèles, lorsqu'ils vont visiter le saint tombeau.

Quels sont les guerriers qui se sont distingués entre tous dans ces fameuses guerres, et qui y ont trouvé le plus de gloire ? encore des Belges ; Godefroi de

Bouillon, qui a eu les honneurs d'une brillante épopée ; qui , chose remarquable, a fait surgir un Homère du sein des peuples modernes ; Baudoin, qui échangea son épée contre le sceptre des Césars...

Dans les temps modernes ils se sont encore signalés ; et le prince Eugène de Savoie, qui se connaissait en valeur, mentionne avec quelque complaisance les Wallons (qui ne sont autres que les fils des anciens Belges), et forme des vœux pour qu'ils puissent être réunis en un corps d'armée commandé par des officiers exclusivement wallons.

Flamands et Wallons, voilà deux peuples qu'on trouve aujourd'hui en Belgique, deux peuples qui n'ont pas la même origine, qui parlent deux langues bien différentes l'une de l'autre ; deux peuples qui, malgré un ancien antagonisme, se trouvent aujourd'hui réunis et doivent vivre sous les mêmes lois.

Le Flamand, par ses souvenirs et par sa langue, tient à la souche germanique, et il semble que tout l'appelle au-delà du Rhin. Le Wallon au contraire, se rappelle la Gaule avec enthousiasme ; son langage le lie à la France ; c'est toujours vers ce pays de prédilection qu'il tourne ses regards ; tout Français de cœur et d'affection, il s'intéresse à notre gloire, prend part à tous nos succès, et se sent blessé et en quelque sorte personnellement insulté, si en sa présence on est assez malavisé pour venir médire de nous. Après tout cela, que conclure ? qu'il y a incompatibilité entre ces deux peuplades, et qu'il existe au milieu d'elles un mur infranchissable. Ce n'est pourtant pas à cette conséquence si naturelle, ce semble, qu'arrive M. Waille ; tous ses efforts tendent au contraire à établir que, malgré tout ce que nous venons de dire, il n'y a point entre les Flamands et les Wallons ces sentiments de répulsion qu'on serait tenté de leur attribuer ; que, loin de là, ils se sont depuis longtemps rapprochés, ils se sont embrassés comme des frères, unis qu'ils sont de mœurs et d'intérêts, de foi et de charité, attachés les uns et les autres au sol qu'ils ont fécondé, aux grandes cités qu'ils ont fondées et qu'ils ont décorées de tant de monuments, symboles d'union et de paix, puisqu'ils appartiennent presque tous à la religion.

M. Waille pourrait bien avoir raison. Les Flamands, si l'on considère les choses de plus près, ont peut-être plus d'éloignement que de sympathie pour les populations germaniques, parce qu'elles ont embrassé la réforme, tandis qu'ils sont restés catholiques, etc. En pourrait-on désirer d'autre preuve que cette scission qui éclata naguère d'une manière si soudaine et si extraordinaire, et qui semble avoir pour toujours séparé les Flamands, je ne dirai pas des Allemands, auxquels ils tiennent comme nation, mais des Hollandais, qui sont en quelque sorte de la même tribu qu'eux ; et cette aversion pour les Etats protestants d'Allemagne se tourne en bienveillance et en sympathie pour la France, qu'ils ont depuis longtemps habitués à admirer, quand ce ne serait que par suite des grandeurs de l'ère carlovingienne, dont le souvenir, chez eux national, ne pourra jamais s'effacer.

Ainsi donc le temps a formé des liens puissants et indissolubles qui unissent

les uns aux autres les Flamands et les Wallons; ces liens se resserrent plus étroitement par une sorte de haine qu'ils éprouvent pour les pays protestants de la confédération germanique et par les sentiments de vive sympathie et d'admiration profonde que les uns et les autres ont voués à la France, à la France dont ils partagent les croyances, dont ils veulent suivre et partager les destinées.

M. Waille, en résumant l'histoire des Belges et en étudiant à fond leurs institutions, a donc fait, non seulement un travail curieux, savant et estimable, mais encore une œuvre éminemment nationale. Il y a peut-être dans son livre, dont nous regrettons de ne pouvoir donner l'analyse, certains détails, quelques considérations particulières sur lesquels nous ne serions pas d'accord avec lui; mais en général on doit dire que l'ouvrage a été sagement ordonné par un penseur profond et un habile érudit, qu'il est écrit avec beaucoup de talent, en un mot que c'est un excellent appendice pour l'histoire de France.

LEUDIÈRE,

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX.

DES SÉANCES DU CONGRÈS DE L'INSTITUT HISTORIQUE,

POUR L'ANNÉE 1841.

*. * *Neuvième séance. — Présidence de M. Ottavi. —* On continue l'examen des influences des littératures étrangères sur la littérature française. M. Sava-gner occupe le premier la tribune. Il insiste surtout sur l'influence de la littérature allemande, principalement dans ces derniers temps. M. Fresse-Montval lui succède et signale une omission qu'on a faite jusque-là, en n'indiquant pas l'influence de la littérature arabe, qui a été très-considérable, selon lui, au moment où les *Mille-et-une-Nuits* furent, pour la première fois, traduites en français. M. Siméon Chaumier, parlant du *tribunal du verbe*, saisit encore l'occasion de développer quelques-unes de ses théories toujours fort abstraites. M. Dufey (de l'Yonne) repousse toute influence étrangère; les Français ont seuls influencé partout; jamais ils n'ont reçu d'influence étrangère. C'est une thèse de nationalité que soutient M. Dufey. Dans son résumé, M. Ottavi, avec sa lucidité, sa présence d'esprit et sa mémoire ordinaires, repousse toutes les objections qu'on lui a faites, et ajoute d'heureux développements à ceux qu'il avait déjà donnés. De nombreux applaudissements ont accueilli cette réplique.

*. * *Dixième séance. — Présidence de M. le marquis de Pastoret. —* M. Vincent lit son mémoire sur cette question : « Quelle a été l'influence des langues

barbares sur le latin du moyen-âge? » Dans ce mémoire, il établit et précise cette influence comme s'étant manifestée, 1° dans la syntaxe, 2° dans le vocabulaire, 3° dans l'harmonie générale du style, 4° enfin dans la poésie.

M. Ottavi pose ensuite la question relative aux secours que Christophe Colomb a pu trouver dans les temps antérieurs à son époque, pour la découverte de l'Amérique. De ce nombre sont certainement la *boussole* et l'*astrolabe*, et cette idée, déjà assez généralement répandue alors, que l'extrémité orientale de l'Asie s'avancait beaucoup vers l'occident de l'Afrique, en sorte qu'un géographe avait dit que de Cadix au royaume de Cathay il n'y avait que cent-vingt degrés. L'intention de Colomb a toujours été de trouver, pour aller aux Indes orientales, un troisième chemin qui ne fût ni celui des Vénitiens par la Méditerranée et la mer Rouge, ni celui des Portugais par le cap de Bonne-Espérance. L'Amérique a donc été comme un caillou contre lequel son pied, pour ainsi dire, s'est heurté! Et on peut regarder comme certain que jamais Colomb n'a cru avoir découvert un monde nouveau; mais qu'au contraire il est mort dans la persuasion que le pays où il avait abordé n'était autre que l'Asie.

La discussion s'engage sur ce dernier mémoire.

M. le président donne des détails du plus grand intérêt sur Marco Polo, les marins de Dieppe, Jean de Béthancourt qui avait fondé un royaume dans les îles Canaries, etc. Il fait remarquer toutefois que s'il relève les divers faits qui avaient pu inspirer à Christophe Colomb l'idée de ses voyages à l'occident, ce n'est point pour diminuer sa gloire.

M. Chaumier ne trouve pas que Christophe Colomb ait pu tirer grand avantage de l'*astrolabe*. Il relève cette phrase de M. Ottavi, *qu'au temps de Colomb personne ne connaissait l'Amérique*. Il se met alors à lire une suite de noms d'auteurs qui en ont parlé ou sont censés en avoir parlé; liste qui paraît interminable, surtout chaque nom étant accompagné de réflexions de la part de M. Chaumier. On l'invite à rentrer dans la question.

A M. Chaumier succède M. Ollingher, qui, reprenant la tradition à celle de l'Atlantide, conservée par Platon, arrive enfin à l'époque de Colomb, en essayant de démontrer que *Colomb avait pu avoir connaissance de ces diverses traditions*, qui sont devenues ainsi pour lui des *secours*. Les Phéniciens, d'après lui, ont connu la boussole; selon toute apparence, ils voyageaient jusqu'en Amérique; et si, au rapport de Pline, ils avaient soin de cacher leur route vers le pays d'où ils rapportaient tant de richesses, ce pays mystérieux n'était autre que l'Amérique.

M. Prat n'admet pas ces faits relatifs aux Phéniciens. Il rend à Marco Polo quelque peu d'autorité et cite les établissements des Lazaristes en Chine, les écrivains arabes. M. de Santarem réunit en ce moment, dans un grand ouvrage, toutes les connaissances géographiques, toutes les cartes qu'on a pu découvrir. Si Colomb, *Génois*, a songé à découvrir l'Asie par l'occident, c'est par rivalité contre les *Vénitiens*.

Malgré l'heure avancée, M. Ottavi répond à M. Chaumier, qu'il ne s'agit pas

de savoir quels sont les secours dont Colomb a pu s'aider, mais bien quels sont ceux dont il *s'est en effet aidé*; or, ajoute-t-il, nous avons pour cela des lettres authentiques du fils de Colomb; lettres dans lesquelles le fils nous énumère les secours dont son père s'est aidé. — La discussion est renvoyée à la séance suivante.

*, *Onzième séance. — Présidence de M. Dufey.* — On reprend l'intéressante discussion sur la découverte de l'Amérique. M. Vincent ne croit pas que la question gagne aux trop grandes restrictions qu'y a mises, en finissant, M. Ottavi; elle ne serait plus alors qu'une question de fait, très-mesquine, à laquelle il n'y aurait qu'une réponse à faire, c'est-à-dire la lecture des lettres de Fernando Colomb. Il s'étonne ensuite, relativement à l'Atlantide de Platon, qu'on voie, dans ce que le philosophe nomme l'Atlantide, un pays qui pourrait être l'Amérique; le contraire résulte du passage de Platon, qui nomme trois contrées bien distinctes: 1° l'Atlantide, grand île voisine du continent africain; 2° de nombreuses îles plus à l'occident; 3° et enfin, un immense continent inconnu, plus à l'occident encore, et dans lequel il était facile de passer quand on était dans ces îles.

M. Brillouin lit ensuite un mémoire sur la question, et après lui M. Martinez de la Rosa, aussi distingué par ses connaissances que par sa haute position sociale et politique, prend la parole sur une question en quelque sorte toute espagnole; et il sait la rajeunir par un mémoire savant, plein de détails curieux, et racontés avec une aisance de style qui faisait oublier que l'auteur était étranger. On espère que le journal de l'Institut Historique sera enrichi de cet important travail (1).

On entend encore une fois M. Ollinger; M. Dufey soutient, d'après Herrera, que des expéditions en Amérique avaient eu lieu avant Colomb. Il rappelle que les deux noms des pilotes (Pinçon) qui l'accompagnèrent étaient des noms français; que c'étaient deux marins de Dieppe; et Colomb avait en eux beaucoup de confiance et les consultait. M. Savagner pense, avec M. Martinez de la Rosa, que Colomb n'avait d'autre pensée que d'aller trouver l'Asie par l'occident. Il n'admet nullement les suppositions de voyages de tel ou tel peuple; bien plus encore fait-il bon marché de l'Atlantide de Platon, et de toutes les autres traditions. M. Fresse-Montval soutient que c'était bien l'Amérique que Colomb cherchait, et il rentre dans le détail des traditions; M. de Monglave, qu'une mission du gouvernement, toute philanthropique, a tenu cette année éloigné du congrès et qu'elle a pourtant ramené pour un instant à Paris, succède à M. Fresse-Montval et rappelle que cette question a déjà été traitée savamment dans un précédent congrès dont les actes sont imprimés. Il donne des détails intéressants sur la société des Antiquaires du Nord, etc.; après quoi M. Ottavi, avec

(1) Cet espoir est réalisé dans ce numéro même. *La Franco Littéraire* a déjà reproduit le même morceau.

son talent ordinaire, résume cette longue discussion pendant laquelle l'attention du public n'a point paru languir un seul instant.

Deuxième séance. — Présidence de M. Dufey. — L'ordre du jour est la discussion du mémoire de M. Vincent sur l'influence des langues barbares sur le latin. M. Delépine soutient qu'il n'y a jamais eu de langues barbares ; la langue celtique, la langue germanique, etc., étaient loin de l'être ; il désirerait qu'on lui fit connaître quelles étaient ces langues barbares. M. Dufey pense que le langage qu'on parlait dans les Gaules, on le parle encore aujourd'hui. Il a influé beaucoup sur le latin du moyen-âge. H. Leudière donne de nouvelles et fortes raisons en faveur du mémoire de M. Vincent. M. Savagner, après de longs et savants développements, conclut à dire qu'au lieu d'avoir corrompu la langue latine, les langues barbares l'avaient au contraire perfectionnée, en lui donnant les moyens d'exprimer des idées de civilisation plus avancée. Il attaque indirectement ceux qu'il appelle *linguistes*. M. Leudière lui répond en prenant la défense des linguistes, qui après tout rendent des services à la science, et dont il faudrait peut-être mieux connaître les travaux avant que de les dédaigner. M. Savagner réplique. On entend encore M. Thommerel qui, à peine relevé d'une maladie grave, consulte plutôt son courage moral que ses forces physiques, en se présentant à la tribune. Après un court résumé de ces détails, et la réponse à quelques objections, M. Vincent pense que la question est suffisamment traitée, et la séance est levée.

,, *Treizième séance. — Présidence de M. le marquis de Pastoret.* — M. de Brière lit un mémoire fort savant sur le *symbolisme égyptien*. Après cette lecture, M. Ottavi pose la question suivante : *Histoire des Utopies*.

On sait en général ce qu'on entend par utopistes. Nous avons plusieurs philosophes de notre époque qui ont mérité ce nom, tels que Fourier, Saint-Simon, Pierre Leroux, etc. ; la question est donc de savoir s'ils ont eu dans l'antiquité des prédécesseurs.

Platon a été un utopiste. Il a développé ses idées dans plusieurs ouvrages, notamment dans ses livres de la République. Socrate l'avait précédé. Après s'être étendu sur les enseignements de ces deux philosophes, considérés comme utopistes, M. Ottavi arrive à Thomas Morus, puis à Campanella.

Cette improvisation brillante a rempli le reste de la séance. La discussion a été renvoyée à la séance suivante.

,, *Quatorzième séance. — Présidence de M. Dufey (de l'Yonne).* — Sur la question du symbolisme, posée par M. de Brière, on entend M. Fresse-Montval, qui combat les arguments du rapporteur ; M. de Lépine lui succède et parle du symbolisme chrétien, et relève l'influence sublime qu'il a eue sur les beaux arts ; il nomme Raphaël et tant d'autres au moyen-âge.

M. de Brière répond à toutes les objections en soutenant que le symbolisme est, de sa nature, propre à empêcher tout développement.

On passe à la question des utopistes. M. de Lépine est appelé à la tribune. Il cite les utopistes ; outre Platon, Morus, Campanella, cités par M. Ottavi, il y en a eu d'autres qu'il cite. Pythagore, Fénelon, J.-J. Rousseau, Lamennais, sont des utopistes. — M. Savagner commence par définir le mot *utopiste*. Les utopistes ou théoriciens ont, selon lui, rendu des services à l'humanité. Nous leur devons tout ce qu'on a tenté dans ces derniers temps pour constituer les sociétés sur des bases nouvelles, en essayant d'accroître le bien-être matériel et intellectuel des masses. Ceci amène l'orateur à une description, fort applaudie, de la société présente, sous le point de vue du progrès. On appelle à la tribune M. de Saint-Amand, inscrit pour donner lecture d'un mémoire sur la question ; mais l'orateur est absent. M. F. Thomas se charge de lire le mémoire. On entend encore M. Dufey, après quoi la question est résumée par M. Ottavi, qui passe en revue les diverses opinions qui ont été émises durant le cours de cette discussion ; la séance est levée.

*, *Quinzième et dernière séance. — Présidence de M. le marquis de Pastoret.* — M. Leudière est appelé à la tribune pour la lecture de son mémoire sur cette importante question : *Dans quelle proportion les lumières ont-elles contribué au développement moral des sociétés ?* Il s'excuse de ne pouvoir lire lui-même son mémoire. M. de Lépine se charge d'en donner lecture ; cette lecture est vivement applaudie.

M. de Lépine combat ensuite les opinions de M. Leudière ; M. Ottavi lui succède et relève tant qu'il peut l'influence salutaire que les lumières ont toujours eue sur le sort de l'humanité. M. Savagner enchérit encore sur cet éloge, et demande ce que les hommes seraient devenus sans les lumières. Cependant ces lumières peuvent devenir dangereuses, nuisibles même, quand elles sont accaparées par une classe privilégiée qui les exploite à son profit ; mais tant qu'elles ont pleine et entière liberté de se répandre, elles contribuent au bien de l'humanité. On entend encore M. Dufey, puis M. de Brière, après quoi M. Leudière fait le résumé de la discussion. Ce résumé est écouté avec une faveur marquée, jusqu'à cette assertion : *Les serfs russes, sous le rapport du bien-être matériel, sont plus heureux que les paysans bas-bretons et irlandais.* Quelques signes d'improbation ayant éclaté, M. Leudière, avec un admirable sang-froid, a repris, commenté et expliqué sa pensée, qui n'a plus trouvé alors de contradicteurs, mais autant de partisans qu'il y avait d'auditeurs.

M. le président a pris alors la parole pour le discours de clôture ; à plusieurs reprises, des applaudissements énergiques et unanimes ont accueilli ce morceau oratoire, si digne de la solennité littéraire et scientifique à laquelle il devait servir de couronnement.

Ainsi s'est terminé le septième Congrès historique. Dans les souvenirs de ceux qui y ont assisté, et qui ont connu les précédents, il soutiendra dignement sa place.

L'assemblée s'est séparée au milieu du plus grand enthousiasme. On entendait exprimer des regrets de ce que le Congrès était déjà fini ; d'autres félicitaient les orateurs présents, et les remerciaient en même temps du plaisir et surtout de l'instruction qu'ils leur avaient procurés. Ces orateurs ne pouvaient pas recevoir de plus douce récompense.

CHRONIQUE.

On lit dans la *Gazette de Breslau* :

« Parmi toutes ces rêveries métaphysiques qui, depuis quelque temps, inondent le domaine de la science, on est heureux de rencontrer un ouvrage sérieux et positif tel que l'*Histoire du Midi de la France*, et c'est sans aucun doute une des plus importantes publications de cette année qui, par les troubles récents de plusieurs villes méridionales, devient un véritable livre de circonstance. L'ouvrage se publie en livraison de deux à trois feuilles, dont douze ont paru jusqu'ici. A en juger par ces fragments, le livre de M. Mary-Lafon ne sera pas placé avec désavantage à côté des travaux classiques de MM. Thierry et Fauriel. Dans une introduction aussi lucide que consciencieuse, aussi rapide que complète, M. Mary-Lafon fait observer avec raison que la France n'a pas été dotée d'une histoire nationale, dans le vrai sens du mot. La cause de cette lacune, l'auteur la trouve dans la formation de la France actuelle, qui, tout le monde le sait, n'est qu'une agglomération de petits États autrefois indépendants. De ces faits il déduit la conséquence que, pour rendre possible une histoire générale de la France, il faut commencer par faire la biographie de chaque province. Voilà le but que s'est proposé M. Mary-Lafon dans son livre, qui, par la fraîcheur et l'entraînement du style, se rapproche des ouvrages historiques les plus célèbres, et, par les recherches aussi minutieuses qu'approfondies, rivalise avec les travaux de l'illustre Thierry. »

— Au dernier Congrès scientifique italien, réuni à Florence en septembre 1841, Léopold II, grand-duc de Toscane, a fait don à chacun des savants présents à cette solennité d'un magnifique volume imprimé à leur intention, et intitulé : *Essais d'expériences physiques faites à l'Académie del Cimento, troisième édition florentine, précédée de notices historiques sur cette Académie, etc.* On sait que l'Académie del Cimento fut fondée en juin 1657 par Léopold, prince de Toscane, frère de Ferdinand, pour honorer la mémoire de Galilée et servir de centre aux disciples de ce grand homme, qui y continuèrent avec éclat les expériences et les travaux de leur illustre maître. On connaissait déjà plusieurs éditions de ces *Essais*, mais celle-ci, refaite d'après de nouveaux manuscrits de la

bibliothèque du grand-duc, et d'après les papiers mêmes de l'Académie del Cimento, est beaucoup plus exacte et plus complète que les précédentes. Les tentatives, les expériences de tout genre, les travaux infatigables des savants florentins, y sont racontés avec un ordre, une clarté, une grâce de style bien rares dans ces sortes de matières. Les ingénieux instruments dont ils se servaient, dont ils étaient eux-mêmes les inventeurs, qu'ils modifiaient et perfectionnaient à chaque nouvelle expérience, y sont décrits avec la plus minutieuse exactitude. La lecture des *Essais* inspire une grande admiration et une haute estime pour le génie et le caractère de ces illustres créateurs de la philosophie naturelle, qui avaient pris pour devise de leur Académie ces mots : PROVANDO E RIPROVANDO; devise qui est devenue celle de toute science expérimentale. Quoique l'Académie del Cimento n'ait duré que dix ans, par le vice de ses règlements qui voulaient que l'individu fit abnégation de sa gloire au profit de la société, elle n'en a pas moins laissé un nom immortel, car elle a été un des berceaux de la science moderne. Après sa dissolution, ses membres plus libres, mais toujours unis par le désir de savoir, par l'amour des recherches naturelles, n'en continuèrent pas moins leurs travaux, qui se répandirent bientôt dans toute l'Europe.

M. Vincent Antinori, l'un des hommes les plus distingués de la Toscane par son savoir et le charme de son style, a ajouté à cette édition l'histoire de la création et des vicissitudes de l'Académie del Cimento, avec des notices du plus haut intérêt sur les membres qui en firent partie et sur les principaux disciples de Galilée. Là on voit revivre *Nardi*, *Magiotti*, *Castelli*, que *Galilée* appelait son triumvirat; *Toricelli*, *Viviani*, *Borelli*, *Cavalieri*, *Carlo Rinaldini*, *Masili*, *Lorenzo Magalotti*, *Carlo Dati*, etc., et parmi les correspondants, *Ricci*, *Montanari*, *Rossetti*, *Cassini*, *Thevenot*, *Fabbri*, etc.

Voulant rappeler avec éclat, à l'ouverture du premier Congrès italien réuni à Florence, la gloire de la Toscane et des grands hommes qu'elle a produits, le grand-duc avait fait élever d'avance un magnifique monument en marbre, sous le nom de tribune de Galilée. La description de ce monument, par l'illustre historien de la peinture italienne, Giovanni Rosini, accompagnée de quinze belles gravures sur cuivre, a été offerte aux savants qui ont pris part aux travaux du Congrès, avec une médaille frappée à cette occasion. D'un côté de la médaille on voit la tribune de Galilée, de l'autre on lit la devise de l'Académie del Cimento : PROVANDO E RIPROVANDO, et au milieu cette inscription :

NEI CONGRESSI
DEGLI
SCIENZIATI ITALIANI
L'ACCADEMIA
DEL CIMENTO
RINASCEVA.

L'Académie del Cimento renaît dans les Congrès des savants Italiens.

Un troisième ouvrage, également publié aux frais du grand-duc, et intitulé *Guide de Florence et de ses environs*, a été offert aux savants présents au Congrès. Ce guide, accompagné de notices intéressantes et d'un plan géométrique de Florence à l'échelle de $\frac{1}{1811}$, par l'ingénieur et architecte Frédéric Fantuzzi, laisse bien loin derrière lui les nombreux ouvrages du même genre publiés jusqu'à ce jour en Italie. Topographie, institutions, industrie, commerce, établissements utiles, scientifiques et littéraires, beaux-arts, théâtres, monuments, sites populaires, rien n'y manque ; tout y est présenté avec ordre, simplicité, brève-
vété. D'excellentes tables complètent l'ouvrage.

— On lit dans un journal italien, *la Parola* (de Bologne), la pièce latine suivante, composée par M. Ferrucci, en l'honneur du célèbre naturaliste De Candolle, décédé dernièrement à Genève :

Poesis ad Genevam de loco sepulcri Augusti Pyrami Decandolli.

Si quæ habuit vivos, eadem tellure sub imâ
Defunctos vitæ munere cura tenet ;
Crede, Geneva, tuus non DECANDOLIUS isto
Quo donas condi se probat in tumulo.
Hic ubi multigenâ florens stirpe superbit
Hortus jure viri nomine et auspiciis ;
Defletum hic decuit corpus mandare sepulcro,
Et titulum mutis addere marmoribus :

HÆC. DECANDOLLI. CENERES. CLAYDYNIVÆ. IN. VENA
EXTINCTÆ. HIS. ERRAT. SÆPIVS. VMBRA. LOCIS.

Prid. Id. sept. A. MDCCXLI.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Histoire des guerres civiles dans les montagnes du Valais, par M. Friedl Mandet ; 2 vol. in-8°.

Histoire de la langue romane, par le même ; 1 vol. in-8°.

Giornale dell' I. R. Istituto Lombardo di Scienze ed Arti, e Biblioteca italiana ; numéros 2, 3 et 4 ; août, septembre et octobre 1841.

Revue étrangère et française de législation et d'économie politique, par M. Foelix ; numéro X : octobre 1841.

Cours sur l'art catholique, par M. le comte Roger de Saint-Poncy ; 1^{re} livraison ; in 18.

Pour le Secrétaire perpétuel, J.-L. VINCENT.
L'Administrateur-trésorier, A. REILL.

MÉMOIRES.

MÉMOIRE COURONNÉ PAR L'INSTITUT HISTORIQUE,

DANS LA SÉANCE D'OUVERTURE DU CONGRÈS,

LE 15 SEPTEMBRE 1841 (1).

QUESTION PROPOSÉE PAR L'INSTITUT HISTORIQUE :

Déterminer l'ordre de succession d'après lequel les divers éléments qui constituent la musique moderne ont été introduits dans la composition ; signaler les causes qui ont donné lieu à l'introduction de ces éléments.

Le but que nous nous proposons dans ce travail, et celui que se sont proposé sans doute les hommes éclairés qui en ont établi les bases, est de faire connaître quelles vicissitudes la musique a dû éprouver, quels obstacles elle a dû renverser, quels préjugés elle a dû vaincre pour arriver, de l'état d'art secondaire, constamment subordonné à la poésie, à la danse, à la mimique et même à l'éloquence, à l'état d'art libre, vivant de sa vie propre, et possédant, s'il est permis de s'exprimer ainsi, une *personnalité* complète.

L'origine de la musique, comme celle de tous les arts et de toutes les sciences, se perd dans l'obscurité dont toutes les époques primitives sont enveloppées, et ses historiens sont obligés de commencer leurs travaux positifs à la musique grecque, qui n'était cependant, comme tout nous le prouve, que le fruit d'une dégénérescence de la véritable musique antique.

En effet, les Grecs ont donné à la musique trop ou trop peu : trop, lorsqu'avec Pythagore ils veulent faire de cet art l'instrument divin avec lequel le Créateur a formé les mondes ; trop peu, lorsqu'avec Aristoxène et les autres philosophes syllogistiques, ils veulent le faire descendre aux simples proportions d'un art servant d'accompagnement à la poésie, à la danse, à la mimique et même à l'éloquence, lui assignant ainsi, — pour nous servir d'une comparaison que tout le monde comprendra, — le triste rôle que joue l'harmonie dans les compositions des Italiens modernes.

Aussi la musique grecque s'est-elle toujours ressentie des rudes coups que se sont portés sur son territoire ces deux puissances inconciliables : une théorie immense comme la sphère d'où elle prétendait tirer son origine, et une prati-

(1) En publiant le mémoire de M. Biche-Latour, le comité de rédaction du journal fait ses réserves : il a voulu respecter dans la publication le texte entier du manuscrit ; mais il n'a pas jugé convenable de prendre sous sa responsabilité toutes les opinions de l'auteur.

que ingénieusement futile, n'ayant pour but que de plaire, par une recherche infinie, au peuple le plus blasé de l'univers.

C'est la lutte incessante de ces deux éléments de la musique grecque qui a produit le chaos dans lequel elle est plongée pour nous, malgré les nombreux documents qui nous ont été transmis sur les règles qui la constituaient. En effet, une théorie trop vaste devient par cela même complètement inapplicable, chacun croyant y trouver des raisons pour modifier, à son gré, selon ses goûts et sa manière de sentir, ou plutôt selon les goûts et la manière de sentir de son auditoire, les règles éternellement vraies et éternellement applicables du *beau essentiel*; et une théorie entièrement subordonnée à *l'agrément* qu'on peut trouver par le moyen de l'art fait manquer à celui-ci le véritable but auquel il doit atteindre : celui d'être, non pas une chose *agréable*, mais une représentation vraie de nos sentiments, agréables ou non.

Le coup d'œil rapide que nous allons jeter sur la musique grecque mettra en dehors de toute contestation la vérité de ce qui précède.

Pythagore, singulièrement préoccupé de la puissance philosophique qu'il croyait être renfermée dans les nombres, établit dans son école les règles d'une musique rigoureusement basée sur ce principe numérique, auquel il demandait l'explication de toutes les lois de l'univers; et ce grand homme ayant trouvé dans cette musique, en quelque sorte mathématique, une *image* complète de son système de philosophie générale, et ayant ensuite voulu tout expliquer au moyen de comparaisons prises dans cette musique, il est résulté de cela que les figures de rhétorique empruntées à cet ordre de faits, dans le but de matérialiser des idées abstraites, mal interprétées par ses disciples et peut-être altérées par la tradition, ont produit une musique très-satisfaisante pour les géomètres, mais inacceptable par le sentiment.

Voici, au reste, le peu que nous possédons des principes de la musique pythagoricienne.

La corde était donnée pour unité, et ses divisions les plus simples étaient considérées comme devant produire les *intervalles successifs* les plus parfaits. L'octave, par la division de la corde en deux parties égales, donnait le rapport le plus consonnant, soit 1 à 2; la quinte, résultant de la mise en vibration des $\frac{1}{3}$ de la corde, venait ensuite; la quarte, produite par la résonnance des $\frac{1}{4}$ de la corde, était la dernière consonnance.

Ainsi les successions d'octaves, de quintes et de quartes étaient les seules consonnances admises dans ce système; ce qui prouve d'une manière irréfutable que ce que les Grecs nommaient *accords* n'était qu'un enchaînement de sons se succédant dans de certaines proportions, et qu'ils ignoraient l'art de faire entendre des sons simultanés, que nous nommons harmonie, puisque, dans ce dernier genre de combinaison, les successions d'octaves, de quintes et de quartes se trouvent rigoureusement interdites par des règles qui ne sont autre chose que l'expression du sentiment universel.

L'observation qui précède fera voir combien la confusion qui résulte de l'introduction des mots grecs dans la science moderne a dû nuire aux recherches historiques, puisque le mot *accord*, par exemple, exprimait dans cette langue une chose absolument différente de celle qu'il exprime aujourd'hui.

Maintenant, si l'on nous demande comment une musique basée sur des principes abstraits a pu plaire à un peuple aussi délicat que l'était le peuple grec, nous répondrons qu'il y avait pour cela deux raisons puissantes : la première est que les Grecs aimaient tout ce qui était ingénieux et tout ce qui avait l'air d'expliquer une loi de la nature ; la deuxième est qu'en musique les intervalles ne signifient pas tout, et qu'on peut leur donner, par l'inflexion ou par le timbre de la voix, et surtout par le *rhythme*, des qualités qu'ils ne possèdent pas en eux-mêmes. Au reste, puisque le rythme suffit à la musique des tambours, qui n'emploie qu'un seul son ou plutôt qu'un seul bruit, et que cette musique produit de grands effets sur les masses, nous ne voyons pas bien pourquoi les trois consonnances de Pythagore, soumises aux lois de cette puissance rythmique, n'auraient pas donné naissance à une musique infiniment plus expressive et plus capable d'émuouvoir les peuples que nous ne saurions l'imaginer ; ensuite, il ne faut pas perdre de vue que cette musique n'était faite que pour servir de moyen d'expression à la plus belle poésie qui ait jamais existé, ce qui explique complètement les effets qu'elle a produits et l'enthousiasme qu'elle a excité.

Nous ne nous arrêterons pas longuement sur les détails du système de Pythagore ; il nous suffira de dire que ces intervalles d'octave, de quinte et de quarte, étaient complétés par d'autres, qu'on nommait dissonants, parce qu'ils naissaient de rapports numériques plus compliqués ; ces intervalles étaient la seconde mineure (de *mi* à *fa*), la tierce mineure (de *mi* à *sol*) dans le genre diatonique. Dans le genre enharmonique on employait successivement la moitié de cette seconde mineure et la seconde mineure elle-même (*mi* à *mi* demi-dièse et celui-ci à *fa* naturel), et la tierce majeure (de *fa* naturel à *la*). Toutes les combinaisons avaient pour base une série de quatre sons nommée tétracorde. Chaque tétracorde était formé de deux cordes fixes, la tonique et la quarte (*mi-la*) ; les deux autres cordes étaient tendues ou relâchées selon que le musicien voulait jouer dans l'un des trois genres diatonique, chromatique ou enharmonique.

Cette théorie mathématique de l'art des sons péchait par la base, car elle avait la prétention de découler directement du calcul, tandis que le calcul lui-même la condamnait toutes les fois qu'elle voulait dépasser les limites étroites d'une octave ; ce qui la rendait pauvre et stérile en comparaison de la voix humaine, qui, dans l'organe le plus borné, possède toujours près d'une octave et demie d'étendue.

Lorsque nous disons que cette musique ne pouvait pas dépasser l'octave, nous basons sur le calcul lui-même, puisqu'une progression de quintes et une progression d'octaves arrivant au même son donnent une différence numé-

Après Pythagore, les Grecs flottèrent entre la vénération que leur inspir

mémoire de ce grand homme et la nécessité bien évidente de modifier son système pour mettre la musique d'accord avec les exigences du sentiment ; et Aristoxène, disciple d'Aristote, fut l'homme qui servit d'étendard à la révolution si vivement désirée.

En exposant les vices de la méthode du calcul rigoureux, Aristoxène proposa d'y substituer un système purement empirique, où les faits seuls étaient considérés dans leur rapport avec l'organisation de l'homme ; mais, n'osant pas complètement s'éloigner des théories abstraites qui jouissaient encore d'une grande faveur dans les plus célèbres écoles de philosophie, il se borna à modifier ce que les divisions mathématiques de la corde avaient de trop rigide, en rétrécissant imperceptiblement les quintes, pour donner à la musique la faculté de parcourir un certain nombre d'octaves sans altérer sensiblement les rapports de justesse entre les différents intervalles.

Cette manière de procéder reçut l'admirable nom de *tempérament* ; et ce nom, qui depuis a pris une extension considérable, était d'autant mieux donné, qu'il s'appliquait avec autant de bonheur au rétrécissement même des quintes qu'à la *manière tempérée* avec laquelle Aristoxène conciliait les exigences barbares du calcul avec les vives aspirations du sentiment.

Mais Aristoxène, malgré son respect apparent pour les antiques bases de la science musicale, ouvrit la porte à des abus considérables ; car il ne faut pas se dissimuler que la conclusion logique qui devait infailliblement résulter de son système était la substitution du jugement de ce qu'on appelle l'oreille au jugement par la preuve mathématique

Ce principe du jugement de l'oreille une fois admis chez un peuple aussi vivement épris de la nouveauté que l'était le peuple grec, une effroyable licence s'introduisit dans l'art, au détriment de la liberté sage et tempérée qu'Aristoxène voulait y faire régner ; car chaque novateur était en droit de croire et de persuader aux autres que l'oreille approuvait son innovation, et chacun rencontra en effet une certaine quantité de partisans et d'admirateurs.

A dater de ce moment la musique grecque ne fut plus qu'un dédale de subtilités, où les plus clairvoyants s'égarèrent, et aucune des nouveautés qui y furent introduites n'a pu résister à l'action du temps, qui détruit tout ce qui n'est pas immuablement vrai.

Certes nous avons exprimé notre blâme avec assez de liberté, lorsqu'il s'est agi d'examiner la méthode des calculs, pour n'être pas accusé de partialité en sa faveur, même lorsque nous exposons les inconvénients qui résultèrent de son abandon.

Mais que peut-on raisonnablement induire de tout ce que nous avons dit ? C'est qu'un peuple léger et frivole, éperdument amoureux de la nouveauté et de l'*ingéniosité*, sous quelque forme qu'elles se présentent, ne saurait rien rencontrer de mieux, aussi bien dans les arts que dans la politique, qu'un despotisme rigoureux qui le maintient dans d'étroites limites ; et, à ce titre, nous

ne pouvons trop admirer Pythagore d'avoir donné à la musique qu'il proposait aux Grecs une base éternellement la même, éternellement identique à elle-même, que rien ne pouvait changer ni altérer, une base, en un mot, semblable à celle que nous avons adoptée dans un autre ordre de faits sous le nom de système métrique. Seulement, il est permis de se demander, en présence des révolutions considérables éprouvées par la musique, si ce qui convient parfaitement et perpétuellement à des calculs de mesure et de dimension peut aussi bien convenir à un art destiné par la nature à exprimer les effets les plus sublimes du sentiment et des passions.

Maintenant, pour résumer ce que nous avons dit sur la musique des Grecs, et pour faire ressortir de notre longue et obscure discussion ce qui se rattache directement aux conditions du programme que nous nous proposons de remplir, nous dirons que cette musique se composait seulement de deux éléments : *la succession des durées relatives, et la succession des intervalles mélodiques* ; en d'autres termes, de rythme et de mélodie. Ces deux éléments découlaient eux-mêmes d'un seul principe, que nous nommerons *successivité*, faute d'un autre mot qui rende aussi bien notre pensée.

Nous nous croyons pardonné d'avance de n'être pas entré profondément dans les détails parfaitement ennuyeux et inutiles sur les instruments des Grecs, sur leurs modes qui n'étaient que des *tons*, sur les divisions arbitraires du ton en très-petits intervalles, et sur une infinité de choses, fort curieuses peut-être pour des érudits de profession, mais qui auraient singulièrement nui à la clarté de notre exposition et au laconisme que le cadre restreint de notre travail nous imposait.

Maintenant nous entrons en pleine liberté dans l'exposition des révolutions opérées dans la musique par le christianisme.

Comme on l'a vu, les deux systèmes principaux de la musique des Grecs représentaient admirablement les deux phases différentes de la civilisation de ces peuples ; celui de Pythagore, basé sur la théorie immuable du calcul, exprimait aussi complètement que possible le dogme immobile de l'Orient et le despotisme qui en est la conséquence naturelle ; celui d'Aristoxène, au contraire, assez semblable dans son application que tirent les éclectiques de la prétendue infailibilité du *moi*, ouvrait la porte à toutes les innovations, et, disons-le, à toutes les extravagances. Il était l'expression la plus complète de cette liberté qui devait dégénérer en licence, et qui a livré sans défense toute la Grèce aux conquérants romains.

Enfin le christianisme vint, apportant avec lui le principe qui devait détruire de fond en comble les sociétés antiques, principe éternellement admirable, qui devait indéfiniment l'esprit au-dessus de la matière, et qui, par conséquent, devait établir l'égalité morale de chaque homme devant Dieu.

Les conséquences politiques du dogme chrétien furent l'avilissement de la matière, la réhabilitation de l'esprit et l'abolition de l'esclavage ; en un mot, cha-

que l'homme fut appelé à donner librement son concours à l'œuvre immense que devaient accomplir tous les hommes, réunis enfin autour d'une lumineuse bannière, sous le nom collectif d'humanité.

Une révolution analogue dut de toute nécessité s'opérer dans la musique ; la réhabilitation de l'esprit et l'abolition de la matière entraînèrent la suppression du rythme, élément charnel de la musique païenne, puisqu'il n'a d'autre but que d'exprimer la durée des sensations, et de donner par là aux musiciens profanes l'exorbitante faculté d'imiter avec une vérité inconcevable le mouvement et la durée des impressions produites chez l'homme par les passions et par les sentiments.

La mission divine donnée par Christ à l'homme de concourir librement selon ses forces à l'œuvre générale de l'humanité devait aussi trouver son symbole et son moyen d'expression dans la musique ; ce symbole devait être et fut l'harmonie, où la diversité n'exclut pas l'unité, où la voix grave de l'homme fait se marier sans incohérence à la tendre voix de la femme, à l'organe sonore de l'enfant ; où le principe harmonieux du *bien* qui résulte de l'accomplissement de la loi morale est exprimé par l'accord parfait, et où le principe discordant du *mal* trouve aussi son expression, au moyen des dissonances ; symbole dont l'éclatante lumière devrait dessiller les yeux les plus aveugles, puisqu'on y voit, comme dans le monde moral, le *mal*, sous forme de dissonance, briser, pour un temps toujours limité, les rapports harmonieux des sons, et disparaître ensuite pour faire place à la consonnance, au *bien*, qu'il a eu la singulière faculté de faire vivement désirer.

Telle est, selon nous, et, nous l'espérons, selon tous ceux qui ont conservé au fond de leur cœur un reste de foi et qui veulent se donner la peine de regarder les choses comme elles doivent être regardées, la véritable raison des révolutions qui ont changé du tout au tout la face de la musique ; et cette opinion, fruit de longues études et de mûres réflexions, se trouve encore confirmée dans notre esprit par le spectacle unique des changements survenus lors de l'adoption du christianisme dans toutes les institutions, dans tous les arts et dans toutes les sciences.

Comment refuserait-on de croire que le principe, qui de sa main puissante a pétri les rapports sociaux et politiques des hommes pour les modeler à son image, qui a introduit une nouvelle religion, une nouvelle morale, une nouvelle philosophie, un nouveau droit, une nouvelle astronomie ; qui est, comme le dit très-excellamment Bacon, *l'aromate qui empêche la science de se corrompre* ; comment, disons-nous, peut-on se refuser à croire que ce principe ait dû produire une nouvelle musique ?

Ceci admis, il ne nous reste plus qu'à suivre pas à pas, notre croyance dans le cœur et l'histoire à la main, le développement progressif du principe chrétien dans ses applications à la musique.

La musique chrétienne ne pouvait secouer du premier coup les entraves que lui

avaient léguées les différents systèmes grecs, pas plus que la première société chrétienne ne put se débarrasser des langes de la civilisation romaine. D'ailleurs le principe même du christianisme était destiné à présenter le spectacle unique d'une révolution générale opérée, pour ainsi dire, sans secousse et sans rien de ce qui accompagne les révolutions purement humaines, au moyen de l'application de cette divine maxime : « Rendez à César ce qui appartient à César, mais « rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu. »

Aussi la musique chrétienne conserva-t-elle les tétracordes grecs et l'ordre de succession des sons qui y était observé, en bannissant toutefois de son sein les genres chromatique et enharmonique : le premier, parce qu'il présentait de la troisième à la quatrième note un intervalle de tierce mineure dont l'étendue s'opposait à la majestueuse plénitude du chant sacré ; le deuxième, parce qu'il contenait de la première à la troisième note deux intervalles de quart de ton, intervalles dont les mathématiciens seuls étaient capables de comprendre la justesse, mais qui réellement avaient toujours été bannis du véritable chant et n'avaient été appliqués qu'à la mélodie déclamatoire en qualité d'accent en quelque sorte arbitraire.

Mais la musique chrétienne conserva les modes antiques qui, comme nous l'avons dit, n'étaient que des tons et n'exprimaient que la différence du grave à l'aigu entre les divers points de départ des systèmes de succession, que nous nommons gammes ou échelles.

Quant au rythme, son abolition se fit, non pas graduellement et au moyen d'un progrès lent et durable, mais par secousses violentes ; une chose singulière, mais pourtant vraie, est que les réapparitions du rythme dans la musique chrétienne ont eu lieu justement aux époques où des hérésies terribles venaient menacer l'unité chrétienne, en essayant d'introduire dans son sein des principes de matérialisme, et que ces troubles de l'Église étaient pour ainsi dire répercutés jusque dans la musique sacrée au moyen de l'emploi de ce rythme, élément purement matériel d'imitation des passions humaines.

Au reste, l'influence des hérésies sur la musique chrétienne est un des faits les plus curieux de l'histoire de cet art, et nous aurons encore dans le cours de ce travail l'occasion d'en constater les effets.

Quoique le principe de la musique nouvelle fût nettement posé, comme nous l'avons déjà dit, par le fait même de l'établissement du christianisme, son développement et ses applications ne pouvaient nettement se faire jour au milieu des désordres de toute espèce qui agitaient l'Église ; aussi, au IV^e siècle, saint Ambroise (1), homme magnifiquement éclairé, sentant que l'orthodoxie du prin-

(1) Évêque de Milan. Son père Ambrosius était préfet des Gaules. On ne connaît ni le lieu de sa naissance, qui doit avoir été l'une des trois villes Lyon, Arles ou Trèves, ni l'année où il naquit, qu'on fixe de 333 à 340. Douze hymnes, qui portent son nom, sont encore chantées à l'église, ainsi que le célèbre cantique du *Te Deum*.

cipe ne peut être communiquée aux masses que par l'orthodoxie du culte, et sachant mieux que personne que la musique est un des moyens d'action les plus puissants de ce culte; saint Ambroise, disons-nous, voyant l'état déplorable où les hérésies et le mauvais goût, qui est aussi une hérésie dans son genre, avaient plongé la musique, se mit à l'œuvre et réforma ce bel art, en appliquant jusqu'à un certain point à cette réforme le principe musical chrétien.

Voici, au reste, les bases sur lesquelles saint Ambroise établit sa réforme : 1^o il réunit les deux tétracordes pour en former la gamme ; 2^o il choisit parmi les modes grecs ceux qui lui parurent le plus propres à la majesté du chant et à l'étendue de la voix, au nombre de quatre, qui sont encore conservés dans le rituel sous le nom de modes authentiques ; 3^o il bannit tous les prétendus ornements qui s'étaient frauduleusement introduits dans la mélodie ; 4^o et enfin il supprima un grand nombre de rythmes.

Il est facile de voir comment le principe musical chrétien se trouvait appliqué en grande partie dans la réforme ambrosienne. En effet, la réunion des deux tétracordes, partant de la tonique pour arriver à l'octave, est un véritable trait de lumière, puisqu'elle constitue l'unité de gamme en renfermant cette gamme entre la tonique et le son le plus analogue de cette tonique, qui est l'octave ; en outre, l'établissement de quatre modes exclusifs opposait une barrière puissante aux innovations et aux dépravations de toute espèce ; enfin, l'abolition des ornements rendait au chant chrétien la pureté à la fois simple et majestueuse qui aurait dû toujours y régner, et la suppression de presque tous les rythmes était un acheminement vers le résultat infailible que le principe chrétien devait amener en musique.

Mais les hérésies nombreuses, fortement secondées par les restrictions de la musique ambrosienne, parvinrent encore une fois à souiller le chant sacré des immondices dont saint Ambroise l'avait purifié, et le mal devint si grand, si intolérable, que le chef même de l'Église dut descendre de sa chaire pontificale jusqu'au lutrin de sa cathédrale universelle, pour corriger de sa puissante main les Antiphonaires profanés.

Ce que fit saint Grégoire (1) pour la musique chrétienne ne saurait être trop profondément médité, car chacune des modifications qu'il y apporta, est empreinte du cachet de la plus haute raison.

Conservant les principes de saint Ambroise, ce grand pontife les modifia cependant, de façon à en détruire les inconvénients ; il supprima complètement le rythme et rendit par là le chant sacré incapable de jamais exprimer les sentiments et les passions ; il en fit le chant spiritualiste par excellence ; car toutes les notes, y étant d'égale durée, déroulaient, avec un calme et une majesté toute

(1) Il substitua aux lettres grecques, très-complicquées, les lettres romaines pour la notation des notes. Il donna le nom d'*authentiques* aux quatre tons de saint Ambroise, et donna le nom de *plagaux* aux siens.

divine, les saintes paroles du Fils de Dieu, les revêtissant ainsi de la seule expression qui pût leur convenir, celle de la toute-puissance accomplissant immuablement, à des moments donnés, la succession de ses volontés.

En revanche, saint Grégoire ajouta quatre modes à ceux de saint Ambroise, pour donner à la musique moins de monotonie, et pour éviter par là les innovations toujours funestes et dangereuses lorsqu'elles ne partent pas d'une tête éclairée et qu'elles ne sont pas dirigées par une main ferme.

Comme nous l'avons dit, l'abolition du rythme était une des conséquences nécessaires de l'application du principe chrétien à la musique; mais, chose unique qui n'a pas été assez remarquée, c'est que cette abolition s'applique par le plain-chant à la langue latine, langue essentiellement rythmique en elle-même. Il est évident que le spiritualisme ne pouvait s'introduire dans les cœurs et dans les esprits qu'au moyen d'idiomes entièrement dénués de facultés d'expression et d'imitation matérielles, et que, par conséquent, le rythme, qui a cette faculté d'expression et d'imitation, devait en être banni; mais voir cette exclusion appliquée à une langue qui devait servir de mère à toutes les langues chrétiennes, et la voir s'exécuter au moyen du chant sacré, est un spectacle qui saisit d'étonnement.

Ainsi le chant sacré fut le niveau par lequel la langue licenciée d'Ovide, la langue athéiste de Lucrèce devint la langue par excellence du spiritualisme. Le christianisme, de sa puissante main, rendit égales les syllabes devant l'autel, comme le Christ avait rendu égaux tous les hommes devant lui.

Il en résulta un idiome à la fois mort et vivant : mort, pour les choses profanes qu'il ne pouvait exprimer qu'avec le secours du rythme; vivant, pour les choses saintes dont l'esprit seul doit se communiquer sans le secours d'aucun moyen d'expression passionnée. Ce spectacle admirable le devient davantage encore si on considère avec Joseph de Maistre qu'à l'Église universelle il faut une langue universelle, complètement conforme à l'esprit de cette Église; or la langue latine, dénuée de rythme, était justement celle qui convenait (1). « Seule, entre toutes les langues mortes, celle de Rome est véritablement ressuscitée, et, semblable à celui qu'elle célèbre depuis vingt siècles, une fois ressuscitée, elle ne mourra plus. »

Après saint Grégoire, la musique chrétienne n'avait plus qu'un seul progrès à accomplir, une seule conquête à faire, celle de l'*harmonie*; mais cette partie de l'art ne pouvait se développer et arriver à son entier perfectionnement que par l'enfancement le plus long et le plus douloureux. Le premier obstacle qu'elle avait à vaincre était de faire adopter le principe même de la simultanéité des sons; le second était celui qui résultait de la tradition musicale grecque, où toutes les règles n'avaient d'autre but que d'établir des successions. Or on sait l'influence déplorable qu'eut la science grecque, ou plutôt *sa mauvaise queue*,

(1) *Du Pape*, par Joseph de Maistre, page 138. — 1841.

sur la science du moyen âge ; la prédominance des systèmes d'Aristote en philosophie et en histoire naturelle empêcha pendant longtemps le véritable développement de ces deux branches des connaissances humaines, et les deux systèmes principaux de la musique grecque, combinés avec les récits extravagants des effets merveilleux opérés par cette musique, ne pouvaient laisser librement agir des savants aussi amoureux du passé que l'étaient ceux du moyen-âge.

Quoi qu'il en soit, le principe se fit jour à travers ces obstacles en apparence insurmontables ; on osa faire entendre deux sons à la fois, mais nul ne saurait dire où, quand, comment, et par qui cette innovation fut tentée ; nous ne prétendons pas en savoir plus que les autres sur un point aussi obscur et aussi vivement discuté parmi les savants ; nous nous bornerons à exposer les différentes conjectures auxquelles il a donné lieu.

Huchald (1), moine de Saint-Amand, qui florissait à la fin du IX^e siècle, a laissé des écrits sur la musique, dans lesquels on veut voir, au moyen de l'interprétation de textes obscurs, quelques commencements de *diaphonie*, c'est-à-dire de chant à deux parties ; mais, comme les règles qu'il y posa n'admettaient comme consonnances que la quarte, la quinte et l'octave, il est plus naturel de penser que ces règles, d'ailleurs semblables à celles des Grecs, s'appliquaient plutôt à des successions de sons qu'à des simultanités : au reste, il proposa des signes pour remplacer les lettres établies par saint Grégoire, préparant ainsi la venue de Guy d'Arezzo (2).

Ce dernier s'applique plutôt à perfectionner la notation musicale qu'à donner de nouvelles règles à l'art ; nous n'avons pas à nous expliquer ici sur les améliorations importantes qu'il parvint à y introduire ; seulement ses écrits constatent, d'une manière incontestable, l'existence de la *diaphonie*, sans toutefois nous donner aucun éclaircissement sur les lois qui présidaient à sa formation.

Quelques-uns prétendent que le germe premier de cette *diaphonie* a été la tierce mineure placée seulement à la terminaison de morceaux chantés entièrement d'ailleurs à l'unisson ; d'autres veulent, au contraire, que la quarte et la quinte aient été les seules consonnances employées dans le contre-point primitif. Cette dernière opinion nous paraît la moins probable, quoiqu'elle ait en sa faveur l'influence incontestable de la tradition grecque.

A Guy d'Arezzo succéda Francon, nommé par les uns Francon de Cologne, par les autres Francon de Paris ; il était scholastique (3) de la cathédrale de

(1) Hucbaldus, né en Flandres en 840. Il était petit-fils et disciple de Milo. Il était à la fois philosophe, poète et musicien.

(Voir la collection de M. le prince-abbé Martin Gerbert.)

(2) Guido, bénédictin du monastère de Pomposa, né vers 990, à Arezzo, petite ville de Toscane. Au lieu de répéter la lettre, Guy se contenta de l'écrire au commencement de la ligne, etc. (Voir Choron.)

(3) On appelait scholastique l'ecclésiastique chargé par l'évêque de diriger les petites écoles.

Liège; il composa un traité de *déchant* (1) (contre-point). Ce document curieux, parce qu'on peut y voir exactement l'état auquel la musique était arrivée, nous est resté dans son entier. Voici quelles étaient à cette époque les ressources de l'art : Francon divisait les intervalles en *concordances* et *discordances*, et distinguait les concordances en trois espèces : 1^o l'unisson et l'octave, concordances parfaites ; 2^o les tierces majeure et mineure, concordances imparfaites ; 3^o la quarte et la quinte, concordances moyennes.

Au reste, Francon donne peu de renseignements sur la manière d'employer les intervalles ; il dit seulement qu'on pouvait commencer le déchant par toutes les concordances.

Nous ne savons pas au juste sur quel motif Francon basait sa classification des intervalles ; mais nous y voyons le commencement des qualifications imposées si mal à propos aux divers éléments de la musique. Comment, en effet, peut-on soutenir sérieusement que l'unisson et l'octave sont des consonnances parfaites, tandis qu'ils ne sont, pour ainsi dire, que des identités ? La perfection serait-elle dans l'uniformité et dans la monotonie ? et alors à quoi bon chercher ce principe de *diversité* que nous nommons harmonie ? En outre, on ne peut pas nommer, en langage rigoureusement logique, les tierces majeure et mineure concordances imparfaites ; car ces deux tierces sont au contraire les concordances les plus parfaites et peut-être les seules qu'on puisse admettre en bonne théorie.

Cette erreur de langage, qui a apporté plus d'obstacles qu'on ne saurait l'imaginer au développement théorique et pratique de l'art, vient probablement de ce que ces deux concordances portent le nom commun de tierce ; mais, par le fait, comme elles sont entièrement différentes, entièrement indépendantes l'une de l'autre, il est absurde d'induire de cette communauté de nom l'imperfection de la chose.

S'il avait plu aux grands philosophes de la Grèce et aux laborieux savants du moyen-âge de classer les intervalles par demi-tons, comme cela devrait être, au lieu de les classer diatoniquement comme ils l'ont fait, la tierce mineure aurait été une quarte, et la tierce majeure une quinte ; et, par ce simple changement dans le système de calcul des intervalles, ces deux consonnances, éternellement parfaites, auraient échappé à la qualification brutale et absurde contre laquelle nous nous élevons.

Au reste, nous demandons humblement pardon au lecteur de cette digression, en apparence inutile ; mais nous croyons fermement que l'influence des noms sur les choses de science a une portée dont les effets sont incalculables, et que le seul moyen de tirer la musique de l'ornière où elle chemine encore si péniblement de nos jours, est de donner aux éléments divers de cet art des noms exprimant parfaitement l'action qu'ils doivent exercer, le but qu'ils doivent atteindre.

(1) Ce traité se trouve dans la précieuse collection de M. l'abbé Martin Gerbert. Il a pour titre : *Franconis musica et cantus mensurabilis*, etc.

Dans le XII^e siècle et au commencement du XIII^e, la musique ne subit aucune modification importante quant à la combinaison des sons simultanés. L'art, qui devait augmenter ses richesses par l'adjonction de tant d'éléments nouveaux, semblait épuisé après l'enfantement de la théorie de Francon.

On trouve seulement dans la pratique, à la fin du XIII^e siècle, des exemples de sixte majeure accompagnée de la tierce, et résolue sur l'octave, et des exemples de tierce et quinte. Ces derniers impliquent nécessairement l'emploi de trois parties dans le déchant, et peuvent être considérés comme un commencement de pratique de l'accord parfait.

A la même époque on commença à éprouver de nouveau le besoin de donner au son des valeurs de durée déterminées régulièrement; et de la combinaison de ces valeurs diverses résulta la mesure, qu'il faut bien se garder de confondre avec le rythme, car ces deux choses sont essentiellement différentes. La musique composée d'après ce système fut nommée *musica mensurata*, et mieux encore *musica nova* (1). Elle était en effet une musique neuve, car la mesure, chez les anciens, n'avait aucun rapport avec celle-là, puisqu'elle servait seulement à établir dans le rythme des divisions en quelque sorte arbitraires, dont le but était de faciliter l'exécution, tandis que la mesure de la *musica nova*, établissant des valeurs de durée, aurait été un véritable rythme, si elle n'avait manqué essentiellement de la variété, de l'énergie et de la puissance imitative, qui naissent de la combinaison de diverses valeurs de durée, et qui seules peuvent constituer cet élément de la musique.

La grande différence qu'il y a entre cette mesure et le rythme tel que nous le pratiquons naît de ce que le rythme, par l'infinie variété de ses combinaisons et par leur analogie avec les modifications organiques que le sentiment produit dans l'homme, est en quelque sorte l'*image* de ces modifications organiques, tandis que la mesure de la *musica nova* n'était à proprement parler qu'une division du temps en parties égales. Or, que peut avoir de commun cette espèce d'horloge musicale avec notre rythme, si puissant en moyens d'expression et d'imitation des passions humaines? Pas grand chose, assurément! Mais cette introduction de la mesure fut, il est bon de le reconnaître, l'instrument au moyen duquel les pieds rythmiques purent plus tard trouver leur place dans la musique et dans la mesure elle-même.

Au commencement du XIV^e siècle on voit des exemples de septièmes, préparées et considérées comme retard de la sixte, et des exemples de quartes, préparées, considérées comme retard de la tierce; on voit aussi l'harmonie syncopee

(1) C'est dans les ouvrages de Marchetto, de Padoue, dédiés au roi de Naples Robert, qu'on voit les divisions de la *musica mensurata*. Il avait fait dans sa jeunesse le *Lucidaire de la musique plaines*. Vérone, 1274.

s'introduire dans la musique; François Landino (1), compositeur et organiste florentin, en fit l'emploi.

En 1360, Jean de Muris (2) publia son traité *De Discantu*; c'est à lui véritablement que commence l'harmonie moderne. Abandonnant les préjugés que les systèmes grecs avaient légués aux modernes, il bannit la quarte du sanctuaire des consonnances, et classa l'unisson, l'octave et la quinte comme consonnances parfaites, les tierces majeures et mineures et la sixte majeure comme consonnances imparfaites. C'est dans ce traité qu'on voit apparaître pour la première fois les règles qui s'appliquent encore de nos jours à la succession des intervalles, et en vertu desquelles les consonnances dites parfaites, soit la quinte et l'octave, ne peuvent se succéder par mouvement semblable.

L'harmonie consonnante devient plus complète, et elle se compose d'accords de tierce et quinte, et de tierce et sixte.

La dissonnance s'introduisit aussi dans le domaine de l'art, mais avec beaucoup de timidité, et seulement sous forme de retard d'une consonnance. On trouve dans les harmonies du XIV^e siècle les accords de quarte et quinte, de tierce et septième, et même de tierce et neuvième.

Enfin, le contre-point double, qui est devenu l'harmonie à quatre parties depuis que les intervalles du contre-point ont été *condensés* en accords, commença à poindre : c'était comme l'aurore du jour lumineux qui devait raviver l'art.

Pour expliquer convenablement, comme notre programme nous y oblige, les causes de l'introduction dans la musique des éléments auxquels le XIV^e siècle a donné naissance, il faudrait faire ici une philosophie complète de l'harmonie; car la présence dans les contre-points de cette époque des accords de tierce et quinte, et de tierce et sixte, véritables accords parfaits, directs ou renversés, celle des retards, qui contenaient en principe toute la théorie des dissonnances, et celle plus importante encore du contre-point double, formaient, à très-peu de chose près, ce qu'on est convenu de nommer harmonie.

Mais cette question si grave de la philosophie de l'harmonie, sur laquelle sont venus se briser les théoriciens les plus remarquables, ne saurait être traitée ici avec tous les développements convenables. Nous nous contenterons d'émettre à ce sujet quelques idées générales, dont on nous pardonnera le lacanisme et peut-être l'obscurité; plus tard nous essaierons de les développer dans un ouvrage entièrement consacré à cette branche de l'art.

Le principe de l'accord parfait naît, selon nous, de la nécessité de mettre en évidence les différentes parties d'un son fondamental; et cette nécessité résulte

(1) François Landino florissait vers le milieu du XIV^e siècle. On peut voir de lui une canzonette italienne, publiée par M. Fétis dans la *Revue musicale*, année 1827.

(2) Jean de Muris, ou Jean des Murs, docteur de Sorbonne. Sa patrie est incertaine : les uns l'ont dit Anglais, d'autres Parisien, et d'autres Normand.

elle-même du devoir que le christianisme avait imposé à chaque homme de concourir selon ses forces à l'œuvre générale de l'humanité. Or personne n'ignore qu'une corde mise en vibration produit, outre le son principal, une résonnance de douzième et une autre de dix-septième. En rapprochant ces deux derniers intervalles, l'un d'une octave, l'autre de deux, on obtient l'accord de tierce et quinte; mais cet accord ainsi formé n'est pas encore l'accord parfait, puisque la mise en évidence des aliquotes détruit le rapport de force qui existe dans la nature entre le son principal et ses harmoniques. Pour rétablir ce rapport, autant qu'il est permis à l'homme de le faire, il faut renforcer le son principal par la résonnance de l'octave, qui est le son analogue. De cette manière, l'accord parfait devient l'*image* la plus complète du son lui-même; il se constitue à l'état de véritable *unité*; et de là vient toute sa perfection, car il est l'ouvrage de la nature, modifié par l'homme, qui a dû le rendre propre à son usage.

Quant au principe de la dissonance, il a pour raison d'existence la nécessité où se trouvait l'homme de perfectionner la perfection elle-même en l'entourant de nombreuses imperfections; mais la dissonance, comme le *mal*, dont elle est l'*image musicale*, ne peut subsister dans l'art qu'avec de terribles restrictions, et à condition de conserver avec la consonnance de très-grandes analogies (la formation par tierces), qui en rendent l'emploi supportable; elle ne possède et ne peut posséder aucune puissance de conclusion et de terminaison, car, si elle avait cette puissance de conclure, son emploi serait illimité, et la destruction de l'harmonie en serait le résultat.

Le XV^e siècle recueillit la riche succession de son prédécesseur : au commencement Guillaume Dufay (1), Binchois et Dunstaple enseignent à écrire avec une élégance inconnue jusqu'alors; Dufay met dans ses ouvrages les premières imitations bien faites, et on y trouve même des canons à deux voix, ce qu'on peut considérer comme les premiers essais des contre-points conditionnels (2).

L'importance de cette dernière innovation est incalculable, car du canon est née la fugue; or on sait que, dans ces compositions, soumises à des règles en apparence arbitraires, le compositeur est obligé de choisir un sujet conformé de telle sorte qu'il puisse, placé à un intervalle harmonique, se servir à lui-même d'accompagnement.

L'auteur du premier canon n'avait sans doute en vue, en créant ce genre de composition, que d'établir une forme dans laquelle les seules lois de l'harmonie devaient trouver leur accomplissement; mais il ne savait pas, et beaucoup de gens

(1) 1432. Il fut considéré comme le plus grand musicien de son siècle. On lui attribue l'invention de la notation blanche; mais il ne fit que la perfectionner. Il étendit de trois tons au grave le système de Guy d'Arezzo.

(2) Contre-point conditionnel ou de fantaisie. L'on s'y imposait telle ou telle condition, plus ou moins rigoureuse, comme de n'employer que le mouvement conjoint, *contrapunto alla dirita*, de se l'interdire, *contrapunto solando*, etc.; le caprice pouvait multiplier à l'infini ces compositions puériles.

ne savent pas encore de nos jours, que la recherche du sujet d'un canon ou d'une fugue devait amener, non-seulement une perfection extrême dans les rapports harmoniques qui résultaient des développements de ce sujet, mais encore une perfection non moins grande dans les rapports de durée de chaque son, lesquels devaient se combiner entre eux pour le retour périodique des cadences. En effet, le *sujet* ayant une durée déterminée, tous ses développements, devant se rapporter harmoniquement avec lui, devaient s'y rapporter aussi quant à la valeur des notes et à la durée de chaque partie de ces mêmes développements.

Ainsi, de ces règles arbitraires du canon et de la fugue a jailli tout entière la phrase musicale parfaite, comme des folles recherches des astrologues et des alchimistes sont nées la chimie et l'astronomie; et telle est la puissance de la nature et son inépuisable bonté, qu'elle ne cesse d'être féconde, même lorsque des insensés, poussés par l'orgueil qui perdit l'ange, veulent lui faire violence.

De cette forme de la phrase musicale parfaite, enfant légitime du canon et de la fugue, naquit la forme poétique adoptée depuis par tous les peuples de l'Europe; et cette conséquence un peu hardie ne sera plus contestée par personne, lorsqu'on voudra bien remarquer que la musique est l'art de combiner les sons et la durée de ces sons de la manière la plus parfaite possible, et que nécessairement les perfections qu'elle peut acquérir doivent se répercuter, s'il est permis de s'exprimer ainsi, sur la poésie, dont elle est, à proprement parler, la partie matérielle et sensible.

Comme nous venons de le voir, les musiciens du XV^e siècle introduisirent dans l'art quelques-uns des éléments qui le constituent encore aujourd'hui; et leurs successeurs, profitant de leurs immenses travaux, poussèrent aussi loin que possible la perfection du contre-point dans les tonalités du plain-chant, derniers restes de la musique grecque. Mais, à côté de ces contrapuntistes remarquables, s'était formée de nouveau une école de mauvais goût et de décadence, où l'ingénieux et le trivial l'emportaient sur le *beau*, simple et naturel. Nous ferons remarquer en passant que cette époque était aussi celle du commencement des grandes hérésies qui brisèrent l'unité chrétienne; aussi les chefs de l'Église, justement effrayés d'un débordement qui ne respectait pas même le chant sacré, résolurent-ils de bannir du culte toute musique composée depuis saint Grégoire.

Pendant que cette grave question se discutait, un homme vint, et offrit de plaider la cause de la musique contemporaine en faisant entendre quelques-unes de ses compositions; et cet homme gagna cette cause comme Sophocle avait gagné la sienne en lisant au tribunal sa tragédie d'*OEdipe*. Nous n'avons pas besoin de nommer ce glorieux avocat: le nom de Palestrina (1) se présente de lui-même à toutes les mémoires.

(1) Palestrina (Giov.-B.-Piet-Aloisio da), né en 1529 à Palestrina, petite ville de l'État romain.

L'art chrétien fût poussé par ce grand homme à sa dernière perfection; jamais sentiment plus pur de l'harmonie et de la tonalité n'avait été offert aux oreilles étonnées! jamais aussi personne n'a connu comme Palestrina, avant et après lui, l'art prodigieux de faire chanter ensemble quatre, six et même huit parties différentes, avec une facilité et une élégance qui ne cessent de surprendre.

Mais la vive lumière que Palestrina jeta sur l'art chrétien, en résumant tous ses éléments et en lui donnant une perfection inconnue jusqu'à lui, était, hélas! comme celle d'une lampe prête à s'éteindre; et lui-même, construisant d'une main son édifice sacré, le détruisait de l'autre, en dotant la musique profane de ses incomparables madrigaux, qui firent et qui font encore le désespoir des contrapuntistes.

Puisque nous en sommes aux madrigaux de Palestrina et à la musique profane, nous allons combler, avec tout le laconisme possible, une lacune que nous avons laissée à dessein dans ce travail, pour ne pas rompre les chaînons qui unissent les divers faits de l'histoire de la musique sacrée.

A côté de la musique sacrée il a existé de tout temps une musique profane, destinée à l'expression des sentiments de l'homme mondain, et par conséquent consacrée à l'amour, à la table et au récit des exploits guerriers; mais jusqu'au XIII^e siècle, les documents manquent absolument pour établir l'histoire de cette musique, car rien ne s'est conservé, en fait de science et d'art, que par la religion et par ses fidèles ministres. Cependant tout porte à croire que les lois sévères et les tonalités du chant sacré servaient aussi de base à tout le reste de la musique; et ce qui le prouverait au besoin, est l'absence complète d'un rythme régulier dans les imparfaites poésies de cette époque.

Toutefois, à partir du XIII^e siècle, on trouve quelques chansons, et notamment celles d'Adam de La Halle (1), où les règles du contre-point sont aussi bien observées que dans les compositions sacrées de la même époque. Plusieurs continuèrent à exploiter ce genre de musique; et comme, malgré la sévérité des règles, il se prêtait davantage à une certaine liberté, diverses améliorations en résultèrent; et la musique sacrée les adopta en retour de tout ce qu'elle lui avait prêté. Il est même permis de penser que l'inimitable pureté du style de Palestrina était due en partie à la nécessité où il se trouvait de plaire dans ses compositions profanes.

Une chose singulière, et qui prouve jusqu'à quel point était poussé le mélange de ces deux musiques, partant du même point pour arriver à des buts si différents, est l'explicable choix que firent les compositeurs des XV^e et XVI^e siècles de quelques-uns de ces airs de chansons pour servir de thèmes à des messes tout entières. Mais ce fait prouve aussi combien ces deux musiques

(1) Voir dans la *Revue musicale* les chansons d'Adam de La Halle, année 1827; Fétis, voir la *Revue musicale*, Bottée de Toulmon, année 1836.

étaient éloignées de notre système expressif, puisque les compositions de ce genre qui nous restent, ne paraissent pas, même à l'œil le plus attentif sortir de la ligne rigoureuse qui limitait les élans de la musique sacrée.

Quelques auteurs prétendent que cette manière d'agir était une véritable profanation, et que, pendant l'audition des messes ainsi composées, le peuple avait présent à l'esprit les paroles profanes des chansons qui avaient servi de thèmes. Pour notre part, nous croyons fermement que cela n'a été, ni pu être ; car ces thèmes, introduits dans le contre-point sacré, se trouvaient en quelque sorte noyés dans la multitude des combinaisons harmoniques qui devaient nécessairement en dénaturer le caractère.

Quoi qu'il en soit, il résulte de ce sacrifice fait au contre-point une disparition complète du peu qui était resté de la prosodie latine. Certes le chant grégorien l'avait profondément nivelée, en établissant l'égalité entre toutes les syllabes ; mais, à travers cette égalité même, la puissance sonore de quelques énergiques accentuations, inhérentes à la langue latine, se faisait encore sentir ; c'est même à cela qu'on peut raisonnablement attribuer l'origine des temps forts, qui, dans une succession de notes égales, représentent la longue, et qui sont, à proprement parler, l'élément constitutif de notre poésie, sous le nom d'*accents toniques*. Dans la musique sacro-madrigalesque, au contraire, les nombreuses syncope, provenant de l'emploi des retards et des anticipations harmoniques, dénaturaient absolument l'égalité même des syllabes, à travers laquelle le rythme antique laissait encore percer comme un reflet de sa puissance déchuë ; et toute prosodie fut détruite.

Ainsi s'accomplit sur la langue latine l'invincible volonté du principe chrétien, et, chose étrange, la musique sacrée, qui avait été l'instrument au moyen duquel le rythme devait être renversé comme élément profane d'expression des passions humaines, ne put accomplir sa tâche qu'avec l'aide de la musique profane, à laquelle elle avait imposé ses lois principales.

Quelle foule de pensées se présentent à l'esprit, lorsqu'on voit, à treize siècles de distance, le christianisme opérant la destruction dernière de l'élément profane antique, au moyen de l'élément profane moderne, reconstitué de fond en comble sur de nouvelles lois !

Pendant que les œuvres sacrées de Palestrina servaient, pour ainsi dire, de conclusion et de résumé à la musique selon le christianisme, quelques timides essais de musique dramatique étaient tentés ; mais, comme ces innovations ne pouvaient se faire complètement en dehors de l'idée religieuse qui dominait la musique de toute sa hauteur, ces premiers embryons d'opéras furent des *oratorios*, comme les premiers drames des peuples modernes ont été des *mystères*. On attribue généralement l'invention de l'*Oratorio* à saint Philippe de Néri (1).

(1) Né en 1515. Il fonda à Rome, en 1540, la congrégation de l'Oratoire, et le nom d'*Oratorio*, donné à cette espèce de drame, lui vient de l'église de l'Oratoire, où il était exécuté.

Claude Monteverde apparut enfin. Cet homme, à jamais illustre dans les annales de la musique, naquit à Crémone en 1565. D'abord simple violiste, il s'éleva par la puissance de son talent à la direction de la musique du duc de Mantoue, puis enfin à la maîtrise de l'église de Saint-Marc, à Venise. Ce fut en 1598 qu'il publia son troisième livre de madrigaux à cinq voix, dans lesquels il osa introduire sans préparation les dissonances doubles et triples des prolongations. Cette hardiesse, qui passa d'abord pour une innovation plus ingénieuse que féconde, portait en elle le principe d'une révolution tout entière; car, jusqu'alors, la dissonance n'avait osé paraître dans la musique qu'à titre d'anticipation ou de prolongation d'une consonnance, et jamais on ne s'était permis de l'attaquer sans ces précautions. En rendant la dissonance indépendante jusqu'à un certain point des consonnances, Monteverde créait du même coup et la tonalité moderne et le véritable accent passionné; mais ceci demande quelques explications.

En effet, la dissonance de septième de dominante possédant par sa tierce et par sa septième deux appellations évidentes vers une résolution sur l'accord parfait du ton, il devait résulter de cette nécessité de cadence tout notre système de tonalité; et en disant que cette dissonance était le véritable accent passionné, nous n'avancions rien qu'il ne nous soit facile de prouver; car, en admettant, comme nous l'avons fait, que l'accord parfait soit l'*image* du son lui-même, dans lequel les aliquotes de ce son se trouvent placées en évidence et maintenues dans leur rapport de force avec le son principal par son redoublement; à l'octave et en admettant aussi que la perfection de cet accord et la satisfaction qu'il produit en nous ne proviennent que des modifications apportées à notre système sensible, par la longue habitude que nous avons de recevoir la triple impression du son principal et de ses deux aliquotes, on devra convenir avec nous que cette *image* parfaite du son ne peut être propre qu'à l'expression des sentiments qui laissent nos organes dans leur état naturel et normal.

Mais comment serait-il possible d'exprimer les effets des passions, qui ne sont autre chose qu'un véritable dérangement temporaire apporté à nos organes par une vive excitation, avec l'accord parfait, qui place ces mêmes organes comme ils doivent l'être?

Il fallait donc trouver le véritable accent passionné, possédant, par le fait même de sa constitution, les moyens d'exprimer, d'imiter et de communiquer par sympathie à l'auditeur les modifications apportées au système sensible du sujet affecté par les passions elles-mêmes.

Ce qui rend à nos yeux cette proposition inattaquable, c'est qu'on n'a jamais pu trouver dans aucune combinaison de sons, en dehors de l'accord parfait, le véritable *repos* harmonique. Donc, l'accord parfait est l'*image* de ce repos qui résulte lui-même du remplacement de nos organes dans leur état naturel, le seul où ils puissent rester en permanence; et précisément par cette raison l'accord parfait ne pouvait, dans aucun cas, devenir le moyen d'expression des passions.

puisque l'homme qui en est agité ne peut jamais trouver sur cette terre aucune espèce de repos.

Aussi la dissonance est-elle appelée à tenir dans la musique la place du *verbe* dans les langues. Elle est le signe et le moyen d'expression de l'*action*. Comme le *verbe*, elle part d'un régime, qui est l'accord parfait, au moyen duquel la tonalité se trouve établie, pour atteindre un sujet, qui est l'accord parfait sur lequel elle se résout ; et, semblable à l'*action*, qui est le principe du *verbe*, elle ne saurait être durable : aussi la voyons-nous partir d'un repos pour arriver à un autre repos.

Par toutes ces raisons, il est facile de voir pourquoi la dissonance est le véritable moyen expressif de toute musique dramatique, et pourquoi aussi elle ne pouvait logiquement trouver sa place dans le chant sacré, d'où tout ce qui tient aux passions purement humaines devait être sévèrement exclu ; aussi ne voyons-nous apparaître la dissonance qu'à l'époque de cette prétendue renaissance, qui n'était autre chose qu'un retour de l'art vers le paganisme et vers la célébration de la matière, découlant en droite ligne des hérésies puissantes qui avaient ébranlé le dogme jusque dans ses fondations les plus profondes, et détruit, peut-être pour toujours, cette magnifique unité chrétienne à laquelle nous devons la civilisation moderne.

Le rythme reparut aussi avec plus de puissance que jamais ; car il est à la mélodie ce que la dissonance est à l'harmonie : le moyen sans lequel les passions humaines ne sauraient être convenablement exprimées. D'ailleurs, le rythme devait logiquement résulter de la dissonance qui créait des nécessités de cadences périodiques.

Ainsi douée de tous les principes qui pouvaient lui donner une véritable puissance, la musique dramatique fit des progrès rapides et s'introduisit à son tour dans le chant sacré.

Monteverde lui-même composa un opéra d'*Orfeo* ; mais le véritable système de musique dramatique ne pouvait naître que d'un bon récitatif, et ce bon récitatif est peut-être la seule chose utile qui nous soit venue directement des Grecs ; car c'est à leur imitation que trois gentilshommes florentins, J. Bordi, P. Strozzi et Jacq. Corsi, firent composer un poème lyrique, et en firent faire la musique par Jacques Peri (1). Le récitatif de ce musicien et celui d'Emilio del Cavaliere (2), dans la *Representazione di anima e di corpo*, n'était qu'une sorte de déclamation notée, qui empruntait bien à la musique ses tons et ses modes, mais pas encore sa puissance d'expression.

Quoi qu'il en soit, le principe était retrouvé, et la nécessité de placer sur de la poésie un système quelconque d'accentuation, combinée avec les perfectionnements introduits dans la phrase poétique elle-même, amena rapidement la

(1) Giacq. Peri. Cet ouvrage fut exécuté, en 1597, dans la maison de Corsi, à Florence.

(2) Né à Rome. Fut représentée à Rome en 1600, et imprimée en 1608.

naissance de la véritable phrase mélodique, et, plus tard, celle de la période, qui n'est, en quelque sorte, que le développement logique de cette phrase.

Avant de pousser plus loin nos investigations sur la musique dramatique, il est indispensable que nous remontions dans le passé, afin d'y trouver les germes de l'orchestre, autre élément de la musique, que nous avons omis à dessein jusqu'alors, pour ne pas nuire à l'enchaînement des faits de la théorie que nous avons exposée.

S'il faut en croire la mythologie, l'idée première des instruments de musique naquit de l'observation des effets produits par le vent soufflant transversalement dans le creux des roseaux ; plus tard on remarqua que la grosseur et la longueur de ces tubes, la force ou la faiblesse du vent, produisaient des sons différents ; et le résultat de toutes ces remarques fut la construction de la flûte dite de Pan, dont on trouve le dessin dans les monuments de la plus haute antiquité. Cet instrument grossier, dont se servent encore quelques saltimbanques, fut ensuite agrandi et perfectionné par le génie de l'homme ; et enfin on imagina de le rendre sonore au moyen d'un système de soufflets, et d'y adapter un mécanisme, quand ses dimensions l'eurent rendu impraticable aux seules forces de l'homme isolé. Ainsi construit, il reçut le nom sublime d'*orgue*, dont la racine s'applique à la formation de tous les mots qui servent de signes aux choses parfaitement organisées.

En appliquant ces mêmes observations à la longueur et à la grosseur des cordes sonores, on trouva la lyre, qui agrandie devint la harpe, à laquelle on finit aussi par adapter un mécanisme, ce qui donna naissance à l'épinette ou clavecin, et enfin au forté-piano.

Lorsqu'on eut trouvé la flûte de Pan et la lyre, on s'avisa de construire des instruments formés d'un seul tube dont on diminuait à volonté la longueur, en laissant échapper l'air qu'il contenait par des trous pratiqués qu'on bouchait et débouchait à volonté au moyen des doigts. De là est venue la nombreuse et importante famille des instruments à vent percés de trous. Ce système, appliqué par analogie aux cordes sonores, donna naissance à la famille des violons, violes, basses et contre-basses.

Enfin, en pratiquant la flûte, on put se convaincre de ceci : que le son était plus grave ou plus aigu, selon le degré de grosseur de la colonne d'air introduite dans le tube, et aussi selon le plus ou moins de violence avec laquelle cette introduction avait lieu. De là vint l'invention des instruments à tubes sans trous, auxquels on fait rendre des sons divers au moyen du resserrement ou de l'élargissement des lèvres, et par le degré de force ou de faiblesse qu'on donne en chassant la colonne d'air dans le tube.

Il serait trop long et trop fastidieux de donner ici l'histoire complète des modifications subies par ces quatre familles primordiales d'instruments, auxquelles il faudrait encore ajouter celle des instruments de percussion ; mais comme notre devoir nous impose d'indiquer la raison de l'introduction des

éléments qui constituent la musique, nous allons tâcher de l'accomplir.

Les instruments de musique ont été inventés et employés : 1° pour donner à l'homme un moyen en quelque sorte mécanique d'apprendre à franchir les divers intervalles qui séparent les sons, avec justesse et précision ; 2° pour soutenir et renforcer les voix faibles et incertaines ; 3° pour agrandir le domaine de l'art, en mettant à la disposition de l'homme une quantité presque incalculable de timbres de sons qu'il n'aurait pu obtenir par ses propres forces ; 4° et enfin, lorsque l'harmonie a été pratiquée, pour lui donner une force nouvelle au moyen de sa combinaison avec cette autre harmonie résultant de l'heureux mélange de sons de natures diverses.

Dans la musique grecque les instruments se bornaient à soutenir la voix à l'unisson ou à l'octave. Quant à leur emploi dans la première musique chrétienne, il serait difficile de le préciser nettement. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'orgue, apporté de l'Orient, fut dans le commencement, et longtemps après, le seul instrument de musique admis dans les églises ; c'est là qu'il accomplit l'immense tâche que lui imposait son nom, et c'est là qu'en effet il *organisa* la musique, en donnant naissance à l'harmonie par la facilité qu'il présentait de rendre plusieurs sons simultanément.

Pendant que ce laborieux enfantement avait lieu, les quatre systèmes d'instruments dont nous avons parlé, en y joignant celui des instruments de percussion, qui ne sont, en définitive, que des moyens de produire des bruits plus ou moins agréables, donnaient lieu à des applications plus ou moins ingénieuses dont la musique profane s'emparait au fur et à mesure de leur apparition. Dans les premiers essais de musique dramatique on ne négligea pas les instruments, car ils fournissaient aux compositeurs des moyens puissants d'imitation et d'expression.

Il est curieux de voir comment l'orchestre de l'*Orfeo* de Monteverde était composé, et comment à cette époque les instruments pouvaient exprimer des choses qu'ils n'exprimeraient plus aujourd'hui.

Voici la composition de cet orchestre :

- 2 clavecins,
- 2 contre-basses de viole,
- 10 dessus de viole,
- 1 harpe double,
- 2 petits violons français à quatre cordes,
- 2 guitares,
- 2 orgues de bois,
- 3 basses de viole,
- 4 trombones,
- 1 petit orgue de régale,

- 2 cornets (serpents),
- 1 flageolet,
- 1 clairon,
- 3 trompettes à sourdines.

Ces instruments ne se combinaient pas entre eux pour former cette *unité* que nous nommons *orchestre* ; ils composaient, au contraire, une quantité de petits orchestres partiels, dont chacun servait exclusivement à accompagner tel ou tel personnage, tel ou tel chœur. Ainsi, les deux clavecins jouaient les ritournelles et les accompagnements du prologue chanté par la *musique* personnifiée ; les deux *contre-basses* de viole accompagnaient Orphée (Orphée chantant avec accompagnement de deux contre-basses !) ; les dix dessus de viole faisaient les ritournelles du récitatif que chantait Eurydice ; un chœur de nymphes était accompagné par la harpe double ; une ritournelle des deux violons français annonçait l'*Espérance* ; le chant terrible du terrible Caron était soutenu par deux guitares (ô Gluck !) ; les deux orgues escortaient le chœur des esprits infernaux (ô Mayerbeer !) ; Proserpine chantait accompagnée par trois basses de viole, et l'orchestre de Pluton se composait des quatre trombones ; l'orgue de régale servait de lyre au divin Apollon, et le chœur final des bergers était soutenu par le flageolet, les deux cornets, le clairon et les trois trompettes à sourdines. On voit par là, et ceci est consolant pour les compositeurs de notre époque, que l'usage d'accompagner les pastorales avec des trompettes était fort en honneur en l'an de grâce 1607.

Quoi qu'il en soit de la composition de cet orchestre, il donnait à l'harmonie, en raison même de la diversité de ses éléments, une variété et une puissance dont les effets devaient être très-grands à cette époque.

On commençait aussi à composer des pièces de musique uniquement destinées aux instruments, sous le nom de sonates.

Les ritournelles des récitatifs et des airs ont été le véritable point de départ de la musique purement instrumentale ; car partout ailleurs, et même dans le ballet, cette musique, subordonnée, soit au chant, soit à la danse, n'était qu'une chose secondaire qui n'existait pas de sa propre existence.

Les diverses tentatives de musique ayant fait reconnaître l'importance de ces ritournelles comme moyen de préparer l'esprit et les sens de l'auditeur à percevoir convenablement l'impression du récitatif ou de l'air, on perfectionna et on allongea ces ritournelles ; enfin on s'avisa de faire précéder les opéras d'une pièce de musique purement instrumentale, qui n'était, pour ainsi dire, que la grande ritournelle du drame, et qu'on nommait *sinfonia* (ouverture).

Ainsi s'accomplit la destinée inévitable de la musique, qui devait, de toute nécessité, conduire ce bel art du rang secondaire qu'il occupait, lorsqu'il n'était en quelque sorte que le moyen didactique d'accentuation de la poésie et de régularisation de la danse et de la mimique, à vivre de sa propre vie, à exister

par ses propres forces, par la puissance de la symphonie telle qu'elle est devenue en passant par les puissantes mains de Haydn et de Beethoven.

Dans le XVII^e siècle le drame lyrique reçut quelques améliorations, et notamment celle du récitatif obligé, inventé par *Alessandro Scarlatti* (1).

L'air se trouve, pour la première fois, délivré de la forme du récitatif dans l'opéra de *Giulione*, mis en musique, en 1649, par *Cavalli* (2) ; mais cet air n'est encore qu'une sorte de menuet, dont la mélodie nous paraît peu agréable. *Cesti*, dans son opéra intitulé *Dorie*, composé en 1663, commença à introduire des airs propres à faire briller le talent du chanteur. Le célèbre *Scarlatti*, voyant que le drame lyrique ne pouvait exister qu'au moyen de mélodies d'une expression analogue à celle des paroles, tenta quelques essais fort heureux dans ce genre, et ses élèves *Leo*, *Vinci*, *Sarro*, *Hasse*, *Porpora*, *Feo*, *Abos*, et surtout *Pergolese*, eurent la gloire de perfectionner ces innovations.

Pendant que ces habiles praticiens poussaient l'art en avant dans cette belle voie, d'immenses travaux théoriques se faisaient en France et en Italie. Rameau et Tartini essayaient de donner l'explication philosophique de l'harmonie au moyen d'expériences d'acoustique fort ingénieuses; mais les systèmes de ces deux grands théoriciens, basés sur la physique et sur des calculs fort abstraits, échappaient au commun des musiciens par les obscurités et les hardiesses dont ils sont remplis; ils avaient, en outre, le tort considérable de renfermer toute la musique dans des considérations puisées au sein même de l'analyse physique du son, ce qui réduisait la philosophie de ce bel art à reposer uniquement sur des calculs.

Certes les travaux de *Tartini* et de *Rameau* ont singulièrement défriché le champ aride de la philosophie musicale, et c'est à eux qu'on devra tous les progrès qui se pourront obtenir. Mais ils avaient tous deux l'immense défaut de considérer la musique comme une chose résultant seulement de l'observation de certains phénomènes, et des déductions logiques qu'on pouvait tirer de ces observations; ils en faisaient par conséquent un art en quelque sorte *végétal*, dont le germe avait été produit par la nature et qui se développait par la culture du raisonnement.

Mais tout cela n'est qu'à moitié vrai, car il y a dans la musique des éléments sans lesquels elle ne saurait exister : le rythme, par exemple, dont aucune explication d'acoustique ne donnera jamais la raison. D'ailleurs, la véritable philosophie de la musique n'existera réellement que lorsqu'elle aura pour base une étude approfondie de l'appareil *sentimental* de l'homme, qui est le seul auteur et le

(1) Naquit à Naples en 1650. Il était chevalier, maître de chapelle de la cour. Halle disait qu'il était, en fait d'harmonie, le plus grand maître de l'Italie. Les Italiens le nommaient la gloire de l'art et le chef des compositeurs. Il fut élève de Carissimi, à Rome.

(2) Francesco Cavalli, Vénitien. Il était maître de chapelle de l'église de Saint-Marc. Il commença à travailler pour le théâtre en 1637.

seul juge souverain de cet art, puisque lui seul le crée et en éprouve les effets.

Quoi qu'il en soit de la valeur philosophique de ces systèmes, ils eurent l'incontestable avantage d'amener sur le terrain de la discussion des principes de la musique les hommes les plus éminents de la seconde moitié du XVIII^e siècle : Rousseau, d'Alembert et Diderot. Les écrits de Rousseau, dans lesquels on trouve quelques traces de son inimitable génie, de son esprit paradoxal et d'une érudition très-remarquable et malheureusement très-peu remarquée, seraient sans doute excellents s'ils n'avaient pour conclusion inévitable le retranchement de tous les avantages et de tous les moyens d'expressions que l'harmonie donne à la musique. Quant à d'Alembert, il n'aurait écrit que cette seule ligne : « En ma qualité de géomètre, je crois devoir protester contre l'abus qu'on fait de la géométrie en musique, » que nous le considérerions comme l'un des fondateurs de la véritable philosophie musicale.

Pendant que les discussions de ces hommes éminents agitaient les esprits et les poussaient à la recherche des grands principes de la musique, le chevalier Gluck, réunissant par un heureux mélange la profonde science harmonique des Allemands à l'inspiration mélodique des Italiens, ayant d'ailleurs atteint l'âge où la réflexion domine de toute sa hauteur les élans de la verve et les écarts de l'imagination, créa d'un seul jet la *vérité musicale dramatique* dans son opéra d'*Orphée*, représenté à Vienne en 1774.

On ne saurait trop remarquer l'heureuse fatalité attachée à cette sublime mythologie de l'*Orphée* ; chez les Grecs elle était à la fois l'origine de la musique et l'expression la plus puissante de ses effets, puisqu'on raconte qu'Orphée attendrissait, au son de sa lyre, non-seulement les animaux les plus féroces, mais encore l'insensible matière et les dieux infernaux ; chez les modernes, à la renaissance de l'art, ce sujet parut toujours le plus propre à toutes les tentatives un peu hardies ; et nous avons vu Monteverde, le tribun de la dissonance, s'en emparer avec succès ; enfin l'immortel Gluck crée son immortel système, et c'est encore avec le mythe d'*Orphée*. Ce rapprochement, puéril en apparence, prouve combien les Grecs avaient mis de profondeur et de réflexion en créant ces légendes fabuleuses ; où tant de vérités éternelles se trouvent renfermées, et qui sont comme une écriture hiéroglyphique dont il s'agit seulement de trouver la clef.

Le système dramatique de Gluck résulte de l'admirable combinaison des trois aptitudes nationales qui forment la véritable unité européenne : la profondeur souvent nébuleuse des Allemands, représentée en musique par les combinaisons harmoniques ; la bouillante imagination et la prodigieuse impressionnabilité des Italiens, représentées en musique par la mélodie ; et enfin le *rationalisme* français, qui ne saurait avoir de représentant direct en musique, mais qui oblige ce bel art à ne pas s'écarter, dans son expression, de sa mère, la poésie.

Ce que nous disons des causes qui ont poussé Gluck, quelquefois à son insu, à former cet admirable système de musique dramatique, est tellement

vrai que jamais aucun compositeur n'a pu briller d'un véritable éclat en ce genre sans avoir habité alternativement, soit par sa *présence réelle*, soit par ses études, l'Allemagne, l'Italie et la France ; *Mozart*, *Cherubini*, *Méhul*, *Spontini*, *Mayerbeer*, peuvent servir de preuve à ce que nous avançons ici.

Cependant *Gluck* vint en France ; et la haute protection de l'infortunée Marie-Antoinette l'aida puissamment à surmonter les obstacles inséparables de tout début. Son apparition y produisit une inexprimable sensation, et son système y fut l'objet d'une discussion qui dure encore sous l'invocation de noms plus modernes.

Toutefois les ennemis de *Gluck*, ayant fait venir à Paris un compositeur déjà célèbre par d'innombrables succès obtenus en Italie, profitèrent des grandes beautés que renfermaient les ouvrages de *Piccini* pour attaquer le système de la *vérité musicale dramatique* au nom de la *mélodie pure*. Ils disaient avec raison que la *mélodie* est toute la musique, et que vouloir l'asservir rigoureusement à exprimer, syllabe par syllabe, les inepties et les fadeurs des poètes lyriques, était détruire l'art de fond en comble.

A cela les partisans de *Gluck* répondaient que la *vérité* de l'expression est inséparable du véritable *beau dramatique*, et que sans elle la poésie et la musique, qui doivent marcher harmonieusement vers un but commun, hurleraient de se voir accouplées.

Quelques étincelles jaillirent de cette discussion, poussée jusqu'au ridicule par des musiciens illettrés, par des lettrés qui n'étaient pas musiciens, et par des oisifs qui recherchaient avidement toutes les occasions de s'agiter.

Mais on n'eut pas alors le bon sens de comprendre, d'un côté, que l'expression rigoureuse de chaque syllabe ne peut logiquement produire en musique que le *récitatif* ; et de l'autre, que la *mélodie*, telle que la veulent encore aujourd'hui les Italiens, n'est qu'un moyen de charmer les oreilles aux dépens de la raison ; et qu'entre ces deux systèmes, en apparence ennemis, il y a un point où se trouve la *vérité* : c'est lorsque la *mélodie*, sans s'asservir rigoureusement à exprimer syllabe par syllabe les paroles du poème, s'empare cependant du sentiment dont le personnage est animé dans une situation donnée, et devient, par conséquent, le moyen le plus parfait d'expression et d'imitation qui se puisse rencontrer dans aucun art.

Au reste, le système de *mélodie dramatique* que nous venons d'exposer se retrouve dans la simple *déclamation*, qui n'est pourtant qu'un reflet assez pâle de la poésie unie à la musique ; sans doute chaque mot, chaque syllabe y reçoit l'accentuation particulière qui leur est propre ; mais cette accentuation elle-même dépend d'un système général d'expression qui a sa raison d'exister dans le sentiment dominant du personnage mis en scène, et dans les nécessités de la situation où ce personnage est placé ; et le compositeur qui s'empare avec discernement de cette analogie entre la musique et la *déclamation* produit, s'il a du génie, la plus belle *mélodie* et la plus belle *déclamation lyrique* qu'il soit possible de rencontrer.

En même temps que *Gluck* réformait, ou plutôt créait le véritable drame lyrique, l'Allemagne, qui avait déjà produit *Hændel*, le géant de l'*Oratorio*, assistait avec enthousiasme à la révolution opérée dans la musique instrumentale par les œuvres de *Joseph Haydn*. Jusqu'à lui, cette musique instrumentale n'avait été qu'une chose secondaire, entièrement subordonnée à la musique vocale, à laquelle elle servait d'accompagnement.

Mais Haydn, profitant de l'aptitude particulière de sa nation à perfectionner les divers instruments, aptitude qui d'ailleurs doit se rencontrer plus particulièrement chez les peuples du Nord, à qui la nature a refusé la beauté et la souplesse de l'organe vocal, créa la véritable symphonie, non-seulement en perfectionnant les diverses combinaisons d'orchestre, mais plus encore en trouvant la véritable forme des phrases, des périodes et des dimensions qui conviennent à la musique marchant isolément sans le secours de la poésie.

Il comprit le premier que, dans le genre symphonique, le signe de la pensée, qui est la parole, n'existant pas, il fallait le remplacer par une combinaison musicale qui permit parfaitement à l'auditeur d'éprouver le sentiment que le compositeur avait voulu exprimer, de comprendre la pensée qui avait présidé à la création de son œuvre; et cette combinaison musicale ne pouvait être que l'admirable système que nous appellerons, faute d'une meilleure expression, le système de l'unité de motif.

Ce système consiste à choisir une formule mélodique, et même seulement *rhythmique*, renfermant en elle les germes d'un grand nombre de développements de toute nature, lesquels naissent successivement l'un de l'autre et comme par un enchaînement logique, permettant ainsi au compositeur de déployer sur ce seul thème toutes les richesses de l'harmonie, de la modulation et de la sonorité de l'orchestre. Ce thème, nous allons dire ce germe, passant tour à tour par toutes les phases possibles de l'existence, depuis le commencement de la symphonie, où il est encore à l'état d'embryon, jusqu'à sa fin, où il n'arrive qu'après avoir épuisé toutes les ressources de l'art, établi, par les répétitions sans nombre dont il est l'objet, une unité sans monotonie; et ces répétitions, qui, dans un drame lyrique, deviendraient du rabâchage, parce que les paroles auraient fait de suite comprendre à l'auditeur ce que le musicien eût voulu exprimer, sont le seul moyen avec le secours duquel la musique instrumentale peut émettre nettement ses idées; car il ne faut pas perdre de vue que la musique, dénuée du secours de la parole, n'est qu'un art d'une expression vague, dont les formules mélodiques doivent être souvent répétées pour que l'auditeur puisse avoir le temps de se rendre compte à lui même des impressions produites par cette musique, de les *élucider*, de les résumer, et, enfin, de se former une idée nette du sentiment que le compositeur a voulu émettre.

Ainsi formé, ce cadre de la symphonie, en apparence restreint et borné, se prête, entre les mains d'un homme de génie, aux inspirations les plus grandes et les plus libres, et Beethoven, le pétrissant de ses puissantes mains, a su y faire

entrer, sans le briser, et sa gigantesque fantaisie, et les inexplicables élans de son sublime génie.

Avec la symphonie, la musique atteignait le but vers lequel elle avait marché à travers la durée des siècles, qui était de devenir un art libre, existant par lui-même, avec les seuls éléments qui lui sont propres, et capable d'atteindre, sans le secours de la poésie, du drame, de la danse et de la mimique, à l'expression la plus sublime des sentiments et des passions qui agitent l'homme sur cette terre, en modifiant son esprit et sa chair; mais cette liberté dont jouit la musique, au milieu des débris des chaînes dont les autres arts l'avaient chargée, elle la doit au christianisme, dont les principes fondamentaux devaient logiquement produire l'harmonie, tandis que celle-ci devait à son tour donner naissance à l'orchestre.

Ainsi, ce bel art, que nous voyons chez les Grecs réduit au rôle subalterne de système d'accentuation de la poésie, se dépouille avec le christianisme de l'élément profane avec lequel il exprimait les passions humaines, du *rhythme*, pour conquérir sur la matière le principe d'analyse du son, qui produit l'harmonie. A mesure que le christianisme fait des progrès, l'harmonie se développe, et religion et musique atteignent l'apogée de leur grandeur sous Léon X et Palestrina. Puis l'élément profane, remis en vigueur par le philosophisme sans foi des prétendus réformateurs de l'Eglise, reparait dans la musique avec la dissonance, le rythme et le drame lyrique. Enfin, la musique, rompant toutes ses chaînes, se sépare violemment du culte dont elle avait été le plus puissant moyen, des autres arts qui jusqu'alors l'avaient asservie, et enfin du drame lui-même, qui avait porté à son dernier degré la perfection de ses facultés d'expression, pour devenir un art libre, indépendant, mais isolé.

Maintenant, s'il est permis de prévoir ce que l'avenir réserve à la musique, on peut croire qu'elle ne se contentera pas plus de la farouche liberté dont elle jouit avec la symphonie, que les hommes ne se contenteront de celle qui résulte pour eux, en religion, de l'incrédulité, en philosophie, de l'éclectisme, en politique, de ce que nous voyons tous les jours, et en littérature, de ce que nous voudrions ne pas voir; et que, rebroussant chemin, elle se trouvera encore heureuse de retourner à la religion d'où elle est sortie, en passant par le drame profane et par l'*Oratorio*, pour devenir encore une fois le puissant instrument du culte que la foi des hommes doit rétablir sur des bases solides.

Déjà le commencement de cette puissante réaction se fait vivement sentir; et le drame lyrique, en adoptant des sujets religieux, reconduit insensiblement la musique vers sa source.

Maintenant notre tâche est remplie, car nous avons puisé avec courage dans le sanctuaire de nos convictions les plus intimes; nous avons dit tout ce que nous savions et tout ce que nous pensions des causes de l'introduction des éléments de la musique moderne, en suivant l'ordre chronologique de ces introductions; et si notre faible travail pèche en beaucoup de points, c'est que nous avons

voulu saisir l'occasion qui nous l'a fait entreprendre pour émettre quelques idées, peut-être utiles, peut-être vraies, et que nous avons dédaigné de nous parer d'une érudition d'emprunt, toujours facile à acquérir, et qui aurait eu pour résultat inévitable d'obscurcir un sujet déjà fort obscur par lui-même, et d'allonger outre mesure un travail où les idées devaient, selon nous, trouver plus de place que les faits.

A. BICHE LATOUR ,

Membre de la quatrième classe de l'Institut Historique.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

ANALYSE RAISONNÉE DES TRAVAUX DE GEORGES CUVIER⁽¹⁾,

PRÉCÉDÉE DE SON ÉLOGE HISTORIQUE

PAR M. P. FLOURENS ,

Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences (Institut de France),
membre des Sociétés royales de Londres, d'Édimbourg, etc.; professeur de physiologie
comparée au Muséum d'histoire naturelle de Paris.

Quand un homme a conquis par d'immenses travaux un rang élevé et une grande renommée, il n'a pas besoin que les générations se succèdent sur sa tombe pour appartenir à l'histoire. L'histoire s'en empare légitimement le jour où, pour la première fois, il étonne les générations contemporaines par la puissance de son génie, par l'étendue de ses découvertes. Je ne crois pas à l'impartialité des disciples qui se pressent autour d'un maître célèbre, je ne crois pas davantage à l'impartialité des émules qui voient surgir avec regret un génie destiné à les éclipser; je crois plutôt à l'admiration bruyamment enthousiaste des uns et à l'envie sourdement haineuse des autres. Est-ce à dire pour cela que nous devons attendre, pour apprécier historiquement les œuvres d'un savant, le moment où la mort nous aura moissonnés tous tant que nous sommes? Je ne suis pas de cet avis. D'ailleurs, j'ai peu de confiance dans l'impartialité de ce qu'on appelle la postérité. Quand je vois cette postérité varier tous les quarts de siècle dans les jugements sur les anciens, héros aujourd'hui, monstres demain, selon les passions et la mode, quand je vois à l'œuvre cette postérité tant vantée, je me demande si tout ce qu'on a débité sur son compte ne doit pas être comparé à ces lieux communs que l'on débite à la suite d'un enterrement,

(1) Paris, chez Paulin, libraire-éditeur, rue de Seine, n° 33. 1841.

sous le prétexte de consoler les parents et les amis du défunt. Je tiens les jugements de la postérité pour tout aussi faillibles que ceux de l'époque contemporaine. Si elle a redressé quelques torts, réparé quelques injustices, c'est par hasard, par caprice, par intérêt de parti, par paradoxe, tout autant, plus peut-être, que par amour de la vérité. Je citerais au besoin des exemples. Le Dante, Jeanne-d'Arc, Louis XI, Vico, qui sait ? Linné et Buffon eux-mêmes, ont eu, ce me semble, assez peu à se louer des égards de la postérité, malgré les réhabilitations dont ils peuvent avoir été ou devenir l'objet. D'où je conclus que, quand un écrivain est en mesure d'éclairer ses contemporains sur les travaux d'un grand homme qu'il a eu le bonheur de voir et d'entendre pendant plusieurs années, il fait très-bien de se hâter et de ne pas laisser ce soin à nos neveux, qui pourraient en être incapables, ou ne pas s'en soucier. M. Flourens a donc rempli noblement un grand devoir ; c'était son droit. A lui plus qu'à tout autre il appartenait d'apprécier sagement les progrès que Cuvier a fait faire à la science, à lui qui avait été son élève de prédilection, et qui est aujourd'hui son successeur au poste important de secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. Cette tâche était sans doute difficile et délicate, car la reconnaissance et l'admiration de l'élève pour le maître rendaient l'impartialité épincuse, et pouvaient donner à l'expression de la vérité le caractère d'une apologie intéressée ou celle d'une critique inconvenante. Oui, cette tâche était difficile, délicate ; et c'est de l'avoir dignement accomplie que nous aurons surtout à féliciter M. Flourens.

L'ouvrage contient d'abord l'*Éloge historique*, lu dans la séance publique de l'Académie des Sciences du 29 décembre 1834 ; c'est une sorte d'introduction. Il se divise ensuite en quatre parties. Dans la première, M. Flourens analyse les travaux de Cuvier sur la *zoologie* ; dans la seconde, il analyse ses travaux sur l'*anatomie comparée* ; dans la troisième, il analyse ses recherches sur les *ossements fossiles* ; dans la quatrième, il examine l'*application* qu'il a faite de l'*anatomie comparée à l'histoire naturelle générale et philosophique*.

Dans l'éloge historique, M. Flourens est forcé de concentrer l'attention des lecteurs sur la série des travaux scientifiques de Cuvier, laissant à d'autres le soin de raconter la part qu'il a prise à la direction politique, législative et administrative de son pays. « Cette vaste intelligence, dit M. Flourens, qui, comme celle de Leibnitz, menait de front tout les sciences, et qui même, ne s'en tenant pas aux sciences, répandait ses lumières jusque dans les institutions les plus élevées de l'État, demande, pour être bien comprise, autant de travaux distincts qu'elle fait éclater de capacités diverses. » Cet éloge est un résumé élégant et lucide des quatre ordres de travaux que nous venons de mentionner, et dont l'ouvrage renferme l'exposition raisonnée et étendue. Quelques rares digressions biographiques, heureusement présentées, y révèlent à la fois le caractère réel du grand naturaliste et l'habile facilité de l'écrivain qui avait à le peindre.

La seconde partie de l'ouvrage est consacrée, ainsi que nous l'avons dit, à l'analyse des travaux de Cuvier sur la zoologie. Ces travaux sont indiqués dans l'ordre suivant : 1° LE RÈGNE ANIMAL DISTRIBUÉ D'APRÈS SON ORGANISATION, pour servir de base à l'histoire naturelle des animaux, et d'introduction à l'anatomie comparée (1); 2° HISTOIRE NATURELLE DES POISSONS (2); 3° DE LA MÉTHODE. Nous aurions désiré que l'exposé de la méthode précédât l'analyse du RÈGNE ANIMAL, qui en offre l'application. Cette première partie renferme l'exposé des principes de classification, qui constituent à la fois une des plus grandes difficultés et une des impérieuses nécessités de la zoologie. D'importantes discussions s'agitent aujourd'hui sur ce sujet entre les savants les plus compétents. Tout en reconnaissant les progrès que Cuvier a fait faire à la solution de ce grand problème, ils sont loin de consentir à subir la direction qu'il y a imprimée. M. de Blainville est de ce nombre. Quoi qu'il en soit, la doctrine zoologique de Cuvier valait bien la peine d'être exposée, et je dois dire, autant que mes connaissances peuvent me le permettre, qu'elle l'a été par M. Flourens avec une remarquable clarté et avec une irréprochable exactitude.

La seconde partie est consacrée à l'analyse des travaux de Cuvier sur l'anatomie comparée. Ces travaux sont indiqués dans l'ordre suivant : 1° LEÇONS D'ANATOMIE COMPARÉE (3); 2° PHYSIOLOGIE DES ANIMAUX À SANG BLANC ou sans vertèbres (4); 3° Application de l'anatomie comparée à la physiologie générale; 4° Symétrie des organes vitaux. C'est dans cette partie que M. Flourens fait particulièrement ressortir de l'ensemble des travaux de Cuvier les inductions les plus rigoureuses, les plus belles, les plus fécondes et pourtant les moins généralement appréciées. C'est dans l'accomplissement de cette tâche que M. Flourens a fait servir les dons de son esprit et les avantages de sa position à l'intelligence future des résultats positifs acquis à la science par le génie de Cuvier. Nous voudrions pouvoir faire part à nos lecteurs de ces précieuses conquêtes de l'observation sagement dirigée dans des voies nouvelles, mais nous

(1) La première édition est de 1817; la seconde est de 1829. Cuvier en avait déjà publié, à la fin du siècle dernier, une esquisse souvent modifiée depuis.

(2) Le premier volume est de 1828. L'ouvrage doit avoir vingt volumes. Huit avaient déjà paru avant la mort de Cuvier. Sept autres ont paru depuis, par les soins de M. Valenciennes, collaborateur de Cuvier pour l'ouvrage entier.

(3) L'ouvrage a cinq volumes. Les deux premiers sont de 1800, les trois autres de 1805. Pour les deux premiers, le collaborateur de M. Cuvier a été M. Duméril, et, pour les trois autres, M. Duvernoy, lequel publie en ce moment même une édition de l'ouvrage entier.

(4) *Mémoires pour servir à l'histoire et à l'anatomie des mollusques*, 1817. — *Mémoires sur la manière dont la nutrition se fait dans les insectes*, 1799. — *Mémoire sur les vers à sang rouge*, dans lequel l'auteur réunit ces vers en une classe distincte, 1802. — *Mémoire sur l'organisation de la Méduse*, 1800.

devons nous abstenir; le livre de M. Flourens est d'ailleurs là, avec sa forme populaire, avec son style admirable de lucidité et de précision; tout homme de sens et de réflexion pourra y recourir et le lire.

La troisième partie de l'ouvrage est consacrée à l'examen des travaux de Cuvier sur les ossements fossiles. Ces travaux sont indiqués dans l'ordre suivant : 1^o RECHERCHES SUR LES OSSEMENTS FOSSILES, où l'on rétablit les caractères de plusieurs animaux dont les révolutions du globe ont détruit les espèces (1); 2^o OSTÉOLOGIE COMPARÉE. Il s'agit ici de raconter, d'une part, les découvertes qui, plus que toutes les autres, ont contribué à répandre dans le monde le nom de Cuvier, et, de l'autre, d'exposer les principes sur lesquels doivent être basées toutes les recherches ultérieures sur l'histoire des animaux appelés antédiluviens, parce qu'ils ont disparu de la surface du globe par l'effet d'épouvantables cataclysmes. M. Flourens, dans son analyse des travaux de Cuvier sur les ossements fossiles, a tâché de rendre accessible à tous les lecteurs intelligents le grand ouvrage du maître, qui n'est bien placé qu'entre les mains des naturalistes. Dans cette analyse, les espèces fossiles sont comparées avec les espèces vivantes; elles sont présentées dans leurs rapports avec les couches géologiques; elles sont invoquées en témoignage de la dernière révolution du globe, dont elles fournissent une date qui ne peut être fort ancienne. M. Flourens a expérimenté lui-même sur une *défense* d'éléphant fossile; il en a obtenu le cartilage de la même manière qu'on l'obtient de la *défense* d'un éléphant vivant. Des rhinocéros et des éléphants fossiles ont été trouvés si bien conservés que les ours et les chiens ont pu s'en disputer et en dévorer les chairs.

La quatrième partie est consacrée à l'examen des travaux de Cuvier sur l'histoire naturelle philosophique. Ces travaux sont indiqués dans l'ordre suivant : 1^o APPLICATION DE L'ANATOMIE A L'HISTOIRE NATURELLE GÉNÉRALE, ou doctrine de Cuvier concernant L'ÉCHELLE CONTINUE DES ÊTRES, L'UNITÉ DE STRUCTURE, — L'UNITÉ DE COMPOSITION, — L'UNITÉ DE TYPE, — L'UNITÉ DE PLAN, — L'IMPOSSIBILITÉ DE CERTAINES COMBINAISONS ORGANIQUES, — LA NÉCESSITÉ DE CERTAINES INTERRUPTIONS DANS L'ÉCHELLE DES ÊTRES, — LA FIXITÉ DES ESPÈCES, — LE CARACTÈRE PARTICULIER DE L'ESPÈCE ET DU GENRE; 2^o LEÇONS SUR L'HISTOIRE DES SCIENCES NATURELLES (1). Les questions posées dans cette quatrième partie de l'ouvrage ont un immense intérêt pour quiconque veut suivre, nous ne disons pas seulement les progrès des sciences naturelles, mais encore le mouvement général des idées philosophiques. C'est dans ces questions grandioses que les sciences d'observation et les sciences de coordination, la physiologie générale et la philosophie, se réunissent pour fournir à la logique les éléments des hautes et sublimes conceptions, des grandes et impérissables découvertes. Les problèmes de ce genre

(1) La troisième édition, la dernière qui ait paru du vivant de l'auteur, se compose de sept volumes (ou parties de volumes) grand in-4°. M. Frédéric Cuvier en a publié, en 1834, une nouvelle édition en dix volumes in-8°.

devraient être le complément des études universitaires ; et ils le seraient, si la *philosophie* était réellement enseignée quelque part dans les *cours de philosophie*. Un exposé général des doctrines de Cuvier, de M. Geoffroy-Saint-Hilaire, de Lamarck, de celle surtout de M. de Blainville, qu'anime le génie de la philosophie catholique, aurait l'avantage d'exciter la curiosité des élèves, de leur révéler leur vocation, de détourner un grand nombre d'entre eux de la carrière des lettres, où tant d'autres s'épuisent en stériles et misérables efforts ; il en résulterait au moins une moisson d'idées sérieuses et graves dans lesquelles la littérature, aujourd'hui si légère, si immorale, si généralement empreinte de grossière ignorance, si souvent impudente, trouverait un aliment nouveau, un moyen de réhabilitation, ou, au moins, un secours dans sa détresse.

L'ouvrage de M. Flourens est un monument élevé à la mémoire scientifique de Cuvier. Ce monument est simple, sévère ; il est si simple qu'il semblerait au premier aspect que chacun eût pu l'élever. Il n'en est pourtant point ainsi. Il fallait être dépositaire de tous les secrets de la science, il fallait savoir tout ce qu'il y avait non-seulement dans les travaux de Cuvier, mais encore au delà de ces travaux eux-mêmes, pour les mettre ainsi en relief avec tant de simplicité, avec tant de lucidité. Il fallait aussi posséder un rare talent d'écrivain ; M. Flourens possède ce talent à un très-haut degré. Il a fallu toute l'ignorance que nous venons de reprocher à notre littérature pour que la presse se permit d'accueillir aussi sottement qu'elle l'a fait la récente admission de M. Flourens à l'Académie Française. L'honorable fauteuil serait-il par hasard le privilège de ceux qui possèdent le talent d'écrire pour ne rien dire, qui font ruisseler les phrases ou les hémistiches sans jeter dans le courant une seule idée qui ne soit un lieu commun ou un paradoxe bientôt contredit par un autre, selon les besoins de la flatterie, de la rime ou de l'antithèse !.... Nous ne le croyons pas, et le public, en définitive, partage notre conviction. S'il existe encore des récalcitrants qui ne peuvent pas pardonner à l'Académie Française d'avoir appelé dans son sein le successeur de Cuvier, je les engage à lire l'ouvrage dont je viens de donner une esquisse fort incomplète. Ils y verront ce qui se voit rarement, c'est-à-dire les détails les plus abstraits de la science revêtir une forme élégante, nette, facile, insinuante même, et devenir ainsi accessibles à toutes les intelligences sérieuses.

Le docteur CERISE,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

CONCOURS SUR LE TOMBEAU DE L'EMPEREUR.

La classe des beaux-arts de l'Institut-Historique a bien voulu me confier l'examen des projets envoyés au concours pour le tombeau de l'Empereur ; je me bornerai à remplir la tâche qu'elle m'a imposée ; je ne discuterai point ici le choix de l'emplacement, puisqu'il a été fixé par une loi ; je ne dirai pas que peut-être l'illustre guerrier eût été mieux placé sous la colonne, trophée de ses victoires ; je ne dirai pas, non plus, qu'on n'a pas assez songé que Napoléon, déposé au centre de l'église, sous la coupole des Invalides, absorberait peut-être seul tout le respect, en faisant oublier Dieu lui-même. Le monument élevé par Louis XIV ne sera plus le temple de Dieu, mais le temple de l'Empereur. Dans un temps comme le nôtre un pareil résultat est presque inévitable, et déjà il a commencé à se manifester dans le concours lui-même. En vain dans plus de quatre-vingts projets chercherait on un symbole religieux ; dans tous, Napoléon, rien que Napoléon ; Dieu et la foi, nulle part. Mais, encore une fois, trop tardives seraient ces réflexions ; force doit rester à la loi ; Napoléon sera aux Invalides. Voyons quelle demeure on lui prépare.

On ne doit point s'étonner de voir les artistes de tout genre, sculpteurs, peintres, architectes, et même d'autres personnes qui ne sont rien de tout cela, s'être empressés d'apporter leur tribut à un pareil concours. Jamais, sans doute, une si belle récompense n'attendit un vainqueur ; jamais ne se présenta une pareille occasion de réputation et de gloire : mais ce n'est pas tout que de désirer une récompense ; il faut, au moins, avoir quelque apparence de chance de l'obtenir, et c'est ce qu'auraient dû comprendre toutes les médiocrités qui ont cru devoir encombrer les salles de l'École des Beaux-Arts, en apportant, eux aussi, leur tribut à côté de celui de la plupart des sommités artistiques de notre époque. Disons-le toutefois, ce concours a donné lieu au développement de véritables talents, et si nous ne rencontrons pas de projets véritablement irréprochables, au moins trouvons-nous dans quelques-uns des pensées neuves, une composition riche et sage, et l'espoir d'arriver, avec quelques modifications, à ériger un monument digne de sa destination.

Trois artistes, MM. Visconti, Baltard et Isabelle se sont tracé des programmes offrant beaucoup d'analogie, et renfermant une idée principale, qui, à notre avis, est la plus belle et la plus neuve de celles auxquelles ce concours a donné naissance. Tous trois placent dans la cour d'honneur des Invalides une statue équestre de l'Empereur ; une porte d'un caractère sévère et sépulcral, percée dans le piédestal, donne entrée à un escalier conduisant à une galerie souterraine présentant de chaque côté les tombeaux des maréchaux de France, noble garde, semblant veiller à la porte de la sépulture de son maître. Ici s'arrête la

ressemblance des trois projets; et M. Visconti, en se séparant de ses deux collègues, me paraît avoir gâté complètement ce qu'il y avait de grand et d'heureux dans cette conception première. Dans son projet, après avoir passé la galerie, on arrive à une enceinte circulaire placée sous le dôme. Ici déjà se présente matière pour la critique. N'est-ce pas une sorte de contre-sens que de faire traverser une galerie souterraine pour parvenir.... où? Dans l'église, où l'on serait arrivé plus tôt et plus commodément par la grande porte. Un corridor souterrain appelle naturellement une salle sépulcrale souterraine; c'est ce qu'ont senti MM. Baltard et Isabelle, dont les galeries se terminent par des caveaux d'un caractère sévère, et véritablement funéraire. Si nous passons à l'exécution, aux détails, nous trouverons encore moins de place pour les éloges. Comment un architecte d'un mérite aussi justement apprécié, comment l'auteur de la jolie fontaine Richelieu a-t-il pu concevoir, et cela dans notre siècle, l'idée d'accoler à un monument de Louis XIV un appendice de style byzantin? L'adoption de ce style sévère et en harmonie avec la destination eût peut-être été possible dans un caveau, mais ici, à découvert, sous cette coupole, sous le chef-d'œuvre de Mansart! Sous ce rapport, MM. Baltard et Isabelle me paraissent encore avoir fait preuve de plus de goût. Si les détails ne sont pas irréprochables, au moins l'ensemble ne présente pas de ces anachronismes, qui, surtout pour nous, sont le plus choquant de tous les défauts.

Le projet de MM. Charpentier et Klagmann offre aussi quelques points de ressemblance avec ceux qui précèdent. Ils placent deux grands escaliers descendant de la cour d'honneur dans une vaste crypte, dont le centre est occupé par un caveau sépulcral, éclairé seulement par des rayons perçant les étoiles d'or de la voûte. Ce projet paraît à peu près inexécutable, car il ne tend à rien moins qu'à excaver en entier le dessous de l'église.

M. Duban a appelé, dit-on, à son aide, dans la composition de son projet, l'un de nos princes de l'art, M. Ingres; on pouvait espérer que d'une telle association jaillirait un chef-d'œuvre. Ce projet est, en effet, sage, élégant, exécutable; mais aussi il est d'une trop grande simplicité, et, s'il venait à être adopté, ainsi que le bruit en courait, ce ne serait guère la peine d'avoir appelé au concours tout ce que la France renferme de talent et de génie. Sur un grand soubassement repose un cercueil recouvert de trophées en bas-reliefs, et supportant la couronne impériale. Le soubassement est entouré de caryatides représentant des victoires, entre lesquelles sont inscrites les principales institutions de l'Empereur. Le monument contiendrait le cercueil dans une petite chambre sépulcrale, à la voûte étoilée.

Le projet en relief de MM. Gayraud père et de Ligny est, sans contredit, le plus joli d'exécution de tous ceux envoyés au concours. Les petites figures de genre supportant les écussons sont véritablement délicieuses; le projet en lui-même nous semble être aussi un des plus heureux et des mieux conçus; j'ai entendu plus d'un connaisseur lui décerner la palme.

M. Feuchères a soumis deux projets; l'un et l'autre renferment de brillantes qualités, mais aussi leur auteur s'est inspiré d'une manière trop évidente des tombeaux de Louis XII et des Valois à Saint-Denis. Le grand projet se compose d'un temple rectangulaire, soutenu par huit colonnes, contenant un grand sarcophage, et supportant la statue de l'Empereur accompagné de victoires. Le tombeau est entouré de six grandes figures allégoriques dans le dessin, et de quatre seulement dans le relief. Ce projet est vraiment monumental; mais il se-ait à craindre qu'il ne dépassât de beaucoup l'allocation. M. Feuchères l'a bien senti, puisqu'il a cru devoir en envoyer un second beaucoup plus simple, composé d'un piédestal supportant un sarcophage, et auquel sont adossées huit grandes figures, dans le genre des Vertus du tombeau des Valois.

Le projet de M. de Triquety est un des plus simples, et pourtant peut-être l'un des plus nobles et des mieux conçus. Ce sont deux grands sarcophages de granit superposés, décorés de bas-reliefs, et portant la statue couchée de l'Empereur, qui repose sur quatre lions d'une exécution fort remarquable.

Le projet de M. Labrouste est en possession d'attirer la foule, ne fût ce que par son originalité, mérite auquel, hâtons-nous de le dire, viennent se joindre bien d'autres qualités. Cet artiste place le sarcophage sous le dôme, au milieu d'une enceinte en contrebas dans le genre des *confessions* des églises primitives, et recouvre le tout d'un immense bouclier ovale, reposant sur quatre aigles, et permettant aux regards de plonger dans l'intérieur du tombeau. Le bouclier est d'une grande richesse de détails, que malheureusement, en cas de réalisation du projet, on ne pourrait apprécier que du haut de la coupole. Les dessins de M. Labrouste sont admirables d'exécution. Au même titre on pourra donner des éloges sans restriction aux projets de MM. Bouchet et Canissié.

Le projet de M. Duc, l'architecte de la colonne de Juillet, ne peut manquer d'obtenir un grand succès auprès des amateurs de ces dorures qu'on nous octroie si libéralement dans nos monuments. Celui-ci est tout entier de bronze doré. C'est un grand temple corinthien, dont les entre-colonnements sont fermés par une grille d'une grande richesse, sans doute, mais qui lui donne l'aspect d'une énorme cage.

Le projet de M. Louis Rochet accuse dans cet artiste un bon goût et de grandes connaissances architectoniques; malheureusement il n'a pas assez compris qu'un édifice dans un édifice est toujours déplacé, et son monument énorme aurait sans doute trop d'importance pour l'église destinée à le contenir.

Le projet de MM. Debay frères est massif, mais se recommande pourtant par ses beaux détails et son aspect monumental.

Le projet de M. Lassus est charmant de détails, mais il est mesquin; et manque de relief et de noblesse. C'est un sarcophage posé sur un soubassement, ressemblant assez à un autel d'église, et orné de petits pilastres corinthiens et de noms de victoires.

Sous le n° 70 est exposée une chapelle sépulcrale de forme circulaire. Je regrette de ne pouvoir faire connaître l'auteur de ce projet fort remarquable.

M. Maindron propose un petit temple contenant le tombeau et une figure de la France dans l'attitude du silence. Le monument serait surmonté d'une boule portant, soit une statue équestre, soit une statue en pied de l'empereur conduit par la Victoire. Ce dernier groupe est heureux de composition. En général, ce projet est exécuté avec une sagesse à laquelle M. Maindron ne nous a pas encore habitués; seulement si, lui sculpteur, il ne possède pas, chose fort naturelle, les plus simples notions architecturales, que n'a-t-il appelé un architecte à son aide? Il ne nous eût point présenté un ordre dorique sans base aussi haut qu'un ordre corinthien sans triglyphes ni métopes; il n'eût pas placé le fronton en retraite sur la corniche, etc.

Je pourrais encore donner de justes éloges aux projets de MM. L. Auvray, Gauthier et Garnaud, à ceux des nos 55, 60, 69, 78 et 52, et surtout à celui de M. H. Horeau. Malheureusement il me faut aussi réserver quelque espace pour un assez grand nombre de projets qui, dans un autre genre, doivent encore attirer notre attention. Tous ceux dont je vous ai entretenus jusqu'ici, s'ils n'étaient pas irréprochables, étaient au moins sérieux et dignes d'examen. Il me reste à vous dire maintenant quelques mots de certaines erreurs, de certaines utopies, plus ou moins excentriques, qui ont le privilège de reposer les esprits en déridant les fronts. Il est triste de voir se présenter, en tête d'une parcellle liste, deux noms justement estimés, ceux de MM. Dantan aîné et A. Deveria. Le premier propose un énorme bloc de granit, grossièrement équarri, et parsemé de branches de laurier en espalier; le second un sorte de sucrier surmonté, en guise de bouton, d'un Napoléon à cheval, l'oiseau sur le poing, et paraissant partir pour la chasse au vol.

Je dirai ce que je pense du projet de M. Etex quand il aura envoyé quelque chose de moins informe que son incompréhensible ébauche. M. le capitaine Bidon a envoyé deux projets. L'un est un aigle colossal, dont les ailes déployées vont s'accrocher, par l'extrémité de leurs plumes, à la corniche du dôme, et qui tient dans ses serres le tombeau de l'Empereur comme une tortue qu'il se prépare à laisser tomber sur un rocher; l'autre est une boule monstre de cuivre poli, reposant sur le dos de deux pauvres petits esclaves qui n'en peuvent mais. Plus singulier encore est M. Allevy, qui veut renfermer le cercueil dans un boule de cristal de 40 pieds de diamètre. Viennent ensuite la lanterne magique qui vous représente successivement, au moyen d'un ingénieux mécanisme, l'histoire entière de l'Empereur; le n° 54 avec son Napoléon sur des nuages, entouré d'une foule de petits bons hommes de toutes les nations. occupés à toute espèce de choses, les Napolitains à faire l'amour, les Turcs à ne rien faire, les Autrichiens à lire le journal, les Chinois à faire la grimace, etc.; le n° 72, qui n'est pas fait, et qui, heureusement, ne sera pas à faire; les projets

de MM. Nicolle et Fessard, et celui du n° 57; enfin, le plus étonnant de tous, le n° 75, remarquable surtout par l'idée la plus extraordinaire, pour ne pas dire la plus extravagante : M. Guersant, son auteur, a placé sous ses yeux une mappemonde; en l'examinant attentivement, il a remarqué que l'Italie avait la forme d'une botte, la Corse celle d'une tortue, que les Canaries ressemblaient à des pépins de melon, et ainsi des autres; de ces savantes observations il est résulté une carte en bas-reliefs, où chaque pays est réellement représenté par une botte, une tortue, des pépins de melon, etc. Il a ensuite découpé cette carte par morceaux carrés, qu'il a encastrés dans les piédestaux de ses colonnes. On me pardonnera, j'espère, de terminer d'une manière aussi peu sérieuse un mémoire sur un sujet si important; mais il était de mon devoir de vous rendre compte de la physionomie entière de l'exposition, et c'est aux exposants qu'il faut adresser vos reproches, si l'on en croit devoir à mon excursion inattendue dans le domaine du mauvais et du ridicule.

ERNEST BRETON,

Membre de la quatrième classe de l'Institut Historique.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

*. La 1^{re} classe (*Histoire générale et histoire de France*) s'est réunie le mercredi 4 août, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Vingt-deux membres sont présents.

Il est fait hommage à la classe de l'*Organisation politique et législative de la Belgique* (rapporteur, M. Dufey de l'Yonne); d'une *Relation de la mission du lieutenant général comte Becker auprès de l'empereur Napoléon* (même rapporteur); du tome IV des *Archives curieuses de la ville de Nantes et des départements de l'Ouest*, par M. Verger (rapporteur, M. le baron de La Pylaie); de la dernière livraison du *Bulletin de la Société de Géographie*; de l'*Histoire de la ville d'Ensisheim* (rapporteur, M. Dufey (de l'Yonne)); de la *Revue trimestrielle d'histoire et de géographie*, en italien (rapporteur, M. O'MacCarthy); du *Giornale dell' I. R. Istituto Lombardo di Scienze, etc.*; des derniers numéros de la *Revue d'Auvergne* et de la *Revue anglo-française*, de Poitiers.

M. E. G. de Monglave fait un rapport sur l'*Atlas historique de France*, de notre collègue M. Dufau, professeur-suppléant d'histoire au collège royal de Louis-le-Grand. — Renvoi, à l'unanimité, au comité du journal.

M. Dufey (de l'Yonne) fait un autre rapport sur plusieurs ouvrages de notre collègue M. Noël, de Nancy, qui consacre son temps et sa fortune à réunir des documents relatifs à l'histoire de la Lorraine. La première partie de ce travail traite des anciens historiens de cette contrée. Le premier, dom Calmet, fit imprimer son livre en 1728, et puisa largement dans les nombreux manuscrits mis à sa disposition par les ducs du pays. Accusé d'avoir parlé contre les droits de la couronne, il vit son œuvre censurée. — La seconde partie du travail de M. Noël contient une notice sur les archives de la Lorraine, et des conseils sur la manière de s'en servir. Cet examen fournit à M. Dufey l'occasion d'aborder cette question : *Les ducs de Lorraine descendent-ils de Charlemagne?* Tous les titres de cette maison ayant été brûlés en 1218, le rapporteur pense qu'il est impossible de se prononcer en connaissance de cause. — La troisième partie renferme, entre autres documents, deux chartes très-précieuses et beaucoup plus détaillées que celles que nous possédons sur l'origine des premières communes. — Renvoi au comité des travaux.

*. Le mercredi 11 août, séance de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*), sous la présidence de M. Leuclière. — Vingt-deux membres sont présents.

Il est fait hommage à la classe des *Chants d'un voyageur*, par M. Delâtre (rapporteur, M. Vincent); d'un *Recueil de thèmes espagnols et italiens*, par M. Monteggia; de plusieurs *Opuscules poétiques* de M. Paillet de Plombières (rapporteur, M. Vincent); de la 10^e livraison de la *Mère institutrice* de M. Lévi-Alvarès.

Rapport de M. L. Dufau sur la candidature de M. Desmares, auteur d'ouvrages sur la grammaire et sur la religion. — M. Desmares est admis, à l'unanimité, au scrutin secret.

Rapport de M. E. G. de Monglave sur une *Histoire manuscrite du pays basque*, par M. Polydore de Labadie. Cet ouvrage, dont la forme laisse peut-être à désirer, est le fruit de longs travaux et le résultat des efforts d'une consciencieuse persévérance. Comme tous les hommes qui ont une idée dont la portée n'est pas saisie par ceux qui les entourent, M. de Labadie, modeste vérificateur dans les douanes, a été méconnu, persécuté; mais il a poursuivi courageusement sa tâche, et l'Institut Historique doit l'en féliciter. Le rapporteur, après avoir analysé les travaux de G. de Humboldt, Walckenaer et Dumége, sur le peuple et la langue basque, approuve une grande partie de ce que l'auteur a dit de l'origine des Cantabres, de leurs rapports avec les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Goths et les Maures; il le loue de ses recherches sur les Gitanos (bohémien), et sur les Cagots, qu'il suppose être des descendants des Goths laissés dans les Pyrénées par les armées envahissantes. Il lui reproche de n'avoir tracé que d'une manière fort incomplète, fort peu satisfaisante, l'histoire des *fueros* basques, ces libertés cantabriques et navarraïses, dont un de nos anciens collè-

gues, M. de Boislecomte, a publié un résumé si digne d'éloges, que les Espagnols eux-mêmes se sont empressés de le traduire.

Suivant le rapporteur, la partie de l'ouvrage de M. de Labadie qui concerne la langue basque, est fort développée, fort curieuse. Peut-être seulement ne règne-t-il pas une clarté, un ordre suffisants dans toutes ses parties. En général, l'auteur a puisé aux bonnes sources, et son style s'élève parfois quand il traite de la musique, de la danse, des jeux, des chants nationaux des Cantabres et de leurs anciennes croyances religieuses.

M. de Labadie, méconnue, persécuté, demande que l'Institut Historique fasse auprès du conseil général des Basses-Pyrénées, qui va se réunir, une démarche pour en obtenir un secours qui lui permette d'aller visiter à pied, avec le bâton du pèlerin, le pays dont il a entrepris l'histoire. C'est, selon lui, le seul moyen de compléter son travail. Cette demande n'est pas sans précédents. Plusieurs conseils généraux ont voté des fonds pour encourager des recherches historiques locales.

Le rapporteur est prié de rédiger son compte-rendu verbal, qui est renvoyé au comité du journal.

M. N. de Berty demande que M. Garay de Monglave, enfant lui-même des Basses-Pyrénées, écrive au conseil général de son département pour lui recommander son compatriote M. de Labadie.

M. Dufey (de l'Yonne) désire qu'il soit écrit dans le même sens à M. le ministre de l'instruction publique.

M. de Monglave lit plusieurs témoignages écrits de MM. Guizot, Peyronnet, Dumége, etc., sur le consciencieux travail de M. de Labadie.

La double proposition de MM. N. de Berty et Dufey est adoptée. Il sera écrit, au nom de l'Institut Historique, au conseil général des Basses-Pyrénées et à M. le ministre de l'instruction publique, en faveur de M. de Labadie.

M. de La Pylaie lit un mémoire sur le lieu où s'est donnée la célèbre bataille dite de Poitiers, gagnée par Charles-Martel sur les Sarrasins. Si elle eût été perdue, la France serait-elle ou non devenue musulmane, comme on l'a souvent prétendu? Une discussion curieuse s'engage sur cette question. Y prennent part : MM. Dufey (de l'Yonne), L. Dufau, Nolte, Vincent, N. de Berty, Thommerel.

Le travail de M. de La Pylaie est renvoyé au comité du journal. L'honorable membre reçoit les félicitations de ses collègues sur la mention honorable qu'un autre de ses savants mémoires vient d'obtenir de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

*. * La 3^e classe (*Histoire des Sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) s'est assemblée le mercredi 18 août, sous la présidence de M. N. de Berty. — Vingt-huit membres sont présents.

M. Lagarrigue, professeur, candidat à la 3^e classe, est admis à la suite d'un

rapport très-favorable de M. Fresse-Montval, un des trois commissaires désignés.

Il est fait hommage à la classe de la dernière livraison du *Mémorial encyclopédique*, de M. de Lavalette, de la *Revue étrangère et française de législation, jurisprudence et économie politique*, de M. Foelix, et des Mémoires des Académies de Lyon, Marseille, Toulon, Bordeaux, Toulouse, Troyes, Rouen et Dijon.

Rapport de M. Aristide Tuvache sur un *Essai d'histoire constitutionnelle de Belgique*. Une discussion est ouverte sur le livre et sur le rapport. Y prennent part : MM. Leudière, Fresse-Montval, N. de Berty, Bernard Jullien, Hippolyte Barbier et le docteur Josat.

Rapport de M. Bernard Jullien sur l'*Histoire du Consulat dans la ville de Nîmes*, par M. de La Farelle. — Renvoi, à l'unanimité, au comité du journal.

Complément du rapport de M. l'abbé Badiche sur un ouvrage intitulé : *Destinée du christianisme*, par M. l'abbé Polge, professeur à la Faculté de Théologie d'Aix. — Renvoi au comité du journal.

* * La 4^e classe (*Histoire des beaux-arts*) s'est réunie le mercredi 24 août, sous la présidence de M. Foyatier. — Vingt membres sont présents.

Deux nouveaux membres sont présentés et admis à la classe, sur des rapports de M. le baron de La Pylaie et de M. Dufau ; l'un est M. Bauguier, savant antiquaire et naturaliste, qui explore nos départements du Midi ; l'autre, M. l'abbé Henri, prédicateur distingué, qui s'est beaucoup occupé de l'art chrétien, et qui part pour le Sénégal en qualité de missionnaire apostolique.

Nouvelles recherches de M. de Brière sur les *hiéroglyphes égyptiens*.

Lettre de M. Lucien, de Rosny, relative à plusieurs découvertes archéologiques faites aux environs de Melun.

Ces deux lectures sont renvoyées au comité du journal.

Il est fait hommage à la classe des derniers *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, siégeant à Toulouse, et des dernières livraisons des *Annales de la Société Libre des Beaux-Arts*.

* * L'assemblée générale du mois d'août (les quatre classes réunies) a eu lieu, le vendredi 27, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Trente-deux membres sont présents.

Dix-sept volumes ou brochures sont offerts à la Société par divers membres. Des remerciements sont votés aux donateurs.

L'ordre du jour appelle la sanction, par l'assemblée générale, des élections de M. Desmares, chef d'institution, admis comme membre résidant à la 2^e classe ; de M. Lagarrigue, chef d'institution, admis comme membre résidant à la 3^e ; de MM. Braguier, de Châtelleraut (Vienne) et l'abbé Henri, prédicateur à Bor-

deux, admis tous deux comme membres correspondants à la 4^e. — Ces quatre candidats sont élus définitivement au scrutin secret.

M. l'abbé Badiche, au nom du comité central des travaux, fait un rapport sur les mémoires envoyés au concours pour les prix à décerner par l'Institut Historique lors du Congrès de 1841, et sur le programme des prix pour l'année prochaine.

Le programme du prix annuel pour chaque classe et du grand prix biennal se trouve en tête de la 74^e livraison de *l'Investigateur*.

Un mémoire relatif à la question de la 1^{re} classe : *Faire l'histoire du Concile de Trente dans ses rapports avec la politique française*, avait d'abord fixé l'attention de la commission. Il y a du mérite dans ce travail, malheureusement incomplet. Le comité propose de remettre le sujet au concours.

La deuxième et la troisième question n'ont pas été traitées.

Un mémoire relatif à la quatrième : *Déterminer l'ordre de succession d'après lequel les divers éléments qui constituent la musique moderne ont été introduits dans la composition, signaler les causes qui ont donné lieu à l'introduction de ces éléments*, a fixé l'attention de la commission et du comité. C'est une œuvre fort remarquable. « Ce mémoire, dit M. l'abbé Badiche, est une bonne fortune pour notre journal (voir la présente livraison, page 389). Nous serons heureux de compter l'auteur parmi nos collègues. Le comité vous propose, à l'unanimité, de couronner son travail, et de remplacer la question qu'il a résolue par celle-ci, présentée par M. Renzi :

« *Faire l'histoire de l'origine et des progrès de la peinture à fresque jusqu'au XVI^e siècle.* »

Les conclusions du rapporteur sont adoptées à l'unanimité, après une discussion à laquelle ont pris part MM. Dufey (de l'Yonne), Leudière, B. Jullien, le docteur Cerise, l'abbé Badiche, Vincent et E. G. de Montglave. Le billet appartenant au manuscrit couronné sera ouvert dans la première séance du Congrès de septembre. Les autres resteront cachetées, et seront remis, avec les mémoires, aux auteurs qui justifieront des épigraphes.

M. l'abbé Badiche propose une nouvelle question pour le Congrès : *Faire l'histoire de la philosophie scholastique depuis Boèce jusqu'à Roscelin et Abeilard.* — Adopté.

Rapport de M. Daniel Rozière, au nom de la commission dont il faisait partie avec MM. Berty et Vincent, pour l'examen et l'apuration des comptes de l'ancienne administration.

L'adoption des conclusions de ce rapport, après une discussion à laquelle plusieurs membres ont pris part, est mise aux voix et adoptée au scrutin secret.

L'assemblée décide qu'il sera copié textuellement à la suite du livre de caisse de l'ancienne administration, pour être constamment à la disposition des membres de l'Institut Historique, et qu'il sera signé et paraphé par les trois commissaires et le secrétaire perpétuel. Elle arrête, en outre, que copie textuelle

et entière en sera délivrée à ce dernier, signée et paraphée des trois commissaires. Des remerciements sont votés à la commission et au rapporteur M. Daniel Rozière.

* * Assemblée extraordinaire générale du mercredi 8 septembre. — Présidence de M. Dufey (de l'Yonne) et de M. le marquis de Pastoret. — Trente et un membres présents.

M. l'abbé Pellier de Lacroix fait hommage à l'Institut Historique de deux exemplaires de son *Panegyrique de sainte Marthe*. (Rapporteur, M. Dufau.)

L'ordre du jour appelle la question relative au changement d'époque du Congrès.

M. Dufey (de l'Yonne) expose que l'époque actuelle du Congrès, fixée au 15 septembre de chaque année, paraît offrir de graves inconvénients. Il semble désirer que le Congrès soit scindé, et que la moitié en soit mise en septembre, l'autre en mai ou juin.

On entend sur cette question M. B. Jullien, Leudière, Dufau, Delépine, N. de Berty, Renzi, Fresse-Montval, etc. Puis M. le président met aux voix les questions suivantes :

1. Y aura-t-il plusieurs Congrès? — Réponse négative à une forte majorité.
2. L'époque sera-t-elle changée? — Après une discussion animée, il est arrêté qu'à partir de 1842 le Congrès n'aura plus lieu en septembre.
3. A quelle époque aura lieu le Congrès? — Une nouvelle discussion, fort animée aussi, s'ouvre sur cette question. Enfin M. Vincent propose que le Congrès commence le 15 mai et finisse le 15 juin. Cette opinion, mise aux voix, est adoptée à une très-forte majorité.

M. Dufey propose ensuite de laisser fixée au 15 septembre 1842 une séance pour la distribution du prix biennal proposé. — Adopté.

On décide aussi qu'en 1842 les prix seront donnés, non pas à la première séance, mais à la dernière du Congrès.

On renvoie à une autre assemblée la question de savoir à quelle époque auront lieu les vacances de l'Institut Historique.

CHRONIQUE.

— Nous reproduisons avec plaisir l'extrait d'une lettre de M. l'abbé Dassance sur un ouvrage du plus haut intérêt que publie en ce moment notre savant collègue, M. Onésime Leroy, et qui a pour titre : *Cornaille et Gerson dans l'Imitation de Jésus-Christ*. Après y avoir, à l'aide d'éditions rares, restitué au grand Cornaille, à nos bibliothèques, à la jeunesse, les plus beaux vers peut-être qui soient dans notre langue, et les avoir habilement interprétés par saint François de Sales,

Fénelon, Massillon, etc., M. Leroy reprend, complète son travail sur Gerson, déjà couronné par un corps illustre, nous montre l'auteur primitif de l'*Imitation* dans le texte même du livre, dans le manuscrit français de Valenciennes, dans les miniatures qui le décorent, dans la vie entière de Gerson, dans ses confidences intimes et dans d'autres écrits inédits de ce grand homme. La lettre de M. Leroy et la réponse de M. de Lamartine sur l'*Immortel inconnu* sont aussi d'un haut intérêt. Enfin des deux lettres qui terminent le volume, l'une à M. Villemain, sur l'éducation des femmes, offre une critique piquante et des conseils dont les familles pieuses profiteront ; l'autre, relative à l'établissement d'une bibliothèque catholique à Valenciennes, destinée à moraliser le peuple et à combattre la vie de cabaret, a déjà trouvé, dans cette ville et dans plusieurs autres, d'honorables sympathies.

— M. de l'Épine, notre honorable collègue, a bien voulu nous communiquer quelques réflexions sur un ouvrage très-intéressant, qui a pour titre : *Une Histoire résumée des temps anciens*. En avril dernier, dit-il, MM. Emile Ruelle, professeur d'histoire au collège Henri IV, et Alphonse Bréolles, aujourd'hui membre de l'Institut Historique, pour compléter l'histoire des temps anciens et de la Grèce, qui parut à Londres en 1786, sous le nom de Gillies, ont traduit, corrigé, émondé l'œuvre de cet historien anglais, et publié *Une histoire résumée des temps anciens, comprenant l'histoire de la Grèce*. Ce travail se recommande par le choix judicieux des matériaux, par l'exactitude scrupuleuse des détails, par la sagacité des aperçus, par la juste proportion des parties qui constituent l'ensemble, et par la marche régulière des faits et des idées qui se succèdent, s'expliquent et se prêtent un mutuel appui. Ces messieurs sont sobres d'incidents, tout en indiquant les questions de constitutions, de races, de conditions géographiques où la science moderne cherche la raison des faits ; nous ne les suivrons pas dans leurs développements ingénieux, il nous faudrait écrire un volume pour deux volumes ; qu'il nous suffise de faire remarquer ici qu'ils ont reproduit avec bonheur l'historien Gillies, si goûté au delà du détroit, en comblant les lacunes de son ouvrage, en intercalant des chapitres nécessaires pour l'intelligence des hommes et des événements, à l'aide des nouvelles lumières qu'ont jetées sur les temps anciens les récentes publications de MM. Matter, Durozoir, Lebas, Dumont et Burette. Mais ce qu'il faut surtout louer dans l'histoire dont nous rendons compte à l'Institut Historique, c'est d'avoir traité avec complaisance les questions de philosophie, de littérature et d'art ; car, chez les Grecs surtout, la philosophie, la littérature et les arts étaient, pour ainsi parler, des affaires d'État. Aussi pouvons-nous prédire à cette traduction annotée et complétée d'un auteur anglais le succès qu'ont obtenu, dans ces derniers temps, les traductions des historiens allemands.

DONS GRATUITS.

L'Institut Historique se fera toujours un plaisir et un devoir de porter à la connaissance de ses membres et du public les dons généreux qui viennent en aide à ses projets d'amélioration et d'avenir.

M. le comte Goethals-Pecsteen, membre correspondant à Gand ; qui possédait deux de ses coupons de *deux cents francs*, vient d'en faire l'abandon à la Société. Semblable hommage de deux coupons de *deux cents francs* a été fait par M. le chevalier de La Basse-Monturie, qu'on retrouve toujours au premier rang avec M. le comte Goethals quand il s'agit d'accélérer les progrès d'une association dont il est un des plus zélés promoteurs. Enfin, Mme la comtesse de Monthlin a fait abandon à l'Institut Historique d'un coupon de deux cents francs qu'elle possédait, en y ajoutant un don gratuit de pareille somme.

Le conseil a voulu qu'un témoignage public de reconnaissance fût rendu dans le journal à ces trois bienfaiteurs d'un corps qui, à défaut d'autres mérites, a en peut-être celui de populariser un des premiers, en France et en Europe, le goût des saines doctrines historiques.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Examen de la théorie et de la pratique du système pénitentiaire, par M. le marquis Gœtan de Larochehoucauld-Liancourt, député du Cher ; 1 vol. in-8° ; 1841.

Actes de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux, 3^e année, 2^e et 3^e trimestre ; 2 vol. in-8° ; 1841.

La Mère-Institutrice, par M. Levi (Alvarès) ; 9^e année, 1^{re} livraison ; octobre 1841.

Corneille et Gerson dans l'imitation de Jésus-Christ, par M. Onésime Leroy ; table analytique et introduction ; in-8° ; 1841.

Bulletin du Comité Historique des Arts et Monuments, établi au ministère de l'instruction publique ; 11^e cahier.

L'Écho du Monde savant. — Travaux des savants de tous les pays dans toutes les sciences ; 8^e année, les huit numéros d'octobre 1841.

L'Institut, journal général des Sociétés et travaux scientifiques de la France et de l'étranger ; 6^e année, 2^e section (sciences historiques, archéologiques et philosophiques) ; numéro 68 ; octobre 1841.

Le Secrétaire perpétuel, EUGÈNE GARAY DE MONGLAVE.

L'Administrateur-trésorier, A. RENZI.

MÉMOIRES.

ANAXIMÈNE.

Anaximène (de Milet), disciple d'Anaximandre, vécut dans le VI^e siècle avant J.-C. Il naquit, dit Diogène, dans la 63^e olympiade, c'est-à-dire vers 524 avant J.-C., et mourut vers le temps de la prise de Sardes par Cyrus (1). Si ces dates étaient exactes, il serait mort quinze ans avant sa naissance, car la prise de Sardes remonte à l'année 540 avant notre ère; et c'est pourquoi la *Biographie universelle* suppose que Diogène Laërte a voulu parler de la prise d'Athènes (2).

Mais cette correction ne fait pas disparaître les difficultés. Si Anaximène a été le disciple d'Anaximandre, comme on le croit généralement, celui-ci étant mort la deuxième année de la 58^e olympiade (3), c'est-à-dire en 547 avant J.-C., son disciple devait avoir au moins trente ans à cette époque; il aurait donc dû naître entre 570 et 580, et aurait pu pousser sa carrière jusqu'en 504, époque qu'on assigne à sa mort (4). Dans cette dernière hypothèse, une difficulté du même genre se présente pour passer d'Anaximène à son disciple Anaxagore, que l'on fait naître vers 500 (5), c'est-à-dire après la mort de celui dont il aurait reçu les leçons (6). Il semble qu'il faut encore reculer plus qu'on ne l'a fait la naissance de ce dernier philosophe, et le faire naître vers 530, à moins qu'on ne suppose qu'il n'a pas reçu directement les leçons d'Anaximène, qu'il a seulement lu ses livres, ou que sa doctrine lui a été transmise par un intermédiaire.

Enfin il y a des auteurs qui font d'Anaximène le disciple de Parménide (7). Ici l'erreur ou la confusion de noms est évidente; celui-ci a été postérieur de beaucoup, puisque Socrate, né en 459 avant J.-C., avait pu converser avec lui (8), qu'il n'avait encore que soixante-cinq ans.

Ces questions de date n'ont, du reste, qu'une médiocre importance; elles nous font seulement mettre de l'ordre et de la suite dans les découvertes faites par

(1) Diog. Laërt., II, 2, § 3, *Petitius Obs.*, croyait qu'il fallait lire la 55^e olymp. Voy. Huebner, in *Diog.*, t. I, p. 94. — (2) *Biogr. univ.*, article *Anaximène*. — (3) Diog., liv. II, in *Anaximand.* — (4) La table chronologique annexée au deuxième volume du *Man. d'hist. de la phil.* de Tenneman le fait même fleurir en 557 avant J.-C. — (5) Voy. la table chronologique citée ci-dessus. — (6) Diog., II, 3. — (7) Diog., I, II, in *Anax.*, au commencement. — (8) Platon, *Œuvr. compl.*, t. XII de la trad. de M. Cousin, au commencement du Parménide.

les diverses écoles ; or, comme ces découvertes sont presque toujours isolées et sans influence les unes sur les autres, il n'y a guère qu'un intérêt de curiosité à rechercher les véritables époques de la naissance et de la mort de ces premiers philosophes.

Anaximène ne joue pas un bien grand rôle dans la physique ancienne. Anaximandre avait dit que l'infini était le principe de tout, sans déterminer quelle était cette matière infinie (1) ; Anaximène ajouta cette détermination ; il dit que c'était l'air (2) ; l'air infini (3) ou l'air et l'infini (4). De cet air infini vient tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, même les dieux et les choses divines (5) ; l'air et l'esprit environnent le monde tout entier (6), et notre âme, qui n'est qu'un air, est en même temps ce qui nous entretient et nous conserve (7).

L'air étant parfaitement lisse et uni échappe à notre vue ; il devient pourtant sensible par le froid et l'humidité, le chaud et le mouvement, et il se sent toujours (8).

Par le froid ou le chaud il se condense ou se dilate, et devient ainsi de l'eau ou du feu ; en se condensant de plus en plus il devient successivement du vent, des nuages (9), de la terre, de la pierre (10), et tout le reste (11), si bien que le chaud et le froid, ces qualités contraires, peuvent être considérés comme les causes principales de toute génération (12). Ce passage curieux, où nous voyons, pour la première fois, dans l'école ionique, les qualités abstraites données comme jouant un rôle actif dans la production des choses, sera admis plus tard, mais avec de grands développements, par Aristote, qui fondera, sur cet incroyable abus de mots, ses théories les plus délicates.

Anaximène, du reste, déclarait que le froid et le chaud n'étaient rien en substance ; que c'étaient seulement des qualités ou passions de la matière. Il en donnait une preuve assez ingénieuse : « Notre haleine, disait-il, est froide ou chaude à volonté ; froide quand on souffle les lèvres serrées, parce qu'alors elle est comprimée et condensée, et que ce qui condense, c'est le froid ; chaude, au contraire, quand elle sort doucement de l'arrière-bouche, à cause de sa rareté et de sa dilatation, qui est la même chose que le chaud (13). »

Voilà donc l'air, l'air qui nous environne (14), reconnu par notre philosophe pour l'unique origine de tous les êtres ; et, deux causes seulement, la dilatation et la condensation, ou, si on l'aime mieux, le chaud et le froid, suffisent à produire toutes ces modifications dans sa substance : rien de plus simple, en vérité ;

(1) Diog., II, § 1^{er}. — (2) Plut., *de Placit.*, I, 3. — (3) Orig., *Philos.*, c. 7. — (4) Diog., I, II, in *Anaxim.* — (5) Orig., *Philos.*, c. 7. — (6) Plut., *de Placit. phil.*, I, 3. Il prend *πνεῦμα* et *αἶψα* dans le même sens. — (7) Plut., *ibid.* — (8) Orig., *Philos.*, 7. — (9) Simpl., in *Arist. phys.*, f. 6, l. 7, en remontant. — (10) Orig., *ibid.* — (11) Simpl., l. cit. — (12) Orig., *ibid.* — (13) Plut., *de princ. frig.*, t. IX, p. 733 et 734 de l'édition de Reiske. — (14) Pour Anaximène, comme pour tous les philosophes anciens, il s'étendait jusqu'aux astres.

rien de plus satisfaisant pour l'esprit, si cette supposition était en effet conforme à la nature des choses. Mais qui l'oserait croire aujourd'hui ?

Les amateurs de rapprochements historiques citeront pourtant à cette occasion, et je le ferai bien volontiers moi-même, un passage curieux où M. Dumas, terminant à l'École de Médecine son cours de chimie organique (1), établit que les plantes et les animaux viennent matériellement de l'air, et y retournent ; que ce sont de véritables dépendances de l'atmosphère ; d'où l'on peut conclure qu'Anaximène avait été bien inspiré, si, du moins, on s'en rapporte à l'analogie des phrases.

Malheureusement cette analogie est trompeuse ; les mêmes mots représentent à nos deux philosophes des idées toutes différentes, souvent opposées ; chez Anaximène d'abord, et j'appuierai tout à l'heure avec plus de force sur ce point de vue, les êtres se transsubstantiaient ; l'air cessait matériellement d'être lui-même en devenant autre chose ; la condensation ne changeait pas seulement la forme, mais la substance du corps changé, tandis que, pour M. Dumas comme pour tous les chimistes, il n'y a, dans les réactions chimiques, que des molécules substantiellement invariables qui s'agrègent ou se dissocient.

En second lieu il suffit de mettre en regard les assertions téméraires du philosophe grec, et l'exposition si précise du chimiste français, pour voir que l'un prophétise ce qu'il imagine, tandis que l'autre nous raconte ce que toute l'école de Lavoisier a expérimenté depuis soixante ans.

« Les animaux, dit-il, constituent, au point de vue chimique, de véritables appareils de combustion, au moyen desquels du carbone brûlé sans cesse retourne à l'atmosphère sous forme d'acide carbonique ; dans lesquels de l'hydrogène brûlé sans cesse engendre continuellement de l'eau ; d'où enfin s'exhale sans cesse de l'azote libre par la respiration, de l'azote à l'état d'oxyde d'ammonium par les urines.

« Ainsi, du règne animal considéré dans son ensemble, s'échappent constamment de l'acide carbonique, de la vapeur d'eau, de l'azote et de l'ammoniaque, matières simples et peu nombreuses, dont la formation se rattache étroitement à l'histoire de l'air lui-même.

« De leur côté, les plantes, dans leur vie normale, décomposent l'acide carbonique pour en fixer le carbone et en dégager l'oxygène ; elles décomposent l'eau pour s'emparer de son hydrogène et dégager aussi l'oxygène ; enfin elles empruntent tantôt directement de l'azote à l'air, tantôt indirectement de l'azote à l'oxyde d'ammonium, ou à l'acide nitrique ; elles fonctionnent ainsi, de tout point, d'une manière inverse aux animaux ; et si, comme je l'ai dit, le règne animal constitue un immense appareil de combustion, le règne végétal, à son tour, forme un immense appareil de réduction, où l'acide carbonique réduit laisse son charbon,

(1) Août 1841. Voy. le discours tout entier dans le numéro du 20 août 1841 du *Journal des Débats*.

où l'eau réduite laisse son hydrogène, où l'oxyde d'ammonium et l'acide nitrique réduits laissent leur ammonium et leur azote.

« Si les animaux produisent sans cesse de l'acide carbonique, de l'eau, de l'azote, de l'ammoniaque, les plantes consomment sans cesse de l'azote, de l'ammoniaque, de l'eau, de l'acide carbonique. Ce que les uns donnent à l'air, les autres le reprennent à l'air, de sorte qu'à considérer ces faits au point de vue le plus élevé de la physique du globe, il faudrait dire qu'en ce qui touche leurs éléments organiques, les plantes, les animaux dérivent de l'air, ne sont que de l'air condensé; et que, pour se faire une idée juste et vraie de la constitution de l'atmosphère aux époques antérieures à la naissance des règnes organiques, il faudrait rendre à l'air, par le calcul, l'acide carbonique et l'azote, dont les plantes et les animaux se sont approprié les éléments. »

Il y a bien loin, on l'avouera, malgré la ressemblance des mots, des rêveries fantastiques, et néanmoins intéressantes, du philosophe ancien, à cette magnifique conception de réactions opposées, accomplies dans, avec et par l'atmosphère, et s'équilibrant pendant l'éternité.

Les idées astronomiques d'Anaximène sont celles que l'on peut supposer à cette époque; elles se rapprochent beaucoup de celles de son maître : la terre est large; elle est portée par l'air qui enveloppe tout (1).

Il en est de même du soleil, de la lune, des astres en général; car tout ce qui est de feu est porté dans l'air selon sa surface (2).

Les astres tirent leur origine de la terre; ils viennent des exhalaisons qui, en se dilatant, se changent en feu : ce feu, porté en haut, forme les astres (3).

Il y a aussi des substances terrestres (4) qui sont portées dans le lieu des astres et sur eux; le philosophe désigne sans doute ici les taches de la lune, par exemple, ses phases, ses éclipses, qu'Anaximandre attribuait à des obstructions ou à des scories (5) qui nous cachaient la face enflammée des corps célestes. L'explication d'Anaximène est au fond la même que celle d'Anaximandre; l'une et l'autre prouvent bien que Thalès, leur maître à tous deux, n'eut jamais, quoi qu'on en ait dit (6), aucune idée de la vraie cause des éclipses, ni de la manière dont elles se produisent.

Anaximène désignait encore indubitablement ces brouillards, ces vapeurs, ces nuages répandus dans l'atmosphère, et qui nous empêchent d'apercevoir les astres; c'était pour lui des substances terrestres, car elles lui paraissaient froides, humides et obscures; elles étaient dans le lieu ou la région des astres, car elles étaient comme eux portées par l'air (7); d'un autre côté, et nous aurons à revenir là-dessus, les anciens ne se faisaient aucune idée, ni de la grandeur du monde, ni de la distance absolue des planètes; tous les météores leur paraissaient dans la même région que le soleil et les étoiles (8). Cette région n'était pas fort élevée

(1) Orig. Philos., 7. — (2) Ibid. — (3) Ibid. — (4) *γῆρας γῆρας*, *ibid.* — (5) Diog., in Anaximand. — (6) Diog., in Thal., I, 23. — (7) Cf. dessus. — (8) On en voit des exemples dans l'histoire des physiiciens postérieurs.

au dessus de la terre, comme le prouvent les assertions suivantes de notre philosophe.

Les astres ne se meuvent pas au dessus de la terre, mais bien autour d'elle (1); ils tournent autour d'elle, comme un chapeau sur notre tête (2); le soleil lui-même disparaît à nos yeux parce qu'il est caché par des montagnes, et non pas parce qu'il passe sous la terre, ou qu'il est trop éloigné de nous (3). Les astres enfin ne nous échauffent pas parce qu'ils sont trop loin (4); ils sont attachés au ciel comme des clous (5).

Ces opinions d'Anaximène méritent notre attention, sinon pour elles-mêmes, car elles n'ont rien de bien remarquable, au moins parce qu'elles nous représentent l'état de la science à cette époque. Il est, en effet, évident que personne alors n'avait regardé la terre comme sphérique (6): Anaximandre la regardait comme semblable à une assise de colonne fort large; Anaximène la comparait à une table (7); l'un et l'autre la croyaient soutenue dans l'air à cause de sa grande largeur (8). Certainement si Thalès, comme on le dit, avait connu la forme réelle de notre globe, la science n'aurait pas, entre les mains de ses disciples, rétrogradé jusqu'à son enfance.

Dans cette idée que la terre est plate, la révolution des astres autour d'elle paraît, en effet, plus naturelle que la révolution au-dessus et au-dessous; et cette distinction qu'on ne pourrait pas faire, dans l'hypothèse de la sphéricité de la terre, entraînait, au contraire, très-naturellement Anaximène à soutenir que les astres et le soleil se couchaient derrière une montagne, et non pas sous la terre; car l'idée que les feux, légers de leur nature, passaient au-dessous des eaux et des terres, devait leur paraître insoutenable.

Le soin que prend notre auteur de dire que, si le soleil disparaît à nos yeux, cela ne vient pas de son éloignement, prouve que quelques philosophes de ce temps donnaient cette explication de la venue des ténèbres, et qu'Anaximène avait un trop bon esprit pour admettre une raison si mauvaise.

Quant à sa dernière observation, que les astres ne nous échauffent pas parce qu'ils sont trop loin de nous, je n'ai rien à dire, sinon qu'elle renverse l'ordre établi entre les astres par Anaximandre, qui croyait le soleil élevé au-dessus de tous les autres, tandis qu'Anaximène le supposait le plus voisin de la terre, et reculait sur le dernier rang les étoiles fixes ou errantes que son maître avait placées auprès de nous.

La météorologie d'Anaximène n'est pas, plus que son astronomie, au-dessus des idées de son temps (9); les vents se forment lorsque l'air condensé vient à se raréfier, c'est-à-dire sans doute à se dilater, et se porte ainsi en avant (10); le même air devient, en se condensant de plus en plus, des nuages, de la pluie, de

(1) Diog., I. II, 3. — (2) Orig. *Philos.*, 7. — (3) Orig., *ibid.* — (4) Id., *ibid.* — (5) Plut., *de Plac.*, II, 14. — (6) Plut., *de Placit.*, III, 10. — (7) Plut., *ibid.* — (8) Arist., *de Cælo*, II, 13, p. 467, D. de l'édit. de Duval. — (9) *Foy. Plut., de Plac.*, III, 4. — (10) Orig., *Philos.*, c. 7.

la grêle, ou de la neige : de la grêle, lorsque l'eau des nuages se congèle tandis qu'elle tombe vers la terre (1) ; de la neige, lorsque les nuages sont saisis par la gelée, étant eux-mêmes fort humides (2).

L'arc-en-ciel vient des rayons du soleil qui tombent sur un air épais (3) ; et les tremblements de terre, de ce que la terre est trop changée, ou altérée par l'excès du chaud, ou du froid (4) ; on observe, en effet, quela terre se fend quand elle a été fort humide et qu'elle vient à se dessécher ; or ce sont les fragments détachés d'elle-même qui l'ébranlent en tombant sur elle ; et voilà pourquoi les tremblements de terre arrivent surtout dans les grandes sécheresses, suivies de longues pluies : car les fentes et brisures se forment par les premières ; et puis les monceaux de terre se détachent par les secondes, et secouent la terre en tombant, comme on vient de le dire (5).

Les éclairs sont, pour Anaximène comme pour Anaximandre, le résultat du déchirement des nuages par le vent (6) ; c'est là ce qui produit une clarté brillante et ignée (7), c'est-à-dire l'éclat et le feu de la foudre. On remarquera cette explication, d'abord parce que, bien que fort insignifiante, elle devait paraître très-naturelle à Anaximène, puisque ce philosophe croyait que l'air se changeait, par les différents degrés de condensation, en feu, en vent, en nuages, en eau, puis en terre et en pierre, et en tous les autres corps (8). Cela étant, rien ne devait l'embarrasser, ni les vents qui soufflent pendant les orages, ni la pluie qui redouble souvent après les coups de tonnerre, ni même le choc de la foudre, et ses effets mécaniques, toujours si effrayants. Anaximène eût au besoin fondé cette opinion plus moderne qui régnait en Europe du temps de Louis XIV, que la foudre exerçait ses ravages à l'aide d'une substance solide, mais invisible et introuvable, qu'on appelait carreau (9).

Une fable de La Fontaine (10) porte des traces de cette croyance, alors généralement répandue, lorsqu'il dit de Vulcain que

Ce dieu remplit ses fourneaux
De deux sortes de carreaux.

La théorie d'Anaximène aurait embrassé toutes les circonstances du phénomène ; la flamme brille : c'est l'air qui se dilate par le frottement et qui devient feu ; un bruit terrible se fait entendre : c'est l'air qui se heurte, ou se brise ; les vents soufflent de tous côtés : c'est l'air condensé qui se meut en avant ; la pluie aug-

(1) κατακρύνον. Voy. aussi Simplic., in *Arist. phys.*, I, 37, l. 12. — (2) Orig., *lieu cité*. — (3) Orig., *ibid.* — (4) *Arist., Météor.*, II, 7, p. 568. B. C. — (5) *Arist., Météor.*, II, 7, cf. *Senec., Nat. qu.*, VI, 10, § 1. — (6) Orig., *lieu cité*. Théon, *ad Arist. diosem.* ajoute quelques détails, et montre qu'Anaximène avait remarqué l'arc-en-ciel lunaire. — (7) Orig., *lieu cité*. — (8) Πυκνούμενον δὲ αἶθμον· εἶτα νέφος, ἔτι δὲ μᾶλλον, ὕδωρ· εἶτα γῆν· εἶτα λίθους· τὰ δὲ ἅλλα ἐκ τούτων. Simplic., in *Arist. phys.*, I, f. 37, l. 7 en remontant. — (9) Robaut, *Cours de physiq.*, III, 16, combat de toutes ses forces cette opinion populaire. — (10) La Font., *Fab.*, VIII, 20, *Jupiter et les Tonnerres*.

mente : c'est l'air qui se condense davantage et se change en eau ; la foudre frappe ; elle tue, ou fracasse : c'est l'air qui, en se condensant toujours, est devenu pierre ; c'est cette pierre qui a frappé et fait périr la victime. Mais on ne la retrouve pas, cette pierre : c'est qu'après le choc elle s'est rechangée en air, en se dilatant, comme elle s'était d'abord condensée. Rien n'est commode, dans les sciences, comme ces explications où, sans examiner à fond la substance même à laquelle on attribue un effet quelconque, ni ses divers modes d'action, on suppose *à priori* des qualités que l'imagination trouve toujours le moyen d'arranger plus tard, pour les conformer aux apparences.

Nous verrons par la suite que la physique des anciens consista toujours dans des fantaisies de ce genre, et dans des rapprochements plus ou moins ingénieux entre les détails du fait physique et les modifications tout arbitraires d'une imagination capricieuse.

La seconde observation relative à ce passage est que l'explication d'Anaximène est, aux expressions près, celle que l'antiquité tout entière a donnée de la foudre ; et cette conformité n'a rien d'étonnant : il était bien impossible que les anciens comprissent aucun des météores qui se rapportent à l'électricité. C'est, pour le dire en passant, un des plus beaux résultats de la physique moderne, et, en même temps, l'un des plus inattendus, qu'elle soit parvenue à réunir sous une cause unique la faible attraction que Thalès observait dans le succin, et ces grands et beaux phénomènes de la foudre, des feux Saint-Elme et des aurores boréales.

Mais combien n'a-t-il pas fallu pour cela de temps, de patience et de travaux ! Il y avait plus de vingt siècles qu'on frottait, sur un morceau de drap on de laine bien secs, des bâtons de soufre ou de résine, afin d'enlever de petites pailles, ou des grains de poussière, lorsque l'ingénieur bourgmestre de Magdebourg, cet Otto de Guérike (1), à qui l'on devait déjà la machine pneumatique (2), eut l'idée, bien simple sans doute, et pourtant bien tardive, d'employer, au lieu d'un petit bâton d'ambre jaune ou de résine, un gros globe de soufre traversé par un axe auquel était attachée une manivelle, et d'augmenter ainsi les effets produits jusqu'à ce jour. Il observa que les corps légers, attirés d'abord vers ce globe, étaient ensuite vivement repoussés ; il sentit cette odeur particulière et presque phosphorique qui caractérise l'électricité ; il aperçut même l'étincelle. La machine électrique, en un mot, venait d'être inventée (3) !

Plus tard on en varia les formes ; on accéléra la vitesse de rotation du globe au moyen d'une grande roue et d'un cordon sans fin passant dans la gorge d'une poulie (4) ; on substitua le verre au soufre (5) ; Nairne modifia la forme du globe, et l'allongea en cylindre (6) ; Inghenhouz remplaça les globes et les cylindres

(1) Né en 1602, mort en 1686. — (2) Libes., *Hist. de la phys.*, t. II, c. 7, § 1. — (3) Libes., *ibid.* § 7. — (4) Priestley, *Hist. de l'élect.* Nollet, *Tr. de phys.* — (5) Nollet, *ibid.* — (6) Péclet, *Tr. de phys., de l'électr.*, n° 994.

par ces magnifiques plateaux généralement adoptés aujourd'hui (1) ; Muschembroëk (2) avait, par hasard, trouvé la bouteille de Leyde (3) ; on avait augmenté la surface électrique de cet instrument dans les jarres et les bocaux ; on avait réuni ces bocaux dans des batteries formidables, dont l'étincelle était enfin assez forte pour tuer de gros animaux ; et aucun physicien n'avait encore soupçonné l'analogie, si évidente aujourd'hui, de la foudre avec l'électricité.

Ce fut un Français, qui n'a d'ailleurs fait en physique aucune autre découverte importante, quoiqu'il ait beaucoup contribué à répandre partout le goût de la philosophie naturelle (4), ce fut l'abbé Nollet qui, le premier, cent ans peut-être après qu'Otto avait produit l'étincelle, passa hardiment du cabinet de physique à la région des foudres et des éclairs, des réactions de son laboratoire à celles des vents et des nuages. « Si quelqu'un, écrivait-il (5), entreprenait de prouver, par une comparaison bien suivie des phénomènes, que le tonnerre est, entre les mains de la nature, ce que l'électricité est dans les nôtres ; que ces merveilles dont nous disposons maintenant à notre gré sont de petites imitations de ces grands effets qui nous effraient, et que tout dépend du même mécanisme ; si l'on faisait voir qu'une nuée, préparée par l'action des vents, par la chaleur, par le mélange des exhalaisons etc., est, vis-à-vis d'un objet terrestre, ce qu'est le corps électrisé en présence et à une certaine proximité de celui qui ne l'est pas ; j'avoue que cette idée, bien soutenue, me plairait beaucoup ; et pour la soutenir, combien de raisons spécieuses ne se présentent pas à un homme un peu au fait de l'électricité ? L'universalité de la matière électrique, la promptitude de son action, son inflammabilité, et son activité à enflammer encore d'autres matières ; la propriété qu'elle a de frapper les corps extérieurement et intérieurement jusque dans leurs moindres parties ; l'exemple singulier que nous avons de cet effet dans l'expérience de Leyde ; l'idée qu'on peut légitimement s'en faire en supposant un plus grand degré de vertu électrique, etc., tous ces points d'analogie, que je médite depuis longtemps, comment à me faire croire qu'on pourrait, en prenant l'électricité pour modèle, se former, touchant le tonnerre et les éclairs, des idées plus saines et plus vraisemblables que ce qu'on a imaginé jusqu'à présent (6). »

Cinq ou six ans plus tard, en 1752, Franklin et Romas (7) démontrèrent la

(1) Cavallo, *Tr. de l'électricité*, p. 124 de la trad. française ; d'autres attribuent l'invention des plateaux à Ramsden, artiste anglais. Péclot, *Tr. de phys.*, n° 989. — (2) Né en 1692, mort en 1761. — (3) En 1746. Nollet attribue l'invention de cette bouteille à Cuvéus. *Foy. Libes, ouvr. élé.*, t. III, c. 7, § 12. — (4) *Encycl. méth., cabinet de physique. Voy. Encycl. cathol.*, même mot. — (5) *Foy. son Tr. de phys.*, t. IV, p. 314. Imprimé en 1745. — (6) En Allemagne on attribue à Winkler cette idée que Nollet exprime ici avec tant de détails. *Foy. Fischer, Tr. de physique*, p. 236. Je trouve dans la traduction française du traité de Cavallo, p. 54, que cette découverte n'appartient, ni à Nollet, ni à Winkler, puisqu'ils ne l'auraient eue que vers 1745, ou 46 ; mais que Grey, mort huit ans auparavant, en 1737, avait dit, peu de temps avant son décès, que, si l'on pouvait comparer les petites choses aux grandes, l'électricité et la foudre n'étaient qu'une seule et même chose. — (7) *Libes, Hist. de la phys.*, t. III, c. 10, § 3 et 6

vérité de l'opinion de Nollet, non pas, comme le demandait notre compatriote, avec des rapprochements, plus ou moins ingénieux, renouvelés des Grecs, mais à la moderne, par la belle et dangereuse expérience du cerf-volant électrique, qui leur permit d'aller chercher le fluide au sein même des nuages, et de diriger, à la distance de plusieurs pieds, des étincelles foudroyantes sur des excitateurs qui ne risquaient rien.

L'invention des paratonnerres fut le résultat de cette découverte (1); et le triste sort du professeur Richmann, mort victime d'une expérience faite imprudemment sur le conducteur d'un de ces appareils (2), démontra aux plus incrédules que l'analogie de la foudre et de l'électricité n'était pas un jeu d'esprit, mais une réalité certaine, avec ses avantages et ses dangers.

Telle fut, en ce qui concerne l'explication du tonnerre, la marche lente, mais progressive, de l'esprit humain. Si l'on n'est pas arrivé plus vite au but, il faut se rappeler que la fausse voie où s'étaient engagés les philosophes grecs n'était guère propre à nous y conduire promptement; que, pendant tout le moyen âge, et jusqu'à Képler, Galilée et Descartes, on se traina servilement sur les traces des anciens. L'état social, d'ailleurs, n'était pas favorable aux découvertes scientifiques, ni aux travaux qu'elles exigent; ainsi le long sommeil de l'intelligence humaine, en ce qui tient à la philosophie naturelle, et spécialement aux météores électriques, ne doit pas nous surprendre.

D'un autre côté, nous devons avouer que le chemin à faire était bien long et bien difficile; et aujourd'hui même que nous tenons tous les anneaux de la chaîne qui lie l'expérience de Thalès aux plus effroyables produits des ouragans et des tempêtes, nous ne pouvons nous dissimuler que, si le hasard n'eût quelquefois amené des conjectures heureuses, nous serions loin de savoir tout ce que nous savons; peut-être notre imagination se perdrait-elle encore dans l'inextricable labyrinthe des hypothèses et des comparaisons.

Je reviens maintenant, comme je l'ai promis (3), sur la manière dont Anaximène se représentait les altérations de l'air, et sa conversion en tous les autres corps; j'ajoute à ce que j'ai dit sur ces sujets que M. Henri Ritter, dans son *Histoire de la Philosophie* (4), s'élève avec force contre l'opinion qui veut trouver dans l'école Ionique un ensemble de vues, toujours les mêmes, et une suite de maîtres et d'élèves représentée, comme on le dit ordinairement, par Thalès, Anaximandre, Anaximène, Anaxagore, ou Diogène d'Apollonie. Il fait remarquer que cette opinion ne s'appuie sur aucun témoignage authentique (5); que les distances chronologiques ne s'y présentent pas (6); que les dogmes surtout s'y opposent; il croit, en effet, reconnaître unité de sentiment et de doctrine chez Thalès, Anaximène, Héraclite et Diogène d'Apollonie; mais Anaximandre, Anaxagore et Archélaüs se séparent nettement des premiers, et soutiennent entre eux des théories qui doivent les faire

(1) Libes, *ibid.*, § 6. — (2) Le 6 août 1753. Voy. Libes, *ibid.*, et note 48, t. III, p. 308. —

(3) Page 435. — (4) Trad. en français par C.-J. Tissot, 4 vol. in-8°. Paris, 1835. Ladrangé. —

(5) *Lieu cité*, t. I, p. 171. — (6) Voy. *ibid.* et ci-dessus, au commencement de cet article.

regarder comme formant une seconde division dans l'école ionique. Il caractérise ces deux divisions en montrant que, parmi les philosophes qui ont parlé du premier principe, les uns sont partis de l'idée d'une force vivante qui varie dans les propriétés et les formes de ses développements ; tout ce qui arrive dans la nature semble donc explicable, suivant cette méthode, par un changement de force..... La nature n'apparaît elle-même que comme une force vivante, dont les changements constituent les développements de la vie.... Un élément se convertit en un autre, ou par la contraction et l'expansion, deux forces qui sont considérées comme des procédés de la vie, ou d'une autre manière analogue (1). Les autres philosophes n'admettent aucune naissance proprement dite, aucun changement de propriétés ni de formes dans les éléments naturels, mais prétendent tout expliquer par le changement des rapports extérieurs dans l'espace ; ils supposent, par conséquent, la matière permanente, changeant de lieu par un mouvement qui survient en elle naturellement, ou lui est imprimé du dehors (2). Cette dernière explication s'appelle l'*explication mécanique*, et l'autre l'*explication dynamique*, parce qu'elle ne reconnaît rien que des forces ; et, à ce point de vue, Thalès, Anaximène, Héraclite, Diogène d'Apollonie furent des philosophes *dynamistes*, tandis que les trois autres, Anaximandre, Anaxagore et Archélaüs furent certainement des *mécanistes*. Il convient donc de les séparer, et de les étudier comme appartenant à deux écoles, ou au moins à deux divisions distinctes de la même école (3).

Je dirai brièvement pourquoi je ne crois pas le raisonnement ci-dessus aussi péremptoire que le suppose M. Ritter, et pourquoi je n'accepte pas sa conclusion.

J'accorde bien volontiers qu'en effet les témoignages relatifs à la filiation des maîtres et des élèves, dans l'école ionique, n'ont aucun caractère d'authenticité, ne présente aucune certitude ; sous ce rapport je n'hésiterais pas à me ranger à son avis.

Je ne contesterai pas davantage ce que dit M. Ritter sur la discordance des époques ; j'ai tâché moi-même de la faire bien comprendre au commencement de l'article d'Anaximène ; je remarque seulement que la nouvelle hypothèse augmente la difficulté plutôt qu'elle ne la diminue, puisqu'elle allonge encore la durée d'une génération philosophique. M. Ritter répond qu'il n'admet pas du tout que l'enseignement ait été oral ; il peut fort bien avoir eu lieu par les livres seulement, ou par des intermédiaires, dont les noms ne nous seraient pas parvenus. C'est aussi ce que j'ai supposé ; et ici encore je suis d'accord avec le le savant auteur que je combats.

Je ne nie pas non plus la justesse de son observation relativement à Anaximandre, qu'il place parmi les mécanistes, et qu'il dit en cela s'éloigner de Thalès,

(1) Même ouvr., p. 173. — (2) *Ibid.*, p. 172. Voy. surtout l'exposé fait par Simplic. de la doctrine d'Anaximandre (de *Arist. phys. comm.*), l. 6, l. 13 en remontant : οὐκ ἀλλοιομένου τοῦ στοιχείου ἀλλ' ἀπεκρυμμένου τῶν ἐναντίων διὰ τῆς αἰδίου κινήσεως. — (3) *Ibid.*

d'Anaximène et d'Héraclite; mais je crois qu'il donne à cette observation une beaucoup trop grande importance.

C'est ce qu'il s'agit d'examiner.

Aujourd'hui, en Allemagne surtout, les philosophes, et même les physiciens qui mêlent à leurs travaux les idées métaphysiques, se rangent expressément sous l'un ou l'autre drapeau; ils sont dynamistes ou mécanistes; et l'on en compte beaucoup plus du premier ordre que du second. En France, c'est tout le contraire: tous les physiciens sont assurément *mécanistes* (1).

Quelle est la valeur philosophique de ces deux opinions? Ce n'est pas à moi de le décider: on conçoit pourtant qu'après tant de recherches sur la manière dont nos idées se forment dans notre esprit, après tant d'objections faites par les philosophes de toutes les opinions aux opinions opposées, après que tant d'hommes supérieurs ont fait voir qu'il était impossible de trouver un lien syllogistique et démonstratif pour la raison entre ce qui nous paraît une cause et ce qui nous semble son effet, entre la sensation, par exemple, et la matière extérieure qui nous paraît la produire, ceux qui cherchent avant tout cette raison démonstrative, ont pu nier le monde extérieur, ou au moins la vérité de ses apparences; ils se sont renfermés dans la citadelle inexpugnable de leur croyance, et, déclarant que rien ne leur prouvait, ni ne leur expliquait surtout la matérialité, l'étendue, l'espace, ils ont réduit tous ces phénomènes à des forces, causes premières de toutes nos sensations.

C'est toujours, au fond, le système des monades de Leibnitz; on nie la réalité de l'apparence, et l'on y substitue une conception de l'esprit, aussi obscure indubitablement, mais qui remplace enfin avec avantage, aux yeux de certains esprits, ces idées inexplicables de l'action mécanique des êtres élémentaires les uns sur les autres.

Je répète que je n'ai pas à prendre parti dans ce débat; je fais observer seulement qu'il ne roule, en effet, que sur l'essence intime des choses; on dispute sur la réalité absolue de la molécule matérielle; mais, dans la pratique, il n'y a et il ne peut y avoir aucune espèce de discussion; là tout le monde est mécaniste. « Pour le chimiste, dit M. Dumas (2), il ne saurait exister ni hydrogène, ni carbone, ni azote, ni oxygène abstraits; ce sont ces êtres dans leur réalité qu'il a toujours en vue; c'est de leurs molécules qu'il parle toujours. » Il se figure donc ces molécules matérielles comme douées de résistance, de mouvement, de grandeur et de poids, en un mot de toutes les propriétés mécaniques. On sait que les unes passent par des fentes, ou pores de telle dimension, tandis que d'autres y sont arrêtées (3); on ne doute pas que les éléments chimiques ne doivent, après toute opération bien faite, se retrouver les mêmes: si l'on en

(1) Biot, *Traité de physiq.* de Fischer, trad. de l'allemand. — (2) Voy. le *Journal des Débats* du 26 août 1841, déjà cité. — (3) Dalton a remarqué que l'hydrogène, enfermé dans un vase fêlé, se perdait beaucoup plus rapidement que les autres gaz; l'eau passe à travers les pores d'une vessie; l'alcool n'y passe pas. Voy. la *Chimie de Thénard*.

trouvait d'autres, on annoncerait immédiatement la découverte d'un corps nouveau. Ainsi la question dont je parle en ce moment n'occupe ni n'arrête les physiciens; ils sont tous d'accord sur la manière de faire les expériences et d'en apprécier les résultats; s'ils diffèrent, c'est comme métaphysiciens, lorsqu'ils veulent remonter jusqu'à l'origine de nos connaissances, et expliquer, ce qui sera peut-être à tout jamais inexplicable, le mode d'action de la matière sur la matière, ou de la matière sur notre intelligence.

Mais on doit comprendre par là que cette différence, importante aujourd'hui que les sciences métaphysiques ont été étudiées par des hommes d'un esprit si subtil, ne l'était pas, à beaucoup près, autant lorsque la philosophie a commencé.

On peut l'assurer *à priori*; car on sait bien comment se forment les opinions philosophiques, soit chez les peuples, soit chez les individus: ce sont presque toujours des idées généralisées très-précipitamment; et d'autant plus vite, que l'objection ne se présente jamais à l'inventeur: il faut attendre qu'un esprit critique et opposé vienne montrer le faible d'une doctrine, pour qu'on la modifie plus ou moins profondément. Dans cet état, un philosophe peut être attaché à son opinion, sans doute, mais son disciple n'a pas les mêmes raisons pour y tenir; il l'abandonne, sans abandonner pour cela, le reste de la science de son maître; c'est ce qu'on a vu dans Aristote par rapport à Platon, c'est ce qu'on voit partout et chez tous les élèves, lorsque les opinions de leurs maîtres ne sont pas encore bien établies et bien assises.

A posteriori la chose n'est pas moins évidente, puisqu'enfin les anciens, malgré cette différence du point de vue entre Thalès et Anaximandre, entre Anaximandre et Anaximène, les ont regardés comme se suivant dans la même école, et que M. Ritter est le premier peut-être qui veuille fonder une différence totale de doctrine sur la différence d'une idée métaphysique: c'est qu'assurément cette idée métaphysique n'avait pas pour eux, à beaucoup près, l'importance qu'y donne notre auteur.

Or je crois qu'ici, où il ne s'agit, en effet, que de la valeur de cette idée dans le système entier, les anciens étaient meilleurs juges que M. Ritter: Thalès, Anaximandre, Anaximène, ni leurs successeurs ne tiraient pas de leurs systèmes, soyons-en bien convaincus, toutes les conséquences qu'en tirent les modernes, et M. Ritter en particulier; ils n'étaient pas, ils ne pouvaient pas être si habiles; si l'on avait voulu expliquer à nos deux premiers philosophes qu'ils étaient, l'un dynamiste, et l'autre mécaniste, selon notre façon de penser, on les aurait certainement bien surpris.

Concluons donc qu'un point sur lequel on diffère, quand même il contiendrait en germe des différences capitales, ne suffit pas pour déterminer des écoles diverses, si les inventeurs n'ont pas eux-mêmes appuyé sur ces différences; s'ils n'ont pas montré, par les conséquences qu'ils en tiraient, qu'ils se séparaient nettement de leurs devanciers; s'ils n'ont pas enfin élevé drapeau contre dra-

peu, et appelé autour d'eux ceux qui se détachaient de leur adversaire, comme ils lui renvoyaient ceux qui s'éloignaient d'eux-mêmes.

À ce point de vue, qui me paraît plus juste et moins exclusif que celui du savant que je combats, je jugerai plutôt de l'identité d'école et de direction par les idées générales qu'on se fait des phénomènes, par le progrès des connaissances expérimentales ou théoriques, par la marche, la netteté, l'analogie des explications : sous tous ces rapports, je crois que l'examen des philosophes qui nous occupent, d'après les témoignages des anciens, et ce que nous savons de leurs doctrines, ne conduit pas du tout aux conséquences admises par M. Ritter, et je persiste à regarder comme appartenant à l'école de Thalès les philosophes qu'il propose d'en détacher.

BERNARD-JULLIEN,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

HISTOIRE

DE LA FORMATION DE LA LANGUE FRANÇAISE,

Par J.-J. AMPÈRE, professeur de littérature française au collège de France.

Il est des hommes auxquels il suffit d'une seule étude, et qui croient avoir beaucoup fait pour la science, lorsqu'ils ont enrichi quelque une des branches des connaissances humaines ; il en est d'autres, au contraire, qui, visant à une sorte d'universalité, s'imaginent pouvoir mener de front l'érudition et la littérature, l'histoire et la linguistique. M. Ampère est du nombre de ces derniers. Professeur assidu et écrivain infatigable, après nous avoir donné, en trois beaux volumes, l'histoire littéraire de la France avant le XII^e siècle, il vient de publier l'*Histoire de la formation de la langue française*. Loin de nous en plaindre, nous lui savons un gré infini d'avoir, en peu d'années, traité, et, selon lui, résolu tant de questions compliquées, de nous avoir donné le mot de tant d'énigmes, d'avoir enfin débrayé le chaos des premiers siècles de notre histoire littéraire.

Les origines de la langue française soulèvent bien des problèmes, et l'on a publié sur cet intéressant sujet tant de gros traités, on a entassé tant de volumes les uns sur les autres, les savants se sont montrés là-dessus si peu d'accord entre eux, ils ont abouti à des résultats si opposés, que les sages ont suspendu leur jugement, tandis que nombre de voix s'écriaient que la question était insoluble. M. Ampère n'est pas, lui, de cet avis, et, quand il ne nous aurait pas

convaincu, quand il ne nous aurait pas démontré que ses décisions sont irréfutables, et ses explications satisfaisantes sur tous les points, nous lui devrions encore des remerciements de n'avoir pas désespéré d'une chose réputée par d'autres impossible.

Mais, si nos sympathies étaient d'avance acquises au travail herculéen du savant professeur, il ne dépend pas de nous d'abdiquer notre jugement, et de renoncer, par rapport à un livre qui nous plaît, aux règles d'une judicieuse et impartiale critique, qui dit le bien avec bonheur, sans dissimuler le mal. C'est dans cette pensée que nous avons étudié dans toutes ses parties l'*Histoire de la formation de la langue française*. Je m'attendais à trouver une préface en tête du volume; il y a une préface; cette préface n'a cependant pas justifié mon attente. En effet, je m'étais promis une introduction développée, un travail savant et raisonné, où, après quelques mots peut-être sur les diverses opinions relatives à l'origine du langage, on aurait soigneusement passé en revue, et judicieusement apprécié tous les efforts tentés pour expliquer la formation de notre langue; je pensais qu'on nous dirait quelque chose des immenses recherches des La Curne Saint-Palaye, des Barbaux, des Du Cange et des Pongens (1). A mon avis, on ne pouvait se dispenser de nommer au moins Pezron, et son illustre correspondant Leibnitz, Bullet, Le Brigant, et son glorieux élève La Tour d'Auvergne, Henri Estienne, Huet, Le Duchat, Caseneuve, Ménage, Yault et M. Charles Nodier. Je me trompais d'une manière étrange. L'*Histoire de la formation de la langue française* devait avoir, pour discours préliminaire obligé, un morceau de littérature: j'avoue que j'en ai été fort désagréablement surpris; et j'ai craint que M. Ampère, qui a l'air de traiter si lestement une question fort importante, très-difficile et on ne peut plus complexe, ne se fût pas fait une idée juste de toutes les difficultés qu'il avait à surmonter, ni de l'immensité de la tâche qu'il s'était imposée.

Quand nous parlons de difficultés extrêmes et de tâche immense, nous sommes loin de nous faire des fantômes et de donner à la question plus d'étendue qu'elle n'en comporte. Ainsi nous ne pensons pas, comme M. Ampère, que, pour la résoudre et pour expliquer ce qui s'est accompli chez nous, il soit d'absolue nécessité de nous transporter sur les rives du Gange, et de comparer minutieusement, avec le sanscrit, le prâcrit, le pâli, le bengali, voir même l'indoustani, tous dialectes incontestablement dérivés de la langue savante, comme le français du latin, selon M. Ampère; langues sur lesquelles, au contraire, les prêtres de l'Inde au-

(1) M. de Pongens a laissé plus de trente volumes in-fol. sur la langue française. Quoique privé de la vue dès sa jeunesse, il n'en continua pas moins ses savantes investigations avec un courage et une ardeur au dessus de tout éloge. Pendant cinquante-cinq ans il ne s'est peut-être pas écoulé un seul jour sans qu'il travaillât à son ouvrage d'une effrayante étendue. Si un tel dévouement à la science ne mérite pas même une mention honorable, un simple souvenir, il faut avouer que nous sommes bien dédaigneux, et que nous portons un peu haut, selon la spirituelle expression de M. de Chateaubriand, notre *supériorité*.

aient fondé et constitué leur langue sacrée, si l'on en croit M. Ph. Charles, qui, en pleine Sorbonne, a victorieusement soutenu son opinion. Quant à nous, qui n'aimons pas à voir déplacer les questions, et qui ne pensons pas que les sectateurs de Bouddha soient juges compétents dans des débats élevés sur les bords de la Seine, nous pourrions émettre à notre tour une opinion assez différente de celle dont nous venons de parler. Nous nous en abstiendrons, et pour cause ; il vaut mieux revenir à l'histoire de notre langue.

M. Ampère, qui tantôt se donne comme historien de notre idiome, tantôt comme un guide pour tous ceux qui chercheront à résoudre les nombreux problèmes que soulève une aussi difficile question, débute par de longues et ambitieuses généralités sur tout ce qui concerne les langues indo-européennes. Il me semble qu'en cela il s'est placé sur un assez mauvais terrain.

En effet, les théories *a priori* n'ont jamais beaucoup avancé les questions : tout l'avantage qu'elles procurent, c'est de faire briller peut-être certains génies dont rien ne peut arrêter l'élan, et qui aspirent à l'infini ; mais elles embrouillent, elles éternisent les discussions, sans rien terminer. Voyez dans quelle confusion inextricable les systèmes (1) des anciens avaient engagé les sciences physiques. En seraient-elles jamais sorties, si le bon sens des modernes, laissant de côté tout ce brillant fatras, n'eût appelé à l'observation, après avoir réduit à sa juste valeur l'autorité de maîtres ?

Un exemple aussi effrayant n'a point étonné M. Ampère ; il s'est élancé, avec une confiance qui tient de la témérité, vers les régions les plus élevées, espérant sans doute y être fort à l'aise. Je ne sais si je me trompe, mais je pense qu'au moins il n'a point eu là à se débattre contre la réalité, ayant pris soin de se mettre en dehors des choses humaines, tout en affectant de nous raconter tout ce qui se passe dans les langues qui se corrompent et s'éteignent pour céder la place à des idiomes nouveaux.

Peut-être le savant professeur a-t-il été séduit à la lecture de certains ouvrages modernes qui saisissent vivement les imaginations ; mais les Rousseau et les Bonald sont de dangereux devanciers ; et d'ailleurs, si, sur le même sujet, ils nous ont laissé des pages si remarquables, d'une si haute éloquence, c'est qu'avec des facultés plus puissantes peut-être ils s'étaient attachés à une question beaucoup plus générale et plus profonde que celle qu'a voulu traiter M. Ampère. Pour eux il s'agissait, non des langues indo-européennes, mais de l'origine même du langage, point extrêmement obscur, sujet excessivement vague, qui se prête volontiers à toutes les fantaisies, à tous les écarts mêmes d'une brillante imagination. Quant à M. Ampère, qui pourrait bien ne pas avoir le génie du philosophe de Genève, ni la verve, le raisonnement pressant, la profonde conviction de l'auteur des *Nouvelles Recherches*, et qui s'est pris à une question bien plus restreinte, quoique fort vaste encore, question qui demande la pa-

(1) Voir le savant Mémoire de M. B. Jullien, intitulé *le Curé de Farencheville*.

tience de l'érudit et le bon sens du philologue beaucoup plus que le génie de l'écrivain, il ne pouvait raisonnablement espérer le même succès en traçant une théorie et formulant des principes, tandis qu'on attendait de lui un immense trésor de connaissances, des recherches approfondies et complètes.

D'ailleurs, comment prétendre expliquer, je devrais dire *raconter*, la formation de la langue française, sans en venir, bon gré mal gré, à l'application, sans descendre à de certains détails? Que devait-il arriver, si les explications n'étaient pas toujours satisfaisantes, si la faiblesse (1) des exemples venait à jeter plus que des doutes sur les principes exposés dans la théorie?

De tous les principes généraux mis en avant par M. Ampère, il n'en est peut-être pas un seul que l'on puisse admettre sans restriction; la plupart sont de nature à être fortement contestés. Il prétend, par exemple, que certains mots français ne peuvent trouver leur origine, leur étymologie réelle que dans le sanscrit: ce qui suppose que, dans l'opinion de l'auteur, toutes les langues indo-européennes dérivent de la langue savante de l'Inde. Eh bien, faisons ici à l'habile professeur cette large concession; d'accord avec lui pour le point de départ, serons-nous aussi de son avis quant à la conclusion? Nullement; et voici pourquoi: c'est que, dans le grand système des idiomes indo-européens, chaque peuple modifie à sa manière des racines communes, en sorte qu'il est très-facile de voir, à la simple physionomie d'un mot, ou à la nuance qu'il exprime, quelle est la langue à laquelle il appartient; en effet, il porte un certain cachet, ou je ne sais quelle livrée qui le fait reconnaître. Qu'on me présente des monnaies des diverses nations de l'Europe; le métal est le même; c'est toujours de l'or ou de l'argent, plus ou moins pur toutefois. Malgré cette identité, je ne me tromperai point; car le coin de Russie n'est pas le même que celui de France; dans les écus de l'Allemagne même j'aperçois des effigies différentes; en supposant, par exemple, que l'or nous vint d'Espagne, le louis de France serait-il pour cela une pièce d'Espagne? Les magnifiques châles, les tapis précieux qui sortent journellement de nos manufactures, sont-ils donc des produits d'Espagne, parce que nous avons tiré de ce pays nos premiers mérinos?

Rendons la chose plus claire par une application plus précise. Dans l'ancien latin, langue dérivée, partie du grec, partie du celtique, on trouvait, nous dit V. Flaccus, *liberata* pour *effata*, *locuta*; c'est-à-dire que *liberare*, ou *liberari*, signifiait parler, d'où *deliberare*, délibérer, parler sur une chose, afin de savoir quel parti prendre. Notre verbe *délibérer* viendra-t-il donc du celtique, parce qu'on trouve en br. *lavaret*, parler (kym. *lafara*, fut. *lefair*, il parlera), racine du vieux verbe latin? Impossible, attendu qu'il est contraire au génie du

(1) Ceux de M. Ampère sont généralement peu concluants; et, soit distraction, soit inexpérience dans de telles études, il lui est arrivé de donner comme identiques deux mots appartenant évidemment à deux racines différentes: *kritam* en sanscrit, *kaam* en pâli, fait. En persan on voit la racine *khdn*, faire, à côté d'une autre de même valeur, *kerd*, infinit. *kerden*, faire; en kym. le même phénomène se reproduit: *gwnael*, il a fait, *gorow* (br. *gembre*), il a fait. On trouve encore en br. *gre*, il fait.

celtique de former un mot tel que *deliberare*. *Capio*, je prends, nous a donné *capter*, *captation*, *accepter*, *acception*, *concevoir*, *décevoir*, *intercepter*, *percevoir*, *apercevoir*, *précepte*, *recevoir*.... en tout plus de quarante mots, tous ayant une origine essentiellement latine, bien que la racine primordiale soit l'irl *cib* (pron. *kib*), main, d'où *cippio*, prendre, saisir (en kym.). Ainsi une racine celte a tellement fructifié sur le sol latin, qu'elle nous a rendu un grand nombre d'excellents mots, tandis que le celte est demeuré en cela tout à fait stérile pour la langue française. Cet exemple, qui renverse l'opinion de M. Ampère, est en même temps un argument irrésistible contre les partisans exclusifs du celte, lesquels prétendent que le français ne doit rien au latin, attendu que celui-ci a largement puisé aux sources gauloises (1).

M. Ampère tient aussi que, dans les langues qui s'altèrent et se dégradent au point de voir à la fin disparaître complètement les formes savantes qui en faisaient l'ornement et le charme, surgissent immédiatement d'autres formes, qui donnent une déclinaison, ou tout au moins une conjugaison nouvelle. Cette affirmation nous paraît fort hasardée, et nous citerons volontiers, comme preuve du contraire, la langue anglaise, dont les mots, dépouillés des belles formes anglo-saxonnes, n'ont pu en recouvrer d'autres; il en résulte, ainsi que me le faisait un jour remarquer M. Villemain, à la pénétration duquel rien n'échappe, que la langue de nos voisins d'outre-Manche nous présente un phénomène qui ne se trouve guère qu'en Chine et en Égypte, des mots tout nus, des racines réduites à la plus simple expression, dont on fait presque à volonté des verbes, des noms, et même des adjectifs et des adverbes. Ainsi l'analyse se trouve aux deux extrémités; il faut des efforts inouïs, un travail énorme pour s'élever à la synthèse, et l'on n'y arrive qu'avec des éléments primitifs.

On nous signale une autre loi : dans les métamorphoses successives auxquelles les langues sont assujetties, il s'opère des réductions incessantes; mais ceci est effrayant pour l'avenir; car les mots finiront par se réduire à rien; et, si ceux dont nous nous servons, nous, les plus déterminés abrégiateurs de la terre, ont encore une longueur raisonnable, il faut nécessairement conclure que les premiers hommes, que ces terribles enfants de la terre, qui, au rapport des poètes, arrachaient des arbres énormes, et s'en servaient comme de baguettes, avaient aussi des mots à leur taille, des mots, non d'un pied et demi, comme dit Horace, mais longs de dix aunes au moins. Quoi qu'il en soit, si M. Ampère, au lieu de ces longues digressions et de ces prétentieux hors-d'œuvre, était entré dans quelques développements sur les comparaisons du latin et des langues néo-latines, il se serait

(1) J'ajoute en note, pour abrégier, un autre mot plus remarquable peut-être encore : *ἐμβρυον*, *embryon*, ne peut se justifier, s'expliquer par le grec; mais, ainsi que l'a fait remarquer le Pr. de Brosses, la racine est *bru*, ventre, sein, utérus. En effet, l'embryon est l'enfant encore dans le sein de sa mère. *Bru* est un mot de la langue des Kymris (qui ont *pump*, et *pemp*, Eol. *πέμπω*, et une infinité de racines identiques aux radicaux grecs). Embryon aussi est grec, n'est que grec. Le kymrique n'a que la racine *bru*. Voilà les langues indo-européennes.

bientôt convaincu que les mots italiens et espagnols sont au moins égaux en dimension aux mots latins correspondants; et peut-être eût-il été plus réservé dans ses conjectures sur la formation de notre langue, qui certainement en autrement faite que les deux autres, qui a une physionomie spéciale, une allure particulière. Voilà ce qu'il fallait expliquer; mais c'était difficile, et on l'a éludé avec adresse. Mais nous-mêmes, si ardents à mutiler les mots pour aller plus vite, avons-nous toujours abrégé? Non, assurément. Il nous est même arrivé de faire tout le contraire, c'est-à-dire qu'au lieu de contracter les mots, nous leur avons quelquefois donné un heureux appendice, qui n'a pas peu contribué à les embellir. J'en veux donner un exemple frappant (1), et, pour faire d'une pierre deux coups, j'indiquerai en même temps l'étymologie d'un des mots les plus charmants de notre idiome, qui compte tant de mots charmants.

Mam se trouve en breton et en gallois, avec la signification de mère. Ce nom n'offre rien de bien remarquable, sinon qu'il sert à indiquer les nombreuses affinités du kymrique avec le persan, le pelbvi, l'arménien, le géorgien, et même avec les langues sémitiques. Nous lui avons donné, par une légère addition, une valeur infinie, et au demi-barbare *mam* s'est heureusement substitué le *doux*, le *tendre*, le divin *maman*, qui fait si délicieusement battre tous les cœurs français. Nous avons donc *allongé*; mais, pour être juste envers l'idiome de nos pères, il faut savoir que *mamen* ne leur était pas inconnu; il existe encore au pays de Galles, et il n'est autre que le diminutif régulier de *mam*: il signifie donc petite mère, idée de tendresse et d'amour que le Français a religieusement conservée.

Dans le livre de M. Ampère on trouve de très-belles pages, des réflexions fort judicieuses, des remarques piquantes, des rapprochements ingénieux, des aperçus nouveaux, une certaine érudition. Mais, au milieu de ces excellentes choses, on rencontre avec douleur bien des assertions hasardées, une foule de paragraphes qui dénotent ou une extrême précipitation, ou une incompréhensible superficialité, ce qui a droit d'étonner de la part d'un homme aussi haut placé que M. Ampère dans l'estime publique.

Voici une page digne de Ménage; c'est la même ductilité, le même procédé, la même rigueur de déduction. Que de temps il faut avoir à perdre pour écrire sérieusement de telles choses! p. 291.

Après avoir rapporté deux opinions sur l'étymologie de la prép. *avec*, lesquelles ne méritaient pas d'être rapportées, tant elles sont bizarres, il ajoute gravement : « M. Nodier dit : *On a écrit avecques, et même avecques, ce qui démontre bien l'étymologie ab usque cum*. Je ne puis partager l'avis du savant

(1) J'en pourrais donner de nombreux; en voici quelques-uns pour le latin : *homo*, homme; *natio*, nation; *bona*, bonne; *raro*, rarement; *spes*, espérance; *spero*, j'espère; *despero*, je désespère; *mamma*, mamelle; *turtur*, tourterelle; *calx*, chaussure; *doctè*, doctement; *ham*, hain (mot germanique qui signifie maison), est devenu *hameau*, maison isolée, comme l'étaient les habitations des Germains, au rapport de Tacite.

« et ingénieux philologue. Les manières d'écrire *avec*, sur lesquels il s'appuie, ne sont point primitives; elles sont le résultat d'une orthographe vicieuse, qui n'a rien d'étymologique; les plus anciens monuments de la langue ont *avec* ou *ovec*.

« Le livre des Rois a même *ove* (suit le passage). C'est, selon moi, la forme primordiale du mot, celle qui peut nous conduire à la découverte de son origine. *Ove* vient, ce me semble, d'*ubi*, qui est devenu également *ove* en italien; on conçoit comment s'est produite l'altération du sens; il y a une étroite analogie entre le lieu où l'on est, et les objets avec lesquels on est. Dire: je loge *avec* lui, je vais *avec* lui; n'est ce pas dire: je loge où lui (loge), je vais où lui (va)?

« On trouve même des exemples de où pris pour *ove* (suivent des exemples). Partant ainsi de *ove*, on a dit *ovec* et enfin *avec*..... Dans l'ancienne langue *ove* ou *avec* est souvent remplacé par *o*..... que M. Orell fait venir d'*apud*, et qui, je crois, vient d'*ubi*, comme où, si semblable à *o*. » Il ne faudrait pas, je pense, beaucoup de passages de cette force pour compromettre les études philologiques. Le suivant mérite d'être cité.

« Quant à *baron*, son nominatif, dans l'ancienne langue, *bers*, vient-il du gothique *vair*, homme, identique à *vir* en latin, et à *vira* en sanscrit, ou bien du celtique *ver*, qui est encore le même mot (en irlandais)? Ce qui ferait croire à cette dernière origine, c'est de voir le scoliaste de Perse, d'où *linguæ Gallorum barones vel varones dicuntur servi militum*. Ce mot eût été déjà bien dégradé de sa signification primitive au temps du scoliaste; ayant voulu dire primitivement un guerrier, il serait tombé en sens de soudard et de goujat. Puis ce mot ainsi avili se serait relevé, et serait devenu le titre aristocratique des fiers barons de France et d'Angleterre. Cette destinée serait curieuse, elle est probable. » Elle nous paraît inadmissible, impossible. Kym. *barwn*, chef, seigneur, *barwnes*, haronne (autrefois *baronesse*); irl., *baran*. Ce n'est du reste qu'une autre forme de la racine *bren*, *brin* (Brennus), roi. Irl., *braine*, chef, général; kym., *brinn*, roi. *Brinndy*, palais, ou maison du roi.

Ce qui suit n'est-il pas empreint du même esprit? « L'opposé de *super*, dans l'ancienne langue, était *jus* (de *deorsum*, *deosum*, *josum*, *jusum*, *jus*); » *risum teneatis*.

Jus vient de l'irl. *ios*, *sios*, en bas, à bas, au-dessous; en kym., *iso*, bas, en bas. Cette particule a formé en breton et en gallois l'adj. *isel*, humble, bas, inférieur. En lang., *jhos*, *jhous*, bas, dessous; *jhout*, sous, dessous. Ce mot essentiellement celtique, éminemment populaire, se rendait en latin par *isus*, que Ducange a mentionné. Ici, comme en mille autres occasions, la langue officielle était contrainte de fléchir et de se plier à l'intelligence du peuple.

Nous ne finirions pas si nous voulions signaler toutes les inexactitudes qui se rencontrent surtout dans cette partie du livre de M. Ampère, qui fait venir, par je ne sais quelle distraction, *exécrer* de *exereare*, cracher. L'étymologie de

ce mot n'était peut-être pas si difficile. D'ailleurs M. Ch. Nodier l'a donnée, avec une explication où l'élégance du langage le dispute à la justesse des idées; nous y renvoyons, dans l'impossibilité de dire aussi bien.

Je ne dirai presque rien des *noms propres*, auxquels M. Ampère a consacré un paragraphe; non que le sujet ne soit curieux; mais avec des notions incomplètes, uniquement puisées dans Fallot et le *Livre de la Taille*, à quel résultat peut-on arriver? Et le moyen de résoudre les problèmes que soulève cette question difficile et neuve, lorsque surtout on ne peut rien tirer de son propre fond, et qu'on se réduit à résumer ce que les autres en ont écrit? Du moins faudrait-il les consulter tous, ce qui arrive rarement.

Après une longue kyrielle de mots, sans aucune connexion entre eux, et qui ne présente d'autre intérêt que le changement d'orthographe, se présente un passage un peu plus satisfaisant, le voici :

« *Vernes, Vernel, Vergnes, Laverignes*; de *Vernède, Vergniaud, Duverney, Duvernoy*, sont les équivalents de *Launay, Delaunay, Delaunoy* (pour de « l'Aunaie), car *vern* est le nom de l'aune dans le Midi de la France. » Nous admettons cela; mais, dans le Nord, n'y'a-t-il pas un équivalent, un mot précieux avec le même sens, *Guernon*, puis de *Guerne*, de *Guerle*. Or il en devait être ainsi d'après les données de l'histoire et de la linguistique réunies; données qui nous ont appris que les Belges ou Kymris habitaient au nord de la Seine et de la Loire, tandis que les Gaëls ou Gaulois demeuraient au midi de ces deux fleuves. Le *vern* des patois méridionaux vient donc de l'irlandais *fearn*, tandis que le normand *guernon*, etc., dérive du kym. *gwernen*, aune (br. *gwernen*, aune, *gwernek*, aulnaie); mots qui nous présentent l'explication du *w* mis à la place du *f* ou du *v*, lequel a si fort embarrassé M. Ampère (1). En effet, après l'article, la gutturale disparaît, *ar-wernen*, d'où *werne* dans certains patois du Nord, et aussi *verne*, bas lat. *vernuni*, que Ducange même a mentionné, n'y ayant pas, après tout, une si grande différence entre *w* et *v*. On ne perd donc pas son temps à creuser le sol plus profondément que ne l'a fait notre auteur: car les précieux objets d'antiquité que l'on découvre portent la double empreinte gauloise, empreinte que les Romains n'ont pas eu le pouvoir d'effacer.

Ce savant professeur, qui traite si légèrement les langues celtiques, les relève au moment où l'on s'y attendait le moins et les place au niveau du latin.

La parenté du latin, dit-il, et des idiomes celtiques n'est pas douteuse. Outre les ressemblances grammaticales, elle est établie par un certain nombre de radicaux, communs assurément. Ce n'est pas là une chose bien nouvelle, mais néanmoins il n'eût peut-être pas été déplacé d'entrer ici dans des développe-

(1) Je me trompe, rien n'embarrasse M. Ampère: ainsi, au lieu de prendre le kym. *gwiber*, serpent, dragon, et de le donner pour origine aux vieux mots *quiere*, *givre*, *wibre*, qui ont le même sens, il suppose que le latin *opera*, dont le sens est un peu différent, a passé par le tudesque, et en est sorti *vibre*.

ments assez étendus ; la chose en valait la peine. Il n'eût pas été mal, non plus, d'ajouter que les idiomes germaniques se trouvent dans le même cas et par rapport au latin et par rapport aux langues celtiques, puisque Romains, Celtes, Germains, tous appartiennent à cette immense famille indo-européenne, ainsi que M. Ampère l'a proclamé en tête de son livre. Cette espèce de trilogie, il fallait l'établir dès le principe et ne jamais la perdre de vue dans la suite de l'ouvrage. Mais passons ; car ce serait être par trop exigeant envers l'auteur que de lui demander des idées claires et précises, une marche méthodique et régulière, un système nettement posé, solidement établi et bien lié dans toutes ses parties.

« Le gaélique *sin*, boule, d'où *sinus*, sein, pli d'un vêtement, golfe, etc. »

Sin ne signifie point boule, chose qui se changerait difficilement en pli de vêtement ; mais l'irl. *sin* présente l'idée générale de rondeur, de rotondité : *sin*, un collier, parce qu'il est rond ; *sine*, le sein de la femme, la poitrine ; *sinin*, *sinieh*, téton, mamelon, bout de la mamelle. *Sine* signifie de plus une loupe, protubérance de chair, qui, par sa forme, se rapproche de la mamelle. — En persan, *sinch* aussi veut dire sein, mamelle.

« *Glor*, bruit, qui a fait *gloria*, gloire. » Sans doute la renommée donne la gloire quelquefois ; et en irl. *glor* signifie dispute, bruit. Mais la gloire, n'est-ce pas plutôt l'éclat qui environne ? Quand nous disons, par exemple, que Dieu est environné de gloire et de majesté, est-il question de bruit, de dispute ? Ne disons-nous pas, en parlant d'un homme parvenu à la gloire, que c'était un orateur brillant ou un brillant capitaine ? Oui, et c'est bien là le sens, l'idée primitive de l'irl. *glor*, gloire (qui en vient), car ce mot vient de *glor*, clair, radieux, brillant, et non de *glor*, dispute. Mais M. Ampère, ou plutôt celui qui a guidé M. Ampère, a la main malheureuse, et il a pris l'un pour l'autre. Ici notre savant s'appuie sur une autorité fort respectable sans doute, mais en fait de science il n'est point d'autorité infailible, et il faut toujours vérifier, toujours contrôler, ou se condamner au silence. Je dois dire que M. Ampère a été mieux inspiré, lorsqu'il a écrit que le latin *insula*, île, est le diminutif du kym. *inis*, qui a le même sens. Mais deux erreurs énormes sur trois étymologies, n'est-ce pas exorbitant ? Sur quoi donc peuvent compter les hommes si nombreux auxquels il n'est pas donné de vérifier ? à quelles étranges erreurs ne sont-ils pas exposés ?

Ce que M. Ampère n'a point fait, ce qu'il a si peu heureusement tenté, essayons d'y suppléer, quoiqu'à une manière incomplète ; les bornes d'un simple article ne nous permettant pas d'entrer dans de longs détails.

Kym. *Malais* (lat. *malitia*), malice.

Afin qu'il ne reste aucun doute sur l'origine celtique de ce mot, ajoutons l'irl. *mailis*, malice, dont la racine est *maila*, méchant, mauvais....

Wyth (irl. *ochd*, *ocht* ; lat., *octo*), huit.

Laeth (lat. *lac*), lait.

Pour ce dernier, il y a la même évidence, puisque en irl. on trouve (outre *lact*, *bleachd* (1), *meilg*; br. van., *leac'h*); *laith* et même *flaith*, du lait.

Kym. *meister* (lat. *magister*; irl. *maighis dir*) maître, Anc. franç. *mestre*, *Meistres*, maîtresse.

C'est du kym. que nous tenons les finales en *esse* pour le féminin, *pécheresse*, anc. fr., *baronesse* (du kym. *barwnes*).

Glaif, *glaiv*, faux, cimeterre, — glaive.

Egr, sûr, acide, âpre, — aigre (2).

Mesur (lat. *mensura*; la racine en irl., *meas*) mesure (3).

Mesuraw (lat. *metiri*; irl. *measadh*), pr. *mesura*, mesures.

Lle, pl. *lleau* et *lleu* (lat. *locus*; irl. *loc*, *loie*), lieu, place.

Trwyn, irlandais, *sron*, *peu*, nez, — TROGNE.

Parliaw (armén. *par*, mot, parole), parler.

{ *Parliwr*,
 { *Parlier*, (en vanetais ce serait *parlieur*), parleur (4).

Gwain (lat. *vagina*), gaine, en br. *gouin* (5).

Swyf (lat. *sebum*, *sebum*), suif.

Das, monceau, amas, — TAS.

Morthwyl (br. *marzel*, *morzel*; lat. *malleus*), marteau.

{ *Ffol*, insensé, fou, — FOL, formé de *falsus*, selon Rayn.
 { *Foll*,

Ces deux derniers sont remarquables en ce qu'ils ont été appliqués comme surnoms à deux rois de France : le celtique n'était donc pas mort au VIII^e et au IX^e siècle.

Isl. *mios* (lat. *mensis*; kym. *mes*), mois.

Or (lat. *aurum*; kym. *aur*), or.

Ceap, *ceaip* (lat. *caput*), tête, commandant, — CHEF.

Cab, tête, faite, sommet, — CAF.

Spum (lat. *spuma*), écume; anc. franç. *escume*.

Furnais (lat. *fornax*; ital. *fornace*), fournaise.

Oidhre (lat. *hæres*), héritier, — HOM.

(1) *Bleachd*, et surtout *meilg*, reproduit cette racine indo-européenne qui se trouve dans les idiomes germaniques sous la forme de *milch*, *milk*, lait; *milk*, *milken*, traire, en grec *ἐπιγυμν* *mulgere* en latin (irl. *bleagaim*, je traite). N'est-il pas aussi digne de remarque que le français, soumis à toutes ces influences, ait repoussé une locution qui devait y trouver place? Le provençal a été moins dédaigneux; il a pris *mulgere*, dont il a fait *mousse*, traire.

(2) D'où *egross*, fruits aigres, sauvages, en breton et en gallois; irlandais, *achar*, âcre, aigre.

(3) Porté en Angleterre par les Normands, il est devenu *measure*. L'allemand comme l'irlandais possède la racine à sa plus simple expression, *mas*. Le kym. a encore *meidr*, *meitr*, mètre, mesure.

(4) Voilà pourquoi on trouve, dans une vieille charte de Metz (Metz où l'on devait parler kym., puisque cette ville faisait partie de la Belgique) du XII^e ou XIII^e siècle, *emparlier* dans le sens d'avocat; l'avocat est en effet celui qui parle pour un autre; c'est le *parleur*.

(5) *Goutier*, galeier, celui qui fait ou vend des gâteaux.

Oidhreacht (lat. *hæreditus*), héritage. — NOIRIE.

Oibre }
Oibreach (gén. et pl. de *obair*; lat. *opus*, opéra,) } œuvre (f),
 ouvrage.

Ainsi c'est de l'irlandais et du gaélique que nous sont venus nos nombreuses
 finales en *age*, *ouvrage*, *héritage*; ajoutons *esclavage*, en irl. *sclabheacht*.

irl. }
Catur (lat. *quatuor*; ital. *quattro*), quatre.
Keitre

Keathramha (lat. *quartus*; ital. *quarto*), quatrième.

Mairnim, (br. *mira*, garder, observer), épier, regarder, observer, —
 NIERA (2).

Corruigh, irritation, colère, — COUBROUX.

An }
Anaid } (lat. *annus*; et ital., *anno*), { an,
 année.

Alladh (kym. *elym*, allons), aller.

Aill (va, viens, marche), que tu AILLES.

Ces exemples, que nous aurions pu multiplier, sont plus que suffisants
 pour montrer qu'un tel chapitre eût pu, dans de savantes mains, présenter un
 haut intérêt, et jeter un jour tout nouveau sur des questions si obscures encore,
 bien qu'elles aient été cent fois débattues.

Pour être complet, il eût été à propos de montrer les diverses langues dont
 s'est formée la nôtre en lutte les unes avec les autres, se disputant très-vive-
 ment l'honneur de nous donner des termes plus ou moins heureux, plus
 ou moins expressifs. N'est-il pas aussi très-piquant de voir la langue française
 repousser avec dédain des vocables présentés par le latin, le tudesque et les
 idiomes celtiques à la fois. Ainsi nous ne possédons ni *conin*, *coniel* ou *cuni-
 culus*... pour dire *lapin*, ni *caseus*, *keese*, ou *caiss*, pour exprimer *fromage*, mot
 à peine justifiable. Je le répète, il n'est pas inutile de faire remarquer ces appa-
 rentes bizarreries.

Au reste, si le celtique est sacrifié, c'est pour faire plus large part aux idiomes
 germaniques, auxquels M. Dietz rapporte une portion considérable de la langue
 française; et le professeur du collège de France, qui dérive *craindre* de TREMER, *parler* de
 PARABOLARE (qui n'a jamais été latin (3)), *aller* de AMBULARE, *tra-*

(1) A fr. *oeuvre*, œuvre; on trouve encore *oibreachad*, ouvrage. *Opérer*, opération, opérateur,
 mots qui appartiennent bien plus aux savants et aux littérateurs qu'au peuple, viennent évidemment
 du latin, et ils ne peuvent venir que de là : *operari*, *operatio*, *operator*. L'irl. *obair*, œuvre, se
 retrouve en breton sous la forme d'*ober*, faire (d'où ce corruptif, *adober*, refaire, réparer —
 ADOUBER).

(2) Mot que M. Ampère tire de *mirari*, après Ménage. Je regrette bien sincèrement de n'être pas
 du nombre de ces personnes privilégiées pour lesquelles se *mirer* et s'*admirer* ne sont qu'une seule
 et même chose.

(3) On ne le trouve qu'une seule fois; et Ménage l'a cité, ne s'attendant pas peut-être qu'un érudit
 du XIX^e siècle répéterait ce jeu d'esprit. Bien que ce mot ait été spirituellement employé (comme
 tant d'autres, dans le but de faire passer dans la langue officielle des mots de l'idiome national).

vailler de TRIBULARE, *malade* de MALE APTUS, *derrière* de DE RETRO (1), *payer* de PACARE, *merci* de MERCEDEM DARE, ne pouvait se montrer si difficile à l'égard d'un savant allemand qui lui a rendu tant de services, et qui a fait en grande partie les frais d'érudition du livre que nous examinons. Aussi nous lisons (p. 317) :

« M. Dietz porte à mille environ le nombre des mots français qui correspondent à un mot germanique, sans compter les dérivés et les composés, et « je crois que ce chiffre est loin d'être exagéré. »

Nous ne partageons nullement cette opinion, qui nous paraîtrait tout à fait dénuée de fondement, quand bien même nous n'en jugerions que par les exemples donnés à la suite du raisonnement de M. Ampère, exemples qui font voir l'esprit systématique de M. Dietz et l'absence de critique de notre auteur.

Voici en peu de mots les motifs qui nous font rejeter les données de M. Dietz : 1^o A l'époque de l'invasion, les Francs étaient peu nombreux ; ces idolâtres se trouvaient en présence de chrétiens, auxquels le paganisme était en horreur. Ces barbares étaient en butte à la haine d'hommes civilisés, spirituels et railleurs, qui certes ne les épargnaient pas, et qui cherchaient à se venger du mal qu'on leur faisait au moins par des plaisanteries et des sarcasmes. De là le sens ironique, défavorable, du plus grand nombre de mots germaniques, admis dans notre langue. Les terres des vainqueurs sont des *landes*, leurs coursiers des *rosses*, leurs épées des *rapieres*, leurs livres, s'ils en ont, des *bouquins* ; et, s'ils dominent, s'ils sont les maîtres, ces *lippus* sont de pauvres *hères*. Une langue qui débute chez nous par le ridicule a peu de chances de succès.

2^o Les pays où la conquête a déployé toute son énergie, qui ont été accablés par sa toute-puissance, dont les habitants ont été foulés, écrasés par les barbares Germains, auraient dû, si l'influence dont on parle était réelle, en ressentir avant tout les effets ; et la langue qu'on y parle se rapprocherait infiniment du langage des conquérants. C'est pourtant ce qui ne se voit nulle part. Ainsi, en Belgique, où les Francs s'établirent tout d'abord, pays qui est toujours resté

il ne fut point répété. Il ne fit point fortune ; et ce *parabolaire*, si, comme le pensent Ménage et M. Ampère, il nous eût donné le verbe si important de *parier*, n'en eût pas été sans cesse et exclusivement employé au lieu de *dicere*, *loqui*, *sermocinari*, *fabulari*, verbes que l'on connaît et dont on a fait un fréquent usage dans les siècles d'ignorance ? Vraiment ceux qui prodiguent les épithètes de grossiers, de barbares, aux âges qui nous ont précédés, devraient craindre qu'on ne puisse leur reprocher de calomnier *faute de sagacité et d'intelligence*, car si la parabole du *fils* et de la *poutre* ne frappe pas tous les esprits, est-elle si honorable, si glorieux de ressembler aux héros du fameux apologue de la *Besace* ?

(2) Pour le prouver, notre savant cite l'italien *dietro* et l'espagnol *detrás* ; mais *arrière* et *dernier* ne tiennent-ils pas à la même idée et à la même racine ? *arrière*, *derrrière*, viennent du breton :

quant à *dernier* (ital. et esp. *ultimo*), c'est un mot gaél. Irl. } *deire*,
} *deireadh*, bout, extrémité, queue :
} *deireannach*, qui est au bout, à la queue ; *deireanaigh*, postérieur ; *deirennan*, un lieu écarté.
} *deirennach*, dernier ;
un désert.

sous la dépendance des rois de France ou des empereurs d'Allemagne, il y a un patois très-ancien, qui, plus éloigné du latin que le français, ne contient cependant pas cinquante éléments germaniques. On voit, au contraire, que ce patois, auquel tiennent tant les habitants de Liège et de Namur, n'a point été de la part des vainqueurs l'objet d'un injuste dédain. Car deux dialectes germaniques, le hollandais et le flamand, lui ont emprunté un certain nombre de mots, lesquels, pris pour des mots tudesques par des étymologistes aussi aventureux que M. Ampère, ont été souvent donnés comme l'origine des mots français correspondants; et ce que nous disons du wallon peut s'appliquer au lorrain, au rouchi (département du Nord) et au picard. Mais il est une autre province, la Neustrie, qui fut des premières envahie, et qui offre cela de particulier que, quatre cents ans après l'établissement de la monarchie de Clovis, elle fut de nouveau subjuguée par de nouveaux Germains qui s'y établirent et y dominèrent. Eh bien, ce sol, où l'on devait trouver deux couches de germanisme, qu'on me passe ce mot, n'offre, au bout de cent cinquante ans, plus rien de germanique, de telle sorte que les Anglo-Saxons, autre branche de la famille germanique ou gothique, placés en face des habitants de la Neustrie, des Normands, ne peuvent voir en eux des frères; car ils ne comprennent pas un mot de ce que disent ces étrangers (f).

3^e Ménage, dans son culte pour la langue savante, a supposé je ne sais combien de mots latins qui n'ont jamais existé; les partisans du celtique ont fait de même pour leur idiomie de prédilection; ceux qui ne peuvent sans enthousiasme prononcer les noms de l'*Edda* et des *Nibelungen* ne se montrent pas plus sages. Ils sont au comble du bonheur lorsqu'ils peuvent citer à tort et à travers des mots h. all., b. all., a. teutoniques, gothiques, a. scandinaves ou islandais. On dirait vraiment que les Islandais ne sont allés se fixer dans leur île si poétique et si délicate qu'après avoir habité notre pays, dont ils ont dédaigné le détestable, l'affreux séjour. On dirait que les Goths, qui n'ont pu se maintenir dans un coin de la France, ont dominé pendant de longs siècles sur toutes les provinces où s'est formée notre langue; qu'enfin nous avons été inondés de tous les flots de la Scandinavie. Quant aux mots qu'on ne trouve que dans le vieux teuton, nous n'avons qu'une question à faire : est-il présumable que des mots qui n'ont pu durer sur le sol natal aient pu prendre et persister sur une terre étrangère? Les mots purement islandais ne peuvent non plus être admis comme origine des termes français qui leur correspondent; car il n'est pas impossible que des insulaires, séparés par un tel intervalle de la mère-patrie, aient adopté un certain nombre de mots étrangers, soit qu'ils les aient pris sur les côtes d'Écosse et

(1) Un exemple plus frappant encore est celui du Bessin (arrondissement de Bayeux). On voit, par la *Notitia imperii*, que ce pays était déjà au pouvoir des Saxons à la fin du IV^e siècle, avant l'invasion des Francs par conséquent; de plus, Charlemagne y fit passer dix mille Saxons convertis; puis vinrent les Normands, qui durent corroborer et ranimer le tudesque. Eh bien, dans ce canton tout german, le patois qu'on y parle n'offre rien de germanique, si ce n'est *élingé*, fronde.

d'Irlande, ou dans les îles voisines, pays tout remplis de Celtes, soit qu'ils les aient trouvés même dans cette antique Thulé qui n'était sans doute pas déserte lorsqu'ils y ont pénétré. Aussi trouve-t-on dans l'islandais plusieurs mots celtiques qui existent encore dans l'irlandais et le gaélique. Les Scandinaves (1) aussi, qui ne connaissaient d'abord que les barques d'osier revêtues de peaux (marine qui n'exigeait pas un vocabulaire bien riche), ont dû emprunter aux Celtes presque tous leurs termes maritimes, chose plus que probable, puisqu'on peut aujourd'hui la prouver. On ferait bien aussi peut-être d'être un peu plus sobre de mots gothiques qui traînent dans des bouquins sans autorité, mais qui ne se voient pas dans *Ulfphilas*, seul monument auquel on puisse se fier. D'ailleurs si les linguistes dont je parle se piquaient de quelque exactitude, avant de faire honneur à la langue de Théodoric de tel ou tel mot français, ils examineraient préalablement si le même mot existe en languedocien, seul idiome que les Goths aient pu enrichir; mais ils s'en gardent bien, dans l'appréhension assez fondée de voir sensiblement diminuer le petit trésor d'origines gothiques auxquels ils tiennent si fort.

M. Ampère, qui trouve toujours beaucoup de temps à consacrer aux questions oiseuses et presque étrangères à son sujet, glisse avec une rapidité déplorable sur celles qui y tiennent le plus intimement. C'est ainsi qu'il parle des patois et dialectes français, dans lesquels il n'aperçoit qu'une corruption du latin, et qui, selon lui, peuvent tout au plus fournir quelques secours à ceux qui s'occupent de paléographie. Il me semble qu'on en peut tirer un meilleur parti; et si le savant professeur eût visé dans ce livre à prouver plutôt qu'à affirmer, il trouverait là une occasion naturelle d'établir, par exemple, que l'influence des idiomes germaniques sur le français n'est pas une chimère; et, pour cela, il nous aurait

(1) D'ailleurs, au moyen-Âge, alors que la langue française était parlée en Orient par les Croisés (voir les *Archives* de Jérusalem et de Chypre), introduite dans les États de Naples et de Sicile par quelques seigneurs normands, importée en Angleterre par les compagnons de Guillaume; alors que les empereurs d'Allemagne faisaient des vers à l'imitation des troubadours, les étudiants danois et islandais, en grand nombre à Paris, se faisaient remarquer par leur application et leurs succès et en même temps ils parlaient avec délice notre langue, que l'Italien B. Latini préférait à la sienne propre. Puis ces hommes du Nord, à leur retour dans leur patrie, y remplissaient les premiers emplois, y exerçaient une grande influence. Serait-il donc impossible qu'en communiquant à leurs concitoyens des idées nouvelles, ils se fussent servis des mots français qui les exprimaient, mots dont quelques-uns n'auraient pu durer que dans quelques traités, dans des vieilles chartes, mots qui nous sont présentés comme origine des nôtres par des philologues enthousiastes ou peu réfléchis? On serait porté à le croire en voyant, dans un traité islandais du XIII^e ou XIV^e siècle, un homme d'État recommander à un jeune seigneur l'étude de deux langues, celle du latin et du welche, qui est le walon ou langue d'Oïl. (Voir *Schwab* et la *Biblioth. académ.*) Peut-être cependant était-il imprudent à M. Ampère de s'engager dans cette voie; cela nécessitait de longues et laborieuses recherches, des comparaisons sans nombre; et, outre l'embarras et le dégoût d'une étude aussi fatigante pour un esprit qui est bien plus à l'aise dans les discussions littéraires que dans les investigations philologiques, il était réellement à craindre que le résultat ne démentît, ne renversât de fond en comble le système de Dietz, dont M. Ampère a fait le sien.

produit je ne sais combien d'expressions tudesques prises dans les patois qui se parlent dans les pays envahis les premiers par les Francs, dans ceux de la Lorraine, de la Belgique et de la Flandre française. Un autre avantage que M. Ampère pouvait tirer de l'examen des patois, c'était d'acquérir quelque gloire en combattant victorieusement un homme à qui la gloire littéraire n'a point suffi, et qui, avec cette élégance de langage et ce charme de style dont tout le monde est frappé, a prétendu, a solennellement avancé que presque tous les vocables de notre idiome sont immédiatement dérivés de ces divers patois, et qu'on ne saurait s'élever avec assez d'énergie contre l'idée fixe de faire à jamais disparaître ces *jargons*, qui sonnent si mal aux oreilles des littérateurs et des hommes politiques. Et il semblait d'autant plus opportun de réfuter M. Charles Nodier, que ses idées sont partagées par un grand nombre de savants hommes, lesquels pourront bien, malgré la publication de l'*Histoire de la formation de la langue française*, avoir l'audace de faire paraître sur le même sujet plusieurs in-8°, prétendant que la matière est loin d'être épuisée; et je crains bien que leurs conclusions ne soient tout autres que celles de M. Ampère. Car, diront-ils, si dans la province de Carthage, plus de cinq siècles après la conquête, après trois cents ans de domination chrétienne, des prêtres sachant le punique étaient encore nécessaires pour communiquer avec le peuple, est-il présumable que les choses se soient passées si différemment dans les Gaules, où le serf comme le citoyen, où le paysan comme le citadin auraient parlé latin, exclusivement latin? Puis ils rappelleront que dans la Hongrie, qui ne connaissait que le latin, où tout le monde parlait et écrivait, disait-on, en latin, langue du gouvernement et de l'Église, tout-à-coup la langue populaire a reparu, idiome ni latin, ni néolatin, mais langue tatarc, sœur non dégénérée de la langue des Turcs et des Madjiards. Il sera bien malaisé de ne pas inférer d'exemples aussi frappants, que la langue française renferme une foule d'éléments celtiques et que les patois en sont remplis; ce qu'ils se hâteront sans doute d'établir, car tout le monde heureusement ne saurait prétendre être cru sur parole, ni pouvoir donner des affirmations pour des preuves. Mais, en attendant, ne nous est-il pas permis de nous étonner que M. Ampère, après avoir signalé l'influence du grec sur le français par les Messaliotes, n'en ait pas cherché la preuve par l'examen du dialecte parlé à Marseille et aux environs? A l'entendre, les Basques auraient occupé, à une époque fort reculée, toutes les provinces au midi de la Loire, et se seraient toujours maintenus en Aquitaine; et il ne recherche pas, dans le languedocien, le gascon et le limousin des restes de la langue parlée par les Basques ou Ibères, langue qui aurait fait passer dans la nôtre plusieurs de ses mots? Il croit que les idiomes germaniques ont fait invasion chez nous à la suite des conquérants, et il ne songe pas à s'en assurer par une étude sérieuse du lorrain, du wallon, du rouchi et du normand. De si graves omissions porteraient des hommes moins prévenus que nous en faveur de M. Ampère, à penser que le côté sérieux n'est pas ce qui domine chez lui.

Grâce au ciel, ma tâche touche à sa fin. J'ai hâte de terminer : le devoir de la critique est certes bien pénible dans des circonstances comme celles où je me trouve; cependant il faut qu'elle le remplisse avec un noble courage, sous peine de s'abandonner elle-même; car les livres imparfaits (j'adoucis le plus qu'il est possible), tombés de haut, présentés avec l'autorité d'un nom favorablement connu, me semblent des plus dangereux, parce qu'ils séduisent et trompent les demi-savants et les esprits médiocres, et qu'ils n'inspirent aux hommes de quelque valeur que le plus profond mépris pour les travaux de linguistique. Outre l'intérêt qu'elle présente par elle-même, la linguistique est un des flambeaux de l'histoire, et pour les époques reculées elle en est l'unique et précieux contrôle; et cependant, lorsque cette science (j'ose déjà lui donner ce nom), pour représentants des hommes qui joignent à beaucoup d'esprit une légèreté déplorable et une incompréhensible présomption, elle paraît à bon droit la plus vaine, la plus futile des connaissances.

Comme livre d'amateur, celui de M. Ampère est estimable; c'est l'ouvrage d'un homme d'esprit et de talent; quant au fond, je crains bien qu'il ne manque de solidité. Résumé incomplet d'ouvrages incomplets, il n'est pas, il ne peut être le dernier mot de la science; encore passe si les savants qui ont guidé M. Ampère se touchaient par quelque côté, s'ils pouvaient se concilier et se fondre dans un système général; malheureusement cela n'est pas supposable, car leurs systèmes se combattent et s'excluent. Aussi M. Ampère a-t-il été obligé de flotter à tout vent de doctrine; avec Brochart, il admettait de nombreuses importations phéniciennes; subjugué par H. Estienne, il s'exagérait sans mesure l'influence exercée sur les Gaulois par les Massaliotes; en lisant Guil. de Humbolt, il se figurait que les Basques avaient jadis occupé les vastes provinces situées au Midi de la Loire; puis l'étude de M. Amédée Thierry l'avait engagé à faire une large part aux Celtes; quand à la fin, revenant sans bruit à Ménage, il a conclu que tout à peu près dérive du latin, n'était un millier de racines germaniques que réclamaient impérieusement Dietz et Duméril. Cela ne nous paraît pas un procédé scientifique; ce n'est pas avec cette légèreté, cette précipitation, que l'on fait des livres durables.

L'ouvrage de M. Ampère peut se comparer à ces édifices élevés à la hâte pour une circonstance donnée, pour une exposition, pour une fête, dans la construction desquels ont fait entrer toute espèce de matériaux, bons ou mauvais; on prend grand soin du frontispice qui doit être élégant; on n'oublie pas de revêtir ces murs, mal liés et peu solides, d'un badigeonnage trompeur, de telle sorte que le vulgaire inconsideré s'ébahit d'une si magnifique apparence. Toutefois les hommes du métier ne s'y trompent pas, et ils ne prennent ces brillants palais que pour ce qu'ils sont, des constructions essentiellement temporaires. Ainsi l'habile professeur, dans un but que nous ne cherchons pas à pénétrer, et peut-être pour le besoin de sa position, a fait précipitamment, et sans y regarder de trop près, un livre proprement écrit, flattant dans l'occurrence une opinion que

peut-être il avait intérêt de ménager; lui en ferons-nous un crime? mon Dieu, non; seulement nous ne voulons pas être dupe, et nous déclarons hautement que la langue française attend encore son historien.

LEUDIERE,

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

ALMANACCO ARETINO 1840

DAL TENENTE ORESTE BRIZZI.

Il y a trois ans, j'ai eu l'honneur de lire à l'Institut Historique un rapport sur le premier almanach d'Arezzo, publié dans cette ville par notre correspondant, le lieutenant Oreste Brizzi. Le premier volume contenait un guide fort bien fait du voyageur à Arezzo. Depuis lors, notre collègue a continué chaque année à mettre au jour un nouvel almanach, qui est devenu pour ses compatriotes une sorte d'encyclopédie nationale. Tout ce qui a rapport aux monuments, au commerce, aux arts, aux hommes et aux choses, tout ce qui peut intéresser à titres divers les habitants d'Arezzo, se trouve réuni dans ces petits volumes. L'almanach de 1840, dont je viens vous rendre compte aujourd'hui, est le digne successeur de ceux qui l'ont précédé. L'ouvrage commence par la suite de l'histoire de la république d'Arezzo, histoire commencée dans les premiers volumes. Vient ensuite la biographie du comte Fossombroni, né à Arezzo, aujourd'hui encore premier ministre de Toscane. M. Fossombroni, que j'ai eu l'honneur de connaître personnellement, pendant mon séjour en Toscane, est un des hommes les plus remarquables de l'Italie actuelle. Profond mathématicien, habile ingénieur, savant chimiste, poète agréable, politique adroit, dans le poste glissant qu'il occupe depuis vingt-sept ans, il a trouvé moyen, chose rare par le temps qui court, de concilier tous les partis, et de se faire aimer et estimer de tous. La Toscane lui doit une grande partie de son territoire, les Maremmes et le Val di Chiana, qu'il a su conquérir sur les eaux, et qu'il a transformés en terres fertiles, plantées d'oliviers et sillonnées de canaux d'irrigation.

La biographie du peintre Guillaume de Marseille est tirée en partie de Vasari, qui était lui-même d'Arezzo; mais l'auteur de l'Almanach y a joint des réflexions fort judicieuses et pleines de goût sur les ouvrages de cet artiste, qui se trouvent en assez grand nombre à Arezzo. M. Brizzi passe ensuite successivement en revue les nouveaux établissements publics, la filature de draps pour l'armée, les confréries de miséricorde, les hôpitaux, les livres nouveaux relatifs à l'histoire d'Arezzo, les découvertes dans les arts et les sciences, la statistique de la population, etc.

En résumé, cette collection est d'un immense intérêt pour les Toscans, et surtout pour les Aretins; nous-mêmes, nous pourrions souvent y puiser

d'utiles renseignements pour l'histoire ancienne et contemporaine de l'Italie. On ne saurait trop encourager une pareille publication, et l'Institut Historique doit être fier de la voir entreprise et menée à fin par un de ses membres.

ERNEST BRETON,

Membre de la quatrième classe de l'Institut Historique.

SOCIÉTÉ DE LA MORALE CHRÉTIENNE.

La Société de la Morale Chrétienne ayant pris pour but la charité, a reconnu qu'elle devait être animée des principes de l'Évangile qui ordonne d'avoir soin des pauvres; elle ne se borne pas à les soulager dans leurs misères; elle prend sous sa protection des enfants orphelins, elle les élève avec soin en cherchant à leur former le cœur et l'esprit. Plus tard elle les met en apprentissage; elle en paie les frais; elle oblige les maîtres, non-seulement à conduire les enfants à l'école, mais aussi à veiller à l'accomplissement de leurs devoirs religieux. La Société veille encore sur eux, elle a soin de placer à la Caisse d'Épargne les petites économies qu'ils peuvent faire. Elle leur fournit les outils et les instruments dont ils peuvent avoir besoin pour prendre et continuer un état.

Au nombre des membres de cette Société, il y a des femmes qui vont visiter les prisons, avec le désir de ramener ceux qui ont pu commettre quelques fautes; elles sondent leur cœur, tâchent de les ramener en leur donnant des secours; lorsqu'elles reconnaissent qu'il n'y a pas gangrène, et qu'elles peuvent espérer de les remettre en bon chemin, elles les recommandent à un comité de légistes qui fait partie de la Société. Ces avocats défendent gratis les accusés, surveillent leurs affaires et leurs intérêts, s'ils sont jugés dignes qu'on doive venir à leur secours. Lorsque les prévenus ou criminels ont été mis en liberté ou acquittés par le jury, on leur donne peu d'argent, mais des secours, de la nourriture pendant un certain temps, des outils ou des instruments qui les mettent à même de pouvoir travailler. Elle vient aussi soulager d'autres misères; elle n'en repousse aucune: elle donne aux uns un peu d'argent, à d'autres les moyens de pouvoir travailler et élever leur famille; elle fait entrer au couvent de Saint-Michel les filles qui veulent devenir religieuses.

Cette Société, qui a pris pour base tout ce qui a rapport à la morale chrétienne, est persuadée que plus un homme est religieux, plus il est honnête homme, plus il est indulgent pour les autres; elle cherche à inculquer dans les cœurs et l'esprit des jeunes orphelins qu'elle élève, les principes religieux qui sont nécessaires au maintien de la société.

Dans cette Société on fait souvent aussi des lectures, qui sont basées sur ces maximes chrétiennes : *Aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme*

vous-même. — Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit. — D'après ces principes, on y a entendu un rapport sur les moyens d'établir la paix générale et d'empêcher les guerres. C'est une utopie, généreuse, j'en conviens; mais avant d'en arriver là il faudrait que nous eussions tous la foi des premiers chrétiens. Un homme vraiment chrétien, qui a fait abnégation de tout, peut suivre ce principe de l'Évangile : *Si tu reçois un soufflet sur la joue droite, tends la joue gauche.* Mais un peuple ne pourra jamais s'y conformer, à moins que nous ne soyons tous devenus des anges. Jusque-là il faudra imposer un tribunal, nommer des juges ou des arbitres, avoir une force pour appuyer les décisions de ce tribunal; et, après tout, ce seront des hommes sujets à toutes les passions humaines. Je doute qu'un pareil tribunal puisse suspendre ou empêcher la guerre.

Un autre rapport, basé sur ces mêmes principes, traite la question de l'abolition de l'esclavage. Les nègres sont des hommes comme nous, et doivent, ainsi que nous, participer à tous les bienfaits de la Divinité. Mais je sais de l'avis du rapporteur qui pense qu'avant de leur rendre entièrement la liberté, il faudrait chercher à leur inculquer dans le cœur des principes religieux qui leur fassent connaître, sentir les douceurs, le bien-être de la liberté, et les empêchent de se livrer à une licence qui en est la plus mortelle ennemie.

Il y a aussi dans les publications de la Société un rapport sur l'abolition de la peine de mort, basé aussi sur ces principes chrétiens : *Aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même. — Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'il vous fit;* et sur un des commandements de Dieu : *Homicide point ne seras.* Dans le code de lois donné au peuple juif par Moïse, sur le mont Sinaï, il y avait des crimes qui étaient punis de mort; ce qui pourrait faire croire que ce commandement de respecter la vie de son semblable ne doit s'entendre que d'homme à homme, mais ne défend pas à un peuple d'ôter la vie à un homme qui, pour satisfaire ses passions, ses haines, ses vengeances, a tué son semblable. Il serait à désirer qu'on abolit la peine de mort pour les causes politiques, et qu'on la rendit plus rare pour d'autres. On pourrait peut-être voir alors des criminels, poursuivis par les remords de leur conscience, trouver que la mort n'arrive pas assez tôt pour eux. Dans la Toscane, où la peine de mort est abolie, récemment il y avait à Livourne des hommes qui avaient la passion de tuer leurs semblables; ils ne volaient pas, ils n'étaient point animés par la vengeance : ils avaient soif de sang humain. Ils payaient des hommes pour en tuer d'autres, et leur défendaient de voler; ils en assassinaient eux-mêmes tant que l'occasion s'en présentait. La loi ne les condamnait qu'aux galères à vie; tout le monde a regretté que la loi ne permit pas d'ôter la vie à des monstres pareils.

La Société de la Morale Chrétienne, basée sur les principes de l'Évangile, a mis en action cette maxime du prophète Esaïe : *Celui qui a pitié des pauvres prête à l'Éternel, et il lui rendra le bienfait.* Elle a déjà séché bien des larmes, et a fait beaucoup de bien. Si elle désire voir augmenter le nombre de ses souscripteurs, c'est pour pouvoir soulager plus de misères et diminuer le nombre

des pauvres, c'est pour avoir les moyens de rendre de plus grands services à l'humanité.

Le comte LE PELETIER D'AUNAY,

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

ARCHIVES CURIEUSES DE LA VILLE DE NANTES,

Publiées par M. VERGER de Nantes, membre de diverses Sociétés savantes.

Il fallait pour entreprendre ce long et pénible travail, une patience et un dévouement à la science historique, dont peu de personnes sont capables au même degré que M. Verger de Nantes. Il a eu à compulser la masse énorme de documents qui composent les archives du département de la Loire-Inférieure, à rejeter tant de titres sans intérêt sous les rapports qui nous occupent, à découvrir quelques phrases importantes, éparées au milieu de longs mémoires insignifiants, enfin à reproduire sous une forme chronologique les actes et les faits qui méritent d'être transmis à la postérité. C'est un service éminent que M. Verger a rendu, non-seulement à la ville de Nantes, mais encore à la Bretagne et même à l'histoire de France. Telle est l'impression que m'a fait éprouver et qu'éprouveront sans doute tous ceux qui liront cette importante publication, arrivée à son 4^e volume in-4^o. Cet ouvrage est imprimé sans luxe, mais d'une belle typographie, sur deux colonnes. M. Verger a joint 4 planches d'antiquités aux 382 pages qui composent le dernier volume.

A l'exception d'un article où nous voyons l'extrait des règlements et des usages de la confrérie de Sainte-Catherine, établie à Nantes dans la paroisse de Saint-Nicolas, les quatre cinquièmes du volume nous offrent tous les faits, tous les actes qui ont eu lieu à l'époque de la première révolution ; ils occupent depuis la page 3 jusqu'à celle 319. C'est là qu'on peut apprécier la conduite aussi sage que courageuse que tinrent les hommes éclairés de la ville de Nantes, dans ces moments difficiles.

Ces documents importants sont suivis d'une longue et savante notice sur Broussais, né à Saint-Malo. Le volume se termine par une revue de l'année 1840, que l'auteur partage en cinq sections : la première est une notice nécrologique, la seconde un bulletin bibliographique, la troisième un article sur la météorologie, la physique générale, la médecine et l'histoire naturelle du département ; enfin la cinquième est un exposé des travaux particuliers et publics qui ont eu lieu non-seulement à Nantes, mais encore dans le département.

Ce volume, le dernier de cette importante collection, rend son auteur digne des éloges que nous sommes heureux de pouvoir lui décerner ici.

Le Baron de LA PYLAIE,

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

La 1^{re} classe (*Histoire générale et Histoire de France*) s'est assemblée le mercredi 8 novembre, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Vingt-neuf membres sont présents.

M. Brillouin, ancien censeur des études, demande son admission à la 1^{re} classe. L'affiche est votée, et MM. Renzi, de Brière et Delepine sont nommés commissaires.

Livres offerts : *Bulletin bibliographique espagnol ; Revue nationale, politique et littéraire*, par M. Emile Lambert ; *Revue Anglo-Française de Poitiers* par M. La Fontenelle de Vaudoré ; *Bulletin de la Société de Géographie ; Histoire de France* de M. Michelet, tome V (rapporteur M. Henri Prat) ; de l'*Organisation politique, administrative et judiciaire de la Belgique pendant les trois derniers siècles* (rapporteur M. Dufey (de l'Yonne).

M. Delepine fait un rapport favorable sur la traduction de *la Chronique de Paris*, par MM. Emile Ruelle et Alphonse Bréolles. — Renvoi au comité du journal.

Rapport de M. Ernest Breton sur l'*Histoire de la ville de Caudebec*, par M. Anatole Saulnier. M. Breton, après avoir fait justice du débat de l'auteur, qui, dans sa partialité pour son pays, ne compare l'origine de Caudebec à rien moins qu'à celle de Rome, ne refuse pas ses éloges au talent dont M. Saulnier a fait preuve dans le reste de son ouvrage. Quand l'écrivain arrive à la partie vraiment historique, il est intéressant et précis ; et son livre est un bon guide du voyageur à Caudebec. — Renvoi au comité du journal.

Rapport de M. Nolte sur la *Revue trimestrielle d'histoire et de géographie du Brésil*. Pour mieux faire apprécier à la classe le mérite de ce recueil, il lit la traduction qu'il a faite d'une partie de l'ouvrage, contenant les archives curieuses d'un monastère de la ville de Saint-Paul. Ce travail est une nouvelle preuve de cette vérité, que l'histoire d'un pays écrite par les habitants de ce pays ne peut que gagner en charme et en exactitude. — Renvoi au comité du journal.

Rapport verbal de M. Dufey (de l'Yonne) sur l'*Histoire de la mission dont le général Becker fut chargé auprès de Napoléon après le désastre de Waterloo*. Cette brochure de 125 pages renferme des détails peu connus sur cette partie si lamentable de nos annales. — Après quelques observations de MM. Delepine, Monglave et quelques autres membres, M. Dufey est invité à écrire son rapport, qui sera alors renvoyé au comité du journal.

M. Dufey annonce qu'il fera à la prochaine séance un rapport sur l'ouvrage de M. l'abbé Merklein sur l'histoire de la ville d'Eusisheim.

. Le mercredi 10 novembre, séance de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*), sous la présidence de M. Mary Lafon. — Vingt et un membres sont présents.

Lettre de notre collègue M. Spencer-Smith sur les recherches historiques dont il s'est occupé et, en particulier, sur celles qui ont trait à l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. M. Smith envoie des *fac-simile* de ses exhumations. — Des remerciements lui sont votés par la classe.

Demande d'admission de M. Paul Descubes de Lascaux, auteur d'une notice historique sur Duquesnes. — MM. Vincent, Rozière et Alix sont nommés commissaires.

Livres offerts : la *Science de la langue française*, par M. J. Remi; l'*Écho de l'Instruction publique*, par M. Alph. Fresse-Montval; *Corneille et Gerson dans l'Imitation de Jésus-Christ*, par M. Onésime Le Roy; la *Mère Institutrice* par M. Levy (Alvares); le *Bulletin spécial de l'Institutrice*, du même; *Quædam regulæ de modo titulandi pro novellis scriptoribus copulatæ, etc. Edidit Spencer Smith (anglais)*; l'*Histoire du midi de la France* par M. Mary-Lafon (rapporteur M. le marquis de Pastorer).

Rapport de M. Vincent sur le *Cardinal de Cheverrus, archevêque de Bordeaux*, par M. Espic de Sainte Foy, et sur d'autres poèmes du même auteur. — Renvoi au comité du journal, à l'unanimité.

. La 3^e classe (*Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) s'est réunie le mercredi 17 novembre, sous la présidence de M. N. de Berty. — Vingt-cinq membres sont présents.

Des lettres de M. Guynoisau sur diverses questions à traiter au congrès, et de M. Barillot, curé de Châteauneuf, sur la *Bibliothèque universelle de la Jeunesse*, dont il s'occupe, sont renvoyées au comité du journal.

M. l'abbé Duplessy, absent de Paris en ce moment, regrette de ne pouvoir rendre compte des travaux de la *Société de la Morale Chrétienne*. Le rapport en est confié à M. le comte d'Aunay.

Livres offerts : les *Fastes de la Légion-d'Honneur*, les deux 1^{res} livraisons; les *Actes de l'Académie royale des Sciences de Bordeaux* (M. le baron de La Pylaie, rapporteur); la *Revue étrangère et française de législation*, par M. Fœlix, septembre, octobre et novembre; le *Panégyrique de sainte Marthe*; la *Revue catholique*; les *Annales de l'Auvergne*, d'avril à septembre, *Examen de la théorie et de la pratique du système pénitentiaire*, par M. le marquis de La Rochefoucauld-Liancourt (rapporteur M. le docteur Cerise); *Vie de Feliciano Scarpellini*; sur la *Impunita reflessioni di Filippo Rizzi* (M. Ernest Breton, rapporteur); *Histoire des progrès de la civilisation en Europe*, par M. Roux-Ferraud, t. VI; *Cours sur l'art catholique*, par M. le comte Roger de Saint-Pency, 1^{re} livraison; *Cours philosophique et interprétatif des initiations onciennes et modernes*, par M. Regon (rapporteur M. Alph. Fresse-Montval); *Bibliothèque historique de la France, catalogue de chartes et de manuscrits inédits*; *Journal de l'Institut lombard*

(en italien) livraisons 2, 3, et 4; *Mémorial catholique*, d'août à novembre; *Revue d'Auvergne*, de juillet à septembre; le *Législateur*, livraison de septembre.

Rapport de M. l'abbé Badiche sur l'ouvrage de M. l'abbé Cachenz : *Essai sur la philosophie du christianisme*. — Renvoi au comité du journal.

Rapport de M. Ernest Breton sur l'*Almanach d'Arezzo*, par M. Oreste Brizzi. — Même renvoi.

Rapport de M. Foulon sur le *Calendrier historique perpétuel* de M. Allongue. — Même renvoi.

M. Bernard-Jullien est appelé à la tribune pour une lecture sur la physique d'Anaximène.

Ce travail est renvoyé à l'unanimité au comité du journal. (Voir la présente livraison, page 433.)

M. Mary-Lafon prend la parole sur les *Actes de l'Académie de Bordeaux*, dont un volume est soumis en ce moment à notre examen. Il recommande surtout l'*Essai historique sur les Mérovingiens d'Aquitaine*, par M. Rabanis, publié par cette Société.

Le mercredi 24 novembre, séance de la quatrième classe (*Histoire des Beaux-Arts*), présidence de M. Ernest Breton. — Vingt-trois membres sont présents.

La lecture du procès-verbal ne peut avoir lieu, le secrétaire de la classe, M. Ferdinand-Thomas, dont le zèle et l'exactitude sont au-dessus de tout éloge, étant assez gravement, quoique non sérieusement malade. La classe prend une vive part à la maladie de M. Ferdinand-Thomas, et charge M. l'administrateur-trésorier de lui en faire parvenir l'expression.

Une lettre de M. Giordano, membre correspondant de Turin, est lue par M. le président. M. Giordano a envoyé à l'Institut Historique plusieurs médailles romaines, trouvées, au nombre de cinq cents, dans une urne, découverte en abattant un arbre dans un champ voisin de Caselle, petite localité à trois lieues nord-ouest de Turin (voy. l'ouvrage de M. Goffredo Casalis). — La classe charge M. Renzi d'adresser en son nom des remerciements à M. Giordano.

Une longue lettre de l'infatigable M. Lucien de Rosny est renvoyée à M. le président, pour qu'il veuille bien en faire connaître la substance à la classe dans sa prochaine séance.

Livres offerts : 11^e livraison du *Bulletin du Comité historique des arts et monuments*, établi au ministère de l'instruction publique, tome IV, supplément; *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*; *Bulletin de la même association*, année 1841; *Rapport fait à la Société Libre des Beaux-Arts*, par M. Pierre Victor; *Histoire des anciens Vases de terre d'Arezzo*, avec planches gravées sur cuivre, par le docteur Fabroni (rapporteur M. Ernest Breton);

Plan de la ville de Honfleur, par M. l'ingénieur Tostain; *Éloge historique de Jacquard*, par M. le comte de Fortis.

Le même comte de Fortis demande à être admis comme membre résidant dans la classe. Il est appuyé par MM. de Brière et Renzi. La classe vote l'affiche de cette présentation, et MM. Foyatier, de Brière, et Ernest Breton sont nommés commissaires.

La candidature de M. Bonn, dont les commissaires étaient MM. Ferdinand Thomas, Nolte et Renzi, est ajournée, l'auteur n'ayant pas encore envoyé les livraisons de l'histoire qu'il publie en Allemagne.

Trois autres candidatures, dont les commissaires étaient MM. de La Pylaie, de Brière et Renzi, sont également ajournées après un rapport de M. de La Pylaie, qui conclut à l'admission pure et simple, et, après une discussion à laquelle ont pris part MM. de Brière, Ernest Breton, N. de Berty, Renzi et Moreau de Dumartin, M. l'administrateur-trésorier est chargé d'écrire aux trois candidats.

Deux Mémoires manuscrits sont présentés à la classe. L'un est de M. Maurette, sur l'*Histoire de saint Bertand de Comminges*; l'autre de M. Curiol de Peyrus, sur l'*Histoire du Sap* (Orne). Le premier est renvoyé à l'examen de M. Renzi; le second à celui de M. de Brière.

Opinion de M. Ernest Breton sur l'*Exposition des projets de monuments pour le tombeau de l'Empereur*. — Ce travail est renvoyé au comité du journal, qui en avait chargé l'auteur.

*. * Assemblée générale du 29 novembre (les quatre classes réunies), présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Trente-sept membres sont présents.

Admission dans l'Institut Historique, comme membre résidant de la quatrième classe (*Histoire des Beaux-Arts*), de M. Biche-Latour, qui a obtenu le premier prix fondé par la Société sur l'*Ordre successif d'introduction dans la musique moderne, des divers éléments qui la constituent* (voyez 88^e livraison, page 389).

Rapport de M. Renzi sur le recueil des *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Amérique du Nord*.

Après cette lecture la discussion est ouverte. M. Leudière rappelle les recherches curieuses de M. Duponceau, et revendique pour ce savant philologue l'honneur d'avoir le premier fait connaître à l'Europe les groupes principaux de langues des peuples de l'Amérique septentrionale. Il ne doute pas que les nations du nord du nouveau continent ne soient parties du nord de l'Asie; et, à l'appui de son opinion, il cite l'analogie de leurs langues.

M. Renzi répond que le livre de M. Duponceau n'est qu'une partie du grand ouvrage de la Société américaine, publié antérieurement par M. Galatin; et M. Ernest Breton fait observer qu'il est remarquable que le pronom *affre*, dont il a été question dans le rapport, se retrouve chez les peuples indiens et italiens.

Le renvoi du rapport au comité du journal, ayant été demandé, est voté au scrutin secret.

M. Ernest Breton lit, au nom de M. Bernard-Jullien, une pièce de vers intitulée *les Funérailles de Napoléon*. — Dépôt aux archives et remerciements à l'auteur. — Une pièce de vers de M. de Brière, sur le même sujet, a déjà obtenu le même renvoi et les mêmes remerciements.

M. Delepine lit la première partie d'un Mémoire sur *l'Histoire de la Littérature slave*.

M. N. de Besty en ayant demandé le renvoi au comité du journal, ce renvoi a lieu au scrutin secret, après une discussion à laquelle ont pris part MM. Delepine, Dufey (de l'Yonne), E. Breton et quelques autres membres.

La lecture de ce Mémoire sera continuée dans l'assemblée générale du 24 décembre prochain.

CHRONIQUE.

Les journaux de toutes les couleurs ont rendu compte du service funèbre de notre collègue Ottavi, enlevé, si jeune encore, aux lettres dont il était l'ornement, à l'Institut Historique dont il semblait destiné à faire la gloire. Tous ont dit le rare talent d'improvisation qui le distinguait et qui ne pouvait manquer de lui assurer un jour le premier rang dans nos assemblées législatives; ce savoir vaste et profond qu'il augmentait sans cesse par des études consciencieuses et par une activité infatigable; ce dévouement généreux à toutes les infortunes, à toutes les souffrances, qu'il avait payé par la perte d'un bras, par la perte de sa santé, par tous les sacrifices que lui permettait sa modeste position dans le monde. Enfant de la Corse, il idolâtrait son île natale, et pas un de ses compatriotes ne s'arrêtait à Paris sans visiter son humble demeure. Aussi les Corses figuraient-ils en grand nombre dans le cortège funèbre qui suivait son pauvre corbillard, se dirigeant vers le cimetière du Sud. Il y avait là des littérateurs qui regrettaient un confrère si simple, si étranger à l'orgueil, à l'envie; des artistes qu'il avait encouragés et soutenus dans tous les journaux qui lui étaient ouverts; des professeurs dont il avait été dans plusieurs chaires le rival heureux et modeste; des Corses surtout qui le regardaient comme leur père, leur ami, leur espoir, leur gloire sur cette terre lointaine; des députés, des pairs, des ambassadeurs qui s'honoraient de son amitié. L'Institut Historique y assistait aussi presque tout entier avec son président, M. le marquis de Pastoret; son vice-président, M. le baron Taylor; son secrétaire perpétuel, M. Eug. Garay de Monglave; son administrateur, M. Renzi. Plusieurs discours ont été prononcés sur son cercueil. Arrivé au champ du repos, M. Dedam Delepine, membre de l'Institut Historique, a rappelé les travaux d'Ottavi, son ardent pour le travail, ses succès dans plus d'un genre. Un autre ami du défunt, M. Riquier-Aldée, a versé des larmes éloquentes sur sa tombe. M. Charles Durand, qu'il avait souvent com-

battu dans plus d'une tribune littéraire, a profondément impressionné l'auditoire en lui montrant *les débris du vase précieux d'où la lave ardente avait coulé*. M. le baron Taylor, dans une improvisation spontanée, touchante, que nous publierons, a dignement exprimé le regret que toute la jeunesse avait éprouvé, de voir le gouvernement oublier dans la pauvreté un savant, un orateur d'une aussi haute portée qu'Ottavi. M. Auguste Savagner s'est fait l'interprète du deuil des Corcos; M. Germain Sarrut a pleuré l'homme du progrès; M. Robert (du Var), membre de l'Institut Historique, et qui avait professé avec lui dans cet établissement, a résumé toutes les larmes, tous les regrets. Enfin un autre membre de l'Institut Historique, un jeune polonais, qui manie la langue française avec une rare élégance, M. Mierolowski et plusieurs amis du défunt, car il en avait beaucoup, et de sincères, n'ont pu résister au besoin de lui adresser leurs derniers adieux.

Une tombe modeste va s'élever pour Ottavi; une souscription est ouverte, mais en dehors de l'Institut Historique, car il ne faut pas que cet hommage universel soit circonscrit dans notre Société. Notre vice-président, M. le baron Taylor, a été élu président de cette commission, et notre administrateur, M. Renzi, a été désigné pour être un de ceux qui recevront les offrandes individuelles.

Le Secrétaire perpétuel, EUGÈNE GARAY DE MONGLAVE.

L'Administrateur-trésorier, A. RENZI.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DOUZIÈME VOLUME.

LIVRAISONS 78^e A 89. — JANVIER 1841 A DÉCEMBRE 1841.

MEMOIRES.

78 ^e Livraison.	Coup d'œil sur l'Histoire de l'Architecture. — Mémoire de M. Ernest Breton.....	Page. 1
—	Economie politique des Romains, par M. Dureau de La Malle. — Mémoire de M. Bernard-Jullien.....	15
79 ^e Liv.	Recherches sur l'origine de la maladie nommée <i>feu des ardents</i> , au Moyen-Age, et la comparaison avec les maladies analogues. — Mémoire de M. Victor Martin de Moussy.....	37
80 ^e Liv.	Histoire du Théâtre-Français. — Mémoire de M. le baron Taylor... 69	
—	Histoire de la ville de Mayenne et de ses premiers seigneurs, depuis sa fondation jusqu'en 1161. — Mémoire de M. D. Rozière de Laval.	78
—	Notice historique sur le commerce de la musique à Paris et en France, suivie d'une esquisse du caractère multiple de l'éditeur de musique. — Mémoire de M. A. Elwart.....	88
81 ^e Liv.	Quelle est l'Origine des idées répandues sur la contagion des maladies en général? — Mémoire de M. le Dr Josat.....	109
—	COURS PUBLICS.....	140
82 ^e Liv.	Le Jardin des Plantes ou les Vieux Verbes français. — Mémoire de M. Bernard-Jullien.....	149
83 ^e Liv.	Recherches historiques sur l'office de chancelier de France. — Mémoire de M. Dufey (de l'Yonne).....	189
—	Notice historique et critique sur la ville de Beauvais. Mémoire de M. Ernest Breton.....	195

84 ^e Liv.	SÉPTEMIÈME CONGRÈS HISTORIQUE.	229
—	Histoire des précautions sanitaires adoptées par les différents peuples. — Mémoire de M. le D ^r Josat.	233
85 ^e Liv.	Du Rôle de l'imitation dans l'art, et limites de ce rôle. — Mémoire de M. Thommerel.	271
—	INSTITUT HISTORIQUE. — Prix d'histoire.	269
86 ^e Liv.	Discours prononcé par M. le marquis de Pastoret, président de l'In- stitut Historique, à l'ouverture du 7 ^e Congrès, le mercredi 15 septembre 1841.	309
—	Notice sur la ville d'Auray (dans la Basse-Bretagne). — Mémoire de M. J.-G.-P.-B. Manet.	315
87 ^e Liv.	Discours de clôture du Congrès historique de 1841, par M. le mar- quis de Pastoret, président de l'Institut Historique.	349
—	Discours prononcé par M. Martinez de la Rosa, dans la 11 ^e séance du Congrès, sur cette question : « Quels sont les secours que Christo- phe Colomb a trouvés dans les connaissances géographiques anté- rieures à son époque, pour réaliser les découvertes de l'Amé- rique? »	361
88 ^e Liv.	Mémoire couronné par l'Institut Historique, dans la séance du Con- grès du 15 septembre 1841. — Mémoire de M. Biche-Latour. . . .	389
—	Dons.	432
89 ^e Liv.	Anaximène. — Mémoire de M. Bernard-Jullien.	433

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

79 ^e Liv.	Introduction à l'histoire de France, etc., par MM. Achille de Jous- froy et Ernest Breton. — Rapport de M. J.-A. Dréolle.	45
—	Journal écrit à bord de la frégate la <i>Belle-Poule</i> , par M. Emmanuel de Las Cases. — Souvenirs du voyage à Sainte-Hélène, par M. l'abbé F. Coquerneau. — Rapport de M. E. G. de Monglave.	50
—	Ajax, traduction de Sophocle, par M. Vincent. — Rapport de M. P. Thommerel.	52
—	Extrait des rapports lus aux classes.	54
—	Monuments anciens et modernes, publiés par M. Jules Gailhabaud. Rapport de M. E. Breton.	60
—	Essai sur l'existence de Dieu et sur l'existence de l'âme, par M. l'abbé Constantin de Piètre. — Rapport de M. L. Cerise.	61
80 ^e Liv.	Les Sourds-Muets avant et depuis l'abbé de L'Épée, par M. Ferdi- nand Berthier. — Rapport de M. E. G. de Monglave.	93
—	Recherches sur la fusion du franco-normand et de l'anglo-saxon, par M. Thommerel. — Rapport de M. Nolte.	96
—	La Revue d'Architecture, dirigée par M. César Daly, architecte. — Rapport de M. E. Breton.	98
—	Histoire du port du Havre, par M. Frisard. — Rapport de M. Al- bert Lenoir.	101
—	Philosophie du Notariat, ou Lettres sur la profession du notaire; — Réforme notariale et vénalité des offices; — Cours de rédaction notariale, etc., etc., par M. Cellier. — Rapport de M. Nigon de Berty. . . .	102
—	Notice sur les tombeaux de Charles-le-Téméraire et de Marie de Bourgogne, par M. le marquis de Villeneuve-Trans. — Rapport de M. de Brière.	106
81 ^e Liv.	Voyage pittoresque et historique au Brésil, etc., etc., par M. J.-B. de Bret. — 2 ^e et dernier article. — Rapport de M. E. G. de Monglave. . . .	114
—	Grammaire latine de M. Burnouf. — Rapport de M. J.-L. Vincent. . . .	123
—	Vie du bienheureux Jean de Châtillon, dit autrement saint Jean de la Grille, par M. l'abbé Maunet. — Rapport de M. l'abbé Badiche. . . .	129
83 ^e Liv.	Sur l'Emploi de l'armée aux travaux d'utilité publique, par M. le co- lonel du génie d'Artois. — Rapp. de M. le marquis de Gras-Preigne. . . .	206
—	Théorie catholique de la Société, par l'abbé Baret. — Rapport de M. Nigon de Berty.	210
84 ^e Liv.	Mélanges de littérature ancienne et moderne, par M. Patin. — Rap- port de M. Leudière.	249
—	Manuel de Droit civil français, par le Dr Louis Frey. — Rapport de M. Nolte.	258

85° Liv.	Atlas historique et géographique de la France, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. Louis Dufau. — Rapport de M. E. G. de Monglave.	284
86° Liv.	Mémoires et annales de la Société royale des Antiquaires de Copenhague (en danois). — Rapport de M. W. Nothe.	320
—	Sur plusieurs ouvrages de droit public et d'histoire de M. Noel, de Nancy. — Rapport de M. Dufey (de l'Yonne)	323
—	Biographie du Clergé contemporain, par un solitaire. — Rapport de M. Fresse-Montval.	328
—	Notice sur la vie de Henri Mondeux, par M. Hippolyte Barbier. — Rapport de M. Foulon.	330
87° Liv.	Mémoires secrets de 1770 à 1830, par M. le comte d'Alloville, auteur des <i>Mémoires tirés des papiers d'un homme d'Etat</i> , tomes I, II, III, IV, V. Rapport de M. E. G. de Monglave.	371
—	Les Destinées du Christianisme, par M. l'abbé Polge, professeur de dogme à la Faculté de théologie d'Aix. — Rapp. de M. Leudière.	379
88° Liv.	Analyse raisonnée des travaux de Georges Cuvier, précédée de son éloge historique, par M. Flourens. — Rapport de M. le Dr Cerise.	416
—	Concours pour le Tombeau de l'Empereur. — Rapport de M. E. Bréton.	421
89° Liv.	Histoire de la formation de la langue française, par M. J.-J. Ampère, professeur de littérature française au collège de France. — Rapport de M. Leudière.	445
—	Almanacco Aretino, 1840, del tenente Oreste Brizzi. — Rapport de M. Ernest Breton.	461
—	Société de la Morale chrétienne. — Rapport de M. le comte Le Pelatier d'Aunay.	463
—	Les Archives curieuses de la ville de Nantes, publiées par M. Verges, membre de diverses Sociétés savantes. — Rapport de M. le baron de la Pilaye.	464

DOCUMENTS HISTORIQUES.

81° Liv.	La Requête présentée à nosseigneurs de Parlement, etc., etc.	133
85° Liv.	Sur l'histoire de l'Amérique, à l'époque de la découverte. — Rapport de M. Francis Lavalée.	292
86° Liv.	Extrait des registres du bailliage de Gamont, fait par le greffier dudit bailliage; pièce inédite et communiquée par M. Pugiât.	533

CORRESPONDANCE.

79° Liv.	Statuette de bronze, découverte à Esbarres (Côte-d'Or)	135
81° Liv.	Lettre de M. Jules de Berton.	213
83° Liv.	Lettre de M. de Berty.	337

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX

Des Assemblées générales, des Réunions des Classes et des Séances du Congrès de l'Institut Historique.

78° Livraison.. . . .	33	84° Livraison.	260
79° —	63	85° —	300
80° —	107	86° —	338
81° —	136	87° —	381
82° —	176	88° —	425
83° —	215	89° —	465

CHRONIQUE.

78° Livraison.	34	85° Livraison	307
81° —	143	86° —	341
82° —	182	87° —	396
83° —	224	88° —	430
84° —	266	89° —	469

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

78° Livraison	36	84° Livraison.	268
79° —	68	85° —	307
80° —	108	86° —	344
81° —	148	87° —	388
83° —	227	88° —	432

L'INVESTIGATEUR,
JOURNAL
DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

Digitized by Google

L'INVESTIGATEUR,

JOURNAL

DE L'INSTITUT HISTORIQUE

L'INSTITUT HISTORIQUE
A ÉTÉ FONDÉ LE 24 DÉCEMBRE 1833
ET CONSTITUÉ LE 6 AVRIL 1834.

TOME II.—II^e SÉRIE.

NEUVIÈME ANNÉE.



PARIS

A L'ADMINISTRATION DE L'INSTITUT HISTORIQUE,
RUE SAINT-GUILLAUME, 9 (FAUBOURG SAINT-GERMAIN).

1842

MÉMOIRES.

LA VILLE DE SAINT-BERTRAND DE COMMINGES.

I.

Au pied des Pyrénées, sur une petite montagne, s'élève Saint-Bertrand-de-Comminges, ville peu considérable d'Aquitaine, autrefois puissante, aujourd'hui couverte de belles ruines, que de nombreux voyageurs vont visiter. Quelques édifices restent encore debout autour de l'église cathédrale, qui se dresse, solennelle, grandiose. Mais bientôt on s'éloigne de cette terre sur laquelle le souffle de Dieu semble avoir passé, de cette ville, nouvel exemple de la fragilité des choses humaines.

Pompée avait soumis et pacifié l'Espagne. Les restes fugitifs des légions de Sertorius s'étaient réfugiés dans les montagnes. Le général romain jugea que ces troupes rassemblées seraient dangereuses, et que le malheur les porterait au crime. Il voulut leur faire oublier sa victoire et les attirer par ses bienfaits, en les réunissant dans une cité, qui prit le nom de *Lugdunum Convenarum*. Il joignit à la nouvelle colonie les peuples qui vivaient dispersés sans ordre et sans discipline le long des rives de la Garonne. Cela se passa soixante-dix années avant J.-C., l'an 683 de la fondation de Rome. Tel est le témoignage de saint Jérôme, qui rappelle cet événement lorsqu'il parle contre l'hérésiarque Vigilance, prêtre de Barcelone, né à Comminges. Strabon, Pline et plusieurs autres le racontent de la même manière. Un petit nombre attribuent le fait à Scipion l'Africain, parce qu'il constitua diverses provinces en Espagne, depuis les Pyrénées jusqu'à l'Océan. Mais on ne voit pas qu'il ait réuni les Commingiens dans une ville : aussi ce sentiment ne paraît-il fondé que sur une supposition.

Les villes portent souvent le nom de leur fondateur, et plus souvent celui des lieux où elles sont situées. D'après des auteurs versés dans la science des étymologies, le nom de celle-ci est d'origine gauloise. *Lugdunum* est formé de deux mots celtes, *lug* ou *loug*, corbeau, et *dunum*, mont, hauteur, *Mont du Corbeau*. *Convenarum*, de *Convena*, gens ramassés de divers endroits en un seul, n'a pas besoin d'explication. D'autres auteurs non moins distingués croient que *Lugdunum* signifie Mont du Marais, de *louch*, lac, marais, et *dunum*, mont, hauteur. Cette opinion paraît fondée, car au pied des remparts on voit une source abondante et un marais autrefois considérable. Un autre marais, qu'alimentent

les eaux pluviales et une source cachée, apparaît aussi dans la ville haute, près de l'église cathédrale.

Lugdunum, favorisé par les Romains, prit un accroissement considérable. Les habitants s'étendirent dans la plaine, et bientôt une grande cité fut construite. On éleva des amphithéâtres pour les jeux publics. La ville haute n'avait point d'eau : on y conduisit une source éloignée qui fournit aux besoins de la population. La ville basse possédait des sources, mais elles ne suffisaient pas : on fit des aqueducs qui allèrent chercher au loin des eaux abondantes. Ces aqueducs ont été la proie du temps; mais on en distingue encore des restes. De belles routes furent tracées et établirent de grandes communications avec les autres villes importantes du midi de la Gaule. Sous Auguste, le peuple-roi accorda le droit de bourgeoisie aux habitants de *Lugdunum*. Ce fut, d'après quelques historiens, la première colonie que les Romains fondèrent dans l'Aquitaine.

II.

Lugdunum voyait croître de jour en jour sa puissance et sa splendeur, lorsque tout à coup une sanglante révolution déchira le sein de la Gaule, et vint mourir sous les remparts de la malheureuse cité, dont elle entraîna la ruine.

Clotaire I^{er} avait un fils naturel, du nom de Gondebaut. Sa mère, dont on ignore le nom, lui fit donner une éducation digne de sa naissance, et laissa croître sa chevelure, en signe du rang qu'il devait occuper comme prince du sang. Cependant Clotaire ayant refusé de le reconnaître, la mère de Gondebaut le présenta à Childébert, roi de Paris, qui le prit en amitié et le reçut dans sa cour.

Cette sorte d'adoption irrita Clotaire; et Childébert, qui connaissait le caractère violent et impétueux de son frère, eut la faiblesse de lui livrer le jeune prince. Clotaire ordonna de lui couper les cheveux, et, sans lui faire essayer d'autres mauvais traitements, il le condamna à vivre dans l'obscurité.

Après la mort de Clotaire, Caribert, son fils, roi de Paris, se montra moins cruel envers Gondebaut. Il le traita avec affection, et laissa croître de nouveau sur sa tête la parure royale. Mais un autre frère, Sigibert, roi d'Austrasie, vit avec jalousie ces marques d'une amitié qu'il aurait dû partager. Craignant de perdre une partie de la succession de son frère, il tendit des embûches à Gondebaut, et ce malheureux prince, dont la vie était en butte aux perfidies et aux trahisons, fut pris de nouveau, rasé et retenu prisonnier dans Cologne. Cependant, ayant trouvé le moyen de s'enfuir de sa prison, il alla en Italie joindre Narsès, général romain, et bientôt après il y forma un riche établissement. Deux fils naquirent de son mariage. De là il se rendit à Constantinople; l'empereur Tibère le combla de biens, et le traita comme un prince de la maison de France. Maurice, successeur de Tibère, eut pour lui les mêmes égards.

Cependant, Sigibert, roi d'Austrasie, était tombé sous les coups d'un fer assassin ; ce prince n'avait laissé en mourant qu'un fils, nommé Childebart, âgé d'environ quatre ans. Les seigneurs austrasiens l'avaient placé sous la protection de Gontran, roi de Bourgogne.

Gontran, profitant du jeune âge de son neveu, voulut gouverner en roi dans l'Austrasie, et s'empara de la portion du royaume de Paris qui était revenue à Sigibert, par la mort de Caribert, son frère ; il se rendit aussi maître de quelques villes de la Provence. Les seigneurs austrasiens et la reine Brunehaut supplièrent Gontran de rendre à son neveu ce qu'il avait usurpé sur lui. Mais Gontran ne voulut pas écouter leur demande. Il désirait régner aussi sur l'Austrasie ; et les peuples, qui jouissaient d'une douce tranquillité sous son gouvernement, en étaient satisfaits.

Cette conduite du roi de Bourgogne irrita les seigneurs austrasiens ; ils tramèrent une conspiration contre lui. Pendant que cet orage menaçait d'éclater, Gontran-Boson alla trouver Gondebaut à Constantinople ; il peignit à ses yeux l'état de la famille royale, réduite à Chilpéric, à Gontran, qui n'avait pas d'enfants, et à son neveu Childebart, âgé de neuf ans. « Venez, lui dit-il ; nous savons tous que vous êtes le fils de Clotaire ; venez, les seigneurs austrasiens vous désirent. » Gondebaut, plein de joie, ne songea pas que ce langage pouvait être celui d'un fourbe et d'un ambitieux. Il combla Boson de présents, et, pour s'assurer de sa fidélité, il lui fit prêter serment dans plusieurs églises.

L'empereur Maurice, heureux de voir les divisions régner en France, fit de son côté de riches présents à Gondebaut, et lui fournit des vaisseaux sur lesquels il s'embarqua avec ses enfants. Il aborda à Marseille. L'arrivée de Gondebaut excita en France une grande fermentation. Il y trouva de nombreux partisans, et fut reçu à Avignon par Mummole qui gouvernait cette ville.

Cependant la roi Gontran cherchait l'occasion de punir Boson ; celui-ci, pour apaiser la colère du roi, trahit Gondebaut et lui enleva une partie des richesses immenses qu'il possédait : il offrit ensuite d'aller assiéger Avignon, et d'amener Mummole et Gondebaut prisonniers. Pour gage de sa foi il laissa en otage son fils unique entre les mains de Gontran.

Gondebaut, pour se mettre à l'abri des dangers qui le menaçaient, quitta Avignon et se retira dans une île de la Méditerranée. Gontran-Boson ne fut pas heureux dans son expédition. Childebart, pour sauver Mummole, envoya des troupes, et Boson fut obligé de lever le siège.

Gontran voyant que son neveu et sa nièce soutenaient Gondebaut, voulut se réconcilier avec eux. Il rendit les villes qui appartenaient à Childebart ; mais il garda les terres du royaume de Caribert. Les seigneurs austrasiens les redemandèrent inutilement. Ce refus leur parut un motif suffisant pour ne point livrer Gondebaut, ils le firent même rentrer à Avignon, afin qu' ils pussent dans l'occasion se servir de lui, et obliger Gontran à se relâcher de ses injustes prétentions.

Durant ces troubles, Chilpéric fut tué, et ne laissa qu'un fils, Clotaire II, âgé seulement de quatre mois. Gontran se rendit aussitôt à Paris, et gouverna le royaume. Le jeune Childebert et les seigneurs austrasiens accoururent aussi dans cette ville, mais on leur en refusa l'entrée. Cette conduite de Gontran amena une révolution qui faillit lui devenir funeste.

Les seigneurs austrasiens se hâtèrent de faire sortir Gondebaut de sa retraite. Ce prince se proclama alors ouvertement fils de Clotaire I^{er}.

Plusieurs seigneurs et évêques du royaume de Bourgogne se déclarèrent aussi en sa faveur. Didier, comte de Toulouse, impatient de secouer le repos dont il jouissait à regret, et de signaler ses armes, entra dans le complot. Gondebaut fut élevé sur le bouclier et salué roi. Bientôt il se vit puissant et à la tête d'une armée nombreuse. Dans l'espace de quelques mois il fut reconnu roi dans les contrées qui formèrent les provinces de Dauphiné, de Provence, d'Auvergne, de Poitou et de Guienne.

A la fin de l'année 584 il se préparait à marcher vers Paris, où il voulait établir le siège de son empire. Le temps fut si doux pendant l'hiver de cette année que la vigne poussa de nouvelles branches et que les champs se couvrirent de fleurs. Quelques historiens crédules crurent que le ciel se prononçait pour l'entreprise de Gondebaut. Un tremblement de terre qui se fit sentir, et d'autres phénomènes, semblèrent annoncer à quelques autres que la mort du prince était prochaine, et telle fut l'opinion de Grégoire de Tours.

Cependant Gondebaut était déjà à Poitiers, dont il voulait faire sa place d'armes, lorsqu'il apprit que Ludégisile, à la tête des troupes de Gontran, s'avancé pour le combattre, et que Didier abandonnait son parti. Ces événements le remplirent de crainte; bientôt il fut forcé de repasser la Dordogne et de se retirer à Bordeaux. Mais il ne put trouver longtemps un refuge dans cette ville; l'armée de Gontran l'y suivit de près. Gondebaut songea alors à aller chercher un asile dans les Pyrénées. *Lugdunum Convenarum* lui sembla propre à soutenir un long siège. En outre, s'il ne pouvait résister, il espérait y trouver les moyens de passer facilement en Espagne, où il venait d'envoyer ses deux fils. Il laissa quelques troupes pour défendre le passage de la Garonne, et alla s'enfermer dans la ville. Ses soldats, ayant vainement essayé de soutenir le choc des armées de Gontran, vinrent le rejoindre à *Lugdunum Convenarum*.

Cette place, déjà redoutable par sa position naturelle, l'était devenue plus encore par les nombreuses fortifications qui l'entouraient de toutes parts. Elle avait des vivres pour plusieurs années. A son arrivée, Gondebaut en fit sortir toutes les bouches inutiles; il en expulsa également l'évêque Ruffin, qui n'avait point embrasé son parti. Il s'unit d'un autre côté étroitement avec les citoyens de *Lugdunum*, et surtout avec Cariulsus, homme riche et puissant.

Cependant Ludégisile, étant arrivé aux pieds des remparts de *Lugdunum*, s'empara des faubourgs et de la ville basse. Il les livra à ses soldats qui y portèrent le ravage et la destruction. Puis il attaqua vivement la ville haute; mais

les machines ne purent l'entamer. Quinze jours s'étaient écoulés, et Ludégisile désespérait de s'en rendre maître.

Gondebaut se montrait quelquefois, du haut des tours, aux assiégeants, qui l'accablaient d'injures, et lui rappelaient les diverses circonstances de sa vie obscure sous le règne de Clotaire. Ils lui reprochaient, en outre, d'avoir suscité la guerre civile et d'avoir troublé le repos de la France par son ambition démesurée. Ils ajoutaient la menace à l'injure, et lui promettaient un sort cruel s'il tombait entre leurs mains. Mais, à ces injures, à ces menaces, Gondebaut répondait, pour se justifier, qu'ils n'avaient qu'à consulter sainte Radegonde, femme de Clotaire I^{er}, et Sugeltrude, femme de Gontran, qui leur découvriraient la vérité de son origine. Quelquefois il disait qu'il voulait aller trouver Gontran pour se faire connaître de lui, et se soumettre au sort qu'il lui plairait de lui réserver. D'autres fois il conjurait ses ennemis de ne point lui faire de mal, promettant de rentrer à Constantinople, où il avait passé des jours si heureux, et de ne plus revenir sur la terre de France.

Sans doute Gondebaut ne parlait pas avec sincérité; mais dès lors les chefs de son parti, Bladaste, Mummole, l'évêque Sagittaire et le comte Vaddon songèrent peut-être à acheter leur grâce par la trahison, et à s'enrichir en le dépouillant de ses trésors. Bladaste trouva le moyen de sortir de la ville, pendant qu'on était occupé à éteindre l'incendie d'un bâtiment où lui-même avait fait mettre le feu. Il se rendit auprès de Ludégisile, et lui communiqua ses projets. Ludégisile eut des conférences secrètes avec Mummole et ses complices, et l'on convint du jour où Gondebaut serait livré.

Résolus d'exécuter leur dessein, Mummole, Sagittaire et Vaddon allèrent trouver le prince, et, après lui avoir rappelé leur dévouement, et tout ce qu'ils avaient fait pour lui, ils ajoutèrent qu'il ne devait pas regarder comme suspect le conseil salutaire qu'ils venaient lui donner. La ville, disaient-ils, était dans l'impossibilité de résister longtemps aux troupes victorieuses de Gontran; il fallait avoir recours à l'humanité du vainqueur, et ne pas l'exaspérer par une longue et inutile résistance. Ils parlèrent ensuite de Gontran, ils le peignirent comme un prince bon et généreux, qui lui pardonnerait tous ses torts. Ils soutenaient même qu'il le reconnaîtrait pour son frère.

Gondebaut éprouva dans son cœur un pressentiment secret des malheurs qui allaient fondre sur lui. Il ne put retenir ses larmes en entendant un discours si différent de ceux qu'ils lui avaient tenus jusqu'alors. Le malheureux prince leur rappela qu'ils l'avaient attiré en France, qu'il les avait faits dépositaires de tous ses desseins, et qu'ils l'avaient consolé de toutes les trahisons dont il avait été déjà victime. Il ajouta qu'il n'avait qu'eux et Dieu; mais que Dieu le vengerait s'ils cherchaient à le tromper.

Mummole et ses complices protestèrent avec serment que cette pensée n'était point dans leur cœur; ils soutinrent que, s'ils lui proposaient ce parti, c'était

parcequ'ils connaissaient les sentiments du roi, et les dispositions des principaux seigneurs, qui l'attendaient déjà à la porte pour le conduire auprès de Gontran.

Le malheureux Gondebaut n'était pas en état de résister à ces exhortations, et, après que Mummole lui eut renouvelé ses serments et protesté qu'il ne lui serait fait aucun mal, il se laissa conduire, tremblant et épouvanté, hors de la ville. Le traître Gontran-Boson, le premier auteur de tous ses maux, l'attendait. A sa vue Gondebaut ne douta plus de son sort. Mummole remit le prince à son ennemi, se hâta de rentrer dans la ville et referma les portes sur lui. Gondebaut leva les mains au ciel, et supplia Dieu de faire éclater sa vengeance sur ceux qui, malgré son innocence, le livraient comme un criminel. Quelque temps il marcha entre Gontran-Boson et le comte Ollon ; mais, lorsqu'ils se furent un peu éloignés, Ollon s'élança sur lui et chercha à le percer de sa lance en s'écriant : « Faisons « mourir celui qui se dit le frère et le fils des rois ! »

La cotte de mailles dont il était revêtu avait repoussé le glaive. Le malheureux prince cherchait son salut dans la fuite. Il tâchait de regagner les portes, lorsque le traître Gontran-Boson l'atteignit, d'un coup de pierre à la tête. Gondebaut poussa un cri et tomba. Il fut aussitôt entouré par une troupe de soldats qui le percèrent de mille coups. On traîna son corps dans le camp ; on lui arracha sa longue chevelure ; un soldat lui coupa la tête ; et le frère, le fils des rois resta sans sépulture au lieu même où il avait reçu la mort.

Telle fut, au mois de mai de l'année 585, la fin misérable de Gondebaut. On ne livra pas sur-le-champ la ville à la soldatesque avide. On consacra la nuit à mettre à l'abri du pillage les trésors qu'elle renfermait. Dès que le jour parut, jour de deuil et de désolation, les portes s'ouvrirent. Les assiégeants fondirent comme des vautours sur cette cité, coupable d'avoir donné asile à un prince malheureux. Ils portèrent partout la flamme et le ravage. Les habitants furent tous, sans distinction d'âge ni de sexe, passés au fil de l'épée. On n'épargna pas les temples, et les prêtres égorgés tombèrent au pied des autels.

Mais les infâmes qui avaient trahi Gondebaut et livré à un ennemi furieux cette ville infortunée reçurent bientôt la juste punition de leurs crimes : Mummole, Sagittaire et Vaddon, enrichis par les trésors de Gondebaut, se livraient à la joie, et buvaient à l'exécrable démonement de leur trahison. Ils ne se doutaient point du sort qui leur était réservé. Mais déjà Ludégisile avait envoyé s'informer auprès de Gontran du châtiment qu'il devait faire subir à ces hommes coupables de si nombreux forfaits. Gontran expédia l'arrêt de leur mort. Mummole fut tué comme il essayait de se frayer un passage à l'aide de son épée. Sagittaire chercha à fuir, la tête enveloppée, de peur d'être reconnu ; mais il fut surpris par les soldats, au lieu-même où avait été livré Gondebaut, et sa tête alla ensanglanter cette terre encore teinte du sang du malheureux prince.

Dieu avait écouté la prière de Gondebaut, et la trahison était vengée par la mort des traîtres.

A cette époque fatale, tous les monuments que les Romains avaient élevés

dans l'enceinte de *Lugdunum* furent détruits. En tombant ils ont laissé de vastes ruines. Le laboureur, qui trace ses sillons dans les champs où existait cette antique cité, heurte encore des débris précieux, des autels votifs, des médailles, des mosaïques, des tombeaux. Ces ruines prouvent que la ville était grande, riche et belle. Valcabièrre (*Vallis Caprarum*) formait un des faubourgs de *Lugdunum*. Tous les champs qui avoisinent ce hameau sont jonchés de débris. Les environs de Saint-Just, église déserte, bâtie au milieu du vallon, en renferment également. Il est à regretter que des fouilles ne soient pas entreprises. Les monuments qu'on ne manquerait pas de découvrir nous révéleraient des détails précieux pour l'histoire.

III.

Cinq siècles avaient passé sur *Lugdunum*, depuis le jour fatal qui avait éclairé sa chute. On n'avait pas songé à son rétablissement, et cette ville n'était qu'un monceau de ruines, lorsque Bertrand de l'Île, nommé évêque de Comminges, vint s'y fixer et résolut de la faire sortir du tombeau.

Son zèle pour la prospérité de son diocèse lui suggéra les moyens de hâter l'exécution de son projet.

Par son ordre, des bras nombreux travaillèrent jour et nuit à effacer la trace des ruines. Son cœur battait en voyant naître une nouvelle ville, dont il rêvait la future splendeur. Il y fixa sa demeure, y appela un chapitre titulaire; et bientôt on oublia que sur elle avaient passé plusieurs siècles de destruction et de mort. Cette cité, reconnaissante des bienfaits de son évêque, le considérait comme son second fondateur.

Bertrand gouvernait depuis cinquante ans l'église de Comminges lorsque, se sentant atteint d'une maladie dangereuse, il comprit qu'il touchait à sa fin, et qu'il allait quitter cette terre d'exil. Il bénit pour la dernière fois son peuple, qui fondait en larmes, et une mort douce vint fermer ses yeux. C'était le 16 octobre 1126.

Les citoyens de *Lugdunum* de Comminges, pleins de reconnaissance pour les bienfaits de Bertrand, que l'Église ne tarda pas à admettre parmi ses élus, dépouillèrent leur ville du nom que lui avait donné Pompée, et l'appelèrent Saint-Bertrand, du nom de leur évêque.

Le diocèse de Comminges comptait deux cent vingt-deux églises paroissiales, dont vingt-deux étaient dans les États du roi d'Espagne (dans la vallée d'Aran). Il possédait dix convents de religieux, et trois monastères, un beau séminaire et un hôpital.

Deux évêques de Comminges ont été élus papes, Clément V, qui revint dans son ancienne cathédrale exposer à la piété des fidèles les reliques de saint Bertrand, et Innocent VIII; six ont été cardinaux, et plusieurs, archevêques.

Le chapitre qui résidait à Saint-Bertrand était composé de cinq archidiacres,

de treize chanoines, de soixante-deux bénéficiers, de quatre hebdomadiers et de trente-sept prébendés.

Grâce aux évêques et au chapitre qui résidaient à Saint-Bertrand, cette ville s'embellissait et prenait quelque accroissement. La paix dont elle jouissait semblait devoir effacer les tristes souvenirs du passé. D'ailleurs, depuis son rétablissement, elle avait trop peu d'importance pour laisser des traces glorieuses dans l'histoire. Cependant les chroniques ont enregistré quelques faits d'armes dont le contre-coup des guerres de politique et de religion la rendit le théâtre, et que nous serions coupable de passer sous silence.

En 1305 elle eut à déplorer de nouveaux malheurs :

Les habitants des vallées voisines, méconnaissant l'autorité du chapitre, refusèrent d'acquitter les dîmes. Ils prirent les armes et marchèrent vers Saint-Bertrand en poussant des cris de révolte, et en menaçant de tout réduire en cendres.

La cité fut surprise sans défense. La ville haute eut à peine le temps de fermer ses portes; mais les faubourgs et toutes les maisons qui avoisinaient les murs, assaillis par cette populace furieuse, furent livrés aux flammes. Les habitants qui n'avaient pas pu trouver leur salut dans la fuite tombèrent sous les coups des révoltés.

C'était un crime affreux. Le Saint-Siège, pour venger le chapitre et la population de Saint-Bertrand, lança ses foudres contre les coupables. Toutes ces vallées étaient alors pleines de foi. Revenues de leur aveuglement, elles pleurèrent longtemps cette faute; et le Saint-Siège, touché de leur repentir, satisfait des réparations qu'elles firent, consentit enfin à lever l'anathème.

Dans le cours du XVI^e siècle, alors que des sectaires renversaient, dans tous les lieux que le sort des armes livrait à leur fureur, les objets qui rappelaient le culte des images et les anciennes traditions de l'Église; durant ces troubles qui agitèrent trop longtemps la France, alors que des mains sacrilèges portaient la dévastation dans nos anciens monastères et dans nos vastes basiliques, Saint-Bertrand eut aussi à déplorer le malheur d'être tombé en leur pouvoir.

Le capitaine Sus, attaché à Jeanne d'Albret, et qui commandait à de nombreux sectaires, se tenait ordinairement enfermé dans son manoir, à Mauvezin. Il avait réuni autour de lui une milice redoutable dont il signifiait le courage par l'appât des richesses. C'est là qu'il roulait ses projets de destruction et de vengeance; c'est de là qu'il fondait sur les catholiques sans défiance, pour s'emparer de leurs vases sacrés et de leurs trésors.

Sus rêvait aux moyens de se rendre maître de Saint-Bertrand. Il considérait depuis longtemps d'un œil jaloux toutes les richesses que l'église et le chapitre possédaient. Mais la ville était forte. Désespérant de s'en emparer les armes à la main, il crut devoir recourir à la ruse. Il profita d'une nuit obscure pour faire avancer silencieusement ses archers, il en cacha une partie dans les bois touffus,

dont la ville était entourée, les instruisit de son projet d'attaque, et leur recommanda surtout de ne s'élancer que lorsqu'il en donnerait le signal.

Dès que le jour parut, il se présenta aux pieds des remparts, comme pour livrer l'assaut. La sentinelle poussa le cri d'alerte; tous les hommes d'armes de la ville se montrèrent sur les murs pour repousser l'ennemi. Ils distinguèrent Sus, entouré de peu de soldats, et espérèrent le punir de sa témérité. Dans leur ardeur ils franchirent les portes et se mirent à sa poursuite. Lui, feignant de ne pouvoir résister, fuyait toujours devant eux.

Quand les hommes d'armes qui le poursuivaient furent loin des remparts, il fit donner le signal à ses archers, placés en embuscade, et dont quelques-uns cherchèrent à se rendre maîtres des portes, tandis que les autres manœvraient sur les derrières de l'ennemi. Quant à lui, il avait cessé de fuir, et frappait de front ses adversaires.

Surpris de toutes parts, les hommes d'armes ne purent, malgré leur courage et leurs efforts, résister au choc des assaillants. Il en fut fait un grand carnage. Ceux qui purent échapper cherchèrent à regagner les portes; mais ils les trouvèrent au pouvoir des archers de Sus, qui les repoussèrent avec vigueur.

Un long cri de joie se fit entendre. Sus et les siens faisaient leur entrée dans la ville, brandissant leurs glaives ensanglantés. Leurs chants de victoire durèrent longtemps, tandis que les habitants, enfermés dans leurs demeures, se livraient à la douleur et au désespoir.

Sus recueillit un butin immense; il fit peser sur les habitants une forte contribution; et, quelques jours après, il rentra avec ses archers dans Mauvezin, pour y jouir des fruits de ses rapines et méditer quelque expédition nouvelle.

En 1589 les huguenots se rendirent encore maîtres de Saint-Bertrand. Cette époque fut pour cette ville celle des plus grands malheurs qu'elle ait eu à souffrir depuis son rétablissement.

Les religionnaires en avaient formé le siège, et depuis plusieurs jours leurs efforts étaient impuissants. Les machines de guerre s'émoussaient contre les remparts. Les assiégés, qui n'avaient point oublié les outrages dont Sus les avait accablés, résistaient avec un courage héroïque. Les femmes cherchaient par leurs paroles et leur exemple à les exciter à une vigoureuse résistance.

Ne pouvant rien obtenir par les armes, les sectaires eurent recours à la corruption. Quelques mauvais catholiques, lâches et traîtres, écoutèrent leurs propositions, et la ville fut livrée. Les calvinistes y exercèrent de grandes cruautés. Plusieurs clercs et laïques furent massacrés. On rapporte qu'une femme, cédant à l'horreur des tortures que lui faisaient endurer les soldats huguenots, leur découvrit le lieu où l'on avait caché dans le cloître les reliques, l'argenterie et les archives. Ils s'emparèrent de l'argenterie et brûlèrent les reliques et les archives, qui contenaient un grand nombre de documents précieux. Presque rien ne put être sauvé. Heureusement les reliques de Saint-Bertrand avaient été portées à Lectoure. Quelques années après, les chanoines de cette ville les ren-

dirent. Les habitants de Saint-Bertrand se livrèrent à une joie vive en recouvrant ce précieux trésor, qu'ils regardaient comme le palladium de leur cité. Longtemps une fête y a été célébrée le 31 mars, anniversaire du jour où le corps de saint Bertrand fut replacé dans son monument.

L'action de la délatrice ne resta pas impunie ; elle fut pendue par les catholiques après la reddition de la place.

Déjà les calvinistes vainqueurs songeaient à augmenter les fortifications de la place, dont ils voulaient faire leur boulevard, afin de tenir de là en bride tous les Commingeois ; mais à peine trois jours s'étaient-ils écoulés depuis qu'ils en étaient maîtres, que le vicomte et le baron de Larboust vinrent, à la tête de nombreuses troupes, en former le siège. Pendant quarante-huit jours les religionnaires soutinrent l'assaut avec courage. Ce ne fut que le 8 juin que les habitants, faisant un dernier effort et se réunissant à leurs auxiliaires, repoussèrent enfin les ennemis de leur repos et de leur religion. Il y périt un grand nombre de calvinistes, quelques-uns seulement durent leur salut à la fuite.

En mémoire de cet événement, l'évêque et le chapitre ordonnèrent qu'il serait célébré tous les ans une fête à pareil jour, et qu'on ferait dans la cité une procession générale. Mais ils ne jouirent pas longtemps des douceurs de la paix. Dès 1594 les calvinistes reparaissaient aux portes de la ville.

Après plusieurs jours de siège ils s'en rendirent maîtres pour la troisième fois, et achevèrent d'enlever ce qu'on avait pu soustraire à leur avidité lors des deux premiers pillages. Toutefois le butin fut peu considérable. Pour se venger de ce qu'ils n'avaient point découvert certains trésors et beaucoup de vases sacrés, ils brûlèrent dans leur fureur le palais de l'évêque, attendant à l'église ; ils immolèrent de nouvelles victimes et se retirèrent.

IV.

Saint-Bertrand jouit ensuite d'un long repos jusqu'à la Révolution française. Il semblait que ces contrées, si éloignées du vaste foyer de la Terreur, dussent lui échapper.

Vain espoir ! le chapitre dut bientôt fuir l'église cathédrale, où l'on ne voulait plus que Dieu fût servi. Plusieurs membres du clergé de Comminges allèrent chercher un refuge sur la terre étrangère ; d'autres, surpris par la tempête, aimèrent mieux subir la mort que de trahir leur conscience et renier leur Dieu.

Cette époque fut fatale à Saint-Bertrand ; toute sa splendeur disparut avec son prélat et son chapitre. Depuis lors ses maisons restent abandonnées, et l'herbe croît dans ses rues. Personne ne songe à tendre une main secourable à cette pauvre ville oubliée, à la retirer de son isolement, à la relever de ses ruines. Elle dort, triste et solitaire, à côté de sa belle cathédrale, et au milieu de ses souvenirs.

Saint-Bertrand n'a plus que quelques fêtes dont la pompe et la solennité attirent encore dans sa basilique les populations voisines. On dirait qu'alors cette pauvre cité morte sort pour quelques heures de son tombeau, et essaie de ranimer son cadavre.

J'ai vu ces fêtes, et toujours mon âme y a été remplie d'émotion. C'était comme un présage incomplet de sa résurrection future. Mais quand la fête avait cessé, quel calme silencieux et lugubre venait avec la nuit reconquérir son empire sous ses voûtes solitaires !

Ce fut saint Bertrand qui jeta, vers la fin du XI^e siècle, les fondements de cette cathédrale. Il est probable qu'il existait auparavant quelque temple ou quelque forteresse au lieu qu'elle occupe. Des auteurs mal instruits ou peu éclairés en architecture ont faussement avancé que cette église est un monument romain.

Les successeurs de saint Bertrand concoururent à l'édification de ce temple. Des papes mêmes s'y intéressèrent vivement, et il existe plusieurs brefs accordant de nombreuses indulgences à ceux qui contribueraient à sa construction et à son établissement. Dans ces heureux siècles, la foi était vive ; chacun voulait payer sa part à l'œuvre chrétienne. Pierre de Gaercus légua 1,000 florins pour élever le maître-autel. Le bâtiment entier fut complètement achevé par Hugues de Châtillon, évêque de Comminges, mort en 1352.

Cette cathédrale se dresse au point culminant de la ville. Elle domine les monts qui l'avoisinent. Seize hautes colonnes, placées en dehors, montent jusqu'à la voûte et soutiennent le majestueux édifice.

La façade est une large tour carrée qui n'a jamais été achevée. Sur le mur, à droite, on voit deux inscriptions romaines sur deux autels votifs, encadrés dans la muraille. La porte, qui occupe le centre de la façade, est ornée de colonnes et de figures, dont quelques-unes ont été mutilées pendant la Révolution. Au dessus de cette porte est une belle tête romaine placée dans le mur. Cette porte, du XI^e siècle, rappelle le style d'architecture adopté en Europe avant les croisades. Dans l'intérieur de l'édifice la partie inférieure est à plein cintre, mais les fenêtres et la partie supérieure, qui sont des XII^e et XIII^e siècles, sont dessinées en ogives. Des vitraux peints, d'une grande beauté, ornent les trois principales fenêtres ; quelques-uns malheureusement sont endommagés.

La boiserie du chœur est remarquable ; elle est chargée, même à l'extérieur, d'ornements d'une exécution savante et de très-bon goût. Il est difficile de trouver en ce genre un ouvrage aussi achevé et aussi pur. La boiserie de l'orgue offre encore un travail plus admirable. Appuyé sur cinq légères colonnes, cet orgue s'élance jusqu'à la voûte, avec ses mille ornements. Les tuyaux en furent enlevés pendant la Révolution. Des hommes, amis de la religion et des arts, ont commencé à le restaurer.

Ces boiseries ont été sculptées sous le règne de François I^{er}. On doit les vitraux et les boiseries du chœur et de l'orgue à l'évêque de Mauléon, qui pos-

sédait l'abbaye de Bonnefond, et qui mourut en l'année 1551. Pascal a fait dans ses lettres l'éloge de ce prélat. Le mausolée de saint Bertrand s'élève au fond du chœur. Pierre II, de Foix, évêque de Comminges, qui fit bâtir l'église des cordeliers de Toulouse, a fait construire ce mausolée en 1452. Il est orné de peintures curieuses rappelant quelques traits de la vie du saint. Il en est de très-fraîches ; malheureusement elles ont été retouchées par un peintre inhabile. Le corps du bienheureux prélat reposait, avant sa translation, sous une pierre tumulaire qu'on voit dans la chapelle des cardinaux.

Dans l'intérieur de l'église on lit beaucoup d'inscriptions consacrées à la mémoire de plusieurs évêques recommandables par leur vertu, et les épitaphes de plusieurs grands du diocèse de Comminges.

Mais le monument le plus remarquable de l'église de Saint-Bertrand est sans contredit le mausolée d'Hugues de Châtillon. Il est placé dans la chapelle en ogive de Notre-Dame-de-Pitié, que cet évêque fit ajouter après coup, avec une autre chapelle qui lui est parallèle. Sa statue, en marbre blanc, est couchée sur la partie la plus élevée du tombeau. Aux bas côtés est représentée la pompe funèbre. Sur la muraille, en face du tombeau, on lit cette inscription, gravée sur une pierre tumulaire : *Anno Domini M. CCC. LII, die quartâ mensis octobris; obiit reverendus in Christo pater Dominus Hugo de Castillione, Dei gratiâ episcopus Convenarum, qui hanc capellam contruxit et presentem cathedralem ecclesiam consummavit. Cujus anima requiescat in pace.*

Près de l'autel de la paroisse on voit, appendu à une colonne, le squelette d'un crocodile. Il est probable que ce monstre y fut apporté par quelque chevalier, à son retour de la Terre-Sainte ; mais on n'en connaît point l'histoire. Une pieuse tradition rapporte que ce monstre insatiable dévorait des victimes humaines et portait la désolation dans la contrée. Saint Bertrand, touché de compassion, réunit son peuple. Ils adressèrent longtemps à Dieu des prières ferventes, puis ils se dirigèrent vers le lieu où se retirait le crocodile. Saint Bertrand marchait le premier. Il tenait la croix d'une main, une verge de l'autre. Bientôt le prélat se trouva en présence du monstre, qui menaçait de s'élan- cer sur lui. On dit qu'en ce moment le saint évêque, armé de la puissance du ciel, le toucha de la verge qu'il portait, et que le crocodile tomba et expira à ses pieds.

Sur la droite, en entrant, on remarque une petite porte qui conduit au cloître ; on y distingue encore un massif de colonnes de marbre, pleines de grâce et chargées d'ornements. Dans cette partie de l'édifice on voit des tombeaux et des inscriptions sépulcrales. Il y a un caveau dont l'ouverture est fermée : on y ensevelissait autrefois les membres du chapitre. Les comtes de Comminges n'y étaient point inhumés. Ils faisaient déposer leurs dépouilles mortelles dans l'église de Bonnefond. Il n'y a qu'un seul tombeau de chevalier, sans inscription. L'écusson gravé sur la cotte d'armes du guerrier, dont la statue orne le monument, annonce qu'il n'appartenait pas à la famille des comtes.

Le cloître était autrefois couvert, et l'on y voyait trois salles magnifiques, ornées de sculptures remarquables. Le peu de ressources de l'église, et la crainte exagérée peut-être de ne pouvoir entretenir cette partie du monument, en ont déterminé la destruction.

L'église de Saint-Bertrand possède et conserve avec soin les pantoufles, l'anneau, la chape, la mitre et le bâton pastoral de saint Bertrand. Le bâton pastoral est un bois de Licorne de cinq pieds, et d'une seule pièce : c'est pour les naturalistes un objet de curiosité. Clément V fit don à cette église d'une chape remarquable par sa richesse et son travail; elle est aussi conservée et vue avec intérêt par les amis des arts et des belles antiquités.

L'abbé OMER MAURETTE,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

ARCHÉOLOGIE AMÉRICAINE. MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Trois volumes in-8° (en anglais), dont le premier contient le catalogue de la bibliothèque de la Société; le deuxième, la description des antiquités qu'elle possède; et dont le troisième traite des langues des Indiens. L'auteur, M. Galatin, en donne le *Dictionnaire comparatif*. C'est de ce dernier volume que le rapporteur rend compte à l'Institut Historique.

L'ouvrage de M. Galatin, publié sous les auspices de la Société des Antiquaires de l'Amérique du Nord, est digne de fixer l'attention des philologues. Une circonstance singulière a beaucoup contribué à sa publication. Le baron de Humboldt avait communiqué un manuscrit de M. Galatin lui-même, sur les langues indiennes, à M. Balbi, pour qu'il en fît l'usage convenable. C'est à la suite de la publicité qu'obtint l'Atlas ethnographique de ce savant écrivain que la Société des Antiquaires des États-Unis se mit en émoi, et avec raison, pour un objet qui la touchait de si près. Elle chargea alors M. Galatin de l'ouvrage dont je vais essayer de donner l'idée la plus claire qu'il me sera possible.

Le concours des savants, les manuscrits et les imprimés des bibliothèques ne manquèrent pas à M. Galatin, et, ce qui a été encore plus avantageux pour lui, c'est d'avoir pu profiter des rapports directs qu'entretient le ministre de la guerre des États-Unis avec les tribus indiennes, pour en obtenir des docu-

ments précieux. L'aide de MM. du Ponceau, Pkering, et de plusieurs de ses amis, lui a été aussi de la plus grande utilité.

L'auteur entre en matière par l'éloge d'Isaiah Thomas, fondateur de la Société des Antiquaires et son président pendant vingt ans.

C'est à la constante activité d'Isaiah Thomas, à ses goûts, à son amour pour la science et pour la gloire de son pays, que l'on doit cet établissement tout national, qui possède, quoique jeune encore, un riche cabinet d'antiquités américaines, et une bibliothèque de quinze mille volumes, dans laquelle le fondateur n'a pas oublié de classer les collections de deux cents journaux du pays, parmi lesquels il y en a dont l'origine remonte à 1719.

L'auteur, avant d'aborder les langues des Indiens, nous apprend que huit grandes familles, parlant chacune une langue distincte, fractionnée en plusieurs dialectes, se partageaient autrefois le vaste territoire de l'Amérique, qui, depuis le golfe du Mexique, touchant aux deux mers Atlantique et Pacifique, s'étend jusqu'aux baies d'Hudson et de Baffin, et au détroit de Bering.

A l'époque de la découverte, c'est-à-dire au commencement du XVII^e siècle, ces familles étaient les *Eskimaux*, les *Chappeyans*, les *Blak-Foot* (Pieds-Noirs), les *Sioux*, les *Algonkings-Lenape*, les *Iroquois*, les *Cherokees* et les *Mobilians*.

Une carte topographique nous montre en détail la situation respective de toutes ces familles, avec leur fractionnement en plusieurs tribus, à l'origine de leurs premiers rapports avec les Européens.

Un grand changement s'est opéré depuis lors, et l'auteur, pour nous donner une idée exacte des tribus existant aujourd'hui et du sol qu'elles occupent, les a divisées en quatre sections, savoir :

- 1^o Les tribus qui sont tout à fait au nord des États-Unis, à la tête desquelles figurent toujours les *Eskimaux* ;
- 2^o Les tribus *Algonkin-Lenape* et les *Iroquois* ;
- 3^o Les Indiens méridionaux de l'est du Mississippi, et ceux qui habitent à l'ouest de ce fleuve, au midi des *Arkansas* ;
- 4^o Les tribus entre le Mississippi et l'océan Pacifique.

M. Galatin, après avoir passé en revue les quatre-vingts tribus environ qui restent, nous fait connaître leurs moyens d'existence, leur caractère, la différence de leurs dialectes, l'état de civilisation introduit chez les unes et repoussé par les autres. Il nous décrit ensuite les différents systèmes des grammaires écrites jusqu'à ce jour sur les langues indiennes. Il nous donne enfin le dictionnaire comparatif des dialectes de cinquante-trois tribus, qu'il fait suivre d'un supplément contenant les dialectes de seize autres, plus les quelques mots de vingt-deux tribus. Ce dictionnaire, avec le supplément, forme l'objet principal de cet ouvrage.

Je regrette de ne pouvoir m'arrêter à l'admirable tableau que le savant auteur trace des mœurs, des usages, de la vie active et simple de ces peuples mo-

biles et guerriers. La vaste étendue des plaines, des lacs et des fleuves ; les verdoyantes prairies, les immenses forêts dont les arbres gigantesques nous donnent l'idée du monde primitif, tout cela est peint dans le livre de M. Galatin avec des couleurs vives et naturelles.

Il suffit de constater quelques faits importants, qui se rattachent nécessairement aux causes du fractionnement des dialectes chez ces peuples indiens, pour apprécier le degré de civilisation auquel ils sont arrivés.

On convient d'abord qu'à l'époque de la conquête ils avaient en partie quitté la chasse pour l'agriculture, et qu'ils se livraient même à des travaux mécaniques ; mais ils n'avaient pas et n'ont point encore les moyens de nous expliquer l'origine des monuments élevés par leurs ancêtres, dont ils ne gardent aucun souvenir traditionnel. Ils n'ont qu'une seule opinion sur le héros de leur race ; ils prétendent descendre de l'Asie.

Toutes ces tribus peuvent être divisées en deux catégories, selon moi : celles qui sont encore dans tout leur état sauvage, et qui tirent leur subsistance des produits naturels de la chasse et de la pêche ; et celles qui cultivent le sol.

Les premières (1) sont décimées continuellement par les maladies et par la guerre. Elles se battent souvent, poussées par le seul motif que leurs coutumes ne se ressemblent pas, ce qui arrive surtout entre les *Eskimaux* des côtes du nord et les *Athapascas*, qui occupent le territoire situé entre le Beaver et le Mississippi, lequel se décharge dans la baie d'Hudson. La tribu des Catawbas, la plus féroce de toutes, pouvait disposer autrefois de quinze cents guerriers, et au delà : elle est réduite aujourd'hui à cent individus tout au plus. C'est ainsi que les langues des Indiens disparaissent tous les jours avec ceux qui les parlaient.

Les tribus de la deuxième catégorie, celles qui cultivent le sol, voient au contraire leurs populations s'accroître très-sensiblement. La tribu des Cherokees, qui n'avait que deux mille trois cents âmes, en compte à présent quinze mille. Les deux vocabulaires de cette langue sont écrits par deux naturels.

Je ne peux pas m'empêcher de citer, parmi les autres, les peuples *Chootaws* ou Têtes-Plates, ainsi nommés de l'usage qu'ils ont d'aplatir la tête de leurs enfants. Cette tribu est une des plus peuplées et des moins guerrières, mais c'est assurément la plus polie, la plus douce de toutes les nations indiennes.

Les populations qui cultivent la terre se trouvent enfermées entre les forêts et les lacs ; ils occupent une grande étendue de pays, depuis le golfe du Mexique et l'océan Atlantique jusqu'aux eaux du Mississippi.

On peut considérer ce vaste territoire, et celui du Chili, dans le sud, comme les deux centres d'une civilisation nouvelle ; ce qui n'empêche pas le gouvernement des États-Unis de payer tous les ans une somme assez considérable aux

(1) Il y a les *Bisous*, entre autres, qui trouvent les meilleures routes pour aller surprendre leurs ennemis, à travers les montagnes.

tribus de l'État de l'Ohio, somme convenue par des traités avec leurs chefs, pour assurer aux cultivateurs de cette contrée la paisible jouissance de leurs propriétés.

L'ouvrage de M. Galatin présente les Dictionnaires de plus de soixante-neuf langues et dialectes, et une quantité de grammaires, en partie déjà connues, chez un peuple qui ne dépasse pas trois cent soixante mille âmes, et qui, disséminé par peuplades, la plupart indépendantes les unes des autres, sur un vaste territoire, échappe à tout lien de communauté fraternelle et d'unité politique. On n'a que des notions très-incomplètes sur les langues des peuplades qui vivent encore dans l'état sauvage : pour s'en faire une idée, il faut assister à une de leurs assemblées publiques, et écouter les orateurs qui y prennent la parole.

Si on voulait rechercher l'origine de toutes ces langues, il serait fort difficile de la trouver. Ce qui frappe d'abord, c'est d'y rencontrer des mots qui ressemblent à ceux de plusieurs langues anciennes et modernes d'Europe et d'Asie, telles que l'hébreu, le grec, le latin, l'allemand, l'italien, et même quelques patois français ; mais ce n'est, je pense, au fond que l'effet du pur hasard et des variations des formes propres à ces dialectes. On reconnaît cependant que tous ces dialectes présentent le caractère de toutes les langues primitives, dont on retrouve des traces dans les montagnes du Caucase et des Basques, et que leurs formes tiennent à des causes naturelles, qui ont été communes à toutes les langues.

On connaissait depuis longtemps le *Linguarum totius orbis*, publié par Pallas en Russie ; le Catalogue des langues publié par un Jésuite en Italie ; le Mithridate d'Adelung et de Vater, publié en Allemagne, et en dernier lieu l'Atlas ethnographique de M. Balbi, publié à Paris ; mais tous ces ouvrages, et d'autres encore, sont très-incomplètes, et n'approchent pas de celui qui est l'objet de notre examen, si l'on en doit juger par les résultats positifs de la comparaison que l'auteur fait de toutes ces langues indiennes.

Elles contiennent presque toutes les parties du discours, et c'est par cela même qu'elles se rapprochent des langues européennes modernes ; ce qui fait penser aussi aux philologues qu'il a dû exister une civilisation très avancée parmi ces peuples primitifs de l'Amérique.

La difficulté de ces langues consiste dans leurs formes, qui varient dans chaque langue particulière ; et cependant elles gardent dans leur construction compliquée une certaine méthode et un certain ordre.

La complication des formes est particulière aux langues des peuples qui habitent le plus au nord, depuis le Greeland jusqu'au cap Horn.

Je suis obligé d'entrer malgré moi dans quelques détails à l'appui de ce que je viens d'avancer.

Du substantif.

Le nombre pluriel d'un substantif est indiqué par une particule qui diffère

dans chaque langue, et qui se trouve tantôt au commencement, tantôt au milieu, tantôt à la fin du mot.

Chez les Eskimaux, qui manquent de plusieurs consonnes, et qui affectent de la douceur dans leur prononciation, les particules *et*, *it*, *ut*, à la fin du substantif, indiquent le pluriel, exemple : *innuk*, homme, *innuit*, les hommes ; *iglo*, une maison, *iglut*, les maisons.

Chez les Sioux, c'est la particule *pee* : *weetshashtah*, un homme, *weetshashtahpee*, les hommes ; *wahtah*, un canot, *wahtahpee*, les canots. Chez les Chipéyans (*Athapasca*), au mot *dinné*, homme, on ajoute la particule *thlang* pour former le pluriel : *dinnéthlang*, les hommes.

Chez les Iroquois, ou *Seneca*, on met la particule *dah* au milieu du mot : *hahjenac*, homme, *hahdahjenah*, les hommes.

L'adjectif.

Les adjectifs sont susceptibles de la même variation au pluriel que le substantif, soit animé, soit inanimé. Chez les Choctaws ou *Chahta*, la particule *ho*, mise quelquefois devant l'adjectif, marque le pluriel, *chito*, grand, *hoche-to*, grands ; *pút-ha*, large, *oh-pút-ka*, larges ; *achuma*, bon ; *hóttók achuma*, homme bon, *hóttók hóchúkma*, les hommes bons.

Les noms de nombre et les pronoms démonstratifs suivent la même règle que les adjectifs.

Des prépositions.

Les prépositions varient dans chaque langue.

Ce sont chez les Eskimaux, *mik*, avec ; *mit*, par, *mut*, à ; *me*, en ou sur ; *kut*, autour de.

Chez les Delaware, *ink*, dans ; *awoss*, sur. Exemples : *uteny*, ville ; *utenink*, dans la ville ; *menuppeque*, lac ; *awossenuppeque*, sur le lac.

Du pronom possessif.

Chez les Algonkin-Lenape.

Le pronom possessif est toujours joint au substantif, avant ou après, et forme avec lui un seul mot, comme dans *menutcheq*, main. Cette formation varie à chaque nombre : *nunnutcheq*, ma main, *kennutcheq*, ta main, *wunnutcheq*, sa main ; le pluriel est déterminé par trois désinences différentes, comme *nunnutheganum*, , notre main ; *kenutheganoo*, votre main ; *nuñnutheganunnonut*, nos mains. *Neek*, ma maison, *keek*, ta maison, *week*, sa maison ; pluriel : *neekou*, notre maison, *keekou*, votre maison, *weekou*, leur maison.

Chez les Iroquois (*Onondago*) : *giataltege*, mon frère, *thiatattege*, ton frère.

Chez les Micmas, *n'nixkam*, mon Dieu, *k'nixkaminou*, notre Dieu. Le mot Dieu, quel que soit le sens qu'on y attache, n'a pas de pluriel.

Chez les Chippeway, on place le pronom possessif tantôt avant, tantôt après (1) : *nos*, mon père, *kos*, ton père, *os-un*, son père ; le pluriel fait *nos-ug*, *kos-ug*, *os-un*.

En examinant ce pronom possessif joint au substantif, j'ai dû me souvenir que cette forme est très-usitée chez les peuples des Apennins du milieu de l'Italie, qui prononcent *mammema* (2) (mère-ma), *patremu* (père-mon), *nonnetu* (grand-père-ton), *caseta* (maison-ta), d'un seul mot, *ma* mère, *mon* père, *ton* grand-père, *ta* maison, en mettant les pronoms possessifs, *mon*, *ton*, *ma*, *ta*, à la fin du mot ; ce qui prouve que les peuples modernes conservent encore quelques-unes des formes de leur langue primitive.

Des pronoms relatifs ou réfléchis.

Chez les Micmas :

Nil ntintin, moi-même.

Kil ntintin, toi-même.

Du nombre et du genre.

Toutes ces langues ont le genre masculin et féminin, animé et inanimé, déterminé par des particules qui diffèrent dans chaque dialecte. Dans le Chippeway, ce sont, pour le genre animé, les particules *og*, *oig*, ou *ak* ; et, pour le genre inanimé, les particules *ain*, *ash*, ou *all*.

Les Iroquois (*Onondago*) distinguent le masculin du féminin, du genre animé, par le mot *etschinak*, homme, et par le mot *echro*, femme. Une simple particule, mise au commencement d'un mot, peut en changer toute la signification. Pour le genre féminin, en général, c'est la particule ou la lettre *g*, *sajadat*, une personne masculine, *sgajadat*, une personne féminine.

Enfin j'ai dû remarquer que quelques dialectes sont même susceptibles de pronoms relatifs, interrogatifs, démonstratifs, et des diminutifs *es* ou *enes*, qu'il suffit d'ajouter au mot primitif.

Des pronoms personnels.

Le pronom personnel varie à chaque langue.

Dans l'Algonkin-Lenape ou Massachusetts.

Je, <i>neen</i> ,	nous, <i>neenawun</i> , ou <i>kenawun</i> ,
Tu, <i>ken</i> ,	vous, <i>kenaau</i> ,
Il, <i>noh</i> ou <i>negum</i> ,	ils, <i>nahah</i> ou <i>nagoh</i> .

(1) La lettre initiale *n*, représente le pronom possessif.

(2) *M'ha maleittu mammema nu nu*, m'a maudit ma mère dans le *nid* (ou avant de venir au monde). C'est le premier vers d'un sonnet de Mattei, poète du XVI^e siècle, qui a écrit dans le dialecte parlé à Rieti ; ce dialecte approche de celui que l'on parle dans les montagnes des environs de l'ancienne demeure des aborigènes. La lettre *n*, chez ces peuples, tenait la place de l'o comme chez ceux d'aujourd'hui.

Et dans les Micmas.

Je, <i>nil</i> ,	nous, <i>kinou, ninen</i> ,
Tu, <i>kil</i> ,	vous, <i>kilau</i> ,
Il, <i>negeum</i> ,	ils, <i>negmau</i> .

Des verbes.

Les verbes, dans presque toutes les langues, se réduisent à trois temps, le présent, le passé et le futur. Mais on trouve dans plusieurs le mode conjonctif; il y a même des verbes passifs et réfléchis. Les verbes auxiliaires *être* et *avoir* manquent dans quelques-unes, comme dans le Delaware. Ils sont remplacés par l'expression qui répond au *stare* ou au *vivere* des Latins, je suis, je reste, je vis.

Ce qui fait que ces langues sont riches en verbes, c'est que tous les substantifs peuvent être conjugués, comme dans le basque. Elles emploient, comme le basque aussi, à la place des pronoms, des particules qui varient dans toutes les personnes, soit avant, soit après les mots, et forment ainsi un seul mot au singulier, au duel et au pluriel, exemple :

VERBES.

DIALECTES DES TRIBUS. Aimer. *Ahoalan*.

Algonkin-Lenape (Delaware) (1).	{	J'aime.	<i>N'dahoala</i> .
		Tu aimes.	<i>K'dahoala</i> .
		Il aime.	<i>Ahoalew</i> ou <i>W'dahoala</i> .

Travailler. *Mikemossin*.

Algonkin-Lenape (Delaware).	{	Je travaille.	<i>N'mikemossi</i> .
		Tu travailles.	<i>K'mikemossi</i> .
		Il travaille.	<i>Mikemossu</i> .
		Nous travaillons.	<i>Mikemossithena</i> .
		Vous travaillez.	<i>K'mikemossihhmo</i> .
		Ils travaillent.	<i>Mikemossuwak</i> .

Laver. *Ermiklun*.

Eskimaux	{	Il lave.	<i>Ermikp</i>	<i>le</i>	<i>les</i>
		Ils lavent.	<i>Ermikp</i>	<i>aet</i>	<i>ae.</i>
		Duel. Ils lavent.	<i>Ermikp</i>	<i>aek</i>	<i>atik</i> .

(1) *Grammaire de Zelabenger.*

Lier, *Dughanosh.*

Caddo	{	Je lie.	<i>Hickuckanosh.</i>
		Tu lies.	<i>Ahia issickeenosh.</i>
		Il lie.	<i>Dek sho eh yokehnosh.</i>
		Nous lions.	<i>Wanteh yoishehnosheh.</i>
		Nous deux lions.	<i>Yoishehnosheh.</i>

Attacher. *Tok-che.*

Choctaw	{	Jattache.	<i>Tokchille.</i>
		Tu attaches.	<i>Ishtokche.</i>
		Il attache.	<i>Tokche.</i>

Les peuples indiens ne manquent pas d'énergie dans leurs expressions; ils montrent dans leur impératif une volonté aussi absolue, aussi expéditive, que les langues civilisées dans le leur.

Exemples :	{	donne, <i>mil,</i>
		apporte, <i>petol,</i>
		écoute, <i>penda,</i>
		aime, <i>ahoa,</i>
		dis ou parle, <i>ill.</i>

Il résulte de cet examen très-rapide : 1° que toutes les langues et tous les dialectes des Indiens d'Amérique, malgré la différence de leurs formes, ont la même origine ;

2° que leur caractère principal consiste dans la faculté d'exprimer plusieurs idées par un seul mot, ce qui augmente les difficultés qu'on éprouve à les apprendre, les comprendre et les parler ;

3° Que la comparaison faite par l'auteur entre toutes ces langues (ce qu'il appelle *science comparative du langage*), donne le résultat le plus positif et le seul qui puisse conduire à une solution définitive : celle de fournir le moyen de s'entendre aux peuples parlant un langage différent.

On peut s'en rendre compte par ces mots extraits du dictionnaire.

NOMS DES TRIBUS.	DIEU.	HOMME.	FEMME.
OTTAWAS.	<i>Kitché manito.</i>	<i>Anini.</i>	<i>Ugue.</i>
OLD-ALGONKIN.	<i>Kitchi manitoo.</i>	<i>Alissinap.</i>	<i>Ickwah.</i>
NARRAGANSET.	<i>Manitoo.</i>	<i>Natin.</i>	<i>Squaws.</i>
DELAWARES.	<i>Kitshe manitto.</i>	<i>Lenno.</i>	<i>Okkqueh.</i>
DACOTAS.	<i>Wahkhoutungah.</i>	<i>Weetshahsktah.</i>	<i>Weenowkkindgah.</i>
YANKTONS.	<i>Wacotuhca.</i>	<i>Weechasha.</i>	<i>Weeah.</i>
OSAGES.	<i>Wakondah.</i>	<i>Neka.</i>	<i>Wabo.</i>
OTTOES.	<i>Wakondah.</i>	<i>Wahsheegat.</i>	<i>Nekhattei.</i>
OMAHAS.	<i>Wahconda.</i>	<i>Noo.</i>	<i>Wao.</i>

PHRASES.

MUSKOGEE.	Je suis un homme.	<i>Honuwau doyest.</i>	(Un homme je suis).
CHOCTA.	<i>Idem.</i>	<i>Nokni sia hoke.</i>	
MUSKOGEE.	Je suis un bon homme.	<i>Honuwau inhli doyest.</i>	(Un homme bon je suis.)
OJIBWAY.	<i>Idem.</i>	<i>Nemino aninew.</i>	
CHEROKEE.	J'aime mon père.	<i>Etawta (mon père) tsikeyaha.</i>	
SENECA.	<i>Idem.</i>	<i>Hanoahquoh nohneeh.</i>	
OJIBWAY.	Je le frappai avec mon pied.	<i>Neengetungishkowaw.</i>	(Ou je lui donnai un coup [de pied.]
CHEROKEE.	<i>Idem.</i>	<i>Tsiyaunglesunggi.</i>	
OJIBWAY.	Voudras-tu me le donner ?	<i>Kekahmeshtannah?</i>	
CHEROKEE.	<i>Idem.</i>	<i>Tskinetiskaw.</i>	

Trois exemples de la réunion de plusieurs mots en un seul ajouteront de nouvelles preuves à celles qu'on a déjà données de la difficulté d'apprendre ces langues. Chez les Iroquois (*Onondago*) le mot *hunquetahekte* veut dire : il est un méchant homme.

nég. pr. verb. par. nég. pl. pr.

Chez les Delawares le mot *matta-n'penda-xi-wi-wun-ap*, veut dire nous ne fûmes pas entendus.

Mais, ce qui est surprenant, c'est de trouver dans le Chérokee un mot de dix-sept syllabes, dont la prononciation nous oblige de prendre haleine plusieurs fois : *wi-ni-taw-ti-ge-gi-na-li-skaw-lung-ta-naw-ne-li-ti-se-sti*, veut dire : ils auront, par ce temps, presque fini d'accorder (*des faveurs*) par une distance à toi à moi (mot à mot) (1).

Au reste, tous ces peuples américains sont braves, agiles et spirituels; ils aiment les bons mots, les comparaisons ingénieuses et les proverbes. Pour peindre, par exemple, un homme qui a de l'embonpoint, ils l'appellent *tichiout-etastendi*, l'étoile tombée, et cela vient de ce qu'on croit chez eux (les Hurons) qu'une étoile est tombée du ciel sous la forme d'une oie grasse. Mais ils ne sont pas aussi savants que spirituels; ils ne connaissent en général d'autres signes arithmétiques que les dix doigts de la main; mais ils peuvent compter jusqu'à vingt. Quelquefois, au lieu de dire vingt, ils disent un homme, *shiunquetas* (de *unque*, homme), *tiunquetage*, deux hommes, pour quarante, et cinq hommes pour exprimer le nombre cent; mais, ne pouvant pas arriver tous jusque-là, lorsqu'ils doivent exprimer ce qui dépasse le nombre vingt, ils disent l'innombrable.

Je me résume en deux mots. L'ouvrage de M. Galatin présente tous les éléments nécessaires à la formation d'un système plus large que celui qui existe, système qui pourra établir des rapports intimes entre les langues indiennes et celles qui en approchent davantage, afin que les hommes qui les parlent puissent se communiquer réciproquement leur pensée; ce qui serait la conséquence naturelle et bien désirée de tant d'études et de recherches.

(1) Le basque espagnol et français affecte parfois des mots de cette dimension gigantesque.

De toute manière, ce livre, il faut bien le dire, est le seul qui jusqu'à présent soit sorti du cercle de l'éternelle et infructueuse théorie des philologues; par cela même il est le plus utile de tous les ouvrages publiés sur cette matière si vaste; et c'est à ce titre que l'auteur mérite l'estime et la reconnaissance des savants et du public.

A. RANZI,

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

EXAMEN

DE LA THÉORIE ET DE LA PRATIQUE DU SYSTÈME PÉNITENTIAIRE.

Par M. le marquis de LAROCHEFOUCAULD-LIANCOURT, député du Cher.

Cet ouvrage a été publié en 1840, au moment où le roi des Français venait d'annoncer, dans son discours d'ouverture des Chambres, un projet de loi concernant le régime des prisons et l'introduction du système pénitentiaire. La promesse ministérielle ne s'est pas réalisée; mais il est possible qu'elle se réalise dans la session prochaine. M. le marquis de Larochefoucauld-Liancourt doit-il espérer que ses vues seront accueillies, et que la voie, selon lui malheureuse, dans laquelle on s'engage, sera abandonnée par ceux qui l'ont ouverte? Je ne le crois pas. Ce n'est pas que je désapprouve les idées exposées dans l'ouvrage dont j'ai à vous entretenir; au contraire, j'y trouve d'excellentes raisons pour nous tenir en garde contre l'entraînement administratif, si lent à obtenir quand il s'agit des meilleures choses, et si lent à se modérer quand il s'agit des plus mauvaises. Je ne crois pas au triomphe des idées de M. le marquis de Larochefoucauld, parce que les bureaux ont pris leur parti, et que la bureaucratie ne se convertit pas aisément; parce que des situations littéraires, académiques, administratives, politiques même, ont été créées à l'ombre du système pénitentiaire; parce que l'opinion publique, façonnée par d'honnêtes philanthropes, a donné une impulsion qu'il est difficile de régler ou de tourner en sens opposé. Un philanthrope est un personnage souvent plus puissant qu'un roi, plus terrible qu'un tyran, plus dangereux qu'un fou; on ne renverse pas aisément un philanthrope quand il a fait son chemin avec une idée; quand il a été envoyé par le gouvernement en Angleterre, en Hollande, en Suisse, en Allemagne, aux États-Unis; quand il revient, de ces lointaines excursions, inspecteur général des prisons, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, conseiller d'État, député, pair de France, etc. L'idée du système pénitentiaire ressemble un peu à l'idée des Sociétés bibliques de l'Angleterre et des États-Unis; on s'y dévoue quelquefois comme on se dévoue à l'exploita-

tion d'une ferme ou d'une manufacture. Je ne dis pas ces choses pour faire de la satire, je les dis uniquement pour motiver le doute que j'ai exprimé plus haut, touchant le triomphe législatif de M. de Larochehoucauld. Que les prisonniers politiques soient soumis à ce système, que l'intérêt de parti vienne compliquer de généreuses sympathies, et la presse viendra en aide aux adversaires du système, et, à la suite de la presse, l'opinion publique, si vive, si mobile parmi nous, aussi aisément bonne qu'aisément mauvaise. Alors le triomphe sera plus aisé, alors on pourra espérer; mais il faudra du temps, beaucoup de temps; car la bureaucratie une fois en possession du système, quand pourra-t-on parvenir à l'en arracher?

Notre auteur a donc peu de chances pour le triomphe de ses idées, pour le triomphe de ses convictions. Il est inutile de dire que la détention pénitentiaire dont il ne distingue pas assez les divers systèmes, et dont il n'examine que le mauvais côté, n'a pu conquérir ses suffrages, et qu'il est capable d'apporter à ce système un dévouement aussi actif, aussi éclairé, et pour le moins aussi désintéressé que celui de ceux qui le défendent et qui cherchent à l'appliquer, soit en France, soit en Italie, soit en Allemagne, soit en Belgique. M. le marquis n'a qu'un tort : c'est celui de confondre sous le nom de système pénitentiaire une foule de choses qui n'en font pas nécessairement partie.

Ce rapport devrait être divisé en deux parties. Dans la première, je devrais vous faire l'historique de l'origine et des progrès du système pénitentiaire, sans en exposer la doctrine et la pratique, vous indiquer enfin les discussions qui séparent les partisans de ce système en fractions diverses. Je m'abstiens de remplir cette partie de ma tâche, parce qu'elle me conduirait à répéter ce que vous savez autant que moi, ce que d'ailleurs chacun de vous peut lire dans les ouvrages spéciaux. Dans la seconde, je devrais ouvrir une sorte de discussion et faire un résumé complet des réflexions critiques contenues dans l'ouvrage de notre estimable collègue; mais cette tâche serait trop longue; il faudrait reproduire le livre entier, dont aucun résumé ne saurait égaler l'élégante et remarquable concision. Je vais néanmoins tâcher de vous en donner une idée.

Une introduction ouvre l'ouvrage, et initie le lecteur à la pensée de l'auteur. On y voit rappelés, avec beaucoup de modération, les principes de charité et de prudence qui doivent se combiner dans la réforme de cette partie du code pénal qui se rapporte au régime intérieur des prisons, des maisons de réclusion et de détention. L'auteur veut le bien de la société, et y sacrifie la liberté des condamnés; mais il veut aussi le plus grand bien de ceux-ci; il repousse en conséquence ce qui leur nuit sans concourir à les transformer moralement. « Au lieu de chercher par des soins d'humanité pour le présent et par des précautions sages pour l'avenir, à ramener les condamnés à une vie honnête et sage, on veut les y faire revenir de force par la menace et l'emploi des tourments. C'est sur ce mode d'action qu'est fondée la pensée principale du système pénitentiaire; c'est d'employer la contrainte physique à amener l'amélioration morale. » Il ajoute que

l'inquisition valait mieux et s'expliquait plus aisément. Il rappelle un passage de M. Guizot, dans lequel ce publiciste assimile les moyens pénaux des pénitenciers à *ceux que l'Église employait* (c'est un protestant qui parle), ce qui n'empêche pas M. Guizot, c'est moi qui me permets cette observation, de paraître disposé aujourd'hui à employer ces moyens. Un futur ministre ne devrait jamais publier trop tôt ses idées ! M. Guizot a eu même soin de faire remarquer qu'au moins, dans les tortures de l'inquisition, on trouvait une autre idée bien plus élevée, celle de l'expiation. Cela ne l'empêchera pas de laisser faire à cet égard tout ce qu'on voudra.

« Je ne veux pas anticiper longuement, dit l'auteur, sur le sujet que je traite dans le chapitre suivant ; mais il est très-vrai qu'on a imité l'inquisition dans les fers, les cachots renouvelés par les cellules, le fouet, le bâton, le carcan. Il semble que c'était bien assez ; mais pas du tout ; nous verrons, dis-je, tout à l'heure, qu'on l'a dépassée par les tortures des ténèbres, du silence absolu, de la carabine, des boîtes ajoutées au carcan, du travail inutile, du manège et du *treadmill*, du pesage et de l'engraissement, de l'usage des chiens féroces, et de l'immoralité même des condamnés, qu'on habitue à la corruption, à l'hypocrisie, à la trahison, au moment même où on prétend les rendre plus moraux et plus vertueux. » Ce tableau donne-t-il une idée exacte du système que l'auteur attaque ? A-t-on à redouter de pareilles horreurs en France ?

Dans le chapitre premier l'auteur passe en revue les systèmes de construction recommandés et réalisés pour les pénitenciers. Il en montre les vices et les erreurs ; il signale surtout le *panoptique rayonnant*.

Dans le chapitre deuxième il critique le système de classification des condamnés par catégories, toujours difficiles à établir avec justice, et propre, selon l'auteur, à faire prédominer l'hypocrisie.

Le chapitre troisième examine le travail que l'auteur regarde, avec Steward, comme le meilleur moyen d'amélioration morale, et il trouve le système suivi à cet égard dans les pénitenciers extrêmement mauvais. Il ne comprend pas qu'on ait pu dire que les condamnés ne devaient pas se livrer à des professions. Il ajoute que le travail était une condition imposée aux prisonniers en France dès 1789.

Le chapitre cinquième est consacré à l'examen critique du système du silence appliqué aux détenus. Il le regarde comme un supplice inutile et nuisible, sauf dans de certaines limites, parfaitement connues avant que le système pénitentiaire existât.

Le chapitre sixième concerne l'*isolement*, que l'auteur repousse, soit parce qu'il engendre de graves aliénations mentales, ce qui est vrai, soit parce qu'il ne sert point à moraliser ceux qui sont habitués à de mauvaises pensées.

Le chapitre septième est consacré à l'examen critique du régime, dont il propose des modifications utiles à la santé et au développement physique des détenus.

Le chapitre huitième est plein d'amères réflexions contre les punitions qui sont en usage dans les pénitenciers. Nous croyons qu'elles ne seront pas tolérées, en France au moins, par la législation qui doit régulariser le système combattu par M. de Larochefoucauld.

Dans le chapitre neuvième l'auteur parle de l'instruction. Il reconnaît qu'elle avait été négligée dans les prisons, et qu'on fera bien d'adopter ce moyen, reconnu excellent par tous les observateurs. Mais cela peut se faire sans recourir au système des pénitenciers, sans plonger les criminels dans un *tombeau anticipé*, comme il appelle les cellules.

Dans le chapitre dixième il s'agit des maladies auxquelles sont exposés les détenus. Ces maladies sont graves, soit par défaut de salubrité des pénitenciers, soit par l'effet du régime intérieur, soit par l'effet de l'isolement.

Dans le chapitre onzième il est question des récidives. L'auteur démontre que les libérés des maisons pénitentiaires sont sujets à récidiver tout aussi bien, plus peut-être que les autres.

Dans le chapitre douzième, l'auteur passe en revue la législation établie en divers pays touchant le système qu'il attaque. Il reconnaît que le droit de l'appliquer n'est pas acquis encore au gouvernement.

Je ne puis discuter la question grave soulevée par M. de Larochefoucauld. Je n'ai pas en ma possession les éléments d'une pareille discussion. Je crois que notre respectable collègue a pu s'exagérer les vices d'une institution qu'il a d'ailleurs parfaitement étudiée, qu'il aura dû proposer quelques moyens d'y suppléer par des institutions conduisant plus réellement au but proposé : l'amélioration des coupables ; mais à coup sûr il y a de la vérité, de la sagesse dans les objections qu'il soulève. A la tribune ces objections reparaitront sans doute ; c'est là que nous aimerions à voir l'auteur aux prises avec ses adversaires et avec l'administration. Alors seulement nous pourrions nous prononcer en pleine connaissance de cause. En attendant, félicitons notre collègue, félicitons-nous nous-mêmes de l'œuvre dont je viens de vous entretenir : elle est une bonne action.

Le docteur CERISE,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

ESSAI SUR LA PHILOSOPHIE DU CHRISTIANISME,

DANS SES RAPPORTS AVEC LA PHILOSOPHIE MODERNE.

Deux volumes in-8°, par M. l'abbé CACHEUX.

Si l'on cherchait la différence la plus sensible entre le XVIII^e siècle et le nôtre, on la trouverait, ce me semble, dans la disposition des esprits des deux

époques. Le dernier siècle, victime des exemples contagieux donnés par la cour et la haute société, entraîné par le torrent, était devenu léger, moqueur, se croyait philosophe parce qu'il y avait quelques individus qui se faisaient décerner ce titre et l'avaient mis à la mode. De notre temps, on se croit plus sérieux; comme il y a évidemment progrès dans la marche des sciences, des découvertes, dans la confection des machines, on en conclut facilement qu'il y a aussi progrès dans les jugements et le raisonnement des hommes. L'impiété systématique n'est plus de saison. On dit tout haut, mais quelquefois avec plus de hardiesse que de conviction, que l'école voltairienne est morte, que notre siècle, à nous, est le siècle positif. Quelques-uns vont plus loin; comme ils ont découvert que le genre religieux avait son côté spécieux, ils ont adopté ce genre. Par calcul ou autrement, on voit aujourd'hui nombre d'écrivains qui font profession, dans leurs livres du moins et dans leurs feuilletons, ce qui ne coûte guère, qui font profession d'appartenir à l'école catholique. On exalte la poésie du catholicisme, sa faveur pour les arts; on a la pensée religieuse, le sentiment religieux aussi facilement et aussi judicieusement que l'aurait un mahométan, un momier, ou un frère morave. De là quelques personnes concluent bientôt en faveur de la tendance religieuse des esprits. D'autres, au contraire, ont pensé et ont écrit que le catholicisme avait fait son temps; que la société, à la vérité son obligée pour ses services passés, peut aujourd'hui se passer de ses leçons surannées; que la raison a marché et est maintenant trop avancée pour subir un joug utile uniquement aux nations qui en sont encore aux tâtonnements et aux essais. C'est à ces derniers surtout que me paraît adressé l'ouvrage publié par M. l'abbé Cacheux. A ceux qui prétendent que la religion, timide aujourd'hui en face d'une philosophie éclairée, ne soutiendrait pas les rigueurs de l'investigation et de l'examen, il a voulu montrer, comme Tertullien, que la vérité ne craint que les ténèbres et cherche la lumière. C'est dans le même but que M. l'abbé Lamourette publia ses *Pensées sur la Philosophie de la Foi*; que M. l'abbé Bautain a écrit sa *Philosophie du Christianisme*, etc.; mais ce n'était certainement pas dans les mêmes vues que M. de Potter essaya de jeter dans le monde son *Histoire philosophique du Christianisme*.

M. l'abbé Cacheux ne donne à son livre que le titre d'*Essai*. Il veut montrer la philosophie du christianisme telle qu'elle est dans ses rapports avec la prétentieuse philosophie moderne. J'avoue qu'un traité sur la philosophie de la religion me paraît encore privé de bases uniformes. Aujourd'hui on veut donner la *Philosophie de l'Histoire*, la philosophie de telle ou telle science. Il est vrai que dans toute étude il ne faut pas négliger la partie philosophique; autrement la mémoire serait presque la seule entre nos facultés à y trouver avantage; mais ces essais philosophiques paraissent sujets du génie de celui qui les traite, et n'ont encore ni système, ni méthode uniforme. Bien que, dans un *Avant-Propos* étendu, M. l'abbé Cacheux ait donné des réflexions sur l'esprit et l'objet de son livre, qu'il ait indiqué l'ordre et la liaison des questions à traiter, j'avouerai

encore que l'ordre et la liaison ne m'y ont pas paru assez sensibles. Non que je veuille par cet aveu déprécier cet ouvrage important; mais l'analyse m'en paraît peu facile, et je n'aurai, pour le prouver, qu'à indiquer une partie des matières qu'il traite.

L'auteur a divisé son ouvrage en deux tomes : cette division n'a eu pour motif, vraisemblablement, que l'intervalle entre leur publication ; car le dernier tome est de cette année, le premier avait paru en 1839. Ils sont peu volumineux, et la classification des matériaux n'annonce point une marche graduelle, ni même un plan tracé d'avance. Le premier tome contient quinze chapitres. L'auteur y expose les *idées générales qui gouvernent les bases du christianisme...., la nécessité du fait qui sert de fondement à la religion chrétienne*, car il s'exprime ainsi, examine et détruit les objections qui donnent un démenti aux preuves rationnelles de l'existence de Dieu. Viennent ensuite des dissertations sur la liberté de l'homme, les miracles, la perpétuité de la religion et autres sujets. Parmi ces sujets, quelques-uns sont nécessairement du ressort de son livre, d'autres y semblent un peu moins indispensables, tels que le chapitre septième, intitulé : *De la poésie dans ses rapports avec le nom de Marie. Puissance de ce mot*. Tout attrayante que soit cette matière, elle ne me paraît pas liée nécessairement à la *Philosophie du Christianisme*.

Le dernier volume se compose de dix chapitres, dont le premier semble un résumé des raisonnements qu'il a dû faire d'abord, si mieux il n'eût fallu le mettre en tête de l'ouvrage, car il donne un « Exposé sommaire de la philosophie chrétienne, faits qu'elle renferme mis en regard des nuages qui tendent à obscurcir sa lumière, examen des objections qui l'attaquent dans ses éléments les plus généraux, dans la liberté qu'elle a donnée aux hommes, dans ses caractères développés sur une plus large échelle, et dans la voie de nationalité ouverte aux peuples par les pontifes de Rome, centre et lien de l'unité catholique. » Enfin au quatrième chapitre, il expose la constitution de la philosophie, son étendue, ses limites et ses rapports avec la religion chrétienne. Mais il revient bientôt aux généralités des preuves du christianisme; ce qu'il avait déjà traité dans le volume précédent. Partout l'auteur sort avec un avantage évident des luttes qu'il a cherchées ou acceptées, et ici il montrera avec M. Matter ce que le christianisme a fait pour les mœurs et les lois des nations; là, avec M. Ballanche, que le catholicisme est la perfection et le complément de toute institution religieuse, et ailleurs, avec M. Cousin, qu'il est *la vérité des vérités, la meilleure des religions qui aient jamais paru sur la terre*. D'où il arrivera à conclure avec justice que la philosophie ne brillera d'une lumière parfaite que par son alliance avec le christianisme. Mais cette alliance, il la voit trop prochaine, suivant moi, et je ne puis sur ce point partager ses convictions ou ses espérances.

Le livre de M. l'abbé Cacheux est savant, et s'adresse aux hautes intelligences; il a su puiser de côté et d'autre les concessions, les aveux des écri-

vains les plus cités de nos jours. Il a donc mis à contribution tantôt M. de Lamennais, tantôt M. Bautain, Linnée, Benjamin-Constant, Montesquieu, Silvio Pellico, les anciens et les contemporains, nationaux et étrangers, et jusqu'à George Sand. Tantôt il emprunte aux livres et aux revues les plus renommés. Son style est soigné et brillant, mais exige du lecteur une contention trop continue. L'auteur paraît avoir oublié que la clarté du style et de la pensée est nécessaire même dans le livre le plus sérieux, et son oubli pourrait nuire aux succès d'un ouvrage aussi important, et dont la lecture serait aujourd'hui si fructueuse!

L'abbé BADICRE,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

POÉSIES.

1^o Poème historique sur Monseigneur de Cheverus, par M. Espic. — 2^o La famille Jacquemart, par M. Paillet de Plombières. — 3^o Mon retour à Dijon, par le même. — 4^o Paris, ode, par un Charabia Parisphobe, de Villeneuve-sur-Lot. — 5^o Chants du voyageur, par M. Delâtre.

J'ai à rendre compte à l'Institut Historique de plusieurs petits poèmes qui lui ont été adressés avant le congrès, et qui se trouvent ainsi à l'arrière sans qu'il y ait de la faute de personne. Je vais essayer de les réunir tous dans un rapport unique, à condition que nos lecteurs ne se montreront pas trop sévères en transitions. Je tâcherai aussi d'être court; car la poésie n'entre guère à l'Institut Historique qu'en contrebande, et d'ailleurs ces poèmes eux-mêmes ne sont pas fort étendus.

Pour commencer par celui que j'ai depuis le plus long-temps entre les mains, je parlerai d'abord du poème historique de M. Espic sur la vie du vénérable archevêque de Bordeaux, M. de Cheverus.

Dans ce *Poème historique*, le prélat est représenté tour à tour comme prêtre, comme missionnaire des sauvages, comme archevêque de Bordeaux. Le poète y célèbre la douceur, la charité, la tolérance de son héros, son sublime dévouement à Boston pendant la fièvre jaune, son dévouement non moins sublime à Bordeaux pendant les ravages du choléra. Si l'exécution n'est pas toujours en rapport avec la grandeur et la beauté du sujet, cela tient sans doute à l'empressement que le poète a dû mettre pour saisir un à-propos. Par un désintéressement digne de celui qu'il a chanté, M. Espic voulait que son œuvre se vendît au profit des inondés du Midi. On retrouve, d'ailleurs dans ce poème tous les excellents sentiments et ce suave parfum de vertu que j'eus occasion de vous signaler l'année dernière en vous rendant compte d'un poème inédit *Sur la Famille*, par le même auteur.

De ce dernier ouvrage, nous ne connaissons que le deuxième chant.

Mais nous pouvons affirmer, sans en connaître le reste, que l'œuvre serait fort incomplète si elle ne renfermait pas quelque épisode dans le sens de celui de la *Famille Jacquemart*, que nous a adressé M. Paillet de Plombières, et dont je suis aussi chargé de rendre compte. On verra, par l'exposé du sujet, si ce type-là est rare, ou plutôt s'il ne se trouve pas partout.

D'abord, savez-vous ce que c'est que Jacquemart? Si vous n'avez jamais visité Dijon, je doute que vous le sachiez. Et comme on n'est point pendable de n'avoir pas vu Dijon, je vais, sans déplacement, vous expliquer ce que c'est que *Jacquemart* et sa famille.

On a donné le nom de Jacquemart à tous ces personnages en fer placés sur des portails d'église ou sur des tours à horloge, avec un marteau à la main pour frapper les heures. Ce nom était déjà connu et consacré dès le XIV^e siècle.

Selon un savant de Dijon, qui s'est caché sous le pseudonyme de Berigal, le Jacquemart dijonnaïf est l'ainé de tous ceux du royaume. Sa translation de Courtrai à Dijon est de l'année 1382. Car Courtrai paraît avoir été le berceau des *Jacquemarts*. Voici à quelle occasion cette translation eut lieu :

La ville de Courtrai, prise d'assaut, allait être livrée aux flammes, lorsque Philippe-le Hardi, duc de Bourgogne, se hâta de faire enlever l'horloge, qui était une des gloires de la cité. Cette horloge, au dire des historiens Froissard, Guillaume Paradin, Gollut et Jean de Serres, était une des plus belles qu'on pût trouver *deçà delà* la mer. Le duc fit transporter à Dijon cette *tant belle horloge avec sa cloche*, et le tout fut placé, par les soins du maire Josset de la Halle, au-dessus du portail de l'église de Notre-Dame.

Voilà les faits historiques qui ont fourni à M. Paillet de Plombières le thème de son épisode. Le privilège de la poésie est d'animer et d'embellir tout ce qu'elle touche. C'est une grande et belle idée de poésie qui a révélé à M. Didron un poème entier dans les milliers de statues d'une de nos cathédrales; c'est une idée poétique aussi qui a révélé à M. de Plombières les poétiques aventures de la famille Jacquemart.

Selon M. de Plombières, M. et M^{me} Jacquemart ne furent pas toujours de bronze. D'après les chroniques secrètes qu'il a consultées, il fut un temps où ils étaient de chair et d'os, tout comme vous et moi. Il y a plus; on sait qu'ils étaient tous deux jeunes et beaux, et pleins l'un pour l'autre d'une tendresse tout à fait romanesque. Cette tendresse fut portée si loin que la malignité publique s'exerça sur leur compte. On alla jusqu'à leur prêter des actions que les gens censés révoquèrent d'abord en doute, mais qui pourtant ne parurent pas tout à fait dénuées de fondement lorsqu'on vit le mariage des deux amants suivi de très-près, de trop près même, par la naissance d'un petit poupon, frais comme rose, digne fils de Jacquemart et de sa chère Jacqueline.

Je ne sais comment il se fit, ni M. de Plombières non plus, qu'une fois mariés Jacquemart et Jacqueline ne persévérèrent pas longtemps dans la même ferveur d'amour et de tendresse. De petites querelles, des riens surgirent d'a-

bord ; puis vinrent les gros débats, et enfin une discussion ouverte, espèce d'enfer anticipé, destiné à la punition des époux semblables à ceux dont je vous parle. La femme prétendait avoir toujours raison ; le mari prétendait n'avoir jamais tort ; celui-ci parfois haussait

... Le ton,

Dit-on,

Et même quelquefois il prenait le bâton,

ainsi que nous l'apprend M. de Plombières.

Or, il advint qu'un jour le petit Jacquemart, justement effrayé du tapage qu'il entendit faire par M. son père, se prit à crier de toutes ses forces, ce qui ne laissa pas que d'accroître agréablement la mélodie. Aux cris de l'innocente créature une fée arriva.

Vous jugerez, lecteurs, que la bonne fée commença par tancer vertement les deux époux. Vous transcrire toute la harangue serait un peu long ; je me bornerai à vous en citer la fin, que vous ne serez pas fâchés de connaître.

Vous avez tous les deux cœur et tête de fer.
Que le corps soit pareil. Quant à votre demeure ,
C'est le sommet de cette tour,
Près d'un bourdon sonnant et la nuit et le jour.
Je vais vous y loger, vous y sonnerez l'heure.
Vous la sonnerez tour à tour.
L'enfant vous aidera. — Vient un coup de bagnetta,
La métamorphose est complète.
Jacquemart, la plume au chapeau ,
Le jarret tendu , fait le beau ,
Et la cité jouit d'un spectacle nouveau.
En se voyant si haut perchée,
Jacqueline paraît fâchée ;
Elle s'épouvante en secret
D'attirer les regards d'un public indiscret.
Elle sait que la jupe à ses reins attachée
A peine couvre son mollat
Rondelet.

La fée aux deux époux inspira l'indulgence ;
Ils vivront désormais en bonne intelligence.
Entre eux pour parvenir à mettre le holà ,
Il fallait un miracle.... il fut fait ; et voilà.

Au récit de cette merveille,
Je vous vois secouer l'oreille.
Secouez-la, messieurs, je n'en prends nul souci.
Trouvez-vous sur ce fait un nuage épaissi ?

Allez vous informer au faubourg, au village;
Combien de bonnes gens, dans leur naïf langage,
Vous en rendront bon témoignage
Mieux que je ne le fais ici !
Ce qui n'est pas du verbiage,
Mais un fait constant, le voici :
Jacquemart paraît calme, et Jacqueline aussi.

La paix, qui maintenant règne dans ce ménage,
D'une fée est l'heureux ouvrage.
En véritable amant transi,
Depuis lors Jacquemart est sage,
Et sa femme, aujourd'hui lui faisant bon visage,
Dans son corset de fer l'est encore davantage :
Son courroux d'autrefois a si mal réussi !

D'autres ont prétendu que, malgré le prodige,
Ce couple furieux est loin d'être adouci,
Que, frappés du même vertige,
Jacquemart tient rancune et Jacqueline aussi.
« Maintenant, nous dit-on, les voilà face à face,
« Mais ne pouvant se rapprocher
« Et de leurs gros marteaux l'un sur l'autre toucher,
« A distance tous deux bien rivés à leur place,
« Distance qui paraît grandement les fâcher.
« Voyez !... leur front se ride et leur lèvres grimace,
« Et dans leurs yeux de fer respire la menace.
« Vain courroux, et tant mieux ! car, notez bien ceci :
« Jacquemart a bon bras, et Jacqueline aussi.

« Leur colère éclate à toute heure ;
« Mais c'est toujours l'époux qui frappe le premier,
« Et l'épouse d'abord reste immobile et pleure,
« Et semble demander quartier.
« Ne vous y fiez pas ; son air humble est un leurre.
« Que récidive son époux :
« C'est alors que, dans son courroux,
« Jacqueline répond en rendant coups pour coups,
« Et, dans son ardeur rancunière,
« Réplique toujours la dernière,
« A moins qu'un nombre impair, de sa gloire jaloux,
« Ne vienne brusquement lui fermer la carrière.

« Mais à quoi serviraient leurs transports furieux ?
« Loin l'un de l'autre, hélas ! leur disgrâce est entière ;

- « Ils auraient tant de joie à se pocher les yeux !
- « La distance fait leur martyre.
- « Écoutez-les ; tout bas ils ont l'air de se dire :
- « — O toi que j'adorais , pour te tanner la peau
- « Puisse-je de trois pieds allonger mon marteau ! »

Il vous est facile de juger par ces morceaux avec quelle grâce M. de Plombières sait raconter. Vous avez pu remarquer des détails que les meilleurs modèles ne désavoueraient pas.

L'affection de M. de Plombières pour sa ville natale lui avait inspiré l'idée de la célébrer, bien qu'il en fût absent ; c'était une manière de s'y préparer un agréable *retour*. C'est ce retour que M. de Plombières célèbre dans une pièce imprimée à part, et dont il faut que je vous dise un mot. Il y a aussi de fort bonnes choses dans cette pièce ; mais je la trouve cependant inférieure à l'épisode de Jacquemart. Le sujet était beaucoup plus vulgaire, et n'a pas, à beaucoup près, aussi bien inspiré l'auteur que le premier.

Heureuse la ville de Dijon, d'avoir trouvé un poète bienveillant, un véritable Dijonnais, pour la célébrer ! Paris n'a pas le même bonheur.

En voyant, dans les pièces qui m'ont été remises pour en rendre compte, une ode intitulée *Paris*, j'avais d'abord pensé que Paris aussi allait avoir son tour de louanges, de douceurs. Mais en lisant la suite du titre : *par un Charabia Parisphobe*, j'ai commencé à voir que je m'étais trompé ; ce fut bien autre chose lorsque j'eus ouvert la brochure. Paris y est déchiré à belles dents, depuis le premier vers jusqu'au dernier. L'auteur y prêche une sorte de croisade contre Paris, sans en excepter aucun coin, et, par conséquent, quelques éclaboussures de cette diatribe pourraient bien retomber sur l'Institut Historique et sur moi.

Le but de cette pièce est de rabattre le caquet de MM. les littérateurs de Paris, et de jeter à notre capitale, au nom de la province liguée, le gant littéraire ; et l'auteur paraît plein de confiance que, dans cette lutte, *Paris* resterait infailliblement sur le carreau.

Il y a dans cette pièce de fort bons vers, et même de bonnes strophes, en sorte que le titre de *Charabia* qu'a pris l'auteur paraît un véritable pseudonyme. Il n'est pas *Charabia* du tout, je vous assure. Il parle français comme une personne *naturelle*. Jugez-en par le début de son ode :

- On sait tous les sanglants hommages
Que rendaient jadis les humains
A de misérables images,
Ouvres grossières de leurs mains.
- Des troupes d'hommes aveuglées,
De leurs victimes immolées
Venaient interroger le flanc ;
Mais, à leurs vœux inaccessible,

L'idole restait insensible
Sur son autel convert de sang.

De vos jours règne une autre idole
Dont la France embrasse les pieds,
Idole à qui la France immole
Tous ses enfants sacrifiés;
La France, comme une victime,
De Paris, tyran qui l'opprime,
Subit honteusement les lois;
Déshérité de leur génie,
Des grands maîtres de l'harmonie
Paris usurpe tous les droits.

On le voit, le cartel du prétendu Charabia est écrit en français fort intelligible. Si donc Paris ne l'accepte pas, il ne pourra prétexter faute d'ignorance. La vraie cause en sera dans le sentiment de son impuissance; c'est la conséquence que le Parisphobe n'hésite pas à tirer. Nous verrons bien.

J'arrive enfin à la partie la plus facile de la tâche qui m'avait été imposée. Il ne me reste plus à parler que des *Chants du Voyageur*, par M. L. Delâtre, et je me trouve heureux d'avoir à terminer par ces poésies, dont je n'ai que du bien à dire sous tous les rapports. Elles appartiennent à l'école de M. de Lamartine, et il y a tel passage du livre que ce grand poète lui même ne désavouerait pas.

Permettez-moi, pour justifier cette assertion, de citer quelque pièce entière de ce joli recueil. Je suis sûr que vous ne vous repentirez pas de vous être un instant arrachés aux graves préoccupations historiques pour écouter les vers harmonieux de M. Delâtre.

J'ai choisi la pièce qui a pour titre *Le soir au bord du lac*.

Salut, lumière qui ruisselles
Comme un reflet du front de Dieu !
Salut, fugitives nacelles
Qui faites frissonner vos ailes
Sur un lac d'azur et de feu !

Salut, derniers regards de cette clarté pure,
Derniers sourires d'un beau jour,
Rayons qui réchauffez le sein de la nature,
Comme un tiède baiser d'amour !

Toujours, lac onduleux, sur ta rive choisis,
Pour s'abreuver de poésie
Mon âme fatiguée arrête son essor;
Comme la tourterelle aux pieds d'ambre et de rose
Pour étancher sa soif se pose
Sur les lèvres d'un vase d'or !

Sur ta grève de feux baignée,
L'humble pêcheur recoud les mailles de ses rêts, (1)
Comme on voit l'active araignée
Renouer ses réseaux qu'un souffle a déchirés.

Un esquif étendu sur l'herbe de tes plages
Semble se délasser de ses lointains voyages;
Le marteau des nochers frappe son flanc vermeil;
Du bitume à ses pieds la vapeur enflammée

Vole en guirlandes de fumée,
Et de la nef tranquille embaume le sommeil.
Telle, quand le midi de ses feux nous arrose,
Une jeune et blanche beauté
Vient s'enivrer de volupté
Sur un lit de pourpre et de rose;
Et sur sa tête qui repose

L'encens verse et déroule un nuage argenté.
J'entends des nautonniers la chanson triste et douce
Et le bruit des ruisseaux qui filtrent sur la mousse,
Et les soupirs du lac qui tremble sur le bord;
Et je vois sur la vague un dernier rayon luire
Comme on voit un dernier sourire
Aux lèvres de l'enfant qui doucement s'endort.

J.-L. VINCENT,

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

La 1^{re} classe (*Histoire générale et Histoire de France*) s'est assemblée, le mercredi 1^{er} décembre, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Vingt-huit membres sont présents.

M. Ragut, secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture, Sciences et Belles-Lettres de Mâcon, annonce le compte-rendu des travaux de cette association pour l'année 1839-1840.

M. le docteur Demangeon demande qu'il soit fait un rapport sur son ouvrage intitulé : *Nouvelle Mnémonique*. — Renvoi à M. Dufey (de l'Yonne).

La Société de Géographie adresse à l'Institut Historique des billets pour son assemblée générale du 3. — Remerciements.

(1) Rime insuffisante.

M. Desjardins, de Strasbourg, fait hommage d'une carte des chemins de fer en construction dans l'Allemagne (rapporteur, M. Delépine).

M. Ottavi annonce qu'il ne pourra communiquer à la classe que dans sa prochaine séance (1) le rapport qu'il prépare sur le travail de M. Raudot, intitulé *la France avant la révolution*. En attendant, il lui rend compte d'un livre de M. Tournois, l'*Histoire de Philippe-Égalité*. M. Ottavi reproche à l'auteur le rôle beaucoup trop honorable qu'il fait jouer à ce personnage ; il lui reproche de ne pas mieux comprendre Bailly et Lafayette ; il lui reproche surtout d'accuser M. Thiers de montrer de la légèreté, de la partialité, dans son *Histoire de la Révolution*. L'orateur avoue que M. Tournois a compulsé patiemment les faits et les a exposés souvent avec éclat ; mais pourquoi, lorsqu'il remonte à Philippe d'Orléans, n'apprécie-t-il pas mieux son caractère ? Pourquoi présente-t-il sous un jour aussi faux la tentative d'organisation financière de Law, quand il lui était si facile de redresser ses idées sur ce sujet à l'aide du beau travail que M. Thiers y a consacré ? M. Ottavi pense que personne ne saura gré à M. Tournois de son essai de réhabilitation en faveur de Philippe-Égalité.

M. E. G. de Monglave fait l'éloge complet de l'*Histoire de la Révolution* de M. Thiers, et de son beau travail sur Law, qu'il s'honore d'avoir inséré dans le *Dictionnaire de la Conversation*, dont il était rédacteur en chef. Il rappelle que M. le comte d'Allonville, qui certes ne se montre pas partial en faveur des d'Orléans, explique, dans ses *Mémoires d'un homme d'État*, beaucoup de faits imputés à Philippe-Égalité, et accuse plutôt son caractère de faiblesse que de méchanceté.

M. Ottavi croit savoir de bonne part que M. Thiers, dans son travail sur Law, s'est beaucoup aidé de notes et renseignements de M. Emile Pereyre. Il défend de nouveau avec chaleur l'ouvrage de M. Thiers sur la *Révolution française*.

Après de nouvelles observations de M. de Monglave, M. Delépine fait un rapport sur la candidature de M. Brillouin, auteur d'un ouvrage sur Grégoire VII. M. Brillouin est admis dans la classe au scrutin secret.

M. Dufey (de l'Yonne) rend compte du livre de M. Debaecker, intitulé : *De l'Organisation politique de la Belgique*. Il rectifie une assertion erronée de l'auteur au sujet du meurtre de Jean-sans-Peur, et, citant le témoignage de Juvénal des Ursins et de plusieurs autres, il pense que cette mort doit être attribuée à une rixe, et non à un assassinat prémédité. Il regrette que M. Debaecker n'ait point indiqué ses sources et pièces justificatives. — Des remerciements et des encouragements sont adressés au jeune écrivain.

M. le baron de La Pylaie communique à l'assemblée des recherches archéologiques sur la ville de Redon, près des bords de la Vilaine, et sur celle de Rieux.

(1) Avant cette prochaine séance M. Ottavi n'était plus.

. Le mercredi 8 décembre, séance de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*), présidence de M. Leudière. — Dix-neuf membres sont présents.

Il est fait hommage à la classe du *Dictionnaire des Idées morales et poétiques* de M. L. Aug. Martin. — Remerciements.

Rapport de M. Alix sur les œuvres et la candidature de M. Paul Descubes de Lascaux. — Admis dans la classe, au scrutin secret.

Rapport de M. Buchet de Cublize sur la grammaire grecque de M. l'abbé Congnet, que l'orateur compare à celles qui l'ont précédée en Allemagne et en France. Il est invité à traiter la seconde partie de son compte-rendu avec autant de développement que la première.

Rapport de M. Leudière sur l'*Histoire de la formation de la langue française*, par M. Ampère. (Voir la 89^e livraison de *L'Investigateur*, décembre 1841, page 445.)

M. N. de Berty fait observer que, la linguistique reposant sur des bases plus ou moins conjecturales, il n'est pas toujours possible d'exiger des preuves décisives, à l'abri de toute objection, et que, par conséquent, les critiques de M. Leudière lui ont paru quelquefois un peu trop sévères. Il eût été juste de tenir compte à l'auteur de ses efforts pour éclaircir des questions aussi obscures.

M. Leudière répond que bien des étymologies sont évidentes, et qu'à leur égard rien de plus facile que de constater la vérité et de reconnaître l'erreur.

Le rapport de M. Leudière est renvoyé au comité du journal.

. La 5^e classe (*Histoire des Sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*), s'est réunie le mercredi 15 décembre, sous la présidence de M. N. de Berty. — Vingt et un membres sont présents.

M. Roux-Ferrand fait hommage à la classe de son *Histoire de la Civilisation*.

Après une discussion à laquelle prennent part MM. l'abbé Badiche, N. de Berty, B. Jullien et E. G. de Monglave, M. Hippolyte Barbier est nommé rapporteur.

Il est fait hommage également d'une nouvelle livraison de la *Biographie du Clergé contemporain*, par un Solitaire (rapporteur, M. l'abbé Badiche).

Rapport de M. le comte Le Peletier d'Aulnay sur le *Compte-rendu de l'assemblée générale de la Société de la Morale chrétienne*. — Renvoi au comité du journal. (Voir la 39^e livraison de *L'Investigateur*, décembre 1841, page 462.)

Rapport de M. Vincent sur le *Compte-rendu de l'administration de la justice en France*, publié par M. le garde des sceaux. Ce rapport est écouté avec une profonde attention.

M. B. Jullien rend hommage au mérite de ce travail, mais il demande, à propos de certaines expressions trop générales, des explications, qui lui sont données. M. Jullien, contre l'opinion de M. Vincent, croit à l'influence de l'atmosphère sur les facultés physiques et par conséquent sur la moralité de l'homme.

M. le docteur Cerise présente des observations physiologiques sur ce sujet. Puis MM. l'abbé Badiche, Dufey (de l'Yonne), E. G. de Montglave et N. de Berty prennent successivement la parole. — Le rapport de M. Vincent est renvoyé au comité du journal.

Le docteur Cerise dit ensuite quelques mots sur les nouvelles publications du *Brahmane*, par notre collègue M. Aubé, de Longwy, et rend compte d'un *Traité sur la théorie et la pratique du système pénitentiaire*, par notre collègue M. le marquis de Larochevoucauld-Liancourt. — Même renvoi (voir la présente livraison page 26).

* * Le mercredi 22 décembre, séance de la 4^e classe (*Histoire des beaux-arts*), présidence de M. Ernest Breton. — Dix-neuf membres sont présents.

M. le comte de Fortis, auteur de nombreux travaux historiques, est admis dans la classe, au scrutin secret, ainsi que M. Alexandre-Élie Vanier, de Honfleur, avocat à la cour royale de Rouen.

M. Ernest Breton lit un mémoire destiné au prochain congrès, sur la forme des temples anciens.

M. Delépine regrette que ce travail n'énonce pas une idée philosophique à discuter, une pensée générale, un symbole moral, sur lequel puissent porter les débats.

M. Fresse-Montval est d'avis que, le mémoire lu, l'idée philosophique qu'on demande se présentera d'elle-même à la discussion.

M. de Monglave déclare que, pour sa part, il se trouverait heureux qu'elle ne se présentât point, pour couper court aux hors-d'œuvres qui font perdre dans tous les congrès un temps si précieux.

M. Ernest Breton ne croit point au symbolisme, tel qu'on le suppose, dans les arts.

M. de Brière aurait voulu que le mémoire renfermât, avec la description du temple, la destination pour le culte de chacune de ses parties.

M. Jules de Berthou voit avec regret qu'il n'y est point question des temples hébreux, nabathéens, indous et chinois.

M. E. G. de Monglave signale la même lacune pour ceux du Mexique, de Palenque, de Mitla, et généralement pour toutes les constructions religieuses des deux Amériques.

Les deux derniers orateurs promettent de traiter ces spécialités au prochain congrès, s'ils se trouvent alors à Paris.

* * Assemblée générale du 24 décembre (*les quatre classes réunies*), présidence de M. le marquis de Pastoret. — Trente-cinq membres sont présents.

Appel des administrateurs du 12^e arrondissement à la charité des membres de l'Institut Historique. Sur 14,160 âmes, cet arrondissement compte 6,078 ménages pauvres, dans lesquels il y a 830 vieillards de plus de soixante-quinze ans, aveugles ou paralytiques.

Onze volumes ou brochures sont offerts à la Société. — Remerciements aux donateurs.

Le journal italien *la Parola*, de Bologne, consacre un article aux travaux de l'Institut Historique. Il cite, entre autres noms, ceux de MM. Ottavi, marquis de Pastoret, Garay de Monglave, E. Breton, les docteurs Cerise, Martin de Moussy et Josat, le baron Taylor, D. Rozière, A. Elwart, Dufey (de l'Yonne), Martinez de la Rosa, les abbés Badiche et Manet, Thommerel, Mary, Lafon, Leudière, Bernard Jullien, N. de Berty, Henri Prat, Robert (du Var), etc.

On procède à l'élection des candidats présentés par les classes :

1^{re} classe. — M. Brillouin, inspecteur des écoles de l'Aube, présenté comme membre résidant, est admis à l'unanimité.

2^e classe. — M. Paul Descubes de Lascaux, auteur d'une *Étude historique sur Duquesne*, présenté comme membre résidant, est admis à la majorité.

4^e classe. — M. le comte de Fortis, ancien magistrat, auteur d'une *Histoire du Lyonnais*, présenté comme membre résidant, est admis à la majorité.

Idem. — M. A.-E. Vanier, avocat à la cour royale de Rouen, présenté comme membre correspondant, est admis à la majorité.

L'ordre du jour appelle le projet de souscription proposé pour élever un monument à notre collègue Ottavi, projet renvoyé par la 3^e classe.

M. Dufey (de l'Yonne) fait observer qu'une commission existe déjà dans ce but, que toutes les Sociétés savantes dont Ottavi était membre y ont des représentants, et que l'Institut Historique y compte MM. le baron Taylor et Renzi. Il préférerait ouvrir dans l'Institut Historique une souscription spéciale pour la respectable dame qui a servi de mère à Ottavi.

On objecte que cette dame, si méritante, est à l'abri du besoin.

Plusieurs membres sont entendus, et l'ordre du jour est prononcé. Chaque membre est libre de souscrire personnellement, soit pour le monument, soit pour la mère adoptive d'Ottavi.

M. Delépine est appelé à la tribune pour lire la continuation de son mémoire sur *l'Histoire de la littérature slave*, dont la première partie a été renvoyée au comité du journal, dans l'assemblée générale du 26 novembre. Cette seconde partie est honorée unanimement du même renvoi, au scrutin secret. La troisième et dernière sera lue par M. Delépine à l'assemblée générale de janvier.

CHRONIQUE.

Nous nous empressons de faire connaître à nos collègues et au public que, parmi les journaux qui traitent plus spécialement de littérature et de sciences, la *France littéraire*, dirigée par M. Challamel, présente un véritable intérêt.

Cette Revue paraît tous les quatorze jours, le dimanche (26 numéros par an); la livraison est de quatre à cinq feuilles d'impression, d'un grand format. Les livraisons de trois mois forment, réunies, un fort volume de 400 pages environ.

La *France littéraire* donne en outre à ses abonnés, dans le courant de l'année, 52 MAGNIFIQUES GRAVURES OU LITHOGRAPHIES (1).

— Nous lisons dans le compte-rendu (*Écho du Monde savant*) des travaux de la Société d'Encouragement pour les progrès de l'Industrie nationale (séance du 23 novembre 1841) que M. Francœur, au nom du comité des arts mécaniques, a fait un rapport favorable sur les procédés de notre collègue, M. Busset, ingénieur en chef du cadastre, à Dijon, pour typographier la musique. Les caractères portent chacun les notes et signes, avec un commencement latéral de filets; on les assemble selon la méthode des parangonages, et tous ces filets sont si exactement réunis qu'on n'y voit aucune solution de continuité, et que leur réunion forme des lignes de portée comme si elles étaient produites par un seul filet.

— M. Foulon a rendu compte dans l'Institut Historique du *Calendrier perpétuel historique* de M. Allouque. Le titre, a dit le rapporteur, réveille l'idée de ces tableaux bizarres qui décorent ordinairement l'humble chaumière du cultivateur. Mais, à la lecture, l'esprit revient promptement à de meilleures dispositions envers l'auteur; le grand nombre de matières traitées sur cette simple feuille de papier, et les notions variées qui y sont répandues, méritent certainement nos éloges.

L'œuvre de M. Allouque se compose de deux parties : l'une principale, le calendrier; l'autre accessoire, qui est un résumé de connaissances usuelles sur la division du temps, les heures, les semaines, les mois, les années, les périodes, les cycles. Il y a dans ces colonnes accessoires des notes historiques bien traitées sur les noms des mois et des jours, des fêtes religieuses célébrées chez les anciens, ainsi qu'une table très-curieuse des éclipses de soleil et de lune, calculées jusqu'en 1900.

Le mécanisme du calendrier est ingénieux; les notions qui y sont contenues répondent bien au titre par leur universalité.

(1) Les cinq volumes de la *France littéraire* déjà publiés, 50 francs.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Histoire de France, par M. Michelet, membre de l'Institut, professeur d'histoire au collège royal de France, chef de la section historique aux Archives du royaume; tome V, in-8°; 1841.

Explication du système métrique, et du calcul des poids et mesures de ce système, suivie des tables de réduction, par M. Tixier, maître de pension à Châlons-sur-Saône (Saône-et-Loire); 1 vol. in-18; 1841.

La France avant la révolution, son état social et politique en 1787, à l'ouverture de l'assemblée des notables, et son histoire depuis cette époque jusqu'à l'ouverture des états généraux en 1789; par M. Raudot, ancien magistrat. Chez Paulin, éditeur, 1841.

Bulletin de la Société de Géographie, nos 91, 92-93, 94, 95, 96, jusqu'à décembre 1841 inclusivement.

Journal de l'Institut lombard des sciences et des lettres, et bibliothèque italienne, nos 2, 3 et 4; août, septembre et octobre 1841.

Le Memorial catholique, par M. Henri Prot; nos 3, 4, 5 et 6; août, septembre, octobre et novembre 1841.

Revue d'Auvergne, nos 15, 16 et 17; juillet; août et septembre 1841.

Cours sur l'art catholique, par M. le comte Roger de Saint-Poncy; 1^{re} et 2^e livraison; in-48.

La mère institutrice de M. Lévi; août, septembre et octobre 1841.

Bulletin spécial de l'Institutrice, par M. Lévi; n° 1^{er}.

Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne; tome 13^e, avril, mai et juin 1840.

Lettre de M. Eloi Johanneau à M. le baron de Schonen, ou le Cynabalan mundi de Bonaventure Desperiers; in-18.

Revue anglo-française; 2^e série, 6^e livraison.

Les fastes de la légion d'honneur, ou biographie de tous les décorés; 1^{re} et 2^e livraison; grand in-8°.

Actes de l'Académie royale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux; troisième année, 2^e trimestre.

Panegyrique de sainte Marthe, avec éloge de la vie des dames hospitalières, par M. l'abbé Pelier de la Croix; brochure in-8°.

Bulletin du comité historique des arts et monuments; n° 11.

Revue étrangère et française de législation, par M. Fœlix; septembre, octobre et novembre 1841.

Le Secrétaire perpétuel, EUGÈNE GARAY DE MONGLAVÉ

L'Administrateur-trésorier, A. RENZI.

MÉMOIRES.

QUELLE FUT LA DISPOSITION DES THÉÂTRES CHEZ LES GRECS ET CHEZ LES ROMAINS, ET QUELLES DIFFÉRENCES EXISTÈ- RENT ENTRE CES ÉDIFICES CHEZ LES DEUX PEUPLES ?

Cette question est une des plus importantes que puisse présenter l'archéologie monumentale, et je ne me suis pas dissimulé combien il était difficile de la traiter, je ne dis pas d'une manière complète, mais même d'une manière tant soit peu satisfaisante. Une seule chose m'a rassuré dans mon entreprise ; nombreuses étaient les sources où je pouvais puiser ; la plus grande difficulté était le savoir choisir à chacune de ces sources ce qu'elle pouvait offrir de meilleur, de plus certain ; pour ce travail, il fallait du tact et de la persévérance ; j'ai espéré que cette dernière qualité me ferait pardonner ce qui pourrait me manquer de la première. Les données les plus incontestables devaient être tirées des monuments ; aussi est-ce à eux que je me suis d'abord adressé ; j'ai mis ensuite à contribution les auteurs tant anciens que modernes, et, parmi ces derniers, je dois remercier notre savant collègue, M. Albert Lenoir, de m'avoir épargné une partie de mes recherches par l'excellent article qu'il a publié dans le *Magasin pittoresque*, article auquel j'ai souvent dû recourir.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le mot THÉÂTRE, en grec *ῥαῖον*, de *ῥαίω*, contempler, signifie lieu d'où l'on regarde, et, par extension, lieu où se donnent les représentations dramatiques.

Inventeurs du drame, les Grecs le furent aussi du théâtre. On sait que les premiers théâtres furent le char de Thespis pour la tragédie, les tréteaux de Molière pour la comédie satyrique.

Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folle,
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passants d'un spectacle nouveau.

De ces chariots, de ces échafauds qu'on dressait à la hâte, jusqu'à une construction plus stable, plus solide, la transition ne dut être ni longue, ni difficile. Cependant ces premiers théâtres furent de bois :

Eschyle dans le chœur jeta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un théâtre, en public exhaussé,
Fit paraître l'acteur d'un brodequin chaussé.

Le théâtre de bois d'Athènes s'écroula pendant qu'on jouait une pièce d'un ancien auteur, nommé Pratinas, qui écrivait dans la 70^e olympiade. Par suite de cet accident, peu après la défaite de Xerxès, dans la 75^e olympiade, Thémistocle fit construire le premier théâtre de pierre qui ait été élevé en Grèce ; je dis le premier en Grèce, parce qu'il paraît que les colonies grecques avaient avancé le mouvement de la métropole. A Ségenté, en Sicile, et dans l'île de Cythère, aujourd'hui *Castello-Rosso*, à la pointe méridionale de l'Asie-Mineure, on trouve des théâtres qui paraissent être d'une très-haute antiquité. Leur disposition est très-simple, et ils n'ont qu'un seul étage de gradins, une seule *præcinctio*, à laquelle conduisent deux escaliers, disposés d'une manière arbitraire et non symétrique, et qui probablement dépendait de la situation et des convenances locales. A Adria, colonie des Étrusques, on observe encore des restes d'un théâtre en briques, qui ne peut être un ouvrage des Romains, mais qui doit dater d'une antiquité plus reculée, ainsi que le prouvent et son architecture et l'histoire de la ville. Il paraît donc évident que les colonies grecques, ou un peuple qui avait eu avec les Grecs des rapports à une époque très-reculée, eurent des théâtres de pierre quand la Grèce n'avait encore que des théâtres de bois ; mais aussi ces premiers théâtres étaient loin de la perfection de celui qui fut construit par Thémistocle, édifice qui devait servir de type à tous ceux qu'élevèrent dans la suite les Grecs et les Romains.

Rarement les anciens bâtissaient des théâtres dans la plaine ; on ne connaît d'autres exemples d'emplacements de cette nature que ceux des théâtres de Mantinée, de Mégalopolis, et d'un autre petit dans l'Asie-Mineure, chez les Grecs ; de Marcellus et de Pompée, à Rome ; de Gabala, en Syrie ; de Fréjus, dans les Gaules, chez les Romains : on préférait adosser les théâtres à une montagne ou à un rocher, surtout lorsqu'il s'y rencontrait quelque partie circulaire naturelle où l'on pût tailler à vif les sièges. On y trouvait le double avantage de l'économie et de la belle vue dont pouvaient jouir les spectateurs. Toutefois, souvent on n'appuyait à la montagne que le fond de l'hémicycle, et on le raccordait à la scène par des constructions, ainsi qu'on le voit à Sagonte, à Taormina, à Orange. Autant que possible, les théâtres étaient exposés au nord, pour éviter aux spectateurs la trop grande ardeur du soleil.

Le théâtre antique se composait de deux parties principales : 1^o la partie semi-circulaire, appelée en grec *κοίλον* (le creux), en latin *cavea* ou *visorium*, réservée aux spectateurs ; 2^o la partie rectangulaire, la scène, destinée à la représentation des pièces.

Le *κοίλον* ou *cavea*, en italien *gradinata*, et que nous appelons à tort l'amphithéâtre, était garni de rangs de gradins semi-circulaires, en fuite les uns sur les autres, et de plus en plus élevés en s'éloignant de la scène, afin que les spectateurs ne fussent pas gênés par ceux qui étaient devant eux. Ordinairement les gradins étaient comme séparés en plusieurs ordres ou étages par des galeries également semi-circulaires, nommées *δὲ ζυμα*, *baltei*, ou *præcinctio*s. Selon

l'étendue des théâtres, ils avaient une, deux ou trois *prœcinctions*, qui formaient des divisions portant les noms de *ima*, *media* et *summa cavea*.

Dans les théâtres grecs, chaque classe de citoyens avait ses sièges distincts. Les premiers rangs étaient occupés par les agonothètes, ou juges des pièces de théâtre, par les magistrats, par les généraux d'armée et les prêtres; les citoyens venaient occuper les rangs intermédiaires, et le commun du peuple était relégué aux places les plus élevées.

Dans les théâtres romains, les patriciens, les plébéiens, les femmes furent longtemps confondus sans aucune distinction; le peuple entrait pêle-mêle, et les places étaient au premier occupant. Deux édiles, Serranus et Stribonius, d'après l'avis de Scipion l'Africain, qui à cette occasion perdit beaucoup de sa popularité, abolirent cette habitude de la vieille liberté, et séparèrent les sénateurs des plébéiens. La loi Roscia réserva les quatorze rangs inférieurs de gradins aux personnes élevées en dignité. Enfin Auguste compléta la réforme, et voici comment ce fait est rapporté par Suétone : « Frappé de l'injure faite à un sénateur à qui, dans les jeux célébrés à Pouzzoles, aucun des nombreux spectateurs n'avait fait place, il corrigea le désordre et la confusion qui régnaient dans les spectacles. Il fit pour cela décréter par le sénat qu'à tout spectacle public, et en quelque lieu que ce fût, le premier rang de sièges resterait vacant pour les sénateurs; il défendit que les ambassadeurs des nations libres et alliées fussent assis à l'orchestre; parce qu'il découvrit que quelques-uns d'entre eux étaient fils d'affranchis. Il sépara le peuple des soldats; les plébéiens mariés eurent une place marquée; il y en eut une pour les enfants, et, auprès, d'autres pour les précepteurs. Il ordonna que les gens mal vêtus ne pourraient se placer à l'amphithéâtre; il ne permit aux femmes de voir les combats de gladiateurs que du lieu le plus élevé, tandis qu'elles étaient accoutumées auparavant à rester confondues avec les autres spectateurs. Il n'accorda qu'aux seules vestales une place séparée au théâtre, et vis-à-vis le tribunal du préteur. Il éloigna tellement les femmes de la vue des athlètes que, dans les jeux qu'il donna comme pontife, le peuple lui demandant un couple de lutteurs, il le remit au lendemain, et proclama qu'il ne trouvait pas bon que les femmes vissent au théâtre avant la cinquième heure du jour. »

Vous voyez que, chez les Romains comme chez les Grecs, les gradins supérieurs et la galerie, dont je parlerai tout à l'heure, étaient réservés aux femmes, aux esclaves et aux hommes *vêtus de gris*; expression qui servait à indiquer la dernière classe de la pèbre. « Nous arrivâmes, dit Titus Calphurnius, tit. VII, nous arrivâmes à des places où la tourbe en haillons, et mêlée à des femmes, jouissait du spectacle. » Voir le spectacle du gradin le plus élevé, *ad summam caveam spectare*, était un proverbe qui désignait la plus misérable condition. Sénèque, en parlant de mots qui ne conviennent qu'à la canaille, les appelle *verba ad summam caveam spectantia*.

Le dernier rang de gradins était lui-même ordinairement surmonté et entouré

d'un portique qui servait de refuge au public en cas de pluie, et qui avait l'avantage d'arrêter et de renvoyer la voix des acteurs. Cette galerie, quelquefois divisée en loges, comme à Lillebonne, venait souvent se raccorder avec un autre portique ménagé derrière la scène. C'était là qu'étaient placés les modillons qui recevaient les pontres destinées à soutenir le *velarium*. On sait que les théâtres des anciens n'étaient pas couverts ; il n'y avait d'exception que pour les plus petits, appelés *odéons*. Le *velarium*, en grec *νεπελισταιον*, était donc indispensable pour garantir les spectateurs de l'ardeur du soleil. Selon Pline, c'est en Campanie que prit naissance l'usage de couvrir ainsi les théâtres ; Quintus Catulus l'introduisit à Rome, et Lentulus Spinther fut le premier qui y employa des toiles de lin. Une des plus grandes preuves de la prodigalité de César est d'avoir, dans une fête magnifique qu'il donna au peuple romain, couvert l'amphithéâtre d'un *velarium* de soie, matière qui se vendait alors au poids de l'or. Suétone nous apprend que Néron fit faire un *velarium* de pourpre, dont les broderies d'or représentaient le char du soleil entouré de la lune et des étoiles. Quand on pense à l'énorme grandeur des théâtres et des amphithéâtres antiques, on a peine à concevoir comment on pouvait parvenir à tendre une voile d'une si gigantesque dimension. Aucun auteur ancien ne nous a transmis de détails positifs ; nous savons seulement que le *velarium* pouvait être mis et retiré à volonté, puisque Suétone dit qu'un des plaisirs de Caligula était de faire découvrir l'amphithéâtre au moment de la plus grande ardeur du soleil, et de forcer les spectateurs à demeurer tête nue à leurs places. Le *velarium* devait encore s'étendre au moyen de poulies et de cordages, puisque, selon Lampridius, une compagnie de matelots, habitués à la manœuvre des navires, était attachée à son service. La plupart des théâtres et des amphithéâtres présentent, ainsi que je l'ai dit, dans leur partie supérieure, des modillons en pierre pour les pontres du *velarium*. D'après ce qui subsiste, le Colysée, dont le diamètre est de 191^m,327, dut avoir deux cent quarante modillons, et un nombre égal de pontres. C'est d'après ces indices que M. Borgnis, dans son *Traité de Mécanique appliquée aux arts*, a proposé son procédé d'établissement du *velarium*. Au centre du Colysée serait un ovale de 32^m,483, il serait formé de trois rangs de madriers superposés, pleins, sur joint, et liés par des boulons au nombre de cent vingt, portant à leur partie supérieure des anneaux, qui recevraient chacun deux cordes, répondant aux poulies fixées au sommet des deux cent quarante pontres placées au faite du monument. On conçoit qu'en tirant ces câbles l'ovale devait s'élever, et qu'il serait facile de disposer sur ces cordes les toiles du *velarium*. Chaque voile aurait la forme d'un trapèze, et porterait en dessous un certain nombre de triangles parallèles, ayant des anneaux que les grandes cordes enfileraient. De cette manière, une autre corde s'enroulant d'un bout sur une poulie et attachée de l'autre à la partie inférieure du trapèze, ferait remonter, lorsqu'on voudrait le fermer, le *velarium*, qui, pour s'ouvrir, retomberait de son propre poids. J'ai cru qu'on me saurait peut-être gré de faire connaître ce procédé ingénieux,

qui, avec quelques légères modifications, peut s'appliquer également aux théâtres; il paraît fort praticable, mais, faute de documents nécessaires, nous ne pouvons affirmer d'une manière positive qu'il soit celui qui était employé par les anciens.

Revenons aux théâtres dont je me suis écarté un instant. Dans cette même partie supérieure d'où s'étendait le *velarium*, pour rendre la voix des acteurs plus sonore, on suspendait des espèces de cloches d'airain ou de terre cuite, nommées *ecchea*, dont l'ouverture était tournée vers le bas, du côté de la scène. Les *ecchea* étaient de proportions différentes, de manière à former des accords de musique. La voix, en frappant leur cavité, produisait ainsi un son plus clair, plus nourri et plus harmonieux.

Les étages de gradins étaient eux-mêmes divisés par des escaliers rayonnant autour du centre en portions que leur forme avait fait appeler *κίρκηδες* (navettes), *cunei*, coins. Quand un citoyen, n'ayant pas trouvé de place dans les *cunei*, était obligé de se retirer ou de rester debout dans les escaliers, on disait qu'il était *excuneatus*. On reconnaît à des marques très-visibles que, dans le grand théâtre de Pompei, la place réservée à chaque spectateur était large de 0^m,35; aux Arènes de Nîmes elle était de 0^m,40.

Les escaliers étaient ordinairement au nombre de sept dans les grands théâtres. Quand l'édifice était adossé à une montagne, les escaliers en descendaient ordinairement jusqu'à l'orchestre, et c'était de cet orchestre dans lequel on pénétrait par deux grandes entrées latérales ou vomitoires, *vomitioria*, que l'on montait aux gradins les plus élevés. Telle était la disposition des théâtres de Cysthène, de Telmessus, etc. Les deux grands vomitoires de l'orchestre étaient parfois, comme à Pompei, surmontés de tribunes réservées, appelées *podium*. Dans d'autres théâtres, les escaliers s'arrêtaient au gradin qui était le plus près de l'orchestre, et en étaient séparés par un petit rempart. Dans ce cas, les portes, ou vomitoires, étaient pratiquées dans le portique, à la partie de l'édifice la plus élevée sur la montagne, à laquelle on arrivait par des chemins ménagés à cet effet. Il en était ainsi à Tyndaris, à Syracuse, à Catane, à Taormina, etc. Quelquefois ces deux modes d'entrées se trouvaient réunis, comme aux théâtres de Ségeste et d'Orange. A Lillebonne, on parvenait au haut des gradins par un escalier pratiqué derrière le théâtre. Quant aux théâtres entièrement isolés, on y entraît, comme dans les amphithéâtres, par des escaliers, qui, ménagés dans l'intérieur de la construction qui soutenait les gradins, venaient aboutir aux divers étages de *præcinctions*.

L'orchestre était la partie semi-circulaire comprise entre le *κοίλον*, ou *cavea*, et la ligne du *proscenium*, ou avant-scène. Le gradin inférieur de l'amphithéâtre était de niveau avec la scène; l'orchestre qui les séparait était plus bas de deux mètres environ chez les Grecs, et du double chez les Romains. Selon Barthélemy (*Voyage d'Anacharsis*, chap. 70), il n'était permis à personne de rester dans cet orchestre, qui répondait à notre parterre, l'expérience ayant appris que,

s'il n'était pas absolument vide, les voix se faisaient moins entendre. Ceci est évidemment une erreur qui a échappé à l'illustre antiquaire; l'étymologie même du mot dément son assertion. Le mot *ὀρχήστρα* vient du verbe *ὀρχέσθαι*, danser; il est donc positif que, dans certains cas, des danses étaient exécutées dans l'orchestre. Nous savons d'ailleurs que souvent le chœur des chants se plaçait dans l'orchestre. Au milieu était la *thymèle*, petit autel sur lequel on sacrifiait à Bacchus au commencement du spectacle. C'était le point central autour duquel était tracé le demi-cercle du *καίλον*. Cet autel avait des degrés sur lesquels se plaçait quelquefois le chœur; alors le coryphée montait sur la partie supérieure de la thymèle, qui était de niveau avec le gradin le moins élevé et le *pulpitum*, dont je parlerai bientôt. Millin pense que la thymèle pouvait servir aussi de tribune d'où les magistrats et les généraux haranguaient le peuple assemblé dans le théâtre pour assister à des délibérations sur les intérêts de l'État. Nous pourrions supposer que les poètes et les philosophes y prenaient place lorsqu'ils y convoquaient le public pour jurer leurs vœux ou leurs discussions.

Comme, dans les théâtres romains, il n'y avait ni thymèle, ni chœurs, l'orchestre était moins étendu que dans les théâtres grecs, et il était réservé aux personnages les plus distingués. La place d'honneur pour le préteur ou pour le prince était au centre de la courbure du cercle; il y avait aussi dans cette enceinte des sièges disposés pour les vestales, les sénateurs, etc.

Nous voici arrivés à la seconde des grandes divisions du théâtre, à la partie rectangulaire réservée aux représentations, la scène. Le mot *σκηνή*, *scena*, scène, avait une signification plus étendue dans les théâtres anciens que dans les nôtres. On appelait ainsi toute la construction rectangulaire qui faisait face au *καίλον*, ou *cavea*, et formait le fond du théâtre. La scène comprenait donc le *proscenium*, l'*hyposcenium*, la scène proprement dite, et le *postscenium*.

Le *proscenium*, ou *λογίον*, ne correspondait que fort imparfaitement à ce que nous appelons aujourd'hui *avant-scène*. En avant était une plate-forme avançant sur l'orchestre, construite le plus souvent en bois, ce qui fait que dans beaucoup de théâtres on n'en trouve plus de traces. C'était le *pulpitum* qui occupait une place beaucoup plus large que le *proscenium* même, et qui n'était jamais fermé par le rideau. Ce serait chez nous l'espace compris entre le rideau et la rampe; c'était là que se tenaient les acteurs.

L'*hyposcenium* était le dessous du théâtre.

La scène proprement dite correspondait à notre toile de fond, avec cette différence que c'était une construction solide, embellie des plus riches ornements de l'architecture. Sa largeur était double de celle de l'orchestre; elle présentait trois portes; celle du milieu, ordinairement à plein-cintre, s'appelait *aula regia*, la porte royale; elle conduisait au palais du principal personnage chez lequel le drame se passait. Les deux autres portes, plus petites et rectangulaires, portaient le nom d'*hospitalia*, parce qu'elles servaient aux hôtes ou étrangers. Le mur de la scène d'Orange présente une sorte d'alcôve ou de renfoncement au milieu

daquel s'ouvre la porte royale. et qui probablement avait pour but de renvoyer vers la *cavea* la voix des acteurs. Cette construction de la scène faisait retour sur les côtés pour circonscrire l'espace réservé à l'action, et sur ces ailes, appelées *versurae*, étaient ouvertes deux autres portes, dont l'une était supposée conduire au port, et l'autre à la campagne.

Dans le principe, la scène n'avait d'autre ornement que ces colonnes, ces bas-reliefs, ces statues qui y étaient établis à demeure. Un artiste, nommé Agatharcus, conçut l'idée des décorations au temps d'Eschyle, et dans un savant commentaire il développa les principes qui avaient dirigé son travail. Ces premiers essais furent ensuite perfectionnés, soit par les efforts des successeurs d'Eschyle, soit par les ouvrages qu'Anaxagore et Démocrite publièrent sur les règles de la perspective. Les anciens avaient aussi poussé assez loin l'art du machiniste, mais la description de leurs machines théâtrales m'entraînerait dans une digression que les bornes de ce mémoire me prescrivent d'éviter.

Le *postscenium*, ou *παρασκηνια*, était le derrière et les côtés extérieurs de la scène; c'était le lieu où les acteurs s'habillaient, et où se préparait tout ce qui était nécessaire aux représentations. Derrière le *postscenium* étaient ordinairement des portiques, des jardins, ou une place publique. Le rideau, *siparium* ou *aulæum*, paraît n'avoir été usité que chez les Romains. Lorsque le spectacle commençait, au lieu de lever la toile, comme chez les modernes, on la descendait en la faisant entrer ou glisser par une coulisse dans l'*hyposcenium*. Ces rideaux peints représentaient en général des scènes historiques. Ovide, dans le 3^e livre des *Métamorphoses*, dit :

*Sic, ubi tolluntur festis aulea theatris,
Surgere signa solent, primumque ostendere vultum,
Cætera paulatim; placidoque educta tenore
Tota patent, imoque pedes in margine ponunt.*

Ainsi, lorsqu'au théâtre un rideau se déroule,
Des figures qu'il peint aux regards de la foule
Le visage, les bras, et le buste, et les pieds
S'élevèrent par degrés, tour à tour déployés.

J'aurais voulu, messieurs, pouvoir vous donner une idée du procédé indiqué par Vitruve pour le tracé d'un théâtre, et consistant en quatre triangles équilatéraux, inscrits dans un cercle, et dont les sommets ou les points d'intersection indiquent l'emplacement des diverses parties du théâtre; malheureusement, sans le secours de figures, toute explication de ce passage, déjà assez obscur, deviendrait entièrement incompréhensible. Je me vois donc forcé d'y renoncer, et de passer à l'aperçu rapide que je veux vous donner des principaux éléments que nous a légués l'antiquité.

Chez les Grecs comme chez les Romains, les édifices destinés aux jeux étaient les plus nombreux et les plus importants après les temples. Les Grecs attri-

buient l'invention des théâtres à Bacchus, et les lui consacraient ; ils étaient toujours élevés dans le voisinage des temples dédiés à cette divinité. Chaque ville un peu considérable possédait un théâtre, d'abord parce que les jeux de la scène faisaient partie du culte des dieux, et ensuite aussi parce qu'ils étaient devenus un des premiers besoins du peuple. Les théâtres avaient d'ailleurs une double utilité, puisqu'ils servaient souvent aux assemblées publiques.

Nous avons vu que le premier théâtre grec complet, celui qui servit de type à tous les autres, fut le théâtre érigé à Athènes, sous Thémistocle, dans la 75^e olympiade. Ce théâtre, dont on reconnaît encore la forme à la dépression du terrain, et dont on a retrouvé il y a peu de temps quelques gradins, était creusé dans le flanc méridional de l'Acropole, en regard du mont Hymette, dans le quartier appelé les Marais *Λιμναι* ; il avait une étendue assez considérable. Lorsque Pausanias voyagea dans la Grèce, il était orné des statues d'Euripide, de Sophocle, de Ménandre et d'autres poètes tragiques et comiques. Il y avait à Sparte un théâtre en marbre blanc ; il en reste encore des ruines qui prouvent l'étendue et la beauté de cet édifice. Le théâtre d'Épidaure, situé dans le bois sacré d'Esculape, et qui avait été bâti par Polyclète, surpassait par la perfection de son plan et la beauté de ses proportions tous les autres de la Grèce ; on en trouve encore quelques restes. Le théâtre de Mégalopolis, en Arcadie, était, selon Pausanias, le plus grand de toute la Grèce. On citait encore ceux d'Égine et de Milo, l'ancienne île de Mélos. Les ruines de ce dernier édifice n'ont été reconnues que depuis peu d'années ; il est situé au pied du revers N.-O. d'une montagne dont le sommet porte les restes d'un fort construit par les Sarrasins. Quoique son étendue fût assez médiocre, comparativement à d'autres théâtres anciens, il pouvait contenir plus de six mille personnes. La partie adossée à la montagne est assez bien conservée ; mais le reste a beaucoup souffert des injures des habitants de l'île, qui en ont employé les pierres à la construction de leurs demeures. C'est à quatre ou cinq cents pas de ce théâtre qu'en avril 1820 a été découverte la fameuse Vénus de Milo, le plus bel ornement du Musée du Louvre.

Plusieurs théâtres ont été reconnus dans l'Asie-Mineure, à Éphèse, Alabanda, Alinda, Téos, Smyrne, Hiérapolis, Cysique, Magnésie, Laodicée, Mylassa, Sardes, Millet, Stratonicee, Telmessus, Jasus, Patara, etc. La Sicile renfermait également un grand nombre de théâtres ; les plus magnifiques étaient, selon Cicéron et Diodore de Sicile, ceux d'Agrigente et de Syracuse. Les différents étages de gradins qui formaient le vaste hémicycle de ce dernier sont encore parfaitement visibles, bien que dépouillés des marbres qui les recouvraient. Il ne reste plus rien des portiques qui le couronnaient ; la scène et l'avant-scène, qui subsistaient encore sous le règne de Charles-Quint, et dont ce prince employa les pierres à la construction d'une citadelle, ont entièrement disparu.

Le théâtre de Taormina, l'antique *Tauromenium*, peut servir de transition du théâtre grec au théâtre romain, car il paraît être d'origine grecque, bien que la disposition de la scène et la construction du portique, situé derrière les gradins

les plus élevés, prouvent évidemment qu'il a été rétabli par les Romains. Du haut de ces portiques, presque détruits, on peut encore juger de ce que devait être ce vaste monument destiné à contenir trente mille spectateurs. Malgré leur délabrement, on distingue parfaitement les gradins taillés dans le roc, et jadis revêtus de marbres, et les *præcinctions* qui les divisaient. Devant ce vaste hémicycle s'élève la scène, dont on reconnaît encore toutes les parties.

Les premières pièces de théâtre furent représentées à Rome l'an 391 de sa fondation. Longtemps les théâtres, comme je l'ai dit, furent en bois et temporaires; les spectateurs étaient debout. Marcus Émilius Lépidus fut le premier qui fit bâtir un théâtre avec des sièges. Les plus magnifiques de ces constructions précaires furent les théâtres que Scaurus et Curion élevèrent vers la fin de la république. Scaurus, gendre de Sylla, y dépensa des sommes énormes; Curion, désespérant de le surpasser en magnificence, voulut se distinguer au moins par la singularité; il érigea deux théâtres adossés l'un à l'autre, qui, lorsque les représentations de la scène furent terminées, tournèrent sur pivot avec tous les spectateurs qu'ils contenaient, et, se réunissant, formèrent un amphithéâtre où se donnèrent des combats de gladiateurs.

C'était au grand Pompée qu'il était réservé de doter Rome de son premier théâtre de pierre, qui fut dédié l'an de Rome 699. Il imita, dit Plutarque, le théâtre de Mytilène, mais sur une bien plus grande échelle, puisque le sien pouvait contenir quarante mille spectateurs. Ce théâtre fut restauré par Tibère, Caligula, Claude et Théodoric. Cet édifice magnifique occupait tout l'espace qui est circonscrit aujourd'hui par le palais Pio, et par les rues *dei Chiavari* et *dei Giupponnari*. La scène était dans la direction de la première de ces rues, et commençait vers la tribune de l'église Saint-André. Le milieu de la courbe est maintenant occupé par le palais Pio, *a Campo di Fiore*, où était autrefois le temple de la Victoire, ou de Vénus Victrix, érigé sur les gradins mêmes du théâtre. On voit les restes les plus importants de ce monument dans les caves du palais Pio. Pompée avait aussi fait construire près de son théâtre un magnifique portique, soutenu par cent colonnes, pour mettre le peuple à couvert de la pluie.

Il y eut à Rome deux autres théâtres, ceux de Balbus et de Marcellus, dédiés tous deux l'an de Rome 741; le premier bâti en l'honneur d'Auguste par Balbus, le second élevé par Auguste lui-même, qui lui donna le nom de Marcellus, fils d'Octavie, sa sœur, en l'honneur de laquelle il construisit ensuite le portique voisin. Le style du théâtre de Marcellus, dont on voit encore des restes considérables sur la place Montanara, est si parfait que les architectes modernes l'ont pris pour type, pour déterminer la proportion des ordres ionique et dorique superposés. Réemment encore il a servi de modèle pour la façade de la belle salle érigée à Avignon par M. Frary. De tous les théâtres antiques, le mieux conservé de tous est le théâtre tragique de Pompéi; en donner la description m'entraînerait trop loin des bornes que j'ai dû me tracer, et que je crains bien d'a-

voir déjà franchises. Je me contenterai donc de signaler encore : en Sicile, les ruines du théâtre de Catane, en Espagne, celles de celui de Sagonte; en France, les théâtres d'Orange, d'Arles, de Lillebonne, et les vestiges de ceux de Vienne, Tintignac, Fréjus, Cahors, Mandenre et Vaison; enfin, en Suisse, les restes du théâtre d'Avenches, l'antique Avenicum.

Je termine, en demandant pardon d'avoir abusé aussi longtemps de l'attention de mes lecteurs; j'ai bien peur que plus d'un d'entre eux n'ait été tenté de m'adresser le terrible : *Quidusque tandem?* Je me suis pourtant resserré autant que le permettaient et l'importance du sujet et l'abondance des matériaux, mais aussi j'ai voulu m'efforcer d'être le moins incomplet qu'il me serait possible. Ai-je réussi?

ERNEST BRETON,

Membre de la quatrième classe de l'Institut Historique.

DÉTERMINATION DU LIEU RESTÉ INCERTAIN

où se donna

LA BATAILLE DE CHARLES MARTEL

CONTRE ABDÉRAME, ROI DES SARRASINS,

et qui est la seule qu'on doive appeler

LA BATAILLE DE POITIERS.

Aucune localité n'est plus convenable, pour une grande bataille, que l'extrémité du triangle, ou delta, situé à la jonction du Clain et de la Vienne, à six lieues N.-N.-E. de Poitiers, et une lieue au sud de Chatellerault. Là, se trouve une plaine spacieuse et très-unie entre les deux rivières; au delà, d'autres plaines encore, sur une suite de coteaux élevés, auxquels l'armée d'Abdérâme pouvait s'appuyer. En cas de défaite, la pente de ces collines offrait des postes avantageux à ses troupes; et celles-ci, réunies et organisées derechef sur le haut, devenaient en état de livrer avec avantage de nouveaux combats. Telle était la position doublement favorable qu'un chef judicieux ne devait pas négliger de prendre devant un ennemi dont il avait à redouter les talents militaires et la valeur.

Il paraîtrait, d'après ces données locales et le témoignage de la Chronique de Fontenelle ou de Saint-Vandrille, écrite environ deux ans après l'événement, que les Sarrasins, après avoir brûlé Saint-Hilaire de Poitiers, se mirent en marche et furent arrêtés par Charles-Martel, près de Poitiers, *juxta urbem Picta-*

vam : leur but était de prendre la ville de Tours, suivant Frédégaire, pour y piller la riche église de Saint-Martin. Adhémar de Chabonais dit que la bataille entre les deux souverains eut lieu *non longè Pictavis*, c'est-à-dire dans le voisinage de Poitiers.

Déjà l'avant-garde était arrivée à Sénone, probablement Cénon, lorsque Abdérame apprit que Charles rassemblait de grandes forces et se portait en Touraine pour prendre par derrière son armée et lui couper la retraite. Abdérame, sentant la nécessité de renoncer à son projet d'attaquer Tours, fit alors halte sur la hauteur, dans une plaine assez vaste, presque déserte et couverte de bruyères. Cette description caractérise parfaitement la partie supérieure des hauteurs qui dominent le vieux Poitiers, et toute cette étendue du sol qui forme le delta compris entre le Clain et la Vienne, à leur jonction à l'extrémité du bourg de Cénon. De là, Abdérame vit paraître l'ennemi, qui, l'apercevant à son tour, prit position. Les deux armées, se craignant réciproquement, restèrent plusieurs jours dans un état d'hésitation ou d'observation qui provenait sans doute de la haute idée que les chefs avaient l'un de l'autre, et des précautions que chacun d'eux croyait devoir prendre pour s'assurer la victoire.

Suivant Cid-Osmin (1), les deux partis auraient essayé leurs forces, pendant sept jours entiers, dans des combats partiels où les avantages auraient été partagés. Enfin, le grand Abdérame, craignant de voir se ralentir le courage de ses braves Musulmans, donna l'ordre de livrer une bataille générale. C'était un vendredi, le 16^e jour de la lune de Schaban (samedi 11 octobre). Au point du jour, l'armée s'avança en bon ordre, et attaqua les Francs sur toute la ligne.

« Partout, dit-il, on se battait avec fureur ; là, des bataillons entiers contre des bataillons ; ailleurs, corps à corps : Charles et Abdérame se distinguaient par le nombre des victimes qui tombaient sous leurs coups.

« Cependant, après des efforts prodigieux, nous commençons, dit l'auteur arabe, à faire plier les infidèles, lorsque nous entendîmes un grand tumulte derrière nous, et nous apprîmes que le duc d'Aquitaine Eudes était survenu avec des troupes fraîches, qu'il avait assailli notre arrière-garde, et que, profitant du désordre occasionné par une attaque aussi imprévue, il avait massacré tous ceux qu'il avait trouvés dans notre camp. Cette fâcheuse nouvelle causa parmi nous un moment d'incertitude et de trouble qui n'échappa point à Charles et dont il se hâta de profiter. Eudes se joignit à lui ; et les Francs, encouragés par ce renfort, revinrent à la charge, et nous poussèrent avec une telle vigueur que le courage de nos Musulmans et de leur illustre chef ne put empêcher notre défaite.

« Abdérame fit les plus grands efforts pour rallier ses troupes, et il y serait peut-être parvenu, si un javelot, lancé par une main ennemie, ne l'eût atteint au défaut de la cuirasse et fait tomber sur un monceau de Francs qu'il avait immolés. »

(1) Manuscrit arabe de Cid-Osmin ben Arton, déposé à la chartreuse de Nuestra Señora de las Cuevas, près de Séville.

Tel est le récit attribué à Cid-Osmin. En comparant sa narration avec celle de la même bataille par un savant versé dans la connaissance des auteurs arabes, M. le docteur Condé, bibliothécaire de l'Escurial, nous n'y trouvons plus ces préludes à l'affaire générale, qui durèrent sept jours : il dit pourtant que chacun craignait également son ennemi. « Abdérâme, comptant sur sa bonne fortune, fit commencer l'attaque par sa cavalerie ; les Francs la soutinrent avec courage, et un sanglant combat s'engagea, auquel la nuit seule vint mettre un terme. Le lendemain, à la pointe du jour, il recommença avec la même fureur ; mais, dans le plus fort de la mêlée, Abdérâme vit une grande partie de sa cavalerie abandonner le combat et courir à la défense du camp, et, par suite de ce mouvement, le désordre et la confusion se mettre dans l'armée. Il s'élança aussitôt de tous côtés pour l'arrêter, mais ses efforts furent inutiles, et, percé de coups, il tomba à la tête d'une poignée de braves. » Cette funeste bataille, ainsi que la mort de l'illustre Abdérâme, eut lieu l'an 115 de l'hégire, ou l'an 732 de notre ère vulgaire. « Les chrétiens, ajoute l'auteur d'après les manuscrits arabes, voulant recueillir le fruit de leur victoire, poursuivirent les Musulmans pendant quelques jours, et leur livrèrent divers combats qui furent signalés par des horreurs, etc. »

Ici on voit Abdérâme attaquer l'armée des Francs avec sa cavalerie, et cette même cavalerie mettre le désordre en volant à la défense du camp ; mais il n'est plus question que les Francs aient ensuite plié un moment pendant l'action, ni qu'Abdérâme ait péri comme accidentellement au milieu des siens. A ces détails près, l'ensemble se dessine, du reste, d'une manière assez analogue pour qu'on puisse considérer la première version comme calquée sur la seconde. Si l'on attachait de l'importance à la remarque que cette bataille eût eu lieu sur les bords de la rivière Owar, selon les auteurs arabes, je pense que ce serait à tort, d'autant plus que ceux-ci défigurent tellement les noms étrangers qu'il est souvent impossible de les reconnaître. Nous pensons à ce sujet qu'ils ont confondu le Clain avec la Boavre (1), rivière qui se jette dans le Clain, au pied de la ville de Poitiers, en longeant le côté opposé de son enceinte : des étrangers ont pu prendre l'une pour l'autre.

La grande bataille se serait donc livrée dans la plaine située entre le bourg de Cénon et le vieux Poitiers, et là eût péri Abdérâme ; mais une armée aussi considérable que celle des Sarrasins, puisqu'on l'évaluait à trois cent mille hommes, ne pouvait pas être exterminée dans une seule affaire par les trente mille soldats de Charles-Martel. En admettant qu'il en eût succombé une soixantaine de mille, tant dans la plaine qui se trouve à la jonction des deux rivières que sur le plateau qui domine le vieux Poitiers, le reste de l'armée, dans sa fuite, se sera dirigé sur la ville actuelle de Poitiers, et aura pris derechef position sur les hau-

(1) En admettant que ce nom eût été celui que portait alors la rivière en question, on peut remarquer qu'il n'y a pas une différence assez forte pour en récuser l'origine : d'Owar on aura fait Bowar, et enfin Boavre.

teurs qui dominent la Boavre, où cette troupe aura fini d'être exterminée. Cette présomption semble même se changer en fait positif, puisque nous trouvons la preuve d'une bataille définitive dans les annales de Saint-Nazaire, où l'on annonce la défaite des Sarrasins *ad Pictavis*; la chronique de Moissac et les vieilles annales françaises disent positivement *in suburbio Pictavensi* : et ce mot *suburbium* peut-il se rapporter à un territoire situé à quatre lieues de distance? Eginhard dit *ad Pictavum*. La chronique de Saint-Benigne de Dijon, *juxta civitatem Pectavis*, et enfin la chronique de Centule ou de Saint-Riquier, *apud Pictavum*. Cette série de citations nous paraît convaincante, et même nous pourrions reconnaître, dans cette défaite, la bataille du lendemain, que mentionnent les auteurs arabes, c'est-à-dire celle qui devient la véritable *bataille de Poitiers*.

Quant à Charles-Martel, il aurait traversé la Vienne, au pont de Cénon, et posté son armée en face des hauteurs occupées par les Sarrasins. Appuyant sa droite au Clain, et sa gauche à la Vienne, il eût ainsi présenté un front de bataille formidable à l'ennemi, dont la cavalerie fit d'inutiles efforts pour l'entamer.

Une telle quantité de chefs ou d'officiers de l'armée d'Abdérame périt dans cette journée que tous ceux des Francs se parèrent des magnifiques fourrures de vair et d'hermine dont leurs ennemis étaient revêtus, selon l'usage des Orientaux. Ce costume, qui servit d'abord à faire reconnaître les officiers des simples soldats, devint ensuite un costume honorifique, en France, pour les emplois de distinction, et dont les dignitaires du royaume continuèrent l'usage.

C'est donc, à mon avis, dans la plaine inférieure, située à la jonction des deux rivières, qu'eut lieu le premier engagement entre les Francs et les Sarrasins. Les nombreux tombeaux du cimetière de Cénon et ceux de la plaine du Vieux-Poitiers, près de la Minoterie, le démontrent assez manifestement. L'armée vaincue dut gagner aussitôt les hauteurs, afin d'y prendre successivement de nouvelles positions, selon l'avantage des lieux.

Un second engagement aurait pu s'effectuer à Moussais-la-Bataille, où nous voyons diverses tranchées sur la hauteur qui porte la métairie nommée les Batailles, lorsque cette troupe ennemie continuait sa retraite vers Poitiers. Mais nous ferons observer à ce sujet que, les Sarrasins ayant occupé le Poitou durant l'espace d'une année, d'autres combats, entre eux et les chrétiens, peuvent aussi s'être donnés dans cette même contrée, et à Vouillé, ce que nous confirment la tradition, ainsi que le long retranchement que j'ai vu dans cette contrée.

Il était ainsi réservé au Poitou d'être le tombeau de ces masses étrangères, qui, après la conquête de l'Espagne sur les Goths, avaient projeté celle de la France. Toujours victimes dans chaque tentative, Alaric y succomba en 597, et 231 ans plus tard l'émir Abdérame. Sans la défaite et la mort de ce second roi, la France serait aujourd'hui peut-être un pays mahométan.

LE BARON DE LA PYLAIE,

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

RELATION DE LA MISSION DU LIEUTENANT GÉNÉRAL COMTE BEKER, AUPRÈS DE L'EMPEREUR NAPOLEON,

DEPUIS LA SECONDE ASSIGATION JUSQU'AU PASSAGE
A BORD DU BELLÉROPHON.

Cette brochure de cent quarante pages comprend, heure par heure, la biographie de l'empereur Napoléon pendant les vingt et un derniers jours de sa vie politique ; c'est le dernier chapitre d'une grande histoire qui est encore à refaire.

Combien d'auteurs ont entrepris l'œuvre immense des fastes du Consulat et de l'Empire ; et ces deux périodes, qui doivent occuper une place si large, si palpitante d'intérêt, attendent encore un historien.

Jusqu'à présent Napoléon n'a trouvé que des adulateurs enthousiastes ou des frondeurs effrénés.

La relation dont j'ai à vous rendre compte se fait remarquer par un style simple, clair et concis, et par une rare impartialité. Chaque fait important est accompagné de pièces dont l'authenticité ne saurait être sérieusement contestée. L'extrême concision de cet opuscule vraiment historique n'en permet pas l'analyse. Je dois me borner à vous exposer les faits principaux, en empruntant les expressions mêmes de l'auteur.

Le 20 juin (1815) le général Beker, questeur de la Chambre des représentants, fut chargé par cette assemblée du commandement de la garde du Palais-Bourbon, et le lendemain le ministre de la guerre, au nom de l'empereur, lui transmit l'ordre de concourir avec le général Grenier à la défense de la capitale.

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU GÉNÉRAL BEKER.

Paris, le 30 juin 1815.

Général,

J'ai l'honneur de vous informer que, conformément aux intentions de l'empereur, vous êtes mis à la disposition de M. le lieutenant général comte Grenier, pour être employé sous ses ordres à la défense de Paris.

Vous voudrez bien vous rendre sur-le-champ auprès de cet officier général. Je lui adresse vos lettres de service.

Signé le ministre de la guerre,

Prince D'ECHEMULE.

On a prétendu que l'empereur *n'aimait pas* le général Beker, et qu'il portait cette antipathie jusqu'à l'injustice. La lettre du ministre de la guerre prouve le contraire. L'empereur était encore tout-puissant; aucun de ses ministres n'aurait eu la pensée de conférer un commandement si important à un général qui n'aurait pas eu toute sa confiance. L'on sait que Napoléon ne déléguait à personne le droit d'assigner à ses généraux le poste qu'ils devaient occuper.

A cette époque, Napoléon, occupé de l'avenir de la France, avait assemblé son conseil, et aborda franchement la question d'abdication. Il voulait, avant tout, épargner à la France les désastres incalculables d'une guerre civile. « Je m'offre, dit-il, en sacrifice à la haine des ennemis de la France... Ma vie politique est terminée; je proclame mon fils sous le titre de Napoléon II, empereur des Français. »

La déclaration de Napoléon fut adoptée par les deux Chambres, et une députation solennelle se rendit à la Malmaison pour lui rendre un dernier hommage.

Ce dernier acte de l'empereur était conforme à la constitution, et semblait devoir mettre un terme aux débats de la Chambre des représentants sur l'hérédité; mais la discussion continua, et, malgré les efforts des divers partis qui s'agitaient alors, Napoléon II fut reconnu et proclamé à une grande majorité. Le nouvel empereur était sur le sol étranger; une régence fut proposée; cette question devait amener une grande discussion, dont on ne pouvait pas même fixer la durée; et les armées ennemies s'avançaient à marches forcées sur la capitale. Il fallut, avant tout, pourvoir à la sûreté commune : un gouvernement provisoire fut constitué. A peine réunis, les membres de ce gouvernement, dont Fouché se rendit maître, et dont il domina toutes les délibérations, montrèrent la plus vive impatience d'éloigner Napoléon de Paris. L'empereur ne recula pas devant ce nouveau sacrifice, et demanda deux frégates pour se rendre aux États-Unis.

Le gouvernement provisoire conféra au général Beker le commandement de la garde spécialement destinée à garantir la sûreté de Napoléon. Le général était à la Chambre des représentants quand il reçut d'un aide de camp du ministre de la guerre un ordre ainsi conçu :

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU GÉNÉRAL BEKER.

Paris, le 25 juin 1815.

Général,

J'ai l'honneur de vous annoncer que vous avez été nommé au commandement de la garde de l'empereur, casernée à Rueil, par arrêté de la commission du gouvernement, en date du 25 de ce mois.

J'informe de votre nomination M. le lieutenant général comte Drouot, qui commande

en chef la garde impériale, et M. le lieutenant général baron Dériot, qui en est le chef d'état-major.

Recevez, général, etc.,

Pour le ministre de la guerre et par son ordre,

Le conseiller d'Etat, secrétaire général,

Baron MARCHAND.

Le général Beker se rendit immédiatement auprès du ministre. Il lui exposa son étonnement « d'avoir été désigné pour un poste qui semblait incompatible avec l'accomplissement de ses devoirs à la Chambre des représentants. « Il y avait d'ailleurs, ajouta-t-il, une foule d'officiers-généraux de retour de l'armée dont la présence serait peut-être plus agréable à Sa Majesté, puis qu'ils venaient de défendre sa cause sur le dernier champ de bataille. — Je ne puis rien changer aux dispositions prises par le gouvernement, répondit le ministre ; il a compté sur votre fidélité, sur votre patriotisme dans cette pénible conjoncture, où il s'agit de protéger les jours de Napoléon. Voici l'ordre que je suis chargé de vous transmettre ; vous y lirez la haute opinion que le gouvernement a de votre caractère ; conformez-vous-y ; vous verrez ce qu'en dira l'empereur. »

LE MINISTRE DE LA GUERRE AU GÉNÉRAL BEKER.

Paris, le 25 juin 1815, quatre heures après midi.

Monsieur le général,

J'ai l'honneur de vous prévenir que la commission du gouvernement vous a nommé pour aller commander la garde de l'empereur Napoléon, à la Malmaison.

L'honneur de la France commande de veiller à la conservation de sa personne et au respect qui lui est dû. L'intérêt de la patrie exige qu'on empêche les malveillants de se servir de son nom pour exciter des troubles.

Monsieur le général, votre caractère connu est une garantie pour le gouvernement et pour la France que vous remplirez ce double but.

Je vous invite à vous rendre de suite à la Malmaison, à vous faire reconnaître par la garde, et à prendre toutes les dispositions pour remplir ce double objet.

Recevez, etc.,

Le maréchal, ministre de la guerre,

Prince D'ECKMULH.

En acceptant cette nouvelle mission, le général Beker assumait sur lui une grave responsabilité. Arrivé le 25 juin au soir à la Malmaison, il se fit d'abord reconnaître par la garde, et chargea un officier d'ordonnance de l'annoncer à l'Empereur.

Napoléon le reçut dans son cabinet et lui demanda le motif de sa visite. Le

général s'inclina, et, lui présentant la lettre du ministre de la guerre : « Sire, lui dit-il, voici un ordre qui me charge, au nom du gouvernement provisoire, du commandement de votre garde, pour veiller à la sûreté de votre personne.

— « On aurait dû, répondit l'empereur, m'informer officiellement d'un acte que je regarde comme une affaire de forme, et non comme une mesure de surveillance, à laquelle il était inutile de m'assujettir, puisque je n'ai pas l'intention d'enfreindre mes engagements. »

Le général reprit d'une voix émue :

« Sire, c'est dans le but unique de protéger vos jours, de veiller à votre sûreté, que j'ai accepté cette mission. Si elle ne devait pas obtenir l'assentiment et l'entière approbation de Votre Majesté, je me retirerais à l'instant même.... »

— « Rassurez-vous, général, répond Napoléon ; je suis bien aise de vous voir près de moi. Si l'on m'avait laissé le choix d'un officier, je vous aurais désigné de préférence... Je connais depuis longtemps votre loyauté. »

Et il emmena le général dans le parc. A peine sorti du vestibule, il demanda ce qu'on faisait, ce qu'on disait à Paris.

Le général répondit « que les partis qui s'étaient formés raisonnaient diversément de son abdication et de la proclamation de son fils comme héritier de la couronne ; qu'une fraction de la haute société se disposait à recevoir une seconde fois les étrangers, mais que les débris de l'armée étaient restés fidèles sous les murs de la capitale ; qu'une grande partie de la bourgeoisie et tout le peuple parisien paraissaient déterminés à le défendre ; que, si une main puissante pouvait rallier tous ces éléments et faire un dernier effort pour maintenir sa dynastie à la tête de la nation, rien n'était désespéré. »

Ce bulletin de l'état moral de Paris semblait vivement intéresser l'empereur, qui prolongea la conversation sur le même sujet. La promenade dans le parc de la Malmaison dura près de deux heures, pendant lesquelles Napoléon cherchait à justifier l'abandon qu'il venait de faire de son armée, après la défaite de Waterloo, en donnant pour raison que cette bataille avait été perdue parce que, disait-il, à commencer par moi, personne n'avait fait son devoir. (Ce sont ses propres expressions.) « Si, dans cette journée, ajouta-t-il, les manœuvres avaient été exécutées comme à Marengo, la bataille était gagnée, et la France était encore une fois sauvée par les effets que cette victoire aurait produits sur l'esprit de la coalition, et notamment en Angleterre. »

Le général Becker prit la liberté de lui faire observer que « les conséquences de cette bataille n'avaient été bien senties qu'après le départ de Sa Majesté de l'armée, tandis qu'en restant à sa tête Elle pouvait encore la rallier dans la direction de Laon ou de Soissons, et rappeler à elle tout ce qu'il y avait de disponible à Paris et aux environs. C'eût été, non dans l'espoir de se rendre maître des événements de la guerre, les forces étant beaucoup trop infé-

« rieures à celles de l'ennemi, mais parce qu'il y a toujours plus d'avantage à
« négocier les armes à la main. D'ailleurs, les dispositions de la Russie et de
« l'Autriche, moins hostiles que celles de la Prusse et de l'Angleterre, enfin
« les rivalités d'intérêt qui divisent ces puissances, auraient sans doute servi les
« intérêts de Votre Majesté.

— « J'espérais, répliqua l'empereur, trouver plus d'énergie dans les deux Cham-
« bres, et relever par ma présence le courage de la nation ; mais je m'aperçois
« que tout est usé, démoralisé ; qu'il n'y a plus à compter sur un peuple que la
« perte d'une bataille met à la discrétion de l'ennemi. »

Le général répondit à cette explosion de mécontentement que « les Chambres
« avaient secondé les premiers efforts du gouvernement impérial par tous les
« moyens dont elles pouvaient disposer ; que la France, après avoir fait d'im-
« menses sacrifices en hommes et en subsides, devait espérer un résultat diffé-
« rent de celui qui portait atteinte à sa gloire et menaçait sa nationalité.

— « Vous ne connaissez pas, reprit Napoléon, les ressorts et les détails de cette
« grande affaire ; j'ai été contrarié, trompé, en arrivant. Je n'ai pas voulu profi-
« ter de l'enthousiasme qui m'a accueilli, à mon retour de l'île d'Elbe, pour
« nationaliser la guerre, parce que j'ai toujours eu les guerres civiles en aver-
« sion.

— « Cette considération, lui dit le général Becker, justifie sans doute les
« actes les plus notables de votre gouvernement, mais n'explique pas votre re-
« tour à Paris ; car le prestige qui environne le souverain à la tête de son armée
« disparaît quand il se présente sans gardes devant une assemblée nationale
« disposée à voir en lui l'auteur des désastres qui attirent l'ennemi, pour la
« seconde fois, dans la capitale. Votre Majesté pouvait se retirer à Metz ou à
« Strasbourg avec l'élite de sa garde. Ces deux places pouvaient se défendre
« pendant plusieurs mois ; dans l'intervalle, on aurait négocié avec les empe-
« reurs de Russie et d'Autriche. En abdiquant en faveur de votre fils, en vous
« abandonnant à leur magnanimité, vous aviez au moins trois mois de sécurité,
« pendant lesquels l'attitude des Français, les efforts de l'armée et de nouveaux
« incidents auraient probablement changé la face des affaires ; et Votre Majesté
« aurait singulièrement embarrassé son beau-père, si, en faisant abnégation
« d'elle-même pour sauver nos institutions, elle se fût mise à sa discrétion. »

A peine eut-il prononcé ce dernier mot d'un avis qu'il croyait compatible avec
sa position et avec les intérêts de la France, que l'empereur, effleurant familiè-
rement de sa main la joue du général, ajouta en riant : *Vous ne connaissez pas
ces gens-là.*

Le lendemain, 26 juin, Napoléon reprit la conversation de la veille.

« Vous croyez donc, général, que j'aurais mieux fait de me réfugier à Metz ou
« Strasbourg que de venir à Paris ?

— « Oui, Sire, répondit le comte Becker. Puisque Votre Majesté reprend la
« conversation au point où nous l'avions laissée hier, il paraît que mon avis a

« germé dans son esprit et qu'il eût été bon de le suivre. En prenant ce parti, « vous gagniez du temps, vous suspendiez le sort de la France par votre présence et par vos négociations, et votre position n'aurait jamais été plus fâcheuse qu'elle ne l'est devenue, tant pour Votre Majesté qui se condamne à l'exil, « que pour nous, qui allons subir le joug étranger, avec toutes les horreurs d'une guerre civile, si l'on veut nous ramener à l'ancien régime. »

Napoléon semblait préoccupé de son voyage aux Etats-Unis. « J'ai demandé, « ajouta-t-il, deux frégates avec des passeports pour me rendre aux Etats-Unis; « encore faut-il que je puisse y arriver sans tomber au pouvoir de mes ennemis. « Si on accède à ma demande, je renonce aux affaires publiques, et je pars « immédiatement pour cette destination. »

Le général Becker s'empessa de rendre compte de cet intéressant entretien au ministre de la guerre. Cette missive a une grande importance historique.

DÉPÊCHE DU GÉNÉRAL BECKER AU MINISTRE DE LA GUERRE.

A la Malmaison, le 26 juin 1815.

MONSEIGNEUR,

D'après les ordres de Votre Altesse, je me suis rendu hier soir à la Malmaison pour y prendre le commandement de la garde de l'empereur.

Sa Majesté, sans paraître étonnée de l'objet de ma mission, m'a seulement fait observer qu'on aurait dû l'informer officiellement « de cette disposition, attendu qu'il la regardait comme une mesure de surveillance, à laquelle il était inutile de l'assujettir, puisqu'elle n'avait pas l'intention d'enfreindre ses engagements. »

Après m'avoir questionné sur la marche du gouvernement provisoire, sur les dispositions des deux Chambres et sur l'esprit de la capitale, Napoléon répliqua à mes réponses, opposées à ses espérances : « Qu'on me donne les deux frégates que j'ai demandées, et je pars à l'instant pour Rochefort. Encore faut-il que je puisse me rendre convenablement « à ma destination, sans tomber au pouvoir des ennemis. »

J'ai remarqué dans les longues conversations que j'ai eues avec lui qu'il appréhende les prétentions de l'ennemi sur sa personne. C'est pourquoi il lui tarde de sortir de France, afin d'échapper à cette catastrophe, dont l'odieux, m'a-t-il dit, retomberait sur la nation.

Mon installation n'a pas souffert la moindre difficulté. Il n'y a ici que trois cents hommes de la garde impériale, tout compris. — Je prie Votre Altesse de me transmettre les ordres du gouvernement sur ma conduite ultérieure quand l'empereur partira.

Le lieutenant général,

Comte BECKER.

Rentré dans ses appartements, Napoléon y trouva un grand nombre de généraux et d'officiers supérieurs. Tous protestèrent d'un dévouement sans bornes à sa personne, tous le conjurèrent de se mettre à la tête de l'armée, qui le réclamait hautement. Quelques-uns, fidèles à leur tradition de courtisans, sollicitèrent des secours, des récompenses. Ils oubliaient que Napoléon n'avait plus que

le titre d'empereur ; son pouvoir avait passé en d'autres mains. Ils s'en rappellerent sans doute le lendemain.

D'autres manifestèrent le hardi dessein de rendre l'empereur à l'armée malgré lui-même. Mais Napoléon avait résolu de ne rien entreprendre sans l'assentiment de la commission exécutive, à laquelle il avait adressé, par le général Becker et d'autres intermédiaires, diverses propositions, dont l'adoption lui paraissait certaine.

Napoléon avait pour lui l'armée et le peuple. Mais que pouvait l'armée sans le seul chef qui eût sa confiance ; que pouvait la nation, trahie par ceux-là mêmes qui avaient envahi le pouvoir suprême ?

Les proclamations des puissances coalisées annonçaient, en termes exprès, qu'elles ne connaissaient d'ennemi que l'empereur, qu'elles ne faisaient la guerre qu'à lui seul. Elles avaient tenu le même langage lors de la première invasion, et l'on sait quel en avait été le résultat. La Chambre élective aurait pu former un centre de ralliement et régulariser les mouvements des populations restées fidèles à la cause nationale. Réunies à l'armée, elles auraient pu opposer une puissante résistance ; mais la Chambre elle-même était divisée d'opinions ; une tentative, hasardée par une minorité courageuse, n'aurait fait qu'ajouter au fléau de la guerre étrangère un fléau plus désastreux encore, la guerre civile.

Napoléon l'avait bien compris ; et il ne recula devant aucun sacrifice pour épargner à la France les calamités irréparables des collisions intestines : tel fut le motif qui détermina ses deux abdications. C'est à la fois la plus triste et la plus belle époque de son histoire. C'était par la guerre civile que les Bourbons avaient tenté leur rentrée en France ; c'était par la guerre impie qu'ils avaient, de concert avec les puissances ennemies de la France, recouvré un trône dont la France les avait fait descendre, et ils n'ont pas même su conserver dans l'exil la dignité du malheur.

Napoléon avait spontanément renoncé au pouvoir qu'il tenait de quatre millions de suffrages, et qu'il pouvait espérer conserver avec l'assentiment de l'immense majorité des Français ; mais il rendait la guerre civile inévitable, et il s'immola au salut de son pays.

Nous devons au général Becker le touchant tableau de l'intérieur de la Malmaison pendant cette crise si passionnée et si déplorable.

Le séjour de la Malmaison rappelait à Napoléon toutes les phases diverses de sa vie politique et privée : douze années de gloire et de grandeur surhumaine. Ce n'était plus que le souvenir d'un beau rêve ; les faisceaux consulaires avaient disparu, et il venait de déposer le sceptre et la couronne du puissant empire qu'il avait fondé. La reine Hortense, qui habitait cette résidence avec sa jeune famille, le général Bertrand, composaient la société intime de Napoléon. Tout était silencieux. L'empereur recevait à chaque instant les nouvelles les plus contradictoires ; la crise touchait à son terme ; mais l'avenir restait encore couvert d'un voile impénétrable, lorsque le général Becker fut appelé à Paris par

le ministre de la guerre, qui lui donna l'ordre d'accompagner l'empereur à l'île d'Aix, où deux frégates l'attendaient avec sa suite. Le ministre remit en même temps au général l'arrêté de la commission du gouvernement, ainsi conçu :

Art. Ier. Le ministre de la marine donnera des ordres pour que deux frégates du port de Rochefort soient armées pour transporter *Napoléon Bonaparte* aux Etats-Unis.

II. Il lui sera fourni jusqu'au point de l'embarquement, s'il le désire, une escorte suffisante sous les ordres du lieutenant général Beker, qui est chargé de pourvoir à sa sûreté.

III. Le directeur général des postes donnera de son côté tous les ordres relatifs au service des relais.

IV. Le ministre de la marine donnera les ordres nécessaires pour assurer le retour immédiat des frégates aussitôt après le débarquement.

V. Les frégates ne quitteront pas la rade de Rochefort avant que les saufs-conduits demandés ne soient arrivés.

VI. Les ministres de la marine, de la guerre et des finances, sont chargés, chacun en ce qui les concerne, de l'exécution du présent arrêté.

Signé le duc D'OTRANTE, comte GRENIER, QUINETTE,
CAULINQUEURT, duc de Vicence; CARNOT.

Par la commission du gouvernement :

Le secrétaire adjoint au ministre secrétaire d'Etat,

Signé T. BERLIER.

Vous avez sans doute remarqué que, dans son arrêté, la commission du gouvernement ne qualifie point Napoléon du titre d'empereur. J'ajouterai une autre observation non moins grave sur cet acte important ; il ne porte point en tête les mots : *Au nom du peuple français*, comme tous les autres arrêtés de la commission. Serait-ce parce qu'il n'était pas destiné à la publicité ? C'est un acte d'autorité souveraine, et les pouvoirs de la commission n'étaient qu'un pouvoir provisoire et délégué par les deux Chambres. Ces deux omissions révèlent tout le secret du plan concerté d'avance entre Fouché et les chefs des puissances coalisées. L'exécution de ce plan était impossible tant que l'empereur ne serait pas éloigné de la capitale et de l'armée.

Un nouvel ordre, signé Fouché, du 27 juin 1815, enjoignit au ministre de la marine de hâter ses dispositions pour le transport de *Napoléon Bonaparte*, et de le retenir à l'île d'Aix jusqu'à l'arrivée des passeports. « Il importe au bien de l'Etat, qui ne saurait lui être indifférent, qu'il y reste jusqu'à ce que son sort et celui de sa famille aient été réglés d'une manière définitive. Tous les moyens seront employés pour que cette négociation tourne à sa satisfaction. » Tels sont les termes de cet ordre, et Fouché n'ignorait pas que déjà le sort de l'empereur était arrêté, et que, lors de la première invasion, il avait été question de l'exiler à Sainte-Hélène.

Autre lettre du même jour, adressée au général Beker, avec ordre de notifier à l'empereur l'ordre de partir immédiatement. « S'il refusait, vous exerceriez

« la plus active surveillance, soit pour que Sa Majesté ne puisse sortir de la Malmaison, soit pour prévenir toute tentative contre sa personne. »

Le général Beker partit aussitôt pour Paris afin d'y prendre les passeports. Le conseiller d'État Berlier, adjoint au ministre secrétaire d'État, lui dit : « Le gouvernement a trop à cœur le salut de *Napoléon* pour n'avoir pas songé à tous les moyens propres à favoriser son départ ; il a pensé que dans ce voyage un strict *incognito*, sous votre nom et votre protection, serait le moyen le plus certain de le faire arriver sans danger à sa destination. »

Voici le texte de ce passeport :

« La commission du gouvernement ordonne à tous les officiers civils et militaires de laisser passer librement M. le comte Beker, lieutenant général, député à la Chambre des représentants, se rendant à Rochefort, accompagné de son secrétaire et d'un domestique.

« Leur enjoint expressément de ne pas souffrir qu'il soit apporté aucun retard, ni aucun obstacle à la marche de M. le comte Beker, et de lui prêter au contraire, en cas de besoin, aide et assistance.

« Fait à Paris, le 26 du mois de juin 1815.

« Le secrétaire adjoint au ministre secrétaire d'État,

T. BERLIER. »

Après avoir lu cette pièce, Napoléon dit au général : « *Me voilà donc votre secrétaire !* » Il se considéra dès lors comme prisonnier, et prit la résolution d'attendre à la Malmaison ses passeports pour l'Amérique ; il chargea le général d'informer le ministre de la guerre de sa détermination.

Les dépêches de la commission du gouvernement et du ministre de la guerre se succédaient, pour ainsi dire, d'heure en heure, et pressaient le départ de l'empereur. Les courtisans s'étaient éloignés, et la reine Hortense elle-même avait été forcée de lui faire ses adieux. Napoléon, impatient de mettre un terme à ses anxiétés toujours croissantes, prit une résolution digne de lui, et dont le succès n'était pas impossible.

Le 30 juin, à cinq heures du matin, il fit appeler le général Beker ; il lui annonça sa résolution de le charger d'une mission importante.

« L'empereur, dans cet entretien, dit le général, avait l'épée au côté, le chapeau sous le bras ; derrière lui se tenaient debout Madame mère et le cardinal Fesch, récemment arrivés, le duc de Bassano et d'autres personnages. — J'ai confiance en votre loyauté, dit Napoléon au général ; remplissez cette mission. Vous me rendrez un nouveau service. » Et le général partit immédiatement pour Paris.

Son apparition étonna la commission du gouvernement, qui croyait déjà Napoléon sur la route de Rochefort. L'explication ne se fit pas attendre. L'objet de son retour était, en effet, tout à fait imprévu et d'une haute importance.

« L'empereur m'envoie vous dire que la situation de la France, les vœux des

« patriotes et les cris des soldats réclament sa présence pour sauver la patrie. « Ce n'est plus comme empereur qu'il demande le commandement, mais comme « général dont le nom et la réputation peuvent encore exercer une grande influence sur le sort de l'Empire. Après avoir repoussé l'ennemi, il promet de « se rendre aux Etats-Unis pour y accomplir sa destinée. »

Le président Fouché invita le général à s'asseoir près de lui, les autres membres de la commission restaient silencieux ; Fouché, sans les consulter, reprocha au général de s'être chargé d'une pareille mission. « L'ennemi, lui dit-il, marche rapidement sur Paris, et les rapports de nos généraux nous annoncent une « grande défection dans l'armée... Dites-moi qui était avec l'empereur lorsqu'il « vous a chargé de ce message ? »

Le général lui désigna leurs noms.

A celui du duc de Bassano, Fouché s'écria : « Je vois d'où est parti ce conseil ; « mais dites à l'empereur que ses offres ne peuvent être acceptées ; qu'il est de « la plus grande urgence qu'il parte pour Rochefort, où il se trouvera plus en « sûreté que dans les environs de Paris. »

Le général insista pour obtenir une réponse qu'il pût remettre à l'empereur. Fouché, sans interroger ses collègues d'un seul regard, traça à la hâte le billet suivant à l'adresse du duc de Bassano :

« Le gouvernement provisoire ne pouvant accepter les propositions que le général « Beker vient de lui faire de la part de S. M., par des considérations que vous saurez apprécier vous-même, je vous prie, M. le duc, d'user de l'influence que vous avez constamment exercée sur son esprit, pour lui conseiller de partir sans délai, attendu que les Prussiens marchent sur Versailles, etc.

« Signé le duc D'OTRANTE. »

Fouché agissait en dictateur et comme s'il eût eu seul le droit et le pouvoir de régler les destinées de la France. Carnot se promenait dans les angles de la salle du conseil ; le duc de Vicence, le général Grenier, le baron Quinette, assis autour de la table, continuaient de garder le silence.

De retour à la Malmaison, le général Beker trouva la première cour encombrée d'équipages, d'officiers à cheval : l'empereur allait partir pour l'armée ; quelques minutes plus tard le général Beker n'eût plus trouvé au château que les gens de service. Il se rendit sur-le-champ auprès de Napoléon ; il le trouva seul : il portait un habit brun, une culotte blanche, et des bottes à l'écuyère. Le duc de Bassano était déjà parti de la Malmaison. Le général remet à l'empereur le billet dont Fouché l'avait chargé pour le duc.

L'empereur le lut rapidement, et s'écria avec humeur : « Ces gens-là ne connaissent pas l'état des esprits en refusant ma proposition ; on s'en repentira. « Donnez, en conséquence, des ordres pour mon départ ; lorsqu'ils seront exécutés, vous viendrez me prévenir. »

Déjà tout avait été disposé pour le départ, et le même jour, 29 juin, Napo-

l'éon monta, avec le général Beker, Bertrand et Savary, dans une calèche, attelée de quatre chevaux et précédée d'un coureur. On se dirigea sur Rambouillet. L'empereur voulut s'y arrêter, et il ne se décida à continuer son voyage que le lendemain matin. Le 1^{er} juillet il arriva à Tours. Les incidents du voyage jusqu'à Rochefort sont connus. La relation du général Beker offre plusieurs particularités que l'histoire doit recueillir.

Les événements qui se succédèrent pendant son séjour à Rochefort et jusqu'à son embarquement font le sujet de la seconde partie de la relation. Les détails très-circonstanciés de ce dénouement du grand drame de 1815, ne permettent pas de douter que l'empereur n'eût pu échapper à ses ennemis et se rendre aux Etats-Unis.

L'empereur s'était installé à l'hôtel de la préfecture de Rochefort. Chaque jour le conseil de l'amirauté, les généraux qui accompagnaient l'empereur conféraient sur les moyens d'assurer son embarquement. Les propositions arrêtées le jour étaient abandonnées le lendemain.

Les deux frégates *la Saal* et *la Méduse*, mises à la disposition de l'empereur, mouillaient dans la rade, sous la protection des batteries de l'île d'Aix : *la Saal* arborait le pavillon du capitaine Philibert; le capitaine de frégate Pont commandait *la Méduse*.

Les divers projets proposés sont rappelés dans une lettre du général Beker, du 4 juillet 1815. De jeunes marins offrirent leur service et leur dévouement le plus absolu, le plus désintéressé. Le capitaine d'un navire danois, M. Besson, d'origine française, s'engagea à conduire l'empereur en Amérique avec une suite peu nombreuse; il était sûr du succès. L'empereur voulut attendre; on perdit un temps précieux. Les deux frégates françaises auraient pu échapper aux croiseurs anglais, encore très-éloignés de la rade. Mais les éléments semblaient conjurés contre Napoléon; les vents étaient contraires, et, quand ils changèrent, *le Bellérophon* apparut. Le départ des frégates devint impossible.

Le roi Joseph arriva à Rochefort le 13 juillet, pour concerter avec son frère les moyens d'effectuer leur départ; il avait d'avance pris toutes ses mesures.

« La corvette *la Bayadère* était à ses ordres dans la rivière de Bordeaux, alors
« moins surveillée par les Anglais que ne l'étaient les passages du Pertuis. Le
« capitaine Baudin était parfaitement armé, équipé, approvisionné, et se faisait
« fort de conduire l'empereur au bout du monde. Indépendamment de ce mode
« de transport, on pouvait monter un bâtiment américain en partant pour les
« Etats-Unis, et dérober le départ aux croiseurs anglais. »

Tels étaient les termes du rapport du général Lallemand, de retour de sa mission spéciale à Bordeaux. Tous les officiers de marine, consultés à ce sujet, opinèrent pour *la Bayadère*.

D'autre part, le lieutenant de vaisseau, M. Gentil, offrait deux bâtiments de cabotage mouillés dans la rade de l'île; il se proposait, avec les officiers du 14^e ré-

giment de marine pour équiper sur-le-champ et monter ces navires qui devaient recevoir l'empereur et sa suite.

Ce projet fut agréé, les deux navires achetés. Le départ fut fixé à la nuit du 13 au 14 juillet; déjà les officiers et les marins étaient à bord avec une partie des bagages. L'empereur devait monter le bâtiment danois avec sa suite. Le temps fixé pour le départ était passé; le jour commençait à paraître. Un des conseillers de l'empereur l'avait déterminé à renoncer à tout projet d'évasion et à préférer l'hospitalité anglaise. Le général Beker fut chargé par l'empereur d'entrer en négociation avec le commandant de la croisière britannique. On sait quel en fut le résultat.

Le prince Joseph suivit ses premières inspirations et parvint heureusement aux Etats-Unis. Napoléon crut à la générosité du gouvernement anglais : il mourut avant le temps sur le rocher de Sainte-Hélène.

Cette seconde et dernière partie de la relation du général Beker renferme de précieux documents pour l'histoire contemporaine. L'ouvrage est écrit avec précision et clarté; l'auteur s'est borné à raconter les faits dont il a été témoin, et il les raconte avec cette consciencieuse impartialité que peut seule inspirer une profonde conviction (1).

DUFFY (de l'Yonne),

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

COURS PHILOSOPHIQUE ET INTERPRÉTATIF

DES INITIATIONS ANCIENNES ET MODERNES,

PAR J.-M. RAGON.

A ne s'en tenir qu'à l'ordre des idées offertes par le titre que je viens de transcrire, il semblerait que l'auteur du livre dont nous allons nous occuper a eu pour but de traiter méthodiquement, d'abord des anciennes initiations, puis des initiations modernes, et d'en dévoiler successivement les arcanes les plus mystérieux. Sous ce rapport, un tel sujet rentrerait, quant à sa première partie, dans le but que s'était proposé le savant Sainte-Croix par son livre sur les mystères, dans les immenses travaux de l'illustre Creuzer, et dans les investigations, non moins utiles qu'infatigables, auxquelles se livrent encore MM. Félix Lajard, de Hammer, et tant d'autres érudits.

Telle avait été, effectivement, ma première pensée; mais un rapide coup d'œil sur le livre de M. Ragon a suffi pour me désabuser. Dès les premières lignes de son introduction, cet écrivain accuse en ces termes la principale donnée de son œuvre : « On a dit qu'un édifice est bien près de s'écrouler quand on

(1) La première classe (Histoire de France), adoptant les conclusions du rapporteur, a ordonné le dépôt de l'ouvrage à la bibliothèque de la Société, et a décidé qu'une lettre de remerciement serait adressée à la personne qui lui en a fait hommage.

« peut voir ses fondations. A ce compte, la maçonnerie est impérissable, car « depuis longtemps on convient et on répète que son origine se perd dans la « nuit des siècles : *Son temple a le temps pour durée, l'univers pour espace.* »

Vous le voyez, ce n'est point dans les cryptes souterraines, théâtres des initiations d'Éléusis, de la Samothrace ou de l'Égypte, que M. Ragon nous introduit tout d'abord, mais dans le Temple moderne où la maçonnerie célèbre ses mystères, lieu assez peu commode, il en faut convenir, pour l'auteur de cet article, que *n'a jamais éclairé la lumière d'aucun Orient maçonnique.*

Si donc les initiations anciennes entrent pour quelque chose dans l'œuvre de M. Ragon, ce n'est, et ce ne peut être, que comme *procœmium* de son sujet principal, la franc-maçonnerie, qui, dans sa pensée, en est une dérivation.

Au point de vue de M. Ragon, la maçonnerie, qui par les Croisés, par les chrétiens hérétiques de l'Orient, par les sectes juives, par Salomon et Moïse, se rattacherait aux doctrines ésotériques de l'Égypte, aurait frayé la voie au christianisme, et serait même la source d'où le christianisme serait émané. Avant de discuter une opinion de ce genre, nous n'observerons pas qu'elle fait table rase de la divinité de Jésus-Christ, et du culte qu'il est venu établir sur la terre; cette remarque ne résoudreait le problème que si nous avions à faire à un chrétien, et M. Ragon ne l'est pas, du moins dans sa publication. D'un autre côté, la Société devant laquelle je me fais entendre est une réunion scientifique; c'est donc par l'histoire, et non par la théologie, qu'il faut élucider devant elle le problème dont il est ici question.

Sur quoi ce problème repose-t-il? sur l'hypothèse toute gratuite que Moïse et Salomon étaient initiés aux mystères égyptiens. Quant à l'initiation prétendue de Salomon, pas un écrivain ancien ou moderne qui en ait administré la preuve. Dans les traditions juives et mahométanes ce prince a bien pu passer pour un enchanteur habile, pour un sage auquel était révélée la puissance mystérieuse du nom incommunicable et trois fois saint; tous les prodiges que les Kabalistes juifs ou arabes ont attribués à ce nom et aux lettres qui le composent, depuis le tétragramme sacré jusqu'aux soixante-douze caractères qui peuvent entrer dans ce nom; tous ces prodiges, disons-nous, ont sans doute été affirmés de Salomon, mais sans preuve authentique, par les fabuleuses croyances d'un peuple tombé dans d'inextricables superstitions, et en considérant le glorieux fils de David comme le prince des Kabalistes, nulle part comme un initié à l'ésotérisme égyptien. Or, qui ne sait l'énorme différence qui existe entre les dogmes de la Kabale et ce qu'on a pu entrevoir jusqu'à ce jour des doctrines secrètes de l'Égypte? Tous les efforts du savant P. Kircher pour les assimiler n'ont-ils pas été infructueux? et leur séparation n'est-elle pas encore plus flagrante depuis les consciencieux travaux de M. Frank sur le Zohar, et de M. Félix Lajard sur le culte de Mithra?

L'initiation de Moïse aux mystères d'Isis est encore moins soutenable. Salomon n'ayant en effet laissé aucune doctrine cosmogonique, on pourrait, ce semble, sans craindre d'être démenti, lui attribuer celle des Égyptiens; mais com-

ment user d'une pareille licence à l'égard de Moïse, dont la Genèse réfute victorieusement toute supposition de ce genre? Comment identifier la notion mosaïque d'un Dieu qui crée toute chose *de rien et seulement par sa parole*, avec le dogme égyptien d'*Athor, mère et matière du monde*, créant par conséquent *d'elle même* le monde des esprits et celui des corps, dont elle est réellement et intellectuellement, selon les croyances de l'Égypte, le fondement primitif et caché?

Suivant M. Ragon, l'ésotérisme de l'Égypte se serait infiltré dans les rangs des premiers chrétiens par les sectes judaïques, qui l'auraient reçu de Salomon et de Moïse; mais ni Moïse, ni Salomon n'étaient initiés. D'où les sectes judaïques auraient-elles reçu cette doctrine secrète? Sans doute il y avait chez les Juifs une philosophie mystérieuse, mais ce n'était pas celle des initiés égyptiens: c'était la philosophie kabalistique.

Au commencement du III^e siècle avant Jésus-Christ, il y eut, parmi les Juifs, des *Thanaïm* (organes de la tradition), docteurs enseignant tout ce qui n'est pas clairement exprimé dans les Écritures, et qui se prolongèrent jusqu'au II^e siècle de notre ère. De leur nombre furent ceux qu'on regarde comme les auteurs de la Kabale, Akiba et Simon-ben-Jochai.

Les *Thanaïm* finirent à Judas-le-Saint, auteur de la *Mischna*, et résumiste de ses prédécesseurs. Après lui vinrent les *Amoraïm*, nouvelle génération de docteurs. Ils se bornèrent à éclaircir les explications des *Thanaïm*. Leurs travaux forment la *Guémara* (ce qui complète la tradition). La *Mischna* et la *Guémara* constituent le *Thalmud*. D'après le témoignage de la *Mischna* et de Maimonides, il existait deux livres, l'un le *Sepher Jetzirah* (histoire de la Création); l'autre la *Mercaba* (histoire du Char céleste). Le premier paraît avoir été composé avant la fin du I^{er} siècle de l'ère chrétienne. La rédaction des doctrines contenues dans le second a donné naissance au *Zohar* (livre de la lumière), code universel de la Kabale, dont les passages les plus importants doivent être attribués, selon M. Franck, aux élèves immédiats de Simon-ben-Jochai (1). Voilà l'ésotérisme, le seul ésotérisme que les Juifs aient jamais connu, et nous avons vu tout à l'heure qu'il n'avait rien de commun avec celui de l'Égypte. Il faut, par conséquent, que M. Ragon, ou renonce, pour la maçonnerie, à toute descendance des mystères égyptiens, ou qu'il abjure pour elle toute confraternité avec le christianisme.

Le reste de ses assertions, loin d'infirmar ce que j'avance, le confirme, au contraire, avec une nouvelle énergie. M. Ragon veut que les Croisés aient rapporté de l'Orient les mystères qu'ils y trouvèrent établis. Mais quelle preuve nous en donne-t-il? pas la moindre. Quel témoignage invoque-t-il? aucun.

(1) Voyez l'explication du *Zohar*, par M. Franck; dans le dernier volume des *Mémoires de l'Académie des Sciences morales et politiques*.

C'en serait déjà bien assez pour m'autoriser à le nier. *Les Templiers*, nous dit-il, *s'attachèrent aux doctrines des Gnostiques et des Manichéens, qui leur paraissaient moins altérées que celles des prêtres de Rome.* Ne semble-t-il point résulter de là que Manichéens et Gnostiques étaient les véritables orthodoxes ; que les hérétiques étaient les *prêtres de Rome*, et qu'enfin la doctrine des Gnostiques et celle des Manichéens devaient être à peu près semblables ? Nous trouvons véritablement ici autant d'erreurs que de mots. Y a-t-il effectivement identité possible entre le dogme des Manichéens, qui est celui des deux principes, et la doctrine des Gnostiques, qui est celle de l'émanation ? Et quelle analogie, s'il vous plaît, y a-t-il moyen d'établir entre l'un ou l'autre de ces deux dogmes et ceux du christianisme, en opposition avec les Manichéens par l'unité divine, et hostile aux Gnostiques, quand il proclame que le monde n'est pas émané de Dieu, mais a été créé par lui ?

Les bases sur lesquelles M. Ragon s'est plu à construire son système étant ainsi renversées de fond en comble, je suis pleinement autorisé à nier absolument les conclusions qu'il en tire contre le christianisme.

Je ne relèverai point une inadvertance dans laquelle notre auteur est tombé en donnant aux chevaliers du Temple le nom d'Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem. Nous savons tous que ceux-ci, parfaitement distincts des premiers, furent plus tard chevaliers de Rhodes, et changèrent ensuite cette dénomination pour celle de chevaliers de Malte.

Telles sont les observations que nous avons à soumettre à la classe des sciences sociales de l'Institut Historique relativement au *Cours interprétatif*, dont elle nous avait confié l'examen. Quant au but principal que l'auteur de ce livre s'est proposé, nous avons déjà dit qu'il était entièrement maçonnique, par conséquent en dehors de notre compétence et étranger à la spécialité de nos travaux.

ALPH. FRESSÉ-MONTVAL,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

La 1^{re} classe (*Histoire générale et Histoire de France*) s'est assemblée le mercredi 5 janvier 1842, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Vingt-cinq membres sont présents.

A l'occasion de la lecture du procès-verbal, M. le baron de La Pylaie fait

quelques observations sur un passage relatif à ses recherches archéologiques sur les villes de Redon et de Rieux, dans le Morbihan.

L'Académie royale des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, envoie le prospectus des sujets de prix qu'elle met au concours pour les années 1842, 1843 et 1844. Ces sujets sont au nombre de quatre, dont deux purement scientifiques, et les deux autres appartenant à l'histoire locale, savoir : 1° l'histoire de Narbonne ; 2° l'histoire du Couseran (Ariège).

Plusieurs volumes sont offerts à la classe.

L'ordre du jour appelle la lecture des questions proposées par le comité des travaux pour le congrès qui doit s'ouvrir le 15 mai. Elles traitent : 1° des principales causes qui ont facilité l'invasion des peuples du Nord dans la Gaule aux III^e, IV^e et V^e siècles ; 2° de l'histoire de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem depuis sa fondation jusqu'à nos jours ; 3° des caractères des peuples primitifs, et des nations de l'Europe contemporaine auxquelles ils sont applicables.

M. Delépine fait observer que la première question a déjà été discutée dans d'autres congrès. M. Buchet de Cublize appuie cette observation, et conclut à ce qu'il en soit référé au comité des travaux.

Rapport de M. Delépine sur une *Carte des chemins de fer achevés ou en construction, concédés ou projetés en Allemagne, Autriche, Hongrie, Pologne et dans le royaume lombardo-vénitien*, par M. le comte Desjardins. Le rapporteur présente quelques considérations sur le *Zollverein* et sur la politique allemande. Il regrette que la France soit en arrière des autres nations pour les grandes lignes de chemins de fer.

*. Le mercredi 12 janvier, séance de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*), présidence de M. Leudière. — Dix-huit membres sont présents.

Plusieurs volumes sont offerts, entre autres le *Gersoniana*, de M. Spencer Smith, la *Revue d'Auvergne* ; les *Principes de la science étymologique en italien* (rapporteur, M. Leudière) ; plusieurs opuscules de M. Ubertain, de Bastia.

M. Félix Labbé envoie des vers manuscrits à la mémoire d'Ottavi. — Renvoi à la prochaine assemblée générale.

Rapport de M. Alix sur l'ouvrage de M. Louis-Auguste Martin, *Dictionnaire des Idées morales et poétiques*. Il en fait l'éloge et pense que ce livre sera bien placé dans les mains des jeunes gens. — Renvoi au comité du journal.

Lecture par M. Mary-Lafon de quelques passages du deuxième volume de son *Histoire du midi de la France*, dont le premier est dans ce moment en voie de publication. — Renvoi au comité du journal, à l'unanimité.

*. La 3^e classe (*Histoire des Sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) s'est réunie le 19 janvier, sous la présidence de M. N. de Berty. — Vingt-six membres sont présents.

Hommages à la classe de l'*Introduction à la philosophie de la pensée* ; de la

Généalogie de la pensée et des Principes de la science étymologique (en italien), par M. Borelli, de Naples (rapporteur, M. Barbier); des *Coutumes locales du bailliage d'Amiens*, par la Société des Antiquaires de Picardie, (rapporteur, M. Leudière); des *Voyages en Hollande et en Italie*, de M. le baron Trouvé, et de *Jacques Cœur* du même (rapporteur du premier ouvrage, M. Cellier, et du deuxième, M. N. de Berty).

M. Hippeau, auteur d'une *Philosophie ancienne et moderne*, dont il sera rendu compte, se présente sous les auspices de MM. B. Jullien et Renzi.

Rapport de M. Alph. Fresse-Montval sur le *Cours philosophique et interprétatif des initiations anciennes et modernes*, par M. Ragon (v. page 69). — Renvoi au comité du journal.

Rapport de M. l'abbé Badiche sur un nouveau volume de la *Biographie du Clergé contemporain*. — Même renvoi.

. Le mercredi 26 janvier, séance de la 4^e classe (*Histoire des beaux-arts*), présidence de M. Ernest Breton. — Dix-huit membres sont présents.

M. Buchet de Cublize est chargé de rendre compte des *Mémoires de la Société Archéologique du midi de la France*, siégeant à Toulouse.

Rapport de M. Ernest Breton sur l'*Histoire des anciens vases d'Arezzo*, par M. le docteur Fabroni. — Renvoi au comité du journal.

M. Delépine veut bien se charger de traiter au congrès la question de l'influence des mœurs sur les beaux-arts au temps de Louis XV.

M. Buchet de Cublize exposera, d'après les textes et les monuments, quels étaient les usages observés par les Romains dans leurs festins au temps de la république et de l'empire..

. Assemblée générale du 28 janvier (*les quatre classes réunies*), présidence M. Dufey (de l'Yonne). — Trente et un membres sont présents.

Notre collègue M. Francis Lavallée, vice-consul de France à la Trinité de Cuba, nous écrit, le 8 décembre, en nous envoyant une dissertation sur l'époque de la mort du navigateur Velasquez, à laquelle il a fait allusion dans la notice que nous avons insérée dans l'*Investigateur*, sur son tombeau et sur l'inscription qu'on y lit : ce travail roule sur un point d'histoire d'un haut intérêt. Notre honorable collègue annonce sa prochaine arrivée en France.

Sur la proposition de MM. Delépine et Leudière, M. de Monglave est chargé de prendre connaissance de ce manuscrit, qui est en espagnol, et d'en faire une analyse à la 1^{re} classe (*Histoire générale*).

M. Félix Labbé nous adresse quelques strophes à la mémoire d'Ottavi. M. le secrétaire perpétuel en donne lecture, et l'assemblée, après des observations de MM. Dufey (de l'Yonne), Renzi, Delépine et Martin (de Paris), vote le renvoi aux archives, mention au procès-verbal et des remerciements à l'auteur.

Deux volumes sont offerts à l'Institut Historique par divers membres. — Remerciements aux donateurs.

M. Delépine est appelé à la tribune pour lire la continuation et la fin de son travail sur l'*Histoire de la littérature slave*, dont les deux premières parties ont été renvoyées au comité du journal dans les assemblées générales de novembre et de décembre. Cette dernière partie traite de la *Poésie serbe* ; elle abonde en citations de pièces fort curieuses, et récapitule les lectures précédentes.

Cette troisième et dernière partie est renvoyée unanimement au comité du journal, par scrutin secret, comme les deux précédentes.

CHRONIQUE.

Un journal de Bologne, *la Parola*, dans son numéro de janvier dernier, publie un article fort curieux sur les fouilles opérées récemment autour du temple de Pallas, à Assises. Nous en extrayons les principaux faits qu'il nous a paru bon de porter à la connaissance de nos lecteurs.

« Au milieu de la place d'Assises s'élève un grand portique, composé de six colonnes recouvertes de stuc ; chacune d'elles repose sur une base et un piédestal, et entre elles règne un escalier, composé de cinq degrés, qui conduisait au temple. Les chapiteaux, très-élégants, sont d'ordre corinthien, et soutiennent une belle et simple corniche, surmontée d'un fronton très-peu élevé, et dénotant une influence grecque. D'après les traces qu'on en voit sur la frise, on a essayé, selon le système de Séguier, de rétablir l'inscription ; mais on n'a encore rien obtenu de positif et de satisfaisant : ce n'est donc que d'après la tradition que le temple passe pour avoir été dédié à Pallas. On a réuni sous le portique divers marbres antiques trouvés à Assises. Derrière le portique est une *cella*, de forme rectangulaire, aujourd'hui convertie en église, et bien plus grande que n'était la *cella* antique.

« Sous le piédestal des colonnes, on ne voyait que deux degrés, à moitié cachés par le sol de la place.

« M. Charles Famin, architecte, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, ayant tenté une fouille, commença à découvrir un mur magnifique, composé de grands blocs carrés de travertin, qui, lorsqu'il fut entièrement débarrassé, fut reconnu avoir servi de stylobate au temple. On trouve dans ce grand soubassement deux portes, avec deux escaliers conduisant au niveau du portique. En avant s'élève un grand autel rectangulaire, également construit en pierres de taille. Un pavé qui s'étend autour de cet autel, à une distance considérable, et à 5 mètres 30 c. au-dessous du sol actuel, confirme l'opinion, établie jusqu'à ce jour, qu'en ce lieu existait l'antique forum d'Assises.

« A 20 mètres du temple, on a découvert une ruine non moins curieuse ; c'est une édicule quadrangulaire, construite de travertin et de pierre rouge,

longue de 4 mètres 80 c. Du côté méridional, qui fait face au temple, est une inscription, indiquant le nom des personnes qui ont élevé ce petit temple dédié à Castor et à Pollux.

« Ces découvertes, publiées par les journaux, éveillèrent l'attention publique. Le gouvernement pontifical donna des ordres pour la conservation des précieuses antiquités découvertes par notre compatriote M. C. Famin, et par l'architecte d'Assises, M. Carpinelli. C'est par leurs soins qu'ont été déterrés deux torsos d'homme, l'un nu, l'autre drapé, un fût de colonne et un chapiteau dorique du style le plus pur, des inscriptions, des fragments de marbre et de statues, des terres cuites et des morceaux d'une grande vasque de travertin.

« Des travaux ont été exécutés pour conserver tous ces précieux restes, et rétablir autant que possible une route souterraine qui conduisait du grand autel à l'édicule de Castor et Pollux.

« On doit louer le gouvernement pontifical du zèle qu'il a déployé dans ces recherches si intéressantes pour la science, et nous sommes heureux qu'une grande partie de l'honneur doive en revenir à la France, puisque c'est un de ses pensionnaires qui en est le principal auteur. »

— *Éléments de Philosophie sociale, rédigés d'après les écrits de Pierre Leroux* ; tel est le titre de l'ouvrage (1) que notre collègue M. Robert (du Var), professeur de philosophie à l'Institut Historique, fait paraître en ce moment. En voici une courte analyse donnée par l'auteur lui-même.

Entre les divers penseurs qui honorent aujourd'hui la France, Pierre Leroux est celui, selon nous, dont la doctrine répond le plus directement aux tendances progressives de notre époque.

Par lui, la philosophie, constituant en une vaste et sublime unité les diverses manifestations de la vie, fait lever l'espérance dans nos cœurs, et nous fait pressentir l'avènement de la démocratie religieuse.

Sorti du peuple, comme Rousseau, nourri à la fois de la tradition universelle et des glorieux efforts de la *modernité*, Pierre Leroux nous apparaît comme l'anneau de jonction entre le passé et l'avenir ; avec lui nous ne sommes ni seulement rétrogrades, ni impuissamment révolutionnaires ; mais nous transformons, nous idéalisons la vie, nous montons vers Dieu.

Et cependant Pierre Leroux n'est pour nous ni un prophète, ni un Messie ; le dogme saint de l'égalité humaine est entré trop avant dans notre âme, pour que nous commettions jamais un tel anachronisme.

Pour nous, Pierre Leroux, c'est un penseur inspiré, initiateur à une vie nouvelle, un apôtre du progrès comme le veut notre époque, c'est-à-dire un frère,

(1) Ce volume se composera de seize livraisons, d'une feuille d'impression. Une livraison paraîtra tous les dimanches (25 c. la livraison). On souscrit à l'Institut Historique, où M. Robert fait un cours de philosophie tous les dimanches.

un égal, qui ne pousse l'humanité qu'en s'appuyant sur l'humanité elle-même.

Et c'est pourquoi nous croyons faire chose bonne et utile en publiant ces pensées, filles d'un commerce intime avec la doctrine du philosophe français; non, certes, que nous ayons la prétention de reproduire ici cette doctrine dans toute sa largeur; mais ce que nous avons voulu, c'est faire pénétrer dans quelques esprits désolés par le doute cette haute et rassurante conviction, à savoir : que la démocratie, en fournissant par Pierre Leroux une explication de tous les phénomènes de la vie en rapport avec les instincts modernes, tend à devenir religion.

— Académie royale du Gard. — Programme des concours ouverts pour les prix à décerner en août 1842. — Premier concours. — Des banques publiques, comme banques de dépôt, d'escompte, et de la circulation des billets au porteur qu'émettent les banques d'escompte.

1^o Démontrer, en s'appuyant sur l'histoire de ces institutions de crédit en France, en Angleterre, en Belgique, aux États-Unis, etc., etc., quelle est l'utilité que peuvent en retirer l'industrie manufacturière et l'industrie commerciale.

2^o Rechercher si, à l'aide d'une organisation nouvelle, il ne serait pas possible d'éviter les abus et les inconvénients auxquels elles ont donné lieu jusqu'à ce jour, tout en leur conservant une large base d'opérations.

3^o Examiner par l'effet de quelles combinaisons on pourrait faire participer l'industrie agricole aux avantages qu'elles procurent. Serait-il nécessaire pour cela de modifier notre législation hypothécaire?

4^o Si cette nécessité était reconnue, proposer les modifications dont elle serait susceptible, sans toutefois qu'il dût en résulter que la propriété foncière fût dénaturée.

5^o Tracer le plan d'un vaste système de banques applicable à notre pays, ayant son établissement central à Paris, d'où rayonneraient des établissements secondaires dans chaque chef-lieu de département, de manière à ce que leurs opérations fussent surveillées, limitées et réprimées dans leurs écarts.

6^o Quelles seraient les conséquences d'une pareille institution dont la Banque de France et ses comptoirs d'escompte ne pourraient offrir que les premiers linéaments pour l'avenir agricole, manufacturier et commercial de la France?

Le prix, de la valeur d'une médaille d'or de 500 fr., sera décerné dans la séance publique d'août 1842.

Deuxième concours. — Depuis quelques années les vignes du département de l'Hérault et d'une portion du département du Gard sont ravagées par un co-

léoptère désigné sous le nom d'*altisa oleracea*, *altise des potagers*, vulgairement *pucerote bleue*.

L'espace ne nous permettant pas d'insérer les détails sur la forme, les habitudes, les accouplements de cet insecte, les personnes qui désireraient concourir feront bien de réclamer de l'Académie du Gard un programme de ce concours. -

L'Académie décernera une médaille d'or de la valeur de 500 francs à l'auteur du meilleur Mémoire sur les moyens de détruire cet insecte, en conciliant l'économie et l'innocuité des procédés avec la certitude et l'efficacité des résultats.

Le prix sera décerné en août 1845; mais les Mémoires devront être remis avant le 15 juillet 1842, l'Académie se réservant la faculté de faire constater les résultats obtenus avant de prononcer sur le concours.

Troisième concours. — L'Académie royale du Gard décernera aussi, en août 1842, un prix de poésie.

Le sujet indiqué est *l'Echange des prisonniers français et arabes opéré en Afrique, sous les auspices de M. l'évêque d'Alger*.

Les concurrents adopteront le rythme qu'ils jugeront convenable; ils donneront à leur œuvre les développements que peut comporter un poème de deux à trois cents vers.

Le prix consistera en une médaille d'or de la valeur de 100 fr.

Conditions générales — Les ouvrages destinés au concours doivent porter une sentence et un billet cacheté, renfermant cette même sentence, le nom de l'auteur et son adresse.

Ils seront envoyés, *franc de port*, avant le 15 juillet 1842, à M. Nicot, secrétaire perpétuel, hôtel de l'Académie, rue Séguier, 7.

— L'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen décernera, dans sa séance publique du mois d'août 1842, une médaille d'or de la valeur de 600 fr. au meilleur mémoire inédit, sur le sujet suivant :

« Analyser et apprécier les œuvres des littérateurs et des poètes normands « peu connus, depuis Clément Marot jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. »

Prix extraordinaire fondé par M. l'abbé Gossier, remis au concours pour 1842.

« Exposer l'état actuel de l'enseignement des mathématiques dans les collèges, et en faire connaître le résultat pour le plus grand nombre des élèves.

« Si l'auteur pensait que ce résultat n'est pas tel qu'on doit le désirer, quel mode pourrait-on substituer à celui qui est en usage?

« Si le plan proposé pour l'enseignement des mathématiques devait entrai-

« ner des modifications dans celui des humanités, il faudrait en faire ressortir la nécessité, et examiner avec soin si les études littéraires ne pourraient pas en souffrir. »

Observations. — Chaque ouvrage devra porter en tête une devise qui sera répétée sur un billet cacheté, contenant le nom et le domicile de l'auteur. Le billet ne sera ouvert que dans le cas où le prix serait remporté, et par M. le président, en séance particulière, afin que le secrétaire-perpétuel puisse donner avis au lauréat de son succès assez à temps pour qu'il lui soit possible de venir en recevoir le prix en séance publique.

Les académiciens résidans sont seuls exclus du concours.

Les mémoires devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} juin 1842, terme de rigueur, soit à M. Gors, professeur de mathématiques spéciales, rue de la Seille, 10, secrétaire perpétuel de l'Académie, pour la classe des sciences; soit à M. Charles de Stabenrath, juge d'instruction, boulevard Cauchoise, 22, secrétaire perpétuel de l'Académie, pour la classe des lettres.

N. B. Les concurrents feront bien de réclamer de l'Académie de Rouen un programme; l'espace ne permettant pas d'insérer tous les détails.

— On lit dans *l'Echo du Monde savant* :

« La force galvanique est employée en Autriche pour la conservation des arbres et des plantes; on se sert à cet effet de deux anneaux, l'un de zinc, et l'autre de cuivre; on les ajuste l'un sur l'autre et on les applique ainsi autour de la plante que l'on veut conserver. Aussitôt qu'une chenille ou un autre insecte touche seulement l'anneau de cuivre, il reçoit un coup électrique qui le fait tomber; cet appareil produit son effet aussi bien en temps humide qu'en temps sec, et son action est incessante. »

ERRATA.

Page 7 ligne 20 : Mississippi, lisez Missinipi.

Page 9 ligne 32 : eek, ma maison, Nkeek, lisez Neek, ma maison, Keek.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Galerie des Contemporains Illustres, par un Homme de rien, 37^e et 38^e livraisons : sir Robert Peel et Silvio Pellico.

Le Législateur, revue de droit, de législation et de jurisprudence, par MM. Cellier et Théodore Dulau; 10^e cahier, septembre 1841.

Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie, supplément au tome IV avec planches; grand in-8°.

Bulletin de la même Société; année 1841, n° 3; in-12.

Éloge historique de Jacquard, par M. le comte de Fortis; in-8°.

Rapport fait à la Société libre des Beaux-Arts, par Pierre Victor, membre correspondant, sur d'anciennes constructions en bois sculpté de l'intérieur de la Norwège; brochure in-8°.

La Science de la langue française, par M. Rémi, membre de l'Académie, grammaticale de Paris; in-8°.

Cours philosophique et interprétatif des Initiations anciennes et modernes par M. J.-M. Ragon; 1 vol. in-8°.

Programme du sujet de prix proposé par la Société des Antiquaires de France, pour 1842.

Jacques Cœur, commerçant, maître des monnaies, argentier du roi Charles VII, par M. le baron Trouvé; 1 vol. in-8°.

Voyage dans la Belgique, la Hollande et l'Italie, par feu André Thouin, de l'Institut de France; rédigé sur le journal de l'auteur, par M. le baron Trouvé; 2 vol. in-8°; 1841.

Dictionnaire des Idées morales et poétiques, par M. Louis-Auguste Martin; tome 1^{er}; in-18.

Biographie du Clergé contemporain, par un Solitaire; tome II^e; in-18.

Giornale dell' I. R. Istituto Lombardo di Scienze, Lettere ed Arti et Biblioteca italiana; novembre et décembre 1841.

Annali universali di statistica, economia pubblica, storia, viaggi e commercio; tome LXXII^e; novembre 1841.

Revue étrangère et française de législation, etc., par M. Foelix; 3^e année; décembre 1841 et janvier 1842.

La Mère Institutrice de M. Lévi (Alvarès); et le *Bulletin special de l'Institutrice*, par le même; novembre et décembre 1841.

L'Écho du Monde savant; huitième année, paraissant le jeudi et le dimanche; numéros de novembre et décembre 1841 et de janvier 1842.

Le Semeur, journal religieux, philosophique et littéraire, paraissant le mercredi; numéros de décembre 1841 et de janvier 1842.

Mémoires de la Société Archéologique du midi de la France, établie à Toulouse; tome IV^e, 8^e livraison; décembre 1841; in-4^o, avec planches.

Bulletin de la Société de Géographie; novembre et décembre 1841.

Gersoniana. — Joannis Carlerii dicti di Gersono de Laude scriptorum tractatus, etc.; edidit Johannes Spencer Smith, Anglus; in-folio, avec planches.

Le Secrétaire perpétuel, EUGÈNE GARAY DE MONGLAVE.

L'Administrateur-trésorier, A. RENZI.

HUITIÈME

CONGRÈS HISTORIQUE,

CONVOQUÉ

PAR L'INSTITUT HISTORIQUE,

Dans le local ordinaire de ses séances, rue Saint-Guillaume, 9, faubourg Saint-Germain,

POUR LE MERCREDI 15 MAI 1842.

*A Messieurs les membres résidants et correspondants de l'Institut Historique ;
aux savants, littérateurs et artistes qui s'occupent de travaux historiques ;
aux Académies et Sociétés savantes, françaises et étrangères, etc., etc.*

Au nom de l'Institut Historique, nous avons l'honneur de vous inviter à venir assister au huitième Congrès Historique qui s'ouvrira le dimanche 15 mai 1842.

Nous vous en adressons le programme.

Nous espérons que vous voudrez bien nous aider de vos travaux et concourir à augmenter le nombre des questions que nous avons posées.

Agréez l'assurance de notre parfaite considération.

Les membres du conseil de l'Institut Historique :

Le marquis de PASTORET, président ; le baron TAYLOR, vice-président ; P. ROYER-COLLARD, vice-président-adjoint ; EUGÈNE GARAT DE MONGLAVE, secrétaire-perpétuel ; A. RENZI, administrateur-trésorier.

DUFREY (de l'Yonne), président de la 1^{re} classe (*Histoire générale et Histoire de France*) ; H. PRAT, vice-président ; ROBERT (du Var), secrétaire ; ROBIKAR, secrétaire-adjoint.

MARY-LAFON, président de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*) ; LEUDIER, vice-président ; J.-L. VINCENT, vice-président-adjoint ; NOLTE, secrétaire ; THOMMEL, secrétaire-adjoint.

N. DE BERTY, président de la 3^e classe (*Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) ; l'abbé BANCHE, vice-président ; JOEAT, vice-président-adjoint ; H. BARBIER, secrétaire ; M. FOULON, secrétaire-adjoint.

ERNEST BRITON, président de la 4^e classe (*Histoire des beaux-arts*) ; ALBERT LEHOIR, vice-président ; ELWART, vice-président-adjoint ; FERDINAND THOMAS, secrétaire.

PROGRAMME DU CONGRÈS.

L'Institut Historique, fondé dans le but d'encourager et de propager les études historiques,

Considérant qu'à défaut d'une méthode commune on ne peut établir dans la science un centre de travail et de communications intellectuelles que de deux manières, savoir : par la direction des efforts de tous sur les mêmes sujets, et par la délibération en commun et la discussion des travaux à faire ;

Que les meilleurs moyens à employer pour arriver à ce double résultat sont, indépendamment des travaux intérieurs, de convoquer des Congrès, de provoquer l'émission de questions sur l'histoire, et de proposer des prix dans les quatre spécialités de l'Institut Historique ;

ARRÊTE :

Le huitième Congrès historique s'ouvrira à Paris le dimanche 15 mai 1842, à une heure pour être continué, à la même heure, les mardi 17 mai, jeudi 19, samedi 21, lundi 23,

mercredi 25, vendredi 27, dimanche 29, mardi 31, jeudi 2 juin, samedi 4, lundi 6, mercredi 8, vendredi 10, dimanche 12, jour de clôture. Les savants nationaux et étrangers sont invités à y prendre part.

Dans la première séance, les quatre prix, entrant dans les spécialités des quatre classes de l'Institut Historique, seront décernés, s'il y a lieu ; et les sujets de ces mêmes prix pour l'année suivante seront rendus publics, avec les conditions des concours.

Pour ce huitième Congrès, les questions suivantes sont mises en discussion :

PREMIÈRE CLASSE (*Histoire générale et histoire de France*).

1. Faire l'histoire de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem depuis son origine jusqu'à nos jours.
2. Quels sont les caractères des peuples primitifs, et chez quelle nation de l'Europe pourrait-on les retrouver ?

DEUXIÈME CLASSE (*Histoire des langues et des littératures*).

1. Quel a été l'état des lettres en Angleterre sous le règne d'Élisabeth ?
2. Faire l'histoire de l'improvisation en Italie.
3. Quelle est l'influence de l'esprit du siècle actuel sur la littérature ?

TROISIÈME CLASSE (*Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*).

1. Quel était l'état des sciences mathématiques aux IX^e, X^e, XI^e et XII^e siècles, époque de la construction des grandes cathédrales ?
2. Faire l'histoire de la philosophie scolastique depuis Boèce jusqu'à Abélard.
3. Quelle a été l'influence du costume sur les mœurs des différents peuples ?
4. Rechercher, à l'aide des monuments poétiques, philosophiques et historiques, ce que les peuples ont entendu par le mot *Loi* aux différentes époques de leur civilisation.
5. Rechercher les véritables motifs de la condamnation de Galilée.
6. Rechercher les influences exercées sur la durée de la vie humaine par le climat, les habitudes, le régime et le tempérament.
7. Le paganisme a-t-il exercé une influence sur la morale publique des peuples anciens, et quelle a été cette influence ?
8. Quelle fut l'influence de Newton sur les sciences ?
9. Exposer les doctrines philosophiques de Leibnitz, et en apprécier l'influence sur la philosophie moderne.

QUATRIÈME CLASSE (*Histoire des beaux-arts*).

1. Quelles furent les principales formes de temples chez les peuples anciens ?
2. Caractériser par l'histoire l'origine, les progrès et la décadence de l'architecture gothique ?
3. Quelle influence les mœurs ont-elles exercée sur les arts au temps de la Régence et de Louis XV ?
4. Exposer, d'après les textes et les monuments, quels étaient les principaux usages observés par les Romains dans les festins, au temps de la République et de l'Empire ?

AVIS IMPORTANT.

Toutes les personnes qui désireraient traiter une des questions désignées pour le Congrès devront le faire savoir au secrétariat de l'Institut Historique avant le 14 mai.

Celles qui ne pourraient pas se rendre au Congrès sont invitées à adresser au bureau du Congrès, également avant le 14 mai, les mémoires qu'elles auraient rédigés sur les questions insérées au tableau dressé par l'Institut Historique.

MÉMOIRES.

JUSQU'À QUEL POINT LES LUMIÈRES ONT-ELLES CONTRIBUÉ AU DÉVELOPPEMENT MORAL DES PEUPLES?

La question que j'ai à présenter est, selon moi, une des plus graves que l'on puisse examiner ; elle exige une discussion sérieuse et approfondie ; il importe donc de la poser avec fermeté et précision, de crainte que la discussion qui va suivre ne dégénère en stériles divagations, au lieu de se tenir à la hauteur imposée par la nature même du sujet.

Le philosophe de Genève avance que les sciences et les arts, les académies, l'imprimerie, ne sont d'aucune utilité aux peuples, et que, bien loin de là, tout ce brillant cortège de la civilisation est la source de mille maux. Nous, à qui un semblable paradoxe ne serait pas pardonné, parce que nous n'avons pas le génie de Rousseau, nous pensons, au contraire, que la culture de l'esprit, que le savoir, les lumières, sont quelque chose d'excellent en soi, et qu'en tout cas, si l'on venait à les retrancher brusquement du milieu d'une société parvenue à un certain développement, ou qui penche même vers son déclin, on ne remédierait à rien par cette imprudente suppression, et qu'on augmenterait même l'immoralité au lieu de l'affaiblir.

En thèse générale, en considérant la chose *à priori*, l'on peut dire que le libre et complet développement des facultés doit conduire, ou à une vertu plus parfaite et plus solide, ou à une dépravation plus affreuse. Ceci paraît large et doit contenter tout le monde. Par là cependant se trouve modifiée et singulièrement restreinte cette proposition, généralement admise il y a une dizaine d'années, que *le savoir engendre nécessairement la moralité*.

Avançons dans notre sujet. La question a été historiquement posée ; c'est donc sur le terrain des faits qu'il faut s'établir, au point de vue de l'histoire qu'il faut se placer ; et, disons-le en passant, cette manière d'envisager les choses offre d'inappréciables avantages. Effectivement l'observation, si elle se fait avec les conditions requises, ne trompe jamais ; elle conduit infailliblement à la vérité ; au lieu que le raisonnement absolu de sa nature, si on l'applique aux choses humaines qui n'admettent pas l'absolu, peut et doit souvent conduire à des conséquences erronées ; et de telles erreurs sont de la nature la plus dangereuse, parce qu'elles ressemblent à des vérités.

En interrogeant l'histoire, nous trouverons peut-être que les lumières ont bien plus souvent servi au mal qu'au bien ; c'est du moins la conséquence que je redoute.

Les premiers peuples chez lesquels on aperçoit quelques lueurs de civilisation, les Babyloniens, les Phéniciens, les Lydiens, les Égyptiens, furent, comme on sait, contraints de se soumettre à un peuple nouveau, qui, en peu d'années, était parvenu à l'empire du monde. Cette supériorité des Perses sur des peuples plus anciens ne peut s'expliquer que par un plus mâle courage, une discipline plus forte, une union plus intime entre les citoyens d'un même Etat, et une entière confiance dans le héros qui les commandait ; et ils auraient pu dire à leurs rivaux : *Subeunda meliorum imperia*.

Par quelle fatalité arrive-t-il que ceux qui étaient régis par d'admirables lois, qui recevaient une éducation excellente, dont la vie était simple et frugale ; qui, dans les premières années de leur empire, ont fait preuve d'un esprit de justice incomparable, d'une modération, d'une douceur, d'un patriotisme au-dessus de tout éloge, tombent sous les derniers règnes, et lorsqu'ils sont plus éclairés, dans les plus condamnables excès ? Les questions de succession, qui d'abord s'arrangeaient à l'amiable, donnèrent lieu à de sanglantes guerres et aux plus horribles assassinats ; le palais des rois fut le théâtre des plus révoltantes cruautés.

Intrépides naguère, ils ne connaissent plus contre leurs ennemis que les plus noires perfidies (1), les plus lâches trahisons ! Ce sont eux qui les premiers apprennent aux hommes à vendre leur patrie pour de l'or (*vendidit hic auro patriam*) ! Ne nous pressons pas d'accuser les lumières, mais avouons qu'en en faisant un mauvais usage on arrive rapidement à une plus complète dépravation.

Quelle clarté vient frapper mes yeux ! qu'elles sont ces vives splendeurs, ces éblouissantes magnificences dont l'incomparable éclat a rejailli et rejaillira sur tous les siècles !

C'est l'Ionie avec ses villes florissantes ; c'est Sparte avec ses mœurs austères et ses invincibles guerriers ; c'est Athènes, immortelle cité qui n'a point eu d'égale encore, et dont la grandeur ne sera peut-être jamais surpassée. Là ont été cultivés et épuisés tous les genres de gloire ; c'est là que tous les arts ont été inventés et poussés à la dernière perfection. Qui mieux que les Hellènes a connu l'art sublime de jeter sur la toile des êtres vivants, d'échauffer et de vivifier le marbre et le bronze ? Avant que la pensée philosophique eût agrandi le domaine de l'intelligence et porté l'esprit de l'homme jusque dans les cieux, l'inspiration de l'artiste avait ajouté à la religion des peuples, tant elle avait su répandre de grandeur et de majesté sur tous les traits de la statue du souverain des dieux.

Où trouver des historiens, je ne dis pas supérieurs, mais comparables à Hérodote et à Thucydide ; des écrivains qui aient autant d'art et de symétrie qu'Isocrate ; autant de précision, de force et de clarté qu'Aristote ; autant d'éloquence et de magie que Platon, qui semble au-dessus de l'humanité ? Les ora-

(1) La retraite des dix mille, dont on fit périr les chefs, en les attirant à une entrevue ; les massacres ordonnés par Ochus.....

teurs, par l'élévation de leurs pensées, par le charme irrésistible de leurs discours, n'ont-ils pas fait d'un mythe traditionnel une vérité historique? Pourquoi faut-il que les chaînes d'or ne les aient pas moins asservis eux-mêmes que ceux qu'ils entraînaient par la puissance de leur parole!

Les expressions manquent pour rendre l'admiration que l'on éprouve; et cependant nous n'avons rien dit encore de l'enthousiasme et des prestiges de la poésie; nous n'avons pas prononcé les noms, les grands noms d'Homère, d'Eschyle, de Sophocle et de Pindare. Ce n'est vraiment que dans ce pays enchanté que l'on sait faire vibrer les cordes de la lyre de manière à ébranler toutes les puissances de l'âme, à ravir les hommes et les dieux, à communiquer le mouvement et la vie aux solitudes et aux bois, à dompter les monstres, à subjuguier jusqu'aux puissances infernales, qui, pour la première fois, oublient leur inflexibilité.

Que leur a-t-il manqué, aux Hellènes? une seule chose, la vertu. Les Grecs eux-mêmes en ont fait l'aveu; ils ont reconnu et proclamé que chez eux on savait parfaitement définir la vertu et en parler en termes magnifiques, mais que les Scythes la pratiquaient. Ainsi, un peuple resté à l'état barbare ou patriarcal est, pour ce qui concerne les mœurs, beaucoup au dessus de la nation la plus civilisée du monde, de l'aveu même de cette nation. Y aurait-il donc pour les peuples, comme pour les simples particuliers, une heureuse médiocrité, d'où il serait désirable de ne point sortir? Quoi qu'il en soit, il n'est pas donné à tous de persister dans cet état mitoyen où se trouve peut-être le bonheur. Il est des circonstances imprévues, des événements au dessus des forces humaines, qui précipitent de certains peuples sur la scène de l'histoire, où ils brillent quelques instants, d'où bientôt ils disparaissent épuisés et anéantis. La gloire ressemble en quelque sorte à la foudre, dont les yeux des mortels ne peuvent soutenir l'éclat.

Quand nous disons que les Grecs ont manqué de vertu, nous nous plaçons à une époque assez avancée de leur histoire, car en remontant quelques siècles, ou même un certain nombre d'olympiades, on trouve à Lacédémone des mœurs austères, un gouvernement fort, des chefs incorruptibles; à Athènes même, où une effroyable dépravation se fit si tôt remarquer, on peut signaler Solon. Aristide, Milésias.... et beaucoup d'autres qui ont honoré l'humanité en comblant de bienfaits leur patrie. Dracon lui-même, par l'extrême sévérité de ses lois, ne témoigna-t-il pas d'une salutaire horreur pour le crime?

Les Athéniens, outre le courage héroïque et l'admirable dévouement qu'ils montrèrent dans les guerres médiques, ne donnèrent-ils pas un mémorable exemple de modération et de justice, lorsque, sur l'avis d'Aristide, ils renoncèrent sans hésiter à un projet fort utile, mais contraire aux lois de l'équité et de l'honneur?

Il est même à croire qu'ils eussent longtemps encore persisté dans d'aussi louables sentiments, dans cet amour inaltérable du devoir, sans l'ambition effrénée et si imprévoyante de quelques-uns de leurs hommes d'État, qui les je-

tèrent dans une démocratie sans contre-poids, téméraire, avide, facile à séduire et à entraîner. C'est ce qui fit sortir du néant et donna une importance réelle à des hommes sans valeur et sans conscience, à de méprisables charlatans, tels que Hyperbolus et Anytus. Subjugué par les vociférations forcées de ces sycophantes, le peuple le plus doux et le plus humain, qui avait érigé un autel à la Pitié, déploya une superstitieuse fureur contre des généraux innocents, et condamna avec une joie féroce, soit à l'exil, soit à la peine capitale, des hommes dont l'histoire a recueilli les noms avec une sorte de vénération, les Aristide, les Socrate, les Phocion. Plus tard on vit ce peuple, si jaloux et si fier de son indépendance, prodiguer les statues à l'agent d'un despote, et brûler un encens sacrilège en l'honneur des concubines d'un soldat heureux.

Mais il faut voir par quels degrés le premier peuple du monde, je ne crains pas de le dire, est arrivé à un tel abaissement moral.

Vous avez vu dans l'excellent ouvrage de M. de Pastoret que le législateur Solon ne prétendit pas donner aux Athéniens les lois les plus parfaites, mais les meilleures qu'ils pussent supporter : elles étaient pourtant empreintes d'une haute sagesse.

Dans un Etat libre c'est le peuple qui décide et qui gouverne ; mais le législateur avait bien compris que son œuvre ne pourrait longtemps subsister, ni l'Etat se conserver, si les plus importantes décisions dépendaient d'une multitude impressionnable et facile à égarer. Il chercha donc un contre-poids dans l'autorité de l'Aréopage, auquel il accorda de grands privilèges et l'initiative de certaines affaires. Périclès, ambitieux outre mesure, et voulant arriver par des voies détournées au souverain pouvoir dont Miltiade avait joui de fait par sa supériorité, et auquel Thémistocle avait aspiré, brisa ce ressort nécessaire pour maintenir un salutaire équilibre entre les pouvoirs de la cité : alors la démocratie l'emporta, et se perdit par ses excès, ainsi que nous l'avons dit. Périclès, plus éclairé que Léonidas, que Miltiade, qu'Aristide, n'eut pas autant de vertu, autant de patriotisme que ces grands hommes, et, pour satisfaire sa vanité et son ambition, il compromit à jamais les destinées de sa patrie. Les mœurs allèrent toujours en se dégradant à Athènes ; mais il faut noter aussi que Sparte, qui ne cultivait ni les lettres, ni les arts, éclairée au moins par reflet des lumières de la prospérité et de la civilisation, déchet rapidement, et tomba (ce qui condamne Rousseau) au dernier degré de dépravation.

Après la Grèce, l'Italie doit fixer nos regards.

La vertu romaine est devenue proverbiale. Rome a dû l'empire du monde autant à ses lois et à la justice de son gouvernement qu'à la discipline et à la force invincible de ses armées. A part les luttes ardentes entre les patriciens et le peuple, on peut dire hautement que les Romains ont eu sur les autres peuples une supériorité morale incontestable. Pour s'en convaincre, il ne faut que se rappeler les noms de Fabricius et de Camille, de Cincinnatus et de Caton. Dans ces débats même si fréquents, si passionnés du Forum, une concession, un dis-

cours, un apologue calmait tous les ressentiments, et ramenait, sans effusion de sang, la paix et la concorde au sein de la cité.

Le peuple romain était simple; il ne connaissait ni les arts, ni les sciences : c'est à la suite de ses victoires que Rome a été conquise par la civilisation.

Les Étrusques, la Grande Grèce, la Sicile, où depuis longtemps il existait une certaine culture intellectuelle, lui donnèrent les premières idées de l'architecture, de la statuaire et de la poésie. Quant à l'éloquence, elle fut quelque chose de spontané, de naturel; c'était non un art, mais une faculté. Bientôt les lumières y pénétrèrent de toutes parts; mais telle était la constitution robuste de ce peuple, que les mœurs n'en éprouvèrent d'abord aucune atteinte. Polybe remarque que le serment de la part d'un Grec était chose illusoire et n'offrait aucune garantie, au lieu que pour le Romain c'était une chaîne qu'on ne pouvait briser. Ainsi, six cents ans après sa fondation, Rome possédait encore à peu près en entier ce qui avait fait sa force et sa grandeur.

Mais d'effroyables désordres vont commencer. Rome va être inondée de sang.

Lorsque les arts de la Grèce pénétrèrent dans Rome, l'affaiblissement des vertus publiques les y accompagne; et l'on peut dire que la ville de Romulus penche déjà vers son déclin. Il en est de ces bronzes qui respirent, de ces tableaux vivants, de ces brillantes compositions littéraires, comme du vin vieux servi au grand roi de Médie; ils enivrent les Romains et semblent leur ôter cette haute intelligence, cette profonde sagesse qui leur a conquis le monde, pour les précipiter dans l'aveuglement le plus étrange. Ce singulier spectacle explique la sauvage indignation de Jean-Jacques, et ses emportements enfantins contre ces merveilles, devant lesquelles tout genou fléchit au milieu du peuple-roi. Mais pourtant est-ce bien à ces chefs-d'œuvre qu'il faut attribuer la révolution qui s'opère alors dans les mœurs des Romains. Si le patriotisme s'éteint, si le courage civil s'énervé, si la valeur se tourne contre l'empire qu'elle inonde de sang, quelle est, en définitive, la cause de tous ces affreux désordres?

Caton augure très-mal de l'avenir de Rome; pourquoi? parce qu'on n'y connaît plus la valeur de chaque objet; parce qu'un poisson s'y vend plus cher qu'un bœuf. Ce sont, dit Pline, les domaines étendus comme des provinces qui ont perdu l'Italie, *perdidere Italiam latifundia*. Si l'on en croit Montesquieu, c'est moins à la cupidité des particuliers, auxquels il fallait des terres immenses, qu'à l'étendue et à la grandeur même de l'empire qu'il faut rapporter tous les maux de la république et la ruine de l'Etat. Rollin en accuse le luxe et l'amour immodéré des plaisirs.

Ces différentes causes ne dénotent pas une très-haute moralité; il faut cependant en chercher de plus intimes, de plus profondes, de plus générales.

Si l'on suit attentivement le mouvement qui se manifeste, les tendances qui apparaissent dans les sociétés parvenues à un certain degré de civilisation, on remarque avec anxiété que l'habileté et la ruse cherchent à remplacer la force;

que presque tous les efforts se dirigent vers les dehors et les apparences de la vertu, beaucoup plus que vers la vertu elle-même ; que le fard supplée aux couleurs naturelles, et que toutes les figures veulent se cacher sous des masques trompeurs ; que la vie enfin s'efface, puisque les devoirs en sont écartés, et qu'il ne reste plus qu'une comédie où chacun joue un rôle plus ou moins brillant, plus ou moins burlesque ; d'où ce mot si juste et trop peu remarqué d'Auguste à son lit de mort : « Amis, comment me suis-je acquitté de mon rôle (1) ? » Ainsi, dans le commerce ordinaire de la vie, dans les relations journalières, il y a sans doute beaucoup d'esprit, une grande souplesse de caractère, des airs affectés de bienveillance, une politesse charmante, mais il y a surtout beaucoup de fausseté et d'hypocrisie ; il s'y rencontre comme une émulation d'adresse et de perfidie. On s'y dispute la palme de l'impudence et du mensonge ; et si jamais on éprouve quelque remords, ce n'est pas d'avoir fait quelque chose de honteux, c'est de ne l'avoir point assez habilement caché. Ce ne fut pas cependant à Rome que la dissimulation et la duplicité furent poussées le plus loin ; le caractère romain, caractère d'énergie et de droiture, ne s'y prêtait que de mauvaise grâce. Autant qu'on le put, on brava, et dans peu d'années, chez un peuple autrefois si renommé pour la pureté des mœurs et la fidélité du lien conjugal (2), on vit se multiplier d'une manière effrayante les adultères par la contagion de l'exemple, et surtout par la facilité du divorce, qui en prévenait la honte et en assurait l'impunité.

Dans la vie politique on montra aussi beaucoup de résolution et d'audace ; tous les hommes forts, sans s'envelopper de voiles, visèrent à leurs intérêts et marchèrent tête levée à leurs fins. Sylla, par exemple, proclama qu'il marchait sur Rome pour se venger de ses ennemis. César aussi affronta plus d'un orage, et ne se contraignit point lorsqu'il lui parut nécessaire de frapper de terreur ses adversaires et de ranimer le courage des siens. Cependant ces hommes si forts ne pouvaient pas toujours se passer de la dissimulation et de la ruse, et ils y recouraient sans peine, et employaient des moyens bien plus coupables encore, non pour le salut de la patrie, dont ils se souciaient fort peu, mais pour la satisfaction d'une ambition insensée. L'ambition, dans ces temps malheureux, c'est un monstre qui demande des milliers de victimes, et qui n'est jamais satisfait pleinement des sacrifices qu'on lui a prodigués. Ce monstre est si impérieux, si absolu, qu'il substitue l'individu à toute une nation, l'intérêt privé à l'intérêt général : en sorte que chacun se dit :

Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis.

(1) *Amicos percontatus, ecquid iis videretur minimum vite commode transigisse.* SUEt., *Aug.*, 99.

(2) Le divorce était dans la loi, mais il n'était pas dans les mœurs, et Rome vit plus de cinq siècles s'écouler sans qu'aucun de ses enfants eût recours à l'article concernant la répudiation.

Chacun aspire à faire monter, même sur des monceaux de cadavres, son char au Capitole.

Contre de telles fureurs que pouvait la philosophie?

Quand on lit Platon et les autres philosophes, on serait tenté de croire, avec un grand nombre d'hommes superficiels, que leurs écrits, que leurs écoles ont dû heureusement modifier les mœurs des peuples; mais l'étude sérieuse de l'histoire dément cette opinion. A Athènes, le berceau de la philosophie morale, le chef-lieu des plus célèbres écoles, aucune amélioration ne fut apportée à l'état moral du peuple. Que si l'on peut signaler une action directe exercée sur l'éducation d'Épaminondas et de Philopœmen, on ne manquera pas d'opposer à ces deux grands hommes deux Grecs non moins illustres, qui ne durent rien à la philosophie, Pélopidas et Timoléon.

A vrai dire, chez les anciens comme chez les modernes, la philosophie a été une espèce d'ornement, un objet de luxe, une sorte de joyau, dont les rois eux-mêmes ont été curieux de se parer. C'est ainsi qu'on peut expliquer les deux voyages de Platon en Sicile, la présence de Sénèque dans les conseils de Néron, le séjour de Voltaire, qui de son temps passait pour un grand philosophe, à la cour du grand Frédéric. Sans doute, si l'on mettait les philosophes en parallèle avec les princes, on trouverait la sagesse et les vertus du côté des premiers; la finesse et l'habileté seraient le partage des seconds. En effet, de ce que le disciple de Socrate a passé quelque temps dans le palais d'un tyran, sa gloire n'y a pas beaucoup gagné, ni la morale non plus; Sénèque ne parvint pas à former un empereur clément et juste; quant à Voltaire, ce fut avec l'indignation la plus profonde et le plus vif dépit qu'il entendit ces mortifiantes paroles : *On presse l'orange et on en jette l'écorce.*

A Rome également ce fut une affaire de mode, et je n'accorderais pas même à la doctrine d'Épicure autant d'influence que Montesquieu lui en attribue. Qu'arriva-t-il donc? une chose bien simple : chacun adopte la secte qui convient à ses goûts, qui répond le mieux à ses instincts et à ses tendances. Pendant que César exaltait le scepticisme si commode pour un homme qui veut violer les lois, et que le riche Atticus se déclarait pour l'école qui permet toutes les jouissances et proscriit la vie active, les Romains lettrés et admirateurs de la Grèce embrassèrent l'ancienne ou la nouvelle académie; et les traditions de probité sévère et de vertu rigide de la famille Porcia jetèrent Caton dans la secte des stoïciens, héritiers des principes austères de Zénon. De cette manière, la philosophie, par sa diversité même, se pliait complaisamment au caractère, aux habitudes, et en quelque sorte aux exigences de chacun : ce n'était donc pas un point de départ bien marqué, une règle inflexible, une ligne de conduite de laquelle il n'eût pas été permis de s'écarter; c'était seulement une étude d'agrément dont on ne pouvait se passer; c'étaient des connaissances curieuses et amusantes, sans pourtant manquer de gravité, dont il était nécessaire de pouvoir parler d'une manière intéressante.

D'ailleurs, quoi qu'en disent les déclamateurs ignorants, les anciens, malgré tous leurs efforts, n'ont pu arriver à des principes clairs, précis et certains, qui pussent commander la conviction au nom de l'évidence; au contraire, on découvre souvent dans leurs Traités, au milieu de subtilités futiles et de misérables jeux d'esprit, beaucoup de choses indéterminées et vagues : c'est une bonne fortune quand au lieu du certain on rencontre le probable. Si donc Cicéron, dans ses *Tusculanes* et le *De Finibus B. et M.*, cherche à s'élever, en faveur du beau et du juste, à des déductions bien motivées, il lui a fallu pour cela des efforts inouïs, et il n'y est arrivé qu'en tendant, pour ainsi dire, tous les ressorts de son intelligence; et, comme ce qui est violent ne saurait durer, il se relâche insensiblement, et même dans le *De Divinatione* et le *De Natura Deorum*, on voit un esprit tout à fait dégagé, se livrant avec une gaité insensée à toutes les chances d'un doute presque universel. Le patriotisme se trompa donc en cherchant là un appui solide, et l'on prévoit qu'en expirant il pourra s'écrier : *O vertu, tu n'es qu'un mot!*

Faut-il passer en revue les cours d'Alexandrie, de Pergame et d'Antioche, où sans doute il existe beaucoup d'élégance, une politesse parfaite; où l'on trouve, en un mot, tous les arts? On y est donc fort éclairé et aussi profondément immoral, et vous ne me pardonneriez pas de tracer ici le tableau de toutes ces turpitudes qui font rougir l'humanité.

Que dire des Juifs, ces hommes, pour ainsi parler, perpétuellement tenus sous la main de Dieu, et si sévèrement châtiés toutes les fois qu'ils abandonnent la divine loi? Leurs mœurs se sont adoucies, au moins en apparence; ils étudiaient l'Écriture et cultivent les lettres. Le Pharisien a horreur de l'idolâtrie; il craint le contact d'un Gentil comme une souillure; il court au bout du monde pour faire un prosélyte; il est austère et réglé dans ses mœurs, prie longtemps, jeûne souvent, médite sans cesse la loi, et s'en pare (1) pour ainsi dire; le Pharisien se purifie souvent, ne parle de Jehovah qu'avec le plus profond respect : le Pharisien est un saint... Non, mille fois non, ce n'est qu'un hypocrite. C'est donc un homme de la civilisation? allez-vous me dire. — Il est au moins tel, malgré la civilisation et en dépit des lumières. Voilà pour les temps qui ont précédé la prédication de l'Évangile.

Nous l'avons vu : dans les sociétés païennes, la culture des lettres, la perfection de l'art, si elles n'ont pas amené la corruption des mœurs, ont été impuissantes pour arrêter les progrès du mal : les ressources qu'on croyait trouver dans l'étude de la philosophie n'ont pas eu plus d'efficacité.

Il était temps que la Providence vint au secours de l'humanité : une religion descendue du ciel nous fut présentée comme un remède à tous nos maux. Le christianisme prescrit avant tout la droiture et la simplicité du cœur; il exige que l'homme fidèle à Dieu soit sincère et vrai dans ses relations avec ses sembla-

(1) On sait qu'ils attachaient à leurs habits certains passages de l'Écriture.

bles ; et l'amour du prochain est prescrit avec plus de rigueur encore que l'amour de Dieu même (1). Il met donc en garde contre la dissimulation et la duplicité : il ne proscriit rien avec autant d'amertume et de force que l'hypocrisie.

Ici il n'est pas question seulement d'étudier les divins préceptes, de les connaître, de les enseigner aux autres ; cela pouvait suffire au Pharisien ; mais le disciple de l'Évangile doit surtout les observer. *Non doctores legis, sed factores*. Non-seulement le chrétien ne doit pas pécher, mais le désir, mais la pensée même du mal lui sont interdits.

Voilà de vives lumières répandues sur les devoirs de la vie, voilà d'admirables principes de moralité, et la sanction n'y manque pas non plus : c'est une vie éternellement heureuse pour le fidèle, des tourments sans fin pour les prévaricateurs.

Un enseignement aussi sublime produisit son effet ; et, si la sagesse antique put quelque part se glorifier d'avoir des enfants, on doit dire que le christianisme naissant montra au monde des hommes, des hommes selon toute l'énergie de l'expression ; et, à vrai dire, les miracles qu'on leur attribue m'étonnent moins que les merveilleuses vertus dont ils donnent le premier exemple. Vous le savez, après de terribles épreuves d'où elle sortit victorieuse, la religion nouvelle rendit un peu de chaleur au cadavre de l'Empire, et les disciples de l'Évangile entrèrent dans la civilisation, à laquelle ils donnèrent un nouvel éclat ; mais comme, dans une peste désolatrice, le dévouement succombe quelquefois, atteint par le fléau auquel il n'a pu arracher toutes ses victimes, ainsi les chrétiens, en contact avec un monde corrompu, ne purent se préserver de la contagion : le mal qu'ils devaient guérir les gagna eux-mêmes, et fit d'affreux ravages dans leurs rangs.

Sans doute, aux IV^e et V^e siècles, il y a des hommes dévoués, des hommes selon le cœur de Dieu, de grands saints dont la religion a consacré les noms ; toutefois on a remarqué que dès cette époque le relâchement s'insinua au milieu des chrétiens ; et l'on peut, ainsi que nous l'avons dit, signaler dès lors d'affreux désordres et des scandales de plus d'un genre. Salvien les a mis en relief avec une vive éloquence, de même qu'il a flétri avec énergie les vices honteux des Romains, de même qu'il s'est élevé avec force contre les nombreux actes de cruauté commis par les Barbares, qui se ruaient alors sur les provinces de l'Empire. Ainsi tous les crimes n'appartiennent pas à la civilisation ; les Barbares aussi en commettent : oui, sans aucun doute. Pour être juste, toutefois, il faut marquer une énorme différence entre les Barbares conquérants, les Barbares qui ont les armes à la main et qui usent et abusent des terribles droits de la guerre, et les Barbares tranquilles dans leur pays, vivant paisiblement au milieu de leurs fa-

(1) Si, étant à l'autel, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton présent, et ne reviens l'offrir à Dieu qu'après t'être sincèrement réconcilié avec ton frère.

milles, sacrifiant aux dieux de la patrie, accueillant avec empressement et préservant de toute insulte l'étranger qui vient les visiter sous la protection des dieux hospitaliers.

Dans ma course rapide je ne m'arrêterai point au moyen-âge, qui n'est guère civilisé, ni à l'empire byzantin, qui ne l'est que trop. Je remarquerai seulement, pour ce qui concerne les successeurs de Constantin, que les hommes qui aiment à déclamer contre la civilisation, trouveront dans leur histoire la matière de plus d'une page éloquente. Ce thème, vraiment, convenait à Rousseau. Quel autre que cet habile et foudroyant écrivain pourrait inspirer assez d'horreur pour tant de lâches trahisons et de criminels complots ; pour cet abominable raffinement de cruauté, qui semble emprunté à l'enfer ; pour tous ces forfaits épouvantables, préparés de longue main et exécutés avec un sang-froid qui fait frémir ?

Il n'est pas aisé de caractériser nettement, sous le point de vue qui nous occupe, l'époque de la renaissance ; un incroyable pêle-mêle, des éléments de diverse nature, des principes opposés qui partout se combattent, des forces contraires qui se heurtent, se poussent et se repoussent, et cela en politique, en religion, en morale aussi ; des événements fortuits, des accidents fâcheux, qui apportent de brusques changements et ajoutent à la confusion ; beaucoup de choses qui s'en vont, et qui font un dernier effort avant de disparaître à jamais ; quantité d'idées nouvelles qui veulent se faire jour, et qui n'arrivent qu'après de rudes combats au sein de toute la société ; toutes ces choses se refusent à une analyse minutieuse et complète. Ce qu'il importe de reconnaître, c'est que l'Italie, plus avancée que les autres parties de l'Europe, n'exerce pas sur elles, et notamment sur la France, une influence morale dont on puisse se féliciter. Les doctrines d'un Florentin trop fameux, étudiées avec enthousiasme et presque systématiquement suivies, engagèrent la politique dans des voies criminelles et désastreuses. Il semble qu'à plusieurs reprises on dut désespérer du salut de la France : toujours est-il qu'après la mort de Henri III le mal était à son comble. Ainsi au XVI^e siècle, siècle beaucoup plus éclairé que les précédents, nous voyons une démoralisation déplorable. Je n'en voudrais cependant pas accuser avec Rousseau les sciences et les arts dont l'amour se ranime ; car tous les coupables ne sont pas lettrés, et le zèle religieux éclate quelquefois en fanatisme farouche.

Il est encore à remarquer que l'art d'acheter les hommes, poussé à une si rare perfection par les anciens, ne paraît pas avoir été beaucoup en honneur chez les nôtres. Quant à Philippe II, il le pratique avec une rare habileté et sur une grande échelle. Les principaux chefs de la Ligue, y compris plusieurs curés de Paris, s'étaient vendus à l'étranger à beaux deniers comptants : et de quelque mystère qu'on s'enveloppât pour conclure ces honteux marchés, il en transpirait toujours quelque chose dans le public ; et les habiles du temps, en suivant de près tous ces héros d'une cause sacrée, ne manquaient pas de découvrir le malencontreux petit bout d'oreille.

Grâce au christianisme, il se trouve dans les sociétés modernes un principe de renouvellement incessant et d'amélioration perpétuelle. Là où règne cette religion céleste qui embrasse tous les âges, et qui consacre des soins spéciaux à l'enfance, la première éducation est toujours excellente, et beaucoup la prennent au sérieux ; aussi, au moment où l'on croirait tout perdu, les maux disparaissent et peu à peu se réparent. C'est le spectacle que nous présente le commencement du XVII^e siècle. Tandis que, sous le régime paternel de Henri IV, l'administration ferme et sage de Sully fait renaitre l'ordre, l'abondance et la paix dans le royaume, des hommes animés de l'esprit de Dieu fondent de précieuses institutions, destinées à faire pénétrer dans toutes les classes de solides instructions, de bons exemples, tous les bienfaits de la charité la plus ardente. Les écoles de Port-Royal et les établissements du grand Vincent de Paul, en rappelant les vertus primitives du christianisme, exercèrent la plus salutaire influence sur les mœurs du peuple et de la bourgeoisie ; et, pendant que la religion déployait une pompe et une grandeur jusque-là inconnues, représentée par des prélats tels que Fénelon et Bossuet, la royauté, armée d'une puissance à peu près sans limites, environnée de prestige et de gloire, imposa aux passions des grands, et fit régner partout l'ordre et la régularité : de telle sorte qu'aux troubles de la Fronde près et à quelques scandales (qui paraissent inhérents aux choses humaines), ce siècle, qui fut précédé de temps si calamiteux, ce siècle si glorieux par sa littérature, paraît également supérieur en moralité à toutes les autres époques : et si je voulais prouver le progrès moral venant nécessairement à la suite du développement intellectuel, c'est ce XVII^e siècle que je choiserais comme exemple (bien que cela paraisse peut-être un paradoxe), mais je me garderais bien (autre paradoxe), pour appuyer ma thèse, de citer le XVIII^e siècle.

Au XVIII^e siècle, bien que la littérature n'ait plus de représentants aussi brillants, aussi sublimes, on est certainement plus éclairé qu'au siècle précédent. L'intelligence s'est prise à plus d'objets, le cercle des connaissances s'est étendu : tout le monde lit et écrit ; c'est une société charmante. Il y a de grandes lumières, mais aussi il y a une profonde immoralité, une corruption qu'on s'explique à peine.

Entendons-nous, néanmoins ; il y a corruption ; mais cette corruption heureusement n'a pas pénétré partout. Où se trouve-t-elle donc ? précisément là où sont les lumières. La cour et la ville sont très-éclairées, et font admirer leur élégance et leur politesse ; là aussi se trouvent les vices les plus hideux, bien qu'on cherche quelquefois à les dissimuler ; là se trouve assez de corruption pour infecter le monde entier. Mais la noblesse de province, et en grande partie la noblesse de robe, a gardé sa gravité et ses mœurs ; mais la bourgeoisie donne l'exemple de toutes les vertus : le peuple supporte des charges accablantes ; il travaille avec courage et pratique la justice ; il a à peine le strict nécessaire, mais il ne porte pas la main sur le bien d'autrui ; et, dans un temps où il n'y avait

pas de police, pour ainsi parler, alors que le vol avec effraction était puni du dernier supplice, il se passa plus d'une année sans aucune exécution à Paris.

Que conclure de tout ce qui précède ? que la vie sauvage est préférable à l'état des hommes civilisés, et qu'il faut, au risque d'être brisé, arrêter le char de la civilisation et retourner au gland ? Je sais loin d'être de cet avis ; car, quoi qu'en ait pu dire et penser un écrivain célèbre, l'homme n'est pas né pour errer dans les bois, et la condition du sauvage, loin d'être l'état normal de notre nature, n'en est qu'une dégénérescence, une dégénérescence manifeste.

Arrêter le char de la civilisation !... Et qui donc en aurait le pouvoir ? Les efforts de tous les Hercule y succomberaient nécessairement. Mais, cela fût-il possible, le remède serait pire que le mal ; car la corruption ne s'arrêterait pas. Dans la série des siècles et dans l'enchaînement des choses humaines un siècle n'est jamais isolé, jamais complètement indépendant. Chaque génération est forcée d'accepter, non avec certaines réserves et sous bénéfice d'inventaire, mais dans son entier, l'héritage que lui a laissé la génération précédente ; et dans cet héritage il y a nécessairement la part du mal et la part du bien. Tout ce qu'on peut faire, et il faut pour cela des efforts inouïs, des efforts combinés et d'ensemble, c'est d'atténuer le mal et d'augmenter un peu la somme du bien. C'est une vérité triste à dire ; mais comme elle peut être utile, j'ai tenu à l'exprimer, quand ce ne serait que par considération pour un grand nombre de malheureux qui s'abusent, qu'on endort sans pitié sur les bords de l'abîme.

Homo sum, et nihil humani a me alienum puto.

Mais, me dira-t-on, et LE PROGRÈS ! vous ne l'aimez donc pas, vous n'y croyez pas ? Tout le monde, ce me semble, désire le progrès, parce que tout le monde désire le bonheur, que sans doute on ne sépare pas du progrès. Y croire, c'est autre chose, parce que l'homme raisonnable ne peut croire qu'à ce qui lui est prouvé. De même que l'on rêve des jours tissés d'or et de soie, qu'au sein de la misère on espère un état plus supportable, que dans la prospérité on aspire à quelque chose de plus parfait et de plus enivrant encore, ainsi l'on peut se promettre le progrès, y aspirer, s'imaginer l'avoir atteint.

Je comprends cela à merveille, et il serait extraordinaire qu'il en fût autrement : il est dans la nature de l'homme de se porter par la pensée à quelque chose de plus satisfaisant, de plus riant, de plus parfait que ce qui existe ; et, comme on croit facilement ce qu'on désire, il est tout naturel de croire au progrès, même au progrès indéfini. Le progrès n'existe-t-il donc nulle part ? Incontestablement il se trouve dans tous les discours de parade, dans tous les morceaux de littérature un peu ronflants ; il est à l'Institut, dans toutes les Sociétés savantes, il existe partout où l'on parle pour produire de l'effet. Quoique ce thème soit rebattu aujourd'hui, et que les mots de *progrès* et de *perfectibilité* se trouvent maintenant dans les bouches les moins éloqu岸tes, ces mots magiques font

encore impression, sinon sur l'esprit, au moins sur les sens. Parler de *progrès*, y croire, c'est une illusion qu'on aime à partager, une erreur sublime, si l'on veut; mais néanmoins cette erreur pourrait bien finir par être désastreuse pour la société, si elle se livrait sans méfiance à tous les pronostics de nos prophètes, si elle se laissait endormir aux chants des modernes syrènes. Voilà pourquoi il n'est peut-être pas inopportun que des hommes courageux fassent justice de ces injustifiables prétentions, de toutes ces insoutenables flagorneries (1).

Un mot encore, et je termine.

Ce tableau un peu rembruni ressemble peu, je le sais, aux brillantes peintures des discours d'apparat sur la marche ascendante des sociétés et les progrès de la civilisation..... Il sera peu du goût, je le crains bien, de ces génies supérieurs auquel j'ai voué une inépuisable admiration, qui en tout et toujours voient des progrès invisibles au vulgaire. Ces hommes prodigieux, qui ne connaissent que les chants de triomphe et de victoire, comme pour étouffer les sourds et lugubres gémissements de tant de malheureux, possèdent d'incroyables secrets, qu'on croirait empruntés à l'histoire si véridique des fées. Vous leur demandez un palais, et d'un coup de baguette ils font jaillir cent éblouissants palais. Sous leur main puissante les merveilles se multiplient à l'infini, et d'un souffle ils font naître ce que vous attendriez le moins : des cités telles que vous n'en avez pas rêvées, des hommes qui ne mourront pas, des femmes pour le coup supérieures aux divinités mêmes. Lors donc que ces bouches éloquentes viendront vous faire entendre des accents si doux, vous annoncer de si incompréhensibles félicités, élanchez-vous vers les brillantes et fabuleuses destinées qui vous attendent, puisqu'elles vous sont si expressément promises par des êtres exceptionnels, encore beaucoup plus puissants en action qu'en paroles, ce qui n'est pas peu dire. Quant à moi, qui vous ai fait un très-ennuyeux sermon, je ne puis rien de mieux en terminant que de vous souhaiter à tous et à toutes, dans le plus bref délai possible, les prospérités sans nombre, sans fin et sans nom, qui vont vous être si pompeusement prophétisées. *Amen.*

LEUDIÈRE,

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

(1) Je pourrais ici énumérer bien des choses en contradiction flagrante avec le progrès moral; je m'en abstiens, parce que les généralités suffisent. Appelons cependant l'attention des hommes sérieux sur les cabinets de lecture dans les départements; qu'ils prennent connaissance du catalogue, et qu'ils prononcent.

COMPTE GÉNÉRAL
DE
L'ADMINISTRATION DE LA JUSTICE CRIMINELLE EN FRANCE,
PENDANT L'ANNÉE 1839,
PRÉSENTÉ AU ROI PAR LE GARDE DES Sceaux.

L'ouvrage dont j'ai à vous rendre compte aujourd'hui peut être considéré comme faisant partie d'une science nouvelle appelée statistique, qui, comme la chimie, nouvelle aussi, se vante d'avoir atteint en peu de temps un assez haut degré de perfection et d'importance.

Quoi qu'il en soit de cette prétention, dont il me semble qu'il y aurait beaucoup à rabattre, au moins en ce qui concerne l'importance, je n'en reconnais pas moins la beauté du travail publié annuellement par le ministère de la justice sur l'administration de la justice criminelle en France.

Mais ce n'est pas chose facile de vous donner une idée de ce travail, en s'imposant l'obligation de ne point dépasser les limites ordinaires d'un rapport fait devant vous. Cette difficulté vient surtout de ce que l'ouvrage lui-même est composé d'une manière si substantielle, que rien ou presque rien ne peut en être retranché par celui qui voudrait en faire une analyse complète; en sorte que, l'analyser en entier, ce serait presque le refaire.

De là m'a paru naître la nécessité de vous le faire connaître seulement dans celles de ses parties qui ont ou peuvent avoir des contacts avec l'histoire, et d'examiner avec vous, sous ce point de vue, quelle pouvait en être la portée.

Or il me paraît tenir à l'histoire de deux côtés.

D'abord il contient des faits, et beaucoup de faits, dont les historiens des âges futurs pourront faire leur profit quand ils voudront apprécier notre époque, et la comparer, sous le rapport de la moralité, avec celle où ils écriront; car, vous le savez, l'homme prend rang dans l'histoire par ses crimes comme par ses vertus. Cette partie de l'ouvrage est précisément la moins analysable, parce qu'elle ne se compose que de faits et de chiffres, sans accessoires, sans circonstances qui permettent des retranchements. Nous ne prendrons de celle-ci que fort peu de chose.

Mais il y a un autre point de vue sous lequel la statistique ministérielle paraît vouloir se rattacher à l'histoire, ou plutôt à l'esprit de l'histoire. Ce point de vue résulte de certains rapprochements faits à dessein pour que le lecteur tire certaines inductions du fait ou du groupe de chiffres qu'il a sous les yeux. Par exemple, tant de crimes ont été commis par des gens illettrés; tant, par des gens qui savaient lire et écrire. Il est évident que ces groupes n'ont été faits que pour arriver à la solution de la grande question ainsi formulée : Est-il vrai que

l'instruction rend les hommes meilleurs ; que le peuple est moins vicieux et plus vertueux à mesure qu'il est moins ignorant, et, par conséquent, est-il du devoir des gouvernants de fournir aux peuples tous les moyens possibles d'instruction ?

Je tâcherai de n'omettre aucune des parties du *Compte-rendu* desquelles il pourrait surgir quelque lumière sur ces questions importantes, qui engagent tout l'avenir de l'humanité. Si par hasard je me trompais sur quelques points, ce serait à vos sages discussions de me redresser.

La justice criminelle se propose la répression de deux sortes d'actes humains, dont les uns, plus graves, conservent le nom bien compris de crimes, et les autres, moins graves, sont considérés par la loi comme de simples délits.

Les crimes et les délits se partagent en deux grandes catégories : 1^o crimes et délits contre les personnes ; 2^o crimes et délits contre les propriétés.

Voulez-vous savoir sur combien d'accusations les cours d'assises ont statué en 1839?... Sur 5,621 vous répond le *Compte-rendu*. De ces accusations 1,397 avaient pour objet des crimes contre les personnes, et 4,024 des crimes contre les propriétés : ce qui donne, pour la première classe, le rapport de 28 à 100 ; et pour la seconde, de 72 à 100.

De ce que les crimes contre les personnes sont plus rares que ceux contre les propriétés, on peut tirer une induction qui ne serait pas sans poids pour l'esprit de l'histoire : c'est qu'en général le criminel est lâche ; qu'il aime surtout le crime profitable et sans danger : or, il y a toujours plus de danger à attaquer les personnes, parce que les personnes se protègent elles-mêmes, tandis que les propriétés ne peuvent se protéger.

Les 5,621 accusations comprenaient 7,858 accusés.

Ce nombre vous paraît sans doute énorme. Je vous avoue qu'il a produit sur moi le même effet ; je me suis presque surpris à devenir misanthrope, en voyant que l'homme, cet être essentiellement raisonnable et moral, osait si fréquemment transgresser les plus importantes des lois de la morale, et étouffer au dedans de lui ce cri de la conscience qui lui a été donnée pour le diriger. Que serait-ce encore si à ce nombre énorme de crimes commis, que la justice humaine s'est occupée à réprimer, vous ajoutiez par la pensée ceux, plus nombreux sans doute, qui lui ont échappé, ou que la justice divine s'est réservé ?

La suite du rapport m'a un peu réconcilié avec mon espèce. J'y ai vu que le chiffre des accusés, rapproché de celui de la population, donnait la proportion moyenne de 1 accusé sur 4,268 habitants. Cette proportion n'est exacte que sur la population de toute la France. Elle varie selon les localités. Dans le Jura, on ne trouve que 1 accusé sur 15,017 habitants ; dans les Landes, 1 sur 13,568. Puis, après ces deux départements privilégiés, j'ai trouvé avec une sorte de fierté, que je vous prie de me pardonner, le nom du département de la Nièvre, où la proportion est de 1 accusé sur 10,627 habitants.

Sur les 7,858 accusés, 2256 (28 sur 100) étaient poursuivis pour des crimes contre les personnes ; 5,602 (72 sur 100) pour des crimes contre les propriétés.

Le département de la Corse est toujours celui qui présente le nombre proportionnel le plus élevé de crimes contre les personnes. Sur 96 accusés, 77 étaient poursuivis pour crimes de cette nature ; 19 seulement pour des crimes contre les propriétés. L'histoire donne la clef de cette particularité. Vous savez tous les terribles et indomptables effets de la *vendetta*.

Il n'est pas sans intérêt de savoir comment les accusés se répartissent sous le rapport du sexe. Dans le nombre total des accusations les femmes figurent dans la proportion de 18 sur 100. Sur les 1,449 femmes accusées, 362 étaient accusées de crimes contre les personnes ; 1,087 de crimes contre les propriétés. Dans la première classe, 156 étaient accusés d'infanticide, 24 d'empoisonnement, 10 d'avortement ; et dans la seconde classe, 472 étaient accusées de vols domestiques. Dans certains départements, plus de la moitié des accusés étaient du sexe féminin ; en Corse, au contraire, sur les 96 accusés il ne s'est trouvé qu'une femme.

Je passe sous silence quelques rapports et classifications des accusés, quant à l'âge, quant à l'état civil, quant à l'origine. Il ne m'a point paru qu'on pût rien tirer de grandement utile de ces proportions.

Sous le rapport de l'instruction, voici comment s'est trouvé réparti le nombre des accusés : 4,397 (36 sur 100) ne savaient ni lire, ni écrire ; 2,549 (32 sur 100) ne le savaient qu'imparfaitement ; 705 possédaient ces connaissances de manière à en faire une application facile ; et enfin 207 (3 sur 100) avaient reçu un degré supérieur d'instruction.

A s'en tenir à ces chiffres, il n'y aurait que des actions de grâces à rendre aux lettres, et à les proclamer essentiellement civilisatrices ; mais il y a peut-être quelques éléments dont la statistique ici n'a pas assez tenu compte, ou même qu'elle a complètement mis en oubli. Peut-on dire absolument : Le nombre des accusés lettrés est infiniment moindre que celui des accusés illettrés ; donc la plus grande moralité des gens sachant lire et écrire, et la moins grande moralité de ceux qui ne le savent pas, est le produit nécessaire de la position intellectuelle des uns et des autres ?

Cela serait vrai si d'autres circonstances ne pouvaient aussi influencer sur cette proportion ; mais il est évident que ces circonstances existent. 1^o A prendre toute la population française en masse, est-ce que le nombre des personnes illettrées n'est pas de beaucoup supérieur à celui des personnes lettrées ? Donc le nombre des accusés illettrés, par cela seul, peut aussi être plus considérable que celui des lettrés, sans qu'il soit évident qu'il faille expliquer cela par l'état intellectuel des accusés. 2^o En général, les illettrés sont de la dernière classe du peuple, ce sont les pauvres, les nécessiteux. Et ne sait-on pas que la faim est mauvaise conseillère, *male suada famas* ? Donc cette position sociale a aussi son influence dans la proportion qu'on a voulu établir. 3^o Jusqu'ici l'instruction donnée au peuple avait du moins eu une base religieuse. C'était un corps religieux qui était chargé de la distribuer. Mais qu'on y réfléchisse ; la nouvelle orga-

nisation de l'instruction primaire ne paraît point avoir partout ce précieux avantage. Quand même donc il serait démontré que l'instruction seule a été la cause du moindre nombre des accusés lettrés, cette proportion, vraie jusqu'ici, par la cause que je signale, changerait certainement plus tard. Donner à quelqu'un un demi-savoir sans lui donner en même temps le guide qui doit le diriger, c'est l'armer d'un glaive à deux tranchants, dont il pourra user bien ou mal, et dont certainement il abusera plus fréquemment pour mal faire, qu'il ne l'utilisera pour le bien (1). 4^o Enfin, il faut aussi tenir compte de l'entourage habituel des uns et des autres, entourage dont il est impossible de nier l'influence au moral.

Par toutes ces raisons, il m'a paru qu'on pouvait attaquer avantageusement les points de la statistique ministérielle sur les accusés lettrés ou illettrés, surtout quant aux conséquences pratiques qu'on paraît avoir voulu en tirer.

Vous serez sans doute bien aises d'apprendre encore quelle a été la péripétie des 7,858 drames qui sont venus se dérouler, en 1839, devant les tribunaux. 39 des accusés ont été condamnés à la peine de mort, 197 aux travaux forcés à perpétuité, 852 aux travaux forcés à temps, 861 à la réclusion, 1 au bannissement, 2 à la détention, 3,081 à des peines correctionnelles, 50 à la détention correctionnelle. Sur les 39 condamnés à mort, 13 ont obtenu une commutation de peine; 3 se sont soustraits à l'échafaud par le suicide. Un des condamnés est décédé avant l'exécution; 22 ont été suppliciés.

Je passe les classifications relatives aux acquittements, qui n'intéressent guère que messieurs du parquet, celles relatives aux contumax, et j'arrive à la distribution des crimes par mois. Quel a été le but de ce chapitre? Vous le devinez sans doute. Une certaine école matérialiste et fataliste a prétendu souvent que l'homme était le jouet des éléments et du *fatum*; que l'atmosphère dans laquelle il vivait était l'origine de ses vertus et de ses vices, de ses qualités aimables ou de ses mœurs sauvages. Il est donc curieux, sous ce rapport, d'examiner, les faits à la main, si une pareille théorie est ou n'est pas fondée.

Or de la statistique ministérielle il ressort que les crimes, pris en masse, se distribuent également, à quelques unités près, entre tous les mois de l'année. Donc les saisons n'exercent point tant d'influence sur la criminalité en général. C'est à peu près la conclusion que tire le *Compte-rendu* lui-même. Toutefois, ajoute-t-il, on peut remarquer que certains crimes contre les personnes, et principalement les viols et les attentats à la pudeur, éprouvent une légère augmentation pendant le printemps et l'été. Qu'en faut-il conclure? que l'homme est prédisposé, par les deux saisons en question, à céder plus invinciblement à la brutalité de ses passions? Le *Compte-rendu* paraît pencher pour cette conclusion. Quant à moi, je ne puis l'admettre. Je crois qu'ici encore la statistique n'a pas assez tenu compte de certaines autres circonstances. Si ces crimes sont plus fréquents en été et au printemps, est-ce parce que la chaleur physique passerait en quelque sorte dans notre organisation? Il y aurait là une idée matérialiste, in-

(1) Voyez, en tête de ce numéro, le mémoire de M. Leudière, pag. 83 et suivantes.

compatible avec la moralité des actions humaines. Ne serait-ce pas plutôt parce qu'à ces deux époques de l'année la vie est moins en commun ; que l'on se resserre moins dans le giron de la famille ; que l'on se presse moins autour du foyer domestique ; qu'il y a moins de surveillance et de protection de la part des parents ; plus d'isolement pour favoriser l'exécution de ces projets de débauche ; moins de décence et de modestie dans les vêtements ? Je livre ces raisons à votre appréciation.

Parmi les tableaux, j'en trouve deux spécialement consacrés aux soustractions frauduleuses. Je pense qu'ils peuvent intéresser votre curiosité en quelques points. Combien les 5,199 accusations de vol, déferées aux cours d'assises, comprennent-elles de soustractions ? 5,286, répond le *Compte-rendu*. A combien peut s'évaluer le préjudice fait aux diverses victimes de ces vols pour l'année 1839 ? à 1 million 757,593 fr. ; c'est-à-dire qu'à eux tous, ces voleurs, repris par les tribunaux, n'ont pas certainement causé à la société un préjudice comparable à ceux que causent une autre espèce de voleurs que les lois n'atteignent pas, ou qui savent éluder les lois ; c'est-à-dire qu'il y a tel banqueroutier qui, à lui seul, d'un coup de filet, englobe des trésors bien autrement importants, et que, plus d'une fois, on a vu ensuite éclabousser impunément, du haut de sa calèche superbe, même les victimes de ses impudentes dilapidations. O justice des hommes !

Je ne veux plus vous dire qu'un mot ; c'est au sujet des récidives. Sur les 5,858 accusés qui ont été jugés en 1839 par les cours d'assises, 1,749 étaient en récidive ; ce qui établit un rapport de 22 sur 100. C'est presque un quart.

On a beaucoup examiné, dans ces derniers temps, la question du régime pénitentiaire en France. On serait tenté de croire que ceux qui l'ont regardé comme susceptible de grandes améliorations avaient raison. Malheureusement les critiques ne tombaient guère que sur les parties matérielles. On s'est plaint de l'insalubrité des locaux, de l'insuffisance ou de la mauvaise qualité de la nourriture ; mais on n'a pas assez insisté sur la partie morale.

Le but des peines, en général, n'est pas de *supprimer* l'individu. Vous avez vu que les condamnés à la peine de mort sont dans une proportion très-minime avec les autres. Mais le but véritable est d'améliorer, de corriger l'individu, afin que le temps qu'il passe en dehors de la société soit tout à la fois une expiation pour le passé et une garantie pour l'avenir. Eh bien, de ces deux choses, l'une a certainement lieu. La société est vengée quand un de ses membres, qui a méconnu ses lois, est condamné soit aux travaux forcés, soit à la prison. Reste la seconde, qui est incontestablement la plus importante et la plus désirable : et nous voyons par la statistique ministérielle que c'est celle à laquelle on a le moins réussi. Puisque les récidives sont si nombreuses, donc les peines infligées n'ont pas produit l'effet qu'elles devaient produire sur la moralité des accusés ; elles ne les ont point changés ; elles les ont laissés étrangers aux sentiments du repentir. Cette conséquence me paraît rigoureuse.

A quoi cela tient-il ? C'est une grande question que je n'oserais trancher. Peut-être l'accroissement des soins religieux, peut-être l'exposition régulière, par des hommes capables, des devoirs moraux ; peut-être le mélange de quelques douceurs en récompense de quelque amélioration dans la conduite ; peut-être l'espoir de recevoir sa réconciliation avec la société avant le temps fixé par la rigueur des lois, quand on aurait fait preuve de changement ; que sais-je ! mille autres moyens que l'ingénieuse charité saurait trouver, pourraient opérer de salutaires effets. En petit, j'ai souvent vu réussir ces moyens, parmi les enfants, lorsqu'ils s'étaient attiré quelques-unes des punitions en usage dans les maisons d'éducation ; et j'ai toujours remarqué que ce qui a de bons effets parmi les enfants réussit également bien parmi les hommes. Il y a plus de rapport qu'on ne le pense généralement entre le gouvernement des uns et des autres.

L'amélioration après laquelle il est surtout permis de soupirer, c'est que les réunions des condamnés, dans les mêmes lieux, ne les corrompent pas davantage et ne les rendent pas plus dangereux. Tel jeune homme qui, par entraînement, avait commis une première faute, sort souvent de la prison avec la volonté perverse de continuer la route qu'il a prise. Les mauvais conseils, l'impudente immoralité, les exemples funestes, les liaisons corruptrices, les coupables habitudes, tout a contribué à faire un homme moralement incurable là où tout, au contraire, aurait dû être pour lui moyen de guérison.

Je m'arrête ici sans vous parler de la statistique des tribunaux de simple police, et de certains tableaux, qui me paraissent plus spécialement intéresser les personnes qui ont mission de réprimer les crimes et délits. Je les ai lus avec grand intérêt cependant. Mais il faut savoir se restreindre. Je n'ai déjà peut-être que trop abusé de votre attention par un rapport que vous aurez trouvé trop long par la forme, et trop aride pour le fond. Quant à la longueur, j'ai essayé dès le commencement de l'excuser par la difficulté d'analyser le *Compte-rendu de la justice criminelle* ; pour l'aridité du fond, en même temps que je la regardais comme inhérente à la nature de la statistique, je me suis efforcé de la dissimuler en abordant certaines questions morales, qui deviendront parmi vous, je l'espère du moins, l'objet de quelques-unes de ces intéressantes discussions dans lesquelles il y a toujours pour tous, et pour moi en particulier, quelque profit à faire.

J.-L. VINCENT,

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

JACQUES CŒUR,

COMMERÇANT, MAÎTRE DES MONNAIES, ARGENTIER DU ROI CHARLES VII
ET NÉGOCIATEUR;

PAR LE BARON TROUVÉ,

Ancien préfet du département de l'Aude.

Dans un siècle où les esprits se tournent de plus en plus vers l'industrie et le commerce, il y a tout à la fois opportunité, utilité et justice à décrire la vie de Jacques Cœur qui, l'un des premiers en France, se livra avec succès aux spéculations maritimes, et dut au commerce sa célébrité. M. le baron Trouvé a réalisé son heureuse idée d'une manière simple et convenable; il s'est surtout attaché à rapporter, d'après des documents irréfragables, les principaux actes de ce grand homme, que les historiens avaient racontés d'une façon si diverse et souvent si contradictoire; comme si l'argentier de Charles VII n'avait pas été assez malheureux d'avoir été calomnié et injustement condamné pendant sa vie, il a fallu qu'il devint, après sa mort, l'objet des fables et des anecdotes hasardées de plusieurs écrivains. Les uns le font mourir dans l'île de Chypre où il se serait remarié et aurait laissé deux filles de sa seconde union; les autres avancent qu'il a succombé à Rome; un chroniqueur du XV^e siècle, Georges Chate-lain, prétend qu'il a fini sa carrière dans l'île de Rhodes; mais il est reconnu maintenant qu'il est mort, au mois de novembre 1456, dans l'île de Chio. C'est le savant mémoire de M. Bonami, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui a fixé sur ce point toutes les incertitudes.

On ne peut lire l'histoire de Jacques Cœur sans faire de tristes réflexions; il a eu le sort de presque tous les hommes publics qui, en rendant d'importants services à leur pays, ont amassé une grande fortune; la jalousie que leur opulence excite finit d'ordinaire par engendrer l'ingratitude.

Jacques Cœur naquit à Bourges d'une famille de marchands, vers la fin du XIV^e siècle ou au commencement du XV^e siècle, car on n'a pu encore préciser la date de sa naissance. Il se jeta dans le commerce avec toute l'ardeur d'un homme qui y est en quelque sorte destiné par sa nature; il possédait en effet toutes les qualités nécessaires pour y réussir : une prodigieuse activité, un rare discernement des hommes et des choses, une étonnante facilité de conception, une prudente et inébranlable fermeté.

Jacques Cœur fit de nombreux voyages en Orient, entretint des relations suivies avec le Levant, couvrit les mers de ses vaisseaux, et établit à Montpellier le centre de ses opérations. Il acquit en peu de temps d'immenses richesses, et sa réputation s'étendit tellement en France que, pour désigner un homme opulent, on disait : *Il est riche comme Jacques Cœur*.

Malgré ses lointaines excursions, ce commerçant n'oublia point Bourges, sa patrie; il y conserva son principal domicile et y fit construire une maison, ma-

gnifique pour l'époque, dont une partie sert actuellement encore de mairie. C'est dans cette antique cité que Jacques Cœur sut se faire apprécier de Charles VII, que les Anglais appelaient alors *le roi de Bourges*. Ce prince, voulant l'attacher à sa personne, le nomma *son argentier*.

Sous ce titre modeste, Jacques Cœur devint, en réalité, le gardien du trésor privé du roi et le directeur général des finances de l'État; il rétablit partout l'ordre et l'économie, s'occupa des monnaies avec une vigilante habileté, facilita les échanges, dans le Levant, des métaux de cuivre contre l'or et l'argent des mahométans; excita Charles VII à chasser les Anglais du royaume, et contribua puissamment, en lui prêtant 200,000 écus d'or, à la conquête de la Normandie; enfin il servit aussi bien son roi dans les finances que les Dunois, les Lahire et les Saintrailles dans la guerre. Charles VII le combla d'abord des témoignages de sa confiance; il le fit entrer dans ses conseils, l'envoya comme son ambassadeur à Gênes et à Rome, l'admit à sa table, et très-souvent, dit la Thaumassière, l'honora de sa couche royale. L'un de ses fils fut nommé archevêque de Bourges, et un autre évêque de Luçon.

Malheureusement Jacques Cœur commit la double imprudence de déployer un luxe vraiment oriental et de prêter de l'argent à de grands seigneurs nécessiteux. Ses débiteurs ne purent lui pardonner ni son obligeance, ni son faste; ils ourdirent contre lui, pendant ses absences diplomatiques, d'odieuses intrigues, et parvinrent, par les moyens les plus vils, à lui enlever la bienveillance du roi. Sur la simple dénonciation d'une femme, la dame de Mortaigne, qui osa accuser Jacques Cœur d'avoir empoisonné Agnès Sorel, Charles VII, indignement trompé, fit arrêter son argentier, s'empara de tous ses biens, en prit une partie pour acquitter les frais de son expédition de la Guyenne, et distribua l'autre entre les ennemis de Jacques Cœur. De plus, et c'est là peut-être le tort le plus grave de ce prince ingrat et faible que M. le baron Trouvé ne me paraît pas avoir blâmé assez sévèrement sur ce point, il confia l'instruction de l'affaire à Antoine de Chabannes, l'un des débiteurs de Jacques Cœur, et à Guillaume Gouffier, tous deux connus pour lui être hostiles, qui eurent la lâcheté de profiter de ses dépouilles. On n'observa même point à son égard les formalités d'une procédure déjà si peu favorable à la défense des accusés.

Après une telle information, Jacques Cœur devait être nécessairement trouvé coupable; cependant Charles VII, se rappelant, au moment de l'arrêt, les services que lui avait rendus son trésorier, lui fit remise de la peine de mort; mais il fut condamné à une amende considérable, et à la prison jusqu'à ce qu'il pût la payer. Enfermé dans le couvent des Cordeliers de Beaucaire, Jacques Cœur s'évada peu de temps après, grâce au dévouement de trois de ses anciens facteurs de commerce restés fidèles à son malheur, et se réfugia à Rome. Le pape Nicolas V l'accueillit avec une touchante bonté, qui dut le consoler un peu de ses longues souffrances.

Sous Calixte II, Jacques Cœur prit part à une expédition dirigée contre les

Turcs, dans le but d'arracher au mahométisme la ville de Constantinople; il fut investi de la haute dignité de capitaine général sous le commandement du patriarche d'Aquilée; mais quelque temps après, ce généreux négociant, qui avait été puni dans sa patrie comme convaincu d'avoir fourni des armes aux Infidèles, mourut dans l'île de Chio en combattant contre eux.

Telle est la rapide analyse de l'histoire de Jacques Cœur. M. le baron Trouvé l'a fait précéder d'une introduction où il examine successivement l'état du commerce, de la navigation, des monnaies, des revenus de la couronne en Europe avant le règne de Charles VII; il a joint en outre à son livre des notes curieuses et intéressantes.

Bien que cet écrit ne soit pas un ouvrage de premier ordre, il est remarquable par l'exactitude des recherches, la modération des jugements et la simplicité du style. On y désirerait seulement plus de détails et plus d'observations tant sur les actes de Jacques Cœur comme surintendant des finances du royaume que sur ses opérations particulières comme négociant et comme armateur. Peut-être ces détails auraient-ils paru arides et minutieux; mais sous le rapport historique, ils auraient eu l'inappréciable avantage de faire mieux connaître l'état, au XV^e siècle, de la science financière et commerciale.

NIGON DE BERTY,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

BIOGRAPHIE DU CLERGÉ CONTEMPORAIN,

PAR UN SOLITAIRE. — DEUXIÈME VOLUME.

On a dit souvent que la littérature était l'expression de la société; on dirait avec autant de raison que l'espèce de littérature en vogue dénote les goûts particuliers d'une époque. S'il en est ainsi, pourquoi la biographie est-elle, de nos jours, le genre d'écrits qui captive tous les goûts et obtient toutes les préférences? Pourquoi (sans doute par suite de cet entraînement de l'époque) ces opuscules, donnés sous le nom de *Physiologies*, font-ils oublier l'exiguïté de leur volume et de leur mérite, et se multiplient-ils sans avoir l'air de faire pressentir leur terme? C'est qu'on aime aujourd'hui les tableaux de mœurs, et que la méchanceté y trouve mieux son compte, lorsqu'ils nous reproduisent, dans le plus grand détail, les traits d'un individu, ses qualités personnelles, ses habitudes privées, et font en quelque sorte, d'un simple tableau, une réalité. Or, c'est ce qu'opère la biographie, qui offre des portraits finis et détaillés, présente un personnage isolé, nous le fait considérer à la fois sous tous les points de vue et dans les attitudes les plus diverses. Aussi a-t-on vu paraître presque simultanément, la *Biographie des Hommes du jour*, celle des *Contemporains*, celle des *Avocats*, celle des *Médecins célèbres*, etc. On commence actuellement

dans le même genre les *Fastes de la Légion-d'Honneur* ; il était à présumer qu'on n'oublierait pas la *Biographie du Clergé*. C'était une mine heureuse à exploiter, mais plus heureuse que facile ; et, pour y trouver quelque succès, il ne suffisait pas de jeter par-ci par-là quelques traits historiques obtenus par la ruse, ou fournis par une vaniteuse complaisance ; il fallait, pour traiter le sujet et se faire lire, un homme qui joignît à un talent réel des intentions droites, et, si je ne me trompe, cet homme s'est présenté sous le nom d'un *Solitaire*. Déjà son entreprise est autre chose qu'un essai ; elle a complété le second volume, dont il a fait hommage à l'Institut Historique, et dont j'ai à vous rendre compte.

Je regrette avec vous que le savant collègue (1) auquel nous devons un rapport si intéressant sur le premier tome, arrêté par des occupations multipliées, n'ait pu vous faire connaître celui qui vient de paraître. Appelé à le suppléer, je n'ai pu fournir le même talent, mais j'ai cherché à suivre le même esprit de justice et de loyauté. La tâche était facile pour un livre où l'on trouve beaucoup à louer et peu à reprendre.

Le second volume de la *Biographie du Clergé contemporain* contient, comme le premier, douze notices particulières, dont sept sur des prélats, et cinq sur des ecclésiastiques du second ordre. Celles-ci sont consacrées à MM. de Ravignan, Coquereau, Laroque, Fayet et Cœur. Les évêques qu'il fait connaître sont MM. Guillon, Bouvier, Donnet, Belmas, Fesch, Gousset et Dupont.

Une observation générale sur toutes ces vies, c'est qu'elles sont toutes écrites avec élégance et d'un style attachant, par des saillies et des pointes qui dérideraient le lecteur le plus sérieux, et qui pourtant n'accusent point l'auteur d'avoir oublié la gravité de son sujet. Il a un genre à lui, et il a su en tirer un parti charmant pour éviter la monotonie et les répétitions qu'on croirait inhérent à des notices qui ramènent à plus d'un point de contact. Cette œuvre, il faut l'avouer, fut accueillie avec méfiance, et cette méfiance était justifiée par les nombreuses publications dans ce genre qu'on voyait paraître ; toutefois elle était sans fondement. et nous pouvons assurer, sans craindre d'être appelés à la preuve, que la *Biographie du Clergé contemporain* n'est point l'œuvre d'un ennemi du clergé, quoi qu'en puissent dire encore quelques personnes prévenues. Loin de trouver dans l'auteur un frondeur ou un homme irréli-gieux, nous serions tentés d'y voir souvent un panégyriste trop complaisant ou trop charitable. Je ne veux pas blâmer ici les éloges étendus, et sans doute bien mérités, qu'il nous fait de M. l'archevêque de Bordeaux, du cardinal Fesch, de MM. Cœur et Coquereau, etc. ; mais où a-t-il pris, si ce n'est dans les *Annales des Desbois* peut-être, les succès qu'il donne à M. Belmas dans la chaire ?

« Pendant son séjour à Paris, dit-il page 199, il avait prêché dans presque toutes
« les églises, principalement à Saint-Etienne-du-Mont. Ses discours attiraient
« la foule. Il en avait écarté avec adresse toute allusion directe ou indirecte

(1) M. Fresse-Montval.

« aux matières en litige, politiques ou religieuses. Les succès qu'il obtint ne se peuvent comparer qu'à la fortune actuelle de MM. Cœur et Deguerry. Il fut universellement remarqué, et c'est sans doute ce qui lui valut, à l'époque du concordat, sa nomination à l'évêché de Cambrai. » Eh ! mon Dieu ! non : ce ne fut pas cela. Ce fut la politique du moment qui crut nécessaire de mettre sur les nouveaux sièges une douzaine d'anciens *constitutionnels*. J'engage donc l'auteur à retrancher dans une seconde édition tout ce passage, d'autant moins fondé que l'Église constitutionnelle, qui d'ailleurs n'avait point toutes les églises de Paris, était alors à son agonie, et n'attirait point la foule, qu'elle n'eût jamais. En parlant du même prélat il dit qu'il fut élu *par le suffrage du peuple, suivant le régime en vigueur*. Je puis lui répondre encore qu'à ce sujet le peuple ne fut pas plus consulté que lui ou moi, et que M. Belmas se trouva évêque de l'Aude, un beau matin, à cette époque où ceux de son Église ne voulant point absolument mourir, se hâtaient de faire des évêques sans qu'on sût ni d'où, ni comment. C'est ainsi que M. Belmas succéda à M. Besancel, que *le Solitaire* appelle à tort son *ordinaire*. La qualification d'*ordinaire* ne convient qu'à l'évêque légitime ; or l'*ordinaire* de M. Belmas était à cent lieues de lui et dans l'exil. Cette inexactitude dans un seul mot prouve que la bonne intention ne suffit pas quand on traite les matières si délicates de la théologie, et qu'il est difficile à un écrivain laïc d'y garder une exactitude rigoureuse. J'aime infiniment mieux les éloges si fondés que notre *solitaire* accorde aux vertus et aux œuvres de MM. Bouvier, Gousset, Guillon, Ravignan, etc. ; et c'est à regret que j'omets ici les heureuses expressions dont il s'est servi pour les présenter au lecteur. Dans la biographie de M. Dupont il avait à traiter une question délicate et difficile, relative aux Sœurs d'une congrégation divisée ; non-seulement il l'a fait avec talent, mais il a su rendre à M. l'évêque de Saint-Diez une justice qu'il méritait dans cette lutte.

L'auteur sait quelquefois, à côté de l'éloge, placer des vérités non moins utiles, et s'il nous fait de M. Coquereau un panégyrique étendu, il ne craint pas de relater les propos hasardés sur son compte. « Ainsi, dit-il, après les on dit (p. 42), « pour faire accepter le catholicisme, n'avait-il pas voilé sous un déguisement « profane sa morale et ses dogmes ? Ces enthousiasmes (de marins) subits sup-
« posaient des condescendances ; ces ovations, une vie mondaine et toute ré-
« pandue au dehors. On n'achète une pareille popularité qu'aux dépens de sa
« dignité sacerdotale. En fréquentant les soldats, M. Coquereau prenait leur
« allure. Il était de trop bonne composition pour les banquets, et portait trop
« joyeusement ses *toasts*. La modestie manquait à sa mise. Il avait en chaire
« des façons communes ou prétentieuses. Il recevait les visites en robe de cham-
« bre, la pipe à la bouche, et dans la posture d'un monsieur de *steeple-chase* :
« ce qui veut dire beaucoup. »

Voilà les détails que *le Solitaire* assure être émanés de bonne source ; et néanmoins il les fait suivre d'un rendez-vous à un évêché pour M. Coquereau : la

chose ne serait pas impossible, à moins que la modestie de M. Coquereau ne l'éloignât du rendez-vous. Est-ce son talent comme écrivain qui pourrait l'y conduire? Voici ce qu'en dit *le Solitaire*, page 49 : « Il est bon d'examiner l'écriture vain après avoir rendu justice à l'orateur. Ce n'est point là, il faut l'avouer, son plus beau côté. Voici-la première chose que je remarque à l'ouverture du livre : l'auteur n'a pas l'habitude d'écrire. Sa phrase est faible et pénible ; sa pensée a peine à se faire jour sous l'écorce mal polie de l'expression. Il est emphatique et surabondant. La grammaire elle-même éprouve des affronts. » Puis, avec justice et malice, il rappelle quelques-uns de ces soufflets donnés à la grammaire par M. Coquereau, dont le livre, au reste, a été jugé avec la même équité par *l'Institut Historique*.

À côté des éloges accordés aussi à M. Cœur, *le Solitaire* place les réflexions suivantes, page 423 : « Il prononça son texte. Grand Dieu ! quel organe et quel débit ! Il a contre lui, dit une petite brochure imprimée à Lille, il a contre lui un geste continu, saccadé, servant en quelque sorte de balancier à sa parole. Sa voix, naturellement voilée, qu'il force en prêchant, monte et redescend alternativement en gamme de tons toujours faux... »

À ces critiques qu'on ne peut contredire, l'auteur à mêlé, je ne sais sur quels fondements, des reproches ou des plaisanteries, toutes les fois qu'il a eu l'occasion de parler des Sulpiciens. J'en suis surpris et affligé ; car *le Solitaire*, qui donne partout des preuves du meilleur esprit, m'avait accoutumé à trouver plus de justice et d'équité sous sa plume. Pourquoi, lorsqu'il doit ou qu'il veut parler de cette congrégation respectable, ne trouve-t-il plus de ces phrases si bien rendues, de ces éloges si mérités qu'il donne avec raison à la société des Jésuites ? On ne peut dire que c'est par précipitation ou ignorance ; notre auteur n'est point de ceux à qui on doit faire promptement ce reproche. Il faut qu'il ait été prévenu, c'est-à-dire qu'il ait été trompé par des rapports contre lesquels son tact, son bon sens et sa religion auraient dû le mettre en garde. Avouons-le néanmoins, ce reproche devient moins nécessaire à mesure que son œuvre avance.

Ici une observation me paraît importante ; je ne puis me joindre à ceux qui blâment dans ces opuscules ce que, vu sa méthode, son genre et son style, on peut appeler *des coups de patte* jetés au sujet qu'il veut faire connaître. Sans doute je crois comme tout homme sage qu'on doit des égards aux vivants ; mais je crois aussi comme tout homme juste qu'on ne doit pas les canoniser avant leur mort, et que, si tel se trouve flatté de voir ses qualités détaillées dans ces petites brochures, il doit pardonner si l'on insinue qu'il a quelques imperfections. Qui n'en a pas ? Des hommes vraiment modestes souffrent, je le conçois, de se voir ainsi mis en scène ; mais leur modestie n'y peut rien. D'autres, du moins c'est possible, heureux de l'exception qu'on a faite à leur mérite en les mettant sous les yeux du public, trouveront fort mal qu'en écrivant l'histoire de leur vie l'auteur se soit permis de tourner le feuillet, et ait eu la hardiesse de trouver en eux

autre chose que des qualités louables. A qui la faute? Mais ces biographies étaient-elles nécessaires? ne seraient-elles pas dangereuses? Autre question : ce n'est point celle que j'ai à résoudre ; j'ai à juger le livre, et non son opportunité. On dit que l'auteur a eu l'encouragement, et par conséquent l'approbation indirecte de plusieurs prélats : ce que je puis affirmer, c'est qu'il a eu l'assentiment d'un grand nombre des personnages qu'il a fait connaître. A côté des louanges dont l'auteur n'est pas chiche, bien souvent les investigations ou la malice n'ont pu placer de contre-poids. « Voilà une biographie qui ressemble fort à un panégyrique, est-il dit page 35, à la suite de la première de ce volume : c'est la faute de la vérité. Je ne connais pas M. de Ravignan personnellement ; je n'ai point l'honneur d'être connu de lui ; je copie l'opinion publique. Cette justice universellement rendue au mérite est bien rare ; le bon Dieu a voulu qu'elle existât pour ce bon prêtre. Que son saint nom soit béni ! Toutefois, pour arriver à ce point, ne pensez pas que M. de Ravignan soit homme à transiger avec les préjugés ou les passions. Il a une foi entière et absolue. Lorsqu'il renonçait au monde, c'était sans réserve : il ne l'a pas revu ; il vit dans sa solitude comme à cent mille lieues de toute terre habitable, si ce n'est que, pour obéir à des ordres supérieurs, il remplit parfois quelques fonctions au dehors. Sur les points de libre controverse en théologie, ses opinions sont grandes comme son talent, généreuses et saintement fières comme son âme. Il est de ceux qui croient à l'infailibilité du Pape, et ne s'agenouillent pas devant les chartes gallicanes. »

M. de Ravignan, qu'il nous dit n'avoir pas de journaux à sa solde, et par conséquent n'aller pas, comme quelques prédicateurs que je nommerais bien, mendier ou présenter eux-mêmes une réclame, M. de Ravignan, a guidé, dit-il page 19, guidé par de tels maîtres, devait être ce qu'il est devenu. Certes, pour pulvériser les attaques des calomniateurs, les Jésuites non politiques, ce qui signifie tout à fait aujourd'hui les Jésuites, n'ont besoin que de leurs œuvres passées et présentes ; peu leur importe même qu'on les compare aux autres corporations, bien qu'il en résulte pour eux un incalculable avantage ; mais, à défaut du reste, ne suffirait-il pas à cette Société d'avoir compté souvent parmi ses membres, toujours parmi ses partisans, les sommités intelligentes de toutes les époques, à peu d'exceptions près? M. de Ravignan vient confirmer par son exemple cette assertion ; beaucoup maudissaient la Société sans la connaître, qui la respecteront parce que M. de Ravignan s'est fait Jésuite. » Ainsi s'exprime *le Solitaire*, que quelques-uns appellent un pamphlétaire et un ennemi du clergé.

Ailleurs, l'auteur exprime le regret que, « comme Jésuite, M. de Ravignan ne puisse être évêque, à moins d'entrer dans le cadre de certaines exceptions fort rares. » (1) Nous partageons son regret ; car nous sommes persuadés que le

(1) On sait que les Jésuites, ces hommes ambitieux, ne veulent recevoir aucune dignité ecclésiastique, si le pape ne les y oblige sous peine de péché.

moyen d'avoir de bons évêques est d'aller, comme jadis, *les arracher* à la solitude.

L'auteur, qui bornera nécessairement sa nomenclature, a bien fait d'étendre son choix ailleurs que parmi les hommes que le hasard, la protection, l'intrigue ou le mérite ont posé sur le pinacle ; et c'est avec justice qu'il a attiré les regards sur M. Laroque, *troisième aumônier des Invalides*.

Le temps et l'espace manquent aux citations que je voulais encore extraire des biographies du savant prélat qui gouverne le diocèse du Mans, de l'éloquent ecclésiastique dont vient de s'enrichir le diocèse de Paris, etc. Vous auriez applaudi à la justice que l'auteur a su leur rendre et à la manière dont il sait s'exprimer. Je n'aurais qu'un reproche à faire au *Solitaire* sur ces notices intéressantes : il a trop souvent substitué aux faits les réflexions ou les citations. Je crois que dans les ouvrages de ce genre les traits historiques doivent dominer, et ce n'est que cela qu'on y cherche. J'aurais à lui citer un modèle dans son volume même, et je lui indiquerais comme la plus parfaite la biographie de M. l'évêque de Maroc. Aux faits abondants et nombreux qu'offrait une vie littéraire et polémique de quatre-vingts ans, il a su joindre une partie bibliographique curieuse, étendue, probablement complète, dont les lecteurs judicieux lui sauront gré.

L'abbé BADICHE,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

STORIA DEGLI ANTICHI VASI FITTILI ARETINI,

DAL DOTTOR E. FABRONI.

Vous m'avez renvoyé l'examen de l'ouvrage intitulé : *Histoire des anciens vases de terre cuite d'Arezzo*, par le docteur Fabroni. Le nom seul de ce savant, l'un des plus illustres de l'Italie moderne, m'avait donné la mesure de ce que je devais trouver d'intéressant dans son travail ; et par sa position de directeur du musée d'Arezzo, et par l'étendue de ses connaissances, M. Fabroni était plus que personne capable de remplir la tâche qu'il s'était imposée.

L'antique renommée des vases d'Arezzo est établie par le témoignage de tous les auteurs anciens ; mais les descriptions en sont généralement assez vagues, et les auteurs modernes ont apporté peu de nouvelles lumières.

Placer sous les yeux du lecteur le tableau complet de tout ce qui a été dit sur la matière, y joindre de nouvelles observations tirées des monuments, faire connaître quels sont les auteurs anciens et modernes qui ont parlé de ces vases, quels furent leurs formes et leurs propriétés caractéristiques, leurs divers usages, les dessins, les inscriptions qui les décoraient, le mode et l'époque de leur fabrication, tel est le but que l'auteur s'est proposé.

Parmi les auteurs anciens qui ont parlé des vases d'Arezzo, M. Fabroni cite principalement Virgile, Martial, et Plin le Naturaliste ; parmi les modernes, Ristoro, Marco-Atilio Alessi, Vasari, Gori, Rossi, Lanzi, Angelucci, Pignotti ; enfin les bulletins de l'Institut de correspondance archéologique de Rome, et le savant Inghirami, l'illustre auteur du grand ouvrage publié en 1824 sous le titre de *Monumenti Etruschi, o di nome Etrusco*.

Quelques vases d'Arezzo sont dispersés dans les divers musées, mais il n'en existe que deux collections importantes, et toutes deux sont à Arezzo. La première est le cabinet Rossi Racci, provenant tout entier de Cincelli, l'antique *Centum Cellæ* ; l'autre est le musée public de la ville, composé de vases trouvés presque tous dans Arezzo même, ou aux environs, dans les diverses fouilles nécessitées par des travaux publics.

Les vases d'Arezzo sont légers, d'une pâte homogène, compacte, couleur d'ocre rouge, plus pâle à l'intérieur ; ils sont couverts d'un vernis très-mince, brillant, d'un rouge de corail, plus rarement d'un noir tirant sur le bleu ; plus rarement encore ils sont gris ou couleur de fleur de pêcher. Leurs formes sont variées et élégantes ; les figures et les ornements en relief, d'un dessin correct et d'un excellent goût. Cette pureté de style et le relief des figures les distinguent principalement des vases italo-grecs, dits étrusques, qui ne portent que des peintures. Les vases d'Arezzo offrent plus d'analogie avec les vases de Nola et du reste de la Campanie ; seulement ils sont beaucoup plus légers ; il existe entre eux la même différence qu'entre nos porcelaines communes et les anciens produits de la manufacture royale de Sèvres. Les vases de la Campanie étant beaucoup plus répandus que ceux d'Arezzo, et ayant été imités dans tous les pays, et en particulier dans les Gaules, les antiquaires ont l'habitude de désigner sous le nom de *terra Campana* toutes ces poteries rouges vernissées qu'on trouve en si grand nombre sur tous les emplacements d'établissements romains. C'est dans ce sens que j'ai employé cette expression dans un Mémoire sur les antiquités de Broin, inséré dans le journal de l'Institut Historique, mémoire que cite M. Fabroni, en supposant que le vase dont je parle peut être de la fabrique d'Arezzo.

Il est à remarquer que les vases noirs, plus rares que les rouges, sont aussi plus simples ; les ornements sont moins riches, et quelquefois, au lieu d'être en relief, ils sont simplement gravés en creux.

Les principales formes des vases d'Arezzo étaient celles de coupes, de patères ; ils sont généralement assez petits ; quelques-uns cependant paraissent avoir servi d'urnes funéraires ; mais leur emploi le plus fréquent était sur les tables et dans les sacrifices. M. Fabroni publie une longue liste de noms de fabricants gravés sur les vases, et les rapproche de ceux déjà publiés par Gori et Alessi.

Les planches nombreuses qui accompagnent cet ouvrage sont gravées avec une exactitude, une conscience, que trop souvent nous cherchons en vain dans

nos publications françaises, et dont les Italiens ne cessent de nous donner l'exemple.

En résumé, l'ouvrage de M. Fabroni est, pour l'antiquaire, du plus haut intérêt, et je dois vous remercier de m'avoir procuré l'occasion de lire avec soin un livre aussi recommandable par l'élégance du style que par la profondeur de l'érudition.

ERNEST BRETON,

Membre de la quatrième classe de l'Institut Historique.

DOCUMENTS HISTORIQUES CURIEUX OU INÉDITS.

Le chevalier de Clerville, conseiller du roy en ses conseils, mareschal des camps et armées de Sa Majesté, lieutenant de l'artillerie de France au département de Haynault, et commissaire général des fortifications du royaume ;

Certifions a tous qu'il appartiendra que le sieur de Vauban, escuier ingénieur ordinaire du roy, a très bien et fidelement sery Sa Majesté, sous nostre direction, dans les lieux quy suivent. Premièrement au siege de Sainte-Menehould, en 1653 ; a la conduite des lignes, tranchées et sapes qui luy furent par nous commis, dont il s'acquita très dignement ; après la reddition de la place ayant eu ordre de Sa Majesté de le laisser dedans pour la reparation des breches, et pour les autres travaux, il s'en acquita très bien.

L'année 1654 d'après, au siege de Stenay il conduict encore très bien les tranchées a l'attaque des gardes, ou il recut un grand coup de mousquet dans le corps, et bien que le coup peüst l'obliger a se retirer du dit siege avec honneur, il ne laissa pas toutes fois de retourner a la tranchée, aussy fort qu'il peüst se soutenir, et d'y rendre encore de très bons services, et ce d'autant plus qu'il n'y avait plus personne en estat de la conduire.

Il se trouva ensuite a la levée du siege d'Arras, et des premiers a l'entrée des lignes, quoy que sa blessure l'incommodast fort.

La mesme année il seryit très bien le roy au siege de Clermont ou il s'acquitta parfaitement de la conduite de tous les travaux quy furent commis a sa charge, et ensuite la place estant prise, il eut ordre de rester dedans pour en faire la demolition sous nostre commandement dont il s'acquitta aussy très bien.

L'année 1655 il se trouva au siege de Landrecy ou je conduis toute l'attaque de M. le marechal de La Ferté d'un bout a l'autre, et ce fut la ou Sa Majesté pour mieux reconnoistre son merite, le retint pour l'un de ses ingenieurs ordinaires, par un breuet qui luy fut enuoyé au dit siege dont il s'acquita encore fort bien.

Après la reddition de la place, il eut l'ordre de faire reparer les breches, et de remettre en estat les travaux auxquels il manquoit quelque chose, ce qu'il fit très bien.

Ensuite il se trouva au siege de St Ghilloin ou il conduit l'attaque du marechal de La Ferté jusqu'a la reddition de la place.

La mesme année, le roy ayant resolu de fortifier la place de Condé, et nous en ayant pour cet effet adressé les ordres, nous y laissames le dit Vauban, apres l'avoir fait trasser, les affaires de Sa Majesté m'appellant ailleurs, lequel y fit trauailler pendant neuf mois durant avec toute la diligence et conduite possible.

L'année 1656 il servit très bien au siege de Valenciennes a la conduite de l'attaque de M. le marechal de La Ferté, jusqu'a ce qu'un coup de mousquet qu'il receut à la jambe gauche l'ayant obligé a se retirer a Condé il y servit encore tres utilement le roy pendant que le dit Condé fut assiege, lequel ayant ete obligé de le randre aux ennemis par manquement de viures, et par consequent le dit sieur de Vauban contraint de s'en revenir en France, son éminence le renvoya aussy tost a St Ghilloin que les dits ennemis assiegerent tost après, et ou le dit sieur servit encore très utilement le roy.

Et comme en toutes les occasions le sieur de Vauban a toujours agy selon nos ordres, et sous notre direction, et que de plus nous auons toujours este temmoins aussy bien que de quantité d'actions courageuses que nous luy auons ven executer nous auons cru estre obliges de luy en tesmoigner nostre reconnaissance, et l'estime particuliere que nous en faisons par le présent certificat que nous luy auons accorde a sa requisition. Fait a Paris, ce sixieme novembre soixante-six.

Le chevalier DE CLERVILLE.

Par mondict sieur

FR. ARQUIER.

Collationné sur l'original, par moi, un des arriere-descendants du maréchal de Vauban, qui ai déposé ledit original dans les archives du château d'Aunay, département de la Nièvre.

Fait à Paris, ce 28 décembre 1841.

Le comte LE PRELIER D'AUNAY.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

* La 1^{re} classe (*Histoire générale et Histoire de France*) s'est assemblée le mercredi 2 février 1842, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Vingt-cinq membres sont présents.

M. Ottavio Gigli, rédacteur du journal *Il Tiberino*, à Rome, se présente comme membre correspondant sous les auspices de MM. le chevalier Fabi-Montani et Renzi. Sont nommés commissaires, pour l'examen de cette candidature, MM. Renzi, Rozière et Buchet de Cublize.

Les ouvrages adressés à l'Institut Historique par M. Ottavio Gigli sont :

Lettere inedite di Danielo Bartoli ; Dante Alighieri, ambasciatore de' Fiorentini à Bonifacio VIII ; Corradino, statua del commendatore Alberto Thorwaldsen ; Memoria della vita e delle opere del Giovane Gustavo Terziani, maestro di musica ; Sopra un monumento eretto da Angelo Conti ; Gallerie Romane, n° 1 : alcune glorie de' Colonesi messe in disegno con dichiarazioni storiche, scritte da Ottavio Gigli.

La classe reçoit plusieurs autres ouvrages qui seront annoncés au Bulletin bibliographique. Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Dufey (de l'Yonne) fait un rapport favorable sur *la Mnémonique* de M. Demangeon. La classe décide qu'une lettre de remerciements sera adressée à l'auteur.

Une discussion s'ouvre sur la question suivante, proposée pour le prochain Congrès, qui s'ouvrira le 15 mai 1842 :

Déterminer les caractères des peuples primitifs et à quelle nation de l'Europe ils sont applicables. Y prennent part MM. Dufey, Leudière, Buchet de Cublize et N. de Berty.

* Le mercredi 9 février, séance de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*), présidence de M. le comte Le Peletier d'Aunay. — Quinze membres sont présents.

La classe reçoit plusieurs ouvrages. Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Bernard-Jullien lit un travail sur Écouchard-Lebrun, considéré comme poète lyrique. — Renvoi au comité du journal.

* La 3^e classe (*Histoire des Sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) s'est réunie le mercredi 16 février, sous la présidence de M. Nigon de Berty. — Vingt-huit membres sont présents.

M. le docteur Grenet est présenté, comme membre résidant, par MM. H. Barbier et Nigon de Berty. — Sont nommés commissaires : MM. N. de Berty, le docteur Josat et Dedam-Delépine.

La classe reçoit divers ouvrages qui seront portés au Bulletin bibliographique ; elle vote des remerciements aux donateurs.

M. Fresse-Montval fait un rapport très-favorable sur la candidature et les travaux de M. Hippeau. Ce candidat est admis à l'unanimité.

M. Bernard-Jullien lit un travail où il apprécie les principaux professeurs de littérature, depuis La Harpe jusqu'à nos jours.

* * La 4^e classe (*Histoire des beaux-arts*) s'est réunie le mercredi 23 février, sous la présidence de M. Ernest Breton. — Vingt membres sont présents.

Lettre de notre collègue M. Gauthier Stirum, qui annonce à la classe la découverte de plusieurs objets d'antiquité trouvés à Pouilly (Jura). — Voyez ci-après le procès-verbal de l'assemblée générale.

Un autre de nos collègues, M. l'abbé Devic, envoie une dissertation imprimée dans le *Journal de Seine-et-Oise*, sur la position de la ville de Bratuspantium. — M. le baron de La Pilaye est nommé rapporteur.

M. Ernest Breton fait hommage à la classe d'un *Mémoire sur les antiquités de la ville d'Antibes (Var)*.

Un de nos plus laborieux collègues des départements, M. Devals aîné, de Montauban, envoie à la classe un mémoire intitulé : *Montauban pendant les guerres des Anglais, au XIV^e siècle*. M. E. Breton est chargé de faire un rapport sur ce travail et sur la première série des *Monuments de Montauban*, par le même auteur.

M. Renzi, administrateur-trésorier de la Société, annonce à la classe que les journaux italiens s'occupent beaucoup de l'Institut Historique depuis que notre journal est répandu dans plusieurs villes d'Italie, particulièrement à Florence, à Rome, à Bologne, etc.

M. Renzi présente à la classe une médaille frappée à Florence, à l'occasion du troisième Congrès des savants italiens tenu dans cette ville en septembre 1841, et envoyée à l'Institut Historique par M. Ferdinando Tartini, sur l'ordre exprès du grand-duc de Toscane. Il rappelle, à cette occasion, qu'un de nos collègues a dû à son seul titre de membre de l'Institut Historique d'être admis au troisième Congrès des savants italiens tenu à Florence sous les auspices du grand-duc. M. l'administrateur propose, pour reconnaître tout ce que cette faveur spéciale a de flatteur et d'honorable pour l'Institut Historique, d'adresser des remerciements et un diplôme de membre de la 4^e classe à S. A. I. et R. M. le président soumet à la classe cette proposition, qui est adoptée à l'unanimité. Elle sera présentée, sous forme de vœu, à la sanction de l'assemblée générale.

* * Assemblée générale du vendredi 25 février (*les quatre classes réunies*),

présidence M. Dufey (de l'Yonne). — Trente cinq membres sont présents.

Notre collègue, M. Gauthier-Stirum, maire de la ville de Seurre, écrit à l'Institut Historique, en date du 25 janvier, qu'il a fait quelques découvertes dans le département de la Côte-d'Or, et qu'il a l'espoir d'obtenir le même succès dans celui du Jura. A Pouilly (Jura), commune éloignée de trois kilomètres et demi de Seurre, des hommes occupés à draguer du sable dans la Saône ont ramené du fond de l'eau une tête de femme en marbre blanc, d'un style assez pur, et ayant, selon lui, appartenu à une cariatide. Cet objet a été trouvé près de la rive droite, avec des restes de fondations. La tête ne présente aucun attribut ni ornements; elle n'a d'autre parure que ses cheveux peignés avec soin, et relevés à droite et à gauche de même que ceux de la Niobé. Sa hauteur, depuis la base du cou jusqu'à la naissance des cheveux, est de 446 millimètres, et la largeur de la face vers les pommettes, non compris la chevelure, de 229 millimètres.

M. Gauthier Stirum a vu avec chagrin la tête altérée dans quelques parties; le nez est enlevé, la lèvre inférieure endommagée. Plus tard, les mêmes hommes lui ont apporté une hache et une espèce de couperet en fer très-oxydé, trouvés à peu près dans le même lieu, ainsi qu'un fer de lance. Quelques pièces de monnaie romaine ont été aussi retirées de l'eau dans le même endroit. Précédemment, différents objets d'art avaient déjà été ramenés du fond de la rivière, tels que fragments de marbre, hache, fers de cheval et de lance; mais ces gens, qui en ignoraient le prix, les ont laissés dans le sable. Instruits maintenant que M. Gauthier Stirum recherche ces débris antiques, ils s'empressent tous de lui communiquer leurs moindres trouvailles. Désormais la plus petite découverte lui sera religieusement apportée. Le village de Pouilly, baigné par la Saône, est assis sur un terrain qui fait suite au plateau de Broin et d'Esbarres, où tant d'objets antiques ont été trouvés. Dès que ses occupations le lui permettront, il dessinera avec conscience la plupart des objets qui sont en son pouvoir. — Des remerciements sont votés à M. Gauthier Stirum.

M. Ferdinand Tartini, au nom du troisième Congrès des savants italiens, tenu à Florence en septembre 1841, et par ordre exprès du grand-duc de Toscane, envoie, sous la date du 4 février, à notre secrétaire perpétuel, pour être offert à l'Institut Historique, un exemplaire de la médaille frappée à Florence pour cette solennité.

Déjà cette médaille avait été présentée à la 4^e classe (*Histoire des beaux-arts*), qui, sur la proposition formelle de l'administrateur-trésorier, M. Renzi, avait émis le vœu qu'on adressât une lettre de remerciements et un diplôme de membre à S. A. I. et R. Ce vœu est porté à l'assemblée générale.

M. Leudière pense qu'en considération du rang élevé du souverain de la Toscane, et de son amour bien connu pour les lettres, les sciences et les arts, on fait bien d'offrir à ce prince un diplôme de membre, comme un hommage qui témoigne de la profonde estime de l'Institut Historique pour sa personne et son caractère.

MM. Renzi et Dedam-Delépine appuient l'opinion de M. Leudière.

La proposition est mise aux voix et adoptée à l'unanimité. Une lettre de remerciements sera adressée au grand-duc avec le diplôme de membre de la 4^e classe.

M. C. Hippeau, directeur de l'École des Sciences appliquées, auteur d'une *Philosophie ancienne et moderne*, présenté à la 3^e classe comme membre résidant, suivant les formalités voulues, par MM. Bernard-Jullien et Renzi, est admis à l'unanimité, au scrutin secret, par l'assemblée générale.

M. le secrétaire perpétuel lit la nomenclature des livres offerts à la Société depuis la séance générale de janvier. Ces livres seront portés au bulletin bibliographique. — Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Dufey (de l'Yonne), chargé par la 1^{re} classe (*Histoire générale et histoire de France*) de lui rendre compte d'un ouvrage de M. Raudot intitulé : *La France avant la révolution, son état social et politique en 1787, à l'ouverture de l'assemblée des notables, et son histoire depuis cette époque jusqu'à l'ouverture des états généraux*, détache, du rapport qu'il prépare, quelques considérations verbales sur l'histoire de la bourgeoisie en France, et sur la composition, les mœurs et les tendances des parlements. « Noblesse, dit l'orateur, suivait habituellement finance. Les secrétaires du roi, secrétaires sans fonctions, s'élevèrent jusqu'à neuf cents. »

M. N. de Berty défend les parlements, qu'il appelle la gloire de la France. Leur dévouement à la justice, à la paix publique, à la dignité nationale, faisaient l'admiration de l'Europe. Pour mieux remplir leur devoir, les membres des parlements négligeaient leurs affaires. Ils étaient mal rétribués ; mais le pouvoir, n'osant leur offrir de l'or, les récompensa par des titres nobiliaires. Jamais, selon l'orateur, le nombre des secrétaires du roi ne s'est élevé à neuf cents. Il en a eu dans sa famille. Il pense que le nombre n'a jamais dépassé deux cents.

M. Dufey (de l'Yonne) renvoie le préopinant à l'*Almanach royal*, publié à l'époque de la convocation des états généraux. Il persiste à soutenir que la conduite des membres des parlements ne fut pas toujours loyale ; que souvent ils se laissèrent séduire par des gratifications ; qu'ils acceptaient pour leurs enfants, non-seulement de l'or, mais des bénéfices, des abbayes, et même des évêchés ; que tous les parlements enfin, sans exception, refusèrent d'enregistrer l'impôt territorial, qui consacrait l'égalité des impôts en France.

M. le baron de La Pylaie, à l'appui de l'opinion émise par M. Dufey (de l'Yonne), rappelle qu'avant la révolution la première condition pour vendre une propriété en Bretagne était qu'elle fût éloignée de toute terre du parlement.

CHRONIQUE.

Nous reproduisons avec plaisir cette courte notice que notre collègue M. Alix a bien voulu nous communiquer dans une de nos dernières séances.

S'emparer successivement des mots de notre langue qui expriment des idées morales et philosophiques ; donner à ces idées les développements dont elles sont susceptibles dans un style à la fois élégant et précis ; appuyer ces développements, ces explications de l'autorité des grands écrivains de tous les temps et de tous les pays, lorsqu'ils ont rendu leurs pensées sous forme de sentence ou dans des tableaux poétiques qui frappent à la fois l'imagination et la raison ; voilà ce qu'a entrepris et exécuté avec succès M. Martin (de Paris) en publiant son *Dictionnaire des Idées morales et poétiques*, dont le premier volume a paru.

Les poètes et les philosophes anciens et modernes de l'Orient comme de notre Europe ont donc été mis à contribution dans le but de revêtir de couleurs vives et agréables les préceptes de la morale, ce code universel du genre humain. Mais l'auteur a su lier ensemble et compléter les maximes et les réflexions qu'il a empruntées à des noms célèbres, par des idées et des réflexions qui lui appartiennent, et par les déductions d'une logique qui se présente avec autant d'aisance et de naturel que de solidité.

Quelquefois il a employé lui-même les accents de la poésie dans l'intérêt de la morale et d'une saine philosophie.

Ce Dictionnaire, utile et agréable à toutes les époques de la vie, le sera surtout pour la jeunesse.

— Notre collègue M. l'abbé Barillot, curé de Châteauneuf (Nièvre), se propose de publier, sous le titre de *Nécessaire portatif*, un résumé de toutes les sciences, mises ainsi à la portée de toutes les intelligences. Nous désirons vivement qu'il réalise ce projet, persuadés que son ouvrage ne peut manquer de rendre de grands services à la science comme à la morale.

— C'était rendre un service signalé à la partie de l'histoire naturelle qui traite des animaux, que de composer un livre dont la modicité du prix mit à la portée des plus modiques bourses cette partie de la science, et où elle se trouve enfin dégagée et d'un luxe qui ne parle qu'aux yeux, et d'une foule de détails qui deviendraient un fardeau pour notre mémoire, si un prompt oubli ne faisait justice de leur superfluité.

La Faune française, par notre collègue, M. Braguier, est un de ces ouvrages économiques trop rares quant au soin et au talent avec lequel ils sont exécutés. La science y est mise à la portée de tout le monde, et surtout des étudiants, auxquels le livre est consacré.

— Nous lisons dans *l'Écho du Monde savant* la notice suivante sur la CHAM-

BRE DE DIANE, A POITIERS, due à M. Foucart, président de la Société des Antiquaires de l'Ouest.

« La maison qu'habitait la célèbre Diane, duchesse de Valentinois, existe encore à Poitiers.

« L'appartement que la tradition poitevine signale encore comme ayant été la chambre de Diane de Poitiers est une pièce de 7 à 8 mètres de long sur 5 à 6 mètres de large. Les poutres, dont les arêtes ont été jadis dorées dans toute leur longueur, sont ornées de peintures représentant les attributs de Diane chasseresse, surmontés d'une fleur de lis. Les chiffres de Diane et de Henri II apparaissent entrelacés dans plusieurs endroits de la salle, tels qu'on les voit encore dans les châteaux d'Anet et de Chenonceaux. La croisée et la cheminée accusent l'architecture du temps de François 1^{er}.

« Sur les côtés extérieurs de la cheminée on remarque, à droite, ces lettres initiales : S. P. Q. R. *Senatus populusque romanus* ; à gauche on voit ces majuscules : Q. V. C. P. *Quod vult consequi potest* : elle peut atteindre tout ce qu'elle veut. C'est sans doute une allusion à la fortune de Diane. Dans le tympan se trouve un tableau dans le style de l'école italienne, et qui est peut-être du Primatice, artiste bolonais, attiré en France par les libéralités de François 1^{er}. Ce tableau représente des amours jouant avec une guirlande de fleurs. Le coloris en est vif et plein de vérité, le dessin correct et hardi. Le Primatice affectionnait ce sujet, qu'il a répété plusieurs fois dans ses décorations de Fontainebleau.

« L'honorable famille qui occupe présentement cette maison conserve avec un soin éclairé tout ce qui se rattache aux souvenirs historiques. Ayant été obligée de faire réédifier la façade de la maison, qui tombait de vétusté, elle a procédé de manière à ne rien changer aux dispositions intérieures de la localité. Les propriétaires précédents avaient pris, pour agrandir leur écurie, quelques pieds sur la salle de Diane, mais sans défigurer cet appartement.

« Lorsque les propriétaires actuels achetèrent cette habitation, en 1816, ils voulurent aussi acquérir l'antique mobilier de Diane, qui garnissait encore la chambre ; mais toutes leurs offres furent rejetées. Ce curieux mobilier consistait principalement en un petit buffet à glace, du travail le plus précieux, et en une grande table de bois doré, en forme de guéridon ; la table était en beau marbre blanc, incrusté de camées et de plusieurs autres pierres précieuses : au milieu était gravé le chiffre de Diane et de Henri. Malheureusement les meubles ont été en partie mutilés dans leur transport de Poitiers aux Roches-Pré-Marie ; nous ignorons s'il en reste encore aujourd'hui quelque chose. Le savant M. du Sommerard possède, dans sa riche collection de l'hôtel de Clugny, à Paris, une porte sculptée provenant de l'un des appartements de cette maison.

L'Album du Salon de 1842 paraît en ce moment.

Ces albums sur les expositions de peinture, publiés par M. Challamel, obtien-

nent un succès mérité. Cette collection, continuée tous les ans avec le même soin, deviendra indispensable à tous les amateurs de beaux livres sur les arts. Le concours de nos premiers artistes rend cette publication du plus grand intérêt. Il le fera rechercher dans toute la France et à l'étranger (1).

ERRATUM de la 91^e livraison, — Page 66, à la ligne 30, au lieu de : *le 30 juin*, lisez : *le jour suivant*.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Divers discours prononcés à la distribution des prix du collège de Bastia, par M. Ubertain, proviseur de ce collège ; *Ode sur le dernier retour de l'empereur*, par le même.

Relation des actes et travaux de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts, d'Arezzo, par le capitaine Oreste Brizzi ; brochure in-8^o (en italien).

Biographie de Vincent Nelli, par le chevalier Fabi-Montani ; in-8^o (en italien).

Antiquités de la ville d'Antibes (Var), par M. Ernest Breton ; brochure in-4^o ; 1842.

Montauban pendant les guerres des Anglais au XIV^e siècle, par M. Devals aîné, (de Montauban), membre correspondant ; brochure in-8^o ; 1842.

Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique, par MM. Aimé Leroy et Arthur Dinaux ; nouvelle série, tome III, 5^e livraison, avec une gravure de J. Galle, d'après Martin de Vos.

Revue étrangère et française de législation, de jurisprudence et d'économie politique, par M. Félix, J.-B. Duvergier et Valette, professeur à l'École de Droit ; 9^e année, février 1842.

Giornale dell' I. R. Istituto Lombardo e Biblioteca Italiana ; numéros de janvier et février 1842.

Annales universelles de statistique (Économie politique, histoire, voyages, commerce), en italien ; numéro de janvier 1842.

Mémoire lu au dernier Congrès scientifique de Florence sur divers points de géographie, et sur l'histoire des sciences dans l'ancienne école italique, par M. Ferdinand de Luca, de l'Académie des Sciences de Naples ; brochure in-8^o (en italien.)

Bulletin de la Société de Géographie, 2^e série, tome XVII, n^o 97 ; janvier 1842.

La Mère Institutrice et Bulletin spécial de l'Institutrice, de M. Lévi ; janvier, février et mars 1842.

(1) S'adresser à M. Challamel, éditeur, rue de l'Abbaye, 4, en lui envoyant un bon de 24 francs sur la poste.

Revue anglo-française (historique et trimestrielle), publiée à Poitiers sous la direction de M. de La Fonténelle de Vaudoré, membre correspondant de l'Institut de France; 2^e série, 7^e livraison.

De l'avenir du Monde, par M. Victor Callaud, brochure in-8°; 1842.

Influence du Tabac sur l'homme, par Armand Grenet, docteur-médecin de la Faculté de Paris; 1 vol. in-8°; 1842.

Histoire politique, religieuse et littéraire du midi de la France, par M. Mary-Lafon. Tome 1^{er}. Le tome II est sous presse.

Notice historique sur la bibliothèque publique de la ville de Saint-Omer, par H. Piers; forte brochure in-8°. Lille, 1841.

Catalogue des Manuscrits de la même bibliothèque, concernant l'histoire de France, par le même.

Théorie et pratique de l'éducation des enfants arriérés et idiots, par Edouard Séguin; 1^{er} trimestre.

Leçons aux jeunes idiots de l'hospice des Incurables; in-8°; 1842.

Les Récits épiques et les Vies des plus grands hommes de l'antiquité, par M. Boucharlat; 4 vol. in-12; 1842.

Galerie des Contemporains illustres, par un homme de rien; 39^e et 40^e livraisons: M. Royer-Collard et le maréchal Moncey.

Monuments historiques de Montauban, par M. Devals aîné; 1^{re} série, 1 vol. in-8°.

Recueil de matériaux pour servir à l'histoire de Duren (Prusse rhénane) et de ses environs, par MM. M.-M. Boun, D. Rumpel et P.-J. Firchbach; les quatre premières livraisons, in-8° (en allemand).

Les Papillotes de Jasmin, coiffeur de l'Académie d'Agen; français-gascon; tome II, in-8°.

Conséquences du système pénitentiaire, pour faire suite à l'*Examen du système pénitentiaire*, par M. le marquis de Larochehoucauld-Liancourt, député du Cher; forte brochure in-8°.

Homère illustré; traduction nouvelle de l'*Odyssée*, entièrement conforme au texte grec, par M. Eugène Bareste; illustrations de M. Th. Devilly; 1 vol. in-8°.

Mémoires de la Société royale des Sciences, Lettres et Arts de Nancy; année 1840; un vol. in-8°.

Revue d'Auvergne, 2^e année, 20^e livraison; janvier 1842.

Le Gallerie Romane (1^{er} cahier): *Alcune glorie de' Colonesi*, par M. Ottavio Gigli, rédacteur en chef du journal *Il Tiberino*; avec planches; in-4°. Rome, 1841.

Pour le Secrétaire perpétuel, J.-L. VINCENT.

L'Administrateur-trésorier, A. RENZI.

INSTITUT HISTORIQUE.

PRIX D'HISTOIRE,

Fondés par l'Institut Historique.

Sont admis à concourir les personnes étrangères à l'Institut Historique et les membres de cette Société, à l'exception des juges du concours. .

Chaque mémoire doit être écrit en français ou en latin, et muni d'une épigraphe qui sera répétée dans un billet cacheté renfermant le nom et la demeure du concurrent.

Les billets appartenant aux manuscrits couronnés ou mentionnés seront ouverts en séance publique du Congrès annuel. Les autres resteront cachetés, et seront remis avec les mémoires aux auteurs qui justifieront des épigraphes.

Les mémoires couronnés ou mentionnés seront considérés comme des titres suffisants pour faire ouvrir les portes de l'Institut Historique aux auteurs qui demanderaient à y être admis, pourvu toutefois qu'ils remplissent les autres conditions requises : ces mémoires deviendront la propriété de l'Institut Historique.

PRIX BIENNAL DE 400 FRANCS.

Terme de rigueur pour la remise des manuscrits : LE 1^{er} JANVIER 1844. Ce prix sera décerné le 15 mai 1844.

QUESTION.

Faire l'histoire du développement maritime chez les peuples de la Méditerranée depuis son origine jusqu'à la chute de l'empire d'Occident.

PRIX ANNUELS DE 200 FRANCS.

Terme de rigueur pour la remise des manuscrits, LE 1^{er} MARS 1843.

Ces prix seront décernés à l'ouverture du Congrès de mai 1843.

QUESTIONS

CORRESPONDANT AUX QUATRE CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

PREMIÈRE CLASSE.

Histoire générale et Histoire de France.

Exposer, à l'aide de faits précis, l'influence qu'ont exercée sur le développement de l'industrie en France, les corporations ou associations de métiers, ainsi que l'institution des maîtrises et jurandes.

DEUXIÈME CLASSE.

Histoire des langues et des littératures.

Déterminer le caractère de la littérature espagnole au XVI^e et au XVII^e siècle.

TROISIÈME CLASSE.

Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques.

Faire le parallèle du développement des forces maritimes de la France et de l'Angleterre depuis le XVI^e siècle jusqu'à la révolution française.

QUATRIÈME CLASSE.

Histoire des beaux-arts.

Faire l'histoire des beaux-arts chez les Étrusques jusqu'au VI^e siècle de Rome.

S'adresser, pour les renseignements, au siège de l'Institut Historique.

MÉMOIRES.

SUR L'INFLUENCE RÉCIPROQUE DU SYMBOLISME RELIGIEUX ET DES ARTS D'IMITATION.

L'origine du symbolisme figuré, chez tous les peuples civilisés, touche de près à celle des arts d'imitation, et est liée à celle de l'ornementation monumentale. Qui aurait porté les hommes à figurer, sans nécessité et sans ordre, sur des monuments durables, sur des édifices publics, des êtres humains, des animaux et des objets créés par la main de l'homme, si ces êtres figurés n'avaient d'autres sens, n'exprimaient d'autres idées que celles qui leur sont propres ? Cela ne se conçoit pas. Les peuples naturellement ne représentent des images que pour perpétuer le souvenir de certains faits qu'ils désirent transmettre à leurs descendants : l'on comprend alors l'importance des scènes figurées ; ce sont des tableaux exécutés dans un but déterminé et connu.

L'exécution même de ces dessins ne saurait se passer entièrement de symboles. La nécessité de désigner des nombres, des dates, a forcé les peuples les moins civilisés à recourir à des moyens artificiels, et souvent ingénieux, pour représenter ces idées accessoires. Les *Hurons* figuraient (1) le soleil à droite ou à gauche, pour désigner la position orientale ou occidentale d'un objet par rapport à un autre ; ils avaient des signes de dizaines, et figuraient des pieds pour désigner le passage d'un endroit à l'autre. Les Mexicains, dans ce dernier cas, usaient du même moyen (2). Les *Muyscas* avaient des signes de nombre. Certains peuples faisaient des hoches sur des morceaux de bois (3).

Les Péruviens faisaient usage, comme signes de mnémonique, de certains cercles de petites pierres : chaque cercle s'appliquait à un petit discours, à une prière, et chaque petite pierre désignait un fragment de cette prière, de ce petit discours, dans l'ordre d'émission ; et, s'ils se trompaient en répétant cette prière, ils n'avaient qu'à jeter les yeux sur leurs petites pierres pour se remettre tout de suite sur la voie (4).

Les Péruviens faisaient encore usage d'une autre méthode bien plus connue : ils prenaient un gros et long cordon, qu'ils plaçaient horizontalement ; à ce gros et long cordon ils attachaient longitudinalement une multitude de petites cordelettes, et à celles-ci d'autres cordelettes de diverses couleurs, qui se nouaient

(1) La Hontan, *Voyage chez les Hurons et les Iroquois*.

(2) Humboldt, *Vue des Cordillères*.

(3) Rémusat, *Sur les langues tartares*.

(4) *Idem*, le P. d'Acosta, *Sur le Pérou*.

et se combinaient entre elles ; et au moyen de ces combinaisons ils formaient un langage complet. Il y avait des archives du royaume où toute l'histoire du Péron était écrite au moyen de ces nœuds de cordes, nommés *quippos* ; et il y avait des archivistes, nommés *quiplocamayos*, qui étaient chargés de conserver ces quippos historiques et d'en donner l'explication. Le peuple ne connaissait guère l'usage des quippos que comme moyen de mnémonique (1). On raconte que, depuis l'entrée des Européens au Péron, une vieille femme, nouvellement convertie au christianisme, voulant faire la confession générale de toute sa vie, s'approcha du tribunal de la pénitence tenant à la main une grosse poignée de ficelles nouées : c'était la liste complète de ses péchés. La bonne femme, parvenue à un péché dont elle ne voulait oublier aucune circonstance, avait multiplié les nœuds : il paraît que celui-là était le plus gros. Ceci fait autant d'honneur à la mémoire qu'à la bonne foi de cette vieille Péruvienne.

Les Mexicains, avant l'application des images à la reproduction des faits historiques, faisaient usage des *quippos*, qu'ils nommaient *népohtsitsin* (2).

Les Chinois, dans l'origine, et avant l'invention de l'écriture, faisaient usage de cordelettes dans le genre des quippos péruviens (3).

Plus tard, les Chinois firent usage des *kouas*, signes formés de la ligne horizontale, continue et brisée, et qu'on traçait sur un tableau suspendu. On connaît le langage des fleurs, employé par les femmes renfermées dans le harem, pour leur correspondance amoureuse.

Le symbolisme dont je viens de parler est tout entier de convention : c'est un effort que l'homme a tenté pour surmonter l'embarras qu'il éprouvait à exprimer certaines choses.

Le symbolisme dont je vais m'occuper, le symbolisme figuré, et particulièrement le symbolisme religieux, appartiennent aux plus hautes conceptions de l'esprit humain. La nécessité de reproduire les qualités morales et les abstractions a forcé de recourir à des métaphores, à des transports ; car c'est là ce que signifie le mot grec *métaphore* ; c'est-à-dire que l'esprit transporte, au nom de l'objet figuré, un sens autre que celui que ce nom représente naturellement ; et le transport s'opère en raison du rapport que l'esprit a reconnu entre l'objet figuré et la chose signifiée. Cette représentation d'une idée abstraite par un objet matériel s'est introduite aussi dans le langage parlé. Ainsi, quand on dit qu'un homme est un lion, pour dire qu'il a beaucoup de courage, le mot *lion* est employé dans un sens symbolique, et l'on dit alors que l'on fait une *figure* ; cette expression est nécessairement empruntée à l'art symbolique. Cela est si vrai que, lorsque nous voulons faire entendre qu'un mot, une phrase, doivent être pris dans leur sens naturel, et non dans un sens métaphorique ou hyperbolique, nous disons qu'ils doivent être pris à la lettre. Cette forme existe dans le

(1) Le P. d'Acosta.

(2) Humboldt, *Vue des Cordillères*.

(3) Préface du *Chou-King*.

grec et dans le latin, et fait voir que, dans l'origine, on désignait sous le nom de *lettre* une image quelconque, exprimant une idée entière, et non un son isolé de l'alphabet. Il est possible que l'image, en changeant de position, changeât aussi de signification : c'est ainsi que de *τρέπω*, *tourner*, est venu le mot *τρόπος*, un *trope*, un *tour* de phrase.

L'emploi symbolique des images n'a pas pu être le même chez tous les peuples, parce que les peuples n'ont pas tous reconnu aux êtres qu'ils représentaient les mêmes qualités, ni des qualités aussi nombreuses. L'histoire naturelle, chez les Égyptiens, attribuait aux animaux des propriétés si bizarres et si impossibles, que le bon sens refuse absolument de les admettre. Comment, en effet, ajouter foi à cette opinion, que le vautour n'a point de mâle dans sa race; que la femelle est fécondée par le vent, et que c'est pour cela que le vautour est le symbole du sexe féminin (1)? Comment admettre que la lionne fait ses petits morts-nés, et que le lion les ranime de son souffle (2)? Comment croire que l'ourse ne met au monde qu'une masse de sang informe, et que c'est en léchant incessamment cette masse informe qu'elle parvient à lui donner la consistance d'un corps et la forme d'un ours (3)? Comment croire que le cynocéphale, quand il est près de mourir, perd la soixante-douzième partie de lui-même chaque jour, et pendant soixante-douze jours, et que c'est pour cela que le cynocéphale désigne la terre divisée en soixante-douze parties (4)? Comment peut-il vivre quand il est réduit à la soixante-douzième partie de lui-même? Comment le serpent est-il tout feu et tout air (5)? Ces opinions ridicules avaient cours cependant chez les Égyptiens; et, quand on veut expliquer le symbolisme religieux de ce peuple, on est bien obligé de les supposer fondées.

La signification des symboles, chez les Égyptiens, était si variée, que la même image et le même nom reproduisaient quelquefois une douzaine d'idées différentes, sans compter les représentations composées. Ainsi le *vautour* désignait une mère, la divination, la limite, le regard, l'année, le ciel, la miséricorde, Minerve, Junon, et le poids de deux drachmes (6). Ces diverses acceptions, attribuées à un même signe et à un même nom, donnaient lieu souvent à des *équivoques*; et ces équivoques étaient chères aux prêtres égyptiens (7).

C'est au symbolisme que sont dues toutes ces jonctions de parties hétérogènes, telles que ces corps d'hommes à tête d'oiseaux ou de quadrupèdes, et qui représentent la qualité par laquelle la divinité est désignée; comme le dieu *Amoun*, le dieu caché, le dieu père, désigné par un homme à tête

(1) Horapollon, liv. I, chap. 2.

(2) *S. Epiph. Physiol.*, liv. II.

(3) Horapollon, liv. II, ch. 79.

(4) *Item*, liv. I, ch. 14.

(5) Eusèbe, *Prepar. evang.*, liv. II, ch. 7.

(6) Horapollon, liv. , chap. 11.

(7) Jamblique, *Sur les Mystères*, liv. VII, ch. 5.

de bélier ; car le mot *Amoun*, qui signifie *secret* et *père*, est proprement le nom du bélier en langue sacrée (1). Si l'homme tient entre ses mains un vase qui se répand, et qu'on nomme *canope*, ceci signifie le *verseur*, le *bienheureux*, *cnouphis* ou *hanubis* (2). C'est le nom qu'on donnait aussi aux prophètes. Ainsi une figure à tête de bélier, et versant de l'eau d'un vase, signifie un initié portant le nom de prophète ; parce que le prophète portait comme marque de sa dignité, un vase dont il répandait quelques gouttes de moment en moment dans les marches processionnelles. Cette jonction de figures veut dire *le Père prophète*, signification précise d'*Amoun-cnouphis*.

C'est aussi au symbolisme que sont dus ces représentations de parties isolées, tels que l'œil, le bras, la main, etc. ; puis la multiplicité des membres, quatre bras, quatre oreilles ; deux têtes, etc.

Les actions mêmes sont encore des symboles. Ainsi l'on voit dans des papyrus des hommes dirigeant des bœufs qui labourent, et cela sur un sol couvert d'eau.

La représentation de l'homme naturel et complet mérite bien qu'on l'examine : la figure de l'homme, dans les représentations hiéroglyphiques, annonce le calme le plus parfait, l'absence de toute passion. La figure égyptienne est douce : soit qu'il frappe ou qu'il soit frappé, bourreau ou victime, l'homme figuré garde toujours la même sérénité. Sa pose est presque toujours singulière et impraticable. Tandis que le corps est vu de face, la tête est tournée de profil et les jambes vont l'une devant l'autre. Cette position insolite provient de deux causes : la première est que l'homme tient souvent des symboles de chaque main, et que l'une des deux mains, dans la position de profil, aurait été cachée par le corps ; la deuxième cause est qu'il fallait déterminer la direction des figures, qui, dans les temples, faisaient face à l'orient : il arrive de là que l'homme, par une position retournée, fait face à l'occident ; quelquefois il est couché sur le dos. On le voit quelquefois la tête en bas et les jambes en l'air, faisant ce que nous appelons vulgairement l'arbre fourchu.

Le corps de la femme ne reçoit guère que la tête de vache, de serpent ou de lionne : quelquefois elle porte des ailes aux bras ; mais, comme je l'ai démontré dans mon Cours, ces ailes n'indiquent nullement l'action de voler en l'air. La femme s'empare aussi du *phallus*, non point pour affecter quelque rapport avec la puissance productive de l'homme, mais pour désigner l'idée de *secret* ou d'*invisible*. Dans mon Cours j'ai fait connaître les idées qui se rapportent au *phallus*, et qui diffèrent de celles que le vulgaire lui attribue (3).

Si nous passons à la représentation de relief, nous trouverons que les statues droites ou assises ont perpétuellement les jambes réunies et les bras collés le

(1) Manéthon. Plutarque, *De Is.*

(2) Eusèbe, *Préparation*. (M. Raoul-Rochette partage cette opinion.)

(3) En grec *αἰδώς* vient de *αἰδω*, qui n'est pas visible : de là aussi *αἰδιος*, l'Éternel ; et *αἰδης* ou *αἰδης*, Pluton, ou l'enfer, parce qu'on ne le voit pas.

long du corps, ou repliés à moitié s'ils sont croisés. Le corps est toujours droit et tourné de face.

On sait que les coiffures sont très-variées dans les signes hiéroglyphiques. La barbe disparaît presque toujours ; cependant certains personnages laïques la portent ; alors elle est tressée et relevée à l'extrémité.

La peinture égyptienne n'est autre chose, comme M. Raoul-Rochette l'a fait observer, qu'une simple enluminure ; les contours et les traits sont toujours fortement arrêtés : on s'aperçoit que les Egyptiens commençaient d'abord par dessiner complètement leurs images en noir, comme si elles ne devaient point recevoir de couleur ; puis après cela ils les coloriaient. La carnation de l'homme est rouge ; celle de la femme est jaune.

Dans certains cas la couleur était symbolique ; on s'en aperçoit, parce qu'on voit certains objets chargés d'une couleur naturellement incompatible avec leur nature.

Les compositions de scènes, ou plutôt les réunions de symboles, sont vraiment étranges. Il en est dont l'analyse est presque impossible. Un homme assis sur un siège, suivi d'un quadrupède sur une table, puis d'un enfant tenant un fouet et assis sur un bâton recourbé et fiché en terre, etc., etc. La réunion de tous ces êtres hétérogènes, leur association incohérente, l'absence apparente de rapport entre eux donne lieu de croire qu'ils n'ont pas été réunis pour l'exposition d'une action commune, mais dans une intention que l'analyse et la connaissance de la langue sacrée peuvent seules nous apprendre.

Si nous cherchons l'effet que le symbolisme a produit sur les arts d'imitation, nous verrons que le premier de tous a été de généraliser les images humaines, parce que ce n'était point tel ou tel homme qu'on se proposait de représenter, mais un homme ; et cet homme était un Egyptien. La différence qu'on remarque entre les figures égyptiennes et les figures éthiopiennes consiste uniquement en ce que les dernières ont le corps plus court et plus ramassé, les membres plus gros, et se rapprochant davantage, sous ce rapport, des figures indiennes.

A quelque perfection que soient parvenus les arts d'imitation en Égypte, quant à l'exactitude des proportions, ils ont toujours été obligés de se conformer au symbolisme établi. Sur les monuments de tous les âges on rencontre les mêmes combinaisons de figures ; c'est que le symbolisme se rattachait à une langue sacrée qui ne pouvait s'altérer, et à des institutions religieuses qui ne toléreraient aucun changement, aucune modification.

Nous retrouvons les figures des divinités égyptiennes chez les Phéniciens. Les monuments qui nous reproduisent ces symboles phéniciens sont assez grossièrement tracés, mais le système en est le même (1). Nous ne voyons point de lé-

(1) Monument de Carpentras, et médailles de Cossira. (Cabinet des médailles à la Bibliothèque royale), t. XXXII, p. 725 des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.

gende hiéroglyphique parmi ces symboles ; ce qui fait supposer que les prêtres phéniciens ne gravaient jamais l'écriture sacrée sur les monuments ; cependant nous savons qu'ils la possédaient, et qu'ils avaient des livres secrets écrits au moyen de cette écriture (1).

Les Mexicains avaient diverses espèces de symboles : les vingt jours du mois, les dix-huit mois de l'année, et les années de la ligature, espace de cinquante-deux ans, avaient des signes particuliers qui, empruntés de divers objets naturels ou artificiels, composaient leur calendrier figuré, et avaient donné leurs noms aux diverses divisions de l'année. Ces figures étaient extrêmement mal faites, mais fort compliquées.

Les Mexicains faisaient usage des figures pour désigner les noms propres : ainsi la montagne de l'aigle, *quautepec*, était désignée par une montagne, *tepec*, surmontée d'une tête d'aigle, *quautili* (la terminaison *li* s'enlève en composition). Ils avaient aussi des figures de nombre correspondant à leurs emblèmes : ainsi un *cheveu* signifiait *quatre cents*, et une bourse, *huit mille*.

Depuis l'invasion des Européens, les Mexicains, convertis au christianisme, inventèrent des images composées pour représenter des idées chrétiennes. Un des auditeurs de mon Cours, M. Aubin, ancien élève de l'Ecole Normale, qui a demeuré dix ans au Mexique, où il a appris l'ancienne langue aztèque, et qui possède une riche collection de manuscrits mexicains qu'il se propose de nous expliquer, me montrait un jour un petit ouvrage où le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* étaient figurés en symboles. Il était curieux de voir ces images représentant nos mystères mêlées aux symboles du langage. Il y avait beaucoup d'intelligence dans ces représentations improvisées : la Trinité était désignée par trois corps joints ensemble.

Les Mexicains figuraient toute leur histoire au moyen de tableaux où les faits principaux étaient représentés en même temps que le roi sous le règne duquel les faits s'étaient passés. Le roi lui-même, la couronne en tête, était désigné par le hiéroglyphe de son nom, lié par une ligne à la tête du monarque.

Les figures de divinités, chez les Mexicains, appartenaient à une origine beaucoup plus ancienne que les emblèmes employés dans le commerce habituel de la vie. Ces figures horribles attestent une ignorance des principes du dessin, qui ne peut être que le fait de l'enfance de l'art. Ces figures sont restées ce qu'elles étaient d'abord, tandis que les autres emblèmes ont suivi le progrès de la civilisation.

Maintenant nous allons examiner l'autre partie de la question : quelle influence les arts d'imitation ont-ils exercée sur le symbolisme religieux ?

Tout en reconnaissant l'influence des arts, nous ne pouvons nier que le concours sacerdotal ne fût de rigueur pour tout ce qui concernait les emblèmes

(1) Philon de Biblos, cité par Eusèbe.

(2) Humboldt, *Vue des Cordillères*.

religieux : ainsi on doit sous-entendre, dans tout ce que je vais dire, le consentement du prêtre par rapport aux modifications que ces emblèmes ont reçues chez les divers peuples.

Le premier effet de l'influence de l'art, c'est le changement dans le costume. Les divinités et les personnages de condition humaine sont tous vêtus et coiffés selon la mode de leur pays. L'art était le représentant de la nation. Nous autres, nous n'oserions jamais suivre un pareil exemple, et l'on blâmerait sévèrement un peintre qui aurait représenté le Père éternel en frac et en pantalon.

Le second effet de l'influence de l'art a été de diminuer le nombre de ces monstres dont les monuments égyptiens sont couverts.

Le troisième effet a été de replacer les figures de profil dans la position qui est la plus convenable.

Le quatrième effet a été de changer la position des ailes : les personnages qui ont conservé deux ailes, les portent au dos, et non sous le bras, comme faisaient les Égyptiens. Les ailes aussi se sont multipliées ; elles affectent différentes directions, en partant toujours du dos.

Ceci demande une explication : la tradition historique nous apprend que les peuples de l'Orient reçurent des Égyptiens les sciences sacerdotales et les idées religieuses ; et cette vérité nous est démontrée de plusieurs manières. Par conséquent, nous devons considérer les religions orientales comme dérivées de la religion égyptienne, et leurs emblèmes comme des imitations ou des altérations des symboles égyptiens ; et rien ne contrarie cette supposition, qu'au contraire tout tend à justifier.

Les Chaldéens, bien qu'ayant reçu les premiers des Égyptiens la langue sacrée et les sciences sacerdotales, modifièrent les symboles : nous apercevons quelquefois un homme à tête de coq, qui est posé aussi aux abraxas basilidiens ; le serpent à tête d'aigle, le serpent à tête de lion, qu'on voit sur les monuments chaldéens et sur les abraxas. Mais il y avait aussi dans le temple de Bélus, à Babylone, une multitude de symboles empruntés aux Égyptiens : des chiens à quatre corps, des bœufs à face humaine, etc.

On n'aperçoit pas de légendes hiéroglyphiques sur leurs monuments ; mais à la place on rencontre des caractères à têtes de clous, dont le sens est encore tout à fait inconnu, malgré les efforts des savants pour le retrouver.

Nous devons mentionner ici cette *fameuse idole*, de *forme conique*, qui se rencontre sur les monuments des divers peuples anciens, et qui s'aperçoit aussi sur les monuments grecs, et dont l'origine ainsi que la signification sont encore enveloppées de ténèbres.

Pausanias dit qu'il y en avait une semblable dans le temple de *Vénus*, à Paphos. Il paraît que c'était un symbole de la déesse.

Les Hébreux et les Persans prohibèrent le culte des images ; cependant ils ne bannirent pas complètement l'usage des symboles.

Les Hébreux avaient, dans le sanctuaire, des figures de chérubins autour de

l'arche d'alliance : ces chérubins, à ce qu'on prétend, avaient une figure de veau sur un corps humain ; et c'est probablement un chérubin que les Hébreux adorèrent dans le désert : selon Philon le Juif, ce chérubin était une idole égyptienne. Depuis nous avons représenté les chérubins par des têtes d'enfants accompagnées de deux ailes ; et nous avons donné à ces têtes enfantines un incarnat qui est devenu proverbial.

Il est question de séraphins qu'Isaïe vit en songe ; on les retrouve chez les Chaldéens : ils avaient six ailes, dont deux couvraient leur face, deux autres leurs pieds, et les deux autres étaient déployées pour aller où il plaisait à Dieu de les envoyer.

Flavius Josèphe affirme que les dessins qui ornaient le voile du sanctuaire représentaient le ciel et les astres. Ainsi, malgré la prohibition des images, les Hébreux en faisaient dans le temple.

Les Hébreux, malgré la connaissance qu'ils avaient du vrai Dieu, furent toujours enclins à retomber dans l'idolâtrie, dont les prophètes avaient eu tant de peine à les retirer. *Le Livre des Juges* et *le Livre des Rois* constatent ces fréquentes rechutes du peuple hébreu, et font connaître en même temps les punitions qui les accompagnèrent. Ézéchiël dit dans sa vision que, dans le temple de Jérusalem, il vit des images de toutes sortes d'animaux et de reptiles, et l'abomination de la maison d'Israël, et soixante-dix anciens d'Israël qui encensaient ces idoles peintes sur les murailles du temple. Ces peintures n'existaient pas certainement à l'époque où Salomon fit construire la maison du Seigneur.

Ce n'est pas que le sage Salomon lui-même n'ait donné aussi dans l'erreur ; il adora diverses idoles à l'instigation de ses femmes.

Les Hébreux adorèrent le serpent d'airain, que Moïse avait fait élever dans le désert pour les guérir de la morsure des serpents, et Ézéchiël, roi de Juda, le fit briser. On le nommait *nohestan* ou *nékhouchtan* (1). Il avait sans doute du rapport avec le dragon monstrueux adoré par les Chaldéens.

Il est dit (*Juges*, chap. 17,) qu'un nommé Michas, Israélite de la montagne d'Éphraïm, fabriqua une image taillée, et une autre jetée en fonte, avec un petit dôme pour le dieu, un éphod, ainsi que des séraphins, ou séraphims. Il établit un lévite près de cette divinité, pour être *prêtre* et *père* ; et le lévite était jeune.

Les Hébreux adorèrent aussi Baal, le soleil, la lune et les douze signes du zodiaque : malheureusement nous ne savons pas quelles figures ils donnaient aux douze signes. Au reste, on a trouvé dans le temple de Jérusalem, depuis la conquête des Romains, des scarabées et autres objets provenant d'un symbolisme étranger.

Les Persans, en prohibant les idoles, n'en conservèrent pas moins les symboles : nous voyons sur les temples des figures de lion et de taureau, conformés dans un style qui s'éloigne beaucoup de celui des Égyptiens ; mais *le lion dévorant*

(1) *Les Rois*, liv. IV, ch. 17, v. 4.

le taureau, ou le combattant, est un emblème fréquent ; c'est l'emblème de Mithra frappant le taureau ; et M. Lajard, de l'Institut, m'a dit qu'il avait vu plusieurs représentations mithriaques où le dieu est figuré avec une tête de lion. Quant à l'explication de l'emblème, ceci rentre dans mon Cours sur les hiéroglyphes et les religions anciennes. Il y a dans Montfaucon une représentation mithriaque où le dieu est figuré tenant l'épée haute et le pied posé sur le taureau couché.

On voit souvent sur les représentations persanes un homme tenant par la corne une espèce de taureau *monocéros*, dressé sur ses jambes et qu'il perce d'une épée ; on voit aussi un homme qui tient de chaque main une autruche, et cette dernière représentation, qui s'aperçoit sur les cylindres persépolitains, se retrouve aussi sur les monuments étrusques.

Il est évident que les Persans faisaient aussi usage des hiéroglyphes égyptiens : il existe des cylindres chargés de légendes hiéroglyphiques, et le vase de la Bibliothèque Royale prouve que la réunion des signes cunéiformes et des symboles hiéroglyphiques n'était pas impossible.

Les Arabes avaient aussi des idoles représentant un homme et une femme, un lion, un cheval, un aigle. On a trouvé, près de Médine, une statue tenant une flèche et entourée de trois cent soixante autres idoles, qu'on dit être la statue d'Abraham (1).

Les Indiens ont une multitude de divinités qui réunissent des têtes et des bras innombrables ; c'est en cela que consistent la plupart des monstres que l'on aperçoit. Les têtes sont presque toujours humaines, et chaque bras tient un symbole particulier ; mais ce qui est encore remarquable, c'est que, malgré le costume indien dont ces figures sont chargées, on s'aperçoit que le type en est étranger. Les divinités indiennes, dont quelques-unes sont noires et d'autres blanches, ont un corps replet et potelé comme celui d'un enfant en bas-âge. Cette conformation est bien différente de celle des habitants, qui sont minces et sveltes. La formation des symboles religieux des Indiens démontre que la philosophie a passé par là, et que ces symboles ne sont qu'une création brahmanique.

La tradition nous apprend que les Grecs reçurent des Égyptiens les idées religieuses et la connaissance de l'existence des dieux ; mais, dans l'origine, les Pélasges ignoraient complètement les noms et les figures des dieux. Hérodote nous dit bien que la plupart des noms des dieux grecs sont égyptiens ; mais cette proposition n'est pas aisée à justifier : au reste, les figures ne sont point égyptiennes, et elles proviennent du bon vouloir des prêtres, qui jugèrent à propos de rendre les dieux sensibles et palpables aux hommes de leur temps. C'est ici que l'influence de l'art, dirigée par le sacerdoce, se manifeste avec évidence.

Les prêtres d'Orient, en figurant des divinités monstrueuses, que le peuple n'apercevait que de loin en loin, en écartant le peuple des temples, en s'isolant

(1) Pococke, *Specimen relig. Arab*, p. 15.

eux-mêmes de lui et en lui cachant toutes leurs sciences, n'avaient d'autre intention que de lui inspirer une crainte extrême de la vengeance des dieux, un profond respect pour leurs ministres, et une soumission sans bornes à la puissance sacerdotale ; mais les prêtres grecs et les prêtres romains voulurent conserver le pouvoir par un autre moyen ; ils rendirent les dieux populaires en les associant aux besoins domestiques des hommes, et même à leurs passions : alors il s'établit entre les dieux et les humains un commerce de bons procédés, dont les prêtres se trouvèrent nécessairement les intermédiaires et les agents.

Telle est la cause pour laquelle l'art eut une si grande part dans la composition des figures des divinités grecques : il fallait rendre les dieux aimables.

Donc, pour l'établissement du Panthéon grec, nous voyons ici le prêtre et l'artiste en présence : le symbolisme égyptien est mis de côté ; il s'agit de faire autre chose. Le prêtre et l'artiste se consultent ; l'un fournit ses dogmes théologiques, l'autre ses idées artistiques : chaque divinité prend une forme complètement humaine. Le bon goût des Grecs ne pouvait s'accommoder de ces figures monstrueuses qui pullulent en Orient ; au lieu d'affabler les divinités de têtes d'animaux, on place ces animaux aux pieds de la divinité ; les symboles placés entre les mains des dieux sont plus rares : si, par respect pour la tradition, quelques accouplements de parties hétérogènes sont tolérés, ils sont en petit nombre, et ne s'attachent qu'à des divinités d'un ordre inférieur, et qui ne sont point l'objet du culte ; encore ces réunions sont sauvées par une disposition gracieuse, et, de plus, c'est toujours la face humaine qui domine.

Ainsi les satyres n'ont qu'une figure un peu animée, un nez épaté, deux petites cornes au front, et une petite queue. Ce sont les types de nos démons. Les sphinx ont un corps de femme joint à un corps de lion ; les syrènes, un corps de femme uni à un corps de poisson ; les harpies, une tête de femme sur un corps d'oiseau ; les centaures, un corps d'homme uni à un corps de cheval. Dans les figures étrusques l'homme est complet, et le cheval n'a l'air que d'une exubérance de l'épine dorsale. Le minotaure ou Bacchos-taureau est représenté tantôt avec une tête d'homme et un corps de taureau, tantôt avec une tête de taureau sur un corps d'homme.

Parvenu à ce point, l'artiste tenta de pousser plus loin la perfection de la représentation. Une vaste mythologie lui fournissait, sur le compte des dieux, de leurs passions, de leurs actions, des renseignements qu'il sut mettre à profit pour les bien caractériser. Ainsi les dieux ne furent pas considérés dans leur individualité, mais dans leurs rapports entre eux et avec les mortels que le sort avait mis en contact avec eux. Il advint que les divinités furent représentées dans tous les modes d'action qui leur étaient propres. Mais les personnages avaient entre eux tant de ressemblance, et pouvaient donner lieu à tant d'équivoque, que les Grecs ne virent d'autre moyen d'échapper à ce danger que d'écrire le nom du personnage à côté de sa figure ; c'est ainsi que les vases grecs, dits étrusques, désignent toujours les acteurs des scènes qui y sont peintes.

La colorisation des personnages donne lieu à quelques remarques ; la plupart sont bruns de visage ; mais il y en a qui ont le teint noirâtre, et l'on s'aperçoit aisément que cette teinte a été apposée exprès : il est évident que ces personnages appartiennent à un autre climat que ceux dont le visage est brun.

Le symbolisme chez les Romains se modela complètement sur celui des Grecs : Numa, qui établit la religion régulière à Rome, et qui avait été instruit dans la philosophie par quelque sage de la Perse, de la Judée ou des Gaules, proscrivit les images, et pendant soixante-dix ans les Romains s'abstinrent d'en confectionner ; puis ils reçurent les divinités des Grecs.

Le culte mithriaque s'étant introduit à Rome, ce fut alors que les représentations symboliques qui se rapportent à ce culte furent confectionnées dans l'étendue de l'empire. Au bonnet pointu que portent les figures égyptiennes et persanes, les Romains, par analogie, substituèrent le bonnet phrygien, qui était l'insigne de la liberté.

Les symboles de Mithra existent dans beaucoup de pays ; Mithras ou *Misra*, ou Mars, la planète qui préside au premier décan du Bélier, le dieu de l'équinoxe du printemps, le dieu qui préside à l'embrasement du monde et à sa renaissance, devait nécessairement être l'objet d'un culte spécial chez les peuples qui avaient reçu la religion des Chaldéens ; comme *Isis*, ou *Vénus*, du premier décan du Cancer, était, par les mêmes motifs, la grande déesse des Égyptiens, qui établissait l'embrasement et la renaissance du monde à la constellation du Cancer.

La puissance de l'art ne s'est jamais manifestée avec plus d'énergie que dans les représentations zodiacales.

Les signes du zodiaque se rencontrent chez les Égyptiens, les Grecs, les Romains, chez divers peuples d'Asie et chez les Indiens ; mais les emblèmes diffèrent chez toutes ces nations, tout en conservant un air de parenté qui ne permet pas de douter de leur commune origine.

Le fait important que les Égyptiens (ou les Éthiopiens) sont les inventeurs du zodiaque ne saurait être mis en doute. Ce fait capital est confirmé par une multitude de renseignements que rien ne saurait combattre. (Tout cela est expliqué au long dans mon Cours.)

Les Égyptiens commençaient le zodiaque au signe du Cancer, et plus tard les Chaldéens, les Grecs, etc., le commencèrent au Bélier.

Chez les Égyptiens, le Cancer était un crabe ; il resta crabe chez les Grecs d'Asie et chez les Indiens ; chez les Romains il est devenu une écrevisse.

Le Lion, chez les Égyptiens, avait un serpent sous les pieds ; chez les autres peuples il a perdu son serpent. Dans la représentation des abraxas on voit souvent un serpent à tête de lion.

La Vierge est une fille debout, tenant un bâton surmonté d'un épi. Chez les Grecs elle était représentée tantôt avec une palme ou une balance, couchée ou assise.

La Balance est représentée tenue quelquefois par un homme ; quelquefois elle est seule : elle existe chez tous les peuples.

Le Scorpion est le même partout ; seulement il a quelquefois, au lieu de sa queue articulée, deux ou trois dards qui sortent par derrière.

Le Sagittaire a éprouvé beaucoup de variations. Chez les Égyptiens il portait une tête humaine avec une tête de chien surmontée d'une couronne ; un corps d'homme lançant une flèche avec un arc ; un corps de lion courant joint à un corps d'homme ; un bateau sous les pieds de devant, deux ailes d'abeilles, surmontées d'un épervier couronné, et une queue de scorpion, indépendamment de sa queue de lion.

Chez les Grecs, le Sagittaire n'a conservé que son double corps d'homme et de lion, son arc et sa flèche ; chez les Indiens, il n'est resté que l'arc et la flèche ; l'homme a disparu ; on dit même *la flèche* tout court.

Le Capricorne était, chez les Égyptiens, un poisson à tête de bouc : chez les Grecs il est devenu un bouc à queue de poisson ; chez les Indiens, c'est un poisson seul du genre des cétaqués. Dans le zodiaque de Notre-Dame de Paris le Capricorne est représenté par un homme à cheval sur un énorme cétaqué, et tenant une barque dans la main. J'ai fait voir dans mon Cours l'importance de cette donnée symbolique.

Le Verseau était, chez les Égyptiens, un homme dont la tête est chargée de feuillage, et versant de l'eau avec deux vases. Chez les Grecs, c'était un homme couché qui n'a qu'un vase d'où se répand l'eau incessamment ; chez les Indiens, le vase est représenté tout seul.

Les Poissons sont à peu près les mêmes partout.

Le Bélier et le Taureau sont représentés partout de la même manière. Chez les Égyptiens et chez les Grecs le taureau est furieux et frappant de la corne.

Les Gémeaux sont représentés par deux hommes qui se donnent la main. Chez les Indiens, ce sont un jeune homme et une jeune fille formant la même action.

La comparaison que nous venons de faire des symboles zodiacaux prouve bien qu'ils dérivent tous de la même source. Indépendamment des données historiques et traditionnelles, on est porté à croire que cette source est en Égypte, puisque les symboles égyptiens sont ceux qui réunissent le plus d'éléments et dont les images sont les plus compliquées, et que l'on doit supposer que chacun de ces éléments exprime une idée concordante avec celle que reproduit l'image principale dans le système égyptien ; tandis que l'on ne comprendrait pas l'adjonction de signes égyptiens à une figure appartenant à un symbolisme étranger, comme on ne comprendrait pas non plus l'introduction d'un symbole étranger parmi les hiéroglyphes égyptiens.

Il résulte de l'ensemble des faits que nous avons parcourus, que, dans les emblèmes religieux des peuples anciens, on reconnaît un rapport frappant, et que la différence qui les distingue, de peuple à peuple, ne provient que de l'action

de l'art imitatif, qui, du consentement du pouvoir sacerdotal, modifia les symboles primitifs pour les accommoder au goût de la nation.

Nous concluons donc que le symbolisme religieux régna despotiquement dans les lieux où il avait pris naissance, et y assujettit l'art imitatif à ses lois ; mais que, lorsqu'il eut franchi les limites de sa patrie, il fut soumis à son tour par l'art imitatif, qui lui fit subir toute l'influence de l'esthétique des peuples divers.

DE BRIÈRE,

Membre de la quatrième classe de l'Institut Historique.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

SOUVENIRS HISTORIQUES

DES MUNICIPALITÉS ET DES RÉPUBLIQUES DE LA PROVENCE (1).

MUNICIPALITÉS.

Nous avons laissé au IX^e siècle les cités méridionales en possession de la vieille franchise romaine. Malgré l'usurpation ecclésiastique et féodale qui s'était efforcée de l'anéantir, ce débris du grand peuple avait résisté comme le ciment pétri par ses mains, et ni l'injure des siècles, ni les attaques des hommes n'en avaient entamé la base antique. La plupart de ces soixante cités, où florissait la liberté au V^e siècle (2), jouissaient encore au XII^e de ce bienheureux privilège, et en jouissaient plus complètement. Le temps, en effet, avait été mis à profit par les héritiers des municipes. Pendant les querelles de l'Église et de la féodalité, la classe urbaine, appelée *bourgeoisie*, s'était tenue loin du choc derrière ses murailles, grandissant en véritable indépendance et en force à mesure que la féodalité et l'Église s'affaiblissaient. Les croisades, en rejetant outre-mer la sanglante turbulence des barons, lui laissèrent pendant un siècle ses coudées franches : elle s'étendit dès lors, et se développa si vigoureusement qu'en 1200 elle formait au milieu de la société une masse forte et compacte, divisée en quatre grandes sections qu'on trouvait retranchées, la première dans les villes libres et dans les bourgs municipaux, la seconde dans les villes nouvelles ou communales, la troisième dans les villes affranchies, la quatrième dans le Béarn.

(1) Ces fragments, que notre collègue M. Mary-Lafon a bien voulu nous communiquer, sont extraits du deuxième volume de son *Histoire du Midi de la France*, qui va paraître incessamment. On peut souscrire à l'Institut Historique.

(2) Voir le premier volume, page 107.

VILLES LIBRES.

Il faut entendre par ce mot les anciennes cités municipales du V^e siècle, dont les droits ne cessèrent jamais d'être en vigueur. Au premier rang nous placerons, par ordre alphabétique, Arles, Auch, Bourges, Clermont, Marseille, Narbonne, Nîmes, Poitiers, Périgueux, Tours, Toulouse et Vienne. A l'époque dont il s'agit maintenant, toutes ces villes se gouvernaient elles-mêmes par des magistrats de leur choix, et vivaient d'une vie individuelle et entièrement séparées les unes des autres. Périgueux, par exemple, qui n'avait de rapport avec aucune des cités que nous venons de nommer, soutenait sur sa montagne une lutte acharnée et perpétuelle contre les comtes de Périgord, et repoussait le joug féodal avec autant de bonheur que de courage (1). Toulouse, pendant ce temps, fière de ses victoires remportées sur les Raimond, déployait tranquillement sa bannière entre la Garonne et le Tarn, et envoyait ses consuls soumettre les bourgs rebelles (2). Narbonne traitait avec Gênes (3). Quant à la ville de Bourges, montrant sur l'ancienne table romaine de la Curie la signature de Louis-le-Jeune, elle se parait avec orgueil de ces deux titres si divers, et appelait ses bourgeois les barons de la cité (4). Une activité plus vive, et, si l'on peut ainsi s'exprimer, une autre vie sociale fermentait dans les villes du littoral. Se souvenant des beaux jours de leurs pères, les citoyens d'Arles et de Marseille avaient repris possession de la Méditerranée. Leurs nombreux vaisseaux labouraient de nouveau cette belle mer creusée pour les hommes du Midi, et, jetant partout les germes du commerce, fertilisaient ses sillons humides. Arles et Marseille, étaient redevenues les deux marchés de l'univers; Arles et Marseille, unies par des traités aux villes maritimes d'Italie et d'Espagne, constituaient, avec Gênes, Pise, Barcelone, Nice, Grasse, Ampurias et Nîmes, ce célèbre groupe républicain dont l'organisation et l'influence méritent d'être exposées en détail.

RÉPUBLIQUES PROVENÇALES.

MARSEILLE.

Dans les premières années du XII^e siècle, Marseille était divisée en trois villes, appelées ville haute ou épiscopale, ville basse ou vice-comitale, et ville

(1) Mémoire in-4^o, 1775, sur la constitution politique de Périgueux.

(2) La Faille, *Annales de Toulouse*, tome I.

(3) Raynouard, *Histoire du droit municipal*, tome II, page 208.

En 1080, la présence du corps municipal dans une assemblée est mentionnée en ces termes : « Cuneti vero affuere Narbonenses cives, scilicet Raimundus Arnaldi cum filiis suis, Bernardi Petri de Regia-Porta cum patre suo Raimondo, » etc. (*Preuves de l'Histoire générale du Languedoc*, tome II, page 308.)

(4) « Barones civitatis. » (Voir les *Ordonnances des rois de France*, tome I^{er}, charte de Louis-le-Jeune)

de l'abbaye. La ville basse, placée au bord de la mer, et qui s'étendait depuis les Présentines et la rue Sainte-Barbe actuelle jusqu'à la rue des Fabres, et à l'endroit nommé aujourd'hui le Petit-Mazeau, enfermant dans ses vieux remparts le port et la Cannebière, appartenait aux citoyens. L'archevêque et l'abbé de Saint-Victor possédaient les deux autres, qu'une vive sympathie, malgré la différence de condition, unissait à la ville libre. Avant la fin du XI^e siècle, celle-ci, dirigée par les consuls qu'on élisait publiquement au son de la cloche sur la place de Sainte-Marie-des-Accoules, était rentrée dans tout le territoire de l'ancienne république phocéenne (1). Le mouvement des croisades acheva de rendre aux Marseillais du moyen-âge la force et l'antique influence des Marseillais païens, en livrant de nouveau à leur audace cette mer que sillonnaient seuls depuis si longtemps les pirates normands et sarrazins. Poussés par le même intérêt que les Génois, les Pisans, les Vénitiens, ils devinrent les facteurs de la croisade. Mais tandis que cette foule inintelligente et passive, qu'ils transportaient journellement dans les vastes cimetières de la Palestine, soupirait après le tombeau du Christ et mourait contente de l'avoir vu, les Marseillais, poursuivant un but plus solide, s'enrichissaient par le trafic de ces vaines expéditions, et fondaient des comptoirs dans le Levant. En 1136, les consuls vinrent lire au peuple, sur le perron de Sainte-Marie, la charte suivante :

« Qu'il soit notoire à tous présents et à venir que nous, Foulques, par la grâce de Dieu troisième roi des Latins et de Jérusalem, et Mélissende, notre femme, nous donnons à perpétuité, pour le salut de nos âmes et de celles de nos héritiers, à la commune de Marseille, en échange des bons offices qu'elle n'a cessé de rendre à nos sujets et à nos personnes pendant la guerre sainte, la franchise dans toutes les terres de Jérusalem et de notre royaume. Nous entendons qu'elle possède à Jérusalem, à Saint-Jean-d'Acre, et dans toutes les villes de notre obéissance, une rue et une église lui appartenant en propre. Nous lui donnons de plus à perpétuité une rente annuelle de quatre cents bezans sarrazins, payable en quatre termes tous les trois mois, et hypothéquée sur Joppé ; et vous, citoyens de Marseille, pour la franchise que nous vous accordons, vous devez servir et aider, par mer et par terre, nous et les rois qui viendront après nous.

« Fait à Jérusalem, l'an du Seigneur 1136 (2). »

Ce ne fut pas, à coup sûr, sans éprouver un juste sentiment d'orgueil que cette poignée d'hommes libres, réunie au pied du perron consulaire, entendit un roi établissant en Orient l'indépendance de Marseille, et se reconnaissant

(1) Il était important de faire remarquer que la nouvelle république avait repris ce qui avait été enlevé à l'ancienne, et que les prétentions de celle-là étaient fondées sur les droits de celle-ci : rapprochement qui n'est pas sans intérêt. « (Le comte de Villeneuve, *Statistique des Bouches-du-Rhône*, tome II, page 354.) »

(2) « Notum sit omnibus presentibus quod ego Fulco, Dei gratia tertius Jerusalem rex latinus, » etc. (*Hist. de Provence* de Papon, Preuves du tome II, page 14.)

son tributaire. Seize ans après, on réunit de nouveau la commune pour lui faire lecture de cet autre titre :

« Le roi de Jérusalem aux Marseillais.

« Au nom de la Trinité sainte et indivisible, qu'il soit notoire à tous présents et à venir que moi, Baudouin, par la grâce de Dieu roi des Latins dans la sainte cité de Jérusalem, j'accorde et concède à perpétuité à la commune de Marseille, en reconnaissance des secours et des conseils qu'elle a donnés à notre gouvernement, à notre personne et à nos prédécesseurs, tant par mer que par terre, pendant la conquête du royaume de Jérusalem et de Tyr, le droit d'avoir à Jérusalem, à Acre, et dans toutes les villes maritimes de nos États, une église, un four, et une rue appartenant en propre à ladite commune ; lesquels lieux seront librement et à toute heure ouverts à ses citoyens ; et ils pourront entrer, sortir, vendre, acheter, sans payer aucune espèce de droit. J'entends qu'ils y vivent affranchis de toute redevance, en paix et en liberté. J'accorde et concède en même temps à ladite commune de Marseille, pour l'avance qu'elle nous fit de trois mille bezans sarrazins, lorsqu'il nous fallut secourir Ascalon et Joppé, un mien château, nommé Rama, situé entre ces deux villes, avec sa terre et ses esclaves (1). »

En 1190, Guy de Lusignan et sa femme Sibylle confirmèrent et accrurent tous ces privilèges. Bien que les droits des anciens vicomtes, représentants d'une autorité impériale ou royale qui n'existait plus, ne pussent inspirer le moindre ombrage, les Marseillais, pour arracher jusqu'aux dernières racines du despotisme, les achetèrent à la maison de Baux. Seuls maîtres alors dans leur ville, ils se donnèrent les lois qu'ils voulurent ; et, comme le commerce était leur but principal, comme le maintien et le déploiement de leur puissance maritime était leur première pensée, ce fut vers cette époque ou à peu près qu'ils adoptèrent ce fameux code de la mer apporté de Barcelone, dont nous transcrivons les principales dispositions, afin de peindre l'état de la marine provençale au XIII^e siècle.

« Lorsque le seigneur du grand ou du petit navire voudra commencer à construire, ayant intention d'intéresser plusieurs personnes à cette construction, il doit leur dire pour combien de parts chacune y sera ; il doit aussi leur dire de quelle grandeur il sera, quelle sera sa capacité, combien il aura de sentine d'ouverture et de carène.

« Si le seigneur du navire a dit tout ce qui est ci-dessus à ses participants, et que ceux-ci aient accepté la part au navire qu'ils ont promis de prendre, ils doivent la prendre, parce que le patron n'eût point fait un si grand navire, mais un peu plus petit, s'il eût su que ce participant lui ferait faute.

(1) *In nomine sanctæ et individuæ Trinitatis, etc.* (Extrait des *Archives de Marseille*,²⁰ même tome, page 17.)

« Si le maître de haches et le calfat travaillent pour un patron à un grand ou petit navire, ils sont tenus de faire un bon ouvrage, stable, qui ne défaille en rien. S'ils le font ainsi, le seigneur du navire ne pourra les chasser, agir de rigueur envers eux, ni les renvoyer pour quelques paroles, ou parce qu'il en trouvera d'autres qui travailleront à meilleur marché.

« Le patron est tenu de donner à chacun de ces maîtres trois deniers par jour et boire.

« Le seigneur du navire peut mettre l'écrivain, qui n'est point son parent, sur son vaisseau, avec le consentement des participants. Il doit lui faire prêter serment, en présence de ces derniers, des matelots et des marchands, d'être doux et loyal envers les mariniers, les marchands et les passagers, et de ne rien écrire sur le cartulaire qui ne soit vérité, sous peine d'avoir le poing droit coupé, d'être marqué au front d'un fer chaud, et de perdre tout ce qu'il aura.

« Le patron est tenu de sauver, de garder aux marchands passagers, à toute autre personne, tant aux plus petits qu'aux plus grands; de les aider en toutes choses, avec ses hommes, de tout son pouvoir; de les défendre contre les corsaires et quiconque voudrait les maltraiter.

« De plus, le patron doit faire jurer aux nochers les choses ci-dessus dites, par la raison que les mariniers les ont jurées, et de plus encore qu'il dira la vérité aux marchands de tout ce qu'ils lui demanderont, et qu'il ne sortira du port, qu'il n'y entrera point contre leur volonté.

« Le nocher ne doit jamais dormir dépoillé.

« Robe (cargaison) qui sera trouvée mouillée par l'effet de la couverture (écoutilles), ou par les flancs du navire, ou parce qu'il n'aura pas été bien calfeutrée, le seigneur du navire doit supporter tout le dommage survenu.

« Si quelques marchandises sont endommagées dans le navire par les rats, faute de chat, le patron est tenu à des dédommagements.

« Le seigneur du navire est tenu envers les marchands de lever leur coffre, leur lit, leur serviteur et compagnon, et de donner place à celui-ci au taga (place d'honneur).

« Toute cargaison qui sera jetée du navire à cause du mauvais temps ou par peur de vaisseau armé, sera comptée par sou et par livre ou par bezans sur la totalité, et le navire participera dans ce jet pour la moitié de sa valeur.

« Dans ce cas, le seigneur du navire doit dire, en présence de tous ceux qui seront dans le navire :

« Seigneurs marchands, si nous ne nous allégeons, nous sommes en grand danger de nous perdre, de perdre notre avoir, et tout ce que nous avons ici. Si vous voulez que nous nous allégions, avec la volonté de Dieu nous pourrions sauver les personnes et une grande partie de leur avoir; car si nous ne jetons, nous nous perdrons, et perdrons tout ce que nous avons. »

« S'il y avait quelque corsaire ou sagette (vaisseau long) qui fit peur aux

marchands pour entrer dans le port, le seigneur du navire ne pourrait y entrer sans leur volonté.

« Tout homme qui donne nolis de sa personne, ou d'une cargaison qui n'est point marchandise, est appelé pèlerin.

« Si le pèlerin meurt sans parents, le seigneur du navire et le nocher bérivent.

« Le barquier du navire a ses souliers, son couteau et sa courroie ; le gardien du navire, les braies.

« Le seigneur du navire ne doit renvoyer le marinier que pour trois choses :

« La première, pour vol ;

« La seconde, s'il est sans qualité ;

« La troisième, pour désobéissance.

« Si le marinier meurt, tout ce qu'il aura laissé doit être remis à ses enfants ou à sa femme, s'il était avec elle lorsqu'il vivait.

« Est tenu le seigneur du navire couvert de donner à manger de la viande aux mariniers trois jours de la semaine : savoir le dimanche, le mardi et le jeudi.

« Chaque matin et l'après-midi il doit leur faire donner trois fois du vin, encore qu'il valût trois bezans et demi.

« Le marinier ne peut vendre ses armes jusqu'à ce qu'il ait achevé le voyage (1) ».

Appuyée au dehors sur cette constitution maritime, et au dedans sur la liberté municipale, Marseille entra dans une voie nouvelle de prospérité et de splendeur où nous la retrouverons avançant toujours pendant des siècles, lorsque nous aurons suivi quelque temps la marche rapide de la civilisation, et reconnu les autres républiques voisines.

ARLES.

Arles était la cité qui approchait le plus de l'indépendance marseillaise. Soeur aînée de la colonie phocéenne et la fille chérie de Rome, elle vit briller longtemps dans ses murs la gloire éclatante de l'empire ; et, lorsque les saecula furent brisés par la hache barbare, elle ne tomba point de son rang illustre de métropole de la Gaule. Capitale des empereurs faits par les Goths, capitale de Boson, Arles, toujours le siège de la puissance, n'avait pas eu le temps d'oublier sa vieille histoire ; la page où était écrite la liberté municipale fut celle dont elle se souvint le mieux. Nous l'avons déjà trouvée au IX^e siècle en pleine jouissance de ce droit antique. Au X^e, le comte ne faisait rien sans le conseil et l'approbation de ses magistrats (2). Au XI^e, Grégoire VII écrivait au peuple

(1) *Consulat de la mer* (tome II, de la page 55 à la page 254, traduction de Boucher, que nous conservons, bien que défectueuse, parce que nous n'avons pas une bonne version originale sous les yeux).

(2) « Jam prædicto consule et comite excellentissimo hanc notitiam diffinitionis con-

d'Arles. Le comte de Provence se prévalait de l'adhésion des citoyens d'Arles : il mentionnait solennellement son fief communal dans les donations (1), et enfin, vers 1150, le consulat était établi dans la ville (2). Cette organisation entièrement républicaine eut lieu, chose assez remarquable, sous les auspices et avec le concours de l'archevêque ; c'est en sa présence que furent rédigés ces statuts :

« Moi, Raimond, archevêque d'Arles, après avoir pris l'avis de quelques chevaliers et des prud'hommes, dont il m'a plu de m'entourer, j'ai, au su du peuple et par sa volonté, établi dans cette ville et dans le bourg un consulat légal, bon et commun, tout en réservant les droits des deux nobles et des deux bourgeois qui étaient alors consuls.

« Tout citoyen exercera sous ce consulat nouveau la plénitude de ses droits, sans préjudice des privilèges et bonnes coutumes adoptés et jurés pendant les consulats précédents.

« Si quelque chevalier ou quelque autre citoyen commet vol ou délit dans le ressort du consulat, qu'il soit jugé selon la coutume, et puni, comme le veut la loi, à la volonté des consuls.

« Si les filles dotées de leurs pères ou de leurs mères réclamaient, après leur mort, une part de la succession, les consuls, selon l'antique coutume d'Arles, les déclareront non recevables. Le vol, l'adultère, l'homicide, le rapt, l'effusion du sang et autres actions criminelles rentrent dans la juridiction des consuls. Ils doivent corriger et châtier ceux qui s'en rendront coupables, et juger selon leur conscience et l'avis des chevaliers et prud'hommes qui formeront le conseil.

« S'il devient nécessaire de tenir dans le consulat des assemblées extraordinaires, de changer ou d'améliorer la charte qui le constitue et les coutumes, de faire la guerre dans un but d'utilité générale ou de lever des impôts, les consuls ne pourront agir qu'après avoir consulté le conseil commun.

« L'administration est gratuite. Tout consul qui aurait reçu de l'argent sera sur-le-champ expulsé du consulat. Le conseiller pareillement qui trahirait le secret des délibérations cessera de faire partie du conseil.

« Ce consulat est composé de douze consuls, savoir : quatre chevaliers, quatre bourgeois, deux marchands et deux citoyens de la campagne (3).

« Le consul élu prêtera ce serment :

« Moi..., élu consul, je jure de gouverner et d'administrer la cité aussi bien que mon intelligence me le permettra, selon les conseils de ceux qui seront dans

sententie ejus filio Rothbaldo, et fratre ejus Wnillelmo comite, atque consulantibus Arelatensium principibus, in conspectu Bosonis atque in presentia omnium virorum Arelatensium. » (Guesnay, *Provincia Massiliensis*, page 227.)

(1) Anibert, *Mémoire sur la république d'Arles* ; in-12, première partie.

(2) *Idem*, deuxième partie.

(3) Du *bourian* : composé du grec *βορῆ*, pâturage.

le consulat, et de rester en place jusqu'aux nouvelles élections. S'il s'élève des discussions entre mes collègues et moi, je promets de m'en rapporter à la décision de l'archevêque et du conseil de la cité. Pendant mon administration, je n'accepterai ni salaires ni services particuliers, et n'appellerai personne en jugement pour cause étrangère aux affaires du consulat (1) ».

Quant à ceux qui voulaient entrer dans le consulat d'Arles, voici la formule de leur serment :

« Je jure le consulat pour cinquante ans, et l'obéissance aux consuls avec bonne intention et franchise. Si je suis élu consul, je ne m'opposerai pas à l'élection (2). Que Dieu m'aide ainsi et le saint Évangile (3) ! »

Qu'on ne s'y trompe pas, du reste : ces dehors respectueux pour l'archevêque n'étaient qu'une affaire de forme : sans cesse en éveil et craignant pour sa chère liberté, la population municipale transigeait volontiers, sur le parchemin des chartes, avec l'orgueil de ses anciens oppresseurs, pourvu qu'au fond la transaction constatât le droit dont elle s'était ressaisie. Ainsi les citoyens d'Arles laissèrent l'empereur Barberousse céder tout à son aise, en 1164, sa suzeraineté imaginaire à l'archevêque, et il est presumable qu'ils ne s'émurent pas davantage de ces bulles ridicules de Célestin III et d'Innocent III, qui conféraient, de propos délibéré, au même prélat, le pouvoir d'élire les consuls. L'archevêque, d'ailleurs, étant seul contre eux tous, ils étaient bien sûrs qu'il n'abuserait pas de ce pouvoir. Cependant, quoique ces ménagements ne pussent avoir de suite fâcheuse, il se rencontrait des villes qui les repoussaient avec fierté.

MARY-LAFON,

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

RAPPORT SUR LE MÉMOIRE INTITULÉ GÉOGRAPHIE ANCIENNE DU DÉPARTEMENT DE L'HÉRAULT

PAR M. THOMAS,

ARCHIVISTE DE LA PRÉFECTURE.

Le travail de notre savant confrère sur la géographie ancienne de cette contrée est trop important pour se restreindre ici aux simples félicitations que mé-

(1) In nomine Domini J.-C., ego Raimundus, Arelatensis archiepiscopus, cum consilio quorundam militum et proborum virorum quos nobiscum habere volumus, et voluntate et sensu aliorum facimus in civitate Arelatensi et Burgo consulatum bonum, legalem et communem, » etc. (*Gallia christiana*, tome Ier, in *Instrumentis*, page 98.)

(2) Tradition du *Décursionat*.

(3) *Gallia christiana*, eodem loco.

rite son auteur sous le rapport de l'érudition, d'un raisonnement solide qui apprécie et détermine les conséquences, enfin sous celui du style, qui joint toujours la clarté à la facilité, en s'élevant même au-dessus de la plupart des historiens par une élégance remarquable. Nous croyons, dans l'intérêt de la science, devoir présenter une analyse du *Mémoire* de M. Thomas, imprimé à Montpellier, en 45 pages, format in-4°. Comme il ne renferme rien d'inutile, je n'ai cessé d'être embarrassé sur ce que je devais admettre ou passer sous silence.

Quoique M. Thomas ne traite que des îles et presqu'îles du littoral de son département, il commence son travail par l'examen des peuples qui l'ont habité dans les temps les plus reculés. Il voit, avec les auteurs modernes, les enfants de Gomer se répandre depuis les plateaux de la Haute-Asie jusqu'aux bords de notre Méditerranée; ensuite les Cimbres, ou Cimbriens, ces hommes de guerre que les Grecs appelaient Cimmériens, venir occuper le nord de l'Europe, tandis que d'autres tribus s'étaient déjà fixées depuis longtemps dans sa partie orientale. Les fils de ceux-ci marchent vers l'occident, prennent le nom de *Celtes* ou *Gaulois*, et s'établissent entre l'Océan et le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. C'est du mot celtique Gaidheal, Gael (Gall), que les Grecs firent celui de *Galates*, et les Romains celui de *Galli*. Les modernes ont subdivisé cette race en deux grandes familles : la famille gauloise et la famille ibérienne.

Vers le XVI^e siècle avant notre ère, les Ligures des Romains, que les Grecs nomment Ligyes, chassés de l'Espagne par les Galls, franchissent les Pyrénées et s'établissent depuis la pente de ces montagnes jusque sur les bords de la Garonne, et sur les bords de la Méditerranée jusqu'en Italie; aussi cette étendue de pays avait-elle reçu le nom de Lygistique, quoique les Celtes ou Galates (Gaulois) y eussent pris toute prépondérance sur l'ancienne population. M. Thomas aurait voulu tracer la ligne qui aurait partagé d'orient en occident les Ligures des Galls, mais trop d'éléments lui ont manqué; il avoue même que ceux d'après lesquels il composait son travail lui ont paru, malgré leur rareté, aussi mêlés que les peuples mêmes qu'il aurait voulu séparer. L'histoire reste complètement muette ensuite sur ces mêmes Ligures, qui sont originaires de la chaîne des montagnes, au pied de laquelle coule le Guadiana.

Mais dès le XIII^e siècle avant Jésus-Christ l'Orient envoyait ses commerçants semer les germes d'une nouvelle civilisation sur les bords de la Méditerranée : alors commence l'époque du commerce étranger avec les Phéniciens, avec les Rhodiens et les colonies helléniques.

Alors la côte du bas Languedoc, la Celto-Ligurie, était habitée par des Ligures, des Ibéro-Ligures, des Galls, mêlés avec ceux-ci et répandus sans mélange dans l'intérieur du pays; enfin par des étrangers d'Asie, ou d'origine grecque, qui occupaient des comptoirs le long de la Méditerranée. Mais ces Galls et les Kimris, de la même famille que ceux-ci, ne peuvent arrêter les Arékomiques, ni les Tectosages, nouveau peuple d'Asie, ensemble gaulois, grec et phrygien, qui, après avoir traversé la Gaule dans toute sa longueur, viennent

s'établir en conquérants entre le Rhône et les Pyrénées-Orientales; mais s'ils sont subjugués à leur tour, c'est sur cette nouvelle terre de leur choix que le courage gaulois lutte presque le dernier contre l'aigle romaine.

Tout nous fait présumer que le commerce entre l'Asie et la Gaule dut son origine aux Phéniciens, qui, dès le XI^e siècle, entourant de leurs colonies et de comptoirs tout le bassin occidental de la Méditerranée, depuis Malte jusqu'au détroit de Calpé, s'en étaient arrogé la possession exclusive. La présence de leurs médailles confirme ici l'histoire, aux traditions de laquelle viennent encore s'associer les fables mythologiques. Celles-ci ne nous racontent-elles pas l'arrivée de l'Hercule (1) tyrien à l'embouchure du Rhône, ses combats, ses enseignements dans le pays, la fondation de *Némausat*, ou Némausus, et de diverses autres villes?

Nous savons certainement, dit M. Thomas, que la conquête phénicienne s'étendait sur tout le bassin occidental de la Méditerranée, occupé par les Ligures et les Ibères, sur le littoral du midi de la Gaule, de l'orient et du midi de l'Espagne. La soumission fut si complète, selon les historiens, que les traditions locales ont disparu devant l'étranger. Ils imposèrent à nos îles des noms qui les caractérisent, et qui sont aujourd'hui pour nous, comme ces lieux étaient jadis pour eux, des points de repère.

Mais tout empire a son déclin. Celui des Phéniciens sur la Méditerranée fit place à la puissance des Rhodiens; les colonies phéniciennes disparurent après cinq à six siècles d'existence; celles de Rhodes eurent moins de durée, et le commerce de l'Orient allait cesser quand les vaisseaux des Phocéens parurent sur les côtes de la Méditerranée.

Ce fut alors la brillante époque de la fondation de Massalie ou Marseille, celle où les arbres d'Ionie, la vigne, l'olivier et les fruits de l'Asie, n'y trouvèrent point un soleil étranger : cultivés avec succès sur cette plage si heureusement exposée, ils lui donnèrent un nouvel aspect, une nouvelle vie, une nouvelle civilisation. Alors encore furent fondées ou restaurées par les Massaliotes, Maguelone, Cette, Béziers, Cessero, Agde, la plus célèbre de toutes, un des premiers et des plus puissants boulevards de Massalie. Selon Strabon, Pline et Ptolémée, elle fut bâtie vers le VI^e siècle avant l'ère actuelle, et ce fut elle qui arbora une des premières le signe de la rédemption chrétienne, après avoir subi le joug des Romains.

Mais comme la ville d'Agde actuelle est loin de répondre aux récits anciens qui la concernent; qu'elle a perdu tout caractère de son ancienne splendeur, et que rien n'y rappelle sa fondation; qu'il existait en outre une île du même nom, distincte de Brescon, et dont la position reste incertaine; que Brescon avec son île ont été dévorées par les flots; que Maguelone elle-même a disparu, laissant aux savants à douter s'ils ne doivent point rapporter à Mèse actuel ses anciens

(1) Le mot Hercule, en langue phénicienne, signifie *conducteur, libérateur*.

noms de *Mesua* et de *Metina*, nous allons en conséquence analyser et présenter ici, en y joignant la position de Cette, tout ce que M. Thomas a dit de plus important sur ces quatre points principaux de la côte.

1^o MESUA OU METINA : MAGUELONE.

L'analogie que présente le nom de *Mesua* avec la ville actuelle de Mèse, située sur l'étang de Tau (1), a fait présumer que celle-ci devait être l'ancienne cité que Pomponius Mela nous indiquait sous le nom de *Mesua*, et Pline sous celui de *Metina* ; mais le savant archéologue de Montpellier nous démontre formellement par diverses chartes locales, par la situation et par l'état du sol, enfin par les constructions elles-mêmes de la ville, que celle-ci n'a jamais pu être la cité phocéenne accrue par la civilisation gallo-romaine, et plus encore par la civilisation chrétienne. C'est à Maguelone qu'existait l'antique *Mesua*, comme nous le prouvent ses nombreux débris, ainsi que l'importance dont cette dernière a joui dans les premiers temps du christianisme.

Cette île ou presque-île était une station pour les navigateurs, au temps des Phéniciens.

Elle est mentionnée dans les notices des provinces et des villes de la Gaule sous le nom de *Civitas Magalonensis*, ou *Civitas Megalonensium* ou *Magalonsium* : la division des diocèses faite par le roi Wamba lui donne le second rang après la métropole.

Dès le V^e siècle Maguelone eut Atherius pour évêque ; puis les Sarrasins (737) viennent dépouiller son église ; puis Charles-Martel dévaste la cité, renverse ses murailles, comble son port.... et trois cents ans elle languit veuve de son évêque, le siège épiscopal de Maguelone ayant été transféré à Substantion, district qui lui est subordonné. Mais l'évêché est rétabli avec pompe à Maguelone en 1037, pour être reporté, cinq siècles après, en 1536, définitivement à Montpellier.

Comme si cette antique et malheureuse cité ne pouvait plus être protégée contre les efforts réunis des éléments et des hommes, son port est comblé en 1586 par un coup de vent ; enfin le pupille de Richelieu ordonne, en 1633, la destruction complète de Maguelone !

Tel est le précis de l'important travail de M. Thomas sur cette ville, à laquelle nous reconnaissons, ainsi que lui, qu'on ne peut plus refuser le nom de *Mesua*, que lui avait donné Mela, de même que celui de *Metina*, qu'elle porte dans Pline, et dont notre confrère a trouvé l'identité avec celle de l'auteur qui précède. Mais comme les localités ont changé pendant un intervalle de vingt à vingt-cinq siècles, Maguelone n'est plus une cité placée sur un promontoire joint

(1) *Tauri stagnum* : on lit encore *étang de Taur* dans des actes conservés aux archives de la préfecture de l'Hérault, et les habitants du hameau de Saint-Joseph, voisin de Cette, appellent ville de *Taur* les ruines antiques qui les environnent.

au continent par un isthme étroit : la mer, en empiétant sur le continent, a rompu cet isthme, et l'extrémité du promontoire forme seule une île aujourd'hui séparée de la terre par une distance de mètres de la côte voisine, d'après la carte de Cassini.

Après cette invasion de la Méditerranée, la localité a subi une nouvelle transformation, par laquelle les flots ont apporté au devant de Magueloné une chaîne de dunes qui ont fermé la portion envahie. Celle-ci est devenue en conséquence un vaste étang, qui porte le nom d'étang de Maguelone, et nous offre une longueur de mètres sur une largeur moyenne de . Cet étang n'a qu'une seule ouverture dans la Méditerranée, et, comme celle-ci se trouve vis-à-vis l'île, elle porte le nom de Crau de Maguelone ; ce mot de *crau* signifiant passage, entrée ou goulet. C'est en raison de ce changement de l'état des lieux et de la position littorale de Mèse, que les auteurs avaient considéré cette petite ville comme le *Metina* et le *Mesua* des anciens géographes.

Nous ne devons pas omettre qu'un de nos écrivains modernes, M. le baron de Walckenaër, d'après Astruc (1), a considéré le *Metina insula* qui nous occupe comme l'étendue du terrain qu'on voit aujourd'hui à l'embouchure du Rhône, et qu'on appelle Tey-de-Bericle, sur le grand plan des bouches du fleuve, dressé par la Compagnie de la Camargue. Mais cet atterrissement, partagé en deux îles, qui ont reçu sur d'autres cartes le nom de Tines ou Tignes, étant de formation moderne, ne doit pas remonter jusqu'au temps de Pline ; et je ne sache pas en outre qu'on y ait trouvé ces nombreux débris qui nous révèlent et nous attestent toujours et partout l'existence d'une ville importante.

Quant à la ville de Mèse, à laquelle on a voulu rapporter le nom de *Mesua*, celle-ci n'a jamais été désignée nominativement comme une presqu'île, ni dans les documents de l'antiquité, ni dans les chartes du moyen-âge, et depuis le IX^e jusqu'au XIII^e siècle, la ville, seigneurie ou château de Mèse n'ont reçu que les qualifications de *villa*, *castrum* ou *castellum de Mesoa*. D'ailleurs Mèse ne nous présente ni temples, ni édifices, ni titres d'aucune espèce qui nous rappellent les premiers temps du christianisme, et il est même peu vraisemblable que ce *castrum* ou *castellum*, auquel elle doit sans doute son origine, puisse être antérieur au IX^e siècle.

J'ajouterai avec plaisir, aux savantes recherches de M. Thomassur Maguelone, quelques détails relatifs à l'étymologie de son nom, que nous donne M. Eloy Johannot dans les *Mémoires de l'Académie celtique* (2) ; je rappellerai aussi les noms de MAGDALONA et MAGALONA, qu'elle a portés après ceux de *Mesua* et de *Metina*. Ces noms ne dérivent point du celtique, selon M. Johannot, mais des noms germaniques *Magad*, *Magada*, *Magdlein*, qui signifient la vierge, *puella*, *virgo*, *ancilla*. Cette vierge, selon le sabéisme, était la Lune, parce

(1) Auteur de l'*Histoire du Languedoc*.

(2) Vol. III, page 152 ; année 1809.

que la blancheur éclatante de celle-ci la faisait regarder par les anciens comme toujours vierge, quoique considérée en même temps comme la fille, la sœur et l'épouse du Soleil. *Magada*, déesse vénérée particulièrement par les Saxons, fut aussi la vierge par excellence, la Minerve Parthénos, la Vénus des anciens Germains : ce fut encore la belle Maguelone, si célèbre dans nos anciens romanciers.

Le nom de Montpellier n'est lui-même encore qu'une transformation de celui de Maguelone, car il dérive du latin *Mons-puellaris* ou *puellæ*, qui signifie ville de la Montagne de la Vierge, ou de *Magada*, qu'on a latinisé ensuite par *Mons-pessalus* ou *Monspessulanus*. En réfléchissant sur les noms antérieurs, il est démontré manifestement pour nous que ce sont les derniers vestiges du culte et du nom de la déesse *Magada*, ou de la vierge, chez les Celtes, chez les Bretons, et dans la Germanie.

CETTE, SÉTION.

L'auteur de la *Géographie du département de l'Hérault* nous démontre que la partie du littoral où nous voyons aujourd'hui la ville moderne de Cette avait trop d'importance, pour les anciens navigateurs, comme point de reconnaissance de la côte, et se trouve trop de fois signalée par les premiers géographes comme montagne ou promontoire, pour n'avoir pas servi de relâche aux navires et n'avoir pas été, par conséquent un ancien port ou un entrepôt pour le commerce entre l'Italie, Marseille et l'Espagne.

Cette hauteur était leur cap Sigée, *Sigium promontorium*. Strabon est le premier auteur qui nous en ait parlé d'une manière précise. Ce cap (*Sigium*), dit-il, et l'île de *Blascón*, aujourd'hui Brescou, qui en est voisine, partagent en deux golfes la courbe que forme l'anse gallique (le golfe de Lyon). Grentemesnil a corrigé heureusement *Sigion* par Sition ; et nous adoptons volontiers cette correction, dit M. Thomas, en présence du texte de Ptolémée ; qui écrit un siècle plus tard *Sétion*. Nous lisons encore *Mons Setius* dans un itinéraire de la côte fait sous le règne de l'empereur Théodose, et dans les fragments du poème de *Festus Avienus* intitulé *ORA MARITIMA*, qu'on croit traduits du punique.

Quant au nom *Sigion*, donné au cap de Sète (Cette) par le géographe d'Anassée, nous devons faire remarquer qu'il est d'origine phénicienne. Bullet le fait dériver des mots celtiques *shet*, et *dour* sous-entendu, qui voudraient dire eau dormante, par antiphrase. Comme on sait l'analogie intime qui existe entre la langue celtique et les idiomes sémitiques, et par conséquent entre les langues phénicienne et punique, ce serait un nouveau témoignage de la présence des Phéniciens sur nos côtes.

L'auteur retrace aussi dans l'hébreu une nouvelle origine du nom de Cette. Nous voyons dans Ezéchiel que les navires de Tyr étaient de bois de l'île de *Settim* ou *Chetim*, île que les anciennes cartes nomment Chittim et placent dans

la mer de Syrie. On lit aussi dans *les Machabées* : *Persem Cetcorum regem*; et dans *les Septante* : *Citiebn* : Persée, roi de Kittim. *La Vulgate*, plus explicite, traduit ce mot par *de insulis Italiae*; et Tremellius, ainsi que Junius, par *ex insulis Chittæorum*; d'où il résulte qu'au temps d'Ezéchiel, et même antérieurement, les peuples de Phénicie avaient donné à des lieux maritimes élevés et boisés les noms de *settim*, *chettim* ou *kittim*.

Nous sommes donc autorisés à penser, par analogie, que ces mêmes Phéniciens ont désigné par le mot de *Settim* l'île où le promontoire de Cette, ombragé, comme il l'était alors, par les forêts de pins; et, en effet, le mot hébreu presque homophone *Séth*, signifie une élévation, un point d'arrêt, tel que se présente un promontoire quand nous l'apercevons de la pleine mer. Nous ferons encore remarquer que le nom de *Sétion*, donné au cap de Cette, n'est que le mot hébreu, adouci par la langue harmonieuse de la Grèce.

Ces mêmes rivages nous fourniraient aussi la preuve qu'ils furent fréquentés par les Phéniciens, par la culture de la vigne dont ils leur furent redevables. Ils furent aussi également dotés par les colonies helléniques de l'olivier du mont Taurus, et du framboisier du mont Ida.

Les Romains s'y établirent cent quinze ans avant Jésus-Christ, et l'on veut même qu'ils aient fondé, par ordre du sénat, chez les Volkes, 382 ans avant l'ère chrétienne, la colonie de *Sétia* : celle de Narbone ne se serait établie que longtemps après, car celle de *Sétia* aurait été la seconde fondation de cette nature après la prise de Rome par les Galls.

On trouve ici la preuve de l'établissement des Romains dans la partie nord de l'île ou presqu'île de Cette, par la découverte de beaucoup de médailles, de monnaies romaines, de chaînes d'or, d'un grand nombre de cercueils et d'urnes sépulcrales, de puits, de grands et longs aqueducs souterrains, et même par celle de pavés en mosaïque. Mais M. Thomas récuse l'existence de la colonie romaine *Setia* ou *Setina*, sur le sol de Cette, parce qu'il est manifeste, dit-il, d'après Tite-Live. Martial et Silius Italicus, que celle-ci n'est autre que celle qui fut fondée dans la cité du Latium, qui porta jadis les deux noms que nous venons de citer, et qu'on appelle aujourd'hui la ville de Sezza. C'est Velleius Paterculus qui avait occasionné cette erreur, du reste toute moderne.

Je ne dois pas omettre de signaler une autre erreur qu'Isidore de Séville a fait commettre à Daniel, auteur de l'*Histoire générale du Languedoc*. L'auteur dit que les Français ayant pénétré dans la Septimanie, sous le règne de Theudis, roi des Visigoths, s'emparèrent d'une ville de Cette, sur le territoire de la cité moderne. Mais d'autres historiens, d'accord avec Mariana, font remarquer avec raison qu'il s'agit ici de Ceuta, en Afrique, dont Theudis fit le siège en 544. D'ailleurs, comme l'observe M. Thomas, on ne peut nullement appliquer à la cité du département de l'Hérault la désignation si précise de la position de l'autre ville *SEPTEM oppidum, trans fretum*. Outre que la ville qui nous occupe n'a jamais porté le nom de *Septem oppidum*, nom qui ne convient qu'à

Ceuta, la ville africaine, celle qui nous occupe est encore bien distinguée de cette autre par sa position au pied d'une montagne, que Bernard Guidonis nous indique sous le nom de *Podium Cetae*. C'est depuis l'époque où cet auteur écrivait, c'est-à-dire en 1500, que l'usage d'employer le C au milieu de l'S a prévalu, relativement au nom du port de la côte de France.

Le nom de Cette, écrit Sète par M. Thomas dans tout cet article, d'après son origine grecque et latine, apparaît donc dès les premiers siècles historiques. Plus ou moins altéré, on le retrouve dans les actes du christianisme naissant. Festus Avienus, au commencement du V^e siècle, fut le témoin de l'existence de l'antique forêt du *Mons Setius*; et, pour nouvelles autorités, nous citerons un diplôme de Louis-le Débonnaire, sous la date de 837, qui mentionne le fief de Sète (*Sita*). En 1247 la petite île de Cette, ou son église, furent cédées à l'évêque d'Adge; et la terre de Cette faisait encore partie de cet évêché avant le décret de l'Assemblée constituante du 2 novembre 1791.

Dans son état actuel, la ville de Cette, depuis le creusement de son port, a fait oublier les premiers jours de son histoire, et c'est à sa position, à la nécessité de son havre, qu'elle doit toute son importance moderne.

3^e BLASCÓN, BRESCOU.

Il ne reste plus de cette île, mentionnée par les plus célèbres géographes de l'antiquité, que le rocher de *Brescou*, situé vis-à-vis le cap d'Adge, et qui se trouve à deux mille toises de distance de l'antique cité de ce nom, d'après laquelle il a été désigné. Comme le rocher, successivement miné par les flots, n'a plus aujourd'hui que quatre cents toises de circonférence, d'Anville trouve avec raison que cette modique étendue ne suffit guère à l'emplacement d'une ville; mais ce savant géographe ne songeait pas assez aux changements que vingt siècles peuvent faire éprouver à une localité.

Strabon, Pline, Ptolémée, Festus Avienus nous parlent de l'île de Blascón. En comparant leur texte, nous ne pouvons récuser que l'ilot de Brescou ne soit autre que l'île des Grecs et des Latins, comme l'ont pensé de Valois, d'Anville, dom de Vic et dom Vaissette, La Martinière, Expilly, Mentelle, et presque tous les géographes modernes. M. Encontre, membre de la Société des Sciences et Belles-Lettres de Montpellier, a fait sur Blascón, en 1808, un mémoire où il s'est efforcé de démontrer que cette île n'en formait qu'une seule avec celle d'Agathe, aujourd'hui Adge, laquelle s'étendait depuis le cap de Cette, ou Sète, jusqu'au devant de l'embouchure du Petit-Rhône, et que cette grande île avait été presque entièrement submergée par l'action des volcans de cette contrée, ou par d'autres causes inconnues: il pense encore que la cause qui aurait fait disparaître Blascón et Agathe avait séparé leurs derniers restes au temps où Ptolémée écrivait, et les aurait réduits à l'unique rocher de Brescou.

Cette opinion de M. Encontre était appuyée de raisonnements qui parurent convaincants; mais elle se trouve réfutée de la manière la plus manifeste par

l'examen plus approfondi et les conséquences qu'en a déduites notre savant confrère M. Thomas. En examinant à son tour le texte de Strabon, il nous fait remarquer que cet auteur dit formellement que l'île de Brescou était voisine de Sète (Cette), d'où il résulte que, si elle n'eût été que le prolongement du promontoire de ce nom, il ne l'eût pas qualifiée du nom particulier d'île, puisque ces terres n'auraient été que la continuation l'une de l'autre.

Le texte de Pline vient nous prouver aussi la distinction de ces deux terres, en disant qu'auprès de l'embouchure du Rhône on voit d'un côté *Metina* (Maugelone), et bientôt après l'île qu'on appelle Blascôn; que du côté opposé, c'est-à-dire dans le voisinage de Marseille, ce sont les trois Stéchades, aujourd'hui les îles d'Hyères, qui ont reçu chacune des Marseillais un nom particulier. Mais, dans cet auteur, les mots de *mox quæ Blascôn vocatur*, placés après *Metina*, en sous-entendant avec l'auteur *invenitur* après *mox*, sont cause que Martianus Capella n'a voulu voir qu'une seule île dans Metina et Blascôn.

Nous ferons encore remarquer que Dalechamps et Ortellius ont voulu, par une autre méprise, que Blascôn ou Brescou fût la petite île ou presqu'île de Gianea, ou bien l'île de l'Anguillade, inconnue, et qui n'est plus mentionnée dans nos dictionnaires, ni sur nos cartes modernes.

Cellarius pensait qu'Adge et Blascôn n'étaient qu'une même île, que Blascôn en était le nom celtique, et Agathe le nom grec.

Ptolémée détruit enfin toutes ces incertitudes et confirme de la manière la plus positive ce qu'avaient écrit Pline et Strabon, puisqu'il place Agathe, ou Agde, et Blascôn, sur les côtes de la Narbonnaise. Comme il fait même deux articles distincts du promontoire de Cette et de l'île de Blascôn, c'est nous prouver derechef qu'ils ne constituaient point une terre unique au temps où il écrivait; et, s'il nous fallait encore un autre témoignage de cette distinction de localités, il nous le fournit par la différence des latitudes qu'il leur assigne, établissant entre elles un sixième de degré, c'est-à-dire environ quatre lieues; ce qui est conforme à la distance qui existe aujourd'hui entre ces deux positions. Dans le cas où cette séparation ne semblerait pas encore péremptoire, nous ferions voir avec M. Thomas, pour confirmer sa réalité, que Ptolémée place sous le même grand arc de cercle qui passe par le promontoire de Cette et l'île de Blascôn, l'île d'Agathe, qui, selon cet auteur, serait aussi éloignée de Blascôn que celui-ci l'est du cap de Cette. Enfin Festus Avienus nous signale et décrit Blascôn comme une île voisine de l'*Orbius flumen*, aujourd'hui l'Hérault, et de l'étang de Tau : *Blasco, dit-il, insula est, tereti forma, cæspes editur salo...*, etc.; v, 600 et suiv.

Quant à la destruction de l'île de Blascôn avec toute l'étendue que M. Baccot lui suppose, l'invasion et la submersion de cette grande terre par les eaux de la mer eût été une catastrophe trop importante pour qu'elle n'eût pas été transmise à la postérité par quelque historien ou quelque géographe. Mais, comme le sol de l'île de Brescou ainsi que celui qui forme le territoire d'Adge sont de formation volcanique, on ne peut douter en conséquence que toute

cette contrée n'ait été sujette aux catastrophes qui ravagent et bouleversent le voisinage des volcans. Le nom de Blascôn serait lui-même, pour nous, un indice des feux qui ont jadis désolé ce pays ; car le mot Blascôn, qui est d'origine phénicienne, dérive d'un mot hébreu qui signifie engloutir, avaler, ravager, détruire : il est à remarquer que c'est par ce même mot que les Hébreux ont désigné l'endroit où se trouvait une des villes englouties avec Sodome et Gomorre. Les Grecs ont conservé à Blascôn son nom phénicien, en y faisant seulement un léger changement pour rendre la prononciation moins dure.

Le rocher volcanique de Brescou fut d'abord sans doute l'asile des mystères druidiques, et fut cédé, selon M. Thomas, par les Celtes de la plaine, à la colonie Agathoise, fondée par les Grecs. Appendice du domaine de cette colonie, il en suivit les vicissitudes, et quand la domination romaine asservit la Gaule narbonnaise, la liberté hellénique fut respectée. Agde et Blascôn conservèrent leurs privilèges au milieu de la conquête, car le nom grec imposait encore à la puissance de Rome. Oublié dans les premiers siècles de l'ère vulgaire, le rocher de Brescou reparait avec la croix ; son nom reprend place parmi les diocèses du pays, et cet îlot avait encore, vers la fin du XII^e siècle, assez d'étendue pour que Hoveden l'indique sous le nom de *quamdam terram protensam in mare, quæ dicitur Brescou*. On le perd ensuite de vue, pour ainsi dire, dans les siècles d'ignorance pour le revoir prendre un autre genre de célébrité : ce roc, devenu prison, est un lieu d'exil pour des vies illustres, pour le jeune dissipateur et le vieux libertin, pour le savant et le gentilhomme, la folie et l'étourderie encore plus souvent que le crime. Louis XIII ordonna, en 1632, la démolition du fort de Brescou ; ensuite Richelieu veut construire un nouveau port sur cette plage, et joindre l'île au continent par un môle pareil à la fameuse chaussée de La Rochelle ; mais le cardinal n'est plus, et les pierres restent encore dispersées sur le sol de Brescou, battu sans cesse et miné par les flots.

Quant au nom moderne de Brescou, M. Thomas le considère comme synonyme de Blascôn, parce que rien, dit-il, n'est plus fréquent que d'adopter l'au lieu d'une autre liquide *r* : le changement de *n* en *u* est encore plus fréquent dans l'idiome languedocien.

4^o AGATHÉ, L'ANCIENNE ÎLE D'AGDE.

L'île d'Agathé, mentionnée par le géographe égyptien auprès de Brescou, a dû disparaître aussi, aux yeux des géographes modernes, abusés d'abord par l'imperfection de la Gaule dans son ouvrage, par les interpolations ou les altérations du texte, ensuite parce qu'il n'existe ici d'autre île sur la côte que celle de Blascôn, aujourd'hui Brescou.

D'Anville, abandonnant la recherche d'Agathé, considère la ville et l'île d'Agde comme ne formant qu'une seule et même localité. Cellarius partagea cette opinion ; puis Astruc, Lamartinière et d'autres auteurs ont cru fauss ment

que l'île d'Agathè de Ptolémée était Maguelone, erreur que nous avons démontrée ci-dessus.

« Préoccupé longtemps, dit M. Thomas, des idées du savant Gosselin, j'espérais d'après lui expliquer ce passage singulier du géographe d'Alexandrie, par une altération dans le texte : j'y remarquais en effet que Ptolémée faisait ceindre par le même méridien (1) le promontoire de Cette, l'île d'Agathè et l'île Blascôn ; en sorte qu'on dirait qu'il a pris à dessein, pour l'arc du grand cercle de la sphère qui passe par ces points, la courbe que décrit le littoral de la Méditerranée. J'observais encore que les longitudes et les latitudes, calculées dans l'enfance de l'art, ne sont comptées que de cinq en cinq minutes (division sexagésimale), et que les différences de latitude entre ces trois points ne sont déterminées que d'une manière approximative, et par le même nombre rond de dix minutes pour chacun d'eux... Je me trouvais alors moi-même d'autant plus induit à nier l'existence d'Agathè, que cette île et celle de Blascôn étaient placées par cet auteur sous le même méridien dans son texte.

« D'un autre côté, il me restait encore à m'assurer si l'indication de cette île provenait d'une addition postérieure au texte de Ptolémée ; d'un double emploi qui l'eût introduite pour indiquer Blascôn ou la ville d'Agde ; d'une faute de copiste, de commentateur ou d'éditeur ; ou bien enfin si ce nom, écrit dans l'antiquité, était dû à l'ignorance même de Ptolémée. »

Mais ne pouvant se résoudre à embrasser l'opinion de Cellarius, de Saumaise et d'autres hommes habiles, disposés à imputer une telle méprise à l'un des plus profonds géographes de l'antiquité, M. Thomas a fini par reconnaître, par son propre examen des lieux et par la latitude ainsi que par la position d'Agathè sous le même méridien que Blascôn, mais derrière celle-ci, que cette île d'Agathè n'était autre que l'endroit où nous voyons, auprès de la ville d'Agde, le mont Saint-Loup : celui-ci formait primitivement une île dans l'embouchure de l'Hérault, comme la Camargue dans le delta du Rhône, et les îles Nésiades ou Nestados depuis longtemps méconnues, et que j'ai retrouvées en 1834 dans celui de la Loire.

Nous ne pouvons mieux nous convaincre de la réalité de cette opinion, pour ce qui concerne l'île Agathè, qu'en comparant sa description chez le géographe égyptien avec les lieux eux-mêmes, lorsque nous nous serons transportés avec M. Thomas sur le mont volcanique de Saint-Loup, lequel est situé à une petite lieue au S.-E. de la ville d'Agde.

« Après avoir porté nos regards, dit celui-ci, sur l'arc magnifique du golfe gaulois, ramenons-les sur le littoral que cet arc embrasse : des plaines, des col-

(1) Nous devons faire observer que les cartes dont celui-ci se trouve accompagné ne doivent être consultées qu'avec une extrême réserve. Quant au texte, M. Thomas ne parle que de celui qui est en grec, et nullement des cartes qu'on y a jointes : on attribue celles-ci à Agathémère ou bien à Peutinger.

lignes d'une fertilité continue; la vigne devenue merveilleusement féconde au milieu des sables, les arbres chargés de fruits dans le marais; d'un autre côté, des dunes immenses, véritables montagnes de poussière, qui cachent sous leur base les antiques monuments des colonies asiatiques ou de l'Hellénie; enfin, à nos pieds, les étangs de *Luno*, d'Ambône et de Saint-Martin, qui nous font douter si la mer a jadis cédé une partie de son domaine, ou si un fleuve, en se détournant pour se jeter plus loin dans la Méditerranée, n'a pas laissé le long de son ancien cours des traces de ses inondations et de ses atterrissements.... C'est au milieu de ce bas fonds que la montagne de Saint-Loup formait une île, embrassée par l'Hérault et par la mer, qui vient encore battre les rochers de cette partie du rivage, la seule qui soit élevée; et cette île, accrue ensuite, soudée aux terres voisines par les atterrissements, ne peut être évidemment que l'île d'Agde de Ptolémée. D'une part, la position de cette hauteur sur le bord de la ville, son homonyme, nous explique la latitude que lui assigne Ptolémée; et, d'un autre côté, sa situation venant après Brescou et sur l'arc même que décrit le littoral du golfe, nous démontre clairement que tel a été l'arc de méridien, la longitude unique qu'il a adoptée à la fois pour l'île d'Agde ou Agathè, celle de Blascón et le promontoire de Cette. »

Nous serons plus convaincus encore de la réalité de cette opinion, c'est-à-dire de la distinction de l'île d'avec la ville, son homonyme, *Agathopolis*, si nous remarquons que Ptolémée (chez lequel les longitudes ne sont qu'approximatives) place cependant cette île dans une position plus orientale que celle de la ville. Or, comme le pied du mont Saint-Loup et les étangs que nous avons nommés ci-dessus occupent cette position orientale, c'est donc là qu'existait jadis l'île si contestée, et celle-ci y trouvait des rapports faciles avec la cité par le delta du fleuve qui venait baigner ses côtes; mais, par la suite des siècles, les atterrissements ont successivement comblé et fait disparaître ce delta, en élevant sa plage au-dessus du niveau des eaux.

D'autres preuves de l'existence de cette île viennent à leur tour dissiper le reste des doutes que nous pourrions avoir à son sujet. Une tradition séculaire, que les vieillards agathois ont transmise religieusement à leurs fils, nous apprend qu'une ville s'élevait jadis à une lieue environ à l'orient d'Agde, au delà du mont Saint-Loup. Cette ville, qu'il ne faut pas confondre avec l'île où elle est assise, quoique le savant d'Anville ait commis cette erreur, était AMBONE, qu'on trouve quelquefois écrit *Embonne* par corruption, et qui a donné son nom à un petit pays voisin. Ce nom d'Ambone n'est pas moins d'origine grecque que celui d'Agathè, dont on a fait ensuite Agde par syncope et corruption. D'après son radical grec, ἄμβων signifie bord élevé, hauteur, éminence, plateau supérieur et penchant d'une montagne, etc.; alors il ne peut être écrit autrement que par Ambône, et la cité qui le portait devait être bâtie sur la pointe du mont Saint-Loup, ou bien sur l'espèce de promontoire que l'île présente du côté de

la mer. Les cartes du diocèse d'Agde placent en effet cette ville au pied de la montagne, sur le rivage, entre les étangs de Luno et d'Ambône.

On a trouvé à la place même où fut cette ville des restes de maçonnerie, des pierres de construction, des vases antiques, un tombeau en grandes briques rougeâtres, à rebord et fort épaisses, et près de là un pavé en mosaïque, dont on ne saurait trop regretter la perte, selon M. Jordan, auteur de l'*Histoire d'Agde*.

Comme les détails qui précèdent nous paraissent décider irrévocablement la question au sujet de la distinction de la ville et de l'île d'Agathé, nous croyons devoir signaler l'erreur qu'a commise récemment M. le baron de Walckenaër, dans sa savante *Géographie des Gaules*, en considérant la ville et l'île d'Agde comme un double emploi. L'examen des lieux ainsi que la remarque de la différence en longitude de ces deux positions l'eussent mis à même de reconnaître et d'éviter les erreurs des auteurs qui l'ont précédé, et d'ajouter ce nouveau titre à tous ceux qu'il ne cesse d'acquérir par ses précieux travaux en archéologie.

Je n'ai point abordé, je l'avoue, l'examen des travaux de M. Thomas sans la juste perplexité où nous nous trouvons quand il s'agit de prononcer sur une contrée qui ne nous est connue encore que par les documents et la géographie. À défaut de cette connaissance des lieux eux-mêmes, je les ai soigneusement étudiés sur la précieuse carte de Cassini, et par cet examen j'ai bientôt acquis une profonde conviction de la justesse des opinions de notre honorable confrère. C'est sur cette carte que j'ai vu aussi, comme je l'ai observé sur les côtes de l'Océan, les changements qu'a subis le littoral depuis la chute de l'empire romain, et là, comme le long de celui de la France occidentale, les sables pélagiens sont venus s'amonceler en une chaîne de dunes plus ou moins élevées au-devant des parties basses du sol que les flots avaient envahies. Ouvrons Tite-Live, et nous verrons (lib. V) que la côte de la Méditerranée, si sablonneuse, si aride aujourd'hui, se trouvait anciennement couverte d'épaisses forêts.

Il en est ainsi de la côte de Médoc, des côtes de la Charente-Inférieure, de celles du département de la Vendée. Dans le Médoc nous voyons derrière les dunes cette série d'étangs qui se retrouvent sur le littoral du département de l'Hérault, et qu'on appelle des *craus* : ces derniers sont des espèces de lacs d'eau salée qui n'ont qu'une ou deux issues, par lesquelles ils communiquent avec la mer. Comme ces dunes obstruent, combrent ou ferment aujourd'hui les havres et les ports des Romains sur la côte de l'Océan, tel que celui de l'île Dieu, tel que le *Secor* ou *Sicor portus*, que j'ai enfin retrouvé et dont j'ai fixé la position à l'anse du Vieil (île de Noirmoutiers), après l'avoir cru longtemps à Pornic ; tel encore que celui des Curiosolites, leur *Reginea*, situé au fond du havre d'Erqui ; enfin tels que ceux des *Meduli*, des *Boii*, des *Coccostes*, le long de la côte du Médoc, ports dont il ne nous reste plus de traces ; il devient alors manifestement démontré que ces dunes ne se sont formées que postérieurement à la domination romaine dans la Gaule.

J'ajouterai à ces faits si positifs, comme nouvelle preuve, une découverte que je fis en 1823, lorsque j'explorais les rives du Médoc après une violente tempête. Pendant celle-ci, les flots avaient considérablement empiété sur la côte extérieure, à l'ouest du Verdon, et emporté une dune épaisse de cinq à six mètres, qui recouvrait un ancien vignoble. Alors la souche des vignes dont il était planté s'élevait comme jadis au-dessus du sol, et avait conservé tous ses caractères, quoique enfouie sans doute depuis plus de quinze siècles.

Telles sont les vicissitudes qu'ont subies les côtes de l'Océan au moment où l'Europe rentrait dans la barbarie. D'autres changements s'opéraient à la même époque à l'entrée des fleuves, et là, par suite des alluvions, le delta de leur embouchure, en s'obstruant successivement, a fini par se convertir en plages, d'abord basses et marécageuses, lesquelles, en s'exhaussant, sont devenues solides et enfin d'excellents pâturages. Alors, s'il y avait des îles dans ce delta, se trouvant soudées ensemble ou bien avec les terres voisines, on a perdu le souvenir de leur état primitif; ou bien ces atterrissements en ont formé de nouvelles, qui ont à leur tour donné une nouvelle face à l'entrée du fleuve.

C'est ainsi que le Rhône ne peut plus se jeter dans la Méditerranée que par les ouvertures partielles, ou bras, qui traversent la surface de l'île de la Camargue. C'est ainsi, comme nous l'avons dit, que l'Hérault a fait disparaître, comme île, la montagne de Saint-Loup et ses terres adjacentes, en soudant au littoral les parties que les flots n'ont pu détruire. C'est ainsi encore que la Loire n'a conservé qu'un cours unique au milieu de ce grand delta, large de six lieues du nord au sud, et parsemé d'îles, entre lesquelles le fleuve se jetait par trois bras dans l'Océan.

Aujourd'hui des monticules plus ou moins remarquables, qui surgissent épars au milieu d'une vaste prairie tourbeuse, conservent encore le nom d'îles, et portent, selon leur étendue, des métairies, des bourgs et des villes. C'étaient jadis les NESIADES ou NESTADOS *insule*, que la transformation des lieux avait fait croire ou dévorées par l'Océan, ou bien englouties par quelque cataclysme ignoré. La principale de ces îles porte aujourd'hui la ville de Guerrande et le port de Saint-Nazaire à son extrémité sud-est. Au bout opposé j'ai retrouvé, en 1834, la position inconnue de l'ancien *Brivates portus* de Ptolémée, dans l'anse de la côte sud, à l'entrée du golfe actuel de Mesker. Ce golfe était le bras septentrional par lequel les eaux de la Loire arrivaient à l'Océan; mais aujourd'hui ce passage est fermé par l'isthme de Pont-d'Armes, et le havre où existait *Brivates*, en partie comblé, ne peut plus recevoir que des chasse-marées au moment de la pleine-mer, et de simples bateaux. C'est un atterrissement de trois à quatre mètres environ de hauteur seulement, tant au-dessous du niveau des prairies tourbeuses qu'au-dessus des salines établies de l'autre côté du golfe.

Tels sont les changements qui s'opèrent le long de nos côtes, et auxquels nous devons ajouter la disparition du *Curianum* et celle du *Pictonium promontorium* :

en les méditant nous nous trouverons forcés de reconnaître que l'on s'est un peu trop exagéré l'incorrection des cartes les plus anciennes.

C'est d'après ces observations si concluantes que nous ne pouvons partager l'opinion de M. Thomas, qui prétend (1) « que les côtes de la Narbonaise sont, « au moins quant à leur ensemble, quant à leur configuration totale, et nonobstant les atterrissements causés par les courants fluviatiles et les effluves accidentels de la mer, telles qu'elles ont été décrites par Strabon. » Tous les faits qui précèdent nous semblent prouver le contraire, et nous ajouterons même en faveur de notre opinion que tous les bas-fonds, qui nous offrent aujourd'hui ces vastes *craus*, ou étangs maritimes, devaient être, avant leur submersion, des terrains marécageux dont les miasmes déterminaient jadis la maladie pestilentielle du *charbon* dont parle Pline (XXVI, 1) : *Carbunculus, peculiare Narbonensis provinciae malum*.

Il est encore une autre remarque que nous ne pouvons passer sous silence : c'est au sujet de Corbilo, que M. Thomas place sur les bords du Rhône. Strabon nous apprend positivement que Corbilo, l'une des villes de la Gaule les plus opulentes, était située sur la Loire, *supra Ligerim*. C'était un port marchand, *emporium*, qu'il cite d'après Pythéas, qui est célèbre par ses découvertes dans l'Océan septentrional. D'Anville pense avec Adrien de Valois que Corbilo pouvait être à Coueron, sur la rive droite de la Loire, au-dessous de Nantes. Sans doute que Corbilo et *Condivianum*, c'est-à-dire Nantes, soient la même ville : mais c'était se rapprocher par hasard beaucoup plus de la réalité, puisque j'ai enfin retrouvé, en 1834, la position de Corbilo au bourg de Rezé, où j'ai rencontré quantité de débris de constructions romaines et des morceaux de briques, des tessons, etc., dans les environs de ce bourg, sur une demi-lieue de longueur. Corbilo se trouvait là à l'embouchure de la Sèvre dans la Loire, vis-à-vis l'extrémité du faubourg de Nantes qui descend le long de la rive droite du fleuve. Mais je n'aurais pas relevé l'erreur de M. Thomas au sujet de cette ville, si son travail n'eût eu une si haute importance pour la géographie ancienne.

Le baron DE LA PYLAIE,

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

* La 1^{re} classe (*Histoire générale et Histoire de France*) s'est assemblée le mercredi 2 mars 1842, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Vingt-six membres sont présents.

(1) *Géographie ancienne du département de l'Hérault*, p. 111.

M. Renzi fait un rapport favorable sur la candidature de M. Ottavio Gigli, auteur de plusieurs biographies, et l'un des principaux rédacteurs du journal italien *Il Tiberino*, à Rome. M. Gigli est un juge fort éclairé en matières de beaux-arts, sur lesquels il a envoyé à l'Institut Historique une série d'opuscules imprimés.

Le candidat est admis, à l'unanimité, comme membre correspondant.

M. le baron de La Pylaie lit un rapport sur une *Géographie ancienne du département de l'Hérault*, par notre collègue, M. Thomas, archiviste de la préfecture de ce département. Cet ouvrage, étudié avec soin par le rapporteur, lui paraît sérieux et important. Toutefois l'auteur a, d'après lui, tenu trop peu de compte des changements survenus dans le littoral par les dépôts d'alluvions qui s'y sont formés successivement. Le rapporteur présente ensuite à la classe une suite intéressante d'observations sur la ville d'Agde et l'île de Brercon ou Blascón. — Renvoi au comité du journal. (Voyez le présent Numéro, page 144.)

Rapport du même sur le dernier volume des *Archives curieuses de la ville de Nantes et des départements de l'Ouest*, par notre collègue M. Vergé (de Nantes). Cette dernière série contient une foule de documents curieux sur les faits de la révolution de 1789, relatifs à la ville de Nantes : ils pourront être plus tard d'un grand secours à l'historien.

M. Brillouin rend compte à la classe d'un Mémoire de notre collègue, M. Couriol de Peyrus, sur le Sap, bourg du département de l'Orne. Ce mémoire, bien fait d'ailleurs, laisse à désirer des preuves plus nombreuses et plus authentiques de l'antiquité du Sap.

Le rapport est renvoyé aux archives. En attendant, l'auteur, géomètre au Sap, et qui connaît parfaitement les lieux, sera invité à compléter son travail.

* Le mercredi 9 mars, séance de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*), présidence de M. Lendière. — Dix-huit membres sont présents.

La classe reçoit plusieurs ouvrages qui seront annoncés au Bulletin bibliographique. — Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Buchet de Cublize fait un rapport sur une *Nouvelle Méthode pour étudier la langue grecque*, par notre collègue, M. l'abbé Congnet, chanoine et ancien directeur du séminaire de Soissons (Aisne). Après avoir fait une analyse détaillée de l'ouvrage, et présenté des vues élevées sur l'état des méthodes grecques, sur les améliorations qu'elles laissent à désirer, le rapporteur compare les travaux de ce genre publiés en France et surtout en Allemagne. En résumé, la nouvelle grammaire de M. l'abbé Congnet lui paraît la mieux coordonnée et la plus complète que nous ayons en France jusqu'à ce jour.

Une discussion, toute favorable au rapport et à la nouvelle grammaire, s'engage entre MM. Dedam-Delépine, N. de Berty, Vincent et Lendière.

Le rapport est renvoyé, à l'unanimité, au comité du journal.

* * La 3^e classe (*Histoire des Sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) s'est réunie le mercredi 28 mars, sous la présidence de M. Nigon de Berty. — Vingt-quatre membres sont présents.

Après la lecture de la correspondance, M. le secrétaire présente à la classe les ouvrages qui lui ont été envoyés dans le mois. — Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. N. de Berty fait un rapport favorable sur la candidature de M. le docteur Grenet et sur un ouvrage de ce candidat, intitulé : *Influence du tabac sur l'homme*. Ce livre fait l'histoire du tabac et de son influence physique et morale depuis l'importation de cette plante en Europe jusqu'à nos jours.

Le candidat est admis comme membre résident, sauf la sanction de l'assemblée générale.

M. Bernard-Jullien rend compte à la classe d'un ouvrage de notre collègue, M. Ferdinand de Luca, de Naples, *Sur l'inexactitude de plusieurs points de l'histoire des sciences mathématiques dans l'ancienne école italique*. M. Ferdinand de Luca s'efforce de prouver dans ce travail que l'on a attribué à l'école de Platon plusieurs découvertes qui appartiennent à l'école italique. — Le rapport est renvoyé au comité du journal.

M. l'abbé Badiche présente des considérations sur cette question qu'il a lui-même proposée pour le Congrès : *Faire l'histoire de la philosophie scolastique depuis Boèce jusqu'à Aboilard*. Une importante discussion s'engage sur ce sujet entre MM. Hippeau, l'abbé Badiche, etc.

M. le docteur Cerise rend compte à la classe du livre de M. de Potter intitulé : *Études sociales*. Une discussion s'engage, à laquelle prennent part MM. Hippeau, Delépine, Lendière, etc.

Le même rapporteur fait ensuite l'analyse des *Conséquences du système pénitentiaire*, par M. le marquis de Larochehoucauld-Liancourt. Cette brochure renferme de nombreuses et très-sages observations appuyées sur des faits authentiques et du plus grand intérêt. C'est un excellent complément de l'ouvrage de M. le marquis de Larochehoucauld-Liancourt, intitulé : *Examen du système pénitentiaire*, dont M. le docteur Cerise a rendu compte dans l'*Investigateur*.

A cette occasion, M. Hippeau propose de faire l'analyse et l'exposition des doctrines contenues dans les ouvrages de M. Moreau Christophe sur les prisons.

* * La 4^e classe (*Histoire des Beaux-Arts*) s'est réunie le mercredi 28 mars, sous la présidence de M. Ernest Breton. — Dix-huit membres sont présents.

La classe reçoit plusieurs ouvrages. Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Nolte lit un rapport très-favorable sur la candidature de M. Mathias-Michael Boun, et sur la première partie des *Matériaux pour servir à l'histoire de Duren* (en allemand), envoyée à l'Institut Historique par le candidat.

M. Boun est admis, à l'unanimité, comme membre correspondant.

M. E. Breton lit un fragment descriptif d'un voyage aux environs du Puy en Velay. Cette lecture intéresse vivement la classe. — Des remerciements sont adressés à M. E. Breton.

* Assemblée générale du vendredi 25 mars (*les quatre classes réunies*), présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Trente-six membres sont présents.

Le procès-verbal de la séance précédente est adopté après une courte discussion entre MM. N. de Berty et Dufey (de l'Yonne), sur la question de savoir si les membres des parlements étaient rétribués ou non. M. Dufey soutient l'affirmative, et M. de Berty la négative.

M. N. de Berty fait un rapport sur les questions proposées par le comité des travaux pour le Congrès. Ces questions sont adoptées après quelques modifications, et renvoyées pour l'impression à M. l'administrateur-trésorier.

On décide qu'une assemblée générale extraordinaire se réunira le vendredi suivant 1^{er} avril, pour entendre le rapport qui sera fait, au nom du comité des travaux, sur un *projet d'ouvrage collectif*.

* * Assemblée générale extraordinaire du vendredi 1^{er} avril (*les quatre classes réunies*), présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Quarante membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, on lit, au nom de la commission nommée à cet effet par le comité, un rapport sur un *projet d'ouvrage collectif*. La commission propose un *Annuaire historique*.

Une longue et vive discussion s'engage à ce sujet. Y prennent part MM. Ernest Breton, le docteur Josat, N. de Berty, de Brière, etc., qui repoussent la pensée de faire un annuaire, et MM. Leudière, Dedam-Delépine, etc., qui la regardent comme bonne et praticable.

On vote au scrutin secret le projet d'annuaire. Il est rejeté à une grande majorité.

M. Henri Prat lit un rapport sur les derniers volumes de l'*Histoire de France* de M. Michelet. Après avoir fait le plus bel éloge du profond savoir de M. Michelet, de sa sagacité merveilleuse à débrouiller les documents historiques et à les mettre en œuvre, de son style vif, coloré, poétique, le rapporteur reproche à M. Michelet de personnifier, d'une manière exagérée, les époques par les hommes, de tomber ainsi dans le symbole et le mythe, et d'accorder beaucoup trop à la fatalité.

M. Hippeau pense que M. Prat s'exagère les inconvénients du système de M. Michelet. Les individus peuvent être en effet la représentation vivante de leur pays et de leur époque. M. Michelet n'est pas non plus l'expression du système fataliste.

M. Prat défend son rapport et appuie son opinion sur plusieurs citations.

M. Leudière répond que ce n'est pas d'après des passages isolés, mais d'après l'ensemble de son œuvre, qu'il faut juger M. Michelet.

Une vive discussion continue sur ce rapport et sur l'*Histoire* de M. Michelet, entre les mêmes orateurs et MM. N. de Berty, Dufey (de l'Yonne), Dedam-Dépine, etc.

M. Hippeau résume la discussion; il conclut de ces débats que les opinions diffèrent très-peu au fond et sont bien près de s'entendre.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Il Messaggiere Torinese, journal hebdomadaire, artistique, scientifique et littéraire; livraisons de janvier, février et mars 1842 (Turin).

La Parola, journal scientifique et littéraire, paraissant tous les quinze jours; janvier, février, mars 1842 (Bologne).

Il Tiberino, journal artistique et littéraire, paraissant une fois la semaine; livraisons de janvier, février et mars 1842 (Rome).

Dictionnaire des Hiéroglyphes, par M. Camille Duteil; première partie; un volume in-4^o, avec figures.

Bulletin des séances de l'Académie royale de Bruxelles, nos 9, 10, 11, 12 du tome VIII, et n^o 1^{er} du tome IX; cinq fortes brochures in-8^o.

Annuaire de la même Académie pour 1842; huitième année; un vol. in-18.

Galerie des Contemporains illustres, par un homme de rien; 40^e et 41^e livraisons: le maréchal Moncey et Martinez de la Rosa.

Précis analytique des travaux de l'Académie royale de Rouen pendant l'année 1841; un volume in-8^o.

Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne; octobre, novembre et décembre 1840, tome XIII^e; et janvier, février, mars et avril 1841, tome XIV^e; in-8^o.

Revue étrangère et française de législation, de jurisprudence et d'économie politique, par M. Foelix; avril 1842.

Giornale dell' I. R. Istituto Lombardo e Biblioteca Italiana; n^o 8; avril 1842 (Milan).

Annali universali di statistica, economia pubblica, storia, viaggi e commercio, tome LXXI^e, livraison de février 1842 (Milan).

Pour le Secrétaire perpétuel, J.-L. VINCENT.

L'Administrateur-trésorier, A. REZZI.

MÉMOIRES.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR MONSIEUR LE MARQUIS DE LAROCHEFOUCAULD-LIANCOURT,
PRÉSIDENT DE L'INSTITUT HISTORIQUE,
A L'OUVERTURE DU QUATRIÈME CONGRÈS.

Messieurs,

La science historique, partagée entre les différentes classes de votre Institut, occupe ici un grand nombre d'hommes érudits, et la France vous doit, sous ce rapport, une gloire pure qui ne laisse après elle que des souvenirs paisibles et doux.

Un de nos collègues, éminemment distingué dans les lettres, et portant le nom d'un père vraiment illustré par les ouvrages les plus utiles et les plus savants en même temps, s'est assis avant moi dans ce fauteuil ; et lorsqu'il a rendu, comme je le fais aujourd'hui, hommage à vos travaux, il vous a entretenus principalement de la sincérité de l'histoire.

Qu'il me soit permis d'invoquer ici le nom de Pastoret pour vous parler un moment sur un autre sujet non moins important, celui de l'utilité de l'histoire. Vous savez que son ouvrage sur les lois pénales a remporté à l'Académie Française le prix fondé par Monthyon en faveur de l'écrit le plus utile. On a toujours pensé qu'il était désirable et presque un devoir pour l'historien de tirer des faits ce que l'on a nommé avec raison les enseignements des peuples et des rois.

Vous le croyez aussi, messieurs ; car c'est dans vos études mêmes que je peux choisir les exemples qui répondent à ma pensée. Quand vous ouvrez chaque année cette réunion, dans laquelle vous assemblez toutes les forces de la science historique, vous admettez souvent des questions qui vont chercher dans les siècles passés, et parmi les diverses nations anciennes ou modernes, des leçons graves et utiles. Par exemple, messieurs, n'est-il pas d'une haute importance, dans l'intérêt général de la société, de reconnaître quelle influence la religion exerce sur la morale publique ? Vous vous êtes préparés à traiter cette année la moitié de cette question, en exposant quelle a été cette influence produite par le paganisme chez les peuples anciens. Un jour, bientôt sans doute, vous examinerez quelle a été cette influence produite par le christianisme chez les peuples modernes ; et vous aurez donné alors, non-seulement la solution entière et intéressante d'un problème historique, mais un grave et haut enseignement aux chefs des gou-

vernements, pour leur montrer comment et jusqu'à quelles limites ils peuvent se servir de l'influence religieuse sur les mœurs et dans les lois.

Cette année aussi, un de nos voisins, qui a dignement occupé le premier rang dans le gouvernement de son pays, vous a proposé une question sur laquelle il est à souhaiter que les hommes de lettres réfléchissent. Ce n'est pas seulement avec curiosité qu'ils doivent reconnaître quelle est l'influence de l'esprit du siècle sur la littérature, c'est aussi afin de régler eux-mêmes leurs rapports avec lui. Je ne prétends pas qu'on doive lui céder toujours ou le combattre sans cesse ; car Pascal nous a dit que cette maîtresse d'erreurs, que l'on appelle opinion, est d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours. Voilà pourquoi tout homme, que l'instruction rend capable de servir son pays, doit étudier avec soin l'esprit du siècle, ou pour le braver, ou pour le ménager, quelquefois pour le ramener avec adresse, ou pour le séduire à force d'hommages. Aussi est-il des historiens qui trouvent à chaque époque les meilleures raisons du monde pour adresser des louanges à la multitude, habiles flatteurs qui font avec elle un heureux échange d'applaudissements. D'autres, plus hardis, critiquent les sentiments publics, et luttent contre eux ; ils s'efforcent de corriger les mœurs et d'éteindre les préjugés ; ils aident quelquefois à réformer les lois et les coutumes.

Ne peut-on pas dire qu'il est un historien qui a tour à tour employé avec un égal succès ces diverses manières ? Il a été l'homme le plus éminent, je crois, dans le caractère spécial de l'esprit français. Personne n'a plus agréablement flatté son siècle et son pays ; personne n'a plus ingénieusement censuré et plus habilement enseigné le genre humain : aussi a-t-il toujours considéré l'utilité dans l'histoire. Lorsqu'il a ouvert une des plus belles époques de la France, il a commencé par déclarer que ce n'est pas l'histoire de Louis XIV qu'il a voulu raconter à la postérité, mais qu'il s'est proposé de peindre l'esprit des peuples dans le siècle le plus éclairé. Voilà comme il a élevé son sujet, comme il a fait d'un récit brillant une leçon instructive.

Souvenons-nous surtout que ce grand écrivain n'a trouvé dans l'histoire du monde entier, telle que nous la connaissons, que quatre siècles dignes d'être honorés ; et telle est, messieurs, la mission que vous avez choisie, que vous ramenez, pour ainsi dire, chaque année ces quatre siècles à comparaître au milieu de vous.

Le premier est celui de Platon et d'Aristote, et aussi celui d'Apelle et de Phidias ; le deuxième est celui d'Auguste et de Cicéron, et de Virgile. Vous avez déjà examiné la législation de ces deux époques ; vous avez expliqué la formation de leurs institutions, ainsi que celle de leur langage ; vous avez recherché quels ont été leurs beaux-arts, et vous allez nous dire cette année quels ont été leurs temples. Le troisième est celui des Médicis, et le quatrième celui de Louis XIV. L'Italie et la France ont brillé tour à tour : la première a renouvelé les arts, et la seconde a recréé la littérature, la poésie et le théâtre. Et vous,

messieurs, vous remontes sans cesse à ces époques illustres, non pas pour les explorer seulement, mais pour découvrir, ainsi que vous l'avez dit, les rapports entre la langue et l'état social, entre le théâtre et les mœurs, entre les publications de la presse et les besoins de l'intelligence. Vous êtes dans le monde lettré comme les navigateurs qui ne se contentent pas de parcourir les mers, mais qui en sondent les profondeurs, afin de tracer la route et de marquer les écueils à leurs successeurs.

Voilà, messieurs, quelle est l'utilité qui appartient à l'histoire. Le premier qui a eu l'honneur de vous présider, l'illustre auteur de l'*Histoire des Croisades*, a regretté qu'on n'eût pas posé parmi vous la question de l'utilité des congrès scientifiques; mais vous l'avez résolue par vos travaux. Vous n'avez pas cherché à démontrer que la science historique est en progrès; vous marchez, et elle acquiert chaque jour sous vos efforts des développements plus étendus et mieux approfondis.

Il n'est plus permis à personne de dire comme ce philosophe chagrin : « J'ai cherché toute ma vie des vérités utiles, et je n'ai trouvé que d'inutiles erreurs. » Vous avez reconnu qu'on devait concevoir de meilleures espérances. Vous avez dit comme Voltaire : « Tâchons de nous éclairer ensemble; essayons de déterrer quelques monuments précieux sous la ruine des siècles.. » Et vous avez souvent réussi.

Continuez donc, messieurs; ouvrons ensemble ce huitième Congrès, et permettez-moi de vous exprimer ma reconnaissance d'être appelé par vous à assister à des travaux qui portent en eux-mêmes tant de gloire et tant d'utilité.

DES IDIOTS ET DE LEUR ÉDUCATION.

IDIOTS CONNUS DANS L'HISTOIRE.

Chacun de nous conserve souvent, pendant le reste de la vie, le souvenir d'une ou de plusieurs de ces impressions de l'enfance que certaines circonstances concoururent à graver profondément dans son cerveau.

Aussi loin que ma mémoire puisse me reporter, à l'âge de trois ans peut-être, je vis dans mon village un idiot satisfaisant, en plein jour et en pleine rue, à un besoin commun, dont il remettait le produit dans sa bouche au fur et à mesure (1). Je n'ai jamais rencontré depuis un de ces infortunés sans établir involontairement des analogies avec celui de mon enfance, et conserver ainsi dans mon esprit le souvenir de leurs traits, de leurs habitudes et de leurs tics. Dès mon début dans l'étude des sciences, mais surtout de la philosophie et de la médecine

(1) Ce cas se présente fréquemment aux Incurables. La sœur qui depuis douze ans est chargée des *innocents*, pour me servir de son expression, m'a dit en avoir été témoin plus de dix fois, et chez des enfants qui avaient de l'intelligence sur beaucoup de points.

cine, je suis devenu, presque à mon insu, spectateur réfléchi de tous les cas de cette espèce qui se sont offerts à mon observation. J'ose donc affirmer que tout ce qui va faire l'objet de ce travail est le fruit de mes observations, de mes expériences ou de mes lectures.

Le mot *idios* me paraît heureusement trouvé pour exprimer cet état intellectuel dans lequel l'être humain qui en est affligé vit étranger par son esprit à la nature tout entière.

L'idiot comme je le comprends, l'idiot véritable, est celui qui constamment naît avec une lésion essentielle du cerveau ou de ses annexes; c'est pourquoi tout être qui jouit même incomplètement, ne fût-ce que d'une seule des facultés intellectuelles, sort à mes yeux de la classe des idiots, pour entrer dans celle des imbéciles ou des aliénés. L'idiotie est donc une sorte de démence innée, tandis que j'appellerai imbécillité cette infirmité d'esprit souvent accidentelle, dans laquelle l'intelligence est développée à des degrés différents. Disons-le par anticipation; non, un idiot n'est point capable de développement intellectuel; c'est un infortuné venu en ce monde non-seulement sans biens *spirituels*, mais sans aucun moyen d'en acquérir. L'imbécile, au contraire, possesseur dès sa naissance de quelque *fortune*, peut, sans augmenter son fonds, lui faire rendre par une culture soignée au delà de ce qu'il eût produit naturellement. Appuyons encore sur cette différence qui existe entre l'idiot et l'imbécile. L'idiotie commence ou avec la vie intra-utérine, ou avec la vie proprement dite. L'idiot, pour l'intelligence, est en naissant ce qu'il sera toujours. L'entendement chez lui est un artiste plongé dans une profonde obscurité, et entouré de ses couleurs, de sa palette, de sa toile et de ses pinceaux, ou brisés ou gâtés; tandis que dans la majorité des cas l'imbécillité est une maladie acquise, et ne suppose jamais, ou l'absence d'organes, ou même leurs lésions essentielles. Il y a toujours ici au moins un rayon d'intelligence. Chez l'imbécile, l'entendement est l'artiste placé dans une obscurité relative, qui disparaît plus ou moins à mesure que la pupille se dilate.

C'est faute d'avoir établi sévèrement cette distinction, que je nomme hardiment essentielle, entre l'idiotie et l'imbécillité, qu'on s'est flatté de donner de l'éducation aux idiots, et qu'on a offert au public un établissement qui est devenu un leurre pour beaucoup de familles. Allez à Montmartre, et demandez au propriétaire de la maison où furent tentés ces essais d'éducation, quels ont été les résultats des efforts du maître.

Prenons maintenant l'idiotie en particulier, sauf à nous occuper plus tard et en son lieu de l'imbécillité.

L'idiot n'offre à l'observation que son physique et ses habitudes.

Or, 1^o les idiots sont, à peu près sans exceptions, ou rachitiques, ou paralytiques, ou scorbutiques, ou scrofuleux, ou épileptiques, ou hydrocéphales, et, dans quelques cas, tout cela en même temps. Ils naissent bouffis, avec une tête et des extrémités relativement très-volumineuses. Ils sont moins sensibles

que les autres enfants à la première impression de l'atmosphère : ils paraissent dormir continuellement, et ne têtent qu'avec peine. Plus tard, l'état de leur intelligence se dessine de manière à ce qu'il ne puisse rester aucun doute pour l'observateur sur leur sort. Ainsi, à l'époque où l'enfant commence à donner les premiers signes de l'intelligence, de la parole et de la locomotion, l'idiot garde l'immobilité la plus absolue, conserve son regard fixe et hébété, avec des yeux qui sont ou extrêmement saillants, ou enfoncés dans leur orbite. Il reste muet, triste, têt, vorace, sale, bavant, mangeant et buvant sans cesse (1) si on lui met les aliments dans la bouche ou sous la main, et croupissant au milieu de ses excréments et de ses urines. Voici le tableau qu'en trace Esquirol : « Ils ont les bras, les mains tordus, estropiés ou privés de mouvement; ils les tendent d'une manière vague, saisissent gauchement les corps et ne peuvent les retenir; ils marchent maladroitement, sont facilement renversés, restent où on les pose, ou bien marchent spontanément, se meuvent sur eux-mêmes, sans but aucun. Leur tête, trop grosse ou trop petite, est mal conformée, aplatie sur les côtés ou par derrière. Le front est court, étroit, pointu; les yeux convulsifs et louches, les lèvres épaisses; la bouche entr'ouverte laisse continuellement échapper une salive gluante et fétide; les gencives sont fongueuses et les dents mauvaises. Ils sont sourds ou presque sourds, muets ou à peu près. Ils sont borgnes ou aveugles, mangent tout ce qui tombe sous leurs mains, et ne repoussent les aliments qu'autant qu'ils ne peuvent les avaler (2). » Et à ce sujet Esquirol raconte qu'ayant un jour donné des pêches à une idiote, celle-ci les porta d'abord à sa bouche, mordit dedans, et, ne pouvant mordre dans le noyau, elle l'avalait. Elle en avala ainsi neuf de suite, et l'eût fait plus longtemps si on ne l'en eût empêchée.

J'ajouterai comme un fait qui m'a paru constant, et qu'aucun auteur n'a remarqué, que chez tous les idiots qui ne sont pas aveugles il y a amblyopie; comme aussi l'extrémité des doigts est en bec de perroquet, et la glande thyroïde constamment hypertrophiée à des degrés différents; enfin je dirai que, sur huit idiots que j'ai ouverts ou vu ouvrir, les poumons étaient le siège de tubercules plus ou moins caractérisés. Cette circonstance explique la brièveté de la vie des idiots, qui ne dépasse guère vingt-cinq à trente-deux ans, quoique Fodéré avance que les crétins complets, qui ne sont que des idiots, meurent de vieillesse pour la plupart. Ce n'est pas la seule erreur d'observation que je me permette de signaler dans cet auteur. L'idiot, dit-il, est très-lubrique, et comme le singe enclin à l'onanisme (3). Or je ne crains pas de dire qu'il n'y a peut-être

(1) Ou refusant opiniâtrement de manger.

(2) Même observation que ci-dessus.

(3) Je tiens des personnes chargées des idiots dans les hospices spéciaux, et surtout de la sœur des Incurables, que jamais les idiots véritables, ou même les imbéciles fort avancés, ne se livrent à la masturbation. Depuis douze ans, cette sœur n'a vu qu'un seul cas

pas une seule observation rigoureuse à cet égard (1). J'ai au contraire remarqué que l'idiot ne se livrait jamais à cette habitude, qui d'ailleurs exige un jeu d'articulations dont il est incapable ; et puis une habitude semblable suppose que dès la première fois l'idiot a éprouvé une sorte de volupté que l'état de ses sens ne permettrait pas d'admettre, malgré le volume quelquefois considérable des organes externes de la génération. Ce développement n'est dû qu'à un relâchement de tissu et à une imbibition de lymphes qui explique la flaccidité qui les distingue. On compare l'idiot au singe sous ce rapport : comme si quelque chose pouvait être comparé à l'idiot ! Trouvez-moi dans l'immense échelle animale un individu, un seul individu, qui manque d'instinct de conservation ? Il devenait facile, je l'avoue, d'expliquer la brièveté générale de la vie chez les idiots, en attribuant la phthisie tuberculeuse, si fréquente aussi parmi les singes, à une habitude qui leur aurait été commune avec eux, et eût ainsi donné raison d'un résultat semblable. Reprenons.

On a des exemples d'idiotie dans lesquels on a reconnu l'absence absolue de plusieurs sens. En 1812 il y avait à la Salpêtrière une idiote aveugle, muette et sourde. Elle fut trouvée auprès du cadavre de sa mère, morte depuis trois jours au moins. Cette idiote ne pouvait marcher ; ses jambes étaient contractées sous ses cuisses ; il fallait lui pousser les aliments dans la bouche, et elle ne savait ni les mâcher, ni les avaler lorsqu'ils étaient solides. On la nourrissait de potages et de vin. Elle ne vécut guère qu'un mois à l'hospice. Son cadavre ne pesait que quarante-trois livres. En 1817 il y avait dans le même hospice une idiote âgée de vingt-cinq ans, qui était muette, aveugle et rachitique. Elle ne pouvait rester couchée que sur l'un ou sur l'autre côté. On la retournait de temps en temps. Il fallait lui porter les aliments dans la bouche. Pendant les plus fortes chaleurs de l'été on la couvrait autant qu'au plus fort de l'hiver. Si on retirait les couvertures, elle poussait des cris rauques, tâchait de les ramener ; mais ne les trouvant pas à sa portée, elle se calmait, cessait ses efforts et restait pelotonnée sur son lit. Elle disait très-imparfaitement *md, md*. Si elle sentait qu'on approchait d'elle, elle poussait des cris hargneux.

La sensibilité est quelquefois nulle. J'ai vu un idiot dans le village d'Aubière, près de Clermont en Auvergne, qui ne sentait pas même l'application sur les mollets de fils de fer chauffés au rouge. J'ai vu des enfants s'amuser cruellement, aux grands applaudissements de quelques villageois féroces, à lui arracher les poils de sa barbe, à lui faire serrer dans la main des briques brûlantes et à le faire déchirer par les chiens, sans que cet infortuné manifestât le moindre sentiment de douleur, ou fit le plus léger effort pour repousser ces sortes de tortures. J'ai vu y faire exception, et encore l'enfant était plutôt arriéré qu'imbécile, et avait apporté cette habitude en entrant dans l'hospice. On s'empressa de le séquestrer.

(1) Fodéré, dont j'apprécie les travaux autant que qui que ce soit, a attribué bien des choses aux idiots, sur le rapport de curés et de maires du Valais, qui n'étaient pas obligés de distinguer bien strictement l'idiot de l'imbécile.

su depuis que cette espèce de végétal à figure quasi-humaine avait été trouvé rôti dans l'âtre d'une cheminée.

J'ai été témoin d'un exemple d'anéantissement tellement complet de l'odorat et du goût chez une idiote, qu'elle avalait sans mastication aucune des corps solides souvent très-volumineux et quelquefois horriblement fétides. Par une singulière bizarrerie, un corps qu'elle n'eût pas porté à sa bouche d'elle-même, elle l'avalait sans hésiter si on le lui présentait. C'est ainsi que je lui ai fait avaler jusqu'à douze marrons d'Inde dépouillés seulement de leur coque épineuse, sans les mâcher, ni même les retourner dans la bouche. Jamais que je sache on ne l'a vue prise d'indigestion. Elle est morte l'an dernier, dans un village de Picardie, empoisonnée probablement par une certaine quantité de fruits de nerprun, qu'elle prit pour des grains de raisin ou des baies de genièvre, qu'elle paraissait aimer par-dessus tout.

C'est avec intention que je ne signale pas avec la plupart des auteurs l'épilepsie comme figurant souvent dans le cortège des nombreuses infirmités physiques qui accompagnent l'idiotie. J'ai en effet bon nombre d'observations qui m'autorisent à croire que cette affection nerveuse se trouve surtout dans l'imbécillité, dont elle est souvent la cause et quelquefois, l'accident.

Relativement à la tête des idiots, il y a à faire des observations de physionomie et des observations de cranoscopie.

Et d'abord, tout idiot porte sur sa figure le cachet de la nullité de son entendement. Le physionomiste le moins exercé reconnaît tout de suite un idiot (1), quelque réguliers que soient les traits de son visage, comme cela arrive quelquefois. Lavater dit que le front rejeté en arrière et dont la courbure est sphéroïdale, que de grosses et longues lèvres proéminentes et ouvertes, dont les commissures sont très-relevées, que le menton en forme d'anse ou qui se recule en arrière, signalent l'idiotisme. Pour ma part, je ne saurais admettre ce portrait sans restriction, car il y a dans le tableau d'Esquirol, et j'ai trouvé chez M. Seguin et ailleurs, des idiots dont chaque trait de la face, considéré isolément, offrait une régularité admirable. Voyez plutôt la figure du n° 2 dans le tableau d'Esquirol. Elle offre presque tous les caractères d'une tête modèle : son front a quelque chose de celui du Jupiter olympien ; ses yeux sont grands, bien fendus, d'une beauté remarquable ; j'irai jusqu'à dire que, par une sorte d'exception, il n'y a pas ici de la régularité dans chaque partie seulement, mais encore de l'harmonie dans l'ensemble. Le portrait de Lavater serait là sans aucune exactitude. Mais voyez cette figure de demi-profil ; rien n'y respire la vie intellectuelle ; cette fixité de regard, cette immobilité de chaque trait, ce je ne sais quoi qui y manque, vous en apprendront plus que l'angle de Camper, ou le

(1) Le seul idiot véritable qui se trouve en ce moment aux Incurables, a pourtant une figure qui est si loin de dire la nullité de son intelligence que je me retirai la première fois sans le remarquer, le prenant pour un infirme assis sur sa chaise percée.

physionotrace de Lavater qui, l'un et l'autre, se trouvent si souvent en défaut.

Passons à la cranoscopie. Les recherches faites sur le crâne des idiots sont fort nombreuses, et, quoique faites généralement par des esprits bons observateurs, elles n'ont guère fourni que des résultats sans unité. Un fait reste pourtant bien établi : c'est une difformité du crâne et un vice correspondant dans le cerveau, quoique ce vice varie non-seulement avec les races humaines, mais encore dans chaque race. C'est ainsi qu'Hippocrate indique la microcéphalie comme compagne inséparable d'idiotie, et il est vrai de dire qu'en effet le cerveau décrit par Willis n'avait pas la moitié du volume qu'il aurait dû avoir. Bown, Pinel, Gall se plaisaient à en montrer d'analogues à celui de Willis ; tandis que d'autre part Vésale signale surtout l'aplatissement occipital, et recommande en conséquence de ne point coucher les très-jeunes enfants sur le dos. Prokaska, Malacarne, Akerman, Pinel, Gall, Broussais, Esquirol ont donné une foule d'observations qui portent sur presque autant de vices différents. On peut dire néanmoins que les formes les plus générales sont la petitesse du crâne, l'étendue disproportionnée du diamètre fronto-occipital, l'aplatissement des pariétaux vers la suture temporale, et la forme en pointe du front, comme aussi l'aplatissement du frontal et du coronal. Mais le phénomène le plus constant est bien sûrement l'inégalité des deux portions droite et gauche de la cavité du crâne. Quant à l'état de la substance cérébrale elle-même, nous avons les observations de Morgagni, qui assure avoir constamment trouvé le cerveau très-dense, et celles de Meckel, qui dit que la pulpe cérébrale chez les idiots est plus sèche, plus légère, plus friable que dans l'état ordinaire. De son côté, Esquirol appelle l'attention sur l'état des sinus latéraux, qu'il affirme avoir trouvés, presque toujours resserrés et d'une très-petite capacité. Enfin il est bon de dire que, dans l'état normal, la tête est $\frac{1}{4}$ à peu près de la stature dans l'homme, tandis que chez les idiots elle n'est guère que $\frac{1}{10}$.

Ce tableau suffit, ce me semble, pour autoriser à conclure, en quelque sorte *a priori*, que l'idiot doit être incapable d'aucun acte, et que toute sa vie de relation doit se restreindre dans quelques habitudes aussi bornées que ses sensations et ses besoins.

2° La plupart des idiots manquent même des facultés instinctives. Moins favorisés que la brute, ils n'ont pas même l'instinct de leur conservation. Les fonctions digestives ne réveillent chez eux que des besoins extrêmement vagues, au point qu'il faut leur faire voir, toucher ou pousser dans la bouche les aliments dont on les nourrit. Je ne dis pas assez, car il en est chez qui il faut enfoncer les aliments jusqu'au point qu'ils ne puissent revenir vers l'ouverture buccale (1). Les évacuations ont lieu partout, à toute heure, et devant tout le monde. Ce sont des êtres voués dès leur naissance à une mort certaine et très-prochaine, si la tendresse des parents ou la charité publique ne se hâtent de

(1) Ce cas se présente actuellement à la Salpêtrière et aux Incurables.

leur prodiguer des soins de tous les instants. La plupart ont des mouvements automatiques assez bizarres. Esquirol parle d'un idiot qui marchait toujours à la même place, bâtant sa marche, quelquefois avec agitation, en balancier de l'un de ses bras et souvent des deux, et le tout avec éclats de rire fort bruyants (1). Plaçait-on quelque obstacle dans l'espace qu'il affectionnait : il se fâchait, s'irritait jusqu'à ce qu'on l'eût retiré, car il ne l'eût jamais retiré de lui-même. Tout le monde a pu voir à la Salpêtrière, il y a peu de temps, une idiote qui, quoique en simple chemise, bravait obstinément la pluie, le froid, le soleil le plus ardent. Sa santé n'en était pas moins parfaite ; mais il fallait lui ouvrir la bouche pour y introduire les aliments, et ses déjections étaient involontaires. A peine l'avait-on habillée, qu'elle courait s'asseoir sur un banc, toujours le même, et y passait sa journée ; elle y eût passé sa vie, à se balancer d'avant en arrière. On trouve quelque part l'observation de deux jeunes idiots, jumeaux, je crois, dont l'un riait toujours et l'autre pleurait sans cesse. Le docteur Haindorf rapporte qu'un idiot, trouvé dans les montagnes de Raün, fut conduit à l'hospice de Saint-Julien, à Wurtzbourg. On le laissa errer à sa guise dans la maison. Son bonheur consistait à tourner dans un cercle, au milieu duquel il arrachait l'herbe et ramassait des pierres pour les rejeter aussitôt. Si on l'empêchait de faire l'un et l'autre, il se mettait à tirailler les diverses parties de son corps, à creuser la terre avec ses pieds. Persistait-on, il entrait en fureur et tâchait de se mettre en liberté ; dès qu'il y avait réussi, il recommençait son mouvement circulaire et son tas de pierres. Il mangeait et buvait tout ce qu'on lui présentait, et revenait invariablement aux mêmes endroits prendre ses repas et son sommeil. Souvent il rongea un morceau de bois et en avalait les rognures. Si on lui adressait la parole en le regardant fixement, il fuyait pour se cacher. Le moindre bruit l'épouvantait et le mettait en fuite ; mais il revenait bientôt reprendre son exercice habituel. Tout chez lui se faisait à des époques déterminées. Les traits de son visage étaient égarés ; les lèvres saillantes, les dents d'un blanc mat, l'œil animé, sans expression, à moitié relevé, ne laissant point apercevoir la pupille. Sa bouche se contournait dans la direction des yeux. La tête, très-petite, offrait un aplatissement vertical.

Pinel parle d'une idiote qui tenait de la brebis pour les goûts, la manière de vivre et un peu la forme de la tête. Ainsi elle était herbivore et frugivore. *Bé d é, md d é* était tout son langage. Elle exerçait des mouvements alternatifs d'extension et de flexion de la tête en s'appuyant contre le ventre de la fille qui la servait. C'est avec le sommet de la tête qu'elle cherchait à frapper quand elle voulait se défendre ou qu'elle se mettait en colère, ce qui lui arrivait souvent. Le

(1) Demersil, aux Incurables, produit continuellement le *glouglou* du dindon, pose sa main devant ses yeux comme s'il y cherchait ce que les tireuses de cartes appellent la bonne aventure, et laisse tomber par saccades sa tête sur sa poitrine. Au reste, il ne m'est pas prouvé qu'il soit idiot. Je reviendrai sur son compte ailleurs.

dos, les lombes, les épaules étaient couverts de poils flexibles et noirâtres. Il est inouï qu'on ait réussi à la faire asseoir sur une chaise. Elle dormait par terre le corps roulé, la tête par-dessous l'un ou l'autre bras. Son crâne, dont Pinel a donné le dessin, est fort remarquable pour sa forme et ses dimensions.

Tel est en raccourci le tableau de ces êtres monstrueux dont le Créateur semble permettre l'existence autant pour rappeler à l'homme sa misère que pour lui faire sentir le prix de la raison, qui reste sa plus noble prérogative. Ici, dit Fodéré, on ne reconnaît plus l'homme. Frappé dans ses caractères distinctifs, la pensée et la parole, ce n'est plus ce maître de la terre qui calcule l'immensité des cieux et en décrit les mouvements; c'est le plus faible de tous les êtres vivants, puisqu'il est même incapable de pourvoir de lui-même à sa subsistance. Depuis l'huître jusqu'au singe, toutes les classes d'animaux ont plus ou moins d'instinct; mais il n'en est aucun dont la stupidité aille jusqu'au point qu'il ne puisse veiller à son existence.

Et voilà cependant les élèves dont M. Seguin prétend pouvoir faire l'éducation! Lorsque je traiterai de l'imbécillité, je parlerai longuement de l'éducation des enfants arriérés, et ce ne sera pas sans accorder à M. Seguin le tribut d'éloges qui est si légitimement dû aux efforts qu'il fait pour développer les notions intellectuelles dont la nature paraît se montrer si avare pour quelques enfants. Mais je lui porte dès à présent le défi de jamais faire l'éducation d'un véritable idiot (1). Et en peut-il être autrement!... Ici les organes de l'entendement manquent ou sont essentiellement lésés, les facultés intellectuelles sont nulles; quels produits voulez-vous pouvoir en tirer? Ses sens sont à peine ébauchés, et les sensations tellement émoussées que la vie organique toute seule en est influencée. Comment l'âme se ferait-elle jour sans instruments, ou avec des instruments si défectueux que l'emploi en est interdit? Incapables d'attention, par conséquent sans mémoire, sans comparaison, sans jugement, sans association d'idées, sans abstraction, les idiots doivent être impropres à recevoir la moindre éducation. Ils restent, ils doivent rester toute leur vie ce qu'ils étaient à leur naissance. Le langage leur est inutile; aussi en manquent-ils complètement.

Une fois qu'on serait arrivé à bien établir la distinction entre les idiots et les imbéciles, il ne serait pas difficile de prouver que le nombre des premiers est heureusement fort restreint. Ainsi M. Seguin n'en a pas un seul, quoi qu'il en pense et surtout quoi qu'il en dise. Si dans les hospices d'aliénés on en compte un trentième, c'est le maximum. Dans la table publiée par Pinel et relative aux aliénées, sur 2,000 il n'y avait même pas 36 idiotes; et je ne doute pas que ce nombre n'eût pu être restreint par une observation plus rigoureuse. Les relevés du même hospice, de 1804 à 1814, sur 2,804 aliénées présentent 98 idiotes. Il n'en est pas autrement à Bicêtre. Le beau travail du comte de Pas-

(1) Ce défi lui avait déjà été porté avant par la sœur chargée des *innocents*.

toret (1), en 1816, établit que, sur 2,154 aliénés admis à Bicêtre pendant dix ans, 69 seulement étaient atteints d'idiotie : d'où il résulte que, sur 7,950 aliénés des deux sexes, on ne compterait que 205 idiots (2).

Une recherche des causes de l'idiotie, bien faite, contribuerait plus qu'on ne pense à bien établir les caractères qui la distinguent de l'imbécillité, et faciliterait conséquemment le traitement moral de cette dernière. On pourrait éviter par là à l'instituteur de recevoir un idiot quand on lui annonce un enfant arriéré, et aux parents des frais inutiles, et la déception qui résulte d'un espoir trompé.

Les causes de l'idiotie pourraient être divisées en causes prochaines et en causes éloignées.

Les premières exercent leur action immédiatement sur l'idiot. Ainsi une vive perturbation morale ou physique, éprouvée par la mère dans les premiers temps de la grossesse, peut exercer sur l'organisation de son fruit une influence assez profonde pour déranger entièrement le travail de la formation des organes de la pensée que la nature eût mené à bien sans cette catastrophe. Cette cause prochaine joue à mes yeux un rôle immense dans la production de l'idiotie. J'ai fait un relevé des cas attribués par les auteurs à des causes diverses ; j'ai interrogé les mères des deux (3) idiots qui se trouvent aux Incurables (hommes) ; j'en ai interrogé plusieurs autres, et il est résulté pour moi ceci, que, quinze fois sur dix-sept, l'idiotie doit être attribuée à une vive émotion ou à un accident survenu pendant la gestation. Il y a d'ailleurs un fait qui vient à l'appui ; c'est celui-ci : les idiots appartiennent presque tous ou à la classe riche ou à l'hôpital des Enfants-Trouvés, qui en fournit presque exclusivement aux hôpitaux qui les reçoivent. Je voudrais que les bornes que je me suis tracées dans ce travail me permettent de rapporter en détail au moins deux observations recueillies tout récemment, et dont les infortunés sujets affligent une famille honorable autant que riche. Ces deux observations avec tant d'autres démontreraient bien éloquemment avec quel soin il faut veiller à éloigner de certaines femmes, surtout pendant leur grossesse, tout ce qui les émeut vivement dans l'état ordinaire. Une autre cause prochaine, dont les effets ne sont que trop fréquents, comprend toutes les compressions manuelles ou mécaniques exercées sur la tête des enfants après leur naissance ; je veux parler surtout des fausses manœuvres avec le forceps, de l'emploi de la main dans les versions de l'enfant, de l'habitude qu'ont quelques sages-femmes de pétrir la tête des nouveau-nés sous le prétexte de l'arrondir. Quant aux convulsions, aux chutes sur la tête, à l'épilepsie, à toutes les maladies accidentelles de l'encéphale, je soutiens qu'il n'y a peut-être pas un seul cas d'idiotie bien constatée qu'on puisse leur attribuer.

(1) Depuis chancelier de France, père de l'honorable président de l'Institut Historique.

(2) Il n'y en a qu'un seul aux Incurables, sur quarante-cinq enfants imbeciles.

(3) De nouvelles recherches m'ont convaincu qu'il n'y en avait qu'un seul.

Les causes éloignées les plus fréquentes sont, sans contredit, l'influence du sol, de l'eau et de l'air, dans certaines localités. Ceci m'amènerait tout naturellement à parler des crétins et des Albinos; mais, outre que je n'ai pas eu l'intention en commençant ce travail d'y faire entrer le crétinisme ni les Albinos, je me réserve de prouver ailleurs que, dans l'immense majorité des cas, les crétins sont des imbéciles.

Il n'est que trop prouvé que l'hérédité peut être une cause éloignée d'idiotie; toutefois cela mérite une explication. Je n'admets pas comme exacte l'observation d'Esquirol, qui assure avoir vu une idiote devenir mère. Son idiote n'est qu'une imbécile. Je n'entends pas nier pour cela la possibilité du fait, mais sa réalisation me semble d'une difficulté inouïe, et je n'y croirais qu'avec des arguments invincibles. Qu'on se représente en ce moment l'idiotie avec tous ses caractères, et qu'on dise si j'ai raison de penser ainsi.

L'hérédité cause d'idiotie consiste donc en ce qu'une femme imbécile à un degré quelconque peut donner le jour à un enfant idiot : c'est ainsi qu'on a vu à la Salpêtrière une idiote dont la mère a eu deux filles et un garçon tous trois idiots. Dans quelques familles on trouve des enfants idiots, d'autres imbéciles, d'autres maniaques. J'ai dit qu'une mère imbécile pouvait donner le jour à un enfant idiot; ma pensée à cet égard ne serait pas complète si je n'ajoutais que, dans ces cas rares, l'idiotie est presque toujours bien plus le résultat des accidents que la faiblesse d'esprit de la mère n'a pas su lui faire éviter pendant sa grossesse; que celui de ce je ne sais quoi, de ce quelque chose indéfinissable autant qu'insaisissable qui fait qu'un être qui se reproduit peut se reproduire avec certains accidents de son organisation.

Dans une seconde partie je m'occuperai de l'imbécillité.

Docteur JOSAT,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

LA FRANCE AVANT LA RÉVOLUTION, SON ÉTAT POLITIQUE ET SOCIAL EN 1787, A L'OUVERTURE DE L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES, ET SON HISTOIRE DEPUIS CETTE ÉPOQUE JUSQU'AUX ÉTATS GÉNÉRAUX, PAR M. BAUDOT, ANCIEN MAGISTRAT.

L'auteur a divisé son ouvrage en quatre parties : la première se compose de trois chapitres : 1° l'étendue de l'autorité royale; 2° l'organisation du gouvernement, les ministres, leurs attributions spéciales, l'armée, l'ordre de Saint-

Louis, les recettes, les dépenses de l'État, l'origine et la répartition de chaque nature d'impôt; 3^e l'économie des lois sur la propriété, la noblesse, le clergé, le tiers-état, la bourgeoisie, les corporations industrielles, la population, les progrès matériels, le génie national, l'éducation publique, le philosophisme, l'esprit de novation.

La deuxième partie comprend un précis historique des deux assemblées des notables;

La troisième, les phases principales de la lutte parlementaire, les débats, les remontrances, les lits de justice, les principaux événements de cette lutte passionnée, les mouvements révolutionnaires de la Bretagne et du Dauphiné, l'assemblée du clergé, les révolutions ministérielles, l'esprit de l'armée, le caractère anti-ministériel de Louis XVI;

La quatrième, la révocation des édits bursaux, le rappel du parlement, la seconde assemblée des notables, la convocation des états généraux, les ordonnances royales, et les principaux actes du parlement et des états provinciaux qui ont précédé et suivi l'ouverture des états généraux.

Telle est l'esquisse fidèle du vaste tableau historique exécuté par M. Raudot. Il commence par protester de son impartialité; il a parfaitement compris et consciencieusement rempli l'importante et délicate mission qu'il s'était imposée. De pareils travaux ne peuvent être fidèlement exécutés que sur des pièces authentiques, sur des documents dont la sincérité ne peut être sérieusement contestée; et l'auteur a fait preuve d'une rare habileté et d'une fidélité plus rare encore dans le choix de ses documents.

« Toutes les histoires de la grande révolution française sont incomplètes, dit-il en commençant sa préface; elles décrivent un bouleversement et des ruines, mais l'édifice reste inconnu... Un étranger, et je pourrais même dire un Français, vient-il à lire une de ces histoires: tout lui semble confus, inexplicable.... »

L'auteur juge sévèrement ceux qui l'ont devancé dans la même carrière. Ces histoires sont incomplètes; il n'en pouvait être autrement; les historiens ont dû s'arrêter à l'époque où ils écrivaient, et à cette époque la révolution n'était pas terminée; on pourrait soutenir aujourd'hui même qu'elle n'est pas arrivée à son complément. Les réactions ont succédé aux réactions, et Louis XVIII, qui avait entrepris d'anéantir tout ce qu'avait créé la Révolution, disait de son œuvre que c'était le commencement de la fin. Le reproche de M. Raudot ne peut s'appliquer à tous les auteurs de l'histoire contemporaine: on peut citer avec honneur Toulangeon, les anonymes qui se sont cachés sous la qualification des *deux amis de la liberté*, Rabaud Saint-Etienne, et d'autres encore. Toulangeon comme M. Raudot, a commencé le récit des faits à l'époque de 1787, et il a appuyé le récit des faits de pièces fort intéressantes et consciencieusement choisies.

Mais dans un sujet aussi vaste, aussi fécond en hommes et en faits extraordinaires, il est impossible de ne rien laisser à désirer. D'autres ont aussi publié

d'utiles ouvrages sur la situation politique, l'organisation gouvernementale de la France avant la Révolution, sur les mœurs des diverses classes de la société; mais nul n'a réuni dans un cadre aussi resserré l'origine, les attributions de nos anciennes institutions si variées; quelques-unes nous sont revenues avec le régime monarchique, et il en est dont le nom a été changé.

L'Assemblée constituante avait le droit et le devoir de faire tout ce qu'elle a fait et plus qu'elle n'a fait : le vieil édifice croulait; la convocation des états généraux était une nécessité; c'était pour la France entière et pour la royauté même une condition d'existence. Si l'on considère sans prévention, les divers éléments de l'ancienne autorité royale et les attributions que lui assurait la constitution de 1791, on conclura avec un des membres de cette assemblée, feu Pastoret, que cette constitution avait fait le roi plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs. Les plus hauts emplois dans la magistrature judiciaire et administrative étaient le patrimoine des familles; dans l'armée, depuis les sous-lieutenances jusqu'à celui de colonel, tous les grades s'achetaient sous la condition insignifiante de l'agrément du prince, qui ne refusait jamais dès que le titulaire et son cessionnaire étaient d'accord. Dans les parlements, les gens du roi siégeaient au parquet, au-dessous des magistrats, et ne pouvaient parler qu'en fléchissant le genou; les pays d'états s'administraient eux-mêmes, fixaient le chiffre de leurs contributions, et du don gratuit octroyé par eux à la couronne.

Le principe de la souveraineté nationale avait été formellement exprimé aux états généraux de 1484; la France de 1789 ne l'avait pas oublié. Ce que la France voulait à cette dernière époque, elle l'a déclaré, proclamé par le vote de quatre millions d'électeurs. L'auteur de *la France avant la Révolution* a parlé des cahiers, mais il n'a consacré à cette manifestation de l'opinion de l'ancienne majorité des Français que quelques lignes; et cependant c'était là ce qu'il importait le plus de connaître. C'est le programme solennel de la nation; c'est un événement unique dans les fastes de l'histoire de toutes les époques et de tous les pays. Quatre millions de citoyens délibérèrent en même temps dans cinq cents collèges électoraux; ils signalèrent les abus et les moyens de les réformer, tracèrent dans un même esprit et presque dans les mêmes termes tous les éléments d'une rénovation sociale, dont tous avaient comprise l'urgente et incontestable nécessité; et aucune collision n'a troublé la tranquille majesté de ces nombreuses délibérations. Si sur quelques points fort rares il y eut quelques dissidences, ces dissidences exceptionnelles étaient étrangères à la rédaction des mandats donnés aux nouveaux élus de la nationalité française.

L'auteur semble regretter quelques anciennes institutions, et il s'étend avec complaisance sur les talents; les mœurs patriarcales et patriotiques, le stoïque désintéressement et les immenses services du parlement.

Les magistrats, dit-il, n'étaient pas rétribués; il est vrai qu'ils ne recevaient pas de traitement fixe, payé par le trésor public, mais bien un traitement éven-

tucl, qu'on appelait *les épices* : c'était dans l'origine un cadeau volontaire que le plaideur qui avait gagné son procès faisait au juge. Ce cadeau volontaire était devenu une contribution forcée, et passait en taxe dans la masse des frais à la charge de la partie qui avait succombé. Mais leur emploi, qu'ils avaient acheté, les anoblissait au premier, deuxième, troisième ou quatrième degré, et leur attribuait toutes les redevances, toutes les prestations féodales, exemption de service de guerre, de logement militaire, de la taille, de la capitation et de toute espèce d'impôt; et ces privilèges étaient une large compensation de l'intérêt de la finance de leur charge. Les conseillers étaient encore les directeurs des affaires des princes et des grands seigneurs, et ces emplois n'étaient sans doute pas gratuits. Le roi lui-même avait dans le parlement de Paris un conseiller chargé spécialement de rapporter et de soutenir toutes les affaires de la couronne. Fouquet et beaucoup d'autres avaient trouvé dans cette position exceptionnelle les moyens de s'élever, et sont devenus ministres et chanceliers; il est également prouvé que souvent des sommes de plusieurs centaines de mille francs étaient, sur un mandat du roi, comptées par le trésor public aux premiers présidents et même aux présidents à mortier, pour eux en totalité, ou du moins en partie.

Le conseiller Pasquier reçut, comme rapporteur du procès de Lally, 60,000 fr. une fois payés et 6,000 f. de pension. Les parlements ont rendu des services à la nation, mais lorsque l'esprit de corps se trouvait d'accord avec le vœu national, lorsque les intérêts de ces cours souveraines se confondaient avec l'intérêt général. On n'a pas oublié La Vaquerie et le procureur général Saint-Romain dans l'affaire de la Pragmatique-Sanction (1).

Mais quel rôle ont-ils joué dans la Ligue, la Fronde, etc. ? On se rappelle le parlement de Dijon et son bataillon de ligueurs.

Il n'est pas nécessaire de remonter aux temps anciens, pour prouver qu'en général leur opposition systématique avait pour cause l'intérêt personnel, que leur patriotisme prétendu n'était que de l'esprit de corps. — Ils refusèrent d'enregistrer l'impôt territorial et l'édit qui établissait les assemblées provinciales.

(1) Le parlement avait refusé d'enregistrer l'édit de Louis XI portant révocation de la Pragmatique-Sanction de Charles VII. « La Balue, dit Mathieu dans son *Histoire de Louis XI*, liv. II, p. 80, La Balue, esprit remuant, désireux d'embrouiller les affaires et d'exceller plutôt par auctorité que par mérite, alla au parlement pour faire passer cette révocation. Saint-Romain, procureur général du roy, s'y opposa. La Balue le menaça de la perte de sa charge, et de l'en faire repentir. Luy, qui aimoit mieux que toutes choses luy manquassent que de manquer à son devoir et à la dignité de sa charge, dit à La Balue : J'ayme mieux perdre mon estat, tout mon bien et ma vie, que de faire chose contre mon devoir et le bien du royaume. »

Le président Jehan de La Vacquerie, mandé au Louvre par Louis XI, s'y présenta avec tous les membres du parlement. « Sire, dit-il au roi, nous vous remettons nos démissions et nos testes. » Louis XI retira spontanément son édit.

On connaît la mercenaire du chancelier de l'Hôpital et l'acte d'accusation du parlement de cette époque (1560).

Leurs protestations contre les décrets de la Constituante. Parlements de Toulouse, de Rennes mandés à la barre.

L'auteur de *la France avant la Révolution* a pu se tromper sur l'appréciation des faits, sur leurs conséquences, mais il a été d'une scrupuleuse impartialité dans le récit de ces faits. Son œuvre est une œuvre d'érudition et de conscience. Il a rendu un éminent service à tous ceux qui voudront se faire une juste idée de nos institutions à la fin du XVIII^e siècle ; il n'en a omis aucune de celles qu'il importe de savoir.

J'aurais désiré faire connaître tous les résumés statistiques ; mais il faudrait reproduire tout l'ouvrage : un pareil travail n'est pas susceptible d'analyse.

Maison du roi. — Un grand aumônier, un grand chambellan, un grand maître de la garde-robe, un grand maître des cérémonies, un grand écuyer ; un grand veneur, et sous leurs ordres des ecclésiastiques, des gentilshommes, des roturiers, dont le nombre s'élevait à quatorze cents au moins. Presque tous étaient propriétaires de charges qu'ils avaient achetées et pouvaient revendre... Les maisons de la reine et des princes, composées à l'instar de celle du roi, étaient seulement moins nombreuses.

Population des colonies d'après les derniers recensements.

	Blancs.	Gens de couleur.	Esclaves.
Saint-Domingue.	32,650	7,055	249,098
La Martinique.	11,619	2,892	71,268
Guadeloupe.	13,261	1,383	85,327
Sainte-Lucie.	2,387	1,056	10,752
Tabago.	1,400	800	10,000
Cayenne.	1,358	•	10,539
Ile-de-France.	6,386	1,199	25,154
Ile Bourbon.	5,340	•	26,175
Total.	75,411	14,378	498,318

La France possédait encore en Asie Pondichéry, Karikal, Yannou ; sur la côte de Coromandel, Mahé, sur celle de Malabar, Chandernagor, sur les rives du Gange ; mais ces colonies n'étaient plus, pour ainsi dire, que des comptoirs.

Une Compagnie, établie sous Louis XIV et renouvelée successivement, avait le privilège exclusif du commerce de l'Asie.

La France avait encore un établissement au Sénégal, et une Compagnie avait le privilège du commerce avec ce pays.

En 1786, 1787 et 1788 on introduisit chaque année, dans les colonies françaises de l'Amérique, trente mille noirs venant d'Afrique.

Armée. — L'armée se composait des gardes-du-corps, gardes de la porte, gendarmes, cheval-légers, cent-suisses, gardes de la prévôté de l'hôtel, gardes françaises, gardes suisses, gendarmerie de France, formant la maison du roi ;

de cent trois régiments d'infanterie de ligne, de soixante-sept régiments de cavalerie, de sept régiments d'artillerie, du corps du génie, et de sept compagnies de mineurs et d'ouvriers.

Tous les régiments d'infanterie avaient deux bataillons, à l'exception du régiment du roi, qui en avait quatre; tous les régiments de cavalerie avaient quatre escadrons ou compagnies, à l'exception du régiment du roi, qui en avait huit.

Douze de ces régiments étaient composés de Suisses, huit d'Allemands, trois d'Irlandais, un de Suédois.

L'état-major était composé de dix-huit maréchaux de France, de plus de deux cent quarante lieutenants généraux, cinq cent soixante maréchaux de camp, trois cents brigadiers d'infanterie, et près de deux cents brigadiers de cavalerie; en totalité, plus de treize cents officiers généraux.

Si l'on en excepte la maison du roi, composée d'environ huit mille hommes, les autres corps n'étaient pas au complet des ordonnances, et le nombre des militaires sous les armes ne dépassait guère cent quarante mille hommes, que l'on augmentait en temps de guerre. Cependant comme le recrutement de la troupe de ligne et de la maison du roi était volontaire, et que les hommes auraient pu être au-dessous des besoins, on avait créé des régiments provinciaux, dont les cadres étaient de soixante mille hommes et le recrutement, forcé. Leur temps de service était de six ans. En temps de paix, ils s'assemblaient rarement; en temps de guerre, ils faisaient le service comme les troupes de ligne.

La France était divisée en quarante gouvernements. Dans les gouvernements les plus étendus les lieutenants généraux étaient à la tête des subdivisions, au nombre de cinquante-neuf.

Clergé. — Le clergé du royaume, reconnu comme le premier corps de l'État, avait à sa tête dix-huit archevêques et cent seize évêques; en totalité, cent trente neuf prélats (1).

Leur revenu était porté, dans les états officiels, pour 5 millions 631,000 liv.; mais comme il avait été déclaré pour payer à chaque mutation un droit à la cour de Rome, et que le clergé craignait d'être imposé pour ses biens, ce revenu officiel était beaucoup au-dessous de la réalité. D'ailleurs, le revenu des biens-fonds allait toujours en augmentant; le chiffre, depuis nombre d'années, restait le même. On peut compter le revenu réel moitié en sus. Ainsi le corps épiscopal aurait eu plus de 8 millions 400,000 liv., et chaque prélat, terme moyen, plus de 71,000 liv. de revenu; mais les biens étaient très-inégalement répartis; ainsi, l'évêché de Strashourg avait 400 ou 500,000 liv. de rente, et celui de Digne ou de Vence, 40 à 12000.

États généraux en 1789. — Sur trois cents députés du clergé, il n'y a que quarante-neuf évêques, mais deux cent quinze curés; ces nominations assureront au tiers une grande majorité dans l'ordre du clergé.

(1) Je comprends les évêques du Comtat Venaissin, qui avaient dans leurs diocèses plusieurs paroisses du royaume.

Dans l'ordre du tiers, sur six cents députés on voit cent cinquante-trois magistrats inférieurs, cent quatre-vingt-douze avocats, et seulement soixante-seize cultivateurs et propriétaires.

L'ordre de la noblesse ne compte que deux cent quatre-vingt-cinq membres, parce que les gentilshommes de Bretagne et le haut clergé de cette province, mécontents du renversement de la constitution de Bretagne, n'ont pas voulu paraître aux élections.

Le plan de l'ouvrage est bien conçu et habilement exécuté ; le classement des articles parfaitement rationnel, le style simple ; il joint la concision à la clarté. On y remarque cette probité littéraire, malheureusement trop rare, surtout dans les publications qui se rattachent à la politique d'actualité. C'est à la fois un bon ouvrage et une bonne action.

DUFREY (de l'Yonne),

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

**AL TERZO CONFESSO DE' DOTTI ITALIANI LA MEMORIA DI
FERDINANDO DE LUCA. — NAPOLI, 1841.**

**SULLA MEMORIA DAL PROFESSORE FERDINANDO DE LUCA.
NAPOLI, 1841-2.**

L'ouvrage que nous envoie notre collègue M. Ferdinand de Luca comprend trois Mémoires :

Le premier a pour objet de démontrer combien il importe de fonder l'étude de la géographie naturelle sur les descriptions des eaux et des montagnes, opinion toute contraire à celle que l'on trouve écrite dans un résumé des progrès de la géographie, présenté, en septembre 1840, à la seconde réunion des savants italiens à Turin.

M. Ferdinand de Luca, après une discussion très-méthodique de son opinion, engage (page 39), le Congrès italien à employer toute son énergie pour fonder une Société italienne de Géographie, attendu que c'est le seul moyen de faire fleurir les études géographiques dans la Péninsule, en améliorant ce qui est déjà fait, corrigeant ce qui est mal fait, et commençant les travaux qui manquent encore et qui sont nécessaires à l'avancement de la science.

Nous ne pouvons que joindre nos souhaits à ceux de M. de Luca ; nous sommes persuadés que son désir n'a rien que de très-raisonnable : seulement nous croyons que c'est aux particuliers, et non aux membres d'un Congrès, qu'il appartient d'établir cette Société de Géographie ; c'est à ceux qui sont portés vers cette science ou par leurs études ou par leur amour, de se réunir, sous l'approbation du gouvernement, et d'appeler à eux tous ceux qu'ils croient capables de les seconder. Un congrès de savants, qui renferme naturellement des hommes de toutes sortes d'études et de professions, n'appuiera pas plus une Société de

géographie qu'une Société de philologie ou de musique; et le meilleur moyen d'obtenir alors ce que l'on veut, c'est de le commencer soi-même, de solliciter ensuite l'appui des grands corps. Du reste, en approuvant beaucoup les idées de M. de Luca, nous n'avons pas à nous y arrêter longtemps dans ce journal, puisque ce mémoire n'a rien d'historique.

Il n'en est pas de même des deux autres mémoires, qui tous deux se rapportent à l'histoire des mathématiques. Le premier des deux veut établir que la gloire d'avoir inventé l'analyse géométrique, les lieux géométriques et les sections coniques, appartient à l'école italique, et non pas à celle de Platon, ni à celle d'Alexandrie. Le second ajoute, aux idées contenues dans le premier, quelques observations à l'occasion d'un Mémoire de M. Ideler sur Eudoxe de Gnide, mémoire reproduit en partie dans le *Journal des Savants*.

Je n'entrerais pas dans le fond de la question; qui, je l'avoue, ne me paraît pas posée dans des termes assez précis. Où commencent l'analyse géométrique, les lieux mathématiques, les sections coniques, pour que l'on puisse attribuer une de ces inventions tout entière à une école à l'exclusion de toute autre? N'en est-il pas un peu de ces sciences comme de la physique, de la chimie, de la poésie? Qu'est-ce qui les a inventées? Ce n'est personne, ou c'est tout le monde, parce que sans aucune communication on a fait de la physique élémentaire, comme le remarque de Tracy, quand on s'est appuyé sur un bâton ou qu'on a soufflé le feu. On a fait de même de la poésie dès qu'on a présenté une image un peu saisissante, en style plus élevé que le ton ordinaire; et le premier qui a coupé une carotte obliquement à son axe, et remarqué la courbe produite par sa surface coupée, a fait une section conique. Je conçois donc très-bien qu'on puisse dire: Tel homme a inventé tel instrument, a découvert telle proposition, par là même il a pu fonder telle partie de la science; c'est ainsi que l'on dit tous les jours avec beaucoup de raison qu'Archimède a découvert le principe de la perte du poids d'un corps plongé dans un liquide, que Galilée a trouvé les lois de la chute des corps. Mais on ne pourrait dire qu'eux ou leur école ont inventé l'hydrostatique ou la mécanique que dans le cas où, ayant trouvé la première notion absolument, ils n'auraient rien laissé d'important à faire à leurs successeurs. Déjà l'on voit combien ceci nous jette loin des anciens, dont toutes les découvertes sont si vaguement présentées, pour la plupart, qu'on n'est pas toujours sûr de ce que veulent dire les auteurs mêmes qui les rapportent.

En voici un exemple curieux: M. Ferdinand de Luca dit (p. 43): « L'important théorème de la propriété du triangle rectangle est une des découvertes à côté desquelles l'histoire des inventions n'en peut placer aucune qui lui soit égale. » Et il attribue cette connaissance à Pythagore. Eh bien, sans parler ici de ceux qui croient que Pythagore est un être de raison, et il y en a beaucoup, ni de ceux qui, en admettant son existence, sont persuadés que ses disciples lui ont attribué, comme les Égyptiens à leur Taut et les Grecs à leur Hermès, toutes les inventions auxquelles il n'avait pas la moindre part, nous trouvons

dans un auteur ancien (1) que Pythagore avait reconnu qu'en effet la somme des carrés construits sur les côtés d'un triangle rectangle était égale au carré construit sur l'hypoténuse, dans le cas particulier où les côtés de ce triangle sont respectivement 3, 4 et 5. Or, réduit à ces termes, le théorème de Pythagore non-seulement est tout à fait stérile, sans aucune conséquence possible pour la géométrie, mais la démonstration de ce théorème est d'une évidence enfantine, et n'a pas plus de portée que celle de deux triangles égaux qu'on pose l'un sur l'autre.

Qu'on remarque bien qu'ici je ne discute pas la question ; je ne conteste rien ni à Pythagore, ni à M. de Luca ; je fais seulement observer que notre auteur appuie toute son argumentation sur un fait capital, et, ce fait, il l'admet sans discussion, lorsqu'il peut être si facilement contesté, non pas seulement par l'examen approfondi de la question, mais à l'aide d'un texte formel.

C'est ici le cas de faire remarquer le vague des raisonnements de M. de Luca : il attaque l'opinion de ceux qui ont écrit jusqu'ici sur l'histoire des mathématiques, et ne leur oppose presque jamais que des conjectures ; point de textes formels d'où l'on puisse conclure précisément et avec certitude ce que chacun a apporté de nouveau dans la science ou dans l'enseignement. C'est une preuve entre mille qu'il ne faut pas, quand on s'occupe de l'histoire des sciences, recevoir les renseignements de seconde main ; il ne faut pas surtout se fier à un texte isolé, que l'auteur original n'a pas toujours bien entendu lui-même : il faut compiler et comparer tous les ouvrages, et ne reconnaître comme positif que ce que l'on trouve à peu près uniformément établi chez tous.

Il ne faut pas surtout admettre sur ouï-dire, ou d'après l'opinion commune, certaines propositions qui sont aujourd'hui bien loin d'être incontestables. Voici en effet où cela peut conduire. M. de Luca dit (page 6 du dernier Mémoire) : « Personne ne niera sans doute qu'Archytas, Hippocrate de Chio, Philolaüs, Ocellus de Lucanie, Timée de Locres, etc., etc., étaient des géomètres de l'école de Pythagore. »

Eh bien, c'est précisément ce que nie, sinon pour tous, car je n'ai pas son livre sous les yeux, au moins pour quelques-uns d'entre eux, le savant professeur Ritter, celui qui dans ces derniers temps s'est le plus spécialement occupé des Pythagoriciens, dont il a même écrit l'histoire détaillée dans un ouvrage spécial : il donne dans son *Histoire de la Philosophie*, à propos de cette école, un résumé de ses recherches antérieures, et déclare absolument qu'il rejette de leur nombre plusieurs de ceux que l'opinion commune y range mal à propos. Que devient alors l'argumentation de M. de Luca ?

J'ai évité de prendre parti dans la question soulevée par M. de Luca ; j'ai dit pourquoi tout à l'heure : c'est qu'elle me paraît posée en termes trop vagues. Le résultat nécessaire de cette position, c'est, comme nous l'avons vu, que notre

(1) Vitruve, *De Archit.*, IX, 2.

auteur est obligé de se livrer à des conjectures, probables sans doute à son point de vue, très-contestables à tout autre, très-contestées d'ailleurs par des auteurs d'un grand poids.

J'ai dû indiquer cette partie faible de la discussion de notre collègue, parce que M. de Luca est un des correspondants les plus estimés de l'Institut Historique, parce qu'on y reçoit avec plaisir ses communications, parce qu'il a fait de fort bons ouvrages de mathématiques, et que, s'il laisse de temps en temps la science pure, la science réelle pour l'histoire de cette science, ce n'est pas lui qu'il faut flatter comme un écrivain sans valeur, en lui dissimulant par où on peut l'attaquer.

B. JULLIEN,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

DOCUMENTS HISTORIQUES CURIEUX OU INÉDITS.

MATÉRIAUX

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE,
ET PRINCIPALEMENT DE L'ÎLE DE CUBA.

DISSERTATION

SUR L'ÉPOQUE DE LA MORT DE DIEGO VELAZQUEZ (1),

PAR DON TRANQUILINO SANDALIO DE NODA,

Communiqué à l'Institut Historique par M. Francis Lavallée, vice-consul de France à Trinidad de Cuba, etc., etc. (2), et traduit de l'espagnol par M. Eugène Garay de Monglave,

Voici un fait intéressant de notre histoire (de l'île de Cuba), qui se présente enveloppé dans les ténèbres de la chronologie confuse des premiers temps. Je consacre ce peu de lignes à fixer, en quelque sorte, l'époque certaine de cet événement, et je le fais avec d'autant plus de plaisir, que les matériaux qu'a réunis la section d'histoire de la Société royale, publiés en 1830 dans le premier volume de ses Mémoires, ont rendu presque problématique cette époque.

Je pense que Velasquez est mort vers la fin de l'an 1524, c'est-à-dire deux ans après l'époque fixée par M. Sirgado à la note 9 de la *Clef du Nouveau-Monde*. La section d'histoire, place au folio 433 de son premier volume de Mémoires, la figure d'une pierre tumulaire, dont l'inscription indique que Velasquez est mort en 1522. Sur cette pierre, quoique détériorée, on lit distinctement, vers le mi-

(1) Dans les chroniques du temps on lit Velazquez, mais il faut écrire Velasquez comme nom patronymique de Velasco, Vasco, Blasco ou Blas, tous identiques.

(2) Voir la note de la page 126 du tome XII de l'*Investigateur*, journal de l'Institut Historique.

lieu : HIC JACET.... DIDACVS VELASQVEZ ; mais il n'en est pas ainsi jusqu'à la fin, où, parmi des fragments laborieusement réunis, à peine peut-on lire ces mots, à moitié effacés : IVIT IN ANNO..... OM, DXXII..... qui se terminent en un coin détraît, suivant le dessin. Il ne serait pas étonnant, toutefois, que l'ouvrier eût écrit IIII (1), et que les deux dernières lettres eussent disparu dans la destruction de la pierre. Il a pu également avoir écrit IV, et, dans la ruine, on aura perdu le petit jambage du V, bien que, d'après le dessin, la première supposition semble la plus admissible. Il est également possible, et j'en demande pardon à l'auteur, que ce dessin ne soit pas exact, outre l'erreur grossière et le désordre de l'inscription. En effet, la section lit (et doit lire) DEI OMNIPOTENTIS AC SUI REGIS : MIGRAVIT IN ANNO A DOMINO MD, etc. ; mais comment ne remplir que par un seul A l'espace qu'occupe la fracture depuis OMNIPOTENTIS, espace assez grand pour contenir quatre lettres ? Comment laisser en blanc tant d'espace depuis REGIS, et créer cinq lettres et demie depuis MIGRAVIT dans un espace qui, au dessin, n'est pas capable de contenir deux lettres ? Comment lire les sept de A DOMINO dans les deux fractures inférieures, capables au plus de contenir trois lettres, et qui (qu'on abrège tant qu'on voudra) auront grand'peine à égaler le fragment uni qui les sépare au-dessus du sommet de l'écu ? Et pourtant la section n'a rien inventé ; elle a lu ce que nécessairement laissent lire les demi-mots conservés. J'attribue donc au dessin ces difficultés, tout en faisant observer que cette pierre, récemment découverte, fut copiée par Valdès dans son histoire, et que le passage, si je ne me trompe, fut ainsi lu par cet écrivain :

DEI OMNIPOTENTIS (ici la pierre est brisée)
CUI REGIS (ici également) IVIT
ANNO DOM I M.D.XII (2).

(1) On lit sur le tombeau du cardinal Ximenez, qui est de l'année de la mort de Velasquez :

F. FR. XIMENEZ CAR. TOL.
ARCH. HISP. GUB. AFFR. DEBELL. HANC SS. CORPORIS
XPTI CUSTODIAM FIERI JUSSIT, ET SEDE IAM VACANTE
PERFECTA EST. OPERARIO DIDACO LOPEZ AIALA.
ANNO DNO. M.D. XXIII.

(2) La copie de Valdès porte :

ETIAM SUMPTIBUS, HANC
INSULAM DEBELLAVIT AC PACIFICAVIT.
HIC JACET NOBILISSIMUS AC MAGNIFICENTISSIMUS
DOMINUS DIDACUS VELAZQUEZ, INSULAM YUCATANI PRÆSES,
QUI EAS SUMMO OPERE DEBELLAVIT IN HONOREM
DEI OMNIPOTENTIS AC.... (ici la pierre est fracturée)
CUI REGIS D.... (ici également) IVIT IN
ANNO DOMI. MDXXII.

IVIT est une partie du mot MIGRAVIT.

D'après le dessin la pierre semble endommagée de ce côté jusqu'à la date ; et il ne serait pas étonnant qu'une partie en eût disparu.

L'investigation à laquelle je me livre serait inutile et absurde si elle n'avait pas pour but d'arriver à la vérité devant un monument curieux qui paraît contredire le témoignage de l'histoire. Voyons les données que celle-ci présente, et peut-être ensuite parviendrons-nous à concilier les contradictions apparentes qui nous arrêtent.

La note 9 de *la Clef du Nouveau-Monde* s'applique à ce passage quand elle dit de Velasquez : « Sa mort arriva l'an 1524. » Arrate cite Herrera, *Décade 3*, liv. VII, chap. 2, et l'Inca, *Histoire de la Floride* ; et ce n'est pas une erreur, car au chapitre suivant, paragraphe 2, on lit : « L'an 1523, ou 24, l'adelantado étant mort, le roi donna l'autorisation, etc. » L'auteur ne cite personne ; mais la citation de Herrera est confirmée par MM. Sirgado et Acosta (*Mémoires*, tome I^{er}, pag. 294, 303 et 305). La section, au sujet de ce dernier passage d'Arrate, mentionne un document intéressant, dans lequel on lit : « L'histoire susdite, qui, immédiatement après la mort de Velasquez, vers l'an 1521, » (*Ibidem*, p. 39) document qui émane d'une plume très-érudite. Elle n'invoque pas d'autorité à l'appui ; mais ce grave auteur (1) est d'un tel poids dans la balance historique, que son assertion seule est une preuve presque irrécusable.

M. Acosta, dans son *Eloge de Diego Velasquez* (*ibidem*, page 303), affirme que son procès contre Cortès fut jugé le 15 octobre 1522, que le jugement fut signifié à Velasquez en mai 1523, et que ce chef mourut l'année suivante. Il cite aussi Herrera, 3^e décade.

Tout concourt donc à faire croire que cette mort arriva en 1524, tout jusqu'au témoignage de M. Arango, qui attribue le changement du 4 en 1 à une faute de copiste ou d'imprimeur, causée par la ressemblance de ces deux chiffres dans la majeure partie de nos manuscrits. Pourquoi, dès lors, préférer la date de 1522 ? Serait-ce seulement à cause de l'inscription, sur le témoignage de laquelle *le Guide des étrangers dans cette île, pour 1841*, nous assure que la mort de l'adelantado arriva en 1523 ? Je me suis permis de corriger le passage de M. Arango, parce que cet écrivain si véridique cite l'histoire, et qu'il la cite (c'est là notre seule contestation avec lui) avec ladite correction. M. Sirgado, qui se méfie quelque peu de la fameuse inscription, nous dit qu'Herrera assure que l'année 1524 fut celle de la mort de Velasquez, et que Fernando Pizarro de Orellana, de même que le capitaine Fernandez de Oviedo, fixe cette mort à l'année 1523. « Cet adelantado Diego Velasquez, dit-il, est un de ces pauvres hidalgos qui passèrent la mer dans le second voyage à Hispaniola.... Après

(1) Son excellence don Francisco de Arango y Parreno, qui était mort à cette époque, c'est-à-dire en 1838, mais dont le souvenir vit toujours dans la reconnaissance du peuple de Cuba.

l'année 1524, étant résolu à aller en personne se plaindre de Cortès à l'empereur..., il traversa cette fin universelle de toutes nos peines, qui est la mort, et ses jours se terminèrent... et ainsi s'éteignit l'*adelantado* Diego Velasquez, etc.» (*Mémoires*, tome 1^{er}, page 362; *Chronique d'Oviedo*, liv. XVII, chap. 20.)

Ce passage concorde avec un autre du même auteur, au chapitre suivant, dans lequel, bien qu'il ne fixe pas l'époque, il la signale cependant d'après diverses circonstances survenues à la suite de la résistance de Cortès à l'expédition de Garay, dont la date est connue par les lettres de Cortès, dont je parlerai bientôt. Il concorde aussi avec Herrera, et, ce qui est plus encore, avec le rapport de Cortès à l'empereur, non-seulement pour l'époque, mais encore pour l'enchaînement des faits.

Qu'on ne dise pas que toutes ces autorités se réduisent à une seule, parce qu'Arrate et Acosta s'en réfèrent à Herrera, et que celui-ci, écrivant quatre-vingts ans après le fait, s'en réfère à d'autres par nécessité; qu'Oviedo est donc le seul qui paraisse avoir quelque poids comme contemporain, si tant est que parfois il n'ait pas été aussi trop prompt à admirer des faits qui venaient de sources peu dignes de créance (*Mémoires*, *ibidem*, page 376); et qu'enfin un marbre élevé à un héros est plus authentique souvent que les pages manuscrites des historiographes futurs!

A cela je répondrai que, tout en ne nommant pas le moderne Acosta, tout en affectant un superbe dédain pour le laborieux et sévère Arrate, l'homme savant à qui le monarque confie la bonne foi de l'histoire, qui écrit en présence des archives, et que l'Amérique appelle *le prince de ses historiens*, doit être de plus de poids dans la question que des fragments de pierre maltraités et dont le délabrement a détruit une grande partie de leurs caractères. Et, bien qu'on accorde qu'il ait pu errer, pourquoi Oviedo n'aurait-il pas erré, lui aussi, témoin oculaire, et qui écrit sa chronique par ordre de son souverain? Quoi! parce qu'il aura adopté quelques faits un peu défigurés, on se permettra de les arracher de leur ordre chronologique pour les jeter dans une autre ère? Quelle utilité retirera-t-on de cet inepte et insignifiant anachronisme? Et, en outre, comment bouleverser une époque sans bouleverser aussi tous les événements qui s'y rattachent; événements si nombreux dans l'histoire de la conquête? Mais que l'opinion du lecteur ne se prononce pas si vite; qu'il examine avec soin, et qu'il fasse concorder aussi les autres monuments de plus de poids; car ce sont des documents officiels élevés à la connaissance supérieure de S. M. I. par le plus grand ennemi de Velasquez.

Le 15 mai 1522 Cortès se plaint à l'empereur d'une conspiration tramée par Diego Velasquez, pour lui ravir le commandement et la vie, et *s'emparer du gouvernement du pays*; il se plaint de ce que, la conspiration étouffée, les partisans de Velasquez n'ont pas perdu courage. Cette affaire, dont Solis, si passionné, ne cache pas que le dénouement a été une dénonciation, une arrestation, un jugement et une exécution dans une même nuit; dans laquelle Cortès lui-

même avoue que ce fut la partie lésée qui fut juge et qui prononça la sentence de mort; cette affaire, dis-je, qui fait si peu d'honneur à Cortès, celui-ci aurait-il eu l'audace de la supposer ourdie par une personne qui n'aurait plus existé, ajoutant ainsi à sa mauvaise cause l'imposture même de l'accusation? C'est impossible (voyez Cortès, *Rapport*, page 216 et suivantes). Le plus enthousiaste en faveur du marquis del Valle reconnaîtra qu'ici il ouvre une magnifique carrière à ses ennemis, et certes il n'était pas assez fou pour leur fournir des matériaux qui pussent lui nuire.

Timijtitan fut prise le 13 août 1521; vint ensuite la soumission de Catzol (Catul-tzin, roi de Michoacan; puis la découverte de la mer du Sud, et sa description; et le 30 octobre Sand oval fut envoyé de Cuyoacan pour conquérir Guatusco, où il arriva vingt-cinq jours plus tard, c'est-à-dire le 24 novembre. Quinze jours après, c'est-à-dire le 19 décembre, il demanda à être autorisé à coloniser, et on lui ordonna de fonder Medellin, dans le Tujtébèque. On peut, tout au plus, en s'attachant au texte de Cortès, porter cette date à la fin de janvier 1522. Oajaca (Huaxácac) ayant été conquise, on commença à rebâtir Temijtitan.

Après ces événements, Cortès pensa à fonder une colonie sur la rivière de Panuco, près de Tampico, et, comme il préparait cette expédition, il reçut la nouvelle de l'arrivée de Christobal de Tapia à la Vera-Cruz; or, suivant les dates antérieures, nous devons rapporter cette arrivée au mois de janvier ou de février 1522. Douze jours après, le *cabildo* de la Vera-Cruz écrivit à Cortès que Christobal de Tapia a présenté ses lettres de créance. Bientôt celui-ci se met en marche; et je suppose que son séjour dans la Nouvelle-Espagne fut d'un mois, ou environ.

Le 31 janvier 1522, Alvarado part de cette cité (c'est-à-dire de Cuyoacan, car Segura était une *villa*) pour aller conquérir Tujtepec, quarante lieues au delà de Oajaca; expédition laborieuse, puisqu'il n'avait que quarante chevaux et deux canons. Le 4 mars, Cortès reçoit de ses nouvelles: il lui annonce qu'il a réussi dans sa conquête, et il envoie en conséquence une escouade d'ouvriers du côté de la mer Pacifique, pour y construire quatre navires. Après le 15 mai, époque où fut signé le troisième rapport à S. M., Segura fut transférée de la frontière (Tepeaca, Tepeiacac) à Tujtepec ou Tututepec; et, Cortès se trouvant à la conquête de Panuco, il y eut une grande émeute populaire dans la nouvelle Segura. Cette émeute apaisée, il éclata une seconde révolte à Tujtepec, limitrophe de Panuco; et, celle-ci étant étouffée aussi à l'aide d'une grande déroute d'Indiens, on vit arriver à Espiritu-Santo (rivière de Guazacoalco) Juan Borro de Quejo, connu d'Oviédo, et qui venait de Cuba, par ordre de l'évêque de Burgos Fonseca, à la connaissance et avec l'assentiment de Diego Velazquez (*ibidem*, page 338). La relation ne nous dit pas à quelle époque; mais, en me reportant aux opérations antérieures que j'ai à dessein rappelées, je présume que ce dut être en août ou septembre. Je ne trouve pas non plus la date fixe de l'arrivée d'un bâtiment par lequel Cortès eut que Velazquez et Garay

s'étaient réunis dans cette île à l'amiral Colon, pour entamer certaine négociation contre lui et tenter une expédition sur Panuco ; mais je conjecture que ce dut être au commencement de 1523, parce qu'à peine eut lieu ladite expédition qu'on vit arriver la cédula royale par laquelle Garay était prévenu de n'avoir pas à s'aventurer sur les bords de cette rivière, ni sur aucune terre que Cortès aurait peuplée, parce que S. M. tenait à ce que cette terre le fût par celui-ci en son nom royal. Comme cette cédula est la même que celle qui fut publiée à Cuba en mai de ladite année (Herrera et Acosta, lieu cité), ou qu'au moins elle en fut la conséquence, puisqu'auparavant le pouvoir de Cortès était contesté, je présume avoir une donnée pour fixer à peu près cette époque, tout en faisant remarquer encore que je crois l'arrivée du pilote Borro postérieure au temps où je l'ai placée.

Il ne manque pas non plus de raisons pour penser que, vers le milieu de 1523, Velazquez envoya à Garay *une caravelle de l'île de Cuba, et que dans cette caravelle venaient certains amis et serviteurs de Diego Velazquez* (Cortès, p. 352), parce qu'en janvier 1524 toutes les nouveautés produites par l'arrivée de l'*adelantado* avaient cessé. Elles arrêtrèrent l'expédition d'Olid et celle d'Alvarado prête à mettre à la voile. Ayant vu la cédula royale, après l'arrivée de ladite caravelle, Garay passa au Mexique. Son fils mourut lors de l'évacuation de Panuco, et lui mourut de chagrin incontinent, toute la garnison espagnole de Tamiquil ayant succombé, à l'exception d'un Indien de la Jamaïque. Panuco ayant été reconquis plus tard, Cortès envoya Olid à Hibueras, aujourd'hui Honduras; l'expédition partit du port de Calchichoecca, près de la Vera-Cruz, *le onzième jour du mois de janvier 1524* (Cortès, page 368) *avec destination pour la Havane et ensuite pour Honduras. Prétendra-t-on maintenant que toute l'année 1523 a été employée à aller deux fois à Panuco? Alvarado partit pour Goatemala le 6 décembre qui précéda le départ d'Olid, et le 12 janvier il était arrivé à Tehuantepec. Cet exemple peut servir à calculer le temps employé aux autres expéditions.*

Comme les rapports de Cortès ont été à la manière des *Commentaires de César*, écrits au fur et à mesure des opérations du chef, on n'y remarque presque aucun autre ordre que l'ordre chronologique, et grand nombre de dates y sont omises, celles qu'il cite de temps à autre servant à en déduire les intermédiaires. Ainsi, à la page 374 il dit que les navires qu'il faisait construire dans la mer Pacifique étaient destinés à voguer en juin; à la page 384 il dit que ce sera en juillet 1524, et à la page 399 il termine sa relation en la datant du mois d'octobre de la même année. Au chapitre XIV^e du quatrième rapport, p. 372, il parle de l'expédition que Rangel ramena à Zapotecas, en partant de Temijitlan le 5 février 1524. Plus tard, Gonzalo Salazar arrive à San-Juan de Calchichoecca avec des nouvelles de Velazquez; et Cortès annonce à l'empereur que celui-ci s'est mis en rapport avec Olid. Voici ses expressions : « Il y a deux jours que Gonzalo de Salazar, agent de V. A., est arrivé au port de San-

Juan de cette Nouvelle-Espagne, et j'ai su de lui que dans l'île de Cuba, où il a touché, on lui a dit que Diego Velazquez, lieutenant de l'amiral en ce lieu, a eu des entrevues avec le capitaine Christobal Olid, que j'avais envoyé peupler Hibueras au nom de V. M., et qu'ils se sont concertés pour s'emparer du pays par l'ordre dudit Diego Velazquez, etc. » Quoique ce ne soit là qu'une rumeur vague, à laquelle Cortès refuse de croire à cause même de sa nature, cependant, si elle ne prouve pas l'accusation, elle prouve au moins l'existence de l'accusé ; il parle encore plus amplement de lui et de ce qu'il pense qu'il fera à l'avenir jusqu'à la fin du chapitre ; un autre vient après tout plein d'observations politiques et économiques, et il termine immédiatement sa relation, qu'il date de Temijtitlan le 15 octobre 1524.

Jusqu'ici tout est extrait des lettres et rapports du capitaine général de la Nouvelle-Espagne à l'empereur et roi. Je me suis étendu à cet égard au point d'en être fastidieux, afin de rappeler soigneusement les moindres citations qu'il fait de Velazquez, et toutes les opérations militaires antécédentes et subséquentes, dans le but de rendre palpable l'inévitable connexion des unes et des autres, et l'impossibilité qu'il y a de supposer toutes les dates fausses, comme on eût pu le croire si nous n'avions eu qu'une seule époque isolée, quoique Fernand Cortès écrive toujours les dates en toutes lettres, et non en chiffres, à l'exception d'une seule au commencement de la seconde lettre. Mais l'enchaînement des faits et des citations de 1521 à 1524, et l'intérêt qu'il a de présenter au César tous les moyens de perdre Velazquez, prouvent évidemment que celui-ci vivait au commencement de la dernière année susdite. Cortès songeait à envoyer arrêter à Cuba l'*adelantado*, et il l'écrivit à l'empereur en octobre de ladite année (*ibidem*, page 389). Certes il y eût eu plus que de la démenche de sa part à former un pareil dessein contre un homme mort depuis deux ou trois ans, et dont, à cause de ses hautes fonctions et de sa proximité, on n'eût pu manquer de savoir la mort à la résidence de Cuba trente ou quarante jours après l'événement, attendu les communications continuelles de Vera-Cruz et Sant-Estevan (Tampico) avec la Havane et la Trinité, les deux pourvoyeuses continuelles des troupes de la Nouvelle-Espagne. En dernier lieu le vainqueur d'Otumba se plaint de cet adversaire ; il manifeste ses anxiétés et le désir de voir tarir enfin cette source de tous ses maux ; ce qui prouve que Velazquez était vivant quand Cortès écrivait, c'est-à-dire en 1524, circonstance attestée par Oviedo, Herrera, Arrate et Acosta.

Désire-t-on plus de preuves ? est-il nécessaire de consulter toutes les chroniques des Indes et de feuilleter les archives d'Hispaniola, conservées à l'Audience royale de Puerto-Principe ? Qu'allègue-t-on contre tous ces témoignages ? une pierre obscure, dont la date détruite, et en partie illisible, loin de démentir ce qu'atteste l'histoire, réveille au contraire l'idée que cette date a dû, dans le principe, être complétée dans le coin brisé de la pierre. Qu'on jette, en effet, les yeux sur le dessin, et qu'on nous dise de bonne foi s'il est impossible que

deux II aient été gravés à la suite, vers le bord maltraité, qui, par son extrême proximité de la dernière lettre, fait craindre que d'autres aient pu être détruites dans l'intervalle ! On dira que ce sont des suppositions gratuites, mais il n'en est rien. Nous ne cherchons consciencieusement qu'à présenter le motif le plus plausible de la discordance qui existe entre ce monument funèbre et les dates historiques. Peu nous importe que l'infortuné conquérant de *l'île des neuf royaumes* soit mort à une époque ou à une autre ; mais il nous importe beaucoup que, lorsqu'il s'agit d'écrire notre histoire, le monde voie bien que nous cherchons la vérité, sans égard pour des autorités qui demain pourraient être contestées. Je demanderai à celui qui, rejetant toute critique historique, n'a pour me combattre que ladite inscription, d'où il résulte qu'elle a été gravée en cette année ? Ne se peut-il pas qu'elle l'ait été longtemps après ? Ici les passions ne sont point en jeu, il ne s'agit que de la vérité. Je crois que la pierre n'est pas fautive, qu'elle a été gravée pour Velazquez, mais gravée IN ANNO A DOMINO MDXXIII; et, si on y lit autre chose, c'est la faute du temps et de l'incurie de ceux qui auraient dû prendre soin du monument. De cette manière l'histoire et les monuments marchent de front, sans qu'il soit nécessaire d'inventer de nouveaux imposteurs d'Alcazabas, ni de calomnier les chroniqueurs, J'ai dit : *Je crois*, et cela sur la foi que m'inspire un fait qui n'est pas contesté ; mais si l'on pousse le doute à l'extrême, je n'en aurai pas fini avec les difficultés qu'il peut y avoir. La pierre en question ne peut-elle pas n'avoir jamais été posée sur les cendres de l'*adelantado* ? Ne peut-elle pas avoir été gravée longtemps après sa mort pour orner son tombeau ? L'inscription ne peut-elle pas avoir été dictée par un pédant ignare, dépourvu de toute l'érudition nécessaire ? Voilà ce dont il faut prouver l'impossible pour être en droit de présenter ensuite cette date comme incontestable. L'histoire et la critique ont fait douter des épitaphes d'Ataulphe et de Pepin. Et qu'y aurait-il donc de si étonnant à ce qu'il arrivât au premier de nos aventuriers ce qui est arrivé au premier des Goths et au premier des Carlovingiens ? Mais j'ai des motifs de croire à l'authenticité de cette pierre de Cuba. Son style incorrect et rude cadre avec les idées de cette époque et lui donne un grand cachet de vérité. Si la date a fait hésiter, c'est pour les raisons déduites, et j'aurais été tout comme un autre ébranlé sans les autres lumières répandues sur la question. Qu'on ne croie pas cependant qu'une aveugle et servile admiration pour tout ce qui nous vient de Cortès me fasse accueillir comme Solis tous les subterfuges et tous les sophismes à la gloire de ce héros ! J'admire le conquérant de Tlajcala et de Culua ; cependant je vois, dans cet émule de César, des actions que la nécessité a pu commander, mais auxquelles le cœur refuse son approbation, je ne me laisse séduire ni par la chronique partielle de Gonzara, ni par l'éloge artificieux de Solis. Ce n'est pas toutefois le respect que m'inspirent ses hauts faits ; c'est la force de son témoignage comme homme, comme témoin oculaire, écrivant en face de ses ennemis, et contestant avec les historiens de son époque, qui me force à me rendre à cette opinion. C'est en

même temps et surtout l'absence de preuves contraires ; car la seule qu'on produit n'a malheureusement pas la force qu'on lui désirerait. Je sais que, lorsqu'on veut critiquer, il n'y a rien d'invulnérable ; mais, outre que M. Sirgado, dans la note précitée, présume aussi ce que je crois, je ne balance pas à déclarer à la section d'histoire qu'elle peut assurer avec certitude, avec impartialité, *que l'adelantado Diego Velazquez vivait encore dans l'année 1524.*

FRANCIS LAVALLÉE,

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES SÉANCES DU HUITIÈME CONGRÈS DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

ANNÉE 1843.

PREMIÈRE SÉANCE DU CONGRÈS.

Présidence de M. de Larochefoucauld-Liancourt.

M. le président lit son discours d'ouverture pour le huitième congrès historique. Ce discours est écouté avec la plus grande attention de la part de l'auditoire ; il roule sur l'utilité de l'histoire, et de nombreux applaudissements en suivent la lecture.

M. le président proclame ensuite le jugement de la commission des prix annuels. Un seul prix est décerné. Le lauréat est M. Ernest Breton, membre de l'Institut Historique. Le sujet du concours de la 4^e classe était l'histoire de la peinture à fresque. Immédiatement après, M. le président annonce les quatre sujets de prix proposés pour l'époque du congrès de 1843. Ce sont :

PREMIÈRE CLASSE. *Histoire générale et Histoire de France.* — Exposer, à l'aide de faits précis, l'influence qu'ont exercée sur le développement de l'industrie, en France, les corporations ou associations de métiers, ainsi que l'institution des maîtrises et jurandes.

DEUXIÈME CLASSE. *Histoire des langues et des littératures.* — Déterminer le caractère de la littérature espagnole au XVI^e et au XVII^e siècle.

TROISIÈME CLASSE. *Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques.* — Faire le parallèle du développement des forces maritimes de la France et de l'Angleterre depuis le XVI^e siècle jusqu'à la révolution française.

QUATRIÈME CLASSE. *Histoire des beaux-arts.* — Faire l'histoire des beaux-arts chez les Étrusques jusqu'au VI^e siècle de Rome.

Après la proclamation du lauréat, M. J.-L. Vincent, membre de la 2^e classe, chargé par *interim* des fonctions de secrétaire perpétuel en l'absence de M. de

Montglave, fait le compte-rendu des travaux de l'Institut Historique depuis et y compris le dernier congrès. Cette lecture achevée, M. Ernest Breton, dont le mémoire a été couronné, consent à lire à l'assemblée quelques passages de son mémoire. Cette lecture, extrêmement goûtée, fait désirer à chacun de connaître l'ensemble de ce beau travail, qui, du reste, sera sans doute imprimé dans le journal de l'Institut Historique.

Il est quatre heures. M. le président annonce l'ordre du jour pour la réunion suivante, et la séance est levée.

DEUXIÈME SÉANCE DU CONGRÈS. — MARDI 17 MAI 1842.

Présidence de M. Lepelletier-d'Aunay.

On lit le procès-verbal de la séance précédente; après quoi M. le président rappelle les dispositions du règlement relatives à la tenue du Congrès. Il donne ensuite communication d'une lettre de M. le secrétaire de la Société Philotechnique, qui envoie un assez grand nombre de billets pour sa séance publique du 22 mai 1842. M. Renzi fait part à l'assemblée de la mort de M. de Las Cases, membre de l'Institut Historique, et à cette occasion rappelle que neuf autres membres de la même Société sont morts dans le courant de l'année.

On appelle à la tribune M. Ernest Breton, pour lire son mémoire sur la question ainsi formulée : *Quelles furent les principales formes des temples chez les peuples anciens?* Dans son travail, M. Ernest Breton donne une description simplement technique de ces temples, d'après les documents qui ont été conservés, et est écouté avec l'attention que provoque nécessairement un travail consciencieux et fort savant.

M. Ferdinand Thomas lui succède à la tribune. Après avoir adopté en grande partie le mémoire de M. Breton, M. Ferdinand Thomas s'élève à des considérations d'esthétique fort remarquables par la finesse des explications qu'il donne, par la sublimité des intentions qu'il suppose dans l'art, à une époque très reculée. Toutes les parties du temple décrit par M. Breton ont un sens, un langage, un mythe. Il trouve partout le prêtre inspirant à l'architecte les hautes idées d'esthétique, le dromos, le pylô, le naos, le pronaos, etc.; les sphinx, les pyramides, les colonnes, etc., tout cela possède un langage que M. Ferdinand Thomas interprète d'une manière toujours ingénieuse.

M. Delépine lui succède.

M. Delépine n'accepte complètement, ni le mémoire de M. Ernest Breton, parce qu'il lui semble dépourvu d'âme et décoloré, ni celui de M. Ferdinand Thomas, qui lui paraît, au contraire, trop poétique. Il va donc s'efforcer de prendre un juste milieu. Il s'interpose.

Il avance en principe que chez les Egyptiens tout était panthéistique. Or,

comme, selon lui, le panthéisme est essentiellement grand et majestueux, tout était grand et majestueux aussi dans la religion égyptienne (1).

Il blâme M. Breton de n'avoir point fait intervenir l'esthétique, et M. Thomas de l'avoir introduit à l'excès, en confondant ensemble le mysticisme catholique et l'esthétique allemand. Il ne faut pas attribuer tant d'esprit ni des intentions si sublimes aux architectes égyptiens. Ils pouvaient bien parfois exprimer des symboles ; mais en général ils ne le faisaient pas avec la profusion que l'on suppose. Au reste, il signale des lacunes dans le mémoire de M. Thomas. Pourquoi n'a-t-il rien dit, ni des temples persans, ni des temples indiens ? Il en cite un certain nombre qui sont aujourd'hui bien connus par les descriptions de certains voyageurs, et il défie qui que ce soit de trouver dans ces temples la moindre idée d'esthétique.

C'est à tort que M. Breton fait tout venir des Egyptiens : architecture, philosophie, religion, sciences et arts. Mais est-il bien sûr que l'Egypte ait été le vrai berceau de tout cela ? Il cite Méroë, pour prouver au contraire que l'Ethiopie a précédé l'Egypte en civilisation ; puis les Ethiopiens eux-mêmes venaient de l'Inde. C'est donc à l'Inde qu'il faut remonter.

M. Siméon Chaumier succède à M. Delépine. Il fera quelques observations sur le premier mémoire, et appuiera le second de nouvelles preuves.

1^o Il ne veut pas, avec M. Ernest Breton, que le temple égyptien soit né d'une caverne. Une caverne est une excavation souterraine placée en contre-bas ; les temples égyptiens, au contraire, étaient placés sur des hauteurs. Cela n'exclut-il pas tout point de comparaison ? Il a parlé des sphinx ; mais il ne nous a pas dit quel était le sens de ces animaux, moitié femmes et moitié lions. Selon l'orateur, la partie humaine, empruntée à la femme, signifiait la *beauté* ; la partie animale, empruntée au lion, signifiait la *force*. Voilà ce que M. Breton n'a pas dit.

2^o M. Siméon Chaumier s'efforce ensuite de prouver que certaines formes des temples égyptiens ont varié, selon les grandes époques de révolutions survenues dans ces contrées. Les temples primitifs avaient des caractères particuliers qu'ils perdirent à la conquête de Cambyse. Il montre, d'après le plan de M. Ferdinand Thomas, que notamment l'autel des Perses, figuré en forme conique, apparaît alors dans les temples égyptiens, comme le cachet de la conquête. Sous les Lagides, qui étaient Grecs, et qui s'efforcèrent de substituer la civilisation grecque à celle de l'Egypte, les emblèmes de la conquête persique sont rejetés ; le temple reprend sa forme primitive, moins, dit-il, le dromos, le peristyle, et toutes les autres parties destinées au peuple, ou destinées, dans le système esthétique de l'orateur, à représenter le peuple. On y retrouve le T des anciens temples, cette croix tronquée et sans chef, dont a parlé M. Ferdinand Thomas ;

(1) Notamment les poireaux et les oignons, les chats et les crocodiles, etc. Surtout les scarabées.

témoin le temple de Denderah, où cette figure se retrouve. Vint ensuite une autre conquête, celle des Romains. Ceux-ci n'envahissaient pas l'Égypte dans un but de civilisation, comme les Grecs, mais dans un but de domination. Bien loin de laisser aux temples égyptiens leurs formes antiques, ils leur imprimèrent partout le cachet de la conquête, en y introduisant la *cella* romaine. L'orateur termine en insistant de nouveau sur l'injustice du reproche fait à M. Ferdinand Thomas, d'avoir mis trop de poésie dans son mémoire.

M. Fresse-Montval. — Il laissera de côté la question artistique, qui n'est point de sa compétence. Il s'attachera à la partie philosophique. Le mémoire de M. Ernest Breton lui paraît un catalogue exact des différentes parties du temple ancien. Il l'adopte en ce sens. Le mémoire de M. Ferdinand Thomas lui paraît contenir la partie *spirituelle*, qui manque à celui de M. Breton. Ces deux mémoires, selon lui, se complètent heureusement. Malgré cette approbation générale donnée par lui aux deux mémoires, il n'adhère pas à tous leurs détails.

M. Ferdinand Thomas a représenté Moïse comme initié aux mystères religieux des Égyptiens, et n'ayant fait presque rien autre chose que d'enseigner à ceux de sa nation ces mêmes mystères; ce qui semblerait attaquer l'inspiration du législateur des Hébreux et le réduire au simple rôle d'imitateur servile de la religion et de la législation des Égyptiens. Or, selon lui, rien n'est plus contraire à la vérité. Il n'y eut jamais d'opposition plus tranchée qu'entre la religion de Moïse, qui enseigna partout l'unité, la simplicité de l'essence divine, et celle des Égyptiens, qui enseignaient le panthéisme le plus grossier.

Il regrette que M. Ferdinand Thomas, en parlant des temples et de leurs diverses parties, n'ait rien dit des significations diverses de leurs positions, tantôt sur des hauteurs, tantôt dans des vallons, tantôt au bord de la mer. Ces positions, en effet, avaient leur esthétique. Les temples assis sur les hauteurs étaient consacrés aux divinités mâles, fécondantes, *ithyphalliques*; ceux des vallons étaient consacrés aux déesses; et enfin ceux qui étaient situés au bord de la mer rappelaient les divinités infernales. Non-seulement M. Ferdinand Thomas aurait dû expliquer l'esthétique de ces trois positions des temples, mais encore il aurait dû expliquer lequel de ces ordres avait précédé les autres; quel avait été le second; quel avait été le troisième, et ce qui avait motivé cet ordre. Un autre reproche qu'il adresse à M. Ferdinand Thomas, c'est qu'il n'a considéré le temple que sous le rapport de la constitution politique, tandis qu'il fallait surtout le considérer sous le rapport de la constitution religieuse, avec laquelle il est en rapport plus intime, puisqu'il en est la manifestation.

M. Savagner. — Il pense que le mémoire de M. Ferdinand Thomas est un beau rêve, mais n'est pas autre chose qu'un rêve. En pareille matière, il ne faut parler que preuves en main; or, où sont ici les preuves? quels sont les monuments historiques de l'Égypte sur lesquels on peut appuyer toute cette belle théorie d'esthétique égyptienne? Il n'y en a pas; on en est réduit aux conjectures. Chacun peut faire les siennes en pressurant les mots; il n'y a rien qu'on

n'en puisse faire sortir. Passant aux détails du mémoire de M. Thomas, il trouve que les explications des colonnes, du dromos, de peristyles, etc., sont toutes arbitraires. Les colonnes, selon vous, dit-il, représentent les citoyens; eh bien, en Egypte, où étaient les citoyens? Le peuple n'était nulle part; il n'y avait que des esclaves. Rappelez-vous les constructions despotiques des Pharaons. Le peuple alors comptait-il pour quelque chose? non; il était esclave, et esclave héréditairement, ce qui est la pire manière de l'être. D'ailleurs, dans ce peuple arrivé à un si haut degré de civilisation, selon vous, dites-nous quel était l'état de la littérature, de la poésie, de la musique, etc.; vous ne le savez pas. Il est facile de circonscrire, comme l'a fait M. Chaumier, l'histoire des arts égyptiens en trois époques bien coupées, si l'on ne tient pas à justifier cette coupure par des témoignages historiques; alors c'est l'imagination seule qui agit; mais, en pareille matière, peut-on, doit-on se dispenser de fournir des preuves? S'il fallait, même chez nous, partager ainsi les époques relativement aux arts, le pourrait-on? n'y a-t-il pas des nuances intermédiaires qui rendraient cette division impossible? Et pourtant nous avons sous les yeux en grande partie tous les monuments que ces arts ont produits; donc, à plus forte raison, on ne peut pas classer ainsi arbitrairement les époques des arts égyptiens, dont il ne nous reste que des produits extrêmement peu nombreux et peu connus comparative-ment. Il croit connaître toutes les sources de l'antiquité sur la question; mais il déclare n'avoir trouvé nulle part les coupures tranchées dont a parlé M. Siméon Chaumier.

Tout ce qui concerne les temples est dans le même cas. Il nie que chez les Egyptiens il y ait eu un ordre sacerdotal. Chez les Romains, au contraire, il y en avait un, habilement et fortement constitué, mais avec des principes religieux d'une élasticité parfaite, puisqu'il admettait sans répugnance tous les dieux. S'il a repoussé Jésus-Christ et son Evangile, ce n'est que parce qu'il voyait au fond du dogme chrétien une révolte.

De tout cela M. Savagner conclut que certainement il y a eu dans les temples anciens une corrélation entre leurs diverses parties et les besoins du culte; mais que, quant à l'esthétique transcendante, au symbolisme mystérieux, dont il a été question, il faut les admettre avec une réserve extrême, et peut-être les rejeter complètement.

M. Chaumier réplique. — Il soutient que ni lui, ni son ami Ferdinand Thomas ne rêvent; seulement ils se livrent tous deux à des investigations par la pensée. Vous nous accusez, dit-il, d'affirmer sans preuves; et quelles preuves apportez-vous vous-mêmes pour nier? Si les documents historiques nous manquent pour affirmer, ils vous manquent aussi pour nier (1).

Ce qui fait, ajoute M. Chaumier, que les témoignages manquent, c'est que

(1) Peut-être est-ce le cas de se rappeler l'axiome : *Affirmantis est probare*, et cet autre : *Gratis assentitur, gratis negatur*.

l'esthétique égyptienne était inconnue au simple peuple; le prêtre seul en avait le secret. C'était lui qui, du fond du sanctuaire, donnait le plan de l'édifice à construire. Chaque ouvrier n'était qu'un manœuvre exécutant, sans la comprendre, l'idée ou l'esthétique sacerdotale. Il est indubitable qu'il y avait une signification dans les diverses parties du temple : la colonne, le dromos, le stylos, l'ypostylos, les sphinx, tout avait un sens connu des seuls initiés. Il parle ensuite des métamorphoses d'Ovide, qui expliquent une foule de choses de ce genre, et font saisir l'envahissement de la matière sur l'esprit.

M. Delépine. — Il persiste dans son rôle de médiateur. Il soutient que la colonne n'avait d'autre but que d'offrir à la voûte un support ; c'est là sa destination. A quoi bon y chercher un symbole? Eloignons donc le mysticisme exagéré. Il s'efforce ensuite de prouver que le christianisme a tout emprunté à l'antiquité païenne, moins ses dogmes principaux. Moïse a pris une foule de pratiques des Egyptiens.

M. Fresse-Montval repousse surtout cette dernière idée. Jamais antipathie ne fut plus complète qu'entre les idées mosaïques et les idées égyptiennes : celles-ci admettaient les idoles ; et qui ne sait quelle vengeance terrible les lévites tirèrent des juifs idolâtres? Il répond à *M. Savagner*, qui avait reproché le défaut de témoignage historique, que ces témoignages sont loin de manquer ; qu'ils sont consignés dans des poèmes, et qu'il n'est pas étonnant qu'on aille les chercher là où ils se trouvent.

Il nie que la théocratie eût été parmi les hommes la première forme de gouvernement. Le patriarcat, ou gouvernement paternel, fut le premier de tous ; et le gouvernement théocratique ne vint, chez les nations païennes, qu'à la suite d'un gouvernement despotique, fondé sur la force, voulant étayer ses fondements chancelants d'une puissance respectée et redoutée des peuples. On a beaucoup applaudi, dans cette réplique, la chaleureuse profession de foi formulée par *M. Fresse-Montval* contre toute espèce d'influence égyptienne sur les dogmes mosaïques et sur le culte formulé par le grand législateur des Hébreux.

La séance est levée après cette réplique, et la discussion continuée à jeudi prochain, sur la même question.

TROISIÈME SÉANCE DU CONGRÈS.

Présidence de M. de Larochefoucauld.

L'ordre du jour est la continuation de la discussion sur les formes principales des temples anciens.

M. Savagner, premier orateur inscrit, est invité à se rendre à la tribune ; mais il est absent. *M. de Brière* le remplace.

L'orateur n'approuve point le reproche adressé à *M. Breton*, d'avoir été trop décoloré dans son mémoire. Il s'est strictement et exactement renfermé dans la

question, qui n'était qu'une question de fait. Il aurait désiré cependant qu'il eût expliqué l'usage auquel chaque partie du temple ancien était destinée.

M. Ferdinand Thomas est venu, et il semble avoir eu en vue de combler cette lacune. Son mémoire, fort bien écrit, n'est pourtant pas entièrement satisfaisant. Beaucoup d'explications données par lui paraissent trop subtiles, et auraient besoin d'être justifiées par des témoignages historiques. Au premier coup d'œil ses classifications paraissent séduisantes, mais, en y réfléchissant, il se présente bien des objections. De ces classifications il semblerait résulter qu'il y a eu des modifications dans la religion égyptienne, selon les diverses époques; et cependant il soutient que la religion et le culte égyptiens sont toujours restés les mêmes.

Arrivant à M. Fresse-Montval, il trouve que c'est à tort que cet orateur a attaqué M. Ferdinand Thomas au sujet de ce qu'il avait dit de Moïse. Il lui paraît démontré que Moïse avait beaucoup emprunté aux idées théologiques des égyptiens; et c'est là, selon lui, ce qui explique ce penchant des Hébreux, dans le désert, à l'idolâtrie. Le veau d'or, le serpent, etc., étaient des idoles égyptiennes (1). Quant à M. Delépine, l'orateur trouve qu'il a eu complètement tort de supposer que la religion égyptienne était le panthéisme. Le panthéisme est une erreur récente; les anciens ne l'ont pas connu. Il ne veut pas non plus croire, avec M. Savagner, que les prêtres égyptiens aient été si oppresseurs, ni la constitution si despotique. Sous le despotisme et l'oppression, rien ne prospère dans un peuple; or l'Egypte, qui contient aujourd'hui trois millions d'hommes, en contenait alors sept millions.

L'orateur arrive à ses propres idées sur le temple ancien. D'après Porphyre, les temples étaient une sorte de système uranographique. Ils avaient deux portes, l'une vers l'orient, l'autre vers le couchant, pour rappeler ces deux points de la sphère qui, une fois connus, font connaître les deux autres. Toutes les statues faisaient face à la porte orientale, par laquelle on entrait. Il y avait trois ciels, le ciel éthéré, le ciel aqueux, le ciel étoilé. D'après leur système psychologique, les âmes ne subissaient aucune punition; les corps seuls (qui sont incapables, du reste, de sentir) étaient seuls les objets sur lesquels s'exerçait la justice céleste. Les âmes, pendant ce temps-là, nageaient avec une sorte de délices, dans le ciel aqueux, en attendant qu'elles revinssent animer de nouveaux corps. (Tout ce système paraît opposé à ce que dit Virgile, qui représente bien les âmes comme punies, et non pas seulement les corps.)

M. Delépine vient combattre les idées de M. de Brière. Il trouve d'abord contradiction dans les paroles et les assertions de son adversaire. Il trouve des preuves de panthéisme dans cette idée des Egyptiens, qui supposaient les âmes, après

(1) Cela prouve bien que le peuple avait adopté quelques-unes des superstitions égyptiennes; mais comme Moïse s'y montre partout opposé, que faut-il en conclure? Ce n'est pas assurément ce qu'en conclut M. de Brière.

la mort, s'ébattant délicieusement dans le ciel aqueux. Comment pouvaient-elles éprouver des sensations physiques sans organes? Pressant ensuite davantage les partisans du symbolisme, il leur demande, après tout, quelle philosophie, quelle théologie on peut tirer de l'inspection d'un temple égyptien, si ce n'est le panthéisme? D'après les symbolistes, ce temple ne serait qu'une poésie continue; cela ne se peut, c'est la nécessité qui en a réglé les diverses parties. On parle de la signification des lignes courbes, horizontales, verticales; est-ce que par hasard ces lignes-là ne sont pas de l'essence de toute architecture? On ne saurait pas bâtir le moindre édifice sans employer les unes ou les autres. Il n'admet pas, avec M. Fresse-Montval, que le régime patriarcal fût un gouvernement: il n'y a nation, il n'y a gouvernement qu'à la suite d'une réunion considérable de familles.

M. Fresse-Montval vient soutenir ce qu'il a avancé quand il a dit que le premier gouvernement avait été celui du père de famille; par conséquent il maintient, d'après tous les monuments historiques, que le gouvernement patriarcal a été le premier de tous les gouvernements. Bientôt les frères, devenus trop nombreux, se séparèrent du chef et se ligèrent les uns contre les autres. Vinrent alors les conquérants; puis les vainqueurs et les vaincus. Les premiers, pour maintenir leur usurpation, employèrent tous les moyens pour fortifier leur pouvoir. Ils imaginèrent de parler au nom du ciel. Vint alors la théocratie. Du reste, ce gouvernement est plus rationnel qu'on ne pense. Il fait intervenir sans cesse l'idée d'un être supérieur, et établit une sorte de protestation continue contre l'injustice, un principe essentiellement spirituel, contre le principe matérialiste.

M. Siméon Chaumier reconnaît qu'en expliquant les temples anciens on ne peut pas avoir la prétention d'expliquer les plus petits détails de l'architecture; il suffit bien de s'en tenir aux choses principales. Ainsi, la colonne et les trois enceintes signifient: la première, *le peuple*; les autres, les trois castes, les trois degrés d'initiation. De là vient que chez eux on ne trouvait point de colonnes dans l'intérieur du temple, parce que le peuple n'y avait point de place. Dans les temples chrétiens, ajoute-t-il, c'est le contraire: c'est que l'homme, régénéré par l'Evangile, a enfin conquis le droit dans la cité de Dieu. Cette idée est fortement applaudie par l'auditoire.

Mettant de côté quelques plaisanteries faites par M. Delépine sur ce qu'il avait avancé que l'autel égyptien était un cube conique, il soutient que l'autel du sang, chez les Egyptiens, avait bien la forme qu'il lui a assignée, quoique d'ailleurs l'expression *cube conique* ne soit peut-être pas irréprochable, géométriquement parlant. Il renvoie M. Delépine à l'examen des autels chrétiens, et lui dit: Que verrez-vous dans leur forme? l'autel du sang placé en sens inverse. Il termine en défendant ses époques égyptiennes; celle d'avant la conquête, celle de Cambyse, celle de l'invasion grecque, et enfin de la conquête romaine. Il insiste de nouveau sur la signification de la colonne, et cite, à l'ap-

pui de sa théorie, l'église Notre-Dame de Paris. Pourquoi six piliers d'un côté, et six piliers de l'autre? c'est parce qu'il y avait douze apôtres. Pourquoi les deux gros piliers, près de l'entrée, sont-ils ornés de douze colonnettes? c'est pour exprimer la même idée.

M. Delépine attaque encore cette dernière partie. Si l'on a employé les colonnes, c'est comme moyen de soutenir des voûtes qui ne pouvaient se soutenir sans support. Si l'on a imité quelque chose, on a dû imiter le tronc d'un arbre; et les ornements du haut de la colonne ont été mis là pour rappeler la naissance des branches. Pourquoi voir dans la colonne autre chose que ce moyen nécessaire de soutenir un édifice? Les premiers supports que les hommes employèrent pour leurs maisons furent sans doute des troncs d'arbres. Quand ils en vinrent à construire des édifices plus grandioses, et qui réclamaient plus de solidité, ils remplacèrent les troncs d'arbres par des colonnes de pierre ou de marbre, auxquelles ils donnèrent à peu près les mêmes formes, quoique embellies, qu'avaient dans leur origine les colonnes naturelles employées par eux. Il attaque, en finissant, les idées de M. Montval sur l'origine des dieux païens.

Cette attaque rappelle à la tribune M. Montval, qui explique d'une manière plus complète, et avec un accent de persuasion qui passe dans tous les auditeurs, qu'avant toutes les religions dégénérées il y avait eu une révélation; que les traces en existent partout, dans les traditions et les monuments de tous les peuples, et que c'est ce qui explique pourquoi, plus on remonte dans l'antiquité, plus on trouve les idées religieuses conformes à la raison, et qu'au contraire plus on marche avec les siècles, plus on voit ces idées s'obscurcir, se détériorer, se corrompre. « C'est la vérité, dit-il, qui est ancienne; c'est l'erreur qui est récente. »

Toute cette discussion a continuellement captivé l'attention d'un nombreux auditoire, et a rempli toute la séance. L'heure étant avancée, la séance est levée par M. le président.

La question à l'ordre du jour sera, après demain, *l'Influence de la philosophie de Leibnitz*.

(La suite des séances du Congrès au prochain numéro.)

CHRONIQUE.

Vitraux de l'église du Champs, près Mortagne (Orne). — L'archéologue pédestre qui se rend de Mortagne à la célèbre abbaye de la Trappe devra se détourner un peu de sa route, afin de visiter l'église si jolie et si peu connue du village de Champs, située à une lieue et demie. Le portail à plein-cintre roman, l'abside, dont le bandeau circulaire est supporté par des corbeaux grotesques et des figures grimaçantes, les deux fenêtres étroites et longues éclairant le sanc-

tuaire; et dont l'une a été agrandie en 1740 par un curé peu soucieux de l'art; tout dans ce monument annonce une construction du XI^e siècle. Des restaurations nombreuses ont successivement modifié le type primordial. Au commencement de la renaissance on ouvrit vers le sud de larges fenêtres dans le style du gothique flamboyant alors en usage, et on les orna de peintures. Plusieurs panneaux ont été brisés; mais il reste encore d'éclatantes et riches verrières. Disons en passant qu'elles sont aussi rares dans la province du Perche qu'elles sont communes en Basse-Bretagne. Au XVII^e siècle, on fit subir à l'intérieur de ce gracieux temple, sous prétexte d'embellissement, des additions et des suppressions fort maladroites; il est inutile de nous en occuper. Nous ne citerons qu'un trait de vandalisme. Trouvant son église *trop peu éclairée*, l'un des prédécesseurs du curé actuel fit remplacer par du verre blanc un vitrail colorié et complet, dont le prix serait aujourd'hui considérable.

Le premier vitrail, en commençant par le chœur, représente saint Michel, armé de pied en cap, terrassant Lucifer sous la forme d'un dragon ailé. Sur le panneau opposé on voit saint Nicolas, évêque de Myre; ce saint est reproduit souvent dans les églises du moyen-âge.

Le deuxième vitrail, qui est le premier de la nef, représente Dieu le Père tenant son Fils crucifié, au-dessus duquel plane le Saint-Esprit. Dans les enroulements sont quatre anges jouant, qui du luth, qui du rebec, et exécutés avec une rare perfection. Dans le panneau du milieu on voit une descente de croix. On sait que les artistes de cette époque nous ont laissé de nombreux tableaux de cette scène douloureuse. Celui de droite représente sainte Geneviève habillée en dame châtelaine, tenant une palme et un livre. La bordure qui sert d'encadrement à ces deux vitraux est d'un dessin charmant. Ce sont de petits amours, les uns ailés, les autres sans ailes, qui ont l'air un peu étonné de se trouver là, placés deux à deux; ils combattent l'un contre l'autre avec des flèches. On reconnaît bien à cet entourage, au moins singulier pour une vierge sainte, le goût mythologique, tellement répandu à cette époque qu'il s'insinuait jusque dans nos basiliques.

La troisième verrière est d'un effet éblouissant. Rien de plus beau que ce Père éternel dont le chef est surmonté de la tiare papale; la pourpre impériale flotte sur ses épaules; de la main droite il donne sa bénédiction *urbi et orbi*, tandis que de la gauche il tient un globe d'or terminé par une croix; quatre anges adorateurs sont agenouillés devant lui. La bordure est un composé d'arabesques dans le style François I^{er}. Le martyre de sainte Barbe occupe les quatre grands panneaux de milieu. La rareté du sujet et son état parfait de conservation en sont le moindre mérite. Dans le premier panneau, sainte Barbe refuse à son père de renoncer au christianisme; dans le second, elle est flagellée par ses ordres; dans le troisième, elle est attachée à une potence; et enfin, dans le quatrième, le barbare Dioscoré, vêtu de rouge comme un bourreau du XVI^e siècle, tranche lui-même la tête de sa fille, excité par Satan que l'on voit riant d'un rire

infernal derrière lui. Un ange descend des cieux tenant une couronne de pierrieres destinée à orner le chef décapité de la vierge martyre.

La quatrième fenêtre représente la transfiguration de Jésus-Christ ; à sa droite est Moïse tenant les tables de la loi. On y lit ces mots ainsi orthographiés : *Un seul Dieu tu adoreras et emeras parfaitement*. Le prophète Élie est à la gauche du Fils de Dieu, dont saint Pierré, saint Jacques le Majeur et saint Jean complètent le cortège.

Les trois fenêtres du nord ne sont pas à beaucoup près aussi bien conservées que celles du sud ; l'on n'en est pas surpris quand on pense à la violence des vents qui soufflent de ce côté une partie de l'hiver. Nous y avons remarqué une belle nativité de Jésus-Christ ; saint Joseph tient un flambeau à la main, et la Vierge est agenouillée devant son Fils, vêtue d'une robe rouge pourpre, de ce beau rouge fait avec de l'oxyde d'or, que l'on a tant de peine à imiter aujourd'hui. Un arbre de Jessé, semblable à celui des verrières allemandes, occupe le dernier vitrail ; malheureusement il offre de nombreuses solutions de continuité, et sans le pieux respect de M. l'abbé Fret, curé actuel, il ne resterait pas de vestiges de cette composition si originale de dessin et de couleur. M. Fret est un de ces prêtres rares, malheureusement, qui comprennent le beau dans les arts comme dans la religion. Auteur d'un bon *Dictionnaire des Légendes*, il s'occupe activement de l'archéologie locale. C'est là un exemple digne de relever l'esprit un peu engourdi de beaucoup d'ecclésiastiques des départements.

Nous n'avons pu voir sans émotion le beau tableau du maître-autel. Il représente saint Evroult attaqué par un brigand qu'il finit par convertir. Composition intelligente, coloris harmonieux, dessin hardi et pur, tout est remarquable dans cette page inspirée par la foi et le génie. Ce chef-d'œuvre a été payé seulement 100 francs à Zacharie Roger, de Nogent-le-Rotrou ; c'est son dernier et peut-être son meilleur tableau.

Sans protecteurs et sans amis, abandonné de ses parents, qui furent les derniers à reconnaître son talent et à lui rendre justice, le pauvre Zacharie est mort de misère il y a trois ans.

(*L'Écho du Monde savant.*)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Bulletin de la Société de Géographie; tome XVII^e, n^o 98, février et mars 1842.

Miscellanées. — Littérature morale, religieuse et philosophique (prose, poésie et musique), dédiée à S. A. R. M^{me} la duchesse de Nemours, par M. Louis Mercier ; in 8^o ; 1842.

La Mère-Institutrice et Bulletin spécial de l'Institutrice, de M. Lévi (Alvares) ; avril 1842.

Compte-rendu de la séance publique de la Société d'Agriculture et des Sciences et Arts du département de la Marne, tenue à Châlons le 30 septembre 1841; un demi-volume in-8o.

Laromiguière et l'éclectisme aux amis de Laromiguière, par M. A.-J.-H. Vallette, ancien suppléant de Laromiguière à la Faculté des Lettres, professeur de philosophie au Collège royal de Louis-le-Grand ; brochure in-8o.

Essai sur le Notariat, par M. Rolland, notaire à Marseille, ex-avocat près la Cour royale de Toulouse ; forte brochure in-8o.

Galerie des Contemporains illustres, par un homme de rien : 42^e et 43^e livraisons : Lord John Russell et M. Casimir Delavigne.

Histoire de Malte, précédée d'une statistique de Malte et de ses dépendances ; par M. Miège, ancien consul de France à Malte ; 3 vol. in-8^o, 1841.

Essai sur la constitution romaine et sur les révolutions qu'elle a éprouvées jusqu'à l'établissement du despotisme militaire des empereurs ; par M. Auguste Nougarede de Fayet, avocat à la Cour royale et ancien élève de l'École Polytechnique ; 1 vol. in-8^o ; 1842.

Almanacco Aretino, per gli anni 1841 e 1842, dal capitano Oreste Brizzi : sixième et septième années ; 1 vol. in-18.

Biographie du clergé contemporain, par un Solitaire ; tome III^e ; 1-12.

Revue étrangère et française de législation, etc. ; par M. Foelix ; neuvième année, mai et juin 1842.

Hyropathie, méthode rationnelle de traitement par la sueur, l'eau froide, le régime et l'exercice ; par le docteur Baldou, membre du Cercle médical de Montpellier ; in-8^o, 1841.

Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne, publiées par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Clermont-Ferrand, sous la direction de M. Lecoq, rédacteur en chef, professeur d'histoire naturelle, directeur du Jardin de botanique, et conservateur du cabinet de minéralogie de la ville de Clermont, etc. ; tome XIV, mai, juin, juillet, août 1841, in-8o.

Pour le Secrétaire perpétuel, J.-L. VINCENT.

L'Administrateur-trésorier, A. RERIL.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. MARTINEZ DE LA ROSA,

MEMBRE DE L'INSTITUT HISTORIQUE DE FRANCE,

DANS LA 10^e SÉANCE DU 8^e CONGRÈS,

SUR CETTE QUESTION :

Quelle est l'influence de l'esprit du siècle actuel sur la littérature?

Messieurs,

Je me trouve toujours embarrassé pour m'exprimer dans une langue qui ne m'est pas familière. Depuis la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous adresser la parole, il ne s'est pas écoulé un délai assez long pour que j'aie pu faire de grands progrès; mais il a été trop court aussi pour que vous ayez oublié votre indulgence!

Si, comme on l'a répété maintes fois, la littérature n'est que l'*expression de la société*, comment pourrait-elle ne pas ressentir l'influence de l'*esprit du siècle*?

Lui qui influe si puissamment sur les institutions, sur les lois, sur les mœurs, qui remue, pour ainsi dire, jusqu'au fond de la société, s'arrêterait-il à la surface?...

On peut comparer l'*esprit du siècle* à l'atmosphère, qui exerce une très grande influence sur plusieurs phénomènes de la nature, tandis qu'on n'en sent le poids nulle part.

Mais, dira-t-on, il y a des siècles qui n'ont pas de caractère prononcé.... C'est vrai; comme il y a aussi des personnes qui n'ont point de physionomie.— Mais quand un siècle ressemble trop à celui qui l'a précédé ou à celui qui l'a suivi, cela prouve uniquement que les nations restent parfois stationnaires, jusqu'à ce qu'un événement extraordinaire vienne changer leur situation, en leur donnant une impulsion nouvelle. Cette impulsion se fait alors sentir par tout. C'est ce qui arriva du temps des *croisades*; c'est ce qui arriva, plus tard, à l'époque de la *renaissance*...

Voyez la littérature au XV^e et au XVI^e siècles; elle est éminemment *classique*. On vient de déterrer les anciens monuments; on a retrouvé les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome; on est dans l'admiration, dans l'extase... Nous autres,

moins enthousiastes, nous arrêtons cependant nos regards, avec une espèce de vénération religieuse, sur une chétive lampe ou sur un petit vase en terre cuite, qu'on vient de déterrer à Pompéïa... Tant de siècles ont passé par là!

Or quelle ne dut pas être l'admiration qu'excitèrent tant de trésors de l'art, tant de livres précieux, retrouvés à la fois et comme par miracle!... On leur voua une espèce de culte; on attachait le plus vif intérêt à les reproduire, à les imiter... La littérature dut être tout à fait *classique*; et l'Italie, qui marchait la première sur les traces des anciens, devait en porter le drapeau!

L'Espagne, la France, les autres nations de l'Europe, se rapprochent plus ou moins, à cette époque, du goût de l'Italie: il se fait sentir dans la poésie, dans la prose, dans les genres les plus divers..... Ecrit-on l'*histoire*, on tâche d'imiter Tite-Live dans sa parure élégante, ou la mâle simplicité de Salluste, ou la profondeur un peu rude de Tacite; mais on imite presque toujours... Il n'y a que les *chroniques* et les *annales*, qui, ne pouvant pas, comme l'*histoire*, être fondues dans le moule des anciens, conservent le type original de chaque pays. C'est ce qui les rend si vraies, si naïves!...

Ecrivait-on un *poème épique*, on prenait pour modèle Homère ou Virgile... Voulait-on chanter les champs, on se gardait bien de les parcourir, pour en copier les beautés d'après nature: on préférait s'enfermer dans le cabinet, pour s'y rendre le faible écho des *Eglogues* ou des *Géorgiques*.

C'est surtout au théâtre que l'imitation des anciens, poussée à l'excès, produisit des conséquences fâcheuses; le drame par trop *classique* ne pouvait jamais devenir *populaire*; c'était une espèce d'*anachronisme*!

Voyez les efforts des Italiens pour réussir dans cette carrière: ils furent presque tous sans succès. Leurs ouvrages dramatiques, les plus vantés alors, sont restés dans les bibliothèques, et non sur la scène; c'est-à-dire qu'ils n'étaient pas nés viables. Pour faire marcher le drame, il fallait l'affranchir de ses lisières: il fallait qu'il répondît aux passions, aux sentiments, aux mœurs du public; puisqu'il ne s'adressait ni aux Grecs, ni aux Romains, mais aux Français, aux Italiens, aux Espagnols...

C'est Lope de Vega qui a eu, si je ne me trompe, la plus grande influence dans la création du théâtre moderne; et ce fut précisément en habillant la comédie avec le costume du pays. Le théâtre de Lope porte déjà le *cachet de son siècle*.

Vers la même époque, un autre génie apparut en Angleterre: il suivit la même marche, quoique par des voies différentes, et ils arrivèrent tous les deux à leur but. L'un créa le théâtre de l'Espagne; l'autre, celui de l'Angleterre; parce que chacun d'eux sut être le *poète de son temps et de sa nation*!

Lope de Vega eut l'avantage de faire école et d'avoir un grand nombre de successeurs illustres; Shakspeare resta sans héritier et sans rival... Il parut tout seul, isolé, plus grand encore, comme un monument magnifique au milieu d'un désert!

Les circonstances dans lesquelles se trouva l'Espagne, par rapport à l'Europe, à une époque de grandeur et de puissance trop chèrement payées, contribuèrent sans doute à ce que le théâtre espagnol eut beaucoup d'influence sur celui des autres nations, même les plus avancées... Vous lui devez, Messieurs (c'est Voltaire qui l'a dit), *la première bonne tragédie et la première comédie de mœurs*... Je n'ai pas craint d'emprunter ce témoignage si flatteur pour ma patrie : on ne peut pas offenser une nation qui possède Corneille et Molière !

Or il est à remarquer que la pièce du théâtre espagnol à laquelle Voltaire fait allusion était tout à fait *castillane* : le héros, le sujet, l'allure. — On ne pouvait rien emprunter aux anciens, quand il s'agissait des amours et des prouesses du *Cid* ! La comédie d'Alarcon, *la Verdad sospechosa*, qui a fourni le sujet et quelques scènes charmantes au *Menteur* de Corneille, n'a, comme le *Cid*, rien qui rappelle le théâtre des anciens : le vice même qu'on y met pour ainsi dire *au pilori*, devant un public rieur et malin, paraît être un vice moderne. Peut-être les menteurs étaient-ils en plus petit nombre quand on élevait des autels à la *Vérité* !

Après l'Italie et l'Espagne, le tour de la France arriva : elle n'a pas à se plaindre : son empire a été long et beau !

Au XVII^e siècle, le sceptre appartenait de droit à la France : c'était *le siècle philosophique* ; la littérature le fut aussi.

On a reproché à Louis XIV d'avoir dit avec fierté : « *L'État, c'est moi.* » Je crois, au contraire, qu'il était trop modeste en se bornant à la France ; nous avons poussé plus loin la louange, ou si l'on veut la flatterie, envers ce monarque : nous appelons son siècle *le siècle de Louis XIV*....

Celui qui le suivit de près pourrait, ce me semble, s'appeler *le siècle de Voltaire* ; ce qui prouve, par l'éclat même de son apôtre, combien était grande et puissante l'influence de la philosophie !

Elle domine partout : elle pénètre dans les gouvernements, dans les codes, dans les palais des monarques, aussi bien que dans la retraite des savants et des gens de lettres ; elle règne en souveraine absolue...

Si, au milieu de son triomphe, elle se montre un peu exigeante, capricieuse même, ce n'est pas sa faute : elle était jeune et belle, et on la courtisait trop !... Elle étend partout son empire ; elle ne souffre point de partage, point de contradiction ; elle veut que les faits eux-mêmes obéissent à sa volonté ; elle les étend, elle les resserre, elle les fait entrer, bon gré mal gré, dans son lit de Procuste... Au risque de fausser l'*histoire*, elle ne la voit, pour ainsi dire, qu'à travers d'un verre de couleur !

Le roman même est envahi par l'esprit philosophique : les cent volumes de l'*Encyclopédie* ne lui suffisent pas... Il élève la voix, d'un ton un peu magistral, jusque dans le boudoir des jolies femmes et dans la cabane des bergères... L'*églogue* et l'*idylle* ne parviennent pas à se sauver tout à fait de la contagion universelle.

Moins encore le *théâtre*.... Le théâtre, qu'on avait appelé si souvent l'*école des mœurs*, pouvait-il échapper à la férule de ceux qui se croyaient destinés à être les réformateurs et les maîtres du genre humain?... Ce fut cette invasion de la philosophie sur la scène, qui fit, à mon avis, un grand tort au théâtre : les Muses en furent peinées. Il fallait leur laisser, du moins, cet asile : en Grèce elles avaient leur temple, et elles laissaient aux philosophes le Portique et le Lycée !

On peut remarquer, au nombre des bizarreries du dix-huitième siècle, digne sous tant de rapports d'étude et d'intérêt, que tandis qu'on démolissait tout, pour rebâtir à neuf la société, tandis que l'on ne respectait rien, à commencer par les croyances, on avait une vénération superstitieuse pour les préceptes d'Aristote ou d'Horace... il n'y avait, à cette époque, que le *Code de Boileau* qu'on pût dire *sacré* !

Mais que l'esprit philosophique se déguise sous le masque de *Mahomet* ou de *Brutus* ; qu'il se montre sur la scène larmoyant et langoureux, dans les drames de Diderot et de ses élèves ; ou qu'il y paraisse vif et pétillant, sous la veste de *Figaro*, la guitare à la main, pour mieux cacher ses dards acérés, c'est toujours la même tendance pour s'emparer aussi du théâtre... Il veut y placer un autre bélier contre l'ancienne société, qui déjà craque et s'écroule.....

Une révolution nous sépare de ces temps-là.

C'est peut-être à cause de cet événement, d'une si immense portée, que le siècle actuel ressemble peu, sous plusieurs rapports, à celui qui l'a immédiatement précédé.

Le dix-huitième siècle avait, si je puis m'exprimer ainsi, tous les caractères de l'adolescence : il était inexpérimenté, confiant, aventureux ; il aimait les théories, les systèmes ; il se laissait bercer d'illusions et d'espérances... Notre siècle montre plutôt les qualités de l'âge mûr ; il est froid, calculateur ; il fait peu de cas des théories et ne se passionne guère pour des systèmes... Il est si désillusionné de tout, qu'il a pris de bonne heure le surnom de *positif*, pour qu'on ne l'appellât pas *égoïste* !

Le dix-huitième siècle professait des principes fixes, s'exprimait par des aphorismes, prononçait des oracles. — Le siècle actuel est devenu plus modeste, à force de mécomptes ; il examine, il doute, il procède par tâtonnements... Il n'a pleine foi ni dans la vérité ni dans l'erreur !

Le dix-huitième siècle affichait l'impiété ; il regardait avec un sourire de dédain la religion de nos pères, comme un vieux préjugé... Notre siècle approfondit davantage la science, et il n'en devient que plus religieux... Il le devient aussi par lassitude : le doute le tourmente, et il aime surtout le bien-être !

En matière politique, la même différence se fait sentir : le siècle précédent avait tout à fait le *fanatisme de secte* ; il voulait assujettir le gouvernement des nations à des formules mathématiques, aussi rigoureuses qu'immuables... Il ne tenait aucun compte des anciennes traditions, des lois, des mœurs : tout

devait être compassé, ordonné d'après les règles d'une symétrie parfaite... C'était le système de Le Nôtre, transporté des jardins au régime des peuples !...

En philosophie, le dernier siècle se montre non moins systématique, non moins exclusif : il se laisse entraîner par le même esprit qui l'a égaré en *religion* et en *politique*... A force de tout soumettre aux étroites dimensions de son compas, il arrive presque à faire de l'homme une *machine*, une *statue*, qui, par hasard, sent et se meut !...

De notre temps, l'esprit philosophique se montre d'autant plus dégagé, plus libre, qu'il ne rampe point sur la terre par la crainte de regarder le ciel !... En devenant plus *spiritualiste*, la *métaphysique* a prêté un secours très-puissant à la *morale* ; et toutes les deux peuvent s'embrasser désormais sans méfiance, à côté de la *religion*.

Pour en revenir, Messieurs, à notre sujet, vous voyez à quel point *l'esprit du siècle fait sentir son influence sur la littérature* .. Point de système exclusif, point de théorie exagérée : dans la société des lettres, non moins que dans la société politique, on craint les *absolutistes* et les *niveleurs*... Tous les efforts qu'on a faits pour détruire les anciennes renommées sont restés sans effet : les grands hommes d'un autre âge sont encore sur leur piédestal. . On n'adore pas d'idoles aujourd'hui ; mais on n'en est plus à les briser, pour empêcher l'idolâtrie.

Pendant le cours du siècle dernier, on avait poussé jusqu'à la superstition l'obéissance aux préceptes de l'art ; ensuite s'est fait sentir une réaction en sens contraire, et on a voulu tout bouleverser... Toujours le même spectacle : après le *despotisme*, l'*anarchie*... N'aurons-nous jamais la *liberté* ?

C'est déjà quelque chose que de voir l'esprit, à la fois indépendant et sage, que l'on apporte à de certaines études, à celle de l'histoire par exemple. Au seizième siècle, l'histoire se montrait plutôt *littéraire* ; au dix-huitième siècle, elle faisait parade de *philosophie* ; de notre temps, elle cherche surtout les *faits*.

Le même esprit qui a porté la génération actuelle à refaire les études historiques s'est fait sentir dans le *roman* : à côté des *fiction*s on a désiré trouver des *faits véritables*. Si ce n'est pas un genre nouveau, on peut dire, du moins, qu'il a pris de nos jours une forme nouvelle. Le *roman* est devenu moins causeur et plus *dramatique* ; il fait agir ses personnages, au lieu de les faire disserter ; il met sous nos yeux de vrais tableaux ; il se rapproche de la *chronique*, dont il emprunte les détails précieux ; et il parvient quelquefois, dans les mains des grands maîtres, à devenir *plus vrai que l'histoire* !

La sensiblerie de l'ancien roman nous trouverait un peu froids ; et les leçons de haute philosophie que l'on y débitait autrefois courraient grand risque de nous endormir... Ce siècle n'est ni contemplatif, ni rêveur : il aime le mouvement, l'action ; il cherche quelque chose de *positif*, même dans le *roman* qui doit l'amuser !

C'est par une cause à peu près semblable que sont tombés dans l'oubli quelques genres de littérature jadis fort estimés : et il faudrait beaucoup de ta-

lent pour leur rendre leur ancien éclat. Nous, fils et héritiers d'une révolution, nous qui avons vu, de nos yeux, tant d'Etats bouleversés, tant de rois détrônés ou proscrits; nous qui avons vu Napoléon à Sainte-Hélène, pouvons-nous prendre un bien vif intérêt aux malheurs fictifs de Corydon ou de Tityre?... *L'épique et l'idylle*, qui font le charme des temps paisibles, se trouvaient à merveille dans la cour de Léon X ou de Louis XIV. Quand on s'ennuyait à Versailles; pourquoi ne pas rêver aux champs?...

Les bergers et les bergères, le chapeau à rubans sur la tête, et la boulette à la main, n'étaient que des gens de cour, aussi bien dans les *églogues* que dans les *ballets*.

Comme le siècle actuel n'aime pas l'afféterie et le fard, il ne peut pas se plaire à ce genre faux et controuvé; il n'est pas non plus assez simple et assez naïf pour trouver un véritable charme dans les beautés de la nature... Le *genre pastoral* ne lui va pas du tout.

On a prétendu que la *fable* était née dans l'Orient, et que le désir de donner des leçons aux puissants, sans trop encourir leur colère, lui avait donné naissance... Si ce fait est vrai, et il paraît vraisemblable, il explique aussi pourquoi la *fable* est presque délaissée de nos jours... Y a-t-il quelque homme assez puissant pour que l'on ait à craindre sa colère?... Cet artifice innocent est devenu tout à fait inutile, du moins par rapport aux rois; peut-être faudra-t-il s'en servir pour dire la vérité aux peuples!

La *candeur un peu enfantine* qui cachait la *petite malice de la fable*, et qui en faisait le charme, serait déplacée de nos jours... On pouvait être jadis *fabuliste et bonhomme*; à présent il faut avoir à la main le pineau de Juvénal, pour nous montrer *les animaux peints par eux-mêmes*!

Je n'oserais trop dire s'il est possible ou non de composer un *poème épique*, capable d'éveiller assez d'intérêt pour devenir tout-à-fait *populaire*; mais je ne crains pas d'affirmer qu'un pareil chef-d'œuvre est devenu, par le temps qui court, beaucoup plus difficile. — Y a-t-il quelque fait, dans l'histoire ou dans la fable, aussi grand, aussi merveilleux que ceux que nous avons vus nous-mêmes?... Les faits, ainsi que la lune, s'agrandissent par les nuages qui les enveloppent; il faut les regarder à une grande distance!... En rapprochant de nous les temps passés, en parcourant l'histoire un flambeau à la main, nous nuisons à l'*effet poétique*: la raison y gagne, mais l'*imagination* y perd!

C'est le propre de notre siècle d'examiner les faits, pour en connaître les plus minces détails... Nous prenons un fait, nous le mettons à nu sur le marbre, et nous en faisons une espèce d'*autopsie*... Le beau moyen, pour avoir de l'illusion!...

Le poète épique nous demande, pour nous séduire, pour nous charmer, un peu de foi crédule, pour ne pas dire aveugle; et nous ouvrons de grands yeux, et nous voulons tout toucher de nos mains!

Nous n'aimons pas qu'on se serve de la *machine mythologique*... elle est trop

ville, même à l'Opéra... Nous n'aimons pas non plus qu'on fasse intervenir, dans un sujet profane, la religion chrétienne, remplie d'une haute poésie (on l'a si bien démontré de nos jours !), mais qui, comme une vierge timide, craint de se mêler aux fêtes du peuple, et réserve ses chants pour l'autel !

Le temps des *enchantelements* et des *sorcières* est aussi passé ; nous recherchons les plus petites causes pour expliquer les faits ; nous nous plaisons à découvrir les ressorts et les ficelles qui font mouvoir les hommes dans cette grande comédie du monde... C'est, il faut l'avouer, un siècle étrangement *épique* que celui où l'on met sur la scène les *Marionnettes* et le *Verre d'eau* !

Les âges les plus avancés en civilisation sont peut-être les moins favorables à l'*épopée* ; nous la voyons naître, chez tous les peuples, dans les temps les plus reculés. Les poèmes d'Homère n'étaient, à ce que l'on prétend, que l'écho d'autres chants plus anciens... En Espagne, la poésie la plus ancienne qui soit parvenue jusqu'à nous, c'est précisément le poème du *Cid*, qui paraît appartenir au XII^e siècle... Vous avez aussi votre vieux poème d'*Alexandre*, et peut-être d'autres plus vieux encore... Quelque bizarre que cela puisse paraître, on dirait que la poésie, dans son enfance, s'amuse à jouer avec la trompette épique.

De nos jours, au contraire, tout semble conspirer contre l'*épopée* : et la civilisation, et les lumières, et la direction des esprits... la politique elle-même lui a fait peut-être un grand tort ! L'intérêt que les peuples attachent à la discussion de leurs affaires et aux luttes de la tribune, les fait assister avec plus d'indifférence aux combats des anciens héros !

On ne peut pas s'arrêter trop longtemps devant un fait, quelque grand qu'il soit ; l'attention est distraite par d'autres faits qui passent rapidement devant nous, comme dans une lanterne magique, et dont le bruit nous parvient par mille voix différentes... Qui sait si le *journalisme* n'aura pas tué l'*épopée* ?.....

Le théâtre, fort heureusement, n'a pas été atteint du même coup ; mais il n'a point échappé à tout danger. Voyez les efforts que l'on fait partout pour le mettre en harmonie avec l'esprit du siècle. — On avait cru d'abord que c'était une entreprise aisée ; mais l'illusion n'a pas duré longtemps. On commença par traiter le public comme on traite les gens blasés : on crut qu'il suffisait de lui donner du nouveau, et on tomba dans l'extravagance... En voulant éviter un écueil, on alla se briser sur l'écueil opposé.

Le vieux drame, a-t-on dit, était emmaillotté à peu près comme une momie égyptienne, pour qu'il tint peu d'espace et pût s'enfermer dans les trois unités... Il faut donc le délivrer d'entraves, en l'affranchissant du joug des règles... Laissons-le sans frein et sans bride ; il courra plus fier et plus beau !

Le résultat, cependant, ne répondit pas aux espérances. Le public, avide d'émotions, fut séduit, de prime abord, par l'éclat du talent et par l'attrait de la nouveauté ; mais il revint bientôt de sa surprise ; et il est arrivé, comme il arrive presque toujours, que la raison a fini par avoir raison.

Les esprits les plus passionnés pour le nouveau système ont reconnu la né-

cessité de modérer leur course ; car c'est souvent parce qu'on dépasse le but, qu'on ne l'atteint pas.

Ceux qui, dans le camp ennemi, avaient affiché d'abord la prétention de rester immobiles, en dénonçant comme une espèce d'hérésie la plus petite innovation, se sont vus forcés, eux aussi, de céder quelque peu de leur terrain..... Ils sont toujours attachés au vieux symbole ; mais ils n'ont plus la même foi dans les anciennes doctrines..... Ce ne sont plus des *puritains* ni des *jansénistes* littéraires, mais des *molinistes* bien doux et bien traitables, qui croient qu'avec le Parnasse *il est aussi des accommodements* !...

Voilà comment la lutte qui menaçait naguère d'offrir au monde le spectacle d'un combat à outrance, comme celui de Carthage et de Rome, où le parti vaincu devait tout à fait disparaître, s'est peu à peu ralentie ; voilà comment elle finira peut-être, comme toutes les guerres civiles, par une *transaction* !

Je ne crois pas, pour mon compte, que le public de nos jours puisse trouver un grand charme au drame grec, si simple, si naïf, si beau dans sa nudité même, comme la Vénus de Médicis ; mais je ne crois pas non plus qu'il faille nous montrer sur la scène des tableaux à la manière de Michel-Ange dans son *Jugement dernier*, avec cette multitude de figures, de tourments... et de démons, par-dessus le marché.

Ce n'est point par l'exagération des systèmes ni par des tours de force, mais par un esprit d'observation, sage et réfléchi, que l'on parviendra peut-être à adapter le théâtre aux besoins de la génération actuelle, *en le mettant d'accord avec l'esprit du siècle*.

Les progrès faits, de nos jours, dans la science historique rendent la tâche du poète beaucoup moins aisée ; le public est devenu plus sévère, plus exigeant. On accorderait difficilement, fût-ce même à Lope ou à Calderon, de montrer des Espagnols sous la tunique grecque ou sous la toge romaine ; et on aurait de la peine à entendre, même dans des vers magnifiques, *Orosmane* ou *Pyrrhus* débitant leurs amours *un peu à la française*.

Ce ne sont pas seulement les poètes, mais les peintres, les décorateurs, les costumiers mêmes qui sont obligés de fouiller dans les archives et de faire des études profondes, pour ne pas blesser le public dans le plus petit détail, dans le costume du dernier des comparses..... Feu lord Holland raconte, dans la *Vie de Lope de Vega*, avoir vu, dans sa jeunesse, Caton paraissant sur la scène de Londres avec une grande perruque à la Louis XIV... En Espagne, du temps de nos pères, le précepteur d'Alexandre (*el maestro de Alejandro*) se montrait comme un vieux pédagogue, en habit noir, l'épée au côté et le chapeau à trois cornes... Je ne sais pas ce qui se passait en France vers la même époque, quoique je n'ignore point que chez vous on a attaché plus d'importance à cette *partie érudite* de l'art, à commencer par vos sculpteurs et vos peintres... ; mais le fait est que partout a eu lieu une véritable révolution, et que, dans cette révo

lution , à côté des hommes de lettres , on voit figurer des acteurs illustres , tels que Lekain , Kemble , Maizeux , Talma.....

Le goût des voyages , et la communication plus fréquente entre les différents peuples , ont rendu aussi plus nécessaire l'étude de ce qu'on est convenu d'appeler *la couleur locale*... Dans d'autres siècles , on savait à peine ce qui se faisait au delà des frontières ; maintenant , on s'informe chaque matin de ce qui se passe à la Chine et dans l'Afghanistan !

La grande activité qui distingue notre siècle influe puissamment sur le théâtre... On exige plus d'animation , plus de mouvement dans le drame ; qu'il s'arrête le moins possible , et qu'il s'empresse d'arriver au but.

Le public , dans son impatience , souffre à regret les récits minutieux , les confidences inutiles , les longs dialogues , quelque beaux qu'ils soient ; il prend trop à la lettre , par rapport au théâtre , le vieux dicton anglais : *le temps , c'est de l'or* ; et il ne veut pas le perdre... Comment souffririons-nous les acteurs devisant , immobiles sur la scène , nous qui parcourons le monde à la vapeur ?.....

Chaque siècle a ses goûts ; et il faut en tenir compte , si l'on veut réussir sur la scène. C'est au théâtre que s'exerce , plus encore que partout ailleurs , l'empire de la *démocratie* , dans laquelle se réfléchissent , comme dans un miroir mobile , les passions , les idées , l'*esprit de l'époque*.

Né d'une révolution qui a bouleversé le monde , notre siècle est grave , sérieux : on s'en aperçoit même dans ses amusements ; il est moins facile de le faire rire que de le faire pleurer..... On voit paraître cent *dramas* pour une *comédie* !

Toute la littérature montre le même caractère : dans les genres les plus frivoles , dans les accès de la gaieté , on découvre quelque chose de triste et de sombre au fond de la pensée. On voit un siècle condamné à un enfantement douloureux , entre les souvenirs d'un passé qui a laissé des traces si profondes , et l'incertitude d'un avenir qu'il envisage avec effroi. Il fait précisément ce que font les gens qui souffrent de malaise , sans trouver de repos nulle part... il marche , il marche , il marche toujours , sans savoir lui-même où il pourra s'arrêter !.....

Ma tâche est finie , Messieurs , ou plutôt je viens d'en indiquer le terme. — Je sens tout ce qu'il y avait de plus et de mieux à dire sur le vaste sujet dont notre digne président a relevé toute l'importance... mais il aurait fallu , pour en saisir l'ensemble , plus de temps , plus de loisir , et surtout plus de connaissances que je n'en possède...

J'ai dû me borner à imiter ces voyageurs , qui cueillent en passant quelques fruits , sans même s'arrêter sur la route..... C'est à vous , Messieurs , maîtres du champ , à y entrer de plain-pied ; vous y trouverez une belle récolte !

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES SÉANCES DU HUITIÈME CONGRÈS DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

ANNÉE 1842.

QUATRIÈME SÉANCE.

Présidence de M. Le Peletier d'Aunay.

L'ordre du jour appelle la discussion de cette question : Exposer les doctrines philosophiques de Leibnitz, et en apprécier l'influence sur la philosophie moderne.

La personne qui s'était chargée de cette question n'ayant pu venir la traiter, M. Robert (du Var), averti à la dernière séance seulement, s'en est acquitté à la satisfaction de l'auditoire.

Après avoir représenté Leibnitz comme un esprit essentiellement métaphysique et mathématicien, et dit qu'il y avait en lui du Platon et du Pythagore; après avoir tracé un tableau des nombreuses connaissances de ce philosophe; il cherche (ne pouvant tout examiner) quels sont les principes constitutifs de sa philosophie.

Il explique d'abord que Leibnitz est parti, dans toutes ses recherches, de cet axiome : « Rien n'arrive sans raison. Cherchons donc la raison de ce qui est. » Cette raison ne se trouve pas dans les causes secondes; en s'en tenant à celle-ci, on remonte indéfiniment, il est vrai, mais sans jamais arriver à une solution. Donc il faut admettre une cause *suffisante*. Cette cause suffisante ne se trouve qu'en Dieu. Il y a en Dieu intelligence, volonté et puissance. Par l'intelligence, Dieu a conçu l'idée, non-seulement du monde actuel, mais d'un grand nombre d'autres mondes. Si donc sa volonté a choisi celui-ci de préférence à tous les autres, si sa puissance l'a exécuté, il faut qu'il ait eu quelque *raison* d'en agir ainsi. Or, cette raison, quelle peut-elle être, sinon que notre monde, tel que Dieu l'a fait, est le meilleur possible? — Ainsi Leibnitz arrivait à l'*optimisme*.

Et cependant, pourquoi le mal et les souffrances?

Dieu n'a pas voulu directement ce mal et ces souffrances; mais ils sont une conséquence inséparable de ce qui est. Tout, dans le monde s'enchaîne, se pousse ou s'attire; rien n'arrive qu'en vertu de lois qu'on ne saurait éluder. C'est l'océan, dont toutes les gouttes sont en contact et se communiquent mutuellement leurs impulsions.

Le Panthéisme, n'est pas dans Leibnitz; Dieu est, selon lui, en dehors du monde; il a livré la machine ronde à ses mouvements, parce qu'ayant tout prévu, il avait tout réglé par un seul acte de sa volonté. Au moyen des monades,

qui sont entre elles comme ces gouttes de l'océan, et qui se communiquent aussi tous leurs mouvements, l'intervention continuelle de Dieu n'est pas nécessaire. Le premier mouvement une fois donné, Dieu a pu laisser aller la chose.

Qu'étaient-ce que les monades, dans l'esprit de Leibnitz ? Des substances simples. Il y en avait de sensibles, mais non intelligentes, et d'autres qui étaient tout à la fois sensibles et intelligentes ; elles étaient impénétrables les unes aux autres ; chacune avait en quelque sorte sa personnalité.

Leibnitz admettait l'*innéité*, c'est-à-dire une vie antérieure ; c'était une suite de ces mouvements communiqués de monade à monade, sans interruption. Il admettait ainsi une préformation, et la réminiscence de Platon ; le pressentiment, la prédisposition à la vie future.

Arrivant à l'influence que Leibnitz a pu exercer sur la philosophie moderne, l'orateur annonce qu'il va l'expliquer brièvement.

1° Il a contribué à faire prédominer l'idéalisme contre la philosophie de Locke ; il a imprégné toute la philosophie allemande d'idéalisme, et cette philosophie elle-même a agi sur celle des autres nations, et particulièrement de la France. Leibnitz était un homme universel ; son influence se faisait sentir en tout.

Il intervint auprès de Bossuet pour la réunion des églises, car il était bon chrétien : il expliquait tout sans miracles ; et, en effet, l'action imprimée par Dieu ne pouvait pas les admettre. Si Bolingbroke et d'autres tirèrent l'épicurisme des principes de Leibnitz, c'est qu'ils les avaient mal compris. Voltaire donna un instant dans cette direction par la même cause.

2° Leibnitz eut encore une autre influence : c'est lui qui le premier émit l'idée du progrès ; il la formula ainsi : « Le présent, fils du passé, est gros de l'avenir. » Pascal, Charles Perrault en ont donné en forme les premières notions claires, mais Leibnitz a eu le mérite de l'invention.

L'orateur finit en exprimant l'espérance que Leibnitz sera un jour le lien entre la philosophie allemande et la philosophie française, et peut-être entre la philosophie et le christianisme.

M. Delphine. — Il ne conteste pas l'exposé que vient de faire M. Robert (du Var), mais toutefois cet exposé lui fait naître des doutes nombreux.

Leibnitz, qui a souvent écrit en français, lui paraît avoir personnifié la philosophie française ; il tient le milieu entre le mysticisme, le matérialisme et le spinozisme. Leibnitz a cru aux idées innées ; et cependant qui peut prouver qu'il y ait des idées innées ? N'est-ce pas cette impossibilité qui a forcé la philosophie à y renoncer ? Quand Leibnitz est parti de ce principe : — Tout vient de moi pour aller à Dieu, — il voulait appliquer la religion et la philosophie à la société. Son esprit était essentiellement pratique ; il n'aimait pas à se tenir dans le régime des abstractions. Comme bien d'autres, Leibnitz s'est montré intolérant contre quiconque n'adoptait pas ses idées ; Bossuet l'était aussi ; aujourd'hui M. Cousin, M. Pierre Leroux, ne le sont pas moins. Newton a été mal jugé par Leibnitz.

Son système sur les monades n'a pu se soutenir ; il est abandonné.

L'optimisme de même ; admis, il conduit au fatalisme.

Il avait conçu le projet d'une langue universelle, mais il n'a pu l'exécuter ; le temps seul a mieux fait que lui, en élevant à ce rang la langue française, en qui on a reconnu avec justice tous les caractères que Leibnitz voulait donner à sa langue universelle. Deux choses ont contribué à accroître l'influence de Leibnitz : la première, c'est la manière dont toutes les parties de son système s'enchaînent entre elles, ce qui fait de lui un philosophe très-complet ; et la seconde, qu'il a écrit parfaitement en notre langue, ce qui a contribué à vulgariser rapidement ses idées.

M. Vincent. — Il n'a pas été peu étonné d'entendre dire à M. Robert (du Var), dans son exposé, que Leibnitz était un *bon chrétien*. C'est pour prouver, au contraire, que toute la philosophie leibnitsienne est hostile au christianisme, qu'il a demandé la parole.

D'abord, c'est un singulier chrétien que celui qui détruit, comme l'a dit M. Robert (du Var), les miracles, qui rend inutiles Moïse et même Jésus-Christ.

Rien de plus inconciliable avec le spiritualisme chrétien que les monades, qui sont matières, et pourtant sensibles et intelligentes. En physique, il est encore plus difficile d'expliquer comment ces monades qui sont les premiers éléments des composés, ou des corps, sont néanmoins simples et sans parties. Est-il possible qu'un corps résulte de l'agrégation d'éléments simples ?

Le système de l'harmonie préétablie n'est pas conciliable avec la liberté de l'homme. Il ne consiste pas, comme l'a dit M. Robert (du Var), en ce que chaque monade est en harmonie avec les autres. C'est une manière particulière dont Leibnitz voulait expliquer l' inexplicable union de l'âme et du corps. Venant à la comparaison des deux horloges de Leibnitz, M. Vincent fait ressortir l'impossibilité de retrouver là la liberté humaine.

Le système de Leibnitz mène droit au panthéisme ; car, selon lui, ces monades dont tout se compose, quelle est leur origine ? Elles sont sorties de Dieu, par un certain rayonnement, par une certaine émanation ; Leibnitz a appelé cela fulguration ; donc les monades sont un produit de la substance même de Dieu ; par conséquent tout vient de Dieu, non pas, comme le christianisme l'entend, par création, mais par émanation, ce qui est bien l'idée panthéistique.

Il voulait, dit M. Robert (du Var), idéaliser la matière. Non ; c'est bien plutôt l'idée qu'il a matérialisée en donnant la sensation et l'intelligence aux monades.

Il ne comprend pas qu'on puisse faire honneur à Leibnitz d'avoir été le premier à développer l'idée de progrès. D'abord l'axiome qu'on a cité de lui exprime-t-il le progrès tel que nous l'entendons ? Non, il exprime seulement que tout marche, et que, dans cette marche générale, les êtres se poussent les uns les autres ; c'est son idée des monades mises en mouvement ; c'est l'idée de M. Robert (du Var), quand il nous a parlé des gouttes de l'océan. La première impulsion donnée, un instant conduit au suivant, celui-ci à un autre, le jour actuel

conduit à demain, etc., et tout ce qui a précédé est ainsi la cause de ce qui est, et ce qui est deviendra la cause de ce qui sera.

La preuve que Leibnitz n'a pu enseigner le progrès, c'est que l'idée est complètement inconciliable avec l'optimisme. Si tout est parfait, voulez-vous me dire ce qu'on peut ajouter à la perfection ? Si tout est au mieux, le progrès est impossible.

M. Robert (du Var) convient que Leibnitz n'est pas chrétien dans ses ouvrages ; mais cela, dit-il, est arrivé à son insu ; il avait les meilleures intentions du monde. Il en a été de même de Descartes. Il avoue que l'objection tirée de l'optimisme comme opposé au progrès ne lui paraît pas facile à refondre. Il y a eu contradiction sur ce point dans les idées de Leibnitz. Quel philosophe a toujours su se garantir de la contradiction ? Il n'est pas facile non plus d'expliquer comment le panthéisme n'est pas dans l'idée d'*émanation* des monades, ou de *fulguration*. Sans doute Leibnitz n'avait pas aperçu ces conséquences.

M. Delépine est frappé des mêmes contradictions, et les explique à peu près comme le précédent orateur. Il ajoute qu'il y a deux problèmes à résoudre en philosophie : la liberté et l'ordre.

Sur ces problèmes, grand nombre de systèmes.

Leibnitz est venu donner le sien comme les chrétiens donnent le leur.

Sans doute les idées chrétiennes donnent la meilleure solution ; mais on doit avoir gré à la philosophie de s'efforcer d'élucider les mêmes questions. Selon lui, on ne peut même bien prouver la nécessité de Dieu que par la révélation.

M. Reybert des Plantades, vénérable vieillard, se présente à la tribune et témoigne par quelques paroles son regret de voir la religion se diviser et par conséquent s'affaiblir. Il exprime le désir que l'on s'occupe enfin à tout concilier. Il ne paraît pas fort embarrassé des concessions à faire ; selon lui cela irait tout seul.

M. Delépine trouve cette idée très-belle ; il faut une unité, eh bien ! elle existe dans le catholicisme romain.

M. Robert (du Var) dit que le christianisme a eu l'unité à certaines époques, par exemple avant Jérôme de Prague, avant Mahomet, etc., mais depuis cette unité a disparu. Aujourd'hui les peuples aspirent à une unité plus large. Il demande à M. des Plantades ce qu'il entend par *unité*. Celui-ci répond que ceux qui ont divisé la religion chrétienne ne l'ont fait que dans leur intérêt privé.

M. Delépine trouve cette réponse très-dangereuse. Il faut, selon lui, distinguer entre l'unité, la mosaïque, le salmigondis. Le protestantisme anglais surtout conduit au déisme : c'est un dissolvant. — A partir d'ici, la discussion se trouve entraînée sur le terrain de la théologie, et la philosophie de Leibnitz est entièrement oubliée. Nous ne suivons point les orateurs au milieu de ces digressions, qui ont pu intéresser l'assemblée, mais qui n'étaient plus dans le sujet.

La séance est levée à quatre heures et demie.

Personne ne demandant plus la parole sur la question relative à Leibnitz, M. Renzi est appelé à la tribune pour lire son mémoire sur les motifs réels de la condamnation de Galilée.

Après un historique des faits très-clair et très méthodique, M. Renzi conclut que le premier motif de la condamnation de Galilée fut la haine des Jésuites, qui, avec tous les anciens professeurs, voyaient leurs doctrines renversées, leur enseignement déserté pour celui de Galilée et de ses disciples, et partant leur puissance menacée.

Il conclut en second lieu, que le pape Urbain VIII, longtemps partisan déclaré de Galilée, ayant été circonvenu par les Jésuites, qui lui persuadèrent que Galilée, dans ses dialogues sur le système du monde, l'avait représenté sous la figure de Simplicius, péripatéticien ignorant et ridicule; que le pape, dis-je, avait fini par devenir pour Galilée un ennemi aussi terrible qu'il avait été autrefois son zélé partisan, et que, par conséquent, l'amour-propre du pape fut le second motif de la condamnation de Galilée.

On lit ensuite un autre mémoire, envoyé par un membre de l'Institut Historique, M. Guinoyseau, sur le même sujet. Les conclusions de ce mémoire sont plus acerbes : 1^o l'impossibilité d'admettre pour vérités deux opinions contraires, exclusives l'une de l'autre ; 2^o La nécessité ou plutôt le devoir de la part des sept cardinaux qui ont jugé l'astronome florentin, de maintenir intacte la foi aux saintes Écritures.

M. Vincent. — Il s'attache d'abord à prouver que, quels qu'aient été les motifs de la condamnation de Galilée, la décision rendue alors par le pape et les sept cardinaux n'était pas une décision de foi. Le pape ne parlait là que comme président un tribunal ordinaire, et non comme chef de la chrétienté, et, comme on dit, *ex cathedra*. D'ailleurs, quelle peut être l'autorité du pape sur des questions en dehors de la foi, sur une question d'astronomie, par exemple?

Les deux motifs allégués par M. Renzi lui paraissent expliquer suffisamment cette condamnation, savoir : la haine des Jésuites, et la manière dont ils surent intéresser dans l'affaire l'amour-propre d'Urbain VIII.

Abordant ensuite la question théologique, c'est-à-dire l'objection tirée du passage de Josué contre la véracité du récit biblique, M. Vincent établit d'abord qu'à l'époque de Josué, comme depuis lui jusqu'à Copernic, l'opinion universellement admise sur le système du monde était que le soleil faisait en vingt-quatre heures le tour de la terre; que c'était bien lui et non la terre qui était en mouvement. Donc Josué, pour être compris, ne pouvait pas se servir d'autres expressions que celles dont il s'est servi. Dieu ne nous a pas donné ses Écritures pour nous faire un cours de toutes les sciences, notamment un cours d'astronomie. Jugez un peu quel étonnement Josué aurait causé autour de lui s'il

avait dit : *Stas, terra*. Personne n'aurait compris la merveille qui s'était opérée.

D'ailleurs, est-il bien vrai que le soleil n'ait pas de mouvement ? Les astronomes lui reconnaissent un mouvement sur lui-même, qu'ils appellent de *rotation*. Qui sait au juste quel rôle joue le soleil dans le système entier du monde ? Qui sait si ce mouvement sur lui-même ne donne pas à tout le reste de la machine le branle et le mouvement, et si, arrêter ce mouvement de rotation, ce n'est pas arrêter en même temps tout le reste, même la terre ? Dans ce cas, l'expression biblique serait de la plus grande justesse.

Du reste, quand on se représente l'époque à laquelle vivait Galilée, quand on réfléchit quel respect on avait pour l'Écriture sainte, quelle opinion on avait de sa véracité sur tous les points, on comprend que Galilée dut choquer fortement cette opinion religieuse en émettant un système qui semblait l'attaquer sur un point. Jusque-là il se trouvait seul contre tous ; nul n'aurait osé dire que tout savant qu'il était, il devait avoir raison. Sans doute les savants avec lesquels il conversait en particulier, à qui il expliquait les preuves de son système, pouvaient être convaincus : Urbain VIII lui-même en est la preuve ; mais il ne pouvait assez développer à l'oreille de tout le monde les mêmes preuves, et le fait nouveau qu'il venait établir était de sa nature contraire à la croyance religieuse de tous, ou du moins propre à la choquer tout d'abord.

M. Delépine admet aussi que ce n'est pas comme chef de la chrétienté, ni par une décision de foi, que le pape a condamné Galilée.

Il attribue cette condamnation à l'inquisition, et il peint à grands traits les abus auxquels devait donner lieu infailliblement l'institution en elle-même. Il représente les Jésuites comme ayant eu pour but d'établir le pouvoir théocratique. Il a été élevé par eux ; les souvenirs de Saint-Acheul restent gravés dans son esprit, et ne lui laissent aucun doute que tel ne fût le dessein des Jésuites.

M. Siméon Chamnier pose un dilemme. Par qui Galilée a-t-il été condamné ? par des savants, ou par des théologiens ? Il lui paraît impossible que ce fût par des savants ; car il suffit d'examiner les faits pour comprendre la supériorité de son système sur les systèmes de l'antiquité, et sur celui qui régnait généralement à son époque. Il fait des calculs pour montrer quel cercle immense le soleil aurait à décrire chaque jour, et par conséquent quelle rapidité inconcevable il lui faudrait pour le parcourir, si, au lieu d'être en repos, il avait à exécuter le mouvement qui s'explique si naturellement dans l'autre système.

Donc ce sont des théologiens qui ont jugé Galilée. En avaient-ils le droit ? Non, assurément. Galilée était sur le terrain de la science ; il fallait par la science aussi le réfuter ou se taire.

La question est considérée comme épuisée, et, rien n'étant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à quatre heures.

L'ordre du jour appelle la suite de la discussion sur le mémoire de M. Renzi : Quelles furent les véritables causes de la condamnation de Galilée? Personne n'ayant plus demandé la parole, la discussion est fermée.

La parole est à M. Dedam-Delépine pour la lecture de son mémoire sur cette question : Quel fut l'état des lettres en Angleterre, sous le règne d'Elisabeth?

On écoute avec un vif intérêt les développements de cette question par l'orateur, dont tout le monde a pu, cette année, apprécier le mérite toujours croissant.

Avec le règne de Henri VIII commencent les disputes théologiques. La société était catholique; elle se fit protestante; la littérature fut biblique. Cependant, malgré cette révolution, l'euphémisme, c'est-à-dire l'exagération, l'affecterie du langage poétique régnait à la cour. Mais voilà que s'ouvre le règne d'Elisabeth : avec l'ordre favorable aux développements du génie, on voit naître l'amour des sciences, des lettres et des grandes entreprises. Le luxe, la galanterie règnent à la cour; la reine encourage les poètes, protège les navigateurs, et, sans alliés, elle élève la puissance de l'Angleterre, malgré la jalousie des nations voisines, malgré les attaques de Philippe II, dont l'*invincible armada* est engloutie dans les flots. Cavendish, Drake, sir Walter Raleigh portent au loin le pavillon de l'Angleterre. Honteux de leur ignorance et piqués à la vue des faveurs que la reine prodigue aux poètes, et surtout aux poètes qui la flattent, les gentilshommes se donnent à l'étude des lettres, et rivalisent de zèle : on est courtisan, poète et guerrier. Le comte d'Oxford, l'infortuné comte d'Essex, sir Walter Raleigh, Philippe Sydney, frappé si jeune à la bataille de Stephen, font entendre des chants pleins de grâce et de naturel. Edmond Spenser, surnommé l'Arioste de l'Angleterre, quoiqu'il soit froid et ennuyeux à la mort, chante, dans son poème des fées, la reine Elisabeth, la reine vierge, *maiden queen*, comme elle aimait à se faire appeler. Elisabeth paraît sous la figure de la reine des fées, Faery; ses favoris sont représentés par douze vertus qui l'accompagnent, sans compter la vertu de la munificence, représentée par Arthur, c'est-à-dire sir Philippe Sydney. Edmond Spenser fut comblé de biens, quoique son poème soit resté inachevé. Pendant qu'Elisabeth encourageait les lettres, fondait, au milieu des agitations politiques et religieuses, la puissance de l'Angleterre, un homme d'un génie bien supérieur avait peine à se faire connaître sur un modeste théâtre. Enfant du peuple, élevé au milieu des querelles religieuses, témoin de sanglantes catastrophes, W. Shakespeare en reçoit une impression profonde qui se retrouve dans toutes ses œuvres. Il compose ses pièces pour le peuple, et il les joue lui-même devant le peuple. La cour ne les connaît pas. Le caractère distinctif de son génie, c'est de peindre les hommes tels qu'ils sont; il déshabille les grands et les rois aussi bien que les coupables, et il met

leur cœur à nu devant nous. Dans son drame, un fait s'enchaîne à l'autre et le rend nécessaire ; de là une puissante unité d'action. Il unit le tragique au comique, mais seulement pour donner aux caractères plus de vérité. Dans ses comédies, où il fait passer devant le spectateur tous les scènes de la vie, et malgré des défauts de style, malgré le mauvais goût du temps, ces scènes sont pleines de poésie et de naturel. Fletcher et Beaumont, ses émules ou ses imitateurs, ont fourni, dans leurs ouvrages comiques, une course encore plus inégale et plus vagabonde ; ils n'en sont pas moins très-remarquables. Presque seul, le gracieux Benjohnson parvint à donner à la langue anglaise une pureté et une perfection qu'elle ne connaissait pas encore. Soldat d'abord, comédien ensuite, puis auteur comique, il reste toujours pauvre. En critiquant Shakspeare, il fait des comédies parmi lesquelles on remarque surtout un chef-d'œuvre, *la Femme silencieuse* ; il fait des vers, et son recueil en renferme de très-beaux ; mais il n'en reste pas moins fort au-dessous de son rival.

On a compté sous ce règne soixante-quatorze poètes qu'il est inutile d'énumérer ; leurs noms n'ajouteraient rien à la gloire de leur pays.

M. Delépine n'a pas voulu, dit-il, parler des savants, des philosophes, de Bacon ; il a pensé que leur voix était trop grave pour se mêler aux accents de la poésie. Sa thèse était purement littéraire.

M. Fresse-Mouval, qui a demandé la parole, se présente à la tribune ; il trouve que M. Delépine n'est pas tout à fait entré assez profondément dans le sujet. Par exemple, en parlant de Shakspeare il n'a pas assez mis en relief un certain point de vue, qui, selon lui, est d'une grande importance. Dans les drames de cet auteur, l'intérêt n'est pas, comme dans le théâtre ancien, concentré sur un seul personnage ; chaque personnage qui apparaît sur la scène joue un rôle important en lui-même. L'attention se trouve ainsi disséminée, tandis que chez nous un seul personnage est le centre de tout ; tout se fait par lui ou pour lui.

M. Savagner signale une autre omission. L'auteur du *Mémoire* a eu le tort de ne parler que de la poésie. Or la poésie ne compose pas à elle seule toute la littérature ; il a laissé entièrement dans l'ombre la philosophie, par exemple, et les sciences. L'orateur pense qu'il aurait aussi fallu comparer la littérature anglaise à cette époque avec celle des autres peuples ; signaler l'influence des diverses individualités sur la littérature. Enfin un fait littéraire d'une grave importance lui paraît aussi avoir été à tort oublié par M. Delépine : c'est l'apparition, sous le règne d'Élisabeth, du premier journal régulier, *le Mercure*, dont Bacon était un des collaborateurs.

M. Delépine ne conteste pas la justesse de quelques-unes de ces observations ; seulement il soutient avoir dû s'abstenir de parler de la philosophie, parce que la question qu'il a traitée appartenant à la seconde classe, il n'a pas cru devoir sortir des limites de cette classe. Il pense que c'est dans le théâtre seul qu'il faut chercher le véritable caractère de la littérature de cette époque. Tout le nou-

veau système littéraire consiste dans l'unité avec variété, opposée à l'unité monotone. Shakspeare est le premier qui ait secoué le joug des anciennes règles, et c'est à lui que remonte l'école appelée aujourd'hui romantique. L'école classique suppose les hommes autres qu'ils ne sont ; elle les suppose invariables et toujours les mêmes ; l'auteur anglais a jugé, au contraire, que les hommes étaient rarement d'accord avec eux-mêmes, et qu'il fallait les peindre tels qu'ils sont.

M. Fresse-Monval revient sur ce qu'il a dit, et soutient que ce n'est point là la seule raison qui ait fait sortir l'auteur anglais des règles classiques : c'est le principe démocratique, qui commençait dès lors à se développer et à tout envahir. Au lieu de rechercher comme autrefois les applaudissements des rois, des grands, d'une cour, c'était au peuple que le poète s'adressait ; c'était du peuple qu'il recevait ses inspirations. Les mêmes causes ont produit chez nous les mêmes effets.

M. Delépine réplique en peu de mots qu'il ne voit point en Shakspeare le représentant du principe démocratique. Jamais, au contraire, l'absolutisme n'avait été aussi complet que sous Élisabeth. Si quelque esprit a influé sur le développement de ce grand génie, c'est l'esprit des trouvères et les littératures étrangères du moyen-âge. Rien n'indique qu'il eût un but, un système arrêtés.

Il est vrai, répond M. Fresse-Monval, que le despotisme fut lourd au temps d'Élisabeth ; mais le poète est essentiellement l'homme de l'avenir. Le pouvoir absolu, particulier alors à l'Angleterre, n'empêchait pas l'influence de l'esprit démocratique, qui naissait partout à l'extérieur, et déjà même fermentait au dedans.

M. Delépine résume la question, qui est reconnue épuisée,

M. E. Breton lit ensuite son mémoire sur l'*Histoire de l'improvisation en Italie*. La discussion en est renvoyée à la séance suivante.

SEPTIÈME SÉANCE.

Présidence de M. Le Peltier d'Aunay.

Dans son mémoire, M. E. Breton, qui a voyagé en Italie et appris à connaître tout ce que cette terre natale des beaux-arts renferme de merveilles en tout genre, fait connaître qu'il regarderait comme indigne d'avoir fait un si beau voyage quiconque n'aurait pas fixé son attention sur tout ce que l'Italie produit de beau, non-seulement dans les arts plastiques, mais aussi dans la littérature et les œuvres de l'esprit.

Il a donc, lui, artiste, quoique voyageant dans un autre but, étudié aussi tout ce qui a rapport à la littérature en général, et, comme l'improvisation y tient par des liens intimes, et que l'Italie est la terre classique, en quelque sorte, de l'improvisation, il a dû assister à ces sortes de tours de force qui y sont si fréquents, et qui sont si propres à exciter l'étonnement de l'étranger.

Il commence par définir ce qu'on entend par *improviser* et par le mot *improvisateur*. Ces mots dérivent de la langue italienne, *improvisare*, *improvisatore*.

Le talent d'improviser est un talent naturel ; il est plus fréquent chez les peuples sauvages que chez les peuples civilisés. L'improvisation, au dire des voyageurs, se retrouve en Amérique, chez les peuplades les plus barbares, au milieu des pompes nuptiales, des cérémonies funèbres ou des fêtes guerrières. Les premiers poètes grecs, d'après les témoignages des auteurs anciens, paraissent avoir été des improvisateurs. D'après un texte positif d'Eustathe, Homère n'était pas autre chose. Alexandre affectionnait son improvisateur Chérille. Platon représente évidemment un *improvisateur*, quand il parle du poète au moment où il est saisi par le génie de l'inspiration.

A Rome on connut plusieurs *improvisateurs* ; mais aucun ne fut plus célèbre qu'Isée, au temps de Pline le Jeune. Ovide semble s'être présenté lui-même comme improvisateur quand il a dit :

Quiddam tentabam scribere versus erat.

Cicéron ne paraît pas avoir fait grand cas de l'improvisation poétique, qu'il appelle *audax negotium et impudens*.

L'improvisation en vers semble être une production du sol de l'Italie, grâce à l'imagination ardente de ses habitants, à l'abondance et à la flexibilité de sa langue. Le plus ancien improvisateur dont l'histoire fasse mention est Serafino Aquilano, né en 1466 à Aquila, nourri de la lecture du Dante, de Pétrarque, attaché d'abord au cardinal Ascanio Sforza, puis au roi de Naples, puis au duc d'Urbain, au marquis de Mantoue, au duc de Milan, et enfin au trop fameux César Borgia. Non-seulement il improvisait ses vers, mais en les improvisant il les accompagnait de son luth ; ce qui ne contribua pas peu à le rendre célèbre. Ses vers improvisés sont oubliés. Il mourut en 1500.

Après lui on cite Bernardo Accotti, dont l'Arioste a dit, dans la dixième strophe de son XLVI^e chant d'*Orlando furioso* :

Il gran lume Arétin, l'unico Accotti.

Il arriva à Rome sous Léon X, qui lui accorda le titre aussi lucratif qu'honorable de secrétaire apostolique. Il sut tellement mettre à profit ses talents, qu'il reçut du pape, ou acquit du produit de ses libéralités, le duché de Népi, qu'il transmit à ses enfants. Quand il devait réciter ses vers, à Rome, dit son licencié compatriote l'Arétin, les boutiques se fermaient comme en un jour de fête. Un jour, devant le pape, il produisit une telle impression, en récitant des stances sur la *Mère des douleurs*, qu'il fut plusieurs fois interrompu par les cris : *Vive longtemps le divin poète !* Mais ce vœu ne s'est pas accompli. Rien que de très-médiocre ne resta de ce poète, mort en 1536.

On cite, parmi les improvisateurs de la fin du XV^e siècle et du commencement du XVI^e, Nicolo Leonicensi, Mario Filelfo, Pamphilo Sani, Ippolyto da Ferrara, Giovanni-Baptista Strozzi, Nicolo Franciotti, et Cesara de Peno. Il y a plus : sous le même pontife Léon X, on vit même des improvisateurs latins, tels que Brandolini, Marone, etc. ; le premier attaché à Mathias Arvis, roi de Hongrie.

Vinrent ensuite les deux frères Christoforo et Rafaële Sardi, tous deux aveugles. Une fois on proposa pour sujet, au premier, l'*Histoire naturelle de Plin*, et, dans une improvisation brillante, il analysa cet immense ouvrage, sans omettre un seul point intéressant. Après des détails curieux sur Marone et Querno, il passe à Giovanni Gazoldo, que Léon X fit fustiger en public pour avoir fait de mauvais vers ; à Girolamo Britonio, que le même pape se plaisait à badiner ; à Baraballo, de Gaëte, aussi célèbre, plus célèbre peut-être par son ridicule amour-propre, que par ses vers improvisés.

Léon X avait beaucoup encouragé les poètes latins improvisateurs. A sa mort ils disparaissent. Les improvisateurs en langue vulgaire les remplacent. Alors c'est un déluge d'improvisation ; on ne peut plus citer que les noms les plus célèbres en ce genre.

Il cite Silvio Antoniano, né à Rome en 1540, surnommé Poëtino, et devenu cardinal, grâce à son talent de poète improvisateur. Un soir qu'il improvisait, un rossignol, attiré sans doute par l'harmonie de ses chants, vint en quelque sorte rivaliser avec lui ; Silvio, acceptant le défi, quitta son sujet, loua le rossignol en vers si harmonieux, que tous les auditeurs battirent des mains et furent émus jusqu'aux larmes.

A la fin de ce siècle, frère Philippe, religieux augustin, reçut le surnom d'*Homère des improvisateurs*.

Au XII^e siècle parut le véritable chef des improvisateurs, le chevalier Perfetti, né à Sienné en 1680. Il commença par étudier et se procurer un vaste fond de science et d'érudition. Sous Benoit XIII on lui donna, en présence de douze juges, douze sujets de théologie, de physique, de mathématiques, de jurisprudence, de morale, de poésie, de médecine, de gymnastique et de philosophie ; il sortit victorieux de cette redoutable épreuve, et obtint un triomphe incomparable. Il mourut en 1747, et sa mort fut encore un triomphe pour lui, tant ses obsèques furent magnifiques.

Le célèbre Métastase se distingua aussi, dès son enfance, par un rare talent d'improvisation.

L'auteur du mémoire cite ensuite plusieurs femmes qui se sont rendues célèbres par leur talent d'improvisation ; entre autres Cecilia Micheli, de Venise ; Giovanna da Santi, Barbara da Correggio. Toutes furent surpassées par la fameuse Carilla, choisie par M^{me} de Staël comme l'héroïne de son plus charmant ouvrage. Cette improvisatrice reçut les honneurs du triomphe au Capitole, en 1776. Il cite encore l'*Amarilla Etrusca*, la célèbre et ingrate Bandollini, qui, après avoir été protégée par toute la famille de Napoléon, n'attendit pas même les

Cent-Jours pour chanter devant le duc de Modène *la Chute des Titans*.

L'auteur cite encore quelques noms d'improvisateurs italiens, plus ou moins connus; après quoi, il parle d'une classe d'improvisateurs qu'on pourrait appeler infime, qui vont débitant leurs vers non plus dans les salons, mais dans les carrefours, et dont quelques-uns méritent d'être remarqués. Il en cite un, qu'il rencontra un jour au Puy, en Velay, et auquel il indiqua lui-même pour sujet de chant *l'Amor della Patria*.

M. Renzi, Italien d'origine, et, par conséquent, se trouvant ici sur son terrain, est appelé à la tribune. Il rend justice au travail consciencieux et érudit de M. Ernest Breton; seulement il y signale quelques lacunes. D'abord il trouve que M. Breton a fait plutôt l'histoire des improvisateurs que de l'improvisation en Italie; en second lieu, il voudrait que M. Breton eût expliqué les causes qui ont rendu l'improvisation plus commune en Italie qu'ailleurs. Remplissant cette lacune, il cite pour causes :

1° L'esprit vif, sensible, impressionnable des hommes de la race italienne, et cela dans tous les temps, depuis les Étrusques jusqu'à nos jours;

2° La gloire qui attend tout improvisateur en ce pays, à cause de l'attrait de l'improvisation sur tous les esprits;

3° La nature de la langue italienne, qu'on peut appeler la langue des sons; son harmonie, la facilité d'entraîner les rimes, etc.

Du reste, toute improvisation amène à sa suite une fatigue et une prostration de forces telle, que le poète paraît avoir subi, à la lettre, toutes les tortures que, d'après Virgile, éprouvait la Sibylle sous la main du dieu qui l'inspirait. Il cite Roselli, qui, après une belle improvisation sur une victoire remportée par l'armée française, était dans l'incapacité de terminer un de ses vers de la veille, que le copiste avait laissé incomplet.

M. Breton a oublié Gianni, dont les charmantes poésies nous restent; Pistrucci, et Marsuzi, de Rome, et M^{lle} Rosine Taddei, qui jouit d'une grande renommée, et improvisait à Rome à l'âge de dix-sept ans.

Un des caractères de la poésie improvisée, c'est de pouvoir tout dire; elle fait passer des vérités dont on se garde bien de se montrer blessé, pour ne pas tomber dans le ridicule. Témoin les vers d'un improvisateur sur une comète, dont voici le sens : « Ah ! si à votre apparition les rois s'en vont, montrez-vous tous les jours et pendant une année (1). »

Personne ne vit dans ces paroles autre chose qu'une saillie d'esprit, et tout le monde en rit de bon cœur.

M. Savagner s'est plaint ensuite qu'on n'eût rien dit des improvisateurs en prose, qui sont de tous les temps et de tous les pays.

M. Delépine a insisté aussi sur cette omission de l'auteur du Mémoire; après quoi, personne n'ayant plus demandé la parole, la séance a été levée.

(1) Ah! se al vostro apparire i Re sen vanno,

Deb! venite ogni dì, durate un anno.

HUITIÈME SÉANCE.

Présidence de M. Le Peltier d'Aunay.

La parole est à M. le président, comte Le Peltier d'Aunay. Dans un mémoire succinct, mais substantiel et fort de choses intéressantes, l'orateur trace un tableau rapide et animé du grand mouvement des croisades pour la délivrance du tombeau de notre Seigneur. Abordant ensuite le sujet traité par M. Prat dans la précédente séance, c'est-à-dire l'histoire de l'Ordre de Malte, connu d'abord sous le nom de Saint-Jean-de-Jérusalem, l'orateur rappelle avec une remarquable lucidité les phases diverses de prospérité et de décadence de cet ordre célèbre. Ce travail curieux captive la constante attention de l'auditoire et provoque ses vives sympathies.

M. Savagner reconnaît que les chevaliers de Malte ont rendu d'éminents services à la société par leur glorieuse lutte avec les Musulmans au temps où la Turquie puissante se faisait redouter des nations chrétiennes. Il entre ensuite dans de hautes considérations sur la nature constitutive de cette institution au point de vue militaire et au point de vue religieux. Il examine si, dans l'état actuel de l'Europe chrétienne, l'institution chevaleresque de Malte pourrait rendre encore quelques services ; et il se prononce pour l'affirmative. Mais il croit son rétablissement impossible.

M. Delépine veut seulement jeter quelques fleurs sur la tombe de cet ordre célèbre. Il aime, dit-il, les ordres de chevalerie, parce que la chevalerie est d'origine essentiellement française, etc.

M. Fresse-Monval adhère à l'opinion de M. Savagner sur les difficultés insurmontables qu'éprouverait la reconstitution de l'ordre de Malte, alors même qu'on la voudrait sérieusement, d'autant que le but de son institution n'existe plus, et que son utilité morale lui paraît problématique ; car c'est tout au plus si, en tant qu'ordre religieux, il pourrait tenter quelques efforts contre la propagande schismatique de la Russie.

L'ordre du jour appelle à la tribune M. de Brière, pour lire son mémoire sur cette question : *Quelle a été l'influence du paganisme sur la morale ?*

Ce mémoire, présenté avec talent et un appareil de science que peu d'hommes pourraient développer, est tout d'abord attaqué par M. Delépine.

Cet orateur soutient, contre M. de Brière, que la morale publique n'est pas, comme il l'a dit, variable de peuple à peuple, et que les notions du juste et de l'injuste, du bien et du mal, de la vertu et du vice, sont partout les mêmes ; que partout aussi ce qui est bien est ce qui est ordonné, et ce qui est mal, ce qui est défendu.

Le paganisme, ayant confondu ces notions, ayant représenté le vice, et souvent le plus honteux, honoré dans les divinités qu'il recommandait aux hommages du peuple, n'a pu avoir sur le monde qu'une influence funeste et délétère.

Comme forme sociale, le paganisme n'était pas moins mauvais que comme forme religieuse. Ses prêtres étaient oppresseurs, surtout ceux d'Égypte. Tout se menait par des superstitions, des augures, des oracles. Il a d'abord produit le fétichisme, puis le culte des animaux, des oignons, etc., et enfin l'anthropomorphisme. Les fêtes ne produisaient que des désordres, témoin les saturnales, les fêtes de la bonne déesse, etc.

M. Fresse-Monval reproche à M. de Brière d'avoir cherché ses autorités dans les écrits des ammonéo-platoniciens, quand il a cru exprimer l'opinion sacerdotale sur la nature de l'Être suprême. Mais déjà du temps d'Ammonius Saccas le paganisme s'était transformé. De même du temps de Porphyre, de même du temps de Jamblique. C'est dans Homère, c'est dans Hésiode qu'il faut aller chercher la doctrine théologique du paganisme.

L'orateur examine ensuite la question de savoir si le panthéisme est venu après ou avant le monothéisme ; et il affirme que c'est celui-ci qui a précédé. Plus on remonte dans l'antiquité, plus les idées sur la divinité paraissent grandes et pures ; plus on trouve l'idée d'un Dieu unique, principe de tout bien, enracinée dans les esprits.

La séance ayant commencé un peu tard, le mémoire de M. de Brière ayant duré longtemps, l'heure se trouve avancée, et l'on renvoie la discussion à la séance prochaine.

NEUVIÈME SÉANCE.

Présidence de M. le marquis de Pastoret.

Continuation de la discussion sur le mémoire de M. de Brière. M. Vincent ouvre la discussion.

Il trouve d'abord qu'il y a dans l'emploi du mot *paganisme* une sorte d'anachronisme. Ce ne fut que sous les empereurs chrétiens que l'on se servit de ce mot, pour indiquer les débris de l'ancien polythéisme, qui se trouvaient relégués dans les *villages* (*per pagos*), en sorte que c'était presque comme si l'on eût dit alors les *superstitions des paysans*. Or, quand on veut savoir si le polythéisme grec et romain pouvait servir de base à la morale, il faut évidemment remonter au temps où ce culte était à l'état florissant, et le culte non pas seulement de gens ignorants et grossiers, mais celui des savants et des philosophes.

En ce sens, le polythéisme grec et romain pouvait-il servir de base à une morale tant soit peu saine ?

Assurément non.

On comprend l'affirmative par rapport au christianisme. Il a pu nous dire, *soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*, parce qu'il n'a jamais présenté l'Être suprême que rempli de toutes les perfections. Puis tout le

reste de ses dogmes sert merveilleusement à établir la morale qu'il enseigne. S'il dit aux hommes : Aimez Dieu, il leur prouve que Dieu les a aimés le premier ; s'il leur dit : Aimez-vous, il leur prouve qu'ils sont tous frères en Adam et en Jésus-Christ. S'il leur prescrit la haine du péché, il leur montre un Dieu expirant sur la croix pour anéantir le péché ; et ainsi de suite.

Mais que pouvait faire de semblable le polythéisme grec et romain ? Pouvait-il défendre sérieusement et efficacement l'adultère, quand ce crime se trouvait justifié par l'exemple de tous ses dieux ? Pouvait-il proscrire le vice le plus honteux quand il en montrait les odieuses faiblesses même dans Jupiter ? Pouvait-il dire aux hommes : Vous êtes frères, quand il reconnaissait autant de races et de peuples divers qu'il y avait de nations, et que, loin d'établir l'unité d'origine, il divisait presque partout les populations en *autochthones* et étrangers au sol ? Mercure pouvait-il servir de modèle à ceux qui voulaient respecter le bien d'autrui ? Non certainement.

Aussi, qu'est-il arrivé ? Aucun philosophe n'a essayé de baser sa morale sur un tissu d'incohérences et d'absurdités, et ils ont bien fait. Les admirables préceptes de morale qu'ils nous ont parfois laissés, c'était la conscience humaine qui les avait révélés ; leur morale était bonne, non par la religion, qu'ils avaient soin d'écarter et qui ne pouvait que gâter leur ouvrage, mais, on peut le dire, malgré cette religion.

M. de Brière lui-même, dans son savant mémoire, l'a reconnu indirectement. Il s'est efforcé d'aller au-devant des objections ; parce qu'il sentait bien qu'on les lui ferait. Et l'assemblée a pu remarquer que, dans cette partie de son travail, il s'est plutôt attaché à atténuer ces objections qu'il n'a réussi à les détruire.

M. Durand distingue, dans le polythéisme grec et romain (car il admet comme vicieux l'emploi du mot paganisme), la philosophie et la religion.

Il fait un grand éloge des philosophes, qui ont toujours été moralistes sages et irréprochables ; mais il se déchaîne contre ce qu'il appelle le *clergé* des Grecs et des Romains, comme n'ayant jamais tenté autre chose que l'asservissement de l'humanité. Toujours les philosophes ont été éclairés ; toujours les prêtres se sont montrés absurdes. Il cite l'exemple des Vestales, qui étaient punies, en cas de faute, du supplice du fouet, qui leur était administré par la main des prêtres.

M. Savagner pense qu'il faudrait retourner la question, et qu'il vaudrait mieux demander quelle influence la morale a eue sur le polythéisme, que de demander quelle influence celui-ci a eue sur la morale. Si une religion telle que celle d'Athènes et de Rome n'a pas fait tout le mal possible, c'est parce que la morale est venue s'y opposer. Le christianisme, selon l'orateur, n'est autre chose que la philosophie épurée. Ce qui a fait son influence, c'est qu'il a toujours prêché une morale vraie et pure. La religion des Grecs et des Romains était étrangère à leur patriotisme même. Ils ne plaçaient point la patrie dans le sol, mais dans les privilèges de quelques classes.

Le polythéisme grec et romain a donc été complètement impuissant sur la morale, et cela parce qu'il n'était que l'ouvrage des prêtres, qui en faisaient l'instrument de leurs intérêts de caste. Au contraire, le christianisme est l'œuvre des hommes du peuple ; aussi les droits de l'homme en sont-ils, d'après l'orateur, le plus magnifique corollaire.

M. de Brière résume la discussion, qui paraît épuisée, et répond à plusieurs objections qui lui ont été faites. Après quoi M. le président invite M. Martinez de la Rosa à lire son mémoire sur cette question : De l'influence de l'esprit actuel du siècle sur la littérature.

Ce mémoire, si propre à donner une juste idée du talent et des connaissances de l'illustre étranger, étant imprimé *in extenso* dans le journal, nous ne l'analyserons pas ; mais nous nous contenterons d'y renvoyer nos lecteurs.

M. Durand lui succède immédiatement à la tribune. Pour faire diversion à l'attention profonde avec laquelle le discours de M. Martinez de la Rosa a été écouté, il raconte une anecdote espagnole, dont la morale est que, depuis Adam, l'Espagne est demeurée immobile, puisque ce père du genre humain, à qui Dieu montre la carte d'Espagne, la reconnaît parfaitement, après tant de siècles, tandis qu'il ne connaît plus rien aux cartes de plusieurs autres pays que Dieu vient de lui montrer.

« Eh bien, ajoute-t-il, ce peuple qui avait la réputation d'être immobile, le voilà qui marche ; et la preuve qu'il marche, vous venez de l'avoir : c'est lui qui, en quelque sorte, député auprès de vous l'illustre étranger que vous venez d'entendre, pour que vous puissiez juger à quel degré de philosophie et de lumières il est déjà parvenu, etc. » Là s'est placé un dialogue bien mérité des talents de M. Martinez de la Rosa.

L'orateur examine ensuite les opinions de M. Martinez de la Rosa sur les diverses parties de la littérature actuelle ; et, passant à l'idée du progrès, il le symbolise par l'emblème d'un voyageur qui grimpe les Alpes, que ni les précipices, ni les rochers, ni les glaciers, ni les neiges n'épouvantent, et qui marche toujours avec courage, parce qu'il sait que derrière ces hautes montagnes se trouve l'Italie, un des plus beaux pays de la terre (1). Ce passage, tout à fait oratoire, a été vivement applaudi.

M. Delépine : L'époque actuelle est une époque de transition ; elle s'occupe à constituer ses doctrines : elle le fait à l'aide de l'*éclectisme*. L'histoire est *éclectique* ; la littérature, après les longs débats du classique et du romantisme, devient *éclectique* et emprunte à chaque système ce qu'il a de bon. La philosophie aussi est *éclectique*.

De tout cela il sortira certainement quelque chose de grand. Nous sommes d'autant plus fondés à l'affirmer, que nous avons pour nous guider une boussole qui ne nous fera pas défaut ; c'est la morale du christianisme.

(1) C'est un avantage que ce voyageur a sur les partisans du progrès indéfini, tel qu'on l'entend aujourd'hui. Car ceux-ci ne peuvent pas dire quelle sera leur *Italie*, ou ils ne le *sentent* pas.

M. Frese-Monval adopte l'emblème de M. Durand, qui représente le siècle actuel marchant vers une Italie intellectuelle.

Il ne veut pas cependant qu'on entende par là une époque de rénovation, qui exclura nécessairement les idées religieuses de nos pères. Elles aussi sont dans l'espèce de chaos qui nous entoure. Qui sait si elles ne triompheraient pas ? M. Durand a son drapeau ; c'est la croyance à ce progrès indéfini ; j'ai le mien aussi, dit l'orateur, c'est le respect et l'attachement que je porte à la religion de mes pères. Du reste, il ne repousse rien ; il admet tout, dans de certaines limites et de certaines conditions.

Abordant la question du poème épique, il se demande s'il germera sur le sol français. Il répond que non, avec M. Martinez de la Rosa. Il en donne pour raison ; que le poème épique est essentiellement une œuvre de foi ; or il n'y a plus de foi dans les masses.

M. Durand respecte ses adversaires qui ont de la foi ; il revient à son voyageur des Alpes. Mais, tout en défendant son idée de progrès, il ne proscriit rien, pas même les idées chrétiennes, etc.

M. Savagner : Pour parler de l'influence de l'esprit du siècle, il faut, comme M. Martinez de la Rosa, connaître et fréquenter ce qu'on appelle la haute société. Lui la connaît et fréquente peu ; mais il a son monde aussi qu'il observe. Ce monde, c'est la librairie, avec laquelle il est fréquemment en contact.

Or, selon lui, il y a dans les libraires un esprit qui influe d'une manière bien désastreuse sur la littérature : c'est l'esprit *mercantile* ; c'est l'avidité avec laquelle cette classe particulière de littérateurs exploite les littérateurs véritables, etc. Cela influe plus qu'on ne pense sur la littérature. Un chef-d'œuvre, même en fait de poème épique, serait fait aujourd'hui, qu'on ne trouverait pas un libraire pour l'éditer et le faire vendre.

Arrivant à l'éclectisme, qu'on dit être la philosophie du siècle actuel, il se demande ce que c'est qu'une philosophie qui goûte pour ainsi dire *à tous les plats*. Selon lui, l'éclectisme est impossible, à le prendre sérieusement. Il peut exister sur les *moyens* ; mais il ne saurait, sans absurdité, exister sur le *but*. L'éclectisme n'est au fond que le doute avec toutes ses épouvantables conséquences.

L'heure étant fort avancée, on renvoie à la prochaine séance la suite de cette discussion.

DIXIÈME SÉANCE.

Présidence de M. de Larochefoucauld-Liancourt.

La discussion sur le mémoire de M. Martinez de la Rosa continue.

M. Delépine juge la question fort grave. Deux adversaires lui ont fait des objections, et il se propose d'y répondre.

D'abord on a donné une mauvaise interprétation au mot *éclectique* ; ce mot veut dire *qui fait un choix*. Ce choix, selon lui, est éclairé, et doit l'être ; mais

enfin, quelque éclairé qu'on le suppose, chacun fait le sien. Et par conséquent l'éclectisme ne peut fonder aucune doctrine réelle.

On ne peut contester le mémoire de M. Martinez de la Rosa. Il a pris la littérature telle qu'elle est, et il a eu raison.

Cependant l'orateur aurait désiré que l'on donnât une définition de l'esprit du siècle. Il soutient qu'on a eu tort de dire que notre siècle présentait l'image d'un chaos. Notre siècle ne saurait être comparé au chaos ; car il sait d'une part ce qu'il veut, et de l'autre ce qu'il ne veut pas. Ce qu'il veut, c'est le progrès ; ce qu'il ne veut pas, c'est le retour aux anciennes idées et aux anciennes choses. Tout cela a fait son temps.

Sans doute le goût classique eut longtemps ses convenances. Il s'adaptait merveilleusement aux prétentions, aux idées de la haute société. C'était un goût à l'usage des grands, des princes et des rois. Il visait à les élever à leurs propres yeux et aux yeux des peuples. Mais les temps ont changé. Les castes privilégiées ont disparu ; force a été de se rapprocher du peuple ; aussi le drame contemporain a rejeté ses antiques lisières ; tout le monde a répudié, avec justice, un goût qui n'était qu'un goût de salon.

Les romantiques, par cela seul, ont raison. Ils sont venus dire, avec toute espèce de justice : A côté du beau il faut placer le laid, afin que le beau ressorte par ce contraste, et soit mis en relief.

Parcourant ensuite les différentes branches de connaissances dans l'état où elles sont aujourd'hui, il demande quel est l'esprit du siècle, en philosophie, en histoire, en littérature, etc. ; partout le doute, l'incertitude, l'absence de règle fixe, le scepticisme ou l'éclectisme, ce qui est tout un.

Par un de ces écarts rapides qui ne sont que trop fréquents dans les improvisations, l'orateur reproche au christianisme d'anathématiser le corps et de trop préconiser l'esprit. « Non, dit-il, mon corps ne saurait être maudit, puisqu'il est l'ouvrage de Dieu. Dieu n'a pu répudier la matière. Avec M. Savagner, il demande qu'en affranchissant le monde intellectuel, on ne jette pas cette réprobation inflexible sur la matière.

Il convient avec M. Savagner que le commerce, grâce aux vils moyens qu'il a si justement stigmatisés, coupe les ailes à la littérature, ou du moins s'efforce de les lui couper. La vraie littérature ne trouve pas toujours le secret d'échapper à ces calculs mesquins de l'avidité mercantile.

Grâce au romantisme, du reste, la littérature contemporaine a une face pour l'avenir, comme elle en a une pour le passé. Prenons-la donc telle qu'elle est ; améliorons, s'il se peut, mais ne faisons pas table rase.

M. Stephanopoli montre un grand zèle pour la gloire de notre littérature. Selon lui, Lopez de Vega, dont on a si fort exalté le mérite, n'avait aucun fonds d'instruction, bien qu'il ait composé 2200 ouvrages dramatiques. Aucun de ces ouvrages n'est et ne peut être considéré comme un modèle artistique.

Qu'on ne cite pas non plus avec tant d'éloges la littérature anglaise. En An-

gleterre, les intérêts, la cupidité empêchent le développement des arts. Ce que l'on a de mieux à faire à l'égard des littérateurs anglais, c'est de leur conseiller l'étude des classiques, qu'ils ont toujours dédaignée, et de leur faire comprendre, s'il est possible, que ce ne sera qu'à l'aide des règles du goût antique et de tous les siècles, qu'ils se préserveront des monstruosité, qui ne sont que trop fréquentes dans leurs conceptions dramatiques.

M. Fresse-Monval repousse cette idée, que la France ne doive avoir aucun espoir de voir enfin le poëme épique naître sur son sol. L'Italie a vu naître le *Jérusalem délivrée* ; l'Angleterre, le *Paradis perdu* ; le Portugal, le Camoëns ; l'Allemagne, Klopstock. Pourquoi la France n'aurait-elle pas le même avantage ? Les Français, dit-on, sont légers. — Oui, dans les petites choses. Mais, au fond, qu'on cite une nation qui montre plus de constance dans les grandes ? D'ailleurs, qui ne sait qu'il existe en France deux des plus belles épopées qu'il y ait au monde : *Télémaque* et *les Martyrs* ?

M. Savagner reparait à la tribune pour confirmer ce qu'il dit de l'esprit mercantile du siècle. Ce siècle et son esprit seraient bien tristes, si on s'arrêtait là, et si on ne se hâtait de passer outre. Aujourd'hui le luxe domine. Les littérateurs produits par ce milieu sont insipides, sans goût, sans saveur. La classe intermédiaire, dont le règne est venu, est essentiellement compressive ; mais tôt ou tard les choses changeront ; la littérature subira un mouvement analogue à celui qu'elle a déjà subi ; elle prendra des formes nouvelles. L'humanité marche, marche sans cesse. Elle laisse en arrière tout ce qu'il y a de lourd et de retardataire.

MM. Fresse-Monval, Durand et Stephanopoli répliquent encore pour confirmer leurs assertions, et reviennent plus ou moins à ce qu'ils ont déjà dit.

Un nouvel orateur, M. Cornu, demande la parole, et annonce qu'il fait abstraction de tout ce qui a été dit depuis le discours de M. Martinez de la Rosa, et que c'est seulement à cet illustre étranger qu'il a l'intention de répondre. Il commence par critiquer l'éternelle définition de la littérature, qu'on appelle l'expression de la société ; il trouve que la littérature n'est pas seule suffisante pour exprimer une société ; elle partage ce privilège avec la sculpture, la peinture, les monuments, etc. Selon lui, la littérature est mieux définie : la forme que revêt l'idée.

Le christianisme n'a rien changé aux formes littéraires de l'antiquité. Le siècle de Louis XIV est tout à fait semblable littérairement au siècle de Périclès et à celui d'Auguste. Il se jette dans quelques épisodes dont la liaison avec le sujet à traiter n'est pas assez sensible. Par exemple, il déplore assez longuement le peu de soin que l'on accorde à l'étude des grammaires et de la logique. Selon lui, les anciens excellaient en ces deux points, et cet avantage leur assure toujours une supériorité incontestable. Il fait le plus grand éloge des anciens ; leur littérature était fondée sur l'étude de l'homme ; la littérature nouvelle ne l'est sur rien. D'ailleurs les anciens travaillaient lentement et en conscience.

Aujourd'hui on veut aller vite ; on fait aujourd'hui volontiers des synthèses et des préfaces ; mais des analyses, jamais.

On entend encore MM. Delépine, Durand, Stephanopoli, qui, tout en tombant dans quelques redites, nécessitées par la discussion, captivent néanmoins l'attention de l'auditoire par leur parole abondante et facile.

La discussion est continuée à la séance suivante, pour le résumé de M. Martinez de la Rosa :

ONZIÈME SÉANCE.

Présidence de M. Le Pelletier d'Aunay.

M. Martinez de la Rosa prend la parole pour répondre aux différents orateurs qui ont pris part à la discussion relative à son mémoire sur *l'Influence que l'esprit du siècle exerce sur la littérature*.

D'abord il trouve peu facile de donner une définition exacte de ce qu'on doit entendre par *l'esprit du siècle*, car cette expression présente une idée extrêmement complexe ; laquelle, pour être bien comprise, exigerait l'énumération des éléments qui contribuent à former cet esprit ; d'où il induit une autre difficulté, celle de bien fixer le caractère de la *littérature actuelle*. Or, avant de fixer ce caractère, il suit, comme il le dit, une voie détournée, en procédant par éliminations successives, c'est-à-dire en simplifiant les termes du problème, sans le résoudre toutefois, restant l'inconnue à découvrir. M. Martinez de la Rosa établit ensuite que la littérature actuelle ne ressemble pas et ne peut ressembler à celle des Grecs, et il reproduit ici quelques-uns des motifs qu'il en a précédemment fournis. Il signale comme peu morale la mise en scène chez les Grecs du *plus vertueux des hommes*, comme l'a fait Aristophane, de Socrate enfin, qu'il qualifie de quasi-précurseur du christianisme. Il fait le même reproche à la tragédie, fondée uniquement sur le *dogme de la fatalité*. Il est ensuite conduit à conclure que l'immense distance qui existe entre les anciens et les modernes, sous le rapport de la religion, des mœurs, des institutions, de la forme de gouvernement, s'oppose à ce que notre littérature puisse chercher ses principes élémentaires ailleurs que dans le milieu où elle prend naissance, où elle puise ses inspirations. Il applique fort logiquement ces remarques sur la Grèce à l'ancienne Rome : donc la littérature actuelle ne ressemble pas plus à celle du siècle d'Auguste qu'elle ne ressemble à celle du siècle de Périclès.

Quant à la belle littérature du XVI^e siècle, dont il a parlé dans une des précédentes séances, elle était éminemment classique ; il n'en pouvait être autrement, et ce fut un bonheur, malgré l'excès où elle poussa le goût de l'imitation ; car il n'y avait pas d'autre moyen de lier la vieille civilisation à la civilisation moderne, d'autant que ce moyen comblait le grand vide qu'avait laissé la barbarie. Il croit que notre littérature ne ressemble pas davantage à celle du siècle de Louis XIV. Cette littérature, suivant lui, a un air de cour qui ne nous

irait pas du tout : c'est le château de Versailles, avec ses vastes appartements, ses ameublements somptueux, ses parcs magnifiques... Celle du XVIII^e siècle se ressent trop de l'esprit philosophique déjà suranné. M. Martinez de la Rosa combat ceux qui ont avancé que notre siècle avait commencé sous de mauvais auspices. Cette assertion lui paraît inexacte, et il motive son opinion en rappelant que ce siècle a été inauguré par la reconstruction sociale et religieuse, par le rétablissement de l'ordre, par la restauration des autels. Puis, développant sa proposition, il démontre que la science historique, par exemple, a fait de nos jours d'immenses progrès ; que d'autres branches de la littérature contemporaine sont dans le même cas, et il ne renonce point à l'espérance de voir couronnés d'un plein succès les efforts qu'elle fait pour satisfaire aux besoins de notre époque, en se mettant d'accord avec l'esprit du siècle.

M. Martinez de la Rosa, répondant à ceux qui ont prétendu que son compatriote Lopez de Vega n'avait point étudié la philosophie, et qu'il n'avait adopté un nouveau système dramatique que parce qu'il ne connaissait guère les classiques, prouve au contraire que cet auteur célèbre, comme tous les littérateurs espagnols du XVI^e siècle, était fort instruit, qu'il savait tout ce que l'on pouvait savoir de son temps. Il avait étudié non-seulement les belles-lettres et les langues savantes, mais encore l'histoire, la jurisprudence, même la théologie. Certes, dit-il, il ne connaissait pas la philosophie telle que nous la comprenons aujourd'hui, mais il l'avait étudiée telle qu'on la comprenait à son époque; d'ailleurs, ses voyages et l'école du grand monde l'avaient mis sur la voie d'en observer les effets sur les esprits. Il discute le caractère de son génie dramatique, l'influence que les idées de son temps produisirent sur ses productions et celle qu'il exerça lui-même à son tour sur ses imitateurs. M. Martinez de la Rosa considère Lopez de Vega comme le créateur du théâtre espagnol; il se livre à cette occasion à de hautes considérations sociales et littéraires, dans lesquelles nous ne le suivrons pas, attendu que son éloquente réplique sera reproduite en totalité dans un des prochains numéros de notre journal.

DOUZIÈME SÉANCE.

Présidence de M. le comte Le Peltier d'Aunay.

L'honorable membre qui devait traiter la question mise à l'ordre du jour, ayant fait savoir qu'un accident imprévu ne lui permettait pas de satisfaire à cet engagement, M. Renzi a en quelque sorte improvisé la question suivante, qu'il a formulée en ces termes :

« Les productions romantiques d'un peuple exercent-elles une grande influence sur les mœurs et le goût des autres peuples ? »

M. Renzi n'entend pas traiter cette question avec tous les développements qu'elle comporte; il se borne à la poser; il espère que les orateurs présents, qui

déjà ont pris une part active et brillante aux discussions antérieures, suppléeront à son insuffisance forcée, et lui viendront en aide. Toutefois il ajoute à l'énonciation de sa question quelques remarques propres à en faire concevoir la pensée intime.

Tout le monde convient, dit-il, que la littérature est l'expression des goûts et de l'esprit de la société; je l'accorde; mais le romantisme est-il ou n'est-il pas une littérature? S'il est une littérature, il est évident qu'il est l'expression d'une partie de la société; et ce qui le prouve, c'est que les productions des têtes jeunes et ardentes qui le cultivent obtiennent plus ou moins la faveur publique. D'où M. Renzi infère qu'il y a dans la société quelque chose de l'exaltation qui caractérise les révolutions de cette littérature, ce qu'il attribue à la série d'événements extraordinaires, de grandes commotions, qui l'ont si longtemps agitée. Puis, lorsque le calme succède aux époques orageuses, le romantisme moins désordonné, moins fougueux, se rapproche à certains égards du classique par plus de sagesse dans ses conceptions, et même par plus de régularité dans les formes qui lui sont propres. Or, ajoute-t-il, pour que les productions d'un peuple influent sur l'esprit d'un autre peuple, il faut les transporter dans un langage différent de celui dans lequel elles sont nées. Le sens intime de ces productions en est donc nécessairement modifié, souvent dénaturé, et ce, pour le rendre intelligible, pour le mettre, sans trop de désharmonie, à la portée du goût et des mœurs d'une nation étrangère. Dès lors, les productions romantiques d'une nation ne peuvent guère influer sur l'esprit et le goût littéraire d'une autre nation. Il s'appuie sur des exemples tirés de l'Italie, où des auteurs romantiques étrangers les plus renommés ont fait très-pen de sensation, malgré le talent des littérateurs nationaux qui les avaient reproduits sous les formes les plus séduisantes de la belle langue d'Alfieri et de Manzoni.

M. Charles Durand exprime une opinion contraire, et la motive par des raisons d'une grande lucidité. Avec un remarquable talent d'élocution, il pose en principe que le climat agit sur les dispositions de l'esprit des peuples, et par conséquent sur le caractère des produits de l'intelligence. Il croit que l'argument tiré des modifications que subissent les ouvrages étrangers par la traduction ne portant que sur la forme, le fond des choses n'en reçoit aucune atteinte. La preuve en est dans le succès que Goëthe et lord Byron obtinrent en France aussitôt qu'on les eut transportés dans notre idiome national. Il y a plus : ils fournirent à la littérature, romantique ou non, plusieurs éléments qui jusque-là lui étaient inconnus, surtout lorsqu'après les événements de 1814 des rapports plus intimes s'établirent entre nous et les nations auxquelles ces deux grands écrivains appartiennent. Ducis, et principalement Lemercier, en suivant les errements de Shakspeare, n'ont-ils pas introduit des beautés nouvelles sur notre scène tragique?

M. Stephanopoli trouve que la théorie des climats tend à attribuer à la matière une suprématie sur l'esprit qu'elle n'a pas, qu'elle ne peut avoir, et il

combat avec chaleur les déductions que M. Durand a tirées de ce système, qui remonte à Hippocrate ; système qui, renouvelé ensuite par Montesquieu et J.-J. Rousseau, n'en est pas moins resté à l'état de paradoxe, au point de vue de son application actuelle. Le romantisme, suivant l'orateur, ne prouve autre chose, sinon les écarts de l'esprit qui s'affranchit de toute règle, de tout frein rationnel. Il cite les grands écrivains des littératures classiques de tous les pays, pour justifier la nullité de l'influence climatérique, et il se résume en ces termes : « Les importations étrangères en littérature, comme en politique, n'ont produit parmi nous que le chaos. Tant que les Français ont marché sur les traces des anciens, au contraire, leur littérature est parvenue au plus haut point de perfection possible, et le siècle de Louis XIV est un beau reflet de celui de Périclès. »

M. Delépine : La question n'est pas là où l'on vient de la placer en s'en écartant ; il ne s'agit ni de l'action des climats, ni de la littérature des Grecs, ni de celle des Romains, que personne ici ne songe à attaquer, mais seulement de l'influence morale du romantisme sur les mœurs et le goût littéraire des peuples.

L'orateur définit la littérature romantique, l'expression des idées nationales des peuples et surtout des idées françaises, ainsi que l'atteste le mot même de romantisme, provenant de ce que les premiers écrivains employèrent la langue romane, formée de la détérioration de la langue latine, combinée avec les débris de l'ancienne langue des Gaulois.

Il défend l'école romantique, il la venge du reproche qu'on lui fait de vouloir expliquer le monde moral par le monde physique.

Toutefois il la blâme de sa tendance à contraster ses effets, en plaçant trop souvent les vices ou les sentiments là où l'on trouve d'ordinaire les uns ou les autres.

Il compare les règles d'Aristote et de Boileau au cercle de Popilius. Il affirme que toutes les fois qu'on touche, qu'on émeut, toutes les fois que l'on intéresse, on fait de la vraie, de la bonne littérature.

Il veut que les écrivains éclairent les hommes et les rendent meilleurs ; ici, il s'élève contre certains ressorts du romantisme : les empoisonnements, les meurtres, les échafauds, etc. Mais le romantisme doit être loué, ajoute-t-il, du soin qu'il met à peindre le beau relatif, à faire ressortir les couleurs de temps et de lieux.

M. Durand : L'imitation trop servile des Grecs et des Romains nous a jetés dans les déviations politiques qui ont fait surgir tous les malheurs de notre première révolution. Ceci s'adresse à M. Stephanopoli, qui, dans son enthousiasme ultra-classique, semble vouloir disculper les anciens de ce *funeste présent* qu'ils nous ont fait, et en charger des peuples modernes qui en sont fort innocents. Si, au lieu de nous asservir au génie des anciens, notre littérature avait puisé ses éléments dans nos propres annales, dans notre religion, dans nos mœurs et nos idées propres, notre état social aurait progressé sans secousse, sans violence, sans échafaud.

Abordant ensuite le fond de la question, il résume le système de Victor Hugo, qui, pour faire mieux saillir le beau, le met perpétuellement en présence du laid. Il pense qu'un tel système repose sur un principe grandement erroné; car le laid ne saurait être une condition de l'art. Il veut aussi que l'élément chrétien ait une large part dans notre littérature, parce que là est le beau moral, le beau réel et même le beau idéal; enfin l'orateur est classique, mais classique progressif.

M. Savagner considère le romantisme comme une littérature convulsive et épileptique, comme une exagération de tous les principes, de tous les sentiments; elle ne vaut rien, ni pour l'idée, ni pour la forme, car elle n'exprime rien avec pureté, avec clarté; c'est par conséquent une école dangereuse. Aussi ne la voyez-vous apparaître qu'après de grandes commotions politiques ou sociales; en Allemagne, le romantisme a été une réaction contre la littérature latine; en France, il a une tendance analogue à la chute du Directoire, et il s'éclipse à l'avènement de l'Empire, pour devenir une littérature apathique, incolore et indolentique. Sous la Restauration, le romantisme par sang versé des pleurs, se complait dans les larmes et se bat les flancs pour faire du vague nuageux et mélancolique. Après la révolution de 1830, il y a chez lui paroxysme, surexcitation, transport fébrile, redoublement dans ses convulsions... Ce n'est donc pas une véritable littérature, c'est un je ne sais quoi d'irrégulier et d'anormal, d'accidental et de temporaire, qui se refuse à toute appréciation de l'esprit, du goût et du bon sens.

M. Delépine déclare que ce n'est pas par des sarcasmes, par des ironies épi-grammatiques que se résolvent les questions de la nature de celle que l'on discute en ce moment; il ne suivra donc point le précédent orateur sur ce terrain. Il est intimement convaincu que toute littérature naissante est certainement l'expression vraie, quoique variable, des temps qui la produisent. Goethe a été le représentant de la nationalité de son pays, malgré son délaissement des anciens principes littéraires, attendu que les règles de la littérature ne sont point et ne peuvent pas être éternelles ni immuables, car, s'il en était ainsi, elles frapperaient les esprits d'impuissance et de stérilité. Il est dès lors nécessaire que ces règles subissent des modifications, cela est même forcé, car ces modifications sont dans la nature des choses. M. Delépine finit par établir que le romantisme est une nouvelle forme littéraire, d'autant plus acceptable qu'elle nous représente l'humanité dans ses réelles conditions d'existence, et telle qu'elle est.

TREIZIÈME SÉANCE.

Présidence de M. de Larochevoucauld-Liancourt.

Continuation de la discussion sur la littérature romantique.

M. Stephanopoli a la parole. L'orateur, qui, dans la précédente séance, a op-

posé la littérature classique à la littérature romantique, semble vouloir mettre son opinion sous le patronage d'un sentiment doublement patriotique en prouvant qu'il est Français de naissance et de cœur, mais Grec d'origine. Il parle de Napoléon avec enthousiasme, de la Bastille, de la princesse de Lamballe, de l'Empire, etc. L'orateur est rappelé à la question par le bureau.

Reprenant alors la discussion au point où elle a été laissée dans la séance précédente, M. Stephanopoli demande si la littérature classique est trop circonscrite dans le vaste domaine que l'intelligence des siècles lui a fait. Il soutient que la France en particulier ne s'est élevée au beau que par le puissant véhicule de cette littérature. Un grand philosophe (Aristote), dit-il, voulut propager chez toutes les nations le développement intellectuel auquel la science était parvenue. Il fut secondé par Alexandre, ainsi que Quinte-Curce l'atteste. Les conquêtes du grand capitaine furent donc l'auxiliaire des doctrines aristotéliques. Donc, selon l'orateur, la littérature classique a été la large voie par laquelle la civilisation a progressé. Ici, M. Stephanopoli jette, en coup d'œil rapide sur le moyen-âge, pour arriver encore à Napoléon ; mais cette digression l'ayant éloigné de l'objet de la discussion, le bureau l'invite à y revenir ; il répond qu'en parlant de Napoléon, il ne croit pas s'en être écarté.

M. Siméon Chaumier fait observer à l'orateur que dans ce cas il aurait fallu prouver si Napoléon était classique ou romantique, lui qui n'a rien fait comme les autres.

M. Stephanopoli déclare en terminant qu'il faut s'en tenir aux beaux et magnifiques errements de la littérature classique, et mettre la littérature romantique à l'index.

M. Fresse-Monval définit le romantisme ; il prouve que s'il moralise la société, s'il remplit la mission de toute saine littérature, il ne saurait avoir qu'une bienfaisante influence sur l'esprit des peuples ; il appuie son assertion par des arguments tirés des littératures grecque, romaine et franco-gauloise.

M. Delépine combat M. Stephanopoli, et la discussion est fermée.

M. l'abbé Badiche a la parole pour lire un mémoire sur la philosophie scolastique, depuis Boèce jusqu'à Roscelin.

M. Savagner succède à M. Badiche pour développer cette question : *De l'importance des histoires particulières par rapport aux histoires générales.*

M. Fresse-Monval proteste contre une assertion du précédent orateur, relative au mémoire de M. Badiche, et contre la qualification honorable attribuée par celui-ci à l'école historique de Voltaire. M. Savagner prétend que Boèce n'était pas chrétien. M. Badiche répond et prouve : 1° que ce ministre d'un roi goth était réellement et certainement chrétien ; 2° qu'il a composé tous les ouvrages qu'on lui attribue à juste titre.

M. Vilhaumez prétend qu'il est absolument impossible aux modernes de faire l'histoire ancienne, tellement, dit-il, que Bossuet, Vico et Machiavel n'ont écrit que des histoires pitoyables. Il ajoute que la discussion sur le mémoire de

M. l'abbé Badiche ne peut être qu'inutile, mais il pense pourtant que Boèce était chrétien.

QUATORZIÈME SÉANCE.

Présidence de M. le comte Le Peletier d'Aunay.

Suite de la discussion sur le mémoire de M. Badiche.

M. Delépine a la parole. Il pense que la philosophie scolastique se résume en arguties, en subtilités, sous des formes syllogistiques. Il parle des *universaux*, et les présente comme ayant puisé leur théorie dans Platon, tandis que les *réalistes* ont trouvé les principes élémentaires de la leur dans la *révélation*. Quant aux *nominaux*, ils poussaient au panthéisme, et cette doctrine il croit la découvrir au fond des idées de Roscelin. Gerbert, devenu pape sous le nom de Sylvestre II, a le premier fait connaître Aristote en France, où ses formules philosophiques furent appliquées à la théologie. Au XV^e siècle, le *nominalisme* l'emporte sur le *réalisme*. Or le réalisme conduit à l'idéalisme, puis au mysticisme, etc. On a donc bien fait d'abandonner ces futilités.

M. Charles Durand émet l'opinion que la véritable philosophie scolastique a son point de départ à Abélard seulement, car nous n'avons pu consulter, dit-il, les écrits des Arabes qu'au XII^e siècle ; donc, l'époque de Théodoric, de Boèce, de Symmaque, n'est pas une époque de philosophie ; croire le contraire est une pure illusion. A l'égard de la doctrine d'Abélard, elle était tout simplement éclectique ; cet homme célèbre ne s'était prononcé ni pour le *nominalisme*, ni pour le *réalisme* : il voulut rester neutre, ou plutôt indépendant. L'orateur reconnaît qu'il y avait du beau et du vrai dans la philosophie scolastique, et elle était bien loin de se résoudre en pure théorie, en subtilités, comme on vient de l'avancer. Il cite à cette occasion saint Thomas-d'Aquin, qui, sans sortir du beau domaine de la théologie, touche à toutes les belles questions de la philosophie, laquelle, quoi qu'on en puisse dire ou penser, s'allie parfaitement à la religion. Or, ajoute-t-il, la scolastique n'a véritablement commencé qu'à Abélard. Saint Thomas et Eugène Scot forment la seconde époque, que j'appelle la *grande époque*, puisque c'est d'elle que doit naître la philosophie spiritualiste et celle dite sensualiste.

M. Stephanopoli entre dans de longs détails pour expliquer comment et pourquoi les formes syllogistiques d'Aristote durent être employées par la scolastique. Suivant l'orateur, Aristote cherchait à confondre et à réfuter les sophistes, et il réussit pleinement par son mode d'argumentation. Il parut tout simple d'adopter ce mode pour confondre et réfuter les hérésies qui dès lors commençaient à poindre dans certains esprits. Il faut revenir à ces formes pour réfuter les soi-disant philosophes et les hérétiques du jour.

M. Delépine argue d'un concile de Paris, tenu en 1209, qui condamne la philosophie aristotélique, attendu qu'elle tendait à sortir de l'orthodoxie catholi-

que. Il persiste à considérer la philosophie scolastique comme vide de principes positifs, et se résolvant dans des ergotages sans portée, dont Bacon et Raymond Lulle ont, suivant lui, fait bonne justice.

QUINZIÈME ET DERNIÈRE SÉANCE.

Présidence de M.

M. Charles Durand, dans un mémoire fort curieux, développe cette question : *Quelle a été l'influence du costume sur les mœurs des différents peuples?* Mais il s'attache spécialement à faire ressortir celle que le costume a exercée en France. Cette partie des recherches de l'habile orateur a excité un grand intérêt dans l'auditoire. La discussion a été longue, vive et animée. Ont été entendus : MM. Siméon Chaumier, Fresse-Monval et Delépine. M. Ch. Durand a repris la parole et a répondu d'une manière très-satisfaisante aux objections qui lui ont été adressées.

DISCOURS DE CLOTURE DU 8^e CONGRÈS.

Messieurs,

O'était une belle institution, dans l'antiquité grecque, que celle des jeux olympiques, où tout ce qu'il y avait de grand dans le pays se donnait rendez-vous pour s'exciter en commun à l'amour de la gloire et de la patrie, et recueillir des applaudissements qui devaient retentir dans la postérité. Ils étaient beaux aussi ces tournois du moyen-âge, où nos valeureux chevaliers venaient, sous les regards de l'élite de la nation, et sous la présidence de cette autre moitié du genre humain dont les suffrages ont toujours été d'un si haut prix, rompre des lances, et se disputer, par leur courage, leur force et leur adresse, ces mêmes suffrages que souvent et vainqueurs et vaincus se partageaient également.

Mais à quelle époque de l'histoire, parmi quelle nation trouverait-on des jeux qui égalassent les vôtres? des tournois dignes d'être mis en parallèle avec ces tournois de la pensée, fondés par l'Institut Historique, avec le congrès de 1842 en particulier, que vous avez soutenu, comme toujours, d'une manière si animée, si intéressante, et surtout si utile? N'est-ce pas une preuve d'une civilisation bien avancée que de pouvoir ainsi mettre en présence, sans danger et sans scandale, ces idées pour lesquelles on s'égorgeait autrefois? de discuter ici, en présence d'un auditoire d'élite, sur la religion, la morale, la politique et l'histoire, sans que, pendant les quinze séances de votre congrès, il se soit élevé aucune voix que l'intolérance ait rendue inconvenante, que la bonne foi historique ait eu à désavouer, et dont l'amitié la plus susceptible ait pu prendre ombrage? Oui, messieurs, il y a là, non pas un de ces progrès chimériques que pourait l'imagination de quelques utopistes, mais un progrès réel, un progrès accompli, un beau perfectionnement de l'homme social; je regrette que ce

soit à ma faible parole de vous en féliciter, et que notre honorable président n'ait pu donner à ces félicitations la consécration de son autorité et de son talent.

Permettez-moi maintenant de revenir un instant avec vous sur les quinze séances de ce congrès historique, qui aura, lui aussi, dans les annales de notre société, une place distinguée, bien que l'époque, un peu trop voisine de celle de 1844, eût fait concevoir à quelques personnes des craintes sur l'intérêt des discussions. Ces craintes ont été dignement repoussées par les orateurs dont vous avez tous admiré, messieurs, soit la science réelle, soit le talent de parole, soit la facilité d'une improvisation toujours nourrie de faits et de développements historiques, comme si chacun d'eux n'avait eu qu'à ouvrir le dépôt de sa mémoire pour y trouver une bibliothèque nombreuse et variée.

Dès votre première séance, vous avez applaudi à la voix de notre honorable président. Sa parole grave était venue traiter devant vous un de ces sujets qui sont vôtres, pour ainsi dire, à tant de titres : l'utilité de l'histoire. C'était relever l'Institut Historique lui-même que de lui montrer l'utilité de ses travaux ; c'était animer chacun de nous d'un nouveau zèle que de nous rappeler quel devait en être le prix ; c'était attirer l'attention de tous sur une institution récente, dont les services dans la science historique sont hors de toute contestation ; c'était enfin relever l'importance de ces congrès annuels, où nous faisons appel à tout ce que le monde savant renferme de sommités, appel toujours entendu, puisque chaque année quelque noble étranger apparaît parmi nous, comme pour nous prouver que sa patrie aussi marche dans les voies de la science et du perfectionnement.

Vous avez encore, dès cette première séance, applaudi aux trop courts fragments du mémoire de M. Ernest Breton, auquel un prix venait d'être décerné par l'Institut Historique. Votre goût et votre savoir, messieurs, ont ainsi ratifié solennellement le jugement prononcé par la commission d'examen. Comme pour tous, vous avez décidé que ce mémoire méritait la récompense qui lui avait été décernée.

C'est encore notre collègue, M. Ernest Breton qui a obtenu les honneurs de la seconde séance, en lisant son mémoire sur les *Principales formes des temples chez les peuples anciens*. Comme il s'en était tenu à ne faire que la description technique de ces temples, telle que son érudition, fondée sur les passages des auteurs anciens, lui avait fournie, tout était si exact, si inattaquable dans cet exposé, qu'on put au instant redouter une absence complète de discussion à la suite de cette lecture. Heureusement un de nos membres, architecte distingué, qui se trouvait là sur son terrain, M. Ferdinand Thomas, est venu avec un second mémoire qui s'est trouvé le complément du premier, et dans lequel il a soulevé les plus hautes questions de l'esthétique. Alors tout s'est animé sous vos yeux : la mêlée est devenue générale et intéressante. Vous n'avez point oublié, sans doute, les beaux développements apportés à la discussion par MM. Delé-

pine, Siméon Chaumier, Presse-Monval, Savagner, etc., dont quelques-uns ont reparu plusieurs fois dans l'arène, sans paraître plus fatigués que leurs auditeurs.

Cette fécondité, d'heureux augure pour le congrès, a permis de continuer cette importante discussion pour la séance suivante, et vous avez entendu alors sur le même sujet M. de Brière, savant investigateur de l'antiquité symbolique; M. Delépine, l'homme à la parole toujours vive, claire et preste; M. Frome-Monval, ce digne et savant professeur, aux convictions catholiques si profondes, à la parole si élégante et si élevée. Plusieurs de ces orateurs se sont répondu à diverses reprises, et toujours ils ont été écoutés avec la même attention, les mêmes sympathies et les mêmes applaudissements.

Vous avez ensuite entendu la question traitée par M. Prat, sur les chevaliers de Malte, question qui a été si savamment élucidée, soit dans cette séance, soit dans une partie de la suivante, par MM. Savagner, Delépine et par notre honorable président, M. Le Peltier d'Aunay, dont le mémoire fort court, mais très-substantiel, contenait toute la partie historique de la question.

A cette discussion en a succédé une autre qui a été une des plus vives et des plus brillantes du congrès. La question était : *Exposer les doctrines philosophiques de Leibnitz et en apprécier l'influence sur la philosophie moderne.*

Vous avez admiré les heureux développements donnés à cette question par M. Robert (du Var). Vous les eussiez admirés bien davantage si, comme nous, qui étions dans le secret, vous eussiez appris que c'était absolument sans préparation, et pour remplacer celui qui devait la traiter, que cette thèse était développée par l'orateur.

L'optimisme du célèbre philosophe, ses monades, son harmonie préétablie, etc., etc., ont été comme autant de forts détachés où l'on s'est battu avec acharnement, et un acharnement sans pareil. Faut-il encore vous nommer les combattants? c'étaient MM. Delépine, champion toujours infatigable; Vincet, champion à bon droit timide, parce qu'il est inexpérimenté; Reybert Desplatades, dont nous avons tous d'autant plus regretté le laconisme, que le peu de paroles qu'il a prononcées exprimait le vœu d'un honnête homme astant qu'un savant; celui de voir enfin s'opérer un rapprochement entre les doctrines. Après lui, M. Delépine a répliqué et fermé la discussion.

Dans la cinquième séance, M. Renzi, administrateur-trésorier de l'Institut Historique, a exposé les motifs du jugement de condamnation rendu contre Galilée, grande question, touchant, comme vous le savez, à des objections théologiques fort graves en apparence, très-petites au fond, mais qui présentent un côté saisissant, auquel ne manquent jamais de se cramponner les esprits étroits, qui se croiraient de bien grands hommes s'ils parvenaient à étouffer quelques-uns des rayons immortels de gloire qui composent l'auréole de notre Bible, auréole dont l'éclat a rejailli, quoi qu'ils en disent, sur le monde entier, et brillera dans les siècles à venir, comme elle a brillé déjà dans les siècles passés.

Vous avez entendu et applaudi tour à tour M. Renzi, le rapporteur, M. Guy-

noiseau, notre collègue de province, dont j'ai eu l'honneur de vous lire le mémoire ; après quoi, j'ai osé parler moi-même sur cette grande question ; circonstance d'autant plus nécessaire à rappeler dans ce discours, destiné à conserver la physionomie du Congrès, que sans doute personne de vous ne s'en serait souvenu. J'ai pu cependant m'applaudir de l'avoir fait. Les champions ordinaires semblaient hésiter, quelques instants de silence avaient régné ; mais quand je me suis tu, une discussion vive s'est engagée, M. Delépine est venu à mon aide, et le succès de cette journée a été décidé.

Dans la sixième séance on a posé et discuté la question suivante : *Quelle fut l'état des lettres en Angleterre, sous le règne d'Elisabeth ?*

Une grande érudition et une véritable connaissance de l'époque ont fait remarquer ce mémoire, développé par M. Delépine. Après lui, MM. Fresse-Monval, Savagner, viennent ou reparaissent successivement à la tribune, où M. le rapporteur vient lui-même à plusieurs reprises, pour répondre à ses adversaires et soutenir ses assertions. La discussion n'a pas langui un seul instant ; l'attention soutenue avec laquelle vous l'avez suivie en est la preuve.

Dans la suivante séance, est venue la lecture d'un mémoire de M. E. Breton, sur l'*Histoire de l'improvisation en Italie* ; travail consciencieux et habile, qui nous a fait connaître une foule de traits curieux sur la vie des principaux improvisateurs. Ce travail a été complété par un autre mémoire écrit par M. Renzi, dans lequel notre collègue s'est attaché surtout à expliquer les causes qui rendent en Italie l'improvisation plus facile et plus commune qu'ailleurs. Il a cité de nouvelles anecdotes, très-curieuses aussi, sur cette espèce d'hommes de talent, qui font en Italie une classe de littérateurs à part.

M. Savagner a pris ensuite la parole. Il a rappelé, ce semble, avec raison, qu'en ne parlant que des poètes improvisateurs, on avait trop restreint la question. L'improvisation en prose devait avoir aussi sa part, et c'était justice. Car enfin, l'improvisation en prose, est elle-même un don précieux du ciel ; et il y avait dans cette enceinte trop d'improvisateurs remarquables en ce genre pour que tout le monde ne fût pas de l'avis de M. Savagner.

Ici est venue se placer la question traitée par M. de Brière : *Quelle a été l'influence du paganisme sur la morale ?* Ce mémoire, qui contenait quelques-unes de ces assertions qui appellent une discussion animée par leur étrangeté même, est tout d'abord attaqué par M. Delépine. Il a démontré que le paganisme n'ayant aucune notion fixe sur le bien ou le mal, ou ayant dans un grand nombre de cas confondu ces notions, il n'a pu servir de base à une morale pure et sans alliage d'erreurs. M. Fresse-Monval a paru ensuite dans l'arène, reprochant à M. de Brière d'avoir surtout puisé ses autorités dans les écrits des Ammonéoplatoniciens, qui philosophaient à une époque où le paganisme s'était transformé, ou du moins essayait de se transformer. D'autres orateurs ont encore été entendus, et, l'heure étant avancée, sans que le sujet fût épuisé, la discussion fut renvoyée à la neuvième séance.

A l'ouverture de celle-ci, je me suis efforcé de prouver en quoi le paganisme était tout à fait impuissant à fonder une morale. J'ai affirmé, et je crois avoir été dans le vrai, que s'il y a en quelques vertus chez les anciens, ce n'est point au culte, ni à la religion qu'ils en furent redevables, mais bien à ce qu'en pareil cas l'homme vaut mieux que ses principes. M. Durand, vous vous en souvenez, a plutôt abondé dans mon sens que dans celui de M. de Brière, puisqu'il a tout de suite établi la distinction des philosophes et des prêtres; qu'il a attribué tout le bien aux premiers, et tout le mal aux seconds. M. Savagner a parlé dans un sens analogue; seulement, à la fin, toujours fidèle à ses principes, il nous a dit que les droits de l'homme étaient le plus magnifique corollaire de la doctrine du christianisme, assertion que des temps trop voisins de nous rendent encore fort mal sonnante, mais qui peut-être, dans un demi-siècle, ne sera plus si mal accueillie. M. de Brière résume ensuite cette discussion, et répond à toutes les objections qui lui ont été faites.

C'est alors, messieurs, vous vous en souvenez, qu'au milieu de ce murmure flatteur qui accompagne un grand nom dans une assemblée, s'est présenté à la tribune M. Martinez de la Rosa. Il y a lu son mémoire sur cette question : *De l'influence de l'esprit du siècle actuel sur la littérature*. Non-seulement, messieurs, vous avez applaudi à la lecture de ce savant et spirituel travail; mais de plus vous avez pu depuis l'applaudir dans le calme du cabinet, puisque les colonnes de notre journal l'ont reproduit. Parmi les orateurs qui se sont levés ensuite, c'était à qui dirait au noble étranger : « Soyez le bienvenu; » c'était à qui lui donnerait en quelque sorte l'accolade française. On lui a fait force compliments; et pourtant tous sentaient qu'il en restait encore beaucoup à lui faire. Parmi ces orateurs, vous vous rappelez entre autres MM. Durand, Delépine, Fresse-Monval, Savagner, qui ont fixé votre attention jusqu'à la fin de cette séance; puis, au commencement de la suivante, MM. Delépine encore, Savagner encore, Stephanopoli; MM. Fresse-Monval pour la seconde fois, et Savagner pour la troisième. Après quelques courtes répliques des mêmes orateurs entre eux, un nouvel orateur a demandé la parole : c'est M. Cornu, qui vous a parlé avec plus de science réelle que d'habitude de l'improvisation, mais qui plus tard, s'il s'exerce, pourra reparaitre à un autre Congrès avec avantage. La séance, bien remplie par cette longue escrime, n'a pu laisser à M. Martinez de la Rosa le temps de résumer la discussion, et son résumé a dû être renvoyé à la séance suivante.

Ce résumé, messieurs, n'a pas cessé un instant de captiver votre attention. Ni les finesses de notre langue, ni ses tournures les plus élégantes ne sont étrangères à M. Martinez de la Rosa. Il a fait de tout cela un usage aussi habile, il a parlé avec autant de facilité qu'aurait pu le faire un Français sachant manier sa langue en orateur. Les détails intéressants qu'il nous a donnés sur Lopez de Vega sont encore présents à vos souvenirs, et sans doute ne s'en effaceront jamais.

La personne qui devait développer la question à l'ordre du jour étant absente et ne pouvant venir, il a fallu combler cette lacune; M. Renzi a donc pour ainsi dire improvisé la question suivante : Les productions romantiques d'un peuple exercent-elles une grande influence sur les mœurs et le goût d'un autre peuple? La manière dont il a envisagé cette question lui a attiré un redoutable adversaire dans la personne de M. Durand, qui a soutenu l'influence des climats; M. Stephanopoli a repoussé la théorie de M. Durand sur ce point; M. Savagner est venu ensuite stigmatiser le romantisme du nom de *littérature convulsive et épileptique*, et M. Delépine, en terminant la séance, s'est efforcé de réhabiliter ce même romantisme si maltraité par ses devanciers à la tribune, en nous le représentant comme une nouvelle forme littéraire d'autant plus acceptable qu'elle nous représente l'humanité dans ses réelles conditions d'existence et telle qu'elle est.

Les discussions sur le *classique* et le *romantique* ont cela de bon qu'elles fournissent des développements presque inépuisables. Aussi la séance suivante a été abondamment pourvue avec les seuls reliefs de celle-ci. MM. Stephanopoli, Fresse-Montval, Savagner et Delépine sont venus tour à tour rompre de nouvelles lances, les uns pour, les autres contre le romantisme.

Sur ces entrefaites, M. l'abbé Badiche est venu lire à la tribune un savant mémoire sur la philosophie scolastique, depuis Boèce jusqu'à Roscelin. La discussion d'un aussi grave sujet a paru demander un sursis. C'est pourquoi on a appelé à la tribune M. Savagner, pour lire un mémoire sur cette question : De l'importance des histoires particulières, par rapport aux histoires générales. Vous avez entendu à ce sujet MM. Fresse-Montval, Savagner, Wuilhaumez. Les assertions de ce dernier orateur, sur Bossuet, Vico et Machiavel, qui n'ont écrit, selon lui, que des *histoires pitoyables*, ont dû étonner, non-seulement vos oreilles, mais aussi les murs de cette enceinte, où, grâce à Dieu, ne pénètrent que rarement de pareilles hérésies littéraires. La séance s'est terminée là.

L'avant-dernière séance du Congrès a été grave et sérieuse entre toutes. Elle a été abondamment remplie par la discussion sur le mémoire de M. Badiche, au sujet de la philosophie scolastique. MM. Delépine, Durand, Stephanopoli et Delépine, pour la seconde fois, ont prouvé de nouveau que, sur les questions philosophiques, comme sur les questions historiques, ils pouvaient lutter entre eux de manière à laisser leur auditoire incertain entre le mérite de chacun d'eux.

Nous voici arrivés à la dernière séance du Congrès. Mais ni votre attention et votre zèle, ni la valeur et les forces des combattants ne sont épuisées. Encore dans cette dernière séance il y aura une discussion importante et grave. C'est M. Durand qui, avec cette élocution facile, élégante, que vous lui connaissez, se charge de poser la question suivante : *Quelle a été l'influence du Costume sur les mœurs des différents peuples?*

Vous venez, messieurs, d'entendre les heureux développements donnés à cette question, soit par le rapporteur lui-même, soit par MM. Siméon.

Chaumier, Fresse-Montval, Delépine. Moins heureux que vous, je n'ai entendu que la spirituelle réplique de M. Durand, avec le regret sincère de n'avoir point entendu la discussion elle-même.

Il a donc été bien rempli, il a donc été digne de vous, messieurs, ce huitième Congrès historique, que plusieurs personnes croyaient devoir être apathique et languissant; il a été animé et digne de vous, je le répète. Toutes les séances ont été pleines de vie et d'âme, et le souvenir en restera non-seulement dans vos esprits, mais aussi dans les annales de la science.

Honneur aux auditeurs assidus qui sont venus prêter une oreille attentive à nos discussions! honneur aux orateurs étrangers à notre Institut, qui sont venus nous prêter l'appui de leur science et de leur talent! honneur enfin aux membres de l'Institut, qui, joûteurs infatigables, sont venus devant vous, faire preuve de tant de savoir et de tant d'éloquence! Tous ensemble, permettez-moi de vous dire en finissant: Vous avez bien mérité de la science historique, et c'est en son nom que je vous remercie.

J.-L. VINCENT,

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

CHRONIQUE.

Notre collègue, M. Onésime Leroy, informé que la bibliothèque de prêt gratuit, fondée à Valenciennes, sur son appel, et qui, depuis le mois de janvier, a prêté plus de treize mille volumes, avait grand besoin de secours pour répondre à toutes les demandes de son populeux arrondissement, vient d'annoncer aux directeurs de cette belle institution qu'il lui destinait le prix de 1,500 fr. décerné par l'Académie Française à son ouvrage sur *Corneille et Gerson dans l'Imitation de Jésus-Christ*.

M. Fresse-Montval, qui, cette année, a professé deux cours, l'un de poésie gnominique à notre Institut, l'autre sur les poésies d'Hésiode à l'Athénée royal de Paris, va publier incessamment les résultats de ce double travail. Le livre destiné à le faire connaître est intitulé : *OEuvres complètes d'Hésiode, avec le texte grec en regard et le portrait lithographié de ce poète, traduites en vers français; précédées d'une biographie d'Hésiode, d'un discours préliminaire, de sommaires et d'explications relatifs à chacun de ses poèmes, et suivies d'une traduction en vers français des principales imitations qui en ont été faites tant en grec qu'en latin, et principalement par les poètes gnomiques*. Pour faciliter la publication d'un ouvrage qui intéresse à un si haut point l'étude des lettres et de la philosophie antiques, et auquel son auteur a consacré quatorze années, une souscription a été ouverte; de nombreuses signatures ont déjà répondu à cet appel, et, en nous y associant, nous croyons agir dans l'intérêt des hautes études

que nous avons mission de propager. En conséquence nous annonçons que la souscription dont nous venons de parler est ouverte dès ce moment au siège de l'Institut Historique. La traduction complète des *OEuvres complètes d'Hésiode*, par M. Fresse-Montval, formera un volume in-18 à l'anglaise (1).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Essai sur la Philosophie du Christianisme, par l'abbé Cacheux, curé d'Issenheim ; 2 vol. in-8° ; chez M. Débecourt, libraire, 69, rue des Saints-Pères.

Essai sur l'Histoire de la philosophie des Conciles tenus en France depuis l'établissement du Christianisme dans les Gaules jusqu'à nos jours ; de leur influence sur les lois, les mœurs et la civilisation moderne par le même ; 1 vol. in-8°. (Sous presse.)

Précis analytique des travaux de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, années 1831, 1832, 1833, 1836, 1841 ; 5 vol. in-8°.

Compte général de l'administration de la justice civile et commerciale en France pendant l'année 1840, offert à l'Institut Historique par M. le garde-des-sceaux ; VIII^e vol., in-4°.

Compte-rendu de la justice criminelle en France pendant l'année 1840, offert par M. le garde-des-sceaux ; quinzième année ; 1 vol. in-4°.

Mémoire sur les bibliothèques publiques et les principales bibliothèques particulières du département du Nord, par M. Le Glay, membre correspondant de l'Institut de France (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, etc.) ; 1 volume grand in-8°, 1841.

De la Réforme et du Catholicisme, aux hommes de bonne foi, par notre collègue M. l'abbé Polge, professeur de dogme à la Faculté de théologie d'Aix ; 1 vol. in-8°.

Mémoire de la Société Archéologique du midi de la France, établie à Toulouse en 1831 ; tome V^e, 1^{re} et 2^e livraisons, avril 1842 ; in-4°, avec planches.

Les Lusiades, poème de Camoëns, traduit en vers français, par notre collègue M. F. Ragon ; 1 vol. in-8°, 1842.

Annali universali di statistica, economia, pubblica, storia, viaggi e commercio ; tome LXXII^e, mars, avril et mai 1842, in-8°. (Milan.)

Giornale dell' I. R. Istituto Lombardo di Scienze, Lettere et Arti, è Biblioteca italiana ; mai 1842, in-8°. (Milan.)

Bulletin de la Société de Géographie ; 2^e série, tome XVII^e, numéros 100, 101 et 102, avril, mai et juin 1842.

(1) LE PRIX, QUI EST DE CINQ FRANCS, ne sera payable que lorsqu'on fera retirer l'ouvrage : on le recevra franc de port en ajoutant 75 centimes au prix ci-dessus indiqué.

La Mère-Institutrice et Bulletin spécial de l'Institutrice, par notre collègue M. Lévi (Alvarès) ; neuvième année, mai et juin 1842.

Revue d'Auvergne ; deuxième année, 22^e livraison, mars 1842, in-8^o.

Nachtigallenlieder, von W. Nolte, membre de l'Institut Historique ; in-32, 1842.

Abrégé d'histoire de France, par demandes et par réponses, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours, donnant l'analyse des faits principaux arrivés durant chaque siècle, par notre collègue M. Lagarrigue, instituteur ; 2 vol. in-12, 1842.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie ; n^o 1^{er}, janvier, février, mars 1842.

Première Étude sur les Tombeaux des anciens, mémoire lu dans la séance publique de la Société des Antiquaires de Picardie, le 11 juillet 1841, par notre collègue M. E. Breton (extrait du tome V des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*) ; brochure in-8^o.

Notice sur l'Avaux ou Avouassé qui couvre une grande partie des terrains forestiers, dans un rayon de cinq ou six lieues, sur le littoral de la mer, dans le département des Bouches-du-Rhône, par notre collègue M. le comte de Montvalon (extrait du IV^e volume des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix*) ; brochure in-8^o.

Le Feuilleton mensuel, revue littéraire et critique ; deuxième année, n^o 3, mai 1842, 1 vol. in-32.

L'Echo du Monde savant ; travaux des savants de tous les pays, dans toutes les sciences, paraissant le dimanche et le jeudi ; janvier, février, mars, avril, mai et juin 1842.

Le Semeur, journal religieux, politique, philosophique et littéraire, paraissant le mercredi ; janvier ; février, mars, avril, mai et juin 1842.

L'Institut, journal universel des sciences et des Sociétés savantes en France et à l'étranger ; II^e section ; sciences historiques, archéologiques et philosophiques, paraissant le 1^{er} de chaque mois ; janvier, février, mars, avril, mai et juin 1842. — Directeur : M. Eugène Arnould.

Il Tiberino, journal artistique et littéraire, paraissant une fois la semaine ; avril, mai et juin 1842. (Rome.)

Il Messagiere Torinese, journal artistique, scientifique et littéraire, paraissant une fois la semaine ; avril, mai et juin 1842. (Turin.)

La Parola, journal scientifique et littéraire, paraissant tous les quinze jours ; avril, mai et juin 1842. (Bologne.)

Motifs de ma Conversion (du protestantisme au catholicisme), par notre collègue M. J. Malvesin, de Bordeaux ; brochure in-8^o, 1842.

Pour le Secrétaire perpétuel, J.-L. VINCENT.

L'Administrateur-trésorier, A. RENZI.

MÉMOIRES.

DE LA MONOMANIE

A L'OCCASION D'UNE OBSERVATION RECUEILLIE ET COMMUNIQUÉE

PAR M. LE DOCTEUR BORELLI (1).

Une demoiselle appartenant à une famille distinguée de Naples fait le sujet de cette observation.

Amélie, c'est le nom que nous lui donnerons, était d'un extérieur agréable, de mœurs douces, et d'un caractère si docile que, dès sa plus tendre jeunesse, un reproche était pour elle une punition sévère. Sa grande sensibilité inspira à son père la sage précaution de lui laisser ignorer tout ce qui a rapport aux fantômes, esprits et apparitions surnaturelles ; et lorsque sa raison eut acquis avec l'âge une plus grande fermeté, il n'y a jamais eu d'indices qu'elle ait eu peur de pareilles choses. De même que sa mère, qui était pieuse et de mœurs simples, Amélie fréquentait sans affectation les assemblées religieuses, et rien ne porte à croire qu'elle ait jamais été livrée à aucune superstition. Elle cultivait avec ardeur la musique et tous les arts d'agrément. Sa position dans la société ne lui permettait pas d'aller souvent au théâtre, mais elle aimait ce délassement. Elle était bonne compagne avec ses amies ; mais ni elle, ni sa famille, ne se plaisaient à fréquenter de grandes sociétés. Lorsqu'elle n'avait que dix à douze ans, Amélie fut *Clarissa* ; le sort de l'héroïne lui fit verser tant de larmes qu'on lui interdit la lecture des romans de ce genre. Ses goûts se portèrent sur les ouvrages d'histoire moderne, et surtout sur ceux qui renferment le plus de maximes et d'exemples de morale. Toutefois ses occupations d'intérieur s'accrurent au point qu'elle dut renoncer en partie à ce délassement.

Amélie vécut ainsi jusqu'à l'âge de vingt ans, ne se montrant triste que lorsqu'elle était indisposée, ou au récit des malheurs qui avaient frappé quelqu'un. Ceux qui l'observaient fréquemment ont trouvé qu'elle souriait facilement, mais qu'il était difficile de la faire rire.

Toutes ces circonstances ont été communiquées par un prêtre qui l'avait connue enfant, qui lui avait enseigné les premiers éléments des lettres et l'avait observée dans tous les détails de sa vie. Ni cet ecclésiastique, ni personne n'ont eu connaissance d'une passion amoureuse par laquelle elle aurait prévenu la volonté de ses parents. A en juger par les faits extérieurs, on eût dit que la

(1) Su di un Caso singulare di Monomania. — Dissertazione estratta dal *Giornale Enciclopedico* di Napoli.

pensée de son avenir occupait peu ou point l'activité de son esprit. S'il arrivait quelquefois qu'on parlât de ce sujet en sa présence, elle gardait le silence, ou elle disait que cela regardait exclusivement ses parents.

Cependant la mère apprit à sa fille qu'Albert, son cousin, la demandait en mariage, et que, par sa position et sa fortune, il était un parti sortable. Amélie demanda si son père avait connaissance de ce projet, et, lorsqu'on lui eut répondu affirmativement, elle se montra toute prête à donner son consentement. Mais sa mère la retint en lui disant qu'elle était convenue, avec celui qui aspirait à sa main, de ne lui donner une réponse définitive que dans un an ; qu'elle lui avait cependant promis de le recevoir deux fois par semaine dans la petite réunion qu'elle avait chez elle ; qu'ainsi elle s'était réservé pour sa fille et pour elle-même la faculté de l'agréer si cela leur convenait, ou bien de donner un refus dans le cas où elles remarqueraient ou apprendraient quelque chose à son désavantage. Ces précautions étaient si sages qu'elles auraient mérité d'être couronnées de succès.

Amélie connaissait déjà Albert, car les deux familles avaient l'habitude de se visiter réciproquement dans les jours de fête. En le revoyant avec la pensée de pouvoir un jour lui appartenir, elle en devint peut-être plus timide et plus réservée ; mais cette idée même lui inspira un nouvel intérêt pour lui. A mesure que les deux jeunes gens s'entretenaient, ils sentaient s'accroître leur inclination mutuelle. Leur mariage fut enfin arrêté ; le contrat fut passé, et l'on convint qu'au retour de la campagne de Portici la bénédiction ecclésiastique sanctifierait leur union.

On était au mois de septembre, et la saison était si belle que depuis plusieurs années on n'en avait vu une pareille. La bonne et aimable Amélie était d'autant plus entourée de soins et d'affections de la part de ses parents que le moment approchait où ils allaient se séparer d'elle, et le désir de leur plaire augmentait dans la même proportion chez la jeune fille. Si on remarquait une légère teinte de mélancolie sur sa figure, c'était assurément le reflet des pensées qui, à la veille du mariage, sont inspirées ordinairement à une jeune fille par l'attachement qu'elle a pour ses parents et par sa timidité virgine ; je veux dire l'idée de se voir sous peu passer des bras des auteurs de ses jours dans ceux d'un homme à qui elle serait forcée de faire le sacrifice de toute sa pudeur. Personne ne pourrait affirmer avec connaissance de cause, ni qu'elle a eu d'autres motifs de tristesse, ni qu'elle s'est attristée réellement.

Un matin, elle se lève, et, après avoir embrassé son père et sa mère, et s'être occupée un moment des soins du ménage, elle va selon son habitude s'asseoir avec son travail près d'un de ces balcons sans saillies, qu'on appelle à Naples *balcons à la romaine*. Ce balcon s'élevait, d'une hauteur à peu près quatre fois celle d'un homme, au-dessus d'une allée de jardin à l'extrémité de laquelle se trouvait une espèce de petit temple, avec une statue au milieu.

Amélie était déjà depuis une heure occupée à travailler à l'un des objets fai-

sant partie de son trousseau, lorsqu'elle entendit pousser un soupir : elle lève les yeux, et aperçoit un jeune homme d'une taille un peu plus qu'ordinaire ; il est vêtu de noir, il appuie sa main gauche sur le piédestal, et a dans sa droite un bâton. Dans l'instant même le bâton s'échappe de sa main et tombe par terre avec bruit. Amélie baisse les yeux ; et, avec un sentiment vague et confus dans lequel peut-être la compassion n'avait pas la moindre part, elle continue son ouvrage. Le soupir se fait de nouveau entendre et semble être poussé avec plus de force : elle a dit qu'il paraissait parfois comme une espèce de gémissement. Alors elle pense à se lever et à changer de place. Mais le jardin qui est à ses pieds semble s'être élevé au niveau d'elle-même ; la distance qui la séparait du jeune homme a disparu ; il est devant elle, et si près qu'il lui semble sentir la chaleur de son haleine. « Ne faites pas ce mariage, vous vous en repentiriez vivement.. bien vivement, » dit le jeune homme ; et en répétant les deux derniers mots, sa voix va tellement en s'affaiblissant qu'elle expire presque comme un léger souffle.

Pleine de terreur, Amélie se jette en arrière ; elle se heurte contre une chaise, elle tombe, se relève et n'entend plus rien ; tout lui semble rentré dans l'état naturel. Elle fuit néanmoins vers sa famille ; mais, parvenue à la pièce voisine, les forces lui manquent ; il lui en reste à peine assez pour se jeter sur un siège. C'est vainement qu'elle tente de se lever ; elle éprouve cette impuissance de se mouvoir qu'on sent quelquefois dans le sommeil. Au milieu de ses efforts pénibles et renouvelés, le fatal soupir vient de nouveau frapper son oreille : alors la terreur lui prête des forces ; elle se lève enfin, elle appelle sa femme de chambre et sa mère. Elle se jette d'abord dans leurs bras, et ne peut répondre à leurs questions empressées que par ses sanglots et le tremblement qui s'est emparé de toute sa personne. Pressée de plus en plus de s'expliquer, elle congédie la femme de chambre ; mais, même avec sa mère, il semble qu'elle hésite à ouvrir son cœur ; enfin, après beaucoup de détours et de réticences, elle se borne à la prier de différer son mariage.

Une demande si extraordinaire et si inattendue remplit d'étonnement la pauvre mère, et la rend de plus en plus curieuse d'en apprendre les motifs. La jeune fille raconte enfin son effrayante vision avec cet accent de vérité, avec cette force de sentiment qui triomphent de toute incrédulité.

Quoique toute troublée et tout émue, la pauvre mère réunit toutes ses forces pour la rassurer, et lui adresse de ces paroles si pleines de raison qu'il est difficile de pouvoir y répondre. « Le temps des sortilèges n'est-il pas passé ? Amélie mérite-t-elle qu'un ange soit envoyé du ciel pour empêcher une union qui ne devrait pas la rendre heureuse ?... Dieu n'a-t-il pas des moyens moins extraordinaires pour éclairer sa raison ?... Est-il possible de croire que les esprits malfaisants, auxquels dans les temps d'ignorance la superstition avait attribué une influence dont le bon sens les a enfin dépouillés, se soient remis en chemin pour tromper les hommes ?... »

Amélie sent et reconnaît la force de toutes ces raisons, mais ne se lasse pas d'invoquer le témoignage de ses sens. Cependant son jugement était naturellement si sain et si juste que déjà la malheureuse enfant disait qu'elle avait peut-être rêvé *tout éveillée*. Malheureusement pour elle le rêve n'était pas encore terminé, car de nouveau le funeste soupir vint retentir à ses oreilles. Dominée par la force de la sensation présente, elle retombe dans son premier état; elle demande qu'on fasse des recherches autour d'elle; elle veut que l'on ferme les portes et les fenêtres, mais ce qu'elle demande avec le plus d'instances, c'est qu'on ne découvre son état à personne au monde, pas même à son père, et encore moins à son amant; car elle ne craint rien tant que de passer pour folle.

Il n'était pas facile de se rendre entièrement à ses désirs. La mère se crut d'abord dans l'obligation de dévoiler à son mari, non sans beaucoup de réserve et à la condition de lui garder le plus profond secret, la vraie origine de l'état de leur enfant. Quant à Albert, on prétexta une maladie pour l'empêcher de voir sa fiancée; mais on ne put faire en sorte que les plus cruels soupçons ne prissent place dans son cœur, et ce fut en vain que, dans le but de le calmer, on engagea la jeune fille à souffrir sa présence; il suffisait de la moindre allusion à ce sujet pour la faire retomber dans toutes ses terreurs.

Tel était l'état d'Amélie que l'on imaginerait difficilement jusqu'à quel point allait l'inégalité de son humeur. Tantôt, par un retour sur elle-même, elle en venait à considérer comme de simples illusions et l'apparition et le soupir; tantôt elle assurait entendre de nouveau ce même accent de douleur, et alors son tremblement nerveux se renouvelait, et ses terreurs se réveillaient. Au milieu de ce conflit entre le raisonnement et la sensation, ses forces physiques diminuaient de plus en plus; sa pâleur augmentait, ses facultés digestives se détérioraient, et le danger de la consommation devenait de plus en plus imminent.

Au bout de deux mois, une fièvre qui l'assaillit avec violence vint diminuer ses spasmes. Il semblait que, dans son délire, elle était poursuivie par le fantôme du jardin, comme Oreste par les Furies. A chaque instant elle se bouchait les oreilles de ses deux mains, ou se cachait la tête dans les couvertures, comme pour se défendre contre l'accent fatal. Le commandeur Ronchi, qui fut appelé pour lui donner des soins, et à qui on dut découvrir le secret de l'origine de ses maux; mit tout en œuvre pour la guérir; mais tout fut inutile.

Quelques heures avant sa mort, elle parut éprouver une espèce de crise. Après un long spasme, l'altération de sa raison parut entièrement calmée; elle ne parla plus du phénomène dont elle devait être victime que comme d'un effet de la maladie, et elle fit part au vieux prêtre qui l'avait élevée d'une circonstance remarquable.

« Il me souvient, lui dit-elle, que ma mère me fit un jour la défense de donner en aumône mes vieux vêtements, parce qu'il lui semblait que je pouvais trop loin la compassion pour les malheureux. Cependant une pauvre veuve, que j'avais l'habitude d'assister, vint m'implorer le jour suivant, et je lui fis

« dire par ma femme de chambre que je n'avais rien à lui donner. Mais la malheureuse poussa en se retirant un soupir si profond et si triste que je ne pus y résister ; et, n'ayant pas d'argent, je me permis de lui donner une de mes chemises. La justice de Dieu aura destiné à me punir ce soupir même qui me rendit coupable. »

— Ma fille, lui répondit le vieux prêtre, ce scrupule de votre part est celui d'une sainte ; mais tranquillisez-vous ; votre mère fut informée de ce qui vous trouble aujourd'hui, et, dans ce qu'il vous plaît d'appeler votre désobéissance, elle ne vit qu'une preuve de votre bon cœur. Elle m'en parla avec toute la joie qu'inspire à une mère ce qui fait l'éloge de sa fille.

« Pauvre mère ! répondit Amélie, combien ne s'est-elle pas montrée indulgente à mon égard ! et combien de peines ne lui ai-je pas causées ! Au moins sous peu je pourrai prier pour elle, pour mon père, pour mon frère, pour vous, mon respectable ami. — Serait-ce mal à moi d'espérer que je pourrai aussi prier pour le pauvre Albert?... »

Le vieux prêtre lui disait que, pendant longues années encore, elle pourrait adresser de la terre ses innocentes prières au ciel ; mais son état de langueur, qui allait toujours en augmentant, rendait illusoire de si flatteuses espérances. Elle désira revoir son père et sa mère, qui ne s'étaient éloignés que pour lui cacher leurs douleurs. Elle leur sourit à tous deux, et parut vouloir leur parler, mais elle ne put articuler un seul mot et tomba en faiblesse. Le prêtre qui veillait auprès d'elle pria les malheureux parents de vouloir désormais la laisser entre les mains de Dieu. Le désespoir dans l'âme, ils l'embrassèrent en silence, et se retirèrent pour s'abandonner à leur profonde douleur.

Cependant Amélie reprit de nouveau ses sens, et, montrant du doigt la Bible qui était auprès d'elle, pria le prêtre de lui lire le *Miserere*. La lecture du psaume n'était pas encore terminée qu'elle n'en avait plus besoin.

Ses traits charmants, déjà altérés par la maladie, furent défigurés par la mort ; mais peu d'instant après ils reprirent leur premier aspect, et le sourire sembla renaître sur son pâle visage. Le prêtre, tout ému, la bénit en pleurant, et les deux femmes, qui avaient été appelées pour lui rendre les derniers devoirs, demeurèrent émerveillées de la revoir si belle. Lorsqu'elles voulurent la relever pour la placer dans son suaire, ses noirs et longs cheveux, s'échappant du ruban qui les retenait, tombèrent sur ses épaules, et lui donnèrent à la fois tant de dignité et de charmes, que les deux pieuses femmes, interrompant leur funèbre office, se prosternèrent auprès d'elle, et imprimèrent sur sa main un baiser d'adoration. Peu de temps après, la mère mourut, et retrouva auprès de sa fille le seul repos auquel elle pût aspirer après une aussi grande perte. Le temps a diminué la douleur du père, mais ne l'a pas effacée. Son frère conserve d'elle le plus affectueux souvenir. Albert, à qui tout le mystère fut enfin dévoilé, expia par beaucoup de larmes la faute d'avoir ambitionné sur la terre la possession d'un ange, entreprit un voyage, et on ne sait ce qu'il est devenu.

Je n'ai presque rien omis de cette intéressante observation, dans le but de rendre le lecteur juge de la valeur de mes réflexions, ainsi que de la justesse de la critique que je vais faire de celles du docteur Borelli.

Je dirai d'abord que les fous du genre d'Amélie ne manquent pas; *ils courent les rues*, si je puis ainsi m'exprimer. Témoin cette domestique d'un peintre célèbre qui, tout récemment, troubla le service divin dans l'église Saint-Louis, d'Antin, en s'arrêtant au milieu du chœur, à son retour de la communion, pour proclamer qu'elle voyait Jésus-Christ, la Vierge et les anges; c'est depuis sa manie, et rien ne peut l'en faire sortir. Témoin encore ce bizarre personnage, que tout Paris connaît sous le nom de *père Carnaval*, que l'on rencontre affublé, selon les jours, de casaques rouge, bleue, verte, noire, jaune ou blanche, et qui vous aborde en protestant qu'il vous a connu sous l'empereur Auguste, sous Charlemagne, ou sous Louis XIV (1). Témoin enfin ce tonnelier de la rue Port-Mahon, qui, depuis le procès Lafarge, vomit inévitablement chaque plat de son dîner que sa femme a préparé, fait et défait lui-même son lit, convaincu que sa femme lui prodigue l'arsenic dans ses mets et jusque dans les couvertures et les draps. Cet homme s'explique d'ailleurs avec tant de sens, que j'ai été près d'une heure à me convaincre de sa folie monomaniaque.

Si je voulais fouiller dans l'histoire, je montrerais Pascal s'appuyant sur sa chaise pour ne pas tomber dans un gouffre enflammé, béant à ses pieds; Mallebranche se frottant sans cesse le bout du nez pour en détacher l'insecte qu'il croit y être attaché; Spinello se débattant contre le diable qui cherche à l'enlever; Rousseau croyant à une coalition européenne, parce que la chèvre d'Ermenouville est venue saccager un carré de pois chiches que le philosophe genevois se plaisait à cultiver; Zimmermann, persuadé que la révolution française n'a d'autre projet que de le poursuivre jusque dans les forêts de la Russie; et tant d'autres !...

Mais si le fait d'hallucination maniaque, recueilli par M. Borelli, n'a en lui-même rien de bien original, l'observation en a été prise avec tant de soin, les circonstances sont liées avec tant d'art, que c'est ici le cas, ou jamais, d'essayer une application sérieuse des lois psycho-physiologiques, afin de faire voir que l'on peut parvenir à expliquer d'une manière assez satisfaisante un grand nombre des faits qui appartiennent à cette classe de maladies mentales appelées hallucinations.

Suivons donc toutes les phases de cette vie si courte d'Amélie.

J'aime dans un enfant une certaine roideur de caractère; toutes les âmes fortement trempées sont impérieuses et ne reçoivent le frein qu'en frémissant. Au lieu de cela, le caractère d'Amélie, docile à ce point qu'un reproche était pour elle une punition sévère, décèle déjà une organisation morale qui, si elle

(1) Il passe pour avoir été le maître de chant de M^{me} Rossi-Caccia. Le fait est que je l'ai trouvé chez elle toutes les fois que j'y suis allé en ma qualité de médecin de l'Opéra-Comique.

n'est pas encore malade, n'eût pas tardé à le devenir sans les précautions prises par sa famille pour la laisser étrangère à ce monde de chimères dans lequel on entretient la plupart des enfants, pour satisfaire les caprices de cet âge si passionné pour le merveilleux. Cependant le moindre oubli de la part des parents permet à cette organisation morale si malheureusement née de se faire jour, et Amélie pleurera sur le sort de Clarissa au point que la lecture des romans les plus sages devra lui être interdite. Mais en vain vous la priveriez de spectacles, en vain vous réprimerez son goût effréné pour la musique et les arts d'agrément, en vain vous déroberez à sa vue les malheureux, en vain vous lui défendrez la compassion qui la porte jusqu'à se défaire de ses vêtements pour les donner en aumône ; son excessive docilité ne sera point en défaut, vous serez obéi ; mais sa sensibilité si vive en sera cruellement atteinte et son âme blessée à mort.

Telle est donc Amélie à l'âge de vingt ans. Esprit timide, volonté nulle, sensibilité excessive, cœur généreux sans efforts, affectueux sans élans ni transports, compatissant par nature, aimant sans la réalité qui captive ; âme droite sans épreuves, modeste par instinct, occupée sans être active, et, pour comble de malheur, servie par des organes où l'appareil nerveux prédomine avec une surabondance extrême.

En cet état le mot mariage est prononcé. La jeune fille va se surprendre aux prises avec les graves et tumultueuses pensées qu'il éveille. Sa vie uniforme brisée, ses affections de famille troublées, sa pudeur outragée, un monde imprévu tout nouveau qui va s'offrir sans que la pauvre enfant y ait été préparée. C'est ici que les parents d'Amélie, sa mère surtout, ont de graves reproches à s'adresser.

Cependant les deux jeunes gens se voient quelquefois, s'entretiennent ensemble, se plaisent mutuellement. Amélie travaille déjà à son trousseau. La voyez-vous, dans les instants de répit que lui laissent les soins du ménage, courir vers ce balcon à la romaine pour y livrer son esprit à des idées en harmonie avec le travail de ses mains ?

Il y a plus d'une heure qu'elle est là, rappelant le passé, plongeant dans l'avenir. Quel est le sort qui lui est réservé ? Qui lui assure qu'elle sera heureuse dans le nouvel état qu'elle est à la veille d'embrasser ?... A-t-elle consulté Dieu ? S'est-elle réconciliée avec lui ?... Cet acte de désobéissance dont elle s'est rendue coupable envers sa mère, n'en sera-t-elle pas punie tôt ou tard ?... A ce moment un bruit qui se fait près d'elle lui fait lever machinalement les yeux, qui peut-être s'arrêtent sur un passant. Il n'en faut pas davantage ; cette tête déjà malade est perdue sans ressources ; cette organisation si frêle s'usera dans la lutte, et la malheureuse Amélie mourra à vingt ans victime d'une hallucination qu'on eût pu prévenir. Cependant la raison reluira lorsque la lutte aura cessé entre elle et l'impression cérébrale, lorsque l'organe de la pensée, incapable de réaction, après une longue maladie d'épuisement, laissera l'âme

maîtresse absolue, avec des sens capables d'exécuter une dernière fois ses volontés. Amélie aura alors avec le vieux prêtre cet entretien magnifique de résignation, de douceur et de raison, pour rendre enfin sa belle âme au milieu d'un dernier flot de lumières.

Voilà, si je ne me trompe, une explication aussi naturelle que satisfaisante de la folie monomaniaque d'Amélie; et je ne mets pas en doute qu'on ne pût expliquer de même tous les cas analogues si on avait toujours la possibilité de recueillir tous les symptômes commémoratifs. Il y a en effet dans les maladies de l'esprit une science étiologique et sémeïotique qui en faciliterait singulièrement le traitement si elle ne les prévenait pas toujours. Revenons à Amélie.

Je n'ai donc pas besoin, comme M. Borelli, de supposer des agents extérieurs pour expliquer les modifications survenues dans le cerveau de cette infortunée. La cause occasionnelle du dérangement de la raison d'Amélie a été la circonstance de son mariage; mais elle avait porté avec elle, toute sa vie, la cause prédisposante, et les excitants qui ont fait éclater le mal n'ont été autres que les pensées mêmes dont elle nourrissait pour ainsi dire son esprit. Mais pourquoi la folie s'est-elle déclarée ici, et pas plus tôt ni plus tard?... Il y a une mesure à toute chose, et, dans le cas probable où aucun objet extérieur n'aurait contribué à avancer la maladie, il serait incontestable que le temps fort long pendant lequel Amélie venait de s'entretenir avec elle-même avait surexcité son cerveau outre mesure, et rendu inévitable l'éclat qui eut lieu. D'ailleurs, ainsi que le dit fort judicieusement M. Borelli, combien de personnes qui, à la promenade, à l'école ou ailleurs, sont subitement frappées d'apoplexies. Caldora assiégeant le fort de Colle, près Bénévent, exprime à ses amis combien il se sent vigoureux et bien portant, malgré sa grande vieillesse, et tombe en ce moment frappé d'une apoplexie mortelle. Qui pourrait dire pourquoi cela a eu lieu en ce moment-là plutôt qu'à un autre? Un magistrat sort de chez lui aussi sain de corps que d'esprit, et oublie peu d'instant après l'endroit où il demeure, au point qu'il n'a jamais pu ni le trouver, ni l'indiquer aux autres. Dans tous les cas pareils, ce que l'on peut dire de mieux, c'est qu'un changement s'est opéré subitement dans le cerveau, en vertu duquel la raison se dérègle. Ce résultat était d'autant plus facile chez Amélie qu'elle y était déjà prédisposée.

Quant au retour de la raison, vers la fin de la vie d'Amélie, rien n'est plus ordinaire que les exemples de folie éteinte à l'approche du dernier soupir. Je pense avec M. Borelli qu'ils sont une preuve que le stimulant qui a troublé l'organe encéphalique a été écarté par le dernier retour de l'économie animale, ou a succombé à la langueur générale du corps. Chez Amélie le rétablissement de la faculté de penser a en outre été préparé par une hémorragie nasale. Ceci est encore un phénomène fort fréquent.

Le docteur JOSAT,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

HISTOIRE

DES SCIENCES MATHÉMATIQUES EN ITALIE,

DEPUIS LA RENAISSANCE DES LETTRES JUSQU'À LA FIN DU XVII^e SIÈCLE,

PAR GUILL. LIBRI, MEMBRE DE L'INSTITUT.

Ce grand et bel ouvrage, dont les deux premiers volumes ont paru en 1838, et les deux suivants en 1841, doit comprendre, comme l'indique son titre, l'histoire des sciences mathématiques et physico-mathématiques, non-seulement dans la péninsule italique, mais souvent aussi, par les explications qu'exigera cette histoire (p. xxv), dans toute l'Europe occidentale, avec laquelle l'Italie a toujours été en rapport.

M. Libri nous dit dès la première page que, dans ses recherches historiques, il s'est toujours attaché à suivre à travers les siècles le développement de l'intelligence humaine, et à rechercher dans les écrits des inventeurs les idées premières qui avaient présidé aux grandes découvertes.

S'il y a en effet au monde quelque chose qui doive nous intéresser par-dessus tout, c'est sans doute cette marche incessante de l'humanité à la suite de quelques esprits d'élite qui la guident vers un état meilleur, souvent, il faut bien l'avouer, aux dépens de leur propre bonheur.

Une raison qui augmente encore le charme de cette étude, c'est le grand nombre de découvertes que l'on peut faire dans un champ trop peu cultivé; M. Libri nous assure, qu'en recourant aux textes originaux, il fut bientôt frappé de la multitude de faits curieux, d'observations intéressantes que contenaient des livres presque entièrement oubliés de nos jours; il ajoute une réflexion affligeante, et malheureusement trop vraie, c'est qu'il ne tarda pas à découvrir une multitude de documents précieux, inédits, gisant dans la poussière des bibliothèques, et menacés d'une destruction prochaine; et il cite à cette occasion plusieurs ouvrages importants d'hommes extrêmement célèbres, qui sont perdus depuis le siècle dernier, par exemple : le *Traité des nombres carrés*, de Léonard de Pise; les écrits *Mathématiques de Pascal*, que Leibnitz jugeait dignes du plus grand intérêt; plusieurs des ouvrages de Galilée, etc.

C'est pour s'opposer autant qu'il est en lui à cette destruction et à l'oubli coupable des contemporains qu'il a conçu le plan de son *Histoire des Sciences mathématiques dans l'Italie*. Dans un tel ouvrage, il avait à relater : 1^o le nom, la vie et les œuvres ou découvertes des savants; 2^o il devait renvoyer au bas des pages aux ouvrages originaux qu'il avait lus ou consultés, en citer même les passages qu'il croyait propres à intéresser le lecteur; 3^o dans des notes souvent fort étendues, et servant de pièces justificatives, il voulait publier, pour la pre-

mière fois, avec leur orthographe originelle, quelques-uns de ces manuscrits que l'insouciance contemporaine laisse perdre ou se détruire. On comprend quelle importance a cette dernière partie, soit comme sauvant d'une ruine menaçante des ouvrages remarquables au moins par leur date, soit en indiquant à ceux qui viendront plus tard quelques-unes des œuvres qu'ils feront bien de rechercher ou de publier.

L'ouvrage de M. Libri contient en effet les trois parties que je viens d'indiquer; et l'on jugera tout de suite de la richesse des notes et de l'importance de ces publications de travaux anciens, si je dis que, dans le premier volume, le texte a 189 pages, et les notes 270; dans le second, le texte a 284 pages, les notes en ont 230; dans les deux derniers ensemble, il y a 460 pages de notes pour 500 de texte; et l'on y trouve des publications on ne peut plus intéressantes, parmi lesquelles je citerai (t. I^{er}, p. 218) une lettre d'octobre 1672, sur l'invention du télescope, dont la première idée est attribuée à Archimède; (p. 253) une traduction latine de l'algèbre de Mohammed-ben-Musa, en manuscrit à la Bibliothèque royale; (p. 304) les problèmes d'algèbre d'Abraham-Ben-Ezra, en latin; (p. 393) le calendrier d'Harib, fils de Zeid; (t. II, p. 307) le quinzième chapitre de l'Abacus de Léonard Fibonacci, etc., etc.; ces ouvrages, jusqu'alors inédits, remontent tous au XIII^e siècle, ou au delà.

Le texte de M. Libri contient, avant l'histoire même qui en fait le sujet, un discours préliminaire qui peut être regardé lui-même comme un ouvrage entier. C'est une histoire rapide du progrès des sciences mathématiques et physico-mathématiques en Italie, depuis l'antiquité jusqu'aux conquêtes de Gengis-Kan; l'état ancien de l'Italie, l'origine et les connaissances scientifiques des Étrusques, Pythagore et son école, Archimède et ses inventions, Lucrèce, Sénèque, Pline, tels sont les points principaux de son histoire de l'antiquité; l'établissement du christianisme, les invasions des Barbares, l'influence des Arabes, celle des chiffres indiens, celle des Chinois même, les travaux des Juifs, et les croisades; voilà les sujets que lui fournit le Bas-Empire et le moyen-Âge. Après avoir raconté, dans un style rapide et animé, les faits généraux, il résume ainsi (p. 186) le tableau brillant qu'il a tracé :

« On voit à l'origine des temps historiques la civilisation orientale venant s'amalgamer en Toscane avec les éléments aborigènes que possédait l'Italie; à l'Étrurie succède la Sicile : là, mœurs, langage, poésie, tout est grec, hors les sciences marquées d'un caractère particulier à l'Italie, l'observation. La physique expérimentale, la mécanique, l'analyse indéterminée ont pris naissance dans la Grande-Grèce. Rien ne paraissait devoir borner leur développement; mais bientôt le Romain arrive; il saisit la science personnifiée dans Archimède, et l'étouffe. Partout où il domine, la science disparaît : l'Étrurie, l'Espagne, Carthage en font foi. Si plus tard Rome, n'ayant plus d'ennemis à combattre, se laisse envahir par les sciences de la Grèce, ce sont des livres seulement qu'elle recevra; elle les lira et les traduira sans y ajouter une seule découverte. Guer-

riers, poètes, historiens, elle les a eus ; oui : mais quelle observation astronomique, quel théorème de géométrie devons-nous aux Romains ? Chassées d'Occident, les sciences s'étaient réfugiées à Alexandrie. Le christianisme apparaît, s'avance au milieu des tortures, et finit par escalader le trône. Au despotisme et à la corruption des empereurs succède le despotisme et la corruption des moines. Le Labarum, qui a remplacé l'aigle romain, ne sait plus avancer. Au lieu d'assiéger les villes ennemies, on monte à l'assaut des temples païens, dernier refuge de l'antique savoir. A cette époque la science est ou païenne, ou hérétique ; la cour des Sassanides sert d'asile aux philosophes d'Alexandrie comme aux savants historiens. Un Barbare essaie vainement d'enseigner la tolérance aux chrétiens.

« Mais si les Romains et les Chrétiens n'ont pas contribué directement aux progrès des sciences, si même, comprenant l'humanité d'une manière imparfaite, et croyant qu'elle avait pour symbole unique une épée ou une croix, ils ont brisé tout autre symbole et opposé des barrières à l'avancement de l'esprit humain ; ils ont néanmoins aidé à la marche de la civilisation en fondant l'unité européenne. Cette unité, créée par les Romains et retrouvée par les Chrétiens sous les ruines où l'avaient ensevelie les Barbares, a été la base de tous les progrès des sociétés modernes.

« Par la décadence de l'empire romain, l'Occident tombait en dissolution : les Barbares arrivent ; c'est un fléau pour les monuments, pour les livres, pour les statues : leur choc brise tout ; mais une race dégénérée profite de l'énergie sauvage des envahisseurs. Convertis à la foi du Christ, les Barbares reçoivent d'abord quelques débris de la civilisation latine ; mais lorsque la féodalité et la suprématie universelle de l'Eglise s'établissent, l'ignorance déborde de toutes parts. L'Orient est plus heureux. Des sables du désert Mahomet fait jaillir un peuple de guerriers. Les Arabes reçoivent par les Nestoriens les sciences des Grecs ; ils s'emparent du savoir des Hindous, des inventions des Chinois, les fécondent et les transportent en Occident. Trois foyers de lumière s'établissent alors en Europe ; l'élément arabe, le scandinave et le latin concourent à la fois, et par des moyens divers, à la renaissance des lettres. Les langues modernes et la poésie se développent ; bientôt la réaction se manifeste, les Maures sont chassés d'Italie et menacés en Espagne. Les croisades conduisent à l'affranchissement des communes ; la lutte entre le sacerdoce et l'empire favorise la liberté municipale en Italie ; les arts, les lettres, les sciences se relèvent ; en vain de nouveaux essaims de Barbares sortent des déserts de la Tartarie. Les Mongols eux-mêmes sont domptés par la civilisation renaissante, qui les charge de colporter de grandes découvertes d'une extrémité à l'autre de l'ancien continent.

« Et après toutes ces révolutions, après tant de barbarie, on retrouve encore l'Italie : on la verra désormais, placée à l'avant-garde de la civilisation, diriger pendant plusieurs siècles la marche intellectuelle de toute l'Europe. »

J'ai transcrit tout entier ce brillant passage, pour plusieurs raisons : 1^o il fait

connaître le style de l'auteur ; 2° il montre comment les événements s'enchaînent dans sa pensée, et quelle sorte d'unité il cherche à mettre dans ce qu'il nomme avec raison le développement de l'esprit humain ; 3° et c'est là peut-être ce qu'il y a de plus important pour nous, il indique dans quel esprit l'ouvrage entier a été rédigé, quelle confiance nous devons avoir dans l'auteur, que la passion ou un sentiment trop vif emporte quelquefois hors de l'exacte vérité.

Ceci demande une explication. M. Libri est Florentin ; il a pris quelque part aux mouvements qui ont agité l'Italie. Obligé, en 1831, de quitter son pays, il s'est réfugié en France, où il a trouvé des distinctions de toutes sortes, des honneurs et des places, qui cependant ne l'ont point consolé, dit-il (t. 1^{er}, p. xxvi) de la perte de sa patrie. Sans juger ici en aucune manière sa conduite passée, on comprend qu'il ne peut pas être indifférent, ou, pour parler plus exactement, absolument impartial, lorsqu'il s'agit des personnages ou des peuples qui sont, même indirectement, en rapport ou en opposition avec ses idées ou ses desirs : aussi me semble-t-il un peu trop porté à condamner, par un mot et sur les moindres allégations, les souverains pontifes et les rois, tandis qu'il voit tout en beau dans les républiques. Il dit de César (t. 1^{er}, p. 50) que « sa gloire n'aurait pas d'égale », si, au lieu d'employer son génie à l'asservissement de sa patrie, il l'avait consacré à la défense de la liberté et de l'ancienne constitution romaine. » Bien des gens pensent aujourd'hui que l'ancienne constitution romaine n'avait de la liberté que le nom, que c'était au fond une épouvantable oligarchie, où le peuple était sans cesse sacrifié aux grands qui l'exploitaient et le tyrannisaient en cent façons, et que la dictature de César forma, pour l'immense pluralité des hommes, un état bien plus heureux que celui dont M. Libri souhaite qu'on eût vu le retour.

Notre auteur juge de même Auguste, Louis XIV, les Médicis ; il s'attache curieusement à quelques fautes que l'histoire leur reproche, qui ne sont pas même toujours bien avérées, et s'appuie là dessus pour leur refuser en général toute influence heureuse sur les progrès des lettres. Une note du grammairien Donat lui suffit pour attester que, lorsque Cornélius Gallus, exilé et réduit à la misère, se fut tué, Auguste empêcha Virgile d'en faire l'éloge, et n'accorda sa protection à l'auteur de l'*Énéide* qu'à la condition qu'il la paierait par ses flatteries (p. 52). C'est dans le même esprit qu'il relève un passage d'Athénée, où il est dit qu'Hiéron, ce roi de Syracuse dont l'histoire fait d'ailleurs l'éloge, qui était, dit Plutarque, le parent d'Archimède, et se montra toujours son ami, n'accorda pourtant sa protection à cet habile mécanicien qu'à la condition qu'il dirigerait la construction d'un vaisseau où était une chambre réservée aux plaisirs honteux du roi (p. 38).

Jusqu'ici, du moins, M. Libri rapporte seulement ce qui a été dit ; mais quelquefois il interprète ce que les historiens rapportent, et alors c'est toujours contre les souverains qu'il se prononce. Ovide est mort dans l'exil et sans qu'on

sache pourquoi (p. 51) ; M. Libri conclut de là la tyrannie d'Auguste ; c'est aller trop loin : ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'on ait pu alors exiler un citoyen sans en donner les motifs ; quant à la peine en elle-même, jusqu'à ce qu'on sache à quelle raison fut dû l'exil d'Ovide, on ne peut rien affirmer ni pour, ni contre l'empereur. C'est un passage curieux et connu de tout le monde que celui où Horace déclare qu'il a jeté son bouclier et s'est enfui à la bataille de Philippes. On n'avait vu jusqu'ici, dans cette déclaration, qu'un aveu que les poètes font assez volontiers qu'ils ne sont pas nés pour le métier des armes : M. Libri suppose qu'il n'a fait cet aveu de sa lâcheté que pour *courtiser le tyran* (p. 51) ; et ainsi, ce qui n'était considéré que comme une plaisanterie devient une note d'infamie aussi bien pour le poète que pour le souverain.

Cette manière de juger au point de vue de ses affections ou de ses antipathies, se représente souvent dans le résumé que je viens de citer : Toscan lui-même, il ne pardonne pas aux anciens Romains d'avoir subjugué la Toscane. « Le Romain arrive, dit-il ; il saisit la science personnifiée dans Archimède, et l'étouffe ; partout où il domine, la science disparaît ; l'Étrurie, l'Espagne, Carthage en font foi (p. 186). » Ne semblerait-il pas que le peuple romain tout entier a poursuivi Archimède comme plus tard il poursuivit Annibal ou Mithridate, tandis que ce fut un soldat qui tua le grand géomètre sans le connaître (1) ; que Marcellus apprit sa mort avec la plus grande douleur (2), témoigna toute son indignation au meurtrier, et rendit toutes sortes d'honneurs aux parents d'Archimède (3) ? Peut-on dire d'après cela que la postérité reprochera à tout jamais cette mort aux Romains (p. 34) ? La postérité a-t-elle jamais condamné comme crime ce qui n'a été qu'un accident ?

La science disparaît, dit M. Libri, partout où le Romain domine. Qu'est-ce à dire, sinon que les Romains, préoccupés du désir, que d'ailleurs je n'approuve pas quant à moi, de subjuguier les nations, ne s'occupaient guère que des sciences et des arts relatifs à la guerre ou à la politique ? Ils ne comprenaient pas les arts de la paix et ne les favorisaient pas ; mais il y a loin de là à les détruire systématiquement, comme le fait entendre M. Libri.

La suite n'est ni plus bienveillante, ni plus juste. « Rome, dit-il, lira les livres des Grecs, mais sans y ajouter une seule découverte (p. 186). » Cette dernière assertion est purement gratuite, et placée ici parce qu'elle s'arrange avec les idées préconçues de M. Libri ; elle ne doit pas nous persuader que les Romains ne savaient ni inventer, ni perfectionner. Je ne parle pas ici des arts, de l'éloquence et de la poésie, car j'aurais trop beau jeu. Mais où trouvons-nous la première observation de la répulsion magnétique ? dans Lucrèce (4). Qui a le premier dit que, si les corps légers tombaient moins vite, c'est à la résistance de l'air que cet effet était dû ? c'est encore Lucrèce (5). M. Libri l'avoue ; mais il

(1) *Plur.*, in *Marc.* 20. — Il y a aussi d'autres versions, mais qui toutes prouvent l'ignorance des meurtriers. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.* — (4) *De Nat. Rerum*, ch. VI, v. 1043. — (5) *Ibid.* II, v. 181.

croit que Lucrèce devait cette connaissance aux Grecs : c'est une supposition que rien ne prouve.

N'est-ce pas Frontin, intendant des aqueducs de Rome, sous Trajan, qui remarqua que l'eau qui s'écoule d'un réservoir a une plus grande vitesse si son niveau plus élevé lui donne une plus grande pression, et qu'en même temps la longueur des conduits influe sur la vitesse de l'écoulement (1)? Il y a aussi dans les *Questions naturelles* de Sénèque des observations intéressantes, et qu'on ne trouve que chez lui. Pourquoi M. Libri, qui les rappelle, affirme-t-il qu'elles n'appartiennent pas à ce philosophe? et, dans tous les cas, qui peut faire croire qu'elles sont étrangères aux Romains (2)? Définons-nous, en général, des opinions exclusives ou préconçues; signalons les faits utiles ou fâcheux, louables ou blâmables; mais ne condamnons en masse ni un peuple, ni une forme de gouvernement, ni ceux qui gouvernent les autres, ni ceux qui sont gouvernés. C'est le moyen d'éviter le reproche de prévention ou celui d'une précipitation inexcusable.

Ces observations montrent que je ne partage pas toutes les opinions de M. Libri, et qu'il y a dans le résumé cité tout à l'heure quelques jugements pour lesquels je demanderais une restriction semblable; mais j'aime mieux terminer ici ce que j'ai à dire du discours préliminaire.

Le premier livre (t. II, p. 1 à 284) comprend l'histoire des sciences mathématiques en Italie, depuis la mort de Charlemagne jusqu'à la fin du XV^e siècle; le second (t. III, p. 1 à 201) comprend une partie du XVI^e; le troisième livre (t. IV, p. 1 à 294) s'étend jusqu'à la mort de Galilée, en 1642.

On comprend qu'il me serait impossible, à moins de faire moi-même un volume, de rappeler ici, même en abrégé, les détails que donne notre auteur sur les hommes de génie ou de talent dont il nous fait connaître les droits à l'estime de la postérité; je ne puis que citer ici quelques-uns de ceux que cite M. Libri, avec les jugements qu'il porte, et que je n'accepte pas tous également, comme on le verra.

Le premier auteur cité par M. Libri est Léonard, fils de Bonacci, connu sous le nom de Fibonacci, ou Léonard de Pise, qui introduisit en 1202, parmi les chrétiens, l'algèbre et les chiffres arabes.

A cette occasion, on trouvera dans l'ouvrage de M. Libri plusieurs notes où sont discutés et appréciés les titres des divers peuples, et surtout des anciens, à l'invention du système de numération décimale : on sait que cette question a fait, il n'y a pas longtemps encore, le sujet de nombreuses discussions soutenues devant l'Institut : M. Charles a pensé et voulu établir que les arabes ont connu ce que l'on nomme les valeurs de position, c'est-à-dire cette convention

(1) FRONT. *De Aqued.*, n° 35. — (2) M. Libri attribue au contraire à Pline l'observation de la différence entre la vitesse du son et celle de la lumière : cette observation fort ancienne se trouve déjà dans Aristote, *Meteor.*, II, 9; *De Mundo*, 4.

en vertu de laquelle les chiffres prennent une valeur de dix en dix fois plus grande à mesure qu'ils reculent d'un rang vers la gauche.

Il est difficile de voir dans cette opinion de M. Chasles autre chose qu'une hypothèse habilement présentée et défendue par un homme très-érudit : pour tous ceux qui ont étudié de bonne foi ce que les anciens savaient dans les sciences relatives aux nombres, il est évident que l'écriture systématique que nous avons aujourd'hui leur manquait absolument.

Entre les diverses preuves qu'en donne M. Libri, il y en a deux qui, je l'avoue, me semblent péremptoires. « On sait, dit-il (t. II, p. 295), qu'Archimède a écrit un traité intitulé *l'Arénaire*, qui n'a d'autre but que de simplifier la numération des Grecs (1) : ce perfectionnement est tellement au-dessous du système que M. Chasles suppose avoir été connu avant Archimède par les Pythagoriciens, qu'il faudrait croire que ce grand géomètre perdait son temps à rendre un peu moins imparfait un mauvais système de numération, au lieu d'en adopter un fort bon qui aurait été connu avant lui..... De plus, Boëce, qui, d'après M. Chasles, connaissait un système fort simple de numération, ne s'en est jamais servi.... : il a toujours écrit les nombres composés par le système de numération des Romains (2). » M. Libri conclut avec beaucoup de raison que du temps d'Archimède les systèmes de numération adoptés en Italie étaient tous moins parfaits que celui qu'il a exposé dans son *Arénaire*, et que le système attribué par Boëce aux Pythagoriciens ne valait pas mieux que le système des Romains, qu'il a toujours employé (3).

Depuis l'impression des premiers volumes de *l'Histoire des Sciences mathématiques en Italie*, quelques autres faits ont été avancés de part ou d'autre, et soumis aux Académies : M. Vincent, professeur au collège Saint-Louis, a communiqué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 31 décembre 1841, une note sur la numération chez les Romains ; il s'agit d'un passage curieux, tiré des *Cestes* de Jules l'Africain, qui vivait sous Héliogabale ou Alexandre Sévère. « Les Romains, dit l'auteur, ont encore une invention que je ne puis trop admirer, pour représenter tous les nombres qu'ils veulent au moyen des feux. Pour cela, voici comment ils s'y prennent : ils commencent par déterminer des emplacements commodes pour l'emploi des feux, en fixant un lieu sur la droite, un autre sur la gauche, et un troisième dans le milieu, et ils distribuent à chacune des places les divers nombres élémentaires qui devront y être représentés, assignant au côté gauche les nombres compris depuis 1 jusqu'à 9, au milieu les nombres compris depuis 10 jusqu'à 90 ; enfin, ceux qui sont compris entre 100 et 900 au côté droit. Ainsi, lorsqu'ils veulent désigner le nombre 1, ils produisent du côté gauche une flamme unique ; ils en produisent deux quand ils veulent désigner le nombre 2, trois pour le nombre 3,

(1) Pour l'exposé de ce système, voy. DELANDE, *Hist. de l'Astron.*, ch. 9. — (2) T. II, p. 296.

— (3) *Ibid.*

et ainsi de suite. Mais lorsqu'ils veulent désigner le nombre 10, alors ils allument une fois sur la place du milieu, deux fois pour le nombre 20, trois fois pour le nombre 30, et ainsi de suite. Il en est de même pour 100, 200, 300, etc.... Or, dans ce moyen de représentation par éléments, on évite l'emploi des grands nombres ; car pour signaler le nombre 100, on n'allume pas les feux cent fois, mais seulement une fois sur la droite, etc. (1). »

M. Vincent croit que cette citation vient à l'appui de l'opinion professée par M. Charles, que les Romains connaissaient *à priori* les valeurs de position dans les signes représentatifs des unités des différents ordres (2). Je ne saurais partager cette opinion ; je dirai plus : l'obligation où l'on est de chercher des conjectures dans des faits si étrangers à la question est pour moi la preuve sans réplique qu'on ne trouve rien de solide et qui s'y applique réellement.

En effet, la question n'est pas de savoir si dans une circonstance choisie, et par suite d'une convention toute spéciale, on aura donné aux signes placés en trois places différentes les valeurs d'unités, dizaines et centaines, mais bien si, par suite d'une règle générale, tous les chiffres, à mesure qu'ils reculeront d'un rang vers la gauche, prendront une valeur dix fois plus forte ; c'est là le point précis de la discussion, et l'invention des Romains, quoique fort ingénieuse, n'y touche pas du tout. Il s'agit ici d'un système de signaux ; on a pour cet emploi tout spécial imaginé un mode d'abréviation qui repose en quelque partie sur la distinction des unités, des dizaines et des centaines. En déduire que les Romains connaissaient les valeurs de position des chiffres, c'est exactement comme si, lors de la découverte de l'Amérique, on avait conclu des signes abrégatifs des Péruviens et des Mexicains qu'ils connaissaient l'écriture alphabétique.

Tout ce que l'on peut dire ici, c'est qu'au moins les Romains divisaient leurs nombres comme nous en dizaines et en centaines ; mais cela n'a jamais été mis en question ; M. Libri lui-même consacre la première note de son premier volume à prouver que le système décimal ne nous est pas arrivé avec les chiffres indiens, vulgairement nommés *arabes*, comme on le croit ordinairement ; qu'on le retrouve dans tous les anciens systèmes d'arithmétique littérale, dans lesquels les dix premières lettres de l'alphabet exprimaient ordinairement les dix premiers nombres, et où les autres lettres désignaient successivement les dizaines, les centaines, etc., les nombres intermédiaires se formant par addition ou soustraction (3). Ainsi personne ne doute que les Romains n'aient en effet déterminé par une progression décimale les valeurs et les noms des nombres ; qu'ils n'aient pu même profiter de cette division dans une circonstance comme celle dont parle Jules l'Africain : mais de là à la règle fondamentale de notre numération il y a une distance infranchissable, et il faut bien absolument s'en tenir à l'opinion de M. Libri, parfaitement d'accord avec la conclusion présentée par

(1) Voyez *l'Institut*, journal général des Sociétés et travaux scientifiques, nos 74 et 72. — Nov. et déc. 1841. — (2) *Ibid.* — (3) T. I. p. 493.

M. Jourdain, jeune professeur fort distingué, dans une thèse remarquable soutenue devant la Faculté des Lettres de Paris, en juin 1838, sur l'*État de la Philosophie naturelle en Occident, et principalement en France, pendant la première moitié du XII^e siècle* (1). Après avoir analysé divers traités des nombres composés à cette époque, il cite de l'un d'eux un passage remarquable, où l'auteur dit que les chiffres romains ne sont pas les seuls, quoiqu'on n'en emploie presque pas d'autres : *Non modò istæ sex litteræ C, D, L, V, I, X, numeris notandis institutæ sunt, quamvis jam ferè solæ ponantur* ; que l'on se sert aussi des lettres grecques, qui se disposent autrement que les lettres numériques latines, et se trouvent usitées chez quelques auteurs ecclésiastiques, ce qui l'engage à en donner le tableau (2). « Quant aux chiffres arabes, ajoute M. Jourdain, nous n'en avons trouvé de vestige nulle part. Il est donc infiniment probable qu'ils étaient inconnus au XII^e siècle. »

Les considérations qui suivent ne sont ni moins instructives, ni moins intéressantes : M. Libri, dans son premier livre, parle successivement de l'astronomie et de l'astrologie ; de la boussole ; de l'invention de la poudre à canon et de celle des besicles ; des académies, des universités et des grades ; de l'alchimie ; des voyages en pays lointains, de ceux surtout de Marco Polo ; de Dante et de quelques-uns de ses commentateurs ; des ouvrages de mécanique et d'hydraulique ; des instruments d'observation, etc.

Rien de plus curieux que ce qu'il rapporte sur l'origine de la boussole, qu'il dit nous venir des Chinois ; c'est aussi l'opinion de Klaproth, qui est généralement admise aujourd'hui ; et l'on ne peut guère critiquer dans sa discussion que son étymologie bizarre du nom de *calamite*, donné pendant longtemps à l'aimant lui-même. « L'aiguille, dit M. Libri, n'était pas suspendue ; elle flottait sur un corps léger, ordinairement sur une paille ; c'est à cette occasion que l'on inventa le nouveau mot de *calamite*..., du nom grec d'une espèce de grenouille à laquelle l'aiguille paraissait ressembler lorsqu'on la faisait flotter sur l'eau (t. II, p. 64). » L'analogie d'abord est singulière : quelle ressemblance y a-t-il entre une grenouille et une paille flottant sur l'eau ? En second lieu, je ne trouve pas dans les dictionnaires grecs de mot approchant de *calamite*, qui ait le moindre rapport à la grenouille ; enfin, tous ces mots, et surtout les paronymes les plus prochains, *καλαμίτης* ou *καλαμίτις*, signifient précisément *de chaume* ou *qui vit sur le chaume* (3). N'est-ce pas là l'étymologie probable du mot *calamite*, désignant la pierre sur laquelle on frottait l'aiguille d'acier placée ensuite sur un morceau de chaume, comme l'indiquent les vers si connus de Guyot de Provins ?

Le passage qui du reste intéressera le plus les lecteurs français dans cette exhibition rapide de l'état intellectuel du monde romain, c'est celui qui regarde les écoles

(1) Paris, 1838, chez F. Dmor. — (2) Voy. la thèse citée, p. 99. — (3) ALEXANDRE, *Diet. grec*, mots cités.

françaises au moyen-âge. « Depuis Charlemagne, dit M. Libri, les écoles françaises ont toujours compté des Italiens parmi leurs professeurs. Dans ces temps de ténèbres et d'ignorance, Fulbert rendit célèbre l'école de Chartres; et les restaurateurs de la philosophie, Lanfranc de Pavie et saint Anselme, firent successivement la gloire de celle du Bec, comme Pierre Lombard, fils d'une pauvre blanchisseuse, illustra celle de Paris, et réduisit en système la théologie scholastique, dont un évêque de Saragosse avait au VII^e siècle donné déjà quelque idée.

« Héloïse, dans une de ses lettres à Abeilard, parle des Italiens qui enseignaient à Paris, et semble frappée du talent de Lodolphe Lombard, comme Anne Comnène l'avait déjà été à Constantinople du savoir de ce même Italien, que les Grecs appelèrent le plus grand des philosophes. Plus tard, Lanfranc de Milan, Passavanti, Taddeo et Torrigiano de Florence professèrent à Paris, et les historiens de la médecine ont constaté l'influence du professeur milanais sur les progrès de la médecine française. Aux XIII^e et XIV^e siècles on trouve peu d'illustres Italiens qui ne soient venus en France et qui n'y aient professé. Vers le milieu du XIII^e siècle, saint Thomas fut professeur à l'université de Paris : c'est surtout à son influence et à ses commentaires que la philosophie péripatéticienne doit son rétablissement; et, lorsqu'en 1271 il rentra en Italie, ce fut un professeur romain qui lui succéda. Un autre Italien, frère Gilles Colonne, professeur de théologie à Paris, fut le précepteur de Philippe-le-Bel, et écrivit pour lui le traité *De Regimine principis* : ce savant moine s'était acquis une telle célébrité que, lors du sacre du roi, l'université de Paris le choisit pour assister en son nom à la cérémonie. Dans ces temps où la charge de chancelier de l'université de Paris était une des plus importantes du royaume, nous voyons deux Italiens, Prépositif Lombard et Robert de Bardi, l'occuper à peu d'intervalle. Les Italiens étaient alors appelés tous indistinctement Lombards par les Français. Établis en grand nombre dans la capitale de la France, ils donnèrent leur nom à la *rue des Lombards*, qui à cette époque ne voulait dire que *rue des Italiens*.

« Non-seulement les Italiens vinrent professer à Paris, mais plusieurs y furent appelés aussi par la célébrité de l'école parisienne : parmi ceux-ci, nous citerons spécialement Pierre d'Albano, Dante, Pétrarque et Boccace (1). »

Je ne suivrai pas l'auteur dans tous les détails de son intéressante histoire; je me borne à indiquer rapidement ici les points principaux : les talents variés et les découvertes de Léonard de Vinci, connu généralement comme peintre, mais qui réussit également dans tous les beaux-arts, et ne se distingua pas moins dans les sciences; les travaux de Colomb, Vespucci, Fracastoro, Maurolyc, Benedetti, Ferro, Tartaglia, Cardan, Ferrari, Bombelli, remplissent son second livre (III^e volume). Le troisième, après une introduction consacrée au dévelop-

(1) T. II, p. 444.

pement scientifique des divers peuples de l'Europe, revient promptement à l'Italie, fait connaître rapidement quelques savants plus ou moins célèbres, et s'arrête surtout sur le véritable créateur de la physique, sur Galilée (p. 157 à 283).

J'ai loué plus haut le style animé et la profonde érudition de l'auteur : je ne reviens pas sur ces éloges, et ce que je vais ajouter, en indiquant le défaut habituel de l'ouvrage de M. Libri, ne détruit en rien le bien que j'en ai dit : il faut seulement savoir quand et pourquoi on doit se tenir en garde contre les assertions et les conclusions de l'auteur. Je m'explique.

M. Libri est passionné pour la gloire de son pays ; il s'imagine, et bien à tort selon moi, que l'Europe n'aime pas l'Italie, lui est hostile, ou en est jalouse ; il va jusqu'à dire : « L'Europe a beau se montrer ingrate, elle ne pourra jamais anéantir les titres de l'Italie à la reconnaissance universelle (t. II, p. 118). »

Je ne sache pas pour moi que l'Europe l'ait jamais tenté ni voulu ; mais cette idée préoccupe sans cesse M. Libri, et c'est sous son influence qu'il a écrit son livre. L'amour de la patrie est certainement la plus noble et la plus louable des passions ; mais enfin c'est une passion, et l'effet ordinaire des passions, c'est de nous faire voir les choses tout autres qu'elles ne sont, comme l'a si justement remarqué Aristote (1).]

Qu'arrive-t-il ? c'est que M. Libri réclame pour les Italiens toutes les inventions un peu importantes, soit dans leur totalité, soit dans leurs premiers rudiments, soit dans leurs perfectionnements ; il n'y a place que pour eux dans l'histoire des sciences, et souvent, je dois le dire, les mérites qu'il leur attribue ne paraissent pas, même d'après ses citations, avoir le moindre fondement.

Par exemple, il accorde à Dante diverses observations sur l'arc-en-ciel, sur les vapeurs qui se forment dans la combustion, sur l'égalité des angles d'incidence et de réflexion, et il renvoie en note aux passages qui prouvent ses assertions (2). Or, nous y trouvons, sur l'arc-en-ciel, qu'il se forme dans une nuée légère deux arcs circulairement parallèles et de mêmes couleurs, l'arc extérieur naissant de l'arc intérieur (3). Quelle observation y a-t-il là dedans que tout le monde n'ait faite ? On la trouve décrite avec bien plus de détails dans Aristote (4). Il en est de même de l'égalité des angles dans le choc des corps élastiques ; le philosophe de Stagire l'a très-nettement exposée (5), et Dante n'a fait que répéter (6) ce que tout le monde savait.

M. Libri ajoute dans sa note (p. 176) que le grand poète semble avoir considéré la lumière comme immatérielle, parce qu'on lit (7) « que l'eau reçoit un rayon de lumière sans être pour cela divisée. » N'est-ce pas abuser du commentaire ? qu'est-ce qui n'a pas dit la même chose ? Le Tasse a fait presque dans

(1) *Rhetor.*, II, 1. — (2) T. II, p. 176. — (3) *Parad.*, XII, v. 40 à 43. — (4) *Meteor.*, III, 2, p. 575, édit. de Deval. — (5) *Probl.*, XVI, 4. — (6) *Purgat.*, XV, v. 18 à 21. — (7) *Parad.*, II, v. 35.

les mêmes termes, une comparaison gracieuse que M. Baour-Lormian a rendue par ces deux beaux vers :

Et, comme un rayon pur tremblant sur les ruisseaux,
Pénètre leur cristal sans diviser leurs eaux (1).

qui a jamais conclu de là que le Tasse ou son traducteur avait en vue la substance même de la lumière, lorsque l'un et l'autre se sont attachés avec raison à la seule apparence, et Dante aussi très certainement.

Faut-il parler de l'observation des vapeurs qui se forment dans la combustion il n'en est pas dit un mot dans le passage auquel renvoie M. Libri : Dante fait une comparaison d'un tison de bois vert qui brûle d'un côté, et qui pleure et siffle de l'autre (2). C'est une observation enfantine ; les termes de M. Libri ne sauraient attendre tout autre chose ; et lui, qui reproche (3) à M. Arago d'avoir été bien généreux envers Fl. Rivault, dans sa notice sur les machines à vapeur (4) ne l'est-il pas lui-même et sans mesure envers le Dante ?

C'est avec la même partialité qu'il attribue à Cardan comme une idée ingénieuse, d'avoir considéré le froid comme l'absence de la chaleur (5). Il oublie que plusieurs philosophes grecs avaient dit la même chose, si bien que Platon a combattu cette opinion dans son *Traité du premier froid* (6), et que, même qu'il ne s'agit que d'une opinion, comme dans l'exemple de Cardan, il n'y a absolument pas à en parler.

Il veut voir aussi la découverte de l'acide carbonique dans une phrase qu'il cite en note, où Cardan dit qu'il y a un genre de fumée qui brûle les yeux et qui suffoque ; et il ajoute que ce sont les mauvais charbons qui la produisent : *Idem plerumque ex carbonibus pravis.... excitari solet* (7). Si M. Libri avait pu faire illusion sur le sens de la première phrase, comment celle-ci ne l'a-t-elle pas détrompé ? Les mauvais charbons sont ceux qui n'ont pas été suffisamment brûlés, et qui en conséquence donnent par la combustion les mêmes produits que le bois, particulièrement de l'acide acétique et des vapeurs infectes ; c'est lui qui pique les yeux, nous prend à la gorge, et nous fait tousser ; l'acide carbonique n'y est pour rien du tout. Mais il fallait donner à l'Italie une petite part dans une des plus belles études de la chimie moderne, et M. Libri a interprété comme vous voyez une phrase insignifiante du *de Subtilitate*.

C'est sans doute par suite de la même préoccupation qu'il fait honneur de bord à Léonard de Vinci (8), puis à Césalpin (9) d'avoir les premiers observé la circulation du sang ; il aurait dû citer les passages qui justifient ces assertions et priver Harvey de la gloire que lui accorde l'opinion commune : la découverte en valait bien la peine.

Ailleurs, il donne à Galilée ce principe, si célèbre dans le Cartésianisme, qu'il

(1) *Jérus. délivr.*, ch. IV. — (2) *Infern.*, XIII, v. 40 à 42. — (3) T. IV, p. 344, en note. — (4) *Ann. du Bur. des Longit.*, pour 1837, p. 240. — (5) T. III, p. 476. — (6) T. IX, p. 774, édit. de Reiske. — (7) T. III, p. 477. — (8) T. III, p. 52. — (9) T. IV, p. 100.

les qualités sensibles ne résident point dans les corps, mais sont en nous (1). Il faut s'entendre : la première déclaration de cette vérité date de l'antiquité grecque : Platon, dans ses explications, d'ailleurs fort ridicules, des sensations, ne laisse aucun doute sur ce point ; c'est bien l'âme qui est modifiée de telle ou telle manière (2). Aristote a surtout énoncé dans son style serré, et néanmoins fort clair que, comme la souffrance ou le sentiment de l'action est dans le patient et non pas dans l'agent, ainsi la sensation est dans le sensitif (*αἰσθητικὸν*), c'est-à-dire dans l'âme, et non dans le sensible, c'est-à-dire dans l'objet (3). Lucrèce n'a pas établi moins fermement que les couleurs ne sont pas dans les corps ; que ceux-ci n'ont d'autres qualités essentielles que la solidité, l'étendue, la figure et le poids (4). Ainsi le mérite de l'école cartésienne en ce point, n'est pas d'avoir découvert une vérité connue depuis longtemps, mais de l'avoir mise hors de discussion, de l'avoir répétée sans cesse, et enfin popularisée. Assurément, Galilée n'a été pour rien dans ce résultat.

Dans un autre endroit, non content de ce que tout le monde lui accordera sans peine que Galilée est le véritable créateur de la *philosophie naturelle*, c'est-à-dire de la physique, il veut encore ôter à Descartes, au profit de l'école cosentine de Télésius, de Giordano Bruno, de Campanella, de Patrizi, de Nizolius, l'honneur d'avoir détrôné le péripatéticisme. « L'ancienne philosophie, dit-il (5), avait déjà perdu son empire au delà des Alpes lorsque Descartes se jeta sur les ennemis en déroute. Le joug était secoué en Italie, et l'Europe n'avait qu'à suivre l'exemple, sans qu'il fût nécessaire de donner une nouvelle impulsion. »

Oui, sans doute, l'Europe n'avait qu'à le faire ; mais sans Descartes elle ne l'aurait pas fait. Dans les grands mouvements intellectuels, comme dans les entreprises physiques, il faut un chef, il faut, comme le dit M. Guizot, « quelqu'un qui comprenne mieux que tout autre les besoins de son temps, ses besoins réels, actuels, ce que veut la société pour se développer régulièrement ; qui sache mieux que tout autre s'emparer de toutes les forces intellectuelles, et les diriger vers un but ; c'est de là que vient son pouvoir et sa gloire ; c'est là ce qui fait qu'il est compris, accepté, suivi dès qu'il paraît, et que tous se prêtent et concourent à l'action qu'il exerce au profit de tous (6). »

Eh bien, Descartes a été cet homme dans la philosophie ; c'est lui qui a remué toute l'Europe ; c'est lui qui a renversé l'Aristotélisme, et élevé sur ses ruines une nouvelle philosophie. Prétendre qu'il a tout tiré de son cerveau, c'est un pur enfantillage ; il n'y a pas d'homme de génie qui ne résume en lui ce qu'ont dit ou fait ses prédécesseurs, et à ce point de vue Descartes a dû reproduire ce que ceux-ci avaient dit et qui favorisait sa doctrine ; mais c'étaient des vérités isolées ou enfouies ; lui seul il leur a donné un corps et du mouvement, lui

(1) T. IV, p. 243. — (2) Voy. *Timée*, p. 1007 à 1071, édit. de Francfort. — (3) *De Anim.*, III, I, § 14. — (4) *De Nat.*, II, 730 et suiv. — (5) T. III, p. 133. — (6) Guizot, *Cours* de 1829, leg. 20.

seul a vivement ému les esprits ; lui seul a fait dans les sciences intellectuelles, mais avec bien plus de puissance et d'éclat, ce que Galilée avait fait dans la physique ; et c'est ce qui l'éleve, à mon sens, bien au-dessus de Bacon, quoique, à considérer la vérité absolue dans l'analyse de l'entendement, Bacon s'en soit presque toujours plus approché que Descartes.

L'amour de la patrie emporte tellement M. Libri qu'il énonce sans aucune hésitation les propositions les plus incroyables, comme si elles devaient être acceptées immédiatement par tout le monde : il écrit en effet que lorsque l'Italie, de nos jours, semblait devoir assister en esclave aux révolutions qui bouleversaient la face du monde, elle a enfanté Napoléon pour leur redonner la victoire, et, ce qui était plus difficile encore, pour les maîtriser (1). Quoi ! c'est l'Italie qui a enfanté Napoléon ! Je ne m'y opposerais pas, quant à moi ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la Corse était française depuis un an quand il naquit en 1769 ; que son père fit en 1776 partie de la députation envoyée au roi de France ; qu'il vint faire ses études à Brienne en 1777 ; que toutes les actions qu'il a faites depuis, c'est comme Français, non comme Italien, qu'il l'a pu faire. A Dieu ne plaise que je dise un seul mot contre l'Italie ; personne au monde ne souhaite plus vivement que moi qu'elle forme un jour un Etat libre, indépendant, compacte ; que les îles mêmes où l'on parle sa langue se rattachent à elle, et contribuent à sa puissance et à son bonheur. Mais enfin si Napoléon n'eût été que le titre et la qualité d'Italien, ou si, avec son caractère et son talent, il n'eût pu commander qu'à l'Italie, sans doute on n'eût rien vu de ces actions qui ont étonné le monde au commencement de ce siècle, et on ne conçoit guère ce qu'a pu vouloir dire M. Libri dans la singulière proposition que je viens d'examiner.

Quant à cette autre assertion que Napoléon a redonné la victoire aux révolutions, ou les a maîtrisées, il serait plus exact de dire qu'il les a étouffées et consacrées à son profit autant qu'il l'a pu ; cette vérité n'aurait pas fait un aussi bel effet dans la phrase de M. Libri, et c'est pour cela peut-être qu'il ne l'a pas mise ; car lui qui hait tant la tyrannie ne doit pas pouvoir faire, sans quelque regret, l'éloge d'un homme dont assurément la liberté n'a pas eu à se louer.

Je ne citerai plus qu'un seul passage du livre de M. Libri, et il fera mieux que tout autre comprendre à quel point l'imagination de l'auteur peut l'abuser et lui montrer en beau ce que la froide raison ne saurait approuver. On sait quel fut l'amour de Dante pour Béatrix et de Pétrarque pour Laure ; ces deux poètes ont fort spiritualisé cet amour dans les vers où ils l'ont chanté ; mais personne ne s'y est trompé : on a reconnu, et l'histoire a prouvé l'amour très-charnel caché sous leurs allégories. Mais quand, par exception, ils auraient pu le réduire à la pure contemplation de la beauté et de la vertu, toujours avouera-t-on que l'amour des femmes non mariées, ou mariées à d'autres hommes, est dans notre siècle un singulier moyen de moralisation.

(1) T. III, p. 1 et 2.

C'est pourtant celui que propose M. Libri: « En lisant ces vers du Dante, dit-il, on sent tout ce que Béatrix a dû lui inspirer; et lorsqu'on voit dans le même siècle ce que Pétrarque a fait pour une femme; lorsqu'on voit Boccace écrire ses premiers ouvrages à la prière de la femme qu'il aimait, et qu'on lit dans les poésies de Guido Cavalcanti mourant, l'expression d'une affection si tendre et si passionnée; lorsqu'on jette un regard sur la vie des poètes provençaux à qui l'amour inspirait de si belles poésies et de si nobles actions, on ne peut s'empêcher de regretter ce sentiment pur et élevé, et d'admirer un état social dans lequel les femmes exerçaient une si belle influence, et mettaient leur affection pour prix du combat. Dans un siècle hypocritement corrompu, on se récrierait peut-être contre ce rôle des femmes; mais la vie de Laure et de Béatrix sera toujours plus difficile que dangereuse à imiter. Si les femmes veulent reprendre leur ascendant, elles n'ont qu'à regarder ces grands exemples (1). »

En résumé, l'ouvrage de M. Libri est un beau monument élevé à l'histoire des sciences dans sa patrie; les recherches qu'il a dû faire, les pièces qu'il a rassemblées et publiées, lui donnent, indépendamment même de la grandeur du plan et de l'énergie du style, une grande valeur, et les Italiens se plairont à y chercher, à y voir réunis les nombreux titres de gloire qu'ils ont dans l'histoire de la science. Ces titres sont incontestables dans certains cas : 1° quand l'auteur cite, et sans les interpréter, les passages complets des auteurs originaux où se trouvent établis les travaux des inventeurs : telle est la figure d'après laquelle Tartaglia, qui vivait dans la première moitié du XVI^e siècle, a donné la suite des coefficients qui entrent dans les puissances entières successives du binôme (2). Telle est aussi la discussion à laquelle M. Libri se livre (3), dans une note fort développée, sur l'invention des machines à vapeur, où il prouve, contre M. Arago, que deux Italiens, Cesariano, qui écrivait en 1521, et Porta, dont les *Spirituali* ont paru en 1606, ont connu avant Salomon de Caus, dont l'ouvrage est de 1615, l'action de la vapeur comprimée, soit contre les parois du vase comprimant, soit contre sa propre surface. A mon avis, la question, traitée plusieurs fois par M. Arago, a été par lui trop élargie; il ne faut pas, quand on veut décider à qui appartient l'invention d'une machine, chercher curieusement les premiers observateurs des premiers phénomènes qui peuvent conduire plus tard à cette machine; car de cette manière le premier qui aurait remarqué l'élasticité d'une lame de métal ployée, serait l'inventeur des horloges à ressort. Il faut déterminer d'abord les conditions essentielles de l'invention, et l'inventeur véritable est celui qui les a trouvées ou reconnues. En ce qui tient aux machines à vapeur, les parties essentielles sont un piston sur lequel la vapeur agit, et un robinet, ou une soupape, ou un réfrigérant quelconque, qui permet de supprimer la vapeur quand elle a fait son effet. Tout ce qui a précédé ces inventions appartient sans doute à l'histoire générale de la science,

(1) T. II, p. 186. — (2) T. III, p. 362. — (3) T. IV, p. 327.

mais non pas à celle de nos machines à vapeur ; et M. Libri conclut avec beaucoup de raison et de justesse (1) que c'est Papin qui a eu la plus grande part dans cette invention, et que M. Arago a bien fait d'y insister. 2° Les décisions de M. Libri sont encore à recevoir quand il s'agit de décider entre deux Italiens à qui appartient une invention. Ainsi nous voyons (2) que la formule connue sous le nom de Cardan, pour la résolution des équations du troisième degré, appartient en vérité à Tartaglia, à qui l'on devrait la restituer. 3° Mais quand il faut se prononcer entre un Italien et un étranger, les jugements de notre auteur doivent être examinés de près ; il est alors juge et partie, et ne voit pas du même œil son propre pays et les autres. Par exemple, que Copernic ait étudié sous Novaro (t. III, p. 99) ; il a bien soin de dire que le grand astronome alla s'instruire en Italie, et doit se rattacher à l'école italienne, comme Purbach, Regiomontanus et l'illustre Agricola. Au contraire, après avoir dit que Dante, Pétrarque, Boccace et le Tasse sont venus à Paris, après avoir avoué même que plusieurs ouvrages marquants ont été écrits à cette époque en français par des Italiens, il conclut que ces poètes ont plus donné que reçu pendant leur séjour en France, et qu'ils n'y ont pas plus appris à être grands poètes que Léonard de Vinci à être grand peintre (118). *Double poids et double mesure*, c'est ce qu'on peut reprocher trop souvent à notre auteur.

Mais ces réserves une fois faites, on lira avec autant de plaisir que de fruit le grand ouvrage de notre savant académicien, et nous nous glorifierons qu'une si belle histoire des sciences ait été écrite dans notre langue et dans notre pays, par un italien auquel la France a donné une si noble hospitalité.

BERNARD-JULLIEN,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

HISTOIRE D'ENSISHEIM,

AVEC UN PRÉCIS DES ÉVÉNEMENTS MÉMORABLES QUI SE SONT PASSÉS
EN ALSACE,

Par M. MAXLEN, ancien principal du collège de Thann, curé d'Ensisheim.

Pour juger sainement une œuvre historique, il faut avant tout se rendre compte de la position de l'auteur, de son état, de ses affections même et des motifs qui ont pu le déterminer à écrire et à publier le résultat de son travail. Les monographies sont les éléments nécessaires de l'histoire générale, et les auteurs apprécient les hommes et les choses du point de vue de leur localité. Avant tout, un auteur est de son siècle et de son pays.

L'influence de ce sentiment, qu'on appelle *patriotisme de clocher*, se fait remarquer quelquefois dans l'ouvrage dont je suis chargé de vous rendre compte ;

(1) T. IV, p. 363. — (2) T. III, p. 154.

mais, je me hâte de le dire, si l'auteur est avant tout Alsacien, il a parfaitement compris les devoirs que lui imposait son caractère d'historien. La vérité a été l'objet constant de ses laborieuses investigations. Comme tous les annalistes ecclésiastiques, il s'est surtout attaché à décrire l'origine et les phases diverses des établissements religieux et des faits qui intéressent la religion sous le double rapport du dogme et de la discipline.

Cette préoccupation n'a heureusement pas été exclusive; il a apporté un soin égal à l'histoire des institutions politiques, et surtout à l'origine, aux progrès du régime municipal, le plus ancien et le meilleur mode d'administration intérieure. L'ordre judiciaire, l'industrie, l'agriculture, le commerce, ont fixé son attention, et, pour remplir la mission difficile qu'il s'était imposée, il n'a reculé devant aucun obstacle, et ses laborieuses investigations ont été récompensées par d'heureux résultats.

Il a divisé son important travail en six époques, dont il me suffira de vous rappeler sommairement l'ordre chronologique et les principaux éléments.

Première époque. — L'Alsace sous les Celtes, les Saèves, les Romains, les Francs, qu'il appelle aussi Allemands franciques. La première partie de cette période, si féconde en événements, et si négligée par nos anciens historiens, n'a été l'objet d'études sérieuses et approfondies que depuis la fin du dernier siècle. Les Rauragues, qui d'abord occupèrent le pays de Bâle et étendirent leurs établissements en Alsace, ont fait partie des confédérations gauloises et pris une part active à la lutte longue et meurtrière contre la domination romaine. Les indigènes ont conservé jusqu'à Charlemagne leur nom primitif de Triboens ou Tribocœns.

L'auteur a adopté le système qui donne aux Celtes une origine scythique. On ne peut sur ce sujet, encore à l'état de problème, hasarder que des conjectures plus ou moins vraisemblables. La situation politique de l'Alsace sous la ligue franque, un aperçu des rares antiquités romaines dans cette partie de notre France septentrionale, et l'établissement du christianisme terminent cette première époque.

La seconde comprend l'espace de 662 à 930, depuis l'administration d'Hathic, que l'auteur qualifie de duc souverain jusqu'à la première réunion de l'Alsace à l'Allemagne. Hathic n'était qu'administrateur de l'Alsace. Ce pays faisait alors partie du royaume d'Austrasie; Hathic en était gouverneur à titre de bénéficiaire. L'Alsace n'était pas une principauté indépendante. Les ducs ou comtes bénéficiaires n'exerçaient que des fonctions temporaires et révocables au gré du gouvernement royal. C'est donc par erreur que l'auteur signale Hathic comme prince régnant sur ce pays.

L'auteur a enrichi cette période du texte de plusieurs chartes religieuses assez curieuses, et il a terminé par une dissertation brève, mais judicieuse, sur l'origine et le développement de la langue romane du Nord, mélange de la langue originaire du pays et de tudesque.

Troisième époque. — Depuis 950 jusqu'à l'avènement de Rodolphe de Hapsbourg à l'empire (1273). Que l'Alsace ait été le berceau de la maison d'Autriche, c'est un fait nullement contesté; mais on remarquera que cette maison, devenue si puissante, serait restée dans l'état de simple maison princière sans la fausse politique de Louis XI et l'obstination de Charles-le-Téméraire à rétablir le royaume de Bourgogne, éteint depuis quelques siècles. Le mariage de Marie, seule héritière de Charles, avec le duc de Calabre, était la condition de ce rétablissement. Charles voulait signer le contrat comme roi, et on crut ou feignit de croire qu'il voulait différer cette reconnaissance du nouveau royaume après le mariage projeté. Charles mourut pendant ce conflit. C'est de cette époque que date la construction du canal de Quatelbach. L'auteur y donne le texte de la charte des privilèges d'Ensisheim.

Quatrième époque. — Depuis l'avènement de Rodolphe à l'empire jusqu'à l'origine de la réformation (1273—1518). Cette période comprend plusieurs événements remarquables, à peine esquissés dans les histoires générales : 1^o l'émancipation des Suisses; 2^o le massacre des Juifs à Ensisheim et dans d'autres parties des deux Alsaces; 3^o la cession au moins temporaire de la Basse-Alsace et du comté de Feretti par l'archiduc Sigismond à Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne. Sigismond se disposait alors à faire la guerre aux Suisses, armés pour leur indépendance. Il manquait d'argent et en emprunta au duc de Bourgogne, qui, aux termes du marché, devait être mis immédiatement en possession des pays qui étaient le gage de sa créance. Le mot hypothéqué, employé par l'auteur, n'est pas le terme convenable; il s'agissait d'une convention politique, et un engagement envers un prince puissant équivalait, en pareil cas, à une aliénation.

L'auteur aurait dû faire connaître les clauses du traité entre Sigismond d'Autriche et Charles de Bourgogne. Il est vrai que, pour justifier l'intervention des Alsaciens contre Hagenbach, landvogt du prince bourguignon, il parle de l'offre de remboursement de la somme prêtée; mais sans la connaissance textuelle du traité, il est impossible d'apprécier l'opportunité de cette offre.

Telle fut l'origine des guerres de la confédération des villes d'Alsace, des Suisses, et du duc de Lorraine, en 1474, 1475, 1476 et 1477, époque de la mort de Charles de Bourgogne sous les murs de Nancy. L'auteur trace ensuite le tableau exact de l'administration d'Ensisheim, de l'organisation des diverses autorités judiciaires, municipales et militaires. Le chapitre intitulé *Constitution politique d'Ensisheim* est un document précieux sur les anciennes municipalités.

Cinquième époque (1518—1648). — L'Alsace et la Lorraine ont eu leur Jacquerie; c'était aussi la guerre des paysans contre les seigneurs, mais plus effrayante dans ses conséquences. L'ignorance, la misère en étaient la véritable cause; la religion, le prétexte; et la communauté des biens, le but. Cette guerre fut terminée par les princes de Lorraine. La ville d'Ensisheim opposa une vive résistance aux efforts de ces communautés du XVI^e siècle. Des détails curieux,

mais qui n'ont qu'un intérêt local, sur les établissements religieux, la discipline et la police des temples et des monastères de la cité, occupent une grande place dans l'histoire de cette période. Les règlements sur les mœurs, la religion, dont l'auteur rapporte les textes, contiennent des dispositions qui peignent parfaitement l'état social de l'époque. Le document intitulé *Manuel des devoirs et charges à remplir, mois par mois*, est un tableau de la vie domestique des Alsaciens des XVI^e et XVII^e siècles.

Les annales judiciaires de cette époque ont fourni à l'auteur quelques faits à ajouter à tant d'autres sur l'ignorance et la superstitieuse crédulité des populations. M. Merklen a extrait d'un manuscrit plusieurs procès pour sorcellerie, que je ne ferai qu'indiquer sommairement.

L'auteur cite d'abord quelques jugements de condamnations pour infanticide et assassinats. Toutes ces condamnations, remarquables par l'horrible atrocité des supplices, datent de la seconde moitié du XVI^e siècle. La condamnée était jetée vivante dans une fosse entre deux fagots d'épines; le bourreau sautait à plusieurs reprises sur son corps pour y faire pénétrer les épines, lui appliquait ensuite sur la bouche une écuelle de bois percée en face de la bouche, y ajoutait un tuyau qui communiquait avec l'air extérieur : il comblait ensuite la fosse (1570).

Un juif, convaincu de fraude en matière commerciale, fut condamné, en 1553, à être pendu *comme un juif*, c'est-à-dire entre deux chiens. L'arrêt fut exécuté.

Un valet, convaincu d'avoir assassiné son maître, assesseur du magistrat, ne fut, grâce à de hautes protections, condamné qu'à une peine canonique et purement disciplinaire.

En 1602, Jean Baurmann, accusé d'un crime honteux, et qui, déjà frappé de plusieurs condamnations pour fait de même nature, avait, aux termes de la loi locale, encouru la peine de mort, ne fut condamné qu'à la déportation en Hongrie, pour y combattre les Infidèles pendant huit ans. Ce Jean Baurmann était membre du sénat.

Sur cinq condamnés pour crime de sorcellerie on compte quatre femmes. Le supplice fut horrible; le bourreau, avant de les jeter sur le bûcher, leur appliquait un fer rouge aux seins. Ces condamnations appartiennent comme la précédente aux premières années du XVII^e siècle. On se rappelle que plus tard, en France, Urbain Grandier, pour prétendu crime de sorcellerie, fut condamné au dernier supplice sous le ministère et par ordre du cardinal de Richelieu. Le supplice de Marie Buceille, pour maléfice, condamnée au même supplice par les juges de Valogne, est de 1699, près de trente ans après la fameuse ordonnance de Louis XIV pour la réformation de la justice criminelle. Les bûchers élevés par l'ignorance et la superstition n'ont été renversés qu'à la fin du XVIII^e siècle; c'est un des premiers bienfaits de la révolution de 1789. L'exemple de la France eut une salutaire influence dans les autres parties de l'Europe.

Je regrette de ne pouvoir transcrire dans mon rapport, déjà trop long, les

règlements disciplinaires de la ville d'Ensisheim. Ces règlements sont le tableau fidèle des mœurs, des croyances et des préjugés de l'époque. Je pourrai les lire dans une de vos prochaines séances ; leur étendue ne permet pas de les insérer dans les colonnes de votre journal.

La sixième et dernière époque ne présente que des faits d'intérêt local. Cette période comprend les faits depuis la réunion définitive de l'Alsace par le traité de Munster (1648).

Cette partie de l'histoire contemporaine de l'Alsace se rattache à notre histoire générale. L'auteur termine par quelques réflexions sur les causes et les effets des deux révolutions de 1789 et 1830. Il convient que la première a réformé de grands et de nombreux abus.

Je finirai par une observation sur la première phrase de l'avant-propos :

« En parlant d'Ensisheim, *comme ville libre impériale et capitale*, nous avons
« essentiellement en vue son existence individuelle du temps de la féodalité,
« avec laquelle a commencé son ère de gloire et de prospérité. »

L'auteur ne pouvait exposer d'une manière plus nette, plus précise, le but principal de son ouvrage.

La situation de l'Alsace a été longtemps celle de toutes les provinces de l'empire français ; elle faisait partie du royaume d'Austrasie ; elle a reconnu l'autorité des monarques français jusques et y compris le règne de Charles-le-Simple. Cette longue période fut une ère de malheurs et d'oppression arbitraire. La féodalité ne fut, pour la France en général et pour aucune de ses provinces, une ère de gloire et de prospérité. Le titre de ville capitale de l'*Autriche antérieure* n'a rien de très-imposant. La maison d'Autriche était restée dans le rang des familles princières jusqu'au mariage de l'archiduc Maximilien avec l'héritière du duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire.

Pour réfuter l'assertion de l'auteur sur les effets de la féodalité en Alsace, il suffit de l'opposer à lui-même ; les faits qu'il raconte, avec une consciencieuse impartialité, prouvent que l'ère de la féodalité n'a été rien moins qu'une ère de gloire et de bonheur pour sa patrie.

L'auteur est Alsacien avant tout. Il se montre indulgent pour les princes allemands et d'une excessive sévérité pour le gouvernement français, depuis que cette province est rentrée dans la grande famille française, dont déjà elle avait fait partie pendant plusieurs siècles.

La révolution de 1789 a ouvert à cette partie de notre territoire un avenir plus prospère ; c'est de cette époque, et surtout depuis le commencement du XIX^e siècle que l'industrie et l'agriculture y ont fait d'immenses progrès. Le pays s'est couvert de manufactures, et la seule ville de Mulhouse, jadis confondue au dernier rang des villes industrielles, est devenue une des premières cités manufacturières de l'Europe ; ses produits sont recherchés sur tous les marchés du monde commerçant. Abandonnée à ses propres ressources, elle a pu se doter d'un chemin de fer, tandis que, dans les autres parties de la France contemporaine, ces

nouvelles et admirables voies de circulation sont encore à l'état de projet, ou à la mise en activité de quelques tronçons, encore sans utilité pour les grandes lignes intérieures.

L'ouvrage de M. Merklen n'en est pas moins une œuvre recommandable. Les faits nouveaux qu'il expose, et surtout les documents jusqu'à présent inconnus et qu'il a livrés à la publicité, sont un grand service rendu à la science historique.

Le scepticisme déplorable, qui est la plaie de notre époque, exige sur tous les faits des preuves positives; tout ce qui n'est pas une vérité démontrée par des actes authentiques reste dans l'état de doute et de conjecture. M. Merklen a compris les exigences de la science contemporaine : il ne se borne pas à raconter, il prouve ce qu'il raconte.

DUFÉY (de l'Yonne),

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

∴ La 1^{re} classe (*Histoire générale et Histoire de France*) s'est assemblée le mercredi 6 avril, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Vingt-quatre membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, M. Dufey (de l'Yonne) lit son rapport sur l'ouvrage intitulé : *La France avant la Révolution, son état politique et social en 1787, à l'ouverture de l'assemblée des notables, et son histoire depuis cette époque jusqu'à l'ouverture des états généraux*, par notre collègue, M. Baudot, ancien magistrat. Ce rapport, écouté avec un vif intérêt, est renvoyé à l'unanimité au comité du journal. (Voyez la 94^e livraison, page 172.)

L'ordre du jour appelle les élections annuelles des président, vice-président, vice-président-adjoint, secrétaire et secrétaire-adjoint de la classe. Le secrétaire lit les articles des statuts relatifs à ces élections auxquelles il est immédiatement procédé. Sont nommés au scrutin secret : président de la 1^{re} classe, M. Buchez; vice-président, M. Dufey (de l'Yonne); vice-président-adjoint, M. Henri Prat; secrétaire, M. Daniel Rozière; secrétaire-adjoint, M. Buchet de Cublize.

∴ Le mercredi 13 avril, séance de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*), sous la présidence de M. Mary-Lafon. — Dix-neuf membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, M. P. Trémolière rend compte des travaux littéraires de M. Armand Guérin, qui se présente comme membre résident de la 2^e classe.

Conformément aux conclusions du rapporteur, le candidat est admis à l'unanimité, au scrutin secret, sauf la sanction de l'assemblée générale.

M. E. Breton lit un rapport sur une *Traduction de l'Iliade d'Homère*, par M. Eugène Bareste. Une discussion animée s'engage sur le mérite de cette traduction, comparée à celles de M^{me} Dacier et de M. Dugas-Montbel : y prennent part MM. Bernard-Jullien, E. Breton, Leudière, Nigon de Berty, Mary-Lafon. M^{me} Dacier est jugée depuis longtemps, et personne ne veut la réhabiliter ; quand à M. Dugas-Montbel, s'il est loin d'être sans défauts, il ne mérite pas, dit M. Leudière, le reproche étrange qu'on lui a fait d'avoir traduit Homère, non sur le texte grec, mais sur des traductions latines : Dugas-Montbel était au contraire un savant helléniste et un archéologue fort instruit. En somme, la traduction de M. Eugène Bareste est jugée par la classe, inférieure à celle de son devancier.

M. Alix lit un rapport sur un ouvrage intitulé : *les Récits épiques et les Vies des hommes illustres de l'antiquité*, par notre collègue, M. J.-L. Boucharlat.

Ce rapport, qui donne une juste idée du mérite de l'ouvrage, est renvoyé à l'unanimité au comité du journal.

L'ordre du jour appelle le renouvellement annuel du bureau de la classe. — Le secrétaire lit les articles des statuts relatifs à ce renouvellement. Sont nommés au scrutin secret : président de la 2^e classe, M. Vincent ; vice-président, M. Mary-Lafon ; vice-président-adjoint, M. le comte Le Pelétier d'Amny ; secrétaire, M. Alix ; secrétaire-adjoint, M. P. Trémoilière.

*. La 3^e classe (*Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et politiques*) s'est assemblée le mercredi 20 avril, sous la présidence de M. Nigon de Berty. — Vingt-six membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, le secrétaire lit une demande d'admission de M. le docteur Treuille ; cette demande est appuyée par M. le docteur Grenet et M. H. Barbier. La classe décide que les noms, prénoms et titres du candidat seront affichés, suivant l'usage, dans le local des séances, et nomme commissaires pour examiner ses titres MM. les docteurs Josat, Cerise et Grenet.

M. le docteur Josat lit un mémoire intitulé : *Des idiots et de leur éducation ; idiots connus dans l'histoire*. Ce rapport, plein de faits et d'intérêt, est renvoyé à l'unanimité au comité du journal. (Voyez la 94^e livraison, page 163.)

L'ordre du jour appelle les élections annuelles des président, vice-président, vice-président-adjoint, secrétaire et secrétaire-adjoint de la classe. Le secrétaire lit les articles des statuts relatifs à ces élections auxquelles on procède immédiatement. Sont nommés au scrutin secret : président, M. l'abbé Badiche ; vice-président, M. Nigon de Berty ; vice-président-adjoint, M. Fresse-Montval ; secrétaire, M. Hippeau ; secrétaire-adjoint, M. le docteur Josat.

*. Le mercredi 27 avril, séance de la 4^e classe (*Histoire des Beaux-Arts*), sous la présidence de M. E. Breton. — Dix-huit membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, le secrétaire lit une lettre de M. Camille Duteil, qui demande à être admis comme membre résidant de la 4^e classe. Cette lettre est accompagnée d'un demi volume in-4^e, avec figures dans le texte, intitulé : *Dictionnaire des Hiéroglyphes*, 1^{re} partie. La candidature de M. Duteil est appuyée par MM. Martin (de Paris) et Renzi. Sont nommés commissaires, pour l'examen de ses titres, MM. Renzi, Martin (de Paris), et Fresse-Montval.

M. E. Breton est chargé de rendre compte à la classe d'un travail manuscrit envoyé à l'Institut Historique par notre collègue, M. l'abbé Devic, et intitulé : *Mémoire sur une ville gauloise du Beauvoisis, appelée par César Bratuspantium*.

L'ordre du jour appelle les élections des président, vice-président, vice-président-adjoint, secrétaire et secrétaire-adjoint de la classe. Le secrétaire lit les articles des statuts relatifs à ces élections, auxquelles on procède immédiatement. Sont nommés au scrutin secret : président de la 4^e classe, M. Debret ; vice-président, M. E. Breton ; vice-président-adjoint, M. Foyatier ; secrétaire M. Ferdinand Thomas ; secrétaire-adjoint, M. de Brière.

*. L'assemblée générale du mois d'avril (*les quatre classes réunies*) a eu lieu le vendredi 29, sous la présidence de M. le marquis de Pastoret. — Quarante-trois membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, le marquis de Pastoret, dans une allocution noble et affectueuse, témoigne à l'assemblée ses sentiments de gratitude. « En quittant la présidence il ne se séparera point de l'Institut Historique ; la Société le trouvera, en toute occasion, toujours le même, toujours plein de dévouement. » D'unanimes applaudissements couvrent la voix de M. le marquis de Pastoret.

L'ordre du jour appelle les élections annuelles du bureau général de l'Institut Historique. Le secrétaire, faisant les fonctions de secrétaire-perpétuel, donne lecture des articles des statuts qui régissent ces élections.

Une discussion préparatoire s'engage entre plusieurs membres, à la suite de laquelle, sur la proposition de M. le comte de Fortis, appuyée par M. Leuclère, M. le marquis de Pastoret est nommé, par acclamation, président-honoraire de l'Institut Historique, pour l'année 1842-43.

On passe à l'élection au scrutin secret, suivant les statuts, du bureau général de l'Institut Historique.

Au premier tour, M. le marquis de La Rochefoucauld-Liancourt est proclamé président de l'Institut Historique pour l'année 1842-43. Les autres membres qui ont obtenu des voix sont M. le comte Le Peletier d'Aunay, J.-B. Debret et le docteur Cerise.

Au premier tour de scrutin pour la vice-présidence, M. le comte Le Peletier d'Aunay est élu vice-président. Les membres qui ont ensuite obtenu le plus de voix sont MM. le docteur Cerise et l'abbé Pelier de La Croix.

On passe à l'élection du vice-président-adjoint : le nom de M. le baron Taylor est proclamé au premier tour. Les membres qui ont ensuite réuni le plus de voix sont MM. le docteur Cerise, l'abbé Pelier de La Croix, Buchez et Dufey (de l'Yonne).

Le secrétaire lit la nomenclature des livres offerts à la Société depuis la dernière assemblée générale. — Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Renzi, au nom du comité central des travaux et du conseil, fait un rapport sur les mémoires envoyés au concours pour les prix à décerner par l'Institut Historique, à l'ouverture du congrès de 1842, et sur le programme des prix pour l'année prochaine.

Un mémoire sur cette question, proposée par la 1^{re} classe : *Faire l'histoire du Concile de Trente dans ses rapports avec la politique française*, avait d'abord attiré l'attention de la commission, composée de MM. Aguesse, Rozière et Renzi. La première partie, l'exposition des faits, est assez bien traitée; mais la seconde partie, l'appréciation de l'influence que ces faits ont exercée sur la politique française, est tout à fait incomplète. La commission propose néanmoins d'accorder, comme encouragement, une mention honorable au jeune auteur, M. Armand Guérin, élu depuis membre résidant de la 2^e classe de l'Institut Historique.

Le sujet ne sera pas remis au concours.

Un mémoire sur ce sujet, proposé par la 4^e classe : *Faire l'histoire de la peinture à fresque depuis le XVI^e siècle*, a fixé l'attention de la commission, composée de MM. Charlet, Debret et Foyatier. C'est une œuvre remarquable, et digne à tous égards d'être couronnée par l'Institut Historique. « Si l'auteur, qui est un homme de goût, s'en tient à un simple volume, dit M. Charlet, ce sera un livre que les artistes et les hommes du monde auront dans leur bibliothèque, et qu'ils aimeront à consulter » — Nous avons appris plus tard que l'auteur de ce mémoire est M. E. Breton, président de la 4^e classe pendant l'année 1841—42, et vice-président actuel.

Les conclusions du rapporteur sont adoptées, à l'unanimité, après une courte discussion.

Le programme du prix annuel pour chaque classe et du grand prix biennal se trouve en tête de la 93^e livraison de *l'Investigateur*.

* La 1^{re} classe (*Histoire générale et Histoire de France*) s'est assemblée le mercredi 4 mai, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Dix-neuf membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, M. Renzi lit une lettre de M. Debaecker père qui annonce la mort de son fils, jeune avocat, déjà connu par des travaux historiques, et membre correspondant de la 1^{re} classe. Il fait connaître à cette occasion les noms des autres membres que la Société a perdus dans l'année; ce sont : MM. Ottavi, professeur à l'Institut Historique et à l'Athénée royal; Traullé,

officier supérieur en retraite, membres résidents de la 1^{re} classe; Meyer de Knorau, conseiller d'Etat à Zurich (Suisse), membre correspondant de la même classe; Fréd. Corin, professeur d'histoire à l'École militaire de Saint-Cyr; Andrieux, inspecteur de l'Académie de Limoges, membres correspondants de la 2^e classe; le général baron Stroltz; Aguado, marquis de Las Marismas, membres résidents de la 3^e classe; Journal, célèbre avocat du barreau de Lyon, membre correspondant de la même classe; Suau, peintre d'histoire à Toulouse, membre correspondant de la 4^e classe.

La classe décide que mention sera faite dans le journal de ces pertes douloureuses et la plupart prématurées.

M. le secrétaire donne lecture d'une lettre de M. Huillard-Bréholles, qui offre à l'Institut Historique, au nom de M. Miège, deux exemplaires de l'*Histoire de Malte*, en trois volumes in-8°. Des remerciements sont votés à l'auteur. — M. Huillard-Bréholles est chargé de rendre compte de l'ouvrage.

M. Dufey (de l'Yonne) fait un rapport verbal sur les *Mémoires relatifs à l'histoire de Lorraine*, par notre collègue, M. Noël, de Nancy. Le rapporteur tire de l'analyse de ces précieux documents des rapprochements remarquables entre l'histoire de Lorraine et l'*Histoire de la ville d'Ensisheim*, par notre collègue, M. l'abbé Merklen, dont il doit également rendre compte. — La classe décide que M. Dufey écrira son rapport et qu'il le présentera à la prochaine séance, pour être renvoyé au comité du journal.

Election annuelle des membres délégués par la classe aux trois comités, conformément aux statuts. Sont nommés au scrutin secret :

Comité central des travaux : MM. Aguesse, Dantier, le colonel d'Artois, Boulland, l'abbé Duplessy.

Comité du journal : MM. Aguesse, le baron de La Pylaie, Auguste Husson.

Comité du règlement : MM. Aguesse, Malioche, le baron Nongarède de Fayet.

*. Le mercredi 11 mai, séance de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*), sous la présidence de M. Vincent. — Quinze membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, M. Bernard-Jullien lit un fragment fort remarquable sur la littérature de l'époque impériale. La classe, qui a écouté la lecture de ce travail avec autant de plaisir que d'attention, le renvoie au comité du journal. Mais M. Bernard-Jullien fait observer qu'il n'a voulu faire à la classe qu'une simple communication, et que si un peu plus tard on veut publier quelque chose de ses études sur la littérature impériale, il pourra présenter, soit le morceau qu'il vient de lire, soit un autre fragment sur la même époque, qu'il a embrassée tout entière.

Election annuelle des membres délégués par la classe aux trois comités, conformément aux statuts. Sont nommés au scrutin secret :

Comité central des travaux : MM. W. Nolte, Bernabo, Onésime Leroy, l'abbé Orsini, Moreau de Dammartin.

Comité du journal : MM. l'abbé Orsini, Moreau de Dammartin, W. Nolte.

Comité du règlement : MM. W. Nolte, Onésime Leroy, Bernabo.

La 3^e classe (*Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et politiques*) s'est assemblée le mercredi 15 juin, sous la présidence de M. l'abbé Badiche. — Vingt-deux membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, le secrétaire communique à la classe une lettre de notre collègue, M. l'abbé Cacheux, accompagnée d'un travail manuscrit sur *l'Histoire des Conciles en France*. Renvoi à M. l'abbé Badiche, pour qu'il en rende compte à la prochaine séance.

Les ouvrages suivants sont offerts à la classe : *Essai sur la constitution romaine et sur les révolutions qu'elle a éprouvées jusqu'à l'établissement du despotisme militaire des empereurs*, par M. Auguste Nougarié de Fayet, avocat à la Cour royale et ancien élève à l'École Polytechnique, un volume in-8°. — Rapporteur, M. Fresse-Montval. — *De la Réforme et du Catholicisme, aux hommes de bonne foi*, par notre collègue, M. l'abbé Polge, professeur de dogme à la Faculté de théologie d'Aix, un volume in-8°. — Rapporteur, M. l'abbé Badiche. — *Notice sur l'Avauz ou Avouassé* qui couvre une grande partie des terrains forestiers, dans un rayon de cinq ou six lieues, sur le littoral de la mer, dans le département des Bouches-du-Rhône, par notre collègue M. le comte de Montvalon (extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix*). — Rapporteur M. le docteur Josat. — Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. le docteur Josat lit un rapport sur un *Cas extraordinaire de monomanie*, rapporté dans une brochure italienne de notre collègue M. Pascal Borrelli, membre de l'Académie des Sciences de Naples. Après une discussion animée, ce travail, rempli de faits curieux, est renvoyé au comité du journal.

M. Fresse-Montval lit des réflexions pleines d'intérêt sur une traduction en vers français de *l'Odyssée*, d'Homère, par M. Bignon. Après cette lecture, écoutée avec attention, M. Fresse-Montval déclare qu'il n'a voulu faire qu'une simple communication : des remerciements lui sont votés par la classe.

Élection annuelle des membres délégués par la classe aux trois comités, conformément aux statuts. Sont nommés au scrutin secret :

Comité central des travaux : MM. le docteur Cerise, le docteur Maigne, Cellier, Foulon, H. Barbier.

Comité du journal : MM. le docteur Cerise, H. Barbier, Ch. Favrot.

Comité du règlement : MM. le docteur Cerise, Ch. Favrot, le docteur Colombat (de l'Isère).

Le mercredi 22 juin, séance de la 4^e classe (*Histoire des Beaux-Arts*), sous la présidence de M. Debrat. — Quatorze membres sont présents.

Un de nos plus honorables et plus laborieux collègues, M. Gauthier-Stirum, maire de la ville de Seurre (Côte-d'Or), présent à la séance, offre à la classe un dessin représentant divers objets d'antiquités trouvés dans la Saône, à Pouilly, près de Seurre. Ces objets ont été découverts, conservés et dessinés par les soins de M. Gauthier-Stirum, qui se montre depuis longtemps l'un des archéologues les plus éclairés de nos départements.

M. Gauthier-Stirum fait également don à l'Institut Historique de huit pièces de monnaies du moyen-âge, en argent, trouvées dans le Jura. — Des remerciements lui sont votés par la classe.

Ces monnaies sont renvoyées à l'examen de MM. Deville et Brillouin.

M. E. Breton lit un rapport sur une publication de notre collègue M. Devais (aîné), de Montauban, intitulée : *Monuments historiques de Montauban*, 1^{re} série. — Renvoi au comité du journal.

M. E. Breton lit un fragment de son mémoire sur l'*Histoire de la peinture à fresque*, couronné cette année par l'Institut Historique. Ce morceau ne fait pas moins de plaisir que celui qui a été lu à la première séance du Congrès. La classe remercie l'auteur de son intéressante communication.

Élection annuelle des membres délégués par la classe aux trois comités, conformément aux statuts. Sont nommés au scrutin secret :

Comité central des travaux : MM. Charlet, Jules de Bertou, Elwart, Pigalle, Aristide Husson.

Comité du journal : MM. A. Lenoir, Aristide Husson, le comte de Fortis.

Comité du règlement : MM. Malpica, le comte de Fortis, Jules de Bertou.

*, L'assemblée générale du mois de juin (les quatre classes réunies) a eu lieu le vendredi 23, sous la présidence de M. le marquis de Pastoret. — Trente-six membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, M. de Brière fait hommage à la classe de son mémoire : *De l'influence du symbolisme religieux sur les arts d'imitation, et réciproquement des arts d'imitation sur le symbolisme religieux*.

Le secrétaire lit la nomenclature des livres offerts à l'Institut Historique depuis la dernière assemblée générale. — Des remerciements sont votés aux donateurs.

L'ordre du jour appelle la sanction par l'assemblée générale de l'élection de M. Armand Guéria, admis par la 2^e classe, sur le rapport de M. Trémiolière. M. Armand Guéria est élu à l'unanimité, au scrutin secret.

M. Huillard-Breholles est nommé, sur la proposition du conseil, vice-secrétaire de la Société, en remplacement de M. Vincent, qui a donné sa démission. — M. Huillard-Breholles suppléera le secrétaire-perpétuel.

Plusieurs propositions faites au nom du conseil sont ajournées.

Le secrétaire fait connaître à l'assemblée les noms des membres délégués par les classes aux trois comités. (Voyez les procès-verbaux qui précèdent.)

DONS GRATUITS.

L'Institut Historique se fait un plaisir et un devoir de porter à la connaissance de ses membres et du public le don généreux, témoignage de haute protection, qu'un prince illustre a bien voulu lui accorder.

S. A. I. R. le Grand-Duc de Toscane, ayant accepté le diplôme de membre protecteur de l'Institut Historique, vient d'envoyer à la Société par l'entremise de son représentant à Paris, M. le chevalier Peruzzi, outre les 300 fr. de sa cotisation à vie, une somme de 500 fr., à titre de don.

Tous les membres de l'Institut Historique s'unissent pour rendre ce témoignage public au prince, protecteur éclairé des sciences et des lettres, qui, non content de les faire fleurir dans ses États, leur distribue ses encouragements jusqu'à l'étranger.

RECTIFICATIONS.

La précipitation avec laquelle on a été obligé de rédiger les procès-verbaux du Congrès, pour le journal, a occasionné quelques erreurs que nous nous empressons de rectifier.

On a oublié de mentionner, à la fin de la septième séance, page 221, le mémoire de notre collègue, M. H. Prat, sur l'*Histoire de l'Ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem*. Ce mémoire, aussi remarquable par la science que par la clarté d'exposition qui distingue l'auteur, a vivement captivé l'attention de l'auditoire. On a été surtout frappé du passage où M. H. Prat, après avoir tracé le portrait du soldat romain, compare aux armées modernes les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, ces illustres guerriers, dont il a fait le type, le modèle du soldat chrétien, tel qu'auraient dû le conserver les États catholiques. Nous regrettons vivement que le défaut d'espace ne nous permette pas de donner l'analyse de ce beau mémoire.

Page 228, ligne 7, le paragraphe commençant par ces mots : M. Fresse-Montval repousse, etc., appartient tout entier à M. Stephanopoli de Connène qui soutient contre M. Fresse-Montval que le caractère français, beaucoup moins léger qu'on ne le prétend, a toutes les qualités nécessaires pour produire un poème épique. Il faut ajouter à la fin du même paragraphe, ligne 14 : M. Fresse-Montval soutient une opinion contraire à celle du précédent orateur.

Page 234, ligne 4, après ces mots : Il parle de Napoléon avec enthousiasme, lisez : En blâmant les horreurs sur la princesse de Lamballe, etc.

Pour le Secrétaire perpétuel, HUILLARD-BRÉHOLLES.
L'Administrateur-trésorier, A. RENEL.

MÉMOIRES.

SUR L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE,

DEPUIS LE TEMPS DE BOËCE JUSQU'AU TEMPS DE ROSCELIN (1).

Si j'avais à préciser l'époque à laquelle la méthode scolastique parut et même domina, j'éprouverais un grand embarras ; mais je la reculerais certainement au delà du temps qui lui est communément assigné. On l'appelle *scolastique* peut-être uniquement parce que les écoles l'ont adoptée, et qu'elles procèdent dans leurs raisonnements d'après les formes qu'elle indique, en exposant les matières philosophiques selon la méthode analytique et dialectique d'Aristote. Il ne faut pas se dissimuler que, dès son origine, elle fut mêlée et presque identifiée aux matières théologiques, et, ce point historique admis, on verrait la *scolastique*, presque aussi ancienne que l'Église, paraître dans les écrits des Pères, où l'autorité de Platon est invoquée. La plus haute métaphysique et la plus subtile dialectique se déploient souvent dans ces écrits. Origène, dans l'école d'Alexandrie, se sert des ressources puisées pendant cinq ans dans la philosophie païenne pour combattre avec plus d'avantage les païens que la curiosité amenait à ses leçons. Ses prédécesseurs avaient fait de même. Je m'unirai à Bossuet pour censurer le docteur Ellies-Dupin, qui a lui-même blâmé saint Cyrille de s'être montré dialecticien habile dans la défense de la vérité. Dans ses disputes contre les Euno-méens, saint Basile me donne aussi des traces des subtilités abstraites de la logique, et même au concile de Nicée (2) les Pères avaient introduit dans leurs rangs plusieurs laïques exercés à la dialectique, pour seconder les évêques dans leurs discussions.

Mais ce n'était encore là que la conception de la *scolastique*, si je puis m'exprimer ainsi, et ma tâche est de la montrer dans son *germe*. Cette expression demande ici une justification, bien que je ne la prenne pas à la rigueur.

(1) En exprimant à l'*Institut Historique* le désir de voir entreprendre dans son sein un travail sur l'*Histoire de la philosophie scolastique depuis Boëce jusqu'à Roscelin*, j'étais certes bien loin de m'attendre à ce qu'un aussi lourd fardeau retombât sur mes faibles épaules, et à ce que, parmi nos collègues laborieux qui savent donner tant de charmes à nos séances et répandre tant d'intérêt dans notre journal, il ne s'en trouvât pas un qui se dévouât pour combler une lacune que j'avais eu seulement la gloire de signaler. A défaut d'autres, j'ai promis, non pas de fournir un essai sur la philosophie, mais d'exposer timidement mes vues sur un sujet qui tôt ou tard finira par tenter le savoir d'un collègue plus capable que moi. J'ai cru devoir consigner ici cette observation, utile peut-être au lecteur, et indispensable pour moi.

(2) Fleury, *Histoire ecclésiastique*, liv. XI. — Voir aussi sur ce sujet : *Défense de la Méthode d'enseignement suivie dans les écoles catholiques*, par M. Boyer, vol. in-8°.

Tous ceux qui ont écrit sur la *philosophie scolastique* lui assignent trois époques principales ; rien ne nous empêche d'adopter leurs divisions. Deslandes, qui la fait naître dans le VIII^e siècle (1), lui laisse les deux siècles de son enfance, la prend à son adolescence, assigne son *premier âge* à Lanfranc de Cantorbéry, et le pousse jusqu'à l'époque d'Albert-le-Grand, maître de saint Thomas-d'Aquin, à la fin du XII^e siècle ; il avait duré plus de cent ans. « Le *second âge* renferme, dit-il, tout l'espace écoulé depuis Albert-le-Grand jusqu'à Durand de Saint-Porcion, évêque de Meaux, qui mourut l'an 1333 ; et le *dernier âge* enfin, tout le temps écoulé depuis Durand jusqu'à Gabriel Biel, chanoine républicain, mort en 1495. Ces noms ne sont pas tous également célèbres.

M. Hippeau, qui a divisé son *Histoire de la Philosophie* en trois périodes, et subdivisé chacune de ces périodes en trois époques, diffère un peu de Deslandes dans celles qu'il assigne à la marche de la philosophie au moyen-âge. Il fait commencer la première avec Alcuin, par conséquent aussi au VIII^e siècle, et la termine à la mort d'Amalric de Chartres, en 1209. La seconde époque, qui vit une alliance plus étroite entre le système théologique et la philosophie d'Aristote, finit, selon lui, à Pierre d'Albano, mort en 1390 ; et la dernière enfin, qui vit la grande querelle des *Réalistes* et des *Nominalistes* ou *Nominaux*, se termine au commencement du XV^e siècle, tandis que Deslandes la conduit jusqu'à la fin du même siècle (2). Ces auteurs et autres, car la généralité fait honneur à Lanfranc ou à saint Anselme de l'introduction de la *scolastique*, ne la considèrent donc point comme établie à l'époque que nous étudions ici. Nous croyons que la plupart des auteurs n'ont point assez fixé cette époque de Boèce, qui paraît le point de transition entre la philosophie ancienne et la méthode encore suivie de nos jours. Quant à Roscelin, l'auteur le plus avoué de l'opinion dangereuse des *Nominaux*, on se contente communément de le mentionner et passant ; mais, avant dom Ceillier (3) et M. Cousin, je ne sais si les historiens lui avaient donné un chapitre étendu. Les dictionnaires historiques l'ont même oublié ; je n'en excepte pas la *Biographie universelle*, dans laquelle je me propose de réparer cette omission.

Anicius-Manlius-Torquatus-Severinus Boecius, si connu sous le nom de Boèce, vécut au V^e et au VI^e siècles, et fut distingué à la fois par sa naissance, ses vertus, ses talents, ses dignités et ses malheurs. Issu des familles les plus illustres, même dès le temps de la république, et dont l'une eut la gloire d'être la première famille patricienne soumise à la foi chrétienne (4), né d'un père qui fut trois fois

(1) Deslandes, *Histoire critique de la Philosophie*, tome III, chap. 42.

(2) M. le docteur Hippeau, *Histoire abrégée de la Philosophie ancienne et moderne*, vol. in-8^e, page 245, etc.

(3) Dom Ceillier, *Histoire générale des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*, tome XXI, p. 25 et *atlas*.

(4) La famille Anicius fut la première famille patricienne qui embrassa la foi, suivant Probus :

« Fertur enim ante alios generosus Anicius Urbis.... etc. »

consul, Boèce n'alla point, quoi qu'en disent la plupart des historiens, étudier jeune à Athènes, mais reçut une brillante éducation à Rome même, lieu de sa naissance. Il alla néanmoins plus tard à Athènes, qui était encore le centre du goût et des lettres. Riche de son propre fonds, il s'y nourrit, sous les plus célèbres philosophes et orateurs, de toutes les sciences de la Grèce, et puisa à leur école ce genre de philosophie qui caractérise tous ses écrits. De retour dans sa patrie, il y fut, au bout de peu de temps, déclaré patrice par considération pour sa famille, fut nommé consul n'ayant encore que trente-deux ans, reçut deux fois encore le même honneur, et même, par une distinction rare, exerça son second consulat sans collègue.

L'empire d'Occident était à peu près tombé ; Théodoric était maître de Rome et d'une partie de l'Italie. En entrant à Rome, ce prince fut harangué par Boèce, dont il fut charmé, car sa capacité pour les affaires égalait ses rares connaissances. Il lui confia les deux charges qui donnaient le plus d'autorité dans l'État et le plus d'accès auprès du trône. Boèce se forma alors un système de politique fondé sur la vertu, et mit tout en œuvre pour le faire goûter à Théodoric. Il empêcha ce prince arien de persécuter les catholiques, l'engagea même à les prendre sous sa protection ; il lui persuada de diminuer les impôts, de ménager ses finances avec une sage économie, d'imposer aux puissances ennemies. Il insista fortement sur la nécessité de n'accorder les places qu'au mérite, de faire observer strictement les lois, et d'en punir la transgression avec sévérité. Il l'exhorta à protéger les sciences et les beaux-arts, ainsi que ceux qui les cultivaient avec succès. Telle était la philosophie politique de Boèce, si je puis m'exprimer ainsi ; et Théodoric, en s'y conformant, vit son royaume fleurir. Boèce, longtemps son oracle et l'idole de la nation des Goths, vivit au sein d'une famille heureuse. Elpis, sa première femme, partageant son goût pour les lettres, enrichissait la liturgie de poésies dont quelques-unes ont été conservées (1). Ses deux fils, en lesquels il se voyait revivre, imitaient ses vertus et partageaient ses honneurs. Mais ces honneurs lui attirèrent des jaloux ; cette vertu austère lui fit des ennemis. Il fut injustement accusé par la vengeance de haute trahison envers Théodoric. L'accusation était d'autant plus dangereuse, qu'elle avait une couleur de probabilité. On lui supposait une correspondance et des intelligences avec l'empereur Justin, dans le but de rétablir la république à Rome. Flavius-Anicius Justin était de la famille des Aniciens et parent de Boèce, catholique comme lui. D'ailleurs, l'empereur était le souverain légitime de l'Italie ; Théodoric n'en était que l'usurpateur. Ces raisons étaient spécieuses, mais elles n'étaient que cela. Boèce était lié par la reconnaissance et la fidélité. Il a nié la conspiration, on doit l'en croire, et l'histoire l'a cru. Son innocence est proclamée par tout le monde. Néanmoins le roi Théo-

(1) On attribue à Elpis les hymnes conservées dans le rite romain, à la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul.

doric le fit enfermer à Pavie, lui refusa la confrontation avec ses trois délateurs; et, après lui avoir fait subir un supplice dont la cruauté rappelle celle des païens, il fut assommé avec une hache, le 23 octobre 526. Les chrétiens enlevèrent son corps et l'enterrèrent à Pavie. Depuis on lui rendit des honneurs extraordinaires, et sa vertu fut proclamée si haut que plusieurs Églises l'ont placé sur les autels. Le nom de Boèce n'est pas resté moins grand dans l'estime des gens de lettres de tous les siècles. Au milieu des occupations les plus importantes, l'étude semblait pour lui moins un délassement qu'une occupation plus importante encore. Ses nombreux ouvrages ne nous sont pas tous restés; mais, entre ceux qui nous restent, presque tous montrent autant le philosophe que le théologien et le littérateur, même ceux qui sembleraient avoir trait moins directement au sujet qui nous occupe. Il commença à écrire pour remédier aux maux causés par les manichéens et les magiciens, qui s'étaient introduits à Rome et avaient fait des prosélytes même parmi les sénateurs. Il fallait nécessairement remédier à l'ignorance; pour atteindre ce but, il résolut de composer une philosophie complète. Tout ce qu'il faisait montrait déjà, quelquefois jusque dans le titre, le genre qui allait bientôt dominer; ainsi je citerai le traité qui dit : *Si le Père, le Fils et le Saint-Esprit peuvent être affirmés substantiellement de la Divinité*; et encore celui qui dit : *Si tout ce qui est est bon.*; et même sa profession de foi, ou, comme s'exprime Trithème : *le Livre de la Foi*.

Mais le plus connu des ouvrages de Boèce est son livre de *la Consolation de la Philosophie*, écrit pendant sa captivité, qui ne lui arracha aucune plainte et qu'il regardait comme une grâce. La critique ne peut plus lui contester cet admirable traité. On est surpris de la couleur païenne qu'il conserve, et moi-même, dans cinq livres où je voyais cités les noms de Cérès, de Jupiter et d'Orphée, où je trouvais de si belles pages sur Dieu et sa Providence, je me demandais comment je n'y voyais pas une seule fois le nom de Jésus-Christ. Je me répondais, je crois avec raison, que Boèce avait écrit en quelque sorte poétiquement dans le genre ancien, puisqu'il ne donnait qu'une fiction. La philosophie, qui lui apparaît, porte bien sur sa robe les initiales de la philosophie et de la théologie, avec indication de marche de celle-là vers celle-ci, mais c'est toujours une fiction dans le genre des auteurs anciens.

Venons plus directement à ce que nous fournit Boèce pour notre but. Ce grand homme, dans sa jeunesse, avait entrepris des traductions latines d'Aristote, de Platon, de Ptolémée, etc. Cassiodore, qui s'y entendait, préférait ces versions aux originaux, pour la netteté, l'élégance et la pureté du style. Le nom de Cassiodore nous rappelle que, l'accolant à Boèce, M. Hippeau dit qu'avec ces deux patriciens romains du royaume ostrogothique s'éteignirent les lettres classiques en Occident. Tous deux éclectiques, dit-il, tous deux associant dans leurs opinions les doctrines de Platon et celles d'Aristote.

Boèce donna à Rome, ajoute-t-il, une traduction des *Catégories d'Aristote*, de quelques-uns de ses *Traité de Dialectique*, et des *Commentaires de Por-*

phyre, qu'il commenta à son tour. C'est lui surtout, ajoute encore notre auteur, qui paraît avoir jeté les fondements de l'immense autorité d'Aristote dans les âges suivants, en lui prêtant celle de son propre nom.

Nous partageons cette conviction ; mais comment s'est faite cette révolution ? M. Cousin semble l'avoir deviné. Avant lui, Daunou, dans un article savant sur Porphyre, a bien émis la même idée ; mais il faut la voir avec développement dans la savante introduction dont M. Cousin a fait précéder son édition du *Sic et Non* d'Abélard.

Avant de recourir à cette source nous devons rappeler encore, ce que M. Cousin ne dit pas, que Boèce, en traduisant les *Analytiques d'Aristote*, traita à fond du syllogisme, de la définition et de la division, dans un ouvrage qu'il fit exprès et qui est divisé en sept livres. Il est précédé d'une introduction aux syllogismes, dans laquelle il donne les premiers éléments de l'art de raisonner.

Maintenant disons que M. Cousin (1) trouve le point de départ de la philosophie scolastique dans l'opinion de Boèce sur les genres et les espèces ; il dit que l'*Organum* n'est pas plus païen que chrétien..... que le point de départ du grand mouvement dont nous parlons est la philosophie ancienne et l'*Organum* de Boèce ; il avance nettement que la philosophie scolastique est sortie d'une phrase de Porphyre, traduite par Boèce. Voici cette phrase :

« Chrysoacre, puisqu'il est nécessaire, pour comprendre la doctrine des catégories d'Aristote, de savoir ce que c'est que le genre, la différence, l'espèce, le propre et l'accident ; et puisque cette connaissance est utile pour la définition et en général pour la division et la démonstration, je vais essayer, dans un abrégé succinct et en forme d'introduction, de parcourir ce que nos devanciers ont dit à cet égard, m'abstenant des questions trop profondes et m'arrêtant même assez peu sur les plus faciles. Par exemple, je ne rechercherai point si les genres et les espèces existent par eux-mêmes, et, dans le cas où ils existeraient, s'ils sont corporels ou non, s'ils existent séparément des objets sensibles ou dans ces objets en en faisant partie. »

Voilà bien, messieurs, le germe de ces discussions, de ces distinctions, de ces logomachies qui firent dans les siècles suivants la gloire et le tourment de tant de docteurs subtils, éclairés, profonds, etc., comme on les qualifiait.

Avant Boèce, Victorin, célèbre professeur de rhétorique à Rome, avait traduit en latin l'introduction de Porphyre à la philosophie d'Aristote. Boèce remarqua que cette traduction n'était point littérale et qu'on s'y était peu attaché aux termes de Porphyre. Il en donna une plus fidèle après avoir parcouru, avec un de ses amis nommé Fabius, tous les endroits défectueux de celle de Victorin, dans deux conversations qu'il a rapportées lui-même sous le nom de *Dialogues*. Tandis que Boèce donnait lieu, peut-être, par cette révélation, à rechercher

(1) M. Cousin, *Introduction à l'édition du traité ou livre d'Abélard intitulé : Sic et Non*, vol. in-4°, p. 46 et suiv.

les genres et les espèces, et, quoi qu'en dise Porphyre, à rechercher aussi s'ils sont corporels ou non, quel est leur mode d'existence, etc., le mouvement s'étendait, l'élan était donné, et ces questions, jetées comme sans dessein, amenaient la forme nouvelle, qui n'est au fond que l'analyse et l'argumentation. Le raisonnement dut amener aussi des conceptions d'œuvres nouvelles. Tayon, évêque de Saragosse, composa, au VII^e siècle, un ouvrage méthodique, une *Encyclopédie théologique*, qu'on me pardonne de m'exprimer ainsi, qu'il publia sous le nom de *Somme*, qui au fond est la même chose, et qui est devenue si usitée depuis. Il l'avait puisée aux écrits de saint Grégoire, pape, et de saint Augustin (1). Mais le mouvement s'opérait aussi en Orient. Au siècle suivant, saint Jean Damascène atteignait le même but avec une plus grande étendue de vues, de savoir et de doctrine. C'est peut-être à cette époque que l'histoire de la philosophie arabe offre les pages les plus curieuses. Quoique saint Jean Damascène fût un chrétien fervent et un théologien distingué, c'est plutôt sous sa qualité de philosophe et d'argumentateur que nous le considérons ici. Ce grand homme avait été amené par les circonstances à passer plusieurs années de sa vie parmi les Arabes et les Sarrasins. Il s'acquit une grande réputation auprès du calife de Damas, qui lui confiait toutes ses vues et tous ses projets. Mais enfin, las de demeurer dans des lieux où le Croissant insultait à la Croix, se voyant même, malgré ses occupations littéraires, l'objet d'animadversions que lui valait sa foi et qui lui attirèrent des persécutions cruelles, il résolut de quitter le monde et se fit moine dans le monastère de Saint-Sabas, à Jérusalem. Là, délivré de tous soins inutiles et rendu à lui-même, il travailla à un abrégé fort exact de la *Dialectique et de la Morale d'Aristote*, dont il se servit ensuite pour composer ses quatre livres de la *Foi orthodoxe*. Dès le XII^e siècle, Burdigondion, de Pise, traduisit en latin ce savant ouvrage, souvent réédité depuis, et qui a révélé dans l'auteur un grand dialecticien. C'est dans ce traité que saint Jean Damascène a essayé d'accorder les vérités naturelles avec les vérités révélées, en prenant un moyen de raisonnement conforme à celui dont nous parlons. Sa dialectique est si importante pour la lecture des Pères grecs qu'il n'est pas aisé de les entendre sans ce secours. On y trouve, en effet, l'explication des termes que les Orientaux ont employés, soit en disputant contre les hérétiques, soit en expliquant aux catholiques la doctrine de la foi, et de ceux encore dont les hérétiques, instruits dans les maximes des philosophes païens, se servaient pour séduire les simples et les attirer dans le parti de l'erreur. Il suit, dit dom Ceillier (2), le philosophe Porphyre dans l'explication des *Universaux*, et Aristote dans celle des *Catégories*. Mais, lorsqu'il rencontre dans leurs écrits des termes ou des façons de parler peu propres à l'explication de nos mystères, ou même qui leur sont contraires, il les corrige sur l'autorité de

(1) M. Boyer, *ibidem*, p. 7.

(2) Dom Ceillier, *ibidem*, tome XVIII, p. 114.

quelques écrivains ecclésiastiques. C'est pour cette raison qu'il n'approuve point la division de la substance (1) en *première* et en *seconde*, dans le sens d'Aristote, à cause de l'abus qu'en faisait Philoponus, chef de l'hérésie des Trithéïtes; car cet hérésiarque, voyant que les Pères grecs ne distinguaient pas l'*individu*, qu'Aristote appelle la première substance, de l'*hypostase*, en concluait qu'il y a dans la Trinité trois substances. Le fameux Arnauld loue saint Jean Damascène, et dit que les Grecs le regardent en l'école comme nous regardions saint Thomas, et qu'ils suivent ses décisions préférablement à celles de tous les autres Pères de l'Eglise. Le ministre Claude est en cela de même avis qu'Antoine Arnauld, et l'on observe que c'est peut-être la seule fois que ces deux adversaires se soient volontairement rencontrés. Un témoignage plus judicieux et plus glorieux pour saint Jean Damascène est celui du pieux et savant cardinal Bellarmin. Dans sa liste raisonnée des auteurs ecclésiastiques, celui-ci reconnaît que, pour manier les sujets de théologie, et ici, c'est aussi de *philosophie* qu'il faut entendre, Jean de Damas a non-seulement surpassé tous ceux qui l'avaient précédé, mais qu'il a encore ouvert une infinité de routes à ceux qui l'ont suivi. Cette dernière assertion insinue et confirme celle que j'avance ici. C'est donc peut-être au *Livre de la Foi orthodoxe* qu'on doit rapporter la première phase sensible de la méthode *scolastique*. C'est là ce que le célèbre cardinal du Perron appelait la *seconde* méthode de théologie. Mais parmi les Orientaux l'école chrétienne n'était pas la seule à entrer dans cette voie, et les Arabes, imbus de la doctrine d'Aristote, proposaient sur le texte de l'Alcoran les mêmes questions à peu près que les chrétiens ont posées depuis sur le texte de l'Écriture.

Si nous ne pouvons qu'indiquer en passant ce qu'on appelle le mysticisme africain et les écoles établies par les Maures dans la Péninsule espagnole, nous devons ici une mention plus étendue au mouvement littéraire qui a existé en Europe, en France surtout, sous le règne de Charlemagne. C'est avec le B. Alcuin que M. Hippeau, dans son savant ouvrage, fait commencer la période de la philosophie du moyen-âge, ou scolastique. A-t-il raison ? M. Rousselot (2) dit qu'Alcuin et Clément Scot ne sont pas des philosophes proprement dits. Cela est vrai dans un sens, et le savant Mabillon observe (3) que le B. Alcuin, dans sa Confession de foi, par exemple, ne s'exprime point avec l'exactitude avec laquelle les scolastiques parlaient de nos mystères ; mais néanmoins on ne conteste pas cette qualification à Rhaban-Maure, professeur à l'abbaye de Fulde, et depuis archevêque de Mayence. Or Rhaban-Maure était disciple d'Alcuin, qui lui avait donné ce second nom, comme lui-même avait pris le prénom d'Horace, *Flaccus*; et, comme l'observe M. Hippeau, il répandit dans l'Allemagne la dialectique de

(1) Tome I, op. édit. Parisien, an 1712, p. 36, dans les notes.

(2) *Études sur la Philosophie du moyen-âge*, p. 29, 76.

(3) T. I, *Analector.* p. 178 et suiv.

son maître. Loup de Ferrières, disciple de Rhaban, doit être supposé dans la même voie, car dans la nomenclature qu'il fait des livres de son abbaye, comme le remarque M. Petit-Radel (1), il mentionne Boèce, On savait donc apprécier ce réformateur, que Rhaban avait beaucoup étudié.

Mais l'école qui fixera surtout l'attention de l'historien qui aura à parler de l'époque et des matières que nous abordons ici, c'est l'École du Palais, établie à Compiègne, dans le palais même des empereurs, et soutenue par Charles-le-Chauve. Le nom qui y paraît avec le plus d'éclat est celui de *Scot Érigène*, par lequel plusieurs écrivains commencent l'histoire de la philosophie scolastique. Jean Scot Érigène, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, le célèbre Duns, était comme lui des îles britanniques, Écossais ou Irlandais. S'il ne mérita pas comme ce dernier le titre de *docteur subtil*, il n'en mit pas moins de subtilités dans ses discussions; et dès-lors l'abus de l'argumentation était poussé si loin qu'il le conduisit à des travers singuliers, et jusqu'à enseigner le panthéisme. En dialectique les principales sources de ses connaissances furent les commentaires de saint Augustin et de Boèce sur la Logique d'Aristote. Le but essentiel qu'il se proposait dans ses écrits était d'identifier la philosophie à la théologie. « Il n'y a pas deux études, dit-il, l'une de la philosophie, l'autre de la religion; la vraie philosophie est la vraie religion, et la vraie religion est la vraie philosophie. » En cela il avait raison; mais il avait tort s'il voulait, comme on l'a remarqué, que la religion s'appuyât sur la philosophie. Cette idée était possible en lui, car il poussa l'audace si loin qu'il se fit chasser de France. Nous n'avons ni la possibilité ni l'intention de rapporter ici tout ce qu'il prétendit, tout ce qu'il proclama de nouveau ou de singulier. Contentons-nous d'ajouter que sa traduction des écrits de saint Denys l'Aréopagite ouvrit, dit-on, pour la première fois, l'accès de l'Occident à la théologie mystique des Alexandrins.

Le nom de Rhaban-Maure, en nous rappelant le nom de Loup, abbé de Ferrières, aurait dû aussi nous rappeler celui du moine Gotescale, qui fut aussi une des célébrités scolastiques de l'époque, célébrité malheureuse, car il abusa de sa facilité ou de son orgueil pour faire des arguments subtils et singuliers sur la prédestination à la gloire et à la réprobation; arguments qui ne plurent à personne et scandalisèrent tout le monde. Rhaban eut à joindre le reproche de ces erreurs à ceux de sa vie girovague. Condamné par un concile, relaps et entêté, Gotescale, refusa de se rétracter et mourut renfermé dans la chambre d'un monastère. C'était sa place. Tel fut le sort de ce janséniste du IX^e siècle, comme s'exprime M. Rousselot, qui se déclare janséniste lui-même, en prononçant sur ces matières qu'il ne paraît pas avoir étudiées. Le X^e siècle, tout stérile qu'on le dit et qu'il fut en effet, nous présentera au moins le nom de *Gerbert d'Aurillac*, depuis pape sous le nom de Silvestre II, et avec lui le souvenir des monastères de Reims, de Tours, de Sens, de Bobio, où l'enseignement n'était pas éteint.

(1) *Recherches sur les bibliothèques anciennes et modernes*.

L'école de Salerne et le moine Constantin, son fondateur, méritent aussi au moins une mention rapide.

Si, comme Porphyre, Boèce était resté dans l'indécision sur les matières que le premier ne faisait, dit-il, qu'aborder en passant, on peut penser, ce me semble, que Rhaban-Maur, en les mentionnant tous deux, va plus loin et professe ce qu'on appelle l'idée ou le sentiment des *Réalistes*. Nous n'avons point directement à nous en occuper, puisque le réalisme ne fit bruit qu'après l'époque qui nous est assignée; mais nous devons le mentionner, puisque nous avons à parler maintenant de Roscelin, qui tint la bannière dans le camp opposé. Cette bannière avait été levée par un auteur qui nous est peu connu. Jean, surnommé *le Sourd*, était, selon dom Ceillier, un docteur français, qui avait épousé tellement le sentiment des Nominiaux qu'il passa pour le chef de cette secte. Duboulay, dans son *Histoire de l'Université*, au tome I^{er}, dit la même chose : « *In dialecticâ hi potentes extiterunt sophistæ* : JOANNES, qui eandem artem sophisticam vocalem esse disseruit; Robertus Parisiacensis, Roscelinus Compediensis, Arnulfus Laudunensis. Hi Joannis fuerunt sectatores, qui etiam quamplures habuerunt auditores. » Jean fut donc le porte-enseigne du nominalisme; Roscelin fut donc son disciple, mais le disciple surpassa le maître. Né en Basse-Bretagne (1), Roscelin ou Ruzelin devint chanoine de Compiègne, où jadis avait brillé d'un grand éclat l'École du Palais. On le chargea de donner des leçons publiques dans cette ville. Ce poste devint peut être son écueil le plus dangereux. Comme il savait plus de dialectique que de théologie, il aimait à raisonner des mystères de la religion suivant les lumières de la raison trop peu guidée. Par inclination et par amour-propre il suivit le parti des Nominiaux. Qu'est-ce que le nominalisme? qu'était-ce surtout que le nominalisme de Roscelin? C'est la philosophie des sens, dit M. Rousselot, c'est l'empirisme ionien, l'individualisme en ontologie; en un mot, c'est le système de la pluralité avec l'oubli de l'unité. L'individu seul existe, et cet individu, prenons bien garde, n'a pas deux substances, c'est-à-dire n'est pas le résultat de l'union entre l'esprit et la matière; il y aurait des parties, et le nominalisme nie positivement l'existence des parties; par conséquent le nominalisme ne pouvait pas admettre l'homme de Platon, qui dit : *L'homme est ce qui a un corps*, etc. Avec tout cela Roscelin pouvait-il admettre toute la doctrine catholique, sur la présence réelle, par exemple, sur la Trinité, etc.? Nullement. Il soutenait, en parlant des trois personnes, qu'on pourrait dire trois dieux, si c'était l'usage, etc. Aussi allait-il jusqu'à l'absurdité du panthéisme qu'on pourrait découvrir aujourd'hui dans ses écrits. Voilà ce qui donnait une si grande supériorité au réalisme, qui était non-seulement en apparence, mais effectivement plus fidèle au dogme. Voilà pourquoi saint Anselme se plaignait de la mauvaise philosophie qui, de son temps, et c'est celui dont nous parlons, s'introduisant dans la théologie,

(1) Dom Ceillier, *ib.*; dom Lobineau; dom Morice, *Histoire de Bretagne*, etc.

y mine les grandes vérités du christianisme. Il s'élève contre ces dialecticiens, hérétiques même en dialectique, qui prétendent que les universaux ne sont que des paroles (1). Abélard formulait les mêmes plaintes, en écrivant à l'évêque de Paris. Aussi faux dialecticien que faux chrétien, dit-il de Roscelin, son ancien maître, il soutient dans sa dialectique que nulle chose n'a de parties, et corrompt par là le sens des Écritures. Il cite l'endroit où l'Écriture rapporte que Jésus mangea une partie d'un poisson, etc. Roscelin faisait deux arguments pour prouver que les parties n'ont pas d'existence réelle : 1° Dire qu'une partie d'une chose est aussi réelle que cette chose, c'est dire qu'elle fait partie d'elle-même, car une chose n'est tout ce qu'elle est qu'avec toutes ses parties ; 2° La partie d'un tout doit précéder ce tout, car les composants doivent précéder les composés ; mais la partie d'un tout fait la partie du tout lui-même ; donc la partie devrait se précéder elle-même, ce qui est absurde. Ce qui était bien plus absurde, c'était l'abus qu'il faisait de toutes ces distinctions inutiles et de beaucoup d'autres. Ce qui fut malheureux pour lui, ce fut l'entêtement qu'il montra et qui le conduisit à sa perte. Tel fut le berceau de ces disputes, de ces combats, où, quoi qu'il en eût dit, Abélard prit le même camp, de ces combats où échouèrent aussi les Béranger, et tant d'autres, et où, suivant un autre étendard, brillèrent avec plus ou moins d'éclat les Anselme, les Lanfranc, les Pierre Lombard, etc., qui ont vécu effectivement du temps de Roscelin, mais dont les noms et l'histoire se reportent à l'époque philosophique qui ne vint qu'après lui.

L'abbé BADICHER,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

DE L'ESPRIT DE LA LITTÉRATURE ACTUELLE,

ET DU GÉNIE DE LOPE DE VEGA.

Je vais reproduire quelques mots que j'ai prononcés au dernier congrès... non pas pour résumer des débats qui ont été si longs et si brillants... c'eût été par trop au-dessus de mes forces ; mais seulement pour les fermer... Il paraît que c'est l'usage ; et j'ai dû, pour ma part, le respecter.

Et d'abord, ce n'est pas chose facile que de définir ce que l'on est convenu d'appeler l'*esprit du siècle*... car il y a là une idée extrêmement complexe... Qui pourrait faire l'énonciation claire, exacte et précise de tous les éléments qui contribuent à former cet esprit spécial d'une époque ?

Il n'est pas plus aisé de bien fixer le caractère de la *littérature actuelle* ; peut-être en manque-t-elle, ou du moins, si elle en a un, sa physionomie n'est ni bien

(1) M. Cousin, *loc. citato*.

saillante, ni bien prononcée... Il faut donc se borner à en indiquer les contours, comme dans les portraits que l'on fait au *daguerrotypé* : on y reconnaît la figure, mais il y manque l'expression, la vie...

Ne pouvant pas bien fixer le caractère de la littérature actuelle, j'ai suivi, pour ainsi dire, une voie détournée... J'ai procédé par des éliminations successives pour simplifier les termes du problème ; mais je n'ai pas osé le résoudre : *l'inconnu* reste encore à trouver.

En un mot, je n'ai pas dit ce qu'était cette littérature ; je me suis borné à dire ce qu'elle n'était pas.

Ressemble-t-elle, par exemple, à la littérature de la Grèce dans ses beaux jours ?... Non ; et, malgré ma profonde admiration pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité, je crois qu'il ne serait pas possible, ni même convenable que notre littérature ressemblât trop à celle des Grecs.

Pourrait-on faire, de nos jours, un poème épique comme ceux d'Homère ?... Trouverions-nous un grand charme au chant des bergers de Théocrite ? Aimerrions-nous à voir sur la scène les tragédies de Sophocle ou celles d'Euripide, si simples, si naïves ; à les voir dépouillées des *chœurs* et de la *musique*, qui ajoutaient tant à leurs beautés ?...

On a dit tout à l'heure que le théâtre grec était un grand réflecteur de la morale publique.... Je crois, pour ma part, que cette assertion est un peu hasardee... Était-il bien moral de mettre sur la scène Socrate, comme le faisait Aristophane, pour l'exposer aux traits les plus envenimés de la satire ?... Socrate, le plus vertueux des hommes, qui paraissait, par ses vertus et ses croyances, être en quelque sorte le précurseur du christianisme ?...

La tragédie grecque n'était pas plus morale que la comédie... Elle était fondée uniquement sur le dogme de la *fatalité*... elle montrait les hommes se débattant sous la main du destin qui les entraînait malgré eux vers le crime.... Œdipe est le vrai type de la tragédie grecque.

On a invoqué le nom de Démosthènes ; eh bien, je crois que, même dans l'éloquence, il y a une distance immense entre les anciens et les modernes. Religion, mœurs, institutions, forme de gouvernement, tout chez nous diffère de l'antiquité. Dans la Grèce, les orateurs s'adressaient à un peuple enthousiaste, mobile, qu'ils voulaient captiver, façonner à leur gré... Il fallait donc s'adresser à ses passions, l'échauffer pour l'émouvoir. Or ce genre d'éloquence, qui seul convenait alors, serait déplacé dans nos assemblées délibérantes, dans nos corps législatifs. On ne pourrait pas, non plus, employer la manière des sophistes grecs qui, au sein des Académies, étalaient, comme dans une foire, tous les trésors de leur rhétorique.

Les mêmes observations que nous venons de faire sur la Grèce peuvent s'appliquer à l'ancienne Rome : donc la littérature actuelle ne ressemble pas plus à celle du siècle d'Auguste qu'elle ne ressemble à celle du siècle de Périclès.

En nous rapprochant de nos temps, nous trouvons la belle littérature du

XVI^e siècle.... Elle était *éminemment classique*, comme j'ai eu déjà l'honneur de l'indiquer; il n'en pouvait pas être autrement... et ce fut même un grand bonheur, quoiqu'elle poussât à l'excès le goût de l'imitation... Pour rentrer dans la voie du bon goût, il n'y avait pas d'autre moyen que de suivre, avec une espèce de vénération religieuse, les traces des anciens... C'était le seul moyen de rattacher la vieille civilisation à la civilisation moderne; en comblant le grand vide qu'avait laissé *la barbarie*.

Notre littérature ne ressemble pas davantage à celle du XVII^e siècle... du siècle de Louis XIV. Sous ce prince, la littérature porte le cachet du monarque; elle aime le grandiose; elle a un certain air de cour qui lui sied à merveille, et qui ne nous irait pas du tout.... La littérature de ce temps ressemble, en quelque sorte, au château de Versailles, avec ses parcs magnifiques, ses vastes appartements, ses meubles surchargés de riches dorures...

La littérature de la fin du XVIII^e siècle ressentait trop l'influence de *l'esprit philosophique*; déjà un peu vieilli; elle ne se montrait pas, non plus, tout à fait libre de la corruption de la cour du Régent et de Louis XV... La littérature de cette époque semblait annoncer, elle aussi, une révolution...

Notre littérature n'a pas plus de ressemblance avec celle de la Révolution, à supposer que l'on puisse trouver quelque chose qui ressemble à une *littérature* dans ces jours néfastes, dans ces jours de douleur et de deuil.

Je vais encore plus loin, et je pourrais presque affirmer que la littérature actuelle ne ressemble pas du tout à celle de l'Empire... et cependant nous ne sommes pas encore à la moitié du même siècle...

Un orateur a dit au congrès que notre siècle avait commencé sous de mauvais auspices... Ceci est contredit par les faits, et manque par conséquent d'exactitude et de vérité. Notre siècle, au contraire, est né sous les plus favorables auspices. On l'a inauguré, pour ainsi dire, en arrêtant le cours d'une révolution qui avait tout bouleversé, en reconstituant la société sur sa véritable base : la religion et la morale... J'ai dit à dessein *la religion et la morale*, parce qu'on ne pouvait pas séparer ces deux idées.... Pour rétablir l'ordre dans l'État il fallait en même temps relever les autels... ils existaient refoulés dans le fond des cœurs; mais il fallait les relever d'une main puissante à la face du ciel et de la terre....

On a développé dans ce congrès des opinions très-oppoées sur le mérite de notre siècle, sous le rapport littéraire... Je les trouve les unes et les autres un peu exagérées... Cette opinion tient peut-être à la disposition de mon esprit, qui n'est jamais porté vers les extrêmes; mais je crois sincèrement que notre siècle ne mérite d'être ni trop vanté, ni trop déprécié. Il a fait de véritables progrès, non pas seulement dans les sciences exactes, dans les sciences physiques, ce qui est hors de toute contestation, mais encore dans quelques branches de la belle littérature.... J'ai fait déjà la remarque (et tous les orateurs sont tombés d'accord sur ce point) que le perfectionnement des études historiques est peut-être le trait le plus saillant de notre époque, et que ce perfectionnement a eu

une très-grande influence sur l'ensemble de la littérature, à commencer par le *roman*, et à finir par le *drame*.

Or il est hors de doute que la science historique a fait, de nos jours, des pas immenses : on la cultive avec une sorte de prédilection chez toutes les nations de l'Europe.... Les Anglais publient de nouvelles histoires de leur pays, et des ouvrages très-remarquables sur le moyen-âge.... On pourrait même dire que le moyen-âge est ressuscité : on le doit à Walter Scott, et à d'autres écrivains plus ou moins célèbres... L'Allemagne est renommée pour ses travaux sévères et consciencieux, pour le soin qu'elle apporte à l'étude de l'histoire, dont elle cherche à pénétrer le fond.... L'Italie, dans ce genre d'étude, compte aussi des hommes d'un talent éminent... En Espagne, on a publié de nos jours une *Histoire de la Guerre de l'Indépendance*, ouvrage extrêmement remarquable sous tous les rapports.... Je ne parle pas de la France... vous savez beaucoup mieux que moi les progrès qu'a faits chez vous la science historique, et combien d'hommes d'un talent supérieur y ont acquis des titres à une gloire incontestable....

Il y a des branches de la littérature qui sont, de notre temps, dans un état de prospérité incontestable ; il y en a d'autres qui se trouvent, il faut l'avouer, dans un état de décadence visible ; quelques-unes mêmes auront bien de la peine à se relever... Mais il n'en est pas moins vrai de dire que la littérature actuelle fait des efforts constants, et parfois couronnés d'un plein succès, pour satisfaire aux besoins de notre époque, en se mettant d'accord avec l'esprit du siècle. Parviendra-t-elle à son but?... Je l'ignore... mais, j'en ai l'espérance... Nous sommes dans une voie d'amélioration, de progrès ; nous avons un instinct généreux qui nous pousse vers un avenir meilleur, comme ce sentiment qui est au fond de nos âmes, et qui nous annonce l'immortalité.

Qu'il me soit permis aussi de dire quelques mots sur un sujet qui a été traité incidemment dans le cours d'une discussion du congrès. Il s'agissait d'un de mes compatriotes, d'un mort, d'un grand homme... En voilà plus qu'il n'en faut pour que vous ne trouviez pas étrange que je renouvelle ici sa défense.

On a avancé l'autre jour, en parlant de Lope de Vega, qu'il n'avait point étudié la philosophie, et qu'il avait imaginé un nouveau système dramatique, parce qu'il ne connaissait guère les classiques.... Ces deux assertions, il faut bien oser l'avouer, me semblent peu conformes à la vérité. Lope de Vega, comme tous les hommes de lettres de l'Espagne au XVI^e siècle, était fort instruit : il savait tout ce que l'on savait de son temps... il connaissait les langues savantes ; il avait étudié les belles-lettres, l'histoire, la théologie, la jurisprudence. Il avait voyagé en Italie et dans d'autres contrées de l'Europe.... Certes il ne connaissait pas la philosophie telle que nous la comprenons, mais il l'avait étudiée comme on le faisait de son temps... Il l'avait étudiée aussi dans l'école du grand monde ; car Lope de Vega, par un privilège assez rare, fut très-populaire en Espagne, et se vit fêté par la cour. Devenu l'objet de l'admiration univer-

selle, il vivait riche et estimé près du lieu même où Cervantes, l'auteur immortel du *Don Quichotte*, pauvre et trainant une existence pénible, vivait presque ignoré.

Celui-ci ne fut pas très-heureux au théâtre; il n'y réussit pas comme Lope de Vega... Cervantes fut le rival de Lope, mais il lui rendit pleine justice... il n'était pas envieux... il était, lui aussi, trop grand... Cervantes raconte, avec une naïveté charmante, l'état dans lequel se trouvait le théâtre à l'époque de sa jeunesse... On y jouait de véritables farces, composées le plus souvent par les acteurs eux-mêmes.... On remarquait dans ces pièces des traits de génie, quelques dialogues bien tournés, une gaieté franche et de bon aloi; mais ce n'étaient au fond que des farces qu'on jouait sur des tréteaux, en plein air, à peu près comme on faisait autrefois à la foire Saint-Germain, ou tout au plus comme on fait encore sur les boulevards...

« Ce fut alors, ajoute Cervantes, que parut Lope de Vega, ce monstre de la nature (il ne trouve pas d'autre expression pour signaler cet être prodigieux); il s'empara en maître du théâtre; ce fut lui qui le créa... » C'est vrai : Lope ne trouva, au début de sa carrière dramatique, que les petites pièces dont nous venons de parler, et qui ne méritaient pas même le nom de *comédies*, des *tragédies tout à fait classiques*, comme la *Semiramide* de Virnes, et les deux pièces qui furent composées vers cette époque sur le beau sujet d'Inès de Castro... Mais ces tragédies étaient trop simples et trop froides pour exciter l'attention du public... Elles ne furent pas même jouées, ou du moins pas une n'est restée. Les pièces les plus curieuses qui paraissent encore sur la scène espagnole appartiennent à Lope de Vega...

Or, que fit ce génie supérieur pour créer le théâtre espagnol?... Il fit précisément ce qu'avaient fait les poètes de Rome quand ils voulurent, eux aussi, avoir un théâtre qui leur appartînt en propre.... « Ils osèrent abandonner les traces des Grecs, et ils présentèrent sur la scène des faits de leur pays, avec le costume national, avec la simple togé du peuple, ou avec la prétexte des patriciens.... » C'est Horace lui-même qui le dit, et j'ai choisi exprès son témoignage comme celui d'un auteur éminemment classique et passionné pour la littérature grecque, que, dans cette même épître, il recommandait aux Pisons : « Ayez toujours à la main les modèles de la Grèce; étudiez-les et le jour et la nuit. »

Mais, quand il s'agissait d'avoir un théâtre national, il exprimait, avec une précision admirable, les trois conditions qu'on avait remplies à Rome pour atteindre ce but. — Il avait d'abord fallu renoncer à l'imitation trop servile du théâtre grec... Et remarquez bien, soit dit en passant, que le théâtre grec ressemblait beaucoup plus, sous tous les rapports, à celui de l'ancienne Rome qu'il ne ressemble à celui des peuples modernes.

Il fallut aussi choisir des faits appartenant à la nation, *domestica facta*, comme dit Horace... Ce sont ces faits qui tiennent aux traditions, à l'histoire, à l'exis-

tence même du pays, et qui, en captivant l'intérêt public, peuvent rendre le drame populaire...

Il faut même, pour qu'il n'ait pas l'air *trop étranger*, qu'il soit habillé à la manière du pays, suivant l'observation très-fine d'Horace, lequel indique, en même temps, deux genres de pièces... les unes d'un ton plus modeste, dont les personnages appartiennent au peuple, les autres dont le ton doit être plus noble et plus élevé.

Lope de Vega fit précisément ce qu'Horace avait recommandé..... Il abandonna de bonne heure les traces des Grecs et des Romains, non qu'il ne les connût pas ; il les connaissait très-bien, et même il les suivit quelquefois... Il était fort au courant de la littérature classique ; on s'en aperçoit dans plusieurs de ses ouvrages, dans son poème de *Circé*, par exemple, sujet emprunté à un épisode d'Homère. — Ce n'est pas l'érudition qui manquait à Lope de Vega, c'était, au contraire, le poids de l'érudition qui étouffait parfois son génie.

S'il quitta l'ancienne ornière pour se frayer une nouvelle route, ce ne fut pas, comme on l'a fait entendre, parce qu'il ne connut point le théâtre classique, mais en pleine connaissance de cause, et d'après un plan arrêté... Dans *l'Art nouveau pour faire des comédies* (ouvrage publié par Lope lui-même, afin de répondre aux critiques sévères qu'on lui adressait de son temps), il s'exprime à peu près en ces termes : « Je ne le sais que trop, la Grèce et Rome m'appellent un *barbare* ; mais, quand je dois écrire une comédie, je commence par enfermer sous clef et Plante et Térence, pour qu'ils ne poussent pas de hauts cris... Puisqu'il s'agit de plaire au public, et qu'il est un peu bête, il faut lui parler bêtement... »

Je ne fais ici que rendre la pensée de Lope en la dépoignant du charme de l'expression et de l'attrait de la poésie... C'est comme si on vous montrait un beau tableau de Murillo, sans coloris, sans grâce..., rien que les contours, dans une mauvaise lithographie.

Lope de Vega, on doit le reconnaître, poussa à l'excès son système, et il tomba dans des écarts déplorables. Mais il partait d'une idée tout à fait juste : le fond de son système était vrai. Il créa le théâtre national, qu'il dota de *dix-huit cents pièces* ; c'est lui-même qui le dit. Une centaine de ces pièces furent composées chacune en un seul jour, en passant, dans les vingt-quatre heures, des mains de Lope sur la scène... Il y présenta des sujets religieux dans les *autos sacramentales*... Il composa des drames historiques, en choisissant très-souvent les sujets qui pouvaient exciter le plus d'intérêt parmi les Espagnols... Avaient-ils, par exemple, découvert et conquis un nouveau monde.... Lope faisait une comédie sur la découverte de Christophe Colomb... Avaient-ils triomphé de la révolte des Araucans, qui a fourni le sujet du beau poème d'Ercilla : Lope présentait sur la scène sa comédie de *l'Arauco dompté*... Il cherchait, par tous les moyens possibles, à rendre la littérature populaire... Il aimait tant à représenter la comédie sous le costume national que, parfois, il oubliait que ses person-

nages étaient nés dans un autre pays, et il leur donnait un peu *la tournure castillane*.

Ce fut Lope qui créa le théâtre espagnol et le revêtit de la forme qu'il conserva avec éclat pendant un siècle et demi... Il eut un très-grand nombre d'imitateurs et d'élèves, tels que Calderon, Moreto, Bojas, Guillen de Castro; etc., dont quelques-uns même surpassèrent leur maître.... Mais ce fut lui qui leur fraya la route, qui leur servit de modèle....

Il n'y a presque pas de sujets qui n'aient été traités sous une forme ou sous une autre par Lope de Vega... Son-influence ne se borna pas à l'Espagne, elle se fit sentir chez d'autres nations... En France, par exemple, l'influence du théâtre espagnol se fait remarquer dans les œuvres de Pierre Corneille, et plus encore dans celles de son frère... Molière lui-même; ce génie si supérieur, puisa quelquefois à la même source... Il fit, avec des canevas espagnols, *le Festin de Pierre*, *la Princesse d'Élide*. Le sujet de cette dernière pièce est tiré d'une comédie de Moreto, d'un très-grand mérite; ayant pour titre : *el Desdeu con el desdeu*. Moreto en avait pris lui-même le fond dans une comédie de Lope de Vega : *los Milagros del deprecio*, dans laquelle l'auteur a développé une pensée à la fois juste et comique, en montrant qu'il est possible de conquérir l'amour d'une femme orgueilleuse au moyen de l'indifférence qui blesse au vif sa vanité. Il y a encore très-peu d'années, on fit en France une tragédie, *le Cid de l'Andalousie*, dont le sujet est également tiré d'une pièce de Lope de Vega, *la Estrella de Sevilla*... Sa fécondité était si merveilleuse qu'il semina partout des trésors, dont l'Espagne et les autres nations ont toutes profité. Il a donc rendu un service trop important à la littérature pour qu'on puisse blâmer sévèrement la route qu'il a suivie.

Je crains d'avoir abusé de l'indulgence des lecteurs de ce journal, mais le motif qui m'y a exposé porte en lui-même son excuse.

MARTÍNEZ DE LA ROSA,

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

HISTOIRE DE MALTE,

PRÉCÉDÉE DE LA STATISTIQUE DE MALTE, ET DE SES DÉPENDANCES,

PAR M. MIÈGE,

Ancien consul de France à Malte (1).

L'île que les Doriens de Syracuse nommèrent *Melita* (le pays du miel) sem-

(1) Trois vol. in-8°, chez Paulin, rue de Seine, 33.

blait destinée dès la plus haute antiquité à devenir la proie des peuples qui se disputaient l'empire de la Méditerranée. Les Grecs l'avaient enlevée aux Phéniciens. Une colonie phénicienne l'enleva aux Grecs ; et Carthage, à son tour humiliée et vaincue, céda la place à Rome. En effet, Malte, située sur la limite de l'Orient et de l'Occident, intermédiaire entre l'Europe et l'Afrique, nécessaire à la possession de la Sicile, contribuait à donner aux envahisseurs le premier rang maritime et commercial. Cette position même fit longtemps son malheur ; car, selon la prédiction de Pyrrhus, la Sicile devait être le champ de bataille du genre humain ; et Malte ressentit le contre-coup de ces grandes luttes.

Après la domination romaine, qui absorbait tout dans son admirable unité, vinrent les Vandales et les Goths, c'est-à-dire la dévastation et la barbarie ; puis les Byzantins, puis les Arabes, puis les Normands, auxquels Malte fut redevable de ses institutions municipales. Quand l'Allemand Henri VI eut jeté au vent les cendres du dernier descendant de Tancred de Hauteville, Malte, comme la Sicile, passa successivement sous l'autorité des princes de Souabe, de Charles d'Anjou et de la maison d'Aragon. Elle fit partie du vaste héritage transmis par Ferdinand-le-Catholique à Charles-Quint, jusqu'à l'année 1530, où ce prince céda Malte et le Goze aux Hospitaliers de Saint-Jean, chassés de Rhodes par les Ottomans après une résistance héroïque. Dès lors Malte se sépara de la Sicile, dont elle avait suivi constamment la fortune.

Nous touchons ici aux temps modernes. Mais, avant d'indiquer ce que fut Malte sous les grands maîtres, d'exposer les causes et les résultats de la conquête française, de montrer avec quelle habileté la politique britannique s'empara de Malte et réussit aujourd'hui à s'y maintenir, il n'est pas hors de propos de parler de l'auteur et de donner une idée générale de son livre.

Abela, Bonio, Vertot, le P. Honoré Brés, et plus récemment MM. de Boisgelin, de Saint-Priest, de Villeneuve-Bargemont, se sont occupés avec distinction de l'histoire de Malte. Mais le sujet était loin d'être épuisé ; il fallait, pour le traiter sous toutes ses faces et l'amener jusqu'à nos jours, un écrivain qui, investi de fonctions publiques, eût vu de près les événements et les hommes. C'est ce qu'a fait M. Miège. Ancien consul de France à Malte, fort de l'expérience que donnent trente-quatre ans d'honorables services, il a publié le fruit de ses observations et de ses recherches ; et, en lisant son livre, on ne peut trop le féliciter d'avoir su dérober quelques loisirs à la multiplicité des affaires administratives. En effet, il est regrettable, à mon avis, que les consuls rédigent si rarement des documents d'utilité pratique sur les divers pays où ils font respecter les intérêts de nos nationaux. De plus, le livre de M. Miège est un témoignage de gratitude envers les Maltais, dont il reconnaît dignement l'hospitalité en se faisant leur historien, en défendant leur caractère et leurs droits. Mais, en se plaçant à ce point de vue, l'auteur n'a pu se défendre de juger les choses d'une manière un peu exclusive ; et son affection pour le peuple maltais le dispose mal à l'égard des dominateurs

de l'île. Il a soin cependant d'appuyer ses opinions sur des documents diplomatiques puisés aux meilleures sources, et dont il donne la copie aux pièces justificatives. La division générale de l'ouvrage me paraît pêcher par le défaut de proportions. Les temps modernes y occupent une place considérable, tandis que l'époque antérieure à l'arrivée des chevaliers de Saint-Jean est présentée avec une certaine précipitation qui laisse de côté beaucoup de détails intéressants. Le style est correct et simple, mais peu varié. Dans les questions politiques il a une animation contenue, qui révèle les sympathies de l'historien. En somme, ce livre offre une lecture utile et agréable; étudié avec impartialité, il doit et peut rectifier beaucoup de faits obscurs ou mal connus; c'est du moins ce que j'ai essayé de montrer dans la rapide analyse qui va suivre.

Le volume de statistique qui précède les deux volumes d'histoire contient l'économie politique de Malte. C'est un tableau curieux des institutions, des mœurs, du commerce, de l'agriculture, enfin de toutes les ressources de l'île. On y voit le Maltais, patient et infatigable, cultiver son petit champ entouré de murs blancs, accident de terrain qui, partout répété, contribue à donner à Malte l'aspect d'un rocher stérile. Ses instruments sont imparfaits; la terre labourable est rare et légère; le vent d'Afrique flétrit souvent les moissons d'un souffle embrasé; mais pourtant l'orge relève sa tige flexible; l'oranger donne sa fleur embaumée, et le cotonnier sa laine précieuse. Aussi, aux yeux du Maltais, son île est la plus belle du monde, *fiore del mondo*, mot simple et touchant qui rappelle celui des Irlandais en parlant de leur verte Erin : *First flower of the earth, first gem of the sea* : « la plus belle fleur de la terre, le plus beau joyau de l'Océan. »

Par sa constitution physique et par l'impétuosité de ses passions, le Maltais se rapproche du type africain, que rappelle aussi le costume des femmes comme la conformité du langage. Cet idiome, évidemment dérivé de l'arabe, et aujourd'hui réduit à l'état de patois, a fait généralement place à l'italien; mais on a quelques débris de l'ancienne poésie maltaise, et ces fragments ne sont pas dépourvus de grâce :

Écoute, toi qui fus instruit par l'amour :
Dis-moi : que t'est-il arrivé en aimant ?
Ouvre-moi ton cœur oppressé, je t'en prie ;
Car je crois qu'il m'arrive ce que tu as éprouvé.

Cependant, malgré la longue domination des Arabes à Malte, les habitants ont conservé fidèlement la foi que le divin apôtre, Paul, vint leur prêcher sous Néron. La pompe des cérémonies, la pieuse naïveté des coutumes annoncent une croyance ardente et sincère, un catholicisme tout espagnol, et par cela même peu tolérant. Naguère encore l'établissement d'un temple anglican faillit causer une sédition.

Cet attachement au culte des aïeux se confond, chez les peuples simples et honnêtes, avec un profond respect pour les choses établies. Les Maltais, affectionnés à leurs souverains quand ils sont justement gouvernés, se trouvaient heureux sous l'autorité des rois de Sicile, dont ils avaient obtenu par leur conduite ferme et mesurée les privilèges les plus étendus. Cette situation, d'autant plus chère aux Maltais qu'elle leur avait coûté de plus grands sacrifices, changea tout à fait quand Charles-Quint eut cédé leur île, malgré eux, à des étrangers. Leurs députés furent tenus en dehors des négociations ; on disposa sans leur avis de leur indépendance, et la prise de possession précéda la garantie des privilèges, garantie elle-même évasive et illusoire ; car, en entrant au château Saint-Ange à titre de feudataire, et non pas à titre de souverain, l'île-Adam se proposait déjà deux choses dont l'une entraînait l'autre : s'affranchir de la suzeraineté de l'Espagne (1), abolir peu à peu les libertés maltaises. Cette politique fut celle de ses successeurs.

M. Miège nous fait assister à cette lutte incessante. A en croire les écrivains de l'Ordre, l'île était un pays misérable et dépeuplé lorsque les chevaliers vinrent s'y établir (2) ; ses habitants étaient des hommes ignorants et grossiers, qui ne méritaient pas de conserver des biens dont ils pouvaient faire un mauvais emploi. M. Miège, en vengeant Malte et les Maltais de ces accusations intéressées, nous montre les grands maîtres privant les indigènes de toute participation aux affaires de l'État, les déclarant incapables de devenir chevaliers ou même chapelains conventuels, aggravant les impôts, s'arrogeant le droit de vie et de mort, suspendant ou précipitant à leur gré l'action des tribunaux civils et criminels ; et pourtant, lorsqu'il s'agissait de combattre les ennemis de la chrétienté, l'Ordre trouvait dans les Maltais ses plus habiles marins, ses plus intrépides soldats. Au siège de 1565 on vit ce que savaient faire ces hommes si dédaignés. Le farouche Dragut fut tué ; les Turcs se rembarquèrent avec une perte de trente mille hommes, et le château Saint-Ange, construit par les Arabes d'Afrique, servit à repousser leurs descendants. La population valide de Malte avait vu, du haut des remparts, les vieillards, les femmes massacrés dans la plaine, et n'avait pas éprouvé de lâches faiblesses ; les enfants s'étaient battus à coups de fronde.

M. Miège s'est proposé d'écrire l'histoire de Malte, et non l'histoire de l'Ordre de Malte ; aussi, en parlant du despotisme des grands maîtres, considère-t-il, avant tout, les effets de ce gouvernement sur l'état politique des Maltais, sans s'arrêter beaucoup aux grandes choses que l'Ordre fit au dehors. Les com-

(1) Pour ne citer qu'un seul fait, sous le magistère de La Valette, et par son ordre, un Maltais fut pendu comme rebelle pour avoir rédigé un mémoire de doléances adressé à Philippe II. (*Voy. le II^e vol., p. 162.*)

(2) Un des nouveaux venus ne craignit point de dire que l'île entière ne valait pas le parchemin où était écrit l'acte de cession.

mencements, les progrès, les luttes des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ont été, dans notre dernier Congrès, l'objet d'une discussion brillante et approfondie; il serait téméraire à moi et inutile ici d'y revenir. Quant aux rapports de l'Ordre avec ses sujets indigènes, de fréquentes conspirations, déjouées par la délation et réprimées par les tortures, prouvent assez la malveillance réciproque des gouvernants et des gouvernés. Je crois toutefois juste de dire que cette surveillance rigoureuse était une nécessité de la position des grands maîtres, et que l'Ordre ne pouvait être fort qu'à condition d'être craint : c'est la raison d'État de toute aristocratie militaire.

On est d'ailleurs porté à beaucoup pardonner à ceux qui ont tant et si vaillamment combattu pour la cause de la chrétienté et de la civilisation. M. Miège n'est point assez frappé de ce point de vue. Ce qu'il faut pourtant reconnaître avec lui, c'est que l'Ordre renfermait depuis longtemps dans son sein des germes de désorganisation et de ruine qui devaient le conduire à sa perte, et qui éclatèrent à la fin du XVIII^e siècle. La présomption des chevaliers, leurs rivalités, leur licence, leur mépris pour une règle depuis longtemps tombée en désuétude, la banqueroute imminente, l'effet moral produit par la révolution française, les dispositions secrètes des souverains étrangers, qui se tenaient prêts à recueillir l'héritage d'un pouvoir expirant; toutes ces causes réunies faisaient dire à Emmanuel de Rohan sur son lit de mort : « Je serai le dernier grand maître d'un ordre illustre et indépendant. » Lui-même avait accéléré ce dénouement en renonçant à la neutralité qu'il s'était d'abord imposée, en lançant contre la France une proclamation imprudente (1), en concluant un traité avec Paul I^{er}. Le Directoire, ou plutôt Bonaparte, affecta de considérer cette dernière démarche comme une déclaration de guerre. Le jeune vainqueur de l'Italie et de l'Autriche, qui seul avait conçu et préparé l'expédition d'Égypte, avait aussi arrêté dans son esprit l'occupation de Malte, qu'il appelait *la première échelle de communication avec la France*.

En face d'un pareil danger, il fallait à l'Ordre un chef actif et énergique : on élut un Allemand, le bailli de Hompesch, faible, imprévoyant, timide. C'est là le sort de tous les pouvoirs qui tombent. Déjà, avant la mort de Rohan, l'Espagne, la Russie, l'Autriche (2), Naples même, et surtout l'Angleterre, songeaient sérieusement à s'approprier Malte. La rapide conquête de Bonaparte mit tout le monde d'accord, mais contre nous. Après quelques coups de canon, la capitulation fut signée; Hompesch abdiqua; les chevaliers se dispersèrent, et le

(1) Voyez le *Moniteur* du 16 messidor an VI.

(2) M. Miège prouve surabondamment que Hompesch était une créature de l'Autriche, et émet l'opinion très-vraisemblable que cette puissance, par un article secret du traité de Campo-Formio, livra Malte pour avoir Venise. Il ne croit pas que des agents révolutionnaires aient été envoyés à Malte par le Directoire, comme on l'a prétendu, pour préparer les voies à la conquête. Bonaparte seul tenait le nœud de l'intrigue et se réservait, au besoin, de le trancher avec l'épée.

drapeau tricolore remplaça l'étendard de la religion sur les remparts de la cité qui portait le nom glorieux de La Valette. Aussitôt, grâce à l'impulsion puissante du grand homme, l'administration s'organise ; un nouveau système de gouvernement s'établit ; l'instruction publique est fondée, les impôts mieux répartis, des mesures sanitaires recommandées ou prescrites, l'approvisionnement assuré ; et pour faire tout cela il avait fallu huit jours à Bonaparte (du 10 au 18 juin 1798).

Il part, et, dès le mois de septembre, l'insurrection éclate, fomentée par les Napolitains et par les Anglais. Le peuple maltais n'est pas mûr pour les idées libérales que la France est venue lui apporter. Plusieurs spoliations, condamnables sans doute, ont irrité sa foi religieuse. Tous les *Caseaux* se soulèvent : les femmes fabriquent la poudre et les balles ; les prêtres excitent les haines ; et la nouvelle du désastre de notre flotte, à Aboukir, en exaltant les courages, change l'élément en révolte. Les vaisseaux de Nelson, avec quelques bâtiments siciliens, viennent bloquer la cité Valette. Les Maltais, qui tiennent la campagne, applaudissent à l'arrivée de leurs alliés ; et les Anglais, après s'être fait désirer, prennent terre à Malte pour n'en plus sortir.

Ce serait sortir des bornes d'un simple rapport que de suivre M. Miège dans les détails qu'il donne sur ce grand événement. Qu'il me suffise de rappeler que de malheureux conflits entre l'autorité civile et militaire, l'incurie du Directoire, le gaspillage des munitions et des vivres, et peut-être trop de confiance dans la force de la place, amenèrent, après vingt mois de siège, la capitulation du 4 septembre 1800. Je n'indique que ces causes, car aucun Français ne voudrait reprocher au brave Vaubois d'avoir eu trop d'humanité en gardant les citadins à l'abri des remparts que nos soldats défendaient : les expulser de La Valette, c'était les abandonner à la haine de leurs compatriotes égarés. Les Anglais prirent possession des forts. Le commodore Ball, faisant valoir habilement le nom du roi des Deux-Siciles, commença par exiger que les troupes maltaises déposassent les armes ; puis il se rendit en grande pompe à l'église Saint-Jean, et congédia le bon peuple maltais avec des saluts et des promesses.

Ainsi, selon la vive expression de M. Miège, l'Angleterre *escamota* Malte. La manière dont elle sut éluder les stipulations contraires du traité d'Amiens peut, à coup sûr, être considérée comme un tour de passe-passe diplomatique. De la souveraineté du roi de Naples il n'en fut plus question. Malte et le Goze devaient être restitués aux chevaliers de Saint-Jean, sous la garantie des puissances contractantes ; les forces britanniques devaient évacuer les deux îles dans trois mois. C'étaient là les points capitaux. Le ministère anglais temporisa et se créa un parti à Malte, pendant qu'il écartait les gens sages et éclairés, tenus en état de suspicion pour ne s'être pas associés au soulèvement contre les Français. Puis il se fit modeste : il demanda peu de chose, l'occupation décennale. Enfin, sur le refus de la France, il déchira le traité d'Amiens. Lord Melville, un des partisans de la guerre, se chargea de justifier la rupture, et s'écria dans la Cham-

bre des pairs : « Notre objet en ce moment est Malte ; l'objet de la guerre est de tenir Malte garnie de troupes britanniques, non pour quelques années, mais pour toujours. » Le temps de la dissimulation était passé.

Nos revers et le Congrès de Vienne donnèrent raison à l'Angleterre. Pour cela deux lignes suffirent : « *L'île de Malte et ses dépendances appartiendront en toute propriété et souveraineté à Sa Majesté Britannique.* » Jusque-là les Maltais avaient hasardé quelques timides doléances contre la dureté des protecteurs qu'ils s'étaient donnés. Il fallut courber la tête quand les alliés, devenus les maîtres, protégèrent, à leur façon, *ce peuple inquiet et turbulent qui méritait d'être gouverné avec une verge de fer* (1). » L'injustice était consommée ; et, sous les yeux des Maltais, livrés sans conditions, l'Angleterre ne craignit pas d'écrire :

MAGNÆ ET INVICTÆ BRITANNIÆ
MELITENSIIUM AMOR ATQUE EUROPÆ VOX
HAS INSULAS CONFIRMAT.
A.D. MVCCCXIV.

dédicace fastueuse et mensongère, gravée sur le frontispice d'une caserne. La force toujours présente en ce lieu n'est-elle pas là pour faire respecter l'inscription ?

Il y a plus de quarante ans que l'Angleterre pèse sur Malte, et sa domination n'y est point solidement affermie. En fait de despotisme, il n'y a de changé que le nom de ceux qui l'exercent. Toujours le même mépris exclusif et hautain, toujours des impôts onéreux écrasant le pauvre, toujours cette politique astucieuse qui entretient l'ignorance, embrouille les lois, repousse les Maltais du pouvoir politique. En vain le Parlement essaiera des demi-réformes, concessions blessantes, tant elles sont accordées à regret : rien ne pourra guérir les plaies creusées par l'orgueil britannique. Qu'est-ce, au reste, qu'une voix de plus dans ce murmure menaçant et sombre qui s'étend des rivages de l'Irlande aux sources du Gange, de New-York à Alexandrie ?

Un grand poète moderne, qui a vu Malte en partant pour l'Orient, se laisse aller à l'impression tout extérieure et cherche à nous faire partager son illusion : « Nous plaignons les Maltais, s'écrie-t-il, il faudrait les envier. Qu'y a-t-il de commun entre nos passions factices, entre la tumultueuse agitation de nos vaines pensées, et ces deux seules pensées vraies qui occupent la vie de ces enfants du soleil : la religion et l'amour?... Ils sont esclaves, dites-vous : qu'en savent-ils ? Esclavage ou liberté, malheur ou bonheur de convention ! Qu'importe à ces foules paisibles qui respirent la brise de mer, ou se couchent aux tièdes rayons du soleil de Sicile, de Malte ou du Bosphore, que la loi leur

(1) Ce sont les termes du rapport des commissaires d'enquête, en 1812.

« soit faite par un prêtre, par un pacha, ou par un Parlement ? » Je protesterais contre ces paroles, si M. de Lamartine ne revenait plus loin sur sa pensée. C'est qu'alors l'homme d'Etat, l'homme pratique, a pris la place du poète. Quoique fêté, caressé par les Anglais, il juge sévèrement leur politique. « Le gouvernement de Malte est dur et étroit, dit-il; il n'est pas digne des Anglais, qui ont enseigné la liberté au monde, d'avoir dans une de leurs possessions deux classes d'hommes, les citoyens et les affranchis. »

Les affranchis deviendront-ils citoyens, ou, par une révolution plus complète, les Maltais chasseront-ils l'étranger de la terre de leurs pères ? L'avenir seul peut décider cette grave question. Mais, si le colosse venait à s'écrouler à la suite d'une de ces catastrophes qui ébranlent le monde, Malte échapperait, du moins, à la domination britannique, et verrait peut-être son indépendance proclamée d'après les bases posées par la France au traité d'Amiens. Je m'associe, pour ma part, et de grand cœur, à cette généreuse espérance de M. Miège. Ce serait là une éclatante réfutation de cet axiome triste et désolant, qui semble aussi vieux que le genre humain : Malheur aux faibles !...

HUILLARD-BRÉHOLLES,

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

MONUMENTS HISTORIQUES DE MONTAUBAN,

PAR M. DEVALS AINÉ. — I^{re} PARTIE.

Cette première partie est consacrée aux deux principaux monuments de la ville, l'Hôtel-de-Ville et l'église Saint-Jacques.

L'Hôtel-de-Ville occupe aujourd'hui l'emplacement et une partie des restes du château des comtes de Toulouse, qui, selon M. Devals, aurait remplacé lui-même un *castellum* romain. L'auteur établit, d'une manière assez évidente, que, sur les bords du Tarn, une forteresse fut élevée par Agrippa pour défendre le passage; il me paraît moins prouvé que cette forteresse ait existé au lieu même où s'éleva plus tard le château du moyen-âge. Je me hâte de dire, toutefois, que rien, non plus, ne prouve le contraire. M. Devals s'appuie, en partie, sur la présence d'une construction romaine dans les substructions du château; mais il reconnaît lui-même que cette construction est d'une époque de décadence, et qu'elle a dû être substituée à celle d'Agrippa, dont il ne reste pas de traces. C'est, ce me semble, détruire lui-même la preuve qu'il voulait invoquer; une construction a pu s'élever, dans le Bas-Empire, en un tout autre lieu que celui qu'occupait le *castellum* d'Agrippa.

Quoi qu'il en soit, le château des comtes de Toulouse fut bâti en 1144, par le

comte Alphonse, et bientôt, autour du manoir féodal, vinrent se grouper les habitants de Montauriol, fatigués du joug de leur seigneur, l'abbé de Saint-Théodard, et attirés par les franchises municipales accordées par Alphonse. Telle fut l'origine de la ville de Montauban. M. Devals fait ensuite, d'après les divers documents qu'il a pu recueillir, la description de ce château, et il passe en revue les principaux faits qui s'y sont accomplis. — Fortement endommagé par les guerres religieuses du XVI^e siècle, le château avait été restauré et remis en état de défense, quand il fut définitivement démantelé en 1629 par ordre de Richelieu. Une partie fut rendue habitable, et le présidial y fut installé en 1639. En 1662, Pierre de Bertier, évêque de Montauban, restaura le reste et en fit un évêché. C'est cet édifice, dont extérieurement il est impossible de reconnaître l'ancienneté, qui sert aujourd'hui d'hôtel-de-ville. M. Devals le décrit avec soin, et indique les quelques salles qu'on y retrouve encore et qui ont fait partie du château.

L'église Saint-Jacques est un monument peu remarquable, mais qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire de l'art. Commencée en 1174, interrompue par les guerres des Albigeois, reprise en 1228, sa construction fut terminée en 1230. Son architecture est lourde et appartient, en partie au style roman, en partie au style ogival. Pillée par les calvinistes en 1561, l'église Saint-Jacques fut encore détruite par eux en partie en 1567 ; puis plus tard restaurée, et mise dans l'état où on la voit aujourd'hui. M. Devals en donne la description, et publie toutes les pièces intéressantes qui s'y rapportent. L'ouvrage entrepris par notre collègue mérite toute la sympathie des lecteurs du journal de l'Institut Historique, et, quant à moi, je fais des vœux pour que se termine bientôt un travail aussi consciencieux et aussi utile.

ERNEST BRETON ,

Membre de la quatrième classe de l'Institut Historique.

CORRESPONDANCE.

LETTRE

DE M. ISODORE DE MONTMEYAN,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

Aix, le 22 juillet 1842.

Je viens de lire dans la 95^e livraison du journal de l'Institut Historique le compte-rendu de la quatrième séance du Congrès de la présente année. Ce n'est pas sans surprise que j'y ai vu la manière dont Leibnitz y est jugé. Excusez,

dans un partisan zélé de ce grand homme, ce qu'il peut y avoir de trop vif dans les observations suivantes, écrites en courant et sous l'empire de la première impression.

On n'a pas craint de dire, dans l'Institut Historique, que Leibnitz n'était pas chrétien, et, ce qu'il y a de plus fort, M. Robert (du Var), chargé d'exposer les doctrines philosophiques du Platon de l'Allemagne, et d'en apprécier l'influence sur la philosophie moderne, convient que « Leibnitz n'est pas chrétien dans ses ouvrages, et cela, dit-il, est arrivé à son insu ; il avait les meilleures intentions du monde. Il en a été de même de Descartes. » Ainsi, voilà Leibnitz et Descartes donnés comme deux philosophes qu'on ne sait pas exprimer ce qu'ils pensent ; qui avaient de bonnes intentions, mais si peu de pénétration que, chrétiens intérieurement, ils ne l'étaient pas dans leurs ouvrages. En vérité, un pareil jugement est-il tolérable ? Je ne rappellerai pas que l'abbé Emery, supérieur général de Saint-Sulpice, a consacré deux ouvrages à prouver le christianisme de Leibnitz et de Descartes, et qu'il l'a établi par un grand nombre de passages décisifs, tirés de leurs livres. Mais, si on avait voulu contester sérieusement le christianisme de ces deux philosophes, il fallait discuter ces nombreux passages, faire voir qu'ils ne prouvaient rien, et établir, au contraire, par d'autres textes, que ces deux maîtres de la philosophie moderne n'étaient pas chrétiens dans leurs ouvrages. Au lieu de cela, on n'allègue rien contre Descartes ; et contre Leibnitz on s'en tire, d'une manière expéditive, par deux objections faites bien à la légère. « Il expliquait tout sans miracle, » disait M. Robert (du Var). M. Vincent, s'emparant de cet aveu, et voulant prouver que toute la philosophie de Leibnitz est hostile au christianisme, dit que « c'est un singulier chrétien que celui qui détruit les miracles, qui rend inutiles Moïse et Jésus-Christ. » Mais cette accusation ne repose que sur une équivoque : Leibnitz ne voulait pas de miracle dans l'ordre naturel ; il allègue le système des causes occasionnelles, au lieu de supposer un miracle perpétuel. Il ne s'agit pas en ce moment de discuter si ce reproche est fondé. Mais Leibnitz n'a jamais nié les miracles du christianisme, et il est à peine croyable qu'une pareille imputation lui soit faite au milieu d'un corps savant. Si l'on se fût borné à dire que la manière dont Leibnitz expliquait les miracles d'après son système de philosophie diminuait peut-être la force de cette preuve, ce reproche pourrait avoir quelque apparence, sans que pour cela nous le regardions comme bien fondé. La même objection a été faite à Malebranche, mais personne cependant, que nous sachions, ne l'accusé de nier les miracles. Nous n'indiquerons pas tous les passages des œuvres de Leibnitz où il admet les miracles qui servent de preuves à la religion chrétienne ; nous nous contenterons de renvoyer M. Vincent à la page 146, tome VI, des *Oeuvres de Leibnitz*, publiées par Dutens. Il y verra que, dans ses remarques sur le livre de Tollan, intitulé *le Christianisme sans mystère*, en insistant sur l'aveu de cet auteur, qui reconnaît, comme il est juste, dit-il, que des miracles ont été opérés par le Christ, il définit le miracle une opération qu'une intelligence créée,

de quelque capacité qu'elle soit, ne saurait dériver des lois de la nature; et un peu plus bas, à la page 148, il revient sur la définition du miracle, et approuve celle donnée par Tollan : « qu'un miracle est au-dessus de la nature et de ses opérations ordinaires. » Encore une fois, Leibnitz n'a jamais nié les miracles. Qu'il les ait expliqués d'après ses idées philosophiques particulières, cela ne fait rien à la question. Il a reconnu leur force probante; il était intimement persuadé de la vérité de la religion. Allons plus loin : dans les questions qui séparent les protestants des catholiques, il a fait les aveux les plus favorables au christianisme; il y touchait pour ainsi dire, et il est même difficile d'expliquer, sans l'accuser de s'être laissé influencer par des considérations politiques, comment il ne s'est pas réuni à l'Église catholique. Ce que je rappelle ici est connu de tous ceux qui ont feuilleté les œuvres de Leibnitz. Comment ces faits ont-ils été méconnus au sein de l'Institut Historique?

Mais Leibnitz a dit « que les monades sortaient de Dieu par une fulguration. » Est-ce sur une métaphore que l'on doit juger de la philosophie d'un grand homme, et faut-il que ce mot de fulguration l'accuse tout de suite de panthéisme? Ajoutons que le mot est adonci par un *pour ainsi dire*, et qu'après tout cette métaphore n'exprime pas autre chose que la puissance infinie de Dieu, qui éclate dans la création des êtres finis. D'ailleurs, Leibnitz n'a-t-il pas reconnu en termes formels le dogme de la création? Dès lors, comment peut-on l'accuser de panthéisme?

Je ne discuterai point dans cette lettre les objections qui ont été proposées contre les monades, l'harmonie préétablie, l'optimisme : la discussion de ces questions difficiles me forcerait à des détails trop longs pour une lettre ordinaire. D'ailleurs, quoique partisan de Leibnitz, sur ces trois questions je suis loin de voir tout à fait comme lui, et je pense qu'on peut le combattre avec avantage à ce sujet. Mais les erreurs dans lesquelles il peut être tombé sont loin d'autoriser la manière tout à fait injuste dont il a été apprécié au sein de l'Institut Historique. Dans l'intérêt de la vérité, comme dans celui de la religion, qui peut sans doute se passer de tous les suffrages humains, mais qui gagne à être professée et défendue par de grands hommes, je me suis cru autorisé à vous adresser ces courtes observations.

Permettez-moi, en finissant cette lettre, d'exprimer le vœu que les Sociétés littéraires se réunissent pour réclamer l'adoption d'un tarif uniforme pour le transport des lettres dans tout le royaume, quelles que soient les distances, et l'autorisation pour la poste de se charger des cahiers manuscrits comme des cahiers imprimés. L'adoption de cette mesure faciliterait beaucoup les relations littéraires dans toute la France, et les correspondants d'une Société académique ne seraient pas réduits à n'avoir le plus souvent qu'un titre sans fonctions.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

La 1^{re} classe (*Histoire générale et Histoire de France*) s'est assemblée le mercredi 6 juillet, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Vingt membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, M. le secrétaire lit une lettre de M^{me} la douairière de Roovere de Roosemeersch, qui annonce la mort de M. de Roovere de Roosemeersch et Zype, membre correspondant de la 1^{re} classe, à Bruxelles. La classe, qui regrette encore les noms illustres enlevés dans le cours de l'année dernière à l'Institut Historique (voyez la 96^e livraison, page 276), apprend avec beaucoup de peine cette nouvelle perte, qui prive la société d'un de ses membres les plus honorables et les plus distingués.

La classe reçoit de plusieurs membres correspondants divers travaux manuscrits dont voici les titres : 1^o *Notice biographique sur Thomas Ragio*, par M. Ubertin, proviseur du collège royal de Bastia (Corse); 2^o deux *Mémoires*, l'un sur le *Docteur solennel, Henri Goethals, dit de Gand, grand archidiacre de Tournay, célèbre professeur en Sorbonne, né en 1217, mort en 1297*; l'autre sur *Henri Goethals, doyen de Liège*, envoyés par M. le chevalier de La Basse-Monturie; 3^o *Mémoire sur l'incendie de Saint-Malo en 1661*, par M. l'abbé Manet. Ces quatre manuscrits sont confiés à l'examen de M. Huillard-Bréholles. La classe, après avoir entendu, dans sa prochaine séance, le rapport de M. le secrétaire, décidera s'il y a lieu de les renvoyer au comité du Journal.

Livres offerts : *Histoire de France par demandes et par réponses*, par notre collègue M. Lagarrigue (rapporteur, M. Dufey de l'Yonne); *Delle genti e dello arti primitive d'Italia*, par M. Luigi Poletti, architecte et professeur à Rome (rapporteur, M. Renzi).

M. Le Glay, archiviste général du département du Nord et correspondant de l'Institut de France (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), est présenté comme membre correspondant de la 1^{re} classe par MM. de La Basse-Monturie et Renzi. M. Le Glay a envoyé à l'Institut Historique un ouvrage bibliographique de la plus haute importance, intitulé : *Mémoire sur les bibliothèques publiques et les principales bibliothèques particulières du département du Nord*; un fort volume in-8°, 1841. Sont nommés commissaires pour l'examen de cette candidature MM. Renzi, Brillouin et Huillard-Bréholles.

M. Dufey (de l'Yonne) lit un rapport sur *l'Histoire de la ville d'Ensisheim*, par notre collègue M. l'abbé Merklen, curé d'Ensisheim (Haut-Rhin). — (Voyez ce rapport imprimé dans la précédente livraison, page 268.)

M. Huillard-Bréholles rend compte de l'*Histoire de Malte*, par M. Niège, ancien consul de France à Malte. Ce rapport, qui donne une excellente idée de l'ouvrage, est renvoyé à l'unanimité au comité du Journal (voyez la présente livraison, page 296).

*. Le mercredi 13 juillet, séance de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*), sous la présidence de M. Vincent. — Quinze membres sont présents.

Livres offerts : *la Mère-Institutrice*, de M. Lévi (Alvarès) ; *Grammaire française, dédiée à l'Académie Française et en particulier à M. Victor Hugo, l'un de ses membres*, par M. Louis Direy, professeur de l'Université ; *la Revue d'Auvergne*, 22^e livraison ; *le Candidat refusé*, pièce de vers de M. Paillet (de Plombières).

M. Bernard-Jullien lit deux fragments de ses études sur la littérature française sous l'Empire : 1^o une *Critique raisonnée du poème d'Héro et Léandre*, de Denne-Baron ; 2^o une *Notice sur la vie et les ouvrages de Luce de Lancival*, professeur au collège de Louis-le-Grand. Cette notice intéresse vivement par les détails nouveaux qu'elle renferme, et qui font mieux connaître la vie intime de cet écrivain, lequel ne fut pas seulement un excellent professeur de rhétorique, mais dont l'esprit et la brillante conversation faisaient le charme de la plus haute société. Luce de Lancival avait autrefois subi une amputation et marchait à l'aide d'une jambe de bois : il mourut, à l'âge de quarante-quatre ans, des suites d'une chute, le lendemain même du jour où il avait été couronné pour son discours latin prononcé à l'occasion du mariage de Napoléon. Le poème d'*Achille à Scyros*, de Luce de Lancival, dont M. Bernard-Jullien fait l'analyse, mérite par les éloges qu'il reçut à son apparition ; sa tragédie d'*Hector* est bien supérieure. « Mais son meilleur titre de gloire, dit M. Jullien, est, à mes yeux, son enseignement. On doit ajouter, à l'honneur de Luce de Lancival, qu'il avait deviné de bonne heure et annoncé les qualités éminentes de son plus brillant élève, M. Villemain. » — La classe remercie M. Bernard-Jullien de son intéressante communication.

*. La 3^e classe (*Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) s'est assemblée le mercredi 20 juillet, sous la présidence de M. l'abbé Badiche. — Vingt-quatre membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, M. le secrétaire lit une lettre de M. le ministre de la justice, qui offre à l'Institut Historique le *Compte-rendu de la justice criminelle en France pendant l'année 1840*, et le *Compte-rendu de la justice civile et commerciale pendant la même année*. Ces deux volumes sont renvoyés à l'examen de M. Vincent.

M. le secrétaire lit encore une lettre de notre collègue M. Marquet-Vasselot, directeur en retraite des maisons centrales, qui fait hommage à la Société d'un

double exemplaire de ses ouvrages *Sur les prisons et le système pénitentiaire*. M. l'abbé Badiche est nommé rapporteur.

La classe reçoit encore les ouvrages suivants : *Biographie de M. le général comte de Lariboisière, grand maître de l'artillerie impériale*, par M. l'abbé Badiche; *Annales littéraires, scientifiques et industrielles de l'Auvergne*; *Giornale dell' Istituto Lombardo*; *Annali universali di statistica*. — Des remerciements sont votés aux donateurs, et en particulier à M. le ministre de la justice et à M. Marquet-Vasselot.

M. Renzi présente comme membre correspondant M. Antonio de Moraes e Carvalho. Cette candidature est appuyée par nos collègues MM. les docteurs Cardozo de Menezès et V. de Torres-Homen (de Rio-Janeiro). Sont nommés commissaires pour l'examen de cette candidature MM. le docteur Josat, Renzi et Dufey (de l'Yonne).

M. Renzi lit à cette occasion une lettre de M. Cardozo de Menezès, pleine de bienveillance pour l'Institut Historique. M. Cardozo de Menezès offre de servir de toutes ses forces les intérêts de notre Société au Brésil; déjà il s'est occupé de voir nos nombreux correspondants de Rio-Janeiro, d'écrire à ceux qui sont éloignés; il s'est fait en quelque sorte le lien entre eux et nous, uniquement dans l'intérêt de la science que nous cultivons, et que l'Institut Historico-Géographique du Brésil cultive avec tant de succès. Ce dévouement si rare, si désintéressé, mérite les éloges et la reconnaissance de l'Institut Historique. La classe partage cette opinion, et vote à l'unanimité des remerciements à M. Cardozo de Menezès.

M. le docteur Schultz est admis, comme membre correspondant, sur le rapport favorable de M. le comte Jelski; et M. le docteur Treuille, comme membre résidant, sur le rapport également favorable de M. le docteur Josat, sauf la sanction de l'assemblée générale.

Le rapport de M. Josat sur l'ouvrage envoyé par M. Treuille à l'appui de sa candidature est un véritable mémoire sur l'histoire de la syphilis, qu'il croit, d'après de graves autorités et contre l'opinion de quelques auteurs, avoir existé dans les temps anciens. Une vive discussion s'engage à ce sujet; mais elle cesse bientôt sur la déclaration de M. Josat, qui se propose d'ajouter une seconde partie à son curieux travail, et de la lire à la prochaine séance. La discussion sera reprise à cette époque.

M. Bernard-Jullien lit un rapport sur l'*Histoire des sciences mathématiques en Italie depuis la renaissance des lettres jusqu'à la fin du XVIII^e siècle*, par M. Libri. — Renvoi au comité du journal. (Voy. la précédente livraison, p. 253.)

Le mercredi 27 juillet, séance de la 4^e classe (*Histoire des Beaux-Arts*), sous la présidence de M. Debret. — Quinze membres sont présents.

M. Deville, membre correspondant à Lyon, en ce moment à Paris, fait hommage à la Société d'une collection de trois cents médailles de différentes épo-

ques et de divers pays. — La classe vote des remerciements à M. Deville.

M. le docteur Delaporte, membre correspondant, qui assiste à la séance, présente à la classe trois pièces de monnaies en or, trouvées à Boscrenault, canton de Vimoutiers (Orne), et trois pièces en argent, trouvées à Tours (Calvados). M. Delaporte promet de faire sur ces monnaies et sur quelques autres une notice, qu'il enverra prochainement, et que la classe recevra avec un grand plaisir.

La classe reçoit plusieurs volumes et brochures qui seront annoncés au bulletin bibliographique. On distingue dans ces envois un *Plan très-curieux de la ville de Calais sous la domination anglaise*, envoyé par M. Charles de Rheims (de Calais) (1), et une *Notice sur une petite Statue de bronze trouvée à Esbarres (Côte-d'Or), au milieu de débris d'objets d'art, le 18 juillet 1840*, par M. Gauthier-Stirum, maire de la ville de Seurre, ornée de lithographies exécutées d'après les dessins de l'auteur. Ce cahier in-folio contient, outre la *Notice* de M. Gauthier-Stirum, le rapport fait à l'Institut Historique par M. E. Breton, et l'opinion de la 4^e classe du Congrès, tenu à Lyon le 10 septembre 1841, sur cet objet d'art. — Des remerciements sont votés aux donateurs, et particulièrement à M. Gauthier-Stirum et à M. Ch. de Rheims.

M. Camille Duteil, présenté par M. Martin (de Paris), est admis, sur le rapport de M. Renzi, comme membre résidant de la 4^e classe, sauf la sanction de l'assemblée générale.

La 4^e classe, sur la proposition de M. l'administrateur-trésorier et de M. E. Breton, émet le vœu que des diplômes de membres protecteurs soient adressés à plusieurs princes étrangers.

Notre collègue M. Brillouin fait don à la Société de deux médailles en argent, l'une de Richard I^{er}, l'autre de Richard II, rois d'Angleterre. — Des remerciements sont adressés à M. Brillouin.

1. L'assemblée générale du mois de juillet (*les quatre classes réunies*) a eu lieu le vendredi 29, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Trente-deux membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal de la séance précédente, M. le vice-secretaire donne lecture d'une lettre de M. le comte de Montmeyan, membre correspondant à Aix, qui réclame contre les opinions exprimées sur la philosophie de Leibnitz dans le dernier Congrès. — Renvoi à la 3^e classe.

Lecture d'une lettre de M. le chevalier Peruzzi, ministre résident de Toscane

(1) Ce plan a été levé pour servir aux opérations militaires de Henri VIII. L'original est déposé au Muséum britannique de Londres, Bibliothèque Cottonienne, Augustus I, vol. II, art. 71. Les noms des rues, en anglais, sont extraits d'un Terrier fait en 1558, deux ans avant la reprise de Calais par les Français. La copie de ce Plan et celle du Terrier font partie du cabinet de M. Ch. de Rheims, qui les a lui-même extraites des originaux.

à Paris, qui annonce l'acceptation du diplôme de membre protecteur par S. A. I. R. le grand duc de Toscane, et un don de 500 fr. que S. A. I. R. fait à l'Institut Historique, outre les 300 fr. de sa cotisation à vie.

L'ordre du jour appelle la sanction de plusieurs élections faites par les classes. Sont admis successivement à l'unanimité, au scrutin secret, M. le docteur Treuille, membre résidant de la 3^e classe; M. le docteur Schultz, membre correspondant de la même classe; et M. Camille Duteil, membre résidant de la 4^e classe.

L'assemblée générale, sur le vœu de la 4^e classe, décide que des diplômes de membres protecteurs seront offerts à plusieurs princes étrangers.

Notre collègue M. Théophile Mercier dépose sur le bureau plusieurs exemplaires de son *Hymne sur la mort de S. A. R. le duc d'Orléans*. — Des remerciements sont votés à l'auteur.

M. le vice-secrétaire lit la nomenclature des livres offerts à la Société depuis la dernière assemblée générale. — Des remerciements sont également votés aux donateurs.

L'ordre du jour appelle le rapport des trois commissaires délégués par le conseil pour l'examen des comptes de M. l'administrateur-trésorier pendant l'année 1841-1842. Ces commissaires sont MM. N. de Berty, Vincent et Leudière. M. N. de Berty, rapporteur, monte à la tribune.

Il résulte de son rapport que les recettes se sont élevées à. 9,927 fr. 16 c.

Les dépenses ordinaires de l'année à.	9,487	17
Remboursement à M. Renzi sur ses avances.	439	99

Somme égale.	9,927 fr. 16 c.
----------------------	-----------------

La commission reconnaît que les livres sont tenus avec ordre, et les dépenses justifiées par les pièces à l'appui.

Elle propose, en conséquence, à l'unanimité, de déclarer apurés les comptes de 1841-42.

Le budget de 1842-43, présenté par M. l'administrateur-trésorier, se compose de :

3,000 fr.	pour le journal.							
1,020	pour le loyer.							
3,120	pour le personnel, dont	<table> <tr> <td>1,200 fr.,</td> <td>administr.-trésor.</td> </tr> <tr> <td>960</td> <td>employé.</td> </tr> <tr> <td>960</td> <td>garçon de bureau.</td> </tr> </table>	1,200 fr.,	administr.-trésor.	960	employé.	960	garçon de bureau.
1,200 fr.,	administr.-trésor.							
960	employé.							
960	garçon de bureau.							
1,570	pour frais généraux.							
900	pour prix à donner.							

Total. . 9,610 fr.

A laquelle dépense M. l'administrateur se propose de faire face par les recettes suivantes :

8,000 fr. pour 400 cotisations courantes à 20 fr.
940 fr. pour 47 cotisations ou diplômes nouveaux.
670 fr. qu'on pourra recouvrer sur l'arriéré.

9,610 fr. total égal à la dépense.

Le conseil, ayant apuré les comptes de M. l'administrateur-trésorier, les soumet, par l'organe de la commission (ainsi que le budget de 1842-43), à la sanction de l'assemblée générale de juillet, conformément à l'art. 39 des Statuts.

M. le président met aux voix la partie du rapport relative aux comptes de l'exercice de 1841-42; elle est adoptée à l'unanimité.

Le budget de 1842-43 est également adopté à l'unanimité, après une courte discussion.

Rapport de M. l'administrateur-trésorier sur la situation de la Société au 31 mars 1842. — C'est la première fois, suivant le rapporteur, qu'on aurait constaté dans l'Institut Historique que la recette a été supérieure à la dépense. « Nous devons, dit-il, chercher à nous maintenir dans cette situation, notre Société étant si éparse et si mobile que tous nos efforts ne sont pas de trop pour ne pas nous endormir un instant sur ce premier résultat favorable. L'action de votre administrateur s'est agrandie; ses relations sont devenues plus certaines, plus rassurantes; les liens qui unissent nos membres correspondants à l'Institut Historique se sont resserrés. L'amélioration de notre journal a été remarquée partout avec une grande satisfaction. Cette amélioration parle plus haut en notre faveur que toute la publicité que nous pourrions obtenir par d'autres moyens.

« Le zèle de nos collègues des départements s'est réveillé, et, sur l'appel de votre administrateur, plusieurs mémoires viennent d'arriver à l'Institut Historique. D'autres ne tarderont pas à les suivre, car les membres correspondants ont à cœur de ne pas rester en arrière des membres résidents; ils tiennent, comme eux, à payer leur tribut intellectuel à la Société.

« De nouvelles acquisitions d'une grande importance, de nouvelles communications ouvertes avec l'étranger, confirment l'assurance que la Société joint de cette estime et de cette renommée, laborieusement acquise, qu'elle était en droit d'ambitionner. Elle en est surtout redevable à son journal et aux travaux consciencieux dont il est l'organe. »

M. l'administrateur entre ensuite dans quelques développements sur le mode d'admission des membres de l'Institut Historique. Il pense qu'il ne convient pas de suivre le système mis en pratique par les autres Académies, ni les formes adoptées par les Académies que rétribue l'Etat, lesquelles donnent beaucoup aux candidats, tandis que nous n'avons qu'à leur demander. Il émet le vœu que ses vues soient adoptées pour servir de guide aux classes dans l'admission des membres correspondants qui présenteraient des garanties suffisantes.

CHRONIQUE.

Les derniers cours publics et gratuits de l'Institut Historique ont continué à attirer la foule.

M. Dufey (de l'Yonne) a terminé son *Cours d'histoire de nos institutions civiles, politiques et religieuses*.

Il a résumé dans les trois premières séances les institutions de la période gauloise, depuis le second siècle de l'ère romaine jusqu'à l'époque de la première expédition de César dans les Gaules. Cette période, qui comprend six siècles, période importante, féconde en grands événements, et que la plupart de nos écrivains ont omise ou négligée, ouvre notre histoire nationale. Il est vrai que, pendant ce long espace de temps, les Gaules étaient gouvernées par les druides, qui n'ont laissé aucun document écrit ; mais les faits ont été recueillis par un grand nombre d'historiens romains et grecs. Tous les événements de cette époque sont parfaitement connus. L'étude de ces temps anciens a été depuis un demi-siècle l'objet de plusieurs ouvrages remarquables. Le professeur a résumé les heureux résultats de ces savantes et consciencieuses investigations.

Dans les séances suivantes, et jusqu'à la clôture de son cours, il a tracé le tableau de nos institutions sous la domination des Romains ; les changements opérés dans la législation, le gouvernement et les mœurs, par le christianisme, l'établissement des Burgundes et des Visigoths, et l'invasion des Francs.

M. Dufey (de l'Yonne) a fait précéder l'histoire de la période mérovingienne d'une analyse comparée des lois visigothe, bourguignonne, et de la loi salique. Il a démontré que, déjà sous la domination romaine, les nations gauloises avaient des lois positives sur les effets civils du mariage, les dots, la communauté conjugale, la transmission des propriétés, et que les prescriptions les plus importantes de nos coutumes n'ont été que l'application continuée de ces anciennes lois.

Nul doute que quelques principes généraux consacrés par ces lois ne se trouvent aussi dans le droit romain ; mais il ne faut pas en conclure qu'ils n'ont été connus en France que depuis le XII^e siècle, époque de la découverte des anciens manuscrits des *Pandectes*. Le professeur prouve par des citations textuelles du code bourguignon, connu sous le nom de loi Gombette, et le Recueil des lois visigothes, colligées par Egiga, et révisées par les assemblées générales de l'époque, que ces lois, qui depuis ont passé dans nos coutumes, étaient antérieures à la découverte des *Pandectes*.

M. Dufey (de l'Yonne) a dû se borner à exposer sommairement son opinion sur ces graves questions ; l'ouverture du Congrès historique de 1842 l'a contraint d'ajourner à l'année prochaine cette partie de son Cours du droit public de la France.

— Dans son Cours de poésie grecque, M. J.-L. Vincent, étant arrivé à l'his-

toire de la poésie dramatique, a entrepris de faire connaître le père de la tragédie, Eschyle, qui non-seulement en a été l'inventeur, mais encore a su la porter déjà à une grande perfection dans plusieurs de ses parties, par exemple dans les caractères, la conduite du drame, le dialogue, etc.

La première séance a eu pour objet de rattacher ces considérations à l'ensemble du cours commencé il y a deux ans. Dans la seconde séance, le professeur a fait connaître les grands événements de l'époque d'Eschyle ; époque dramatique par elle-même, et bien propre à inspirer le drame par cela même. Dans les séances suivantes, M. Vincent s'est attaché à expliquer plusieurs des tragédies d'Eschyle, en rappelant les faits mythologiques sur lesquels elles ont été construites, et faisant connaître tous leurs plus beaux passages, sans oublier d'en critiquer les mauvais. De la sorte, il a fait successivement passer sous les yeux de ses auditeurs le *Prométhée*, les *Sept Chefs devant Thèbes*, les *Suppliantes*, *Agamemnon*, les *Perses*, etc., en ayant soin de remarquer, à mesure que l'occasion s'en présentait, quels perfectionnements le génie d'Eschyle lui avait fait trouver pour l'art dont il était l'inventeur. Le Congrès ayant interrompu le cours, le professeur n'a pas eu le temps d'entreprendre un semblable travail sur Sophocle, ainsi qu'il espérait pouvoir le faire. Mais il n'a point renoncé à continuer cette revue du théâtre grec, et les suffrages de ses auditeurs ont été pour lui un précieux encouragement pour l'avenir.

— Le savant historien de Saint-Malo, notre collègue M. F.-G.-P.-B. Manet, prêtre de cette ville et chanoine honoraire de Rennes, a communiqué à l'Institut Historique une notice curieuse sur le grand incendie dont Saint-Malo fut le théâtre en 1661. Nous regrettons que le défaut d'espace nous ait empêchés d'insérer en entier cette précieuse communication.

Ce fut le 27 octobre 1661, veille de Saint-Simon et Saint-Jude, sur les cinq heures du soir, et par un temps serein, que le désastre s'annonça au haut de la *Grand'Rue* (si improprement appelée de la sorte, puisqu'elle n'avait guère de largeur que la voie d'une charrette), chez une nommée *Marie de Bordeaux*, veuve de *Sebastien Charnassé*, dit *Ville-David*, apothicaire. — Marie avait mis de la térébenthine bouillir dans une petite cour, derrière sa boutique. — La matière s'étant enflammée, cette femme ne perdit pas la tête : elle coiffa au plus vite sa bassino d'un cuveau qu'elle avait préparé en cas d'accident, et jeta par-dessus, pour plus grande sûreté, une lourde couverture de laine mouillée. — Cette opération n'aurait pas manqué d'avoir un effet salutaire, si un zèle trop précipité ne fût venu la rendre vaine. — La fumée puante et épaisse qui s'échappait par l'allée fit à l'instant crier les voisins *au feu !* Et tous, accourus en tumulte, s'empressèrent d'agir en désordre. — Un individu principalement, appelé *Pierre Chénu*, croyant mieux faire que les autres, fut tout droit à la source du mal : il leva imprudemment l'appareil qu'avait fait la misérable veuve, et, pour surcroît de maladresse, il renversa le vase par terre. — Aussitôt le

liquide en combustion roula dans le magasin, qui, en quelques minutes, devint une fournaise affreuse. — A six heures, l'incendie avait déjà dévoré presque entièrement quatre maisons.

L'alarme accrut la confusion. — La populace n'obéissait plus, et n'était occupée qu'à mettre les meubles et les marchandises à l'abri. — Plusieurs demandaient qu'on fit ouvrir une *poterne*, ou porte secrète de la ville, qui était murée depuis quelque temps; d'autres, plus hardis, commencèrent de leur chef cette démolition; d'autres enfin réussirent à enfoncer *la petite porte de la Blaterie*, ou de *la Croix du Fief*, qui, dans cet instant, se trouvait elle-même bouchée. — L'exécution de cette dernière mesure facilita, en effet, beaucoup le sauvetage; mais, en retour, elle occupa un grand nombre de bras, dont les services auraient été très-utiles ailleurs. — En vain l'on appliqua les crochets à quelques maisons, pour faire la part aux flammes, « le défaut de forces, et plus encore d'espace pour agir, contraignirent d'y renoncer, après quelques tirades inutiles. »

Cependant les deux côtés de la *Grand'Rue* ne faisaient plus qu'une arcade de feu; — l'élément dévastateur, partagé en deux pyramides effroyables, jetait sur toute la ville une grêle d'étincelles; et les barils de poudre enlevaient, par leur explosion, des poutres et des solives brûlantes, qui portaient en tout sens la terreur et le danger. — Par deux fois le feu prit au *clocher de la cathédrale*; mais, ces deux fois, il fut éteint par un couvreur hardi, auquel le *Chapitre* donna en récompense, sa vie durant, un logement sur la *Grande-Boucherie*. — Le grand jeu de paume lui-même, établi à peu de distance du *Convent de la Victoire* ou des *Bénédictines*, en fut fort endommagé. — Quelques autres bâtiments non moins éloignés en furent quittes pour de légers dégâts, et plusieurs personnes pour de graves blessures. — Une seule y périt dans les flammes; mais la chute des pignons en écrasa un certain nombre.

Enfin l'on se reconnut à la pointe du jour, et l'incendie fut arrêté dans la *rue Saint-Buc*. — Le logis de M. *Nicolas*, chevalier, sieur de la *Bertaudière*, fut le dernier qui servit de pâture au feu; — ceux de MM. *du Vaugaray*, de *La Chesnaye-Trublet*, de *Porcon*, de *Després-Arson*, et de quelques autres notables citoyens, furent, par leur construction en pierres et par leur interposition, un heureux obstacle à l'embrasement, qui menaçait de devenir général. — Isolés par des amas monstrueux de charbon et de cendres, et noircis par la fumée, ces tristes débris d'une ville moderne ne présentèrent plus que l'aspect lugubre de quelque fragment d'antiquité.

Suivant le dénombrement le plus exact qui en fut fait à cette époque, il y eut deux cent quatre-vingt-sept maisons, tant grandes que petites, brûlées dans l'espace de douze à treize heures; et, si l'air n'eût pas été aussi calme, aucune n'en aurait peut-être réchappé. — On estime que ce fléau ne causa pas aux *Malouins* une perte moindre de 6 ou 7 millions.....

Trois jours après ce fatal accident, c'est-à-dire le 30 octobre, attendu l'absence de M. *Louis*, marquis de *Coëtquen*, gouverneur de la place, *Monseigneur*

François de Villemontée, alors évêque de *Saint-Malo*, prit sur lui de faire ouvrir la *poterne de Brévet*, comme on avait fait de celle de la *Croix du Fief*, mais sous la condition qu'elles seraient, toutes les deux, refermées et murées dès que les rues seraient débarrassées des décombres de l'incendie.

De leur côté, messieurs les juges, de concert avec *Pierre Boullain*, sieur de la *Fontaine*, maire en cette déplorable circonstance, publièrent, le 1^{er} novembre, une ordonnance en vertu de laquelle très-express commandement fut fait à toutes personnes de conduire tout de suite au *Talard*, ou en d'autres lieux lointains et sûrs, toutes les poudres, soufres et marchandises grasses, à peine aux contrevenants de confiscation desdits effets, et de 1,000-livres d'amende applicables aux nécessités présentes.

Le 2 du même mois, l'assemblée municipale, séant dans une des salles de l'évêché, nomma douze commissaires pour faire abattre les pans de murailles restés debout, et faire déblayer les rues.

Le 18 suivant, la même assemblée, tenue au *Grand Jeu de Paume*, à cause de l'état d'indigence où était réduite l'abbaye *Saint-Jean*, ancien lieu de ses séances, élit des arbitres pour empêcher les procès qui pourraient résulter du désordre de l'incendie, reconnaître les terrains et régler les indemnités. — Elle arrêta enfin, ce même jour, des mesures provisoires de police, propres à empêcher le retour d'événements pareils à celui dont on venait d'être les victimes, mesures que le parlement de Rennes sanctionna par deux arrêts. — « Vu par la Cour, disait la première de ces pièces, la requête des nobles, bourgeois et habitants de la ville et communauté de *Saint-Malo*, par laquelle ils remontent qu'ayant été affligés par un embrasement de feu qui a brûlé une grande partie de la ville, et consumé plus de deux cents maisons d'icelle, ils croient estre de leur devoir de prévenir une semblable désolation à l'advenir, en éloignant toutes causes qui peuvent y contribuer; deux des plus principales qui y avoient donné facilité estant que les matériaux dont la plupart desdictes maisons estoient construites, n'estant que de bois, et élevées en saillie et avancée à chaque estage, en sorte qu'elles se touchoient presque par le hault, qu'y a donné facilement le commencement dudict feu, sans le pouvoir secourir : à quoy pour obvier à l'advenir, lesdicts bourgeois et habitants de *Saint-Malo* requéroient qu'il pleust à ladite Cour, conformément à l'usage de Rennes, ordonner que tous ceulx qui bastiront doresnavant en ladite ville de *Saint-Malo* soient tenus de construire, entre toutes les maisons, des pignons de murailles mitoyens de bon massonnail, de largeur accoustumée en ladite ville, icelles conduire et eslever jusqu'au faiste, et de deux pieds au-dessus d'icelluy; que le tour desdictes maisons sera construit en pierre de taille ou de massonnail, et eslevé à droict plomb, sans aucune saillie ni avancée sur les rues; qu'il ne sera avancé sur icelles rues aucunes trapes ni ouvertures pour encaver, sauff auxdicts propriétaires d'avancer, chacun en droict soy, des deux costés, jusqu'au milieu de la rue, des voultres souz le pavé,

« pour servir de descharge, dans lesquelles voultes ils auront entrée par leurs
« caves ; faisant construire lesdictes décharges et voultes bien deubment capa-
« bles de suporter les charroys et pavés desdictes rues : et pour la construction
« desdictes maisons, que le *Grand-Bée*, qui est proche de ladicte ville de *Saint-*
« *Malo*, composé de rochers, sera ouvert, afin d'y prendre la pierre nécessaire
« pour la construction desdictes maisons, en cas qu'elle se trouve propre pour ce
« faire, et ce, suivant la délibération de ladicte communauté, qui sortira son effect
« sans qu'il y puisse estre contrevenu en aucune manière, sur telles peines qu'il
« plaira à ladicte Cour, etc.... Tout considéré, la Cour, faisant droict sur la re-
« queste et conclusion du procureur général du Roy, enjoinct à toutes personnes,
« de quelque estat et condition qu'elles soyent, de bastir et construire les cos-
« tallas et pignons de derrière les maisons, qu'ils feront bastir à l'advenir en la-
« dicte ville de *Saint-Malo*, de pierre de taille, ou en massonnail, et d'élever les-
« dicts pignons deux pieds au-dessus de la couverture, et le devant d'icelles, jus-
« qu'au premier estaige ; et le surplus du devant desdictes maisons, de bois et
« autres matières, à droict plomb, sans aucune avancée ni saillie sur la rue, à
« peine d'estre démolliés à leurs frais, et de 500 livres d'amende contre
« chascun des contrevenants.... permet néanmoins ladicte Cour auxdicts habi-
« tants de *Saint-Malo* d'avancer, chascun en droict soy, jusqu'au milieu de la
« rue, des caves, faisant des voultes capables de soustenir les pavés et les char-
« rettes, en sorte que le public n'en puisse souffrir aucun préjudice ; et de tirer
« et prendre de la pierre pour leurs bastiments sur le *Grand-Bée*, près ladicte
« ville de *Saint-Malo*, en cas qu'elle se trouve propre à bastir, etc... Enjoinct
« aux juges et officiers de tenir la main à l'exécution du présent arrest, à ce
« qu'il n'y soit contrevenu.... Fait au Parlement de Rennes, le 7 décembre 1661.

« Signé *Malescot*. »

Comme, par ce premier arrêt de règlement, faculté était laissée aux proprié-
taires de faire bâtir au-dessus du premier étage, soit en bois, soit en autres ma-
tières, celui du 23 décembre, y ajoutant, « ordonna que le devant des maisons
« qui seroyent à l'advenir basties en ladicte ville, seroit en tout construit de
« pierre de taille ou de massonnail, tout ainsy que les costés, pignons et der-
« rière desdicts bastiments, soubz les peines portées par l'arrest précédent. »

Comme il eût été aussi imprudent de laisser chaque particulier tirer à discrétion du *Grand-Bay* la pierre dont il pourrait avoir besoin, la police eut constamment l'œil à ce qu'on ne fit jouer la mine qu'au pied même de cet ilot, auquel on voulait conserver toute son élévation, tant pour garantir la rade de certains mauvais vents, que pour rendre, par son escarpement, ce monticule inaccessible aux ennemis, si jamais ils projettaient de s'en emparer.

Comme enfin le *Vieux-Quai*, entrepris depuis longtemps au pied même des murailles de la ville, dans le lieu nommé *le Fief*, était jusqu'alors resté imparfait, parce qu'on craignait la dépense, après l'affreuse catastrophe dont nous

parlons, il n'y eut plus moyen de se refuser à l'achèvement de cette utile entreprise. La nécessité où l'on était de se débarrasser des vastes décombres que l'incendie avait entassés fit trouver des fonds ; chaque particulier fut, de plus, astreint à porter dans cet endroit les débris et plâtras de ses masures, et, à l'aide de toutes ces démolitions et autres, le susdit *quai* fut enfin terminé à peu de frais. — Cependant cette opération ne fut entièrement achevée qu'aux mois de mars, avril et mai 1676.

— Il y a deux moyens d'évoquer la vivante image des peuples anciens, de les représenter comme s'ils existaient et agissaient sous nos yeux. Par l'un, dans une narration exacte et animée, on déroule chronologiquement la suite des faits, des événements qui se sont passés au milieu d'eux. L'autre moyen, qui, sans pouvoir remplacer entièrement le premier, le complète et le supplée souvent, consiste à écrire la biographie des grands hommes. En effet, si l'on parvient à bien faire connaître ces personnages célèbres, qui ont exercé une grande influence sur leurs contemporains, sur la destinée des nations qu'ils ont illustrées ; si l'on peut réunir assez de documents authentiques pour les représenter non-seulement dans leur existence politique, mais dans leur vie privée, il est certain qu'en les suivant ainsi au milieu de leurs amis, de leurs inférieurs, et jusqu'au sein de leur famille, on parvient à donner des idées plus exactes et plus frappantes de l'état des mœurs et de la société, aux différentes époques où ils ont vécu.

Ainsi, en même temps que les biographies ont pour le lecteur un vif attrait, un charme particulier, il y puise une solide et véritable instruction. Convaincu de l'utilité de ces portraits historiques, lorsqu'ils sont faits avec soin, M. Boucharlat s'est occupé de nous donner la vie des grands hommes de la Grèce et de Rome. Il a remonté à toutes les sources qui pouvaient répandre de nouvelles lumières sur leur vie publique et privée, sur les événements qu'ils ont fait naître ou auxquels ils ont puissamment contribué ; et il nous a peint ces grandes figures avec des traits plus précis, plus complets qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. Son ouvrage comprend les guerriers, les philosophes, les poètes, les orateurs, les savants, les artistes, qui, dans les temps anciens, ont servi de guides au genre humain, et lui ont ouvert la carrière des progrès et de la civilisation. Dans ces nouvelles biographies, les grandes actions, les inventions, les travaux scientifiques et artistiques, ainsi que le caractère et le génie qui appartiennent à chacun de ces hommes extraordinaires, sont exposés et appréciés avec beaucoup de justesse et de sagacité.

Afin de mieux fixer dans la mémoire du lecteur les faits les plus remarquables de la vie de ces illustres personnages, M. Boucharlat les a célébrés dans le noble langage de la poésie, et il en a composé des récits épiques dans lesquels il a fait preuve d'un vrai talent.

Voici quelques vers de son dernier discours de Socrate :

• O mes amis ! dit-il, le ciel, dès ma naissance,
A la mort condamna ma fragile existence !
Chez les dieux infernaux le sage en paix descend ;
Et vous plaignez mon sort quand je meurs innocent !
Que dis-je ? Ah ! bannissez une trompeuse crainte ;
Vous croyez que la vie est par la mort éteinte,
Dès que la volonté qui gouverne les corps
Cesse d'en faire agir les fragiles ressorts ?
Non, non ! Défions-nous d'une fausse apparence ;
Dans le repos n'est point la fin de l'existence...

.....
Rien n'est anéanti dans la nature entière :
L'âme pour un instant s'allie à la matière ;
Et, quand de cet hymen se sont brisés les nœuds,
Radieuse elle prend son essor vers les cieux. »
Ainsi parlait Socrate ; et l'esprit prophétique
Jetant un rayon d'or sur son front pacifique,
On eût dit que ses yeux jusqu'aux sources du jour
Allaient chercher le roi de la céleste cour.

Cet ouvrage nous paraît devoir être utile à la jeunesse, plein d'intérêt et d'agrément pour les gens du monde ; et les savants eux-mêmes peuvent y recourir avec fruit.

On pourrait, à l'occasion de cet ouvrage, rappeler que Plutarque a donné la *Vie des Grands Hommes*, et dire : Que peut-on ajouter à Plutarque ?

D'abord Plutarque, dans ses nombreux portraits, a souvent représenté des personnages qui ont figuré, il est vrai, dans l'histoire, mais qu'on ne peut mettre au rang des grands hommes, tels qu'Eumènes, Othon, Galba, Flavinius, Crassus, Lucullus, etc. ; tandis que M. Boucharlat s'est attaché à nous faire connaître, d'une manière plus complète, la vie de ces hommes extraordinaires, qui, dans les temps anciens, ont été la gloire non-seulement de leur patrie, mais de l'humanité. Il s'est efforcé d'ailleurs d'ajouter, à ceux conservés par l'auteur grec, beaucoup d'autres qu'il est parvenu à recueillir ; et, à l'égard de ces hommes illustres, rien de ce qui les concerne ne saurait être indifférent. Enfin, ce qui est assez singulier, c'est que, sur vingt-trois personnages dont M. Boucharlat nous offre la biographie, cinq seulement se trouvent, bien que d'une manière moins complète, dans Plutarque. Pour tous les autres, le travail de l'auteur moderne nous paraît presque entièrement neuf.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Galerie des Contemporains illustres, par un homme de rien ; livr. 44, 45, 46, 47 et 48 (fin du IV^e vol.) ; l'amiral Duperré, Schlegel, Horace Vernet, l'archiduc Charles, Villemain.

Examen historique et critique des diverses théories pénitentiaires raménées à une unité de système applicable à la France, par notre collègue M. Marquet-Vasselot, directeur en retraite des maisons centrales ; 3 vol. in-8°.

Ecole des condamnés, conférences sur la moralité des lois pénales, par le même ; 2 vol. in-8°.

La Ville de refuge, rêve philanthropique, par le même ; 1 vol. in-8°.

Du Système cellulaire de nuit pour la réforme de nos prisons, par le même ; brochure in-8°.

Philosophie du système pénitentiaire, par le même ; brochure in-8°.

Ethnographie des prisons, par le même ; forte brochure in-8°.

Notice biographique sur le comte de Lariboisière, général de division, premier inspecteur général de l'artillerie, par notre collègue M. l'abbé Badiche, brochure in-8°.

Bulletin de la Société de Géographie ; tome XVII^e, n^{os} 102 et 103, juin et juillet 1842.

Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne, publiées par l'Académie de Clermont-Ferrand, sous la direction de M. Lecoq, rédacteur en chef ; tome XIV^e, septembre et octobre 1841, in-8°.

Giornale dell' I. R. Istituto Lombardo-Veneto di Scienze, Lettere e Arti, Biblioteca Italiana ; livraison de juin 1842 ; 10 feuilles in-8° (Milan).

Annali universali di statistica, economia pubblica, storia, viaggi e commercio ; livraison de juin ; huit feuilles in-8° (Milan).

Bulletin trimestriel de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du département du Var, séant à Toulon, et de la Société d'Agriculture et de Commerce du Var, séant à Draguignan ; trente-six livrais. in-8°, comprenant neuf années, de 1833 à 1841 inclusivement.

Compte-rendu des travaux de l'Académie royale de Lyon en l'année 1837, par notre collègue M. Guerre, président de cette Académie ; forte brochure in-8°.

Actes de l'Académie royale de Bordeaux ; 2^e année, 3^e et 4^e trimestres ; 5^e année, 1^{er} trimestre ; in-8°.

Des Régences en France, par M. le prince de la Moskowa ; broch. in-8°.

Grammaire française dédiée à l'Académie et en particulier à M. V. Hugo, par M. Direy, professeur de l'Université.

Le Secrétaire perpétuel, EUGÈNE GARAY DE MONGLAVE
L'Administrateur-trésorier, A. RENZI.

MÉMOIRES.

LE PAGANISME A-T-IL EU QUELQUE INFLUENCE SUR LA MORALE PUBLIQUE DES NATIONS ANCIENNES ? ET QUELLE A ÉTÉ CETTE INFLUENCE ?

La question dont je vais entreprendre la solution, a beaucoup de gravité, et j'aurai soin d'écartier, dans son examen, tout ce qui pourrait entrer en contact avec les idées religieuses que nous devons tous respecter.

Qu'est-ce d'abord que la morale publique ? C'est la quintessence de l'ordre social, c'est le *criterium* du bien et du mal suivant l'organisation de la société ; aussi la morale publique diffère-t-elle chez tous les peuples en raison des usages établis, et des rapports qui existent entre les diverses classes des citoyens. Ce qui est permis dans un pays est défendu dans un autre, où ordonné dans un troisième. Or on peut dire, en somme, qu'il n'y a de mal que ce qui est défendu, et de bien que ce qui est ordonné : ce qui n'est que *permis* n'a pas en soi cette perfection morale à laquelle tout homme doit tendre.

L'homme social ne peut pas plus se passer de morale que de l'air qu'il respire. Il lui faut un guide qui dirige son libre arbitre, et qui éclaire sa conscience dans tous les cas où la loi civile se tait ; ou bien lorsque, seul avec Dieu, il peut soustraire à ses semblables la connaissance de ses actes privés et des motifs qui les ont produits.

La morale publique n'a pas précédé la formation des sociétés ; elle l'a suivie. La religion s'est emparée ensuite de la morale publique, et s'en est déclarée la gardienne et la protectrice.

Or, comme, chez tous les peuples, la religion, parlant au nom des dieux, c'est-à-dire au nom d'êtres auxquels on attribuait toutes les perfections morales, et qui ne pouvaient tromper les hommes, ni les induire à mal ; comme la religion, dis-je, faisait plier toutes les volontés à son autorité, sans examen et sans hésitation, il suit que tout ce qui était commandé par la religion était saint et digne de louange, et que les principes généraux de morale pouvaient fort bien, lorsque les dieux l'ordonnaient, être mis de côté, ou modifiés, suivant les circonstances, sans qu'il fût permis aux simples mortels d'agir ainsi quand ils n'étaient mis en mouvement que par leur propre volonté. Dans le premier cas, la conscience était tranquille ; elle ne l'aurait pas été dans le second.

Pour connaître l'influence du paganisme sur la morale publique, il est néces-

saire que nous jetions d'abord un coup d'œil sur l'ensemble des croyances qui circulaient dans l'antiquité, et qui ont servi de support et de garant à l'éthique des peuples; puis nous examinerons si les peuples ont manqué des vertus nécessaires à une nation, et si c'est à la religion qu'on doit reprocher cette privation de morale.

Considérons d'abord le sacerdoce antique.

L'opinion générale attribuait aux prêtres, aux initiés aux mystères, une grande pureté morale. Les prêtres étaient aussi saints que les dieux, et exerçaient, au moyen de la langue sacrée, sur le monde sensible, une puissance aussi grande que celle des êtres divins. Les prêtres étaient considérés comme jouissant d'un bonheur inaltérable, et affectaient un calme profond; ils avaient une vie très-modeste et très-frugale (1).

Dans l'Orient, la croyance générale était celle-ci :

Un dieu *intelligence*, *caché* ou *père* (*amoun*), demeurant dans un lieu circulaire, et embrassant le monde sensible, faisait tourner le ciel étoilé au moyen de son souffle (*spiritus* ou *mère*); et, lorsque le mouvement des astres avait produit, à certaines époques, l'inondation ou le déluge, et, à d'autres époques, l'embrasement du monde, et que les éléments étaient confondus, le dieu prononçait, en langue sacrée, ou magique, une *parole* (*verbum* ou *logos*), *parole produite par l'intelligence et le souffle*. Par la puissance efficace de cette *parole*, les éléments se séparaient, les astres continuaient leur cours, et le monde reprenait une nouvelle vie (2). Cette croyance était universelle; et le culte du *verbe* ou de la *parole* effective, seul ou uni à celui de l'intelligence ou du souffle, existait partout, même dans l'Inde (3). En Égypte, le dieu intelligence, ou *mens*, ou *nous*, était Osiris; le souffle ou l'esprit était Isis; la parole ou la cause productrice était Horus. Les uns plaçaient le dieu suprême dans un ciel aqueux; quelques-uns prenaient ce ciel aqueux pour le dieu même: d'autres plaçaient le dieu suprême dans un ciel lumineux, ou troisième ciel, communiquant avec le monde sensible par l'intermédiaire du ciel aqueux (*νοῦς* ou *νέος*, *intelligence*, de *νῆω*, *coulér* (l'eau supérieure), *νῆω*, *habiter*, *ναῦς*, *vaisseaux*, *ναῖς*, *temple*).

Au-dessous de ce dieu suprême, de ce dieu *hors du monde*, étaient une multitude de divinités subalternes, de nature moins subtile, et chargées d'administrer les diverses parties du monde, les anges, les démons, etc.

Parmi ces divinités subalternes, il y avait les *dmes* et les *héros*.

Au-dessous de ces êtres immatériels, il y avait les cinq planètes, considérées comme divinités, les *dieux dans le monde*, agissant, selon une loi qu'on appelait *fatalité*, sur le monde inférieur, de concert avec le monde sidéral, ou le ciel

(1) Porphyre, *de Abstin.*

(2) Dans les langues orientales le mot *parole* signifie aussi cause, production; en copte, *caji*, cause, parole; en hébreu, *deber*, parole, *dibrah*, cause. En français *causer* signifie converser et produire, ce qui vient de la langue magique.

(3) Origène, *Histoires philosophiques*.

des fixes. Le soleil et la lune étaient des divinités *chronométriques*. Il est étonnant combien les savants se sont trompés sur l'importance mythologique du soleil et de la lune (1).

Les âmes habitaient ordinairement dans l'eau, dans le sein du dieu suprême, et c'étaient pour elles une grande peine que de venir demeurer dans un corps humain : on les appelait *âmes* lorsqu'elles descendaient du ciel sur la terre, et *héros*, de *αἰρῶμαι*, *s'élever*, lorsqu'elles remontaient au ciel. On dit qu'elles passaient par le Soleil et par le signe du Capricorne pour entrer dans le ciel aqueux, nommé *amenthès*, et qu'elles venaient sur la terre par la *Lune* et le signe du Cancer (2).

Le dogme de la *métempsychose* ou *métemsomatose*, qui régnait dans l'antiquité avec tant de puissance, était fondé sur ce principe que les âmes, comme tout ce qui existe, sont soumises à un mouvement perpétuel d'allée et de retour, et qu'elles circulent incessamment du ciel à la terre, et de la terre au ciel. Elles ont pour demeure, sur la terre, non-seulement les corps des hommes, mais encore les corps des animaux consacrés aux dieux, et ce passage n'est pas une punition. L'opinion générale attribuait aux âmes séparées des corps une puissance considérable ; on disait qu'elles avaient l'avantage de prédire l'avenir et d'opérer des miracles : de là l'origine des sacrifices sanglants (3).

De ce que je viens de dire, il résulte que les âmes, après la mort, n'étaient passibles d'aucune peine ; le corps seul était puni comme le seul coupable, et l'on retranchait du corps la partie qui correspondait aux péchés les plus considérables de l'individu, pour conserver au reste son innocence et sa pureté (4). Les Égyptiens représentaient les âmes par des femmes, parce que dans l'Orient les mots âme, esprit, souffle, vent, sont du genre féminin : dans la langue sacrée, le mot *sothis* signifie *femme* et *vent*. Chez les Hébreux, le grand prêtre se chargeait des iniquités du peuple et s'en déchargeait sur le bouc émissaire.

L'impunité de l'âme s'accordait avec sa nature divine ; mais le corps subissait, à une certaine époque, un jugement et une punition terrible : les morts ressuscitaient, et un brasier ardent, venu d'en haut, consumait les impurs, ou un déluge universel, venu aussi d'en haut, les noyait, tandis que les purs, les bienheureux, c'est-à-dire les prêtres et les initiés, jouissaient, dans le ciel, d'une joie inaltérable, jusqu'à ce que la terre, purgée des hommes impurs, et rétablie dans son premier état, permit aux hommes choisis, c'est-à-dire aux prêtres, de l'habiter, et d'y passer un long espace de temps dans un calme parfait, jusqu'à ce que les choses reprissent leur cours ordinaire.

(1) Jambliq., de *Myster.*

(2) Porphyre., de *Intro nympharum.*

(3) Porphyre., de *Abstinent.*

(4) *Idem*, *ibidem.*

C'est à cette opinion d'un événement futur détruisant les impurs, c'est-à-dire ceux qui n'étaient pas initiés, qu'on doit l'établissement des mystères anciens. Une fois initié, l'homme se maintenait dans un grand état de pureté physique et morale, attendant sans crainte la catastrophe qui devait lui procurer une grande béatitude, et qui ne pouvait être redoutée que des impurs.

La conséquence de ce que je viens de dire, c'est que le matérialisme régna exclusivement dans l'Orient ; et ce grand fait se dégage de toutes les données qui nous viennent sur les religions antiques.

Chez les Grecs et chez les Romains, la religion orientale éprouva une grande modification. Au dieu suprême et invisible des Orientaux nous voyons succéder une multitude de divinités, chargées de fonctions particulières. Si le grand Jupiter est leur roi, il n'a presque aucun empire sur elles. Chacune remplit son emploi sans s'inquiéter de ce que font les autres ; Jupiter lui-même est soumis aux lois du Destin ; et sa parole, jurée au nom du Styx, l'engage comme le plus infime des dieux.

Nous ne savons comment l'âme se joint au corps de l'homme, mais nous savons que, lorsqu'elle s'en dégage, elle se rend dans les enfers ; que là elle est jugée par trois juges ; puis, qu'elle prend le chemin de l'Élysée si elle est regardée comme vertueuse, et le chemin du Tartare si elle est considérée comme coupable. Dans les idées des Grecs et des Romains l'âme conservait toujours quelque chose de l'apparence du personnage auquel elle avait appartenu de son vivant. Elle se mouvait, parlait, sentait absolument comme si elle eût été unie au corps ; et les supplices que les grands criminels subissaient aux enfers montrent bien que, malgré le spiritualisme qui commençait à poindre chez les Grecs et les Romains, le fond des idées était toujours matérialiste.

Le dogme du jugement immédiat de l'âme et de sa punition n'existait pas dans l'Orient, et est dû très-probablement aux Grecs ; mais la punition corporelle était, je crois, beaucoup plus efficace pour retenir l'homme, prêt à s'élaner dans le sentier du crime, que la punition spirituelle de l'âme, qui s'entoure d'un mysticisme que l'homme a peine à comprendre.

Maintenant examinons si, entouré de ces dogmes grossiers et matérialistes, l'homme antique s'est trouvé dépourvu de cette morale pratique, qui fait la sagesse des sociétés et le bonheur des humains, en réprimant l'essor des passions et les contenant dans des limites justes et convenables.

Voyons Sparte : à la voix de Lycurgue, parlant, non au nom des dieux, mais de la raison, les Spartiates abandonnent toute espèce de luxe, tout ce qui flatte les sens, tout ce qui séduit, tout ce qui attache, pour concentrer toute leur affection, toute leur sollicitude sur la mère commune, la patrie. Quelle grande moralité existait chez ce petit peuple ! Les femmes de Sparte étaient renommées, entre toutes les Grecques, pour la pureté de leurs mœurs. Et cependant les Spartiates avaient les mêmes dieux que les Athéniens, qui s'étaient si furieusement corrompus ; les mêmes dieux que les Romains, qui, après avoir brillé d'un éclat

i vif lorsque les richesses ne les avaient point encore atteints, se plongèrent dans les plus viles débauches lorsque l'Orient eut donné à Rome son or et ses précieux produits. Voyez Lucrèce se poignardant pour ne pas survivre à la violence du jeune Tarquin ; voyez Virginus poignardant sa fille plutôt que de la laisser tomber au pouvoir d'un tribun qui la réclamait pour en faire sa maîtresse : dans ces mœurs âpres et sauvages , reconnaissez l'action puissante de l'honneur outragé, et dites maintenant si la croyance païenne, alors dans toute sa force, imprimait dans les cœurs des sentiments honteux, et provoquait des actions viles et basses.

On fait grand bruit des désordres qui existaient à Babylone, et qui s'introduisirent, par la suite, dans la Grèce et à Rome ; on parle de ces femmes qui allaient se prostituer dans les temples de la déesse *Derceto*, et de celles qui allaient passer la nuit dans le temple de *Bélus*.

D'abord il faut faire une distinction : ces actions, qui nous étonnent, étaient commandées par la religion ; elles étaient considérées comme des choses saintes. Ce n'étaient que des actes momentanés, et, hors de là, les femmes babyloniennes conservaient toujours la modestie qui fait le plus bel ornement de leur sexe. Ce qui prouve bien que le cœur n'était pour rien dans ces actes, c'est qu'au même instant certains hommes se mutilaient complètement ; et l'on peut trouver dans ces derniers actes une espèce de compensation aux premiers. Il n'y avait pas corruption, pas plus qu'il n'y a cruauté de la part du bourreau qui décolle un criminel.

Pour qu'il y eût corruption, il aurait fallu qu'il y eût opposition entre le sentiment du devoir et la volonté d'agir ; il aurait fallu qu'une telle disposition ait été inspirée par la religion, comme certaines femmes prudes et coquettes qui ont un langage réservé et sévère avec un regard agaçant et provocateur.

D'abord commençons par justifier l'Égypte de toutes ces turpitudes : la réputation de l'Égypte est intacte sur ce point ; la régularité de ses mœurs la mettait à l'abri de pareilles infamies.

Je me plais à croire que les histoires scandaleuses dont la mythologie abonde n'étaient pas aussi répandues dans le public qu'on se l'imagine. La lecture des poètes, beaucoup moins commune qu'elle ne l'est aujourd'hui que l'imprimerie a multiplié les livres d'une manière prodigieuse et que le don de lire appartenait à tout le monde indistinctement, ne servait qu'à amuser quelques riches seigneurs, et ne descendait pas dans les classes inférieures. Dès lors, la masse de la nation était toujours à l'abri de l'influence corruptrice de la mauvaise conduite des dieux et des déesses. Je parle ici de la Grèce et de Rome ; car, dans l'Orient, la poésie, moins cultivée que dans l'Occident, se bornait à des cantiques ou sautes en l'honneur des divinités, par conséquent à des poèmes très-moindres.

Le théâtre, inconnu dans l'Orient septentrional, ne présentait nullement des femmes corruptrices. Le crime puni et la vertu récompensée seront partout un bon

enseignement moral ; car, après tout, c'est la justice divine appliquée aux actions humaines.

D'ailleurs, s'il y avait des dieux, tels que Jupiter et Vénus, dont la conduite était intolérable, il y en avait aussi qui donnaient l'exemple des bonnes mœurs : telles étaient Junon, Diane, Minerve. Le repentir d'Oedipe, et la punition que lui infligèrent les dieux pour son crime involontaire, prouvant bien qu'à cette époque la morale existait dans tout son empire.

Mais la corruption s'introduisit dans les mœurs lorsque les richesses et le luxe eurent fait irruption chez les peuples ; alors, les besoins et les désirs s'étant multipliés, les principes moraux ne furent plus assez forts pour retenir les nations sur la pente où les entraînait le goût effréné des plaisirs ; et les hommes ne ménagèrent rien pour satisfaire leurs passions. C'est alors qu'on vit les rois d'Orient enfermer jusqu'à mille femmes dans leur *harem*, et Lucullus étaler à Rome un luxe asiatique.

Nous allons considérer l'influence du paganisme sous d'autres rapports.

D'abord on sait combien les anciens tenaient aux serments qu'ils avaient prêtés à la face des dieux.

Qui a pratiqué l'hospitalité avec autant de charité, avec autant d'abnégation de soi-même que les païens ? Témoin ce père de famille qui, ayant reçu chez lui, sans le savoir, l'assassin de son fils, aime mieux, lorsqu'il est reconnu le crime de son hôte, mettre celui-ci à la porte que de le livrer à la justice, ou d'exercer sur sa personne une vengeance excusable, jusqu'à un certain point. Qu'y avait-il de plus sacré dans l'antiquité que le foyer domestique ? Celui qui s'y asseyait était placé sous la protection du maître de la maison, et celui-ci aurait péri plutôt que de laisser violer l'asile qu'il avait accordé.

Parlerai-je de l'amitié ? Oreste et Pylade sont là pour me servir d'exemple ; de la fidélité des femmes ? voyez Pénélope ; de l'amour conjugal ? voyez Philémon et Baucis. Faut-il présenter le crime puni ? Voyez les Danaïdes ; voyez Tantale, meurtrier de son fils Pélopes ; l'ambition d'un courtisan ? voyez Ixion, puni pour avoir cherché à plaire à Junon.

Ces exemples, que je prends exprès dans la mythologie, font voir que l'antidote était à côté du poison, et que, si les exemples de certaines divinités étaient dangereux pour les mœurs, ceux que présentaient d'autres divinités étaient propres à inspirer des sentiments honnêtes.

L'Égypte nous parle de Typhon, l'assassin d'Osiris, son frère, lequel fut puni par Horus, fils d'Osiris. Il y a punition après le crime.

D'ailleurs, l'opinion générale regardait les dieux comme tellement au-dessus des mortels que leur conduite morale ne pouvait servir de règle aux humains, et que leurs actions ne devaient point être pesées dans la même balance que celles des hommes. Les désordres de Louis XIV et de sa cour eurent peu d'influence sur les mœurs des hommes occupés, sur les mœurs du commerce et de la bourgeoisie.

Disons donc que l'influence du paganisme ne fut point nuisible, c'est-à-dire qu'elle ne pervertit point la morale publique; que, si la corruption eut quelque accès dans le cœur des hommes, ce ne fut que lorsque, les richesses s'étant répandues dans la société, et les nations s'étant mêlées, il résulta de ces faits un relâchement fatal aux principes moraux; et le christianisme dut venir réformer la société corrompue, et en effacer les souillures avec ses eaux saintes et réparatrices.

Voilà quelles opinions j'avais émises au dernier congrès de l'Institut Historique sur le paganisme et sur son influence. En réponse à ce mémoire on a argumenté sur le mot *paganisme*, appliqué aux religions anciennes. Je répondrai que cette expression m'a paru préférable à celles d'*idolâtrie* et de *polythéisme*, parce qu'elle réunit le sens de toutes les deux.

Je n'ai pas prétendu, comme on me l'a fait dire, que le paganisme eût fondé la morale publique; j'ai voulu prouver seulement que le paganisme n'avait pas nui à cette morale.

Contre un des orateurs (M. Delépine) je soutiens qu'il y a deux espèces de morale, la morale philosophique et naturelle, et la morale publique ou sociale, et que celle-ci varie de peuple à peuple. Je soutiens, en outre, que, suivant la seconde, le bien et le mal ne sont pas les mêmes partout, et j'en donne pour exemples l'esclavage et la polygamie, en usage chez certains peuples et prohibés chez d'autres.

Je disculpe les prêtres d'Égypte de l'accusation d'oppression et de superstition portée contre eux, et je prétends qu'ils étaient plutôt conservateurs qu'oppressors. Tous les historiens rendent justice à la bonne administration de l'Égypte. Là aucune révolte n'a constaté le malaise de la nation. Quant aux superstitions, nous les avons partagées avec eux jusqu'au dernier siècle.

Je ne crois pas que le fétichisme soit un culte primitif; on ne le retrouve point en Égypte. Quant aux ogons, au zoomorphisme et à l'anthropomorphisme, ce n'est qu'une représentation graphique de la langue sacrée, à laquelle on peut comparer le *tétragramme* des Hébreux.

Je répondrai à un autre orateur (à M. Vincent) que le paganisme était fort tolérant en matière religieuse, pourvu qu'on n'insultât pas à ses dieux; il permettait même l'introduction des cultes étrangers: tel fut le culte mithriaque à Rome; tel fut le dieu Elagabale, placé au-dessus de Jupiter; sa protection entourait même le culte égyptien.

Quant au vol et à l'adultère, encouragés par l'exemple de Mercure et de Vénus, il s'agirait de savoir s'ils sont plus rares aujourd'hui, même chez les chrétiens, dont la loi divine les proscribit positivement.

Je disculpe les philosophes ammonio-platoniciens, accusés par M. Fresse-Montval, d'avoir exposé une fausse croyance antique; et je citerai à ce propos ces paroles de Jamblique: « Si vous doutez de nos préceptes, nous vous ferons voir les siècles d'où Pythagore et Platon tiraient toute leur doctrine (1). »

(1) *Jamblique, de Mystéria.*

Je nie l'existence du panthéisme dans l'antiquité : le panthéisme (l'univers-dieu) était incompatible avec la croyance en un dieu mâle et femelle, placé hors du monde, et son moteur.

Je répondrai à M. Durand que le droit du Grand Pontife de corriger les jeunes vestales n'est pas plus extraordinaire que la jouissance des dames romaines donnée à César, ou que certains droits que s'arrogeaient les seigneurs du moyen-âge. La distinction de prêtre et de philosophe ne peut point être admise pour l'Orient.

Je répondrai enfin à M. Savagner que les trois cents Spartiates qui moururent aux Thermopyles n'appartenaient pas tous à l'aristocratie, et que le christianisme ne fût point une révolte, mais une préparation à l'événement cosmique attendu par tous les peuples, l'embrasement du monde.

DE BRIÈRE,

Membre de la quatrième classe de l'Institut Historique.

DES MONUMENTS POÉTIQUES ET PAÏENS, ET DES MŒURS ACTUELLES DES PEUPLES FINNOIS.

Parmi les questions du huitième congrès de l'Institut Historique, j'ai remarqué la suivante :

« Quels sont les caractères des peuples primitifs, et chez quelle nation de l'Europe pourrait-on les retrouver ? »

Cette question m'a rappelé les recherches que j'ai faites sur le peuple finnois. J'ai cru que mes études pourraient être de quelque intérêt pour les personnes qui voudraient la traiter à fond. Il n'y a pas de doute pour moi que nul peuple en Europe n'a conservé son caractère primitif au même degré que le peuple finnois; et cela se conçoit, quand on considère que nul ne s'est plus obstiné à fuir les villes; que nul n'a plus persévéré dans les pratiques superstitieuses de l'idolâtrie et du fétichisme. Ceci posé et reconnu par les plus savants voyageurs, qui tous ajoutent qu'il est impossible d'assigner historiquement aux populations finnoises une origine simplement probable, n'est-on pas amené à conclure qu'elles constituent un peuple véritablement primitif? Elles sont établies dans le vaste bassin circulaire qui s'étend du Volga à l'Oural, en courant, de l'est au nord, vers les Tchéremisses, les Chouvaches, les Votjaks, les Samoyèdes, jusqu'aux Lapons, et sont entourées d'autres populations de race slave. Là se trouve, pour ainsi dire, l'angle de cette ogive géographique occupée par les Finnois. L'autre versant de ce bassin touche, d'une part, aux Esthoniens, et, de l'autre, aux faibles restes des aborigènes de la Livonie. On pourrait

très-bien expliquer cette disposition géographique par les invasions des Slaves, qui, étant plus nombreux que les Finnois, les refoulèrent, dans tous les sens, de manière à les forcer de se concentrer entre les limites qui viennent d'être indiquées.

Outre cette série de populations, évidemment primitives, nous trouvons en Hongrie les Magyars, dont l'origine finnoise, longtemps contestée, semble être hors de doute aujourd'hui, et qui sont bien autrement civilisés que leurs frères les Finnois. Mais, comme j'ai vécu de longues années dans le pays des Esthoniens, c'est à l'étude spéciale de ceux-ci que je me suis voué, attendu que leur langue a été celle de ma première enfance; et qu'en ma qualité de médecin j'ai eu journellement occasion de faire sur leurs mœurs et leurs usages de curieuses observations.

Voici les sujets des divers mémoires que j'ai adressés à la Société Académique de Dorpat :

1° Recherches sur les mœurs païennes qui se sont conservées jusqu'à ce jour en Esthonie;

2° Mémoire sur une espèce de *tumulus*, qui diffère de tous les *tumulus* connus jusqu'à nos jours;

3° *Runes* esthoniens encore en usage, et plusieurs autres d'intérêt local; remarques linguistiques sur des chants populaires.

Dans le premier de ces mémoires, j'ai fait connaître les résultats des fouilles, entreprises par moi, dans les *sources saintes*, très-nombreuses et toujours abondantes. L'eau de ces sources, pure et froide, est employée dans différentes maladies, avec des cérémonies tout à fait païennes. Les Esthoniens, quoique convertis par l'Ordre Tentonique et par l'ordre de l'épée, depuis six siècles, n'ont pas quitté pour cela leurs anciennes pratiques religieuses. Ils redoutent certains génies malfaisants, et vénèrent ceux des forêts, des eaux, des grands arbres et des *Monts* de granit erratiques. Il n'y a pas plus de cinq ans qu'un curé a détruit vingt-sept de ces lieux sacrés dans sa circonscription. Des détails curieux en ont été publiés.

Mon second mémoire renferme la description de plusieurs *tumulus* esthoniens que j'ai découverts le premier. Ils ont une forme toute différente des *tumulus* de l'Europe centrale; mais ils sont semblables à ceux qu'en Saxe et en Russie on appelle kourgannes. Trois des *tumulus* que je connais peuvent être considérés comme des lieux sacrés aussi bien que comme des lieux *funèbres*. On ne les a pas encore fouillés, vu les travaux que cette opération exigerait; car ce sont de véritables petites montagnes. Leur base a cent pas de long sur trente de large; ils ont à peu près quarante pieds de hauteur. Vus de profil, ils ressemblent à une *celle* turque. Le peuple y rattache la mémoire d'un héros qui vit encore dans le souvenir des Finnois et des Esthoniens. Ces *tumulus* sont appelés dans le pays les *lits* du fils de Kallewa. Leur origine paraît remonter à des temps antérieurs à l'histoire connue de ces peuples. J'ai fait beaucoup de recherches sur ce héros,

j'ai recueilli plusieurs vers et des *rhapsodies* dont il est le sujet, et il me paraît que ce mythe renferme des beautés poétiques dignes de l'épopée des Grecs. Il est curieux que l'idée fondamentale s'en rapproche des épopées des peuples plus avancés en civilisation, et qu'on y retrouve même une descente aux enfers. J'ai tâché de démontrer cette ressemblance par l'analyse, et j'ai pu présenter à la Société de Dorpat une notice assez complète de ce mythe, qui a été composé en vers appelés *runes*, comme ces fragments le prouvent. Un jour, sans doute, on fera une plus abondante moisson chez les Finnois de Finlande, peuples en quelque sorte isolés du reste du monde par leur position géographique. Il y a cinq ans que la *Société Historique* de ce pays a publié une épopée, découverte par le docteur Lindblat (si je ne me trompe), qui égale l'*Iliade* en étendue, et qu'on vante beaucoup. Je l'ai entre les mains; ce sont deux forts volumes en vers runiques, c'est-à-dire en vers courts *allitérés*, ou à finales répétées. Les vers finnois riment rarement, mais il est de rigueur que deux mots, au moins, dans le même vers commencent par la même lettre. Il y a des vers qui contiennent quatre *allitérations*, ou répétition de finales consonnantes. Les plus beaux sont ceux où le *premier* et le *troisième* mots commencent par la même lettre, le *second* et le *quatrième*, par une autre lettre.

Le troisième mémoire renferme un recueil de *runes esthoniens* qu'on ne connaissait pas auparavant; ce sont des formules magiques, prononcées avec plusieurs cérémonies théurgiques pour la guérison des maladies; ces formules constituent une espèce d'héritage que les magiciens transmettent à leurs enfants; elles sont difficiles à apprendre. Les cérémonies païennes actuellement en usage ont quelque analogie avec celles qu'on trouve décrites dans l'Edda. Ces *runes* sont intéressants à étudier comme débris de la littérature scandinave; débris, qui, fidèlement transmis de père en fils, peuvent n'être pas sans importance pour les études de la linguistique historique.

FRAGMENTS DE POÉSIES FINNOISES ET ESTHONIENNES.

Les philologues que les poésies des Finnois pourraient intéresser trouveront ici quelques épisodes du poëme épique que j'ai analysé dans mes notices sur les monuments poétiques de ce peuple.

Je commencerai par des citations plus modernes, lesquelles ne constituent pas tout ce qu'il y a de mieux dans ce genre, mais que je livre, parce que je les retrouve les premières dans ma *mémoire*. J'ai cherché à leur donner une structure grammaticale française; lisez donc comme si c'était du français. Néanmoins il s'y trouve parfois une telle combinaison de *voyelles* qu'on ne peut parvenir à les faire sentir aisément à une oreille parisienne sans les prononcer. C'est le contraire qui arrive chez les *Slaves*, où les *consonnes* sont en majorité. La langue finnoise se rapproche beaucoup des langues de la Polynésie pour la richesse des voyelles.

I. PLAINTES D'UN AMANT CONGRUÉ PAR SA FILLE.

Texte.

Oh Marii mouro madala,
Mik-sa moulleu muelle touloude
Koui soule katydaide kouéd e kroustide
Salt-se sadda sonnounde, etc.

Traduction littérale.

O Marie! petite fleur sauvage des champs,
Pourquoi, l'été passé, n'es-tu pas venue à moi
Lorsque je t'envoyais six cruches de vin
Et sept cents paroles douces?
Je t'aurais construit une petite cabane,
Petite cabane de coques d'œufs d'oie,
Et une petite chambre de coques d'œufs de poule,
Et un lit de plumes de canard
Pour y reposer ma jeune épouse,
Un lit pour y faire sommeiller ma bonne amie!

On rencontre beaucoup de ces vers où il n'y a de *rimes de mots* que fort rarement, et où deux mêmes formes grammaticales ne riment entre elles que par hasard ; mais, en revanche, on y découvre fréquemment des traits d'analogie, des antithèses, et, pour ainsi dire, des *rimes de pensées*.

Ainsi, dans cette petite chanson on trouve les *six cruches* suivies des *sept cents paroles*, la *chambre* placée à côté de la *cabane*, les *œufs d'oie* à côté des *œufs de poule* ; et *reposer* rime, quant au sens, avec *sommeiller*.

Les *six cruches* de vin signifient qu'il a *six fois* envoyé solliciter la main de sa *bien-aimée*. La jeune fille, en approchant de ses lèvres le vin que l'amant lui envoie, exprime qu'elle *accepte sa demande en mariage*. Il s'engage une espèce de combat poétique entre la personne qui vient proposer l'union et les parents de la fille ; combat qui dure quelquefois des heures entières, selon que les négociateurs y apportent, de part et d'autre, plus ou moins d'esprit. Des deux côtés il faut s'attendre à une pluie d'allégories et de bons mots. Par exemple, si le solliciteur dit qu'il a perdu une colombe et qu'il vient la chercher, on fait venir la fille la plus âgée qu'on peut découvrir, quelque vieille du voisinage, et on demande à l'étranger si c'est là la colombe qu'il a perdue, etc., etc.

II. FRAGMENT D'UNE CHANSON DE CONSCRITS.

Texte.

« Youmal aga, Mayékènné,
« Youmal aga, Kayékènné,

« Nud meid wënnémale wiaksé,
« Nud meid wënnémale tappétansé
« Yo-é souse ya yairwé souse, etc.

Traduction littérale.

Dieu te bénisse, Manon,
Dien te bénisse, Cathon ;
On nous mène en Russie,
On nous tue en Russie,
Dans les embouchures des fleuves,
Dans les embouchures des lacs.
Adieu, Cathon,
Adieu, Manon, etc.

Toujours la même rime de pensées, la même abondance d'antithèses.

III. PLAINTES D'UNE ORPHELINE,

Extraites d'un poème très-long, plein de poésies sauvages et passionnées.

O ma mère ! sors de ta sépulture !
Lorsque l'âme de ma mère s'envola,
Mon bonheur sortit par la porte ;
Lorsqu'on l'emporta,
Mon bonheur longea la halle ;
Lorsqu'on l'enterra,
Mon bonheur descendit au fond de sa sépulture.
O ma mère ! sors de ta sépulture !

Un tilleul croît sur ta tête,
Un ormeau sur tes pieds,
Et la fleur sauvage des champs sur ton cœur.
O ma mère ! tu ne peux pas sortir de ta sépulture !
Il y a du sable sur tes lèvres,
Il y a des pierres sur tes yeux.
O ma mère ! tu ne peux pas sortir de ta sépulture !

Eaux de mes pauvres yeux (1),
Vous coulez comme de deux torrents,
Sur deux joues, dans deux seaux !
Et les troupeaux du village en boiront,
Ainsi que les poulains du château.
O ma mère ! sors de ta sépulture !

(1) Minno va-é né silma vetlé,
Toi-se pallé, Toi-se pangué
Seiles sabs kylla karr, a y-ona, etc.

Sur mon métier est perché un corbeau ;
Sur mon scull vient la pie ;
Dans les ténèbres des longues nuits
Je ne fais que pleurer !
O ma mère ! sors de ta sépulture !

Je veux prendre une hache
Et couper le tilleul et l'ormeau ;
Je veux prendre une pelle
Et rejeter le sable et les pierres !
O ma mère ! sors donc de ta sépulture !

Enfin, la morte, émue par tant de prières, se lève ; le tombeau s'ouvre, et, debout sur ses pieds de glace, elle apparaît au seuil de la porte. *Alors la fille, toute joyeuse, chante :*

Ma mère morte est revenue !
Mettens-nous, toutes deux, au métier ;
Que la chaîne soit d'or
Et la trame d'argent.
Chantons, ma mère, chantons !
Les nuits longues de l'hiver
Nous paraissent courtes !
Ma mère morte est revenue !

IV. PASSAGE DE L'ÉPOPÉE DE KALLEWA PO-NG

(le fils de Kallewa).

Ce personnage devait être presque de la grandeur du Mikromégas de Voltaire, car le *rune* dit de lui :

*Pè-ipsi jairoe per-cini
Sour merri sount.*

Dans le lac de Peipus le géant avait de l'eau jusqu'à la ceinture (vulgairement jusqu'aux fesses), et dans l'Océan jusqu'à la bouche.

Un jour, le fils de Kallewa trouva le monde si méchant qu'il se fâcha tout rouge, prit une grande charrue, et se mit à écorcher si rudement la surface de la terre que les villages et les châteaux furent renversés. Les traces de sa charrue se voient encore ; ce sont les montagnes et les vallons.

Les douze géants, fils de Kallewa, avaient perdu dans une bataille un de leurs frères, l'Écumeur de la terre ; alors ils se mirent à pleurer, et leurs pleurs formèrent un lac.

On montre dans l'Esthonie deux ou trois lacs de larmes.

L'oracle avait prédit à l'un des fils de Kallewa qu'il ne mourrait que de son propre glaive. On le voit, *c'est toujours la talon d'Achille, et l'épaule de Si-*

gurd dans l'épopée allemande; tous les héros populaires ont leur côté vulnérable. Ce glaive était d'un poids si grand que personne, excepté le héros, ne pouvait s'en servir; celui-ci était donc sans crainte. Mais les *Ma-alloused*, les *gnomes*, ses ennemis jurés, le lui enlevèrent pendant son sommeil et le jetèrent dans un fleuve. Le héros parcourt, depuis lors, la terre, cherchant son glaive dans tous les fleuves et dans toutes les mers; mais c'est en vain. Exténué de peines et de chaleur, il s'assied sur le bord d'un ruisseau pour s'y laver les pieds.

Malheur à lui !

C'est le fleuve qui recèle son épée. Les *gnomes* se mettent par milliers à tirer la flamberge et lui coupent les pieds. Deux torrents de sang s'en échappent; le héros tombe, mais, en tombant, il écrase bon nombre de ses ennemis; alors, sentant venir la mort, il chante, d'une voix déjà affaiblie, la série de ses faits et gestes.

Près du ruisseau on montre sa tombe colossale, entourée de petites collines, sous lesquelles gisent ses ennemis tués. Le peuple croit fermement à l'existence du glaive; et tous ceux qui passent le pont de Kallawa ont soin de regarder dans l'eau pour y apercevoir le reflet de l'épée.

Cela, dit-on, *porte bonheur*; mais le bonheur habite rarement chez ces pauvres diables, et l'épée n'a pas été aperçue depuis des siècles.

Le docteur SCHULTZ (de Revel),

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

ATTI

DELLA PRIMA RIUNIONE DEGLI SCIENZIATI ITALIANI, ETC.

ACTES DU PREMIER CONGRÈS DES SAVANTS ITALIENS, TENU À PIÈVE EN OCTOBRE 1839.

Un vol. in-4°, de LXXI et 345 pages. Pise, 1840.

ATTI

DELLA TERZA RIUNIONE DEGLI SCIENZIATI ITALIANI, ETC.

ACTES DU TROISIÈME CONGRÈS DES SAVANTS ITALIENS, TENU À FLORENCE
EN SEPTEMBRE 1841.

Un vol. grand in-4°, de 792 pages. Florence, 1841.

Les congrès scientifiques ne sont pas une invention bien ancienne, et déjà l'on compte un assez grand nombre de ces réunions; à l'étranger surtout ils sont

presque passés dans les mœurs générales des peuples, et il y a quelque lieu de croire qu'ils ne cesseront pas d'exister.

En effet, si l'on peut jusqu'à un certain point, et dans quelques pays, contester leur utilité en ce qui tient à la science pure, parce que, d'un côté, les travaux scientifiques ne s'improvisent pas, et que, d'un autre, il n'est pas probable qu'un savant consommé aille livrer à la publicité d'un congrès et aux débats d'hommes étrangers la plupart du temps à sa science les résultats de ses profondes recherches; du moins ne peut-on refuser à ces réunions l'avantage de mettre en contact les hommes de mérite, d'établir entre eux des relations dont ils pourront profiter plus tard, de leur faciliter enfin à tous les moyens de se voir et de se connaître.

Cette considération nous montre pourquoi les congrès de France, quoiqu'ils réunissent toujours un très-grand nombre d'amateurs, n'obtiennent pas auprès du public, ni surtout des savants, le même succès que les congrès d'Allemagne ou d'Italie, dans ces deux pays. C'est que tout en France aboutit essentiellement à son centre naturel; tous les corps et tous les individus sont si directement en communication par ce point central que la réunion accidentelle ou préparée des savants ou des amateurs sur un point de la France ne satisfait à aucun besoin absolu de l'intelligence.

Quelque sujet qu'on y veuille traiter, à quelque contrée de la France qu'on appartienne, on trouve, et dans les facultés universitaires, et surtout dans les classes de l'Institut, ses juges naturels; ce sont les hommes que le choix des plus habiles recommande, dans tous les genres, à la confiance et au respect du public, et l'on ne comprend pas facilement comment le vrai savant, au lieu d'offrir ses travaux à un tribunal si élevé, les irait soumettre au jugement d'hommes rassemblés par le caprice ou le goût individuel, mais sans mission spéciale, sans faculté reconnue authentiquement.

Il n'en est pas de même dans les pays où n'existe pas l'unité politique et administrative, comme l'Italie ou l'Allemagne; on comprend que, si les Napolitains, les Romains, les Florentins, les Piémontais n'ont pas, comme nous, une académie qui soit ouverte en commun aux grands talents de toutes les provinces italiennes, ils seront bien aises de se réunir directement dans des congrès; là, du moins, ils se verront, ils se connaîtront, et pourront, plus tard, après s'être donné quelque temps le titre de *confrère*, se consulter les uns les autres, ou se communiquer leurs observations plus amicalement qu'ils ne l'eussent fait sans cela.

Aussi voyons-nous qu'en Italie les congrès scientifiques sont pris au sérieux; les souverains même s'en occupent; le grand duc de Toscane leur accorde surtout une protection toute spéciale: il ouvre son palais aux membres du congrès, et s'impose volontairement toutes les dépenses nécessaires pour rendre ces réunions brillantes; il contribue de ses deniers à en assurer le succès, et, lorsqu'elles sont terminées, il veille à la conservation de leurs actes; il fait imprimer les procès-verbaux de leurs séances; il fait distribuer aux membres du

congrès et aux corps littéraires des médailles frappées à cette occasion, ou les ouvrages qu'il fait imprimer. C'est ainsi que notre Institut a reçu, en pur don, les deux belles et volumineuses publications que nous annonçons, et qui doivent conserver le souvenir des opérations de ces congrès.

J'ai peu de chose à dire des deux magnifiques volumes qui nous ont été remis; c'est moins, je le répète, sous le rapport de la science absolue et de ses progrès que comme représentant le mouvement de l'esprit public et l'intérêt qu'on attache en Italie à ces réunions annuelles, qu'ils doivent nous occuper.

Sous le premier point de vue on reconnaît que, là comme chez nous, le congrès n'a guère été qu'un rendez-vous pour une causerie scientifique; qu'aucune question n'a pu être approfondie ni éclaircie; que les secrétaires disent bien que la discussion a été très-intéressante et très-animée; mais que, si l'on vient à leur en demander les résultats définitifs et les connaissances nouvelles apportées dans le monde, ils n'ont absolument rien à dire. On a proposé des sujets de recherches, on a loué quelques projets, on a encouragé quelques travaux par des applaudissements; rien de positif, rien de nouveau n'a pu sortir de ces réunions improvisées; c'est toujours dans les mémoires particuliers des savants, ou dans leurs communications aux académies, qu'il faudra chercher ce véritable progrès de la science.

Par exemple, dans la séance de la section de physique du 16 septembre 1841, séance présidée par un physicien célèbre, M. Amici, le professeur Pacinotti parle des effets qu'on peut obtenir des aimants en circulation; il expose les vérités qu'il a cru reconnaître, et le professeur Orioli l'invite à publier son mémoire, afin qu'on puisse l'examiner plus à loisir et en étudier les faits les plus importants.

Le cavalier Luca de Samuel Cagnazzi lit un résumé de son ouvrage sur *la Tonographie, ou l'Art d'écrire la musique du langage*. Il offre en don quelques exemplaires de sa *tonographie*, en latin et en italien; il s'excuse de ne pouvoir présenter à la section son *tonographe*, instrument qui consiste principalement en un tube sonore, qui peut s'allonger ou se raccourcir, moyennant un fond mobile.

Sous le second rapport, les actes des congrès italiens présentent, au contraire, un grand intérêt; on voit avec plaisir l'Italie reprendre une sorte d'unité nationale par ces assemblées ouvertes à tous les peuples du monde; on applaudit aux paroles du professeur Corridi, secrétaire général du congrès de Pise, qui témoigne toute sa reconnaissance au grand duc de Toscane pour avoir permis la tenue dans ses Etats d'un congrès scientifique, et qui cite avec orgueil les noms et les lettres des véritables fondateurs de ces congrès italiens, le prince Charles Bonaparte, le commandeur Vincent Antinori, les chevaliers J.-B. Amici et Gaetano Giorgini, le professeur Paul Savi et Maurice Bufalini.

Après ce discours important, où se trouvent résumés, dans un style élégant et facile, les travaux du congrès de Pise, vient le règlement général pour les

réunions annuelles des savants italiens ; puis les procès-verbaux des séances des sections, qui ont été au nombre de *sept* pour la zoologie et l'anatomie comparée ; de *huit* pour la physique, la chimie et les mathématiques, pour la géologie, la minéralogie et la géographie, pour la botanique et la médecine ; de *neuf* enfin pour l'agronomie et la technologie : en tout quarante-huit séances particulières dans les quinze jours qu'a duré le congrès.

Le volume du congrès de Florence commence par le discours du président général, le marquis Côme Ridolfi, à la réunion générale du 15 septembre 1841. On y remarque, après l'exposé du but apparent des congrès scientifiques, je veux dire le progrès des sciences et leur facile communication, quelques phrases où l'orateur exprime, avec le vif sentiment d'un homme plein d'amour pour sa patrie, les idées que j'ai présentées tout à l'heure comme donnant tant d'intérêt aux congrès italiens. « L'Italie, dit-il, attend de ces congrès scientifiques un autre résultat, qui n'est assurément ni le plus petit, ni le moins désiré ; la division de la Péninsule en petits États, l'ancienne division politique, infiniment plus morcelée, prive notre beau pays d'un centre scientifique comme on en voit à Londres et à Paris..... Les dissensions municipales ont pénétré partout, et l'amour exclusif que chacun avait pour sa patrie a empêché qu'il n'y eût une patrie commune. Les esprits étaient divisés comme la terre, et dans cette différence d'opinions que de formes dures, que de paroles acerbes, que de mépris et d'injures réciproques ! Mais quelles dissensions, quelles rivalités ne s'éteindront pas dans les congrès !..... Bénissons-les donc ces congrès, qui, en rassemblant les savants tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, rendent les sciences vraiment cosmopolites.... excitent chez les savants un amour de famille, et doublent leurs forces en les rendant plus intimes (p. 7 et 8). »

Ce discours, plein de chaleur et de sentiments élevés, est suivi des procès-verbaux des séances particulières, qui ont été au nombre de *quinze* pour l'agronomie ; de *onze* pour la géologie et la minéralogie ; de *douze* pour la physique et les mathématiques ; de *onze* pour la chimie ; de *douze* pour la zoologie et l'anatomie comparée ; pour la botanique, pour la médecine de *vingt-quatre* : en tout quatre-vingt-dix-sept séances particulières en quinze jours.

L'ouvrage est terminé par un compte-rendu de tout le congrès, lu à la séance du 30 septembre, par le secrétaire général Ferdinand Tartini, et par quelques mots du président pour congédier l'assemblée.

On y a ajouté le catalogue des ouvrages offerts aux diverses classes, le rôle des officiers des diverses sections, ainsi que la liste alphabétique des membres du congrès, liste composée de 888 noms, italiens en grande partie. Cette affluence prouve ce que j'ai dit tout à l'heure : que les congrès scientifiques sont un vrai besoin pour l'Italie, et nous devons souhaiter qu'ils se continuent longtemps et se transportent successivement dans toutes les villes un peu importantes de ce beau pays.

B. J — ,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

DES PEUPLES

ET DES ARTS PRIMITIFS DE L'ITALIE,

PAR M. LE PROFESSEUR POLETTI,

Architecte ingénieur, à Rome. — Vol. in-4°, Rome, 1838.

L'ouvrage dont M. Poletti a fait hommage à l'Institut Historique est moins remarquable par son étendue que par une réunion de faits nombreux et de plus haut intérêt pour la science historique.

M. Poletti, avant d'aborder la question des arts primitifs des Étrusques, depuis l'expédition des Argonautes jusqu'à la fondation de Rome, et depuis cette époque jusqu'à l'empire romain, s'est efforcé d'établir que les peuples chez lesquels ces arts ont pris naissance sont aborigènes, et n'ont rien emprunté aux peuples étrangers.

La science historique a fait de nos jours d'immenses progrès. Longtemps on s'était attaché aux faits les plus insignifiants de l'histoire primitive de la Grèce; puis on avait passé, comme d'un bond, à l'origine mystérieuse du colosse romain, sans s'inquiéter à peine du nom des peuples d'Italie qui avaient opposé une résistance héroïque aux envahissements de Rome.

Mais le succès des recherches, entreprises avec tant d'ardeur en Italie dans ces derniers temps, nous ont enfin mis à même de mieux connaître des peuples que l'on avait trop longtemps négligés.

M. Poletti, en sa double qualité de professeur et d'architecte, était en position de diriger ses recherches dans cette voie. Par sa science éclairée il pouvait surtout en apprécier les résultats en pleine connaissance de cause.

Et d'abord il établit d'une manière claire et précise, en s'appuyant sur des textes nombreux, que les Grecs, avant la guerre de Troie, n'avaient entrepris aucune expédition sérieuse en dehors de la Grèce. A l'époque de Cyrus et vers la fondation de Rome, si l'on en croit Hérodote (1), il n'y avait qu'Athènes qui eût une véritable importance.

A cette époque, la domination des Étrusques sur toute l'Italie et leur puissance sur les deux mers étaient déjà reconnues. M. Poletti, pour le prouver, s'appuie sur les autorités de Tite-Live, de Strabon, de Polybe, de Servius et de Diodore de Sicile, qui regardent cette influence des Étrusques comme le résultat du grand commerce qu'ils entretenaient avec tous les peuples des bords de la Méditerranée. Suivant notre historien, qui invoque, pour soutenir son opinion, l'autorité des écrivains les plus recommandables, toute expédition faite

(1) Lib. I, p. 59, ed. 1527.

en Italie avant l'époque romaine doit être considérée comme fabuleuse et de pure invention. Il faut néanmoins en excepter, suivant moi, celle d'Enée. De toutes les fables qu'on a débitées sur les émigrations des peuples, il n'y a que celle-là qui ait mérité le respect des générations passées et présentes ; respect dû toutefois, en grande partie, il faut l'avouer, au chef-d'œuvre de Virgile. On voit, en effet, dans l'*Enéide* un esprit franchement patriotique s'élever au-dessus de la flatterie des hommes et dominer tous les détails de cette magnifique épopée.

Les Troyens, d'après la tradition dont s'est inspiré le poète de Mantoue, descendaient des peuples d'Italie ; pour les combattre, Virgile évoque sur le champ de bataille non-seulement des héros, une héroïne, mais une multitude de nations italiennes dont il trace l'histoire avec une admirable connaissance de leur origine, de leur religion, de leurs mœurs et de leurs usages.

M. Poletti n'admet pas des émigrations en Italie ; il prouve, au contraire, que ce sont les peuples de ce pays qui ont émigré en Grèce sous le nom de Tyrrhéniens ou de Pélasges. Il est, en effet, hors de doute, si l'on s'en rapporte à l'autorité de Thucydide, de Plutarque et de Porphyre, que ces peuples ont fondé des villes à Lemnos, à Lesbos, à Samos et dans la Thrace, et que, plus tard, ils ont pris une part active à la guerre des Spartiates contre les Ilotes. Hérodote cite ces nations parmi les ennemis des Grecs ; Ulysse raconte dans l'*Odyssée* qu'il les a vues en Crète ; Homère les range parmi les amis des Troyens, à cause de l'origine commune de ceux-ci et des Tyrrhéniens.

On prétend, en outre, que les Grecs doivent aux Tyrrhéniens leur culte et leurs divinités. On appuie cette opinion sur un passage de Platon (1), qui recommande aux Grecs de conserver leurs antiques traditions religieuses, soit qu'ils les aient reçues de leurs ancêtres, soit qu'elles aient été introduites chez eux par les Tyrrhéniens. Hérodote (2) affirme que les Grecs avaient emprunté leur religion aux Égyptiens et aux Pélasges. Enfin, on prétend que l'oracle de Dodone n'avait été établi en Grèce qu'à l'instar de celui du temple du dieu Pic, oracle fort ancien et fort vénéré dans le Latium, et dont Virgile a fait une si touchante description dans son poème.

M. Poletti s'étend beaucoup sur les origines des peuples de l'Italie. Ses arguments ont pour but de réfuter une infinité de problèmes historiques dont la solution jusqu'à lui avait paru impossible.

Ce qu'il y a de positif, je ne saurais assez le répéter, c'est que les Étrusques étaient devenus puissants sur les deux mers par les richesses qu'ils avaient amassées dans le commerce. Nous savons que de bonne heure ils cultivaient tous les arts avec succès, et que la sculpture, la fonte, la ciselure, entre autres, étaient parvenues chez eux à un haut degré de perfection. Ils en exportaient les pro-

(1) *Des Lois*, liv. V.

(2) Liv. II.

duits, avec un immense bénéfice, chez tous les peuples de la Méditerranée, et particulièrement en Grèce. Leurs statuettes de bronze, leurs colliers, leurs bracelets, leurs candélabres, leurs flambeaux, leurs lampes, leurs ornements divers jouissaient d'une grande renommée. Les Grecs, pour exprimer toute l'élégance de ces ouvrages, se servaient du mot *tirrenaggia*, exécutés à la tyrrhénienne.

Les Étrusques, devenus puissants par le commerce, conquièrent le nord et ensuite le midi de l'Italie, où ils répandirent leur civilisation. Vainqueurs des *Umbres*, ils fondèrent, par delà les Apennins, sur leur territoire, une fédération de douze cités, dont *Adria* était la principale. Ils en firent autant dans Campanie, qu'ils arrachèrent aux *Osques*.

Les historiens n'ont jamais voulu aborder la question de l'origine des peuples d'Italie, parce qu'ils n'étaient pas à même, comme on l'est aujourd'hui, d'examiner, les preuves en main, quelles races couvraient la Péninsule dans la plus haute antiquité. Il n'y a que Plin^e (1) qui prétend que les *Umbres* ont échappé au déluge. Strabon et plusieurs autres pensent que les *Sabins* sont très-anciens et aborigènes, et que les *Sicules* avaient occupé le *Latium*, d'où ils furent chassés par les aborigènes descendus des montagnes. Tous ces faits sont antérieurs à la conquête des Étrusques. Laissons ces peuples où nous les trouvons, et, sans nous occuper davantage de leur origine, suivons notre auteur dans le récit qu'il fait de leur développement intellectuel. C'est l'histoire des progrès de l'esprit humain dans toutes les contrées, progrès que certains auteurs accordent, selon leur caprice, à certaines races, tout en les déniaut à d'autres.

Il est hors de doute, nous l'avons dit, que les Étrusques ont devancé les Grecs dans la civilisation en général, et surtout dans les beaux-arts. Presque tous les écrivains anciens en conviennent, et, parmi les écrivains modernes, *Caylus*, *Winckelmann*, et plusieurs autres, ne balancent pas à leur reconnaître cet avantage. Ce seul fait renverse de fond en comble toute idée de filiation étrangère chez les Étrusques, puisque les Grecs languissaient encore dans la barbarie quand les premiers étaient déjà puissants et civilisés. Tite-Live nous apprend que, même avant leurs conquêtes, et lorsqu'ils étaient encore renfermés dans les douze villes de l'Étrurie proprement dite, ils envoyaient leurs magistrats régler les affaires de l'État à une assemblée qui se tenait au temple de *Vulturne*, dans la ville de *Bolzena*, d'où les Romains enlevèrent plus tard deux mille statues. Virgile a également fait connaître, nous le répétons, l'antiquité du temple du dieu Pic à *Préneste*, et il a décrit toutes les images qu'on y voyait des rois pasteurs qui avaient policé les peuples aborigènes et le *Latium*.

Au reste, l'histoire de cette nation est l'histoire de toutes celles qui se sont trouvées dans les mêmes circonstances. Les Égyptiens ont d'abord cherché un abri dans des grottes et des cabanes pétries de limon, afin de se garantir des eaux du Nil. Les peuples de l'Italie ont trouvé, eux aussi, un refuge dans les

(1) Liv. III.

grottes des montagnes ; mais la nécessité de pourvoir à leur défense les avait contraints de se fixer sur des hauteurs inaccessibles, d'où ils pouvaient repousser facilement les attaques des nations voisines.

M. Poletti nous montre ces peuples, après avoir habité les hauteurs naturelles, se fortifiant sur les rochers, qu'ils coupent à pic pour les rendre inaccessibles. La construction des villes d'*Aroc*, de *Tusculum*, d'*Albe-la-Longue*, et l'escarpement de la roche Tarpéienne remontent à cette époque primitive. Laissons parler M. Poletti lui-même. « Qu'il me soit permis, dit-il, de reconnaître, « comme principe archéologique, que les constructions primitives des peuples « de l'Italie ont été de trois sortes : 1° les rocs taillés à pic, dont le système se « retrouve dans la construction des tombeaux ; 2° les murs de pierres à polygone, dits cyclopéens, constructions en usage dans des temps plus civilisés, « depuis l'expédition des Argonautes jusqu'à la fondation de Rome ; 3° et, à la « même époque, les murs de pierres carrées.

« Un pont que le hasard a fait découvrir, en 1819 (1), sur la rive gauche de « la *Nera*, entre la chute du Velin, dite des *Marmora*, et la ville de *Terni*, « appartient à cette troisième catégorie. Ce pont n'a qu'une seule arche, et il « est recouvert d'incrustations stalactitiques. Sa voûte se compose de masses « parallépipèdes, cunéiformes, et il est flanqué d'ouvrages polygones, en couches horizontales, faites de pierres carrées. Il était destiné, avant l'œuvre admirable de *Carinus Dentatus*, à l'écoulement des eaux du Velin, enfermées dans « la vallée de *Rieti*. »

L'Italie possède plus de trois cents monuments, tous du même genre et tous d'origine italique ; en Grèce on en trouve à peine dix-sept. D'après M. Poletti, ces constructions auraient été importées par les Étrusques en Grèce, où elles étaient regardées comme d'origine étrangère.

Une circonstance qui a surtout contribué, indépendamment des restes de temples et de places fortes, à répandre une vive clarté sur l'histoire des arts primitifs en Italie, c'est la découverte des tombeaux anciens.

La ressemblance qu'on a pu remarquer entre les tombeaux des Étrusques et ceux des Égyptiens et des Grecs ne prouve qu'une seule chose : c'est que les mêmes idées existent chez tous les peuples au même âge de leur existence.

Les premiers monuments de cette espèce, taillés dans le roc, et remarquables par leur art et leur style fort anciens, ont été découverts dans les villes de *Tarquini*, de *Cere*, de *Fulcia*, etc. Voici la description qu'en donne M. Poletti. « On descend, dit-il, dans ces tombeaux par un escalier extérieur également « taillé dans le roc. Une grande dalle de pierre en ferme l'entrée, qui est souvent sculptée en petits carrés avec des emblèmes d'animaux et d'autres signes « qu'on dirait hiéroglyphiques, et qui sont très-nettement dessinés. On pénètre

(1) Riccardi, *Ricerche storiche e fisiche della caduta delle Marmora*; Roma, 1833. — Idem Martinetti, *Giorn. Arcadico*, 1821.

« dans une ou plusieurs pièces, offrant de certains côtés des parois non pas taillées à pic, mais inclinées, comme chez les Égyptiens, avec des gros échelons de tuf creusés en forme de tombes pour recevoir les corps. Les plafonds sont plats, ou polygones de trois côtés, dont deux sont inclinés, celui du milieu étant plus élevé et horizontal. Cet art primitif ressemble, en partie du moins, à celui des Égyptiens. Ces plafonds, dans quelques tombes, sont nnis; dans d'autres, divisés en petits carrés creux, comme les *lacunaria* des Latins; ou longs, imitant un assemblage de planches et de solives; d'où il semblerait résulter que les Étrusques vissent à la simplicité de la cabane rustique, tandis que les Égyptiens avaient en vue la grandeur des montagnes ou la profondeur des grottes. Les plafonds les plus étendus sont supportés par des pilastres carrés (ceux des Égyptiens sont ronds), placés de distance en distance, et toujours taillés dans le roc. Les plafonds, les parois et les pilastres même sont ornés de dessins et peints de couleurs très-vives, mais très-simples, telles que le rouge, le vert, le jaune, le blanc et le noir, distribués en bandelettes rayées à la façon des Égyptiens. Les dessins, tantôt rouges, tantôt jaunes, représentent des animaux, des génies ailés, des monstres, des chasses et diverses figures allégoriques qui ont trait probablement à la religion. On remarque, dans les bandelettes qui servent d'encadrement à ces peintures, des fèves, des dauphins, des *grecques* (1), et cent autres bizarreries symboliques très-gracieuses. On a encore découvert dernièrement, dans un tombeau de *Tarquinia*, une vaste composition, entremêlée d'inscriptions étrusques, et représentant grand nombre de figures drapées dans des manteaux et admirablement peintes : elles semblent rappeler quelque cérémonie religieuse. La plupart tiennent divers instruments, des massues, des flambeaux, des javalots, des spirales et des serpents, emblèmes de l'art divinatoire. Quelques-unes ont de longues oreilles couleur de bronze, de sorte qu'on les prendrait volontiers pour des idoles.

« Il n'est pas douteux que ces monuments, avec leurs emblèmes et leurs inscriptions, ne soient le produit de l'art des Étrusques. On a voulu les attribuer aux Romains, à cause de quelque ressemblance dans le costume; mais on n'a pas réfléchi que c'est précisément aux Étrusques que les Romains ont emprunté leur costume. On a trouvé, objectera-t-on, une inscription en caractères latins sur un pilier de ce tombeau; mais qu'en peut-on conclure, si ce n'est qu'une famille étrusque, devenue romaine plus tard, aura gardé le tombeau de ses ancêtres?

« Parmi beaucoup d'autres tombeaux ou hypogées, découverts à *Agilla* dans la même année (1838), tous d'art étrusque et taillés dans le roc, on en remarque un très-vaste, ayant un vestibule construit presque comme celui d'un temple moderne. Il y a quatre grands piliers ornés de corniches, divisant l'aire, ou l'emplacement, en une nef au milieu, et trois cellules de côté. Dans

(1) Bandes en zigzag.

« ces cellules, plus élevées que la nef, s'étendaient les lits des morts. On distinguait dans cette *area*, comme dans celles des autres tombeaux, des boucliers, des chaises à dossier, des tabourets à pied, des urnes et des peintures. »

Les Étrusques recherchaient dans leurs mausolées la grandeur et la magnificence. Le superbe tombeau de *Porsenna*, décrit par Pline comme une merveille, et celui des *Horaces* et des *Curiaces*, reposaient sur des bases de forme carrée ou circulaire, surmontées de masses pyramidales de forme conique, tantôt lisses, tantôt par assises en retraite. Les Romains dans la suite déployèrent plus d'élégance dans ces pyramides coniques, œuvres de l'art primitif des peuples d'Italie, particulièrement dans leurs monuments de la voie Appienne et à Pompéïa. Deux monuments, récemment découverts à *Castelnorchia*, près de *Viterbe* (1), sont remarquables par l'aspect grandiose que les Étrusques ont su imprimer à leur forme extérieure. « On trouve empreint dans ces deux monuments, dit M. Poletti, le caractère primitif de l'ordre architectonique, qu'on a depuis appelé dorien; et leur simplicité, leurs sculptures taillées dans le roc prouvent qu'ils remontent à la plus haute antiquité. On a cru, au lieu de deux tombeaux, y remarquer deux temples, élevés l'un près de l'autre, et précédés d'un portique à quatre colonnes, surmonté d'un entablement avec fronton, laissant apercevoir clairement l'architrave, la frise et la corniche. La frise est ornée de métopes et de triglyphes, qu'avec plus de raison peut-être que chez les Grecs on a engagés dans l'architrave, ce qui leur donne une bien meilleure apparence; car si les triglyphes représentent, comme on l'a prétendu, les têtes des poutres, il faut qu'ils ne sortent pas de l'architrave pour se maintenir en état de conservation. Cette manière dénote, au reste, une invention primitive. La corniche est ornée de denticules très-rapprochées, ressemblant à des solives sans séparation, comme cela a dû être dans l'origine. Le faite est terminé par un pignon de forme égyptienne, et par un ornement de fantaisie semblable à l'*ovicule* (2) des Grecs, et qui n'en est peut-être qu'une imitation. Les proportions des frontons sont très-belles, et chacun se termine aux angles par deux têtes de caractère tyrrhénien. »

Après avoir ainsi décrit l'origine de l'ordre étrusque, que tout le monde supposait italienne, M. Poletti cherche à démontrer que rien n'était plus facile que d'arriver, par le progrès naturel de l'art, à l'ordre dorien, qui n'est, après tout, qu'une modification de l'ordre étrusque.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans la troisième partie de son ouvrage, qui contient l'histoire des beaux-arts depuis l'origine de Rome jusqu'à l'empire. Qu'il nous suffise de rappeler que Rome, sous les rois et sous la république, n'eut d'autres artistes que les Étrusques; qu'eux seuls bâtirent ses temples et ses monuments; qu'eux seuls élevèrent des statues à ses divinités, qui étaient les

(1) *Opusc. de Bologne*, t. I, p. 43.

(2) Petit *ove* en architecture.

mêmes que celles de ses voisins, dont elle avait adopté la religion, les armes et tous les usages. Il serait trop long de retracer ici l'histoire que M. Poletti a fait des beaux-arts chez les Romains ; cette dernière époque étant d'ailleurs, en général, beaucoup plus connue que les précédentes, nous croyons pouvoir nous dispenser de nous y arrêter.

Nous ne partageons pas toutefois l'opinion de M. Poletti, qui veut que les Romains doivent tout aux Étrusques. Selon nous, ils ont emprunté aussi aux Latins et aux Sabins, car ils n'étaient eux-mêmes qu'un mélange de ces peuples.

Nous devons reconnaître en finissant que deux partis sont en présence, que deux systèmes diamétralement opposés se mesurent de l'œil, l'un faisant venir les Tyrrhéniens de la Grèce en Italie, l'autre soutenant que ces peuples ont émigré en Grèce à l'époque où ce pays était encore barbare. Tant que ces deux systèmes ne seront appuyés ou combattus que par des raisonnements et non par des preuves, on ne tranchera jamais une question, qui n'a pas d'ailleurs, selon nous, l'importance qu'on lui attribue. L'étude de l'histoire des origines des peuples, quand elle n'est pas fondée sur la connaissance des monuments et des caractères physiques des races, manque de toute base solide. C'est en vain que les philologues s'efforcent de débrouiller ces origines à l'aide de la comparaison des racines des mots ; nous voyons chaque jour avec peine des auteurs fort profonds publier des ouvrages, d'un très-grand mérite sans doute, sur la linguistique, mais qui au fond ne nous apprennent rien, ou bien peu de chose, en histoire.

L'histoire des peuples de l'Italie avant les Romains est encore à faire (1). Il est vrai que l'ouvrage de M. Micali a déjà répandu de grandes clartés sur cette époque primitive. C'est déjà beaucoup d'avoir amassé des matériaux, non pas complets, mais importants, pour la reconstruction d'un pareil édifice. M. Poletti, à son tour, a étudié les monuments en architecte habile, et peut-être nous apporte-t-il la pierre qui doit servir de base à la construction entière. Attendons encore avec patience ! Sans doute notre siècle verra s'élever cette œuvre patriotique, que les amis de la science historique en Italie voudraient déjà admirer debout.

Nous aurions désiré trouver dans l'ouvrage de M. Poletti les dessins des tombeaux (2) dont il nous fait la description, et une chronologie des faits historiques se rattachant, soit aux origines des peuples de l'Italie, soit aux monuments des Étrusques ; mais je conviens que cette chronologie est fort difficile à faire dans l'état actuel de la science.

En résumé, M. Poletti pense que la civilisation et les arts se sont développés

(1) Les ouvrages des Muller, Caylus, Winckelmann, Micali, et autres deviennent incomplets à mesure que l'on fait de nouvelles découvertes de monuments appartenant aux anciens peuples d'Italie.

(2) M. Micali a déjà donné, dans son grand Atlas, le dessin de deux tombeaux de Tarquinia, mais sans nous faire connaître leur caractère.

chez les Étrusques trois siècles au moins plus tôt qu'en Grèce ; il cite le témoignage de Tattien, qui appelle les Grecs des *imitateurs*, et de Pline, qui dit, à propos de Cléofante, qu'à son arrivée en Italie la peinture y avait atteint un haut degré de perfection. On admirait encore de son temps, ajoute-t-il, la fraîcheur de certains tableaux antérieurs à la fondation de Rome, et qu'on voyait à *Lavinium*, à *Ardés* et à *Cerc*. Ce qui est certain, c'est que les arts avaient conservé chez les Étrusques un caractère grave et sérieux à l'époque où les Grecs firent irruption dans Rome, et ce fut de ce moment que l'élégance de la Grèce bâta de nouveau leurs progrès, en leur imprimant un autre caractère.

Les études sur les monuments primitifs des peuples de la Péninsule prennent un grand essor en Italie, et le pape Grégoire XVI vient de les encourager par l'ouverture d'un Musée Étrusque à Rome. Nous devons nous en féliciter d'autant plus qu'à mesure que cette collection s'enrichira de nouvelles découvertes la science y trouvera un plus grand nombre de renseignements précieux à consulter. Toutes nos sympathies, tous nos encouragements sont également acquis aux hommes laborieux qui consacrent, comme M. Poletti, leurs veilles et leurs efforts à la recherche et à l'étude des monuments d'un âge curieux et trop longtemps ignoré.

A. RENZI,

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

COMPTES-RENDUS DE L'ADMINISTRATION DE LA JUSTICE CIVILE ET COMMERCIALE, ET DE L'ADMINISTRATION DE LA JUSTICE CRIMINELLE, EN FRANCE, PENDANT L'ANNÉE 1840.

Ce n'est pas une légère tâche que de rendre compte des deux énormes volumes, tout pleins de tableaux et de chiffres, que l'Institut Historique m'a fait l'honneur de me renvoyer.

Je commencerai par le compte rendu de la justice *civile et commerciale*.

Ce compte-rendu se divise en autant de parties que son titre suppose de degrés de juridiction. Ainsi il en a six, savoir : cour de cassation, cours royales, tribunaux civils de première instance, affaires commerciales, tribunaux de paix, conseils des prudhommes. Nous allons les parcourir successivement.

Le chiffre des pourvois en cassation formés en 1840 s'élève, dit le compte-rendu, à 549. Il en restait, au 31 décembre 1839, 591 autres dont la cour était déjà saisie ; ce qui donnait un total de 1140.

Il serait à désirer que, chaque année, le nombre des pourvois allât en diminuant ; ce serait la preuve que la justice se rend en France d'une manière plus parfaite, et en se conformant davantage aux lois. Malheureusement il n'en est

pas ainsi ; le compte-rendu nous apprend que le nombre des nouveaux pourvois est le même en 1840, à une unité près, qu'en 1839 ; en sorte que, s'il y a diminution, elle est réellement imperceptible, et qu'il faudrait bien des siècles pour que la cour se trouvât n'avoir plus rien à faire. Sachons gré cependant aux tribunaux de France de ce que dans les années antérieures, à partir de 1832, le chiffre des pourvois avait diminué d'une manière beaucoup plus sensible, puisque les calculs ministériels constatent, pour les trois années 1832, 1833 et 1834, une moyenne de 633 pourvois par année ; pour 1835, 1836 et 1837, une moyenne de 584 pourvois par année, et pour 1838, 1839 et 1840, une moyenne de 561. Cette progression décroissante est même d'autant plus remarquable qu'elle correspond à un accroissement annuel dans le nombre des arrêts rendus. Ce résultat satisfaisant atteste que, chaque jour, le nombre des questions douteuses en droit va diminuant ; que les magistrats, plus éclairés, comprennent et appliquent mieux la loi, et que les justiciables eux-mêmes ont un plus grand respect pour les décisions des tribunaux.

Une chose pourrait frapper au premier coup d'œil, en comparant le nombre des pourvois contre les jugements des cours royales au nombre des recours formés contre les jugements rendus par les tribunaux inférieurs, ceux de première instance d'abord, puis ceux des tribunaux de commerce, et même ceux des justices de paix : les pourvois contre les décisions des cours royales sont infiniment plus nombreux. D'après les raisons que nous venons de donner, faudrait-il en conclure que les magistrats composant les cours royales sont moins éclairés, moins scrupuleux dans l'application de la loi ? A Dieu ne plaise ! Ce serait une grave erreur. Pour s'expliquer cette différence, il faut savoir qu'elle tient uniquement à ce que c'est devant les cours royales que sont portées en dernier ressort toutes les contestations d'un grave intérêt, et que les différends jugés définitivement par les tribunaux de première instance, civils et de commerce, sont, en général, de trop peu d'importance pour que les parties condamnées n'hésitent pas un peu à recourir à LA VOIE COÛTEUSE du recours en cassation.

Ces raisons, je ne les invente pas ; elles sont énumérées au compte-rendu peu près textuellement. Eh bien, je ne sais pas s'il ressort pour mes lecteurs de ces paroles quelque chose de bien satisfaisant. Quant à moi, j'y vois quelque chose qui m'attriste. Si on ne recourt pas aussi souvent au grand moyen de la cassation au sujet des jugements rendus par les tribunaux inférieurs, c'est, dit-on : 1^o parce que les affaires jugées sont moins importantes ; 2^o parce que le recours est une voie coûteuse.

Qu'est-ce qu'une affaire importante ? Tout homme qui plaide trouve aussitôt son affaire importante. Ce qui est certain, c'est qu'elle l'est pour lui. Il se croit lésé dans sa fortune ou dans sa personne ; il réclame justice. Et vous lui dites : Taisez-vous, votre affaire est peu importante. Vous plaidez pour 15 ou 20,000 francs ; si donc ! Vous avez perdu votre cause, et vous voudriez en appeler.

lar en cassation ! Est-ce que cette somme est importante ? — Mais qu'est-ce donc qu'une somme importante ? 60 ou 80,000 fr. pour un riche ; 2 ou 3 millions pour tel ou tel banquier ne sont pas pour eux des sommes plus importantes que mes 10 ou 15,000 fr. pour moi. Voyez, je suis vieux ; ces 10 ou 15,000 fr. sont le fruit de mes longs labeurs ; c'est l'espoir d'une famille et le seul viatique qui me reste pour arriver à la commune demeure ; et l'iniquité me l'arrache ; et, parce qu'à vos yeux la somme est peu importante, il faut que je me taise et que je meure de faim ?

Le légiste répondra bien : En ce cas, poursuivez ; ayez recours à cassation. Qui vous empêche ?

Qui ?

Le compte-rendu va vous l'apprendre par la seconde raison qu'il donne, en reconnaissant que les parties condamnées doivent *hésiter à recourir à la voie courroucée du recours en cassation*.

La statistique est malheureusement sans entrailles ; elle est inflexible comme les chiffres ; mais les législateurs ne doivent pas l'être. Il y a un principe dans le Code qui demande l'égalité devant la loi. Législateurs, cette égalité existe-t-elle quand un recours en justice est facile, de votre aveu, aux riches, qui ont de quoi en payer les frais, et impossible aux pauvres, parce qu'ils ne sauraient les payer ?

Je demande pardon à mes lecteurs de cette sortie. Je me suis une fois dans ma vie heurté contre l'écueil que je signale, et j'en ai, malgré moi, gardé rancune.

La seconde partie de l'œuvre ministérielle embrasse le travail des cours royales. Les décisions de ces cours y sont considérées : 1^o en elles-mêmes, afin de constater l'importance des services rendus par chacune d'elles ; 2^o dans leurs rapports avec les jugements des tribunaux inférieurs soumis à leur critique ; 3^o enfin dans leurs rapports avec les différentes parties de notre législation.

En l'année 1840, y compris l'arriéré légué par l'année précédente, il y avait pendantes, devant les cours royales, 17,929 affaires, dont 741 avaient été portées directement devant les cours royales, soit pour l'interprétation ou l'exécution d'arrêts précédemment émanés d'elles, soit en matière électorale, sur l'appel d'arrêts de l'autorité administrative ; et 17,188 venaient sur l'appel des décisions des tribunaux inférieurs. 11,539 ont été terminées dans l'année, soit par des arrêts contradictoires, soit par des arrêts par défaut, ou enfin par transaction et radiation. Les cours royales ont rendu, en 1840, 216 arrêts *contradictaires* plus que les années précédentes, et le ministre fait espérer que, grâce à leur zèle persévérant, tout arriéré disparaîtra bientôt ; ce qui est fort à désirer, car, si un procès est déjà un mal, la lenteur d'un procès est cent fois pire encore.

La troisième partie du compte-rendu embrasse les travaux des tribunaux de première instance.

En matière civile, ces tribunaux ont été saisis, en 1840, de 125,051 affaires, auxquelles il faut encore en joindre 50,319 autres, dont les rôles restaient chargés en 1839 expirant; ce qui, avec 5,832 causes réinscrites, et 1,538 reportées à l'audience sur opposition à des jugements par défaut, rendus avant le 1^{er} janvier 1840, donne le chiffre total et passablement nourri de 182,940 affaires civiles à juger par les 361 tribunaux du royaume. C'est une assez belle cure offerte aux gens de loi, il faut en convenir. 135,119 de ces affaires ont été jugées en 1840; à quoi joignant les radiations provenant de transaction, de désistement ou d'abandon, le tout faisant 30,513, il ne restait plus, au 31 décembre 1840, que 47,831 affaires à terminer. L'arriéré de 1839 était de 50,519. Il y a donc eu diminution, même assez notable.

Tout le monde sait qu'il y a des procès qu'on accuse d'être sans fin; la durée des procès est donc un point intéressant à constater. A Paris on ne l'a pas pu, à cause de leur grand nombre; pour toutes les autres cours du royaume la chose a été exécutée. Celles-ci ont pour leur part, en déduisant les affaires de Paris, 125,205 causes. 38 sur 100 ont été terminées dans les trois mois de leur inscription; 18 sur 100 l'ont été du troisième au sixième mois; 25 sur 100 du sixième au douzième mois; 13 sur 100 dans la deuxième année; 6 sur 1,000 après deux ans.

Je n'omettrai pas ici un point qui a surtout un côté moral. Il résulte, du compte-rendu, des renseignements recueillis, qu'il a été porté devant les 361 tribunaux du royaume, en 1840, 21 demandes en désaveu de paternité, dont 11 ont été accueillies et 9 rejetées; 17 demandes en nullité de mariage, dont 13 ont été accueillies et 4 rejetées; 940 demandes en séparation de corps ont été jugées, dont 882 avaient été intentées par les femmes, et 58 seulement par les maris. Le nombre des actes d'adoption s'est élevé à 87, et les motifs en ont été puisés dans les sentiments d'affection que des soins et des secours donnés aux adoptés pendant leur minorité avaient fait naître entre eux et les adoptants.

Les lecteurs comprendront bien qu'il m'est impossible de leur représenter tous les calculs et tous les tableaux que renferme ce compte-rendu. Comme ces choses-là ne s'analysent pas, je referais ainsi, et beaucoup moins bien, l'ouvrage entier. Je me borne à rappeler les principaux points qui peuvent intéresser, et surtout ceux qui pourraient exciter quelque discussion dans l'Institut Historique. J'omets donc un grand nombre de faits, que j'invite les amateurs à chercher dans le volume, s'ils en ont besoin, et j'arrive aux affaires commerciales.

Il n'y a pas, à proprement parler, des tribunaux de commerce dans toutes les localités. Des tribunaux spéciaux pour les affaires commerciales n'ont été établis que dans les arrondissements où la multiplicité des transactions, et, par suite, des différends qu'elles engendrent, a rendu cette création nécessaire; dans les autres arrondissements, ces affaires aboutissent aux tribunaux civils, qui tiennent des audiences exclusivement consacrées à ces affaires, et qu'on appelle, à leur égard, *juger commercialement*.

Le nombre des affaires commerciales portées devant les tribunaux, en 1840, est de 164,449, auxquelles ajoutant 5,828 autres légues par l'année précédente, on trouve 170,275. — 164,190 d'entre elles ont été terminées, c'est-à-dire autant qu'il en avait été inscrit pendant l'année, et un assez grand nombre encore sur l'arriéré.

Le nombre des faillites soumises aux tribunaux a été de 3,709, et vous savez qu'à beaucoup près toutes n'y vont pas. Parmi ces faillites, il ne s'en est trouvé que 1,826 dont l'excédant du passif sur l'actif ait pu être indiqué; et ce passif, déduction faite de l'actif présenté par les bilans, ne s'est pas élevé à moins de 123,194,066 fr. Ici le compte-rendu ajoute un renseignement dont je ne sens pas bien la portée. Il dit : ce serait, *en moyenne*, 64,685 fr. par faillite. Il me semble qu'ici la statistique n'est pas d'un grand secours, puisque la moyenne qu'elle donne est nécessairement une erreur, et ne peut même que par hasard se trouver un à peu près.

Il n'y a eu aucune faillite ouverte dans la Corse pendant cette année. Une seule l'a été dans la Lozère. Heureux départements, si toutefois le commerce y prospère!

Les travaux des juges de paix sont la matière de la cinquième partie du *Compte-rendu*. Ils y sont exposés avec beaucoup de détails, par canton, par arrondissement, par département, et par ressort de cours royales. Le tableau qui les présente est divisé en trois parties, pour répondre à la triple nature des attributions de ces magistrats. La première est relative aux affaires dont ils ont connu comme juges; la seconde, à celles dans lesquelles ils sont intervenus comme conciliateurs; la troisième, aux actes principaux accomplis par eux extra-judiciairement, tels qu'appositions ou levées de scellés, etc. Ces tribunaux sont au nombre de 2,846. Ils ont jugé dans l'année 901,089 causes, et il ne leur en restait, au 31 décembre 1840, que 9,351 à terminer.

Depuis 1838, le nombre des affaires portées devant les tribunaux de justice de paix s'est accru d'une manière énorme; mais cet accroissement est en réalité un bienfait. Il s'explique très-bien, et par l'extension de la compétence des juges de paix, et par la faculté que la loi du 25 mai 1838 a donnée aux plaideurs d'arriver sans frais devant la justice, et enfin par l'augmentation de la population et les développements incessants de l'industrie, du commerce et des transactions de toute espèce, qui doivent nécessairement engendrer de plus nombreux différends.

La sixième et dernière partie du *Compte-rendu* concerne les conseils des prudhommes, institués dans un petit nombre de villes de fabriques, pour régler les différends entre les fabricants, les chefs d'atelier, les ouvriers, les compagnons et apprentis. Ces conseils réunissent, comme les juges de paix, le double caractère de conciliateurs et de juges. Leur nombre est encore très-limité; 64 seulement ont été organisés, et il n'y en a pas eu plus de 59 en exercice pendant 1840. Ces 59 conseils ont été saisis, en 1840, de 15,578 contestations.

571 de moins qu'en 1829. Sur le nombre, 98 pour 100 de ces affaires ont été renvoyées devant le bureau général pour être jugées. De celles-ci, 468 seulement y sont parvenues, les autres s'étant terminées par des transactions.

Après avoir ainsi examiné, avec soin, le premier des deux volumes que l'Institut Historique m'a renvoyés, j'arrivais, plein d'ardeur, au second, dans l'intention d'en rendre compte de mon mieux ; mais, en le lisant, je me suis aperçu que réellement il ressemblait, à peu près en tout, à celui de 1839. Deux fois je me suis efforcé de trouver quelque chose de nouveau à vous en dire : *Dis patriæ cecidére manus*.

Je prie donc mes lecteurs de m'excuser si je ne leur donne aucun détail sur le compte-rendu de la justice criminelle ; je n'aurais pu que répéter mon rapport de l'année dernière ; et c'est bien assez qu'on ait pu le lire une fois dans le Journal de l'Institut Historique.

J.-L. VINCENT,

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

* La 1^{re} classe (*Histoire générale et Histoire de France*) s'est assemblée le mercredi 3 août, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Vingt membres sont présents.

M. le secrétaire lit une lettre de notre collègue M. Froment, correspondant à Annonay (Ardèche), dans laquelle il fait part de plusieurs découvertes relatives à l'histoire et à l'archéologie. Nous ne dirons rien du volume que M. Froment a trouvé au couvent de Bonnefoi (Ardèche), près du mont Mégène, et qui renferme de nombreux fragments d'auteurs anciens et modernes, entre autres les six livres qui nous restent du grand ouvrage de Varron sur la langue latine : tous ces fragments sont connus et n'offrent plus l'intérêt de la nouveauté. Il n'en doit pas être de même des *Pièces authentiques du procès que l'Inquisition fit à une prétendue sorcière, à Montpezat (Ardèche), en 1519*. Tout ce qui peut servir à constater l'existence régulière et à faire mieux connaître les actes de l'Inquisition dans notre pays mérite l'attention de l'Institut Historique. La sorcière dont il s'agit ici, et qui se disait en correspondance avec le diable, se nommait Catherine Peyretonné Delaë. Elle fut condamnée par le Père Brasy, de l'ordre

des Frères Mineurs, du couvent d'Aubenas, alors inquisiteur du diocèse du Vivarais, suivant acte authentique reçu, en 1519, par Simon Valentin, notaire public à Montpezat (ville basse), où toutes les pièces du procès existent encore. « J'espère, dit M. Froment, les avoir bientôt à ma disposition, et en tirer parti pour l'histoire de notre vieux pays et des idiomes qui y sont parlés. Ces pièces prouvent incontestablement que l'Inquisition existait alors dans le Vivarais, comme elle a dû exister, à la même époque, dans la plus grande partie de la France, quoi qu'en disent certaines personnes qui s'efforcent de contredire et même de falsifier les faits historiques les mieux établis. » — La classe décide qu'il sera écrit à M. Froment pour lui demander une copie des pièces les plus intéressantes de ce procès. — La seconde partie de sa lettre, contenant quelques documents sur Joyeuse, Rozières et La Veyrune (Ardèche), est renvoyée au comité du journal. (Voyez la chronique de la prochaine livraison.)

La classe reçoit les ouvrages suivants : *Abregé de l'Histoire moderne*, par notre collègue M. F. Ragon, inspecteur de l'Académie de Paris ; 3 vol. in-8° (rapporteur, M. Dufey, de l'Yonne) ; *Archivio storico italiano, ossia Raccolta di opere e documenti finora inediti o divenuti rarissimi, riguardanti la storia d'Italia* ; tome I^{er}, in-8°, Florence, 1842, chez Giov. Pietro Vieusseux, éditeur (rapporteur, M. Renzi) ; *Compte-rendu des travaux de l'Académie Tibérine pendant l'année 1841*, par notre collègue M. le chevalier Fabi-Montani (rapporteur, M. Renzi) ; *Éloge de monseigneur Antinori*, par le même.

M. Le Gley, archiviste général du département du Nord, présenté comme membre correspondant par MM. le chevalier de La Basse-Mouturie et Renzi, est admis à l'unanimité, sur les conclusions de M. Huillard-Bréholles, rapporteur.

M. Dufey (de l'Yonne) fait un rapport sur l'*Histoire de Franco par demandes et par réponses*, de notre collègue M. Lagarrigue. — Renvoi au comité du journal.

M. Huillard-Bréholles rend compte à la classe d'une *Notice manuscrite sur le grand incendie de Saint-Malo en 1661*, par notre collègue M. l'abbé Manet. Le travail de M. Manet est renvoyé au comité du journal avec les modifications proposées par le rapporteur. (Voyez la chronique de la précédente livraison, page 314.)

*. Le mercredi 10 août, séance de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*), sous la présidence de M. Leudière. — Dix-huit membres sont présents.

M. le secrétaire lit une lettre de M. Marin de La Voye, professeur de littérature française au collège militaire de la Compagnie des Indes-Orientales (Angleterre), lequel fait hommage à l'Institut Historique de deux exemplaires de son *Nouveau Dictionnaire anglais-français et français-anglais*, ouvrage très-complet, donnant la solution d'un grand nombre de difficultés négligées jus-

qu'à ce jour par tous les auteurs de dictionnaires. (M. Leuclerc est nommé rapporteur.)

M. Renzi communique à la classe une lettre de notre collègue M. Boyue, bibliothécaire de la ville de Limoges, dont la première partie, relative à des découvertes archéologiques, est renvoyée à la 4^e classe.

La deuxième partie est une *Épître à Damon sur le bonheur que le sage trouve dans la culture des arts, dans le calme des passions et dans l'indépendance du caractère*. La lecture de cette épître, faite par M. le secrétaire, est écoutée avec attention. Les vers en sont simples et purs, et respirent ce calme d'un cœur tranquille qu'a voulu peindre l'auteur.

M. Trémolière, secrétaire-adjoint, lit un *Fragment sur la littérature finnoise*, accompagné de citations : c'est l'œuvre d'un de nos plus nouveaux collègues, M. le docteur Schultz, correspondant à Saint-Petersbourg. M. Schultz, dont la langue maternelle est le finnois, était plus en état que personne de donner à la classe et à la société une idée de cette littérature, à peu près inconnue en France. Le fragment qu'il nous a communiqué est digne de l'attention de l'Institut Historique ; d'autres le suivront plus tard. La littérature finnoise est riche en œuvres poétiques qui doivent renfermer des documents précieux pour l'histoire des langues, des peuples et des anciennes religions du Nord. (Voyez la page 328 de la présente livraison.)

La classe prie M. Schultz de lui envoyer, lorsqu'il sera rentré dans ses foyers, une traduction de l'épopée finnoise dont il parle dans sa notice, et toutes les notions historiques qu'il pourra recueillir sur les Esthoniens et les Finnois. M. Schultz voyage en ce moment dans les provinces caucasiennes : le fruit de ses observations est destiné à l'Institut Historique, dont il a voulu recevoir des instructions avant son départ.

* * La 3^e classe (*Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) s'est assemblée le mercredi 17 août, sous la présidence de M. l'abbé Badiche. — Vingt-deux membres sont présents.

M. le secrétaire lit une lettre de M. le chevalier Peruzzi, ministre résident de Toscane à Paris, qui offre à la Société, de la part de S. A. I. R. le Grand Duc de Toscane, deux volumes grand in-4^o, contenant les *Actes des congrès scientifiques d'Italie, tenus à Pise en 1839 et à Florence en 1841*. (M. Bernard Julien est chargé de faire un rapport sur ces deux volumes à l'assemblée générale; voyez la page 334 de la présente livraison.) Ils seront ensuite placés dans notre bibliothèque, suivant le désir manifesté par l'illustre donateur. — Des remerciements sont votés à S. A. I. R. pour ce nouvel acte de munificence envers l'Institut Historique.

M. Renzi communique à la classe une lettre de notre collègue M. le docteur Victor Martin de Moussy, lequel annonce qu'il a été fort bien accueilli par nos correspondants de Rio-Janeiro. Il va visiter les principaux États de l'Amérique

du Sud, et promet d'envoyer le résultat de ses études à l'Institut Historique.

La classe reçoit les ouvrages suivants : *Propagation de la culture du mûrier et du ver à soie*, par notre collègue M. le docteur Lortet, de Lyon (rapporteur, M. Ch. Favrot); *De l'importance du Rhône*, par le même; *Revue étrangère et française de législation*, de M. Feelix; *la Nouvelle Jérusalem*. (M. l'abbé Badiche est prié d'examiner ce dernier ouvrage.)

Le même membre lit un rapport sur les ouvrages de notre collègue M. Marquet-Vasselot, directeur en retraite des maisons centrales. Ces ouvrages, qui se composent de six volumes in-8° et de trois brochures, sont le fruit des réflexions et de l'expérience d'un homme qui a passé plus de trente ans de sa vie à diriger les prisons.

Il s'engage à la suite de ce rapport une discussion à laquelle se mêlent successivement la plupart des membres présents à la séance. Si les orateurs ne sont pas entièrement d'accord sur le meilleur système pénitentiaire, tous sont néanmoins d'avis que, ce qu'il y a de plus important, c'est d'avoir de bons gardiens, et que les meilleurs, les seuls bons gardiens peut-être, seraient des religieux, au cœur plein de charité, dont l'habit et le caractère imposeraient aux prisonniers. — Le rapport de M. l'abbé Badiche est renvoyé, à l'unanimité, au comité du journal.

*. Le mercredi 24 août, séance de la 4^e classe (*Histoire des Beaux-Arts*), sous la présidence de M. E. Breton. — Seize membres sont présents.

M. Renzi communique à la classe une lettre de notre collègue M. Boyssé, par laquelle il annonce quelques découvertes archéologiques faites à Limoges et dans le département de la Haute-Vienne. En voici l'analyse.

Des fouilles ont mis au jour des débris de monuments gaulois et de thermes romains auprès du village de *Therme*, qui, bâti sur ces ruines antiques, en a conservé le nom. — Dans la commune de Laroche-la-Belle, renommée par la première bataille qu'y gagna contre la Ligue Henri IV à l'âge de seize ans, on a découvert dans les champs, à Jious, un groupe en granit, de grandeur naturelle, représentant Jupiter et Ganymède. A Limoges enfin, où la découverte des jardins qu'on dit être ceux de Duratien, reconnu par César pour le premier des Celtes, avait déjà excité la curiosité, le nivellement de la rue Saint-Esprit ayant nécessité un défoncement de plus d'un mètre, dans un quartier protégé, dès les temps les plus anciens, par une tour qui flanquait l'enceinte de cette partie de la ville et qui plus d'une fois a soutenu de vigoureux assauts, on a déjà trouvé dans les décombres, avec des pierres portant encore des traces de feu, dix médailles d'un bel or, parfaitement conservées. Ces médailles ont failli être vendues à un orfèvre qui en offrait 22 fr. 50 c. la pièce, et n'ont été conservées que par le dévouement d'un ami de la science, M. Fournier, architecte-voyer de la ville de Limoges, lequel veut en faire don à la commune, à la condition qu'elle se décidera à créer un Musée. Celles qui ont été communiquées à

M. Boyssé, au nombre de huit, appartiennent au règne d'Auguste et sont de grandeur moyenne. Il n'a pas pu les estamper, les têtes étant d'un trop bas relief; mais il a donné dans sa lettre une notice assez détaillée sur chacune de ces médailles, dont les sujets sont connus, ainsi qu'il le dit lui-même.

M. le secrétaire lit une lettre de M. Valentin Glacchetti, savant Vénitien, présenté comme membre correspondant par MM. le marquis de Pastoret et Renzi. — Sont nommés commissaires pour l'examen de cette candidature MM. le marquis de Pastoret, E. Breton et Renzi. (M. de Pastoret, rapporteur.)

M. E. Breton est appelé à la tribune pour lire son rapport sur un travail de notre collègue M. l'abbé Devic, intitulé : *Mémoire sur une ville gauloise du Beauvoisis, appelée par César Bratuspantium*. M. E. Breton apprécie avec acclarté ordinaire et s'efforce de faire sentir à la classe tout le mérite de ce bon travail, qu'il déclare fait avec conscience, plein d'érudition, et l'unique post-être où l'on trouve sur ce point obscur de géographie historique des données positives et que l'histoire puisse accepter. Il fait ensuite observer que ce mémoire ne pourrait pas, tel qu'il est, trouver place en entier dans notre journal, à cause de son étendue; mais il serait facile d'en retrancher quelques passages, avec le consentement de l'auteur, sans diminuer en rien le mérite de l'ouvrage. Une discussion s'engage à ce sujet : y prennent part MM. E. Garay de Monglave, E. Breton, Brillouin et Renzi. Ce dernier voudrait, comme le rapporteur, qu'on pût réduire le manuscrit à deux feuilles d'impression, au moyen de quelques retranchements, et le publier en deux fois dans le journal de l'Institut Historique. M. de Monglave partage cet avis, et propose de charger le rapporteur, M. E. Breton, d'obtenir l'assentiment de l'auteur. M. E. Breton accepte volontiers cette mission, et fera connaître à la classe le résultat de sa correspondance avec M. Devic.

M. Brillouin lit ensuite un mémoire qui a pour titre : *Essai historique sur quelques antiquités du département de l'Aube (Bar-sur-Aube)*. Ce mémoire plein d'intérêt est renvoyé, à l'unanimité, au comité du journal.

., L'assemblée générale du mois d'août (les quatre classes réunies) a eu lieu le vendredi 26 août 1842. — Trente-sept membres sont présents.

M. le vice-secrétaire lit une lettre de M. le prince de la Moskowa, qui fait hommage à la société de son livre *Sur les Régences en France*. L'ouvrage est renvoyé à la 1^{re} classe, qui le soumettra à l'examen d'un rapporteur.

Notre collègue M. Mary-Lafon dépose sur le bureau sa brochure intitulée : *Coutumes et privilèges de la ville de la Française. (Tarn-et-Garonne)*, et un exemplaire de son drame en vers, *le Maréchal de Montluc*.

M. le vice-secrétaire lit la nomenclature des ouvrages offerts à la société pendant le mois d'août. — Des remerciements sont votés aux donateurs, et en particulier à M. le prince de la Moskowa et à M. Mary-Lafon.

L'ordre du jour appelle la sanction par l'assemblée générale de l'élection de

M. La Glay, archiviste général du département du Nord, présenté comme membre correspondant par MM. le chevalier de La Basse-Mouturie et Renzi, et déjà admis par la 1^{re} classe, sur le rapport de M. Huillard-Bréholles. — Cette élection est sanctionnée, à l'unanimité, au scrutin secret.

Après une assez longue discussion sur les affaires intérieures de la société, M. Bernard-Jullien monte à la tribune et lit un rapport sur les *Comptes-rendus des congrès scientifiques d'Italie*, tenus à Pise en 1839 et à Florence en 1841. (Voyez la page 334 de la présente livraison.) Cette lecture achevée, M. Mary-Lafon demande que M. Bernard-Jullien ajoute à son rapport quelques citations qui fassent mieux connaître la nature des travaux qui ont occupé les congrès italiens. M. Jullien répond que les mémoires et discours originaux ne se trouvant pas dans les volumes confiés à son examen, mais seulement les procès-verbaux des séances, que l'on ne pourrait guère citer textuellement. La classe, consultée à ce sujet, penche vers l'avis de M. Mary-Lafon, et engage M. Jullien à donner quelques nouveaux détails sur les matières traitées dans les deux congrès. — Ce rapport est renvoyé à l'unanimité au comité du journal.

CHRONIQUE.

L'Institut Historique vient de perdre un de ses membres les plus actifs, les plus dévoués, M. Arsène Philippet, chef d'institution à Grandvilliers (Oise). Né à Beauvais le 10 décembre 1786, Philippet, après avoir fait de bonnes études, entra au service, le 25 novembre 1806, dans le 43^e de ligne, au camp de Vimereux, près de Boulogne-sur-Mer. C'était l'époque où Napoléon rêvait encore sa merveilleuse descente sur les côtes d'Angleterre. Après avoir été secrétaire de deux majors, il fut nommé fourrier le 14 août 1807, et partit, le 4 février suivant, pour l'Espagne. A Angoulême on le chargea de commander un détachement de toutes armes qui se rendait à Bayonne. Là le général Rey le nomma sergent-major, en récompense de sa conduite à la tête de ce détachement. Nous le retrouvons, en juin et en juillet 1808, à la prise du château de Monte-Torreno, sous le général Habert, et à l'attaque de Saragosse, où il fait partie de l'aile droite. C'était à quatre heures du matin ; nos troupes, arrivées près des jardins qui longent l'Ebre, sont assaillies par un feu bien nourri qui part de toutes les clôtures crénelées et d'une batterie élevée sur le milieu de la route. Les difficultés d'un terrain coupé de haies et de bâtiments les empêchent de se former en bataille ; elles ne peuvent brûler une amorce, et perdent plusieurs soldats et quelques officiers. Dans cette position difficile, le général, avec une seule pièce de 8, fait battre en brèche la muraille. Le 2^e de la Vistule monte à l'assaut et s'empare du couvent de Saint-Joseph, dont les portes lui servent à jeter un pont sur la route coupée. La pièce de 8 est renforcée d'une seconde de même calibre, que les canonniers essayent de transporter à bras par dessus

ce pont improvisé. Il s'affaisse sous le poids, se brise, et la pièce roule au fond du fossé. Le feu des Espagnols redouble ; plusieurs artilleurs sont foudroyés ; d'autres tombent dans le précipice à côté du canon qu'ils s'efforcent de ramener. Déjà les Français battent en retraite. Faudra-t-il abandonner cette pièce à l'ennemi ? Malgré les ordres des chefs, aucun soldat ne bouge pour aller aider les canonniers. C'est alors que Philippet se dévoue, suivi d'une douzaine de braves, et la pièce est sauvée. Le général l'embrasse et lui promet la croix. Il est mort quarante-quatre ans plus tard, sans l'avoir obtenue.

Après s'être encore distingué à Caparoso, Vittoria, Milagro, Tolosa, Lérins, Tudela, Viana, Logrono, Burgos, Madrid, Medina del Campo et Tordesillas, il est fait prisonnier de guerre, dans les plaines de Toro, à la tête d'un détachement du 43^e. Ce ne fut pas toutefois sans une vigoureuse résistance, sans avoir perdu plusieurs de ses hommes, et sans avoir été blessé à la tête et à la main.

Jeté successivement dans les prisons de Toro, de Ciudad-Rodrigo et du fort de la Conception (sur la frontière de Portugal), il est rejoint dans cette citadelle par M. Marbot, capitaine aide de camp du prince de Neuchâtel, avec lequel il se lie d'une étroite amitié. Quinze jours après ils sont au château d'Albuquerque, où ils séjournent quatre mois et demi ; puis on les embarque sur la *Guediana*, mouillée à Ayamonte, et enfin sur les pontons de Cadix.

Après l'évasion de la *Vieille-Castille*, le 15 mai 1810, c'est vainement que Philippet et ses compagnons d'infortune essaient de s'enfuir. Dans une de ces tentatives il est brulé au pied gauche. Le 10 juillet suivant, on le transfère en Angleterre, à Port-Chester. Quatre ans après, le 18 mai 1814, il débarquait à Cherbourg, et, rendu à la liberté, revoyait sa patrie et sa famille.

Deux ans plus tard, nous le retrouvons préfet des études et régent de sixième au collège de Gisors, régent de troisième dans le même collège en 1817, maître de pension à Amiens en 1821, et à Grandvilliers en 1832.

C'est là qu'il vient de mourir, le 30 août, robuste encore, à l'âge de cinquante-six ans, entouré d'une compagne chérie et de quatre enfants dont il était l'unique ressource, l'unique espérance. Philippet laisse de vifs regrets dans l'âme de tous ceux qui l'ont connu. C'était un homme droit, juste, d'une probité à toute épreuve, d'un dévouement que son calme apparent ne faisait pas soupçonner. Sujet peu brillant au premier aspect, il possédait un fonds de connaissances aussi variées que solides, qui le rendait propre à toutes les carrières qu'il eût voulu suivre. Membre zélé de l'Institut Historique, il profitait de tous les moments de loisir que lui laissaient les pénibles fonctions de l'enseignement pour rédiger les notes qu'il avait recueillies dans ses campagnes et dans sa longue captivité. Il venait aussi d'achever deux comédies qu'il destinait au Théâtre-Français, et allait mettre la dernière main à un cours de grammaire, fruit de ses observations, et conçu sur un plan nouveau. Il est bien à désirer que ces divers ouvrages ne soient pas perdus pour l'histoire, pour la littérature et pour la science.

— Notre collègue M. Ubertain, proviseur du collège royal de Bastia (Corse), a communiqué à l'Institut Historique une notice pleine d'intérêt sur un Génois dont le nom et les services méritent d'être tirés de l'oubli. Malheureusement, le défaut d'espace ne nous permet pas d'insérer cette biographie en entier, avec les judicieuses réflexions qui l'accompagnent.

Au-dessus de la porte d'entrée de l'ancien couvent des Jésuites, à Bastia, on lisait jadis l'inscription suivante, gravée sur une tablette en marbre et surmontée d'un buste en marbre blanc :

DOM

THOMAS RAGIO, JO. ANTONII FILIO,
MAGNIS EXTERORUM PRINCIPUM HONORIBUS PERFUNCTO,
DE PATRIA, DE FAMILIA, DE PAUPERIBUS OPTIMÈ MERITO,
SOCIETAS JESU
CUI HOC BASTIENSE COLLEGIUM CONDIDIT,
GENUENSE AMPLIFICAVIT
LUCULENTUM INSUPER SACELLUM EXTRUXIT,
MULTIPICIS (1) BENEFICII MEMOR POSUIT,
ANNO DOMINI M. DC. XXXV.

Le couvent des Jésuites ayant depuis été affecté à une autre destination, ce changement a amené la démolition de la porte d'entrée, et, par conséquent, le déplacement du buste et de l'inscription. L'un et l'autre, enlevés au milieu de l'indifférence générale, ont été sauvés de la destruction qui les menaçait. Cette épigraphe commémorative a frappé M. Ubertain ; il s'est mis à l'œuvre, et, malgré l'insuffisance des documents, ses recherches l'ont mis à même de donner le commentaire exact d'une inscription d'autant plus précieuse qu'elle conserve le souvenir d'un homme de bien.

Thomas Ragio dut le jour à Antoine Ragio, noble génois, qui fut élu à deux reprises doge de la république de Gènes. Il était donc appelé par sa naissance et par la haute position sociale de son père aux plus importantes dignités dans son pays. Cependant, en 1568, Thomas Ragio était trésorier général du roi d'Espagne Philippe II, le prince en apparence le plus riche de la chrétienté, et son ambassadeur auprès de la fameuse reine d'Angleterre Élisabeth. L'exercice de fonctions si élevées, si délicates, si diverses, atteste à la fois le caractère honorable et la capacité politique de Thomas Ragio, surtout si l'on songe combien Philippe II était défiant à l'égard de ceux auxquels il remettait le soin des affaires publiques.

Mais, dira-t-on, pourquoi Thomas Ragio avait-il quitté sa patrie ? La cause de ce départ est inconnue. On sait seulement que les troubles qui agiterent Gènes à cette époque, la mésintelligence qui éclata entre les nobles anciens et les no-

(1) Sans doute pour *multiplicis*.

bles nouveaux, les exigences du parti qui demeura vainqueur durent contraindre plusieurs familles anciennes à s'expatrier; peut-être Thomas Ragio fut-il entraîné dans ce mouvement d'émigration forcée. Mais, si tout porte à croire que, pendant la plus grande partie de sa vie, il resta éloigné de Gênes, et, par conséquent, étranger aux affaires de sa patrie, il lui conserva, du moins, toute l'affection d'un enfant dévoué. C'est ce que prouve le noble emploi qu'il sut faire d'une opulence noblement acquise. En effet, il a fondé à ses frais : 1° un collège de Jésuites à Bastia; 2° il a fait bâtir plusieurs chapelles dans l'église de ces mêmes religieux à Gênes; 3° il a assuré des secours quotidiens aux pauvres de Gênes; 4° il a fait construire et équiper, pour le service de la république, une galère, à l'entretien de laquelle il a pourvu par une dotation perpétuelle. Cette galère fut appelée *Ragio*.

On ignore l'année de sa mort ainsi que celle de sa naissance; mais ses bienfaits lui survécurent. Le collège des Jésuites de Bastia a été, pour la Corse entière, un immense bienfait, et la plupart des illustrations de ce pays sont dues à cette création toute chrétienne. C'est ici le lieu de remarquer que, si les Corses ont pu trouver oppressive la domination génoise, cette domination n'a été ni sans utilité, ni sans grandeur; que Gênes a doté la Corse de presque tous ses monuments religieux, civils et militaires; qu'il serait temps d'oublier le mal en faveur du bien, et surtout d'honorer dans la personne de Thomas Ragio un de ces hommes purs de tout excès, qui consolent l'humanité par leurs vertus.

— La fabrique de l'église Saint-Sulpice, à Paris, qui, depuis 1836, s'occupe de l'achèvement intérieur de ce monument, vient d'obtenir du conseil municipal la moitié de la somme nécessaire pour la restauration de la chapelle de la Vierge.

Des travaux considérables de marbrerie, peintures, sculptares et dorures, vont être immédiatement commencés sous la direction de M. Victor Baltard, architecte, chargé de la conservation des monuments d'arts de la ville.

Très-prochainement, M. Hem, membre de l'Institut, livrera au culte la chapelle des Morts, dont les fresques lui ont été confiées.

D'autres grands travaux d'art seront successivement entrepris, et tout fait espérer qu'en 1846, c'est-à-dire après seulement dix années d'exécution aux frais communs de la ville et de la fabrique, ce monument, l'un des plus importants de la capitale, aura reçu le complément de sa décoration intérieure.

Immédiatement après on s'occupera des travaux extérieurs, notamment de l'achèvement de la tour du Sud, que le célèbre Chalgrin devait rendre entièrement semblable à la tour du Nord, mais qu'il ne put terminer à cause des événements de 1789.

Ce grand travail, qui, d'après les devis soumis en 1840 à la commission des bâtiments civils, ne doit s'élever qu'à la somme d'environ 500,000 fr., est d'autant plus désirable que l'aspect de la tour du Sud fait une fâcheuse dispareté avec le développement imposant du grand portail.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Rapport de la Commission des Monuments historiques de la Gironde, présenté, le 21 août 1841, à M. le baron Sers, préfet du département, par notre collègue M. Rabanis, président de la commission, et Ferdinand Leroy, secrétaire-rapporteur; suivi d'un *Classement général des monuments historiques jugés dignes d'être décrits et conservés*; forte brochure in-8°.

Recueil des travaux de la Société libre d'Agriculture, des Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure; 2^e série, tome Ier, 1841.

Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de l'Aube; année 1841, in-8°.

Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Dijon. — Séance publique du 31 juillet 1841; livraison in-8°.

Annales de la Société d'Émulation du département des Vosges, tome IV, 1^{er} cahier, in-8°.

Rapport sur l'Institution agricole des Jeunes Orphelins, établie à Draguignan, fait à l'Académie royale de Bordeaux, le 24 novembre 1840, par M. Valade Gabel; brochure in-8°.

Description historique de l'Église et de la Chapelle de Saint-Germer de Flay (Oise), par M. l'abbé J. Corblet; brochure in-8°; 1842.

Annuaire de l'arrondissement de Falaise, publié par la Société académique de cet arrondissement; septième année, 1 vol. in-32; 1842.

Bulletin de l'Alliance des Arts, sous la direction de Paul Lacroix (bibliophile Jacob) pour les livres, et de T. Thoret pour les tableaux; les six premières livraisons, in-8°.

Atti della prima riunione degli Scienziati Italiani, tenuta in Pisa nell' ottobre 1839, e della terza riunione, tenuta in Firenze nell' settembre 1841; deux volumes in-4°, offerts à la Société par S. A. I. R. le grand duc de Toscane.

Des Peuples et des Arts primitifs de l'Italie, par M. Luigi Poletti, architecte et professeur à Rome; cahier in-folio (en italien).

Notice sur une petite Statue de bronze trouvée à Eabarre, au milieu de débris d'objets d'art, le 18 juillet 1840, par notre collègue M. Gauthier-Stirum, maire de la ville de Seurre (Côte-d'Or), ornée de lithographies exécutées d'après les dessins de l'auteur; cahier in-folio; Paris, 1842.

Mémoire sur les bibliothèques publiques et les principales bibliothèques particulières du département du Nord, par M. Le Glay, correspondant de l'Institut de France (*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*); 1 vol. in-8°; 1841.

Nouveau Lexique français-anglais et anglais-français, contenant, outre une infinité de mots nouveaux, de termes de commerce, de marine, etc., la solution des difficultés que présentent les verbes et les substantifs dans les deux langues,

par notre collègue M. Marin de La Voie, professeur de littérature française à l'Établissement Militaire de la Compagnie des Indes-Orientales; un très-fort volume in-12; Londres, 1842.

Grammaire française, dédiée à l'Académie Française, et en particulier à M. Victor Hugo, l'un de ses membres, par M. Louis Direy, professeur de l'Université; 1842.

Plan de Calais sous la domination anglaise, donnée par notre collègue M. Charles, de Reims.

Théorie de la Prosodie latine, par M.-W. Bergmann, professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Strasbourg; brochure in-8°, en double exemplaire, l'un en français, l'autre en allemand.

La Mère-Institutrice, de M. Lévi (Alvarès); neuvième année, juillet et août 1842.

Compte-rendu des travaux de l'Académie Tibérienne de Rome, par notre collègue M. le chevalier Fabi-Montani; brochure in-8° (en italien).

Éloge du marquis Giuseppe Antinori, par le même; broch. in-8°.

Propagation de la culture du Mûrier et du Ver à soie, par notre collègue M. P.-M. Lortet, docteur-médecin à Lyon; brochure in-8°.

De l'importance du Rhône, par le même; brochure in-8°.

Fabeln von Uler. Reclam; un petit volume in-12; Leipzig, 1842.

Bulletin de la Société des Antiquaires de Picardie; 2^e trimestre de 1842.

Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique, publiées à Valenciennes (Nord), par MM. Aimé Leroy, bibliothécaire, et Arthur Dinaux, de la Société royale des Antiquaires de France; tome III^e, 4. livraison, nouvelle série; septembre 1842.

Revue étrangère et française de Législation, de Jurisprudence et d'Economie politique, publiée pour la partie étrangère par M. Foelix, docteur en droit, avocat à la cour royale de Paris; pour la partie française par M. J.-B. Duvergier, avocat à la cour royale de Paris, et par M. Valette, professeur de code civil à la Faculté de Droit de Paris; 3^e série; neuvième année, août et septembre 1842.

Bulletin de la Société de Géographie; 2^e série, tome XVII^e; nos 103 et 104; juillet et août 1842.

Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne, publiées par l'Académie de Clermont-Ferrand, sous la direction de M. H. Lecoq, rédacteur en chef; tome XIV^e; livraisons de novembre et décembre 1841, et tome XV^e, livraisons de janvier et février 1842.

Politique et Religion, par notre collègue M. P. Cuneo d'Ornano; in-8°, 1842.

Le Secrétaire perpétuel, EUGÈNE GARAY DE MONGLAVE.

L'Administrateur-trésorier, A. RENZI.

MÉMOIRES.

COUP D'ŒIL

SUR L'HISTOIRE DE L'IMPROVISATION

EN ITALIE.

Ce n'est peut-être pas sans quelque étonnement que ceux de mes lecteurs qui connaissent la nature des études qui me sont ordinaires me verront aborder ici une question d'histoire littéraire ; et cependant , tous les arts ne sont-ils pas unis entre eux par des liens indissolubles ? La poésie n'existe-t-elle pas dans les tableaux de Raphaël , les statues de Michel-Ange , comme dans les stances du Dante et de Pétrarque ? Serait-on digne du bonheur d'avoir parcouru l'Italie , si , admirant les chambres du Vatican , la basilique de Saint-Pierre , ou le portique du Panthéon , on était resté insensible aux accents enchanteurs d'une langue la plus suave , la plus harmonieuse de l'univers ?

J'assistais , il y a quelques années , à une lutte innocente , à un combat pacifique que se livraient la France , l'Allemagne et l'Italie , représentées par trois improvisateurs célèbres , MM. Eugène de Pradel , Maximilien Langenschwartz et Luigi Cicconi . Comment , me demandais-je , comment se fait-il que tant de gens d'esprit et de savoir s'expriment avec une si grande difficulté , et , malgré tout leur mérite , fassent mentir le fameux adage de Boileau :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement ,
Et les mots pour le dire arrivent aisément ?

Et , tandis que ces hommes supérieurs ont tant de peine à formuler , même en langage vulgaire , des pensées souvent élaborées longuement dans leur esprit , comment des gens , quelquefois d'un génie assez médiocre , d'une érudition variée , mais sans profondeur , peuvent-ils , sans réflexion , sans étude , de prime-abord , plier à la régularité de la mesure , aux exigences de la rime , des pensées qui , à peine conçues quand la période commence , ont acquis à la fin leur entier développement ?

Ce singulier phénomène m'inspira le désir d'en étudier l'origine , les progrès , l'histoire ; et d'abord je dus rechercher l'étymologie du mot même qui sert à le désigner .

Le mot *improviser* est depuis longtemps reçu dans notre langue , et ce n'est pas sans étonnement qu'on lit dans l'Encyclopédie *improvisateur* et *improviser* , mots que l'auteur de l'article fait dériver du français *improviste* . L'origine du mot ne doit-elle pas , selon toute apparence , être la même que celle de la chose ?

Et puisque les Italiens les premiers, parmi les peuples modernes, ont excellé dans ce tour de force intellectuel, pourquoi ne pas avouer franchement que c'est à leur langue que nous avons emprunté *improviser*, *improvisateur*, mots qui, d'ailleurs, ont une analogie si frappante avec les mots *improvisare*, *improvisatore*? Cela est tellement vrai que c'est en vain que quelques auteurs ont cherché à introduire *improviser*, et qu'à ce mot a dû céder la place à *improvisateur*, qui, plus que lui, se rapproche de sa primitive origine. On trouve dans quelques lettres de J.-B. Rousseau *improvisade* pour désigner des pièces de vers faites impromptu, sans étude et sans réflexion; mais ce mot, qui d'ailleurs emportait une idée de mépris, n'a pas été admis, et ne méritait guères de l'être.

Le talent d'improviser paraît être un don naturel, que l'art, l'étude et la civilisation ne peuvent que gêner et comprimer, et finiront par anéantir; chez les peuples sauvages, dont l'imagination est d'autant plus forte et plus mobile qu'elle est moins contenue par l'exercice de la raison, et par les conventions, par les exigences, par les habitudes de la société, le don de l'improvisation est bien plus commun que parmi nous. Les voyageurs nous représentent le sauvage de l'Amérique, au milieu de ses fêtes guerrières, de ses pompes nuptiales ou de ses cérémonies funèbres, se levant tout à coup plein d'un poétique enthousiasme, et improvisant, au son des instruments, des chants en l'honneur des époux, ou des stances à la louange des héros tombés sous le *tomawah* ennemi.

On peut conclure de divers passages d'auteurs anciens que les premiers poètes des Grecs furent des improvisateurs, et qu'on doit regarder comme tels les poètes ambulants qu'ils appelaient *ædôï*. Parmi les savants qui ne nient pas l'existence d'Homère, beaucoup ne veulent voir en lui qu'un improvisateur. Une telle supposition est difficile à admettre, et pourtant, pour la soutenir, on ne manquerait pas d'autorités respectables. Le passage suivant d'Eustathe ne vient-il pas d'une manière remarquable à l'appui de cette hypothèse? « Homère, dit ce scholiaste, ne respirait que poésie; il était tellement inspiré par la muse héroïque, qu'il parlait en vers avec plus de facilité que d'autres ne parlent en prose. » Nous savons combien Alexandre affectionnait son improvisateur Chérile, qui l'accompagna dans toutes ses expéditions. N'est-ce pas un improvisateur que représente Platon lorsqu'il peint l'enthousiasme qui anime le poète au moment de l'inspiration? Et, plus tard, chez les Romains, le nom même de *vates*, commun au poète et au devin, n'est-il pas une preuve que l'un et l'autre étaient supposés agir sous l'influence d'une inspiration subite, instantanée, supérieure? N'indique-t-il pas que le poète doit s'écrier comme la sybille prête à rendre un oracle: *Deus, ecce Deus*?

Plusieurs improvisateurs furent célèbres à Rome, mais aucun n'égalait un Grec nommé Isée, qui arriva dans cette ville au temps de Plin-le-Jeune, qui en fait l'éloge dans une de ses lettres. Ovide s'est représenté lui-même comme doué du talent de l'improvisation dans ce vers si connu :

Quiddam tentabam scribere versus erat.

Cicéron paraît avoir fait peu de cas de ce jeu d'esprit, qu'il appelle *audax negotium et impudens*.

Le don d'improviser semble être une production naturelle du sol de l'Italie, et cette espèce de privilège est facilement expliquée par l'imagination ardente de ses habitants, et par l'abondance, la flexibilité de la langue.

Les premiers poètes qui surgirent en Italie après la renaissance des lettres s'appliquèrent à la culture de la langue latine, qui fut, comme vous le savez, la langue des savants jusqu'à la fin du XV^e siècle; ils acquirent par cette étude une facilité merveilleuse à réunir quantité d'hémistiches d'auteurs classiques, *disjecti membra poetæ*, ce à quoi se réduit en grande partie le talent des improvisateurs latins. Parmi les improvisateurs ou poètes *estemporanei*, comme on les appelle aussi, un des plus anciens dont l'histoire littéraire fasse mention est Serafino Aquilano, né en 1466, à Aquilée, ville des Abruzzes. Serafino avait fait une étude spéciale du Dante et de Pétrarque : il vint à Rome à la suite du cardinal Acanio Sforza; il s'attacha ensuite successivement au roi de Naples, au duc d'Urbain, au marquis de Mantoue, au duc de Milan, et enfin au trop fameux César Borgia. Pendant son séjour dans la capitale du monde chrétien, il était un des membres assidus des célèbres réunions littéraires de Paolo Cortesi, protonotaire apostolique. Serafino dut, en grande partie, sa réputation éphémère au talent qu'il possédait d'accompagner sur le luth les vers qu'il improvisait; aussi sa célébrité ne lui survécut guère. Cependant, parmi les poésies qu'il a composées à loisir, et qui nous sont restées, il y a quelques morceaux remarquables, tels que l'*Invocation au sommeil*. Serafino mourut en 1500, âgé seulement de trente-quatre ans; il fut enterré à Sainte-Marie-du-Peuple, et son épitaphe fut composée par un autre improvisateur célèbre, auquel il était lié par la plus étroite amitié, par Bernardo Accolti.

Bernardo Accolti fut surnommé, du nom d'Arezzo sa patrie, l'*Unico Aretino*; c'est ainsi que le désigne l'Arioste dans la dixième stance du quarante-sixième chant de l'*Orlando* :

Il gran lume Aretin, l'unico Accolti.

Il était d'une famille honorable; son frère aîné avait été fait cardinal par Jules II, et son père, Benedetto Accolti, était l'auteur d'une histoire estimée des Croisades. Après avoir fait les délices des réunions littéraires de la duchesse de Ferrare, Bernardo arriva à Rome sous Léon X, qui le reçut avec honneur, et lui accorda le poste aussi lucratif qu'honorable de secrétaire apostolique. Sa fortune ne s'arrêta pas là, et il reçut du pape en acquit du produit de ses libéralités le duché de Nepi, qu'il transmit à ses enfants.

Le licencié compatriote de Bernardo, l'Aretin, rapporta dans une de ses lettres que, sitôt qu'on savait à Rome que Bernardo Accolti devait réciter des

vers, les boutiques se fermaient comme un jour de fête, et on se pressait pour jouir du bonheur de l'entendre ; il marchait alors précédé de laquais portant des torches, accompagné de prélats et de nobles, et suivi d'un corps nombreux de garde suisse.

Le même auteur ajoute que lui-même fut envoyé un jour par le pape chercher Accolti, et que, dès que le poète parut, le pape s'écria : « Ouvrez toutes les portes, et laissez entrer tout le monde. » Bernardo récita des stances en l'honneur de la Mère de douleurs, et l'enthousiasme qu'il excita fut tel, qu'il fut plusieurs fois interrompu par les cris de : *Vive longtemps le divin poète ! l'incomparable Accolti !*

Qu'est-il resté de cette réputation colossale, de ce talent prodigieux ? Des vers presque tous au-dessous du médiocre, et la plupart inconnus aujourd'hui. On peut cependant lire encore avec intérêt son poème de *Virginie*, et surtout une pièce lyrique intitulée *Julie*. Bernardo Accolti mourut en 1536.

Parmi les improvisateurs de la fin du XV^e siècle, et du commencement du XVI^e, je pourrais citer Nicolo Leonicensio, Mario Filelfo, Pamfilo Sani, Ippolito da Ferrara, Giovanni-Battista Strozzi, Nicolo Franciotti, et Cesare da Fano ; mais je ne dois parler avec quelques détails que des plus célèbres. Sous Léon X brillèrent trois improvisateurs latins que le pontife se plaisait à mettre à l'épreuve, se mêlant parfois lui-même à leurs exercices ; c'étaient Brandolini, Marone et Querno.

Tuschio Brandolini, d'une famille noble de Florence, était aveugle de naissance ; il versifiait avec élégance et pureté, ainsi que le prouvent celles de ses pièces qu'on a conservées. Il fut longtemps attaché à Mathias Corvin, roi de Hongrie, qui aimait à rassembler à sa cour tous les savants et tous les hommes de lettres de son siècle.

Les deux frères Cristoforo et Rafaele Sordi, également aveugles, eurent aussi la réputation d'habiles improvisateurs. Le premier surtout, prédicateur éloquent, fut célèbre par son érudition et son talent poétique. Une fois, entre autres, on lui proposa pour thème *l'Histoire naturelle de Pline*. Dans une improvisation brillante, il analysa cet immense ouvrage, sans en omettre un seul point qui présentât quelque intérêt.

Andrea Marone, de Brescia, avait passé une partie de sa jeunesse à la cour de Ferrare, sous la protection du cardinal Hippolyte d'Este. N'ayant pu obtenir d'accompagner le cardinal dans un voyage qu'il fit en Hongrie, il quitta Ferrare pour Rome, où il fut accueilli par Léon X.

Un jour que le pontife donnait un grand repas à des ambassadeurs et aux plus grands seigneurs de Rome, il proposa à Marone d'improviser sur la sainte Ligue qui venait de se former contre les Turcs. Les vers que le poète chanta eurent un tel succès que le pape le nomma sur-le-champ à un bénéfice vacant et le joga au Vatican. Dans une autre occasion, le jour de la fête de saint Côme et saint Damien, protecteurs de la famille de Médicis, le pape proposa un sujet de

concours aux improvisateurs ; le prix fut adjugé à Marone, bien que Brandolini fût au nombre des concurrents.

Après la mort de Léon X, Marone fut chassé du Vatican par Adrien VI, qui regardait les poètes comme des impies, puis rappelé par Clément VII ; mais, ruiné par une suite d'événements malheureux, et surtout par le sac de Rome, dont se souillèrent les troupes du connétable de Bourbon, il mourut dans la misère en 1527. Marone s'accompagnait de la viole en récitant ses vers ; il était calme au commencement, mais on voyait sa verve, sa facilité, son éloquence, s'accroître par degré ; ses yeux brillaient d'un feu extraordinaire, ses veines se gonflaient ; bientôt la sueur inondait son visage, et tous ses mouvements participaient de l'enthousiasme qui l'embrasait, et qu'il savait communiquer à ses auditeurs.

Peu de poésies latines de Marone sont parvenues jusqu'à nous, mais les louanges extraordinaires données à ses improvisations par Paul Jove, Valérien, et autres, sont une preuve suffisante de son talent, et des effets merveilleux qu'il produisait.

Camillo Querno, surnommé *l'Arcipoeta*, était aussi un improvisateur latin, et son talent fut loué par plusieurs de ses contemporains, entre autres par Francesco Arsilli, dans son poème *de Poetis Urbanis*. Son principal mérite consistait dans une rare facilité de versification, et une impudence plus rare encore à réciter les mauvais vers qui lui échappaient ainsi impromptu. Bacchus l'inspirait plus souvent qu'Apollon, et c'était des coteaux d'Orviette et de Montefiascone que coulait pour lui la fontaine de Castalie. A son arrivée à Rome, Querno avait apporté de Monopoli, sa patrie, dans le royaume de Naples, un poème épique, intitulé *Alexias*, composé de vingt mille vers. Il rassembla, pour l'entendre, un nombreux auditoire, dans une petite île du Tibre, et là il s'exerça à chanter et à boire avec un tel succès qu'on lui décerna une couronne de pampre et de laurier, avec le titre d'*Arcipoeta*. Léon X trouvait en Querno une espèce de bouffon dont il s'amusait ; il lui envoyait à boire à condition qu'il ferait au moins deux vers sur chaque objet qu'il lui indiquerait, et que, si les vers étaient mauvais, on mettrait, au moins, la moitié d'eau dans son vin. A ce compte, vous pensez bien que ce n'était pas à la table de Léon X que Querno devait s'enivrer. Fatigué de cet exercice, l'improvisateur commença une fois par ce vers :

Archipoeta facit versus pro mille poetis....

Léon X l'interrompt en achevant le distique :

Et pro mille allis Archipoeta bibit.

Querno termina sa carrière d'une manière encore plus misérable que Marone. Forcé de quitter Rome à la mort de Léon X, il se réfugia à Naples ; la maladie et la misère lui firent chercher un asile dans un hôpital, où, de désespoir, il s'ouvrit le ventre et se déchira les entrailles avec des ciseaux.

Plusieurs autres improvisateurs servirent, comme Querno, de point de mire aux plaisanteries quelquefois un peu cruelles de Léon X. Sans parler de Giovanni Gazoldo, qu'il fit fouetter publiquement pour avoir fait de mauvais vers, et de Girolamo Britonio, qu'il se plut tant de fois à bafouer, nous ne citerons que Baraballo, de Gaëte, dont le ridicule amour-propre semblait si bien attirer et mériter les mystifications de tous genres.

Baraballo, abbé de Gaëte, prenait pour bonnes les louanges les plus outrées, et il en vint à se croire digne, comme Pétrarque, du couronnement au Capitole. Le pape eut l'air de céder à cette sotte prétention, et fixa pour la cérémonie le jour de la fête de saint Côme et de saint Damien. Avant cette époque, la famille de Baraballo, une des plus importantes de Gaëte, le sollicita de renoncer à un soi-disant honneur qui ne ferait que le couvrir de ridicule ; il reçut fort mal les parents qui lui avaient été députés, et les renvoya brutalement. Le grand jour arrivé, Baraballo, revêtu des insignes d'un triomphateur romain, après une improvisation extravagante, et digne de la circonstance, en présence d'une foule immense, réunie sur la place du Vatican, monta sur un éléphant qui avait été donné au pape par le roi de Portugal. Tout alla pour le mieux tant que le cortège parcourut la rue du *Borgo Nuovo*, qui conduit de Saint-Pierre au mausolée d'Adrien ; mais, lorsqu'on fut arrivé au pont Saint-Ange, ni par douceur, ni par force, on ne put faire consentir l'éléphant à le traverser, et ainsi finit la comédie. Le pape, voulant immortaliser cette burlesque cérémonie, fit faire, par un habile sculpteur, Giovanni Barile, un bas-relief qu'on voit encore sur la porte d'une des chambres intérieures du Vatican.

Les improvisateurs italiens avaient été en petit nombre sous Léon X ; un certain Cristoforo eut cependant une grande renommée, et reçut le surnom d'*Altissimo*. Il avait composé en improvisant un poème de chevalerie, intitulé *I Reoli*, poème que des amis copièrent pendant qu'il le chantait, et qu'ils publièrent après sa mort ; on s'étonna d'avoir admiré une si misérable composition.

La mort de Léon X sembla être le signal de la disparition des improvisateurs en langue latine, et dès lors, comme tous les littérateurs, comme tous les savants de l'époque, les improvisateurs adoptèrent la langue vulgaire. Leur nombre ne fit que s'accroître, et, dans cette interminable liste, chaîne immense qui s'est prolongée jusqu'à nous, je choisirai seulement quelques noms les plus célèbres.

D'abord se présente Silvio Antoniano, né à Rome, en 1540, de parents obscurs ; sa vaste érudition, la profonde connaissance qu'il avait des langues anciennes, le firent parvenir à la dignité de cardinal. Il dut à son talent d'improvisation le surnom de *Poetino*. Une autre cause contribua encore à son élévation : Gianangelo Médicis, devenu souverain pontife sous le nom de Pie IV, n'oublia pas que, lorsqu'il n'était encore que cardinal, Silvio, dans une improvisation, lui avait promis la tiare. Une singulière circonstance lui valut son plus beau triomphe. Par une belle soirée de printemps, devant une nombreuse et brillante

assemblée, Silvio avait commencé à improviser, quand un rossignol, astre sans doute par ses chants, et comme saisi d'une noble émulation, commença une lutte inattendue qui prêta un nouveau charme aux vers qu'il récitait le poète. Silvio lui-même abandonna son sujet, s'adressa au rossignol, et loua la pureté de sa voix, la beauté de son chant en vers si harmonieux que tous les auditeurs battirent des mains et furent émus jusqu'aux larmes.

Sous Sixte V, à la fin de ce siècle, frère Philippe, religieux de l'ordre de Saint-Augustin, reçut le surnom d'Homère des improvisateurs. Quoique aveugle presque dès son enfance, il sut devenir à la fois théologien, philosophe, orateur, poète. Le docte Mathieu Bosso, le correspondant de Bessarion, rapporte l'avoir entendu merveilleusement improviser à Vérone, tandis qu'en même temps il y prêchait le carême avec le plus grand succès.

Le XVII^e siècle vit naître le prince des improvisateurs, le seul peut-être qui ait été vraiment digne du nom de poète, et dont la réputation ait survécu. Plusieurs historiens nous ont transmis des détails sur la vie du chevalier Perfetti, entre autres l'abbé Fabroni, dans son livre intitulé *Scriptores Italiani*, et Domenico Gianfogni, dans le recueil des poésies de Perfetti, qu'il publia à Florence en 1774.

Bernardino Perfetti avait vu le jour en 1680, à Sienne, qui semble avoir été la patrie des improvisateurs, comme elle est le sanctuaire de la langue italienne. Il était d'une famille noble, et son éducation fut des plus brillantes ; on peut bien dire qu'il naquit poète, car, à sept ans, il composait des sonnets, médiocres à la vérité, mais bien remarquables pour cet âge. Ce fut peu de temps après qu'on le vit plusieurs fois réciter à l'impromptu d'assez longues tirades de vers italiens. Dès ce moment, son goût pour l'instruction ne fit que s'accroître ; il commença par se nourrir des beautés de la poésie latine ; il lut tout ce qui jusqu'alors avait été écrit sur les règles de l'art. Par une étude continuelle des meilleurs ouvrages toscans, il orna sa mémoire de toutes les richesses qu'ils renfermaient, il se les approprias. Il y avait alors à Sienne un improvisateur nommé Giov. Batt.-Bindi, distingué par les grâces et la finesse de son esprit ; Bindi parlait en vers aussi facilement que d'autres se seraient exprimés en prose. Perfetti l'entendit, et sa vocation fut décidée ; comme La Fontaine, il s'écria : Et moi aussi je suis poète ! »

Il s'essaya d'abord en présence de quelques amis, et avec un si grand succès que bientôt ils l'engagèrent à se produire au grand jour ; il hésitait encore quand un événement imprévu acheva de l'enhardir. Un soir qu'il se promenait avec ses amis, il entreprit de chanter les louanges de quelques citoyens illustres de Sienne ; tout à coup il se sentit saisi d'un tel enthousiasme qu'il récita une suite de vers sublimes, lesquels arrachèrent l'admiration de tous ses auditeurs, qui le rapportèrent chez lui en triomphe. Une fois engagé dans la carrière de l'improvisation, il sentit que celui qui s'annonçait comme pouvant traiter *à abrupto* toutes sortes de sujets devait avoir l'érudition, sinon la plus prob-

fonde, au moins la plus étendue ; qu'il devait être prêt à répondre sur tous les arts, sur toutes les sciences ; qu'il ne devait ignorer aucune branche des connaissances humaines. Aussi bientôt on put le citer comme théologien, philosophe, mathématicien, jurisconsulte, anatomiste ; il possédait surtout l'histoire, et il en citait les traits si à propos, qu'on eût dit que tous les siècles passés étaient présents à ses yeux. A cette variété, à cette étendue de connaissances, Perfetti joignait les grâces d'un coloris qui lui était propre, et qui donnait un cachet particulier à toutes ses inspirations.

Lorsque Perfetti se livrait aux élans de sa verve, il était obligé de temps en temps d'humecter ses lèvres d'un peu d'eau, moins pour se rafraîchir que pour tempérer l'ardeur de son imagination ; lorsqu'il avait fini, il restait sans mouvement et à demi mort ; il passait la nuit suivante sans dormir, et ce n'est qu'après un long intervalle que se calmaient les transports violents qui l'avaient agité. Il récitait en chantant les vers qu'il improvisait, et se faisait accompagner par un joueur de guitare, qui quelquefois même avait peine à le suivre, tant était grande la rapidité de son débit. Il affectait d'employer le vers de huit pieds, que les Italiens nomment épique, et qui est le plus difficile de tous.

Le jour le plus glorieux pour Perfetti, dit l'abbé Fabroni, auquel j'emprunte la plupart de ces détails, fut celui où il reçut au Capitole la couronne poétique. Ce fut dans le second voyage qu'il fit à Rome, à la suite de la princesse Violante de Bavière. Le Saint-Siège était alors occupé par Benoît XIII. Malgré le peu de goût de ce pontife pour la poésie, les merveilles qui lui étaient rapportées de Perfetti le lui avaient fait juger digne du laurier ; il ordonna qu'il feroit ses preuves en public.

En présence de plusieurs juges qui avaient prêté serment, on lui proposa douze sujets de théologie, de physique, de mathématiques, de jurisprudence, de morale, de poésie, de médecine, de gymnastique et de philosophie. Il sortit victorieux de cette redoutable épreuve, et son triomphe fut complet.

Ce beau jour étant arrivé, Perfetti, monté sur un char doré, et trainé par de superbes chevaux, suivi du nombreux cortège qui accompagne ordinairement les conservateurs du peuple romain dans les cérémonies publiques, partit de l'archigymnase de *la Sapienza* pour monter au Capitole, au milieu d'une multitude innombrable. Il entra dans la salle du Capitole aux acclamations du peuple. Lorsqu'il fut aux pieds de Frangipani, sénateur de Rome, ce magistrat lui posa la couronne de laurier sur la tête. « Digne chevalier, lui dit-il, c'est sous les auspices de notre souverain pontife Benoît XIII que je mets sur votre tête ce noble symbole de la gloire poétique ; recevez-le comme une preuve de la réunion des suffrages publics, et comme un gage de la faveur singulière de Sa Sainteté. » Cet honneur était d'autant plus flatteur, qu'il n'avait pas été prodigué ; il n'avait été accordé qu'à deux hommes de génie, Pétrarque et le Tasse ; encore la mort empêcha-t-elle l'auteur de *la Jérusalem* de jouir du triomphe qui lui avait été décerné.

Le titre de citoyen romain, qui fut accordé à Perfetti, et le droit d'ajouter la couronne de laurier à ses armes, mirent le comble aux distinctions qu'il avait reçues. On frappa à Rome et en d'autres endroits des médailles portant son empreinte; il y est représenté avec la couronne sur la tête. La ville de Sienne, qui voyait rejaillir sur elle l'éclat des honneurs accordés à un de ses citoyens, arrêta dans une délibération publique qu'on rendrait des actions de grâces au souverain pontife.

A la plus grande modestie Perfetti joignait un esprit liant et des mœurs douces; aucun de ses concitoyens ne comptait vainement sur ses soins, ses conseils, sa fidélité. Tant de qualités aimables et solides le faisaient universellement chérir; et, s'il eut quelques envieux ou quelques détracteurs, sa modestie adoucit le fiel des uns, sa modération émoussa les traits des autres. Il parlait souvent de la mort avec cette tranquillité ou plutôt cette indifférence que peut seule inspirer une conscience pure et sans reproche. Comme il l'avait toujours prévu, une attaque d'apoplexie le frappa vers la fin de juillet 1747; il succomba au bout de quelques jours. Toutes les classes des citoyens assistèrent à ses obsèques et à son oraison funèbre. Il fut déposé, à côté de ses pères, dans l'église Saint-François, située hors la ville. Sa femme, ses enfants, son frère lui élevèrent un monument en marbre dans le Panthéon de Rome, et, selon ses dernières volontés, on suspendit sur ses restes mortels sa couronne de laurier. Un autre monument lui fut érigé dans la cathédrale de Sienne; on y voit son buste, ouvrage du sculpteur Mazzuoli.

Un des plus grands poètes de l'Italie, Métastase, avait fait preuve, dès sa première jeunesse, d'un rare talent d'improvisation; mais l'exercice de ce talent était en lui un effort violent de la nature. Lorsqu'il avait improvisé pendant quelque temps, il tombait dans un affaissement, dans un épuisement extraordinaires; on était obligé de le mettre au lit, de le ranimer par des cordiaux, et il ne recouvrait ses forces qu'après vingt-quatre heures au moins. Les médecins l'avertirent que, s'il voulait conserver la vie, il lui fallait renoncer à un exercice aussi dangereux. Il céda avec peine, et c'est à cette résolution sans doute que nous devons tant de chefs-d'œuvre qu'il n'eût probablement pas composés s'il se fût livré à l'instinct qui semblait le pousser à n'être qu'un improvisateur.

Il s'est trouvé aussi quelques femmes qui ont porté le talent d'improviser à un haut degré de perfection; on cite parmi elles Cecilia Micheli, de Venise, Giovanna de' Santi, et une religieuse nommée Barbara da Correggio; mais aucune d'elles n'eut une réputation égale à celle de la célèbre Corilla, que M^{me} de Staël a choisie pour l'héroïne de son plus délicieux ouvrage. Corilla était née à Pistoja, en Toscane; des études suivies développèrent son talent naturel, et bientôt ses succès furent tels que l'empereur d'Autriche l'appela à Vienne, où elle fut reçue avec la plus grande distinction; elle revint dans sa patrie comblée des bienfaits de ce prince. Catherine II, de Russie, voulut aussi l'attirer à sa cour, mais les goûts de Corilla la retinrent en Italie, où lui était réservé le plus beau

triomphe. En 1776, on lui décerna les honneurs du couronnement au Capitole; mais l'envie et la malignité devaient empoisonner son bonheur; Corilla, dès le lendemain de la cérémonie, fut accablée d'épigrammes et d'insultes. Elle a fait imprimer quelques petites pièces de vers qui, comme presque toutes celles qui sont restées des autres improvisateurs, ne justifient pas la réputation de leur auteur.

Une autre improvisatrice, morte depuis vingt ans environ, jouit au commencement de ce siècle d'une immense renommée, qu'elle a souillée par son ingratitude envers ses bienfaiteurs. Protégée de la princesse Elisa et de toute la famille de Napoléon, Bandettini, dite *l'Amarilli Etrusca*, n'attendit pas même les Cent-Jours pour chanter devant le duc de Modène la *Chute des Titans*.

D'autres noms célèbres se présentent encore sous ma plume: Ferroni, toscan, qui à la fin du siècle dernier improvisait avec Corilla; son contemporain Natali, et le père Tucco, tous deux de Vérone, qui fut aussi la patrie de l'abbé Laurenzi, habile improvisateur et bon poète, auteur du poème de *la Coltivazione dei Monti*; enfin, parmi ceux qui me font l'honneur de me lire, plusieurs, sans doute, ont entendu le célèbre Sgricci, le premier parmi les improvisateurs modernes, mort à Rome, en 1837, pensionné par le grand duc de Toscane. Un plus grand nombre encore aura pu admirer le débit franc et rapide, l'imagination brillante, la versification élégante et facile de Luigi Cicconi, et de Regaldi. Un grand seigneur génois, le marquis Giovanni Carlo di Negro, est maintenant un des meilleurs improvisateurs de l'Italie (1).

Il existe aussi sur cette terre poétique une classe plus humble, et qui n'est peut-être pas moins étonnante: celle des improvisateurs de carrefour, dans laquelle brille encore au premier rang Otivario, le Napolitain. Qu'il me soit permis de citer, en terminant, une singulière rencontre qui restera longtemps gravée dans ma mémoire. En 1837, je parcourais l'Auvergne; pouvais-je m'attendre que là je retrouverais une de ces scènes qui m'avaient si vivement frappé sur le môle de Naples; que je verrais gesticuler, devant de froids et impassibles montagnards, aux grands chapeaux de feutre, aux lourds vêtements de drap, l'improvisateur

(1) Dans la discussion qui suivit la lecture de ce Mémoire, au dernier Congrès de l'Institut Historique, M. Renzi ajouta, aux noms cités par M. E. Breton, ceux des modernes: Cianni, improvisateur impérial sous Napoléon, et dont les charmantes poésies nous restent; Pistrucci (de Rome), et M^{lle} Rosine Taddel, qui jouit d'une grande renommée, et improvisait à Rome, à l'âge de dix-sept ans. M. Renzi fit encore observer à M. E. Breton qu'il avait fait plutôt l'histoire des improvisateurs que celle de l'improvisation en Italie. Il aurait désiré, en outre, qu'il eût expliqué les causes qui ont rendu l'improvisation plus commune en Italie qu'ailleurs. Combiant lui-même cette lacune, il cita et développa, entre autres causes, les suivantes: 1° l'esprit vif, sensible, impressionnable, des hommes de la race italienne, et cela dans tous les temps, depuis les Etrusques jusqu'à nos jours; 2° la gloire qui attend tout improvisateur dans ce pays, par suite de l'influence qu'exerce l'improvisation sur tous les esprits; 3° la nature même de la langue italienne, qu'on peut appeler la langue des sons, son harmonie, la facilité qu'elle a d'entraîner les rimes, etc., etc.

tant obéi du lésusroni demi nu et du pêcheur de la *Mergallina* ? Tel était cependant un homme qui, par une froide soirée d'automne, s'arrêta sur la place du Puy-en-Velay, au milieu d'un cercle de paysans, accorda une mauvaise mandoline, préluda par quelques accords ; puis, s'adressant à ses auditeurs interdits, leur demanda ce qu'ils voulaient qu'il chantât. *Cantate l'amor della patria*, lui dis-je. Il tressaillit, fixa sur moi des yeux où je vis briller une larme ; un mot italien, c'était un souvenir de la patrie absente, et, depuis si longtemps, sans doute, sa demande était restée sans réponse ! Il se remit bientôt, chanta quelques strophes ; puis, les reprenant vers par vers, il les traduisit et les commenta avec une emphase que pour tout autre, eût rendue encore plus comique le baragouin informe qu'il croyait être du français. Et pourtant ce ne fut pas le rire que cet homme m'inspira.... Cette ardente imagination italienne, réduite à se perdre pour des hommes qui ne comprenaient ni son feu, ni son langage, n'était-ce pas chose triste et douloureuse ? Je laissai tomber mon aumône dans le chapeau du pauvre chanteur, et je rentrai chez moi en lui souhaitant de retrouver un jour son auditoire au teint bronzé, à l'œil étincelant, et ce ciel inspirateur, ce golfe divin dont le souvenir faisait saigner son cœur. Puisque, me disais-je, puisque la fatalité ne pas avoir gravé pour lui sur le seuil de la France la terrible parole du Dante : *Lasciate ogni speranza, voi che intrate* !

En entrant en ce lieu, perdez toute espérance !....

ERNEST BRETON,

Membre de la quatrième classe de l'Institut Historique.

HENRI GOETHALS,

DOYEN DE LIÈGE, PRÉVÔT DE SAINT-PIERRE, A LILLE,
ET CHEF DU SUPRÊME CONSEIL DE FLANDRE.

Un de nos plus honorables et de nos plus zélés collègues, M. le chevalier de La Basse-Moûturie, de Lille, a adressé à l'Institut Historique deux Biographies qu'il a rédigées, celle d'Henri Goethals, le célèbre *docteur solennel*, archidiacre de Tournay, professeur à l'Université de Paris, et celle d'un autre Henri Goethals, son arrière-petit-neveu, doyen de Liège, prévôt de Saint-Pierre, de Lille, et chef du suprême conseil de Flandre.

L'une et l'autre ont été renvoyées à l'examen de M. Huillard-Bréholles.

Presque tous les écrivains ecclésiastiques qui ont traité de l'histoire littéraire du moyen-âge se sont occupés, dit le rapporteur, du premier de ces personnages qui prit une part active aux discussions religieuses de cette époque, et jugea si sainement, en plein XIII^e siècle, les vœux précipités, la dime et le duel. Il était réaliste, et associait les idées de Platon aux formes aristotéliques.

Son arrière-petit-neveu, né en 1359, mort en 1433, joua un rôle important sous les ducs de Bourgogne Philippe-le-Hardi, Jean-Sans-Peur et Philippe-le-Bon. La biographie que lui consacre M. le chevalier de La Basse-Moûturie est claire, substantielle ; elle touche à de graves intérêts et se marche qu'appuyé sur des notes instructives, puisées aux meilleures sources, et qui prouvent

toute l'érudition de l'auteur. Ces notes ont perdu malheureusement à être réduites par nous pour satisfaire aux exigences de l'impression.

Cette dernière biographie est celle que nous livrons au public. Après l'avoir lue, il joindra probablement ses éloges aux remerciements que l'Institut Historique a votés dans cette circonstance à son honorable correspondant.

A côté des hommes qui ont illustré la Belgique par leurs hauts faits dans les armes, par leurs chefs-d'œuvre dans les arts, par leur mérite dans les sciences, par leur génie dans la littérature, nous aimons à voir figurer ceux dont les services dans l'administration du pays ont contribué à en assurer la prospérité et à en consolider la puissance.

En tête de ces hommes utiles et vertueux nous n'hésitons pas à placer maître Henri Goethals, plus particulièrement connu dans l'histoire sous le titre de Doyen de Liège. Ce prélat a attaché son nom aux actes diplomatiques les plus importants, aux faits politiques les plus glorieux des règnes de Philippe-le-Hardi, de Jean-sans-Peur et de Philippe-le-Bon.

Fils de Georges Goethals et d'Anne de Gruutere, Henri naquit à Gand dans l'année 1359. Il appartenait à la famille d'Henri de Gand, le *Docteur solennel*, dont il était l'arrière-petit-neveu.

Ses études à l'université de Paris lui valurent de brillants succès et les grades de maître ès arts et de licencié en théologie.

Bientôt son mérite et son profond savoir, unis à de rares qualités, lui ouvrirent le chemin de l'avancement dans la carrière ecclésiastique.

Dès l'âge de trente-deux ans (en 1391), il cumulait déjà plusieurs bénéfices considérables : il était à la fois chanoine de Furnes, de Bruges, de Tournay et premier prébendé de la collégiale de Saint-Donatien, à Bruges. Plus tard il y obtint la vingtième prébende, qui, plus considérable, était réservée aux seuls chanoines nobles et gradués (*unius ex nobilibus graduatis modo affectis*) (1). On sait qu'à la prévôté de ce chapitre de Saint-Donatien était attachée, dès l'an 1089, l'office de chancelier héréditaire de Flandre.

Henri Goethals était jeune encore quand le choix de plusieurs chapitres lointains l'appela successivement à leurs premières charges. Le souverain chapitre de Saint-Lambert, à Liège, le proclama son doyen (2); la collégiale de Saint-Pierre, à Lille, lui offrit la mitre (3), et le chapitre archiepiscopal de Cambrai l'appela à l'une de ses sept chanoinies sacerdotales. On comprend ce qu'il fallait

(1) Il succéda dans la première à Jean Van Assoris, et dans la seconde à Robert de Poortere. (*Comp. chronol. episc. Brug.*, 1731, p. 107-165. — Schellinck, *Not. sur H. Goethals*, p. 4 et 5.) Le revenu de ces deux prébendes était d'environ 33,000 fr. de notre monnaie.

(2) Avant 1414. (Voyez l'*Inventaire des Archives de Lille*, 22 février et 13 mars 1414.)

(3) Cette élection eut lieu le 4 septembre 1418, après la mort de Jean de Montreuil, tué dans les troubles de Paris, au mois de juin de cette année. (Schellinck, *Not. sur H. Goethals*, p. 5. — *Gondschen indicat.*, tom. XVII, p. 319 et 428.)

à un homme de vertu et de célébrité pour justifier à cette époque l'accord et la spontanéité d'un tel hommage ; mais, pour juger de l'importance de ces diverses élections, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur les corps dont elles émanaient.

Le chapitre de Saint-Lambert était un des plus puissants de l'Europe ; il formait le sénat et le conseil du prince-évêque de Liège, et, en cas de vacance, il reprenait tous les droits de la souveraineté. C'était dans son sein, et point ailleurs, qu'il choisissait le prince, de sorte que chacun de ses membres pouvait aspirer au trône. On conçoit par là tout le prix que les plus grands seigneurs mettaient à leur admission dans une pareille communauté. Dans le concile que le pape Innocent II tint à Liège, en 1031, le chapitre se composait de dix-neuf fils de rois, quatorze fils de ducs, vingt-neuf fils de comtes et sept fils de barons. Le doyen était chef et président du chapitre ; il était archidiaque d'Antine, de Glain, d'Hombourck et de Mollin. Son administration était indépendante de l'autorité souveraine.

Le chapitre de Lille jouissait aussi de grands privilèges ; il n'était point soumis à l'ordinaire des évêques ni aux droits de la ville ; il exerçait la double justice sur toutes ses terres et francs-aleux ; la seigneurie de Cysoing lui était inféodée.

Le prévôt de Saint-Pierre était élu par le chapitre, il portait la crosse et la mitre ; c'était en son nom que se rendait la justice, et lui seul nommait les chanoines ; cependant il n'avait nullement à s'immiscer dans l'administration intérieure ou extérieure, laquelle appartenait tout entière au chapitre. Ainsi la prévôté de Lille formait une espèce de ces gouvernements représentatifs où le chef règne, mais ne gouverne pas. Cette nullité administrative était largement compensée par l'irresponsabilité et par la dispense de résidence. L'indépendance qui était attachée à cette honorable et brillante sinécure la faisait ambitionner par les plus hautes notabilités cléricales.

Le chapitre archiepiscopal de Cambrai était non moins puissant et non moins illustre que celui de Liège. Comme lui il participait à la souveraineté et avait l'élection de l'archevêque, en qui résidait la puissance souveraine. Les chanoines étaient au nombre de cinquante, à la tête desquels apparaissaient les sept prébendes sacerdotales qui étaient réservées aux hommes les plus éminents de la catholicité. Au temps d'Henri Goethals on y voit figurer Jean Chevrot, mort évêque de Tournay, Jean Hébert, évêque d'Évreux, et Aubert de Rouvroy Saint-Simon, mort en 1458 (1).

Le bénéfice de cette chanoinie s'élevait annuellement à une somme qui équivaldrait aujourd'hui à 40,000 francs. La prévôté de Lille ne valait guère moins ; le doyenné de Liège valait davantage.

A toutes ces dignités ecclésiastiques Henri Goethals joignit les charges les plus honorables à la cour des ducs de Bourgogne. Il fut successivement secrétaire de

(1) J. Lecarpentier, *Histoire du Cambrasis*, 2^e partie, p. 465.

Philippe-le-Hardi (1), maître des requêtes et le premier des conseillers à longue robe de Jean-sans-Peur (2), et enfin chef du conseil privé (la chancellerie) du même prince et de son successeur. Il présidait ce conseil en l'absence du chancelier, aux gages de 1,000 livres par an (22 à 23,000 francs de notre monnaie actuelle), par lettres données à Arras, le 5 janvier 1419 (3).

Les services que ce prélat a rendus à la chose publique formeraient la matière d'un gros volume; nos annales en ont conservé de nombreux témoignages, parmi lesquels nous citerons ceux qui se rattachent aux faits les plus importants de la politique.

Dès l'an 1400, Philippe-le-Hardi envoya en ambassade, à Constantinople, Henri Goethals et Jean de Kethulle, ses secrétaires, pour y traiter de la rançon de plusieurs gentils hommes qui avaient été faits prisonniers à la funeste bataille de Nicopolis (1396), et vendus ensuite à des corsaires grecs qui les tenaient en captivité. Cette négociation réussit au gré du prince et de ses ambassadeurs (4).

En mai 1405, Henri Goethals fut chargé, avec les sires Hallewin, de se rendre à Cologne pour y régler les conditions du mariage de Marie de Bourgogne, fille du duc, avec le prince Adolphe de Clèves. Ce mariage fut célébré l'année suivante, à Arras (5).

En l'an 1407, la France et l'Angleterre avaient reconnu la nécessité de mettre le commerce maritime des deux nations à l'abri des exactions auxquelles il était journellement exposé de la part des pirates de leurs pavillons respectifs. Le duc de Bourgogne fut chargé, par Charles VI, de mettre fin à ces désordres par un traité de commerce; de part et d'autre des plénipotentiaires furent envoyés à cet effet à Calais. Mais aux questions maritimes s'attachent souvent des intérêts politiques de l'ordre le plus élevé. Les négociations furent longues; le 4 août 1408 on conclut une trêve dite *de sûreté générale sur mer*; elle fut ratifiée à Bruges le 19 du même mois, et reçut plusieurs prorogations successives jusqu'en 1416, époque à laquelle intervint un traité de commerce entre les parties contractantes. Six pièces des archives de Lille attestent les travaux de l'ambassade de Bourgogne, dans laquelle le doyen de Liège ne cesse de figurer (6).

Le 13 mars 1414, Henri Goethals, avec le duc Antoine de Brabant, Marguerite de Bavière, comtesse de Hainaut, et Jean, évêque de Tournay, fut appelé à

(1) Il remplissait encore cette fonction sous Jean-Sans-Peur, en 1413. (*Mémoires pour servir à l'histoire de France et de Bourgogne*, 2^e partie, p. 405, note.)

(2) On désignait ainsi les conseillers ecclésiastiques du conseil suprême, dont la création est de 1400. Ce conseil délibérait sur les matières de grâce, de guerre, de paix, et les cas de souveraineté.

(3) *Mémoires pour servir à l'histoire de France et de Bourgogne*, 2^e partie, p. 179, note C.

(4) Voyez *Chalcondyle* pour les détails de cette ambassade, et la *Notice de Schellinck*, pour les récompenses dont le duc paya le zèle d'Henri Goethals.

(5) *Comptes généraux des finances des archives de Lille*, p. 99. — *Barante*, tome II, p. 212.

(6) Voyez *Comptes généraux des finances des archives de Lille*, p. 99. *Inventaire des chartes*, 1^{er} janvier 1410. — *Rapport de M. Gachard sur les documents concernant l'histoire de Belgique*, p. 432 et suiv.

signer, comme témoin, le traité de réunion fait à Paris, au mois de février précédent, entre le roi Charles VI et le duc de Bourgogne, pour pacifier les troubles du royaume (1).

Le meurtre de Jean-sans-Peur, indignement assassiné sur le pont de Montereau, le 1^{er} septembre 1419, venait de répandre sur la France et la Belgique l'épouvante, le deuil et la consternation. Le jeune héritier du duc de Bourgogne, Philippe, alors âgé de vingt-trois ans, jura de ne déposer les armes que lorsque la vengeance serait accomplie par l'entière extermination des assassins. Pour aviser aux moyens d'y parvenir, il ajourna à six semaines une grande réunion dans la ville d'Arras, où il convoqua, par députés, les puissances qui lui étaient alliées, ainsi que les provinces qui lui étaient soumises.

Le 17 octobre la capitale de l'Artois était encombrée de hauts et puissants seigneurs qui s'étaient rendus à l'appel. L'assemblée fut présidée par maître Henri Goethals, doyen de Liège, prévôt de Saint-Pierre, à Lille, et chef du conseil souverain de Flandre. Là se trouvaient un grand nombre de seigneurs, les députés des bonnes villes, les ambassadeurs de Clèves, du Brabant, du Hainaut et d'Angleterre. La France y était représentée par le comte de Saint-Pol, accompagné du premier président du Parlement, du prévôt de Paris, du prévôt des marchands, et de plusieurs officiers de la cour de Charles VI, *« lesquels, tous ensemble, dit Monstrelet, furent requis par le doyen de Liège, au commandement dudit duc, très-affectueusement, et par espécial auxdits seigneurs et capitaines, que, comme ils avoient servi son père, ils voulsissent servir à lui en une expédition à laquelle il contendoit faire prochainement, pour le bien du Roi et de tout son royaume. Et pareillement fut requis à ceux des bonnes villes qu'ils promissent de tenir son parti, et lui baillassent confort et aide si besoin en estoit. Lesquelles requestes, tant desdits seigneurs et capitaines comme de ceux desdites bonnes villes, lui furent accordées (2). »*

Les vicissitudes qui s'attachèrent au gouvernement de Jean de Heinsberg avaient mis dans tout leur jour la sagesse et la sagacité diplomatiques du doyen de Liège; Philippe-le-Bon, juste appréciateur du mérite, jeta les yeux sur ce prélat pour négocier la cession du comté de Namur, qu'il voulait ajouter à ses domaines. L'état valétudinaire du comte Jean, les dettes dont il était couvert, l'épuisement de ses sujets, qu'accablaient depuis longtemps des impôts exorbitants, tout semblait favoriser les vues ambitieuses de Philippe; il investit donc le chef de son conseil de pouvoirs spéciaux pour traiter en son nom cette importante

(1) Cette paix, préparée dans les conférences de Senlis, fut signée à Paris au mois de février 1444, et non pas le 28 janvier de cette année, comme le dit M. de Barante. (Voir les deux chartes rapportées à l'*Inventaire des Archives de Lille*, 22 février, 13 mars 1444.— Cf. *Mémoires pour servir à l'histoire de France et de Bourgogne*, 2^e partie, p. 405, note D.)

(2) *Monstrelet*, tome III, p. 204, édition Buchon. Cette citation a été négligée par M. de Barante.

affaire (1). La situation critique du Namurois vis-à-vis de la principauté de Liège hérisait de difficultés cette mission délicate; mais la haute position du doyen, son crédit auprès du comte de Namur, son influence dans le sénat liégeois, lui aplanirent la route du succès, et, dès le 15 janvier suivant, un contrat en due forme donnait à Philippe la souveraineté du comté de Namur et des seigneuries de Bailleul, Poilvache, Béthune, Petteghem et des onze cent onze métiers, moyennant 132,000 écus. Toutefois le comte Jean se réservait l'usufruit de ses États. Dans l'acte de ratification, daté de Gand le 4 avril 1421, la signature du doyen de Liège suit immédiatement celle du duc de Bourgogne (2).

La confiance de Philippe-le-Bon dans les lumières et l'intégrité d'Henri Goethals se révéla encore dans plusieurs autres occasions importantes; ainsi, pendant la campagne de France, que ce duc entreprit pour aller venger la mort de son père, il le nomma chef du conseil de régence établi auprès de la duchesse, sa compagne, pour veiller à l'expédition des affaires des États de Flandre (3); et, pendant la longue absence que le même prince fit, l'année suivante, pour continuer la guerre de France et visiter son duché de Bourgogne, il mit encore Henri Goethals à la tête de son gouvernement de Belgique, avec tout les droits inhérents à la souveraineté, voire ceux de paix, de guerre et de grâce (4).

Henri Goethals mourut le 14 décembre 1433, à Tournay, où il fut inhumé derrière le chœur de la cathédrale. Conformément à ses dernières volontés, son cœur fut transporté à Liège, où un riche cénotaphe, orné de seize quartiers, lui fut érigé dans l'église de Saint-Lambert. On lisait sur sa tombe l'inscription suivante :

D. O. M.

MORTALES EXUVIAS HIC CONSECRAVIT
AMPLISSIMUS DOMINUS HENRICUS GOETHALS NON INCELEBR
APUD GANDENSES FAMILIA GOETHALSIORUM PROGENITUS;
HUIUSQUE ILLUSTRISSIMI CAPITULI SANCTI LAMBERTI LEODIENSIS
CANONICUS, TREFONCARIUS, ARCHIPRESEYTER, NECNON DECANUS,
QUI, NON MINUS VIRTUTIBUS PROPRIIS QUAM MAJORUM HONORIBUS NOBILIS,
IN REBUS AC BONIS ADMINISTRANDIS EXPERTISSIMUS,
VIR PACIFICUS AC OMNIBUS CLARUS
ORBIT IN DOMINO XIV DECEMBRIS MCCCXXXIII.

Le chevalier de LA BASSE-MOUTURIE,

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

(1) Pouvoirs datés du siège de Melun, 10 novembre 1420. (*Registres des chartes, Archives de Lille*, cote 7, fol. 147, verso.)

(2) *Registre précité*, fol. 114. — Cf. *Notice de Scheltineck*, p. 23.

(3) *Rapport de M. Gachard sur les documents concernant l'histoire de Belgique*, p. 73.

(4) *Registre des chartes, Archives de Lille*, cote 8, fol. 1. — Gachard, *Ibid.*, p. 76.

J. OTTAVI.

Quoi ! la mort à trente ans, quand on se sent grandir !
Quand, d'une main hardie agitant la lumière,
On a déjà jeté la parole à la terre,
Et vu sous ses accents les poitrines bondir !

PROFANE TOUTANEUX.

Il y a, je crois, peu de biographies qui, consacrées à des hommes de l'époque par leurs contemporains, n'apportent pas avec elles leur tache originelle : elles sont *confectionnées* (pour me servir d'une expression employée par Ottavi), ou, au moins, inspirées par les amis ou les parents. Celle-ci sera pure de ces défauts ; elle en aura assez, d'ailleurs, si nous avons entrepris un travail au-dessus de nos forces. Nous avons puisé à un grand nombre de sources, reçu beaucoup de renseignements tous authentiques, consulté toutes les personnes que nous avons eu avoir été liées plus intimement avec Ottavi, et jusqu'à Ottavi lui-même, dans un manuscrit entièrement écrit de sa main, et qui était destiné à servir de début à une sorte de confession écrite, qu'il eût continuée si la mort n'était venue briser sa plume. Tout a été comparé, apprécié, trié, jugé, avec un scrupule poussé peut-être jusqu'à l'exagération. Ottavi eût pu avoir, certes, un historien plus éloquent, mais non plus véridique.

Il était fils de Jean Ottavi et de Marie-Jérôme Ornano, dont la mère, Élisabeth Bonaparte, était fille unique de Napoléon Bonaparte, oncle de l'empereur. Que dirons-nous de ses premières années?... Sauf quelques différences, qui tiennent plus au milieu dans lequel ils vivent qu'à des conditions naturelles, tous les enfants se ressemblent. Reconnaissons néanmoins qu'il existe dès les premières années de la vie des circonstances d'organisation physique qui, même à cette époque, exercent sur l'intelligence une influence qui la modifie plus ou moins profondément, et semble justifier jusqu'à un certain point l'opinion vulgaire que les enfants naissent avec un naturel bon ou mauvais. Mais, tout en admettant cette action d'un physique qui n'est pas deux jours le même chez l'enfant, le philosophe, qui surveille l'intelligence à son lever et pendant la marche de ses premières années, sait à n'en pas douter qu'il n'existe pas de *nature*, si intime qu'il soit, capable de lutter victorieusement contre une double éducation physique et morale habilement conduite ; de telle sorte que nous mettons en fait qu'à une époque donnée, un enfant pourra être tout ce que l'on voudra : ce qui faisait dire à Jean-Jacques « qu'un enfant n'est pas ceci, n'est pas cela, mais qu'il est tout ce qu'on le fait être. »

Ottavi, comme nous avons pu nous en convaincre par la relation qu'il a lais-

sée de son enfance, était d'une sensibilité telle, qu'il était capable, dès l'âge de cinq ans, d'éprouver tout ce qu'il y a d'ineffable bonheur à faire celui des autres. Il ressemblait, d'ailleurs, à tous les enfants de son âge. Mais, dès l'âge de sept ans, nous pouvons vous le montrer préludant déjà à ce qu'il sera à trente. « Il se distingue par une mémoire extrêmement heureuse et une incroyable facilité à tout concevoir. Sa jeune imagination recueille avidement tous les miracles qu'on lui raconte. S'il prend la parole, il ne tarit plus ; c'est un parfait babil-jard. Il est fou de bonheur quand il vient à attirer l'attention sur lui. Souvent dans ses moments d'exaltation il forme la résolution d'imiter le saint dont il vient d'entendre l'histoire. Il passerait volontiers un jour sans manger pour entendre le chant des cantiques, ou les lamentations de Jérémie, ou le *Miserere* et le *Stabat* de Pergolèse. Cette musique le plonge dans des rêveries de plusieurs heures. « Quel que soit l'exercice auquel il se livre, il s'y passionne et y excelle. Tout se change en travail de combinaison, l'exercice le plus futile comme l'acte le plus sérieux. Voyez-vous cet enfant de neuf ans, assis sous le grand chêne de la prairie?... Il se plaît à regarder mélancoliquement l'hirondelle qui fend l'air, ou le ruisseau qui murmure à ses pieds, ou la feuille flétrie qu'emporte le vent.

Cependant, aux chants de l'Église, à la récitation du catéchisme, à saint Antoine et à sainte Élisabeth (pour parler comme lui), succèdent les grands hommes de l'antiquité classique : Pompée, César, Thémistocle, Miltiade viennent frapper de l'éclat de leurs hauts faits un esprit qui les comprend sans pouvoir les imiter. Il était naguère plus facile de suivre chaque jour saint Antoine et sainte Élisabeth dans leur amour pour la prière et le travail que César et Pompée dans leurs intrigues pour conquérir le pouvoir, ou dans leurs victoires pour se rendre les maîtres du monde. Le jeu dévore bientôt toutes ses heures ; c'est une frénésie. Il devient menteur. Quand il ne peut avoir de l'argent, il en vole... Détournons vite nos regards de ce tableau, et frémissons avec Ottavi à la pensée de ce qu'il eût pu devenir si la Providence ne fût venue, en quelque sorte, le soustraire à lui-même. « Ah ! qu'on a bien raison, s'écrie-t-il à cette occasion, de dire que les circonstances font les hommes ! Combien qui auraient été de grands scélérats, et qui, comme le fils de Monique, ont été des hommes vertueux ! Combien aussi dont les talents eussent été entièrement ignorés, et qui se sont placés à la tête de l'échelle des esprits privilégiés. Voyez Mirabeau ! C'est un homme perdu de dettes et de mœurs. A son début à la Constituante personne n'ose l'avouer pour son ami ; c'était une contagion dont on craignait les approches. Soudain le génie de cet étonnant tribun, étouffé par l'opprobre et la misère, se réveille. Le voilà qui grandit, qui devient l'arbitre des destinées de la France et du monde. Qu'eût été Napoléon sans la Révolution ? Des épaulettes à gros grains eussent satisfait son ambition. Mais les barrières de l'état social tombent, et il surpasse les hauts faits d'Alexandre et de César. »

Cependant le général Ornano se charge de l'éducation de son neveu, et le

fait entrer au collège d'Avignon. C'était en 1821 ; Ottavi avait douze ans. « Là, dit-il lui-même, après un tribut payé aux souvenirs de mon pays et de mes parents, je ne tardai pas à devenir grave, sérieux, laborieux ; et le collège d'Avignon se changea bientôt pour moi en une arène où je courais de triomphe en triomphe. » Rien ne ressemble autant à une vie de collège qu'une vie de collège ; toutefois nous trouvons dans celle d'Ottavi un épisode qui, pour ceux qui l'ont connu, ne manquera pas de valeur, et servira de point de départ à ceux qui voudront le connaître. Je veux parler de sa liaison avec son ami Faure. Encore ici je laisserai parler Ottavi.

« Ce jeune homme, dit-il, m'inspira des sentiments tout nouveaux. Nous nous écrivions tous les jours des lettres brûlantes. Si parfois nous nous rencontrions, à dessein ou fortuitement, nous nous embrassions avec des transports inexprimables. Jamais amitié n'a été plus pure, ni plus passionnée. Si ce n'était pas profaner un attachement si chaste, je dirais qu'il tenait quelque chose de l'amour. Cependant il y avait à peu près vingt jours que je n'avais pas embrassé mon ami. J'en souffrais cruellement ; je ne dormais pas la nuit. Nous étions au mois de mai ; l'économe du collège devait donner à sa campagne une partie de plaisir à laquelle tous les élèves devaient assister : on l'avait fixée à un jeudi. Par malheur on me l'avait annoncée quinze jours d'avance. On ne s'imagine pas mon impatience ; je comptais les jours, les heures, les minutes.... Le moment fortuné arriva enfin... Il était permis à tous les élèves de se confondre ; je courus me jeter dans les bras de Faure, et mon émotion fut si vive que je m'appuyai presque sans connaissance sur son sein. Je pâlis, je frissonnai ; j'éprouvai tous les sentiments à la fois. Insensiblement mes esprits se calmèrent. Il faisait un temps magnifique ; les fleurs, les oiseaux, l'aurore qui se levait, tout prêtait à nos entretiens un charme indicible. Il y avait dans ce tableau je ne sais quelle poésie dont le souvenir me fait encore verser des larmes. Le soir vint, hélas !... il fallut se quitter.... — Quelquefois, lorsque nous avions été à la promenade, nous nous envoyions mutuellement des fleurs. J'attachais quelque chose de prestigieux, de magique, à celles que je recevais de mon ami. Dans mon délire il me semblait presque que leur parfum me venait de lui. Les âmes vulgaires ne pourront pas comprendre une pareille amitié.

« Faure avait les meilleurs principes de morale, et la lecture des bons livres avait rapidement développé dans mon cœur les germes de vertus qui pouvaient y être déposés. Il est vrai que des exemples contagieux nous entouraient de tous côtés ; mais, comme saint Basile et saint Grégoire de Naziance à Athènes, nous fréquentions ces être corrompus sans craindre l'influence de leurs mœurs. Nous nous aimions sans hât, sans arrière-pensée. C'était une sympathie qui provenait d'une certaine conformité d'humeurs et de sentiments. Si je voulais donner une idée claire de cette liaison, je ne pourrais faire de meilleure réponse que celle de Montaigne à un seigneur qui lui demandait pourquoi il était si fort attaché à La Boétie. « Je l'aimais, dit-il, parce que c'était lui ; et il m'aimait

parce que c'était moi. » Mot profond, qui prouve combien nos affections sont involontaires.

« Cependant le départ prochain de mon ami m'absorbait tout entier. Le moment fatal arriva.... Je restai dans ses bras plus d'un quart d'heure sans pouvoir ouvrir la bouche ; j'eus des convulsions. A la fin, fondant en larmes, je sentis l'oppression de mon cœur se dissiper, sans que pour cela ma douleur diminuât. Il partit.... Bientôt le collège me devint insupportable. Pendant toutes les vacances je fus plongé dans mon désespoir. Faure ne me répondait pas, et pourtant, dans mon désespoir, je lui adressais des reproches qui auraient attendri les pierres. Je ne sais pas comment je n'en ai pas perdu la tête. »

Mais il en perdit la santé, et c'est de cette époque qu'Ottavi faisait dater l'ébranlement organique qui lui laissa de si funestes prédispositions aux maladies graves dont il fut atteint.

Ce trait de la première jeunesse d'Ottavi le peint mieux que tous les portraits que l'on pourrait en faire ; il montre cette imagination ardente, s'enflammant au cœur et brûlant tout ce qu'elle touchait ; il nous montre, si j'ose le dire, le cœur corse aussi extrême en affection qu'il est d'autres fois terrible dans ses répulsions. Si, plus tard, Ottavi se relâcha de son enthousiasme pour les personnes, en le concentrant davantage sur les réalités intellectuelles, il faut l'attribuer moins encore aux embarras de la vie et à la variété incessante de cette scène du monde qui, en appelant l'attention sur une multitude d'objets, diminue l'affection pour chacun, qu'à ce contact des hommes, qui, à Paris surtout, à force de faire éprouver des déceptions, finit par faire soupçonner un traître ou, tout au moins, un égoïste dans chaque homme qui vient à vous. Ottavi, il faut bien le dire, portait, d'ailleurs, en lui-même un fond de mélancolie qui appartenait essentiellement à son tempérament, remarquablement nerveux et bilieux tout à la fois. Quelques événements de sa vie ne contribuèrent pas peu à développer cette malheureuse disposition. On comprend, en effet, le retentissement que dut avoir, dans une organisation comme celle d'Ottavi, la vue de son père en démence. « Ce malheur, dit-il, m'avait singulièrement frappé. Mes camarades, par leurs plaisanteries inconsidérées, me l'avaient rendu plus poignant encore, et c'est peut-être pour cela que j'ai conçu pour la société cette sorte d'horreur que je n'ai jamais pu dissiper. » L'injustice dont il croyait avoir eu à souffrir, au collège d'Avignon joue aussi un rôle important dans les raisons qu'il donne pour expliquer ce penchant à la tristesse qui ne le quitta jamais. Mais évidemment Ottavi prenait ici l'effet pour la cause, ou, tout au moins, l'accessoire pour le principal. Quoi qu'il en soit, cette injustice, vraie ou prétendue, fut le motif de son retour à Ajaccio, où il resta jusqu'en 1828, époque de son arrivée à Paris. Il y venait pour faire son droit, afin de remplir les intentions de sa famille, qui le destinait au barreau. Mais Ottavi n'avait pas encore fermé son intelligence dans le cercle de la méthode dont il tirait un si prodigieux secours dans ses improvisations si chaleureuses. Il y avait d'ailleurs, en-

tre cette âme toute de feu et les études glaciales des éléments de la science des Domat et des Merlin, une répulsion bien difficile à vaincre. Comme l'huile bouillante sur un marbre poli, Ottavi glissa, en frémissant, sur la science du droit, quoiqu'il en ait subi les premiers examens. Il se croyait irrésistiblement entraîné vers la philosophie et les belles-lettres. Ses succès du café Procope furent décisifs. Un soir il avait été assez éloquent pour grouper autour de lui les joueurs de toutes les tables. Il crut, dès lors, à son talent, et sa vocation fut fixée. Comme toutes les âmes fortement trompées, Ottavi voulait, et les difficultés s'évanouissaient. Du café Procope il paraît avoir entrevu le palais Bourbon. Il avançait de ce côté, soutenu sur le travail et sur sa réputation toujours croissante, quand tout à coup il fut forcé à une halte. Un mal, engendré moins encore par le travail et les veilles que par sa négligence pour lui-même, vint en quelque sorte le terrasser.

Ottavi ne dormait que deux ou trois heures, et d'un sommeil si léger que le froissement d'une papillote dans une chambre voisine suffisait pour le réveiller. Le reste de la nuit il travaillait, le buste hors du lit, et sans s'occuper de soustraire ses bras à l'action d'un froid tel que celui de l'hiver de 1839. C'est là justement que l'atteignit le rhumatisme aigu qui se compliqua bientôt d'une affreuse mutilation. Pourtant le mal avait cédé en partie et au moins pour quelque temps ; déjà le convalescent quittait la chambre. Il allait un jour à la Sorbonne ; une voiture, qui descendait rapidement la rue de La Harpe, menaçait d'écraser une pauvre femme qui lui tournait le dos. Ottavi voit le danger, s'élançant sur elle, la saisit vigoureusement et l'arrache à une mort presque certaine. Mais ce dévouement devait lui coûter cher ; son bras gauche fut affreusement contusionné et meurtri ; le diathèse rhumatismale se réveilla plus énergique ; les accidents les plus graves s'y surajoutèrent ; il n'y avait plus un instant à perdre : l'amputation fut déclarée nécessaire et d'urgence. L'habile chirurgien qui la pratiqua m'a dit n'avoir jamais eu à traiter un patient d'un stoïcisme aussi implacable. L'opération faite et le pansement appliqué, le jeune amputé saisit le membre séparé avec sa main droite et dit avec un étonnant sang-froid : « Il m'en reste encore un ! » La première fois que nous vîmes Ottavi parlant devant un auditoire si nombreux que la salle ne pouvait le contenir, nous exprimions la peine que nous faisait éprouver la vue d'un jeune homme si remarquable ainsi mutilé. En ayant demandé la cause, nous comprîmes qu'elle était de celles qui ne se disent qu'avec précaution. Cette opinion, aussi outrageante pour la vérité que pour la mémoire d'Ottavi, nous l'avons trouvée généralement répandue. Faut-il en attribuer l'invention à la légèreté ou à la calomnie, ou aurait-elle été accréditée par un de ces médecins toujours prêts à faire l'étiologie d'une maladie, quelque obscure qu'elle puisse être ? Quoi qu'il en soit, il semble qu'Ottavi ne faisait rien pour détruire ce préjugé, qu'il ignorait probablement. Ceux qui le fréquentaient savaient, en effet, avec quelle indifférence il parlait de son *absent*, pour me servir de son expression ; avec quelle discrétion il faisait part de

la cause qui avait nécessité cette mutilation, et avec quelle modestie enfin il s'exprimait sur le dévouement qui lui avait coûté si cher.

Il ne fut pas moins de cinq ans à recouvrer la santé : et quelle santé, bon Dieu ! que celle qui commence et marche avec une hernie incurable. Mais, comme s'il était écrit *là-haut* qu'il ne doit pas y avoir ici de douleurs sans compensations, Ottavi se livra pendant ces cinq années aux travaux qui ont fait de lui un littérateur aussi profond qu'érudit, un orateur aussi entraînant de passion que de logique, un critique aussi sûr qu'éclairé, un écrivain aussi élégant que précis. Il affirmait à un de ses amis que, depuis la perte de son bras, il avait senti que son intelligence se développait davantage. Ce n'est pas la première fois que l'esprit a grandi aux dépens du corps, que l'hôte a gagné à changer sa maison contre une échoppe. L'histoire fournit, en grand nombre, des exemples d'hommes dont l'intelligence, d'abord fort ordinaire, s'est tout à coup extraordinairement développée par suite de quelque opération sanglante qui les a privés d'un membre. Il est clair que, dans ces cas, la vie, qui rayonnait dans une sphère plus étendue, se concentre vers l'organe de la pensée.

Ottavi, impatient de produire ses travaux de cinq ans, s'élança plus bouillant que jamais au milieu de ce public qu'il avait laissé si heureux de l'avoir entendu, et qu'il savait être si avide de le revoir. Il se mit donc à professer presque en même temps rue Taranne, au Lycée Polymathique, à l'institution Massin, ce cours de littérature philosophique qui, tout en donnant moins qu'il n'avait promis d'abord, révéla l'existence d'un jeune talent qui approchait quelquefois de Villemain et surpassait souvent La Harpe et Le Batteux. Forcé à cette époque (1834) de faire le voyage de Marseille et d'y séjourner quelque temps, il résolut d'utiliser ce séjour en ouvrant un cours qui lui permit de faire l'essai de ses forces sur un autre théâtre, et de tirer parti des nombreux matériaux qu'il accumulait depuis quelques années. Déjà il remportait autant de triomphes qu'il faisait de leçons, lorsque, le choléra venant tout à coup étendre son crêpe funèbre sur Marseille, notre jeune orateur se vit contraint de reprendre le chemin de la capitale. Son voyage à travers les départements des Alpes fut une continuelle ovation. On conserve à Gap surtout un souvenir précieux de ses improvisations sur MM. Thiers, Odilon Barrot, Berryer, Lacordaire, et surtout celle qu'il fit en prenant pour sujet *le Peuple*. Ottavi excellait à tracer les portraits des orateurs en renom, anciens ou modernes. S'il avait entendu les seconds, leurs portraits acquéraient un intérêt nouveau par la description qu'il faisait de leur personne et de leur physionomie. Il avait, en effet, la prétention de s'aider avec une sorte d'insaisissabilité de la science de Lavater et de celle de Gall pour annoncer non seulement ce qu'un homme était actuellement, mais encore pour prédire ce qu'il pourrait être un jour. Il faut bien le dire, les faits justifiaient souvent ses prédictions. Mais ce qui lui servait surtout à deviner les hommes, c'était la conversation. Je ne doute nullement qu'Ottavi diplomate ne se fût placé dans un rang supérieur.

Les succès qu'Ottavi venait d'obtenir à Marseille et dans les Alpes n'avaient fait qu'embraser davantage le feu qui le dévorait ; aussi, à peine de retour à Paris, il eut hâte de reprendre les cours qu'il avait forcément interrompus. Les chaires de l'Athénée royal, de l'Institut Historique, de l'Institut oratoire, les Loges de francs-maçons, dont il était Vénérable, les conférences de la rue Saint-Martin, etc., le virent paraître tour à tour avec le nombreux auditoire qui affluait partout où on savait qu'il devait parler.

De plus robustes organisations que la sienne y eussent succombé. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il fallait qu'il payât de la vie des succès si multipliés, achetés au prix de tant de fatigues excessives. Le soir du 5 décembre 1841, Ottavi parla pour lui et à la place des orateurs absents. Cette improvisation fut peut-être la plus belle de toutes celles qu'il a faites au public. C'était le chant du cygne, car elle fut la dernière, hélas ! Les derniers efforts de sa voix produisirent la sortie d'une anse intestinale qu'un taxis habilement opéré ne put réussir à faire rentrer. Cette hernie, qu'il portait depuis plusieurs années, comme nous avons eu occasion de le dire, et qu'il avait traitée avec une insouciance incroyable, s'était étranglée. Dès le lendemain il fallut procéder à l'ouverture du sac herniaire. Cette opération, toujours si grave, eut ici un bien fatal résultat. Trois jours après, le dernier souffle de vie s'exhalait au moment même de la première levée de l'appareil. Ottavi n'était âgé que de trente-deux ans et cinq mois.

C'est, selon nous, servir bien mal la mémoire des morts que de louer tout en eux sans restriction. Ils furent hommes et payèrent leur tribut à la fragilité humaine. Louer tout, c'est donc donner le droit de douter de tout. L'habitude, si sainte d'ailleurs, de parler sur la tombe des morts au moment où on confie leurs dépouilles à la terre, perd tous les jours de son auguste et salutaire prestige par l'abus qu'on en fait de la sorte. Nul, sans contredit, ne respecte plus que nous le sentiment douloureusement affectueux qui porte à voir, pour ainsi dire, paraître ceux que l'on vient de perdre ; mais, d'ordinaire, ce sentiment-là est muet, tandis que celui qui se traduit par d'harmonieuses périodes, appartient trop souvent à la vanité de celui qui parle ; aussi les bienséances, qui ordonnent, dans ces occasions, le silence aux proches du défunt, me paraissent exprimer une loi de la nature morale de l'homme. Il y a, d'ailleurs, un foyer, en quelque sorte, mathématique, dans lequel l'historien doit placer son héros pour le voir tel qu'il est. Trop près il peut éblouir, trop loin il risque d'être mal éclairé. C'est ainsi que le peintre qui expose son œuvre aux regards du public, cherche ce qu'il appelle le jour.

Ottavi, comme homme, comme écrivain et comme orateur, eut des imperfections et quelquefois des défauts.

A une passion outrée pour les femmes avait succédé, dans les dernières années de sa vie, une sorte d'aversion qu'il avouait partir d'une malheureuse disposition à les croire incapables de vertu en face de la séduction. Il est vrai de

dire qu'il faisait de nombreuses exceptions. Cette opinion qu'il avait des femmes en général, n'a pas peu contribué à cette humeur inégale, à ces emportements violents pendant lesquels Ottavi ne connaissait ni âge, ni sexe, ni condition. Pendant ces instants, toujours très courts, un contradicteur était pour lui un ennemi qu'il eût voulu écraser quand il n'avait pu le convaincre. Mais il ne tardait pas à rentrer dans le calme, et sa noble figure s'épanouissait sans contrainte; on le voyait diriger un sourire plein de repentir vers celui qu'il venait d'offenser. L'amour-propre lui faisait d'abord rechercher quelque tempérament dans ses démarches auprès de ceux qu'il croyait avoir offensés; mais bientôt il faisait franche réparation. D'ailleurs, ces emportements étaient devenus rares dans ses dernières années. Un jour qu'il s'était oublié dans ce sens à l'égard de celui qui écrit ces lignes : « Ne m'en veuillez pas, lui dit-il; je suis incorrigible avec la meilleure volonté. Il y a là du sang corse, et quel sang!... » Il avait pitié de quelqu'un qui suivait habituellement ses cours, de recueillir les impressions et les réflexions de l'auditoire; lorsqu'on lui faisait part de celles qui ne lui étaient pas favorables, il s'emportait, traitait d'imbécilles, sans les connaître, ceux qui s'étaient permis de ne pas être de son avis; et cependant cet homme, si sensible à la moindre contradiction, paraissait faire peu de cas des applaudissements. Quand il avait remué, électrisé toute une assemblée, il rentrait abîmé de fatigue, se jetait sur un siège et discourait sur le néant de ces marques de satisfaction universelle. « Voilà, disait-il, trois ou quatre cents personnes contentes de moi; que me revient-il de tout cela?... » Et il se taisait, continuant le discours lui-même et répétant par intervalle : « Qu'est-ce que tout cela, bon Dieu?... »

Ottavi avait eu ses années d'orage, pendant lesquelles les pratiques religieuses avaient cessé de trouver place dans ses occupations de chaque jour, et, lorsque la raison, le temps, la satiété peut-être, auraient dû le rendre à lui-même, ses travaux, ses succès, la nature même de ses travaux, l'en éloignèrent encore. Mais son cœur si généreux, son âme si droite et si élevée se prenaient, sans cesse, à des pensées chrétiennes, et il est inouï que, dans ses improvisations, toujours si chaleureuses, il ait laissé échapper un mot, un seul mot, je ne dirai pas impie, mais même hétérodoxe. Si Ottavi eût vécu un âge d'homme, il eût infailiblement décrit cette courbe rentrante dont parle le Maître, et fût revenu au point d'où il était parti. Avec quel bonheur il voyait son lit de mort entouré des ecclésiastiques ses compatriotes. Son consentement à recevoir les derniers sacrements religieux témoigne suffisamment qu'Ottavi est mort en philosophe chrétien. Il eut dans les dernières heures de sa vie un moment d'exaltation fébrile pendant lequel il se croyait dans sa chaire de l'Institut Historique. Il parlait depuis plus d'une heure lorsque, les forces venant tout à coup à lui manquer : « J'ai dit, ajoute-t-il; partons.... — Pour aller?... lui demanda quelqu'un. — Vers l'infini!... » Il n'était plus.

Cet homme, qui ne se croyait plus capable d'éprouver les feux de l'amour, avait voué une sorte de culte à l'amitié. Il portait ce sentiment si loin, qu'il se

demandait quelquefois s'il ne se méprenait pas à cet égard. Il aima ses amis, pendant toute sa vie, comme il avait aimé Faure au collège d'Avignon.

Ottavi ne vivait que pour son intelligence. Rien n'égale l'indifférence qu'il montrait pour son corps. La nourriture la plus uniforme et la moins recherchée était, de sa part, l'objet d'une sorte de préférence. Il eût porté les mêmes habits jusqu'à l'état de loques, et se fût affranchi de certains soins de propreté plus indispensables pour lui que pour tout autre, à cause de l'état continu d'exhalation entamée dans lequel le tenait son travail d'improvisation, s'il n'eût trouvé auprès de lui une amie, une autre mère, qui pourvoyait à tout. Après avoir vécu pendant plusieurs années de privations et d'espérances toujours déçues, depuis deux ans la fortune paraissait vouloir lui tendre les bras. Sa collaboration au *Messenger*, les travaux de librairie qui lui venaient de tous côtés, on pourrait dire de tous pays, puisqu'il en recevait de Rome et de Naples, le mettaient déjà dans une aisance qui s'augmentait chaque jour.

Que dirai-je du cœur d'Ottavi? Rien n'approcha jamais de sa bonté, ni de sa sensibilité. La vue d'un malheureux, le récit d'une infortune lui fendaient le cœur et lui arrachaient des larmes. Il avait pour la vieillesse une sorte de respect spartiate; mais la vieillesse dans l'indigence ou dans l'infortune lui arrachait son dernier sou ou lui ravissait son repos, jusqu'à ce qu'il l'eût retirée du malheur. L'indifférence à l'égard d'un souffrant, quel qu'il fût, et de quelque manière que ce fût, le mettait dans une sainte colère, qui allait quelquefois jusqu'à le faire sortir des convenances du langage. Rien n'a jamais pu étouffer chez lui ce noble instinct de bienfaisance, ni l'ingratitude des obligés, ni la gêne de sa propre situation de fortune, ni les refus qu'il éprouva souvent. A cet égard il a vécu et il est mort incorrigible. C'est ce noble penchant au bien et son horreur pour tout ce qui avait l'ombre d'une injustice, qui le portaient à relever dans ses cours le mérite inconnu, soit parmi les anciens, soit parmi les modernes, à peindre la vertu et à flétrir le vice. Sa conscience si droite ne s'accommodait d'aucun détour, quand il s'agissait de pourchasser la perfidie, quelle que fût la sphère où il la découvrait. Pourquoi faut-il que j'aie à mettre en regard de cet amour si admirable d'Ottavi pour tout ce qui est noble et élevé, cette vanité, au moins puérile, qui le portait à se croire meilleur encore qu'il n'était, et à défier presque, comme Jean-Jacques, l'univers tout entier de présenter un homme valant mieux que lui! C'est ce sentiment, indigne d'Ottavi, qui l'avait poussé à entreprendre, à l'imitation de Rousseau, des *Confessions* qu'il n'a pas eu le temps d'achever. Ces écrits, d'ailleurs, n'a pas seulement le défaut d'avoir été inspiré par un instinct de ridicule imitation, il est peut-être le moins bon de tous ceux qui sont sortis de sa plume.

Ottavi a beaucoup moins écrit qu'il n'a parlé, ce qui ne veut pas dire que, comme écrivain, il n'y ait pas chez lui place pour l'éloge et la critique. Sa carrière d'écrivain commença presque en même temps que sa carrière d'orateur, en 1833. C'est à cette époque que parurent dans *l'Europe littéraire* ces trois ar-

ticles sur Botta (l'auteur de *l'Histoire d'Italie*), qui fondèrent la réputation du jeune Ottavi, tant ils étaient remarquables par la profondeur des pensées, l'élégance et la correction du style. La même année parurent, dans d'autres recueils, ses travaux sur *la Centralisation administrative en France*; sur *l'Abolition de l'Esclavage colonial*; ses *Lettres sur le Cours de Poésie française*, professé par M. Saint-Marc-Girardin; son article si remarquable sur *la Philosophie de l'Histoire (Paris révolutionnaire)*; en 1837, celui sur *le Génie français (Revue du XIX^e Siècle)*; les *Anciens et les Modernes*; un long article intitulé *les Voyages*; en 1838, des *Leçons analytiques de Littérature et de style*; des articles biographiques sur Bourdaloue, Fléchier, Fénelon, Massillon, le duc de Saint-Simon, Fontenelle, Villemain, Saint-Marc-Girardin, Victor Cousin, Guizot, Napoléon considéré comme écrivain, Léon Gozlan, Jules Janin, Désiré Nisard (classiques et romantiques). En 1839 il devint un des rédacteurs du *Message*. Il publia dans la *Revue de France*, même année, un article biographique intitulé *Napoléon*; un autre intitulé *Parmentier* dans *l'Investigateur* (74^e livraison); de la *Littérature dans ses rapports avec l'époque actuelle* (*Tribune* du 14 janvier 1835); les *Doctrinaires sont les hommes de fait*, article très-remarquable inséré dans le *Journal du Peuple souverain*, même année; dans le *Bulletin biographique*, un travail sur les *Idees Napoléoniennes*; dans le *Moniteur des Familles*, un article sur Benjamin Franklin; dans le *Bulletin biographique, des Études sur les réformateurs contemporains ou socialistes modernes*, dans lesquelles il passa en revue Saint-Simon, Charles Fourier, Robert Owen, Bertin (ainé), Georges Sand, Charlet (peintre). Il était, en outre, secrétaire du comité de rédaction de *l'Écho des Écoles primaires* pour la propagation des meilleures méthodes d'enseignement. Je ne parle point d'un grand nombre de comptes-rendus d'ouvrages modernes, français ou étranger, qui sont tous marqués au coin de la plus lumineuse critique et écrits d'une main ferme autant que juste. Ses lectures infinies, classées avec une sorte de méthode dans les rayons de sa vaste mémoire, le rendaient presque inimitable dans ce genre de travail, qui demande surtout un grand art de rapprochement entre les faits, les hommes et les lieux. Mais c'est surtout quand il écrit l'histoire qu'Ottavi peut être pris pour modèle; son style, sans s'écarter du vrai, s'image avec un éclat ravissant. C'est principalement dans son travail sur Napoléon qu'on en trouve la preuve: « Bonaparte, sans emploi après le 9 thermidor, tourne avec une avidité inquiète ses regards vers l'Orient, cette terre des prodiges et des mystères; il pense alors que le caprice d'un visir peut être plus fécond pour l'avenir d'un soldat que le hasard des révolutions. Mais des météores comme Napoléon ne se lèvent pas pour ranimer un empire dévoré de consommation, comme l'était en 1796 l'empire ottoman; Dieu ne les envoie pas pour diriger et organiser les forces d'une société qui se régénère. Votre génie, ô grand homme! est destiné à créer un monde nouveau, et non à prolonger l'agonie d'une civilisation impuissante. Vous n'êtes pas de ceux qui doivent s'acharner à récrépir les édifices qui s'en

vont en poussière aride, mais de ceux qui bâtissent pour l'éternité. Oui, vous irez en Orient; les pyramides vous parleront un langage que vous traduirez dans un style sublime à votre armée; le désert vous révélera ses étranges harmonies, et Mahomet vous inspirera des pages brillantes comme le soleil, parfumées comme le sein des houris, lorsque vous voudrez vous faire reconnaître des adorateurs du Koran pour le successeur du Prophète. Vous verrez la ville d'Alexandre, le foyer de tous les systèmes philosophiques, de toutes les religions et du commerce du monde; et vous apprendrez que le génie qui fonde est supérieur au génie qui détruit. En vain vous chercherez la trace à jamais ensevelie des courses du fils de Jupiter Ammon. Un grand poète, votre contemporain, croira faussement avoir deviné le passage du Granique. Arbelles, lams, d'abord monceaux de cendres et de cadavres, qu'êtes-vous aujourd'hui, sinon de grands noms, et des noms presque impossibles à graver sur les lieux qui les ont portés et qui ne les connaissent plus? Oui, vous irez en Orient, mais pour y recevoir le baptême du merveilleux que cette terre seule peut donner. Vous irez pour y puiser les inspirations gigantesques des anciens jours, et puis, après avoir ébloui le brumeux Occident de votre gloire, vous mourrez par-delà l'Orient, entre le ciel et la mer, ce double infini capable seul de contenir votre pensée. »

Dans cette existence si extraordinaire de Napoléon, résumant à la fois tous les contrastes, toute la grandeur et tout le néant des choses d'ici-bas, il fallait, a écrit le célèbre sourd-muet Ferdinand Berthier, que le style du peintre se revêtît à la fois des couleurs les plus opposées pour bien retracer toutes les phases de cette étonnante célébrité. C'est à quoi Ottavi n'a point failli; sa diction, qui nous emporte sur les champs de bataille et nous fait assister aux triomphes du célèbre général; cette diction, quand il faut peindre les derniers tourments du héros à Sainte-Hélène, prend un caractère qui fait plus qu'attrister, qui serre le cœur et le brise d'amertume et d'angoisses. « Ainsi tomba, dit Ottavi, cet homme qui, comme Atlas, avait porté le monde sur ses épaules pendant dix ans. En 1815 il reviendra en France; l'aigle volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame; mais l'iniintelligence des représentants de la nation, qui répondront par le mot *liberté* au cri d'indépendance nationale que poussera Napoléon, les plus inconcevables fatalités et la trahison, ce ver rongeur de toutes les prospérités impériales, amèneront le désastre irréparable de Waterloo. Déporté à Sainte-Hélène, l'empereur expirera lentement sous l'influence d'un climat meurtrier et des abominables traitements de l'oligarchie britannique. En vain il épiera une lueur d'espérance et de consolation aux immenses horizons qui l'entourent. Quelquefois il montera sur la colline déserte, au moment où le soleil se couche dans sa majesté. Sur la vaste mer il cherchera une voile blanche, et, lorsque le vaisseau tant désiré lui aura apparu enfin, il se sentira d'avance comme ranimé par une brise d'Europe. Ses vœux appelleront le navire, mais les vents jaloux lui déroberont ce répit à ses douleurs. La voile fuira, et il sentira

son âme déchirée comme si, de nouveau, l'on venait de rompre les liens qui l'attachaient à la France. Mais, lorsque l'ancre tombera dans les flots écumeux de Longwood, n'éprouvera-t-il pas encore quelque sombre déception ? Que lui apportera ce navire ? des nouvelles de la France, de son fils, de sa mère ? Non. Sera-t-il au moins un écho de l'admiration et des sympathies du peuple pour le martyr de l'Angleterre ? Non. Lui laissera-t-il un de ces rhinets de poète qui sont comme le dycame immortel des dieux ? Hélas ! une seule voix lui parviendra au travers de l'Océan, celle de la calomnie. Ce monstre seul rugira au milieu du silence qui le presse. Alors le grand homme, ô France ! doutera de toi, comme le Christ se crut abandonné de son Père au jardin des Oliviers, et il mourra, ton image dans le cœur et le buste de son fils sous les yeux. »

Tel est le style d'Ottavi dans presque tous ses écrits ; on y trouve la netteté et la concision réunies à la pompe des idées et à la grandeur des images. Dans sa notice sur Napoléon surtout il est brillant, rapide ; c'est un style en pas de charge, dit Ferdinand Berthier, comme la course triomphale, à travers l'Europe, du héros dont il retrace l'histoire.

Le caractère distinctif des écrits d'Ottavi ; c'est la brièveté de la phrase, alliée à une rare précision de pensée. Les idées bottillonnaient dans cette tête volcanique, et c'est un grand mérite pour lui d'avoir su les revêtir chacune de son habit le plus élégant, sans confusion comme deux feux éteints. Il excelle dans la justesse des aperçus et dans l'originalité de ses réflexions sur les choses et sur les hommes. Il possède un inimitable talent de portrait sans lequel on lui reprocherait volontiers sa propension à chercher querelle à tous les travers de son siècle. Il en est un qu'il fustigeait partout où il le rencontrait. « Aujourd'hui, disait-il, la soif du succès en tout genre est tellement débridée, qu'elle demande à être satisfaite dans le plus bref délai, sans même se donner le temps de s'assouvir. On n'a pas plus tôt jeté le gland dans les entrailles de la terre qu'on veut, en se relevant, aller heurter son front contre un chêne au large feuillage subitement épanoui. Au lieu d'attendre la naturelle croissance des choses, on la précipite par toutes sortes d'artifices fustistes. On met tout en serre chaude ; on n'aime plus que les fruits venus avant la saison ; on s'impatientte contre la Providence, on l'injurie, et lorsque, pour prix de tant d'efforts, si aveuglément dépensés, on ne recueille que déceptions amères, qu'avortements monstrueux, on lance de folles imprécations contre la nature. » Ottavi manie l'ironie avec une finesse qui n'amortit pas la vigueur de ses coups. « Quant à M. Henri Prat, dit-il en rendant compte de l'ouvrage de ce dernier sur les Croisades, il s'opiniâtre à la recherche et à l'analyse des faits, fuyant avec une rare abnégation d'amour-propre les tendances généralisatrices de son maître (Quixot) et craignant d'assurer à la phrase toute sa pompe et tout son éclat, afin de ne pas imiter les faiseurs brevetés de pittoresque, les enlumineurs jurés de l'histoire. Il ne fait pas chanter les cathédrales ni soupirer les cloches retentissantes ; il n'appelle pas le donjon gothique en poème. Il représente les Croisés comme

des hommes tels que vous et moi; il remue le passé sans nous aveugler avec la poussière qu'il soulève, ni nous éblouir avec les éclairs que l'on fait jaillir à présent des armes les plus rouillées du moyen-âge. Il a l'insolence prosaïque de nommer une lance une lance, et un chevalier un chevalier. Lorsque les compagnons de Pierre-l'Ermite traversent l'Allemagne, l'auteur les montre se jetant sur des troupeaux de moutons comme auraient fait, ni plus ni moins, les héros d'Homère. » Je prends presque au hasard toutes ces citations. En voici une qui donne une idée de son talent à esquisser les tableaux : « Si généralement on aime la Pologne, on la connaît peu. Pour la plupart de ceux qui ne prononcent le nom de ce pays qu'avec une vive émotion, ce nom n'est qu'un symbole douloureux de toutes les calamités qui peuvent injustement accabler une nation. Certes la Pologne s'offre d'abord à nous sous les traits d'une de ces princesses d'Orient, emmenées captives aux pieds d'un maître insolent, et n'ayant pour protéger sa pudeur que le voile de larmes étendu par le désespoir sur sa chaste beauté. C'est là l'image qu'on conserve de la Pologne si on se contente d'un coup d'œil rapide. Qu'on efface pourtant ces traces récentes d'une affliction, hélas ! trop profonde, et, sur ce front où sont marqués les stigmates de la servitude, vous verrez reparaître les signes radieux d'une gloire impérissable. Oui, cette captive éplorée a été l'égale des plus grandes nations sur les champs de bataille, et a contribué par ses poètes, ses historiens et ses savants, à jeter dans une voie indéfinie de progrès cette Europe qu'elle avait tant de fois sauvée contre la barbarie musulmane, et dont vainement elle a imploré l'appui au jour du malheur. »

C'en est assez, je présume, pour qu'on ne puisse me taxer d'inexactitude, ou même d'exagération, quand j'oserai dire qu'Ottavi me paraît réunir toutes les qualités qui caractérisent l'écrivain remarquable. On s'aperçoit pourtant qu'il écrit trop peu, et ce défaut d'habitude se fait sentir, principalement au commencement de chaque composition, par une certaine gêne dans le travail de la pensée, qui rend son style traînant et un peu obscur. Malheureusement Ottavi croyait peu à son mérite comme écrivain, et lui, qui était toujours prêt à prendre la parole, l'était rarement à saisir la plume. Il semble que cette âme fougueuse s'accommodait mal de tout ce qui ralentissait sa marche impatiente. Quelques-uns pourront aussi désapprouver ce luxe d'images, de comparaisons et de sentences semées trop abondamment dans quelques-uns de ses écrits; mais les derniers qui sont sortis de sa plume ne méritent point ce reproche, et, sans rien perdre de son beau talent pour le coloris, Ottavi en était venu à revêtir ses idées avec un admirable éclat sans tomber dans le clinquant, qu'on me pardonne l'expression. Mais je me souviens que j'avais annoncé la part de la critique, et je m'aperçois que je suis encore à trouver où la placer. Ottavi, considéré comme orateur, ne me laissera pas le même embarras.

Démotbènes, interrogé sur les qualités de l'orateur, répondit que c'était en premier lieu l'action, puis l'action, et encore l'action. C'est qu'en effet l'action,

sans être tout l'orateur, en fait une des qualités essentielles. On ne remua jamais une assemblée, on n'enleva jamais un vote décisif, le langage enfin le plus correct, le discours le mieux châtié n'émurent jamais sans le secours de l'action bien entendue, tandis qu'un geste, un regard, un mouvement de physionomie, une pose du corps peut maîtriser les hommes ; que dis-je ? peut dompter les lions. Martin, Van Amburgh, Carter n'eurent jamais d'autre secret que la puissance de leur regard pour subjuguier leurs tigres. Le lion de Florence s'arrête et dépose l'enfant qu'il tient dans sa gueule, en présence de sa mère à genoux. Le geste est le signe de la puissance de l'âme ; les yeux, la face et tout le corps n'expriment que ce qui s'agit dans l'âme.

Ottavi, il faut bien le dire, manquait d'une partie des qualités de l'orateur. Le geste, chez lui, servait moins qu'il ne nuisait à l'effet de sa parole naturellement éloquente. On n'ignore pas, il est vrai, combien sont importants dans l'art de la déclamation les bras dont les mouvements sont convenablement étudiés ; et l'absence de l'un chez Ottavi devait singulièrement gêner les poses de celui qui lui restait, et fausser l'action de l'ensemble. Je vois encore Ottavi faisant osciller de bas en haut son bras, qui venait frapper uniformément la tribune ; je vois son corps, petit et grêle, courbé en arc, se redressant par intervalle pour permettre à l'orateur de reprendre haleine ; j'entends encore cette voix au timbre criard, qu'on cessait bientôt de trouver désagréable quand on se laissait captiver par la chaleureuse conviction avec laquelle il disait toutes choses. Peu d'hommes comprirent mieux qu'Ottavi la puissance du geste sur les auditeurs, et aucun peut-être ne fit moins que lui pour en tirer parti. Tout mouvement qui traduisait une passion enlevait son suffrage. Un jour il assistait à une séance du conseil de l'Institut Historique ; la discussion venait de s'animer au point que plusieurs membres, prenant la parole en même temps, étouffaient celle du président, qui, indigné de voir son autorité méconnue, élève la voix, et, joignant le fait au geste, brise sur la table le couteau d'ivoire qu'il tenait à la main. Le calme se rétablit. Ottavi, saisissant un moment favorable, s'approche doucement du président : « Vous avez été sublime, » lui dit-il ; et son regard lançait des flammes. Il en avait été tellement frappé, que, revenant après la séance sur ce que tout le monde, excepté lui, ne trouvait que plaisant, il justifia admirablement le mot *sublime* qu'il avait employé.

Ottavi s'exprimait avec tant de volubilité que, malgré une excellente accentuation, les mots se heurtaient, les phrases se confondaient ; et ce défaut, joint à un autre qui consistait à s'éloigner de son sujet au point quelquefois de le perdre entièrement de vue, nuisait singulièrement à l'effet de ses plus belles improvisations. Mais enfin que restait-il à Ottavi pour entraîner sur ses pas, partout où il devait prendre la parole, cette foule qu'il renvoyait chaque fois toujours plus avide de l'entendre ? Par quel art séducteur, nouveau Abeillard, faisait-il de ses auditeurs assidus autant d'enthousiastes, toujours prêts à rompre des lances pour lui ?.... Ah ! c'est qu'il possédait souverai-

nement cette éloquence du cœur qui sait triompher et convaincre sans les formes qui séduisent. On ne le connaissait point sans l'aimer, on ne l'entendait pas sans l'admirer d'abord et le goûter plus tard. Quand il parlait, son cœur passait dans ses paroles, si on peut le dire. Son imagination méridionale, secondée par une mémoire qui s'était enrichie du fruit de ses innombrables lectures, embellissait chaque pensée qu'il exprimait, et sa vaste érudition, éveillant les souvenirs de l'histoire, de la science et de la littérature, apportait toujours à propos le *fait* qui appuie, la raison qui éclaire et l'exemple qui confirme. Rien ne lui était étranger. Quel que fût le sujet à l'ordre du jour, il n'était jamais pris au dépourvu et pouvait toujours payer son tribut de lumières et de faits. Observateur aussi sagace qu'éclairé, penseur aussi prompt que profond, orateur aussi fécond qu'infatigable, il ne lui a manqué qu'un corps aussi robuste que son intelligence était active, pour qu'il lui fût donné de remplir le monde de sa parole et de ses écrits, comme son immortel parent l'a rempli de sa gloire et de son nom.

Je ne dois pas terminer sans avoir dit un mot d'une dernière qualité d'esprit qu'Ottavi possédait à un degré élevé; je veux parler de son amour pour les arts. Il en avait le sentiment porté jusqu'à l'exaltation. La musique le remuait profondément. Le Néoprytanée, dont il décida la fondation en 1839, était depuis longtemps une de ses idées les plus chères. Ces matinées musicales furent suivies par une grande partie de la haute société. Il s'y rendait, chaque fois, sans avoir arrêté le sujet sur lequel il aurait à parler. Son improvisation, qui ne durait jamais moins d'une heure, lui était toujours inspirée selon la foule, la classe à laquelle elle appartenait, ou le sexe qui y était en majorité. Il se complaisait à prédire un avenir brillant au Néoprytanée, et il n'a pas dépendu de lui que cette prédiction fût réalisée.

Après la musique, Ottavi n'aimait rien tant que la peinture; il connaissait parfaitement toutes les écoles, et étonnait les plus grands artistes par la justesse de ses critiques. Un de ses plaisirs privilégiés, aux époques de l'exposition des tableaux au Louvre, était d'aller se placer près des plus remarquables, pour lire sur les physionomies les impressions qu'ils produisaient et recueillir les réflexions qu'ils faisaient naître chez les gens du peuple. Il faisait peu de cas de la peinture des anciens, et nous l'avons entendu rire aux éclats de l'histoire de Protogène réussissant à faire écumer la gueule de son chien d'un coup d'éponge, ou de la bonhomie de Pline, qui se pâmait d'aise devant un portrait d'Antigone qu'Apelles avait su faire de profil de manière à cacher la place de l'œil qui manquait.

Enfin Ottavi possédait des notions profondes sur presque toutes les sciences. L'étude des mathématiques l'avait longtemps occupé. L'histoire nationale et étrangère, ancienne et moderne, la géographie du nouveau et de l'ancien monde, les écrivains sacrés et profanes, les poètes de tous les pays, jusqu'aux romanciers, trouvaient place dans cette rare intelligence, qui rappelait les pro-

diges des Baratier, des Candiac, des Criton et des Pic de La Mirandole; de Pic de La Mirandole surtout, mort comme lui à l'âge de trente-deux ans, guère plus étonnant que lui par sa merveilleuse mémoire, comme lui enfin capable de parler sur tous les sujets. Nous en appelons au témoignage de ceux qui furent les amis ou les auditeurs assidus d'Ottavi. Que ceux-ci nous disent encore si nous sommes sortis de la plus sévère exactitude dans ce travail consacré à sa mémoire !

Le docteur JOSAT,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

. La 1^{re} classe (*Histoire générale et Histoire de France*) s'est assemblée le mercredi 7 septembre, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Vingt-deux membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, M. Renzi communique à la classe une lettre de notre collègue M. Dufour, peintre, à Moulins (Allier), par laquelle il lui annonce que, d'après l'avis (1) de l'Institut Historique, il a eu enfin recours aux tribunaux pour se faire rendre le titre de fondateur de l'ouvrage intitulé *l'Ancien Bourbonnais*, que ses successeurs, M. Achille Allier, d'abord, et ensuite M. Desrosiers, éditeur, lui avaient enlevé dans leurs publications : justice lui a été rendue. Il remercie la Société de l'appui moral qu'elle lui a prêté dans cette circonstance.

M. Dufour annonce, en même temps, qu'il est parvenu, après de longs efforts, à faire élever par souscription un monument à la mémoire de François Péron, naturaliste-voyageur, membre correspondant de l'Institut de France, né à Cerilly (canton de Montluçon), et l'une des gloires du département de l'Allier. Ce monument, construit sur les dessins de M. Dufour, et élevé avec le concours de M. Raguary, architecte à Moulins, a été inauguré à Cerilly, le 8 juin dernier, devant une foule immense, accourue des environs. A la lettre de notre correspondant est joint un exemplaire du discours composé par lui pour cette inauguration, et que son âge l'a empêché d'aller prononcer lui-même au pied

(1) Cet avis fut donné en 1886, sur la motion de M. Dufey (de l'Yonne), et après un examen approfondi, duquel ressortaient inévitablement les droits de M. Dufour.

du monument de François Péron. Ce discours nous a paru plein de chaleur et de sentiments élevés; on ne peut s'empêcher, en le lisant, de regretter vivement avec M. Dufour le jeune naturaliste, mort à la fleur de l'âge, au moment où il allait devenir un des maîtres de la science pour laquelle il a tant fait.

La classe reçoit les ouvrages suivants : *Discours sur le moyen-âge* (en italien), servant d'introduction au *FIF^e volume de l'Histoire de M. Cesare Cantù* (rapporteur, M. W. Nolte); *des Régences en France*, par M. le prince de la Moskowa (rapporteur, M. Dufay, de l'Yonne); *Vie de dom. Augustin Lostrange*, abbé de La Trappe, par M. l'abbé Badiche (rapporteur, M. Foulon). — Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Bonzi lit un rapport sur l'ouvrage de M. le professeur Poletti : *Des Peuples primitifs et des arts primitifs de l'Italie*. Ce rapport est renvoyé au comité du journal à l'unanimité, par voie de scrutin secret. (Voyez la précédente livraison, page 338.)

M. Huillard-Breholles rend compte à la classe de manuscrits soumis à son examen; ce sont les *Biographies de Henri Goethals, doyen de Liège, et du Docteur solennel, Henri Goethals, dit de Gand, célèbre professeur en Sorbonne*, par notre collègue M. le chevalier de La Basse-Montarie. Sur les conclusions du rapporteur, la première est seule renvoyée au comité du journal, la seconde étant bien connue par l'ouvrage qu'a publié en 1838, sur le *Docteur solennel*, M. François Huët, professeur à l'Université de Gand. (Voyez la présente livraison, page 374.)

M. le président, Dufay (de l'Yonne), propose pour le prochain congrès plusieurs questions qui sont renvoyées, suivant l'usage, au comité des travaux.

*. Le mercredi 14 septembre, séance de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*), sous la présidence de M. Moreau (de Dommarin). — Vingt membres sont présents.

La classe reçoit un ouvrage intitulé : *Le Léman, ou Voyage pittoresque, historique et pittoresque, à Genève et dans le canton de Vaud (Suisse)*, par M. Bailly de Lalonde, qui se présente comme candidat à la 1^{re} classe. — M. W. Nolte est nommé rapporteur.

M. Bernard-Jullien lit ensuite un travail *Sur les traductions de l'Illiade en vers français, composées pendant l'époque impériale*. Cette lecture, qui est écoutée par la classe avec le plus grand intérêt, amène une vive discussion, à laquelle prennent part plusieurs des membres présents, et particulièrement MM. Loudière et Bernard-Jullien. Que faut-il penser des répétitions d'épithètes et de vers entiers qu'on trouve à chaque page de l'*Illiade*? Ce poëme immortel, si on le considère au point de vue antique, est-il parfait sous tous les rapports, comme le croit M. Loudière? Ou bien faut-il dire, avec M. Bernard-Jullien, que l'on peut aujourd'hui critiquer Homère sans porter atteinte à sa gloire; que dans l'*Illiade* l'effet subtil est quelquefois peu sensible, et que plus

d'une fois aussi il y a infériorité sous le rapport de l'art? La classe ne se prononce pas, quoiqu'elle paraisse incliner vers l'opinion de M. Jullien. La discussion est remise à la séance suivante; on votera alors sur le renvoi au comité du journal.

. La 3^e classe (*Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) s'est assemblée le mercredi 21 septembre, sous la présidence de M. l'abbé Badiche. — Vingt-quatre membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, M. Renzi fait part à la classe de la nouvelle perte qu'elle vient de faire dans la personne de M. Fouquier-Long, ancien député, membre résidant de la 8^e classe de l'Institut Historique, mort à sa campagne, dans la Seine-Inférieure. Une notice biographique sera consacrée à M. Fouquier-Long.

La classe reçoit les ouvrages suivants : *Vie abrégée de M. le duc de Dandauville* (ancien président de l'Institut Historique), par M. Demoyencourt, chef d'institution à Paris (rapporteur, M. l'abbé Badiche); *Théorie de Kant sur la religion dans les limites de la raison*, traduite de l'allemand par M. le docteur Lortet, de Lyon (rapporteur, M. le docteur Josat).

MM. Ferdinand de Luca, de l'Académie des Sciences de Naples, et Renzi présentent, comme membres de la 3^e classe, S. A. R. le Comte de Syracuse, frère de S. M. le Roi des Deux-Siciles; S. E. le Prince d'Angri, et M. Mascini, de l'Académie des Sciences. Sont encore présentés pour le même titre : M. le docteur Seebode, conseiller d'État et directeur de l'instruction publique du duché de Nassau, à Wiesbaden, par MM. Nolte et Renzi; M. Bouteloup, de Fougères (Ille-et-Vilaine), par MM. l'abbé Badiche et Renzi; et M. Simonet (de l'Yonne), par M. P. Vuillemin et Renzi. Sont nommés commissaires pour l'examen de ces candidatures : MM. Nolte, Renzi et l'abbé Badiche.

M. le docteur Josat lit un rapport sur un travail intitulé : *Notice sur l'Avant ou Avouassé qui couvre une grande partie des terrains forestiers, dans un rayon de cinq ou six lieues, sur le littoral de la mer, dans le département des Bouches-du-Rhône*, par notre collègue M. le comte de Montravlon, secrétaire de l'Académie des Sciences, Agriculture, Arts et Belles-Lettres d'Aix (extrait du IV^e volume des *Mémoires de cette Académie*). Ce rapport est renvoyé, à l'unanimité, au comité du journal.

M. Vincent lit un rapport sur les *Comptes-rendus de l'administration de la justice civile et commerciale, et de l'administration de la justice criminelle en France, pendant l'année 1840*, par M. le garde des sceaux. — Renvoi, à l'unanimité, au comité du journal. (Voyez la précédente livraison, page 343.)

. Le mercredi 28 septembre, séance de la 4^e classe (*Histoire des Beaux-Arts*), sous la présidence de M. Debret. — Dix-neuf membres sont présents.

La classe reçoit, avec plusieurs volumes ou brochures qui seront annoncés

Bulletin bibliographique, le tome VI^e (nouvelle série) des *Mémoires de la Société royale des Antiquaires de France*. — M. E. Garay de Monglave est nommé rapporteur.

M. Renzi communique à la classe une lettre de M. Couriol de Peyrus, géomètre et membre correspondant au Sap (Orne), par laquelle il l'informe que l'on a trouvé sur la bruyère de Croutes, près de Vimoutiers, un pot de terre contenant une très-grande quantité d'as romains de diverses époques, un anneau avec camée, etc. Ces objets sont aujourd'hui la propriété de M. Langlois fils, pharmacien à Vimoutiers. On a également trouvé sur le Bonremoult, près du Sap, un autre pot de terre rempli de monnaies d'or et d'argent, du temps des Croisades. Aussitôt que M. Couriol de Peyrus aura eu le temps d'examiner ces monnaies, il s'empressera de les faire connaître à la Société. A sa lettre est jointe une description, avec figures, de deux pierres druidiques, l'une dite *la Pierre levée de Fontaine-les-Bassets*, près de Trun (Orne); l'autre *la Grosse Pierre du Grand-Chemin*, sur Vernécuse, près du Sap. Il envoie, de plus, la copie d'un procès-verbal de translation, en l'église du Sap, d'une relique fort ancienne, dite relique de l'un des dix-mille martyrs, crucifiés pour la foi sur le mont Ararat, en Arménie, et patrons du Sap.

L'ordre du jour appelle l'élection de M. Valentin Giacchetti, présenté par MM. le président honoraire de l'Institut Historique, marquis de Pastoret, et Renzi. M. V. Giacchetti est *sacrista* de la basilique de Saint-Marc, à Venise, et auteur de plusieurs excellentes dissertations sur l'histoire vénitienne. Il est à la veille de publier un important ouvrage sur les monuments de Venise, qu'il se propose d'envoyer à l'Institut Historique. — Sur les conclusions de M. E. Breton, rapporteur de la commission, M. V. Giacchetti est admis, à l'unanimité, par voie de scrutin secret.

M. Brillouin fait un rapport sur les dernières médailles offertes à l'Institut Historique par notre collègue M. Deville. Ces monnaies, toutes parfaitement connues, forment néanmoins une collection qui a de l'importance, parce qu'elle présente une suite chronologique. (Voyez ci-après la chronique, page 397.)

M. E. Breton rend compte verbalement d'un article qui termine le tome XIV^e des *Annales d'Auvergne*, année 1841, et intitulé : *Rapport sur les monuments historiques du département du Puy-de-Dôme, à M. le ministre de l'Instruction publique*, par M. Thévenot, inspecteur. M. E. Breton partage, en général, les opinions émises par l'auteur du rapport sur les monuments qu'il recommande à l'attention du ministre; mais il ne peut pas approuver le jugement de M. Thévenot sur l'église de La Chamailière, que celui-ci regarde comme peu importante, et qui est au contraire, suivant M. E. Breton, un monument d'un grand intérêt.

M. E. Breton lit ensuite un travail étendu sur les monuments celtiques. La classe l'écoute avec autant de plaisir que d'attention, et, la lecture terminée, adresse des félicitations et des remerciements à l'auteur. Ce beau travail doit

faire partie de la grande *Collection des Monuments anciens et modernes*, publiée sous la direction de M. J. Gailhabaud. — Paris, Firmin Didot.

L'assemblée générale du mois de septembre (*les quatre classes réunies*) a eu lieu le vendredi 30 septembre, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Trente-trois membres sont présents.

En l'absence du secrétaire perpétuel et du vice-secrétaire, un membre lit la nomenclature des ouvrages offerts à l'Institut Historique depuis la dernière assemblée générale. Ces ouvrages, au nombre de vingt-deux, seront annoncés au *Bulletin bibliographique*. — Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Debrés, président de la 4^e classe, fait hommage à l'assemblée d'une *Notice sur les diverses constructions et restaurations de l'église de Saint-Denis*, par son frère, M. Debrés, architecte, membre de l'Académie des Beaux-Arts, et qui a dirigé avec tant de savoir et d'habileté cette belle et difficile restauration. Il offre en même temps à la Société, au nom de notre collègue M. Magalhaens, membre correspondant au Brésil, deux de ses tragédies en vers portugais, intitulées : *Antonio José, ou le Poète et l'Inquisition*, et *Oligati*, représentées au théâtre impérial de Rio-Janeiro, et un discours, du même auteur, *Sur l'objet et l'importance de la philosophie*, prononcé devant le jeune empereur dom Pedro II, à l'ouverture de son cours public de philosophie, à l'Université de Rio-Janeiro. Ces ouvrages sont renvoyés à la 2^e et à la 3^e classes, qui s'en feront rendre compte. — Des remerciements sont votés à M. Debrés et à M. Magalhaens.

M. Renzi communique à l'assemblée une lettre de M. Pickering, secrétaire pour la correspondance évangélique de la Société des Antiquaires de l'Amérique du Nord. M. Pickering remercie l'Institut Historique de l'envoi de la collection complète de son journal, et annonce que ses collègues ont été fort satisfaits de l'analyse que M. Renzi a publiée, dans *l'Investigateur*, des travaux de M. Gallatin, relative aux langues de l'Amérique du Nord.

M. Renzi lit ensuite une lettre de M. l'abbé Lambert, ancien curé de Sorée (Sénégal), qui se présente comme candidat à la 2^e classe, et envoie, à cette occasion, des travaux fort importants sur la langue et les mœurs des nègres Oulofs, en milieu desquels il a vécu longtemps, et servant de leur langue pour leur enseigner la religion chrétienne. Ces ouvrages se composent d'une Grammaire, d'un Dictionnaire qui doit être imprimé aux frais du gouvernement français, et de notices curieuses sur les mœurs et les usages des Oulofs. On remarque dans ces notices des fables charmantes. Ces travaux sont renvoyés à la 2^e classe, qui les soumettra à l'examen d'un rapporteur.

L'ordre du jour appelle la sanction, par l'assemblée générale, de l'élection de M. V. Giacchetti, admis par la 4^e classe, sur la présentation de MM. le marquis de Pastoret et Renzi. Cette sanction est prononcée, à l'unanimité, par voie de scrutin secret.

L'assemblée s'occupe d'affaires intérieures pendant le reste de la séance, qui est levée à dix heures du soir.

CHRONIQUE.

M. Brillouin, chargé de faire connaître à la 4^e classe l'état et la valeur des médailles offertes à l'Institut Historique par M. Deville, s'exprime en ces termes :

« Les 312 médailles, dit-il, dont M. Deville a fait don à la Société offrent la variété suivante :

« 3 monnaies de cuivre que Mabudol a prouvé être d'Espagne. Nous les croyons de l'époque punique, à en juger par les signes qui y sont figurés :

« 1 d'argent de Hiéron de Syracuse.

« 2 de Butrium et d'une autre ville de l'Italie ancienne.

« 194 médailles romaines, dont 1 demi-as de la république, 2 quinzaines d'argent de la famille *Tituria*. Les autres, de l'époque impériale, offrent 31 médailles d'argent, 37 grand bronze, 38 moyen bronze, et 84 petit bronze. Les plus anciennes sont d'Auguste, et les plus modernes d'Arcadius, fils de Théodose-le-Grand.

« Ces médailles sont, en général, passablement conservées. Si elles ne présentent pas de ces revers qui les rendent rares et fort précieuses, elles en offrent de très-remarquables, entre autres celles d'Auguste et de Vespasien, frappée à l'occasion de la conquête de l'Égypte et de la Judée ; celles de Néron : *Pax terræ marique partit Janum clausit*. C'est la dernière fois que le temple de Janus a été fermé à Rome, qui fut depuis toujours en guerre. Celles de Trajan, Hadrien, L. Verus, Sev. Alexandre, Posthume, Victorin, Magnence, Probus, Gallien, Claude-Gothique, Julien, Valentinien III, Théodose, qui ont toutes été frappées pour conserver le souvenir de quelque victoire à l'occasion de laquelle l'empereur ou le tyran prit ou reçut le nom de *Felix* ; celles de Val. Saloninien, fils de Gallien, de Claude-Gothique, de Crispus, qui offrent au revers un autel ou un aigle, symbole d'apothéose. Enfin sur plusieurs autres l'empereur est représenté :

« 1 offrant des sacrifices au dieu qu'il implorait avant quelque entreprise.

« 1 gauloise incertaine.

« 2 du Bas-Empire, de l'extrême décadence.

« 50 gros-blanc, blanc à la couronne, double tournois, douxains et sous des rois de France, de Philippe-Auguste à Charles X, en 1826 ; 2 sous du roi d'Angleterre Richard, qui prit aussi le nom de roi de France, et 3 autres du cardinal de Bourbon, roi de France pendant quelques mois, sous la Ligue, sous le nom de Charles X.

« 19 deniers tournois de princes, seigneurs, ducs, tant français qu'étrangers, des XVI^e et XVII^e siècles.

« 8 pièces de billon et de cuivre, d'évêques de France, des Pays-Bas et de Suisse, du XVI^e siècle.

« 30 sous et liards des papes et des souverains de l'Europe, du XIX^e siècle.

« Les plus curieuses de ces médailles sont certainement celles frappées dans l'empire romain, qui offrent toutes un grand intérêt, surtout celles qui conservent le souvenir de quelques victoires remportées par l'empereur, tant sur les ennemis de l'Empire que sur ses concurrents au souverain pouvoir. Ces médailles sont appelées historiques, et on doit considérer ces restes précieux d'un peuple fameux comme les preuves les moins équivoques du degré de confiance que l'on doit aux historiens de Rome. Les récits de Tite-Live, de Dion Cassius, de Tacite, de Suétone, de Procope, de Spartien et des autres historiens, ne traversaient peut-être pas le suffrage unanime de tous leurs lecteurs si les monuments durables n'étaient, pour ainsi dire, leurs garants. Le soin qu'on a eu chez les Romains de faire passer à la postérité le souvenir des actions mémorables par le secours des médailles est un des moyens dont se sont servis avec succès les historiens qui ont marqué les changements arrivés à cette célèbre république.

« Nous croyons devoir engager les membres de l'Institut qui trouvaient des médailles antiques à les recueillir, et à les adresser, autant qu'ils le pourraient, à M. l'administrateur-trésorier, afin d'augmenter la collection que l'on s'occupe de former dans ce moment. Nous recommanderons encore de s'informer toujours des lieux où les médailles auraient été trouvées, et si peut-être existait jadis une ville ou voie romaine. »

— Notre savant collègue M. le capitaine Oreste Brizzi, auteur de l'excellent Guide et des intéressants Almanachs d'Arezzo, dont nous avons rendu compte à plusieurs reprises, vient de publier une petite brochure intitulée : *Memorie istoriche ragguardanti la Venuta di alti personaggi in Arezzo*, dans laquelle il a eu l'heureuse idée de réunir toutes les particularités ayant trait au séjour de personnages marquants dans la ville d'Arezzo. On y trouve des détails très-curieux sur les voyages de Léon X en 1515, du duc Alexandre en 1536, du duc Côme en 1539 et 1540, enfin du grand duc Ferdinand I^{er} en 1593. Ce nouvel opuscule est un nouveau témoignage du dévouement de notre collègue à tout ce qui tient à la gloire de sa patrie.

ERRATA.

Page 341, ligne 16, où on lit : *Marmora* ; lisez : *Marmore*.

Page 341, note (1), où on lit : 1833 ; lisez : 1825.

Page 343, ligne 28, où on lit : Semblable à l'*ovicule* des Grecs , et qui n'en est peut être ; lisez plutôt : Semblable à l'*ovicule* des Grecs, qui n'en est peut-être qu'une imitation.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Galerie des Contemporains illustres, par un Homme de Rien ; Lafayette, 49, 50 et 51^e livraisons ; sous presse : lord Brougham, baron Larrey, etc.

Ophthalmie des armées. — Rapport à M. le ministre de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, sur l'ophthalmie régnant en Belgique, accompagné de Considérations sur la statistique de ce pays, par M. le docteur P.-L.-B. Caffé, ancien Chef de Clinique ophthalmique à l'Hôtel-Dieu de Paris, etc. Broch. in-8°.

Annali universali di Statistica, Economia pubblica, Storia, Viaggi e Commercio ; revue mensuelle publiée à Milan par livraisons de sept feuilles d'impression, sous la direction de M. Lampato ; tome LXXVII^e ; livraisons de juillet, août et septembre 1842.

Massime e Pensieri di un curato di campagna, libro di lettura morale, dall' abbate Domenico Zanelli (di Cremona) ; 1 vol in-12. Milan, 1839.

Vita di Paolina Trecchi, dedicata alla illustrissima signora Teresa de' marchesi Trecchi, par le même ; 2^e édition ; brochure grand in-8°. Venise, 1840.

Elogio della principessa Guendalina Borghese, con aggiunta di alcune epigrafi, par le même ; brochure in-8°. Rome, 1840.

Relazione sulla Moldavia e la Valacchia, estratta del Viaggio in Oriente, dell' abbate Domenico Zanelli ; brochure in-8°. Rome. 1842.

Les Chemins de fer seront ruineux pour la France et spécialement pour les villes qu'ils traverseront, par F.-J.-B. Noël, avocat, notaire, etc., à Nancy (Meurthe) ; brochure in-8°. 1842.

Programme des questions proposées pour le concours de 1843, de l'Académie royale des Sciences et Belles-Lettres de Bruxelles.

Annales scientifiques, littéraires et industrielles de l'Auvergne, publiées par l'Académie de Clermont-Ferrand, sous la direction de M. H. Lecoq, directeur du Jardin de Botanique, et conservateur du Cabinet de minéralogie de la ville ; tome XV^e ; mars 1842.

Notice historique sur les armoiries de la ville de Versailles, avec figures, par M. S. G.; brochure in-8°; 1842.

Revue étrangère et française de Législation, de Jurisprudence et d'Economie politique, par MM. Foelix, J.-B. Duvergier et Valette; 3^e série; neuvième année, octobre 1842.

Contumes et privilèges de La Française, autrefois ville murée du diocèse et sénéchaussée de Quercy, aujourd'hui chef-lieu de canton du département de Tarn-et-Garonne, par notre collègue M. Mary-Lafon. (Extrait du XVI^e volume des Mémoires de la Société Royale des Antiquaires de France.) Broch. in-8°.

Discours sur la vie politique et privée de M. A.-P. de Larocheffoucauld, duc de Doudeauville, prononcé à l'assemblée générale de la Société pour l'instruction élémentaire, le 5 juin 1842, par M. Demoyencourt, l'un des secrétaires de cette Société.

Notice historique sur dom Augustin de Lestrang, abbé des Trapistes, par notre collègue M. l'abbé Badiche; brochure in-8°, 1842.

Le Maréchal de Montluc, drame en trois actes et en vers, par notre collègue M. Mary-Lafon, représenté pour la première fois à Paris, sur le second Théâtre-Français (théâtre royal de l'Odéon), le 12 février 1842.

Bulletin de l'Alliance des Arts sous la direction de Paul Lacroix (Bibliophile Jacob); nos 5 et 6; août, septembre et octobre 1842.

Biographie du Clergé contemporain, par un Solitaire; IV^e volume.

Notice sur les diverses constructions et restaurations de l'église Saint-Denis, par M. Debret, membre de l'Académie des Beaux-Arts; broch. in-4°.

Antonio Jose, ou o Posta e a Inquisição, et Olgiati, tragédie, por D.E. de Magalhães. Rio-Janeiro. Broch. in-8°.

Discurso sobre o objecto e importancia da Philosophia, recitado perante Sua Magestade o imperador, no dia 14 de feveireiro de 1842; du même auteur.

Mémoires de la Société royale des Antiquaires de France, nouvelle série, tome VI^e, avec des planches. 1842.

Les Fastes de Montreuil-les-Pêches, sa culture, ses embellissements et ses origines; épitre à M. le comte de Chabrol, ancien préfet de la Seine; avec des notes historiques et archéologiques, par notre collègue M. Eloy Johanneau. Brochure in-8°.

Le Secrétaire perpétuel, EUGÈNE GARAY DE MONCLAVE

L'Administrateur-trésorier, A. RENAULT.

MÉMOIRES.

LES OUOLOFS.

Dans une partie de l'Afrique, située entre le Sénégal et la Gambie, sur les bords de l'océan Atlantique, vit une race d'indigènes, divisés en tribus, dont la beauté physique et la couleur noire très-foncée les font remarquer entre les autres tribus de nègres qui les avoient. On ne saurait dire au juste si ces peuplades obéissent aux chefs qu'elles se choisissent, ou aux marabouts, prêtres de la religion musulmane, qu'elles professent depuis assez longtemps. Une singularité remarquable, c'est que ces marabouts, qui apprennent à lire le Coran, se contentent de l'écrire en arabe, et le traduisent dans leur langue maternelle pour l'expliquer à ces peuples, à qui la langue arabe est aussi étrangère que la langue turque. Cependant, malgré l'empire qu'exerce sur les Ouolofs la religion musulmane, dans laquelle ils sont élevés, on reconnaît sans peine, parmi eux, les traces de leur ancienne croyance (le fétichisme), et on en trouve des preuves frappantes dans les pratiques superstitieuses (reste de leurs anciennes habitudes) et dans les expressions dont ils se servent dans leur langue pour désigner les *esprits supérieurs*, les *esprits mystérieux*, les démons, si l'on veut, mais on y chercherait vainement un mot qui désignât parmi eux la Divinité. C'est au milieu de ces peuples que des missionnaires de la foi chrétienne ont réussi à pénétrer, sous la protection de la France, pour y répandre les bienfaits d'une religion sainte et civilisatrice.

Parmi les hommes qui ont rempli cette noble tâche avec autant de zèle que de courage, sur les côtes brûlantes de l'Afrique, M. l'abbé Lambert, curé de Gorée, est celui qui a le plus de droit à l'estime et à la reconnaissance de l'Institut Historique ; car il s'est présenté à ses suffrages avec les titres les plus recommandables : il lui a soumis une grammaire de la langue, et une histoire des mœurs de ces peuples, au milieu desquels il a vécu de longues années. Il a rempli en quelque sorte, envers les membres de la classe des langues et des littératures de notre Société, les fonctions de missionnaire scientifique comme il avait rempli celles de missionnaire apostolique parmi les peuples ouolofs.

J'ai écrit à dessein ce mot *Ouolofs*, parce qu'en examinant la grammaire de M. l'abbé Lambert, et les autres ouvrages publiés jusqu'à ce jour sur le même sujet, je me suis aperçu que les auteurs ne sont pas d'accord sur le nom que l'on doit donner aux peuples qui nous occupent.

M. Dard, qui a publié en 1825 un dictionnaire, et en 1826 une grammaire de la langue de cette nation, fait précéder les deux syllabes *Olof* d'un *w*, et écrit

Wolof. M. le baron Roger (du Loiret), qui a fait paraître, en 1829, une grammaire, sous le titre de *Recherches philosophiques sur la langue ouolof*, met à la place du double *w* la syllabe *ou*, et conserve la lettre *f* au féminin. M. l'abbé Lambert écrit *ouolof* au masculin, et *ouolove* au féminin.

D'autres ont placé devant le mot *olof* des initiales, telles que *y*, *gli*, *ghi*, *i*, prétendant que ces initiales représentent l'article, et qu'elles produisent les mêmes sons que les syllabes analogues de la langue italienne. Brune et le P. Labat écrivent et prononcent *Guiolofs* et *Ghiolofs*, et Adanson *Yolofs*. Quoi qu'il en soit, nous nous rallions à l'avis de M. Lambert, que nous croyons juge compétent en cette matière, et nous adoptons son orthographe.

Sa *Grammaire de la langue ouolove* est courte et précise; elle se recommande par l'ordre et la méthode qui y règnent; on n'y trouve pas des considérations étendues, mais M. Lambert explique et développe suffisamment et avec assez de clarté les règles de cet idiome, qui possède toutes les parties du discours.

J'ai pensé qu'au lieu de donner une analyse stérile et incomplète de ce travail, il valait mieux le publier en entier, la place qu'il occupera dans les colonnes du journal de l'Institut Historique n'étant pas considérable.

J'ai pu remarquer en le lisant que, s'il ne diffère pas beaucoup, quant au fond, des grammaires, qui l'ont précédé, il s'en éloigne fort souvent quant à la forme et à l'orthographe des mots. Par exemple, les mots suivants sont écrits :

PAR M. LAMBERT.

PAR M. ROGER.

Oui,	<i>Ouao</i> ,	<i>Wao</i> ,
Non,	<i>Daite</i> ,	<i>Dèèt</i> ,
Hier,	<i>Dimba</i> ,	<i>Dèmb</i> ,
Aujourd'hui,	<i>Taye</i> ,	<i>Téi</i> ,
Demain,	<i>Eullenk</i> ,	<i>Ellek</i> ,
Un,	<i>Bena</i> ,	<i>Bèn</i> ,
Deux,	<i>Gnare</i> ,	<i>Gniar</i> ,
Trois,	<i>Gnaitte</i> ,	<i>Gniètt</i> ,
Quatre,	<i>Gnanette</i> ,	<i>Gnianènt</i> ,
Cinq,	<i>Dourome</i> ,	<i>Ghiouròm</i> ,
Vingt,	<i>Gnare fouke</i> ,	<i>Gniar i fouk</i> .

Cette manière d'écrire les mêmes mots par des lettres différentes provient, je pense, de l'effet différent qu'ont produit sur les oreilles des Européens les sons des mêmes mots qu'ils ont entendu prononcer par les Ouolofs; elle vient aussi de la difficulté de fixer l'orthographe d'une langue qui n'avait pas encore été écrite. On sait que, chez les sauvages, l'ouïe et la vue sont les deux organes qui, agissant le plus, se développent davantage. Comment saisir la prononciation

de mots non écrits et qui font souvent entendre un double son dans la même voyelle, tels que *daïolai* (non certes), *ndaïe* (pour), *ntaïe* (à cause de)? On voit que la différence entre ces deux derniers mots est surtout presque imperceptible. La même difficulté se présente lorsque l'on veut exprimer par des lettres les sons de certaines consonnes initiales, comme ceux de la lettre *g* devant *m*, de la lettre *d* devant *g*, de la lettre *n* devant *d*, *t* et *k*, de la lettre *m* devant *b*. Exemples : *ndeyaley*, confident; *ntague*, corbeille; *nkangne*, crâne; *nkang*, prêtre; *mbougal*, condamnation; *mbai*, père, etc.

J'ai remarqué que M. Lambert n'a pas introduit dans son alphabet les lettres *c*, *h*, *q*, *z*, *x*, tandis que M. Roger les a comprises dans sa grammaire. M. Lambert s'est servi seulement des lettres *g*, *k*, *s*, qui ont un son à peu près semblable.

Du reste, tous les auteurs qui nous ont initiés aux mystères de la langue ouolofe, regardée par la plupart comme une langue primitive, s'accordent à reconnaître que tous les noms y sont indéclinables, et qu'on en peut faire autant d'infinitifs de verbes, qui se conjuguent ensuite affirmativement et négativement (je mange, je ne mange pas). Les pronoms personnels et les pronoms possessifs se placent toujours après les verbes; les articles, qui ne s'emploient guère qu'au pluriel, se placent également toujours après les noms.

Mon opinion est que cette langue revêt à beaucoup d'égard le caractère général des langues primitives, comme celles des Indiens de l'Amérique, des Basques (Escualdunacs) et des peuples de l'Apennin, dont j'ai eu occasion de parler ailleurs.

Quelques éléments arabes s'y sont glissés depuis que les Ouolofs ont embrassé la religion musulmane; mais ce qui nous étonne, c'est que leurs marabouts, qui apprennent, comme nous l'avons dit plus haut, à écrire et à traduire l'arabe pour enseigner le Coran, n'aient pas eu l'idée de reproduire par des signes la langue de leurs compatriotes. MM. Roger et Lambert ont découvert, disent-ils, des mots hébreux dans la langue des Ouolofs; mais la manière dont ils expliquent la présence de ces mots me semble peu naturelle. J'ai peine à m'en rapporter à des analogies qui peuvent fort bien n'être qu'une combinaison du hasard. Il est peu probable, en effet, que les Ouolofs aient été en contact avec les Hébreux, surtout s'ils appartiennent à une race autochtone, comme tout paraît le faire croire. Il est vrai que M. Lambert n'est pas de cet avis. Il faut dire que, s'occupant peu de l'origine de ces peuples lorsqu'il vivait au milieu d'eux, il a beaucoup plus travaillé à répandre parmi eux la religion catholique, ne consacrant que ses loisirs à mettre en ordre les recherches que publie en ce moment l'Institut Historique, et qui, je l'espère, seront utiles à la science. Je dois faire remarquer, en finissant, que M. Lambert, lorsqu'il a composé ses deux ouvrages, ne connaissait pas les livres précédemment publiés sur le même sujet. Nous ne possédons pas encore son dictionnaire.

Je n'ai pas jugé à propos d'examiner pour le moment les notices sur les mœurs

et les usages des Oulofs, dont M. Lambert autorise l'Institut Historique à disposer de la manière qui lui paraîtra la plus convenable ; mais, autant que j'ai pu en juger par une rapide lecture, les sujets traités par M. Lambert sont nombreux et variés ; ils nous font bien connaître la vie intérieure des Oulofs et les relations qu'ils entretiennent avec les Européens.

Notre savant collègue prend l'homme à son berceau, et le suit dans toutes les phases de la vie. Il nous peint son enfance, son éducation, les cérémonies de la circoncision et du mariage. Les Oulofs pratiquent, comme tous les musulmans, la polygamie et le divorce. M. Lambert parle de l'élection des princes, de leur succession, de leur gouvernement, de la constitution du pays, de l'agriculture et de l'industrie de ces peuplades, qui, si l'on compare leur situation à notre état social, sont loin d'être en proie à la misère, et mènent une vie heureuse et tranquille. Ces curieuses notices pourrout nous fournir la matière d'un nouveau rapport, et peut-être l'Institut Historique ne les trouvera-t-il pas non plus indignes de figurer dans son journal.

A. RENZI,

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

GRAMMAIRE OUOLOVE.

PRÉFACE.

La langue ouolove paraît être très-ancienne, non-seulement parce qu'elle est celle d'un peuple jeté aux extrémités de l'Afrique occidentale, mais encore par ses analogies frappantes avec l'hébreu, et par la simplicité de sa construction.

L'hébreu n'a point de présent : il manque aussi dans les verbes ouolofs qui expriment une action ; et si l'on parvient à rendre un présent dans cette langue africaine, ce n'est qu'au moyen d'un composé.

L'oulof n'a proprement qu'un temps simple : le passé absolu. C'est, ce me semble, très-philosophique. Le présent nous échappe, et devient passé au moment même où nous parlons. Le futur n'est pas encore en notre pouvoir ; nous ne pouvons donc guère parler que du passé : aussi l'appelle-t-on le temps historique ; or tout est histoire dans la vie de l'homme.

L'hébreu n'a point de futur passé, de conditionnels, ni de subjonctif. A vrai dire, il n'y a rien non plus de tout cela en oulof. Le verbe, dans cette langue, est d'une telle simplicité que, dans un quart d'heure, on peut facilement l'apprendre. Mais, de plus que l'hébreu, le verbe oulof n'a ni passif, ni participes.

Comme en hébreu, le pronom personnel se place ordinairement après le verbe dans les temps passés. Quand deux verbes sont de suite, le pronom per-

sonnel se replace devant le second. C'est ce que j'ai appelé subjonctif dans les cadres des conjugaisons.

L'ouolof est une langue à racines d'une ou de deux syllabes qui se combinent rarement ensemble pour former des dérivés; mais elle y supplée par quelques particules qui font corps avec le radical d'une manière aussi simple que variée.

Cette langue n'a point de genre. L'article seul détermine le nombre et se place toujours après le nom, qui reste invariable. Elle n'a point d'adjectifs proprement dits : ce sont des verbes qu'elle joint au nom par l'article, qui alors fait fonction de pronom relatif, comme nous en voyons tant d'exemples dans Homère.

Je commence cette grammaire par le verbe, mot par excellence dans toute langue, mais particulièrement dans l'ouolof, où tout dérive du verbe, où tout est verbe, même l'adjectif, où tout redevient verbe, même le nom.

CARACTÈRES EMPLOYÉS POUR ÉCRIRE ET LIRE L'OUOLOF.

- A, a. A est bref sans accent, long avec l'accent circonflexe. Avec le signe ^ˆ il se prononce comme l'a italien à la fin des mots.
- B, b. Comme en français.
- D, d. Comme en français.
- Ď, ě. Cette lettre se prononce comme dans la première syllabe du mot *diabla* : *Ďa*, dia; *ěé*, dié; *ěi*, dii; *ěo*, dio; *ěou*, diou.
- E, e. Comme en français, tantôt muet, tantôt fermé, tantôt ouvert.
- F, f. Comme en français.
- G, g. Comme en français, excepté qu'il ne prend jamais le son du j.
- I, i. Comme en français dans beaucoup de mots; mais dans un certain nombre d'autres on en confond la prononciation avec l'é fermé.
- J, j. Comme la lettre *jota* en espagnol.
- M, m. Cette lettre se fait toujours sentir comme dans la première syllabe du mot *immortel*.
- N, n. Comme en français, quand elle n'est point marquée. Avec deux points ^{ˆˆ}, elle se prononce comme dans le mot latin *in*.
- O, o. Comme on prononce *ot*.
- P, p. Comme en français.
- K, k. Comme en français.
- L, l. Comme en français, excepté qu'elle ne se mouille jamais.
- R, r. Comme en français.
- S, s. Comme en français, mais sans prendre le son dur.
- T, t. Comme en français.
- Ĥ, ĥ. Cette lettre se prononce comme dans la dernière syllabe des mots *moitié*, *pitie*, *amitié* : *ĥa*, tia; *ĥé*, tié; *ĥi*, tii; *ĥo*, tio; *ĥou*, tiou.
- U, u. Ne sert qu'à écrire et à prononcer les mots tirés du français et à former les voyelles *au*, *ou*, *ou*, qui manquent en français.

- V, v. Cette consonne se fait sentir beaucoup plus faiblement qu'en français.
W, w. Comme le double iou en anglais.
Y, y. Comme en français.

Tout ce que nous avons à dire sur la grammaire ouolove sera renfermé en six chapitres : le premier traitera du verbe ; le second, du pronom ; le troisième, du nom ; le quatrième, de l'article ; le cinquième, de l'adverbe ; et le sixième, des prépositions, conjonctions et interjections.

CHAPITRE I^{er}.

Le verbe exprime l'être, l'action de l'être, et son état, ou ses qualités ; donc trois sortes de verbes en ouolof : 1^o les verbes d'existence ; 2^o les verbes d'action, ou transitifs ; 3^o les verbes d'état, ou de qualités, ou les verbes intransitifs.

Nous y joindrons par appendice la conjugaison des verbes substantifs, quoiqu'ils ne soient proprement que le nom avec un des verbes d'existence.

§ I^{er}. VERBES D'EXISTENCE.

Les verbes d'existence sont DI, *À*, LA, *être quelque chose* ; NAIKÀ, *être quelque part*. Ce dernier verbe s'emploie souvent pour DI, *être quelque chose*, et se conjugue comme les verbes intransitifs.

Chaque verbe ouolof a deux conjugaisons ; l'une d'affirmation, et l'autre de négation, parce que les pronoms personnels en sont différents.

Conjugaison affirmative de DI, être.

INDICATIF PRÉSENT.	PLUS-QUE-PARFAIT.	FUTUR PASSÉ.
Má di, Jà di, Mou di, Nou di, Jaine a di, Gnou di.	Má donône, Jà donône, Mou donône, Nou donône, Jaine á donône, Gnou donône.	Di ná di kône, Di nga di kône, Di na di kône, Di nánou di kône, Di ngaine di kône, Di nagnou di kône.
Je suis.	J'avais été.	J'aurai été.
IMPARFAIT, PRÉTÉRIT.	FUTUR.	SUBJONCTIF.
Má done, Jà done, Mou done, Nou done, Jaine á done, Gnou done.	Di ná di, Di nga di, Di na di, Di nánou di, Di ngaine di, Di nagnou di.	Ma di, Nga di, Mou di, Nou di, Ngaine di, Gnou di.
J'étais.	Je serai.	Que je sois.
IMPÉRATIF.		INFINITIF.
Dil ; sois. Na di,	Mánou di, Di laine, Magnou di.	Di ; Être.

Pour bien saisir le génie de la langue ouolove il faut bien partir de l'infinitif, distingué par des pronoms et modifié par des particules. Ainsi *má di*, moi être, je suis ; *id di*, toi être, tu es ; *mou di*, *mo di*, lui être, il est. *Mo di* s'emploie pour signifier *c'est*, *c'est-à-dire*.

La particule *ône, kône, vône* (*ov* en grec) annonce un passé. Ainsi, *mâ dône, ma di ône*, moi être, avoir été, j'ai été, je fus, j'étais.

Ône répété exprime deux temps passés ; l'un passé au moment où l'on parle, et l'autre passé au moment dont on parle ; donc, un plus que passé. Ce temps, dans le verbe *di*, est peu usité.

Le futur est la répétition de *di* : *di nâ di*, être moi (à) être ; je serai.

Le futur passé *di nâ di kône* signifie *je serai avoir été* ; donc *j'aurai été*.

Ce temps en ouolof ne correspond pas à notre futur passé précédé de *quand* ; il correspond uniquement à notre futur passé dans cette tournure-ci : A la saison chaude qui s'approche, *j'aurai été* roi dix ans. » *Ta navette bi di gnône, di nâ di kône bour fouk i atte.*

La phrase : « Quand j'aurai été roi dix ans, je me démettrai de la couronne, » se rend par : « Lorsque moi avoir été roi dix ans, moi abdiquer. » *Bou mâ dône bour fouk i atte, ma follikou.*

On voit par là pourquoi les Ouolofs n'ont point de conditionnels : c'est qu'ils n'en ont pas besoin. « Si j'avais voulu, je serais roi, » se rend par : « Si moi avoir voulu, moi être roi. » *Sou ma beugône, mâ naiké bour.*

Cette autre tournure : « Si je voulais, je serais roi, » ne signifie rien autre chose que : « Si je veux, je serai roi, » et se traduit par : *Sou ma beugai, mâ di bour*, ou *di nâ di bour*. — Si moi vouloir, moi être roi, ou je serai roi.

Le conditionnel passé : « Si j'avais voulu, j'aurais été roi, » se tourne par : « Si moi avoir voulu, moi avoir été roi. » *Sou ma beugône, mâ naikône bour.*

L'impératif se compose de *DI* et de l'affixe *l* (*ale* ou *la*, combiné avec l'infinitif, dans la langue ouolove, commande, fait faire l'action du verbe). *Dil*, je te commande d'être, sois. *Dil bour* ; sois roi.

Le subjonctif est tout bonnement le présent de l'infinitif avec d'autres pronoms personnels placés avant le second verbe. « Je veux qu'il soit roi ; vouloir moi lui être roi. » *Bugne nâ mou di bour.*

En tournant ainsi ses phrases par l'infinitif, on voit aisément pourquoi l'ouolof n'a point de temps passés au subjonctif. « Il fallait que je fusse roi. » *Ellône ma mâ di bour* ; il fallait moi être roi.

Conjugaison négative de *DI*, être.

Cette conjugaison comprend deux verbes négatifs : *DI OU*, que l'on prononce *Dou*, n'être pas ; et *DI OU ATI OU*, être non encore non, que l'on prononce *Do-tou*, n'être plus.

INDICATIF PRÉSENT.		FUTUR.		IMPÉRATIF.	
Dou ma,	Je ne suis pas.	Dou ma di,	J'en serai pas.	Boul di,	Ne sois pas.
Dou nga,		Dou nga di,		Bou mou di,	
Dou doul,		Dou di,		Bou nou di,	
Dou nou,		Dou nou di,		Bou laine di,	
Dou ngaine,		Dou ngaine di,		Bou gnou di.	
Dou gnou.		Dou gnou di.			

IMPARFAIT, PRÉTÉRIT.

Dou ma vône,
Dou nga vône,
Dou vône,
Dou non vône,
Dou ngaine ône,
Dou gnou vône.

Je n'étais pas.

FUTUR PASSÉ.

Dou ma di kône,
Dou nga di kône,
Dou di kône,
Dou nou di kône,
Dou ngaine di kône,
Dou gnou di kône.

J'en aurais passé.

INFINITIF.

Dou;
N'être pas.

Le présent de l'indicatif se compose de *DI*, être; *OU*, non, ne pas (ou en grec), et du pronom personnel *ma*, moi. *Di ou ma*, *dou ma*, être non moi, n'être pas. *Dou ma bour*; je ne pas roi.

L'imparfait se compose de *dou ma*, être non moi, et *vône*, ône. *Dou ma vône*, être non moi avoir été, je n'ai pas été, je n'avais pas été, je ne fus pas, je n'étais pas.

Le futur se compose de *dou ma*, être non moi, et *di*, être. *Dou ma di*, être non moi (à) être, je ne serai pas.

Le futur passé se compose de *dou ma di*, être non moi (à) être, et de *kône*, avoir été. *Dou ma di kône*, être non moi (à) être avoir été, je n'aurai pas été.

Voyez au verbe *di* la manière de rendre en ouolof la futur passé français quand il est précédé de *quand*, ainsi que la manière de rendre en ouolof les conditionnels français.

L'impératif *boul di* est l'abréviation de *bougou ma la di*, vouloir non moi toi être, je ne veux pas que tu sois, ne sois pas.

Les verbes négatifs n'ont point de subjonctif. La négation qui est au second verbe en français se transporte au premier en ouolof. « Je veux qu'il ne soit pas roi, » *Bougou ma mou di bour*.

Datou se conjugue comme *Doy*. *À*, c'est, est, très-peu employé. *Là*, être, reviendra dans la conjugaison du verbe substantif.

§ II. VERBES D'ACTION, OU TRANSITIFS.

Les verbes transitifs sont ceux qui expriment une action transitoire, comme *laiké*, manger; *ionné*, envoyer; *boudi*, arracher; *lapeto*, interpréter; *iobou*, porter, emporter.

Conjugaison affirmative des verbes transitifs.

INDICATIF PRÉSENT.

Mangui
Jangui
Moungui
Noungui
Jainhangui
Gnoungui.

Je mange.
Laiké.

PRÉTÉRIT.

Laika ná,
Laika nga,
Laika na,
Laika nânou,
Laika ngaine,
Laika nagnou.

J'ai mangé.

FUTUR.

Di ná laiké,
Di nga laiké,
Di na laiké,
Di nânou laiké,
Di ngaine laiké,
Di nagnou laiké.

Je mangerai.

IMPARFAIT.

Mâ dône
Jâ dône
Mou dône
Nou dône
Ngaine â dône
Gnou dône.

Je mangeais.
Laiké.

PLUS-QUE-PARFAIT.

Laikône ná,
Laikône nga,
Laikône na,
Laikône nânou,
Laikône ngaine,
Laikône nagnou.

J'avais mangé.

FUTUR PASSÉ.

Di ná kône laiké,
Di nga kône laiké,
Di na kône laiké,
Di nânou kône laiké,
Di ngaine kône laiké,
Di nagnou kône laiké.

J'aurai mangé.

IMPÉRATIF.		SUBJONCTIF.		INFINITIF PRÉSENT.
Laikal,	Mange.	Ma laike,	Que je mange.	Di laike ; manger.
Na laike,		Nga laiké,		PASSÉ.
Nanou laiké,		Mou laike,		Laïke ; avoir mangé.
Laïke laine,		Nou laïke,		GÉRONDIF.
Nagnou laïke.		Ngaine laïke,		Ti laïke ; en mangeant.
		Gnou laïke.		

Formation des temps.

Le présent de l'indicatif se compose des pronoms personnels *ma, is, mou, nou, laine, gnou*, combinés avec *angui*, voici, et du radical. *Ma, angui, mangui, me*, voici ; *laïka*, (à) manger. *Mangui laïke*, me voici à manger, je mange. *Id angui, iangui*, te voici. *Jangui laïke*, te voici à manger, tu manges. Ainsi du reste.

Remarquez : 1° que ce présent ouolof ne s'emploie jamais que pour exprimer l'action au moment même qu'elle se fait, et qu'il n'a nullement l'extension du nôtre.

2° *Mangui, iangui, moungui*, etc., ne s'emploient que quand l'action du verbe rapproche ou au moins ne tend pas éloigner. Ainsi, à la question : *Lô di dèfo?* que fais-tu? on répond : *Mangui biâde*, j'écris, si l'on est dans le moment même occupé à écrire. Mais, quand l'action du verbe tend à éloigner, on dit *mangé, iangé, moungé*, etc. Ainsi à la question : *Fo di demme?* On répond : *Mangé rendi*. Où vas-tu? Je vais chasser.

3° Quand vous appelez un esclave ou un domestique qui se trouve dans l'appartement voisin, ou tout près de vous, mais hors de votre vue, il ne répond ni *mangé*, ni *mangui gnoue*, mais *mango gnou*. S'il était en votre présence, il répondrait : *Mangui*, me voici.

4° Quand la troisième personne du singulier fait l'action du verbe tout sous les yeux de celle qui en parle, il faut dire *mingui*, que l'on ne prononce pas *maingui*. L'usage seul peut apprendre à prononcer ce *min*.

L'imparfait de l'indicatif se compose de *mâ dône*, j'étais, et de l'infinitif. *Mâ dône laïke*, j'étais (à) manger, je mangeais.

Le prétérit *laïka aa*, comme le latin *manducavit*, signifie tout à la fois *il a mangé, il mangea, il eut mangé*.

Le plus-que-parfait, *laïkône nd*, est composé de l'infinitif *laïke* et de la particule *ône*, exprimant un temps passé. Comme cet infinitif dans les verbes d'action exprime déjà par lui-même un temps passé, joint à *ône*, il forme un temps doublement passé, ou un plus-que-parfait. *Dône laïkône nd*, moi avoir été (à) avoir mangé ; j'avais mangé.

Le futur se compose de *dî*, être, du pronom personnel et de l'infinitif *Dé* ou *dî nd laïke*, être moi (à) manger, je mangerai. Le *vel* anglais, le *verde* allemand, et le *θλω* du grec moderne, pour la formation du futur dans ces trois langues, ne font rien trouver d'extraordinaire dans la manière dont l'ouolof compose le sien.

Le futur passé *di na kône laiké*, être moi (à) avoir mangé, j'aurai mangé, ne s'emploie en ouolof que dans les phrases équivalentes à celles-ci : « J'aurai mangé avant dix heures. » *Di na kône laiké bala boustok*.

Si ce futur passé en français est précédé de *lorsque* ou de *quand*, on l'exprime en ouolof de la manière suivante : « Quand j'aurai mangé, j'irai te voir. » *Bou mai laikai, ma la saitsi*, ou *di na la saitsi*. Lorsque moi avoir mangé, moi aller te voir, ou être moi (à) aller te voir.

Les conditionnels français se rendent en ouolof comme nous l'avons déjà vu au verbe *di*. « Si j'avais du poisson, j'en mangerais. » *Sou ma amai dâno, ma laiké ko*. Si moi avoir poisson, moi le manger.

« Si j'avais eu du papier, j'aurais écrit une lettre. » *Sou ma amai vône kâte, ma bindône bâtajel*. Si moi avoir eu papier, moi avoir écrit lettre.

L'impératif se compose de l'infinitif et de l'affixe *l*. Ainsi *laikal* signifie littéralement : *Je t'ordonne de manger*; donc *mange*.

1° *L* disparaît à l'impératif quand il est immédiatement suivi d'un pronom. « Je t'ai donné du pain, mange-le. » *Mais na la mbourou, laiké ko*.

2° *L* reparaît si vous dites à une personne de faire une chose à votre place. Une mère court après son fils pour le châtier : l'enfant a de l'avance et vient à passer auprès d'une négresse. La mère crie à celle-ci : *Dapel mo saissâ balai*; Attrape-moi ce drôle-là.

Pour rendre notre subjonctif en ouolof, il faut retrancher le *que*, notre triste *que*, qui ne fait que revenir constamment, sans être ni élégant, ni harmonieux, et mettre l'infinitif précédé du pronom personnel. « Il faut que je paie mes dettes. » *Ella na ma fais souma i borre*. Il faut moi payer mes dettes. Il me faut payer mes dettes.

Le participe français, qui manque en ouolof, se rend d'une manière bien simple. « Un homme lisant. » *Nille you dângue*; un homme qui lit.

Le participe passé, qui manque aussi, se rend de la manière suivante : « Pain mangé; » *mbourou mou gnou laiké*, pain le eux avoir mangé, pain qu'ils ont mangé.

Après les conjonctions *ba*, *bou*, lorsque, quand; *ta ba*, pendant que; *sou*, *si*, lorsque, *guennâs ba*, après que, et d'autres que l'usage apprendra, la terminaison des verbes *a*, *é*, *i*, devient *ai*; la terminaison des verbes *o* reste invariable, et la terminaison *ou* devient *o*.

Sou ma laikai,
Sou nga laikai,
So laikai,
Sou nou laikai,
Sou ngaine laikai,
Sou gnou laikai.

Si je mange.

Bâ, bou ma laikai,
Ba, bou nga laikai,
Ba, bou mou laikai,
Ba, bou nou laikai,
Ba, bou ngaine laikai,
Ba, bou gnou laikai.

Lorsque je mange.

Sou ma laikai vône,
 Sou nga laikai vône,
 So laikai vône,
 Sou nou laikai vône,
 Sou ngaine laikai vône,
 Sou gnou laikai vône.

Si j'avais mangé.

Ba, bou ma laikai vône,
 Ba, bou nga laikai vône,
 Ba, bou mou laikai vône,
 Ba, bou nou laikai vône,
 Ba, bou ngaine laikai vône,
 Ba, bou gnou laikai vône.

Quand j'avais mangé.

Souvent, à la seconde personne du singulier, on retranche le pronom personnel après *si*. *So bengai*; si tu veux.

Tableau des dérivés du radical laiké.

<i>Laikou,</i>	ne pas manger.
<i>Laikoutou,</i>	ne plus manger.
<i>Laikatil,</i>	ne jamais manger. Peu usité.
<i>Laikadi,</i>	manger peu, être sobre, être à la diète.
<i>Laikadilo,</i>	mettre à la diète, faire manger peu.
<i>Laikati,</i>	manger encore, se remettre à manger.
<i>Laikessi,</i>	venir manger.
<i>Laiki,</i>	aller manger.
<i>Laiklo,</i>	faire manger.
<i>Laikelaike,</i>	manger, manger continuellement.
<i>Laikelaikestou,</i>	faire semblant de manger.
<i>Laikou,</i>	se manger, se laisser manger; être appétissant.
<i>Laikando,</i>	manger en même temps.
<i>Laikdlai,</i>	manger ensemble, être commensal.
<i>Laikanté,</i>	s'entre-manger. Manger alternativement l'un chez l'autre.

Il ne faut pas croire que les radicaux ouolofs aient tous un aussi grand nombre de dérivés; mais ils ont toujours tous ceux qu'ils peuvent avoir. Quelle simplicité et quelle variété tout à la fois!

Le dérivé *laikou*, ne pas manger, et *laikou*, se manger, se laisser manger, sont distingués par les pronoms personnels.

Conjugaison négative des verbes transitifs.

INDICATIF PRÉSENT.		PLUS-QUE-PARFAIT.		IMPÉRATIF.
Dou ma laiké,	Je ne mange pas.	Laikou ma	J'avais mangé. Vône.	Boul laiké,
Dou nga laiké,		Laikou la		Bou mou laiké,
Dou, dou laiké,		Laikoul		Bou nou laiké,
Dou nou laiké,		Laikou nou		Bou laine laiké,
Dou ngaine laiké,		Laikou laine		Bou gnou laiké.
Dou gnou laiké.		Laikougnou		

IMPARFAIT.		FUTUR.		INFINITIF.
Dou ma	Vône laike.	Dou ma laike,	Je ne mangerais pas.	Dou ;
Dou nga		Dou nga laike,		N'être pas.
Dou, dou		Dou laike,		
Dou nou		Dou nou laike,		
Dou ngaine		Dou ngaine laike,		
Dou gnou		Dou gnou laike.		
PRÉTÉRIT.		FUTUR PASSÉ.		
Laikou ma,	Je n'ai pas mangé.	Dou ma	Vône laike.	
Laikou la,		Dou nga		
Laikoul,		Dou		
Laikou nou,		Dou nou		
Laikou laine,		Dou ngaine		
Laikou gnou.		Dou gnou		

Ainsi se conjuguent tous les radicaux et dérivés transitifs de négation, dont je vais indiquer les modèles dans toutes les terminaisons. *Laikoutou*, ne plus manger ; *bindou*, ne pas écrire ; *jonnetou*, ne pas envoyer ; *lapetou*, ne pas interpréter ; *jobouou*, ne pas porter, emporter ; *laikatil*, ne jamais manger.

Formation des temps.

Le présent de l'indicatif se forme de *dou ma*, je ne suis pas ; et pour *laikoutou*, de *dotou ma*, je ne suis plus, avec l'infinitif du verbe affirmatif. *Dou ma laike*, je ne suis pas à manger, je ne mange pas. *Dotou ma laike*, je ne suis plus à manger, je ne mange plus.

L'imparfait se forme de *dou ma vône*, je n'étais pas, et pour *laikoutou* de *dotou ma vône*, je n'étais plus, avec l'infinitif du verbe affirmatif. *Dou ma vône laike*, je n'étais pas à manger, je ne mangeais pas. *Dotou ma vône laike*, je n'étais plus à manger, je ne mangeais plus.

Le prétérit se forme de l'infinitif du verbe affirmatif, de la négation *ou*, non, ne pas, qui fait corps avec l'infinitif, et des pronoms personnels *mé*, *la*, *l*, *nos*, *laine*, *gnou*, qui se placent après le verbe. *Laikou ma*, avoir mangé non moi, je n'ai pas mangé, je ne mangerai pas, je n'eus pas mangé.

Le plus-que-parfait se forme comme le prétérit, en y ajoutant la particule *ône*, *vône*, que l'on place après le pronom. *Laikou ma vône*, avoir été à manger non moi, je n'avais pas mangé.

Le futur est absolument semblable au présent. On ne peut distinguer ces deux temps dans la conversation que par les circonstances.

L'impératif *boul laike* est l'abréviation de *bougou ma laike*, je ne veux pas que tu manges, ne mange pas.

Il n'y a point de subjonctif dans les verbes négatifs, parce que la négation se transporte du second verbe au premier. Il veut que je ne mange pas ; *bougoul ma laike* ; il ne veut pas que je mange.

Les verbes négatifs, après les conjonctions *ba, bou, ta, ba, guénaô ba, sou, so*, se construisent de la manière suivante :

Sou ma laikoul,			Ba, bou ma laikoul,	
Sou nga laikoul,			Ba, bou nga laikoul,	
Sou laikoul,			Ba, bou mou laikoul,	
Sou nou laikoul,			Ba, bou nou laikoul,	
Sou ngaine laikoul,			Ba, bou ngaine laikoul,	
Sou gnou laikoul,			Ba, bou gnou laikoul,	
	ou laikoulai ;	Si je ne mange pas.		Quand je ne mange pas.

§ III. VERBES INTRANSITIFS.

Les verbes d'état, de qualités, ou intransitifs, sont ceux qui expriment un état de l'âme, du corps, ou les qualités des choses; comme *jame*, savoir, connaître; *fatô*, oublier; *fatelikou*, se souvenir; *rélou*, se repentir; *sopa*, aimer; *bagne*, haïr; *siyelou*, détester; *siba*, haïr mortellement; *manas*, pouvoir; *bengue*, vouloir, désirer, souhaiter; *amé*, avoir, posséder, tenir; *amé*, avoir, tenir ce qui ne nous appartient pas; *naika*, être quelque part, être quelque chose; *baje*, être bon; *naije*, être agréable, doux; *opa*, être malade, et généralement tous les verbes adjectifs.

Première conjugaison des verbes intransitifs.

INDICATIF PRÉSENT.		FUTUR.		SUBJONCTIF.	
Sopa na,		Di nâ sopa,		Ma sopa,	
Sopa nga,		Di nga sopa,		Nga sopa,	
Sopa na,	j'aime.	Di na sopa,	j'aimerai.	Mou sopa,	Que j'aime.
Sopa nânou,		Di nânou sopa,		Nou sopa,	
Sopa ngaine,		Di ngaine sopa,		Ngaine sopa,	
Sopa nagnou,		Di nagnou sopa.		Gnou sopa.	

IMPARFAIT, PRÉTÉRIT.		IMPÉRATIF.		INFINITIF.	
Sopône nâ,		Sopal,		Sopa,	
Sopône nga,		Na sopa,		Aimer.	
Sopône na,	j'aimais.	Nânou sopa,	Aime.		
Sopône nânou,		Sope laine,			
Sopône ngaine,		Nagnou sopa.			
Sopône nagnou.					

Formation des temps.

Le présent de l'indicatif se compose uniquement de l'infinitif suivi du pronom personnel. Ce présent en ouolof a la même étendue que notre présent de l'indicatif.

L'imparfait *sopône nâ* signifie non-seulement j'aimais, mais encore j'aimai, j'ai aimé, j'eus aimé, j'avais aimé.

Les verbes intransitifs, de même que *laïke*, prennent la terminaison *ai* après les conjonctions *ba, bou, sou*, etc.

Tableau des dérivés du radical sopa.

<i>Sopou,</i>	ne pas aimer.
<i>Sopoutou,</i>	ne plus aimer.
<i>Sopéti,</i>	ne jamais aimer. Peu usité.
<i>Sopou,</i>	s'aimer, se faire aimer; être aimable.
<i>Sopadi,</i>	aimer peu; être tiède en amitié.
<i>Sopati,</i>	aimer encore, aimer de nouveau,
<i>Sopāsopa,</i>	aimer continuellement, ne cesser d'aimer.
<i>Sopesopelou,</i>	faire semblant d'aimer, feindre de l'amitié.
<i>Sopelo,</i>	faire aimer, inspirer de l'amour.
<i>Sopando,</i>	aimer en même temps.
<i>Sopalai,</i>	aimer ensemble un même objet.
<i>Sopanti,</i>	s'entre-aimer.

Seconde conjugaison intransitive.

INDICATIF PRÉSENT.		FUTUR.	INFINITIF.
Sopou na,	Je n'aime pas.	Dou ma sopa,	Sopou,
Sopou la,		Dou nga sopa,	N'aimer pas.
Sopoul,		Dou, doul sopa,	
Sopou nou,		Dou nou sopa,	
Sopou laine,		Dou ngaine sopa,	
Sopou gnou.		Don gnou sopa.	
IMPARFAIT ET PRÉTÉRIT.		IMPÉRATIF.	
Sopou ma vône,	Je n'aime pas.	
Sopou la vône,		Boul sopa,	N'aime pas.
Sopoul ône,		Boul mou sopa,	
Sopou nou vône,		Bou nou sopa,	
Sopou ngaine ône,		Bou laine sopa,	
Sopou gnou vône.		Bou gnaine sopa.	

A la seconde personne de l'impératif, on dit quelquefois *boulou*, au lieu de *boul*. *Boulou iaiksi*, ne m'approche pas.

Les verbes intransitifs de négation se construisent absolument comme *laikou*, avec les conjonctions *ba*, *bou*, *sou*, *so*, etc.

§ IV. VERBES SUBSTANTIFS ET UNIPERSONNELS.

INDICATIF PRÉSENT.		FUTUR.	IMPÉRATIF.
là,	Je me pecheur.	Di na di	Dil
nga,		Di nga di	Na di
la,		Bi na di	Nanou di
lanou,		Di nanou di	Di laine
ngaine.		Di ngaine di	Nagnou di
lagnou,		Di nagnou di	

IMPARFAIT ET PRÉSENT.

FUTUR PASSÉ.

SUBJONCTIF.

Napekat	la vone,	J'étais pêcheur.	Di ná di	Kône napekat,	Serais-tu pêcheur.	Ma di	Napekat,	Que je sois pêcheur.
	ga vône,		Dinga di			Nga di		
	la vône,		Di ña di			Mou di		
	lânou vône,		Di hânou di			Nou di		
	gaine ône,		Di ngaine di			Ngaine id		
	lagnou vône,		Di nagnou di			Gnou di		

INFINITIF.

Di napekat, être pêcheur.

VERBES UNIPERSONNELS.

INDICATIF PRÉSENT.

PASSÉ.

Ella na;	il faut.	Ellône na;	il fallait.
Elloul;	il ne faut pas.	Elloul ône;	il ne fallait pas.

INDICATIF PRÉSENT.

PASSÉ.

Naije na	ma,	il m'est	Naijône na	ma,	il m'était	agréable.
	la,	il t'est		la,	il t'était	
	ko,	il lui est		ko,	il lui était	
	nou,	il nous est		nou,	il nous était	
	laine,	il vous est		laine,	il vous était	
	gnome,	il lui est		gnome,	il leur était	

FUTUR.

Di na ma	naije,	il me sera	Di na nou	naije,	il nous sera
Di na la	naije,	il te sera	Di na laine	naije,	il vous sera
Di na ko	naije,	il lui sera	Di na gnome	naije,	il leur sera

INDICATIF PRÉSENT.

FUTUR.

Mingui taô,	il pleut.	Di na taô,	il pleuvra.
-------------	-----------	------------	-------------

IMPARFAIT ET PLUS-QUE-PARFAIT.

SUBJONCTIF.

Tawône na,	il pleuvait.	Mou taô,	qu'il pleuve.
------------	--------------	----------	---------------

PRÉSENT.

CONSTRUIT.

Taô na.	Sou tawai,	s'il pleut.
	Ba tawai,	quand il pleut.

SYNTAXE DES VERBES.

La construction de la phrase suit généralement l'ordre des idées. J'aime ma mère; *sopa ná somna ndaye*. J'ai mangé du poisson; *laika ná denne*.

Le régime indirect, marqué par *d* en français, ne se rend pas en ouolof. J'ai donné un poisson à mon frère cadet; *Mañe na ñenne souma rak* : j'ai donné poisson mon frère cadet. C'est la règle *Doceo pueros grammaticam*.

La plupart de nos verbes français qui ont un régime indirect marqué par *de* deviennent en ouolof des verbes à régime direct. Se repentir d'une faute; *re-tou bakare*.

Du reste, pour que l'on ne s'y trompe pas, voici la liste de la plus grande partie des verbes oulofs qui prennent un régime indirect avec une préposition.

Verbes qui veulent la préposition ak, avec.

<i>Ände,</i>	fréquenter, aller avec.	<i>Faissale,</i>	remplir de.
<i>Apo,</i>	avoir fixé un terme à.	<i>Faileli,</i>	achever de remplir de.
<i>Beuré,</i>	lutter contre.	<i>Gakale,</i>	tacher de.
<i>Bolé,</i>	se réunir, se mêler.	<i>Gake,</i>	être taché de.
<i>Bombe,</i>	enduire avec.	<i>Galajendikou,</i>	se gargariser (avec).
<i>Bôme,</i>	assassiner (à coups de).	<i>Jaije,</i>	combattre contre.
<i>Dego, monné,</i>	convenir avec quelqu'un.	<i>Laš,</i>	plaider contre.
<i>Damé,</i>	être en rivalité.	<i>Merre,</i>	se fâcher contre.
<i>Dègne,</i>	pousser, repousser.	<i>Oude,</i>	rivaliser (en amour) avec.
<i>Fainkjò,</i>	aborder, choquer contre.	<i>Sagne,</i>	boucher avec.
<i>Faïse,</i>	être plein de.	<i>Tolalé,</i>	confronter avec.

Verbes qui veulent naka, comme :

<i>Daïe,</i>	égaler.	<i>Ndoje daïena naka bigne.</i>	Il y autant d'eau que de vin.
<i>Mêe,</i>	ressembler.	<i>Mêe na naka mome.</i>	Je lui ressemble.
<i>Niro,</i>	être l'égal.	<i>Nïrouu ma naka mome.</i>	Je ne l'égale pas.

Verbes qui veulent la préposition ña, à, en, dans.

<i>Bôke,</i>	participer à.	<i>Dike,</i>	venir.
<i>Danaje,</i>	précipiter dans.	<i>Doigae,</i>	se fourrer, s'embarquer.
<i>Dailou,</i>	retourner à, sur.	<i>Rôte,</i>	puiser à.
<i>Doiloussi,</i>	revenir à, sur.	<i>Sailou,</i>	se réfugier dans.
<i>Daó,</i>	se sauver dans.	<i>Téwé,</i>	assister à.
<i>Dïfe,</i>	mettre dans.	<i>Naikā,</i>	être dans.
<i>Demme,</i>	aller à.	<i>Jarafe,</i>	entrer dans.
<i>Deuke,</i>	habiter.	<i>Jarasté,</i>	faire entrer.
<i>Dojane,</i>	se promener dans.	<i>Dānou,</i>	tomber dans.
<i>Dojané,</i>	aller se promener.	<i>Jobou,</i>	emmener, emporter dans.
<i>Doli,</i>	ajouter à.	<i>Bolo,</i>	se réunir dans.
<i>Douïe,</i>	puiser à	<i>Doje,</i>	marcher, passer.

Demme, aller à, suivi d'un nom-propre de lieu, ne prend point de préposition, *Demme Ndakarou*, aller à Dakar.

Verbes qui veulent la préposition ti.

<i>Baïkou</i> ,	se livrer à.	<i>Lade</i> ,	interroger sur.
<i>Biüde</i> ,	créer (de).	<i>Lote</i> ,	être fatigué (du travail).
<i>Danou</i> ,	tomber de.	<i>Jato</i> ,	s'élargir (en puissance).
<i>Deupe</i> ,	se renverser (par terre).	<i>Ragnalé</i> ,	séparer de.
<i>Dindi</i> ,	enlever de.	<i>Ragnalékou</i> ,	se séparer de.
<i>Dindigni</i> ,	aller retirer de.	<i>Saje</i> ,	pousser, sortir de.
<i>Dape</i> ,	saisir, tenir en.	<i>Soré</i> ,	être éloigné de.
<i>Déki</i> ,	se reposer à.	<i>Dakje</i> ,	chasser de.
<i>Jaigne</i> ,	monter à.	<i>Wate</i> ,	descendre de.

Chasser de, quand il se rend en ouolof par *guenné*, ne prend point de préposition : *Gnou guenné ko réou ma*; on le chassa du pays.

De ce que se rend en ouolof par *ti lô*. *Grewmal Jalla ti lô la maïe*; remerciez Dieu de ces bienfaits.

Quand deux verbes sont de suite, le second se met à l'infinitif. Je veux aller à Dakar; *beugne ná demme Ndakarou*. Je veux finir de lire ce livre; *beugne ná sotale dangue téré bi*.

C'est moi qui; *má*. C'est moi; *mane lá*. *Má la ko waje*; c'est moi qui te l'ai dit. *Kou do dèfe*? Qui a fait cela? *Mane lá*; c'est moi, C'est toi qui as fait cela? *Ja ko dèfe*. C'est lui qui l'a mangé; *mome la ko laïke*.

Manière de rendre le passif en ouolof.

Le passif français se rend quelquefois par *défa*. *Somma iabi ou keurre défa rère*; la clef de ma maison est perdue.

Mais le plus souvent on tourne la phrase. « Je suis aimé de Dieu, » dites « Dieu m'aime; » *Jalla sopa na ma*.

Ils emploient aussi quelquefois la tournure suivante : Cet enfant est chéri de tout le monde. « Cet enfant, tous le chérissent; » *jaleb bóbou, sopa nagnou guepe ko*.

Degrés de comparaison.

Le positif est facile. C'est bon; *baje na*. Dieu est grand; *Jalla magne na*. Le ciel est serein; *assamane sette na*.

Le comparatif de supériorité se rend par *gueune*, verbe de préférence, que l'on place immédiatement avant le verbe adjectif. *Baje*, être bon. *Gueune baje*, être meilleur.

EXEMPLE : L'argent est bon, mais l'or vaut encore mieux; *jälisse baje na, wandai vourousse á ko gueune* (sous-entendu *baje*).

Ma mère est meilleure que mon père.

Souma ndaye mó gueune baje souma baje.

Le comparatif d'égalité se rend 'par *daïe*, y avoir autant que, ou par *niri*, être égal à, suivi de *naka*.

EXEMPLE : Jésus est égal à son Père en tout.

Jésou niro na naka baje ame ti ieupe.

Il y a autant d'or que d'argent.

Vouroussé daïe na naka jalisse.

Il est aussi bon que courageux.

Baje na naka gnômé.

Le comparatif d'infériorité se rend par *iesse*, être inférieur.

EXEMPLE : Tu vaux moins que moi.

Jà ma iesse; toi à moi être inférieur.

Mon père est moins bon que ma mère.

Souma baje iesse baje souma ndaye.

Le superlatif se rend en ouolof : 1° par la répétition du verbe adjectif. Une belle maison ; *keure gou rafète*. Une très-belle maison ; *keure gou rafëtarafëti*.

Dépêche-toi ; *gawāl*.

Dépêche-toi bien vite ; *gawāl ak gaô*.

2 Par l'adverbe *lole*, qui signifie bien, beaucoup.

EXEMPLES : Ce vin de palme est fort bon.

Sangué mi naije na lole.

Cette femme est bien belle.

Diguenne di rafète na lole.

Il fait très-chaud.

Tangā na lole.

3° Par le verbe d'excellence *soutte*, surpasser, exceller, l'emporter.

4° Par la tournure *lou dîtou ieupe*, d'une manière qui précède tout, au-dessus de tout.

CHAPITRE II.

LE PRONOM.

§ 1er. PRONOMS PERSONNELS.

Il y a trois personnes : celle qui parle ; celle à qui l'on parle ; celle de qui l'on parle.

Pronom de la première personne.

Sing. *Ma, ná, lá*, je ou moi.

Ma, se dit pour moi, à moi.

EXEMPLES : *Maie ma*, donne-moi.

Jalla da na ma guisse; Dieu me voit.

Après une préposition on dit : *mane*.

Ak mane, avec moi.

Plur. Nāneu, nou, lānou, nous.

REMARQUE. A l'impératif on dit souvent : *nane, nenne* pour *nānou*.

Nenne demme, allons-nous-en, partons.

Nó, nou, se dit pour nous, à nous.

EXEMPLES : *Maie non ndoje*, donnez-nous de l'eau.

Jalla di na nou sopa; Dieu nous aimera.

Après une préposition on met *nouns*; *ak nouns*, avec nous.

Pronoms de la seconde personne.

Sing. Jó, ia, ga, nga, la, tu, toi,

La, se dit pour te, à toi.

EXEMPLES : *Maie ná la kó*, je te l'ai donné.

Après une préposition on dit *lô*.

Ak lô, avec toi.

Plur. Gaine, ngaine, laine, vous.

Laine se dit pour vous, à vous.

EXEMPLES : *Dé ná laine dāne*, je vous punirai.

Après une préposition on dit *iaine*.

Ak iaine, avec vous.

Pronoms de la troisième personne.

Sing. Mou, mo, na, la, l, il, elle.

Ko se dit pour le, la, à lui, à elle.

EXEMPLES : *Doje ko ko*, donne-le-lui.

Après une préposition on met *mome*.

Ak momé, avec lui.

Plur. Gnou, gno, nagnou, lagnou; ils, elles.

Laine se dit pour les, leur.

EXEMPLES : *Doje laine ko*; donne-le-leur.

Après une préposition on met *gnome*.

Ak gnome; avec eux.

Le pronom *y* se rend en ouolof par *tā, tī, tōu*, ou *fa, fi, fou*.

EXEMPLES : *Dara naikou tōu*; il n'y a plus rien.

Faikoul fa dara, il n'y trouva rien.

Ana sa baie? Naikou fi.

Où est ton père? Il n'y est pas. Il n'est pas ici.

Le pronom *en* se rend par *tā*.

Dé ná kó tā ionné, je lui en enverrai.

§ II. PRONOMS POSSESSIFS.

<i>Singulier.</i>			<i>Pluriel.</i>
<i>Souma,</i>	mon, ma.	<i>Souma i,</i>	mes.
<i>Sa,</i>	ton, ta.	<i>Sa i,</i>	tes.
<i>Ame,</i>	son, sa.	<i>I ame,</i>	ses.
<i>Sounou,</i>	nôtre.	<i>Sounou i,</i>	nos.
<i>Saine,</i>	votre.	<i>Saine i,</i>	vos.
<i>Saine,</i>	leur.	<i>Saine i,</i>	leurs.

Tous ces pronoms se mettent avant le nom, excepté *ame*, qui se met toujours après.

En ouolof on ne dit pas : « La maison de mon père, » mais « ma maison de père ; » *souma keure ou baie* ; comme on dit aussi : *Souma iabi ou keure* ; ma clef de maison, au lieu de : « La clef de ma maison. »

Autre pronom possessif.

<i>Singulier.</i>			<i>Pluriel.</i>
<i>Souma bosse,</i>	le mien, la mienne.	<i>Souma i bosse,</i>	les miens.
<i>Sa bosse,</i>	le tien, la tienne.	<i>Sa i bosse,</i>	les tiens.
<i>Bosse ame,</i>	le sien, la sienne.	<i>I bosse ame,</i>	les siens.
<i>Sounou bosse,</i>	le nôtre, la nôtre.	<i>Sounou i osse,</i>	les nôtres.
<i>Saine bosse,</i>	le vôtre, la vôtre.	<i>Saine i osse,</i>	les vôtres.
<i>Saine bosse,</i>	le leur, la leur.	<i>Saine i osse,</i>	les leurs.

§ III. PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

Singulier.

Balai, ðalai, galai, malai, lalai, salai, valai.	} ce, cet, cette, celui-là, celle-là.
B lai, ðilai, guilai, lilai, milai, silai, vilai,	
Bôbalai, ðôðalai, gôgalai, mômalai, sôsalaï, vôvalai,	
Bôboulai, ðôðoulai, gôgoulai, mômoulai, sôsoulai, vôvoulai,	
Bôbou, ðôðou, gôgou, mômou, sôsou, vôvou,	
Bôbo, ðôðo, gôgo, sôso, vovo.	
<i>Kilai</i> , celui-ci ; <i>kalai</i> , celui-là, en parlant d'une personne ; <i>lôla</i> , cela ; <i>li</i> , ceci.	

Pluriel.

Jalai, ceux-là, celles-là, ces ; *jilai*, ceux-ci, celles-ci, ces ; *iôïou, iôïoulai*, ceux dont on vient de parler (proches) ; *iôïalai*, ceux dont on vient de parler (éloignés).

Il ne faut pas croire que l'on puisse employer au hasard cette multitude de pronoms démonstratifs.

Balai, bilai, bôbalai, bôboulai, bôbou, bôbo, est le pronom démonstratif de tous les noms qui ont l'article *ba, bi, bou*.

ðalai, ðilai, etc., est celui des noms qui ont l'article *ða*.

Galai, etc., celui des noms qui ont l'article *ga*.

Lalai, etc., celui des noms qui ont l'article *la*.

Malai, etc., celui des noms qui ont l'article *ma*.

Salai, etc., celui des noms qui ont l'article *sa*.

Et *Valai*, etc., celui des noms qui ont l'article *va*.

Ensuite la terminaison *alai* désigne un objet éloigné.

Téré balai ; ce livre-là.

Keure galai ; cette maison-là.

La terminaison *ilai* désigne un objet proche.

Diguenne dilai ; cette femme-ci.

Mbourou milai ; ce pain-ci.

La terminaison *ó-alai* désigne un objet éloigné dont on vient de parler.

Bóbalai la ; c'est celui-là, c'est celle-là.

La terminaison *ó-oulai*, *ó-ou*, *ó-u*, désigne un objet proche dont on vient de parler.

Bóboulai lu ; c'est celui-ci, c'est celle-ci.

§ IV. PRONOMS RELATIFS.

Singulier.

Ba, ða, ga, la, ma, sa, va ; qui, que, se rapportant à un objet éloigné.

Bi, ði, qui, li, mi, si, vi ; qui, que, se rapportant à un objet proche.

Bou, ðou, gou, lou, mou, sou, vou ; qui, que, se rapportant à un objet propre, hors de vue.

Ce pronom relatif n'est rien autre chose que l'article.

Sounou baïe bi ti Assamane ; notre Père qui êtes aux cieux.

Notre Père le dans le ciel. Πατήρ ἡμῶν ὁ ἐν τοῖς οὐρανοῖς.

Jalél bou fóantou ; l'enfant qui joue.

Jalisse ba gnou ko iole ; l'argent qu'on lui a donné.

Mono qui ma dikále ; les tourments qui m'attendent.

Bataujel bou ma biúde ; la lettre que j'ai écrite.

Pluriel.

Ja, qui, que, se rapportant à des choses éloignées.

Ji, qui, que, se rapportant à des choses proches et en vue.

Jou, qui, que, se rapportant à des choses proches, hors de vue.

Gna, qui, que, se rapportant à des personnes éloignées.

Gni, qui, que, se rapportant à des personnes proches et en vue.

Gnou, qui, que, se rapportant à des personnes proches, hors de vue.

Lado ko gna ma dégue.

Demandez-le à ceux qui m'ont entendu.

Vare ndnou bále gni nó togue.

Nous devons pardonner à ceux qui nous font du mal.

Après les pronoms personnels *mane, iô, mome, nous, iaine, gnome*, on rend le relatif par *ki*.

Mane ki la sopa ; moi qui t'aime.

Io ki ma togue ; toi qui me fais tort.

Nou ki laine dôje ; nous qui leur donnons.

Les verbes ouolofs n'ayant point de régime indirect, nos pronoms relatifs *dont, de qui, duquel, desquels, auxquels*, etc., se tournent toujours par *qui*, et se rendent comme ci-dessous.

Bakare ia ma rétou ; les péchés dont je me repens.

Souma baïe bou ma jame bajaïe ame.

Mon père dont je connais la bonté.

Ce qui, ce que, ce dont, de quoi, se tournent par la chose qui, la chose que, et se rendent par *lou, li*.

Mangui la nétali lou ma dôtte.

Je vous raconte ce qui m'est arrivé.

Défou ma li nga lou ma taïne.

Je n'ai pas fait ce dont vous m'accusez.

Amou ma lou ma faye.

Je n'ai pas de quoi payer.

Celui qui, celle qui se rendent par *kou*.

Kou narre dépikou.

Celui qui ment est méprisable.

Ceux qui, celles qui se rendent par *gna, gni, gnou*.

Gna sopa sounou borome ba, taijé!

Heureux ceux qui aiment le Seigneur!

§ V. PRONOMS INTERROGATIFS.

Kou, ki? Qui? *Lou? li?* Que? quoi?

Kou kanne la? Qui est là?

Lou la dôtte? Que t'est-il arrivé?

Li ma guisse? Que vois-je?

Banne, danne, ganne, kanne, lanne, manne, sanne, vanne? Quel, quelle? quels, quelles? lequel, laquelle? lesquels, lesquelles?

Banne besse la dôudou? *Dimba*.

Quel jour est-il né? Hier.

Kagne? quand?

Kagne la sa baïe dailoussi?

Quand ton père revient-il?

Après les pronoms interrogatifs on place immédiatement les autres pronoms.

Kou la binda? Qui t'a créé?

Kou la ko waje? Qui te l'a dit?

Lou mou la dèfe ? Que t'a-t-il fait ?

§ VI. PRONOMS INDÉFINIS.

<i>Gnou,</i>	on.
<i>Nitte,</i>	quelqu'un.
<i>Konnaïke,</i>	quiconque, chacun.
<i>Jainaine,</i>	autrui.
<i>Kaine,</i>	personne.
<i>Dara,</i>	rien.
<i>Rénaine,</i>	un autre.
<i>Kilai,</i>	l'un, celui-ci.
<i>Kalai,</i>	l'autre, celui-là.
<i>Jilai,</i>	les uns, ceux-ci.
<i>Jalai,</i>	les autres, ceux-là.
<i>Jeupe,</i>	les uns et les autres, tous.
<i>Gnare gna,</i>	l'un et l'autre, ces deux-là.
<i>Gnare gni,</i>	l'un et l'autre, ces deux-ci.

CHAPITRE III.

LE NOM.

Les noms ouolofs, étant presque tous l'infinitif du verbe, restent invariables, et n'ont ni genre ni nombre marqués dans leurs terminaisons.

Pour distinguer le masculin dans les noms d'êtres animés, on ajoute le mot *goure*, être mâle ; et pour le féminin, le mot *diguenne*, être femelle.

Golo ga ; le singe.

Golo gou gouré ; le singe mâle.

Golo gou diguenne ; la guenon.

L'article indique le nombre.

Baïe ba ; le père.

Baïe ia, les pères.

Pour joindre deux noms ensemble en ouolof, on met *ou* entre deux noms singuliers, et *i* quand l'un des deux est au pluriel.

Keure ou baïe ; la maison du père.

Dome i bour ; les enfants du roi.

Bour i sôssai ; le roi des Mandingues.

Nombre cardinal.

<i>Bèna,</i>	1	<i>Gnanette,</i>	4
<i>Gnare,</i>	2	<i>Dourome,</i>	5
<i>Gnaitte,</i>	3	<i>Dourome bène,</i>	6

<i>Dourome gnare,</i>	7	<i>Gnaitte fouk,</i>	30
<i>Dourome gnaitte,</i>	8	<i>Gnanette fouk,</i>	40
<i>Dourome gnanette,</i>	9	<i>Dourome fouk,</i>	50
<i>Fouk,</i>	10	<i>Dourome bene fouk,</i>	60
<i>Fouk a bene,</i>	11	<i>Dourome gnare fouk,</i>	70
<i>Fouk a gnare,</i>	12	<i>Dourome gnaitte fouk,</i>	80
<i>Fouk a gnaitte,</i>	13	<i>Dourome gnanette fouk,</i>	90
<i>Fouk a dourome,</i>	15	<i>Témer,</i>	100
<i>Fouk a dourome bene,</i>	16	<i>Témer a bene,</i>	101
<i>Fouke a douromé gnare,</i>	17	<i>Gnare i témer,</i>	200
<i>Fouk a dourome gnaitte,</i>	18	<i>Dounai,</i>	1,000
<i>Fouk a dourome gnanette,</i>	19	<i>Témer i dounai,</i>	100,000
<i>Gnare fouke,</i>	20	<i>Tamdarette,,</i>	1,000 000
<i>Gnare fouke a bene,</i>	21		

Gnare fouke, } vingt } à Gorée.
Nitte, }
Gnaitte fouke, } trente } à Saint-Louis.
Fanevère, }

Béna nitte ; une personne.

Gnare i garap ; deux arbres.

Fouk i naine a gnare ; douze œufs.

Gnare fouk i denne a gnare ; ving-deux poissons.

Dourome bene i fanne ti mars ; le 6 mars.

Nombre ordinal.

<i>Bennel,</i>	premier.	<i>Dourome bennel,</i>	sixième.
<i>Gnarel,</i>	deuxième.	<i>Foukel,</i>	dixième.
<i>Gnattel,</i>	troisième.	<i>Fouk a bennel,</i>	onzième.
<i>Gnanettel,</i>	quatrième.	<i>Gnare foukel,</i>	vingtième.
<i>Douromel,</i>	cinquième.	<i>Témerel,</i>	centième.
<i>Bennel ba,</i>	le premier.	<i>Dourome bennel ba,</i>	le sixième.
<i>Gnarel ba,</i>	le second.	<i>Foukel ba,</i>	le dixième.
<i>Gnattel ba,</i>	le troisième.	<i>Fouke bennel ba,</i>	le onzième.
<i>Gnanettel ba,</i>	le quatrième.	<i>Gnare foukel ba,</i>	le vingtième.
<i>Douromel ba,</i>	le cinquième.	<i>Témerel ba,</i>	le centième.

Bennel ou fanne ti ibril ; le premier jour d'avril.

Gnarel ou taliba ; le second écolier.

Foukel ou taliba bi ; ce dixième écolier-ci.

Témerel ou garap ga ; ce centième arbre-là.

Béna ti gnare i nitte gnógnoulai dee na.

Une de ces deux personnes est morte.

<i>Bou bajabäje,</i>	très-bien.	<i>Ak bat té,</i>	inopinément.
<i>Bou baré,</i>	beaucoup.	<i>Ak dame,</i>	pacifiquement.
<i>Bou dafé,</i>	difficilement.	<i>Ak deugne,</i>	véritablement.
<i>Bou doïe,</i>	suffisamment.	<i>Ak fouljalé,</i>	goulument.
<i>Bou ope,</i>	trop.	<i>Ak utite,</i>	étouffamment.
<i>Bou josse,</i>	cruellement.	<i>Ak togne,</i>	à tort.

Adverbes de lieu.

<i>Fou fo,</i>	oh.	<i>Ti soufe,</i>	au-dessous.
<i>Pi, filai, fou,</i>	ici.	<i>Fou naité,</i>	partout.
<i>Fa, folai, fofoulai, lè.</i>		<i>Faine,</i>	nulle part.
<i>Ti vaité vilai,</i>	en deçà.	<i>Fainaine,</i>	ailleurs.
<i>Ti vaité valai,</i>	au delà.	<i>Petté,</i>	près, auprès.
<i>Gueune sôré,</i>	plus loin.	<i>Sôré,</i>	loin.
<i>Fela,</i>	d'où.	<i>Ta bire,</i>	en dedans.
<i>Ti kaô,</i>	au-dessus.	<i>Ti biti,</i>	au dehors.

Adverbes de temps.

<i>Jagne na,</i>	autrefois.	<i>Bou deuke,</i>	premièrement.
<i>Pi,</i>	une fois.	<i>Lou ditou,</i>	avant tout.
<i>Bou dou,</i>	auparavant.	<i>Guennaô ellouk,</i>	après-demain.
<i>Kairo,</i>	tantôt.	<i>Faral,</i>	fréquemment.
<i>Jagoul,</i>	dernièrement.	<i>Laiguelaigne,</i>	souvent.
<i>Beurk-dimba,</i>	avant-hier.	<i>Mosso,</i>	toujours.
<i>Dimba,</i>	hier.	<i>Sanou naité,</i>	constamment.
<i>Bigue.</i>	hier au soir.	<i>Daigue,</i>	déjà.
<i>Taye,</i>	aujourd'hui.	<i>Sakissé,</i>	à chaque instant.
<i>Légué,</i>	bientôt.	<i>Mouké,</i>	jamais.
<i>Eullouk,</i>	demain.	<i>Jainanbère,</i>	quelquefois.

Adverbes de quantité.

<i>Bou baré,</i>	beaucoup.	<i>Bou doïe,</i>	assez.
<i>Bou barétabaré.</i>	excessivement.	<i>Bou one,</i>	trop.
<i>Toúti.</i>	peu.	<i>Lou daïe,</i>	autant.
<i>Toútitouúti,</i>	très-peu.	<i>Béïe,</i>	jusque.

Adverbes d'interrogation.

<i>Loutaje?</i>	pourquoi?	<i>Lanne?</i>	quoi?
<i>Kagne?</i>	quand?	<i>Mô?</i>	est-ce que?
<i>Ti daune damano?</i>	depuis quand?	<i>Ndayé?</i>	est-ce qui?
<i>Ti lanne?</i>	de quoi?	<i>Ana?</i>	où est?

Autres adverbes.

<i>Daite,</i>	non.	<i>Ouaôlai,</i>	oui certes.	<i>Metaje,</i>	c'est pourquoi.
---------------	------	-----------------	-------------	----------------	-----------------

<i>Daidaité,</i>	non, non.	<i>Rék,</i>	seulement.	<i>Guénao lola,</i>	ensuite.
<i>Datolai,</i>	non certes.	<i>Mbitte.</i>	ou.	<i>Nak,</i>	enfin.
<i>Tousse,</i>	point du tout.	<i>Walla,</i>	ou bien.	<i>Katto,</i>	absolument.
<i>Dara,</i>	nullement.	<i>Itté,</i>	aussi.	<i>Ni,</i>	que.
<i>Ouao,</i>	oui.	<i>Nagatito,</i>	aussi.	<i>Lou,</i>	que.
<i>Ouaouao,</i>	oui, oui.	<i>Bok,</i>	donc.	<i>Solo taje,</i>	c'est pour cela que.

CHAPITRE VI.

PRÉPOSITIONS, CONJONCTIONS, INTERJECTIONS.

1° Prépositions.

<i>Fa,fi, fou,</i>	à, dans, un.	<i>Ti,</i>	depuis.
<i>Ta, ti tou,</i>	à, dans, en.	<i>Ak,</i>	avec, contre, par.
<i>Ta kourre,</i>	chez.	<i>Ta,</i>	pendant, durant.
<i>Tikaname,</i>	en présence.	<i>Naka,</i>	selon, suivant.
<i>Guénao,</i>	après, outre.	<i>Pette,</i>	près de.
<i>Digantai,</i>	entre.	<i>Sóré,</i>	loin de.
<i>Ti kaó,</i>	dessus, sur.	<i>Ndaye,</i>	pour.
<i>Ti soufe,</i>	sous.	<i>Ntaje,</i>	à cause de.
<i>Ti vaité,</i>	vers.	<i>Anga,</i>	voilà.
<i>Bala,</i>	avant.	<i>Angui,</i>	voici (proche en vue).
<i>Bourk,</i>	avant.	<i>Ango,</i>	voici (proche hors de vue).

2° Conjonctions.

<i>Guénao ba,</i>	après que.	<i>Naka sou,</i>	comme si.
<i>Ba, bou,</i>	lorsque.	<i>Ti sa ti,</i>	depuis que.
<i>Ta ba,</i>	pendant que.	<i>Bala,</i>	avant que.
<i>Sa ti,</i>	au moment que.	<i>Sou... saje,</i>	quoique.
<i>Sou, so,</i>	si, lorsque.	<i>Dégam,</i>	pourvu que.
<i>Dagaine,</i>	si (entre deux verbes).	<i>Béte,</i>	jusqu'à ce que.
<i>Naka,</i>	comme.	<i>Béte ba,</i>	jusqu'au moment où.
<i>Lou dote naka,</i>	autant que.		

3° Interjections.

<i>Mó!</i>	eh bien!	<i>Bissimilá!</i>	prodigieux!
<i>Aïe!</i>	aïe! hé!	<i>Mbroussé!</i>	fi! pouah!
<i>Waïe!</i>	malheur!	<i>O! (après le nom)</i>	o! eh!
<i>Souma ndaye!</i>	maman!	<i>Ejái!</i>	eh! eh!
<i>Souma bakane!</i>	ma foi!	<i>Jájái!</i>	intraduisible.
<i>Iskine!</i>	hélas!	<i>Dang!</i>	intraduisible.
<i>Touhe.</i>	fi! va-t-en!	<i>Iaïvai!</i>	intraduisible.

FIN.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

DE L'ESPRIT DU SIÈCLE, PAR M. MARTINEZ DE LA ROSA.

M. Martinez de la Rosa vient de publier, en Espagne, le cinquième volume de son ouvrage, qui a pour titre : *L'Esprit du Siècle*. C'est une espèce de revue générale des grands événements contemporains.

Ce volume comprend l'époque du *Consulat*. Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs le chapitre premier, qui donnera une idée de l'esprit de l'ouvrage et de la manière de l'auteur.

« Un général, suivi de quelques grenadiers; chassa les députés de la nation de la salle de leurs séances, et changea, dans une nuit, la constitution de l'État; et non-seulement il resta impuni, mais il se vit applaudi par la France; et élevé par elle à la dignité suprême.

« Le pouvoir de Bonaparte, malgré son origine, se montra fort et populaire, parce qu'il répondait aux besoins de l'époque : il parut si naturel qu'on ne remarqua pas même qu'il était illégitime.

« Il n'y avait pas longtemps que la France s'était vue menacée, par les armées de l'Europe; les revers et les désastres étaient tombés sur cette nation précieusement à l'époque où celui qui avait conquis tant de lauriers sur les sol de l'Italie se trouvait éloigné de la France. Ce fut donc par une tendance naturelle que les esprits se tournèrent vers Bonaparte; car au fond des âmes vivait toujours le sentiment qui y dominait avec tant de force, pendant tout le cours de la révolution française, la haine de l'influence et de l'intervention de l'étranger.

« On craignait aussi, d'une part, la résurrection de l'ancien régime avec ses préjugés et ses abus; de l'autre, le retour du jacobinisme avec ses horreurs. Bonaparte, fils de la Révolution, mais en haussant les exécutés par caractère et par habitude, semblait être l'homme survenu le plus à propos pour guider le vaisseau de l'État entre ces deux écueils.

« Éblouis par ses triomphes et réduits par sa modestie, les républicains mettaient en lui toutes leurs espérances; les amis du régime monarchique espéraient, eux aussi, qu'il détruirait l'élément démocratique, et qu'il concentrerait le pouvoir dans ses mains : il y en avait même qui rêvaient la réédification de l'ancien trône.

« Quelques hommes, de trop bonne foi, croyaient apercevoir en lui un nouveau Washington; d'autres, plus méfiants, y découvriraient un Cromwell; il y en eut aussi qui le crurent un Monck; mais ils se trompèrent tous, et il ne pouvait pas en être autrement; car les époques, les nations, les hommes ne sont jamais les mêmes. L'homme qui, au commencement de ce siècle, se trouvait à la tête de la nation française, n'était ni un Washington, ni un Cromwell, ni un Monck; c'était Bonaparte. »

Voici comment s'exprime l'auteur, après avoir parlé de la rupture de la paix d'Amiens.

« Pour prévoir combien la nouvelle lutte devait être terrible, longue et d'un succès incertain, il n'était point nécessaire de réfléchir à l'ancienne inimitié qui régnait entre ces deux puissances, ni à leurs offenses toutes récentes, ni même à leurs forces respectives; il suffisait de penser aux deux hommes qui allaient se trouver en présence.

« D'un côté, Bonaparte, enivré par tant de triomphes, accoutumé à dicter des lois à la France et des traités à l'Europe, ennemi de l'Angleterre par penchant, par habitude, par esprit de vengeance; avec des ressources inépuisables à sa disposition, avec plusieurs peuples soumis à sa voix, avec une volonté plus forte encore que l'acier, car l'acier lui-même fléchit.

« A la tête du gouvernement britannique apparaissait Pitt, plus célèbre encore que son père, dont il paraissait avoir reçu en héritage le savoir, l'éloquence, et surtout la haine de la nation française; Pitt, doué d'un esprit aussi élevé que profond, d'un cœur froid, d'une résolution inébranlable; insensible à l'amour, à la popularité, aux affections tendres et généreuses; n'ayant qu'une passion, une seule pensée, la grandeur et la gloire de sa patrie; jaloux du pouvoir, mais n'oubliant pas qu'il était né dans un pays libre; ambitieux sans bassesse; n'étant aimé ni du peuple, ni de la noblesse, ni de la cour, mais si sûr de son empire qu'il devait finir par les maîtriser tous. »

IL MEDIO EVO,

DISCORSO DI CESARE CANTU.

LE MOYEN AGE,

DISCOURS DE M. CÉSAR CANTU,

Imprimé en tête du huitième livre de l'*Histoire universelle*, du même auteur.

Turin, 1844. — 99 pages in-8°.

Le moyen âge est l'époque la plus obscure et la plus difficile peut-être à étudier de l'histoire. La tâche de l'historien de cette période est de rechercher l'origine, les migrations, le mélange, la composition et les établissements successifs des différents peuples de l'Europe. Longtemps l'histoire de l'antiquité s'est résumée dans celle des Grecs et des Romains imposant leur volonté aux autres peuples de la terre; le moyen âge, au contraire, est agité par des nations juxta-posées, ayant des lois et des mœurs à part, d'où leur mode de gouvernement et de développement matériel et intellectuel prend un caractère distinctif et tranché. Il faut des connaissances vastes, presque universelles, pour démêler et régler ce chaos; il faut un jugement exercé et profond pour ne pas se jeter à corps perdu dans l'un des deux extrêmes: ou blâmer avec les uns le moyen âge comme une époque de barbarie et d'ignorance, funeste à l'humanité, ou le

louer avec d'autres comme un nouvel âge d'or, où tout a atteint la perfection, les mœurs, l'état social, la guerre, les arts, et jusqu'à la poésie. C'est de là que date la guerre, déjà ancienne, des écoles classique et romantique en littérature, et la querelle non moins vive des écoles philosophique et historique dans les sciences.

En touchant à toutes ces questions, et en nous démontrant l'origine et la décadence des différents Etats de l'Europe, l'auteur a su ranimer, galvaniser des cadavres tombant en pourriture dans l'obscurité de chroniques sèches, fastidieuses et souvent ridicules, où les faits les plus simples ne sont expliqués que par la fatalité ou par la prophétie de quelques fous qui se disaient inspirés du ciel pour enchaîner l'avenir et les actions de l'humanité. Nous ne répéterons pas ici tout ce que l'éloquent historien dit des différents systèmes d'après lesquels l'histoire a été écrite ; nous n'avons à lui adresser que des éloges bien mérités pour la manière brève et énergique avec laquelle il a résumé tant de matériaux en si peu d'espace, car nous n'admirons pas l'écrivain qui ne sait que reproduire les sources dans leur glaciale nature, son mérite ne nous paraît pas supérieur à celui d'un copiste intelligent.

De front avec l'étude profonde des sources où repose l'origine des temps dont il traite l'histoire, M. Cantù fait marcher l'appréciation consciencieuse de tous les historiens de mérite qui, en Italie, en France, en Allemagne et en Angleterre ont écrit sur cette matière.

La lecture de cette courte brochure nous a vivement intéressé ; nous attendons avec impatience le grand ouvrage auquel elle doit servir d'introduction. Il nous tarde de revoir sur un espace plus étendu l'entraînant écrivain, qui professe la foi la plus pure pour le progrès de l'humanité, au triomphe de laquelle il se voue tout entier, méprisant ceux de ses ennemis qui voudraient l'arrêter dans la carrière et le transformer en une de ces machines plus ou moins intelligentes que des hommes habiles tournent ou retournent, attirent ou arrêtent à volonté.

W. NOLTE,

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

DES RÉGENCES EN FRANCE,

PAR M. LE PRINCE DE LA MOSKOWA, PAIR DE FRANCE.

Avant même que le projet de loi sur la régence eût été présenté, de nombreuses brochures étaient publiées sur cette question ; tous les systèmes s'étaient trouvés en présence à la Chambre des députés. L'auteur de l'ouvrage dont l'Institut Historique m'a chargé de lui rendre compte, n'avait pas attendu que le projet de loi fût soumis à la délibération de la Chambre des pairs, dont il

est membre, pour émettre son opinion consciencieuse sur ce sujet. Il prévoyait, sans doute, que la discussion n'y serait ni longue, ni animée; et l'événement a justifié ses prévisions.

La partie historique occupe une grande place dans son ouvrage, et ce n'est que sous ce rapport qu'il rentre dans la spécialité de nos travaux.

L'auteur s'étonne et s'afflige du silence de la Charte sur ce point important de notre droit public.

Il trace un tableau rapide des diverses régence. Cette partie de son œuvre se fait remarquer par beaucoup de clarté, d'exactitude, et surtout par une franche appréciation des faits. Appuyé sur les témoignages de l'histoire, il soutient que mal à propos la plupart des publicistes et des historiens ont fait remonter l'établissement des régence en France à la période mérovingienne. Il ne pouvait y avoir de régence à cette époque.

Sous les successeurs des Clovis la royauté n'était qu'un titre sans pouvoir réel. L'autorité tout entière reposait entre les mains des maires du palais, qui bientôt rendirent cette dignité héréditaire dans leur famille.

Charles-Martel a gouverné en toute souveraineté, pendant plusieurs années, sans roi titulaire, et, lorsqu'il jugea à propos de rendre ce titre à Thierry II, qui, comme son père et son successeur, resta plongé dans la plus obscure inactivité, la royauté était de fait le patrimoine héréditaire des Pepin, depuis que Pepin-le-Vieux avait réuni dans ses mains les trois mairies d'Austrasie, de Neustrie et de Bourgogne.

Le mot de *régent* n'existait pas même sous la première et la seconde race. Philippe-le-Long fut le premier qui prit ce titre.

L'auteur prouve qu'il a fait une étude approfondie de notre histoire. Il pense que les précédents sont inapplicables à l'état actuel de nos institutions politiques; puis il aborde franchement la principale question, la compétence des Chambres actuelles, et il conclut pour l'affirmative. Toutes les opinions inspirées par une conviction réfléchie et désintéressée sont respectables, et je n'ai point à m'occuper ici des débats de la politique d'actualité.

Qu'il me soit cependant permis, sans sortir du cadre historique, de faire remarquer que tous les précédents ne sont pas sans application à la polémique de ces derniers jours. Il en est deux surtout qui ont une parfaite analogie avec le principe fondamental de nos institutions politiques actuelles : ce sont les délibérations de la célèbre assemblée des états de 1484, et celles de l'Assemblée constituante de 1789. A ces deux époques, comme aujourd'hui, la question fut discutée sous le point de vue du principe de la souveraineté nationale, d'où la conséquence nécessaire de l'intervention d'un pouvoir constituant pour remplir cette omission de la loi fondamentale qui nous régit.

L'auteur a pensé autrement, et ce qu'il y a de singulier c'est qu'il s'appuie sur les mêmes autorités que les écrivains de l'opinion opposée. Loin de contester le principe soutenu à la tribune des états de 1484 et de 1789, il l'adopte et ne

motive son opinion pour la compétence d'une législature ordinaire que sur les perturbations, les troubles politiques que pourraient, suivant lui, exciter la convocation des assemblées primaires et l'établissement d'une assemblée spéciale et vraiment souveraine. Son avis à cet égard est l'expression d'un patriotisme qu'il faut admirer en dehors de toute polémique. Les ordonnances réglementaires de Charles V fixent l'âge de la majorité et d'exercice de la régence (août et octobre 1374). Ces deux ordonnances sont datées, la première de Vincennes, la seconde de Melun.

M. de la Moskowa aurait pu développer davantage les phases diverses des époques de régence ; les ordonnances de Charles V, qui avaient posé les bases de cette institution dynastique, subirent, sous ses successeurs, de graves modifications, mais l'auteur a résumé avec une rare et heureuse précision tous les faits historiques ; et, s'il a omis quelques circonstances importantes, ce n'est pas faute de lumière : c'est qu'il a craint de dépasser les limites qu'il s'était imposées. Il parle à peine des régences collectives, des régences avec ou sans conseil, mais il insiste sur les régences prétendues de quelques hauts personnages qui n'en ont pas même eu le titre. A propos des influences étrangères, justement à craindre quant aux reines épouses ou aux douairières, il aurait pu citer celle de Blanche de Castille, mère de Louis IX, qui fut une ère de calamités déplorables, et que presque tous les historiens vantent comme une régence modèle. L'autorité tout entière était entre les mains d'un prélat romain, le cardinal Saint-Ange. Les faits démentent les assertions des légendaires de l'époque et de leurs serviles imitateurs. L'intervention des ministres de l'autel, même des prélats français, dans le gouvernement a été funeste à la France. Il faut admettre deux exceptions, George d'Amboise et Richelieu.

Suger n'a pas été régent, mais adjoint au régent, au comte de Vermandois, et seulement pour une partie de l'administration intérieure.

L'auteur termine en donnant la préférence aux hommes de guerre. Fils de braves des braves il ne voit rien au-dessus de la gloire militaire. On pourrait, avec la certitude du succès, opposer à cette opinion le témoignage de l'histoire. Je m'arrête. Cette dissertation excéderait les bornes du mandat dont j'ai été honoré, et n'entre point dans la spécialité des travaux de la 1^{re} classe.

Je me résume. L'œuvre de M. de la Moskowa est une œuvre de conviction profonde. Elle se fait remarquer par une sagesse et une exactitude. C'est aussi l'œuvre d'un bon citoyen. Il serait injuste de confondre ce livre avec cette foule de publications improvisées au pas de charge et destinées à passer avec la circonstance qui les a inspirées.

Je conclus à ce qu'il soit écrit à l'auteur pour le remercier de l'envoi qu'il a fait de son ouvrage à ses collègues de l'Institut Historique, et pour que ce livre soit déposé dans la bibliothèque de la Société.

DURY (de l'Yonne),

Membre de la première classe de l'Institut Historique

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

2.° La 1^{re} classe (*Histoire générale et Histoire de France*) s'est assemblée le mercredi 5 octobre, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Dix-neuf membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, M. le secrétaire lit une lettre de M. Bailly de Lalonde, qui se présente comme membre résident sous les auspices de MM. Renzi et Fontaine. Sont nommés commissaires pour l'examen de cette candidature : MM. Dufey (de l'Yonne), Renzi et Nolte. Ce dernier est déjà chargé de rapport sur l'ouvrage de M. Bailly de Lalonde, présenté à la 2^e classe le 14 septembre dernier, et intitulé : *le Léman, ou Voyage pittoresque, historique et littéraire à Genève et dans le canton de Vaud*.

M. Dufey (de l'Yonne) lit un rapport sur un ouvrage intitulé : *Des Régences en France*, par M. le prince de la Moskowa, pair de France. Le rapporteur, écartant la question politique, qui n'est pas du ressort de la classe, montre, par un examen approfondi et des citations faites à propos, que la partie historique est traitée dans ce livre avec conscience et savoir.

Une vive discussion s'engage, à la suite du rapport, sur cette partie si importante de notre histoire. MM. Mary-Lafon, E. Besson et le rapporteur prennent particulièrement part à cette discussion animée, qui se prolonge jusqu'à la fin de la séance.

Le rapport de M. Dufey (de l'Yonne) est renvoyé, à l'unanimité, au comité du journal. (Voir la 100^e livraison, page 420.)

3.° Le mercredi 12 octobre, séance de la 2^e classe (*Histoire des langues et des littératures*), sous la présidence de M. le comte Le Peletier d'Ansay. — Dix-huit membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, M. le secrétaire annonce à la classe la présentation de trois candidats ; ce sont MM. : 1.° F. F. de Reucke, conseiller d'État, secrétaire perpétuel de la Société Littéraire et Artistique de Mistau, en Conslade (Russie), proposé par MM. le docteur Schultz, membre correspondant à Saint-Petersbourg, et Renzi ; 2.° Gabriel Rein, professeur à l'université impériale d'Helsingfors, président actuel de la Société Littéraire de Finlande, présenté par les mêmes ; 3.° l'abbé Lambert, curé de Gorée (Sénégal), présenté par MM. l'abbé Henri, membre correspondant, missionnaire apostolique au Sénégal, et Renzi. Sont nommés commissaires, pour l'examen de ces trois candidats : MM. le comte Le Peletier d'Ansay, Alix et Renzi. Ce dernier est chargé

en même temps de rendre compte à la classe de la *Grammaire ouolove* et des *Notices sur les mœurs et les usages des nègres ouolofs*, envoyées par M. l'abbé Lambert. (Voir la 100^e livraison, page 411.)

M. le comte Le Peletier d'Aunay lit une traduction fort gracieuse d'une ode de Byron, intitulé : *Une larme*.

M. Leudière lit un rapport sur un *Nouveau Lexique anglais-français et français-anglais* (un fort vol. in-12 de plus de mille pages, à deux colonnes, d'un texte très-serré ; Londres, 1842), par M. Marin de La Voye, professeur de littérature française à l'établissement militaire de la Compagnie des Indes-Orientales. Le rapporteur rend témoignage au savoir et à la méthode de l'auteur ; il reconnaît l'à-propos et l'utilité de plusieurs innovations heureuses introduites dans son ouvrage, et indique quelques améliorations qui pourraient encore accroître cette utilité, particulièrement pour les étrangers. Ce rapport est renvoyé, à l'unanimité, au comité du journal.

L'ordre du jour appelle la reprise de la discussion sur un travail de M. Bernard-Jullien, lu à la dernière séance de la 2^e classe, et intitulé : *Des traductions de l'Iliade en vers français, composées pendant l'époque impériale*. (Voyez la précédente livraison, page 398.) — Cette discussion, non moins vive et non moins intéressante que la première, occupe le reste de la séance. Le travail de M. Bernard-Jullien est renvoyé au comité du journal.

. La 3^e classe (*Histoire des sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) s'est assemblée le mercredi 19 octobre, sous la présidence de M. l'abbé Badiche. — Vingt-deux membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal M. le secrétaire lit une lettre de notre collègue, M. le docteur Schultz, par laquelle il annonce qu'il n'ira pas pour le moment au Caucase, sa famille étant de retour à Saint-Petersbourg, mais qu'il s'empressera de communiquer à l'Institut Historique des pièces intéressantes sur les peuples du Nord, et particulièrement sur les Finnois.

La classe reçoit plusieurs volumes et brochures qui seront annoncés au *Bulletin bibliographique*.

Trois candidats sont proposés à la classe comme membres correspondants ; ce sont : 1^o Monseigneur Pasqua, évêque de Nola (royaume des Deux-Siciles), présenté par MM. Filippo Rizzi, membre correspondant, président de la Cour supérieure à Naples, et Renzi ; 2^o M. l'abbé Domenico Zanelli, rédacteur du *Diario di Roma*, présenté par MM. l'abbé Omer Maurette et Renzi ; 3^o M. Escarraguel, docteur-médecin à Bordeaux, présenté par MM. le docteur B. Pillore et Renzi. Sont nommés commissaires pour l'examen de ces trois candidatures : MM. Nolte, Foulon et Renzi.

M. Renzi lit, en son nom et au nom de MM. l'abbé Badiche et Nolte, un rapport détaillé sur plusieurs candidatures fort bien accueillies par la classe dans sa dernière séance. (Voyez la précédente livraison, page 394.) Sur les conclu-

sions conformes du rapporteur, la classe admet successivement, à l'unanimité, par voie de scrutin secret : S. A. R. le comte de Syracuse, frère de S. M. le Roi des Deux-Siciles ; S. E. le prince d'Angri, de Naples ; M. Mancini, membre de l'Académie des Sciences de Naples ; l'honorable M. Seebode, docteur, conseiller d'État, directeur de l'instruction publique du duché de Nassau, etc., à Wiesbaden ; et M. Simonet, jeune étudiant, qui a offert à la classe une dissertation philosophique pleine de vigueur et de maturité.

M. l'abbé Badiche lit un rapport sur un ouvrage intitulé : *De la Réforme et du Catholicisme, aux hommes de bonne foi*, par notre collègue M. l'abbé Polge, professeur de dogme à la Faculté de théologie d'Aix. Après une discussion de laquelle on écarte avec le plus grand soin la question dogmatique, qui n'est pas du ressort de la classe, le rapport est renvoyé au comité du journal.

*. Le mercredi 26 octobre, séance de la 4^e classe (*Histoire des Beaux-Arts*), sous la présidence de M. Debret. — Seize membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, M. E. Bréton lit une lettre de notre collègue M. l'abbé Devic, qui consent à ce que l'Institut Historique fasse à son mémoire sur *Bratuspantium* les retranchements qu'il jugera nécessaires pour lui permettre d'entrer dans le cadre du journal.

Cet important mémoire, après avoir subi une réduction de quelques pages, fera encore deux articles étendus.

M. le docteur A. Fabroni, conservateur du Musée d'histoire naturelle et d'antiquités d'Arezzo (Toscane), est présenté comme membre correspondant par notre collègue M. le capitaine Oreste Brizzi (d'Arezzo) et Renzi. On se rappelle que M. le docteur A. Fabroni a envoyé à l'Institut Historique, au commencement de cette année, un ouvrage d'un haut mérite, intitulé : *Histoire des anciens vases de terre d'Arezzo* (en italien), avec d'excellentes planches. M. E. Breton en a rendu compte dans la 92^e livraison de notre journal (mars 1842). Sont nommés commissaires pour l'examen de cette candidature : MM. Foyatier, E. Breton et Renzi.

M. Brillouin continue la lecture de ses *Essais sur quelques antiquités du département de l'Aube*. Il discute dans ce morceau les opinions des divers historiens sur le lieu où fut vaincu Attila. M. Brillouin pense, avec les auteurs champenois et M. de Guignes, qu'Attila fut défait par Aétius près de Méry-sur-Seine (Aube), *in campis Mauriacis*, et non près de Châlons. Comme eux il appuie son sentiment de l'autorité de Grégoire de Tours, des auteurs de la vie de saint Anicés, évêque d'Orléans, et surtout d'Idace et de Frédégaire, chroniqueurs du VII^e siècle, qui disent formellement que l'armée des Huns fut battue près de Méry-sur-Seine, au diocèse de Troyes, *in campania Mauriacensi tretiensi*. M. Brillouin discute ensuite le texte de Jornandès : *Convenitur itaque in campis Catalaunicis qui et Mauriaci nominantur*. Ce texte indique clairement les plaines catalauniques qui, près de Méry-sur-Seine, avaient un nom particulier, celui

de plaine de *Mauriacum*, du nom même de la ville de Méry-sur-Seine. C'est aussi l'opinion d'Isidore dans sa chronique. Frédégaire dit positivement que la plaine de Mauriacum est près de Troyes, et fait partie des plaines celtiques désignées par Jornandès.

M. Brillouin parle ensuite des monuments qui se trouvent dans cette plaine, nue et exposée aux ardeurs du soleil, qu'il a visitée en détail; il décrit les objets antiques et les médailles qu'il y a recueillies.

Ce travail a été écouté avec la plus grande attention par tous les membres présents.

L'assemblée générale du mois de septembre (les quatre classes réunies) a eu lieu le vendredi 30 octobre, sous la présidence de M. Dufoy (de F'Yenne). — Vingt-neuf membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, un membre faisant les fonctions de secrétaire lit la nomenclature des ouvrages offerts à l'Institut Historique depuis la dernière assemblée générale. Ces ouvrages, au nombre de onze, seront annoncés au *Bulletin bibliographique*. — Des remerciements sont votés aux donateurs.

L'ordre du jour appelle la sanction par l'assemblée générale de plusieurs élections faites par la 3^e classe. Sont définitivement admis, à l'unanimité, par voie de scrutin secret et par votes successifs : S. A. B. le comte de Syracuse, frère de S. M. le Roi des Deux-Siciles ; S. E. le prince d'Angri, de Naples ; M. Mancini, membre de l'Académie des Sciences du Naples ; l'honorable M. Seebode, docteur, conseiller d'État, directeur de l'instruction publique du duché de Nassau, à Wiesbaden ; M. Simonet, étudiant, à Paris.

M. le docteur Josat lit ensuite la biographie de son notre collègue Ottavi. Ce travail obtient l'approbation générale ; il est renvoyé par acclamation au comité du journal. (Voir la 99^e livraison, page 377.)

CHRONIQUE.

De la Réforme et du Catholicisme, par M. l'abbé Polge, professeur de dogme à la Faculté de Théologie d'Aix (1).

Nous regrettons vivement qu'il ne nous ait point été permis de payer à cet ouvrage le tribut motivé d'éloges qu'il mérite sous tous les rapports, au point de vue surtout où l'auteur s'est placé. Mais les questions que M. l'abbé Polge traite, rentrant exclusivement dans le domaine de la controverse dogmatique, et l'histoire n'y figurant qu'incidemment et d'une manière tout à fait accessoire, un compte-rendu approfondi aurait entraîné la violation des statuts qui régi-

(1) Un vol. in-8°, à Paris, chez Parent-Dubarry, rue Cassette, 28.

sent l'Institut Historique et l'admit manifestement fait sortir de la spécialité dont son titre même lui a tracé le cercle. Nous ne pouvons donc que nous borner à une mention très-honorable de ce livre, qui, par les circonstances sous l'influence desquelles il a été composé, autant que par sa valeur scientifique et littéraire, a eu un grand retentissement; tant en France qu'à l'étranger.

— M. Nolte a rendu compte, à la deuxième classe (*Histoire des langues et des littératures*) d'un *Recueil de Fables* en prose allemande, publié par M. Reclam. Le rapporteur trouve que le style en est correct, et que l'auteur a l'habitude d'écrire avec facilité en allemand; mais il regrette de ne découvrir ni grande originalité, ni pensées bien neuves ou bien piquantes dans les divers sujets dont se compose le recueil.

Le même écrivain a traduit, ajoute M. Nolte, un ouvrage remarquable de M. Bergmann sur les *Éléments de la Prosodie*. Dans la version de M. Reclam on remarque la même habileté et la même clarté de style que dans ses *Fables*. La préface dont il a fait précéder sa traduction atteste une connaissance profonde des langues anciennes classiques et de plusieurs langues modernes. Ces qualités, qui sont aujourd'hui fort rares, suffisent pour faire admettre et appuyer la candidature de M. Reclam à l'Institut Historique.

— Notre collègue, M. Filippo Rizzi, de Naples, nous a adressé un livre qu'il vient de publier sous le titre de *Riflessioni sull' impunità*. Cet ouvrage, où sont retracés avec profondeur et sagesse les inconvénients qui résultent pour la société de l'impunité des crimes, et où sont proposés les moyens les plus efficaces de les prévenir, honore infiniment son auteur; et tout le monde peut le lire avec le plus vif intérêt; mais pour les Napolitains surtout il est d'une grande importance; les abus signalés appartenant à la jurisprudence napolitaine, et les remèdes proposés se rapportant à cette même législation. Cet ouvrage a valu à notre collègue une décoration de l'empereur du Brésil.

— M. l'abbé Cacheux, ancien professeur de l'Université, auteur d'un *Essai sur la Philosophie du Christianisme*, considérée dans ses rapports avec la Philosophie moderne, qui a paru en 1839 (2 vol. in-8°), s'occupe en ce moment d'un nouvel ouvrage qui se rattache au premier sur beaucoup de points, et qui a pour titre : *Essai sur la Philosophie de l'Histoire des Conciles, depuis l'établissement de la religion chrétienne dans les Gaules jusqu'à nos jours, et de leur influence sur les lois, les mœurs et la civilisation moderne*.

Si M. l'abbé Cacheux apporte à l'exécution de ce second ouvrage tout le soin dont il est capable et que réclame une matière aussi importante, nous avons tout lieu de penser que ce livre offrira un véritable intérêt, et que les personnes qui s'occupent de l'étude des grands résultats de l'histoire y puiseront des documents précieux. Il répandra de nouvelles lumières sur une grande institution

religieuse et un ordre de faits qui certainement n'ont pas été sans influence sur les progrès de la civilisation.

— Un de nos vénérables collègues, dont toute la vie a été consacrée à l'étude et à la littérature, M. Boyssé, nous adresse une pièce de vers manuscrite, intitulée *Épître à Damon*, dans laquelle il développe cette thèse, que le sage trouve le bonheur dans le culte des arts, dans le calme des passions, dans l'amour de la patrie, et dans une noble indépendance de caractère.

Le rapporteur, M. Vincent, qui a rendu compte de ce travail à l'Institut Historique, ne connaît pas l'auteur ; mais il croit être sûr que la vérité de ce qu'il soutient lui a été révélée par sa propre expérience. Il ne viendrait guère à l'esprit d'un vieillard, dont la vie se serait écoulée dans la frivolité, ou aurait été flétrie par le vice et d'humiliantes faiblesses, de traiter un pareil sujet. Il s'élève de ces derniers accents d'un sage une sorte de parfum de vertu qui ne permet pas de s'y méprendre. On y remarque cependant plusieurs vers qui brillent de tout l'éclat de la jeunesse ; d'autres, avec une noble simplicité, expriment de grandes idées morales. Tel est celui-ci, où l'auteur laisse en quelque sorte échapper le secret de la satisfaction qu'il éprouve au déclin de sa carrière :

J'ai fait le bien, Damon ; il est ma récompense.

Voilà de ces souvenirs, dit l'auteur, qui embellissent *les bords du tombeau*. Heureux le vieillard qui peut se rendre un pareil témoignage !...

— Dans une lettre que nous recevons de notre collègue M. Froment, d'Annonay, nous remarquons les passages suivants :

« Les archives du duché de Joyeuse (Ardèche), qui contenaient des titres précieux, furent brûlées en entier au commencement de la révolution française, malgré l'opposition de M. Tardy de Montravel, le grand-père de ceux d'aujourd'hui.

« L'église de Rosières avait été la chapelle d'une abbaye de Bénédictins ; on n'y voyait d'autre date que celle de 1106, inscrite sur une cloche. Mais cette cloche devait être de beaucoup postérieure à la construction du monument et à l'établissement des Bénédictins.

« D'après la tradition, Charlemagne, après avoir défait les Sarrasins en ce lieu, y aurait bâti une chapelle attenante au tombeau des guerriers morts dans le combat.

« D'après la tradition, Charlemagne aurait aussi fondé Joyeuse.

« On lit dans un *Voyage scientifique au midi de la France, sous Louis XIV*, par dom Barbier et d'autres Bénédictins, le passage suivant, auquel il est fait allusion dans les chroniques de Saint-Denis :

« Le roi Charles arriva dans un lieu nommé Rosières, des grandes plantations de rosiers que les Arabes, qui y étaient établis depuis nombre d'années, y

« avaient plantés pour fournir à une distillerie d'huile essentielle de rose, pareille
« à celle d'Orient. Les haies de rosiers, derrière lesquelles les Arabes se retran-
« chaient, furent cause que les troupes françaises se virent plusieurs fois repous-
« sées, et qu'il fallut que la cavalerie mit pied à terre et se servit de ses haches
« d'armes pour abattre les haies. Les Arabes furent enfin culbutés et se réfugiè-
« rent sur l'autre rive d'une petite rivière (1), déplorant plus la perte de leurs
« rosiers que celle de leurs gens.

« Le lendemain, les troupes du roi furent encore repoussées à l'attaque d'une
« colline d'où les Arabes faisaient rouler des quartiers de roche.

« Le roi, conduisant lui-même ses troupes, enfonça son épée en terre en di-
« sant qu'elle demeurerait en celieu ; et le nom de cette épée, Joyeuse, en resta.

« Le terrain sur lequel le roi campa portait de son temps (ajoute dom Bar-
« bier) le nom de Régy. » C'est encore le nom du champ compris entre la route
royale n° 104 et le chemin vicinal de Balbiac.

« On fouille en ce moment le tombeau des officiers de l'armée de Charlema-
gne, pour reconstruire l'église de Rosières, qui s'est écroulée en 1837.

« L'entrepreneur et les desservants ont été priés, par M. Maurice Tardy de
Montravel, de Joyeuse, de rechercher soigneusement les médailles, pièces de
monnaie, inscriptions, ou signes quelconques, qui pourraient fournir quelque
éclaircissement sur l'époque de la fondation du tombeau et de l'abbaye.

« M. de Montravel possède des plans, dessins, pris sur les lieux, et qui indi-
quent quelles ont été la forme et la destination primitive de ces monuments,
qu'on avait de la peine à reconnaître avant que l'église se fût écroulée, à
cause des constructions latérales qui les défiguraient.

« A mille mètres de Joyeuse, vers l'ouest, on rencontre les restes d'une ville
antique appelée Veyrune, des décombres, des débris de tuile, de vases anti-
ques, des pierres façonnées, épars çà et là. Les murs de clôture des champs en
sont construits pêle-mêle avec des pierres taillées ou brutes. Ces ruines cou-
vrent une assez vaste étendue. L'entrée d'une habitation de paysan est formée
par deux fûts cannelés de colonnes antiques qu'enlacent le lierre et des cepa de
vigne.

« Au rapport du maître de la maison, ces pierres furent trouvées toutes taillées
dans la terre, il y a cinquante à cinquante-cinq ans. Il y avait là aussi autrefois
un puits très-profond d'eau fraîche comme la glace. De grosses pierres qui gi-
sent çà et là en formaient l'ouverture. On l'a comblé, il y a une vingtaine d'an-
nées, on ne sait pourquoi. On découvrit aussi, il y a environ dix ans, un ap-
partement dont les murs étaient ornés de peintures : tout a été détruit, et la
pièce comblée jusqu'à la voûte. On y a trouvé une tombe, ou caisse en plomb,
renfermant une coupe parmi des ossements. D'après la tradition du pays, on
servait alors du vin aux morts. A diverses époques, on a déterré, aux environs,

(1) Cette rivière est probablement la Beaume, qui coule entre Rosières et Joyeuse, situé sur
un coteau à l'opposite.

des médailles, des pièces de monnaie. Ces découvertes, plus ou moins remarquables, démontrent jusqu'à un certain point le passage des Romains en ces lieux, et l'existence d'une ville, ouvrage de leurs mains.

« Voici la description d'une de ces pièces : Tiers de sou d'or de l'empereur Justinien 1^{er}; travail barbare; tête à gauche diadémée. Légende circulaire : D.N. IVSTINIANVS P.A. Au revers : Victoire passant, tenant à la main droite une couronne, et de la gauche une croix. Dans le champ et sur la croix paraît une étoile. Légende circulaire : VICTORIA AVGVSTORVM. A l'exergue : CON OB. »

ERRATUM.

Page 370, note 1^{re}, ligne 2, au lieu de *Cianni*, lisez : *Gianni*.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Galerie des Contemporains illustres, par un Homme de rien; livraisons 5 et 53; lord Brougham, baron Larrey. Sous presse : le P. Lacordaire, Netham.
Neue Jahrbücher für Philologie et Pædagogik; les livraisons des années 1840 et 1841; par M. le docteur Seebode, directeur de l'instruction publique du duché de Nassau.

Scholien zu Q. Horatius Flaccus, I. Heft; par M. le docteur Seebode.

Μεταλλο γαλλοῦ ἐκλύουσιν οὐκ ἔστιν ἐνταύθα; ouvrage inédit, publié pour la première fois par M. Seebode.

Origine commune de la littérature et de la législation chez tous les peuples démontrée par l'examen comparatif des monuments littéraires des Hébreux, des Hindous, des Chinois, des Mahométans, etc.; par M. U.-H. Cellier de Espey; 1 vol. in-8°. 1842.

Éléments de Philosophie, rédigés d'après les écrits de Pierre Leroux, par Robert (du Var), professeur de philosophie à l'Institut Historique; 1 vol. in-8°. 1842.

Les Femmes célèbres de 1789 à 1795, et leur influence dans la Révolution; pour servir de suite et de complément à toutes les histoires de la Révolution française; par E. Lairtullier, avocat. 2 vol. in-8°.

Corneille et Gerson dans l'Imitation de Jésus-Christ, par M. Odoine Levy.
Grammaire raisonnée de la langue latine, par M. l'abbé J.-H.-R. Poupon, aumônier de la maison royale des Quinze-Vingts; 1^{re} partie; 1 vol. in-8°. 1842.

Le Secrétaire perpétuel, EUGÈNE GARAY DE MONGLAT
L'Administrateur-trésorier, A. REZEL.

MÉMOIRE.

RECHERCHES

SUR L'ORIGINE ET LES ATTRIBUTIONS DE LA CHARGE DE CONNÉTABLE.

En France, comme dans la plupart des anciennes monarchies, toutes les grandes fonctions civiles et militaires ont été, sous la première et la seconde race, conférées à des officiers de la domesticité royale. Les maires (*majores regis domus*), les sénéchaux, spécialement chargés du service intérieur du palais, étaient à la fois préposés aux recettes et aux dépenses domestiques du prince et juges des gens attachés à son service. Les connétables (ou comtes de l'étable), préposés aux écuries et aux équipages du prince, avaient sous leurs ordres deux maréchaux. Sous les titres de proto-notaire, de référendaire, d'archichancelier, de chancelier, on désignait le chef suprême de la justice et le gardien du scel royal.

Les publicistes et les historiens, d'accord sur l'origine et les attributions des grands dignitaires de la couronne, se taisent sur les motifs qui avaient déterminés les rois des deux premières races à prendre ces fonctionnaires dans les rangs obscurs des officiers attachés à leur service. Ces motifs s'expliquent par l'état des mœurs et des institutions à l'époque de la conquête, état qui prépara et d'où sortit plus tard le régime féodal.

Tous les bénéfices de territoire et de juridiction n'étaient que temporaires et révocables à la volonté du prince ; mais les premiers titulaires les considérèrent comme leur part de butin, comme la juste récompense des services rendus par eux sur le champ de bataille, ou de leur défection en faveur du conquérant.

Les premiers rois, en imitant les usages des cours impériales de Rome et de Constantinople, et en s'entourant d'officiers revêtus des mêmes titres et des mêmes honneurs, n'avaient pas, comme les empereurs, une cour nombreuse ; ils ne pouvaient pas, comme ces souverains de la moitié du monde, choisir les officiers de leur palais dans les rangs d'une foule de courtisans, dans les castes patriennes, et dans celles dont les privilèges étaient consacrés par une tradition séculaire. Les rois des deux premières races n'avaient autour d'eux que des soldats et des valets. Tous les bénéficiers résidaient dans les provinces ou dans les fractions de provinces dont l'administration leur avait été conférée par le prince. Ils n'avaient qu'une pensée : c'était de substituer à leur titre précaire l'hérédité de leurs charges dans leurs familles ; et ils réussirent d'abord à rendre leurs bénéfices viagers, puis à les transmettre à leurs fils. De là l'isolement du monarque, de là l'absence d'une cour.

A cette époque, où la force brutale était le seul droit connu, les honneurs, les riches domaines appartenaient au plus hardi et au plus courageux.

Si l'on en excepte Louis XI et Louis XIV, les rois n'ont jamais exercé qu'une autorité collective. Ces fonctions de sénéchal, de connétable, si modestes, si restreintes dans l'origine, grandirent avec le temps. Les connétables avaient le commandement supérieur de toutes les armées et dirigeaient seuls à leur gré l'administration de la guerre.

Dans la haute domesticité royale les comtes de l'étable n'occupaient d'abord que le cinquième rang dans la hiérarchie des officiers de la couronne. Au-dessus d'eux étaient le maire, le comte du palais, le sénéchal, etc., et au-dessous deux maréchaux.

La charge de connétable était en plein exercice à la cour de Bourgogne longtemps avant de l'être à celle des rois de Paris. Le connétable bourguignon n'était pas, à une époque voisine de la conquête, un simple chef des écuries du prince, mais l'un des principaux généraux de l'armée.

Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, avait envoyé, sous le commandement de son connétable Leudegèsile, une armée nombreuse en Gascogne, contre Gondowalde (MIL., *Histoire de Bourgogne*, t. 1^{er}, p. 210). Les ducs de Bourgogne ont continué d'avoir des connétables comme les rois leurs prédécesseurs. Datillet cite aussi les connétables de Champagne et de Normandie.

On retrouve la même charge établie dans les seigneuries des grands vassaux, des hauts barons et des riches châtelains. Lacurne Saint-Palais, *Mémoires sur la chevalerie*, t. 1^{er}, p. 4, atteste ce fait et en explique la cause. « L'espèce d'indépendance, dit-il, dont avaient joui les hauts barons au commencement de la troisième race, et l'état de leur maison, composée des mêmes officiers que celle du roi, furent pour leurs successeurs comme des titres qui les mettaient en droit d'imiter par leur faste ce qu'ils appelaient leur cour. »

Les connétables des grands vassaux avaient le commandement supérieur de leurs troupes longtemps avant que les rois eussent érigé chez eux en dignité militaire ce qui n'était qu'une charge de cour.

Aimoin cite deux comtes de l'étable sous Théodoric, roi d'Austrasie. Sous Charlemagne, la levée des troupes et le commandement des armées n'étaient pas exclusivement dans les attributions du comte de l'étable. « L'empereur Charlemagne, dit le vieux chroniqueur que je viens de citer, manda près de lui trois de ses officiers, Adalgise, chambellan; Ceilon, comte de l'étable, et Gorat, comte du palais, et leur ordonna de lever des troupes de Français orientaux et Saxons pour aller à leur tête réprimer le soulèvement des Esclavons.

Ce fait prouve que déjà le comte de l'étable, comme les autres officiers du palais, était employé dans les armées, mais qu'il ne les commandait pas en chef et avec toute l'autorité d'un généralissime.

Il est impossible de constater d'une manière exacte l'époque précise où ces

officiers ont eu la surintendance de la guerre et le commandement en chef des armées du royaume.

Le Père Anselme, Le Gendre, et tous les historiens qui ont fait une étude spéciale de nos anciennes institutions, citent comme premier connétable Albéric (1060). Ils appuient leur opinion sur ce que cet Albéric, que l'on croit être de la famille Montmorenci, avait signé, de la qualité de connétable, *avec plusieurs grands seigneurs et officiers de la couronne et les grands de France*, la charte de fondation ou de dotation du prieuré de Saint-Martin-des-Champs, à Paris. Mais Aimoin ni aucun autre auteur ne cite aucun cas où cet Albéric ait paru dans les armées à cette époque de guerres incessantes.

Tous les connétables en exercice, depuis cet Albéric jusqu'à Mathieu 1^{er}, seigneur de Montmorenci, ne sont connus comme connétables que pour avoir apposé, comme Albéric, leur seing à quelque charte de fondation pieuse, en leur qualité d'officiers de la maison royale. Il ajoute, quant à ce Montmorenci, qu'il assistait à l'assemblée d'Étampes, dont le but était d'organiser une croisade. Un autre Montmorenci a commandé, il est vrai, quelques corps spéciaux dans les guerres du XII^e siècle; mais il n'avait nulle autorité sur les autres troupes, ni la direction des opérations de la guerre.

Ce Mathieu de Montmorenci et Amauri de Montfort avaient gagné l'épée de connétable dans la croisade contre les Albigeois.

Les attributions du connétable, comme administrateur supérieur et généralissime de toutes les armées, sont formellement consacrées par deux ordonnances royales, déposées aux archives de la Cour des Comptes, et citées par Anselme et Dutillet. Le problème historique serait résolu si ces ordonnances étaient datées, mais elles ne le sont pas. Elles sont écrites en vieux langage; on lit dans la première :

« Li connestable est ou doibt estre du plus secret et estroit conseil du Roy, et ne doibt li roy ordonner de nul fait de guerre sans le conseil du connestable, pour tant qu'il puist avoir sa présence.

« Li connestable doibt avoir chambre a court devers le Roy, ou que li Roy soit en sa chambre, avoir douze *courtes* et douze *caiffius* ou buches pour ardoir (brûler) et si doibt avoir six *septius* et six cinquains et deux pognées de chandelles menues et torches de nuit pour le convoyer en son hostel ou sa ville; et le lendemain le doibt rendre aux fruitiers. Si doibt avoir trente six pains, un septier de vin pour sa mesmée (famille) devers le tinel (salle à manger des domestiques); et deux barils pour sa chambre, l'un devers sa bouche, l'autre devers les bouz, et de chacun met cuit du cru comme il faut, et estable pour quatre chevaux. » (*Archives de la Cour des Comptes, titre des Bourbons.*)

L'article 1^{er} de la seconde ordonnance dispose :

« Le connestable est pardessus tous autres qui sont en l'ost (à l'armée), excepté la personne du Roy, et, s'il y est, soyent ducs, barons, chevaliers, es-

« cuyers, sondoiers, tant de cheval que de pied, de quelque estat qu'ils soyent, « doivent obéir à luy. » (*Règlement de la Cour des Comptes*, cote D. Potier, fol. 183.)

Ces deux actes, dont l'authenticité ne peut être contestée, avaient réglé le rang et les gages du connétable. Son train était fort modeste : l'État ne lui accordait que quatre chevaux ; mais il avait une large part dans le butin. « Si on « prend chastel ou forteresse, et qu'il se rende, chevaux, harnois, vivres et « toutes autres choses que l'on trouve dedans sont au connestable, excepté l'or « et les prisonniers, qui sont au Roy, et l'artillerie au maitre des arbalestriers. »

Ainsi le connétable ne connaissait de supérieur que le roi. Les princes, les plus grands seigneurs, quel que fût leur rang, lui devaient obéissance ; les fils même du roi lui étaient subordonnés.

Le document que je viens de citer est sans doute antérieur au XV^e siècle, puisque Philippe de Valois, par une ordonnance spéciale, exempta les princes ses fils, et leurs officiers, des droits réservés au connétable sur tous les chefs et les corps qui composaient l'armée.

Ces droits consistaient dans la retenue d'une journée de solde, au profit du connétable, sur les officiers généraux et de tous grades, et sur les simples soldats. Mais il importe de remarquer que les princes ne furent pas exempts de cette retenue comme princes, mais parce qu'ils faisaient ou étaient censés faire la guerre à leurs dépens, et qu'ils ne recevaient point de gages du roi.

Des solennités extraordinaires signalaient l'investiture de la dignité de connétable.

« Charles, sire d'Albret, après long refus, accepta l'office. Le Roy de sa main « luy bailla son espée ; les ducs d'Orléans et de Berry à la dextre, et ceux de « Bourbon et de Bourgogne à la senestre, la lui ceignèrent, et le chancelier luy « en fit faire le serment audit Roy. » (Dutillet, p. 272.)

Le connétable portait l'épée royale, nue et haute, dans les grandes cérémonies. On arborait sur les tours des villes prises d'assaut, ou qui avaient capitulé, l'étendard de l'officier général qui avait dirigé en chef les opérations du siège ou accepté la capitulation, mais dans le cas seulement où le connétable était absent. Quand il était présent, on arborait sa bannière ; et, si le roi assistait au siège, c'était son étendard qui était arboré sur les remparts de la place, mais pour peu d'instants ; il était, après une courte exposition, remplacé par celui du connétable.

A l'armée, à la cour, le connétable prenait le premier rang après le roi. Ses prérogatives et ses attributions sont formulées dans les termes même du serment qu'il prêtait lors de son investiture.

« Vous jurez à Dieu le Créateur, par la foi et la loi que vous tenez de lui, et « sur votre honneur, que en l'office de connétable de France, duquel le Roy « vous a présentement pourveu, dont vous lui faites l'hommage pour ce des, « vous servirez iceluy sieur envers et contre tous qui peuvent vivre et mourir,

« sans personne quelconque en excepter, en toutes choses luy obéirez, comme à
« votre roy et souverain seigneur, sans avoir intelligence et particularités à
« quelque personne que ce soit, au préjudice de luy et de son royaume, et que
« s'il y avoit pour le temps présent et à venir, communauté, ou personne
« quelconque, soit dedans ou dehors le royaume de France, qui s'élevast ou
« voulüst faire ou entreprendre quelque chose contre et au préjudice d'iceluy,
« soudict royaume et des droits de la couronne de France, vous l'en avertirez
« de tout votre pouvoir, et vous y employerez comme connétable de France,
« sans rien épargner, jusqu'à la mort inclusivement.

« Et jurez et promettez de garder et observer le contenu ès chapitres et for-
« mes de fidélité vieux et nouveaux. » (P. Anselme, *Histoire générale des grands officiers de France*, t. 1er, p. 346.)

Depuis Mathieu de Montmorenci, deuxième de ce nom, le premier des connétables qui gagna son épée à la tête des armées, mort le 24 novembre 1230, jusqu'au duc de Lesdiguières, mort le 28 septembre 1626, on compte trente connétables. Duguesclin et Clisson ont plus que tous les autres brillé par leur talent, leur bravoure, et honoré cette haute dignité militaire. Raoul de Brienne fut blessé mortellement dans un tournoi, en 1344. Son fils, qui lui avait succédé, fut décapité, pour crime de félonie, en 1356. Plusieurs ont péri sur les champs de bataille, ou par suite des blessures qu'ils y avaient reçues : Gauthier de Brienne à la bataille de Poitiers, en 1357 ; Jacques de Bourbon, en 1350, à la bataille de Brignais ; il commandait l'armée royale contre les *grandes compagnies*, les *malandrins*, les *routiers*, les *tard-venus*, etc. ; Charles d'Albret, à la désastreuse journée d'Azincourt ; James Stewart, Écossais, au combat de Verneuil, en 1424 ; Charles de Bourbon, qui avait pris les armes contre la France, tué au siège de Rome, en 1527 ; Anne de Montmorenci, mort des suites de ses blessures à la bataille de Saint-Denis. Ses deux neveux, Coligny et d'Andelot, combattaient dans le parti opposé. Les guerres de religion du XVI^e siècle avaient divisé la France en deux camps ; tous les liens de famille et de nationalité étaient brisés. L'ambition d'une famille étrangère avait provoqué et entretenait ces guerres impies. Les Guise avaient couvert la France d'échafauds et de ruines, et le connétable de France n'était alors que leur docile lieutenant. Bernard d'Armagnac fut massacré par la faction du duc de Bourgogne, en 1418 ; et, en remontant l'échelle du temps, on voit encore apparaître le poignard des assassins et la hache des bourreaux. Charles de Castille était mort assassiné à L'Aigle, par ordre du roi de Navarre, en 1354. Louis de Luxembourg, comte de Saint-Paul, avait été décapité à Paris, pour crime de lèse-majesté, en 1475.

Lesdiguières fut le dernier des connétables de France. Le cardinal Richelieu ne gouvernait pas encore la France. Louis XIII avait fait appeler Lesdiguières en 1614, aussitôt après la mort d'Henri de Montmorenci, pour lui donner l'épée de connétable. Mais de Luynes, dont l'ambition effrénée n'était justifiée par aucun talent, et d'ailleurs absolument étranger aux opérations de la guerre,

aspirait à la première dignité militaire de France, et il osa prétendre à succéder à Henri de Montmorenci. Informé que le roi avait mandé le maréchal Lesdiguières, il ne renonça pas à son projet. Favori de Louis XIII, il était sûr de le faire changer de résolution. Il fit dire au maréchal Lesdiguières qu'il eût à renoncer en sa faveur à l'épée de connétable, et lui promit pour prix de ce service tous les honneurs, toutes les récompenses qu'il pourrait désirer. Lesdiguières n'hésita pas, car Luynes était tout-puissant. Il fit plus : il engagea le roi à donner la préférence à son favori. Un caprice élève les favoris, un caprice détruit leur puissance éphémère. L'insolence du nouveau connétable égalait son ambition. Louis XIII lui-même l'appelait le roi Luynes. Il ne dissimulait pas son antipathie pour ce favori ; Luynes n'ignorait pas les plaintes du roi ; mais, comme tous ses pareils, il croyait sa disgrâce impossible. Il connaissait bien le faible Louis XIII. Il conserva son influence, ses honneurs et son rang jusqu'à sa mort. Il n'avait que quarante-trois ans quand une fièvre pourprée termina ses jours au camp de Longueville, le 15 décembre 1621. Il était connétable depuis sept ans. Ses équipages, ses meubles furent pillés par ses gens ; il ne resta pas même un drap pour l'ensevelir. Le maréchal de Chaulnes et le duc de Luxembourg, ses proches parents, qu'il avait comblés de biens et d'honneurs, témoins de sa mort, ne prirent aucun soin de sa sépulture. C'est l'histoire de tous les courtisans.

Lesdiguières obtint après lui l'épée de connétable. Il avait fait ses preuves d'habileté comme homme de guerre ; mais il souilla sa vieillesse par tous les genres de crimes. Né protestant et presque pauvre, il abjura par ambition. Il ne recula pas devant l'inceste et l'assassinat pour satisfaire ses passions, et, dans un âge très-avancé, il étonna la cour même par le scandale de sa vie privée. Son exemple fut contagieux pour sa famille, et l'on disait à Rome : « A peine « un pape suffirait-il pour donner toutes les dispenses que demandent Créqui « et les enfants de Lesdiguières. » Il mourut en 1626, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Ce fut le dernier connétable de France.

L'autorité d'un connétable était au-dessus de celle d'un premier ministre ; et Richelieu, qui voulut réunir dans ses mains tous les éléments du pouvoir monarchique, fit supprimer l'office de connétable en janvier 1727. Il avait été éteint en 1528 par le premier des Valois.

Mais déjà, depuis la défection du connétable de Bourbon, le connétable avait perdu une partie de ses attributions.

Avant cette époque il était juge souverain de toutes les armées. Il prononçait, sans intermédiaire et sans appel, sur toutes les affaires de gens de guerre ; et, bien que le grand prévôt lui fût subordonné, ce nouveau chef de la justice militaire n'en avait pas moins la direction immédiate de tous les tribunaux militaires. Lui seul nommait les prévôts particuliers, et réglait toutes les opérations de ces juridictions si expéditives et si redoutables.

Le tribunal des maréchaux de France conserva le titre de connétable. J'ai dit quelles étaient les attributions de cette cour, qui a subsisté jusqu'en 1789.

Le titre de connétable ne figura plus que dans les cérémonies du couronnement des rois, comme le titre des anciens vassaux, les ducs de Bourgogne, de Normandie, les comtes de Champagne et de Toulouse, etc. L'étiquette des cours monarchiques est rarement d'accord avec l'histoire. Ces connétables d'un jour n'avaient rien de sérieux ; leur présence était un anachronisme.

Au sacre de Louis XVI, Gaspard de Clermont-Tonnerre, premier maréchal de France, représentait *le connétable*, mais son costume n'était rien moins que militaire ; c'était celui de pair laïque. Il portait un long et large manteau de drap violet, doublé et bordé d'hermine, l'épitoge de la même fourrure, et sous le manteau une longue robe de drap d'or en forme de soutane ; ceinture de soie violette drapée d'or et d'argent ; sur la tête la couronne ducale, et à la main l'épée qu'on disait être *la Joyeuse* de Charlemagne.

Le mot et la chose semblaient avoir disparu pour toujours ; la révolution de 1789 semblait avoir effacé à jamais du vocabulaire et de nos institutions jusqu'au titre de connétable. Il a été renouvelé par l'empereur Napoléon, qui avait voulu environner son trône de toutes les institutions de cour de la vieille monarchie ; mais ce ne fut qu'un titre purement honorifique, un reflet de la majesté impériale.

DUFREY (de l'Yonne),

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

MÉMOIRE

SUR QUELQUES INSCRIPTIONS HISTORIQUES DU DÉPARTEMENT DU NORD.

DE L'ARSIN ET DE L'ABATTIS DE MAISON DANS LE NORD DE LA FRANCE,

Par M. LE GLAY, correspondant de l'Institut.

Ces deux brochures, la première surtout, appartiennent à ce genre de travaux qu'il faut lire pour les bien connaître et les apprécier ; j'essaierai cependant d'en donner ici une rapide analyse.

Les inscriptions relevées par notre savant collègue sont au nombre de trente-deux et la plupart inédites. Vingt-six appartiennent à l'histoire civile, six à l'histoire littéraire, et l'auteur annonce qu'il espère se livrer bientôt à un travail du même genre sur les inscriptions purement religieuses. Dans la revue qui nous occupe, il n'établit pas de distinction essentielle entre les inscriptions proprement dites et les épitaphes. En effet, ces légendes mortuaires font également

partie de l'histoire des faits et des mœurs. Parmi elles nous avons remarqué l'építaphe en langue française de Gilles de Chin, gentilhomme du Hainaut, tué à la bataille d'Azincourt ,

U maint prince et homme noble
Finirent en affaire militant :
Car Engles furent trionfant.

Celle de Barbier du Metz, lieutenant général d'artillerie sous Louis XIV, tué à Fleurus en 1690, se lit dans l'église paroissiale de Gravelines, dont il était gouverneur. Elle est en latin, et paraît être l'ouvrage du baron de Vuorderen, cet infatigable et adroit courtisan, qui écrivit partout sur la pierre les triomphes du grand roi. Rappelons à ce propos un fait peu connu, sur lequel M. Le Glay insiste avec raison : Dufresnoy, premier commis de la guerre sous le ministère de Louvois, avait fait bâtir dans sa maison de Glatigny une galerie historique où devaient être représentées les principales conquêtes de l'époque, avec des inscriptions commémoratives en deux langues. Il chargea de Vuorderen du texte latin, et La Fontaine des vers français. Le fabuliste n'avait encore composé que seize inscriptions quand il mourut. Vuorderen les demanda à Dufresnoy, qui, en les lui envoyant, lui écrivit en ces termes :

« Monsieur,

« Je n'ai pas oublié que vous m'avez demandé copie de ce que pauvre les M. de La Fontaine a fait pour ma galerie, en suite des belles inscriptions que vous avez eu la bonté de me donner; mais il m'a été impossible d'y satisfaire jusqu'ici; ce pauvre homme ayant voulu y retoucher, je n'ai pu recouvrer ce qu'il avait fait que depuis son décès, par l'entremise d'un de ses amis qui a bien voulu prendre ce soin pour moy. Vous trouverez icy joint, Monsieur, copie de ce qui m'est revenu, qui ne vous paroitra ni de la force de *fatiscebat sub bellorum pondere*, etc., ni des autres inscriptions qui sont sorties de vostre étude. Ce n'est pas que ce bonhomme ne m'ait dit plusieurs fois que vos inscriptions lui avaient beaucoup servi à eschauffer son génie, sans quoi il auroit eu peine à venir à bout de ce qu'il a fait. »

Échauffé ou non, le génie du pauvre homme, comme l'appelle Dufresnoy, ne produisit en cette occasion que des vers médiocres. Nous choisissons, parmi les inscriptions que rapporte M. Le Glay, celle qui nous paraît la plus digne de l'illustre poète, et qui rappelle le mieux l'originalité de son style et la fermeté de sa touche :

Cambray portoit son nom aux terres inconnues;
Ses plus siers ennemis n'osaient en approcher;
Ils passoient; et ce lieu, plus ferme qu'un rocher,
Gardoit un air tranquille et menaçoit les nues.
Qu'ont servi ses châteaux, ni leurs cimes chenues?

Ce rempart s'est soumis. C'était le seul recours
Que l'Ibère opposât au cours
D'un torrent qui sans doute eust emporté le reste.
La paix a suspendu ces rapides efforts.
Flandres, ton sort dépend d'un conquérant modeste,
Et non des ligues et des forts.

Pour ce qui touche à l'histoire littéraire, l'auteur du mémoire transcrit la curieuse épitaphe de Simon Marmion, peintre et enlumineur de livres à Valenciennes, et l'attribue très-vraisemblablement à Jehan Molinet; il donne aussi celles de Philippe de Rupilly, de Gilles Lancel le Rhétoricien, de Despautère, qui était encore au temps de La Fontaine l'épouvantail des écoliers, de Denis Godfroy, conseiller et historiographe de Louis XIV. Il termine en reproduisant les paroles que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres consacra à la mémoire de Fénelon pour le beau mausolée inauguré à Cambrai en 1826, et dû au ciseau de David. On ferait un livre sur toutes les épitaphes dont Fénelon a fourni le sujet; mais le souvenir de son génie et de ses vertus, gravé dans le cœur des hommes, durera plus longtemps que les marbres chargés d'inscriptions à sa louange.

Je passe au second mémoire de M. Le Glay. Ce travail traite avec des développements assez étendus un point intéressant de la pénalité au moyen-âge : l'arsin ou incendie judiciaire, l'abattis de maison ou hanot (peut-être *havot*, de l'anglais *havock*, ravage). L'auteur étudie ces deux usages séparément, et chacun sous un double point de vue : 1^o comme mode de pénalité ordinaire; 2^o comme moyen de vindicte communale. Je le suivrai dans cette division.

« L'habitation de l'homme, dit-il, est comme son nom; elle fait en quelque sorte partie de lui-même. Elle le voit naître, vivre et mourir, et elle s'identifie avec sa bonne ou mauvaise renommée. La demeure de l'homme de génie, et surtout de l'homme de vertu, devient sacrée comme sa mémoire; celle des grands criminels prend sa part de la réprobation qui s'attache à leur souvenir. De même qu'on voudrait effacer le nom de ces derniers dans l'histoire, de même on a souvent effacé du sol les murs qu'ils ont habités, ou qui les ont vus naître, la chambre qui a été témoin de leurs coupables pensées, le toit qui a recélé leurs desseins pervers. » Il n'est donc pas étonnant que, dès les temps les plus anciens, la destruction de la demeure du coupable ait pu être regardée comme faisant partie de la peine infligée à sa personne. C'est surtout chez les peuples germains et scandinaves que cette coutume paraît avoir été régulièrement établie. Pour nous en tenir au nord de la France, les actes qui parlent de l'arsin comme châtiment judiciaire ne remontent guère, il est vrai, au delà du XIII^e siècle; mais tous ne font que consacrer un droit antérieur. Telles sont les lois de Bourbourg, de Bergues-Saint-Winoc, de Furnes, de Saint-Amand. Lille admettait aussi l'arsin dans son Code pénal; mais elle y recourait surtout comme vindicte privilégiée exercée par la commune contre tout forain qui aurait mal-

traité un bourgeois de la ville. Vainement le pape Innocent IV, en 1250, et la noblesse du pays, en 1344, essayèrent de faire abolir un droit dont la bourgeoisie abusait souvent. Dans la première occasion les échevins de Lille s'inquiétèrent peu des menaces du pontife; dans la seconde, ils gagnèrent leur procès au parlement. Ils obtinrent même du comte Louis de Male, en 1377, une charte qui confirmait ce privilège et en réglait l'exercice.

M. Le Glay est le premier qui ait publié ce titre, où sont indiquées toutes les formalités à remplir. Le délit constaté, les bannières arborées, le peuple s'assemble au son prolongé des cloches et s'achemine vers la maison du malfaiteur. Là on l'appelle trois fois par ses nom et prénoms. S'il comparait, on doit l'admettre à satisfaction, ou même recevoir ses cautions. S'il ne paraît pas, on met le feu à sa maison; le rewart et la commune ne peuvent partir que tout ne soit brûlé, et dans la maison, et dans le *pourpris*, jusqu'à rasé terre. Toutefois ce droit, si chaudement défendu et si bien établi, tomba peu à peu en désuétude : *Nullumque ejus nunc paret vestigium*, dit Buzelin, qui écrivait en 1625.

L'abattis de maison, désigné par ces mots : *Domus diruatur, evertatur, substantia destruat*, est admis comme mode de pénalité ordinaire dans plusieurs actes du XII^e siècle. Sans parler des chartes communales de Laon, d'Amiens, de Péronne, de Saint-Quentin, on peut citer les chartes données par Guillaume Cliton, en 1127, et par Philippe d'Alsace, vers 1160, à la ville de Saint-Omer, et la loi octroyée par Frédéric Barberousse à la ville de Cambrai en 1184. Dans cette dernière cité le hanot fut aboli par l'empereur Wenceslas en 1395, et remplacé par la confiscation. La maison du coupable dut être vendue, et le prix partagé entre l'évêque et la ville.

Si nous le considérons comme moyen de vindicte communale, nous trouvons l'abattis établi au moyen-âge, non-seulement dans la Flandre, mais encore dans la Picardie, le Laonnais, le Valois; mais c'est à Valenciennes qu'on le voit exécuté avec la même solennité que l'arsin se pratiquait à Lille. Seulement, à Valenciennes, le magistrat avait étendu, par mesure réglementaire, une disposition pure et simple de la loi communale, tandis qu'à Lille tout avait été réglé spécialement par le législateur. Outre cette différence de principe, il y avait une différence essentielle dans le mode d'exécution. A Lille, l'arsin était un châtiment conditionnel en cas de non-satisfaction de la part du condamné; à Valenciennes l'abattis était une peine principale et non sujette à rachat.

Ce privilège exorbitant finit par alarmer les princes. Guillaume, comte de Hainaut, qui régnait au commencement du XIV^e siècle, n'osant pas exiger la suppression de l'abattis, se contenta de demander aux bourgeois de Valenciennes qu'ils se bornassent à démolir un coin ou une dépendance de la maison condamnée. Cette timidité ne fit que les enhardir. En 1430, les sollicitations de Jacqueline de Bavière et même du duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, n'eurent pas plus de succès. Aussi ce même prince saisit-il la première occasion favora-

ble pour abolir complètement le droit d'abattis, par lettres datées de Bruxelles le 30 mai 1448.

C'est à peu près vers la même époque que fut généralement abrogé l'usage de l'abattis comme peine judiciaire ; et, si les magistrats y recoururent encore de temps en temps, ce fut principalement dans les cas d'attentat à la majesté souveraine. Les sentences qui condamnèrent Chatel, Ravaillac, Damiens, portèrent que les maisons où étaient nés ces grands criminels seraient rasées jusqu'en leurs fondements. La Convention ne dédaigna pas d'emprunter cette peine à l'ancienne justice criminelle. Les Montagnards firent décréter que la maison de Buzot, un des Girondins, serait démolie, et un poteau élevé sur la place avec cette inscription : *Là fut la maison du roi Buzot*. Pendant son proconsulat à Arras, Joseph Lebon, irrité de ce que les habitants d'un village voisin n'apportaient pas leurs légumes au marché, déclara qu'il ferait raser leurs maisons si *les femmes, les baudets et les carottes* de ladite commune ne reparaissaient pas immédiatement sur le marché d'Arras. Enfin on se souvient du terrible décret qui, sur la proposition de Collot d'Herbois, frappa la malheureuse ville de Lyon. Les Romains rasèrent Carthage, Frédéric 1^{er} Milan, Charles-Quint Térouanne ; mais ils agissaient en ennemis contre des ennemis, et à Lyon il n'y avait que des Français.

Je finirai ici ce simple exposé ; car les deux Mémoires de M. Le Glay laissent peu de prise à la critique, parce qu'ils reposent sur des faits consciencieusement étudiés. Le style en est clair et correct, et nous ne pouvons que souhaiter de voir notre collègue publier souvent des travaux de ce genre, dans l'intérêt de la science historique.

HUILLARD-BRÉHOLLES,

Membre de la première classe de l'Institut Historique.

EXAMEN HISTORIQUE ET CRITIQUE DES DIVERSES THÉORIES PÉNITENTIAIRES

RAMENÉES A UNE UNITÉ DE SYSTÈME APPLICABLE A LA FRANCE,

PAR M. MARQUET-VASSELOT,

Ancien directeur du dépôt de mendicité de Poitiers (Vienne), des maisons centrales de détention d'Eysses (Lot-et-Garonne), Fontevault (Maine-et-Loire), directeur de la maison centrale de détention de Loos (Nord), membre de plusieurs Sociétés savantes (1).

Depuis plus d'un siècle en Europe, depuis quelques années spécialement en France, on s'occupe des condamnés, des détenus, du régime des prisons. On a rêvé, on a essayé des théories et même des maisons-modèles. Cet effort est

(1) Trois volumes in-8°. — Lille, Vanackere fils, 1835.

louable, et d'autant plus louable qu'il n'est pas apprécié, pas même soupçonné d'un grand nombre de ces importants qui reçoivent ou prennent si facilement le nom et la qualification de philanthropes. Mais pour traiter cette matière d'un genre si exceptionnel, il faut des qualités peu communes ; non-seulement le besoin d'écrire ne suffit pas, non-seulement il faut du talent, mais il faut autre chose que du talent. M. Marquet-Vasselot me paraît réunir toutes les conditions requises pour faire sensation, et, ce qui vaut mieux, pour opérer un fruit réel dans le monde, encore trop circonscrit, où il veut se faire entendre. Il a d'abord le goût, et il faut un goût prononcé pour étudier à fond une matière si peu attrayante d'elle-même ; or, tout aride qu'elle est, elle ne l'a point rebuté ; il l'a envisagée sous différentes formes : la preuve de son zèle est suffisamment démontrée par douze volumes déjà publiés, et je n'ai pas la certitude de les énumérer tous.

Il joint au goût, à l'attrait, une autre condition : celle de l'expérience. Il s'est voué aux malheureux détenus ; c'est à leur bonheur, à l'amélioration religieuse et morale de leur vie présente et à venir, comme il le dit lui-même, qu'il a sacrifié les plus belles années de son existence, le culte des beaux-arts, et peut-être les chances d'une meilleure fortune ! Et, heureux du témoignage d'une conscience qui a cherché le bien, il veut utiliser ses études et son expérience au profit de la justice et de l'humanité.

Voici comment il a procédé : il a divisé son travail en trois parties, renfermées en trois volumes. Les premiers chapitres sont consacrés à des considérations générales de morale, d'administration, etc. Passant à l'étude des systèmes, il aborde son sujet en le prenant par parties, et classe en treize divisions les crimes, les délits ou les coupables. Il subdivise aussi plus tard en sections différentes ce qu'exige la partie hygiénique de son travail. Dans le second volume il partage encore ce qu'il dit du matériel et de l'administration de la maison ; puis, après un chapitre excellent sur la répartition des convicts en différentes classes, il aborde avec le même talent les questions qu'il s'est posées dans les deux chapitres suivants sur le travail et l'instruction des prisonniers. Enfin, après avoir fait justice, sans fanatisme et sans passion, de cette influence américaine qui a été si puissante sur les essais de livres ou de bâtisses en France, il résume avec lucidité et méthode toute cette première moitié de son travail. Remarquez que c'est un examen historique et critique qu'il nous présente ; aussi, dans chaque petit traité différent qui compose son livre, c'est toujours en mettant en regard ce qu'ont dit les hommes spéciaux dans cette matière qu'il expose et indique ce qu'il croit le meilleur. Après le nom du célèbre Howard, auquel il a consacré un chapitre tout entier, à ce père de la philanthropie, qu'on ne reconnaîtrait plus de nos jours, M. Marquet-Vasselot ramène toujours les noms et les passages de Livingston, de Julius, de M. Lucas, etc., etc., et surtout de M. Delaville de Mirmont.

Dans le troisième volume, contenant la seconde partie, l'auteur en vient au

but spécial qu'il s'était proposé : tirer un parti des convictions puisées dans l'étude critique des diverses théories pénitentiaires des autres pays ; et comment ? *en les ramenant à une unité de système applicable à la France.*

Pour procéder avec plus de précision et de clarté, il circonscrit dans quatre sections principales tout ce qu'il veut dire : de la nécessité et de la possibilité d'une unité de système ; de la répartition de la France en divisions et subdivisions pénitentiaires ; du mode d'administration, et enfin des moyens d'exécution.

M. Marquet-Vasselot veut qu'on isole complètement les prévenus, les condamnés politiques, les débiteurs, les militaires, les sexes, les âges, les récidivistes, etc., et il a raison ; il le prouve abondamment dans les différentes sections qu'il consacre à cette classification. Il traite avec la même hauteur de vue et d'équité ce qui tient à la direction morale des prisonniers ; il veut qu'il y ait des chefs-lieux pénitentiaires et des subdivisions pénitentiaires sur le sol de la France. Il donne sa pensée sur le personnel de l'administration et sur l'administration elle-même : ce n'était pas ce qu'il y avait de plus facile à dire. Enfin, dans un dernier chapitre, il indique les moyens d'exécution, même sous le rapport pécuniaire ; article important, car il est bon d'éviter un jet problématique de quelques millions, comme on l'a fait pour la maison des jeunes détenus de la Roquette, où l'on en est encore aux tâtonnements.

Pour bien faire connaître l'ouvrage important dont j'ai l'honneur de vous entretenir, il faudrait un article spécial à chacune de ses subdivisions, et elle le mériterait bien. Je me vois donc borné à indiquer ce que l'auteur propose comme le plus nécessaire dans la réforme des prisons : c'est le choix des gardiens et du directeur lui-même. Il les veut, non-seulement moraux, comme on dit si souvent, sans avoir d'idée arrêtée sur ce mot, mais imbus de principes religieux. Sans cela, rien, suivant lui. Il a aussi raison de vouloir qu'ils jouissent de la considération et qu'ils aient une position sortable. Bien entendu que l'auteur fait justice de cette instruction morale qu'on prétendrait donner aux condamnés en dehors de la religion, et je rirai avec lui de cette prédication inutile qu'on croit leur faire trouver dans la lecture de la Bible. L'auteur a là-dessus les vues les plus saines, et il les exprime en homme qui s'y entend. On parle beaucoup d'amélioration et de progrès dans le régime des prisons ; on est parvenu à se faire craindre, et non à réformer. Nous osons même avouer, et c'est ici M. Marquet-Vasselot qui parle (tome II, page 403), que « tout ce que nous connaissons de mieux et de plus séduisant, en fait de *pénitenciers*, nous apparaît encore à l'égal de ces magnifiques manèges où les animaux les plus féroces semblent faciles et doux à conduire sous la main de leurs guides, mais n'en sont pas pour cela moins terribles, ni moins indomptés, quand, échappés de leurs cages de *briques et de fer*, ils redeviennent libres, et s'élancent au milieu de la foule empressée de venir applaudir à l'habileté des philanthropes *théâmatyrges* qui se vantaient de les avoir apprivoisés. » Quel est le moyen de suc-

obs? L'auteur vous l'apprendra à chaque résumé : la crainte de Dieu et l'empire de la religion.

Les insensés qui s'apitoyent sur les prisonniers, qu'ils ne connaissent point, ne remarquent pas qu'il y a, chaque soir, des milliers, de familles honnêtes qui n'ont, tout au plus, qu'un abri et un toit, pas de pain pour souper, pas de probabilité d'un meilleur lendemain, tandis qu'un assassin, un voleur, celui peut-être qui a contribué à augmenter le nombre de ces malheureuses familles, a son potage le soir, va, pour sa nuit, trouver une cellule confortable, un lit de fer fort propre, garni à l'avenant ; et demain recommencera, non avant l'aurore, un travail qu'on vient lui offrir, et qui lui assure une certaine perspective pour le jour de sa liberté ! Je ne m'étonne presque plus si, témoin, moi, de tels avantages, j'ai vu des prisonniers, âgés de vingt ans, compter leur douzième condamnation. M. de Martignac avait raison, il y a déjà douze ans, de dire que « le régime matériel des prisons avait reçu les améliorations qu'il était possible « d'y introduire, et qu'on ne pourrait aller plus loin sans blesser la morale publique. » (Tome I^{er}, page 25.) Que nos faiseurs d'utopies étudient l'ouvrage solide de M. Marquet-Vasselot : ils y verront autre chose que leurs rêves.

L'érudition de l'auteur lui fournit à propos des citations fort curieuses ; je me bornerai, en finissant, à lui emprunter le parallèle suivant. « Ce fut, dit-il (t. III), ce fut un roi absolu qui dictait, il y a quelque cinq cent quatre-vingt-deux ans, ces paroles remarquables : « Les prisons doivent être faites pour avoir « en sûreté ceux qui y sont, et nullement pour les affliger ou leur faire aucun « mal ; car c'est assez qu'ils soient prisonniers pour être tourmentés par leur « situation même, et par la crainte de la peine à laquelle ils seront condamnés « quand on les jugera. » Ceci regarde les *prévenus* ; voici pour les *condamnés* : « La loi condamne à mort les gardiens qui tortureraient malicieusement les prisonniers. »

« Et ce fut depuis, en 1793, sous la République, qu'il y eut de ces grandes journées où le souverain multiple d'alors, se gouvernant lui-même, jugea convenable d'égorger ses prisonniers en masse, « attendu, comme le proposait « Camille Desmoulins, que les mettre en liberté les uns après les autres eût été « une marche rétrograde, et qu'en révolution on ne doit jamais reculer. » J'établis ce parallèle sans haine et sans intention désobligeante pour qui que ce soit, pour prouver que, si la civilisation des peuples est le fruit de l'expérience et du temps, elle est soumise à de bien tristes anomalies. Profitons de leurs leçons ! »

Je le répète, on ne peut que profiter en usant aussi des leçons données par M. Marquet-Vasselot ; seulement je trouve le style de son livre trop soigné ou trop sententieux. Mais je partage toutes ses vues sur l'administration et les administrateurs ; sur le classement des prévenus, et principalement des condamnés ; sur les moyens en général qu'il indique pour améliorer la moralité des prisons, etc., et je me demande comment un écrivain si judicieux, un homme si

éclairé par l'expérience, n'a pas exprimé le désir de voir l'intérieur des maisons centrales et autres confié à des instituts religieux. Rappelons-nous cependant que M. Marquet-Vasselot ne nous a pas dit son dernier mot, et que nous verrons peut-être encore mieux sa pensée dans les volumes qui nous restent à examiner.

Le premier dans l'ordre des temps, et l'un des premiers en mérite, est intitulé : *La Ville du Refuge, rêve philanthropique*, publié pour la deuxième fois en 1837. C'est une suite de tableaux, tous dessinés d'après nature, destinés, dans la pensée de l'auteur, à prouver comment l'ordre social est pour quelque chose dans l'origine des crimes qu'il châtie et même dans leur effrayante perpétuation. Le but de l'auteur est d'accélérer par cette conviction l'établissement trop différé de la réforme pénitentiaire. L'ouvrage est d'autant plus piquant, que l'auteur lui a donné une forme dramatique, en accumulant sur un personnage supposé une foule de faits réels, dont il avait tenu note pendant sa longue administration.

La ville du refuge n'est donc encore qu'un rêve philanthropique, et c'est sur la route qui y conduit que commence l'histoire du malheureux sous les traits et au moyen duquel l'auteur veut donner d'utiles leçons. L'homme qu'il met en scène raconte ses égarements, ses fautes, et ce qu'il a souffert dans la prison ; il prouve et reconnaît qu'il est devenu coupable parce qu'il a oublié ses principes religieux. Le récit dialogué amène l'auteur à énoncer de temps en temps des propositions étonnantes, telles que celle-ci par exemple : « La persévérance dans le mal est cent fois plus intense chez les condamnés correctionnels que chez les condamnés criminels. » La raison ? Beccaria l'avait dit avant lui : c'est que les grands crimes sont le fruit d'une passion violente, qui saisit l'homme dans une circonstance, mais ordinairement ne le domine pas.

La conversation roule sur les habitudes des prisons, sur les efforts inhabiles et inutiles de la philanthropie pour y remédier, et sur les moyens qui les corrigeraient infailliblement. Le récit est mêlé d'épisodes, par exemple de l'histoire de Kinner, de celle de Marie Linnorf, qui rendent moins sensible la monotonie qu'aurait peut-être sans cela un volume de près de trois cents pages, sans divisions de chapitres ou de paragraphes. L'auteur parle, à la fin, de cette ville du refuge, qu'il nous semble difficile de réaliser en France, et raconte la sage administration qu'il y suppose établie.

La même année (1837) M. Marquet-Vasselot publia une brochure intitulée : *Du Système cellulaire de nuit pour la réforme de nos prisons*. Son but est de le combattre et d'en montrer l'insuffisance. J'approuve les principes qu'il émet, mais je ne puis souscrire aux conditions qu'il repousse, au moins dans les circonstances actuelles, car je regarde le système cellulaire de nuit comme une amélioration et un acheminement vers une réforme plus complète.

La Philosophie du Système pénitentiaire est une brochure publiée en 1838. Dans cet opuscule, sans quitter le sérieux que demande un sujet si grave, M. Mar-

quet-Vasselot ridiculise les rêves de la philanthropie qui, après s'être égarés des mots de systèmes suisse, anglais, américain, semble ne nous laisser que l'embarras du choix, et qui cependant n'a pu réussir à rien faire. Suivant lui la philanthropie est :

En Angleterre.	<i>Mécanique.</i>
Aux États-Unis.	<i>Républicaine.</i>
En Hollande et en Belgique. . .	<i>Marchande.</i>
En Suisse.	<i>Cantonnale.</i>
En Allemagne.	<i>Feudataire.</i>
En Italie et en Espagne.	<i>Semi-sacerdotale.</i>
En Russie et en Turquie	<i>Autocratique.</i>
En France	<i>Intrigante et philosophique.</i>

Et il en appelle à l'expérience des visiteurs et de ceux qui étudieront les diverses théories de l'emprisonnement, pour se convaincre, dit-il, que l'idée pénitentiaire a subi forcément l'influence des modes d'existence diverse des peuples qui se la sont appropriée. La philosophie la plus efficace est celle qu'il conseille, l'esprit de l'Évangile et du christianisme.

En 1838 le laborieux auteur publia l'*École des Condamnés, conférences sur la moralité des lois pénales*. Cet ouvrage, couronné comme le premier par l'Académie, se compose de deux volumes in-8°, et son titre seul montre qu'il peut être utile, non-seulement à ceux qui s'occupent de la réforme des prisons, mais à tous ceux qui trouveraient quelque charme ou auraient quelque intérêt à étudier ce qui concerne la *justice légale*. Ce livre, qui n'a d'ailleurs rien d'historique, ne comporterait guère l'essai d'une analyse. Nous nous bornerons à dire que l'auteur suppose des conférences en présence des condamnés et justifie devant eux les dispositions de la loi, dans une sorte de commentaire du *Code pénal*. Ces conférences sont au nombre de quatre-vingt-onze, sur lesquelles je n'en signalerai qu'une, c'est la cinquantième, consacrée à justifier les dispositions de la loi sur les peines encourues par les ministres du culte qui correspondent, sans le bon vouloir de l'autorité civile, avec des puissances étrangères. On dirait, à la prendre à la lettre, que cette conférence a une couleur protestante; on croirait qu'elle a été écrite en Prusse; mais il est certain que l'intention de l'auteur est droite, et une des propositions qu'il mêle à sa discussion prouve assez que, si nous étions en présence, nous finirions par nous entendre.

Enfin le dernier ouvrage que j'ai à examiner est l'*Ethnographie des Prisons*, publiée en 1841. Ce titre semble indiquer que l'auteur ne veut parler que du personnel des maisons de détention; cependant il y mêle, à des leçons d'hygiène, de langage même et de moralité à garder avec les condamnés, des avis et des conseils salutaires pour l'époque où ils seront rendus à la société et à la famille. Ce livre est divisé en deux parties et subdivisé en paragraphes dans lesquels l'auteur arrive facilement à prouver que l'œuvre de la réforme des prisons est

une des plus difficiles ; qu'il faut, dans l'application d'un système, consulter un peu les catégories des condamnés et même les pays où l'on se trouve, et surtout que ce qu'il appelle avec raison l'*école larmoyante* de la philanthropie moderne a fait fausse route et s'est fourvoyée.

On voit que ce laborieux écrivain n'a pas cru faire assez en remplissant avec justice et droiture les devoirs que lui a imposés sa longue et toujours honorable administration ; il a regardé sa position comme une mission sacrée qu'il avait à suivre, et, à une époque où l'on rêve avec raison le besoin de la réforme des prisons, où l'on promet une loi qui sera peut-être aussi illusoire que tant d'autres, il a voulu faire connaître le fruit de son expérience. Or il a acquis, disions-nous, une expérience longue, variée, pénible ; mais nous aussi nous avons dans ce ministère ingrat une expérience moins longue, sans doute, mais peut-être plus intime. Or nous partageons ses vues et ses principes ; nous croyons, comme lui, qu'il faut dans l'administration des prisons des hommes exemplaires, par conséquent religieux, ce qui est bien plus que des hommes moraux. Le régime doit être juste, mais tout à fait sévère. Nous différerions sur quelques points d'application, mais il en est un sur lequel nous devons à M. Marquet-Vasselot un témoignage fondé : il est du petit nombre d'auteurs qui ont parfaitement étudié le sujet qu'ils traitent ; ajoutons, et ce n'est pas moins important pour nous, il n'est pas de ceux qui mettent sans intelligence dans leurs livres les mots de *Dieu*, de *sentiments religieux*, accessoires obligés de nos jours : pour lui, il parle avec conviction et il parle bien.

L'abbé BADICHE,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

NOUVEAU LEXIQUE

FRANÇAIS-ANGLAIS ET ANGLAIS-FRANÇAIS,

PAR M. MARIN G. DE LA VOYE.

Membre correspondant de l'Institut Historique. — Londres, 1842.

Il est si rare de rencontrer quelque idée neuve chez les lexicographes, accoutumés qu'ils sont à se copier servilement les uns les autres, et la matière d'eux semble se prêter si peu aux efforts de l'imagination, qu'il faut savoir infiniment de gré à celui qui, sortant des sentiers battus de la routine, aspire à des découvertes dans un terrain si aride et parcouru par tant de devanciers. Tel est le cas de l'auteur du *Lexique anglais-français, etc.*, que nous avons sous les yeux, de M. Marin G. de La Voyer, l'un des membres de l'Institut Historique. Il n'a point désespéré, en entrant dans une voie nouvelle, de mettre son livre hors de la ligne des livres de même genre, et de s'assurer à lui-même un titre

mérité à la reconnaissance de ses lecteurs. Placé, en raison de ses fonctions (il est professeur de littérature française dans un établissement militaire de la Compagnie des Indes orientales), dans une position avantageuse pour juger les principales difficultés qu'offre aux Anglais l'étude de la langue française, il a voulu aplanir et même faire disparaître la plus grande peut-être de toutes, celle que présentent les désinences de notre conjugaison, si nombreuses, si compliquées, en face surtout de la conjugaison anglaise, dont l'allure est si simple et si peu variée. Il s'agissait de présenter dans son dictionnaire, aux regards de l'élève encore novice, non plus seulement, comme ses devanciers, la forme substantive du verbe, l'*action* ou l'*état* indépendants de toute modification, mais toutes les formes variées qu'ils revêtent successivement dans le cours de la conjugaison, et cela avec désignation exacte des personnes, des temps et des modes.

C'était là une entreprise hardie que de vouloir renfermer dans un vocabulaire de format portatif, de pagination restreinte, 4,400 verbes de notre langue, et chacun avec ses 49 modifications orthographiques. Outre la patience et l'attention minutieuse qu'exigeait de l'auteur une pareille opération, ne devait-il pas craindre de compliquer plutôt les recherches que son but était de simplifier? Ne devait-il pas se dire que l'œil encore peu exercé de l'élève irait se troubler et se perdre au milieu de cette multiplicité de formes, et qu'à la fatigue que produit déjà dans les jeunes intelligences l'emploi répété de tout dictionnaire, s'ajouterait encore l'ennui d'avoir sans cesse sous les yeux cette sorte de fantasmagorie éblouissante? L'auteur sans doute ne s'est point dissimulé toutes les difficultés de sa tâche, et grâce lui soient rendues de ne les avoir point jugées insurmontables, puisque nous lui devons aujourd'hui un livre vraiment utile, et répondant, en tout point, au but qu'il s'est proposé. Hâtons-nous de dire qu'il n'a considéré son ouvrage que sous le point de vue presque exclusivement anglais, et qu'il le destine surtout à ceux de cette nation qui ne sont que peu ou point initiés à la connaissance de la conjugaison française. Or il nous semble qu'à ceux-là il a rendu un véritable service en leur présentant un vocabulaire qui, dans un cas de traduction donnée, peut suppléer à la science de la conjugaison, qu'ils ne possèdent pas encore, et, dans tous les cas, la facilite admirablement. A l'aide d'une exécution typographique qui ne laisse rien à désirer, d'un choix intelligent dans l'emploi des différents caractères, et de l'adresse surtout avec laquelle, séparant le radical, qui reste fixe et unique, des désinences, qui se succèdent mobiles et multiples, il a su reporter au haut de chaque page, en dehors du vocabulaire proprement dit, les numéros qui surmontent chacune d'elles, pour indiquer là, sous une abréviation convenue, à quelles personnes, à quels temps et à quels modes ces désinences appartiennent. De cette manière, toutes les formes du verbe se dessinent nettement à l'œil qui les parcourt et les distingue sans peine, tandis que, grâce au numérotage, l'esprit, les classifiant de suite, peut, sans autre recherche, en donner sûrement la traduction.

Mais tout le mérite de l'ouvrage ne se renferme pas dans cette heureuse innovation. Il se recommande encore à la classe de lecteurs auxquels il est destiné, par l'attention scrupuleuse qu'a eue l'auteur d'indiquer, à chaque nom français qui se rencontre dans le corps même d'un alinéa, le genre qui lui convient. Tout le monde sait que la détermination du genre, qui, pour la plupart des mots, n'est soumise à aucune règle, constitue une des grandes difficultés de notre langue, pour les Anglais surtout, que leur langue n'a point habitués à cette bizarrerie. Il leur épargne ainsi une grande perte de temps et de fastidieuses recherches.

C'est encore dans le but de faciliter à ses lecteurs des deux nations l'usage de son vocabulaire que l'auteur l'a fait précéder de quelques règles grammaticales, choisies judicieusement parmi les plus importantes, et présentées avec concision et lucidité.

Nous ne pouvons aussi qu'approuver sans réserve ses observations sur les formes que revêtent souvent, dans le discours, les mots français et anglais, et dont il faut savoir les dépouiller pour les reconnaître dans les vocabulaires, telles que la forme féminine dans les adjectifs français, la suppression d'une voyelle indiquée par l'apostrophe, etc., etc. ; et, dans les verbes anglais, l'addition de l's comme signe caractéristique de la troisième personne du singulier dans le présent, et autres semblables, que nous ne pouvons énumérer ici.

En somme, sous le point de vue anglais, qui est celui de l'auteur, comme nous l'avons dit, son ouvrage, en raison de la réduction de son format, nous semble ne rien laisser à désirer. Mais, s'il nous appartenait de lui donner un conseil, nous engagerions fortement M. Marin de La Voye à étendre ses vues, dans une seconde édition, jusqu'au delà du détroit, et à embrasser également les deux nations dans ses plans de réformation. Il n'ignore pas que, si la grammaire anglaise, simple comme elle est, offre peu de difficultés à l'élève français qui se voit, en fort peu de temps, en état de comprendre et de traduire la langue écrite, il est un obstacle particulier qui retarde ses progrès dans la langue parlée, et qui lui rend la présence et les leçons d'un maître nécessaires pendant bien longtemps; je veux parler de l'absence de règles fixes dans la prononciation surtout des différentes voyelles. Or je ne sache pas qu'on ait encore essayé avec succès de remédier à cette immense difficulté pour l'élève français; car je ne regarde point comme une tentative heureuse celle de figurer avec des lettres des sons appartenant à une autre langue. Il y a dans ces sons des nuances que l'oreille seule peut saisir, et dont la représentation est interdite aux yeux. Mais ces sons avec leurs nuances se réduisent tous facilement à quelques types qui, une fois bien perçus et possédés par l'organe, donnent la clef et la valeur de tous les sons similaires. C'est d'après ce principe que l'Anglais Johnson a composé son vocabulaire à l'usage seul de ses compatriotes, pour lesquels la difficulté qui nous occupe ne laisse pas d'être fort grande en certains cas. Il a porté

en tête de chaque page ces types enfermés dans des mots dont la prononciation doit être bien connue, et auxquels il renvoie pour la valeur de tous les autres sons. Que l'auteur réfléchisse sur les avantages qu'apporterait au lecteur français l'adoption et peut-être le perfectionnement d'une pareille méthode, qui ne rendrait nullement son vocabulaire plus volumineux. C'est alors qu'il pourrait prétendre à un égal succès chez les deux nations et avoir un égal droit à leur reconnaissance, en faisant tomber le plus grand obstacle qui s'oppose à la propagation de leur langue respective.

LEUDÈRE,

Membre de la deuxième classe de l'Institut Historique.

DE L'ÉCONOMIE FORESTIÈRE,

PAR MM. ROUCHON ET DE MONTVALON (1).

Voici un sujet si fort dans mes goûts que d'abord je me tiens en garde contre le plaisir que j'éprouverais à exposer mes idées au lieu d'analyser et de critiquer celles des autres, ainsi que je dois le faire en ce moment. Pourtant, que mes lecteurs me permettent de leur dire en peu de mots que, de toutes les institutions de notre époque, je n'en approuve aucune autant que celle des comices agricoles, avec leurs concours si touchants à la fois et si féconds en moralité et en véritables richesses. Oui, je ne connais de fêtes réellement populaires que celles où l'on couronne la probité, le travail, l'habileté des hommes du peuple, non pas de ce peuple corrompu des cités, mais de celui des champs, de ce peuple qu'on pourrait appeler *l'enfant de la nature*, quand il n'a point été souillé au contact funeste de son bâtard des grandes villes. Les concours agricoles semblent destinés à réaliser le tableau mythologique si séduisant de cette Cérès toute couverte de mamelles pleines, et tenant dans une main la faucille emblématique, dans l'autre des épis entremêlés de pavots. « Au jour marqué, les populations se rendent en habits de fête au lieu de l'assemblée. Là se rendent aussi les officiers du prince, les magistrats du peuple, les ministres de Dieu, les membres des comices ruraux et des corps savants.

« Cependant les jurés sont désignés et constitués. Il s'agit d'abord du concours entre les éleveurs de bestiaux. Des sujets d'espèces diverses sont présentés avec orgueil par les propriétaires, examinés avec soin par les juges. Vient ensuite le concours des charrues. Les magistrats, les notables, les juges se rendent en cortège au champ du combat, précédés du corps de musique de la commune, escortés de la garde nationale. On apprécie la puissance

(1) Extrait des *Mémoires de l'Académie d'Aix*.

de l'instrument, la sûreté de la main qui la conduit, la netteté et la profondeur du sillon. Enfin, les magistrats, les notables, les juges viennent s'asseoir sur une estrade élevée en plein air, au milieu des champs. Là sont distribués les instruments d'honneur, les médailles d'or, d'argent ou de bronze. Il y a des récompenses, non-seulement pour la capacité, mais aussi pour la moralité; il y en a pour le plus habile éleveur, pour le plus habile laboureur, pour le valet de ferme probe et laborieux, pour la fille de campagne économe et sage. Dans ces solennités en l'honneur de l'agriculture, la dignité de l'homme des champs est relevée, l'égalité entre les classes se rétablit par les points qui leur sont communs, et l'on est touché de voir employer les formules de la plus sévère politesse vis-à-vis des plus humbles citoyens (1) ».

Espérons que bientôt les concours agricoles seront des fêtes communes à toute la France, et que la Provence surtout ajoutera une couronne qui ne se donne pas encore, celle du planteur et du conservateur des arbres. Lorsqu'un pays s'honore d'agronomes tels que MM. de Montvalon et Rouchon, il doit se hâter de consacrer des fêtes à l'agriculture, seule source des bonnes mœurs et de la prospérité publique.

M. de Montvalon, agriculteur essentiellement pratique, s'est surtout livré à l'étude et à la culture de l'*avaux*, espèce de chêne, désignée généralement par les auteurs sous les noms de *coccus insectoria*, *quercus coccifera*, et connue vulgairement sous le nom de *chêne-kermès*, à cause de l'insecte qui s'attache à ses branches et aux pétioles de ses feuilles, et dont on retire la couleur appelée *vermillon*. Une étude suivie pendant plus de quarante années a convaincu M. de Montvalon que l'*avaux*, ou *chêne-kermès*, est vraiment un dans son espèce, et que les variétés signalées par les auteurs tiennent à ce qu'ils ont observé l'*avaux* sur des lieux où le sol plus ou moins gras modifiait l'arbrisseau dans sa taille, ses feuilles, sa couleur et même ses racines. M. de Montvalon prouve que le *chêne-kermès* a toujours été regardé comme étant d'essence forestière. Il passe en revue les produits qu'on en retirait autrefois, ceux qu'on en retire aujourd'hui; il indique comment ces produits pourraient être augmentés. Partout dans ces détails on retrouve l'habile, le patient, l'ingénieux observateur. Un produit de l'*avaux*, qui lui deviendra certainement mortel si on ne s'empresse d'y remédier par une ordonnance spéciale, c'est le *tan* fourni par l'écorce de ses racines, et qui est tellement supérieur à tous les autres, qu'il obtient dans le commerce une valeur à peu près double de celui du chêne vert, ou *yeuse*. Mais celui de tous les produits de l'*avaux* qui eut autrefois la plus grande importance est le kermès animal, insecte de l'ordre des hémiptères, que le peuple connaît sous le nom de *graine d'écarlate*, et que les naturalistes ont confondu pendant longtemps avec la cochenille (2). Je ne dois parler ici que

(1) M. Rouchon.

(2) Un de mes amis, entomologiste fort distingué, à qui je dois une bonne partie des connais-

d'une seule espèce de kermès, celle que l'on trouve sur le petit chêne, qui est l'avaux de M. de Montvalon (1).

On distingue le mâle de la femelle. Le premier a des antennes qui se composent de neuf à dix articles, un corps allongé, terminé par deux filets sétacés avec deux ailes horizontales, tandis que la femelle manque d'ailes; elle a une bouche, facile à découvrir, sous le corcelet, entre la première et la deuxième paire de pattes. Cette bouche se compose d'un tuyau charnu d'où sort le filet, qu'elle enfonce dans les feuilles pour en retirer sa nourriture. Il faut voir surtout cette opération s'exécuter sur le pêcher, dont les feuilles, transparentes en quelque sorte au commencement du printemps, permettent d'étudier à merveille la plupart des opérations de ce singulier insecte. Le corps (toujours celui de la femelle) est ovalaire et composé de cinq anneaux. On a été longtemps à imaginer les moyens de fécondation à l'aide desquels la nature multipliait si prodigieusement cet insecte. Lorsque Réaumur annonça les avoir pris sur le fait, il assura avoir été témoin de l'union des sexes, et raconta qu'il avait vu le mâle parcourir d'abord le corps de la femelle, s'arrêter enfin, et introduire l'espèce d'aiguillon dont il est pourvu dans une ouverture qui ne diffère pas de celle par laquelle s'échappent les petits.

On peut étudier le kermès sous trois états différents. Au commencement du printemps on le trouve d'un très-beau rouge, presque entièrement enveloppé d'une espèce de coton qui lui sert de nid, ayant la forme d'un bateau renversé. Plus tard, le coton qui le couvrait s'est étendu sur son corps, et l'insecte semble être une simple coque remplie d'un liquide rougeâtre. Enfin, vers la fin du printemps de l'année suivante, on trouve sous son ventre de deux à trois mille œufs gros comme de très-petites têtes d'épingles, et remplis d'une liqueur rouge. La nature a à peine atteint son but que la mère cesse de vivre; son cadavre se dessèche, se renverse comme pour abriter sa progéniture, et vous ne trouvez plus qu'une gale ou petite tubérosité (2).

Le mâle a d'abord la plus grande conformité avec la femelle. Il se fixe comme elle sur les feuilles, se métamorphose en nymphe dans sa coque, devient insecte

sances, fort imparfaites sûrement, que je possède en histoire naturelle, regarde comme caractère distinctif entre le kermès et la cochenille la propriété que possède celle-ci de conserver la forme animale jusque dans sa parfaite transformation en galle, tandis que le kermès perd entièrement cette forme.

(1) Je dois dire que je n'ai guère étudié que le kermès du pêcher; mais il m'a semblé qu'il y a une si parfaite ressemblance entre lui et le kermès du petit chêne, qu'en vérité ce n'est pas la peine de les distinguer l'un de l'autre.

(2) Ces gales, ou noix, acquièrent un volume fort considérable dans les environs de Paris. J'en ai trouvé une, il y a quelques jours, dans les bois de Meudon, qui n'avait pas moins de deux centimètres de diamètre. A sa couleur, à sa consistance, on l'eût prise volontiers pour une petite pomme; mais sa position sur le milieu de la feuille d'un chêne nain, sa texture, et par-dessus tout son horrible aspect, m'éclairèrent bientôt sur la nature de ce produit bizarre d'une végétation malade.

parfait, soulève cette coque, et en sort le derrière le premier. « Il voit la lumière à peine, et déjà, aiguillonné par le besoin de se reproduire, on le voit sautiller, voltiger autour des femelles, qui attendent patiemment que l'amour les favorise. Il se promène sur le dos de quelques-unes, va et vient de leur tête à leur queue, les excite, les presse de répondre aux vœux de la nature, est satisfait et meurt. »

La récolte du kermès est bien plus abondante si l'hiver a été doux, le printemps sec, et si les arbrisseaux sont petits, vieux, souffreteux, tourmentés par la dent des chèvres, des moutons, et même des ânes. La nature du sol, le site ne sont pas indifférents à la qualité. Ainsi le voisinage de la mer paraît influencer heureusement sur la couleur et le volume des kermès. Le pigeon détruirait la récolte, si on n'employait pour l'éloigner des épouvantails, tels que mannequins, drapeaux rouges, etc....

Cette récolte servait autrefois à deux sortes d'usages : la médecine, ou plutôt le charlatanisme, fabriquait avec le kermès ce fameux sirop qui avait la réputation d'être un aphrodisiaque puissant, et de prévenir les avortements les plus imminents. N'oublions pas ces merveilleuses pastilles, expédiées dans tous les pays étrangers, sous les noms fastueux de *pastel d'écarlate*, *écarlate de graine*.

Mais, si la médecine ne retire aucun profit immédiat du kermès animal, le commerce en fait une de ses branches les plus importantes. Les étoffes de soie et de laine lui doivent l'éclat de leurs plus riches couleurs.

Ce sont des femmes qui font la récolte du kermès, avec leurs ongles ou avec un couteau peu ou point tranchant. Une seule femme peut en récolter jusqu'à deux livres par jour, ce qui, à une époque, portait le prix de sa journée jusqu'à la somme de 24 francs. On arrose de vinaigre le kermès destiné à la teinture; on ôte la pulpe ou la poudre renfermée dans la graine; on lave ensuite ces grains dans du vin; puis, après les avoir fait sécher au soleil, on les lustre en les froissant dans un sac, et on les enferme pour les expédier.

Malheureusement le Nouveau-Monde est venu dépousséder l'ancien du privilège fructueux de fournir à l'art du teinturier ses produits les plus riches. Le Mexique surtout, avec sa cochenille de nopal ou de cactier, a conquis ce genre de monopole avec une telle puissance, que, dès 1756, on en apportait en Europe sept cent mille livres pesant, qui coûtaient plus de 15 millions de France. Il est donc bien à désirer que les naturalistes s'attachent plus qu'ils ne le font aux expériences relatives à l'utilité que l'on pourrait retirer de nos espèces indigènes, pour nous affranchir d'un tribut qui menace de devenir exorbitant.

Après une aussi longue digression, il est temps que je revienne à mon sujet. M. de Montvalon, je le répète, est un agriculteur pratique, qui reproduit le fruit de ses expériences en écrivain méthodique, dans un style simple, facile, scrupuleusement exact, tandis que, à côté de lui, au sein de la même Société savante, M. le conseiller Rouchon, abordant aussi l'agriculture, procède plutôt en amateur qu'en homme pénétré de son sujet. Voyez-le dès

son début. « La terre, s'écrie-t-il, nous a été donnée comme un héritage qui doit se transmettre de génération en génération jusqu'à nos derniers enfants. C'est un héritage substitué, un fidéi-commis perpétuel. Nous pouvons agrandir la sphère de notre action sur elle, changer en culture ses landes et ses marais, livrer la guerre aux bêtes fauves qui l'habitent pour régner seuls ; mais nous ne pouvons pas l'amoinrir, l'altérer, la détériorer. La fortune de l'humanité, si grande et si noble entre toutes les fortunes, est étroitement liée à celle même du globe. Quand le globe sera devenu stérile, le genre humain devra périr. » Est-il possible d'être plus vide avec plus de bruit?... Que dire encore de cette phrase? « Peut-être dépend-il de nous-mêmes d'éloigner, par une bonne manutention de la terre, comme par une sage direction de notre liberté morale, le moment où finira cette planète qui a commencé. »

Il faut cependant avouer, pour être juste, que M. Rouchon, traitant son sujet sous la forme de discours plutôt que de dissertation, a pu, a dû même fleurir son langage et *imager* ses pensées autrement que ne pourrait le comporter la forme de mémoire, par exemple ; mais jamais on n'est excusable de sacrifier, quand on traite une question d'économie forestière, l'exactitude à l'éclat d'une période. L'avocat doit disparaître alors devant le cultivateur tout simple, que le bon sens et la langue de la nature serviront toujours suffisamment. Je dois ajouter enfin que M. Rouchon nous offre parfois des tableaux dans lesquels il a le rare bonheur d'allier la vérité au coloris le plus riche. En voici une preuve. « Dans les pays montagneux les bois sont nécessaires comme l'air et le soleil. Les cimes escarpées des montagnes ne produiraient rien si elles ne portaient des arbres. Grâce aux bois étagés sur les flancs des collines, l'eau du ciel coule ralentie par des obstacles gradués et successifs ; dès lors plus de ces torrents furieux qui ravinent le sol, qui amènent un accroissement anormal dans les rivières, et portent au loin la désolation et la mort (1). Trouvez, si vous le pouvez, un autre système pour contenir ces débordements ; creusez des fossés, élevez des digues, soutenez la terre à l'aide de puissantes murailles, et vous comprendrez de combien vos œuvres sont inférieures à la grandeur et à la simplicité des moyens de la nature. En même temps, l'eau, manquant de prise sur le sol en pente, ne lui enlève pas la terre dont il est couvert pour la transporter dans la plaine. La colline conserve

(1) Il y a dans la partie la plus riche de la Limagne d'Auvergne une commune dont la population, par suite d'un rapide accroissement, s'est trouvée tellement en disproportion avec les ressources du sol cultivable que les paysans ont été forcés de labourer jusqu'aux flancs de la montagne au sommet de laquelle était assise l'antique Gergovie. Il en résulte, à peu près chaque année, qu'un orage un peu violent suffit pour changer brusquement un faible ruisseau en un torrent effroyable qui, emportant dans son cours tumultueux les rocs qu'il détache de la montagne, les arbres qu'il déracine, le limon qu'il balaye, les habitations qu'il détruit quelquefois, les troupeaux qu'il entraîne, va les disperser, avec ses eaux boueuses et infectes, sur une des plus riches et des plus riantes plaines qui puissent être au monde, et change en steppes désolantes des vergers, des prairies et des vignes du plus riant aspect.

sa vieille écorce, et la plaine ne reçoit pas une surcharge inutile. La vallée ne s'élève, ni la colline ne s'abaisse. La montagne retient les eaux cachées entre la roche vive et la terre végétale, et l'on ne voit pas descendre et s'enfouir dans la vallée les sources voisines de son niveau ou jaillissant à sa surface. »

Ce fragment, tracé de main de maître, révèle l'écrivain distingué et l'observateur exact. On ne peut exprimer plus éloquemment l'indignation que fait éprouver cette sorte de rage qui pousse la génération actuelle à la destruction des rares forêts qui survivent encore dans quelques départements, et qui, dans celui de la Meurthe seul, a fait défricher depuis 1830 une superficie de plus de six mille hectares de sol forestier ; ce qui fait une moyenne de cinq cents hectares par année.

J'ai démontré dans un autre travail que ces défrichements continuels étaient loin d'être sans inconvénients pour la santé publique ; il ne serait pas difficile de prouver également qu'ils absorbent les ressources de l'avenir, et que, dans un temps qui ne peut plus être éloigné, la France dépendra pour sa marine des forêts de la vieille Scandinavie, comme elle dépend encore de l'Angleterre et de la Belgique pour beaucoup de substances de première nécessité dans les arts. Dès l'année 1825 la France achetait à l'étranger pour plus de 27 millions de francs de bois de construction, de marine ou de merrain. Mais le nord de notre Europe finira par s'épuiser, et déjà les puissances maritimes en sont à employer leurs vaisseaux à la découverte de bois qui leur assurent des successeurs. L'Amérique fournit des chênes de peu de durée ; et ceux du Canada ne donnent aux navires qu'une vie de quatre ans. Le bois de teck, en Asie, en assure une de trente ans au moins ; mais il est lourd, difficile à travailler, et surtout fort éloigné de nous. La moyenne de la vie des vaisseaux n'est pas de quatorze ans ; en sorte qu'il est impossible que la nature puisse remplacer, là où elle reste libre, ce que la civilisation consomme, si on ne se hâte de pousser à la reproduction sur ces terrains impropres à toute autre culture, comme ces vastes bruyères que l'œil attristé parcourt dans nos départements de l'Ouest et du Midi.

Je ne crois pas que l'on puisse raisonnablement se refuser aujourd'hui à admettre ce fait suffisamment prouvé, à savoir : que la terre se lasse, après un temps qu'on ne peut préciser, de produire les mêmes espèces dans les mêmes lieux. C'est pourquoi je voudrais des plantations nouvelles en rapport avec les destructions, et une détermination légale des lieux propres aux ensemencements et à ces plantations nouvelles. Parmi ces localités de choix, je placerais le bord des fleuves et des rivières. En effet, admettons que l'on puisse prévenir ces grandes calamités publiques que causent leurs débordements par un encaissement artificiel, les bois riverains « formeraient la digue la plus puissante, et sous la protection de leurs racines, de leurs troncs, de leurs branches, on planterait les longs pieux, on jetterait de grands quartiers de rocs destinés à contenir et à maîtriser les ondes. » J'apprends qu'il s'élabore au ministère des travaux publics un projet d'encaissement des fleuves du Midi, qui désolent depuis quelques

années, par leurs débordements, les pays qu'ils traversent. J'ignore les ressources des gens du métier pour surmonter les difficultés d'une pareille entreprise, mais je ne leur ferai pas l'injure de croire qu'ils n'aient point pensé à tirer parti de ces plantations riveraines qui assureraient aux dignes des fleuves une durée satisfaisante et à nos descendants des forêts inépuisables.

Le docteur JOSAT,

Membre de la troisième classe de l'Institut Historique.

CORRESPONDANCE.

LETTRE

DE M. ROUSSELLE, INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
À M. LE PRÉSIDENT DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

Paris, le 23 novembre 1842.

« Monsieur,

« M. le Ministre ayant reçu une demande d'autorisation, formée par l'Institut Historique, pour l'ouverture de sept cours publics, pendant l'année scolaire 1842-43, dans la maison que cette Société occupe rue Saint-Guillaume, 9, j'ai l'honneur de vous informer que, par décision du 18 de ce mois, prise en conseil royal, Son Excellence a accordé, pour chacun de ces cours, les autorisations individuelles demandées en faveur des membres de l'Institut Historique ci-après dénommés, et que chacun d'eux avait déjà obtenues l'année dernière, savoir :

Histoire de la poésie antique,
Histoire de la littérature et de la législation, comparées,
Histoire de la philosophie, depuis Descartes jusqu'à nos jours,
Hiéroglyphes égyptiens et religions anciennes,
Physiologie,
Histoire de France,
Cours de droit public français, histoire des institutions politiques
et religieuses,

M. Fresse-Mantuel.
M. Cellier de Fayet.
M. Robert (du Var).
M. de Brière.
M. le docteur Maigne.
M. Henri Prat.
M. Dufey (de l'Yonne).

« En conséquence, rien ne s'oppose à ce que ces différents cours soient ouverts dans le local ordinaire des séances, à l'époque qui m'a été indiquée par M. l'administrateur-trésorier de votre Société, dans sa lettre d'hier.

« Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« L'inspecteur général administrateur de l'Académie de Paris,

« ROUSSELLE. »

LETTRE (1)

DE M. PICKERING, A M. A. RENZI,
ADMINISTRATEUR TRÉSORIER DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

Boston, États-Unis, 3 août 1842.

« J'ai eu l'honneur de recevoir, il y a quelque temps, votre lettre du 8 mars dernier qui accompagnait les brochures [que vous m'avez envoyées et pour lesquelles je vous prie d'accepter mes remerciements. Celles qui étaient adressées à MM. Gallatin et du Ponceau leur ont été expédiées exactement, et je ne doute pas qu'ils ne les aient reçues avec une grande satisfaction. L'ouvrage de M. Gallatin, que notre Société a eu l'honneur de publier dans ses Actes, sera désormais, grâce à votre analyse qui a dû vous coûter beaucoup de travail, bien connu, non-seulement de vos correspondants et amis de France, mais encore de ceux que vous avez dans les autres parties de l'Europe. Nous espérons que l'intérêt que vous avez pris à cet ouvrage le fera également rechercher partout où l'on parle votre noble langue.

« Je suis chargé par la Société des Antiquaires de l'Amérique du Nord de vous adresser ses remerciements pour les estimables publications que vous lui avez envoyées : elle vous prie de les faire agréer à l'Institut Historique, qui prend un si vif intérêt à notre pays et à sa littérature.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec la plus haute considération,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

A PICKERING,

« Secrétaire, pour la correspondance étrangère, de la
Société des Antiquaires de l'Amérique du Nord. »

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES ET DES SÉANCES DES CLASSES DE L'INSTITUT HISTORIQUE.

*. * La 1^{re} classe (*Histoire générale et Histoire de France*) s'est assemblée le mercredi 2 novembre, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Dix-huit membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, M. Renzi annonce à la classe la mort d'un de ses membres les plus distingués, M. le comte Alexandre de Laborde, ancien président de l'Institut Historique, aide de camp du roi, membre de l'A-

(1) Traduite de l'anglais, par M. le comte Le Peletier d'Aunay.

cadémie des Inscriptions et Belles-Lettres et de l'Académie des Sciences morales et politiques, auteur de plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on cite le grand *Voyage pittoresque et historique en Espagne*, les *Monuments de la France*, etc.

M. le secrétaire lit une lettre de M. Edouard d'Outrepoint, qui fait part à la Société de la fin prématurée de son frère, M. Gustave d'Outrepoint, membre correspondant de la 1^{re} classe, capitaine adjudant-major au 2^e régiment de la légion étrangère, mort à Gigelli (Algérie). M. Gustave d'Outrepoint, fils d'un de nos plus savants collègues, avait occupé à la 1^{re} classe la place de son père. A peine âgé de trente ans, il s'était fait connaître à l'Institut Historique par la culture de son esprit, l'élévation de son caractère et les belles qualités de son cœur. Sa mort a vivement affligé les membres de la 1^{re} classe et ses nombreux amis de la Société. La classe décide que mention sera faite au procès-verbal des profonds regrets que lui inspire la double perte de M. le comte Alexandre de Laborde et de M. le capitaine Gustave d'Outrepoint.

M. Edouard d'Outrepoint termine sa lettre en se présentant pour succéder à son frère en qualité de membre correspondant de la 1^{re} classe. Sa demande est appuyée par MM. Renzi et Fontaine. Sont nommés commissaires, pour l'examen de sa candidature : MM. Dufey (de l'Yonne), Renzi et Fontaine.

La classe reçoit les ouvrages suivants : *Neue Jarbücher für Philologie und Pädagogik*, *Annales critiques de philologie et d'éducation*, par notre honoré-collègue M. le docteur Seebode, directeur de l'instruction publique du duché de Nassau, cinq cahiers in-8° (rapporteur, M. W. Nolte); *Scholien zu Q. Horatius Flaccus, I. Heft*, par M. le docteur Seebode; *Μεγάλη Ψάλλου ἐκδόσεις συντόμοι φυσικῶν ζητημάτων*, ouvrage inédit, publié pour la première fois par M. Seebode (rapporteur, M. Bernard-Jullien); *Notice historique, géographique et statistique sur la ville de la Havane, pour servir à l'histoire de l'île de Cuba* (en manuscrit), par notre collègue M. Francis Lavallée, vice-consul de France à la Trinité de Cuba (rapporteur, M. W. Nolte); *le Siège de Lille en 1792*, par notre collègue M. Victor Derode, chef d'institution à Esquermès (Nord); rapporteur, M. Dufey, de l'Yonne; *les Femmes célèbres de 1789 à 1795, et leur influence dans la Révolution*, pour servir de suite et de complément à toutes les histoires de la Révolution française, par M. E. Lairtullier, avocat; 2 vol. in 8° (rapporteur, M. Dufey, de l'Yonne). — Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. Bailly de Lalonde, présenté comme membre résidant par MM. Renzi et Fontaine, est admis à l'unanimité, par voie de scrutin secret, sur le rapport de M. Nolte.

M. Nolte lit un rapport sur un ouvrage intitulé : *Le Moyen-Age, ou Discours servant d'introduction au VII^e volume de l'histoire générale* (en italien), par M. Cesare Cantù, de Milan. Après une vive discussion entre MM. Nolte, Dufey (de l'Yonne) et Renzi, sur les diverses manières de comprendre et d'é-

crire l'histoire, le rapport est renvoyé, à l'unanimité, au comité du journal. (Voyez la 100^e livraison, page 429).

A la suite de ce rapport, MM. Nolte et Renzi présentent M. Cesare Cantù comme membre correspondant de la 1^{re} classe. Sont nommés commissaires, pour l'examen de cette candidature : MM. le docteur Cerise, Nolte et Renzi.

* * Le mercredi 2 novembre, séance de la 2^e classe (*Histoire des Langues et des Littératures*), sous la présidence de M. le comte Le Peletier d'Aunay. — Seize membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, la classe reçoit, entre autres ouvrages, la première partie d'une *Grammaire raisonnée de la langue latine*, par M. l'abbé Prompsault, aumônier des Quinze-Vingts ; un vol. in-8°. Paris, 1843. — M. Bernard-Jullien est nommé rapporteur.

M. le secrétaire annonce à la classe la présentation de plusieurs candidats ; ce sont : MM. le comte de Toreno, ancien premier ministre d'État de Sa Majesté Catholique, auteur d'une histoire fort estimée de la guerre de l'indépendance d'Espagne de 1808 à 1814 ; Antonio Galiano, ancien député aux Cortès, professeur à l'Athénée royal de Madrid ; Antonio de Benavides, ancien député aux Cortès, professeur à l'Athénée royal de Madrid ; Juan Donoso Cortès, ancien député aux Cortès, professeur à l'Athénée royal de Madrid, proposés comme membres résidents (ils habitent en ce moment Paris) par MM. Martinez de la Rosa, ancien premier ministre d'Espagne, et Renzi. Sont nommés commissaires, pour l'examen de ces candidatures : MM. Martinez de la Rosa, le comte Le Peletier d'Aunay et Onésime Leroy.

MM. Vincent et Renzi proposent comme membre résident M. François Pérennès, homme de lettres, ancien rédacteur en chef de l'*Encyclopédie* et de la *Revue catholique*, rédacteur de l'*Encyclopédie du XIX^e siècle*. M. Pérennès offre à la Société les deux ouvrages suivants : *Éloge de Suard*, de l'Académie Française, et *De la célébration du Dimanche considérée sous les rapports de l'hygiène publique, de la morale, des relations de famille et de cité*. Sont nommés commissaires, pour l'examen de cette candidature : MM. le comte Le Peletier d'Aunay, Vincent et Onésime Leroy.

M. Réclam, de Leipzig, est proposé comme membre résident (il habite Paris en ce moment) par MM. Renzi et Fontaine. M. Réclam a offert à la Société un recueil de *Fables allemandes* (en prose), et la traduction allemande d'une *Thèse sur les Éléments de la prosodie latine*, soutenue devant la Faculté des Lettres de Strasbourg, par M. Bergmann, aujourd'hui professeur de littérature étrangère à la même Faculté. M. Nolte a rendu compte de ces deux ouvrages à la 2^e classe, dans sa séance du 14 septembre (voyez la 100^e livraison). Sont nommés commissaires, pour l'examen de la candidature de M. Réclam, MM. Nolte, Alix et Fontaine.

MM. J.-F. de Roecke, conseiller d'État, secrétaire perpétuel de la Société

Lindbergs et Aristotique de Mittau, en Courlande (Russie), et Gabriel Rein, professeur d'histoire à l'Université impériale d'Helsingfors, proposés comme membres correspondants par MM. le docteur Schultz (de Saint-Petersbourg) et Renzi, sont successivement admis à l'unanimité, par voie de scrutin secret, sur le rapport de M. Allx, secrétaire de la classe.

M. Renzi lit un rapport sur la candidature de M. l'abbé Lambert, missionnaire apostolique, ancien curé de Gorée (Sénégal), et sur la *Grammaire de la langue ouolofe*, offerte à la Société par ce candidat. M. l'abbé Lambert, proposé comme membre correspondant par M. l'abbé Henri, missionnaire apostolique, et par le rapporteur, est admis à l'unanimité, par voie de scrutin secret.

Après cette admission, le rapport de M. Renzi sur la *Grammaire de la langue ouolofe* est renvoyé à l'unanimité au comité du journal, par voie de scrutin secret (Voyez la 100. livraison, page 401.)

M. Vincent lit un rapport sur un volume de *Fables* en vers français (sixième édition), par notre collègue M. le baron de Stassart, membre du Sénat belge et de l'Académie royale de Bruxelles. Ce rapport, où M. Vincent fait ressortir avec bonheur le mérite des charmantes fables de M. de Stassart, est renvoyé à l'unanimité au comité du journal.

. La 3^e classe (*Histoire des Sciences physiques, mathématiques, sociales et philosophiques*) s'est assemblée le mercredi 16 novembre, sous la présidence de M. Frasse-Montval. — Vingt membres sont présents.

M. le secrétaire lit une lettre de notre honorable collègue M. le docteur Sebode, directeur de l'instruction publique du duché de Nassau, qui remercie l'Institut Historique de l'avoir admis au nombre de ses membres.

M. Renzi communique à la classe une lettre de M. Eugène Allibert, secrétaire de la Société centrale des Sourds-Muets, qui fait hommage à l'Institut Historique du *Résumé des travaux de cette Société pendant l'année 1841-42*.

M. Renaud Jean-Louis de Samson Hemelafjesna, de Riga (Russie), landesair de la noblesse de Livonie, conseiller d'État de S. M. l'empereur de Russie, président de la Société d'Histoire et d'Antiquités des provinces baltiques, etc., est proposé comme membre correspondant par MM. le docteur Schultz (de Saint-Petersbourg) et Renzi.

MM. le docteur Bonacossa, premier médecin de l'Hospice royal des Aliénés de Turin et du Piémont, et le docteur Corinaldi, naturaliste, président de l'Académie Tibérine de Pise, sont proposés en la même qualité par MM. le docteur Giordano, pharmacien de l'Hospice royal des Aliénés de Turin, et Renzi. Sont nommés commissaires, pour l'examen de ces trois candidatures : MM. le comte Le Peletier d'Aunay, Bernard-Jollien et Renzi.

Sur le rapport de M. Nolte, la classe admet successivement, à l'unanimité, par voie de scrutin secret, les trois membres correspondants dont les noms suivent : Monseigneur Pasqua, évêque de Nola (royaume des Deux-Siciles), pré-

ésenté par MM. Filippo Rizzi, président de la Cour supérieure, à Naples, et Renzi ; M. l'abbé Zenelli, rédacteur en chef du *Diario di Roma*, auteur de plusieurs travaux littéraires dont il a fait hommage à l'Institut Historique, présenté par MM. l'abbé Omer Maurette et Renzi ; et M. le docteur Escarraguel (de Bordeaux), présenté par MM. le docteur Bernard Pillore et Renzi.

Sur le rapport de M. Renzi, la classe admet également à l'unanimité, par voie de scrutin secret, M. Antonio Moraes de Carvalho, avocat à Rio-Janeiro, présenté comme membre correspondant par le rapporteur, dans la séance de la 3^e classe du 20 juillet dernier, au nom de nos collègues MM. les docteurs José Cardozo de Menezès, et V. Torres-Homem, professeur de chimie à l'Académie de Rio-Janeiro.

M. Fresse-Montval lit un rapport sur un ouvrage intitulé : *Essai sur la constitution romaine et sur les changements qu'elle a éprouvés jusqu'à l'établissement du despotisme militaire des empereurs*, par M. Auguste Nougard de Foyet, avocat à la Cour royale de Paris et ancien élève de l'École Polytechnique. Après cette lecture, une discussion s'engage, à laquelle prennent part MM. le comte Le Peletier d'Aunay, Bernard-Jullien, Leudière et Fresse-Montval. Cette discussion se prolonge jusqu'à la fin de la séance. Le rapport est renvoyé, à l'unanimité, au comité du journal.

M. l'abbé Badiche lit la fin de son rapport sur les ouvrages de M. Marquet-Vasselot, relatifs aux prisons et au système pénitentiaire. — Renvoi au comité du journal. (Voir la présente livraison, page 451.)

*. Le mercredi 23 novembre, séance de la 4^e classe (*Histoire des Beaux-Arts*), sous la présidence de M. E. Breton. — Dix-sept membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, M. Renzi propose deux membres correspondants, en son nom et au nom de M. le marquis de Pastoret; ce sont : MM. le chevalier Bianchi (de Naples), architecte-ingénieur, premier architecte de la maison du roi, inspecteur général des bâtiments farnésiens de Rome, architecte-directeur des fouilles de Pompei, Herculanum, Pæstum, et de l'amphithéâtre de Capoue, architecte-ingénieur du Musée Royal-Bourbon; et le chevalier Carlo Bonucci (de Naples), architecte-directeur des fouilles royales, professeur honoraire de l'Institut royal de Naples, correspondant de l'Institut de France, auteur d'importants ouvrages sur Herculanum, Pompéi, Stabie, etc. Sont nommés commissaires, pour l'examen de ces deux candidatures : MM. E. Breton, le baron de La Pylaie et Renzi.

M. le docteur A. Fabroni, conservateur du Musée d'Histoire naturelle et d'Antiquités d'Arezzo, présenté comme membre correspondant par MM. le capitaine Oreste Brizzi (d'Arezzo) et Renzi, est admis à l'unanimité, par voie de scrutin secret, sur le rapport de M. E. Breton.

La séance est occupée tout entière par une longue et intéressante communication de M. le baron de La Pylaie sur les recherches archéologiques qu'il a

faites, l'été dernier, dans l'Amiennois, le Ponthieu, le Marquenterre et la partie de l'Artois qui y confine. Notre collègue, dans cette communication, s'attache particulièrement à bien fixer la situation et l'importance des camps et des voies de construction romaine, dont les restes ont été étudiés par lui avec le plus grand soin. Il termine par des considérations sur plusieurs villes de l'itinéraire d'Antonin, et sur la situation de l'ancienne *Quantovic*, qu'il place à Saint-Josse, sur la côte du vallon de la Canche. M. le baron de La Pylaie promet pour une autre séance la suite de ses études archéologiques, que la classe écoute toujours avec la plus grande attention.

* L'assemblée générale du mois de novembre (*les quatre classes réunies*) a eu lieu le vendredi 25 novembre, sous la présidence de M. Dufey (de l'Yonne). — Vingt-sept membres sont présents.

Après l'adoption du procès-verbal, M. le secrétaire lit la nomenclature des ouvrages offerts à l'Institut Historique depuis la dernière assemblée générale. — Des remerciements sont votés aux donateurs.

M. le secrétaire donne ensuite lecture à l'assemblée de trois lettres de nos correspondants du Brésil. MM. le vicomte de San-Leopoldo, conseiller d'État et sénateur de l'Empire; V. Torres-Homen, professeur de chimie à l'Académie de Rio-Janeiro; F. Freire Allemao, professeur de botanique à la même Académie, écrivent à M. l'administrateur pour l'assurer qu'ils sont fort satisfaits des nouvelles relations qu'il vient d'établir avec le Brésil, et qui leur permettront de recevoir désormais régulièrement les livraisons mensuelles de notre journal. Ils resteront sincèrement attachés à l'Institut Historique, aussi bien que leurs nombreux collègues de Rio-Janeiro.

L'ordre du jour appelle la sanction par l'assemblée des diverses élections faites par les classes pendant le mois de novembre. Sont définitivement admis à l'unanimité, par voie de scrutin secret et par votes successifs : Monseigneur Pasqua, évêque de Nola, et MM. J.-F. de Reecke (voyez pour les titres et qualités le procès-verbal ci-dessus et ceux de la précédente livraison); Gabriel Rein, l'abbé Lambert, Bailly de Lalonde, le docteur Escarraguel, l'abbé Zanelli, le docteur A. Fabroni, Antonio Moraes de Carvalho.

M. Trémolière lit un rapport sur un ouvrage intitulé : *Corneille et Gerson dans l'Imitation de Jésus-Christ*, par M. Onésime Leroy. Ce rapport, qui fait très-bien ressortir le mérite et l'importance de l'ouvrage, et que la classe a écouté avec une grande attention, est renvoyé à l'unanimité au comité du journal.

L'assemblée s'occupe d'affaires intérieures pendant le reste de la séance.

DONS.

Notre estimable collègue M. le commandeur Mouttinbo de Lima n'a pas voulu traverser Paris, en se rendant de Rio-Janeiro à Rome, où la confiance de S. M. l'empereur du Brésil l'appelle de nouveau au poste d'ambassadeur, sans donner encore une preuve de son dévouement à l'Institut Historique, dont il a été un des fondateurs et dont il ne cesse d'être un des plus fermes appuis.

M. le commandeur Mouttinbo avait versé dans la caisse de la Société la somme de 2,000 francs, pour une partie de laquelle il avait reçu des valeurs en coupons. Il a déclaré à M. Renzi, administrateur-trésorier, qu'il faisait l'abandon de cette somme entière. « Elle m'a rapporté, lui a-t-il dit, un intérêt au centuple par le plaisir que j'ai à contribuer ainsi à consolider une association dont je m'estimerai toujours heureux de faire partie. »

Cet acte de générosité d'un homme de cœur et de talent ne pouvait manquer de trouver des imitateurs parmi les membres de l'Institut Historique. Un autre de nos collègues, dont le nom a plus d'une fois retenti dans nos séances, notre honorable vice-président M. le comte Le Peletier d'Aunay, a voulu à son tour faire l'abandon à la Société d'une somme de 1,900 francs, dont elle lui était redevable, et dont la valeur était représentée par des coupons, qu'il s'est empressé de remettre à M. l'administrateur-trésorier.

Le conseil de l'Institut Historique, instruit de cette double marque de dévouement, qui ne l'a pas étonné de la part de membres dont il a su apprécier depuis longtemps les fraternelles sympathies, a chargé M. Renzi d'adresser, au nom de la Société entière, ses remerciements aux donateurs, et a voulu que leurs noms et leurs actes généreux fussent publiés dans la plus prochaine livraison du journal.

Quelque faibles que soient les ressources d'une association qui ne reçoit rien du gouvernement, quelque élevée que soit, malgré toute l'économie de sa gestion, le chiffre de ses dépenses, son avenir est assuré quand elle renferme de pareils membres et qu'elle peut compter sur de pareils dévouements.

CHRONIQUE.

Notre collègue M. de Brière fait imprimer en ce moment deux ouvrages de haute importance : son *Cours sur les Hiéroglyphes égyptiens et les Religions anciennes comparées*, et son *Alphabet universel*, ouvrage couronné, en 1837, par l'Institut royal de France, et qui avait concouru pour le prix fondé par le comte de Volney pour la transcription des langues.

L'Alphabet universel, inventé par M. de Brière, et appliqué à cent langues de l'univers, mettra les philologues et les voyageurs en état de transcrire les sons et l'orthographe de tous les idiomes avec une grande facilité, et au moyen de signes très-simples, en indiquant toutes les modifications que la voix peut éprouver dans le débit oratoire, ou dans la déclamation théâtrale, ainsi que le geste propre à chaque manière de s'énoncer. Il formera un volume in-8°, accompagné de plusieurs planches lithographiées.

Le *Cours sur les Hiéroglyphes égyptiens et les Religions anciennes comparées*, que M. de Brière fait à l'Institut Historique tous les ans, est le résultat de grandes recherches historiques et monumentales. Le professeur n'a négligé aucune source d'où pouvaient lui venir quelques lumières sur le sujet important qu'il traitait : il n'a pas frappé de nullité les ouvrages fameux qui contiennent le plus de renseignements sur les idées religieuses des anciens. Il a tout vu, tout examiné consciencieusement ; et ce n'est qu'armé d'une forte conviction qu'il s'est hasardé à faire un cours, et qu'il se décide maintenant à le publier.

Le plan de ce cours, tel qu'il est exposé dans le programme, et dans lequel tout s'enchaîne et se coordonne, avec action des détails sur l'ensemble, et réaction de l'ensemble sur les détails, a l'avantage de conduire à des conséquences exactes et positives. En s'en éloignant, on risque, au lieu de rencontrer l'explication des choses, de venir en aide aux préjugés, et d'arrêter la science au début de sa carrière.

Les souscripteurs s'inscrivent pour chaque ouvrage séparément aux bureaux de l'Institut Historique, rue Saint-Guillaume, 9 ; chez MM. Crapelet et Labure, imprimeurs-libraires, rue de Vaugirard, 9, et au Comptoir des Imprimeurs-Unis, quai Malaquais, 15.

— L'Institut Historique vient de recevoir la première livraison du *Dictionnaire général et complet de la langue française*, ouvrage entrepris pour répondre aux besoins de notre époque, et satisfaire à toutes les exigences ; c'est un vaste répertoire de tous les mots de la langue usuelle, littéraire et poétique ; de tous les mots nouveaux et termes techniques qui n'ont paru dans aucun dictionnaire de la langue. On y relève toutes les locutions vicieuses qui déparent malheureusement de fort beaux ouvrages, et que l'Académie a souvent oublié de signaler. Là chaque mot est défini aussi exactement que possible, et la prononciation est indiquée toutes les fois qu'elle s'écarte de l'usage ; là on a des *étymologies exactes et indubitables*, nouvelles en grande partie, et puisées aux véritables sources. — Ce livre est indispensable à tous les hommes instruits, qui veulent encore apprendre ; il est destiné aussi, d'une manière particulière, aux grands établissements d'instruction publique, ainsi qu'aux pensions de jeunes demoiselles, par le soin prévoyant qu'on a eu d'en écarter tous les termes qui *bravent l'honnêteté*, tous les mots du bas langage, réservés pour un *Supplément* qui comprendra, en outre, notre vieille langue littéraire et le néologisme. C'est l'œuvre d'une

Société d'hommes de lettres, de savants, érudits, grammairiens, parmi lesquels on remarque : MM. le marquis de Pastoret, membre de l'Institut ; Duvergier, juriconsulte ; d'Artois, colonel du génie ; Bernard-Jullien ; Breton ; Cerise, docteur-médecin ; Boitard, chargé de tout ce qui a trait à l'histoire naturelle ; Alph. Fresse-Montval ; Vincent, professeur de mathématiques au collège royal de Saint-Louis ; le comte Le Peletier d'Aunay ; Thommerel, professeur d'anglais au collège Rollin ; Ed. Blanc, avocat à la Cour royale de Paris ; et Lendière, auteur de plusieurs ouvrages de philologie et d'histoire, chargé des étymologies et de la révision de tout l'ouvrage ; avec la collaboration et sous la direction spéciale de F. Raymond, auteur du *Dictionnaire Diamant*, etc. ; et de J. Chanson fils, ancien imprimeur et publiciste. (Voir, pour plus de détails, le *Prospectus* général, qui sera envoyé *franco* aux personnes qui en feront la demande.)

On souscrit chez M. Raymond, rue Richelieu, 4, et chez les principaux libraires. Prix : 3 fr. la livraison.

— *Michel Psellus* ou *Psellus*. Cet abrégé des recherches physiques de Michel Psellus, publié pour la première fois in-4^o, par M. Seebode, forme un court exposé, tel qu'on pouvait le concevoir à l'époque où vivait l'auteur. Il parle rapidement de la forme de la terre, de l'astronomie et des principaux météores. Bien que ce petit traité ne puisse pas augmenter beaucoup les connaissances que nous avons de la physique des Grecs, on doit savoir gré à l'éditeur de nous avoir donné un ouvrage inconnu jusqu'aujourd'hui ; les productions anciennes échappées aux ravages du temps sont en si petit nombre que les moindres mêmes ont leur valeur.

— *La Traduction en vers des œuvres complètes d'Hésiode* (1), par notre collègue M. Fresse-Montval, vient enfin d'être publiée à la librairie de Langlois et Leclercq, rue de La Harpe, 81. Une biographie d'Hésiode, un discours préliminaire, des prolégomènes en tête de chaque poème, un texte grec de la plus grande beauté, des notes où sont cités et traduits des fragments de vingt-cinq des plus illustres poètes de l'antiquité, voilà quelques-uns des avantages qui recommandent aux amateurs de la saine littérature la publication de M. Fresse-Montval, sur laquelle nous reviendrons incessamment.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Introduction à la science de l'histoire, par M. P. J.-B. Buchez, docteur en médecine, auteur d'un *Traité complet de philosophie*, de l'*Histoire parlementaire*

1) Un vol. in-12, format anglais. Prix : 6 fr. 50 c.

de la révolution française, etc., etc.; deuxième édition; 2 vol. in-8°, 1842. — Chez Guillaumin, libraire-éditeur.

Annuaire de la Société Philotechnique; tome I^{er}, année 1841, et tome II^e, année 1842.

Résumés des travaux de la Société Centrale des Sourds-Muets de Paris, pendant l'année 1841-1842; par M. Eugène Allibert, secrétaire et professeur suppléant à l'Institution royale des Sourds-Muets de Paris.

Œuvres complètes d'Hésiode, traduites en vers français, avec le texte en regard, précédées d'une biographie d'Hésiode, d'un discours préliminaire, de sommaires et d'éclaircissements relatifs à chacun de ses poèmes; suivies d'une traduction en vers français des principales imitations qui en ont été faites en grec, en latin, etc.; par M. Alph. Fresse-Montval, professeur à l'Institut Historique et à l'Athénée royal de Paris. 1 vol. in-12, format anglais.

Galerie des Contemporains illustres, par un Homme de rien; 54^e et 55^e livraisons; le P. Lacordaire, 1^{re} et 2^e parties. Sous presse: Nothomb, Marmont.

Specchio geographico e statistico dell' impero di Marocco, dal cavaliere conte Jacopo Græberg da Hemsœ, già' ufficiale consolare in quell' impero, per le LL. MM. Svezzeze e Sarda, membro delle RR. Società Asiatiche di Londra, di Parigi, etc., etc.; 1 vol. in-8°, avec cartes. Gènes, 1834.

Memoria sulle colonie del mar Nero nei secoli di mezzo, accompagnata da carte geografiche, par le même; broch. in-8°. Pise, 1832.

Memoria sulla scoperta dell' America nel secolo decimo, dettata in danese da Carlo Cristiano Rafn, e tradotta da Jacopo Graberg da Hemsœ; broch. in-8. Pise, 1839.

Cenni geografici e Statistici su l' Asia centrale e principalmente sul paese da Kirghizi e sul khanato di Kiva, par le même; brochure in-8°, avec carte. Milan, 1840.

Kirghizi-Karaki, opera dettata in lingua russa, dal sign. Alessio Levchine, tradotta in francese dal sign. de Pigny, ora notomizzata per Jacopo Graberg da Hemsœ.

Sunto della letteratura svezzeze in questi ultimi anni cioè fino all' epoca del viaggio del sign. Marmier, già' dettato nell' anno 1833, ma ora riveduto, corretto e fornito di giunte, par le même; broch. in-8°. Florence. 1841.

Degli ultimi progressi della geografia, deux brochures in-8°, lues la première au deuxième Congrès des savants italiens, tenu à Turin en 1840; la seconde au troisième Congrès, tenu à Florence en 1841; par M. Graberg de Hemsœ, docteur en philosophie et belles-lettres, bibliothécaire palatin de S. A. I. R. le grand duc de Toscane.

Essai historique sur les Scaldes ou les anciens poëtes scandinaves, par le même; broch. in-8° (en français).

Observations authentiques sur la peste du Levant, et sur la vertu spécifique de l'huile d'olive contre cette effrayante maladie, rédigées pour la seconde réunion

scientifique italienne, tenue à Turin en septembre 1840, par le même ; broch. in-8°. Florence, 1841 (en français).

Notice sur la race des dromadaires existant dans le domaine de Rossou, près de Pise, en Toscane, par le même ; broch. in-8°. Paris, 1842. (Extrait des *Annales des voyages*, mars 1840.)

Nouvelles recherches sur l'inscription en lettres sacrées du monument de Rosette, par le même ; 1 vol., avec planches. Florence, 1830 (en français).

Statistique militaire et Recherches sur l'organisation et les institutions militaires des armées étrangères, par C.-A. Haillot, capitaine d'artillerie : AUTRICHE, cahier in-8° de 96 pages ; PRUSSE, cahier in-8° de 148 pages ; RUSSIE, cahier in-8° de 120 pages. Paris, 1841, à la direction du *Spectateur militaire*.

Itinéraire de Napoléon Bonaparte depuis son départ de Corse jusqu'à son arrivée à Longwood, recueilli d'après sa correspondance et les documents authentiques, par M. Charles Dolly ; cahier in-8° (extrait du *Spectateur militaire*). Paris, 1842.

Le Livre du cœur, ou Entretiens des sages de tous les temps sur l'amitié ; ouvrage dédié à la jeunesse, par M. Louis-Auguste Martin ; 1 vol. in-18. Paris, 1843.

Odes sur la mort du Prince royal, duc d'Orléans, par M. Duché, principal du collège de Saint-Jean-d'Angély (Charente-Inférieure).

Dictionnaire général et complet de la langue française, par une Société d'hommes de lettres, de savants, érudits et grammairiens (voir la *Chronique*) ; 2 vol. gr. in-8° de 125 à 130 feuilles chacun, qui paraîtront par livraisons de 15 feuilles sur papier dit *grand raisin*.

Revue étrangère et française de Législation, de Jurisprudence et d'Economie politique, par MM. Foelix, J.-B. Davergier et Valette ; neuvième année, décembre 1842.

Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique, publiées à Valenciennes (Nord), par MM. Aimé Leroy, bibliothécaire, et Arthur Dinaux, de la Société royale des Antiquaires de France ; nouvelle série, tome IV, 1^{re} livraison, décembre 1842.

Annali universali di Statistica, Economia pubblica, Storia, Viaggi e Commercio ; revue mensuelle publiée à Milan sous la direction de M. Lampato, rédacteur en chef ; livraisons de novembre et de décembre 1842 ; tome LXIV.

La Revue Synthétique, publiée par M. Victor Meunier, devant paraître le 15 et le 30 de chaque mois. — Sciences, littérature, beaux-arts, industrie. — Introduction. — 15 décembre 1842.

Bulletin de la Société de Géographie, (2^e série), tome XVIII ; n° 107, novembre 1842.

Bulletin de l'Alliance des Arts sous la direction de M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob), paraissant le 10 et le 25 de chaque mois, par livraison d'une feuille in-8° de 32 colonnes ; n°s du 26 novembre, du 10 et du 25 décembre.

Souvenirs d'un voyage archéologique dans l'ouest de la France, ou Rapport fait au Comité historique des arts et monuments dans sa session de 1841, par M. Schmit, maître des requêtes, ancien chef de division du culte catholique, membre du comité (Extraits du Moniteur universel des 13, 22, 27 juillet et 5 août 1842); broch. in-8°.

*Le Secrétaire perpétuel, EUGÈNE GARAY DE MONGLAVE.
L'Administrateur-trésorier, A. RENZI.*

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TREIZIÈME VOLUME.

LIVRAISONS 90 A 101. — JANVIER 1842 A DÉCEMBRE 1842.

MÉMOIRES.

90 ^e Livraison.	La ville de Saint-Bertrand de Comminges. — Mémoire de M. l'abbé Omer Maurette	Page 5
91 ^e Livr.	Quelle fut la disposition des théâtres chez les Grecs et chez les Romains, et quelles différences existèrent entre ces deux peuples? — Mémoire de M. Ernest Breton.	45
—	Détermination du lieu resté incertain où se donna la bataille de Charles Martel contre Abdérème, roi des Sarrasins, la seule qu'on doive appeler la bataille de Poitiers. — Mémoire de M. le baron de La Pylaie	54
92 ^e Livr.	Jusqu'à quel point les lumières ont-elles contribué au développement des peuples? Mémoire de M. Leudière	81
93 ^e Livr.	Sur l'influence réciproque du symbolisme religieux et des arts d'imitation. — Mémoire de M. de Brière.	125
94 ^e Livr.	Discours prononcé par M. le marquis de Larochehoucauld-Liancourt, président de l'Institut Historique, à l'ouverture du 8 ^e Congrès	161
—	Des idiots et de leur éducation; idiots connus dans l'histoire. — Mémoire de M. le docteur Josat.	163
95 ^e Livr.	Discours prononcé par M. Martinez de la Rosa, membre de l'Institut Historique de France, dans la séance du Congrès, sur cette question: <i>Quelle est l'influence de l'esprit actuel sur la littérature?</i>	201
96 ^e Livr.	De la Monomanie à l'occasion d'une observation recueillie et communiquée par M. le docteur Borelli. — Mémoire de M. Josat	245
97 ^e Livr.	Sur l'Histoire de la Philosophie scolastique, depuis le temps de Boèce jusqu'au temps de Roscelin. — Mémoire de M. l'abbé Badiche	281
—	De l'Esprit de la Littérature actuelle et du Génie de Lope de Vega. — Mémoire de M. Martinez de la Rosa.	290
98 ^e Livr.	Le Paganisme a-t-il eu quelque influence sur la morale publique des nations anciennes? Et quelle a été cette influence? — Mémoire de M. de Brière.	321
—	Des monuments poétiques et profanes, et des mœurs actuelles des peuples finnois. — Mémoire de M. Schoutz (de Renzi).	365
99 ^e Livr.	Coup d'œil sur l'Histoire de l'Improvisation en Italie. — Mémoire de M. E. Breton	361
—	Henri Goethals, doyen de Liège, prévôt de Saint-Pierre, à Lille, et chef du suprême conseil de Flandre. — Mémoire de M. le chevalier de La Basse-Moutrie	371
—	J. Ottavi. — Par M. le docteur Josat.	377
100 ^e Livr.	Les Oulofa. — Grammaire oulolve, par M. Lambert. — Mémoire de M. A. Renzi	401
101 ^e Livr.	Recherches sur l'origine et les attributions de la charge de connétable. — Mémoire de M. Dufey (de l'Yonne)	441

REVUE D'OUVRAGES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

99 ^e Idée.	Archéologie américaine; Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Amérique du Nord. — Rapport de M. Renzi	47
-----------------------	---	----

	Pages
— Examen de la théorie pratique du système pénitentiaire, par M. le marquis de Larochefoucauld-Liancourt. — Rapport de M. le docteur Cerise.	26
— Essai sur la philosophie du christianisme dans ses rapports avec la philosophie moderne, par M. l'abbé Cacheux. — Rapport de M. l'abbé Badiche	29
— Poésies : 1° Poème historique sur monseigneur de Cheverus, par M. Espic. — 2° La famille Jacquemart, par M. Paillet, de Plombières. — 3° Mon Retour à Dijon, par le même. — 4° Paris, ode; par un Charabia Parisophobe, de Villeneuve-sur-Lot. — 5° Chants du Voyageur, par M. Delâtre. — Rapport de M. Vincent.	32
91° Livr. Relation de la mission du lieutenant général comte Beker auprès de l'empereur Napoléon, depuis la seconde abdication jusqu'au passage à bord du <i>Bellérophon</i> . — Rapport de M. Dufey (de l'Yonne)	58
— Cours philosophique et interprétatif des initiations anciennes et modernes, par J.-M. Ragon. — Rapport de M. Alphonse Fresse-Montval	69
92° Livr. Compte général de l'administration de la justice criminelle en France, pendant l'année 1839, présenté au roi par le garde des sceaux. — Rapport de M. J.-L. Vincent.	94
— Jacques Cœur, commerçant, maître des monnaies, argentier du roi Charles VII et négociateur, par le baron Trouvé, ancien préfet du département de l'Aude. — Rapport de M. Nigon de Berty.	102
— Biographie du Clergé contemporain, par un Solitaire. — 2° volume. — Rapport de M. l'abbé Badiche.	104
— Storia degli antichi vasi fittili Aretini, dal dottore A. Fabroni. — Rapport de M. E. Bréton	109
93° Livr. Souvenirs historiques des municipalités et des républiques de la Provence. — Rapport de M. Mary-Lafon	135
— Sur le Mémoire intitulé : Géographie ancienne du département de l'Hérault, par M. Thomas, archiviste de la préfecture de ce département. — Rapport de M. le baron de La Pylaie.	142
94° Livr. La France avant la Révolution; son état politique et social en 1787, à l'ouverture de l'assemblée des notables, et son histoire depuis cette époque jusqu'aux états-généraux, par M. Raudot, ancien magistrat. — Rapport de M. Dufey (de l'Yonne).	172
— Al terzo confesso de dotti italiani la memoria di Ferdinando de Luca. Napoli, 1841. — Sulla memoria dal professore Ferdinando de Luca. Napoli, 1841-42.	178
96° Livr. Histoire des sciences mathématiques en Italie, depuis la renaissance des lettres jusqu'à la fin du XVII ^e siècle, par Guill. Libri, membre de l'Institut. — Rapport de M. B. Jullien	253
— Histoire d'Ensisheim, avec un Précis des événements mémorables qui se sont passés en Alsace, par M. Merklen, ancien principal du collège de Thann, curé d'Ensisheim. — Rapport de M. Dufey (de l'Yonne)	268
97° Livr. Histoire de Malte, précédée de la statistique de Malte et de ses dépendances, par M. Miège. — Rapport de M. Hailland-Bréholles	206
— Monuments historiques de Montauban, par M. Devals aîné. — 1 ^{re} partie. — Rapport de M. E. Bréton.	303
98° Livr. Atti della prima riunione degli Scienziati Italiani, etc., etc. — Rapport de M. B.-J. —	334
— Des Peuples et des Arts primitifs de l'Italie, par M. le professeur Poletti, architecte-ingénieur, à Rome. — Rapport de M. A. Renzi.	338
— Comptes-Rendus de l'administration de la justice civile et commerciale, et de l'administration de la justice criminelle, en France, pendant l'année 1840. — Rapport de M. J.-L. Vincent	343
100° Livr. De l'Esprit du siècle, par M. Martinez de la Rosa.	428
— Il Medio Evo, discorso di Cesare Cantù, etc. — Rapport de M. W. Nolle. . .	439
— Des Régences en France, par M. le prince de la Moskowa, pair de France. — Rapport de M. Dufey (de l'Yonne)	430
101° Livr. Mémoire sur quelques inscriptions historiques du département du Nord. — De l'arsin et de l'abattis de maisons dans le nord de la France, par M. Legley, correspondant de l'Institut. — Rapport de M. Hailland-Bréholles . .	447
— Examen historique et critique des diverses théories pénitentiaires ramenées à une unité de système applicable à la France, par M. Marquet-Vasselot. — Rapport de M. l'abbé Badiche	451
— Nouveau Lexique français-anglais et anglais-français, par M. Marin G. de La Voye, membre correspondant de l'Institut Historique. — Rapport de M. Leudière.	457

- De l'économie forestière, par MM. Rouchon et de Montrabon. — *Rapport de M. le docteur Josat.* 466

DOCUMENTS HISTORIQUES.

- 97^e *Livr.* Pièce communiquée par M. le comte Le Peletier d'Aunay. 411
 98^e *Livr.* Matériaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique, et principalement de l'île de Cuba. Dissertation sur l'époque de la mort de Diego Velasquez, par don Tranquillino Sandalio de Noda, communiquée à l'Institut Historique par M. Francis Lavallée, vice-consul de France à Trinidad de Cuba, etc., etc., et traduit de l'espagnol, par M. E. G. de Monglave. 484

CORRESPONDANCE.

- 97^e *Livr.* Lettre de M. Isidore de Montmeyer 304
 101^e *Livr.* Lettre de M. Rousselle, inspecteur général de l'Académie de Paris, à M. le Président de l'Institut Historique 466
 — Lettre de M. Pickering à M. Renzi, administrateur-trésorier de l'Institut Historique. 467

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX

Des Assemblées générales, des Réunions des Classes et des Séances du Congrès de l'Institut Historique.

90 ^e <i>Livraison</i>	38	Dons	386
91 ^e —	73	97 ^e <i>Livraison</i>	367
92 ^e —	113	98 ^e —	380
93 ^e —	156	99 ^e —	392
94 ^e —	189	100 ^e —	433
95 ^e —	210	101 ^e —	467
Discours de clôture du 8 ^e Congrès.	236	Dons	473
96 ^e <i>Livraison</i>	273		

CHRONIQUE.

90 ^e <i>Livraison</i>	43	97 ^e <i>Livraison</i>	313
91 ^e —	75	98 ^e —	355
92 ^e —	117	99 ^e —	397
94 ^e —	197	100 ^e —	436
95 ^e —	245	101 ^e —	493

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

90 ^e <i>Livraison</i>	44	97 ^e <i>Livraison</i>	339
91 ^e —	79	98 ^e —	359
92 ^e —	120	99 ^e —	399
93 ^e —	160	100 ^e —	440
94 ^e —	199	101 ^e —	476
95 ^e —	248		

ERRATA.

- Page 406, ligne 35, au lieu de *Mdnou di*, lisez : *Ndnou di*.
 Même page, ligne 37, au lieu de *Mágnou di*, lisez : *Nágnou di*.
 Page 412, à l'imparfait et au futur passé, au lieu de *Vône laike*, lisez : *Kône laike*.
 Page 415, ligne 5, au lieu de *Ngaine id*, lisez : *Ngaine di*.
 Page 423, ligne 9, au lieu de *Rénaine*, lisez : *Bénaine*.
 Page 424, ligne 20, au lieu de *Le cheval et le singe*, lisez : *Le chacal et le singe*.
 Page 426, ligne 30, au lieu de *Bou oné*, lisez : *Bou ope*.
 Page 427, ligne 6, au lieu de *Solo taje*, lisez : *Lola taje*.

